Prévost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

E
RBR
P944P
t.1

PRÉFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui ſemblent craindre d'offenſer le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface ; & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorſqu'ils en ont une à compoſer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut cauſer leurs allarmes & leurs difficultez. Car ſi leurs Ouvrages ne demandent point les éclairciſſemens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le ſoin inutile d'en compoſer ; & s'ils croyent au contraire que leurs Lecteurs ayent beſoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur eſt preſenté, pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un ſecours, qu'ils ne ſçauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il eſt néceſſaire ? On ſent, par exemple, qu'il manqueroit quelque choſe à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puiſſe répandre quelque lumiére ſur des événemens obſcurs, ou inconnus juſqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette *nature peut être regardé comme un Païs nouvellement découvert ; & le deſſein de le lire, comme une eſpéce de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne ſuffit pas de lui en annoncer le nom, par un Titre, il faut qu'il en connoiſſe la ſituation & le chemin, pour y entrer avec aſſurance. Il faut même qu'il ſoit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminuëroient la ſatisfaction qu'il ſe promet ſur la route. Tel eſt le ſervice que je vais rendre à mes Lecteurs.*

L'Hiſtoire de M. Cléveland *m'eſt venuë d'une bonne ſource. Je la tiens de ſon Fils, qui porte le même nom, & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuſe vieilleſſe, après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie au ſervice de différens Princes Etrangers. Le hazard me procura ſa connoiſſance. Il avoit lû mes* Mémoires, *& ce fut la plus forte raiſon qui le porta à me parler de ceux de ſon Pere. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les preſentant, un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même uſage que vous des avantures d'une vie fort malheureuſe. Il me confia le Manuſcrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de raport entre les inclinations de M. Cleveland & les miennes, tant de reſſemblance dans notre maniére de penſer & dans nos ſentimens, que je confeſſai au Fils, que je m'étois reconnu dans les traits de ſon pere, & que nos cœurs, ſi l'on me permet cette expreſſion, étoient de la même trempe & ſortis du même moule. Je lui demandai*

dai quelle raiſon il avoit de condamner aux ténèbres, un Ouvrage qui plairoit vraiſemblablement au Public? Il me répondit, que la ſeule raiſon qui l'empêchoit de le publier, étoit la difficulté de mettre le Manuſcrit en ordre, & de donner un air d'Hiſtoire & de Narration ſuivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me ſerois chargé de ce ſoin ſans balancer, ſi j'euſſe ſçu la Langue Angloiſe aſſez parfaitement pour me flâter de pouvoir atteindre aux agrémens du ſtile, mais comme il y a bien loin, de la ſimple intelligence d'une Langue, au talent de l'écrire avec politeſſe, je me bornai au deſſein d'entreprendre en François ce que je ne me ſentois point capable d'exécuter en Anglois. M. Cléveland ne marqua point d'éloignement pour cette propoſition. Il me permit de prendre une copie de ſon Manuſcrit; & l'ayant aportée en France à mon retour, j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laiſſé de liberté, pour lui donner la forme ſous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit M. Cléveland n'eſt pas ſi éloigné du nôtre qu'il ne puiſſe ſe trouver encore quantité de perſonnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de ſon Hiſtoire roule auſſi ſur des faits dont la mémoire eſt récente; de ſorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le tranſporte ici dans la Région des Fables. Cependant, il faut convenir qu'il s'y rencontre des avantures extraordinaires, & qui ſemblent demander d'être atteſtées. C'eſt ce que j'ai reconnu moi-même en les traduiſant; & je me ſuis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, *qui pourront arrêter le penchant que la plûpart des Lecteurs ont à l'incrédulité.*

Je n'aurai point recours aux raiſons générales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puiſſe ſervir pour accréditer également la vérité & le menſonge. Car quoiqu'il ſoit certain, par exemple, que la vraiſemblance n'eſt pas un caractére néceſſaire de la vérité, & que nous voyons arriver tous les jours mille choſes que nous traiterions d'abſurdes & d'impoſſibles ſur tout autre raport que celui de nos yeux : une preuve ſi vague n'entraîne preſque rien après elle, parce qu'elle n'établit tout au plus, qu'un fait obſcur & difficile peut être vrai, ſans montrer qu'il le ſoit effectivement. Les preuves de raiſonnement ne concluent rien en faveur d'un point purement hiſtorique ; il en faut de la même nature que ce qui eſt à prouver, c'eſt-à-dire, qu'un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feüilles au milieu de l'Hyver : j'en doute, malgré vos aſſurances. Croyez vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voye la Nature a pû ſe déveloper avant le retour de la belle ſaiſon ? Vous me forcerez peut-être à convenir que la choſe eſt poſſible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins ſages, qui l'ayent vûë comme vous, & qui n'ayent pû s'accorder pour ſurprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelqu'unes de ces feüilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naiſſant : j'ajoûte foi à votre recit, ſans m'embarraſſer un moment de l'examen. Dans le fond, je ne ſçais ſi cette lenteur délicate à croire la vérité des faits eſt fort glorieuſe pour les hommes, & s'ils ont raiſon de s'en faire une eſpéce d'honneur. Il eſt clair qu'elle ſupoſe la mauvaiſe opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils ſont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour apuyer la vérité des avantures extraordinaires de M. Cléveland, n'ait point la force d'une preuve déciſive de fait, on ne la trouvera pas non plus auſſi vague & auſſi foible qu'une preuve de ſimple Raiſonnement. C'eſt un mélange de ces deux ſortes de preuves. 1. Dans toutes les choſes que M. Cléveland nous raconte ſans autre témoignage que le ſien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puiſſe ſe concilier parfaitement avec nos Hiſtoires les plus fidèles & les plus aprouvées. 2. Il raporte un grand nombre de faits, dont on trouve réellement des traces, & ſouvent même d'amples témoignages, dans les Hiſtoriens contemporains.

Le caractére de Cromwel eſt ſi connu, qu'on n'accuſera point notre Auteur de l'avoir noirci par un reſſentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à conſulter les plus célébres Hiſtoriens d'Angleterre; on verra qu'ils s'accordent avec M. Cléveland, juſques dans les expreſſions.
„ Perſonne (dit le Comte de Clarendon en par-
„ lant du Protecteur) n'a jamais rien entre-
„ pris avec plus de méchanceté, & avec tant
„ de mépris de la Religion & de l'honnêteté mo-
„ rale. Cependant, une méchanceté auſſi grande
„ que la ſienne, n'auroit jamais fait réüſſir ſes
„ deſſeins, ſans le ſecours d'un eſprit ſublime,
„ d'une prudence & d'une adreſſe admirables,

,, & ſans la réſolution d'un cœur magnanime. ,, Le même Auteur ajoûte un peu plus bas : ,, En ,, un mot, comme il étoit coupable de pluſieurs ,, crimes pour leſquels la damnation eſt dénon- ,, cée, & le feu de l'Enfer préparé, auſſi avoit- ,, il de ces bonnes qualitez qui ont rendu la mé- ,, moire de quelques-uns célébre dans tous les ,, Siécles ; & il ſera regardé par la poſtérité, ,, comme un brave & un méchant homme. ,, M. Burnet aſſure que ſon principe favori, & celui dont il faiſoit le plus ſouvent uſage étoit ,, que les ,, Loix morales ne lient les hommes que dans la ,, conduite ordinaire de la vie, & qu'on peut s'en ,, éloigner dans les cas & dans les occaſions ex- ,, traordinaires. ,, Il eſt aiſé de voir qu'il n'y a point de crimes, dont on ne ſoit capable avec un ſi déteſtable principe.

J'avouë qu'il s'eſt trouvé peu de perſonnes qui ayent reproché à Cromwel les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit ſouverainement hypocrite ; & ç'en eſt aſſez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du ſecret de ſes mœurs, par l'aparence extérieure de ſa conduite. Il laiſſa ſix Enfans de ſon mariage : deux fils & quatre filles. La quatriéme, qui ſe nommoit Eliſabeth, & dont M. Cléveland parle avec eſtime dans les derniéres parties de ſon Ouvrage, a vécu juſqu'au tems du Roi Guillaume. J'ai parlé en Angleterre à quantité de perſonnes qui l'ont connuë, & qui m'ont confirmé une partie des avantures qu'on lui attribuë dans notre Hiſtoire.

Il y a deux choſes à obſerver ici ſur Cromwel. L'une, que M. Cléveland lui donne la qualité *d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroiſſe par aucun Hiſtorien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve ſeulement, qu'il étoit député pour Cambridge en* 1640. *& qu'il le fut juſqu'à ce que, de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai conſulté à Londres ſur cette difficulté quelques perſonnes de conſidération, & leur réponſe m'a ſervi d'éclairciſſement. Cromwel fut effectivement nommé Orateur par les intrigues de pluſieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réüſſir leurs vûës. Mais il ſe rendit juſtice, en refuſant cet Emploi. Quelque verſé qu'il fût dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en Public; & il entendoit trop bien les intérêts de ſon ambition, pour accepter une place qu'il ne ſe ſentoit pas capable de remplir avec honneur.*

Ma ſeconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il eſt certain qu'elle arriva avant le voyage du Roi Charles *à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conſéquent que M.* Cléveland *ait demeuré à Roüen avec Mylord* Axminſter *beaucoup plus long tems que je ne marque; ou du moins, que* Richard Cromwel *eût alors ſuccédé à ſon Pere. Sans l'une ou l'autre de ces ſupoſitions, il ſe trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confeſſe qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de M* Cléveland *étoit interrompu; & je n'ai penſé qu'à joindre la narration, ſans faire attention à remplir, ou du moins à faire apercevoir le vuide qui ſe trouvoit entre le départ d'Angleterre & le ſéjour de Roüen.*

Roüen. On voit que je me ſuis aperçû de ma faute; mais j'ai mieux aimé qu'elle ſubſiſtât que de mettre une interruption deſagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque avanture de mon imagination.

Je ne m'étendrai point ſur la Caverne de Rumney-hole, *que j'ai vûë dans mon voyage d'Angleterre. La deſcription de M. Cléveland ſuffit pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur. J'ajoûterai ſeulement, qu'on trouve dans pluſieurs autres Provinces de cette Iſle, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en eſt remplie.* Hoeckey-hole *près de* Wells, Schedercliffs, *ſont des raretez en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.*

La Colonie Rochelloiſe *m'a cauſé de l'embarras. Il ne me paroiſſoit pas vraiſemblable qu'un Etabliſſement ſi extraordinaire eût été ſi entiérement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque choſe au Fils de M. Cléveland. Il me ſatisfit auſſi-tôt, en me faiſant voir quelques endroits d'une Relation de la Mer d'Ethiopie, compoſée par* William Rallow, *Anglois. Si je n'y trouvai point l'Hiſtoire de* Bridge *& de ſes Compagnons, je fus aſſuré du moins de l'exiſtence de la Colonie, & de la maniére déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai mêmes quelques ſingularitez de ſa ſituation, que M. Cléveland avoit omiſes, & que j'ai jointes à ſon recit dans le troiſiéme Tome.*

L'Hiſtoire de Blud, *toute extraordinaire qu'elle eſt, ne peut être révoquée en doute par* *ceux qui ont quelque connoiſſance du Régne de* Charles II. *Je dis la même choſe de la* Conſpiration Proteſtante de la Rye, *& de la malheureuſe fin de* Walcot, *de Mylord* Ruſſel, *du Colonel* Sidney, *mais particuliérement de l'aimable & infortuné Comte d'*Eſſex.

L'avanture de Sir Georges Aiskew *aux Barbades, & l'expédition de* Vénable *à la Jamaïque, ſont atteſtées par les Ecrivains Anglois, du moins pour le fond, ſi elles ne le ſont pas pour les circonſtances. Les malheurs de Mylord* Axminſter *ne ſont pas moins connus. Pour ceux de M. Cléveland, ils ſont expoſez ſi naturellement, qu'ils ſemblent n'avoir pas beſoin d'autre preuve que la franchiſe de ſon cœur & l'honnêteté invariable de ſes ſentimens. Ses liaiſons avec Mylord* Hyde *Comte de* Clarendon, *ſur-tout à Roüen où ce Seigneur paſſa les derniéres années de ſa vie, leurs conférences, leurs incertitudes ſur la Religion, & la maniére dont elles ſe terminent, ſont des traits ſi ſinguliers & en même-tems ſi naturels, qu'on ſe perſuadera aiſément qu'ils n'ont pû être inventés à plaiſir, ni contrefaits.*

La fin tragique du ſecond Fils de M. Cléveland, quoique racontée avec des circonſtances propres à exciter la foi, n'avoit pas laiſſé de révolter la mienne, parce qu'il ne me ſembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de ſi près le Roi Charles, eût pû échaper aux recherches des Hiſtoriens Anglois. J'en ai feüilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût ſervir

ne garant à mon Auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le Docteur Welwood : *le fond de l'avanture eſt manifeſtement le même ; il n'y manque que les cauſes & les circonſtances, que le Docteur a ignorées. „ On fit auſſi*
„ quelque attention (dit il) à un accident arrivé à Windſor quelques années avant la
„ mort du Roi. Ce Prince, ayant lû plus que
„ de coutume au retour de la Chaſſe, ſe retira dans la chambre prochaine ; & s'étant
„ envelopé de ſon manteau, il s'endormit ſur
„ un lit de repos. Peu de tems après qu'il fut
„ retourné joindre la compagnie, un Domeſtique, du nombre de ceux qui étoient avec le
„ Roi, s'endormit ſur le même lit de repos,
„ étant envelopé du manteau du Roi ; & en cet
„ état il fut trouvé mort, d'un coup de poignard, ſans qu'on ait jamais ſçû comment
„ cela étoit arrivé, & ſans qu'on en ait fait la
„ moindre enquête. „ Mais la choſe fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce recit, avec l'avanture du jeune Cléveland ; & l'on ne demandera point d'autre clef.

On pourroit reprocher à M. Cléveland, de n'avoir point aſſez ménagé la mémoire du Roi Charles, à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confeſſe lui même, & de la meilleure partie de ſon bien. Mais un Lecteur judicieux, qui connoîtra le caractére de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philoſophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admirera au contraire, comme un effet de cette ſincérité généreuſe qui abhorre la flâterie, & ſans laquel-

le on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sageſſe. M. Cléveland connoiſſoit les grandes qualitez de Charles II. Mais il avoit remarqué auſſi, mieux que perſonne, qu'elles étoient comme étouffées & renduës inutiles par ſes défauts. Sa molleſſe ſur tout, & ſa haine pour tout ce qui ſentoit l'aplication, ne pouvoit manquer de bleſſer un eſprit naturellement ferme & attentif, à qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque choſe de plus auſtére & de plus ſérieux. L'Evêque de Salisbury raſſemble en deux mots tout le caractére de Charles : ,, Il étoit, dit cet Ecrivain, ſi naturellement ennemi de toute contrainte, que quoiqu'il eût autant d'eſprit qu'homme du monde, & une mine majeſtueuſe, il ne pouvoit non pas même après l'avoir prémédité, joüer le rôle de Roi pour un moment, ſoit au Parlement, ſoit au Conſeil, ni par ſes paroles, ni par ſes geſtes. ,, Ajoutez, qu'il avoit des idées de Religion & des principes de Morale aſſez ſinguliers, qu'un homme d'un caractére auſſi droit que M. Cléveland ne pouvoit s'empêcher de condamner hautement, même dans un Prince qu'il aimoit. Auſſi nous laiſſe t'il entendre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-deſſus ſes ſentimens au Roi, eut plus de part à ſa diſgrace que la Conſpiration de la Rye, dans laquelle on le ſoupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raiſon qui lui fit perdre l'affection du Duc de Monmouth; & qui lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel, dont il eſt ſurprenant qu'il nous ait fait lui-même un recit ſi naturel & ſi ſincére dans ſon Hiſtoire.

Je m'aperçois que mes remarques ſ'allongent inſenſiblement ſous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface ſeroit un défaut, comme ç'en eſt un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage ſans Préface & ſans Introduction. Je ne ſerois pas pardonnable de tomber dans la premiére de ces extrémitez, après avoir commencé rigoureuſement par condamner l'autre. S'il me reſte quelque choſe à demander au Public, c'eſt de faire attention, qu'il y aura toujours une extrême différence entre une Traduction ſimple, & un Ouvrage qu'on a tiré de ſon propre fond. Je le prie de régler là-deſſus ſon indulgence.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,
OU
HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.
FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE PREMIER.

LA réputation de mon Pere me diſpenſe du ſoin de m'étendre ſur mon origine. Perſonne n'ignore quel fut le caractére de cet Homme célébre, qui tint pendant pluſieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ſes vertus & de ſes crimes. L'Hiſtoire balance encore dans quel rang elle doit placer ſon nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quelque côté que ſon jugement ſe déclare, elle ne ſçauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite ſous l'un ou l'autre titre. La qualité de Fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement juſtice, dans toutes les occaſions que je vais avoir de parler de ſa conduite.

Son zèle affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu inſenſible aux plaiſirs de l'Amour. Il laiſſa pluſieurs enfans, de ſon Epouſe légitime, & de diverſes Maîtreſſes. C'eſt une choſe incroyable, que les Deſcendans d'un homme ſi puiſſant, ſi riche & ſi redouté, ayent pû devenir le jouët de la Fortune, & ſe voir réduits preſque tous à périr dans l'obſcurité & la miſére. Cependant, à la réſerve d'un ſeul qui a conſervé ſon nom, avec une petite partie de ſes biens, & qui les a tranſmis à ſon Fils, qui occupe actuellement à Londres un Emploi médiocre dans la Juſtice Civile, tous les autres ont été expatriez diverſement, & n'ont rien recuëilli de l'héritage de leur Pere. Mon mauvais ſort m'a rendu le plus malheureux : j'expoſe l'Hiſtoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t'on pas, quelle ſorte de plaiſir peut trouver un miſérable à ſe rapeler le ſouvenir de ſes peines, par un recit qui ne ſçauroit manquer d'en renouveler le ſentiment? Ce ne peut être qu'une perſonne heureuſe, qui me faſſe cette queſtion; car tous les infortunez ſçavent trop bien, que la plus douce conſolation

tion d'une grande douleur, eſt d'avoir la liberté de ſe plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux eſt idolâtre de ſa triſteſſe, autant qu'un cœur heureux & ſatisfait l'eſt de ſes plaiſirs. Si le ſilence & la ſolitude ſont agréables dans l'affliction, c'eſt qu'on s'y recueille, en quelque ſorte, au milieu de ſes peines, & qu'on y a la douceur de gémir ſans être interrompu. Mais c'eſt une conſolation plus douce encore, de pouvoir exprimer ſes ſentimens par écrit. Le papier n'eſt point un confident inſenſible, comme il le ſemble : il s'anime, en recevant les expreſſions d'un cœur triſte & paſſionné ; il les conſerve fidélement, au défaut de la mémoire : il eſt toûjours prêt à les repreſenter ; & non-ſeulement cette image ſert à nourrir une chére & délicieuſe triſteſſe, elle ſert encore à la juſtifier. Je commence donc mon récit.

Ma Mere s'apeloit *Eliſabeth Cléveland*. Elle étoit Fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal de Hamproncour. Sa beauté lui attira les regards, & preſque auſſitôt l'amour du Roi *Charles Premier*. Il y a peu de Femmes qui s'arment de fierté, contre les ſoupirs d'un grand Roi. Ma Mere ſe fit un honneur de les avoir mérité. Elle étoit adroite & intriguante. Elle comprit fort bien, que dans ces engagemens inégaux, où l'amour a beſoin de tout ſon pouvoir pour racourcir la diſtance des conditions, les mêmes traits qui ont ſçu faire la conquête d'un Amant, ne ſuffiſent pas toûjours pour fixer ſa conſtance & ſa fidélité. Elle joignit à ſes charmes, tous les ſecours qu'elle pût tirer de ſon eſprit. Elle ſe ſoutint aſſez long-tems dans la faveur, ſi l'on conſidére l'inconſtance naturelle du Roi; mais trop peu pour ſatisfaire ſon ambition, qui étoit la paſſion dominante de ſon ame: de ſorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à ſe refroidir, elle reſſentit peut-être plus de chagrin de ſa chute, qu'elle n'avoit trouvé de plaiſir dans ſon élévation. Elle n'eût point la force de diſſimuler ſon mécontentement. Ses plaintes indiſcrettes, & les liaiſons qu'elle prit hautement avec le Parti opoſé à la Maiſon Royale, la firent bien-tôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ſes penſions, & quelques reſtes de grandeur qu'elle avoit eu l'adreſſe de garder juſqu'alors. M. Cléveland, qui étoit un zélé Royaliſte, lui ayant refuſé l'aſile qu'elle s'attendoit de retrouver dans la maiſon paternelle, elle ſe vit contrainte, par la néceſſité, de ſuivre le premier choix de ſa haine, c'eſt-à-dire, d'entrer ſans ménagement dans le Parti des ennemis de la Cour.

Mon Pere commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son eſprit, ſes talens extraordinaires, ſon reſpect pour la Religion, la régularité de ſes mœurs & ſur-tout le zèle incomparable, dont il paroiſſoit animé pour la Patrie, l'avoient mis dans une haute eſtime à Londres, &

le faiſoient regarder de tous les Anglois comme le Défenſeur de leurs Loix, & le ſoutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déja formé les vûës ambitieuſes qui ont éclaté depuis; mais dans la profeſſion ouverte qu'il faiſoit, d'être opoſé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mademoiſelle Cléveland. Il connoiſſoit le caractére de ſon eſprit, & la part qu'elle avoit euë pendant ſa faveur aux plus ſecrettes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adreſſée. Il la reçut avec une diſtinction qui flâta ſa vanité. Il prévint l'expoſition de ſes beſoins, en lui offrant ſa bourſe & celle de ſes Amis. Il la pria de ſe repoſer ſur lui du ſoin de ſa fortune. Il s'attira ſi parfaitement ſon eſtime & ſa confiance dans cette premiére entrevuë, qu'elle ne tarda point à le regarder comme ſon meilleur Ami. L'Amitié, entre deux perſonnes d'un ſexe différent, tient preſque toûjours à l'Amour. Leurs entretiens politiques ſe changérent bien-tôt en converſations tendres. Ils s'aimérent; & Mademoiſelle Cléveland ne crut point s'avilir en devenant la Maîtreſſe d'un homme tel que mon Pere, elle qui l'avoit été de ſon Roi.

Cependant, ſon amour produiſit un effet, qu'elle n'attendoit point. Il fut funeſte à ſon ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleſſes, qui paroiſſent annoblies par leur cauſe. L'honneur d'être aimée d'un grand Roi, balance, en quelque ſorte, la perte de la Vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flâte l'orgueïl juſqu'au point de changer ainſi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les Femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une paſſion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma Mere; quoique ce ſoit à un pareil défaut de ſageſſe que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres: toutes les perſonnes de diſtinction, dont elle s'étoit conſervé l'eſtime, la lui ôtérent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon Pere lui même ceſſa de la conſidérer, lorſqu'elle ſe fut renduë à ſes deſirs, & ne la croyant plus propre à ſervir à ſes deſſeins, il ne la traita plus que ſur le pied d'une Maîtreſſe ordinaire. Ce changement parut dur à ma mere. Il ſervit à la guérir de ſa paſſion. Elle eut aſſez de fierté, pour quitter ſon Amant ſans ſe plaindre; & elle ſe retira à Hammerſmith, où elle me porta dans ſon ſein. Je ne ſçais pas quelles étoient ſes vûës, ni ſur quel fond elle comptoit pour vivre; mais mon Pere ne l'oublia point ſi entiérement, qu'il ne prît ſoin de lui aſſurer une honnête ſubſiſtance. Son malheur lui fut utile. Il lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé juſqu'alors. Elle renonça non ſeulement à l'ambition & à l'amour, mais aux paſſe-tems mêmes les plus innocens, qui occupent le commun des femmes. Elle ſe renferma dans une vie ſérieuſe & apliquée. La lecture devint ſa plus chére occupation ; & lorſqu'elle m'eût mis au monde, elle y ajoûta le ſoin de mon enfance, & enſuite celui de mon éducation.

Je crains de réüſſir mal, à donner une idée de la ſageſſe & de la vertu de cette excélente Mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & diſſipée, qui avoit été tour à tour eſclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ſes ſentimens étoient devenus auſſi réglez que ſa conduite extérieure. Je ne fus pas plûtôt ſorti des ténébres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'eſprit & les mœurs, ſans avoir recours aux leçons des Maîtres ordinaires. Elle avoit recueïlli tous les bons Auteurs des derniers ſiécles, & elle y avoit ajoûté les meilleures Traductions des Ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie ſi aſſiduëment de cette lecture pendant pluſieurs années, que ſans le ſecours de la Langue Latine, elle étoit parvenuë à une connoiſſance extraordinaire de l'Hiſtoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même ſuccès pour les ouvrages d'eſprit. Il ne ſortoit rien de la preſſe, qu'elle ne lût, en y joignant ſon jugement & ſa Cenſure. C'étoit le ſeul endroit par lequel elle conſervoit encore quelque commerce avec le Monde. Mais le principal objet de ſon étude avoit été la Philoſophie morale. Elle y raportoit toutes ſes lumiéres. Les autres Sciences lui ſervoient comme de dégrez pour arriver à ce but, & elle ne les eſtimoit utiles & ſolides, qu'à proportion qu'elles pouvoient ſervir à l'en aprocher. Elle avoit lû, dans les Traductions, tous les Philoſophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un diſcernement admirable, tout ce qu'ils ont penſé de plus raiſonnable par raport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit compoſé à force de ſoins, un Syſtéme complet dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleuſement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit ſon ouvrage favori; elle ne ſe laſſoit point de le relire. Elle y trouvoit, diſoit-elle, comme dans une ſource toûjours féconde, ſa force, ſes motifs, ſes conſolations, en un mot, le fondement de la paix de ſon cœur, & de la conſtante égalité de ſon eſprit.

Je n'avois guéres plus de ſept ou huit ans, lorſqu'elle commença à m'inſpirer le goût de ce qu'elle aimoit ſi chérement. Elle me trouva d'heureuſes diſpoſitions; ou plûtôt elle m'en communiqua, par l'aſſiduité de ſes ſoins, & la répétition continuelle de ſes maximes. Je n'avois vû qu'elle juſqu'alors; car, dans le deſſein où elle étoit de me donner, pour ainſi dire, un cœur & un eſprit de ſa façon, elle m'avoit retranché tous les amuſemens de l'enfance. J'étois continuellement ſous ſes yeux. Mes mains avoient à peine la force de ſoutenir un Livre, que j'étois déja accoûtumé à le feüilleter. Je ſçavois lire, lorſque le commun des Enfans commencent à parler, & la ſolitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penſer & de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on eſt, & dans quelle claſſe d'Animaux l'Homme doit être rangé. Je n'apris point le Latin. C'eſt une Langue, diſoit ma mere, qui n'eſt néceſſaire à préſent qu'aux Critiques, ou aux Maîtres d'Ecole. Toutes ſes beautez ont été tranſmiſes dans les Langues vivantes, par le moyen des Traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'aprendre, peut être employé plus utilement à l'acquiſition des connoiſſances ſolides. En général, elle étoit fort prévenuë contre l'Étude des Langues; elle les apeloit, la peſte de la raiſon, & la ruine du jugement. Cette multitude de traces, que forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un Enfant, y produit une confuſion irréparable. Ce ſeroit un grand mal, diſoit-elle, qu'on ne pût faire de progrez dans les Sciences, qu'après avoir donné une partie de ſa vie à l'étude des Langues; mais puiſqu'on peut ſe paſſer de ce ſecours, c'eſt une folie extrême de ſe charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou ſix années, qu'on employe dans la jeuneſſe à tourner un peu de Latin, ne contribuent que d'une maniére bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de ſe rendre ſages & heureux. Ce n'eſt point la mémoire, ajoûtoit elle, c'eſt le cœur & l'eſprit qu'il faut cultiver à cet uſage: de là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle ſe contenta de me faire aprendre la Langue naturelle dans la derniére exactitude ; parce qu'il eſt néceſſaire à un homme de quelque naiſſance, de s'exprimer poliment, & de ſçavoir écrire de même. Elle me fit ajoûter à cette étude celle de la Langue Françoiſe ; comme ſi elle eût prévû que mon Etoile ne me deſtinoit point à une vie tranquile. Peut-être vous trouverez-vous expoſé, me dit-elle, à quitter un jour votre Patrie : vous aurez beſoin d'un langage qui puiſſe vous faire entendre des Etrangers; & vous ne ſçauriez en aprendre de plus univerſel que le François.

L'occupation de mes premiéres années fut donc une ſimple imitation des études de ma mere. J'apris les élémens des Sciences, comme elle, & dans les mêmes vûës. Je m'apliquai particuliérement à l'Hiſtoire, qui eſt la Partie pratique de la Philoſophie morale. Je n'en négligeai pas non plus les ſources, je n'avois qu'à jetter les yeux ſur le Syſtême abrégé de ma mere ; ce Livre d'or étoit toûjours ouvert ſur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures hiſtoriques, à ſes Principes ; je jugeois des vertus & des vices, ſuivant ſes idées ; & ſoit qu'elle n'eût ſuivi que les ſentimens droits de la Nature, qui ſe trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorſqu'ils veulent les obſerver & les ſuivre ; ſoit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir inceſſamment ſes leçons, m'eût accoutumé à penſer comme elle, je ſentois la vérité de ſes maximes, & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes ſentimens, qui étoient ſortis du ſien, & qu'elle avoit mis en ordre ſur le papier.

Pendant que nous menions ainſi une vie ſolitaire & apliquée, notre malheureuſe Patrie s'étoit vûë déchirer intérieurement par les diviſions civiles. Mon pere, que j'apele toûjours de ce nom, (quoique j'ignoraſſe alors de qui j'avois reçu la vie;) mon Pere à la tête d'une troupe de Citoyens furieux, avoit allumé le feu de la diſcorde dans toutes les parties de l'Iſle. Ils y avoient répandu les horreurs de la Guerre, pendant pluſieurs années. Elle n'avoit fini que par un attentat qui ſurpaſſoit tous les autres, & auquel on n'a point donné de nom particulier dans aucune langue; par cette raiſon, ſans doute, qu'il n'y en a point d'aſſez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles, notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fut ſi profonde, que le bruit de la Guerre n'étoit point venu juſqu'à nous, il nous fut impoſſible d'en ignorer la déteſtable cataſtrophe. Le cri du ſang de ce bon Roi s'éleva juſqu'au Ciel, & les gémiſſemens de tous les véritables Anglois pénétrérent juſqu'au fond de notre ſolitude. Ma Mere ſe fit informer de tout le détail de cette funeſte avanture. Elle vint me l'aprendre auſſitôt, & ſa Philoſophie ne pût l'empêcher de verſer une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon Fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eût jamais d'exemple. Le Roi eſt mort ſur un échaffaut;

&

& c'eſt votre Pere qui l'y a fait monter. O Dieu, ajoûta-t'elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins juſqu'à nous ! Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût cauſé le moindre trouble, & que j'avois toûjours vu ma Mere auſſi tranquile que moi, ſes larmes, le déſordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de pere, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent ſur moi une ſi forte impreſſion, que je tombai ſans connoiſſance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme ſi j'euſſe attendu d'elle la ſuite d'un Exorde ſi extraordinaire. Elle me ſatisfit, en m'aprenant ſes avantures, ma naiſſance, le rang auquel mon Pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore ; mais j'avois l'eſprit avancé. Le recit de ma Mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorſqu'elle eût fini, dans une eſpéce de tranſport, qui m'empêcha durant quelque-tems d'être attentif à ce qui ſe paſſoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agiſſoient tout à la fois ſur mon eſprit. Ce n'eſt pas que je n'euſſe lû dans l'Hiſtoire, des renverſemens d'Etats, des Troubles, & des Guerres ſanglantes ; mais on n'eſt guéres ému d'un événement paſſé, qu'un Hiſtorien raconte froidement. Il me ſembloit que j'euſſe part à la Révolution preſente, dans la perſonne de mon Pere. Les mouvemens de la Nature ſe trouvoient comme en opoſition avec mes idées. Je me ſentois porté à l'aimer, & à deſirer de le voir; & dans le même-tems, je le déteſtois, comme un monſtre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite, d'ailleurs, qu'il avoit tenuë à l'égard de ma Mere, achevoit de me révolter contre lui. Tous mes ſentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la Sageſſe & la Vertu; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainſi je m'accoutumai à mépriſer l'Auteur de ma naiſſance, en commençant à le connoître, & le doux nom de Pere ſe lia tout-d'un-coup dans mon eſprit à des idées d'averſion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette juſtice à ma Mere, qu'auſſi-tôt qu'elle s'aperçût de mes diſpoſitions, elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premiéres impreſſions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes, qu'elle m'avoit fait goûter par ſes inſtructions. Il faut haïr le crime, me diſoit-elle: mais dans la Société humaine, on eſt obligé quelquefois de le ſuporter. Cela eſt vrai; ſur-tout, à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect. Il n'eſt permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement.

Leurs deſordres ne nous autoriſent jamais à leur refuſer ce que la Nature ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître, que mon intérêt demandoit néceſſairement que je priſſe ces ſentimens pour mon Pere; que je n'avois rien à eſpérer, que de lui, qu'elle tenoit de ſa libéralité, le bien médiocre qui nous faiſoit vivre; que la penſion dont elle joüiſſoit, n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence abſoluë après ſa mort; & qu'il falloit par conſéquent que j'euſſe recours à lui, pour l'interreſſer à mon établiſſement, & pour l'engager à me reconnoître en qualité de Fils. Quoique je compriſſe fort bien l'importance de toutes ces raiſons, elles ne purent changer le fond de mes ſentimens. Pluſieurs années ſe paſſérent, ſans que rien fût capable de me faire ſortir de ma ſolitude, pour aller ſolliciter des avantages que je n'eſtimois point, & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon Pere. Je m'étois perſuadé, par mes lectures & par mes réfléxions, que l'abondance n'eſt point néceſſaire à la félicité. La vertu, diſois je, ne dépend point des biens de la Fortune; & c'eſt la vertu ſeule qui rend un honnête homme heureux.

Ma Mere avoit là-deſſus, ſans doute, les mêmes ſentimens que moi; puiſque c'étoit, pour ainſi dire, avec ſon lait que j'avois ſuccé les miens; mais elle y joignoit l'expérience du Monde, qui lui faiſoit conſidérer les choſes dans un point de vuë plus juſte. Elle ſçavoit que la foibleſſe & les beſoins du corps s'opoſent continuellement à la tranquilité qui fait le bonheur de l'ame; que la Philoſophie, en calmant les paſſions, ne rend point inſenſible aux néceſſitez de la Nature; qu'il y a des extrêmitez dans la mauvaiſe fortune, qui déconcertent le Sage, & qui lui font oublier ſes principes : enfin, que s'il n'eſt point à ſouhaiter pour un homme vertueux, de ſe voir dans une abondance capable d'amolir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence exceſſive, qui abat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raiſonnement, & elle renouvela ſi efficacement ſes inſtances, qu'elle me fit conſentir à prendre le chemin de Londres, pour me preſenter à mon Pere.

Il étoit alors au ſommet de la fortune. Tous ſes ennemis avoient péri, ou diſparu. Le Parlement n'étoit compoſé que de ſes partiſans, & les Emplois militaires remplis par ſes créatures. Jamais Roi n'avoit vû ſon autorité mieux établie. Le Titre modeſte de *Protecteur de la République Anglicane* ſembloit aſſurer la durée de ſon pouvoir; parce que le peuple qui eſt toujours la dupe des aparences, s'étoit laiſſé perſuader qu'un homme ſi modéré n'avoit point d'autre motif que l'amour de la Patrie, ni d'autre vuë que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plûpart des Anglois, & reſpecté ou craint des Etrangers. Nous aprîmes à Londres tous ces changemens. Ma Mere, qui connoiſſoit de longue-main ſon caractére, découvrit aiſément l'artifice de toute cette conduite; mais renfermant dans ſon cœur tous ſes ſentimens, elle s'imagina que ſon hypocriſie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ſes Enfans avec dureté; tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du Public. Elle lui fit demander une audience ſecrette, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans ſon Palais; & il parut ſeul, un moment après, dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma Mere, malgré l'intervalle d'une abſence de pluſieurs années. Il l'aborda honnêtement, & il lui demanda quels ſervices il étoit capable de lui rendre. La vuë d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois juſqu'à lui ſacrifier toutes ſes eſpérances, la toucha tellement, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Il en parut attendri, & il lui renouvela l'offre de ſes ſervices. Elle lui dit naturellement, que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureuſement au monde un fruit de leurs amours; qu'elle avoit pris ſoin d'élever juſqu'alors dans la retraite; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas deſavoué d'un tel Pere: & qu'elle prenoit la liberté de le lui preſenter ce jour-là, pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui apartenir. Ce diſcours le rendit rêveur pendant quelques momens. Son viſage parut enſuite ſe changer tout-d'un coup. Il nous regarda d'un œil fier & mépriſant. Non, dit-il à ma Mere, l'artifice eſt groſſier : rendez graces à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie : & gardez-vous de répéter votre impoſture à perſonne, ſi vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finiſſant cette cruelle réponſe, & il nous laiſſa dans le trouble & la confuſion qu'il eſt aiſé d'imaginer.

C'eſt vous qui l'avez voulu, dis-je à ma Mere ; vous voyez ſi j'avois raiſon de réſiſter à vos inſtances, & de refuſer de vous ſuivre. Elle étoit demeurée dans un ſi profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'apuya ſur mon épaule, pour ſortir de l'apartement, & nous gagnâmes la ruë, ſans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hazard, ou ſon propre choix, nous fit paſſer devant les Palais de White-hall, qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête ſur un échaffaut. Nous nous y arrêtâmes : ſa douleur s'y renouvela ſi amérement, que ne pouvant ſe ſoutenir davantage, elle fut obligée de s'aſſéoir ſur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura longtems à gémir de l'horrible injuſtice des hommes, & de la rigueur de ſon ſort. J'entrois dans ſes plaintes. Ma haine ſe fortifioit contre l'Auteur de nos peines ; & quelque dénaturé que fût ce ſentiment, je ne ſentois point que ma raiſon le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triſte occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon Pere, paſſa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avoit vû ſi ſouvent ma Mere avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut ſupris de la trouver dans une telle ſituation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa triſteſſe étoit ſi viſible, qu'il s'en aperçut. Il la preſſa de lui en aprendre la cauſe; & comme on n'eſt guéres capable de diſſimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit ſon cœur ſans réſerve. Il l'écouta attentivement; & ſoit par compaſſion, ſoit par quelque vuë politique qui regardât l'intérêt de ſon Maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'eſpérer quelque choſe de mes ſoins. Il nous quitta. Je preſſai ma Mere de ſe retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous expoſer une ſeconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoît pas même les tendreſſes du ſang & de la nature? Il me fait grace, en refuſant de me reconnoître pour ſon Fils; il m'épargne la honte d'avoir un Pere ſi criminel & ſi mépriſable. Elle ne ſe rendit point à mes deſirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax. Il parut avec un air ſatisfait, qui nous fit bien augurer de ſon entrepriſe. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſon Maître pour lui faire comprendre qu'il ſe deshonoroit en refuſant de me reconnoître. Perſonne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma Mere ; & ſa groſſeſſe n'avoit pas été moins connuë de tout le monde, avant ſa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de tout ſoupçon. De ſorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon Pere par ſon foible, en lui faiſant faire attention, que ſa dureté pour moi alloit ruïner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner juſqu'alors au Public, de ſa droiture & de ſa bonté. Il nous pria donc de ſa part, de retourner à ſon Hôtel. En allant, il nous aprit que ce qui avoit diſpoſé ſi mal le Protecteur à notre égard, étoit une viſite qu'il avoit reçue le matin, toute ſemblable à la nôtre. Une autre de ſes Maîtreſſes, qui ſe nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venuë voir avec un Fils à peu près de mon âge, qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vuë à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaiſe idée de ſes mœurs ; & ſon embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un apartement plus privé que celui où nous avions été introduits la premiére fois. Nous n'y fûmes pas long tems, ſans voir paroître mon Pere. Son viſage étoit ſerein, & ſon accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuſes à ma Mere ſur ce qui s'étoit paſſé une heure auparavant, il l'aſſura de ſon eſtime pour elle s'étoit conſervée toute entiére, & qu'il étoit diſpoſé à lui en donner des marques. Il ſe tourna enſuite vers moi, & m'apelant ſon cher Fils, il me promit de penſer à ma fortune, & de m'accorder ſon amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baiſſez, & je demeurois dans le ſilence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres ſentimens de la nature. Je me rapelois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce ſang innocent. Je me remettois dans l'eſprit toutes les peines que ma Mere avoit ſouffertes, & je ſongeois que je parlois à ſon Perſécuteur. Je me ſouvenois de l'air inſultant & dédaigneux, avec lequel il nous avoit rejetté la premiére fois. Enfin, ſa figure ſembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui; je lui trouvois un air qui m'épouventoit. Ma Mere me dit: Embraſſez les genoux de votre Pere, mon Fils, & tâchez de vous rendre digne de ſa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embraſſer. Ma Mere l'aſſura que j'étois timide; il ne fit rien pour exciter ma hardieſſe. Notre converſation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il reprit la parole pour propoſer à ma Mere un établiſſement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t'il, les Colonies de la Jamaïque & de la Nouvelle Angleterre. Je vous laiſſe le choix de votre établiſſement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs, qui ſurpaſſeront votre attente. J'ai beſoin d'avoir dans ces lieux une perſonne de confiance qui faſſe ſes intérêts des miens : vous êtes propres tous deux à me rendre ſervice, puiſque vous me touchez de ſi près ; & vous en recueillerez des avantages ſi certains, que vous pouvez déja compter ſur une fortune aſſurée. Fairfax entreprit de perſuader à ma Mere, que cette propoſition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit ſur tant d'autres qui ſollicitoient une telle Commiſſion, marquoit bien ſa confiance & ſon affection pour nous. Vous ſerez honorez, ajouta-t'il, & vous deviendrez riches en peu d'années ; au bout deſquelles vous reviendrez jouir paiſiblement de vos richeſſes en Angleterre.

Ma Mere pénétra tout d'un-coup le deſſein artificieux de ces offres. Mais quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuſer ouvertement. Il lui étoit aiſé de voir en effet après ce qui nous étoit arrivé le même jour, que mon Pere étoit incommodé de notre preſence, & que ſon unique vuë étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, ſans doute, pour le Voyage de la Jamaïque : quelle ſatisfaction une femme eût-elle pu ſe promettre à s'exiler ainſi volontairement avec un Enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous expoſer à quelque choſe de plus fâcheux, par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoiſſance pour cette bonté, qui le faiſoit penſer ſi efficacement à nous. Il demeura perſuadé par ſa réponſe, qu'elle donnoit dans toutes ſes vuës, & ne pouvant diſſimuler ſon contentement, il lui fit des careſſes qui étoient peut-être ſincéres, parce qu'elles étoient un effet de la joye qu'il avoit de nous avoir trompé. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le deſſein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le Voyage. Le Ciel connoit de quelle maniére il eût exécuté ſes promeſſes; mais celles de ma Mere étoient équivoques, & lorſqu'elle le remercioit de ſa bonté, c'étoit en ſupoſant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laiſſé notre adreſſe. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette converſation. Ma Mere m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la ſurpriſe où j'étois, de l'avoir vû conſentir ſi facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richeſſes incertaines, dans un Païs inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faiſois des biens de la fortune, elle me fit apercevoir dans la propoſition de mon Pere, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'eſt-à-dire, ſon indifférence pour nous, & le deſſein qu'il avoit de ſe défaire d'elle & de moi. Ma ſimplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer ſi loin. Je ſentis croître mon averſion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi ſe réduit le nom & la qualité de Pere. Partons pour l'Amérique, ajoutai-je, ſi c'eſt un lieu deſert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre s'ils ſont tous ſemblables à celui qui vient de me reconnoître pour ſon Fils. Ma Mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois à moi même, comme un excès du moins qui ſembloit bleſſer la nature; mais je n'en étois pas le maître, & la ſuite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammerſmith, & de prendre une derniére réſolution ſur notre conduite, ma Mere jugea à propos de faire une viſite à une Dame de Londres, dont ſa mauvaiſe fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'eſt pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoiſſant ſon caractére, elle faiſoit toujours le même fond ſur ſa fidélité. Cette bonne Amie ſe nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joye: mais lorſque ma Mere lui eut fait la confidence de nos peines & des deſſeins que mon Pere avoit ſur nous, elle pâlit, comme il arrive en aprenant les plus fâcheuſes nouvelles. Je vous ai cru morte, dit-elle à ma Mere; & la ſatisfaction que j'ai eu de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeſte à notre entretien. Mais ce que vous m'aprenez, m'oblige de changer de ton, pour vous donner de triſtes lumiéres ſur le ſort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous & votre Fils, ſi vous prenez la moindre confiance aux promeſſes du Protecteur; je vais vous aprendre une avanture ſi terrible, qu'elle ſuffit pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous ſervir d'exemple. Elle lui demanda enſuite, ſi elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge*, qui avoit été auſſi une des Maîtreſſes de mon Pere? Non, répondit ma Mere, mais Fairfax m'a parlé d'elle: il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur, avec le Fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompé, reprit Madame Riding. Je ne ſçai quelles ont été ſes vûës, en vous parlant de cette Fille infortunée; mais il y a quinze ans qu'elle n'eſt plus au monde. Je ne crois pas ſon Fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triſte Hiſtoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractére du monde le plus aimable. Elle s'étoit laiſſée ſéduire par l'hypocriſie de Cromwel, dans le tems qu'il n'étoit encore que ſimple Orateur de la Chambre Baſſe du Parlement. Sa paſſion pour elle ne dura pas plus long tems que celle qu'il a euë depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant ſa groſſeſſe; & elle traîna enſuite une vie obſcure & languiſſante avec le fruit de ſon malheureux amour. Le hazard me fit lier connoiſſance avec elle, trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déja traitée avec la même perfidie; & comme vous diſparutes preſqu'auſſi-tôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir mépriſée, ou que vous aviez paſſé la mer pour vous retirer chez nos voiſins. J'eſtimai Mally Bridge, auſſi-tôt que je la connus; & je vécus avec elle ſur le pied d'une intime Amie. Je la conſolois dans le chagrin qu'elle conſervoit encore de ſa diſgrace. Je lui faiſois eſpérer un meilleur ſort, lorſque ſon Fils ſeroit en état de paroître aux yeux de Cromwel, & de réveiller par ſa préſence les ſentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit oſé lui faire prendre le nom de ſon Pere) étoit un enfant rempli de bonnes qualitez. Elle l'aimoit avec la derniére tendreſſe. Elle goûta le projet de le preſenter à ſon Pere, qui ne pouvoit, ſans être le plus barbare de tous les hommes, refuſer ſon affection à un Fils ſi aimable. Nous concertâmes enſemble de quels moyens elle pourroit ſe ſervir pour l'amener à une particuliére entrevûë. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même; & je crus avec raiſon, qu'il ne refuſeroit pas une faveur ſi mince, à une perſonne qu'il avoit cruë pendant quelque-tems digne de ſon affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un Billet, qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait aſſurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendu chez elle. Nous avions relevé les agrémens du petit Bridge, par une innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le Cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intereſſante converſation. Elle le ſalua en ſilence, avec beaucoup de modeſtie, & faiſant aprocher ſon Fils, qu'elle lui preſenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle ; puiſſe-t'il être aſſez heureux pour plaire à ſon Pere, après tant de larmes & de ſoins qu'il a coûté à ſa malheureuſe Mere ! Je jugeai par ſa lenteur à répondre, qu'une ſcène à laquelle il s'attendoit ſi peu, lui cauſoit quelque embarras. Il ignoroit entiérement que Mally Bridge eût un fils de lui ; & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faiſoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à ſa réputation. Il prit ſon parti en homme conſommé dans la politique. Il aſſura Mally qu'il étoit au deſeſpoir d'avoir ignoré ſi long-tems qu'elle eût ce cher gage de ſon amour. Il embraſſa mille fois le Fils & la Mere. Il les entretint de la maniére la plus tendre ; & leur proteſtant qu'il ne ſe laſſoit point de les voir, après une converſation de plus d'une heure, il propoſa de ſe charger de la dépenſe & du ſoin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eu de ſon Epouſe, & pour l'établiſſement duquel il n'auroit

roit pas moins de zèle & d'attention. Pour vous, dit-il à la Mere, avec une tendreſſe contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choſes, depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vûë Je veux, s'il eſt poſſible, vous faire oublier le paſſé, & je vous aſſure aujourd'hui, pour toute votre vie, de deux cens livres ſterling de penſion. Quelque facile à perſuader que Mally Bridge eût toujours été, elle ſentoit de la répugnance à ſe ſéparer de ſon Fils. Elle tâcha de s'en défendre, en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle, qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui; qu'il ſeroit élevé avec plus de ſoin ſous ſes yeux que dans une Ecole par des étrangers; qu'il étoit d'une délicateſſe extrême; & qu'il avoit encore beſoin de l'attention d'une Mere. Cromwel fut ſi preſſant, & la flâta par tant d'eſpérances, qu'elle ſe rendit à la fin à ſes trompeuſes raiſons. Ils convinrent qu'il envoyeroit prendre le jeune Bridge deux jours après, & qu'il commenceroit auſſi de ce jour-là à payer les deux cens livres de penſion à la Mere. Il la quitta, après l'avoir encore embraſſée elle & ſon Fils.

J'avouë qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art, que je fus embarraſſée ſur la réponſe que je devois faire à Mally, lorſqu'elle me demanda ce que je penſois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être ſincére, lui dis-je; & ce ſeroit ſans doute un avantage infini pour vous, qu'il le fût; mais s'il ne l'eſt pas, vous êtes à plaindre, de vous être engagée ſi inconſidérément ; & le petit Bridge l'eſt beaucoup auſſi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire, & s'il y avoit aparence que Cromwel fût aſſez dénaturé pour avoir conçu quelque deſſein cruel contre ſon Fils. Je n'oſe former ce ſoupçon, repris-je ; mais je vous conſeille du moins, de vous informer ſoigneuſement du lieu où l'on ſe propoſe de le mettre, & de ne pas vous repoſer tout-à-fait ſur le zèle d'autrui. Les deux jours ſe paſſérent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troiſiéme, dans un caroſſe, avec un Billet de la main de Cromwel. Il aportoit à Mally Bridge une partie de la penſion. J'étois chez elle. Je ne la quittai preſque pas un ſeul moment, pendant ce tems d'allarme. Le Billet ne contenoit que quelques mots de civilité, avec une priére de remettre le petit Bridge entre les mains de l'Envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triſte Mally redoublérent. Falloit-il livrer ſon Fils à un Inconnu ? Devoit-elle apréhender quelque choſe de la main d'un Pere ? Sa ſituation étoit en effet ſi embarraſſante, que j'aurois voulu pouvoir me diſpenſer honnêtement de prendre part à ſes réſolutions par mon conſeil. Elle me preſſa de lui en donner un bon. Ne ſuivez, lui dis je, que vos propres idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuſer quelqu'un de vos peines. Cependant ſi vous me conſultez, je vous répondrai, qu'il eſt trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwel.

C'eſt un homme à craindre. Qui ſçait s'il n'en viendroit point à la violence? Seriez-vous en état de vous y opoſer? Le ſort de votre fils, & le vôtre même, en deviendroient peut-être plus triſtes, & le mal moins capable de reméde. Non, mais en remettant votre Fils à l'Inconnu qui le demande, faiſons-le ſuivre à vûë d'œil par un Domeſtique fidèle: nous ſerons informées par ce moyen de la demeure que ſon Pere lui deſtine, & nous ne tarderons guéres après cela à l'être de ſa ſituation. Elle goûta cet avis: nous l'exécutâmes auſſi-tôt. L'Envoyé de Cromwel reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes, juſqu'à la portiére du caroſſe. Cet aimable enfant, qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui-même, ne paroiſſoit ſenſible qu'aux pleurs de ſa Mere.

Ce fut un de mes propres Domeſtiques que j'envoyai à la ſuite du caroſſe. J'avois un garçon fidèle & entendu, à qui il ſuffiſoit de dire deux mots, pour le mettre au fait d'une telle commiſſion. Nous attendîmes impatiemment ſon retour. Il revint deux heures après; & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'interreſſer davantage au ſuccès par ma confiance: il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous aportoit de fâcheuſes nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, ſi vous n'en avez de fortes raiſons. Oh! Madame, s'écria-t'il, ſi je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je ſuis sûr de vous cauſer du moins beaucoup de douleur & de compaſſion, n'en dûſſiez-vous avoir qu'autant que j'en ai ſenti. Il nous raconta les larmes aux yeux, qu'ayant ſuivi long-tems le caroſſe, il l'avoit vû enfin s'arrêter dans une ruë détournée; que le Conducteur du petit Bridge étoit deſcendu avec cet Enfant, & qu'ayant renvoyé le Cocher, il étoit entré plus loin dans une maiſon; qu'il y avoit paſſé environ une demie heure; qu'il avoit fait apeler enſuite un caroſſe de loüage, & qu'il y étoit monté avec ſon innocente proye; qu'il ne paroiſſoit pas qu'on lui eût fait aucun mal; mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l'avoit couvert de miſérables haillons, tels qu'on les porte dans la derniére pauvreté: que le caroſſe étoit allé de-là à l'autre extrémité de la Ville, du côté de Wite-Chapelle; que le Conducteur s'étoit encore défait de ſon Cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on éleve des Enfans orphelins, par le ſecours des charitez publiques; qu'il y étoit entré; & qu'en étant ſorti ſeul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laiſſé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de ſon âge; qu'il n'avoit oſé parler au Directeur de l'Hôpital, ni prendre les moindres informations, ſans nos ordres, de peur de ſe rendre coupable de quelque indiſcrétion.

Mally Bridge étoit à demi-morte, en écoutant

tant ce récit. Quoique j'en fuſſe preſque auſſi touchée qu'elle, je la conſolai en lui repréſentant qu'il n'y avoit rien à deſeſpérer, puiſque nous ſçavions du moins ce que ſon Fils étoit devenu; qu'à la vérité, la barbarie de Cromwel alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé; mais que c'étoit un bonheur pour elle, d'avoir eu cette occaſion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ſes artifices; que n'ayant aucun ſujet de s'imaginer que nous les euſſions découverts, il nous ſeroit aiſé ſans doute d'en prévenir les ſuites, en retirant ſecrettement le petit Bridge de l'Hôpital; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorſqu'il ſeroit redemandé par ſa propre Mere; qu'il falloit néanmoins qu'elle remit à l'extrémité à le redemander ſous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit poſſible, que Cromwel aprît jamais qu'il étoit retourné entre ſes mains; que je me chargeois de cette entrepriſe, & que j'en croyois le ſuccès aſſuré; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de ſecret & de ſoins, dans une Terre que j'ai en Devonshire, qu'il ſeroit moralement impoſſible à Cromwel d'en avoir jamais la moindre connoiſſance; que ſi ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir ſa viſite ſans affectation, ſoit qu'elle ignorât qu'elle eût retrouvé ſon Fils, ſoit qu'il parût l'avoir apris; mais qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ſes yeux, s'il aprenoit en effet qu'elle eût découvert une ſi lâche & ſi infâme tromperie.

Après m'être ainſi efforcée de la raſſurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir mon inquiétude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le déſagrément de la paſſer à l'Hôpital. Mais, au moment que j'allois ſortir, j'aperçus le Caroſſe de Cromwel, qui s'avançoit vers la maiſon de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une viſite, qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par ſon Agent, du ſuccès de ſes deſſeins; & il venoit ſans doute pour obſerver les diſpoſitions de la Mere, & pour obvier à tous ſes ſoupçons. Je rentrai auſſi-tôt, & l'ayant prévenuë ſur cette fâcheuſe ſcène qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de ſe rendre maîtreſſe de toutes ſes paroles & de tous ſes ſentimens. Je jugeai même à propos de ne me pas éloigner d'elle, pour la fortifier par ma préſence. Il entra d'un air auſſi tranquile que s'il n'eût eu à s'aplaudir que de ſes vertus. Je remarquai néanmoins, qu'il parut ſurpris de me trouver là. Il me connoiſſoit. Comme ſon unique but étoit d'enſévelir ſes déſordres, il ſe garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une converſation indifférente, de trouver bon qu'il entretint Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le Cabinet. La crainte où j'étois qu'il lui arrachât ſon ſecret, & qu'il ne réüſſit de nouveau à la ſéduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de ſon Fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par l'inclination tous les ſentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la ſituation avantageuſe où il l'avoit placé; & lorſqu'il crut en avoir dit aſſez pour ſatisfaire la tendreſſe d'une Mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre, que, tout réſolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la ſuite pour la fortune d'un Fils ſi cher, l'état préſent de ſes affaires ne lui permettoit pas ſi-tôt de ſe reconnoître hautement pour ſon Pere; qu'il falloit garder des ménagemens avec le Public; que ſon affection n'en ſeroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du ſecret; qu'il n'étoit pas même néceſſaire qu'elle vît ſouvent ſon Fils; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette ſatisfaction; & qu'elle devoit ſe repoſer pendant ce tems-là ſur la tendreſſe infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally ſe fit aſſez de violence pour le remercier de ſa bonté, & pour aprouver toutes ſes propoſitions. Il crut s'être ainſi aſſuré d'elle à peu de frais; & il la quitta, en riant ſans doute de ſa ſimplicité.

Eſt-il poſſible, dis-je à cette excélente Fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de ſoutenir cet horrible tiſſu de malice & d'impoſture. Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai dōnné le conſeil. J'aurois dévisagé un hypocrite, qui ſe jouë impunément de la patience du Ciel, & de la droiture des hommes. Comment s'eſt-il pû faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaiſon de tendreſſe avec un homme d'un caractére ſi différent du vôtre? Hélas! les bons cœurs ne ſe rencontrent pas. Un honnête homme ſe trompera vingt fois dans le choix d'une femme; tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre ſexe, eſt la proye d'un hypocrite, & d'un ſcélérat. Je fis faire réfléxion à Mally, que puiſque Cromwel étoit capable de pouſſer ſi loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur; & que ſa fureur par conſéquent ne fût extrême contre moi, s'il venoit à découvrir que j'euſſe aidé à faire manquer ſon deſſein. Ce n'eſt pas, lui dis-je, que je veüille relever le ſervice que je ſuis prête à vous rendre; mais vous trouverez bon que, ſans relâcher rien de mon zèle, je prenne toutes les précautions que la ſageſſe demande. Si je réüſſis à tirer votre Fils de l'Hôpital, il faut que vous vous priviez du plaiſir de le voir, juſqu'à ce que je l'aye fait tranſporter en Devonshire. Je paſſerai encore quelque-tems à Londres après ſon départ, & j'affecterai de vous éviter, comme ſi j'étois mal avec vous. Je prendrai enſuite le chemin de ma Terre, & vous pourrez m'y venir joindre ſecretement, quand vous le jugerez à propos. Elle ſe remit entiérement ſur moi de toute ſa conduite. Je l'embraſſai tendrement pour lui dire adieu, juſqu'au tems de la revoir en Province. Son cœur me parut ſi ſerré, que j'augurai mal de la concluſion de cette avanture. Je la quittai les larmes aux yeux, comme ſi j'euſſe preſſenti que c'étoit pour la derniére fois que je lui parlois.

Je me rendis auſſi-tôt à l'Hôpital. J'y entrai, comme ſi la ſeule curioſité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les Enfans, & je careſſai les plus aimables, pour arriver ſans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur, mais m'étant apperçuë que cet homme, qui paroiſſoit fort groſſier, m'avoit laiſſée ſeule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon Valet avec moi dans la ſalle, j'expliquai en deux mots à celui-ci, l'eſpérance que je formai ſur le champ d'enlever le petit Bridge ſans être apperçuë. Je lui dis de le conduire vers la porte; & s'il la trouvoit ouverte, de ſortir avec lui, pour le mettre dans le Caroſſe qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment, pour m'aſſurer qu'il s'étoit échapé ſans obſtacle; & ne voyant paroître perſonne, je pris auſſi le chemin de la ruë, d'où nous nous éloignâmes auſſi-tôt fort heureuſement. Ces ſortes de lieux étoient alors en ſi mauvais ordre, & les Enfans y étoient gardez avec ſi peu de ſoin, que la facilité que j'eus à réüſſir, n'a rien de ſurprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour approchoit. Je ne laiſſai point de faire partir l'Enfant avant la nuit, avec le même Valet qui l'avoit enlevé; & je donnai avis à ſa Mere par un Billet, jet, de l'heureuſe fin de mon entrepriſe.

Je demeurai quelques jours à Londres, ſans la voir, comme j'en étois convenu avec elle ; & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne terderoit point à me ſuivre. Mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une Lettre d'elle, par laquelle elle m'aprenoit les plus funeſtes nouvelles. Cromwel avoit été informé de l'enlevement de ſon Fils, ſans qu'elle pût me dire comment. Ne doutant point que le coup ne fût venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de ſa colère ; & loin de continuer à garder des menagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de ſa haine, ſi elle refuſoit de remettre ſon Fils entre ſes mains. Elle s'étoit défenduë d'abord, en proteſtant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu ; mais n'étant point aſſez ferme pour réſiſter long-tems à de telles inſtances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit paſſé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refuſé conſtamment de lui dire de quel ſecours elle s'étoit ſervie, il m'avoit ſoupçonnée d'avoir eu part à ſon entrepriſe. Il l'avoit quittée en renouvelant ſes menaces ; & par un attentat inoüi dans un Païs de liberté, il avoit laiſſé chez elle deux hommes armez pour la garder à vûë, juſqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il ſouhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de ſe défendre de la violence.

Elle demeuroit ſeule, avec une fille qui la ſervoit. Elle s'étoit ainſi trouvée captive dans ſa propre maiſon, ſans pouvoir avertir même les voiſins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit eſſuyer. Les deux hommes, à la garde deſquels Cromwel l'avoit confiée, étoient des ſcélérats qui ne paſſérent point la nuit dans la chambre d'une ſi jolie femme, ſans former ſur elle des deſſeins dignes d'eux, & de leur Maître. Ils la deshonorérent, elle & ſa Servante; craignant ſans doute, après une telle action, le reſſentiment de Cromwel même, qu'ils ne croyoient peut-être pas auſſi méchant qu'eux, ils diſparurent au matin, pour éviter la punition. Mally, deſeſpérée d'une ſi horrible diſgrace, prit le parti de ſe donner la mort. Elle eut encore aſſez de force d'eſprit pour m'écrire le détail de ſon avanture, avant d'exécuter ſa funeſte réſolution, & ſaiſiſſant le moment que ſa Servante étoit allée porter ſa Lettre à la Poſte, elle finit ſes malheurs & ſa vie, en s'étranglant avec ſa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans ſa Lettre, que ſon deſſein étoit de mourir; je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour ſon Fils, l'attacheroit à la vie, malgré ſon deſeſpoir. Elle me le recommandoit d'une maniére ſi tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle ſe réſolût à mourir ſans l'embraſſer du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver:

mais je ne vis que ſa Servante qui ſe rendit chez moi peu de tems après, & qui m'aprit les circonſtances tragiques & les ſuites de la mort de ſa Maîtreſſe.

Le deſſein de Cromwel, en la faiſant garder à vuë, avoit été d'empêcher qu'elle ne me fit ſçavoir que notre ſecret étoit venu à ſa connoiſſance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'eſpérance aparemment de me gagner par ſes promeſſes, ou de me tromper par ſes artifices. Mais ayant apris que j'étois partie depuis quelque jours pour la Province, & s'étant aſſuré par diverſes informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle, il ceſſa de me ſoupçonner. Comme il étoit tard après ſes recherches, & qu'il ſe repoſoit ſur ces deux Gardes, il remit à la voir au lendemain ; de ſorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à ſa maiſon au moment que la Servante y revenoit après avoir porté la Lettre de ſa Maîtreſſe à la poſte. Cette Fille, qui avoit eu part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwel en étoit la premiére cauſe, ſe mit à pleurer amérement à ſa vuë. Ce ſpectacle le ſurprit. Il aprit d'elle ce qui s'étoit paſſé. Il feignit de l'aprendre avec douleur, & s'étant preſſé de monter à l'apartement de Mally pour la conſoler, il eut ſans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la Servante de jetter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un ſi malheureux événement ; il lui perſuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre, de le tenir caché ; & pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit preſent d'une ſomme aſſez conſidérable pour une fille de cette ſorte. Mally fut donc enterrée ſecrettement, & cette triſte avanture n'a jamais été connuë du public. La Servante, qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour ſa Maîtreſſe, prit auſſi-tôt le chemin de Devonshire, pour venir m'informer de ſon ſort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant, après avoir reconnu ſon caractére, qui me parut diſcret & fidèle, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet Enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occaſion de marquer la reconnoiſſance qu'elle conſervoit pour ſa chére Maîtreſſe. Je la reçus au nombre de mes Domeſtiques, & je lui remis ſon Eleve entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit paſſé, je l'aurois laiſſée avec lui dans ma Terre, & je ſerois retournée à Londres ; mais une Lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'aprenoit que Cromwel m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieuſement du lieu où j'etois, me fit changer de ſentiment. Il commençoit à ſe rendre ſi puiſſant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oſer impunément, il ne reüſſit dans le projet de me perdre, s'il le formoit ; & je connoiſſois ſi bien ſon caractere, que j'étois aſſurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre ſoupçon du ſervice que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois euë à la ruïne de ſes deſſeins. Incertaine au dernier point après cette réfléxion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, ſi je ne me fuſſe ſouvenu que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maiſon de campagne eſt dans une ſituation extraordinaire. Elle eſt à l'extrêmité de la Province de Devonshire, qui eſt ſéparée de celle de Sommerſet par des Montagnes d'une extrême hauteur, dont la plûpart conſiſtent en un vaſte rocher, qui paroît être tout d'une piéce. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite Vallée qui m'apartient, diverſes ouvertures qui donnent un accès ſouterrain juſqu'au centre de quelques-unes de ces Montagnes; de ſorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il eſt ſtérile, il ſeroit difficile de trouver un endroit plus propre à ſervir d'aſyle contre la violence & la perſécution. Je réſolus de choiſir une de ces Cavernes obſcures, pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourois apréhender de l'adreſſe de Cromwel à me faire obſerver, ou de la trahiſon de mes Domeſtiques. Je ne me défiois ni de la Servante de Mally, ni du Valet qui m'avoit ſervi fidélement juſqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon deſſein, & les ayant trouvez diſpoſez à le ſuivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon

Valet) de porter ſecrettement dans la partie la plus retirée de cette ſolitude, toutes les commoditez qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'induſtrie d'y former en cinq ou ſix jours une petite chambre, où le néceſſaire du moins ne manquoit pas. J'eus la curioſité de la voir, & j'en fus ſi ſatisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la ſociété des hommes, il ne tint preſque à rien que je ne priſſe le parti de m'y renfermer auſſi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant, comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de ſecret que j'en eſpérois pour cet Enfant & ſa Gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en poſſeſſion de leur domicile, & je laiſſai James dans ma maiſon, pour les viſiter de tems en tems, & leur porter les proviſions néceſſaires à la vie. Je me trouvai l'eſprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquilement le chemin de Londres.

Connoiſſant, comme je faiſois, l'eſprit ardent & vindicatif de Cromwel, j'étois bien perſuadée qu'il auroit les yeux ſur mes démarches, du moins par ſes Agens & par ſes Emiſſaires. J'aurois ceſſé de craindre après la mort de Mally Bridge, ſi j'euſſe eu affaire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être enſévelie avec cette malheureuſe fille, & ſon hypocriſie ſembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je ſçavois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir ſur de fauſſes aparences. J'avois pénétré dès ce tems-là ſon caractére. Incapable de retour & de réconciliation, il ſuffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opoſé, ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de ſa haine. Tous ſes mouvemens ſont des paſſions violentes, dont l'effet eſt d'autant plus dangereux, que ſon adreſſe eſt extrême à les déguiſer. Je vécus donc dans une grande réſerve; j'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occaſion de me voir, & l'ayant eu plus d'une fois, je le vis attentif à obſerver mes yeux & ma contenance; mais il me trouva toujours en garde contre ſes regards & ſes queſtions captieuſes. Je crus que pour la défenſe de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la diſſimulation; c'eſt-à-dire, les mêmes armes par leſquelles il cherchoit à l'oprimer.

Quelques années ſe paſſérent, pendant leſquelles il me parut entiérement revenu de ſes ſoupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre; je voyois croître avec plaiſir le petit Bridge. Quoique ſa Gouvernante ne fût pas capable de lui donner les inſtructions qui forment l'eſprit d'un jeune homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui aprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La ſolitude continuelle où il étoit l'ayant rendu ſérieux

& recueilli, il fit avec le ſeul ſecours de ſes livres & de ſes réflexions, des progrès ſurprenans dans quantité de connoiſſances utiles. Il parut ſurpris, lorſque la raiſon eut commencé à ſe former, de ſe voir confiné dans une affreuſe caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui reſtoit un ſouvenir confus de ce qu'il avoit vu dans ſa plus tendre enfance; & connoiſſant d'ailleurs par ſes lectures, que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui reſſembloient, il demandoit ſouvent à ſa Gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie ſi étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous ſçauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorſque je lui en aprendrois un jour les raiſons; & qu'elles étoient ſi fortes qu'il falloit encore s'y ſoumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il avoit formée de vivre ſolitairement, lui faiſoient ſouffrir cette contrainte avec patience. Cependant, lorſque je le crus aſſez fort pour ſe paſſer du ſecours de ſa Gouvernante, & aſſez raiſonnable pour cacher la maniére dont il avoit été élevé, je réſolus de le mettre dans un Collége, & de lui faire prendre des inſtructions réguliéres. Je l'envoyai au célébre Collége d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à perſonne de ſon ſéjour dans la caverne, parce que ſa vie dépendoit de ce ſecret. Effectivement, une avanture ſi extraordinaire ne pouvoit être connuë, ſans donner lieu à des réflexions qui ſerviroient à la faire divulguer. Cromwel devenoit plus puiſſant de jour en jour. Ses ambitieux deſſeins commençoient à éclore. Son hypocriſie étoit plus affectée que jamais ; & quoique je ne fuſſe point abſolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge, s'il venoit à le découvrir, c'étoit aſſez de connoître ce caractére inflexible, pour être aſſurée qu'il n'auroit jamais des ſentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domeſtiques, & le renverſement du Roi Charles ayant ſuivi de près, Cromwel ſe vit en peu de tems au faîte de la grandeur. Le pouvoir abſolu dont il ſe mit en poſſeſſion, ne lui fit rien changer à ſon extérieur compoſé. Il entreprit de ſe faire paſſer pour le Réformateur de la Religion, des Mœurs, & de l'Etat. J'avois eſpéré d'abord de voir arriver le contraire, c'eſt-à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le ſuccés de tous ſes deſſeins, il léveroit le maſque pour ſuivre ouvertement ſes inclinations déréglées. J'avois même formé ſur ce changement quelques eſpérances favorables pour le jeune Bridge ; mais je compris qu'une ſi damnable & ſi conſtante hypocriſie nous fermoit toute reſſource. Je ne penſai plus qu'à procurer par mes propres ſoins un honnête établiſſement

ſement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidèle de ce que je croyois devoir à la mémoire de ſa Mere. Je le rapelai du Collége d'Eaton, après qu'il y eut paſſé quelques années ; & le trouvant aſſez formé pour ne lui plus faire un myſtére de ſa naiſſance & de l'état de ſa fortune, je lui découvris tous ſes malheurs, qu'il avoit ignoré juſqu'alors. L'effet que cette connoiſſance produiſit ſur lui, fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir ſur ce qu'il avoit entendu ; & m'étant revenu voir après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonſtances de la mort de ſa Mere. Dans le fond, me dit-il, lorſque je l'eus ſatisfait, je ne vois rien dans votre recit qui puiſſe être une preuve que mon Pere ait ſouhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma Mere. Il vouloit ménager ſa réputation, en me faiſant élever à l'Hôpital. Peut-être ſe propoſoit-il de m'en tirer dans la ſuite, & de faire quelque choſe pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma Mere, il n'eſt pas croyable qu'il ait eu part au crime des deux ſcélérats, à la garde deſquels il l'avoit laiſſée, ni qu'il les eût emploïez, s'il les eût cru capables de cette infâmie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t'il, que mon Pere me haiſſe, ni qu'il ait des deſſeins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je ſuis ſon fils. Je lui promettrai de tenir ma naiſſance

ſance cachée, ſi ſes affaires ne lui permettent point de me reconnoître; mais je ne me perſuaderai jamais qu'il puiſſe ſe croire offenſé des reſpects d'un fils, ni qu'il refuſe de m'accorder dequoi vivre, & de quoi m'employer d'une maniére convenable à l'honneur que j'ai de lui apartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwel l'avoit aveuglé, & ſon peu d'expérience ne lui permettant point d'apercevoir le danger, il réſolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertiſſemens & mes conſeils. Je fis mille efforts pendant huit jours pour lui faire perdre cette penſée: ſon obſtination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis ſon ſort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis ſouvenir en le quittant, que c'étoit contre mes deſirs & mes ſentimens, qu'il alloit s'expoſer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque Protecteur puiſſant, qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwel auroit peut-être eu honte de ſe porter à la violence contre ſon fils, s'il eût eu quelque témoin de ſes démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ſes eſpérances étoit le ſecret avec lequel il prétendoit ſe preſenter à ſon Pere. Ma preſence le touchera infailliblement, diſoit il, ſoit-il, & il ne ſera point difficulté de ſe rendre aux mouvemens de la nature, lorſque je l'aſſurerai de ma diſcrétion, & qu'il verra qu'il ne ſçauroit courir de riſque à les ſuivre. Enfin, Bridge partit, & me laiſſa dans une inquiétude, dont je ne ſortis huit jours après, que pour paſſer à des ſentimens beaucoup plus triſtes. Ce fut James qui m'aporta la nouvelle de ſon mauvais ſort. Malgré l'obſcurité de ſa relation, il m'en aprit aſſez pour me rendre preſque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuſe fin que ſa Mere. A peine fut il arrivé à Londres, que ſon impatience le fit aller chez ſon Pere. Il demanda d'être introduit ſans ménagement. James l'avoit ſuivi juſqu'à la porte. Il l'en vit ſortir au milieu de cinq ou ſix Gardes, qui le conduiſirent dans une des plus étroites priſons de la Ville. Perſonne n'a ſçu de quelle maniére il a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwel inſpire de fidélité & de diſcrétion à ſes Satellites. James ſe preſenta quantité de fois à la porte de ſa priſon; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclairciſſement poſitif ſur ſon ſort. Il ſe hâta de venir m'en informer. Je fus ſaiſie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres, pour y être de quelque ſecours au malheureux fils de ma pauvre Amie. Je me tranſportai auſſi-tôt à ſa priſon. Je parlai aux Concierges, que je tâchai de fléchir par mes priéres, & par l'offre de mes preſens, non pour obtenir ſa liberté, ou la ſatisfaction de le voir; mais pour être inſtruite au moins du lieu & de l'état où il étoit.

Je perdis abſolument mes peines. Je tirai pour unique réponſe de ces barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître, ni la ſentence des priſonniers. Je ſuis perſuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle. J'en ai des preuves trop certaines, dans la connoiſſance que j'ai du cœur impitoyable de ſon pere. Voilà les chemins par leſquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir verſé le ſang de ſon Roi, pour ſatisfaire ſon ambition, il pouvoit bien répandre celui de ſon Fils, pour aſſurer l'opinion de ſa continence, & la ſainteté de ſes mœurs.

Craignez donc ſa cruauté & ſes artifices, reprit Madame Riding, après avoir achevé ſon recit. Je ne vous ai raconté cette hiſtoire que pour vous faire apercevoir dans le malheur d'autrui, le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t'elle, quel a été le deſſein de Fairfax, en vous parlant de Mally Bridge & de ſon Fils, comme de deux perſonnes vivantes, & en vous diſant que Cromwel a reçu ce matin leur viſite. C'étoit ſans doute pour s'aſſurer que vous n'aviez nulle connoiſſance de leur ſort, & qu'il en auroit par conſéquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwel, en refuſant de reconnoiſtre votre Fils dans la premiére audience, s'eſt contenté de vous défendre ſous de rigoureuſes peines de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne ſeriez point ſortie de ſon Hôtel, s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter ſans éclat. Mais craignant aparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtez de cette ſorte, ne ſervît à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de ſe défaire de vous par des voyes plus propres à ces deſſeins. Croyez-vous que ce ſoit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après ſur vos pas? Il eſt viſible qu'il vous ſuivoit par ordre de Cromwel, après avoir concerté avec lui le diſcours qu'il vous a tenu. C'eſt un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumiéres que je viens de vous donner. Profitez en auſſi heureuſement que je le ſouhaite, & tâchez, s'il eſt poſſible, de ne point me commettre.

Un ſervice de cette importance valoit bien les vifs remerciemens que ma Mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice : nous étions ſur le bord, & j'avouë que c'eſt par mon imprudence que nous y allions tomber : Mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le faſſe éviter. Notre ſalut ſera votre ouvrage. Mon Dieu, ajouta-t'elle dans le ſaiſiſſement que tant de craintes lui cauſoient, eſt-ce-là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans? Et ſi mes anciennes fautes méritent encore

core d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux Fils? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes ſentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être auſſi méchant qu'on me repreſentoit mon Pere. Je repaſſois avec attention ce que je venois d'entendre, je le joignois à tout ce que j'avois apris auparavant, & je me demandois pourquoi l'on nous recommande ſi inſtamment l'amour & la pratique de la vertu, puiſqu'il y a ſi peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs de la fortune ſont réſervées pour le crime. Enfin, ma Mere ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voye de ſalut, cette amie zèlée nous dit naturellement, qu'elle ne voyoit nulle ſûreté pour nous à refuſer la propoſition de mon Pere, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter; qu'il lui paroiſſoit que le ſeul moyen de conſervation qui nous reſtât, étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite ſi impénétrable, qu'elle pût nous dérober à nos perſécuteurs; que l'une & l'autre de ces deux voyes avoient encore leurs difficultez, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fuſſions obſervez; mais qu'il falloit attendre quelque choſe du ſecours du Ciel, qui n'abandonne jamais entiérement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus ſûre pouvons nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette Grotte écartée où vous avez eu la généroſité de faire élever mon Frere ? Je me ſens de l'inclination pour une telle demeure. J'y paſſerai toute ma vie ; car ſi tous les hommes ſont faits comme mon Pere, il n'y a point de ſolitude ſi obſcure que je ne préfére au commerce de cette miſérable race. Ma Mere goûta tout-d'un-coup cette penſée ; c'étoit un moyen court d'eviter le plus preſſant de tous les périls. Elle en fit ſérieuſement la propoſition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un inſtant ; & de peur de nous expoſer par le moindre délai, nous prîmes la réſolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conſeilla elle-même de ne pas retourner à Hammerſmith. Elle nous promit de prendre ſoin de nos meubles, & de les faire mettre en ſureté par des perſonnes fidèles. Elles nous donna James, qui nous fit trouver ſur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Dévonshire. Nous y arrivâmes heureuſement. James nous conduiſit droit à la Caverne, ſans nous être laiſſez voir de perſonne. Nous y entrâmes avec une eſpéce d'horreur, car la diſpoſition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inſpirer ; mais je ſentois encore plus de joye de me voir à couvert non ſeulement de tous les traits de la haine de mon Pere, mais des regards même du reſte des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de perſécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre

dre ſes ſervices, & pour nous aporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler aſſez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commoditez que la maiſon de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les tranſportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos proviſions fut celle de bougies & de livres, le Soleil ne pénétroit jamais dans notre demeure, nous avions beſoin d'être éclairez continuellement par la lumiére d'une bougie.

Grace à un reſte de bonne fortune, dis-je à ma Mere, la terre nous ouvre ſon ſein, pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affection étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t'elle, pour me recevoir dans mon dernier azyle ? Il manque quelque choſe à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert ſon ſein, que ne le fermoit-elle au même moment, pour nous ſervir de tombeau. J'entrepris de la conſoler. Ce n'eſt pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai apris de vous même ; ce ne ſont que les miſéres auſquelles elle nous expoſe. La condition des hommes ne ſeroit point à plaindre, s'ils ſçavoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils ſe rendent malheureux volontairement par leurs injuſtices mutuelles, leurs jalouſies, leurs haines, & tous les autres mouvemens déréglez de leur ame. Supoſez des hommes ſans paſſions ſur la terre, vous aurez une ſociété de perſonnes heureuſes. A quoi tient-il donc que nous ne puiſſions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obſtacle, & qui pourrons employer ſans ceſſe les moyens ſimples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La conſidération des principes éternels de la vérité & de la vertu, nos réflexions, le plaiſir de les écrire ou de nous les communiquer, n'eſt ce pas-là une ſource de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittez, ni de la fortune dont nous n'apréhendons point ici les caprices ? L'obſcurité même de notre demeure peut aider à la tranquilité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à ſe preſenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la preſence des objets, puiſque nous n'apercevons rien dans nos épaiſſes ténèbres, & nous ſçaurons nous rendre aſſez maîtres de nous-mêmes, pour ne pas former volontairement d'inutiles deſirs. Ces ſeules idées me font goûter déja par avance une partie du bonheur que j'eſpére. Je ſuis perſuadé, ajoutai-je, que ma chere Mere trouvera bien d'autres reſſources dans ſa ſageſſe & dans ſa vertu, elle de qui je tiens cette legére portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la ſolitude.

Ma Mere parut écouter ce diſcours avec plaiſir. Elle me répondit qu'elle ſentoit une vive joye de me voir entrer ainſi dans ſes idées, & répondre ſi fidélement à ſes eſpérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammerſmith. Mais elle me fit conſidérer que ſa ſituation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je penſe comme vous, me dit-elle, j'ai les mêmes notions de bonheur & de ſageſſe; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obſtacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur eſt leur propre ouvrage; la nature ne les a pas fait pour être malheureux: ils ſe plaignent d'elle injuſtement. Que ne ſuivent-ils ſont innocente direction? Elle les mettroit dans une voye ſimple, qu'il leur feroit doux & aiſé de ſuivre toujours, & qu'ils ſuivroient ſans s'égarer. Cependant il faut confeſſer, que s'il eſt facile de mener une vie tranquile & heureuſe en ſuivant la nature, c'eſt lorſqu'elle n'a point encore été altérée par les paſſions. Cette réflexion, ajoûta-t'elle, me regarde, & elle vous fera apercevoir la différence qui eſt réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde ſolitude; votre cœur n'a jamais ſenti de violente paſſion, & votre cerveau n'a jamais reçu des traces qui ayent pû faire une impreſſion trop forte ſur votre ame. Ainſi les principes de l'innocence naturelle ſubſiſtant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos deſirs ſont droits, & vous ne ſentez rien dans vous-même qui s'opoſe à leur exécution. Ajoûtez le ſoin que j'ai pris de vous inſpirer de bonne heure les plus ſaines idées de la vertu, & de fortifier ainſi la nature par le ſecours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce ſeroit alors qu'il faudroit le regarder comme des chiméres & des impoſſibilitez.

Voyez maintenant, combien je ſuis éloignée de trouver dans moi-même de ſi favorables diſpoſitions. J'ai été pendant long-tems la proye de mille paſſions animées, j'ai ſuivi le torrent du monde & de ſes maximes les plus corrompuës. Ce fut un coup de déſeſpoir, plûtôt qu'une réſolution délibérée, qui me conduiſit à Hammerſmith : & ſi j'y formai preſqu'auſſi-tôt le plan d'une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel, que par l'effet d'une heureuſe néceſſité. Je fis réflexion que, n'ayant plus rien à attendre du monde, il 'alloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaiſirs qu'il me refuſoit. Le Ciel me fit luire un rayon de ſa lumiére : je vis clair au fond de mon cœur, j'y lécouvris quelques veſtiges de ces mêmes biens que vous poſſédez, des reſtes de droiture & du goût pour la vertu & la vérité ; mais des reſtes ſi foibles & ſi défigurez, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'ils voient dû être, je m'affligeai vivement 'avoir laiſſé corrompre de ſi riches préſens de la nature. Je reconnus donc mes pertes, & je réſolus de les réparer. Mais, quelle entrepriſe ! Et combien de peines ne ſentis-je pas qu'elle m'alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuſes inclinations, qu'un long oubli de moi-même avoit laiſſé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuſe ſemence ! Que de lectures ! que de réfléxions ! que d'aſſiduité ! Et après tant d'efforts renouvelez ſans ceſſe : & ſoutenus conſtamment, que de difficultez à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant je me flâtois de l'avoir obtenuë. J'avois acquis aſſez de Philoſophie, non-ſeulement pour y trouver le reméde de mes miſéres paſſées ; mais aſſez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les beſoins de l'avenir. Mes jours ſe paſſoient à Hammerſmith, vous ſçavez avec quelle tranquilité. Hélas ! j'étois heureuſe, ſi elle eût duré toûjours. Mais je confeſſe que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque choſe de ma conſtance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre. Le ſouvenir du paſſé ſe renouvelle à chaque inſtant dans ma mémoire ; & ſi j'ai peut-être aſſez de force pour le ſuporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorſqu'il ſe joint au ſentiment de mes nouvelles peines. Ainſi je ſouhaite la mort avee raiſon : non que je haïſſe la vie qui eſt un préſent du Ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs

leurs, qui vont y être attachées, ne me la rendent inſuportable.

Elles diminuëront, repris-je, & vous les verrez s'évanoüir peu-à-peu. Au contraire, la ſageſſe & la vertu croiſſent inceſſamment. Il me ſemble par cette raiſon, ajoûtai-je, qu'une ame ſage & vertueuſe ne ſçauroit être long-tems malheureuſe. Elle a deux reſſources infaillibles ; la nature des peines, qui eſt de s'affoiblir inſenſiblement d'elles-mêmes ; & celle des remédes de la ſageſſe, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs, ſi la tendreſſe & la compaſſion d'un Fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mere, je ne ſerai pas tout à-fait inutile à votre conſolation. J'ai un Pere, mais c'eſt un cruel. Toute l'affection que je lui devois, ſe réünit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous ſentir, que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendreſſe de mon ame.

Malgré la force de ſon eſprit & mes conſolations continuelles, ma chére Mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triſte & languiſſante. Madame Riding vint exprès dans ſa Terre pour nous voir, & trouvant ſon Amie extrêmement changée, elle la pria de ſortir de notre Caverne, pour ſe remettre en prenant l'air au dehors. Elle ne put l'y faire conſentir. Il n'y a pas d'aparence, répondit-elle, que je couruſſe à préſent beaucoup de riſque à paroître ; car il n'eſt pas croyable que

Cromwel penſe encore à me faire chercher. Mais quelle raiſon aurois-je de retourner au jour ? Je n'y ai nulle douceur à eſpérer. Il faudra faire de nouvelles connoiſſances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination ; ou ſi j'y vais pour fuïr encore le commerce des hommes, je n'y réüſſirai jamais auſſi facilement que dans cette Grotte obſcure. Je trouve ici les ſeules choſes que j'aime, continua-t'elle en s'adreſſant à Madame Riding, la préſence de mon Fils, des livres, mes réfléxions & le plaiſir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque choſe de plus à deſirer, je ſuis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laiſſez-moi donc finir ici ma vie. Je ſuis déja à demi enſévelie, j'en aurai moins de chemin à faire juſqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement ſa réſolution. Pour moi qui connoiſſois ſes principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ſes idées. Je me contentai de lui rendre juſqu'à la fin de ſa vie, tous les devoirs d'un Fils tendre & reſpectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ſes inſtructions en mourant. C'eſt le ſeul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'eſt permis de vous laiſſer pour héritage ; mais vous êtes aſſez riche, ſi vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inſpirer pour la vertu. Ne regrettez point la fortune, que votre naiſſance ſembloit vous promettre ; plaignez ſeulement la dureté de votre Pere, qui vous en prive injuſtement. Ce qui fait ſon crime, à cauſé votre bonheur & le mien ; car je vois à votre tranquilité, que vous êtes heureux ; & malgré l'abattement où vous m'avez vuë depuis notre derniére infortune, je vous aſſure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'euſſe pû trouver plus de ſatisfaction que dans cette Caverne. Adieu, ajoûta-t'elle, d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en ſortez qu'après la mort de votre Pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta les mains pour l'enſevelir. Je lui fis ouvrir une fauſſe dans la chambre même où nous faiſions notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque ſorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes ſentimens. Je renvoyai James, avec ordre de marquer cette triſte nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'euſſe fait paroître en perdant cette incomparable Mere, la Nature eut ſes droits. Je ne fus pas plûtôt ſeul, que je verſai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foibleſſe. Tous les ſentimens, qui ſe diviſent dans une famille nombreuſe, parce qu'on en eſt redevable d'une partie à tous ſes proches, je les réüniſſois dans la perſonne de ma chére Mere, qui me tenoit ſeule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du ſang, que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la maniére dont elle m'avoit accoutumé à conſidérer les choſes, la vie que j'avois reçûë d'elle, n'étoit pas le plus précieux de ſes bienfaits. Je trouvai donc, dans ma Philoſophie même, des raiſons de la pleurer. Mais lorſqu'après ces premiéres réfléxions, qui tomboient toutes ſur elle, je vins à tourner les yeux ſur l'état où elle me laiſſoit par ſa mort, ſi je ne continuai point à verſer des pleurs de compaſſion ſur moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'euſſe goûté juſqu'alors dans ma retraite, une eſpéce de tremblement, que j'éprouvai en réfléchiſſant que j'y étois ſeul, me fit ſentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma Mere. J'étois obligé d'y demeurer, ne fut-ce que pour obéïr à ſes derniéres volontés. Où ſerois-je allé, d'ailleurs moi qui étois deſtitué de Parens, d'Amis, & même de connoiſſances; car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding? Il ne m'étoit pas arrivé, dans toute ma vie, de parler à une autre perſonne que cette Dame: je dois ajoûter néanmoins James & une Fille qui nous ſervoit à Hammerſmith. Je ne me laſſois point de la ſolitude. Je ne déſirois pas non plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu, pour continuer à la trouver douce, une perſonne de mon humeur, & qui eût pris la place de ma Mere; & qui fut entrée dans mes idées & mes inclinations, comme j'avois fait dans les ſiennes. Je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans cette conſolation. En ſondant ainſi mon cœur, j'eus lieu d'obſerver que je haïſſois moins les hommes que je ne l'avois cru juſqu'alors, ou du moins, que ma haine ne tomboit que ſur leurs défauts, puiſque j'étois diſpoſé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la Vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractére; car je dois confeſſer qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois, en réfléchiſſant ſur mes ſentimens, d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philoſophie, & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé, par exemple, de me trouver une haine ſi endurcie contre mon Pere, que je n'euſſe pas conſenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me perſuader que ſi je le haïſſois, c'étoit ſa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fuſſe revenu ſans peine à l'aimer, s'il eût pu revenir lui même aux régles de la probité & de la vertu. Je ne ſçaurois exprimer combien cette découverte me cauſa de ſatisfaction. Non, non, m'écriai-je, je ne ſuis point un monſtre qui déteſte les créatures de mon eſpéce. J'aime les hommes. Je ſuis ſenſible comme eux aux douceurs de la ſociété: j'y veux ſeulement de la droiture & de la vertu; &

je promets toute mon eſtime & ma tendreſſe même, à ceux dans leſquels j'apercevrai ces qualités. O Ciel, ajoûtai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques Amis vertueux & fidèles, qui puiſſent être les dépoſitaires des ſentimens de mon cœur ? Je ne t'en demande qu'un ; mais un, tel qu'il me ſemble que tu m'as fait ; tendre, ſincére, généreux, avec un peu de diſcernement & de goût pour les belles & utiles connoiſſances. En quel endroit du Monde qu'il ſe trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces penſées pendant pluſieurs jours, & je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étois point né abſolument pour vivre ſeul. Je ne me ſentois pas de goût, néanmoins, pour la multitude : l'idée au contraire m'en paroiſſoit effrayante; & je ſuis perſuadé que ſi dans ce tems où je n'avois encore vu qu'un ſi petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver tranſporté tout-d'un-coup au milieu d'une foule nombreuſe, je me ſerois évanoüi de frayeur & de ſaiſiſſement. C'eſt ce qui avoit failli de m'arriver dans les ruës de Londres, l'unique fois que j'y étois allé avec ma Mere. On verra pourtant dans la ſuite, que la timidité n'a jamais été un de mes défauts ; c'en étoit bien une preuve, que d'oſer demeurer ſolitairement, comme je faiſois, dans une des plus affreuſes Cavernes qu'on puiſſe s'imaginer. Ma Mere étoit ſi peu curieuſe, & ſon indifférence m'en inſpiroit tant auſſi, que nous n'avions jamais eu la penſée d'examiner les détours & les cavitez immenſes de notre demeure. J'en formai le deſſein, lorſque je me trouvai ſeul. Ce lieu ténébreux eſt apelé *Rumney hole* par les habitans du Païs. Les environs ſont deſerts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une Vallée ſi étroite, qu'elle eſt remplie preſque entiérement par un Ruiſſeau qui ſort du pied de la Montagne à côté de l'entrée de la Caverne. On n'en a point encore découvert la ſource, quoiqu'on puiſſe ſuivre ſon lit aſſez loin dans le ſein de la Montagne. Le Roc, qui ſert de voute naturelle, s'abaiſſe quelquefois ſi proche de la Terre, & les bords du Ruiſſeau ſont ſi eſcarpez dans ces endroits, qu'on ne ſçauroit pénétrer plus avant ſans s'expoſer à un péril manifeſte. Mais le ſouterrain eſt ſi vaſte & ſi exhauſſé à droite & à gauche, qu'on ne ceſſe point d'admirer la Nature, qui a formé, l'on ne ſçait pour quel uſage, des Salles immenſes qu'on ſe laſſe à parcourir. La Caverne ſe rétrecit néanmoins en certains lieux. On y trouve des eſpéces de Sallons & de Cabinets, les uns ſervent de communication à d'autres Salles de la grandeur des premiéres ; d'autres n'ont point de ſeconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la derniére eſpéce, que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu ſouterrain ; de ſorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un Printems perpétuel. Un jour, en viſitant quelques endroits profonds qui m'avoient frapé plus que les autres ; j'aperçus, à la clarté d'une bougie que je tenois à la main, quelques caractéres gravez ſur le Roc. La curioſité me fit aprocher pour les lire ; ils compoſoient ces mots :

Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un aſyle, qu'il ſe conſole en aprenant que ſes maux ne ſçauroient égaler ceux que j'y ſouffre, ni ſes larmes celles que je verſe inceſſamment. Ainſi l'a voulu le Ciel, qui régle nos deſtinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette inſcription mélancolique me fit faire quantité de réfléxions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit eu d'aſſez fortes raiſons de ſe plaindre de la Fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité perſonne avec plus de rigueur que lui. Cependant, m'étant ſouvenu, que ſuivant le récit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ſes malheurs qu'après ſon retour du Collége d'Eaton, je ne trouvai nulle aparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès, dans un tems où il ignoroit entiérement ſon ſort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voiſin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction, à penſer qu'elle étoit d'un autre que lui. La Caverne de Rumney-hole n'eſt pas un lieu inconnu, quoiqu'elle ſoit dans un quartier déſert : il pouvoit être arrivé à quelqu'un de ſ'y retirer avant nous; car les perſonnes malheureuſes ſe rencontrent aſſez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté; c'eſt que les caractéres paroiſſoient tracez nouvellement, & ſuputant, comme je faiſois, le tems qu'avoit duré la ſolitude de Bridge & la mienne, je ne pouvois accorder une empreinte ſi fraiche, avec un ſi grand nombre d'années. En raiſonnant ainſi, je continuois de marcher, & j'obſervois de tous côtez ſi je n'apercevrois point quelqu'autre Inſcription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y aportois, me fit perdre celle que j'avois euë juſqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je paſſois, dans la crainte de m'égarer à mon retour; de ſorte que penſant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue & inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le ſecours du Ciel, qui pouvoit ſeul me tirer de ce Labyrinthe. Je pris ſucceſſivement pluſieurs routes : les unes n'aboutiſſoient à rien; & ne trouvant nul paſſage, j'étois obligé de retourner ſur mes pas; les autres ne faiſoient qu'augmenter ma peine, parce que ſe partageant en diverſes branches, j'étois à tout moment dans la néceſſité de tenir un nouveau conſeil pour délibérer ſur celle qu'il falloit ſuivre. Pour comble de malheur, la bougie que j'avois aportée aprochoit de ſa fin. Elle m'étoit néanmoins ſi néceſſaires dans ces épaiſſes ténébres, que j'étois perdu ſans reſſource ſi elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je ſentois la grandeur du péril, & j'avouë que, quelque peu d'attachement que j'euſſe pour la vie, je ne pouvois me conſoler d'être réduit à la finir d'une maniére ſi triſte. Enfin, j'eus le malheur de voir expirer la lumiére de ma bougie. Je perdis auſſi-tôt l'eſpérance. Je m'arrêtai, autant par la foibleſſe qu'une exceſſive frayeur me cauſa tout-d'un coup, que par l'impuiſſance de me conduire dans une telle obſcurité. Je m'aſſis à terre : tous mes ſentimens, ſans doute, étoient triſtes & douloureux ; mais je n'en eûs pas de violens, comme il arrive dans le déſeſpoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord, & rapelant tous les principes de conſtance que la Philoſophie peut fournir, je me diſpoſai à la mort avec une réſignation parfaite. Je ne paſſai guéres moins de vingt-quatre heures dans cette ſituation, & ce qui eſt le plus ſurprenant, j'en employai une partie à dormir d'un ſommeil tranquile.

Un pouvoir plus réel que la Fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conſervation : ce fut lui, ſans doute, qui me fit tomber ainſi dans l'aſſoupiſſement du ſommeil, pour prévenir les funeſtes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre juſqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque choſe de ſemblable aux ſentimens que j'avois eu avant que de m'endormir, c'eſt à dire, d'abord une vive frayeur, & peu-à peu un renouvellement de conſtance & de force contre les aproches de la mort. Je ſuis, diſois-je, un véritable Enfant de la Terre : je ſuis ſorti de ſon ſein, j'y ai vécu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc, & que je n'en ſorte jamais ! Un bruit confus, que j'entendis tout-d'un-coup, me fit ſortir de ces réfléxions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentiſſement de la Caverne. Je ne ſçavois à quoi l'attribuer. Mais le ſon étant devenu plus diſtinct, je crus entendre le pas d'une perſonne qui marchoit. Je me levai, & ſans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une vîteſſe incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la Nature à ſa conſervation, vers l'endroit d'où le bruit ſembloit partir. Heureuſement, le terrain étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obſtacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du Roc. Après m'être ainſi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumiére. La Caverne alloit en tournant. Je ſuivis ce rayon d'eſperance, qui me ſembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin aſſez grande pour me faire apercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher : mais continuant toûjours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvriſſe enfin la ſource de mon ſalut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature ſemblable à moi. Quelle joïe pour un malheureux, qui n'enviſageoit plus que la mort, & une mort ſi terrible & ſi funeſte.

Cependant, je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines. Cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon aproche, étoit tremblant de frayeur, autant que je l'étois de joïe. Il tenoit un flambeau allumé; mais à peine m'eût-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant aparemment pour un Voleur, ou pour quelque Habitant monſtrueux du ſein de la Terre, il demeura en ſilence & ſans mouvement, dans l'obſcurité, pour éviter le danger dont il ſe croyoit menacé. Je retombai alors moi même dans toutes mes craintes. Un accident ſi cruel, au moment que je me croyois aſſuré de mon ſalut, me jetta dans une conſternation inexprimable. Il faut donc périr, m'écriai-je. O Ciel! vous m'abandonnez, car je vois bien qu'il ne me reſte plus de reſſource. Je me perſuadai, que tout ce que je venois de voir, n'étoit qu'une illuſion, un ſonge, le jeu de quelque Génie malin, qui avoit voulu inſulter à ma perte, en me donnant de fauſſes eſpérances de ſalut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois aperçu le Fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un ton pitoyable: Qui que vous ſoyez, Homme charitable, ou Démon ennemi, ſi vous me refuſez votre vûë, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas! je ne vous demande qu'un mot de conſolation. J'eus peine à prononcer ces paroles, tant la courſe & ma crainte avoient altéré ma reſpiration. J'attendis pendant quelques momens une réponſe; on ne m'en fit point. Je repris encore triſtement: Si vous êtes un homme, pourquoi refuſez-vous de me répondre? Auriez-vous la dureté de me laiſſer périr dans ce lieu d'horreur, ſi vous pouvez m'aider à en trouver la ſortie? Qu'apréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur? On me répondit alors d'un ton fort doux, que ſi je n'avois point de mauvais deſſeins, on me rendroit volontiers tous les ſervices que je ſouhaiterois. Je diſtinguai aiſément, que je n'étois qu'à dix pas de la perſonne qui parloit. Je m'aprochai davantage; & pour l'exciter encore à ne me point abandonner, je lui racontai en peu de mots de quelle maniére je m'étois égaré dans ce vaſte ſouterrain. Donnez-moi la main, me répondit on; nous ne ſommes point éloignez de l'ouverture de la Caverne, vous allez vous trouver au jour, dans un inſtant. Je ſuivis ce charitable Libérateur, qui me fit revoir en effet plus promptement que je ne l'eſpérois, la lumiére, que je croyois avoir perduë pour toûjours.

Je partageai d'abord mes actions de graces entre le Ciel, qui étoit ſans doute le premier auteur de ma délivrance, & l'inſtrument qu'il lui avoit plû d'employer pour ma conſervation. Je le fis avec un air de naïveté, dont mon Inconnu parut être ſurpris. Il me regarda attentivement : Si vous n'avez point de raiſon, me dit-il, qui vous empêche de m'aprendre qui vous êtes, & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible Caverne, vous me ferez plaiſir de ſatisfaire ma curioſité. Je balançai ſur ma réponſe. Je ſçavois en général, que la plûpart des hommes ſont perfides. Mon ſecret étoit de la derniére importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé ſeul & le flambeau à la main, dans le lieu de ma demeure, ni quel deſſein pouvoit l'y avoir amené. Ma ſurpriſe d'ailleurs avoit été extrême, en apercevant, tandis qu'il parloit, que les dehors de la Caverne ne reſſembloient point à ceux par leſquels j'avois été introduit la premiére fois. Au lieu d'une Vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une Montagne couverte de Bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu, avec une perſonne que je ne connoiſſois pas mieux, le peu d'uſage que j'avois du monde m'inſpira de la crainte & de la défiance. Je répondis ſimplement, que j'étois un malheureux jeune homme, dont les actions & la naiſſance ne méritoient la curioſité de perſonne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du ſervice que vous m'avez rendu, & je vous ſouhaite pour récompenſe une fortune meilleure que la mienne. Je ne ſçai ſi ces paroles, ou la ſimplicité de ma phiſionomie & de mes maniéres, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner, mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui aprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obſtination m'embarraſſa. Je le regardai fixement, à mon tour. Il étoit groſſiérement vétu, & ſon viſage me parut pâle & abattu; mais la douceur de ſes yeux me raſſura; je ſentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je ſuis, lui dis je, & vous deſirez de connoître ma demeure & ma condition. Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curioſité que vous me témoignez? Eſt ce haine ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & ſincéres, dont on dit que le nombre eſt ſi petit ſur la Terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le ſouhaite, je regarderai votre connoiſſance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur ſans réſerve. Je vous aprens déja, que cette Caverne eſt mon unique ſéjour. Il demeura dans le ſilence pendant quelques momens, comme s'il eût refléchi ſur ma réponſe. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcez, ne lui paroiſſoient point conformes à l'uſage ordinaire. Il continuoit de me regarder ; & ne ſçachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarraſſé à s'expliquer. J'apris de lui dans la ſuite, que ſon irréſolution avoit été ſi grande, qu'il avoit été ſur le point de me quitter ſans ajoûter une ſeule parole. Cependant, le même ſentiment qui m'avoit prévenu en ſa faveur, agiſſoit auſſi ſur ſon cœur. Il m'embraſſa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puiſque vous avez tant d'averſion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître auſſi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la Caverne. Je le ſuivis par des détours obſcurs, qui aboutirent enfin à une eſpéce de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maiſon, me dit-il, ou mon tombeau, ſi vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez ſi vous lui trouvez quelque reſſemblance avec la vôtre. Je lui répondis, qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de différence. Il faut donc reprit-il, qu'il n'y en ait pas beaucoup non plus dans la diſpoſition de nos ames; car il n'y a qu'une grande conformité de fortune, qui ait pu inſpirer en même tems à deux perſonnes le deſſein d'un genre de vie ſi extraordinaire. J'en ſuis d'autant plus ſurpris, ajoûta-t'il, que vous me paroiſſez d'un âge moins avancé que le mien, & qu'il n'y a pas d'aparence que vous ayez aſſez vécu pour eſſuyer beaucoup de traverſes & d'agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été juſqu'à preſent ſimple & tranquile, je n'euſſe eu à ſuporter que mes propres peines : du caractére dont je ſuis, je les aurois pardonné à la fortune. Mais les douleurs d'une Mere que j'aimois tendrement, & les crimes d'un Pere qui s'eſt rendu l'horreur de la Nature, m'ont cauſé la ſeule triſteſſe que j'aye été capable de ſentir. C'eſt par un effet de ces deux cauſes, que j'ai demeuré enſévelû depuis quelques années dans cette Caverne. Je ne fis pas difficulté de lui aprendre enſuite qui j'étois, & de quelle maniére j'avois vécu juſqu'alors. J'ajoûtai à mon recit, le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma Mere ; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant, de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Pere ; la peine que j'avois à y demeurer ſeul ; & la joye, au contraire, que j'allois reſſentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, ſi je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déja conçûë de ſa droiture & de ſa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur & que j'avois l'eſprit entiérement occupé de mes idées, je ne m'aperçus point qu'il répandoit un ruiſſeau de larmes pendant mon diſcours. Cette vûë m'ayant frapé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh ! me dit-il, que vous êtes le Fils d'un abominable Pere ! Venez, continua-t'il en prenant le flambeau qui éclairoit ſa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de ſes vertus. Vous êtes mon Fils, mais puiſqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous venez de me faire, m'aſſure de votre ſincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'eſt le Ciel qui vous envoye pour me conſoler. Peut-être trouvez vous quelque conſolation vous-même, à connoître qu'il y a des hommes beaucoup plus malheureux que vous. Il marcha devant moi, le flambeau à la main. Je le ſuivis quinze ou vingt pas, dans l'intérieur de la Caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit, où j'aperçus une petite porte de bois, qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée, comme la mienne, dans le roc, mais beaucoup plus réguliére; de ſorte qu'étant tenduë d'une tapiſſerie, & ornée de meubles très-propres, elle auroit pû paſſer dans toutes ſortes de maiſons pour un magnifique apartement. La ſurpriſe que ce ſpectacle imprévu me cauſa, fut augmentée par la vûë d'une jeune Fille de neuf à dix ans, qui vint embraſſer mon Conducteur, & d'une eſpéce de Femme-de-chambre ou de Gouvernante, qui la conduiſoit. Il ferma la porte avec ſoin, & me prenant par la main, il me conduiſit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chére, dit il en ouvrant le rideau, je vous améne un jeune homme qui partagera vos peines, lorſqu'il les connoîtra, & qui aidera à vous conſoler par le recit des ſiennes. C'eſt un Fils de

Cromwel. Il ne faut pas que ce nom vous effraye, ajoûta-t'il. Il a reçu de ſon Pere les mêmes faveurs que nous, & il eſt réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette Caverne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à ſon Epouſe. Elle ne répondit que par un profond ſoupir. Nous nous aſſîmes. Il me fit ſervir par la Femme-de-chambre quelques rafraîchiſſemens, dont il jugeoit avec raiſon que j'avois beſoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heures. Il me pria enſuite de raconter à ſon Epouſe les malheurs de ma Mere, & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement: mais j'eus lieu de connoître par la violence de ſes ſoupirs, qu'il régnoit une étrange agitation dans ſon ame.

L'Epoux me fit ſigne de le ſuivre. Nous ſortîmes de la chambre, & enſuite de la Caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en ſilence, dans un endroit découvert de cette montagne deſerte. Il eſt juſte, me dit-il enfin, que je vous aprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoiſſe par une égale confiance, l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuſe condition. Vous êtes né dans l'infortune; & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la ſentir. Vous prononcez le nom de *malheur*, preſque ſans connoître ce qu'il ſignifie; & je vois à l'égalité de vos ſentimens, que cette Caverne même, & l'affreuſe vie que vous y menez, altérent moins votre repos, qu'ils ne l'établiſſent. Il en eſt de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'eſt par une avanture ſans exemple, que je ſuis réduit à vivre dans ces ténèbres; & chaque moment que j'y paſſe me ſemble un martyr cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui régne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compaſſion que méritent mes peines. Mon hiſtoire eſt courte; mais il n'y en eut jamais de ſi funeſte. Ces paroles prononcées d'un ton le plus triſte, & l'eſtime que je ſentois déja pour cet inconnu, me mirent dans la ſituation qu'il deſiroit pour l'entendre. Il commença ainſi ſon recit.

Mon nom eſt le Vicomte d'*Axminſter*. Je ſuis né en Angleterre; mais mon Pere ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la Nouvelle Angleterre, par la Reine *Eliſabeth*, je paſſai la mer dès mon enfance, & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique. J'y ai été élevé comme j'aurois pû l'être en Europe. La douceur du Gouvernement de mon Pere le fit aimer univerſellement de toute ſa Colonie, & des Sauvages mêmes ſur leſquels ſa bonté s'étendoit auſſi. J'en recueillois le fruit par le zèle & la tendreſſe qu'on s'empreſſoit de me marquer. Je régnois, en quelque ſorte, dans cette contrée, tant je trouvois d'obéiſſance & d'attachement dans tous les Peuples qui étoient ſoumis à l'autorité de mon Pere. J'en reçus mille témoignages en diverſes occaſions, mais ſur-tout dans une entrepriſe d'où je faiſois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Iſle de Cube, pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Eſpagnols. J'y avois vu la Fille du Gouverneur, qui ſe nommoit *Thereſa* d'*Arpez*: & ſi ſa beauté m'avoit inſpiré une paſſion violente, mon bonheur m'avoit fait réüſſir auſſi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la réſolution de ſolliciter mon Pere à conſentir que je retournaſſe promptement à Cube, pour demander cette charmante perſonne au Gouverneur, pour en faire mon Epouſe. Je l'euſſe ſans doute obtenuë: mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Eſpagnols, cet accident fit avorter malheureuſement mes eſpérances. Cependant, rien n'étant capable de diminuer ma paſſion, je réſolus, en jeune homme ardent, de faire ſervir même la guerre au ſuccès de mes deſirs. Je faiſois beaucoup de fond ſur la tendreſſe de Dona Thereſa. Je ne doutois point que je ne puſſe l'engager à quitter ſon Pere pour être à moi. La difficulté ne conſiſtoit qu'à trouver le moyen d'aller juſqu'à elle, & de l'enlever des mains des Eſpagnols. Je confiai mon amour & mes deſſeins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture. J'admirois d'où pouvoit venir ce refroidiſſement de leur zèle, & j'en fus même affligé juſqu'à leur faire des vifs reproches. Ils les eſſuyérent ſans répondre. Quelques jours après on s'aperçut de nos principales Habitations, que la plus grande partie de la jeuneſſe, & toutes les perſonnes qu'on croyoit capables d'une entrepriſe hardie, avoient diſparu, comme de concert, ſans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient pris. Ils n'étoient guéres moins de deux cens. L'on aprit enſuite que s'étant aſſocié un pareil nombre de Sauvages réſolus, ils avoient gagné le Port voiſin, qu'ils s'étoient emparez de deux Vaiſſeaux Anglois qui y étoient arrivez depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignez de la Côte. Mon Pere fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Eſpagnols avoient deja commencé les hoſtilitez. Nous demeurions preſque ſans défenſes, après le départ de tant de fugitifs; & nous ne doutâmes point qu'ils n'euſſent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous paſſâmes environ deux mois dans cet effroi: Heureuſement nous fûmes tranquiles de la part des Eſpagnols. Mon Pere s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fut poſſible pour notre ſûreté. Il fit élever un petit Fort, à l'entrée de la riviére. J'étois avec lui, à preſſer l'ouvrage; lorſque nous aperçûmes deux Vaiſſeaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point d'apercevoir la couleur du Pavillon, notre crainte fut extrême, c'eſt-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défenſe, réſolus de nous opoſer vigoureuſement à la deſcente. Les deux Capitaines des Vaiſſeaux que notre Jeuneſſe avoit enlevez, étoient avec nous. Ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaiſſeaux qui s'avançoient. La joye que nous eûmes de cette aſſurance étoit toujours mêlée d'une juſte frayeur; car nous ignorions abſolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin, lorſqu'ils furent aſſez proches pour être aperçus diſtinctement, nous découvrîmes ſur les ponts nos Amis & nos Concitoyens, qui tendoient les mains vers nous, en ſigne de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon Pere les reçut d'un air ſévére & mécontent. Les principaux s'aprochérent avec ſoumiſſion; ils lui demandérent pardon, en reconnoiſſant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être juſtifiée que par le ſuccès, & par le deſſein qu'ils avoient eu de rendre ſervice au Fils de leur Gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever Dona Théréſa, ſur l'ouverture que je leur avois faite de ma paſſion; & ma bonne fortune les avoit fait réuſſir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proyes. Je fus ſi tranſporté de joye en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon Pere pour le conjurer d'oublier leur faute, tes les ruës de Londres, je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuſe Epouſe à la Comédie. Elles étoient dans un caroſſe de louage, n'ayant pu revenir avec le mien. Le viſage éploré avec lequel elles m'abordérent, me confirma le triſte raport de mon valet : Cruelles Amies ! leur dis je d'un air perdu, rendez-moi mon Epouſe ! C'eſt à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter ſur le champ. Elles m'arrêtérent, pour me dire que j'aurois bientôt de ſes nouvelles ; & qu'en quelque endroit que ſes Raviſſeurs la puſſent conduire, ils ſeroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu aſſez de preſence d'eſprit pour ordonner à mon cocher de ſuivre le caroſſe de ſa maîtreſſe ; ce qu'il avoit fait aiſément ſur ſes chevaux mêmes, dont j'ai déja dit que les traits avoient été coupez : de ſorte que cette précaution que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur ſûreté, ſervit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible conſolation, puiſqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maiſon, pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de milles paſſions cruelles, & je n'avois pas la force de prononcer un ſeul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pu ſçavoir le nom des Raviſſeurs ; mais les ayant ſuivis à un mille de Londres, juſqu'à une maiſon écartée où ils étoient deſcendus, il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque eſpérance. Il m'étoit aiſé de juger, que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdéen. Je le dévouai à toutes les Furies, & je fis ſerment de le maſſacrer juſques dans les bras de Cromwel même. J'aſſemblai auſſi-tôt mes Amis: nous partîmes au nombre de douze, ſans compter nos Valets, tous gens de la plus haute naiſſance, & ennemis ſecrets de Cromwel & de ſes partiſans. Il étoit environ dix heures lorſque nous arrivâmes à la maiſon où mon Cocher nous conduiſit. Je priai huit de mes Amis de l'environner, de ſorte que rien ne pût nous échaper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai, moi quatriéme, l'épée au poing, réſolu de ne faire quartier à perſonne. Le premier objet qui ſe preſenta fut un Domeſtique, qui voulut fuïr auſſi-tôt qu'il nous aperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux, où eſt Aberdéen, avec Milady Axminſter? Il contrefit aſſez adroitement l'étonné, comme ſi je lui euſſe parlé de quelque perſonne inconnue. Mais mon Cocher, qui me ſuivoit, m'ayant aſſuré qu'il le reconnoiſſoit, & qu'il étoit du nombre des Raviſſeurs, je lui apuyai la pointe de l'épée ſur l'eſtomac: Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant, que ſon Maître étoit dans une chambre haute, avec mon Epouſe. Je lui demandai s'ils étoient ſeuls. Il me dit qu'ils étoient au lit enſemble. Au lit enſemble! m'écria-je: Ah! chers Amis, vengez-moi. Je tombai ſans connoiſſance, en prononçant ces paroles. Mes amis, jugeant que ce n'étoit qu'un évanoüiſſement, ordonnérent à mon Cocher de prendre ſoin de moi, & ils montérent dans la chambre où étoit le criminel Aberdéen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas ; & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un inſtant, malgré ſes efforts. Mes amis ne le tuérent point, voulant me laiſſer le choix de ma vengeance. Je montai un inſtant après eux, car la connoiſſance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveller tout-d'un-coup mes forces. Je trouvai Aberdéen, nud à genoux, qui faiſoit les ſuplications les plus baſſes pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes Amis me retint le bras, en me diſant, que puiſque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choſes ſur leſquelles il falloit l'interroger, avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois, m'ôtoit l'uſage de la voix. Je cherchai des yeux mon Epouſe. Elle étoit encore au lit. Ma fureur, qui ne s'étoit pas aſſouvi ſur Aberdéen, ſe tourna tout-d'un-coup ſur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut aſſez de vigueur, malgré ſes bleſſures, pour me retenir le bras au quatriéme coup que je lui portai. Elle me fit même tomber ſur le bord du lit, & d'une voix tremblante, elle m'apela ſon cher & cruel Epoux. Mes amis s'aprocherent, &

m'ôtém'ôterent mes armes. Elle continua à retenir ma main, à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raiſon où j'étois, m'empêcha d'abord de l'entendre : mais diverſes plaintes qu'elle proféra ſur ſon innocence & ſur cette mort cruelle, qu'elle ſouffroit, diſoit elle, volontiers, quoiqu'injuſtement ; ſes ſoupirs languiſſans, le tendre nom d'Epoux, qu'elle répétoit mille fois, frapérent enfin mes oreilles, & de-là ils trouvérent bien tôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en ſortant d'un ſonge ; je vis la malheureuſe moitié de moi-même, baignée dans ſon ſang qui ruiſſeloit de toutes parts ; je la vis pâle & mourante, les yeux déja preſque éteints ; & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échapa, ni une parole, ni un ſoupir. Il étoit impoſſible, que parmi tant de ſentimens mortels qui m'aſſaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes Amis : Venez à elle, leur dis-je avec une aparence de froideur qui les ſurprit ; voyez ſi l'on peut lui donner quelque ſecours ; & hâtez vous, s'il ſe peut, avant que je meure, de me faire voir clair dans ce cahos de choſes horribles qui m'épouventent. Dites-moi, mes chers Amis, ajoûtai-je d'une voix baſſe & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce ſcélérat ? Ah ! s'écria ma triſte Epouſe, il m'y a forcée le poignard ſur la gorge. Un de mes Amis dit à Aberdéen : Ouvre la bouche, perfide, fais-nous la te, & de me laiſſer courir à ma félicité. Où eſt-elle ? m'écriai-je. Ah ! fidèles Amis, comment pourrai-je reconnoître un tel ſervice ! Ils me dirent qu'elle étoit ſeule dans les cabanes du Vaiſſeau, & qu'elle y étoit aſſez triſte, parce qu'ils lui avoient caché juſqu'alors dans quel lieu ils la conduiſoient, pour la ſurprendre agréablement lorſqu'elle ſe verroit entre mes bras. Quelque ſujet que j'euſſe de compter ſur ſon affection, je craignois qu'elle ne fût offenſée d'un enlévement ſi bruſque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de reſpect dans mon amour, j'apréhendois de paroître à ſes yeux; & je me fis expliquer auparavant de quelle maniére ils s'étoient ſaiſis d'elle, pour m'aſſurer qu'il ne leur étoit rien échapé dont elle eût lieu de ſe plaindre. Ils l'avoient enlevée ſans violence, dans une promenade qu'elle faiſoit avec ſon Pere & quelques-unes de ſes Amies. Je paſſai dans le Vaiſſeau. Je la ſurpris infiniment, en me preſentant à elle. Sa crainte ſe diſſipa ſans doute, en voyant à ſes pieds un Amant dont elle connoiſſoit la tendreſſe & la fidélité. Mais trouvant quelque choſe de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois ſervi pour me procurer ſa poſſeſſion, elle reçut mes premiéres careſſes avec quelque froideur. Il lui ſembloit du moins, que je n'aurois pas dû me remettre du ſoin de ſon enlévement ſur des Etrangers. Je me juſtifiai facilement, en lui expliquant le nœud de cette avanture;

ture ; & nous nous accordâmes bien-tôt à remercier le Ciel , qui avoit amené notre bonheur par une voye ſi étrange & ineſpérée Je la conduiſis au rivage. Mon Pere, qui étoit peut être incertain pendant ce tems-là de la maniére dont il devoit ſe conduire avec elle & avec moi , ſe détermina tout-d'un-coup en la voyant , à me la donner pour Epouſe. Il pardonna , en ma faveur , aux jeunes gens qui m'avoient rendu ſervice avec tant de zèle ; & tout le monde prenant part à ma joye, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma ſatisfaction ne fit enſuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable Epouſe. J'eus d'elle une Fille, que vous venez de voir dans la Caverne. Nous paſſâmes quelques années tranquiles à la Floride , juſqu'à la mort de mon Pere , & peut-être aurois je pû lui ſuccéder dans ſon Emploi , ſi j'euſſe eu de l'inclination à faire un plus long ſéjour en Amérique ; mais j'étois réſolu depuis long-tems de repaſſer en Europe , auſſitôt que je me trouverois libre. Mon Epouſe ne le ſouhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un Vaiſſeau de mes richeſſes , & je repris avec ma famille la route de ma chére Patrie. Les hommes ſçavent ils ce qu'ils deſirent , lorſqu'ils ſe propoſent des contentemens de leur choix ? Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur , ſe change pour eux en une ſource d'infortunes & de miſéres. Ils abandonnent un repos aſſuré, dont ils ſe laſſent par inconſtance ; & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte. C'eſt ainſi que j'ai contribué moi-même à ma ruïne, en croyant travailler à augmenter mes plaiſirs. J'y vivois paiſiblement à la Floride : j'y étois eſtimé de mes Amis, chéri de mon Epouſe, & favoriſé de la fortune : quel beſoin avois-je de retourner en Angleterre, pour y tomber dans un abîme de miſére & de honte, dont il n'y a plus de main aſſez forte pour me retirer ?

J'arrivai à Londres, il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée, & l'autorité de Cromwel bien établie. Quelque compaſſion que m'y inſpirât le ſort de notre malheureux Roi, & le recit de toutes les violences de ſon Bourreau, je crus devoir ſuivre le torrent & me ſoumettre comme les autres à la Tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter pluſieurs Terres conſidérables dans ce Comté. J'établis enſuite ma demeure à Londres, où ſans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoiſſance de quelques anciens Amis de mon Pere, & à la compagnie de ma chére Epouſe. Nous fûmes tranquiles durant quinze mois : le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdéen*, le Favori & le digne Confident de Cromwel, vit mon Epouſe aux Spectacles. Il conçut une furieuſe paſſion pour elle. Il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la ſéduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas beſoin d'autre garant de ſa conduite, que ſon amour pour moi & ſa ſageſſe. Cependant, les emportemens d'Aberdéen ayant paſſé toutes meſures, je jugeai à propos d'en informer particuliérement Cromwel, & de le prier d'arrêter l'inſolence de ſon Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoiſſant Aberdéen pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accuſois; que la délicateſſe conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer; qu'il ne falloit pas s'en raporter toûjours à des aparences, ni ſe livrer trop legérement à des ſoupçons; qu'il m'oſoit preſque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux raports, ou que je m'en laiſſerois impoſer par ma propre jalouſie. Je ne vous répéte point ce que j'ai apris d'un autre, lui dis-je avec aſſez de feu, je vous aprens ce que j'ai vû de mes propres yeux. Aberdéen a eu l'audace de venir chez moi; il y eſt venu même la nuit : j'y étois, quoiqu'il me crût abſent, & ſans le reſpect que j'eus alors pour vous qui le conſidérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveler jamais ſes inſolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les réprimer s'il les réïtére une autre fois; ou de trouver bon que je les puniſſe.

Nous fûmes interrompus, & cette converſation n'eut point d'autre ſuite. Le ſoir du même jour, Aberdéen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je ſçai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai-je donné quelque ſujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offenſe. Je reſpecte les liens du mariage; & je prie le Ciel de me punir, ſi j'ai eu la penſée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre Epouſe, je vous l'avoue; c'eſt fureur ou maladie. Mais je conſens à être puni de votre main, ſi vous vous apercevez jamais que je prétende à quelque choſe de plus que le plaiſir innocent de la voir. Ne me le refuſez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment ſi extraordinaire m'obligea de méditer quelque tems ma réponſe. Je concevois bien, qu'un homme peut être atteint d'une paſſion violente, & conſerver aſſez de vertu pour y réſiſter: mais pouvois-je attendre raiſonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdéen, c'eſt à dire, de l'Eſclave & du Satellite d'un Tyran? La vertu n'eſt pas l'effort d'un moment: il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets ſur leſquels on puiſſe infailliblement compter. Par quels liens Aberdéen eût-il été ſi attaché à Cromwel, ſi ce n'eût été par la reſſemblance de leurs inclinations? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant, ne voulant point paſſer pour un mari bizarre & jaloux, je lui répondis honnêtement, que je ne pouvois pas m'offenſer qu'on aimât mon Epouſe; mais que je le croyois aſſez raiſonnable, pour voir à quelles bornes cette ſorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut ſatisfait. Je fus étonné le lendemain, de recevoir ſa viſite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda, après quelques momens de converſation, s'il n'auroit pas l'honneur de ſaluer mon Epouſe. Je ne m'y opoſai point. Mais comme je l'avois avertie la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refuſa de paroître, ſur quelque prétexte d'indiſpoſition. Il ſortit mécontent; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, & de continuer pluſieurs fois la même choſe, quoiqu'il eſſuyât toujours les mêmes refus. Enfin, ce Scélérat n'ayant plus la force de ſe contrefaire, prit une horrible réſolution, qui a cauſé juſtement ſa mort, & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon Epouſe aimoit les Spectacles, & y aſſiſtoit ſouvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques Amies, & j'attendois ſon retour à l'heure ordinaire; lorſqu'un de mes Domeſtiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon caroſſe avoit été arrêté dans les ruës, les traits des chevaux coupez, & ſa Maîtreſſe enlevée par pluſieurs perſonnes maſquées, qui l'avoient renfermée auſſi-tôt dans un autre caroſſe, & qui s'étoient enfuis avec elle. Le tranſport où cette nouvelle me jetta m'alloit faire ſortir comme un furieux, ſans délibérer; mais au moment que je quittois ma maiſon pour courir dans touconfeſſion de tous ſes crimes. Ce malheureux, que la vûë de tant d'armes & ſa mort prochaine épouventoient, répondit en tremblant, qu'il demandoit pardon de ſon crime au Ciel, à moi & à mon Epouſe, qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire conſentir à ſes criminels deſirs; mais qu'il mériteroit peut-être ma compaſſion, ſi je voulois conſidérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une paſſion ſans bornes, & qu'il avoit ſuivi le conſeil de Cromwel. Toute l'Aſſemblée fremit à ce nom. Les Amis que j'avois prié de demeurer dehors, étoient entrez lorſqu'ils avoient vû que nous ne trouvions point de réſiſtance, & s'étant contentez d'arrêter quelques Domeſtiques d'Aberdéen qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montez avec nous; de ſorte qu'étant tous preſens lorſqu'il prononça le nom de Cromwel, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage ſur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injuſtices, des violences, des iniquitez ſans nombre: j'en laiſſe le recit, qui n'a point de raport à mon Hiſtoire. Pour ce qui regarde mon Epouſe, il nous répéta, qu'il n'eut jamais penſé à ſe procurer ſes faveurs par la violence, s'il n'y eût été ſollicité par Cromwel; que ce Tyran, en lui donnant ce conſeil, l'avoit aſſuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même: mais qu'outre la corruption de ſon cœur, il avoit eu deux raiſons de lui inſpirer un deſſein ſi funeſte à mon honneur; qu'il avoit été choqué, à mon retour de la Floride, de me voir fuïr ſa préſence, & refuſer de groſſir le nombre de ſes Flâteurs; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis, de la fermeté avec laquelle je lui avois porté mes plaintes au ſujet de mon Epouſe; & que, me ſoupçonnant de le mépriſer, il avoit ſaiſi cette occaſion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes Amis eurent tiré d'Aberdéen une ample confeſſion des crimes de ſon Maître & des ſiens, ils me demandérent de quelle maniére je jugeois à propos qu'ils diſpoſaſſent de lui. Hélas! leur dis-je, je vous laiſſe le ſoin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir? Suis-je moins coupable que lui? Il a deshonoré mon Epouſe; & moi, je l'ai maſſacrée cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me conſoler, en me repreſentant, qu'après le funeſte accident que mon Epouſe avoit eſſuyé, je ne devois peut-être pas regarder ſa mort comme le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver: que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître ſon innocence; & trouver moins dure une ſéparation, à laquelle il falloit déformais me réſoudre en quelque cas que je puſſe me ſupoſer; mais qu'il me feroit infiniment plus difficile à ſuporter, ſi ce cher objet de ma douleur & de mon amour, ne m'étoit point enlevé par la mort.

Oüi, leur répondis-je, vous m'aprenez de quelle maniére je dois conſidérer mon malheur ; mais il faudroit auparavant me donner la force d'y réſiſter. Le plus utile de vos ſecours ſeroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes : j'aurai bien-tôt trouvé le ſeul reméde qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriſer mon déſeſpoir ; & s'apercevant que la vûë d'Aberdéen ne faiſoit que l'entretenir, ils conférerent enſemble de quelle maniére ils ſe déferoient de lui. Nul d'entr'eux ne voulut ſe charger de la commiſſion de le tuer ainſi de ſang froid. Ils agitérent, s'il n'étoit pas mieux de le réſerver à périr publiquement par la main d'un bourreau : mais craignant que la faveur de Cromwel ne le dérobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire deſcendre dans la Cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur préſence par nos Domeſtiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les playes de mon Epouſe ; mais la connoiſſance qu'elle avoit perduë avec la meilleure partie de ſon ſang, ne lui étoit pas encore revenuë. Je la croyois morte. J'étois réſolu de mourir auſſi ; je ſongeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurez à m'obſerver pendant que les autres puniſſoient Aberdéen. Cependant en rapelant toutes les circonſtances de mon malheur, il me vint à l'eſprit, que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdéen, puiſque Cromwel n'avoit pas eu moins de part que lui à ſon crime. Je m'attachai avidement à cette penſée, & je formai auſſi-tôt le deſſein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conſerver, à la punition de ce Tyran. Je rendrai ſervice à ma patrie, diſois-je, en la délivrant d'un monſtre qui l'oprime; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roi, & celle de mon Epouſe. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je ſuis ſûr de l'aplaudiſſement de tous les gens de bien; & ſi je péris dans mon entrepriſe, j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propoſe aujourd'hui de prolonger que dans cette eſpérance. Cette réſolution, que je m'engageai à exécuter par mille ſermens, produiſit en un moment dans mon eſprit une tranquilité qui ſurprit mes Amis. Ils me demandérent envain la cauſe de ce changement. Je ne voulois pas leur confier mon deſſein, non-ſeulement parce que j'apréhendois qu'ils ne le combattiſſent; mais par une eſpéce de jalouſie qui me faiſoit ſouhaiter de ne partager avec perſonne la gloire & le péril d'une ſi grande entrepriſe.

L'exécution d'Aberdéen étant finie, nous penſâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire tranſporter le corps de mon Epouſe. Tous mes Amis étoient perſuadez, comme moi, qu'elle étoit ſans vie. Cependant, en continuant à lui donner quelques ſoins ſur un reſte de chaleur qu'elle conſervoit encore, on s'aperçut qu'elle reſpiroit foiblement. On redoubla les ſecours, & peu-à-peu elle reprit aſſez de force pour ouvrir les yeux, & pour jetter ſes regards autour d'elle. Je voulus m'aprocher de ſon lit, on m'en empêcha; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence; la fureur ne m'avoit pas plus ému, que ne faiſoient alors l'amour, la douleur & la pitié. Chére & malheureuſe Epouſe, m'écriai-je, tu reſpire donc encore! tu retourne à la vie, pour ſentir toute l'horreur de ton miſérable ſort! O Ciel qui me la rends, quel nom dois-je donner au preſent que tu me fais? Mes Amis tinrent conſeil ſur ce nouvel événement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être tranſportée à Londres, & de ſouffrir le mouvement d'un caroſſe. Heureuſement, nous n'étions qu'à deux pas de la riviére. Il vint en penſée à Mylord *Terwil*, qui étoit un de nos Aſſociez, de la mener par eau à Kingſton, où il avoit une maiſon. On trouve facilement des bâteaux ſur le bord de la Tamiſe. Il envoya ſur le champ deux de nos Domeſtiques en préparer un, & ne voulant point s'expoſer à l'indiſcrétion d'un Bâtelier, il entreprit de ſervir lui-même de Rameur, avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux Amis tranſportérent mon Epouſe dans leurs bras juſqu'à la riviére. Trois d'entr'eux ſe joignirent à Mylord Terwil, pour la conduire à Kington. Je les laiſſai partir, étant dans le deſſein de retourner à Londres, pour en faire ſortir ma Fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maiſon d'Aberdéen, avec le reſte de mes Amis, & nous examinâmes enſemble quelles pourroient être les ſuites de cette funeſte avanture. Il eſt certain que ſous un gouvernement juſte, nous n'aurions rien eu à aprèhender. L'action d'Aberdéen étoit un de ces crimes, dont la punition apartient de droit naturel à la perſonne offenſée. Mais ce n'étoit point ſur les principes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite de Cromwel. Il aimoit paſſionnément Aberdéen; il avoit eu part au deſſein de ſon entrepriſe; ç'en étoit trop pour nous laiſſer lieu de douter qu'il ne cherchât à venger ſa mort, & que ſon hypocriſie n'eût encore l'adreſſe de donner une couleur de juſtice à ſon reſſentiment. J'aurois été au deſeſpoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leurs ſecours, euſſent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important ſervice. Seroit il impoſſible, leur dis je, de tenir l'avanture cachée? Cette maiſon eſt écartée. Il eſt aiſé de voir qu'Aberdéen l'avoit loüée exprès pour accomplir ſon damnable deſſein. Nous n'avons été aperçus de perſonne. On aprendra ſa mort, à la vérité; mais qui ſçaura de quelle maniére & par les mains de qui elle eſt arrivée? Je ſerai le ſeul, du moins, que Cromwel aura lieu de ſoupçonner; & ce n'eſt pas pour moi que j'apréhende ſa haine & ſa vengeance. Ma ſeule inquiétude eſt pour vous, mes chers Amis, qui vous êtes expoſez ſi généreuſement pour mes intérêts. Ils me remerciérent de cette attention ; & quoiqu'ils fuſſent diſpoſez à me continuer leurs ſervices avec le même zèle, ils aprouvérent les meſures que je voulois prendre pour leur ſûreté. La difficulté du ſecret n'étoit pas inſurmontable. Ils étoient aſſez aſſurez de leurs Valets : le ſeul embarras venoit de ceux d'Aberdéen, que rien ne ſeroit ſans doute capable d'engager au ſilence. Nous les tenions renfermez dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient ſervi à l'enlevement de mon Epouſe, & au crime de leur Maître. Ils ſont coupables, dit un de mes Amis ; il n'y a pas de Païs au monde où leur crime ne mérite la mort ; quelle injuſtice commettrions-nous en les puniſſant nous-mêmes ? C'eſt rendre ſervice au Genre humain que de purger la terre de quatre ſcélérats. Quelque cruelle que cette réſolution me parut d'abord, je l'aprouvai, parce qu'elle me ſembla néceſſaire à la ſureté de mes Amis. Ces quatre malheureux eurent le même ſort de leur Maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large foſſe, où les cinq corps furent renfermez ; & ayant fait laver juſqu'aux moindres traces de leur ſang, nous fermâmes ſoigneuſement toutes les portes de la maiſon, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir auſſi-tôt ma Fille pour ſe rendre à Kingſton, ſous la conduite d'un Domeſtique fidèle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux.

Pour moi, qui roulois dans ma tête des deſſeins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maiſon, pour être à couvert de toutes les pourſuites auſquelles je m'attendois. Je paſſai les premiers jours à m'informer de l'effet que la diſparition d'Aberdéen avoit produit. Cromwel fut peut-être le ſeul qui ſoupçonna la vérité de ſon avanture; mais par une politique que je n'avois pas prévûë, il déguiſa ſes ſoupçons & ſes ſentimens. Il feignit d'être perſuadé avec le Public, que ſon Favori étoit ſorti ſecrettement du Royaume, ou qu'il avoit été aſſaſſiné par quelque ennemi caché. Je ſçus néanmoins, qu'il avoit fait interroger ſous-main mes Domeſtiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon Epouſe étoit devenuë. Huit jours s'écoulérent, pendant leſquels je ne vis perſonne de connoiſſance. La mort du Tyran étoit réſoluë dans mon cœur. Je ne m'occupois que des moyens d'aſſurer mes coups. L'accès de ſa maiſon n'étoit pas facile. Il avoit changé entiérement de conduite depuis quelque-tems. Au lieu de cet air populaire, qu'il avoit affecté pendant les premiéres années de ſa domination, il étoit devenu ſombre, farouche, & preſque inacceſſible. Il ſe défioit de ſes propres Gardes. Sa lâche timidité alloit ſi loin, qu'il ſe faiſoit raſer le viſage par ſes enfans, n'oſant confier ſa tête entre les mains d'un Barbier. Je me ſouvenois de la peine que j'avois euë

à

à obtenir de lui une Audience ſecrette, lorſque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdéen; & j'étois perſuadé que me ſoupçonnant d'être l'Auteur de ſa mort, il ne me permettroit jamais de l'aprocher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voye juſqu'à lui. J'apris qu'il devoit aller paſſer une partie de la belle ſaiſon à Windſor. Je m'y rendis auſſi tôt, dans l'eſpérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres, l'occaſion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laiſſai voir de perſonne. Je n'avois qu'un Valet fidéle & réſolu, à qui j'avois confié mon deſſein, & qui étoit diſpoſé, pour me ſervir, à s'expoſer à toutes ſortes de dangers. Je me ſervis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce Tyran ſoupçonneux étoit l'inconſtance même dans ſes réſolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faiſoit faire le ſoir tout le contraire de ce qu'il avoit projetté le matin; dans la vûë aparemment, de rompre les meſures qu'il s'imaginoit avec raiſon qu'on prenoit contre ſa vie. Cependant j'apris, un jour, qu'il étoit à la chaſſe dans le Parc du Château. Je montai à cheval auſſi-tôt, armé de deux piſtolets, & je me mis ſur ſes traces. J'évitai le gros des Chaſſeurs; & voltigeant continuellement ſur les côtez, j'obſervai le moment qu'il enfila ſeul une longue route d'arbres pour couper

per un Cerf que les Piqueurs pourſuivoient. Je le joignis en traverſant ſa route. Il montoit un excélent Coureur, ſur une ſelle nuë & ſans arçons, telle que l'uſage eſt d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit ſans armes; de ſorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un ſeul coup à ſes crimes & à ſa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant ſouhaité, je n'avois pas prévu que ma générofité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de ſang froid un ennemi qui étoit hors d'état de ſe défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant, le piſtolet à la main. Il comprit que j'en voulois à ſa vie, & ſa lâcheté le rendit tout d'un coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où ſont tes armes? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme ſans défenſe. Tien donc, repris-je en lui preſentant un de mes piſtolets; défens-toi maintenant, & ôte-moi la vie, ſi tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas; mais ayant piqué le ſien au même inſtant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laiſſa tomber en courant le piſtolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur; je lui lâchai mon coup en le pourſuivant. Il dut ſon ſalut à mon tranſport, qui m'empêcha de tirer juſte. Le bruit du coup attira quelques-uns des Chaſſeurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus aſſez de bonheur pour m'éloigner conſidérablement avant que ſes Gardes euſſent reçu ordre de me pourſuivre.

Le deſeſpoir que me cauſa ce malheureux ſuccès m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, ſi le ſouvenir de mon Epouſe & de ma Fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quitté, j'avois reçu pluſieurs fois de leurs nouvelles, par le ſoin de Mylord Terwil. Il m'avoit marqué, que les bleſſures de mon Epouſe n'avoient point été jugées mortelles; mais que la grande quantité de ſang qu'elle avoit perdu, faiſoit deſeſperer au Chirurgien qu'elle pût jamais ſe remettre, que l'excès de la triſteſſe arrêtoit d'ailleurs l'effet des remédes; & qu'elle me prioit de venir du moins recevoir ſes derniers ſoupirs, puiſque mon abſence longue & affectée lui faiſoit trop croire que je la chargeois du crime de ſa mauvaiſe fortune, & que je n'avois plus pour elle que les ſentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement; car le Ciel m'eſt témoin, que loin que ma tendreſſe pour elle eût ſouffert quelque diminution, jamais cette vertueuſe Epouſe ne m'avoit été plus chére que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdéen étoit à mes yeux comme un myſtére d'horreur, ſur lequel je n'oſois arrêter la vûë; mais je l'avois inceſſamment ſur l'innocence de cette chére moitié de moi-même. Je me repreſentois ſes cris, ſes pleurs, toutes ſes réſiſtances contre un Raviſſeur infâme, qui ne lui laiſſoit que la mort à choiſir. Et moi, dans un tranſport barbare, j'avois puni ſur elle le crime d'un autre. Quelle récompenſe pour ſes combats & pour ſa vertu! Non, diſois je, je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proye d'un perfide Adultére; mais il n'a pu ni les diminuer, ni les corrompre. Quel ſeroit le malheur d'une femme vertueuſe, ſi l'opinion de ſon honneur dépendoit de la violence d'un brutal, qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infâmie? Il faut mettre une juſte diſtinction entre les malheurs, & les crimes. Un Mari raiſonnable ne punira jamais dans une Femme, que les foibleſſes qu'une conduite ſage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc ſi peu refroidi à l'égard de mon Epouſe, qu'il falloit que ma haine pour Cromwel fût au dernier excès, pour avoir pu balancer ſi long-tems l'impatience que j'avois de la revoir; ou plûtôt la haine même que je portois à ce Tyran n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle, puiſque je n'avois pas de plus preſſant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingſton, en quittant le Parc de Windſor, & je fis toute cette route à bride abattuë. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwel ne manquant plus de prétexte, je ne doutois point qu'il ne me fit chercher avec la derniére rigueur; & je m'attendois aux plus cruels effets de ſa barbarie, ſi j'avois le malheur de tomber vif entre ſes mains. Mylord Terwil aprit effectivement dès le lendemain, par des Lettres de Londres, que le Tyran y étoit retourné un moment après ſon avanture; que ſon effroi étoit ſi viſible, que ſes Amis mêmes rioient de ſa lâcheté; qu'il avoit envoyé de tous côtez des ordres pour m'arrêter; & qu'il s'étoit déja expliqué ſur le genre de mon ſuplice.

Il étoit nuit lorſque j'arrivai à Kingſton; de ſorte qu'il ne me fût point difficile de traverſer la Ville & le Pont, ſans courir riſque d'être reconnu. J'entrai ſans bruit chez Terwil, & l'ayant rencontré heureuſement lui-même, je lui apris en deux mots de quelle néceſſité il étoit que je demeuraſſe caché, même à ſes Domeſtiques. Il me conduiſit à l'apartement de mon Epouſe. L'effet que ma preſence produiſit ſur elle fut ſi touchant, que ce ſouvenir me cauſa encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois, s'écria-t'elle en moüillant ſon viſage de larmes! Non, il ne me haït pas, puiſqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas! pourquoi me haïriez-vous, reprit-elle en s'adreſſant à moi? J'avois ſans doute offenſé le Ciel qui m'a traitée ſi cruellement: mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même, vous le maître de mon cœur & mon cher Epoux, par où ai-je mérité votre haine?

Je ſens la mort qui s'aproche, ajouta-t'elle, & je ne demande point au Ciel qu'il la différe : mais s'il faut mourir ſans être aimée de vous, il faut donc renoncer à toute eſpérance de bonheur dans une autre vie ; car ce n'eſt point par un horrible deſeſpoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton ſi triſte & d'un air ſi pénétré, que Mylord Terwil, qui étoit à côté de moi auprès de ſon lit, & qui croyoit comme elle que ſon malheur avoit changé mes ſentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injuſtice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur ! Qu'il s'y paſſoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en ſilence auprès de tout ce que j'aimois le mieux ; penchant la tête ſur ce lit de douleurs, je m'enfonçai pendant quelque-tems dans l'immenſe conſidération de mes peines. Je me relevai ; mais ce fut pour gémir à haute voix, avec auſſi peu de ménagement que j'avois fait en ſecret. Dieu terrible ! m'écriai-je, comment conſerver du reſpect pour tes volontez, lorſqu'on n'en aperçoit pas la juſtice, & qu'on en éprouve des effets ſi ſanglans, & ſi funeſtes ! J'ajoûtai mille choſes avec la même violence : mais la tendreſſe de mon cœur adouciſſant peu à peu ce tranſport, mes yeux ſe couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pouſſer des ſoupirs. Je paſſai toute la nuit auprès du lit de mon Epouſe, tantôt gémiſſant de ſon ſort & du mien, tantôt la conſolant par des proteſtations d'un amour éternel, mais dans le fond auſſi agité & auſſi inconſolable qu'elle.

La ſituation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-tems à Kingſton, où je courois riſque à tous momens d'être reconnu. Ce fut en vain que Mylord Terwill m'en preſſa, par la crainte que je ne m'expoſaſſe encore davantage en quittant ſa maiſon. Mon deſſein étoit de me retirer dans cette Province. Quoique je ne penſaſſe point encore à choiſir ma retraite dans cette Caverne, je ſçavois que la ſituation de mes propres Terres, qui renferment quantité de montagnes deſertes, pourroit m'offrir plus d'un aſyle. Je m'y rendis, pour reconnoître le plus aſſuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'évitai ici la vûë de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroiſſe qui m'apartient, homme d'honneur & de bon ſens, dont les conſeils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaſte & obſcure ſolitude, & qui m'inſpira l'envie d'en faire mon ſéjour. Il la connoiſſoit moins pour y avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vînmes enſemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes, & faits, comme il ſemble, exprès par la nature pour ſervir de derniére reſſource à un miſérable, que je me déterminai tout-d'un-coup à en prendre un pour demeure. Le Curé ſe chargea du ſoin de le faire préparer ſecrettement, tandis que je retournerois à Kingſton pour aller prendre mon Epouſe & ma Fille que je voulois avoir avec moi dans ma ſolitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces Grottes ; l'une où je vous ai conduit d'abord ; & l'autre plus enfoncée, où vous avez vû mon Epouſe & ma Fille. C'eſt une double ſûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la premiére, comme une eſpéce d'avant-garde d'où je veille à la conſervation de ce que j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en peu de jours ; de ſorte qu'étant arrivé avec ma petite famille, que je fis tranſporter dans une litiére, en obſervant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vû juſqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fidèles Amis, qui ſont venus exprès de Londres avec Mylord Terwill pour m'aporter quelques rafraîchiſſemens, & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous ſommes ſervis par deux Domeſtiques affectionnez, une Femme qui eſt ſans ceſſe auprès de mon Epouſe & de ma Fille, & un Valet qui habite la même Grotte que moi, & qui en ſort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les proviſions qui nous ſont néceſſaires. Nos occupations ſont telles que vous pouvez vous imaginer, triſtes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vû mon Epouſe. Elle ne ſçauroit retrouver ſes forces. Les principes de ſa vie ont été altérez par ſes bleſſures, & par l'épuiſement de ſon ſang. Elle eſt ſans ceſſe pâle & languiſſante. Sa triſteſſe acheve de la conſumer. Je n'eſpére plus de la conſerver long-tems. Ma Fille croît parmi les larmes & les ſoupirs continuels de ſa Mere. Cette pauvre enfant, à qui ſa naiſſance, & s'il eſt permis à un Pere de le dire, mille qualitez aimables promettoient une condition ſi heureuſe, ſe trouve réduite, preſque en commençant de vivre, à ſouffrir toutes les rigueurs d'une infortune conſommée. Pour moi qui réünis ſans ceſſe à mes propres douleurs celles de deux perſonnes ſi chéres, je n'entreprens point de vous expliquer la nature de mes ſentimens, ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoît ; il ſçait quelle en ſera la durée ; & il a pris ſoin ſans doute, d'y proportionner ſon ſecours & mes forces, puiſque j'ai été capable de les ſuporter ſi long tems. Je vous avouërai néanmoins, que je ne ſuis pas toujours auſſi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai ſenti mille fois des mouvemens qui aprochoient du dernier deſeſpoir, & auſquels il n'y a qu'un pouvoir ſupérieur qui m'ait fait réſiſter. Je lis beaucoup : la lecture adoucit ce qu'il y a ſouvent de trop furieux dans mes agitations ; elle les change en une mélancolie douce, qui me fait aimer la ſolitude. Dans ces momens, ſi je mets le pied hors de la Caverne, tous les objets que je découvre me paroiſſent ſombres & obſcurs. Il ſemble que ma triſteſſe ſe répande ſur la nature entiére, & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendriſſe en ma faveur. Cette vûë me jette dans des conſidérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcours toutes les vaſtes retraites, je trace mes malheurs ſur les plus durs rochers, & j'arroſe les caractéres de mes larmes. Il eſt ſurprenant, qu'ayant demeuré ſi long-tems dans le même lieu, vous n'ayez point encore aperçu quelques-uns de ces triſtes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi ; ma douleur ſemble ſe décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon Epouſe, je la conſole ; j'inſtruis ma Fille, je lui ſouhaite toutes les vertus de ſa Mere, avec un meilleur ſort. Tel a été l'emploi d'une demie année, que j'ai paſſé dans ce déſert. Si votre rencontre, ajoûta Mylord Axminſter, m'a cauſé d'abord de la ſurpriſe, & même quelque frayeur, je la regarde à preſent comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périſſe ici de douleur, puiſqu'il m'accorde la conſolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avantageuſe qu'il s'étoit formée de moi ; & je l'aſſurai que je m'efforcerois de la ſoutenir. De la droiture & de la probité, lui diſje, vous en trouverez une ſource inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde, ne ſe contente point de mes maniéres ſimples, & peut-être un peu groſſiéres. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma Mere, & j'ai lû dans les meilleurs Auteurs, que rien n'eſt plus dangereux qu'un homme poli qui n'eſt point honnête homme, parce qu'il ſçait prendre toutes les aparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les ſentimens. Je ſuis bien éloigné, ajoûtai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais ſi vous ſouhaitez que nous devenions Amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit; & que je devois juger aiſément par le retour de franchiſe avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non-ſeulement il avoit reconnu la mienne; mais que c'étoit la ſeule raiſon qui lui fit deſirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un Ami: qu'il en ſoit loué! mon cœur me l'a bien fait ſentir, au premier moment que je vous ai vû. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours ſincére & fidèle à vous aimer, & que j'employerai volontiers ma vie même pour vous rendre ſervice. Il ne put s'empêcher de ſourire, du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ſes paroles, & m'ayant embraſſé tendrement, il m'aſſura que j'étois tel auſſi qu'il deſiroit, pour me regarder & me chérir comme un Frere; que notre captivité devant finir aparemment dans le même-tems, puiſqu'elle avoit la même cauſe, il vouloit que j'attachaſſe ma fortune à la ſienne ; & qu'il s'engageoit à m'aimer, & à me rendre ſes ſervices avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'empire du monde m'auroit moins flaté, que le bien que je crus avoir acquis par cette aſſurance. Ma joye fut viſible & ſi naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les améres douleurs du Vicomte d'Axminſter. Il me témoigna lui-même, qu'il ſentoit du changement dans ſon cœur, & qu'il le devoit à cette cauſe. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette première ardeur d'eſtime & d'amitié mutuelle, par la ſatisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les ſciences, & par celle qu'il ſentit de ſon côté en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoiſſances dans leſquelles je ne fuſſe plus verſé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeuneſſe. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations ſérieuſes avoient formé de bonne-heure les traits de mon viſage. Il fut ſurpris d'aprendre que je n'avois pas plus de ſeize ans ; & il eut la complaiſance de me dire, que j'étois peut-être un exemple unique de tant de ſageſſe & de maturité d'eſprit à cet âge.

La nuit aprochant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la Caverne qui répondoit à ma demeure. Il me propoſa de demeurer avec lui juſqu'au lendemain : mais la crainte de cauſer trop d'inquiétude à James, qui devoit être ſurpris d'une abſence de deux jours, me fit inſiſter à retourner le ſoir même. Le Vicomte ne ſçavoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite Vallée de Madame Riding : cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la Caverne , il lui vint à l'eſprit de me demander , ſi je ne me ſouvenois point de quelque endroit remarquable , juſqu'où il lui ſeroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la Riviére : il n'avoit jamais pénétré juſques-là. Je me rapelai l'inſcription que j'avois vuë ſur le roc , & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler , lorſqu'il m'en avoit touché quelque choſe dans ſa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoiſſoit parfaitement le ſouterrain juſqu'à ce lieu , l'ayant aſſuré que de là je me rendois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire ſur le champ.

Il apela ſon Valet, que je n'avois pas encore vû , & lui ayant donné ordre d'allumer un gros flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure , le lieu de l'inſcription. Le Vicomte m'en fit apercevoir pluſieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes ; je le preſſai de retourner auſſitôt que je commençai à me reconnoître ; il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner juſqu'à ma chambre. Je le priai , lorſque nous en aprochâmes , de permettre que je marchaſſe quelques pas au-devant lui , pour m'aſſurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement

gement pendant mon abſence. La porte étoit fermée, quoique je l'euſſe laiſſée ouverte. Je jugeai que c'étoit James, qui avoit eu ce ſoin. Mais je fus ſurpris, étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux perſonnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui querelloit James de ſa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faiſoit qu'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoiſtre que j'étois ſi proche d'elle, ſans avoir prévenu Mylord Axminſter. Je retournai vers lui; il marqua de l'inquiétude, en aprenant qu'il alloit paroiſtre devant des perſonnes qu'il ne connoiſſoit point. Cependant lorſque je lui eus expliqué le caractére de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma ſûreté, il conſentit à la voir. Nous frapâmes à la porte. Elle fut au comble de la joye, en m'apercevant. Je lui racontai mon avanture, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminſter qui m'avoit ſauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque choſe encore de plus précieux, en me promettant ſon amitié. Elle fut extrêmement ſurpriſe de trouver une perſonne de ce rang dans un ſi triſte état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à ſe cacher; mais elle étoit perſuadée, avec Cromwel & le reſte du Royaume, qu'il étoit paſſé dans les Païs voiſins. Cette généreuſe Dame lui donna des marques ſi naturelles de reſpect & de compaſſion pour ſa mauvaiſe fortune, qu'elle s'attira tout-d'un-coup ſa confiance. Il m'embraſſa la larme à l'œil, en me diſant, qu'il avoit gagné autant que moi à me ſauver la vie, puiſqu'avec mon amitié, il acquéroit celle d'une Dame ſi aimable & d'un ſi excélent naturel. Il ne fit point difficulté de lui aprendre qu'il avoit, comme moi, ſon aſyle dans la Caverne; il lui parla même de ſon Epouſe & de ſa Fille; & il la pria, ſi elle croyoit le pouvoir ſecrettement d'aller quelquefois conſoler, par ſa preſence & ſon entretien, deux infortunées qui n'avoient eu depuis ſix mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en aprenant que Mylord Axminſter, ſon Epouſe, & ſa Fille, demeuroient depuis ſix mois dans cet horrible ſéjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres conſidérables à une diſtance médiocre de la ſienne, elle ne l'avoit jamais vû, parce qu'il faiſoit ſa demeure ordinaire à Londres. Mais ſa généroſité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bien-tôt prendre un ſenſible intérêt à la mauvaiſe fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir ſon Epouſe & ſa Fille, & elle lui demanda cette ſatisfaction dès le même ſoir. Il le pria de remettre ſa viſite à la nuit ſuivante, ayant deſſein de les prévenir ſur cette entrevuë. Pour moi, qui devois vivre deſormais familiérement avec lui, je l'aurois prié de conſentir que j'accompagnaſſe ſon retour, ſi Madame Riding n'eût ſouhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminſter nous quitta.

Lorſque je fus ſeul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'eſprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vuë, depuis la mort de ma Mere : des affaires preſſantes l'avoient retenuë à Londres. C'étoit la premiére fois qu'elle venoit au tombeau de ſa chére Amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'eſtime & de l'amitié. Il étoit, comme j'ai dit, au milieu de ma chambre ; James le lui avoit déja montré. Elle m'en fit aprocher, en me prenant par la main : C'eſt donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuſe Mere. C'eſt ici que la conſtance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame ſont enſévelies avec cette chére perſonne. La Terre n'y dévroit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables Ciel ! continua-t'elle en y levant les yeux, tes récompenſes doivent être bien magnifiques pour la Vertu, puiſque tu prens ſi peu de ſoin d'elle ici bas ! comment pourrions nous expliquer autrement ta Juſtice ? Son partage ſans doute eſt dans une vie plus heureuſe : c'eſt dans ton ſein que tu la couronne ; c'eſt dans cette ſource de gloire & de félicité, que ma chére Amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été ſi long-tems l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des ſiens. Que ſon bonheur ſoit donc à preſent le ſoin de ton amour, & l'ouvrage de ta puiſſance ! Et vous, ajouta-t'elle en s'adreſſant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carriére d'infortunes encore plus longue, quels vœux mon amitié doit elle faire pour vous ? Vous ſouhaiterai-je des proſpéritez, que l'exemple & les inſtructions de votre Mere vous ont apris à mépriſer ? J'entrerois mal dans ſes vuës & dans vos ſentimens. Quelque ſort que le Ciel vous deſtine, puiſſiez-vous être auſſi vertueux qu'elle. Voilà le ſouhait de mon affection.

Après cette effuſion de tendreſſe & de zèle, Madame Riding s'aſſit pour m'entretenir d'une maniére plus paiſible. Elle me dit que quoique le principal de ſes ſouhaits fût de me voir ſuivre fidèlement les leçons de ma Mere, elle n'étoit pas d'avis que je duſſe abſolument négliger le ſoin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite, il falloit penſer à me faire un plan de deſſeins ſages pour l'avenir, que la prudence, à la vérité, ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon Pere ; quoique le danger, ajouta-t'elle, fût moins grand depuis que j'étois ſeul, qu'il ne l'étoit lorſque j'avois la compagnie de ma Mere : mais qu'il y avoit d'autres voyes que celle de la ſolitude, pour me mettre en ſûreté ; & qu'elle en connoiſſoit une, à laquelle elle me conſeilloit de m'arrêter, que c'étoit de ſortir du Royaume, pour aller joindre le Roi Charles II. notre légitime Maître, & pour m'attacher à ſon ſervice; qu'en prenant les armes à ſa ſuite, & en employant mon bras pour ſa querelle, j'aurois un moyen autoriſé par le Ciel, de me venger des cruautez de mon Pere; que les Anglois ouvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir; que l'uſurpation finiroit tôt ou tard, par le renuerſement, ou du moins par la mort de Cromwel; que ce ſeroit alors pour moi un avantage infini, de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoiſſance de mon Roi, & le mérite d'avoir embraſſé ſa cauſe; qu'elle ſe chargeoit de la dépenſe de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à ſa ſuite avec honneur; qu'il étoit néceſſaire de me déterminer promptement, parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les Puiſſances de l'Europe, & qu'il lui ſembloit à propos que je puſſe faire l'offre de mes ſervices au Roi, avant la concluſion de la Guerre: que ſi j'entrois dans ſes vuës, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu'il dépendroit de moi de quitter le Royaume avant la fin de la ſemaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette propoſition. Je la trouvai même effrayante. Ce paſſage ſi prompt, de la ſolitude où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un homme de guerre & d'un Courtiſan, me fit naître des idées ſi nouvelles, qu'elles me cauſérent une eſpéce de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité ſans honte, puiſque vous ſçavez de quelle maniére j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel perſonnage ferai-je dans une Armée ou à la Cour, dont j'ignore les maniéres & les uſages ? Ce n'eſt pas que je croye manquer de courage & de réſolution ; mais je ſens que la façon dont j'ai vécu juſqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La converſation, ajoutai-je, que j'ai eu aujourd'hui avec Mylord Axminſter, m'a fait apercevoir bien du ridicule dans mes maniéres, par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les ſiennes. Madame Riding ſe mit à rire. Elle me répondit, qu'il me manquoit, à la vérité, quelque choſe du côté de la politeſſe ; mais qu'un peu d'uſage ſerviroit à me former plus promptement que je n'eſpérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de ſuivre ſon projet, ſans avoir pris quelque tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette penſée pendant toute la nuit. Mylord Axminſter revint à ma Grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de réſolution. Sa preſence me fit plaiſir. Je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellement de me dire ce qu'il penſoit de mes qualitez perſonnelles, & de mes diſpoſitions pour le monde. Il trouva cette queſtion plaiſante. Cependant après avoir soûri modeſtement de ma ſimplicité : Je vous tromperois, me dit-il, ſi je vous aſſurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec diſtinction dans un certain monde. Les vertus dont vous avez fait votre étude, ſont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les poſſedent pas. Ceux mêmes qui les eſtiment, ne les aiment point trop farouches & trop auſtéres. Il faut qu'elles ſçachent ſe prêter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes. Dans le fond, vous êtes d'un caractére doux & humain, ajouta t'il; je vous ai déja aſſez vû pour le reconnoître : mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juſte idée des hommes, en les regardant pour la plûpart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette opinion doit ſe tenir renfermée au fond du cœur, pour y ſervir ſeulement de régle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple, la maniére dont je m'y étois pris la veille pour lui demander ſon amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t'il, une défiance & une crainte, qui avoient quelque choſe d'offenſant ; & paſſant tout-d'un-coup à l'extrêmité opoſée, vous vous êtes livré ſans réſerve, ſur la ſimple aſſurance que je vous ai donné de ma franchiſe. Voilà, tout à la fois, deux excès. Le premier auroit pû déplaire à tout autre qu'à moi, & vous attirer une réponſe fâcheuſe ; le ſecond vous faiſoit expoſer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre ſecret : un perfide auroit pû ſe ſervir de cette facilité pour vous tromper.

Pour moi qui joins quelque expérience à ma ſincérité, j'ai reconnu tout-d'un coup le fond de vos principes, & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, ſur-tout après avoir entendu le recit de vos malheurs & de ceux de votre Mere. Mais ce que j'ai fait avec diſcernement, vous l'aviez fait avec un peu d'imprudence & de témérité. J'embraſſai ce cher Ami avec ardeur, & je le remerciai d'un conſeil dont je ſentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis je, n'aurois je pas beſoin pour devenir propre à la ſociété des hommes? Cependant, Madame Riding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roi Charles. Je lui raportai là deſſus le diſcours & la propoſition de cette Dame. Il en fut ſurpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop legérement ſon zèle. Elle en convint elle-même le ſoir, lorſque le Vicomte s'en expliqua avec elle, à ma priére. En effet je me ſuis étonné mille fois depuis, en rapellant quelle étoit alors ma naïveté, & je puis dire la groſſiéreté de mes maniéres, que cette Dame qui avoit d'ailleurs autant de politeſſe & d'eſprit que de bonté, eût pû former ſur moi des deſſeins que j'étois ſi peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma Mere, qui avoit été élevée à la Cour, & à laquelle il ne manquoit ſans doute aucune des qualitez qui rendent une femme aimable, puiſqu'elle avoit mérité la tendreſſe d'un grand Roi, eût pû négliger juſqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude, lui faiſoit regarder tout ce qui n'y avoit point de raport, avec indifférence. Elle s'étoit promis aparemment que l'âge & les occaſions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas néceſſaire à mon enfance. Toute ſon attention étoit à m'inſpirer de ſolides principes de vertu, & des régles conſtantes de raiſon & de ſageſſe. On verra dans le cours de mon Hiſtoire qu'elle ne perdit point abſolument ſes peines; du moins ſi l'on s'en raporte au témoignage d'un puiſſant Roi, qui m'a honoré dans la ſuite du glorieux nom de Philoſophe.

Mylord Axminſter m'ayant ainſi confirmé en véritable Ami dans la défiance que j'avois de moi-même; je le conjurai de me continuer ſes bontez, & de prendre occaſion de toutes mes fautes pour m'inſtruire par ſes conſeils. Je ſuis trompé, lui dis je, ſi je n'ai le fond des ſentimens tel qu'il convient à un honnête homme. J'avois beſoin ſeulement d'un Ami, qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes maniéres extérieures, j'aurai une méthode ſûre pour les former; c'eſt de les régler ſur les vôtres. Il me promit tous ſes ſoins. Je lui propoſai, pour me faciliter le plaiſir de le voir continuellement, de ſouffrir que j'abandonnaſſe ma Grotte, & que je fiſſe tranſporter mon lit dans la ſienne. Il parut y conſentir avec joye. Le changement s'exécuta l'après midi du même jour, auſſitôt que James m'eut aporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal, que je le priai de partager avec moi; & nous attendîmes enſuite Madame Riding, qui nous avoit promis de revenir à la Caverne.

Elle vint au milieu de la nuit; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours, pour éviter les ſoupçons de ſes Domeſtiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Milady Axminſter. En allant, je renouvellai la converſation que j'avois eu la veille avec elle, & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il penſoit de ſa propoſition. Il le fit librement. Elle confeſſa, qu'elle n'avoit point aſſez conſidéré les raiſons qui devoient m'arrêter; & elle admira la bonté de Mylord Axminſter, qui ſe rabaiſſoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet Ami généreux, voulant m'être utile de toutes maniéres, lui demanda ſi elle pouvoit nous procurer un cheval, des fleurets, & divers autres inſtrumens d'éducation, dont il vouloit m'aprendre l'uſage. Elle lui promit ce qu'il deſiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après; de ſorte que dans la plus deſerte & la plus horrible de toutes les ſolitudes, je trouvai par la générosité de ce Seigneur, des exemples & des leçons, qui égaloient ce que j'aurois pû eſpérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Milady. Elle étoit prevenuë ſur notre arrivée, &

ſur le caractére de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié naiſſent tout d'un coup, entre les cœurs qui ſe reſſemblent par la bonté. Milady étoit dans ſa langueur ordinaire. Si la converſation fut tendre & affectueuſe, elle fut triſte. Mylord n'étoit point capable de conſerver ſa fermeté auprès de ſa chére Epouſe ; & nous ne l'étions pas non plus de le voir ſi affligé, ſans prendre une vive part à ſa douleur. Il tira Madame Riding à l'écart ; & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'eſprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle penſoit de la ſanté de ſon Epouſe. Elle lui répondit avec ingénuité, qu'elle auguroit mal de ſon extrême affoibliſſement ; & que, ſans connoître la cauſe de ſa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajoûta, qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus ſain, pourroit contribuer à la rétablir ; & elle lui offrit ſa maiſon pour elle, en le preſſant avec beaucoup d'inſtances de l'accepter. Il ne paroiſſoit point éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une choſe difficile, d'y faire tranſporter Milady dans un caroſſe, & de feindre que c'étoit une Amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit queſtion que d'y faire conſentir cette Dame affligée, qui étoit trop idolâtre de ſon Epoux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas : il apréhendoit même de lui cauſer quelque chagrin, par une telle propoſition. Cependant, il la lui fit. Mais, qu'il avoit eu raiſon de craindre de l'affliger trop, en la faiſant ! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arroſa ſa main, qu'elle prit entre les ſiennes. Il ſembloit que ſa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais ſa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laſſez-vous ? encore un moment, & vous ſerez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombérent des yeux à nous-même, en voyant les ſiennes qui ne ceſſoient point de couler ; & Mylord Axminſter, auſſi touché qu'elle & que nous tous enſemble, demeuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding qui étoit la cauſe innocente de tout ce trouble, prit la parole pour en faire des excuſes à Milady, & la prier de pardonner ſon imprudence à ſon zèle.

Cette viſite néanmoins produiſit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau reméde contre l'excès de ſa triſteſſe, dans l'agréable converſation de Madame Riding ; & à Milady des ſecours qu'elle n'avoit pu recevoir ſi facilement juſqu'alors. Madame Riding laiſſa paſſer peu de nuits ſans les venir voir de la même maniére, ou ſans leur envoyer à l'un & à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur ſanté ou à leur conſolation. Pour moi dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminſter, je reçus auſſi continuellement de nouveaux témoignages de la ſienne. Nous devinmes inſéparables. Son zèle pour mon inſtruction ne ſe relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois, des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'apercevois moi-même ſenſiblement le changement de mes maniéres. Quoïque l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'aprenois à monter à cheval & à me ſervir de diverſes armes; je me formois à la bonne grace du corps; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoiſſois de plus en plus, qu'il manque quelque choſe aux ſciences les plus ſolides, & même à la vertu, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées de quelque ſçavoir vivre & de cet air de politeſſe qui les rend doux & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes ſentimens, ſervit beaucoup à hâter le ſuccès des ſoins de mon illuſtre Maître. C'eſt une circonſtance de ma vie que je veux expliquer avec ſoin, parce que quelque legére qu'elle ait été dans ſon origine, elle a donné depuis naiſſance à des événemens ſi conſidérables, qu'ils compoſent la partie la plus intéreſſante de mon Hiſtoire.

Je vivois ſi familiérement avec Mylord Axminſter & ſon Epouſe, que je me regardois moins comme un Etranger, que comme leur propre Fils. Mon tems ſe paſſoit à recevoir les inſtructions de Mylord, ou à deſennuyer Milady par la lecture d'un bon Livre, ou à donner moi-même à leur aimable Fille quelque teinture des ſciences qui peuvent convenir à ſon ſexe. Elle s'apelloit *Fanny.* Cette jeune perſonne avoit une extrême avidité d'aprendre. Son âge ne paſſoit point encore dix ans; mais rien n'ouvre tant l'eſprit que l'infortune. Elle avoit déja une pénétration, qui la faiſoit entrer tout-d'un-coup dans le ſens de mes diſcours & de ſes lectures. Elle ne recevoit rien dans ſa mémoire, qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refuſé d'aprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De ſorte que toutes ſes idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande juſteſſe d'eſprit, & une facilité ſurprenante à s'exprimer. J'admirois ſes talens naturels, & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela, d'une douceur admirable, & d'une ſenſibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faiſoit arracher le plus haut prix à mes ſoins. Sa reconnoiſſance ſe déclaroit à tous momens, par ſes careſſes innocentes, & par ſes remerciemens tendres & flâteurs. Je lui renouvelois mes leçons pluſieurs fois le jour; & quoiqu'à dix ans une fille ceſſe en quelque ſorte d'être un enfant, je la careſſois moi-même ſans précaution. Je la prenois ſouvent ſur mes genoux, je l'embraſſois avec cette innocence ingénuë qui ne penſe pas même à s'allarmer. Je tins aſſez longtems

tems la même conduite, ſans y avoir fait une ſeule fois réflexion. Cependant, il s'allumoit pendant ce tems-là un feu ſecret dans mes veines, que je ſentis avant que d'en connoître la nature. Les premiéres lumiéres que j'en eus, me vinrent d'une eſpéce de frémiſſement que j'éprouvois à ſon aproche, & qui ſe changeoit enſuite en un ſentiment délicieux lorſque je l'avois ſur mes genoux. Je ne pouvois me réſoudre à la quitter, lorſque je la tenois dans cette tendre poſture. Je l'aprochois de mon cœur, comme naturellement, & ſans réflexion. Il me ſembloit qu'il s'ouvroit pour la recevoir; il ſe renfermoit enſuite triſtement lorſqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque choſe auprès de moi, je perdois inſenſiblement l'attention que je devois à ſa lecture. Je tombois dans une diſtraction profonde, dont je revenois ſans pouvoir me rapeller de quoi j'avois eu l'eſprit occupé. Je me ſurprenois, les yeux attachez languiſſamment ſur elle, & je les baiſſois tout d'un-coup, avec une eſpéce de honte. Je me demandois enſuite avec étonnement ce qui pouvoit la cauſer. Bien-tôt, je ne fis plus un pas ni au-dehors ni au-dedans de la Caverne, ſans avoir ſon image inceſſamment préſente. Je la voyois en ſonge; je me trouvois plein de ſon idée en m'éveillant, & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle: là, j'écoutois attentivement tout ce qu'elle diſoit. J'étois ému du ſon même de ſa voix.

Tout ce qu'elle avoit touché me ſembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin, l'amour n'a point de ſymptôme que je n'euſſe éprouvé avant que de m'apercevoir que j'étois effectivement la proye de cette violente maladie. Ce n'eſt pas que je n'euſſe apris par mes lectures, & par le récit de diverſes Hiſtoires, qu'il y avoit une paſſion de ce nom; qu'elle étoit dangéreuſe, & que ſouvent l'on s'en trouvoit atteint ſans l'avoir prévuë, & ſans pouvoir s'en garantir: mais comme les ſentimens ne ſe repreſentent point par les idées, il me falloit de l'expérience pour les ſçavoir connoître. Je l'acquis ainſi, dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats & de ma réſiſtance. J'avouë naturellement, que ſi l'amour eſt une tache pour la ſageſſe, c'eſt injuſtement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une eſpéce de ſurpriſe; mais je ne m'effrayai point de l'y apercevoir. J'étois perſuadé, ſuivant les principes de la Philoſophie de ma Mere, que les mouvemens ſimples de la nature, quand elle n'a point été corrompuë par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimez, mais ſeulement d'être réglez par la raiſon. Loin donc de me reprocher de la foibleſſe, ou de ſentir quelque honte de ma défaite, je confeſſe que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle maniére j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit paſſée triſtement dans la ſolitude. A peine m'étois-je aperçu que j'euſſe un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le ſentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques, & toûjours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendreſſes de la nature, car ma Mere étoit Philoſophe juſques dans ſes careſſes & ſon affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais ſoûri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers ſentimens de l'amour. O Dieu! m'écriai-je, après quelques réfléxions qui me firent découvrir la véritable ſituation de mon ame, je ne ſçais à quoi vous me deſtinez; mais ce que j'éprouve ne ſçauroit être un effet de votre haine, ni un préſage de mauvaiſe fortune: c'eſt la félicité même qui ſemble ſe répandre tout d'un-coup dans mon cœur. Comment ais-je pu ignorer juſqu'à préſent que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes ſe plaignent-ils donc tant de la nature? Cependant, ajoûtai-je en moi-même, allons bride en main. L'amour eſt une charmante paſſion, je le ſens bien; c'eſt une paſſion innocente, du moins par raport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître, & qui ai vécu juſqu'à préſent avec aſſez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puiſſe venir d'une mauvaiſe ſource. Mais on dit que c'eſt une paſſion dangereuſe qui a beſoin d'un frein continuel ; que ſi elle manque d'être ainſi retenuë, elle endort la vertu peu-à peu lors même qu'elle eſt en bonne intelligence avec elle ; & qu'elle la trahit & la ruïne à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La premiére, ſera de conſerver toujours ce ſoin exact de la régler, puiſqu'il eſt ſi néceſſaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je ; car quel ſeroit le fruit de mes études & des inſtructions de ma Mere, ſi je n'en tirois aſſez de force pour obtenir quelque empire ſur moi-même ? Je trouverai ſans ceſſe dans mes Livres, dans mes réflexions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude ſervira, s'il ſe peut, à me rendre ſage ; & l'amour, à me rendre heureux Une autre précaution que je veux prendre, & qui peut me raſſurer ſeule contre toutes ſortes de défiances, c'eſt de découvrir naturellement mes diſpoſitions à Mylord Axminſter. Je veux qu'il ſoit mon Juge. Il aime ſa Fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour ; ſes conſeils ſerviront de régle à ma conduite & à mes ſentimens.

Telles furent mes premiéres réſolutions. Je les conſidérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent ſages & vertueuſes. J'étois aſſuré qu'elles étoient ſincéres. Je n'eus pas le moindre ſcrupule après cela ſur ma paſſion, & je retournai avec empreſſement à la chambre de Milady, pour y goûter la ſatisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me ſembloit, qu'après cet examen de mes ſentimens, j'allois me trouver moins embarraſſé avec elle, & la careſſer avec plus de liberté que jamais. J'entrai. Mais ſi je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un ſentiment d'amour, j'ignorois encore les bizarres effets de cette paſſion. L'air ouvert & familier avec lequel je me diſpoſois à aborder l'aimable Fanny, m'abandonna lorſque je fus auprès d'elle, & qu'elle eût jetté ſes regards ſur moi. Je demeurai muet & tremblant, ſans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon deſſein avoit été de l'embraſſer, ſelon ma coutume; je ſentis que je manquois de hardieſſe, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéïr. Elle s'aperçut du trouble qui paroiſſoit dans mes yeux, & l'attribuant peut être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir par ſes careſſes. Ses mains n'eurent pas plûtôt touché les miennes, que mon viſage ſe couvrit d'une rougeur extraordinaire, comme ſi c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de reſpect & de réſerve, qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes maniéres. Elle me demanda la cauſe de cette aparente froideur; qu'elle prenoit pour triſteſſe; & elle fut étonnée de me voir auſſi embarraſſé dans ma réponſe, que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de ſortir preſque auſſi-tôt, & d'aller me promener ſeul à l'entrée de la Caverne, pour m'éclaircir ſur mes propres diſpoſitions, & chercher la raiſon d'un ſi étrange changement. Suis-je déja guéri de l'Amour? diſois-je en moi-même: eſt-ce-là cette paſſion que je croyois ſi tendre & ſi ardente, & dont je me promettois tant de douceurs? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais aſſurément: car il n'y a que la haine qui puiſſe inſpirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en ſa preſence. Je ſuis tout différent des autres hommes; je ſuis un monſtre, comme je l'ai penſé autrefois; car il n'eſt pas naturel qu'on puiſſe paſſer ainſi tout d'un-coup, de l'amour à la haine. Je retombai là-deſſus dans toutes les idées que j'avois euës autrefois de mon caractére, & je me plaignis long-tems de la Nature, beaucoup plus que de la Fortune. Après toutes mes plaintes, je ne ſentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fût diminué. Au contraire, mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée ſi bruſquement, & de ce que j'avois ſi mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma ſanté. Une vive impatience me prit de retourner à ſa chambre, & de me jetter à ſes pieds pour les baiſer mille fois. J'y allois ſans me donner le tems d'examiner ces nouveaux ſentimens, & ſans me demander pourquoi je penſois à me jetter à ſes pieds,

pieds, plûtôt qu'à l'embraſſer comme j'étois accoutumé : mais ayant aperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la Caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me cauſa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de ſuivre le mouvement de mon cœur. Je réſolus en l'apercevant de lui découvrir ma ſituation, comme je me l'étois propoſé. J'allai vers lui, & je le priai de faire encore un tour de promenade avec moi. Il y conſentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout d'un coup, & je me trouvai preſque auſſi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord, qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque choſe à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été ſurpris de mon ſilence. Il me fut impoſſible de m'empêcher de rougir; & ne me trouvant point aſſez de hardieſſe pour parler, je laiſſai échaper malgré moi quelques ſoupirs, qui trahiſſoient l'inquiéte diſpoſition de mon ame. Il me demanda avec empreſſement, à quoi il devoit les attribuer ? A rien, lui disje triſtement. Ce fut en vain qu'il me ſollicita de lui en aprendre davantage. Je recueillis mon eſprit & mes forces; mais ce ne fut que pour lui faire perdre la penſée que j'euſſe eu deſſein de l'entretenir d'autre choſe que de matiéres indifférentes. Il rentra dans la Caverne. Je demeurai ſeul dehors pendant quelques momens pour m'interroger

ger encore ſur cette avanture, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cauſe, ni de nom. Y eut-il jamais rien de ſi étrange, diſois-je? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la Nature, ſi ce n'eſt pour m'exprimer? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord, que je l'avois prié de s'arrêter? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démelé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu; & cet éclairciſſement jetta auſſi quelque lumiére ſur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je auſſi-tôt ayons recours à ma régle. S'il eſt vrai que tous mes ſentimens naturels ſont encore droits & bien ordonnez, celui-ci doit avoir une cauſe juſte qu'il faut tâcher d'aprofondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions: & comme la ſimplicité de mon eſprit n'empêchoit pas que je ne l'euſſe, s'il m'eſt permis de le dire, aſſez juſte & aſſez pénétrante, je découvris à la fin, que la honte que j'avois eu de m'expliquer avec Mylord Axminſter, avoit été non ſeulement juſte; mais l'effet, quoique d'une maniére envelopée & confuſe d'un principe de raiſon & d'équité que j'euſſe dû ſuivre de même, ſi j'y euſſe fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frapé, en y réfléchiſſant de la diſproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naiſſance & ſon rang l'élevoient infiniment au deſſus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwel; combien moins, n'étant que le Fils de ſa Maîtreſſe ? Il eſt vrai que nous étions Compagnons d'infortune ; mais le point qui faiſoit notre différence, étoit attaché à nos perſonnes. C'étoit ma crédule groſſiéreté, qui m'avoit fait illuſion, en ne me faiſant enviſager que ſa bonté & ſon amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cauſe, la timidité que j'avois euë auprès de ſa Fille, c'eſt-à-dire, à un reſpect ſecret & naturel, qu'une haute naiſſance s'attire, & dont je n'avois pu me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant groſſiérement ma paſſion. Je me trompois, peut-être, par raport à elle ; ou du moins, je n'attribuois mon ſilence qu'à la moitié de ſa cauſe, lorſque je l'attribuois au ſeul reſpect que m'avoit inſpiré la grandeur de ſa naiſſance : ma tendreſſe, ſans doute, y avoit eu la meilleure part. Mais ſi j'étois capable alors de raiſonner juſte ſur les idées de l'Ordre, j'étois trop novice encore en fait de ſentimens, pour ſçavoir qu'un véritable amour inſpire plus de reſpect pour une Bergére aimée, que la nobleſſe du ſang pour la premiére Princeſſe du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premiéres idées. Elle me fit balancer d'abord, ſi mon amour lui même n'étoit pas contraire à l'Ordre, & par conſéquent au Devoir & à la Vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, ſi j'euſſe cru n'y pouvoir ſouffrir ma paſſion ſans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un ſincére examen, que les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit aſſez fort pour preſcrire contr'eux ; que l'Amour en étoit un des plus ſacrez, puiſqu'il eſt comme l'ame de tout ce qui ſubſiſte ; & qu'ainſi tout ce que la raiſon ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui étoit d'en interdire certains effets, ſans pouvoir jamais le condamner dans ſa ſource. Je me réſolus, ſur ces fondemens, à ne point combattre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendreſſe tout ce que je pouvois en eſpérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel, de ne laiſſer jamais rien échaper qui pût bleſſer l'ordre, & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux réſolutions, d'une maniére inébranlable. J'avois trop peu de connoiſſance de la nature du cœur, pour prévoir ce que me coûteroit un jour ma conſtance à les obſerver ; mais c'étoit aſſez que j'euſſe reconnu mon devoir, pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le ſuivre.

Le premier fruit de mes réſolutions fut de me faire mettre plus de réſerve & de circonſpection dans mes maniéres, ſoit à l'égard de Mylord, ſoit avec ſon aimable Fille. Selon mon projet, il ne devoit jamais s'apercevoir des ſentimens que j'avois pour elle ; & je ne devois les laiſſer connoître à elle-même, que par des ſoins & des ſervices, plus ardens peut-être, & plus aſſidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent ; mais moins déclarez que ceux d'un amant à qui l'eſpérance eſt permiſe. Je condamnai ma langue à un éternel ſilence. Ce que j'avois éprouvé me faiſoit croire qu'elle n'auroit point de peine à le garder. Je retournai dans la caverne, après m'être affermi dans ces ſpéculations, & j'en commençai auſſi tôt la rigoureuſe pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant, mais d'un air plus compoſé & plus ſérieux. Je retranchai l'exceſſive familiarité avec laquelle j'en avois uſé juſqu'alors : il me ſembloit que mes careſſes avoient changé de nature avec mes ſentimens, & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zèle pour ſon inſtruction ne fit qu'augmenter ; mais les ſoins que j'y aportois ne pouvoient trahir leur cauſe, parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoiſſance que j'avois pour les ſiens. Cependant comme il étoit clairvoyant, & que de mon côté je n'étois pas aſſez habile pour prendre cet air aiſé ſans lequel on ne ſoutient pas long-tems un perſonnage contrefait, il découvrit par ma contrainte, que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire Il me preſſa de lui ouvrir mon cœur. Ses inſtances furent ſi tendres, qu'elles penſérent plus d'une fois m'arracher mon ſecret. J'eus la force, néanmoins, d'y réſiſter. Il ſe paſſa preſque un an entier, pendant lequel j'obſervai conſtamment la

G 2

même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ſes charmes, je me livrois en ſecret au plaiſir de l'aimer, & la ſeule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Milady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur, en finiſſant ſes langueurs & ſes peines. C'en étoit une auſſi pour le Vicomte; car les continuelles ſouffrances d'une Epouſe ſi chére rendoient ſa vie ſi triſte & ſi malheureuſe, qu'on auroit eu peine à le trouver un ſeul moment tranquile. Cependant il ſentit auſſi vivement ſa perte, que s'il eût perdu tout ſon bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconſolable. Les bons offices de Madame Riding, & les ſoins de ſa Fille & les miens, adoucirent peu à-peu les amers ſentimens de ſon ame. Nous le fîmes conſentir à ſouffrir la vie; & pour achever de le guérir, Madame Riding lui propoſa de quitter cette ſombre demeure, où depuis ſi long-tems il n'avoit pas ceſſé de s'affliger. Il n'étoit pas queſtion de retourner à Londres, ni de penſer à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwel n'étoit pas éteinte: le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume après l'affaire de Windſor, que pour ne pas abandonner ſon Epouſe qui n'étoit pas en état de le ſuivre, Madame Riding le preſſa de quitter un ſéjour qui convenoit auſſi peu deſormais à la ſituation de ſon eſprit, qu'à celle de ſa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne Amie, en vous voyant partir avec votre Fille & Cléveland : mais c'eſt votre intérêt qui le demande. Je vous conſeille de ſuivre le parti que je propoſois à Cléveland, il y a un an ; c'eſt-à-dire, de paſſer en France, où l'on aſſure que le Roi Charles eſt à preſent. Il reverra volontiers de ſi illuſtres Serviteurs, & vous aurez du moins auprès de lui un aſyle agréable. Mylord Axminſter ne goûtoit point d'abord cette propoſition. La haine qu'il conſervoit encore pour la vie, lui faiſoit ſouhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre ſolitude, & auprès du tombeau de ſon Epouſe. Pour moi, qui trouvois dans ſa preſence & dans celle de ſa Fille de quoi borner tous mes deſirs, il m'étoit indifférent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de ſuivre ces deux chéres perſonnes. Je le laiſſai raiſonner ſur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ſes ſentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attenduë, il la preſſa de quitter elle même l'Angleterre avec nous. Il lui repreſenta que dans les diſpoſitions où elle étoit à l'égard de Cromwel & de la Tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuſe Patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juſte & des jours plus heureux. Quelque qu'y puiſſe être notre fortune, nous le partagerons avec vous. Vous ſervirez de

Mere à ma Fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la conſidération que méritent votre bonté & les ſervices ineſtimables que vous avez rendus à ma triſte famille. Je joignis mes priéres à ſes ſollicitations. Elle ſe rendit, après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupez que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voiſins, pour y chercher la commodité du premier Vaiſſeau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'eſt qu'à deux milles d'Exceſter. Nous loüâmes ſa ſageſſe d'être allé directement dans ce petit Port, parce que nous avions moins à craindre d'y être expoſez aux recherches des Emiſſaires de Cromwel. Mylord Axminſter & Madame Riding y firent tranſporter en ſecret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choſes ſe diſpoſérent ſi heureuſement, que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner ſans obſtacle Topsham & le Vaiſſeau. Ainſi notre réſolution fut preſque auſſi tôt exécutée, que conçuë.

* * *

HISTOIRE
DE Mr
CLEVELAND.

LIVRE SECOND.

NOUS n'abandonnâmes point ſans regret notre chére Caverne ; le ſéjour, à la vérité, de notre triſteſſe ; mais en même-tems l'aſyle de nos malheurs, & la ſource de notre ſalut. Nous y laiſſâmes le Vicomte & moi, deux monumens précieux, dont nous devions conſerver le ſouvenir plus d'un jour. Il y avoit enſéveli le corps de ſon Epouſe, comme j'avois fait celui de ma Mere. Ce ne fut pas ſans avoir arroſé leurs tombeaux de nos larmes, que nous quittâmes ce lieu deſert, ni ſans recommander aux Génies tutélaires qui nous y avoient porté ſi longtems, de veiller à leur défenſe, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répéte : malgré la reconnoiſſance

qui m'attachoit inſéparablement à la fortune du Vicomte, & malgré la paſſion même que j'avois pour ſa Fille & qui me faiſoit trouver tant de douceur à la ſuivre, je ne pus me défendre d'un vif ſentiment de triſteſſe, le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pû l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impreſſion que faiſoit déja ſur moi la penſée du nouveau genre de vie que j'allois commencer : mais en examinant de plus près la diſpoſition de mon ame, je crus y découvrir quelque choſe de plus ſérieux qu'un ſimple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une triſteſſe ſuperficielle, que le même moment peut voir naître, & diſſiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois, en ſoupirant, le lieu tranquile d'où j'étois prêt à m'éloigner ; ſemblable à un Matelot qui eſt obligé de quitter le Port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de ſe tourner vers l'eſpace immenſe des mers, où il eſt peut-être attendu par un triſte naufrage : ma vie avoit commencé trop malheureuſement, pour m'attendre dans la ſuite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma Mere, & celui du Vicomte qui ſubſiſtoit devant mes yeux, étoient deux préſages ſiniſtres qui m'annonçoient ma deſtinée: Je voyois en général & confuſément, mille raiſons de craindre, pour une ſeule d'eſpérer. Où vais-je ? dans quelles vuës ? avec quel eſpoir? Telles étoient les queſtions que je me fis cent fois à moi-même, le jour de notre départ ; ſans qu'il s'offrît rien à mon eſprit pour y ſervir de réponſe. Je comptois ſur l'aſſiſtance certaine de Mylord Axminſter ; mais ſes eſpérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pû voir, qui me ſuggéroit ces difficultés : elles venoient de quelque ſolidité d'eſprit, que j'avois reçûe de la nature, & qui me faiſoit raiſonner ſur les poſſibilités, dans les choſes que je ne connoiſſois point par elles-mêmes, faute d'uſage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'eſt vous, dis-je au Ciel après ces réflexions, qui me faites preſſentir ainſi les peines dont je ſuis menacé, joignez du moins le ſecours à vos avertiſſemens, & ne m'expoſez point à des maux qui ſurpaſſent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je ſçai que j'ai reçu de vous, de la droiture & de la raiſon ; j'eſpére de vous en rendre un compte fidèle. Si j'ai beſoin de quelque choſe au-delà, c'eſt de vous encore qu'il faut que je le tienne ; & je vous le demande.

Je fis le chemin juſqu'à Topsham, uniquement occupé de ces penſées. On mit à la voile preſque auſſi-tôt. Nous étions ſur un Vaiſſeau Nantois qui devoit s'arrêter à Breſt, où nous avions deſſein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout-d'un-coup vers le ſoir, & le tems devint ſi gros, que nos Matelots nous firent craindre une furieuſe tempête. Telle devoit être la premiére faveur qui m'étoit préparée par la Fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui aprendre le nom & le rang de Mylord Axminſter. Il s'étoit ſervi de cette connoiſſance, pour faire mille civilités à ce Seigneur; de ſorte que commençant à apercevoir quelque danger, il vint le prier; lui & nous qui avions l'honneur de l'accompagner, de deſcendre dans l'endroit le plus ſûr du Vaiſſeau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugiſſement des vagues, & l'ébranlement du Vaiſſeau, nous faiſoient juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur, étoit la paſſion qui régnoit dans mon ame; car je n'avois point d'autre inquiétude, que celle que je ſentois pour Fanny. Elle étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les raſſurer par ſes diſcours; & moi je m'occupois à raiſonner intérieurement ſur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En conſidérant toutes les parties du Cabinet où nous étions, j'aperçus une longue corde, qui me fit ſouvenir auſſi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lû dans mes livres, & de l'adreſſe avec laquelle un heureux Epoux s'étoit ſervi de cet inſtrument pour ſauver ſa vie & celle de ſon Epouſe. Je m'en ſaiſis ſans affectation, & je la mis dans ma poche. Le Capitaine entra preſque au même moment. Il dit au Vicomte, d'un air allarmé, que c'étoit fait de ſon Vaiſſeau; qu'il ne pouvoit réſiſter dix minutes à la tempête ; qu'il falloit ou ſe préparer à la mort, ou ſonger à s'en défendre par quelque réſolution hardie. Madame Riding & Fanny tombérent ſans connoiſſance à cette triſte déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine : de deux Chaloupes que j'ai ſur le Vaiſſeau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon Lieutenant y entrera avec vous; elle eſt déja en mer : hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à ſon Valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme peſante, & de l'aporter à la Chaloupe. Il vouloit ſe charger lui-même de ſa Fille : Je m'en étois ſaiſi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laiſſez-moi périr en la ſauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai ſur le pont. Jamais fardeau ne parut plus leger. L'extrême agitation du Vaiſſeau ne m'empêcha point de deſcendre heureuſement dans la Chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze, en comptant le Lieutenant, deux Rameurs, nos Valets & deux Femmes qui ſervoient Fanny & Madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du Vaiſſeau. Nous n'avions point d'autre lumiére, que celle d'une mauvaiſe lanterne. Le vent ſouffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots qui s'élançoient cent pieds au-deſſus de nos têtes, & qui retomboient ſur nous avec violence. Je ne voulus point me deſſaiſir de Fanny, quelques inſtances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois ſerrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ſes enfans. Il n'étoit plus queſtion, ni de reſpect, ni de bienſéance : l'amour ſeul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoiſſance, ou ſi elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un ſi horrible danger la lui faiſoit perdre auſſi-tôt. Comme la tempête ne paroiſſoit pas diminuer, je réſolus d'employer la corde que j'avois aporté, à l'uſage auquel j'avois eu deſſein de m'en ſervir. Ce fut le Ciel même qui m'inſpira cette penſée, ſans laquelle s'étoit fait abſolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde ; je me liai de même ; & j'attachai l'autre bout à la Chaloupe : de ſorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la Chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou ſix pieds, & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon eſpérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je ſerrés avec beaucoup de ſoin, qu'une vague épouventable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente ſecouſſe à la Chaloupe. La Femme-de-chambre de Madame Riding s'élança vers moi, dans un tranſport de frayeur. Le mouvement de la Chaloupe redoublant ſa précipitation, elle tomba dans la mer, & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chute fut ſi prompte, & les ténèbres d'ailleurs étoient ſi épaiſſes, qu'on ne s'aperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l'onde amére. La Femme-de-chambre périt. Pour moi, je fus quelque-tems ſans connoiſſance: mais l'agitation continuelle que je reconnois de la Chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, les ſauts mêmes qu'elle me faiſoit faire hors de l'eau, lorſqu'un coup de vent redoubloit ſa viteſſe, ſervirent enfin à rapeler mes eſprits. J'ouvris les yeux, ſans rien apercevoir; & ce qu'on aura peine à croire, je ſentis que malgré la ſecouſſe de ma chute, malgré le choc des vagues & la perte de mes ſens, j'avois toujours conſervé dans mes bras ma chére Fanny. Je dis que je le ſentis; parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverſes épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon eſprit, pour réſiſter aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt, je me trouvois à fleur d'eau, & comme ſuſpendu par la corde entre la Chaloupe & la mer: j'avois alors quelque liberté de reſpirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit poſſible, pour lui donner la même facilité. Un moment après, j'étois comme enſéveli ſous une montagne d'eau qui rouloit ſur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau ſalée. J'eſſayai de jetter quelques cris, pour m'attirer l'attention de la Chaloupe: mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impoſſible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût aſſez forte pour nous ſoutenir, ſi la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaiſa dès la pointe du jour, & la tranquillité revint peu-à-peu ſur les flots.

On nous croyoit perdus ſans reſſource. Mylord Axminſter pleuroit ſa Fille en Pere inconſolable; & loin de ſe réjoüir de la fin du danger, il prioit le Ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le ſein de la mer. A meſure que le jour s'éclairciſſoit, il jettoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible eſpérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triſte état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer diſtinctement, tandis qu'il ſe tenoit debout dans la Chaloupe, & qu'il ſembloit nous chercher en promenant au loin ſes regards. Je m'efforçois de crier : ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit ſi épaiſſe & ſi mêlée de ſable, que quand il eût pu s'imaginer que nous étions proches de lui & à portée de recevoir un prompt ſecours, il ne lui auroit pas été facile de nous apercevoir avant que les ténèbres fuſſent entiérement diſſipées. Il me vint à l'eſprit de lever pluſieurs fois la main. Le Lieutenant fut le premier qui me découvrit; & ſe baiſſant promptement, dans l'eſpérance de pouvoir atteindre juſqu'à moi avec la ſienne, il fut ſurpris de voir une corde tendue, qui paroiſſoit aboutir à quelque choſe. Il la tira auſſi-tôt, & m'ayant amené ſans peine juſqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre, moi & mon cher fardeau, dans la Chaloupe. Cette action ſe fit ſi promptement, que Mylord Axminſter, qui avoit le dos tourné, & qui conſidéroit la mer d'un autre côté, n'eût point le tems de s'en apercevoir. Le Lieutenant s'écria, Mylord ! le Ciel vous rend votre Fille. Sa ſurpriſe ne peut être repreſentée. Il ne ſçavoit s'il en devoit croire ſes yeux, ni de quelle maniére il falloit expliquer ce miracle. Cependant, comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'oſa ſe livrer tout-d'un-coup à la joye Il voulut d'abord la prendre entre ſes bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la Chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut aſſez de peine à l'en tirer ; parce que tous mes eſprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis, qu'ils furent pendant quelque-tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoiſſance. Pour moi, j'en conſervois encore un peu, à mon entrée dans la Chaloupe; mais je ne tardai point à la perdre. On nous rapela néanmoins à l'un & à l'autre, en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'eſpérer. J'ouvris les yeux, & ma premiére curioſité fut de ſçavoir ſi Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi, lorſque je fis cette queſtion; car ſon amitié lui fit partager également ſes ſoins entre ſa Fille &

moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques ſignes de vie, & qu'il commençoit à bien eſpérer d'elle. En effet, elle revint peu-à-peu, après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bien-tôt ſi paiſible, qu'il ne nous reſtoit à craindre nul danger; le jour étant arrivé tout-à fait, nous découvrîmes les Côtes de France, dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fuſſions ſi proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voiſin. La connoiſſance qu'il avoit de cette mer, lui fit apercevoir que nous n'étions pas éloignez d'un petit Port de Normandie, qu'on apelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ſes Matelots.

Nous fûmes en un moment à la vûe des clochers de la Ville. Mais il ſe trouva malheureuſement que la marée commençoit à ſe retirer. La riviére étant étroite, & le reflux par conſéquent fort rapide, nous courions riſque d'être expoſez à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer; ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte; moins par la crainte d'un nouveau péril que par la peine qu'il reſſentoit de ſe voir dépourvû de tous les ſecours qui étoient néceſſaires au rétabliſſement de Fanny. Tandis qu'il ſe plaignoit de la rigueur du Ciel, & qu'il excitoit nos deux Rameurs à redoubler leurs efforts pour ſurmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit Vaiſſeau qui ſortoit de la riviére, & qui ſembloit ſe hâter de venir vers nous. Il s'avança ſi vite, que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant, nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût ſur un Vaiſſeau différent. Il avoit vû périr le ſien par la tempête, & s'étant ſauvé dans ſa Chaloupe avec huit Matelots qui compoſoient ſon équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa généroſité & ſon attention pour Mylord Axminſter l'avoient engagé auſſi-tôt à monter ſur le premier Vaiſſeau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir ſi nous étions encore en état de recevoir du ſecours. Nous paſſâmes ſur ſon bord. Il nous remit ſur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joye, en touchant la Terre, que nous avions eu ſi peu d'eſpérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenuës qu'à demi de leur frayeur & de leur foibleſſe. On fut obligé de les tranſporter ſur des chaiſes juſqu'à l'hôtellerie. J'eus aſſez de vigueur pour faire ce chemin à pied ; mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours ſans être un ſeul moment en état d'en ſortir. Les deux Dames n'y demeurérent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la ſituation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été preſque auſſi funeſte qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié de ſon bien. De quantité de choſes précieuſes, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pu ſauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie ſur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs Valets. Nous étions ſans meubles, ſans habits & linge. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendiſſions d'abord à Roüen, pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville. Nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur Païs avec le Roi, & qui attendoient ſon rétabliſſement avec impatience. Ils nous donnérent tous les éclairciſſemens que nous demandions ſur l'état de ſa fortune, & par conſéquent ſur celle que nous avions à eſpérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit, que ſa ſuite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun; qu'il l'augmentoit lorſqu'il étoit à Paris, ou dans les Cours voiſines; mais que dans les voyages qu'il faiſoit d'un lieu à l'autre pour demander du ſecours à divers Princes & les intéreſſer dans ſa cauſe, il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois ſerviteurs; qu'il étoit réduit à cette ſimplicité d'équipage, par un beſoin preſque continuel d'argent, que ſi nous en avions à lui offrir; ou du moins ſi nous pouvions le ſuivre à nos frais, il nous verroit

roit peut-être arriver auprès de lui avec joye; mais que ſi nous le cherchions dans le deſſein de tirer notre ſubſiſtance de ſes libéralitez, on nous conſeilloit de renoncer à un voyage auſſi long qu'inutile; qu'on le croyoit parti depuis quelque-tems pour ſe rendre ſur les Frontiéres de France & d'Eſpagne, où ſe devoient tenir des Conférences pour la Paix entre le Cardinal Mazarin & Don Loüis de Haro; que la route étoit pour le moins de deux cens lieuës; & que c'étoit à nous d'examiner ſi nous étions en état d'entreprendre un chemin ſi long, avec ſi peu d'eſpérance.

Mylord Axminſter ne s'étoit fait connoſtre à ceux qui lui donnoient cet avis, que ſous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cauſe du Roi. Il les remercia ſans s'expliquer davantage. Mais loin d'en être plus refroidi dans ſon deſſein, il jugea au contraire, que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour ſe faire un chemin à l'amitié de ſon Maître, il ne pouvoit ſouhaiter de plus heureuſes circonſtances que celles qu'on lui repreſentoit. Malgré les pertes qu'il avoit eſſuyées dans notre naufrage, il lui reſtoit de groſſes ſommes en argent comptant, & il attendoit dans la ſuite des remiſes encore plus conſidérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de ſe charger du ſoin de ſes affaires, comme il avoit fait juſqu'alors. A quoi ſes richeſſes pouvoient-elles être employées plus glorieuſement, qu'au ſecours de ſon Roi? Je m'aperçus même, que cette penſée lui donnoit un air de ſatisfaction que je ne lui avois jamais vû. Il preſſa les ordres qu'il avoit déja donnez pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverſer toute la France, plûtôt que de reprendre la route de la Mer : elle eût été plus courte ; mais Fanny & Madame Riding avoient de la répugnance à s'expoſer ſi tôt à des périls dont elles ne faiſoient que de ſortir.

Je ne fus pas oiſif à Roüen, pendant que le Vicomte faiſoit travailler à ſon équipage. C'étoit quelque choſe de ſi nouveau pour moi, de marcher dans une grande Ville & de me mêler parmi les hommes, que je laiſſois paſſer peu de jours ſans me procurer ce divertiſſement. Il ne ſervit pas moins à mon inſtruction, qu'à ſatisfaire ma curioſité. Je parlois aſſez facilement la langue Françoiſe ; je l'avois apriſe dès mon enfance. Le premier uſage que j'en fis hors de la préſence du Vicomte, fut chez quelques Marchands, où je me fis conduire pour acheter diverſes bagatelles dont j'avois beſoin. Je ſçavois en général, qu'il y avoit dans les Villes un grand nombre de ces perſonnes officieuſes, qui font des amas conſidérables de tout ce qui peut ſervir à l'utilité des autres hommes, & qui ſont toûjours prêtes à les diſtribüer pour quelque ſomme d'argent, dont il eſt juſte qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandiſes. J'admirai, en entrant dans une boutique de Bijoutier, l'ordre & la variété des bijoux de toute eſpéce qui y étoient étalez. Comme je rapelois tout à mes principes de généroſité & de juſtice, je ne pus me défendre d'un mouvement de reſpect pour le Maître de la maiſon, en conſidérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la ſociété humaine, lui qui s'employoit avec tant de ſoin à ſatisfaire aux beſoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoiſſance, diſois-je, peut-on aſſez payer de tels ſervices? Mon admiration augmenta encore, lorſque je remarquai ſon empreſſement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans ſa boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me preſentoit tout ce qui pouvoit être de mon uſage. Il ſembloit qu'il devinât mes beſoins & mes inclinations. Des étuis, des couteaux, des boëtes de toutes les ſortes; mille jolis colifichets dont la vûë ſeule étoit pour moi un ſpectacle des plus agréables. Je les recevois de ſes mains, à meſure qu'il me les offroit. Je lui en demandai l'uſage, qu'il m'expliquoit auſſi tôt avec une grande facilité d'expreſſions; & je les mettois auprès de moi, pour en recevoir d'autres qu'il me préſentoit de la même maniére. Enfin, comme je ne me laſſois point de voir & d'entendre, il me demanda ſi je voulois prendre de lui toutes les marchandiſes que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux deſſus. Il y en avoit une quantité conſidérable. Je balançai ſi j'accepterois tant de choſes, dont la plûpart étoient plus

Jolies, qu'utiles. Cependant je fis réflexion, qu'il y auroit de la groſſiéreté à refuſer ce qui m'étoit offert de ſi bonne grace. Sa généroſité étoit ſi viſible dans ſes yeux & ſur ſes lévres, que je craignois même qu'il n'en vint juſqu'à me faire prendre ſes bijoux *gratis*, & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire, que j'acceptois tout; mais qu'il étoit juſte auſſi qu'il reçût de moi quelque retour d'eſtime & de reconnoiſſance. En conſcience, me répondit-il au dernier mot, c'eſt dix Piſtoles. Je craindrois la punition du Ciel, ſi je trompois un jeune Gentilhomme, & ſur tout un étranger. J'admirai de nouveau ſa droiture, & lui ayant compté les dix piſtoles, je le quittai avec mille témoignages d'une ſincére eſtime. James, qui m'accompagnoit, ſe chargea des bijoux. Je ne ſçai ſi ce fut par reſpect, ou par un autre motif, qu'il me diſſimula ſes ſentimens; mais lui ayant dit en retournant au logis, qu'il y avoit plus de probité qu'on ne penſoit parmi les hommes, & que je venois d'en avoir un exemple; il ſe contenta de me répondre, qu'il s'en trouvoit quelquefois, même parmi les Marchands.

Mylord Axminſter & Madame Riding étoient au logis, lorſque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James portoit, & de leur aprendre ce que je penſois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adreſſé. Je leur fis ſi naturellement l'éloge de ſa bonté, qu'ils ne purent s'empêcher de ſe regarder en riant, auſſi ſurpris de mon diſcours, qu'ils l'étoient déja de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté : dix piſtoles, répondis je. Il eut peine à me croire. Je l'aſſurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puiſque le Marchand avoit atteſté ſa foi & ſa conſcience. Cependant il étoit ſi manifeſte qu'elles ne valoient pas le tiers de cette ſomme, que Mylord, qui devoit connoître le fond de ma bourſe, puiſque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laiſſer compter ce qui me reſtoit d'argent. Peut-être avez-vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoyes, quoique je vous l'aye apriſe avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me reſtoit, & il ne trouva mon raport infidéle qu'en un point ; c'eſt qu'au lieu de dix piſtoles que je croyois avoir données, le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occaſion, non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien perſuadé que je n'eſtimois pas plus que lui ; mais de m'inſtruire de mille choſes qui ne s'aprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'euſſe été trompé ſi groſſiérement. N'en rougiſſez pas, me dit-il, votre ignorance à un égard eſt moins honteuſe pour vous, que pour ceux qui peuvent vous tromper ; parce ce que vous ne vous défiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu l'occaſion de les connoître. C'eſt le malheur & la honte des hommes, ajoûta-t'il avec beaucoup de ſageſſe, qu'on ait beſoin d'un autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour ſçavoir vivre & ſe conduire avec eux. Ce n'eſt pas aſſez pour un honnête homme, de plaindre ou de mépriſer ceux qui ne lui reſſemblent pas; il faut qu'il ſçache ſe défendre de leurs artifices. Comme il y a une ſcience qui enſeigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui aprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque; mais un peu d'uſage vous en aura bien-tôt inſtruit. Je lui répondis, que mon regret n'étoit pas préciſément d'avoir été trompé; mais de l'avoir été par les aparences de la bonté & de la vertu. Vous le ſerez plus d'une fois, reprit-il, ſi vous en jugez toûjours à la premiére vûë. Cette ſcience dont je vous parle, & qui vous eſt néceſſaire, conſiſte juſtement à diſtinguer les dehors qui ſont ſouvent trompeurs, ou à ſe tenir du moins dans une défiance raiſonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adreſſe & quelque ſoin que le vice ſe déguiſe, il ne ſoutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de marques qui lui ſoient communes avec la vertu, & la différence ne coute guéres à apercevoir. Le Vicomte ajoûta, que les régles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes : mais qu'à l'egard des Marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à ſuivre; que la fraude & la ſupercherie étoient comme paſſées en uſage dans cette profeſſion, ce qui les rendoit moins dangereuſes; que trompeur & Marchand étant deux mots ſynonimes, dont le ſens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique ſans être armé de précaution; qu'il n'arrivoit d'être trompé, qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit inſtruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aiſé de l'apliquer à mille occaſions qui renaiſſoient tous les jours. Si j'étois aſſez ſimple pour être facile à tromper, j'avois reçu du Ciel aſſez de bon ſens pour ne l'être qu'une fois; c'eſt-à-dire, que réfléchiſſant ſur tout ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumiéres dont je me ſervois utilement dans les mêmes circonſtances.

Pour ce qui regardoit les cinq piſtoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, Mylord Axminſter s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les reſtituer. Il me conſeilla de retourner chez lui ſur le champ. J'y allai; mais la ſeule ſatisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilitez. Il m'aſſura qu'il n'avoit rien reçu de trop, & que

que nous étions tous deux trop juſtes dans nos calculs, pour avoir commis une erreur ſi conſidérable.

Quoique je connuſſe tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je ſentois néanmoins une eſpéce de honte, lorſqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occaſion que je n'avois pas prévuë. Le Vicomte qui me regardoit comme ſon Fils, & qui auroit été bien aiſe de me voir défait de quantité de choſes qui étoient encore à reformer dans mes idées & dans mes maniéres, me preſſoit de ſortir ſouvent, & de viſiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'inſinuer dans ſes compagnies, & il ſe faiſoit un plaiſir d'entendre les obſervations que je ne manquois pas de faire ſur tout ce qui s'étoit preſenté à mes yeux. Il demeura même à Roüen, dans cette vûë, plus long-tems qu'il ne s'étoit propoſé. Comme il ignoroit la Langue du Païs, il ne pouvoit le connoître, me diſoit-il, que ſur mes relations; & me priant de lui raporter juſqu'aux moindres bagatelles que j'avois obſervées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur, ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre ſoupçon de la tendreſſe que j'avois pour ſon aimable Fille, il s'étoit aperçu que mon reſpect pour elle me rendoit extrêmement ſoumis à toutes ſes volontez:

lontez : il ſe ſervit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il deſiroit dans ma perſonne, il lui ordonna de me railler agréablement, lorſqu'il m'échaperoit quelque ſimplicité en ſa préſence ; & elle s'en acquitta d'une maniére qui réüſſit au-delà de ſes eſpérances. Je ne conçus pas d'abord aiſément quel étoit le deſſein de Fanny ; & ſurpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cauſe de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flâtai même qu'à l'envie de ſuivre les ordres de ſon Pere, que je regardois comme ſa premiére vûë, elle joignoit une ſecrette reconnoiſſance pour mes ſoins, qui lui faiſoit ſouhaiter de me voir bien-tôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un aiguillon, qui me donna plus de zèle que jamais à chercher les occaſions de m'inſtruire. Je me fis introduire dans les meilleures maiſons de la Ville, par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non-ſeulement des modéles qui pouvoient ſervir à me perfectionner dans les choſes dont j'avois déja quelque connoiſſance ; mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui ſervirent autant du moins à mon divertiſſement qu'à mon inſtruction.

Les François ſont polis, il faut leur accorder cette gloire : ils le ſont ſur tout à l'égard des Etrangers : mais je ne ſçai de quelle maniére on pourroit définir proprement leur politeſſe. Elle ne conſiſte pas ſeulement dans leurs maniéres extérieures, qui ſont gracieuſes & prévenantes; ils affectent de la répandre juſques dans leurs ſentimens, ou du moins, dans une certaine façon de les exprimer qui n'eſt propre qu'à eux. Si toutes les proteſtations d'amitié, & les aſſurances d'eſtime, de zèle & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient ſincéres; il faudroit regarder cette Nation comme une Société d'hommes choiſis, qui poſſédent au plus haut dégré toutes les belles qualitez de l'ame, & qui n'ont pas un ſeul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales Maiſons où mon Compatriote m'introduiſit, que ſur cette ſeule recommandation d'être Anglois & Fils naturel de Cromwel, on s'empreſſa de me combler de civilitez. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Roüen; & l'on n'eut pas plûtôt apris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché ſi long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes Maiſons de la Ville en arrivant; on auroit prévenu ma viſite, en me la rendant chez moi. Quelle perte, d'avoir connu ſi tard une perſonne de mon mérite! On me fit des offres de ſervices, qui m'auroient mis pour toûjours à couvert de tous les beſoins, ſi l'on eût été fidèle à les exécuter. On admira ma bonne mine; & comme je ne répondois rien dans la premiére ſurpriſe que me cauſoit ce déluge de complimens, trois ou quatre Dames qui paroiſſoient tenir le premier rang dans la compagnie, formérent une longue converſation ſur mes belles qualitez qu'elles n'avoient point eu aſſurément le tems de reconnoître. Confus de cette effuſion de faveurs que je recevois ſans les mériter, j'exprimai enfin en aſſez peu de mots le vif ſentiment que j'en avois. On admira auſſi-tôt mon eſprit, quoique j'euſſe dit les choſes les plus communes; & les quatre Dames recommencérent mon éloge, avec un redoublement d'expreſſions flâteuſes.

J'avouë que les entendant continuer d'un air ſérieux, & faiſant réflexion que c'étoient des perſonnes d'un rang diſtingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaiſir d'être loué par de ſi belles bouches. Je me perſuadai même, que j'avois reçu de la nature des qualitez que je n'avois pas reconnuës juſqu'alors; & je fus ainſi pendant quelques momens la dupe de mon amour propre. Mais il arriva heureuſement qu'une autre Dame de la Ville, qui venoit rendre auſſi ſa viſite à la Maîtreſſe du logis, fut introduite dans la ſalle où nous étions. On ſe leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produiſit, j'entendis diſtinctement une des quatre Dames qui diſoit ſecrettement à ſa voiſine : *Convenez que voilà un jeune Anglois bien ſot.* Je fus frapé juſqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point;

& ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'adreſſant auſſi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle ſe remit ſur mes loüanges avec la même rapidité d'expreſſions. Je trouvai quelque choſe de ſi offenſant dans ce double perſonnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute meſure; mais un inſtant de réfléxion me remit. Je me reprochai ſeulement ma crédule ſimplicité; & je reconnus mieux que jamais, qu'il y a peu d'occaſions où l'on puiſſe prendre confiance aux diſcours & aux actions des hommes, puiſqu'ils ſont ſi naturellement perfides, qu'ils trompent ſans intérêt même, & ſans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma viſite. J'étois demeuré muet auſſi longtems que la converſation avoit roulé ſur mon mérite, & enſuite ſur les Modes ou les Hiſtoires du tems. Une réfléxion ſérieuſe, qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à deſſein, donna ouverture à un entretien plus ſenſé. Je fis peu a-peu violence à ma timidité; & je m'expliquai d'abord aſſez heureuſement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai ſi bien en continuant de parler, que je pris enfin le deſſus par mille excélentes choſes, que le ſouvenir de mes études ou de mes réfléxions me fourniſſoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaiſir; jettant les yeux de tems en tems ſur celle qui m'avoit moins loüé que raillé, j'avois la ſatisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une aparence de ſurpriſe & d'admiration.

tion. Je reçus, en quittant la compagnie, des marques d'eſtime qui avoient plus de ſincérité que les premiéres, mais j'y fus peu ſenſible. Ma droiture ne me permettoit point de goûter des loüanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordées avec auſſi peu de reſerve, lorſqu'on étoit perſuadé que je ne les méritois pas.

Mon avanture parut réjoüiſſante à Mylord Axminſter. Elle fut infiniment utile pour moi. L'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une hardieſſe que je n'avois jamais ſenti juſqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France, c'eſt à-dire, depuis que je commençois à converſer avec les hommes, de me trouver en leur préſence un certain embarras, dont je ne pouvois me remettre, même après une longue converſation. Ma timidité paroiſſoit ſur mon viſage; & dans tous mes mouvemens. Ce n'eſt pas que j'euſſe dans le cœur un ſentiment de crainte; au contraire, j'étois ferme & réſolu, je conſervois toute la liberté de mon eſprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là préciſément ce qui cauſoit ma peine, de penſer juſte & ſolidement dans toutes les occaſions, & de ne pouvoir accompagner l'expreſſion de mes penſées, de cet air libre & aſſuré qui donne du poids à la ſageſſe & à la raiſon. S'il m'arrivoit d'entretenir un ſot ou un ignorant, je découvrois tout-d'un coup ſon foible, & la ſupériorité que j'avois ſur lui:

cependant, j'étois contraint & preſque muet en ſa préſence. A peine pouvois-je ſoutenir ſes regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroiſſois comme tremblant devant lui ; pendant que je lui faiſois juſtice intérieurement, & que je les rangeois dans la claſſe mépriſable où il méritoit d'être. Graces aux railleries que j'eſſuyai à Roüen, je me défis preſque tout-d'un-coup de cette foibleſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais ici cette remarque, & que j'ai raporté quelques legéres circonſtances de mon Hiſtoire, qui y ont donné occaſion. Un Lecteur éclairé demanderoit ſans doute où j'ai pû prendre toute la fermeté qu'on verra dans la ſuite de ma vie, ſi je n'avertiſſois par quels degrez je perdis les foibleſſes & les timiditez de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puériles : c'eût été aſſez qu'elle m'eût paru les apercevoir & les condamner, pour m'exciter à les combattre, & pour me faire réüſſir à les vaincre. Elle y employa tant d'adreſſe, & ſon inclination s'accorda ſi bien là-deſſus avec les ordres de ſon Pere, que c'eſt à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuſe rencontre qui donna naiſſance, à quoi dirai-je ? diſons, à la félicité de ma vie ; car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même-tems l'origine, ne ſçauroient entrer en comparaiſon avec les torrens de joie & de bonheur dont elle m'ouvrit la ſource.

Mon amour pour Fanny s'étoit conſervé juſqu'alors dans les bornes que je m'étois preſcrites à Rumneyhole. Je ne paſſois pas un moment ſans ſentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes ſoins avec toute l'ardeur d'une parfaite paſſion. Mais rien n'avoit encore trahi le ſecret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit penſé du changement de mes maniéres dans la Caverne de Rumneyhole. Elle s'étoit contentée de mettre auſſi plus de réſerve dans les ſiennes, ſans qu'il m'eût paru d'ailleurs que ſa bonté pour moi fût diminuée. Elle ſçavoit l'obligation qu'elle m'avoit euë ſur la Mer, & elle reconnoiſſoit avec joye, qu'elle étoit redevable de la vie à mes ſoins. Son Pere lui rapeloit ſouvent ce ſouvenir. Il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un ſecond Pere, puiſque ce ſont deux faveurs à peu près égales, de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah! diſois-je intérieurement lorſqu'il lui tenoit ce diſcours en ma preſence, puiſſe t'elle me regarder plûtôt comme ſon tendre Amant! Je ne veux point d'une qualité, qui me laiſſeroit ſon cœur à partager avec quelqu'un. Je n'oſois pourtant former d'eſpérances, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes deſirs. Je n'avois, il eſt vrai, ni les rigueurs de l'abſence à ſouffrir, (j'étois ſans ceſſe avec elle) ni à craindre ſes froideurs & ſes dédains, car j'étois aſſuré du moins de ſon amitié, ſi je n'oſois prétendre à ſon amour. Ainſi j'étois auſſi tranquile qu'on peut l'être avec un cœur qui ne ſent rien dont il puiſſe ſe plaindre, mais qui n'a point ce qu'il deſire.

Tel étoit le fond de mes ſentimens, lorſqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françoiſes. Quelque mécontentement que j'en euſſe reſſenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même Aſſemblée. La Compagnie étoit compoſée des mêmes perſonnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la premiere fois. Le ſuccès que ma hardieſſe avoit eu la veille, m'en inſpira ce jour-là une nouvelle ; j'eus aſſez de part à tout ce qui ſe dit d'agréable dans la converſation, pour m'aſſurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon eſprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuſes. Le caractére des Dames Françoiſes, autant que j'ai pû le remarquer dans le peu de ſéjour que j'ai fait en France, eſt un compoſé de tous les extrêmes. Elles ne ſont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles mépriſent ou qu'elles eſtiment, qu'elles raillent ou qu'elles aprouvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïſſent. Elles ſont impitoyables pour le ridicule, & les plus clairvoyantes du monde à le découvrir dans les perſonnes pour leſquelles leur cœur n'eſt pas prévenu. Elles ont beſoin de toute la politeſſe, qui eſt comme naturelle à leur Nation, pour vaincre la démangeaiſon qu'elles ont de rire, de railler & de ſe répandre en bons mots, qui n'en ſont que plus piquans lorſqu'ils ſortent ainſi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur ſe déclare-t'il pour quelqu'un ? Elles portent l'indulgence & la bonté juſqu'à l'aveuglement. Tout ſe change en perfections & en vertus, dans ce qu'elles aiment. Elles ſont tendres & paſſionnées, elles louent, elles aprouvent, elles admirent; enfin, leur eſprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'eſt jamais modéré dans ſes ſentimens. Une des quatre Dames qui m'avoit raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de ſot, entra pour moi tout-d'un-coup dans cette diſpoſition. J'aurois pû m'en apercevoir avant que de quitter l'aſſemblée, ſi j'euſſe été capable alors de faire ces ſortes d'obſervations; mais prenant ſes regards continuels, & les aſſurances même d'eſtime qu'elle trouva le moyen de me donner en ſecret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis ſans lui laiſſer lieu de croire que j'euſſe compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ſes maniéres. Il ſe paſſa quelque tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver aſſiduement à l'Aſſemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ſes regards & ſes éloges ne firent que redoubler chaque jour. Le ſeul effet qu'ils produiſirent ſur moi, fut de me faire oublier entiérement le premier ſujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin, étant un jour à m'entretenir avec Mylord, on m'avertit qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'aportoit une Lettre. Je la reçus; & comme il ſe retira auſſi-tôt ſans marquer qu'il attendit une réponſe, je retournai auprès de Mylord, & j'ouvris la Lettre en ſa preſence. Il avoit autant d'empreſſement pour moi, de connoître le myſtére de ce meſſage. C'étoit un Billet de cinq ou ſix lignes ſeulement, par lequel on me prioit de me trouver le ſoir du même jour dans un lieu qu'on m'aſſignoit, pour y recevoir les témoignages de l'eſtime d'une perſonne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le ſens de ces paroles à Mylord. Il me félicita ſur ma bonne fortune, &, ravi de cette avanture qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conſeilla de me rendre fidèlement à l'aſſignation. Je lui répondis, que mon deſſein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit preſente à notre entretien : elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant ſorti peu après, & me trouvant ſeul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un ſilence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre, pour lui parler, en riant, du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoiſe. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc réſolu d'aimer cette Dame & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému dû ton dont elle avoit parlé. Je la regardai : nos yeux ſe rencontrérent ; &, par un mouvement qui ſe conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainſi quelquetems à nous conſidérer avec une tendre langueur. Elle baiſſa enfin la vuë en rougiſſant, comme ſi elle eût quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi, qui me ſentis pénétré juſqu'au fond du cœur, je me levai ſans parler, & prenant la Lettre qui étoit ouverte ſur la table, je la déchirai en mille piéces. Notre ſilence continua juſqu'au retour de Mylord, qui n'étoit ſorti que pour un moment. Il fut ſurpris de voir la Lettre en piéces ſur le plancher. Eſt-ce-là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l'Amour? Je lui répondis, que j'avois changé de ſentiment par raport au rendez-vous; ou plûtôt, que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuſe, je n'avois pas penſé férieuſement à répondre aux avances de cette Dame inconnuë. Il inſiſta ſur ſon premier conſeil, & il m'aporta toutes les raiſons qui pouvoient m'engager à le ſuivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ſes inſtances étoient inutiles, & je laiſſai paſſer effectivement la journée ſans ſortir du logis.

J'étois trop attentif à tous ſes mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu'elle étoit ſatisfaite de ma conduite, & qu'elle étoit entrée dans le ſens de ce ſacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi, ni moins reſpectueux auprès d'elle. C'étoit aſſez pour moi, que j'euſſe pu prendre dans ſes yeux un rayon d'eſpérance, & que j'euſſe lieu de croire qu'elle connoiſſoit une partie de mes ſentimens. Elle s'aperçoit de mes ſoins, diſois-je en moi-même, lorſque je lui en rends de paſſionnez; elle les explique; peut être a-t'elle la bonté de les aprouver.

Qui ſçait à quoi l'amour me deſtine ? Ces tendres regards qu'elle laiſſa échaper l'autre jour, n'étoient ils pas bien au deſſus de mes prétentions ? Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander ; mon devoir m'ordonne un éternel ſilence : mais le Ciel lui inſpire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui même des ſentimens auſſi purs & auſſi réglés que les miens ? C'eſt une paſſion bien parfaite que celle qui ne craindroit point l'examen d'un Pere ; & qui demeure néanmoins ſi reſpectueuſe & ſi timide, qu'elle n'oſe même ſe découvrir à celle qui la fait naître. Je réſolus de nouveau de conſerver toujours cette innocence dans mes deſirs.

Le jour ſuivant ne ſe paſſa point ſans que je fuſſe éclairci ſur le billet que j'avois reçu, & ſur le caractére de la perſonne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'Aſſemblée à l'heure ordinaire, je m'aperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vûes. On vint m'avertir un moment après mon arrivée, qu'une perſonne de ma connoiſſance ſouhaitoit de me parler à la porte. Je deſcendis auſſi-tôt, & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette Maiſon. Il me pria de le ſuivre dans un lieu à l'écart, où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je ſuis chargé, me dit-il, d'une étrange Commiſſion. Vous ſouvenez vous d'une Dame que vous avez vûe quelquefois à l'Aſſemblée,

ſemblée, cette grande femme, brune & bienfaite, qui vous regarde avec tant d'attention, que vous avez pû vous apercevoir qu'elle vous veut du bien? Elle eſt de mes amies. C'eſt de ſa part que je ſuis ici pour me plaindre en ſon nom, d'une injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t'il en s'interrompant, je ſuis perſuadé qu'elle vous aime paſſionnément, & qu'elle veut me faire ſervir à la mettre en liaiſon avec vous; car ſous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduiſe chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque ſatisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle ſe plaignoit. Cependant, je cachai à mon ami, par diſcrétion, que j'euſſe reçu une lettre qui m'étoit ſans doute venue d'elle; & n'ayant point deſſein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de ſe charger lui-même de mes excuſes, s'il étoit vrai que j'euſſe eu, ſans le vouloir, le malheur d'offenſer une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de reſpect & de conſidération. Il ne ſe paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire paſſer les Anglois pour des gens groſſiers & farouches. Je me laiſſai entraîner par ſes inſtances. Il m'aprit en allant, que cette Dame étoit Veuve d'un Conſeiller au Parlement, & qu'elle jouiſſoit d'un revenu conſidérable. Comme il n'ignoroit point ma naiſſance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raiſons de cacher que Mylord Axminſter, il crut me donner un conſeil d'Ami, en m'exhortant à profiter de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maiſon propre & bien meublée. Mon Ami qui y alloit tous les jours familiérement, crut pouvoir m'introduire ſans s'être fait annoncer. Un bruit confus, que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment, pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux perſonnes qui ſembloient parler avec chaleur, & qui répétoient pluſieurs fois le nom de mon Ami. La curioſité le porta à s'avancer davantage, pour recueillir quelque choſe d'une converſation qui ſembloit l'interreſſer. Après avoir écouté un demi quart-d'heure à la porte, il revint à moi en beniſſant le Ciel qui l'avoit conduit ſi à propos pour y aprendre un deſſein déteſtable qui ſe tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus les pieds dans cette maiſon, & je ſuis fâché de vous avoir propoſé d'y venir.

Il m'aprit en ſortant ſon véritable nom, que je ne connoiſſois point. Il s'apeloit Mylord *Omerſon*. Il étoit à Roüen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre pour éviter le reſſentiment de mon Pere, qu'il avoit mortellement offenſé. Perſonne n'y connoiſſoit ſon nom ni ſa qualité, excepté cette Dame, dont il avoit vû le Frere à Londres. Ce Frere ſe nommoit Mr *Lalkin*. Mylord Omerſon avoit pris de lui des

Lettres de recommandation auprès de ſa Sœur, & s'étant ſauvé à Roüen, il avoit lié une connoiſſance ſi intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le ſecret de ſes affaires. Ce n'étoit point d'elle, en effet qu'il auroit eu raiſon de ſe défier; elle étoit généreuſe & de bonne foi : mais ſon Frere étoit un perfide, qui fonda l'eſpérance de ſa fortune ſur la ruïne de Mylord Omerſon. Lorſqu'il fut aſſuré par les Lettres de ſa Sœur, que ce Seigneur étoit arrivé à Roüen, il s'inſinua tellement à la Cour de Londres, qu'il trouva le moyen de pénétrer juſqu'à mon Pere. Il lui fit connoître qu'il ſçavoit le lieu où s'étoit retiré ſon Ennemi, & il s'engagea à le livrer à ſa vengeance pour la ſomme de quatre mille livres ſterlin. On n'ignore pas que mon Pere étoit implacable dans ſon reſſentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord Omerſon, & des moyens que Lallin ſe propoſoit d'employer, il forma ſur le projet de celui-ci un deſſein d'une plus grande étenduë. Lallin méditoit ſimplement de retourner en France, & d'arrêter ſecrettement Mylord Omerſon, après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaiſſeau Anglois, tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Roüen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaiſſeau, & de l'y tenir renfermé ſans que perſonne en eût connoiſſance. Mon Pere aprouva ce plan, & ſe raportant de la facilité de l'exécution aux aſſurances de

Lallin, il s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ſes mortels Ennemis, qui avoient choiſi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-deſſus au perfide Lallin, qui aplaudit tout-d'un coup à cet horrible projet, dans l'eſpoir ſans doute d'une plus groſſe récompenſe. Ainſi, ce qui n'avoit été d'abord que le deſſein particulier d'un Scélérat, devint une entrepriſe conſidérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puiſſans Etats de l'Europe. Lallin, pour s'aſſurer du ſuccès, fit entendre à mon Pere, qu'il y auroit quelque riſque à courir en employant un Capitaine de Vaiſſeau ordinaire; ſans compter la difficulté de garder & de renfermer tant de perſonnes ſur un petit Vaiſſeau Marchand, qui n'eſt conduit communément que par cinq ou ſix Matelots. Il lui propoſa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaiſſeaux qui puiſſent remonter la Seine juſqu'à Rouen, & d'y mettre, avec les marchandiſes qui ſerviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de Soldats braves & déterminés ſous l'habit de Matelots, pour ſervir non-ſeulement à garder les priſonniers lorſqu'on ſe ſeroit ſaiſi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre, & les conduire aux Vaiſſeaux. L'ordre de ce deſſein ayant paru plauſible à mon Pere, il fit préparer en ſecret ce qui étoit néceſſaire à l'exécution. Les deux Vaiſſeaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe pour ſe trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville, ſe, le jour même que Mylord Omerſon me conduiſit chez ſa Sœur.

Ce Seigneur avoit raiſon de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit apris aſſez pour s'allarmer juſtement ; & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la Sœur de Lallin, qu'elle n'aprouvoit point le projet de ſon Frere, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'en les déteſtant. Après avoir paſſé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des meſures contre la perfidie de ſes ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminſter ; lorſqu'un Valet de la Sœur de Lallin vint le prier de la part de ſa Maîtreſſe de ſe rendre ſur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penſer de cette priére, & dans le premier mouvement il ſe perſuada que c'étoit un leurre dont Lallin ſe ſervoit pour l'arrêter. Cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour, & que les Vaiſſeaux n'étoient point encore à Rouen, il ne crut point qu'il y eut de riſque à courir, & il eſpéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonſtance qui ſeroit utile à ſes affaires. Il me propoſa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuſer avec honneur, ne fût-ce que pour le ſecourir s'il ſe trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la Sœur de Lallin, qui l'attendoit avec impatience. Son Frere étant ſorti un moment auparavant, elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerſon, pour l'informer en bonne Amie de tout ce qu'elle venoit d'aprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui; mais malgré la ſatisfaction qu'elle parut en avoir, elle me pria de lui laiſſer la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit, que n'ayant point de ſecret qu'il ne fût diſpoſé à me communiquer, elle pouvoit s'expliquer librement en ma preſence. Ce fut un embarras pour elle, qui ſçavoit que j'étois Fils de Cromwel: mais Mylord Omerſon l'ayant aſſurée en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il ſeroit même queſtion de mon Pere, elle lui raconta avec la plus généreuſe franchiſe le motif du voyage de ſon Frere, & toutes les particularitez que Mylord n'avoit entenduës qu'imparfaitement. Je me ſuis efforcée, ajouta-t'elle, de lui faire perdre ce noir deſſein, & je lui en ai fait des reproches, dont il s'eſt irrité juſqu'à me menacer de m'ôter la vie de ſes propres mains, s'il m'arrivoit de trahir ſon ſecret. Mais dût-il exécuter mille fois ſes menaces, elles ne ſçauroient m'empêcher de m'opoſer de toute ma force à une ſi horrible entrepriſe, & de faire pour vous dans cette occaſion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite ſi noble & ſi généreuſe fit perdre à Mylord Omerſon le reſſentiment qu'il avoit conçu d'abord legérement contre cette Dame. Il la remercia vivement; &

faiſant ſemblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclairciſſemens qui pouvoient ſervir à ſa ſûreté. Comme il n'étoit pas le ſeul dont on méditoit la ruïne, il lui demanda ſi elle avoit apris de ſon Frere le nom de ceux pui étoient compris dans l'ordre de Cromwel. Elle en nomma quelques-uns dont elle ſe ſouvenoit, parmi leſquels étoit Mylord Axminſter. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre comment mon Pere pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Rouen, ſur-tout après le ſoin qu'il avoit eu de déguiſer ſon nom, & de s'y tenir preſque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma ſentence n'eût été prononcée avec la ſienne; & j'ai toujours cru que c'étoit par la crainte de m'allarmer, que la Sœur de Lallin me déguiſa la part que j'avois au péril. Je lui demandai ſi l'on ſçavoit que Mylord Axminſter fût à Rouen. Perſonne ne l'ignore, me dit-elle. Mylord Omerſon m'aſſura la même choſe; & comme je lui marquois quelque ſurpriſe de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu'il l'avoit fait par civilité; & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoiſſoit point dans la Ville. Nous raiſonnâmes long-tems ſur les meſures que nous devions prendre pour notre ſûreté commune. La voye la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n'auroit pas manqué de punir la trahiſon; mais la conſidération que nous devions à ſa Sœur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun ſur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient envelopés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame, j'eus un éclairciſſement avec elle ſur le Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerſon eut la diſcrétion de nous laiſſer ſeuls un moment. Elle ſe plaignit du peu de cas que je paroiſſois faire de ſon eſtime. Je l'aſſurai que perſonne n'en avoit pour elle une plus ſincére que moi ; mais ſans m'expliquer ſur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchiſe ordinaire, que j'en avois de ſi forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & reſpectueux dont je m'exprimai fit impreſſion ſur ſon eſprit. Je me rends juſtice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes ; mais ce que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque choſe à une perſonne de mon ſexe, lorſqu'elle fait certaines avances ? & n'eſt ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon ſens dans ces reproches, que je lui paſſai condamnation ſur la maniére incivile dont j'avois répondu à ſa bonté ; & je la priai de me continuer ſon eſtime, que je ſerois toujours très-ſatisfait de mériter. Milord Omerſon étant revenu aſſez promptement,

ment, nous la quittâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après, ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit il en ſortant, d'interrompre ſi-tôt la converſation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cauſe le deſſein de ſon Frere, ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'eſt pas mon intérêt ſeulement qui me preſſe, ajouta-t'il; c'eſt celui de vingt honnêtes gens qui ſont expoſés au même danger que moi. Il réſolut de les faire avertir de ſe rendre chez Mylord Axminſter, pour y prendre une réſolution commune. Il paſſa chez lui pour donner cet ordre à ſon Valet, & il m'accompagna enſuite à notre logement.

Mylord Axminſter aprit avec une extrême ſurpriſe, non-ſeulement que ſon nom étoit divulgué dans toute la Ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déja inſtruit de ſon arrivée en France, & du ſéjour qu'il faiſoit à Rouen depuis un mois. Il en eut bien davantage, lorſque Mylord Omerſon, qu'il n'avoit point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoiſſoit à Rouen, lui eût découvert ſon nom & le motif de ſa viſite. Il laiſſa échaper dans la premiére chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwel; & cette continuation de mauvaiſes fortunes lui faiſant rapeller les peines cruelles qu'il avoit eſſuyé, il retomba dans une triſteſſe ſi profonde, que je ne me ſouviens point de lui avoir vû, depuis ce moment, la moindre aparence de joye pendant tout le reſte de ſa vie. Sept ou huit des Anglois que Mylord Omerſon avoit fait avertir, étant arrivez plus promptement que nous ne les attendions, on les inſtruiſit du malheur qui les menaçoit. Le ſentiment de faire arrêter Lallin fut ſi unanime, que Mylord Omerſon eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voye. Il fit valoir la générosité de ſa Sœur, à qui nous étions tous redevables de notre ſalut; & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui bleſſât les devoirs de la reconnoiſſance. La honte de ſon Frere eût rejailli ſur elle & ſur toute ſa famille, qui tenoit un rang diſtingué dans la Ville. Mylord Axminſter ouvrit un moyen court & ſimple, c'étoit de quitter Rouen: mais la plûpart y auroient conſenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir Willam Cromby*, qui étoit de l'Aſſemblée, propoſa la ſeule voye qui fut aprouvée de tout le monde: ce fut de publier par toute la Ville le deſſein de Cromwel, comme ſi quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ſes Amis de Londres; & de faire ſemblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entrepriſe. Il étoit clair qu'elle échouëroit néceſſairement lorſqu'elle ſeroit découverte, & que chacun de nous ſeroit alors autoriſé à prendre publiquement les moyens d'aſſurer ſon ſalut. Nous nous arrêtâmes à ce parti, qui eut tout le ſuccès que nous eſpérions pour notre ſûreté; mais qui produiſit un effet funeſte, dont nous ſentîmes un mortel déplaiſir.

Le Gouverneur de Roüen ayant apris par le bruit public, & par la confirmation de nos Anglois, le deſſein hardi qui ſe méditoit contre nous, donna des ordres à l'entrée de la Riviére & ſur le Port, pour faire examiner tous les vaiſſeaux étrangers avec la derniére exactitude. Il fit renouveler en même-tems les aſſurances de ſon eſtime & de ſa protection à toutes les perſonnes de notre Nation qui ſe trouvoient alors dans la Ville. Les Citoyens mêmes n'aprirent qu'avec indignation que nous étions menacez de quelque péril au milieu de leurs murailles; & cette conſidération redoublant le zèle que les François ont naturellement pour les Etrangers, il n'y en avoit point un ſeul qui ne fût diſpoſé à nous ſervir au beſoin de défenſeur. Il n'y eut que le traître Lallin, qui vit d'un œil mal ſatisfait le mouvement qui ſe faiſoit en notre faveur. Avec quelque ſoin que nous euſſions caché ſon nom, il ne put ſe perſuader qu'on eût pû découvrir ſon projet, ſans être inſtruit en même-tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant perſonne à ſoupçonner que ſa Sœur, il l'accuſa de l'avoir trahi; & dans un tranſport de rage, cauſé aparemment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ſes eſpérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il ſe ſauva après cette action, & il fut aſſez heureux pour trouver à Dieppe un Vaiſſeau tout prêt à faire voile, ſur lequel il ſe déroba au ſuplice en repaſſant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuſe Dame, ayant été connu preſqu'auſſi tôt du public, la cauſe ne tarda guéres à ſe découvrir. Elle l'aprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Roüen ſe crurent obligez de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoiſſance, par leurs civilitez & par leurs préſens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après la bleſſure. Nous reçumes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerſon, qui nous aprit ſon rétabliſſement & la concluſion de cette fâcheuſe avanture. Les deux Vaiſſeaux arrivérent au Port de Roüen. On étoit trop bien inſtruit, pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines; mais comme ils s'obſtinerent à nier leur commiſſion, & que les preuves qu'on avoit à fournir contr'eux ne ſuffiſoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Miniſtre de France, qui fut informé de cette hiſtoire, en fit des plaintes au protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il deſavoüa la part que Lallin lui avoit attribué dans ſon entrepriſe.

Cet événement porta Mylord Axminſter à précipiter notre départ. Nous quittâmes Roüen, après un ſéjour d'environ ſix ſemaines. Toutes les nouvelles nous ayant aſſurez que le Roi Charles s'étoit rendu ſur la frontiére d'Eſpagne, nous primes directement cette route. Nos chevaux étoient ſi vigougoureux & nos voitures ſi aiſées, que nous fîmes le voyage preſque auſſi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les Villes, qu'autant que la néceſſité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me paruſſent égaler Roüen, ſoit pour la grandeur, ſoit pour le nombre des Habitans. Je n'y vis rien, non plus, qui me cauſât de la ſurpriſe ou de l'admiration. Le ſéjour de Roüen avoit tellement formé mes maniéres & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penſer & à parler comme le reſte des hommes. Si j'étois encore frapé de quelque choſe, ce n'étoit plus d'apercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes : j'en connoiſſois la ſource, dans la corruption qui eſt commune à tous les hommes ; & je comprenois bien que ſuivant les lieux & les occaſions, les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer, que dans l'eſpace de deux cens lieuës il y eût tant de diverſité dans les maniéres extérieures, dans l'habillement, & dans le langage d'un Peuple qui eſt ſoumis au même Monarque, qui profeſſe la même Religion, & qui ſuit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les Campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou & des autres Provinces que nous eûmes à traverſer. J'avois occaſion de demander à chaque Village ſi j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la Langue, & qui ne la reconnoiſſois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les maniéres n'y ſont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque choſe de cette différence juſques dans les Villes mêmes. Si l'on excepte les perſonnes d'un certain rang, dans toutes les Villes de ce grand Royaume que j'ai parcouruës, tout le reſte n'eſt qu'un composé de perſonnes groſſiéres, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût, que de reſſemblance dans leur façon de ſe mettre & dans tout leur dehors; de ſorte qu'il n'y a proprement de François en France, que le petit nombre de ceux qui ſont à la tête des autres, & qui ſont diſtinguez de ce qu'on apelle Peuple.

Etant arrivez à Bayonne, nous nous fîmes conduire, ſelon notre coûtume, dans la meilleure hôtellerie de la Ville; & la premiére choſe que nous y aprîmes en deſcendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminſter à cette nouvelle, à quel abaiſſement te vois-tu réduit, tandis que tes Palais & ton Trône ſont occupez par des Rebelles & des Scélérats! Il y étoit *incognito*. Sa ſuite ne ſurpaſſoit pas beaucoup celle de Mylord Axminſter, qui avoit pris à Roüen quatre Laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre, des fatigues de la journée. Mylord avoit un empreſſement d'embraſſer les genoux de ſon Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vû, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après

la

ſa mort du Roi ſon Pere. Il lui fit demander ſur le champ la liberté de paroître en ſa preſence, en lui faiſant annoncer ſon nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquiſe à Roüen & dans le voyage, ne put me défendre d'un ſaiſiſſement ſecret en aprochant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité, qu'un ſentiment confus dans lequel ſe réuniſſoient le reſpect, la tendreſſe & la compaſſion. Je me repreſentois tout à la fois ſon infortune & ſa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur, un reſte de l'impreſſion que la mort ſanglante de ſon Pere y avoit faite, lorſqu'elle m'avoit été racontée par ma mere. J'avois d'ailleurs de la Majeſté Royale, l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre, comme on entre dans un Temple. Il étoit debout, à s'entretenir avec deux Anglois de ſa ſuite. Je fus raſſuré tout-d'un-coup par ſa phyſionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque choſe de mélancolique & de ſombre, qui étoit ſans doute l'effet de ſes inquiétudes, & du ſentiment continuel qu'il avoit des malheurs de ſon Pere & des ſiens.

Mylord Axminſter ſe jetta à ſes pieds. Il le releva en l'embraſſant. Mylord, lui dit il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoiſſons que de nom; mais ſi vous avez autant d'attachement pour ma perſonne, que j'ai d'eſtime pour vous ſur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guéres à être amis. Je ſçai une partie de vos malheurs, ajoûta-t'il; & je me ſuis étonné pluſieurs fois, qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an, vous n'euſſiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce deſſein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminſter fit une réponſe reſpectueuſe à ce diſcours obligeant. Il rejetta ſa lenteur à ſe rendre à ſon devoir, ſur les juſtes cauſes qui l'avoient arrêté en Angleterre; & lui exprimant d'un ton paſſionné le zéle & l'impatience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la diſpoſition abſoluë de ſa fortune & de ſa vie, comme à ſon Roi légitime & à ſon ſouverain Maître. Ah! Mylord, reprit ce Prince en ſoûpirant, que j'employerois volontiers la mienne auſſi pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tirans qui la deſolent! Quand ouvrira-t'elle les yeux pour reconnoître un Roi qui donneroit tout ſon ſang pour la rendre heureuſe! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous, comme un heureux préſage. Son infortune & la nôtre ne ſont point encore ſans reméde. Il s'informa là-deſſus de mille particularités, dont Mylord Axminſter pouvoit l'inſtruire. Il aprit avec étonnement le péril où nous avions été expoſez en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature; & il nous aſſura que ſans le ſecours viſible du Ciel, il eût ſuccombé plus d'une fois à diverſes

ſes entrepriſes qu'on avoit faites contre ſa vie. Après une converſation aſſez longue, il dit obligeamment à Mylord, que ne faiſant que d'arriver, il avoit beſoin de repos, & qu'il lui conſeilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils puſſent s'entretenir d'affaires plus ſérieuſes & plus importantes. Je ne ſortis point de la chambre, ſans avoir embraſſé ſes genoux. C'eſt un jeune homme, lui dit Mylord Axminſter, à qui il ne manque rien, ſi on lui ôte ſon pere, pour mériter la qualité d'un de vos plus zélez ſerviteurs. C'eſt un Fils de Cromwel. Un Fils de Cromwel ! s'écria le Roi, ſaiſi d'une eſpéce d'horreur. Oüi, Sire, continua le Vicomte avec la même bonté ; mais un Fils digne d'un meilleur Pere, & tel que je ſouhaiterois d'en avoir un. Il lui fit enſuite un abregé de l'Hiſtoire de ma Mere & de la mienne. Ce recit parut interreſſant, & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini, que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma Mere. Le Vicomte s'étoit abſtenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque tems la Maîtreſſe du feu Roi, il ne crut point que le reſpect lui permît de rapeler ce ſouvenir à ſon Fils. Mais étant preſſé de parler, il répondit qu'elle ſe nommoit Madame Cléveland. Bon Dieu ! que me dites-vous, s'écria le Roi ? Je m'en ſuis douté. Vîte qu'on apelle le bon-homme Cléveland, que cette nouvelle va faire mourir de joye. Il ordonna à l'un de ſes deux Gentilshommes qui étoient auprès de lui, d'apeler un de ſes Officiers qui étoit ce Mr Cléveland même, c'eſt-à-dire, le Pere de ma chére Mere. Pendant qu'on étoit à l'avertir, il nous aprit que ce bon-homme (c'eſt ainſi qu'il l'apeloit) s'étoit attaché ſi inſéparablement à lui depuis la mort du Roi ſon Pere, qu'il ne croyoit point avoir de ſerviteur plus dévoué & plus fidèle; qu'il prenoit plaiſir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Hiſtoires du vieux tems; mais qu'il ne lui avoit rien répété ſi ſouvent que les Amours de ſa Fille avec le feu Roi; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ſes bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwel; les efforts inutiles qu'elle avoit fait pour rentrer dans la maiſon paternelle; & la douleur qu'il avoit enſuite reſſenti lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorſqu'après avoir perdu tous ſes Enfans, il étoit venu à ſonger qu'il ne lui reſtoit plus qu'elle: il avoit depuis employé tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite; que n'ayant pu réüſſir à trouver cette chére Fille, il n'avoit jamais ceſſé de ſe reprocher ſa perte, & qu'il s'en accuſoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faiſoit ce recit, M. Cléveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il eſt certain que je me ſentis vivement ému à la vuë de ce bon Vieillard. Je le regardois avec avidité, & le ſeul reſpect que je devois au Roi, m'empêchoit de courir à lui pour l'embraſſer. Cléveland, lui dit le Roi, que me donnerez-vous ſi je vous fais retrouver votre Fille ? Ah ! Sire, répondit-il preſque la larme à l'œil, le Ciel n'a point réſervé tant de bonheur à ma vieilleſſe. Pour elle-même, non, reprit le Roi ; mais quelque choſe qui lui reſſemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t'il, & embraſſez ce jeune homme, qui eſt un Fils d'elle & de Cromwel. Si le nom de ſa Fille avoit fait d'abord une tendre impreſſion ſur M. Cléveland, il sembla que celui de Cromwel la détruiſoit tout-d'un-coup. Au lieu de s'aprocher de moi, il recula bruſquement de quelques pas. Il ſe mit attentivement à me conſidérer. Le Roi parut regarder ſon attitude avec plaiſir. Il tenoit une jambe avancée, & tout ſon corps portoit ſur l'autre qui étoit en arriére. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachez ſur moi. Il ne paroiſſoit pas même émû, comme ſi ſon cœur ſe fût endurci en me regardant, la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commencérent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur ſemblérent achever de le vaincre. Ah ! Sire, s'écria-t'il en tournant un regard vers le Roi, & ſe jettant enſuite à mon cou, ſouffrez que je l'embraſſe mille fois. C'eſt le Fils du Bourreau de mon bon Maître ; mais c'eſt l'enfant de ma chére Fille. S'il a reçu du mauvais ſang de ſon Pere, il le répandra pour la cauſe de ſon Roi. N'eſt-il pas vrai, continua-t'il en me ſerrant de toute ſa force ;

parle, mon cher Fils, n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoiſſes pour ton Maſtre, & ne verſeras-tu pas juſqu'à la derniére goute de ton ſang pour ſa querelle?

Un ſpectateur indifférent (s'il eſt poſſible qu'il y en ait dans une ſcène où la nature ſeule agit) auroit eu peine à juger par les expreſſions & les regards de M. Clévéland, lequel, de ſon Roi ou de ſon Petit-Fils, étoit le plus cher à ſon cœur. Il demeura plus d'un demi quart-d'heure dans cet état violent, tantôt jettant les yeux ſur le Roi & le conjurant de prendre quelques ſentimens d'affection & de bonté pour moi; tantôt les tournant de mon côté, pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zéle & de la fidélité pour mon Maſtre. Ce Prince prenoit tant de ſatisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une ſi vive émotion ne produiſît quelque effet dangereux dans un homme de ſon âge. Il lui promit de prendre ſoin de moi, & de me tenir lieu de Pere à la place de Cromwel.

Nons nous trouvâmes alors à Bayonne comme en Païs de connoiſſance. M. Cléveland étoit charmé de ſe voir revivre dans un Petit-Fils. Mylord Axminſter ne l'étoit pas moins de la preſence & de l'entretien continuel de ſon Roi. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'Iſle de la Conférence, ou rendre quelque viſite particuliére au Cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe.

Je ne fus pas mieux informé que le public, du fond de leurs conſeils & de leurs délibérations; mais comme il échape toûjours aux plus habiles Politiques quelques legéres indiſcrétions qui font naſtre les conjectures des curieux interreſſez; je me ſouviens d'avoir entendu dire au Roi, qui ſe plaignoit également de la France & de l'Eſpagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fut entiérement différente à ſon égard, elle s'accordoit en un point, qui étoit de regarder ſes intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute ſorte de civilitez; chacun y plaignoit ſon malheur. On lui faiſoit ſous main des preſens conſidérables; & lorſqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaiſirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même-tems dans la meilleure intelligence du monde avec ſes ennemis. La guere contre l'Eſpagne s'étoit faite de concert avec Cromwel. C'étoit pour lui que l'Armée Françoiſe avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoiſſoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambaſſadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les ſiens. L'Eſpagne prenoit tout le contrepied de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entiére indifférence pour les affaires d'Angleterre & pour la perſonne du Roi, elle lui faiſoit offrir ſous main d'armer pour ſon rétabliſſement. Mais c'étoit à des conditions ſi dures & ſi deſavantageuſes pour lui, qu'il paroiſſoit viſiblement qu'elle étoit peu touchée de ſon infortune, & qu'elle n'avoit en vuë que ſes propres intérêts. Dom Loüis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur juſqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la Dignité Royale, ne laiſſoit pas d'entretenir avec lui un commerce ſecret, dans lequel il lui faiſoit tous les jours de nouvelles propoſitions. Mais elles étoient ſi peu raiſonnables, que le Roi s'en plaignoit ſouvent comme d'autant d'inſultes. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de céder à l'Eſpagne tout ce que les Anglois ont de plus méridionnal en Amérique; & non-ſeulement de rendre Dunkerque après le rétabliſſement de ce Prince, mais d'aider les Eſpagnols à reprendre tout ce que l'Armée Françoiſe leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules ſollicitations de Dom Loüis ceſſérent enfin par la concluſion du Traité de Paix avec la France, & du Mariage de l'Infante avec le Roi Loüis XIV. On s'occupa enſuite beaucoup moins d'affaires que de plaiſirs.

Cependant, les entretiens que Mylord Axminſter avoit ſans ceſſe avec le Roi, firent naître à ce Prince une penſée, dont il ſe flâta de tirer de grands avantages. Il ſçavoit la conſidération où ce Seigneur & ſon Pere avoient été en Amérique. Les grands établiſſemens que les Anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie conſidérable des forces de leur Royaume. C'eſt la ſource de leur commerce, & par conſéquent cel-

le

ſe de leurs richeſſes. Le Roi forma là-deſſus le deſſein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à ſon obéïſſance tous ceux qui conſervoient encore un reſte de reſpect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point ſans vraiſemblance au Vicomte d'Axminſter. Loin de ſentir de la répugnance à l'exécuter, il s'y porta autant par inclination, que par la ſoumiſſion qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit eſſuyez en Europe, rien ne l'y attachoit, que ſon zèle pour le ſervice de ſon Maître. Il avoit une ample matière pour l'exercer en Amérique; & il eſpéroit que la vuë d'un lieu où il ſe ſouvenoit d'avoir vécu heureux, ſerviroit à remettre ſon cœur dans une ſituation tranquile, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toûjours. Je fus informé auſſi-tôt de cette réſolution. Elle me jetta dans un extrême embarras. Je preſſentis toutes les difficultez que j'aurois à eſſuyer, ou de la part de M. Cléveland à qui j'étois devenu ſi cher, qu'il ne conſentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminſter; ou de la part de mon propre cœur, qui me permettroit encore moins d'abandonner Fanny, ma ſouveraine Maîtreſſe, & de me détacher un ſeul moment de ſon Pere, mon tendre & bien-aimé Protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tardérent pas plus long-tems à commencer, que M. Cléveland à être inſtruit du voyage du

Vicomte. Il n'eut pas plûtôt apris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air allarmé. Je ſupoſe, me dit il, que vous ne penſez pas à quitter l'Europe. Mylord vous a ſervi de Pere juſqu'aujourd'hui; c'eſt moi qui vais prendre à preſent ſa place: & vous vous ſouvenez d'ailleurs, de ce que le Roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une maniére ſivive & ſi affectueuſe, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon ſilence pour un acquieſcement: & la joye qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter Mylord Axminſter, pour ſuivre le Roi qui ſe diſpoſoit à retourner en Flandres. Je paſſai quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir; & cette méditation m'ayant cauſé quelque triſteſſe, je deſcendis à la chambre de Fanny, pour me conſoler auprès d'elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques diſcours généraux que je lui tins ſur le Voyage de ſon Pere, me fit apercevoir qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire dans ſon eſprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponſe équivoque, qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit préſente, ne me parut point dans une meilleure diſpoſition. Comme nous étions toûjours dans l'hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'Etrangers dont elle étoit ſans ceſſe remplie, nous y tenoit fort à l'étroit, nous paſſions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux Dames. Mylord y entra, au moment que l'inquiétude que me cauſoit leur humeur ſombre m'en alloit faire ſortir. Il parla du départ du Roi, qui étoit remis au commencement de la ſemaine ſuivante; & tournant les yeux vers moi d'une maniére indifférente, il me demanda ſi je penſois aux préparatifs qui m'étoient néceſſaires pour le ſuivre. Cette queſtion, faite d'un air qui ſupoſoit notre ſéparation aſſurée, & d'un ton qui ſembloit la ſouhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confuſion que j'avois d'avoir formé divers deſſeins ſans ſa participation, & faiſant tourner pendant quelquetems la converſation ſur un autre ſujet, il ſortit ſans nous être expliquez davantage. Il s'éleva à ſon départ un ſi amer ſentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus réſiſter, je laiſſai échaper quelques larmes. Mylord ſe laſſe donc de moi, dis-je à Fanny. Il ſeroit mieux, ajoûtai-je dans un tranſport qui ne me permit point de conſidérer que Madame Riding étoit préſente, il ſeroit mieux de me donner la mort, que de m'obliger à vous abandonner. Ce diſcours, quoique vague étoit aſſez intelligible. Madame Riding parut ſurpriſe, & Fanny ſi agitée, que ſon viſage ſe couvrit de rougeur. Je me levai pour ſortir, & pour aller m'entretenir ſeul de mon chagrin.

Madame Riding me ſuivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduiſant dans une chambre voiſine: je vous ai toûjours

jours cru de la prudence & de la raiſon, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoiſſance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre ſageſſe vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t'elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je penſe de vous. Premiérement, vous manquez de reconnoiſſance & de droiture, en formant le deſſein de quitter Mylord ſans l'en avoir averti. En ſecond lieu, y a t'il rien de ſi horrible & de ſi contraire aux principes dont vous avez fait ſi long-tems profeſſion, que de nous avoir non ſeulement caché votre intrigue de Roüen, mais proteſté en préſence de Mylord & de Fanny, que vous étiez réſolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivoit; tandis que vous étiez aſſez bien avec elle pour lui promettre de l'épouſer. Quel nom donnerez vous à une conduite ſi double & ſi artificieuſe? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajoûta-t'elle; mais leurs ſentimens ſont bien changez. Pour moi qui vous aimois comme une Mere, je vous avouë que je ne me trouve plus cette même tendreſſe, que j'aurois voulu conſerver pour vous toute ma vie.

Si j'euſſe eu moins de reſpect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord ſon diſcours d'extravagance. Je n'y trouvai pas un ſeul mot que je puſſe comprendre. Je me ſuis abſtenu exprès de prévenir mon Lecteur ſur cette avanture, pour le laiſſer dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre; mais j'en expliquerai maintenant la ſource en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon recit obſcur.

La Sœur de Lallin que j'avois entiérement oubliée en quittant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu, en ceſſant de me voir, les ſentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'apellerai déſormais du nom de ſon Frere, pour cacher, comme j'ai fait juſqu'à préſent, celui de ſon Epoux, dont la famille eſt une des plus diſtinguées de Roüen. Cette Dame avoit donné le ſens le plus favorable pour ſes deſirs, à la réponſe ſimple & honnête que j'avois faite à ſes reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la viſite que je lui avois renduë avec Mylord Omerſon, ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ſes ſentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fuſſe parti de Roüen; juſqu'à ce que ſe trouvant mieux de ſa bleſſure, elle eût reçu la viſite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque reſſentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée ſans avoir pris congé d'elle, elle l'attribua à la néceſſité où j'étois de ſuivre le Vicomte d'Axminſter; & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerſon, elle lui fit connoître qu'elle m'eſtimoit aſſez pour conſentir à m'épouſer. Mylord Omerſon, qui me portoit quelque affection, & qui, n'ignorant pas le miſérable état de ma fortune, trouvoit un ſolide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ſes ſoins à la confirmer dans cette penſée. Il la flâtoit tous les jours de l'eſpérance de me revoir au retour du Roi Charles, & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ſes faveurs. En effet, il regardoit mon conſentement comme une choſe ſi infaillible, qu'ayant écrit à Mylord Axminſter, il lui parla de Madame Lallin & de moi, comme de deux perſonnes deſtinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déja par ceux de l'eſtime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que M. Cléveland s'étoit crû aſſuré par mon ſilence que je ne penſois point au Voyage de l'Amérique. Il trouva en ſortant de ma Chambre Mylord Axminſter, qui étoit à la lire ; & ſe faiſant une eſpéce de gloire de m'enlever, pour parler ainſi, de ſes mains, il lui avoit annoncé bruſquement, que j'étois réſolu de ſuivre le Roi en Flandres. Indépendamment des nouvelles vuës de bonté & d'amitié que Mylord avoit ſur moi, il avoit eu raiſon d'être choqué d'une conduite qui bleſſoit toutes les régles de la reconnoiſſance & de l'honnêteté; car il n'y avoit perſonne au monde à qui j'euſſe tant d'obligation qu'à lui. Le reſſentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ſes faveurs. Il l'avoit communiqué auſſi tôt à Madame Riding & à ſa Fille, qui m'avoient condamné avec juſtice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit ſorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir du moins à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de ſa Fille, ſans qu'il m'aperçut : mais y étant revenu un moment après, & voyant que non-ſeulement je m'obſtinois à lui cacher le deſſein prétendu de mon mariage de Roüen, mais mon départ même avec le Roi dont il lui ſembloit que j'affectois de faire myſtére, il étoit ſorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à preſent quel dût être mon embarras, après avoir entendu les reproches obſcurs & piquans de Madame Riding. J'étois auſſi peu informé de ce qui ſe paſſoit à Roüen, que du bruit que M. Cléveland avoit répandu de mon départ : auſſi demeurai-je quelque-tems à regarder Madame Riding, ſans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant raſſuré, je lui dis que ſon éloquence ſeroit inutile pour me faire ſentir mes fautes, auſſi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de queſtions & de réparties, plus obſcures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & ſuivie. Elle me raporta tous mes crimes, & ſur quels témoignages elle les avoit apris. Quelque ſatisfaction que j'euſſe de me trouver tout-d'un-coup innocent, je ne laiſſai pas de reſſentir une vive douleur de cette ſeule penſée, que Mylord eût pu me croire capable d'ingratitude ; & l'aimable Fanny, d'aimer quelque choſe plus qu'elle. O Ciel ! m'écriai-je, quel eſt le malheur d'un cœur droit & généreux, de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'eſt-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuſe, & que la perfidie même peut tourner à ſes uſages! Pour l'affaire de Roüen, dis-je à Madame Riding en la regardant triſtement, dans l'éloignement où nous ſommes de cette Ville, je n'ai pour me juſtifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguiſement honteux dont il m'accuſe, il me le croira encore ſans doute d'employer le menſonge pour me juſtifier. Ainſi je ne vois rien qui puiſſe me rétablir dans ſon eſprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'eſt une fauſſe opinion qu'il m'eſt aiſé de détruire, & que je traiterois d'impoſture dans tout autre que M. Cléveland qui l'a répanduë. Ciel ! continuai-je en voyant que ma peine attendriſſoit Madame Riding, je t'atteſte encore une fois! pourquoi ne prens-tu pas ſoin de faire connoître mon innocence, puiſque c'eſt toi qui m'as fait tel que je ſuis, ſincére & incapable d'artifice ?

Cette bonne Dame, qui me connoiſſoit trop bien pour ne pas s'en raporter tout-d'un-coup à mes aſſurances, reprit de moi auſſi tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours euë. Elle me dit qu'elle alloit détromper ſur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion, je ſuis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart-d'heure auparavant. Ces derniéres paroles achevant de lui ouvrir les yeux, elle me demanda aſſez malicieuſement, pourquoi j'étois ſi troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-meme que je m'étois trop déclaré; mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit preſque toujours ſervi de Mere, que je devois me repentir de mon indiſcrétion. Au contraire, je fus ravi qu'il ſe preſentât ſi naturellement une occaſion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma paſſion, ſans lui rien déguiſer de la maniére dont je l'avois ménagée juſqu'alors. Elle ſourit, après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philoſophe, me dit-elle! Gare le naufrage de la Sageſſe, parmi les écuëils de l'Amour. Je la conjurai de me dire ſérieuſement ce qu'elle penſoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand ſens. Aimez toujours la vertu, me répondit-elle, & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune. Elle refuſa abſolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes enſemble à la chambre de Fanny. La vuë de cette chére perſonne réveilla la douleur que je venois de ſentir. Par un effet de ce ſentiment, & peut-être encore plus par une eſpéce de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à Madame Riding, je me jettai à ſes pieds, & j'y demeurai en ſilence, pendant que Madame Riding entreprit ma juſtification. Elle parut extrêmement ſatisfaite d'un éclairciſſement ſi peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choſes touchantes, ſur les peines que la ſeule crainte de mériter ſa froideur, étoit capable de me cauſer. Je m'attendris juſqu'à verſer quelques larmes; & perdant peu à peu le ſouvenir de toutes mes réſolutions, je m'oubliai tellement, que je fis vœu en baiſant ſes belles mains, de l'adorer religieuſement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que faiſant réflexion ſur ce qui venoit de m'échaper, je jettai un regard ſur elle en tremblant. Elle me parut embarraſſée. J'en ai trop dit, repris-je en baiſſant les yeux; mais c'eſt à vous, qui êtes à preſent la maîtreſſe de mon ſecret, à diſpoſer ſouverainement de ma vie. Elle demeura quelque-tems ſans parler; & ſe tournant vers Madame Riding, elle lui demanda d'un air languiſſant, ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette Dame qui avoit ſes raiſons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me conſulter pour vous réſoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte, c'eſt-à-dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puiſſiez-vous, mes chers Enfans, ajouta-t'elle, vous aimer auſſi long-tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer. Le Ciel l'aprouve, & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois ſi ſurpris & ſi charmé en même-tems, de ce que j'entendois, que jamais une vérité ne me parut aprocher ſi fort d'un ſonge. Les mouvemens même que mon cœur reſſentoit, me paroiſſoient d'une autre eſpéce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque choſe qui me ſembloit ſupérieur à la nature, quelque choſe qui tenoit d'un état au-deſſus de la portée des hommes : c'étoit . . . il eſt impoſſible que je l'exprime, & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny, & dans un tranſport qui ne s'exprimoit que par mes larmes, je les baiſai mille fois, ſans qu'elle penſât de ſon côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embraſſer Madame Riding, & je la priai de me confirmer l'heureuſe aprobation qu'elle m'accordoit, & de m'expliquer davantage ce que j'avois à eſpérer de la bonté de Mylord. Elle me répondit, qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité ; mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir : qu'il falloit ſeulement que nous euſſions Fanny & moi la prudence de modérer nos ſentimens, juſqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renoüer avec Mylord une converſation qu'elle avoit euë la veille avec lui ſur mon ſujet ; que ce Seigneur, en lui parlant pour la premiére fois de ſon Voyage d'Amérique, lui avoit demandé d'abord, ſi ſon inclination la portoit à le ſuivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à ſa perſonne pour ne s'en ſéparer jamais, il lui avoit fait enſuite la même queſtion par raport à moi, que ne pouvant répondre abſolument de ma diſpoſition, elle lui avoit offert de me ſonder ; mais qu'il avoit ſouhaité ſeulement, qu'elle s'attachât à obſerver de quelle maniére je recevrois la nouvelle de ſon départ ; qu'il croyoit s'être aperçu que j'avois quelque tendreſſe pour ſa Fille ; qu'en ayant lui-même infiniment pour moi, il conſentiroit de bon cœur à me donner la qualité de ſon Gendre, & à me prendre pour le compagnon de ſa fortune & de ſes Voyages ; mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination: qu'il avoit exigé d'elle, que ſans me faire connoître les tendres deſſeins qu'il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon cœur, & mes véritables ſentimens pour lui & pour ſa Fille. Ainſi, continua t'elle, je n'ai rien avancé qui ne porte ſur de ſolides raiſons; en vous promettant que Mylord ne condamnera point votre amour, je ne lui ai pas manqué non plus de parole, en vous découvrant les deſſeins qu'il a ſur vous, puiſque je ne l'ai fait qu'après m'être aſſuré que vous aimez Fanny. Cependant, je ſerois fâchée de lui ôter la ſatisfaction qu'il ſe réſervoit ſans doute, de vous aprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous faſſiez ſemblant de l'ignorer, & d'en recevoir les premiéres aſſurances de ſa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t'elle, pour le guérir entiérement des fâcheuſes idées que votre Grand pere, & la lettre de Mylord Omerſon lui ont donné de vous ; & pour lui aprendre enſuite, que vous êtes par raport à lui & à ſa Fille tel qu'il le déſire, & qu'il l'a toûjours cru. Allez, lui dis-je, interdit de joye & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le Ciel & la Terre enſemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai ſeul avec la Maîtreſſe de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes, pendant le premier moment ; mais comme il ne venoit que de la confuſion de nos ſentimens, il fit bien-tôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces Tréſors d'Amour que le ſilence & la contrainte tenoient enſévelis, & comme accumulez dans nos cœurs depuis ſi long-tems, ne craignirent plus de ſe déveloper avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la felicité d'un Amant, & dont il auroit pû ſembler néanmoins que je n'étois pas ſatisfait, tant j'avois d'empreſſement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma paſſion, ſes effets, mes timides & reſpectueuſes eſpérances, le deſſein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer, d'heureuſes circonſtances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardieſſe de deſirer. Ma tendreſſe m'avoit ſemblé ſuffire, lors même que le reſpect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur ; à quel excès de bonheur me vois-je élevé tout-d'un-coup par l'aſſurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'eſpoir de le voir bien-tôt au comble de ſes vœux ! Tant de joye ſurpaſſoit non-ſeulement mes expreſſions, mais l'étenduë même de mes ſentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité ſi long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais ſemblé juſqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'Amour, l'Amitié, tout ſe réüniſſoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des miſérables, & me faire un deſtin digne d'envie. Ciel ! m'écriai je vingt fois avec tranſport, je ne vous demandois pas tant; vous m'accordez trop tout-d'un-coup; modérez vos bienfaits; je ſuis trop heureux, pour l'être tranquilement. Et puis changeant auſſi tôt de deſir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit poſſible, & de la faire durer toûjours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une ſatisfaction qui me répondoit de ſes ſentimens. Elle parla peu; mais c'étoit me dire beaucoup, à moi qui la connoiſſois, que de recevoir mes tendres careſſes & de les aprouver. Tout retenus qu'étoient ſes regards, ils n'en étoient pas moins pénétrans ni moins paſſionnez. Elle n'attachoit point une ſeule fois ſes yeux ſur les miens, ſans faire paſſer dans mon cœur mille traits de flâme, & ſans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel, de m'avoir rendu pour elle auſſi tendre qu'elle l'avoit ſouhaité Elle m'aſſura modeſtement, que ſi j'étois tel que je m'efforçois de lu perſuader, nous allions être deux exemples d'une paſſion parfaite; & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fuſſions deux auſſi, d'une fidélité & d'une conſtance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmérent notre joye. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait ſur la Terre, nous dit-elle en entrant, ce ne ſera pas ni la faute de Mylord ni la mienne. Vous ſerez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de ſatisfaction que vous. Elle ajoûta, qu'il étoit allé trouver le Roi, pour le prier d'honorer notre mariage de ſon conſentement, & de faire en ma faveur quelque choſe qui pût ſupléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart d'heure après, avec un viſage ſi joyeux & ſi riant, que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ſes eſpérances, & ſurpaſſé les miennes. Son amitié ſe ſatisfit d'abord en m'embraſſant, & en m'accordant le nom de ſon cher Fils. Il nous prit enſuite par la main ſa Fille & moi, & nous ayant conduit à la chambre du Roi: Les voilà, Sire, lui dit-il, ce ſont mes deux Enfans. J'ai peine à diſtinguer lequel m'eſt le plus cher, de l'un ou de l'autre: c'eſt pour n'avoir plus cette diſtinction à faire que j'ai réſolu de les lier ſi étroitement qu'ils ne faſſent plus qu'un. Le Roi lui répondit, qu'il prenoit part à ſa joye & à la nôtre; & qu'il vouloit commencer à me le marquer, en me créant Chevalier. Il m'hora ſur le champ de cette Dignité, avec la cérémonie ordinaire. C'eſt le premier dégré, me dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade; vous êtes jeune, je veux que l'eſpérance d'obtenir de moi beaucoup d'avantage, vous ſerve d'aiguillon pendant quelques années; & je vous engage ma parole royale, que je récompenſerai vos ſervices au-delà de vos deſirs. J'ai apris de Mylord, ajouta-t il, que vous êtes diſpoſé à l'accompagner en Amérique. Allez & comptez tous deux ſur la reconnoiſſance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les maniéres & dans les expreſſions un air de bonté, qui eſt rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de ſon eſtime & de ſa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour ſe rendre utile à ſon ſervice en Amérique, il le pria de trouver bon que nos nôces s'accompliſſent en ſa préſence, afin que nous puiſſions nous embarquer enſuite à ſes yeux, avant qu'il ſe mît en chemin pour retourner en Flandres. On régla, que nous ſerions mariez le lendemain. Quoique les préparatifs ne puſſent être magnifiques dans un eſpace ſi court, les ordres qui furent donnez par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante, ſi le Ciel eût permis qu'ils ſe fuſſent exécutez. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie: mon ſort avoit attendu juſqu'alors à ſe déclarer.

On voit par tout ce que j'ai raporté juſqu'à préſent de mon Hiſtoire, qu'il n'y avoit rien eu d'abſolument malheureux dans mes premiéres avantures. J'avois éprouvé dès ma naiſſance, les traits de la mauvaiſe fortune, mais preſque ſans les ſentir. J'en avois même formé une eſpéce d'habitude, juſqu'au tems où je commencai à connoître Mylord Axminſter. Sa compagnie & ſon amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma paſſion pour ſa Fille avoit fait beaucoup plus; elle m'avoit rendu heureux. L'eſpérance prochaine de l'épouſer alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainſi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du paſſé, & je ne trouvois dans ma ſituation préſente que de juſtes ſujets de joye. Quelque obſcur que fût l'avenir, j'aurois eu tort de m'en défier, puiſque mon bonheur étoit prêt à s'établir ſur les fondemens les plus ſolides. Enfin, j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquile, ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuſes émotions du plaiſir.

Cependant, tout cet édifice de tranquilité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par dégrez, pour s'évanoüir en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeſte du Livre des Deſtinées : il y étoit accompagné d'une multitude d'Arrêts terribles, que j'étois condamné à ſubir ſucceſſivement. Mon bon génie avoit luté inutilement pour m'en garantir ; il n'avoit pu réüſſir pendant près de dix-huit ans quà les ſuſpendre. O Dieu, qui m'as donné la force de les ſuporter, donne m'en aſſez maintenant pour les rapeler à ma mémoire! Je me ſuis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette premiére Partie de mon Hiſtoire; c'eſt une tréve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les ſens qui renaiſſent, & qui viennent ſe préſenter en foule à ma plume.

Fin du Tome premier.

Prévost, Antoine François

LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,

FILS NATUREL
DE CROMWEL,

Ecrite par lui même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

FILS NATUREL DE CROMWEL.

E
RBR
P944P
t.2

LIVRE TROISIE'ME.

J'Entre dans la mer immenſe de mes infortunes. Je commence une narration, que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lecteurs. Cette penſée me cauſe quelque ſatisfaction en écrivant : j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines : c'eſt à leur Tribunal que je les preſente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les aparences, que par leur propre ſentiment ; c'eſt à-dire, que s'ils me trouvent dans mes malheurs & dans mes pertes plus de fermeté extérieur qu'ils ne ſe ſentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils ſe forment ſur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité, le courage & la conſtance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes diſgraces, m'a mérité le nom de Philoſophe ; on n'a pas cru que ma patience toujours égale ; & la ſérénité aparente de mon humeur, ſous les plus rigoureux coups de la Fortune, puſſent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honoré du nom de Philoſophie. Superbe nom ! Hélas ! qu'il m'a couté cher ! Ceux qui me l'ont donné, n'ont jamais connu le ſecret de mon ame. J'ai tiré, en effet, de la Philoſophie tout le ſecours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entrepriſes, elle a réglé mes dehors, elle a ſoutenu ma prudence, elle m'a fourni des conſolations contre le deſeſpoir. Mais elle n'a jamais diminué le ſentiment intérieur de mes peines ; & elle ne m'a point empêché de reconnoître, qu'un Philoſophe eſt toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuſe ſuite d'avantures, ou tendres, ou tragiques ; mais toutes ſi triſtes & ſi interreſſantes, qu'elles me répondent de la compaſſion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant conſenti à mon mariage, & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il ſembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'eſpace de vingt-quatre heures qui fût capable de me troubler dans une ſi douce attente. Je paſſai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir ſur cette fortune ineſpérée qui m'élevoit tout-d'un-coup au ſommet du bonheur. En me livrant ſeul à la joye, je ne laiſſois pas de conſerver aſſez de pouvoir ſur moi-même pour y mêler quelques conſidérations ſérieuſes qui m'étoient toujours ſuggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recuëillir dans mes penſées. Voilà, diſois-je, mes deſirs & mes projets accomplis. J'ai ſouhaité de devenir heureux par l'Amour; je touche au moment de l'être; & mon cœur eſt ſi agréablement rempli, qu'il m'eſt aiſé de ſentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois propoſé. J'avois deux buts, ajoutois-je; quel étoit l'autre? C'étoit de travailler inceſſamment à me rendre ſage, par le ſecours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en ſuis point écarté juſqu'aujourd'hui; & je ſuis réſolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change; j'ai d'autres régles à ſuivre. Quoique la ſageſſe ſoit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déja eu l'occaſion de faire aſſez de remarques ſur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la ſituation où je vais entrer. Voyons, & faiſons aller de pair, autant qu'il m'eſt poſſible, la ſageſſe & l'amour. Là-deſſus je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupations, je ne pouvois prévoir les événemens aſſez juſte pour m'aſſurer que j'euſſe la liberté de le ſuivre ; mais un fonds de nouveaux principes, qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me reſteroit que l'aplication à faire aux diverſes conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie ſérieuſe, juſqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empreſſement à me parler.

C'étoit James, qui me venoit apeller. Je lui vis un air triſte, qui me fit mal augurer de ſa commiſſion. Il n'attendit point que je l'interrogeaſſe, pour me dire que mon mariage étoit, ſinon tout-à-fait rompu, du moins différé juſqu'à Roüen, à la priére de M. Cléveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai, comme la plus grande de toutes les faveurs. C'eſt tout ce que j'ai apris, me dit James ; Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre Grand pere eſt un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que ſa vieilleſſe, & la conſidération du Roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'aprit en même-tems, que M. Cléveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur, le deſſein qu'il avoit de m'accorder ſa Fille ſans ſa participation & de ſe faire accompagner de moi en Amérique ; qu'il lui avoit dit groſſiérement, que c'étoit en vain qu'il s'en flâtoit, puiſqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opoſez ; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penſer aux nôces de ſa Fille avant que d'être arrivé à Roüen, où le Roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandres, & où il vouloit que nous le ſuiviſſions. Choqué, continua Mylord, de l'air bruſque dont il m'a parlé, je n'ai pû m'empêcher de lui en témoigner quelque reſſentiment, & de lui faire entendre, que ce n'étoit rien moins qu'un deshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là deſſus la malheureuſe avanture de mon Epouſe que j'ai confiée trop legérement au Roi, & dont il y a aparence que ce Prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vous avouë, continua le Vicomte, que s'il n'étoit ſorti promptement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le premier feu de ma colére. Je me ſuis contenté, après ſon départ, d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait apeller pour me faire des excuſes : mais il m'a renouvelé l'ordre de différer votre mariage, ſous prétexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Roüen, & que je trouverai enſuite au Havre de Grace un Vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui eſt prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminſter eut l'honnêteté de convenir après ce diſcours, qu'il avoit eu tort de propoſer mon mariage au Roi ſans avoir prévenu M. Cléveland : & comme il n'attribuoit ſon opoſition qu'au dépit qu'il lui ſupoſoit de ſe voir négligé, il me dit avec ſa tendreſſe ordinaire, qu'il vouloit bien oublier ſon reſſentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'eſprit de mon Grand-pere par quelques civilitez, dont il reconnoiſſoit dans le fond que je ne pouvois me diſpenſer.

J'allai le trouver ſur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui ; & m'ayant repreſenté tout ce que je lui devois de tendreſſe & d'attachement en qualité de Petit-fils, il m'expliqua enſuite, d'un ton ſévere, l'autorité que le titre de Grand-pere lui donnoit ſur ma perſonne & ſur ma conduite. Je ne lui conteſtai rien ; je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminſter. Je continuai de vivre honnêtement avec lui juſqu'au départ ; ſans qu'il me fît la moindre ouverture des cruelles vûës qu'il avoit ſur moi.

Comme je n'avois nulle raiſon de m'en défier, je me conſolai aux pieds de Fanny, du retardement qu'on aportoit à mes deſirs. Mylord lui-même étoit ſi éloigné de prévoir le deſſein de M. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de ſe réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Roüen preſque auſſi tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la Ville. Mylord Axminſter reprit avec nous ſa demeure à l'hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer

quer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant auſſi-tôt répandu, nous reçûmes la viſite de Mylord Omerſon, & de nos autres Amis. Ils crurent me faire plaiſir, en me félicitant ſur la diſpotion avantageuſe que Madame Lallin avoit conſervée pour moi. Mylord Omerſon me ſollicita vivement de ne pas tarder à faire une viſite à cette Dame. Je le ſurpris, en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'eſpérance que j'avois de l'épouſer au premier jour. Il n'y a point d'aparence que Madame Lallin, qui aprit ſans doute cette nouvelle, eût perſiſté dans le deſſein qu'elle avoit en ma faveur, ſi on lui eût laiſſé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais ſon malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conſeils pernicieux, qui cauſérent ſa ruïne, & qui ne me furent guéres moins funeſtes qu'à elle.

Le véritable deſſein de M. Cléveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entiérement : non qu'il ne regardât la Fille de Mylord Axminſter comme un parti infiniment au-deſſus de moi, & flâteur par conſéquent pour ſon ambition : mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penſer ſans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le ſeul reſte de ſa famille. Il étoit dans un âge ſi avancé, que le plaiſir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût eſpérer.

Il vouloit, à quel prix que ce fût, m'attacher à la ſuite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Roüen, qu'il me communiqua ce deſir pour la premiére fois. J'y fus auſſi ſenſible que je le devois; mais après lui avoir marqué de la reconnoiſſance, je m'expliquai d'une maniére ſi forte ſur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne ſeroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il aprit preſque auſſi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut aſſez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réüſſit que trop heureuſement. Il ſe fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon Grand-pere, il la remercia des ſentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne les déguiſa point. Elle lui marqua même du chagrin de m'y voir répondre ſi incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux ſur ſes charmes, & ſur le prix de ſes faveurs. Il lui fit entendre, que pour peu qu'elle voulût ſe prêter au deſſein qu'il avoit, il m'enléveroit infailliblement à ſa Rivale; car elle étoit déja informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cauſe de ma froideur pour elle. Il ménagea ſi bien ſon eſprit, qu'aprés l'avoir ſçu perſuader que ſa réputation ne ſeroit nullement commiſe, & que ce qu'il projettoit, ne ſeroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea

à

à feindre que je lui euſſe fait une promeſſe de mariage, & à ſuplier le Roi d'entremettre ſon autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerſon & à quelques Anglois, qui y entrérent volontiers, autant par le ſouvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmez de lui voir des inclinations ſi favorables pour la Nation. M. Cléveland eut encore aſſez d'adreſſe, le même jour, pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai ſans défiance, ſur un prétexte fort leger qu'il m'aporta. Il s'en ſervit pour dreſſer une promeſſe dans les formes légales, & il remit cette Piéce autentique à Madame Lallin.

Je preſſai pendant ce tems là Mylord Axminſter de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raiſon, qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roi, il n'oſoit paſſer outre ſans avoir connu ſes volontez. C'étoit moi naturellement que cette commiſſion regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit; & ſans me faire la moindre objection, il me dit qu'il conſentoit à mes deſirs, ſi Mylord Axminſter & M. Cléveland s'accordoient à les aprouver. Je craignois quelque opoſition de la part de M. Cléveland. Le Roi qui s'en aperçut, me dit qu'il l'alloit faire apeller, pour aprendre de lui-même ſes ſentimens. Il parut, & loin de me refuſer ſon aveu, il me félicita ſur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon

Epouſe.

Epouſe. Je ſortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joye dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après, un ordre de retourner chez le Roi. Je le trouvai avec un papier à la main, & le viſage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorſque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'aprocher, & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me demanda d'un ton ſévére, ſi l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caractéres. Je lui répondis, qu'elle en étoit; mais que j'avois peine à comprendre comment elle ſe trouvoit dans la ſienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être ſurpris: c'eſt quelque choſe, du moins, que vous l'ayez reconnuë. Il me fit enſuite diverſes interrogations ſur mes liaiſons avec Madame Lallin, & ſur les raiſons que j'avois euës de l'abandonner, après m'être engagé ſi ſaintement à l'épouſer. Je ne pouvois répondre clairement à des queſtions qui étoient ſi obſcures pour moi: ma ſurpriſe reſſembloit, ſans doute, à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offenſa vivement d'un ſilence, qu'il regarda comme un effet d'obſtination. Il me traita de la maniére la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans ſon propre logis. M. Cléveland me vint voir auſſi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda d'un air de compaſſion affectée, ce qui m'avoit attiré la colére du Roi. Je lui raportai ce que j'avois pû recuëillir d'une converſation, dont j'ignorois abſolument le ſujet. Ce fut alors que le ruſé Vieillard employa tous les reſſorts de ſes artifices, pour m'amener inſenſiblement à ſon but. Après avoir fait ſemblant de réfléchir ſur mon recit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit queſtion; qu'il avoit entendu parler, depuis ſon arrivée à Roüen, d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouſer Madame Lallin; qu'il falloit que quelque perſonne mal intentionnée en eût informé le Roi; que je devois connoître mieux que perſonne, ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire; que pour lui, il n'avoit point jugé à propos de m'aprendre juſqu'alors ce que le public en penſoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il lui avoit ſemblé que j'avois peu de ſujet de craindre le reſſentiment de Madame Lallin; mais que les choſes changeoient tout-à-fait de face, puiſque c'étoit cette Dame, ſans doute, qui avoit pris le parti de porter elle même ſes plaintes au Roi; que ce Prince, équitable comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de ſa réputation dans un Royaume étranger, ne ſouffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & inſultée impunément par un Anglois; que quand il n'y feroit point porté par l'amour de la juſtice & de la gloire, il devoit cette conſidération à un grand nombre de ſes plus illuſtres Sujets qui étoient réfugiez à Roüen, & qui avoient beſoin de la protection dès habitans de cette Ville. Enfin, ajoûta M. Cléveland, plus j'envisage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voye courte de vous mettre à couvert, & une voye qui ne vous expoſe à rien ; c'eſt de remplir la promeſſe que vous avez faite à Madame Lallin. Vous ſatisferez par-là à votre honneur, vous arrêterez ſes plaintes, & la colére du Roi. Elle eſt d'ailleurs aſſez riche & aſſez aimable, pour qu'un honnête homme puiſſe accepter ſa main ſans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embraſſant, épouſez-la : je ſerai plus ſatisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des Mers, dans un païs perdu, d'où il eſt incertain que vous reveniez jamais, & où il eſt fort aſſuré que vous auriez mille incommoditez à ſouffrir.

J'avois écouté M. Cléveland avec beaucoup d'attention, & peut-être ſe flattoit-il que ſon diſcours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois point eu d'autre vûë, que de m'éclaircir tout-à-fait du noir deſſein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminſter avoit reçûë à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le myſtére. Je découvrois ſans peine que Madame Lallin ne me cauſoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette Promeſſe ſignée de ma main étoit une abîme, dont le fond échapoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cléveland ; il aidoit encore à l'éloigner, par l'air de ſincérité avec lequel il me faiſoit mille queſtions : car auſſi-tôt que je lui eus proteſté avec ſerment, que l'Ecrit que le Roi m'avoit montré, étoit une Piéce fauſſe, qui n'étoit jamais ſortie de ma main; il me demanda, ſi je n'avois point indiſcrétement ſigné quelque Billet, ou écrit quelque Lettre, dont on eût pû déchirer malignement le ſeing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une ſeule Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en aſſurai, parut l'étonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractére. Les Dames Françoiſes ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'aurois plus de zèle que perſonne à vous détourner d'épouſer Madame Lallin, ſi c'étoit un parti qui vous fût déſavantageux, je crois que dans les circonſtances où vous êtes, la ſageſſe vous oblige d'accepter la main qu'elle vous préſente. Les raiſonnemens de M. Cléveland firent ſi peu d'impreſſion ſur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai ſeulement, de faire avertir Mylord Axminſter de mon malheur. Cette confiance que je faiſois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois ſi peu, le piqua juſqu'au vif. Il me répondit, que je penſois en jeune homme, c'eſt-à dire, que je me trompois beaucoup, ſi je me figurois que ce Seigneur pût conſerver quelque eſtime pour moi; & perſiſter dans le deſſein de me donner ſa Fille, lorſqu'il aprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'eſt une tache qui vous exclud de l'eſpérance d'épouſer Fanny. Et cette raiſon, ajoûta-t'il avec une eſpéce d'indifférence, eſt une des plus fortes qui m'ayent porté à vous dire que votre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de Mr Cléveland fut le plus funeſte de tous ſes coups. Je n'y trouvai que trop de vrai ſemblance; & commençant à conſidérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruïne de mon amour, je ſentis mon cœur ſe glacer de crainte & frémir de ſaiſiſſement. Mon impitoyable Grandpere s'aplaudit de cet étrange effet de ſa tendreſſe. J'étois dans la ſituation où il avoit enrrepris de me mettre; c'eſt-à-dire, prêt de perdre l'eſpoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminſter. Il s'en aperçut, & il eut la dureté de me quitter auſſi-tôt, pour laiſſer au poiſon le tems de ſe répandre & d'agir dans toute ſa force. Je le conjurai, en ſortant, de ne pas laiſſer de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit; mais la maniére dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ſes artifices.

Je demeurai ſeul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me repreſentai quel alloit être l'étonnement de Mylord & de Fanny, en aprenant par des raports infidèles le ſujet de la colére du Roi, & la cauſe de mon empriſonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas ſe former de mon caractére ! J'avois été aſſez heureux pour les perſuader de mon innocence à Bayonne ; mais cette derniére avanture faiſant revivre la premiére, ils alloient me croire capable, non-ſeulement de les tromper ; mais de joindre encore l'ypocriſie & le parjure à la duplicité, pour abuſer de leur franchiſe & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'eſtime de Mylord, & la tendreſſe de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même-tems ma réputation ; & j'étois ſi malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me juſtifier. Effectivement, mes ennemis employoient pour achever ma ruïne, tous les momens que je paſſois inutilement à la pleurer. M. Cléveland étoit allé trouver Mylord Axminſter en me quittant. Il ne lui aprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déja informé ; mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua point d'invention pour détruire ce reſte de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être perſuadé trop triſtement lui-même de la tromperie odieuſe dont on m'accuſoit. Il confeſſa à Mylord, qu'il ſe croyoit obligé de lui en faire des excuſes, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce deſſein. Il parut étonné, qu'à mon âge, & avec des dehors qui ſembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'euſſe été capable de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajoûta-t'il, en dépliant la Promeſſe prétenduë, qu'il avoit eu ſoin de tirer des mains du Roi, ſi je ne voyois ſon nom écrit de ſa propre main. Le voilà; il n'oſe lui-même déſavouër ſon caractére. Ce qui me conſole, c'eſt qu'il paroît diſpoſé à ſe rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut abſolument qu'il rempliſſe ſa Promeſſe.

Mylord étoit un homme d'eſprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé, à force de me parler de la corruption des hommes, & de la ſage défiance dont on a beſoin ſans ceſſe en vivant avec eux. Cependant, il fut la dupe de ſes ennemis & des miens. L'accuſation lui parut ſi bien prouvée, qu'il ne ſouhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il ſçavoit que Madame Lallin avoit adreſſé ſa plainte au Roi, & qu'elle avoit laiſſé la Promeſſe entre ſes mains; il la voyoit dans celles de M. Cléveland, il connoiſſoit mon caractére: c'en étoit trop, en effet, pour lui laiſſer la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monſtre d'ingratitude & de perfidie; & il crut ne pouvoir mieux ſe venger de moi, qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à ſa Fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raiſon que mon mariage pour différer ſon voyage d'Amérique, il réſolut de ne s'arrêter à Roüen qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour s'aſſurer du départ d'un Vaiſſeau. Il envoya en diligence au Havre de Grace; & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou ſix jours après pour la Martinique, il reſolut de prendre cette occaſion de s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du Roi le titre & la Commiſſion de Gouverneur Général des Colonies Angloiſes en Amérique; & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit avec ſa Fille & Madame Riding. Sa ſuite n'étoit compoſée que de ſes Domeſtiques, & de cinq ou ſix Anglois réfugiez, qui s'attachérent à ſa fortune.

Pendant que mon mauvais deſtin me préparoit ainſi les plus cruels ſujets de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cléveland. La conſtance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchaſſe le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvaſſe enſuite celui de me juſtifier aux yeux de Mylord Axminſter, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être aſſuré non-ſeulement que je ne réüſſirois point à m'échaper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de ſa Fille. C'étoit aparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette réſolution, puiſque ce fut la maiſon même de cette Dame qui fut choiſie pour ma nouvelle priſon. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire abſolu ſur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince a conſervé toute ſa vie, de ſe laiſſer preſque entiérement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque aſcendant ſur ſon cœur, ou ſur ſon eſprit. Je fus donc tranſporté le ſoir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution, qu'il me fut impoſſible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec ſoin, & même avec magnificence. Mais je demeurai quelques jours ſans voir perſonne, excepté M. Cléveland, qui venoit paſſer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois, de m'aprendre à quoi devoit ſe terminer une ſi étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminſter & de Fanny. Il répondit à la premiére queſtion, qu'on ne faiſoit qu'exécuter les ordres du Roi, & qu'il n'avoit encore pu ſçavoir préciſément quelles étoient ſes intentions. Pour ce qui regarde Mylord & ſa Fille, il m'aſſura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flâter avec raiſon que ce Seigneur penſât déſormais à m'accepter pour ſon Gendre. Malgré le chagrin violent que me cauſoit la répétition continuelle de cette réponſe, je ne laiſſois pas d'entretenir un reſte d'eſpérance. Je connoiſſois la bonté de Mylord, & je faiſois un fond infini ſur la tendreſſe de ſa Fille. Il n'étoit pas vraiſemblable qu'on me retint éternellement captif. Je ne ſouhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux chéres perſonnes. Je me promettois, que mon innocence l'emporteroit ſur tous les artifices de Madame Lallin : car je n'avois encore ſoupçonné qu'elle; & j'étois ſi éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cléveland, qu'étant perſuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois preſque auſſi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur aprochoit. Le jour du départ de Mylord Axminſter me fut annoncé par M. Cléveland. Jour fatal! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables avantures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes triſtes idées. M. Cléveland y entra avec un air de contentement, qui me fit attendre d'heureuſes nouvelles. Vous ſerez libre, me dit-il, auſſi-tôt que vous le voudrez. Le Roi conſent à votre liberté; parce qu'il eſpére que Mylord Axminſter étant parti pour l'Amérique avec ſa Fille, vous ne ferez plus difficulté d'épouſer Madame Lallin. Il voulut enſuite m'embraſſer à ſon ordinaire: il ne s'apercevoit pas que ſon cruel diſcours m'ôtoit la vie, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. Oh! laiſſez-moi, lui dis-je d'une voix altérée: ne voyez-vous pas que vous m'avez tué barbarement, & que j'ai à peine la force de reſpirer? J'étois ſi pâle en effet, qu'il me crut prêt de m'évanoüir. Je refuſai néanmoins ſes ſecours. Laiſſez-moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny ſont partis, j'ai perdu ſans reſſource leur eſtime & leur affection, deux biens ſans leſquels il m'eſt impoſſible de vivre.

Je m'aſſis, ſans vouloir le regarder, ni l'entendre. Sa tendreſſe pour moi, qui étoit au-deſſus de toute expreſſion, s'allarma véritablement, lorſqu'il me vit obſtiné à me taire, & dans une poſture immobile, qui lui fit douter ſi ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il ſe hâta d'apeler les Domeſtiques, pour me faire aporter quelque aſſiſtance. Madame Lallin accourut la premiére. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout-d'un-coup à ſa vûë, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me ſembloit que ſon lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confeſſer auſſi, que malgré la foibleſſe qu'elle avoit euë de ſe prêter au deſſein de M. Cléveland, elle étoit droite & généreuſe. Mes reproches la touchérent ſi vivement, que, fondant en larmes, elle ſe tourna vers mon Grand-pere, pour ſe plaindre avec amertume de la honteuſe démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuſes qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Ce fut alors que ſentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, mépriſé de Mylord Axminſter, & abandonné de Fanny, je tombai ſans force & ſans ſentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce ſpectacle la toucha ſi vivement, qu'après avoir employé tous ſes ſoins pour me rapeler la connoiſſance, elle pria M. Cléveland de ſortir de ſa maiſon, & de n'y retourner

tourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il ſe retira. Je demeurai ſeul avec elle. Ses pleurs, qui couloient en abondance, & ſes tendres excuſes, me perſuadérent de ſon repentir. Hélas! je vous pardonne lui dis je; je ne vois que trop qu'on vous a ſéduite pour vous faire ſervir à ma perte. Mais ſi vous avez été l'inſtrument de ma ruïne, il vous reſte un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de ſortir de cette Ville. Je ſuis chez vous, j'en juge par la maniére dont vous venez de parler à M. Cléveland : ouvrez moi les portes de ma priſon; & loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aiſé de juger que mon deſſein, en ſouhaitant de me voir libre, étoit de ſuivre les traces de Mylord Axminſter & de ſa Fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de ſon amour. Elle me répondit en baiſſant les yeux, qu'elle s'étoit attenduë que je reconnoîtrois autrement le ſincére regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir cauſé du chagrin; qu'à la vérité, on l'avoit fait agir contre ſon caractére & ſon inclination, en la faiſant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon empriſonnement; mais qu'elle ne pouvoit ſe repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une Rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendreſſe & d'eſtime qu'elle m'en promettoit; que ſa fortune & ſa perſonne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardieſſe de m'offrir l'une & l'autre ; & qu'elle étoit perſuadée que lorſque je viendrois à connoître le fond de ſon cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maſtre. Elle accompagna ce diſcours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeſte peut mettre en uſage pour cacher un homme qu'elle aime. Du caractére dont j'étois, cette honnête franchiſe étoit plus propre à faire impreſſion ſur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lallin. Je l'aſſurai que je lui rendois mon eſtime, & que ſi j'euſſe été libre, j'aurois peut-être ſenti pour elle quelque choſe de plus tendre. Mais cette Rivale, ajoûtai-je, que vous voulez ſuplanter, je l'adore ; j'avois le bonheur d'en être aimé ; c'eſt vous qui m'avez arraché mon affection ; il n'y a rien qui puiſſe m'empêcher de courir ſur ſes pas, pour me juſtifier à ſes yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuſe, lui dis je encore, accordez-moi la liberté. C'eſt la ſeule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puiſſe être ſenſible. Elle réfléchit un moment ſur cette propoſition. Je ne puis vous laiſſer ſortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir ſans les commoditez néceſſaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajoûta-t'elle en rougiſſant, que je vous propoſe à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner. J'ai aſſez de bien pour en faire tout-d'un-coup une ſomme conſidérable, qui nous mettra au-deſſus de toute crainte, en quelque endroit que la fortune nous jette. Frapé d'une propoſition ſi extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé! quelle ſeroit donc votre eſpérance, lui dis-je? Songez-vous, Madame, qu'il m'eſt impoſſible d'être à vous; & que vous ne gagneriez, à me ſuivre, que la fatigue d'un voyage inutile? Elle me proteſta, qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce ſoit tout-à fait ſans raiſon que je prens cet étrange parti. J'en ai deux très-fortes, outre celle de ſuivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une eſt la perte de ma réputation, qu'il m'eſt impoſſible de réparer, ſi je ne deviens point votre Epouſe. Malgré les promeſſes de M. Cléveland, toute la Ville eſt informée des démarches que j'ai faites, à ſa perſuaſion, pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminſter. On ſçait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maiſon. Je ſuis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai l'eſpérance de vous épouſer; un mariage ſolemnel auroit réparé tout: mais ſi vous refuſez abſolument d'y conſentir, je ne puis demeurer plus long-tems dans une Ville, où je me crois deshonorée ſans retour. Une autre raiſon, continua-t'elle, qui n'eſt guéres moins puiſſante, ce ſont les menaces continuelles que je reçois de mon Frere. Sa rage eſt extrême contre moi, depuis qu'il m'a ſoupçonné de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût cruë morte du coup d'épée qu'il me donna avant ſon départ. Il a apris mon rétabliſſement, & la liaiſon étroite que j'ai entretenuë depuis avec ſes ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des lettres pleines d'outrages & d'horribles ſermens, par leſquels il proteſte qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ſes propres mains. Je le connois, il en eſt capable; & je ne doute point que ſa haine ne redouble, lorſqu'il ſera inſtruit de cette derniére avanture. Je ſuis donc réduite à quitter Roüen, ajoûta-t'elle, autant pour la ſûreté de ma vie, que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaiſir qu'avec vous? Si je réüſſis, par ma tendreſſe & par mes ſoins, à vous rendre plus ſenſible, je trouverai mon bonheur à vous avoir ſuivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refuſez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre conſtance pour la Fille de Mylord Axminſter, je vous accompagnerai du moins juſqu'auprès d'elle; j'y rendrai témoignage de votre innocence; & je me ferai un mérite des ſervices que vous aurez reçu de moi, pour trouver auprès de ſon Pere un azile & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finiſſant, ce que je penſois de ſon diſcours.

Il eſt certain, que, quelque extravagance que j'euſſe trouvé d'abord dans ſa propoſition,

ſition, elle me parut toute différente ſous ce nouveau tour. Mon intérêt même ſembloit demander que j'y conſentiſſe, car elle avoit eu raiſon de me faire obſerver que j'étois dépourvu de tout. M. Cléveland étoit le ſeul de qui je puſſe eſpérer les ſecours dont j'avois beſoin pour le voyage, & l'on juge aiſément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant, la ſeule vûë de ma commodité n'auroit pas ſuffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs, que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny, pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le mauvais effet que produiroit ſa préſence, & la penſée qu'elle n'auroit point entrepris de me ſuivre ſans m'être attaché par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ſes larmes, & en me diſant qu'une raiſon ſi foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui aſſuroit tout à la fois ſon bonheur & ſa vie. Je me laiſſai toucher; & le Ciel m'eſt témoin, qu'en conſentant à ſa priére, je ne ſuivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendriſſoit à la vûë des malheurs d'autrui, & qui me faiſoit ſouhaiter d'être utile à tous les miſérables.

Il ne fut plus queſtion que de prendre des meſures pour amaſſer de l'argent, & pour tenir notre départ ſecret. Madame Lallin me dit, que dans une Ville telle que Roüen, elle n'avoit beſoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout ſon bien. En effet étant ſorti dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus ſur ſon billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à perſonne, puiſqu'elle leur abandonnoit par ſon départ, des Terres qui excédoient conſidérablement cette ſomme. Elle s'occupa le reſte du jour à faire préparer ſecrettement une voiture pour gagner le Havre, où nous nous flâtions de trouver quelque Vaiſſeau prêt à faire voile. Elle ne mit dans ſa confidence qu'un valet & une fille, qui devoient nous ſuivre. C'étoit la nuit ſuivante, que nous nous propoſions de partir. M. Cléveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la priére que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut ſurpris de me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laiſſé ſeul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la converſation que j'avois euë avec elle ; & s'imaginant qu'elle avoit pû m'inſpirer de l'amour, il en fut ſi ſatisfait, qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laiſſai point ſortir ſans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminſter avoit priſe, & du lieu où il devoit commencer l'entrepriſe qu'il avoit formée pour le ſervice du Roi. J'apris ainſi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de Vaiſſeau qui pût le porter plus proche de nos Colonies : de-là, ſon deſ-

ſei

ſein étoit de ſe rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle Angleterre, ſelon qu'il en trouveroit l'occaſion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venuë, & Madame Lallin ſe trouvant auſſi libre que moi, nous ſortîmes de ſa maiſon, chargez de divers paquets & accompagnez ſeulement de nos deux Domeſtiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route juſqu'au Havre ſe fit heureuſement, & ſans obſtacle. Il n'étoit que ſept heures du matin lorſque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un Vaiſſeau qui fût prêt à partir pour les Iſles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminſter. Nous délibérâmes ſi nous deſcendrions juſqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui ſe trouvérent au Havre, nous conſeillérent, comme le parti le plus court & le plus ſûr, d'aller plûtôt juſqu'à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occaſions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnuë par ſon Frere; j'avois auſſi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus preſſant paroiſſoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes ſur le premier Bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours; & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un Vaiſſeau de guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes, ſans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des Paſſagers, par deux perſonnes qui portoient quelques marques de diſtinction. Quatre jours après, nous perdîmes la vûë des Côtes de l'Europe.

Il faut que je le confeſſe : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il ſe trouva place encore pour des ſentimens de joye, lorſque je vins à conſidérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque tems, que Mylord & ſon aimable Fille étoient irritez contre moi, & qu'ils l'étoient juſqu'au point d'avoir quitté l'Europe ſans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaiſir de nous rejoindre ; & que charmez de l'ardeur qui me faiſoit voler après eux juſqu'en Amérique, ils me rendroient leur eſtime & leur affection. J'obſerve cette courte joye, dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'eſt la derniére que j'aye goûtée ſans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaiſirs en réſerve, ils devoient ſe changer en douleurs ; &, par une étrange diſpoſition de mon ſort, j'étois attendu par une félicité ſi bizarre, qu'elle devoit cauſer mes plus cruelles peines,

nes, & qu'elle ne pouvoit être extrême, ſans être accompagnée de tourmens inſupportables.

Les premiers jours qu'on paſſe dans un Vaiſſeau, s'employent à lier des connoiſſances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui ſe nommoit M. *John Will.* Je crus apercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choſes du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familiérement avec lui; & je me perſuadai, après avoir ſuivi toutes les régles de la prudence, que je pouvois le choiſir pour en faire un Ami. Je n'ai jamais pû croire, même après avoir eſſuyé ſes noires perfidies, que je me fuſſe trompé dans mon jugement, & qu'il fut naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & ſincére, lorſque je commençai à le connoître; je le penſe encore. Mais de quoi les paſſions ne nous rendent-elles pas capables, lorſque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur? Il m'a trahi; il m'a expoſé à des maux inexprimables; je me ſens aſſez de force pour lui pardonner. Il a abuſé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes Amis: c'eſt au Ciel que j'en ai laiſſé la vengeance; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bien-tôt ſi étroite, que tout le tems que je n'employois pas à la lecture, ou à entretenir Madame

Lallin, je le paſſois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les ſecrets de ſon cœur. Les affaires de ſa famille, les ſiennes, ſes peines & ſes joyes, tout fut dépoſé dans mon ſein, comme dans le ſanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec ſi peu de réſerve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminſter, ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant, l'ayant reconnu d'un caractére ſérieux & ſolide, je ne fis pas difficulté après quelques ſemaines de navigation, de lui aprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes avantures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les ſiennes; c'eſt-à-dire, en y prenant un ſenſible intérêt, & en me renouvelant l'aſſurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert juſques-là que les traits de ma vie où j'étois ſeul intéreſſé. Le nom de Mylord Axminſter, & celui de Madame Lallin, n'étoient pas même jamais échapez de ma bouche en ſa préſence. Je ſçavois quelle différence un honnête homme eſt obligé de mettre entre ſon ſecret, & celui de ſes Amis. Mais comme il étoit impoſſible que notre converſation ne retombât pas ſouvent ſur mon Pere, il me parut que loin d'être un de ſes Partiſans zèlez, il gémiſſoit avec tous les bons Anglois, de l'opreſſion de notre malheureuſe Patrie. Je pris plaiſir à le voir dans ſes ſentimens; & lorſqu'une plus longue habitude m'eût confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai

nai que je pourrois le faire entrer peu-à-peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conſéquent dans ceux de Mylord Axminſter. Les premiéres tentatives que je fis ſur ſon eſprit réüſſirent ſi heureuſement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le ſecret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre ſa parole & ſon ſerment pour garant de ſa fidélité & de ſa diſcrétion. Il s'engagea à ſe lier d'intérêt avec ce Seigneur, auſſi-tôt qu'il pourroit le rencontrer. Son Vaiſſeau, ſon bras, tout devoit être employé à ſon ſervice, il eût ſouhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les ſiennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter ſi loin de ſa route, nous réſolûmes enſemble, que ſi le Vicomte tardoit à ſe rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Iſle, ſur quelques raiſons de commerce, un Vaiſſeau leger, qui nous l'améneroit dans peu de tems. Je le répéte, M. Will étoit ſincére dans cette réſolution; & ſi ma confidence fut malheureuſe, elle n'avoit point été legére ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce temslà une vie aſſez tranquile dans le Vaiſſeau. Mon eſtime pour elle s'étoit augmentée infiniment, depuis que nous avions aſſocié nos infortunes. J'admirois ſon eſprit, ſa politeſſe, & ſa complaiſance. Quoiqu'elle conſervât toujours le même fond de bonté

& d'inclination pour moi, elle n'eſpéroit plus faire naître dans mon cœur rien au delà du reſpect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois, que j'étois attaché pour toute ma vie à la Fille de Mylord Axminſter, qu'elle ſembloit avoir renoncé à ſes prétentions. Ce n'étoit plus que par ſes ſoins, & par des marques d'attention continuelle, qu'elle me laiſſoit connoître ce qui ſe paſſoit encore dans ſon ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidèlement la promeſſe qu'elle m'avoit faite à Roüen. Le Capitaine Wil n'avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l'étoit trop en effet, pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu juſtice pendant les premiéres ſemaines après notre embarquement. Ses maniéres avoient toujours été reſpectueuſes. Il s'apliquoit avec moi à lui aprendre notre Langue, dont elle alloit avoir beſoin néceſſairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant ſuccédé peu-à-peu au reſpect, il changea tellement de conduite à ſon égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une ſi parfaite conſidération, que j'aurois tout expoſé pour la ſauver d'une inſulte. Je m'expliquai fort ſérieuſement avec M. Will. Il ne parut point s'offenſer de mon diſcours Il tourna même en raillerie quelques groſſiéretez auſquelles il s'étoit échapé; & m'ayant aſſuré qu'il la reſpectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réſerve. Cependant s'il prit avec elle des maniéres plus meſurées, je m'aperçus qu'il en prenoit auſſi de plus froides & de plus myſtérieuſes avec moi. Madame Lallin me dit un jour, les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieuſement ſur les liaiſons que nous paroiſſions avoir enſemble; & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma Tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le Vaiſſeau, il avoit branlé la tête, en lui diſant, qu'il connoiſſoit quantité de Parens qui ne l'étoient pas plus que nous & que ſi elle étoit ma Tante dans ce ſens, il eſpéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins ſa Couſine. Il a renouvelé alors ſes inſolences, ajoûta t'elle, & il m'a fait entendre, qu'une femme qui s'expoſe ſur un Vaiſſeau, doit avoir certaines complaiſances pour ſon Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fut capable de s'oublier juſquà ce point. J'eus une ſeconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment; & il me répondit d'un ton bruſque, qu'il s'étoit aperçu depuis quelque tems, que je tranchois du Maître ſur le Vaiſſeau; mais qu'il me prioit de me ſouvenir qu'il étoit le mien. Mon Maître! lui dis je en le regardant. Non, M. Will, vous êtes mon Ami; vous êtes un honnête homme, que j'aime & que j'honore ſincérement: mais je vous prie à mon tour, de vous ſouvenir que vous n'avez nul empire ſur ma Tante ni ſur moi. Il me quitta, ſans ajouter un ſeul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenuë juſqu'alors avec lui; mais il me fut aiſé de remarquer, par ſon humeur ſombre & ſes profondes rêveries, qu'il méditoit quelque deſſein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis ſix ſemaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour, au matin, nous aperçûmes un Vaiſſeau qui croiſoit la mer devant nous, environ à la portée du canon. Il portoit Pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile auſſi-tôt vers lui, avec le deſſein de l'aborder. S'en étant aproché dans un moment, il deſcendit dans ſa Chaloupe, & il refuſa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut, qu'il alloit s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit ſur ces Mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point abſent plus d'un quart-d'heure. Je le vis revenir avec quelques perſonnes, qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques uns de nos compatriotes, qu'il amenoit par civilité ſur notre bord. Ils arrivérent à nous; & la premiére action que fit M Will en mettant le pied dans ſon Vaiſſeau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier ſur le champ, ſans que la ſurpriſe où j'étois me permit de prononcer une ſeule parole. Je fut tranſporté en un moment dans la Chaloupe, & conduit dans l'inſtant à l'autre bord. Cette exécution ſe fit ſi promptement, que j'eus à peine le tems de voir Madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du Vaiſſeau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vûë de mon malheur, & ſans doute par le preſſentiment du ſien.

Je fus enfermé auſſi tôt dans un endroit profond, où l'on me laiſſa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai ſeul auſſi longtems que les deux Vaiſſeaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obſcure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme ennemi du Protecteur; & que le motif de ſa trahiſon étoit ſon amour pour Madame Lallin. Ma premiére compaſſion tomba ſur cette malheureuſe Dame. Quel ſort pour elle, de ſe voir ſous l'empire abſolu d'un homme capable d'une ſi noire perfidie! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit ſeul la ſauver d'une main ſi dangereuſe. Je n'avois pas contribué volontairement à ſon malheur; mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la premiére cauſe. Elle fût demeurée tranquile à Rouen, ſi elle ne m'eût jamais connu; ou du moins, elle n'eût pas pris le parti de s'expoſer ſur Mer à toutes les extrémitez qu'elle étoit peut-être à la veille d'eſſuyer. La reconnoiſſance que je croyois lui devoir, cauſa dans mon cœur preſque autant de deſordre, qu'en auroit cauſé le remords, ſi j'euſſe eu véritablement ſa perte à me reprocher.

Mais moi, qui m'occupois à plaindre le ſort d'autrui, que devois-je penſer du mien?

J'étois

J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis ? Mes chaînes m'annonçoient aſſez, que j'allois être traité en criminel. C'étoit ſans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raiſon que le Vaiſſeau ſur lequel j'étois, retournoit à Londres , & que l'infidèle Will avoit donné au Capitaine toutes les inſtructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort ; & ce qui m'étoit bien plus douloureux , perdre l'eſpérance de rentrer , avant que de mourir, dans l'eſtime de Mylord Axminſter & dans le cœur de Fanny : ils ignoroient même ma perte , diſois-je, ou s'ils l'aprennent, ils ne la plaindront point. Quel eſpoir me reſte-t'il qu'ils puiſſent jamais être inſtruits de mon innocence ? Quelques accablantes que fuſſent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui ſuccéda tout-d'un-coup. Il me vint à l'eſprit, que la trahiſon de Will ne ſe borneroit point à moi ; & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi , il ne manqueroit point d'envelopper Mylord Axminſter dans ma ruïne. Cette penſée ſe preſenta à moi ſi ſubitement & d'une maniére ſi effrayante , qu'elle cauſa une eſpéce de ſilence dans mon ame & dans tous mes ſens. Je demeurai attaché à la conſidérer, avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime! ô douleur ! m'écriai-je , j'ai trahi mon cher Patron, mon Pere, mon Bienfaiteur: j'ai trahi Fanny, Madame Riding, tout ce que je dois aimer & reſpecter ſur la Terre.

Mon indiſcrétion va leur coûter la vie. Ah! c'eſt moi ſeul qui mérite à préſent de mourir ; ſi ce n'eſt pour expier mon crime, que ce ſoit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infâmie. Je paſſai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois ſoutenir la vûë de moi-même. J'aurois ſouhaité d'être à Londres, & que ma tête y fut déja ſur un échaffaut. Y avoit-il rien, en effet, de ſi cruel, que mon ſort : Je me trouvois expoſé pour la troiſiéme fois à l'accuſation de perfidie : c'eſt-à-dire, de ce qui etoit le plus opoſé à mon caractére. Mes crimes, ou faux ou involontaires, produiſoient le même effet que s'ils euſſent été réels & commis à deſſein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de ſa Fille n'auroit pas réüſſi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie, que ces deux aimables perſonnes ? Pour qui aurois-je répandu tout mon ſang, auſſi volontiers que pour eux ? L'un m'avoit tenu lieu de Pere ; il en avoit eu pour moi tous les ſentimens. L'autre étoit la Maſtreſſe de mon cœur : hélas ! il avoit été un tems heureux, où il m'étoit permis de me croire maſtre du ſien !

Je ne ſçais à quoi ces mortelles réfléxions m'auroient conduit, ſi mon nouveau Capitaine ne fût venu me viſiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le Vaiſſeau continuoit ſa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accuſations du Capitaine Will. Conſolez-vous, ajouta-t'il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être ſincére dans la relation que je vous demande. Une interrogation ſi preſſante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenſer, ſi je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir apris du perfide Will; & j'apréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir, par raport à Mylord Axminſter & à moi-même, des particularitez qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit, à la vérité, dans ſon viſage & dans le ſon de ſa voix quelque choſe de prévenant qui ſembloit m'exciter à la confiance; mais quel fonds avois-je à faire déſormais ſur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité auſſi noire que celle de Will? Ces idées ſe formérent dans mon eſprit en un moment. Le parti que je pris, fut d'être ſincére juſques dans les moindres circonſtances qui me regardoient, & de m'abſtenir entiérement de lui nommer Mylord Axminſter, & de lui parler de ſes deſſeins, à moins que je n'y fuſſe contraint par ſes interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement, que j'étois le Fils de Cromwel; mais un Fils malheureux, proſcrit par mon Pere, & abandonné même avant ma naiſſance. Je lui repreſentai vivement la dureté de ce Pere barbare, pour juſtifier une averſion qui m'étoit auſſi naturelle que la tendreſſe l'eſt dans les autres Fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma Mere Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de ſe remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le ſouvenir de cette chére Mere acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux ſe couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les eſſuyer, & les levant enſuite ſur le Capitaine, je fus étonné d'apercevoir qu'en me regardant attentivement, il en verſoit auſſi. Je les attribuai à ſa compaſſion. Que le Ciel, lui dis je, récompenſe cette généreuſe pitié, qui vous fait prendre tant de part à mes peines! J'allois reprendre ma narration: Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit il, d'une voix entrecoupée de ſoupirs; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laiſſé ſi long-tems. Il delia lui-même les nœuds qui me ſerroient étroitement, il me prit enſuite par la main, & m'ayant conduit à ſa chambre, il me fit aſſéoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec ſoin.

Il parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens Ses ſoupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & aprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont preſque une entiére reſſemblance avec ceux de la mienne.

Vous êtes Fils de Cromwel ; mais comment s'apeloit cette Mere qui a tant ſouffert des injuſtices & de la cruauté de votre Pere , Je lui répondis qu'elle ſe nommoit Cléveland. Hélas ! reprit-il, ce nom n'eſt jamais venu juſqu'à mes oreilles. Vous n'en ſerez point ſurpris quand vous ſçaurez la triſte maniére dont j'ai été élevé. Mais ſeroit-il poſſible que vous n'euſſiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de ſon malheureux Fils ? Mon étonnement lui fit connoître, auſſi-tôt que ma réponſe, que j'étois inſtruit de ſon nom & de ſes malheurs. Bridge ! m'écriai-je, quoi ! l'habitant de Rumney hole, l'éleve de Madame Riding ? Vous le voyez devant vous, ajoûta-t'il en m'embraſſant tendrement ; c'eſt moi-même. Je le ſerrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge, lui dis-je, que ne dois je point au Ciel, qui me fait trouver un Frere, dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ? Voilà les deſſeins du traitre Will bien trompez. Mais ne m'aprendrez vous pas comment il ſe peut faire que vous ſoyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort ; & dont elle m'a raconté pluſieurs fois la funeſte hiſtoire ? Il me promit de m'inſtruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour ſon ſalut. Mais ne vous en réjoüiſſez, ajoûta t'il, que parce que je ſuis aſſez heureux aujourd'hui pour vous être utile ; car la vie eſt un fardeau ſi peſant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur, le haſard qui me l'a conſervée.

Il me preſſa alors de lui expliquer l'état preſent de ma fortune, & par quelle raiſon le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwel. Je lui appris en peu de mots mes liaiſons entre Mylord Axminſter, & le deſſein qui m'amenoit ſur ſes traces en Amérique. Je lui confeſſai, que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi, pour tâcher de ramener nos Colonies à ſon obéïſſance; qu'étant abſolument dans ſes intérêts, je m'étois forcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureuſement réüſſi; mais que ſon amour déréglé pour une Dame, dont j'avois pris la protection, m'avoit tout d'un coup attiré ſa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis enſuite le caractére de cette Dame, & le récit de l'obligation que je lui avois; & je lui inſpirai tant de reſſentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que ſon Vaiſſeau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre réſiſtance contre un Vaiſſeau de Guerre. Cette déclaration me cauſa beaucoup de chagrin; car mon but n'avoit été que de l'engager à ſecourir Madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles inſtances. Mais m'ayant fait voir que ſon Vaiſſeau étoit ſans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente piéces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la deſtinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plût au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le déſordre du Vaiſſeau de mon Frere augmenta la curioſité que j'avois de connoître ſes avantures, & le ſujet de ſon voyage. Il me ſatisfit en ces termes :

Je ne vous raconterai point l'hiſtoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma Mere, puiſque vous l'avez apriſe de Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux derniéres circonſtances de la viſite que je rendis à notre Pere, ou plûtôt à notre Tyran. Je m'étois perſuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impoſſible que la Nature pût ſe démentir dans un Pere. La mort infortunée de ma Mere, ne me paroiſſoit point un crime dont on pût raiſonnablement l'accuſer; & quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raiſon qui pût ſuffire pour me diſpenſer de lui rendre les devoirs d'un Fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontez d'un Pere. Je m'imaginois même, que le parti que j'avois pris de le voir en ſecret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui apartenir, me ſeroit auprès de lui une eſpéce de mérite, qui ſerviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me préſentai à ſa porte, dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire ſecrete, que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit ſeul. J'allois me jetter à ſes genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'aprochant pour me mettre dans cette poſture, lui fit naître la penſée que j'en voulois à ſa vie. Il apela ſes Gardes, & leur ordonna de ſe ſaiſir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en ſa préſence, pour s'aſſurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois dèja eſſuyée avant que d'être admis dans ſa chambre. Lorſqu'il crût n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ſes Gardes. Je m'aprochai une ſeconde fois pour me jetter à ſes pieds, & je lui expliquai avec une modeſte hardieſſe, ſur quel fondement j'oſois me preſenter à lui. Je n'eus pas plûtôt prononcé le nom de ma Mere, que je lus clairement ſon inquiétude ſur ſon viſage. Il jetta les yeux de tous côtez, pour découvrir ſi perſonne n'avoit pû m'obſerver & m'entendre. Il s'aprocha enſuite de moi, & me prenant par le bras : Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort, pour l'impoſture dont tu as oſé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeuneſſe ; mais je ſçaurai par qui tu as été ſéduit. En attendant, garde-toi d'aprendre à perſonne l'inſulte que tu m'as faite, ſi tu ne veux périr par les tourmens. Il apela une ſeconde fois ſes Gardes, & il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite priſon de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de ſa voix m'avoient effrayé autant que ſes menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la priſon ; mais à peine y avois-je paſſé une heure, que ſur un nouvel ordre, je fus transféré dans un des plus obſcurs Cachots. J'y demeurai quelques jours, ſans recevoir la viſite de perſonne. Le peu de nourrriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faiſoit deſcendre par une ouverture ménagée dans la voute. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignoraſſe mon crime, & que je n'en euſſe point aſſûrément à me reprocher. Les Animaux, diſois-je dans l'amertume de mon cœur, les Bêtes féroces ont de la tendreſſe pour leurs petits; & moi, je ſuis le Fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai oſé l'apeler mon Pere! Je rapelois les conſeils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle préſomption, qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'Ombre de ma Mere à mon ſecours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru pour ma sûreté l'exemple terrible de ſa mort. Enfin, après huit jours de cette miſérable vie, on me tira de ma priſon, pour me conduire dans une Salle, où j'étois attendu par deux hommes qui paroiſſoient être des perſonnes de diſtinction. Ils m'interrogérent avec beaucoup d'adreſſe, ſur le lieu où j'avois été élevé, & ſur les perſonnes qui avoient pris ſoin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugérent par mon obſtination à garder le ſilence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils perdoient leurs peines à me preſſer davantage. Leurs ordres ne portoient aparemment, que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie; mais que s'il m'échapoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de ſuplices auſquels je ne dûſſe m'attendre. Ils ne me nommérent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant, je fus mené hors de la priſon. Cette liberté, dont on m'avoit flâté, conſiſtoit à être tranſporté ſur le champ dans un Vaiſſeau qui mettoit à la voile à l'heure même, pour l'Iſle de Nevis, où l'on commençoit à former une Colonie. On me laiſſa libre effectivement ſur le Vaiſſeau; mais confondu avec une troupe de miſérables, dont la plûpart avoient été condamnez pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différens ſexes. Je fus forçé de quitter mes habits, pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puiſſe ſe repreſenter à quel excès j'avois le cœur peſant & abatu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma miſére, qui parloient de l'Iſle de Nevis comme d'une petite Iſle déſerte & ſtérile, où notre ſort ſeroit d'être traitez en eſclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une ſi triſte deſtination me faiſoit ſouhaiter la fin de ma vie, comme le ſeul remède à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au ſoir à gémir ſeul dans quelque coin du Vaiſſeau; & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux mêmes dont je ne pouvois éviter la préſence.

J'ignore encore ſi c'eſt naturellement, ou par un ſecours miraculeux du Ciel, que je vis ouvrir tout-d'un coup une voye d'eſpérance, au milieu d'un état ſi déplorable. Tout eſt ſi ſurprenant dans ce qui me reſte à vous aprendre, que mes ſimples proteſtations de vérité ne ſuffiſent point pour vous perſuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon Vaiſſeau dans cette vaſte Mer, & le témoignage de mes gens, qui puiſſent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Enſuite, ſi vous demeurez long-tems avec moi, & que nous ſoyons aſſez heureux pour trouver enſemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vuë des merveilles mêmes que je vais vous annoncer achevera de vous convaincre.

Je menois donc ſur le Vaiſſeau une vie languiſſante, qui ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems avec tant de triſteſſe & d'ennui. Un jour que j'étois ſeul, & que, preſſé de douleurs, je me ſoulageois en verſant des larmes; une vieille femme, que je n'avois point encore remarquée, s'aprocha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtuë à la façon des Angloiſes, & quoiqu'elle parlât aſſez exactement notre langue, il étoit facile d'apercevoir qu'elle étoit étrangére. Sa figure avoit quelque choſe d'aimable, même ſous les rides de la vielleſſe, & ſes yeux conſervoient encore une partie de ce feu brillant qui ſemble être la ſubſtance même de l'ame, ou qui eſt du moins ce que la matiére en a de plus aprochant. Je fus ſi frapé de ſon air, que malgré la ſimplicité de ſes habits, je me levai pour lui faire honneur, & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le ſujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la Fortune & de la Nature; & que quelques larmes que je puſſe verſer, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit-elle, à vous obſerver depuis pluſieurs jours, & j'ai été ſurpriſe de vous voir toûjours dans le même abattement. Vous ne me paroiſſez pas fait, non plus, pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez ſi vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile; ſi je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui dis-je; le ſecret de ma fortune n'eſt pas d'une nature à me cauſer de la honte: plût au Ciel qu'il ne me causât point plus de douleurs! Mais les cruels qui me condamnent au triſte état où vous me voyez, me menacent encore de la mort, ſi je révéle leur injuſtice. Ainſi, je me trouve réduit à ſouffrir des maux que je n'ai pas méritez,

& à me priver de la conſolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curioſité. Si vous n'êtes point né, comme il me le ſemble, pour cette miſérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner juſtement, je vous trouve ſi digne de compaſſion, que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma triſteſſe ſe trouva ſi flâtée par ce diſcours obligeant, que je me réſolus de paſſer ſur toutes les craintes qui m'obligeoient au ſecret. Je fis à cette charitable conſolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, ſans lui cacher même celles de ma Mere. Elle parut ſaiſie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorſque mon recit fut achevé; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage; & une aſſurance que je recevrois d'elle des ſecours auſquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta ſans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curioſité, qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien aprendre d'elle, excepté que c'étoit une Etrangére, qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour ſon paſſage dans l'Iſle de Ste. Héléne, où le Vaiſſeau devoit toucher ſur la route. Je la revis le lendemain, & les jours ſuivans. Elle s'accoutuma à venir elle même me trouver réguliérement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ſes diſcours étoient ſages & modeſtes. Elle me faiſoit répeter ſouvent mon Hiſtoire ; elle prenoit plaiſir à m'en faire expliquer juſqu'aux plus legéres particularitez. Ma longue retraite dans la Caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit ſi j'étois encore capable de goûter la ſolitude, & ſi le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faiſoit tomber notre converſation ſur les ſujets les plus relevez ; & ſoit qu'elle eût deſſein d'éprouver mon eſprit, ou d'exercer le ſien, elle paroiſſoit tirer beaucoup de ſatisfaction de cette ſublime eſpéce d'entretien.

Nous paſſâmes ainſi environ deux mois, ſans que j'euſſe tiré d'elle d'autre conſolation que celle que me donnoient ſes viſites & ſes diſcours. Elle me renouveloit de tems en tems les promeſſes d'un ſecours, qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaiſſois point de vaines eſpérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que ſa bonne volonté. Cependant lorſque nous commençâmes à aprocher de Sainte-Héléne, elle me fit une queſtion qui me ſurprit. Vous m'avez paru ſage & vertueux, me dit-elle ; mais êtes-vous homme de réſolution ? Il s'agit non-ſeulement de vous ſauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bien-tôt dans le ſort qu'on vous deſtine ; mais de vôus rendre heureux tout-d'un coup au-delà de tous vos deſirs. Je lui répondis, que je me croyois capable de tout entreprendre, pour éviter d'être conduit dans l'Iſle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaiſſeau doit jetter l'ancre au Port de Sainte-Héléne. J'en ſortirai. Vous ſerez trois jours ſans me voir, mais la nuit du quatriéme, je ſuis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque diſtance du Vaiſſeau, dans une Chaloupe à voile. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obſcurité, & vous faire apercevoir que j'aproche à votre ſecours. Je l'éteindrai, après l'avoir laiſſé luire quelques momens. La difficulté ſera de voir donner les moyens de venir à moi; car on fait la veille ſur le Vaiſſeau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il ſera ſi proche de la terre. J'ai cherché envain, depuis que j'ai formé le deſſein de vous délivrer, quelque voye pour vous faciliter la ſortie du Vaiſſeau. Il y auroit trop de riſque à courir pour vous, ſi je m'aprochois des échelles: elles ſont retirées, d'ailleurs, pendant la nuit, & vous ne ſçauriez entreprendre de les remettre ſans être aperçû. Je me précipiterai dans la Mer, interrompis-je avec ardeur: il faut ſeulement que vous ſoyez aſſez proche du Vaiſſeau pour me ſecourir. C'eſt, me dit-elle, ce que je craignois de vous propoſer, & ce qui eſt néanmoins abſolument néceſſaire. J'aprocherai du côté vers lequel vous aurez vû la lanterne ; & ſi vous avez aſſez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être aſſuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle aperçoit ma Chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu'on ne pourra nous pourſuivre.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Le ſeul danger étoit de me noyer dans la Mer : mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, ſi je manquois cette occaſion de me ſauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangére, & ſans penſer même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné ſa Chaloupe, je lui promis un empire abſolu ſur la vie qu'elle m'auroit conſervée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte-Héléne. Le Vaiſſeau mit à l'ancre. Les Paſſagers en ſortirent dans la Chaloupe, & mon Ange tutelaire avec eux. Le Capitaine ſe rendit lui-même à terre, avec une partie de l'Equipage ; de ſorte que la miſérable Troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder & pour empêcher le deſordre. J'attendois avec la derniére impatience l'heureuſe nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon Etrangére par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots ; mais cette penſée même m'arrêta peu. On n'eſt point ſi exact à examiner les voyes de ſalut, quand on ſe propoſe la mort comme ſa derniére reſſource. J'aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis ſemblant de m'endormir ſur le côté du Vaiſſeau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long tems, ſans entendre l'eau qui s'agitoit au-deſſous de moi. Il y avoit aparence que ce mouvement étoit cauſé par l'aproche de la Chaloupe ; mais les ténèbres étant ſi épaiſſes qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque-tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la Chaloupe même, ce qui m'auroit briſé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la préſence ne me permettoit point de me hazarder à lever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelque idée qu'ils puſſent ſe former ſur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fuſſe prêt à me jetter dans la mer, & qu'ils ne pourroient même être aſſez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai en penchant la tête vers l'eau ? Etes-vous-là, Madame ? Oüi, me répondit-on, je ſuis au deſeſpoir de n'avoir pas prévû que le tems dût être ſi obſcur : faites attention d'où part le ſon de ma voix, & jettez-vous directement vers moi ſans rien craindre. Les Matelots, qui entendirent ces paroles auſſi diſtinctement que moi, ſe levérent du lieu où ils étoient aſſis. Je ne ſçai quel étoit leur deſſein; mais les voyant aprocher, je m'élançai intrépidement dans les flots, en invoquant le ſecours du Ciel.

Mes eſprits, qui étoient émus par la vivacité de mon action, me ſoutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoiſſance, même en avalant à longs traits l'onde amére. Je la conſervai ſi entiére, qu'étant revenu ſur l'eau, j'entendis la voix de quelques perſonnes qui parloient dans la Chaloupe. Cependant, comme je ne ſçavois nullement nager, j'aurois toujours été expoſé à quelque péril, ſi mes Libérateurs n'euſſent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout-d'un-coup en ſûreté. Je fus ſurpris, & même effrayé de me ſentir élevé au-deſſus de l'eau, ſans ſçavoir ſur quoi j'étois ſoutenu; & preſque dans le même moment, je me vis au milieu de la Chaloupe, entre les bras de quatre hommes, qui me félicitérent de mon courage & du ſuccès de ma hardieſſe. Ils ne penſérent enſuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de ſe ſervir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entrepriſe, étoit à me marquer la joïe qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord, par quel enchantement j'avois été tranſporté ſi legérement dans la Chaloupe. Elle me dit, qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient, le deſſein qu'elle avoit de me ſauver, & les moyens dont nous étions convenus enſemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on ſe ſert pour la pêche, ne leur ſeroit point inutile pour favoriſer ma chûte au moment que je me précipiterois dans la Mer ; que s'étant aprochez du Vaiſſeau avec beaucoup de peine, à cauſe de l'obſcurité, ils avoient fort apréhendé qu'il ne me fût impoſſible de les apercevoir ; qu'elle les avoit aſſurez néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus leger ſigne qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient ſans doute quelqu'un de ma part ; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres même pour arranger leur filet ; qu'ils s'étoient aviſez d'en attacher une grande partie au Vaiſſeau, & de s'écarter enſuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la Chaloupe & le Vaiſſeau une large nappe, qui ſerviroit infailliblement à me ſoutenir ſi j'avois aſſez de bonheur pour tomber deſſus ; que de peur qu'elle ne ſe rompît par ma peſanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût ſe prêter par ma chûte ; qu'ils étoient à chercher le moyen de ſe faire entendre de moi, lorſque j'avois commencé à leur parler ; que j'avois ſuivi heureuſement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé ſur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en aprochant du Vaiſſeau ; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé ſuſpendu au-deſſus de l'eau, & enſuite au milieu de la Chaloupe qui s'étoit avancée ſous moi.

Quoique je me cruſſe fort redevable à leur induſtrie & à leur zèle, il eſt clair que cette entrepriſe n'avoit réüſſi que par une particuliére protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes Compagnons rallumérent leur lanterne lorſque nous fûmes à quelque éloignement du Vaiſſeau, & crôyant n'avoir plus rien à apréhender, ils abandonnérent leurs rames pour voguer avec le ſeul ſecours de leurs voiles. Ils aprochérent de moi. Je ne les avois pris juſqu'alors que pour de ſimples Matelots; mais, quoique leur habit ne marquât point qu'ils fuſſent autre choſe, je ne me trompai point à leur air & à leurs maniéres. Ils m'obſervérent curieuſement. Ils me firent diverſes queſtions, qui me firent connoître que la Dame leur avoit apris une partie de mes avantures. Ils s'entretenoient enſuite ſur mes réponſes, d'un air qui marquoit leur ſatisfaction. Le langage dont ils ſe ſervoient entr'eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlaſſent poliment notre Langue en s'adreſſant à moi. Enfin, après m'avoir comblé de careſſes & d'honnêtetez, l'un d'entr'eux me dit, qu'il s'étonnoit que la curioſité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis, qu'après m'être ſauvé ſi heureuſement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit point de lieu ſur la Terre où je ne fuſſe prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement, que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuſe de quatre perſonnes qui venoient de me rendre un ſervice ſi important, ſans autre motif que leur généroſité. Nous eſpérons, reprit l'Inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuſe partie de la Terre où nous vous conduiſons, ſçaura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évaſion du Vaiſſeau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voye dont le Ciel s'eſt ſervi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajoûta-t'il, que de la ſageſſe & de la vertu : votre phyſionomie, & le raport de Madame Eliot nous garantiſſent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laiſſez au Ciel & à nous le ſoin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils diſcours pendant le reſte de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoiſſance, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient ſi obſcurément. Madame *Eliot*, (c'étoit le nom de l'Etrangére, que j'entendis d'eux pour la premiére fois) ne ſe laſſoit point de leur renouveler l'éloge de ma douceur & de ma modeſtie, & de leur répéter de quelle maniére elle avoit lié connoiſſance avec moi ſur le Vaiſſeau. En un mot, leur dit-elle; je ſuis contente du ſuccès de ma commiſſion, & je ſuis perſuadée que tous nos Freres le feront auſſi. Je n'en améne qu'un petit nombre; mais ils ſont de ceux qu'on péſe, plûtôt qu'on ne les compte. Cette converſation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à ſe diſſiper; je découvris, après quatre ou cinq heures de navigation, une Côte ſi eſcarpée, que je n'aperçus nulle ouverture qui pût ſervir de Port ni de Rade. Mes Libérateurs me dirent: Rendez graces au Ciel; vous êtes déſormais en ſûreté. Ils ne paroiſſoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans la crainte de rencontrer les rochers, qui ſe montroient de tous côtez preſque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureuſement. Ils tirérent la Chaloupe hors de la mer, & la faiſant gliſſer ſur le ſable, ils la cachérent ſous une voûte qui paroiſſoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtez, pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la Terre, je ne l'apercevois pas, & les rochers qui la bornoient, étoient d'une hauteur qu'il ne me ſembloit pas poſſible de ſurmonter. Madame Eliot, qui obſervoit mon étonnement, me prit par la main, & me faiſant marcher quelques pas ſur le ſable au long de la Côte, elle me conduiſit auprès d'une voûte ſemblable à celle où nos Compagnons avoient caché leur Chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une eſpéce de porte, après laquelle nous

nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher juſqu'au ſommet, & qui alloit en ſerpentant. La lumiére y entroit par le haut. Nous avançâmes ainſi par divers détours l'eſpace de cinq ou ſix minutes. Le paſſage étoit ſi étroit, qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes ſurpris, me dit Madame Eliot; mais prenez patience un moment, le terme vous ſatisfera plus que le chemin. Enfin, la fente où nous marchions s'élargiſſant par degrez, nous trouvâmes bien-tôt la ſortie qui répondoit à la Terre. Le ſpectacle que j'aperçus me frapa tout d'un-coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter ſur une petite élévation, pour le conſidérer à mon aiſe. C'étoit une plaine, dont la largeur étoit d'environ quatre lieuës, ſur cinq ou ſix de longueur. Elle paroiſſoit environnée de tous côtez par des rochers, ſemblables à celui que nous venions de traverſer. Ils étoient moins hauts que roides, & eſcarpez. La vûë étoit auſſi bornée de toute part. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable, que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit eſpace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'Art & la nature ſembloient réünis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vûë, de petits bois; un mélange bien ordonné de prairies & de Terres cultivées; de maiſons d'un côté & de l'autre, qui ſe répondoient avec ſymétrie, & qui paroiſſoient auſſi-bien diſpoſées pour le plaiſir des yeux, que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaſte édifice. Il n'avoit rien de frapant pour la magnificence : mais il ornoit le payſage, parce qu'il ſembloit comme le centre de toutes les autres maiſons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le Soleil, qui commençoit à répandre ſes rayons, donnoit un air ſi riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus tranſporté dans un nouveau monde, & que je ne pouvois raſſaſier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot : c'eſt cet heureux coin de la Terre, que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour azile. Je vous aprendrai maintenant, continua-t'elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle eſpéce de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez ſans doute entendu parler du fameux Siége de la Rochelle, & des horribles extrêmitez auſquelles cette malheureuſe Ville fut réduite. La plûpart des perſonnes que vous verrez ici, en étoient des habitans. Ce fut, comme vous ſçavez, le zèle de la Religion qui nous arma pour ſa défenſe. Après avoir ſoutenu un Siége que mille affreuſes circonſtances rendront longtems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos Vainqueurs. Ils uſérent ſi rigoureuſement de leur victoire, que nous ne pûmes ſoutenir les peines qu'ils nous impoſérent. Nous nous aſſemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus diſtinguez de la Ville; nous tînmes conſeil ſur nos infortunes; & ne voyant point de ſort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faiſoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuſe Patrie, pour chercher quelque ſéjour où il nous fût du moins permis de vivre & de ſervir Dieu en liberté. Notre premiére réſolution fut de paſſer en Angleterre. Il y avoit peu de perſonnes parmi nous, qui n'y euſſent quelque habitude. La plûpart ſçavoient auſſi la Langue du Pays : les Marchands de la Rochelle la font aprendre à leurs Enfans, pour la commodité du Commerce. Chacun de nous ſe hâta de recuëillir ce qu'il avoit de plus précieux, & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous diviſâmes en pluſieurs petites troupes, pour quitter peu à peu la France, à meſure qu'il ſe préſenteroit des occaſions de partir. Le Ciel ſeconda ſi bien nos deſſeins, que nous nous réünîmes heureuſement à Londres en moins de ſix ſemaines. Les Chefs de notre Aſſemblée preſentérent auſſi-tôt une humble Requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Egliſe ſuivant nos uſages. Ils n'y trouvérent point la facilité qu'ils avoient eſpéré. L'Angleterre étoit alors preſque auſſi diviſée que la France, en matiére de Religion. Il y avoit deux Partis qui ſe déchiroient, ſous l'odieuſe diſtinction de

Preſbytériens & d'Epiſcopaux ; ou plûtôt, l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de ſon autorité & de celle des Evêques, perſécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'eſprit du Roi, que ce Prince lui laiſſoit la diſpoſition de toutes les affaires Eccléſiaſtiques ; & ſon zèle s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoiſſoient point la Hiérarchie. Nous aprîmes que quantité de Preſbytériens, las de ces perſécutions, avoient quitté comme nous leur Païs ; les uns pour paſſer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à ſa ſollicitation que le Roi rejetta notre Requête, & qu'il nous fit preſſer de nous réünir à la Religion reçuë en Angleterre. Perſonne d'entre nous n'étoit diſpoſé à ce changement. Il y avoit ſi peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui puſſent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la réſolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un azile. Quelques Anglois Preſbytériens, qui furent informez de notre deſſein, nous offrirent de ſe joindre à nous avec leurs biens, pour ſuivre notre fortune. Nous achetâmes un Vaiſſeau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de paſſer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établiſſement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens perſonnes, en comptant nos Enfans & nos Domeſtiques. Notre navigation fut heureuſe, pendant les ſix premiéres ſemaines; je puis dire même, qu'elle le fut toujours, puiſque le malheur qui nous arriva, nous conduiſit au bonheur dont nous joüiſſons. Le vent, qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout-d'un-coup, & devint ſi violent, que nos Matelots nous annoncérent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la déſolation d'une multitude de Femmes & d'Enfans, qui compoſoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre ſépulture aſſurée dans les flots. En effet, nous fûmes ſi furieuſement agitez pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous reſter d'eſpérance de ſalut; lorſqu'un coup de vent nous jetta ſur la côte de cette Iſle. Notre Vaiſſeau ſe briſa ſur les rochers que vous avez vûs. Mais par un miracle de la Providence, la marée qui ſe retiroit au même moment, nous laiſſa tellement à ſec, qu'au lieu d'être noyez dans le Vaiſſeau même par l'eau qui y étoit entrée de toute part, nous la vîmes s'écouler elle-même au travers des fentes que la pointe des rochers y avoit faites. Nous deſcendîmes ſur le ſable, ſans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Vaiſſeau. On n'eut point pris cette peine inutile, ſi l'on eût fait attention qu'il avoit été pouſſé ſi avant ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible que l'eau de la mer eût aſſez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire, l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus peſant. Quoiqu'il en ſoit, le retour de la mer ne nous fut point nuiſible; il n'empêcha pas que nous ne ſauvaſſions non-ſeulement nos biens, mais la Chaloupe même, & tous les débris du Vaiſſeau.

C'étoit néanmoins un ſpectacle pitoyable, que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confuſément ſur le ſable au long des rochers, & nous aſſis deſſus avec nos Enfans, dans l'attente de la réſolution que prendroient nos Maris. La Côte étant eſcarpée, comme vous l'avez vû, ils furent obligez de détacher quelques-uns d'entr'eux pour la ſuivre juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une entrée dans les Terres. Leur raport fut triſte, à leur retour. Ils nous dirent, que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'eſpace d'une demie lieuë, & qu'il leur avoit été impoſſible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit juſqu'au pied de la Côte. Ainſi nous nous trouvions ſur une petite étenduë de ſable, environnez d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inacceſſibles. Il ne reſtoit que deux partis à prendre à nos Maris. L'un, d'inventer quelque moyen de monter ſur les rochers: mais quand ils y auroient réüſſi pour eux-mêmes, ils ne l'auroient pû pour nous & pour nos Enfans. L'autre, de ſe mettre dans la Chaloupe, au riſque de ſe perdre mille fois ſur les pierres noires & pointuës qu'ils apercevoient de toutes parts à fleur d'eau ; & de chercher, s'il leur étoit poſſible, à l'entour de l'Iſle un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette derniére voye, lorſque le Ciel fit apercevoir à un de nos Anglois, l'étroit paſſage par lequel je viens de vous introduire Il le ſuivit d'abord ſeul, juſqu'à l'entrée de cette campagne ; & retournant auſſi tôt ſur ſes pas, il vint avec un tranſport de joye nous annoncer ſon heureuſe découverte. Nous le regardâmes comme notre Sauveur, & ce ſervice lui valut enſuite un des premiers rangs dans notre Société. Nous entrâmes donc dans cette plaine, comme dans une eſpéce de Terre promiſe. Le premier ſoin des hommes fut d'en parcourir toute l'étenduë. Ils nous raportérent avec étonnement, qu'elle n'aboutiſſoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plûpart des femmes s'affligérent d'abord d'une ſituation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reſte du monde ; mais quand nos Maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excélent, & qu'ils y avoient trouvé mille eſpéces de fruits que la Terre y produiſoit naturellement, nous changeâmes de penſée, & nous commençâmes à croire que ce n'étoit point ſans une vûë particuliére du Ciel que nous avions été conduits dans un lieu ſi propre à notre établiſſement. La ſuite n'a fait que nous confirmer dans ce ſentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre ſolitude, par le ſoin que nous avons pris de l'embellir. La Nature nous aide, car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établiſſement eſt formé, nous n'avons point connu d'autre ſaiſon qu'un continuel Printems, qui eſt toujours accompagné des richeſſes de l'Automne.

Je ne vous parle point à preſent, ajoûta Madame Eliot, de l'ordre que nous mimes dans notre conduite après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour : je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous aprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagé enſuite à vous offrir mes ſervices dans le Vaiſſeau qui nous a aportez à Sainte-Héléne : c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit elle, toute favoriſée qu'elle eſt du Ciel & de la Nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque choſe de vicieux, qui s'opoſe à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les Femmes y ſoient ſtériles ; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité : mais elles ne mettent au monde que des Filles. A peine nous eſt-il né un Enfant de votre ſexe, pour quatre du mien, depuis l'eſpace de vingt ans. Il eſt vrai que nos Filles ſont des créatures toutes parfaites; il ſemble que la nature en les formant, mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un Garçon. Mais vous concevez bien que la plûpart étant ſans Maris, elles paſſent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres Enfans ne font que ſoupirer nuit & jour. Il n'eſt que trop aiſé de voir qu'il leur manque quelque choſe. Nous pourrions aſſurément leur chercher des Epoux à Sainte-Héléne; mais nous ſommes retenus par deux raiſons. L'une eſt la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre ſéjour à des hommes d'une Religion différente; l'autre eſt l'envie de nous conſerver auſſi long-tems que nous pourrons, inconnus au reſte du Monde. Nous nous trouvons bien de notre ſolitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous puiſſions prendre pour prévenir le dépériſſement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes Maris pour nos Filles. On m'a chargé de cette commiſſion, parce qu'on m'attribuë le mérite d'avoir l'eſprit inſinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Iſle avec un de nos hommes, qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premiérement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion eſt floriſſante. Mais malgré tous mes ſoins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui ayent voulu me ſuivre ſur ma parole. Ma conquête s'eſt réduite à deux. Je n'en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, ſi j'euſſe été diſpoſée à les recevoir indifféremment; mais il me falloit de jeunes gens, ſages, doux, vertueux, attachez à leur Religion; & Dieu ſçait qu'il ne s'en trouve guéres en Europe. Je vous ai vû ſur le Vaiſſeau; votre phyſionomie m'a attachée; & vous ne m'avez pas plûtôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru capable à augmenter le petit nombre des Elus que j'amenois. Vous aurez pû les remarquer dans le Vaiſſeau, quoique vous ignoraſſiez le deſſein de leur voyage. Ils en ſortirent il y a trois jours, avec moi. Ils ſont ici à preſent à vous attendre, & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reſte de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce diſcours, ſi je n'aprouvois point les vûës qu'elle avoit euës ſur moi; & ſi je ne lui ſçavois pas bon gré de m'avoir délivré de l'eſclavage, pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'agréger à une Société de gens aimables & vertueux. J'en étois ſi pénétré de joye, que j'avois peine à me perſuader que ſon recit fût une vérité. Je lui fis mille queſtions, auſquelles elle ſatisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une choſe à laquelle elle refuſa de répondre;

ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer de l'établiſſement de la Colonie, tandis qu'elle étoit ſi proche de Sainte-Héléne, que nous n'avions eu beſoin que de cinq ou ſix heures pour y arriver. Je lui demandai auſſi comment elle avoit pû trouver le chemin, ſoit pour aller à Sainte Héléne, ſoit pour en revenir ? C'eſt un myſtére, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curioſité juſqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous conſoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-tems là-deſſus, c'eſt que parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'Anciens qui en ſoient informez. Je ne crus pas devoir la preſſer, & je me perſuadai que ſi elle refuſoit de me ſatisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me ſerviſſe de la connoiſſance que je lui demandois, pour ſortir de l'Iſle, s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurez derriére nous à prendre ſoin de la Chaloupe, nous ayans rejoints, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de chemin à la maiſon de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de ſimple dans l'ameublement, tout y ſentoit l'abondance. En voyant ma maiſon, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres : elles reſſemblent entiérement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter les jalouſies & les affectations de ſupériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainſi la ſource de l'ambition. Nos rangs ſont réglez par nos âges ; & l'on n'eſt guéres jaloux de la preſſéance, quand on ne la doit qu'à ſa vieilleſſe. Elle apella enſuite ſes Domeſtiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter ſur la Chaloupe, & de me les faire prendre après être ſorti de la mer ; mais elle vouloit que je fuſſe mis plus proprement, pour paroître la premiére fois en public, ſur tout aux yeux des jeunes perſonnes parmi leſquelles je devois trouver une Epouſe. A Dieu ne plaiſe, me dit-elle, que je vous inſpire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faſte dans l'habillement ; mais dans une occaſion comme celle qui ſe prépare pour vous, il eſt permis d'orner modeſtement les avantages qu'on a reçûs de la Nature ; c'eſt même une marque de conſidération & de reſpect, dont on eſt redevable à la preſence des perſonnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre, qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis ſon arrivée, & qui ſe trouva aſſez bien aſſorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit, & un aſſez grand nombre de Domeſtiques qui étoient à nous ſervir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs, lui dis-je, & des Domeſtiques,

ques, que vous ne regardez point ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle ; nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les Domeſtiques que nous avons amené d'Europe, continuent d'ètre ici ce qu'ils étoient. Les Enfans qui naiſſent d'eux, demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs Peres. Mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpéce d'égalité, que je vais vous expliquer. Premiérement, ils ont la même part que nous à nos richeſſes. Tous nos biens ſont communs, comme vous l'aprendrez mieux dans la ſuite ; & chacun a droit à la même portion pour l'uſage. Quoique mes Domeſtiques ayent une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi : tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, leur eſt accordé avec la même abondance. En ſecond lieu, c'eſt un crime qu'on châtie rigoureuſement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'ayent pas de refuſer de le ſouffrir ? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos Enfans ; & ils obſervent entr'eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainſi, comme on ne ſçauroit dire qu'il y a de l'inégalité entre un Fils & ſon Pere, il n'y en a guéres davantage entre nous & nos Domeſtiques. Chaque famille eſt conſidérée comme un tout, dont le Pere fait la premiére partie, les Enfans la ſeconde, & les Domeſtiques la troiſiéme. Ils nous touchent d'auſſi près que les mains ſont un corps. Nous ne nous croyons ſupérieurs à eux, que comme la tête l'eſt à l'égard des autres membres.

J'aprouvai beaucoup cette ſage diſpoſition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainſi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans ſa maiſon, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui me comblérent de careſſes & de civilitez. La plûpart étoient dans un âge avancé; mais leur air de ſanté, & la fraîcheur de leurs viſages marquoient tout à la fois la bonté du climat & la ſobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur viſite. Un des Vieillards me répondit. Nous avons renoncé aux civilitez gênantes, & aux vains complimens. Nous ſommes plus ſatisfaits d'être venus vous voir ici pour la premiére fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le ſeriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de reſpect & d'honneur. L'avantage eſt donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'eſt-ce pas ainſi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faiſons plus d'eſtime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilitez.

J'avouë que, les entendans raiſonner de cette ſorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Proteſtans, qu'à une Troupe de Quakers qui faiſoient profeſſion de condamner les uſages ordinaires de la ſociété humaine, & de vivre d'une maniére toute opoſée à celle des autres hommes. Cependant, plus la converſation s'étendit, plus je trouvai en eux de ſolidité & de raiſon. Je m'aperçus même, que s'ils haïſſoient les aparences affectées de politeſſe, ils en avoient l'eſſence, c'eſt-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaiſance. Ils m'aprirent les Loix qui s'étoient formées & auſquelles ils s'étoient tous obligez; leurs coutumes, leurs occupations; & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire paſſer une vie heureuſe & tranquile parmi eux. Je reçûs ainſi dès le premier jour la viſite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre, qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté preſque au double. Il ſe feroit bien accru davantage s'ils euſſent eu des Maris pour toutes leurs Filles. C'étoit leur chagrin; je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne ſe borneroit point à leur amener ſix hommes, tandis qu'ils avoient près de cent Filles qui étoient dans le beſoin du mariage. Ils me dirent qu'ils ſeroient obligez de prendre là-deſſus quelque nouvelle réſolution.

Après avoir paſſé le premier jour à eſſuyer leurs careſſes, je témoignai le ſoir à Madame Eliot, que je ſerois bien-aiſe qu'elle s'expliquât ſur le mariage auquel j'étois deſtiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent Filles qui attendent un Epoux; comment prétendez-vous les ſatisfaire avec ſix hommes? Elle me répondit, que la réſolution qu'on avoit priſe étoit de faire dépendre du Sort, à qui la préférence ſeroit accordée; car il ne faut rien ici, ajouta-t'elle, qui bleſſe la loi de l'égalité. Je fus très-mal ſatisfait de cette réponſe. Je me ſentois un fond de délicateſſe, qui ne s'accommoderoit point d'une Epouſe dont je ne ſerois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choiſir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Iſle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, ſi j'étois contraint de vivre avec une Femme que je ne puſſe pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des Filles de la Colonie, comme des plus charmantes perſonnes du monde. Il eſt impoſſible, diſois-je, qu'elles le ſoient toutes; que ſeroit-ce ſi le hazard m'en donnoit une laide? Quel cruel martyre d'avoir une Femme déſagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois ſans ceſſe devant les yeux d'auſſi belles qu'on me les repreſente! Je me retirai le ſoir avec ces idées, & elles m'occupérent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain, en m'éveillant, la ſatisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus ſur le même Vaiſſeau que moi. On les avoit conduit la veille à l'extrêmité de la plaine, pour leur en faire voir les différentes parties; ce qui les avoit empêché d'aprendre mon arrivée. Nous nous embraſſâmes avec la tendreſſe qu'on ſent l'un pour l'autre, quand on eſt compagnon du même ſort. Ils me parurent ſages & retenus. Mais lorſqu'après un quart-d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachérent point, qu'au milieu du plaiſir qu'ils avoient de ſe trouver dans un ſéjour ſi agréable, ils ſentoient comme moi beaucoup de douleur de ſe voir condamnez à recevoir leurs Epouſes du hazard. Nous ſommes les premiers, dit l'un d'eux; nous avons le droit de choiſir. C'eſt-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur; que ſi le ſort ne nous favoriſe pas; quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie perſonne de l'Iſle. Si vous m'en croyez, mes chers Amis, nous nous garderons bien de le ſouffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'aprouvois ſon reſſentiment; mais que je ne voyois pas de quelle maniére nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penſer comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penſer comme eux; ils ne me feront point épouſer une femme pour laquelle je ne me ſentirai point de penchant. Il s'efforça là-deſſus de nous engager à le ſoutenir dans le deſſein qu'il avoit de repreſenter aux Anciens l'injuſtice de leur prétention. Je refuſai abſolument d'entrer dans cette Ligue ; non que je n'euſſe autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature ; mais je me faiſois un ſcrupule de troubler la paix qui régnoit dans cette tranquile habitation. Je lui conſeillai d'attendre du moins à éclater, juſqu'à ce que le ſort ſe fût déclaré contraire à nos vœux. J'apris de lui & de ſes Compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre deſtinée l'après-midi du même jour, pour ſatisfaire l'impatience de quantité de Filles qui ſouhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur ſort. Elles avoient été reſſerrées étroitement dans leurs maiſons depuis notre arrivée, & ce ſoin de les empêcher de nous voir, ne faiſoit que redoubler l'envie preſſante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint auſſi me donner avis, que j'aurois le ſoir une Epouſe. Je ne lui avois point encore demandé ſi elle avoit une Fille : je lui fis cette queſtion. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle ſouhaitoit qu'il y en eût une aſſez heureuſe pour me tomber en partage. J'employai le matin à viſiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduiſirent vers le grand édifice, dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Egliſe ; mais ils m'aprirent que c'étoit le Magaſin commun, où toutes les richeſſes de l'Iſle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnérent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une ſeule Famille. Nous vivons ſans inquiétude & ſans ſoins, comme des Enfans dans la maiſon de leur Pere. Chaque année nous éliſons au ſort quatre Gouverneurs, qui ſont chargez de veiller continuellement au bien public. Leur ſoin particulier eſt de faire travailler nos Domeſtiques à la culture de la Terre, de faire tranſporter le fruit de nos récoltes & de nos moiſſons dans ce Magaſin, & d'en faire enſuite la diſtribution. Elle ſe fait avec égalité, ſuivant le nombre des perſonnes qui habitent dans chaque maiſon. La part d'un Domeſtique eſt égale à celle du Maître. Ce n'eſt pas tout-d'un coup que nous ſommes parvenus à l'abondance qui régne à preſent dans cette Iſle. Lorſque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raiſonnablement pourvus de vivres & d'inſtrumens néceſſaires à la vie; mais notre argent ici n'étoit d'aucun uſage. Nos vivres pouvoient ſervir à notre ſoutien pendant quelque-tems; mais nous manquions de bled pour enſemencer nos Terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux beſoins de l'avenir. Notre Vaiſſeau s'étoit briſé ſur la Côte; il ne nous reſtoit qu'une Chaloupe: comment ſe hazarder ſur une Mer inconnuë,

& parſemée de rochers ? Où aller ? de quel côté ? dans quel eſpoir ? Il ſe trouva néanmoins parmi nous un Anglois, qui offrit d'expoſer ſa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureuſement la fente du rocher ; j'ai ſçu de Madame Eliot, qu'elle vous en a raconté l'hiſtoire. Ce brave homme voulut être ſeul dans ſon entrepriſe. Il remplit la Chaloupe de vivres, & il partit ſans autre ſecours, qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie paſſa le tems de ſon abſence à faire des vœux pour ſon ſalut, qui devoit être la ſource du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de long-tems. Cependant, quelques-uns de nos gens qui ſe promenoient deux jours après ſon départ au long de la Mer, l'aperçurent qui retournoit vers la Côte. Ils nous aprirent cette agréable nouvelle. Nous courumes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement, qui nous ramenoit ſa Chaloupe chargée de bled & de diverſes ſemences, qu'il ſçavoit nous être néceſſaires. On ſe hâta de l'interroger ſur les circonſtances de ſon voyage ; mais n'ayant pas moins de prudence que de courage, il refuſa de s'expliquer en public. Les plus conſidérables d'entre nous s'aſſemblérent pour entendre ſon raport. J'étois du nombre. Il nous aprit des choſes qui nous remplirent de joye & d'admiration. Nous jugeâmes à propos en ſuivant ſon conſeil, d'en tenir une partie cachée, pour l'intérêt de la Colonie ; mais nous publiâmes ce qu'il étoit néceſſaire de découvrir pour la conſolation commune. Tout le monde fut inſtruit qu'il avoit été à Sainte-Héléne, que nous n'en étions pas éloignez ; & que nous étions aſſurez deſormais d'en tirer toute ſorte de ſecours & de proviſions. Cet illuſtre & généreux Compagnon s'apeloit *Drington.* Il eſt mort depuis quelques années ; mais ce n'eſt point ſans avoir rendu à la Colonie mille autres ſervices importans, qui lui devoient attirer d'elle une reconnoiſſance immortelle.

Cette Campagne ne tarda point à prendre une heureuſe forme après ſon retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes beſoin que d'environ ſix mois pour élever nos maiſons & pour cultiver nos Terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face riante, que vous lui voyez ; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat, nous ne fûmes pas plus excitez par la penſée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le deſir de donner à nos Deſcendans une idée avantageuſe de notre induſtrie & de notre zèle. L'emploi de M. Drington étoit de retourner ſouvent à Sainte-Héléne, & de nous aporter toutes les commoditez qui nous manquoient. Nous lui aſſociâmes, pour l'aider dans ces voyages, trois de nos Compagnons, qui s'engagérent par ſerment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'eſt une méthode que nous avons ſuivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurez, qui ayent le droit de ſe mettre en Mer & de s'éloigner de la Côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont ſeuls la diſpoſition des Chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées dans une Grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il eſt rare à preſent qu'ils aillent à Sainte-Héléne : nous n'avons plus beſoin du ſecours de perſonne ; nos terres nous fourniſſent des alimens au-delà de ce qui eſt néceſſaire. Nos Troupeaux ſe ſont tellement multipliez, que nous ſommes quelquefois incommodez par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Héléne ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons aporté de l'Europe eſt compté ici parmi nos richeſſes inutiles, nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magaſin ; c'eſt un bien mort, & ſans uſage. Ainſi des trois principales paſſions qui ſont la guerre au cœur des hommes, nous avons ſçû couper la racine à deux : l'égalité qui eſt établie parmi nous, nous met à couvert de l'ambition ; & l'inutilité des richeſſes nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour, auquel nous ne ſçaurions trouver de reméde. Nos jeunes Filles ſe conſument ; &, ce qui eſt extrêmement triſte pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette paſſion, ni leur donner de quoi la ſatisfaire. Je ne me ſouviens que trop, ajoûta le bon Vieillard, de ce qu'il en coute dans un certain âge, pour modérer ſes deſirs & pour réſiſter au penchant de la Nature.

Je lui fis deux queſtions, après ce diſcours. Je conçois bien, lui dis je, qu'il ne vous eſt pas difficile d'empêcher que les Particuliers de cette Colonie ne ſe ſervent de vos Chaloupes pour s'écarter de l'Iſle & ſatisfaire leur curioſité : mais comment eſt il poſſible que votre demeure ne ſoit point connuë des habitans de Ste Héléne, qui en ſont ſi proches ; & que penſent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorſqu'ils les voyent arriver ſi loin du Continent dans une Chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traverſé l'immenſe étenduë des Mers ? Le Vieillard me répondit, que la premiére fois qu'ils avoient vû M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme deſcendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empreſſez à lui demander d'où il venoit, & par quelle avanture il ſe trouvoit dans leur Iſle ; mais que ce ſage Anglois, ayant conſidéré de quel avantage il ſeroit pour le bien de la Colonie, de demeurer inconnu même à ſes voiſins, leur avoit fait des réponſes ſi équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclairciſſement ; que ſes Compagnons avoient gardé les mêmes meſures ; & que pour s'aſſurer encore mieux contre la curioſité des Portugais, & de quelques Anglois même qui ſont établis à Ste Héléne, ils avoient coutume de ne partir de leur Port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir ſe dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les obſerver. Ils ſont ſi perſuadez, ajoûta le Vieillard, que notre ſéjour n'eſt pas éloigné d'eux; mais avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard, ou l'indiſcrétion de nos quatre hommes de mer, qui puiſſe leur donner cette connoiſſance. Ma ſeconde queſtion fut la même que j'avois déja faite à Madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez vous eſpérer pour le contentement de vos Filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq Compagnons ? Vous n'en ſçauriez ſatisfaire que ſix ; & les autres n'en ſeront que plus affligées, de ſe voir rejettées par le ſort. Il convint que j'avois raiſon, & il ſe plaignit beaucoup de Madame Eliot, qui avoit ſi mal réüſſi dans ſa commiſſion. Cependant, continua-t'il, nous avons pris dans l'Aſſemblée qui s'eſt tenuë ce matin, une réſolution qui les conſolera. C'eſt d'envoyer une ſeconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes Maris. Si cette Députation n'a pas plus de ſuccès que la premiére, nous laiſſerons à nos Filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une femme honnête, pour vivre dans le lieu qu'elles choiſiront pour leur établiſſement.

Il y avoit de l'indiſcrétion à me faire cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conſéquences. Les réflexions que je fis ſur le champ, me firent trouver plus d'injuſtice que jamais dans le deſſein qu'on avoit de nous faire tirer nos Epouſes au ſort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq Compagnons ; & je n'eus pas beſoin de rien ajoûter, pour leur faire ſentir combien il ſeroit dur pour nous de voir ſortir de l'Iſle tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachez à quelque Fille déſagréable, qu'il plairoit peut-être au ſort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'eſprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroiſſoit l'emporter un peu ſur ſa prudence, fut d'avis que, ſans différer un moment, nous priſſions le parti de porter nos plaintes aux principaux Vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous ſoumettrions jamais à un réglement qui bleſſoit ſi manifeſtement nos droits. Il fit entrer nos Compagnons dans ſon ſentiment ; de ſorte qu'étant ſeul à les combattre, je n'eus pas de peine à leur faire entendre qu'il ſeroit toujours tems d'en venir à cette extrémité, & que pour notre honneur, autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre, juſqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'eſt pas, leur dis je, comme ſi nous avions déja formé des liaiſons qu'on voulût nous obliger de rompre ; nous ne connoiſſons point encore aucune des Filles que nous devons voir aujourd'hui : Nous ſommes ſans inclination particuliére, & nous n'avons que le deſir général d'obtenir une Epouſe aimable. Or il peut arriver que le ſort nous favoriſe, nous aurions alors, avec le plaiſir de voir nos deſirs ſatisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre ſageſſe & de notre retenuë. S'il arrive au contraire, que nous ſoyons mal partagez par le ſort, nos plaintes n'en ſeront pas moins libres, & nos repreſentations n'auront que plus de force, après le témoignage certain qu'on aura reçû de notre ſoumiſſion & de notre modeſtie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage, ſous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoiſſance avec nos Epouſes : c'eſt une faveur qu'on ne ſçauroit nous refuſer ; & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il eſt poſſible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raiſonnement fit aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de M. Gelin, pour le faire changer de réſolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embraſſez comme des Freres, & nous être promis mutuellement tous les ſecours qui pourroient ſervir au ſuccès de nos eſpérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des Anciens de l'Habitation vint me prendre chez Madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit ſe faire à l'Egliſe, & que toutes les jeunes Filles y étoient déja aſſemblées. J'y arrivai en même-tems que mes cinq Compagnons, qu'on avoit fait avertir auſſi par des Vieillards députez. La curioſité avoit attiré tous les Habitans de l'Iſle, pour être témoins d'un ſpectacle ſi extraordiaire. Nous entrâmes en perçant la foule; mais on avoit eu ſoin de ménager un eſpace aſſez grand, autour duquel les Filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Miniſtre y étoit aſſis, avec les quatre Gouverneurs du Magaſin à ſes côtez. On nous fit avancer près d'eux. Tous les ſpectateurs gardoient un profond ſilence, & ſembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priére, pour attirer ſur nous la bénédiction céleſte. Enſuite le Miniſtre, s'adreſſant à nous à haute voix, nous fit un diſcours fort éloquent, ſur le deſſein qui nous aſſembloit. Il nous raconta en peu de mots l'Hiſtoire de l'établiſſement de la Colonie, & les marques ſpéciales qu'elle avoit reçuës depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte expoſition des Loix du Païs, & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'Habitans de l'Iſle. Les Loix me parurent ſimples, & d'une obſervation facile. Elles conſiſtoient en un petit nombre de conſéquences, claires & immédiates, des préceptes généraux de la Charité & de la Juſtice. Il nous félicita d'avoir été choiſis par la providence pour venir partager les douceurs de cette Iſle heureuſe; & il nous exhorta à nous rendre dignes de la Société dont nous commencions à devenir membres. Quoique toutes les Filles, parmi leſquelles on alloit élire nos Epouſes euſſent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu, dont la main conduit le ſort, ne fit tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualitez s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'eſt par cette raiſon, ajouta-t'il, autant que pour éviter les jalouſies qui naiſſent des préférences, que nous nous ſommes déterminez à remettre l'élection de vos Epouſes au hazard; perſuadez, que tout ce que les hommes apellent de ce nom, n'eſt qu'une ſecrette diſpoſition du Ciel, qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui reſpectent ſes volontez.

Si mes oreilles prêtoient à ce diſcours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupez d'un ſoin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fuſſe trouvé au milieu d'une troupe de Filles qui étoient en effet toutes charmantes, ſans obſerver du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre; & mon admiration étoit ſi partagée, qu'il me ſembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fit dépendre du ſort. De quelque côté qu'il tombe, diſois-je, il eſt impoſſible que je ne ſois pas content de mon partage. Je balancerois trop long tems, ſi j'étois obligé de choiſir parmi tant de belles perſonnes ; c'eſt un embarras , que je ſuis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes diſpoſitions pendant quelques momens. La ſimple admiration eſt un ſentiment tranquile & déſinterreſſé , je n'en connoiſſois point encore d'autre : mais un coup d'œil m'en aprit bien-tôt davantage. M'étant mis à parcourir une ſeconde fois cette ligne charmante , & conſidérant plus attentivement ces aimables Filles , j'en remarquai une qui avoit les yeux tournez vers moi. Elle les baiſſa promptement lorſqu'elle vit les miens s'attacher ſur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'aperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curioſité , que dans celle qui m'avoit fait conſidérer les autres ; cependant, mes regards étoient comme fixez dans le même lieu Je parcourois avec une eſpéce d'avidité tous les traits de ce viſage , qui ſembloit avoir échapé à ma vûë la premiére fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle perſonne, attachoit mes curieuſes obſervations. Elle levoit de tems en tems les yeux ſur moi , & s'apercevant que je ne ceſſois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baiſſant. Je ſentis auſſi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au viſage ; & ce changement m'ayant fait ſortir de ma diſtraction , je me trouvai ſi ému , que je ne me ſouviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis , en faiſant ſemblant d'écouter le Miniſtre,

niſtre, qui continuoit ſon diſcours ; mais j'en étois détourné ſans ceſſe par un mouvement ſecret, qui me rapelloit vers ce que j'avois vû. Je ne retrouvois plus même dans les autres Filles les charmes que j'y avois admiré : leur air me parut affecté ; je liſois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le ſort ; au lieu que tout reſpiroit l'innocence, & ſentoit la modeſtie dans celle qui venoit de ſe rendre la maîtreſſe de mon cœur. J'avouë que je commençai alors à me repentir du conſeil que j'avois donné à M. Gelin. J'aurois ſouhaité de pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire reprendre ſes premiéres réſolutions. L'Amour me fit ſentir tout-d'un coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir ; & que ce n'étoit plus du ſort, ni de mon propre choix, qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverſes penſées, le Miniſtre ayant fini ſon diſcours, annonça l'ordre qu'on alloit obſerver dans l'élection. De deux voyes qu'on auroit pû prendre, dit-il à l'Aſſemblée : l'une, de faire tirer toutes les Filles enſemble ; l'autre, de les diviſer en ſix bandes qui répondent au nombre des ſix jeunes gens ; il m'a paru que la ſeconde étoit la plus naturelle, & qu'elle ſeroit la plus agréable. Chaque bande ſera compoſée de ſeize Filles. Le ſort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit apartenir ; & l'on tirera enſuite qui ſera l'heureuſe perſonne que le Ciel voudra favoriſer de ſa diſtinction. Tout le monde aplaudit à cet arrangement. Les Filles en furent extrêmement ſatisfaites ; il ſembloit en effet, qu'il y eût plus de proportion de ſeize à un, que de quatre-vingt-ſeize à ſix, & cette réduction raprochoit en quelque ſorte leurs eſpérances. La diviſion des bandes ſe fit en un moment. Nos ſix noms furent écrits ſur autant de billets, & l'on fit aprocher une Fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Miniſtre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui ſe répandit dans l'Aſſemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du ſort. Pour moi, qui étois preſſé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curioſité, je ne vis qu'en tremblant les Filles porter la main à la corbeille. Ma deſtinée alloit être décidée tout-d'un-coup ; car ſi je tombois dans une autre bande que celle de la perſonne que j'aimois, c'étoit la ruïne abſoluë de tous mes deſirs. Ma paſſion étoit déja ſi formée, que cette crainte me fit ſouffrir une mortelle agitation. Enfin, les billets furent tirez. & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois apréhendé. J'adreſſai intérieurement mes plaintes au Ciel. Quelles furent améres ! A peine eus je la force de retenir mes larmes. Je me laiſſai conduire ſans parler, vers la bande à laquelle j'apartenois. Mes yeux ſeuls exprimérent ma douleur à l'aimable Fille qu'on m'obligeoit d'abandonner Je remarquai dans ſes regards, qu'elle s'apercevoit de ma triſteſſe, & qu'elle en devinoit la cauſe. Je ne ceſſai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant; & pour comble de deſeſpoir, je crus voir à l'air languiſſant des ſiens, qu'elle ſe plaignoit auſſi douloureuſement que moi du ſort cruel qui me ſéparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reſte de la cérémonie; mais ayant aperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voiſine de la mienne, je m'aprochai de lui pour le faire ſouvenir de ſes promeſſes. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaiſance que j'ai eu de ſuivre votre conſeil: elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des Eſclaves. Mais ne manquez pas du moins, ajouta-t'il, de ſoutenir ce que je me ſuis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit ſortir hors des rangs, celles que le ſort avoit favoriſées. La joye brilloit dans leurs yeux; & malgré les efforts que faiſoient les autres pour cacher leur jalouſie, on la voyoit peinte ſur leur viſage Le Miniſtre nous dit: Voilà vos Epouſes, recevez les de la main de Dieu, dont la volonté vient de ſe déclarer. Il nous ordonna à tous de les embraſſer. Je tournai

nai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter ſa réſolution. Je fus ſurpris de le voir obéïr tranquillement à l'ordre du Miniſtre. Il nous fit même entendre par un leger ſigne de tête, que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop, que quelque deſſein qu'il eût pu former pour nous ſecourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager ſi avant; & qu'une marque ſi publique de conſentement deviendroit un lien, que nous aurions de la peine à rompre. Cependant ſon exemple & celui de nos Compagnons me déterminérent. J'embraſſai triſtement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon Epouſe. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joye; car j'étois ſi malheureuſement partagé, qu'il ſembloit que le ſort m'eût réſervé exprès pour ce qu'il y avoit de plus deſagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuſe compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je penſois avec raiſon, que ſa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été auſſi, en me repoſant trop entiérement ſur lui. C'étoit ſon eſprit & ſa hardieſſe, qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts; connoiſſant ſa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuiroit à nos deſſeins par un excès mal-entendu de ſageſſe & de modération. Tous nos malheurs ſont venus néanmoins de cette ſource. Il s'imagina, que pour obtenir plus ſûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre ſincérité; & ce fut par cette raiſon qu'il conſentit à embraſſer la Fille qu'on lui preſentoit comme ſon Epouſe. Funeſte raiſonnement! qui put contribuer en effet ſur le champ à nous faire accorder ce que nous deſirions, mais qui a cauſé dans la ſuite la perte de tout notre bonheur, & preſque celle de notre vie.

Le Miniſtre ſe diſpoſoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires; lorſque Gelin éleva la voix pour expoſer notre demande à l'Aſſemblée. Je n'entendis point ſon diſcours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre Langue, ne l'ayant apriſe que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui compoſoient la Colonie y avoit rendu les deux Langues ſi familiéres, qu'on ſe ſervoit indifféremment de l'une ou de l'autre; & le Miniſtre s'étoit expliqué juſqu'alors en Anglois, pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi, qui ignorions la Langue Françoiſe. Je n'entendis donc point le diſcours de Gelin; mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul ſujet de ſe défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le viſage des aſſiſtans, qu'ils trouvoient ſa demande raiſonnable. Elle fut écoutée avec l'aplaudiſſement de tous les ſpectateurs. Le Miniſtre fut des premiers à l'aprouver, & il donna même le nom de ſageſſe à l'envie que nous marquions de connoître nos Epouſes & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'eſpace de ſix ſemaines, pour ſatisfaire un deſir ſi juſte & ſi modeſte. Nous parûmes content de ce terme, & tout le monde nous félicita en ſortant de l'Egliſe, ſur la maniére dont nous nous étions conduits dans l'Aſſemblée.

Il n'y avoit point un ſeul de mes Compagnons, qui ne deſirât auſſi ardemment que moi l'occaſion de nous rejoindre, pour conférer en commun ſur la ſituation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obſédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joye. Il nous demanda d'abord, ce que nous penſions du ſervice qu'il nous avoit rendu, & ſi nous n'étions pas ſatisfaits de l'adreſſe avec laquelle il avoit réüſſi. Il nous confeſſa enſuite, ſans nous donner le tems de répondre, que quelque reconnoiſſance que nous cruſſions lui devoir, il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne parmi nous à qui le ſuccès de ſon action pût être auſſi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il, avec tranſport, ſi le Miniſtre & l'Aſſemblée euſſent été auſſi inflexibles à mon diſcours, que le ſort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers Amis; je ſuis amoureux au-delà de toutes mes expreſſions;

preſſions ; & malheureuſement , ce n'eſt point de celle que le ſort me condamne à épouſer. Il ajouta , qu'il avoit beſoin là-deſſus de notre conſeil , & de tous les ſecours de l'amitié que nous nous étions jurée. Nous nous regardâmes les uns les autres, après cette ouverture. Notre embarras paroiſſoit égal , & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques momens. Enfin , nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal , & que nous demandions à nos Freres & à nos Amis la même aſſiſtance que Gelin. Cette reſſemblance d'avantures ne fit que ſerrer le lien qui nous uniſſoit déja. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit ſur ſa paſſion , nous garantiſſoit du zèle avec lequel nous étions diſpoſez mutuellement à nous ſervir ; parce que chacun ne manqueroit point à meſurer les ſecours qu'il donneroit aux autres , ſur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premiéres délibérations roulérent ſur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtreſſes ; c'étoit le point le plus difficile : nous nous repoſions du reſte ſur l'amour & ſur la fortune , autant que ſur les conſeils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous propoſions d'avoir ſouvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce dernier embarras , en nous aſſurant qu'il avoit entendu dire à ſon Hôte , que les jeunes Filles ne ſeroient captives , comme elles étoient depuis

puis notre arrivée, que juſqu'au tems de l'élection. Il en concluoit, que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir; & ce ne devoit point être une choſe embarraſſante de retrouver nos Maîtreſſes, dans un Païs d'une ſi petite étenduë; les maiſons étant d'ailleurs réünies preſque toutes autour de l'Egliſe & du Magaſin, qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement, que la prudence & la diſcrétion devant ſervir plus que tout le reſte au ſuccès de notre deſſein, il falloit non ſeulement que chacun veillât ſur ſes proches démarches; mais qu'il eût un œil ouvert ſur celles de ſes Compagnons. Nos intérêts étoient ſi liez, que les fautes particuliéres ne pouvoient manquer de nuire à nos vûës communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétenduës Epouſes, nous ne prîmes point d'autre réſolution, que celle de les voir avec bienſéance & ſans affectation. Nous remîmes à former des projets plus juſtes & plus précis, lorſque nous verrions un peu plus clair dans nos eſpérances, & que nous aurions commencé à démêler les premiéres obſcuritez de notre entrepriſe. Il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſouvent, pour conférer enſemble; mais comme des aſſemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques ſoupçons, nous en réglâmes le nombre à deux chaque ſemaine, & nous en marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous ſéparâmes, pour retourner

à nos logis. Le mien étoit toujours la maiſon de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en chargerions point, juſqu'à la concluſion de notre mariage; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure; & nous conſtituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot ſeule, qui m'attendoit pour ſouper; mais je fus ſurpris de voir quatre couverts ſur la table, au lieu de deux ſeulement qu'on y avoit mis juſqu'alors. Elle prévint mes queſtions, en me diſant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois deſormais la liberté de voir ſes Filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même-tems le déplaiſir qu'elle avoit eu de ce que le ſort avoit rejetté ſa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous eſt échuë; mais, ſans me laiſſer aveugler par la tendreſſe que j'ai pour mes Filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, ſi le Ciel vous en eût donné une. Elles ont aſſez répondu aux ſoins que je me ſuis donné pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de poûvoir vous apeller mon Fils! Comme je la remerciois, de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ſes Filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrérent pour me ſaluer. Concevez, s'il ſe peut, ma joye & mon étonnement: au premier coup d'œil, je reconnus dans la plus jeune, la Maîtreſſe de mon cœur. C'étoit cette même perſonne qui m'avoit cauſé tant d'émotion à l'Egliſe, & que j'avois déja juré d'aimer paſſionnément toute ma vie. J'avouë que tous mes projets de diſcrétion s'évanoüirent à ſa vûë. Je me tournai vers Madame Eliot, & ſans conſidérer l'effet que mon tranſport pouvoit produire : Ah ! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mere de ce que j'aime, & la maîtreſſe de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, elle y répondit comme à un excès de complaiſance & d'honnêteté. Je conçus auſſitôt le tort que j'avois eu de m'expliquer ſi naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la ſuite de notre entretien. Mais ſi mes diſcours furent plus modérez, mes regards le furent ſi peu, qu'ils achevérent de faire connoître à Madame Eliot la véritable diſpoſition de mon cœur. Elle affecta pendant le ſouper de parler de choſes indifférentes, & elle fit ſigne enſuite à ſes Filles de ſe retirer. Lorſque nous fûmes ſeuls, elle me dit d'un viſage ſérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour ſa ſeconde Fille ; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre, & que c'étoit pour elle un myſtére qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai ſur ma réponſe, dans le doute où j'étois ſi je devois lui confier mon ſecret. Enfin, comme je faiſois beaucoup de fond ſur ſa bonté, je lui déclarai ingénuëment ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur à l'Egliſe ; & ſans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confeſſai que la déciſion du ſort étoit ſi opoſée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe diſpoſé à faire pour éviter de m'y ſoumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en cauſa beaucoup. J'apréhendois de m'être trop ouvert à une femme ſi ſage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes ſentimens pour ſa Fille. Je ne puis vous aprouver, me dit-elle enfin, ſans bleſſer mon honneur & ma conſcience. Votre amour eſt né trop tard; je ne vois nul jour à le faire réuſſir. J'aurois ſouhaité, de toute l'ardeur de mon ame, que vous euſſiez pu épouſer ma Fille; mais puiſque c'eſt une choſe impoſſible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je ſuis même fâchée de ſçavoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta t'elle après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il eſt trop tard; & je vous demande en grace, de ne me renouveler jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle ſe retira après ce diſcours, ſans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions ſur ſa réponſe. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante, qui coupoit la racine à toutes mes eſpérances. Cependant, lorſque je vins à rapeler le ton dont elle avoit parlé, & ſon air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me perſuadai qu'elle ne pourroit condamner ſi abſolument, ce qu'elle confeſſoit qu'elle eût deſiré dans d'autres circonſtances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi : mais rien ne m'empêchoit d'eſperer qu'elle aprouveroit peut-être ce que j'entreprendrois moi-même. Je compris que la bienſéance ne permettoit point à une perſonne de ſon âge, & conſidérée comme elle étoit dans la Colonie, de prendre part aux petits ſtratagêmes d'un Amant, & d'aller contre les déciſions des Anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite : mais je crus qu'elle ne le ſeroit pas du ſuccès de mes entrepriſes, & que ſon deſſein étoit ſeulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut ſi vraiſemblable, & elle s'accordoit ſi bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée juſqu'alors, que je réſolus de m'y attacher comme à une eſpéce de régle pour ma conduite. Il me ſera facile, diſois-je, de reconnoître ſi je me ſuis trop flâté, par la maniére dont elle en uſera deſormais avec moi : ſi elle ne m'interdit point la vuë de ſa Fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma paſſion, elle l'aprouve ſecrettement, & qu'elle lui ſouhaite une heureuſe fin.

Ces agréables idées me firent paſſer une nuit des plus tranquiles. Je cherchai dès le matin l'occaſion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante Maîtreſſe. Le plaiſir de l'entretenir ne me fut point refuſé : je fus même aſſez heureux pour me trouver quelque tems ſeul avec elle. L'impreſſion que ſes attraits avoient faite ſur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaiſon de la nouvelle ardeur qu'un moment de ſa converſation me fit ſentir. Toute ſa perſonne me parut un compoſé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration ; & de chacun de ſes traits, que je conſidérai d'abord en ſilence pendant quelques momens, il ſe forma dans mon cœur une image, que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en ſçauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une aſſez vive expreſſion de mes ſentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta ſans m'interrompre. Je ne vis dans ſes yeux, ni cette colére affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modeſtie ſe déclara par une honnête rougeur, qui ſervoit d'un nouvel ornement à ſon viſage ; & ſa ſincérité, par une réponſe qui confirma l'idée que mon amour ſe formoit déja du caractére de ſon eſprit & de ſon cœur. Elle me dit, que loin d'être fâchée de ſe voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des ſentimens qu'il m'inſpiroit pour elle ; que, plus indifférente qu'on ne penſoit pour le mariage, elle ne s'étoit laiſſée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance ; mais qu'elle confeſſoit que l'attention que j'avois euë à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait ſortir pendant quelques momens de ſon indifférence ; qu'elle avoit ſouhaité d'être l'heureuſe perſonne qui m'étoit deſtinée par le Sort ; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce deſir ; & qu'elle n'avoit pas perdu ſes eſpérances ſans regret ; mais que ne lui étant plus permis d'en conſerver, elle ſe réſervoit ſeulement quelque prétention à mon eſtime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déja vaincu par le pouvoir de ſes charmes, cette noble & vertueuſe franchiſe eût été ſeule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir uſer de réſerve avec une perſonne de ce caractére, ni employer les petits artifices que l'amour inſpire aux Amans vulgaires pour aſſurer le ſuccès de leur paſſion. Je pris ſur le champ la réſolution de lui découvrir non ſeulement tous les ſecrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos deſſeins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques ſentimens d'eſtime, avant même que j'euſſe eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flâte avec raiſon, que la connoiſſance que j'ai oſé vous donner de ma paſſion, ne les diminuëra point. Je renouvelle à vos pieds le ſerment que j'ai déja fait mille fois au fond du cœur, de n'aimer que vous ſeule, & de n'être jamais à perſonne, ſi je ne ſuis point aſſez heureux pour vous faire conſentir que je ſois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'eſpérance ? Ma deſtinée n'eſt-elle pas dans vos mains ? Et qu'importent les Ar-

Arrêts du Sort, ſi vous en voulez prononcer un qui me ſoit favorable ? En un mot, il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur deſire. Voyez ſi cette eſtime, dont vous m'avez flâté, eſt aſſez forte pour vous faire entreprendre quelque choſe en ma faveur ? Cette belle perſonne n'avoit pas moins de prudence, que de beauté & de modeſtie. Elle répondit, qu'elle s'étoit aſſez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être à moi ; mais qu'elle y voyoit ſi peu de poſſibilité aparente, qu'elle n'oſoit en former le moindre eſpoir ; qu'elle avoit ſon devoir & ſon honneur à ménager ; & qu'après la déciſion du ſort & le conſentement que nous y avions donné, il lui paroiſſoit impoſſible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à ſatisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenuë à notre égard, eſt une tyrannie ; il eſt inoüi qu'on force des hommes libres à prendre des Epouſes pour leſquelles ils ayent de l'averſion. A la vérité, juſqu'à preſent tout a paru volontaire de notre part : mais on a mal interprêté nos diſpoſitions, ſi l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre ſageſſe & de notre retenuë, en fût un de notre conſentement. Nous ne nous ſommes point opoſez à l'élection ; parce qu'avec la crainte de cauſer du trouble & de la diviſion dans la Colonie, nous avions l'eſpérance que le ſort nous favoriſeroit peut-être aſſez pour nous rendre contens de notre partage. Il s'eſt déclaré contre tous nos deſirs ; c'eſt un malheur, dont nous ſommes fâchez pour l'intérêt de la Paix : mais nous nous ſentons ſi peu diſpoſez à le ſuporter, que de ſix que nous ſommes, il n'y en a point un ſeul qui ne ſoit réſolu de tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec juſtice. Qui pourroit condamner un ſentiment ſi raiſonnable & ſi naturel ? Je ne vois donc rien qui puiſſe bleſſer votre devoir, dans les faveurs que mon amour ſollicite. Je ſuis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & paſſionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtreſſe qu'il adore ; & tous mes deſirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux, ſans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce diſcours, les raiſons que j'avois de croire que Madame Eliot ne deſaprouveroit point ma paſſion ; & je lui repreſentai, qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques Vieillards ridicules, & par quelques Rivales jalouſes, pourvû qu'elle eût l'aprobation du Ciel, avec celle de ſa Mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même ſi charmée de ce que je lui aprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'aſſurer qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre avec le conſentement de ſa Mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguiſai pas qu'il y avoit quelque reſtriction à mettre dans ce que j'apelois l'aprobation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre, que cette Dame étant liée par les conſidérations politiques du reſpect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un conſentement formel ; mais je ſuis certain, ajoutai je, qu'elle aprouve ſecretrement mon amour, & qu'elle en ſouhaite le ſuccès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa preſence me fit naître le deſſein d'un petit artifice, qui me réuſſit heureuſement. Ce fut de tirer d'elle avec adreſſe la confirmation de ce que j'avois dit de ſes ſentimens ; perſuadé par la réponſe que ſa Fille venoit de me faire, que la moindre aparence d'aprobation formelle, ou tacite, leveroit toutes ſes difficultez. Hélas ! Madame, m'écriai-je triſtement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au ſort qui m'a exclus de l'heureuſe eſpérance de vous apeler ma Mere, & de porter la qualité de votre Fils ? C'eſt depuis que j'ai vû l'aimable Angélique, que j'ai apris à ſentir tout mon malheur. Je ne m'en conſolerai de ma vie. J'en ſuis auſſi affligée que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t'elle en me montrant ſa Fille. C'eſt un cœur admirable ; elle me reſſemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers, repris-je ? & c'eſt ma mauvaiſe fortune toute ſeule que je dois accuſer, puiſque j'aurois pû compter ſur votre conſentement ? Quoique j'euſſe prononcé ces paroles à deſſein, elles ne laiſſérent point d'être accompagnées d'un ſentiment de cœur auſſi vif, que ſi elles en euſſent été l'effuſion naturelle : je me ſentis attendri juſqu'aux larmes. Madame Eliot, qui s'en aperçut, en verſa elle même quelques unes en m'embraſſant, & elle m'aſſura qu'elle eût cru une partie de ſon ſang bien employé, ſi elle eût pu me rendre l'Epoux de ſa Fille à ce prix. Je ne deſirois rien d'elle, au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la converſation, & je remis à faire uſage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occaſion ne tarda point à s'en preſenter. Cette aimable Fille avoit fort bien pénétré dans mes vuës ; & ſon cœur étant incapable de diſſimulation, elle me confeſſa qu'elle étoit ſatisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je ſuis perſuadée de deux choſes, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes : l'une, que vous m'aimez ſincérement : (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez ſur toutes mes Compagnes, & ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorſque vous m'aprochez ? Je juge de ce qui ſe paſſe dans votre cœur, par ce que j'éprouve dans le mien.) Je ne doute pas non plus, continua-t'elle, après la maniére dont ma Mere s'eſt expliquée, qu'elle n'aprouve ſecrettement vos deſſeins ; & je conçois en même-tems, qu'elle eſt obligée à des ménagemens extérieurs, qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un conſentement plus formel. Mais en ſupoſant qu'il ſuffiſe pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t'elle en rougiſſant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voye vous prétendez que je puiſſe devenir votre Epouſe. Mon embarras fut extrême à lui répondre; car dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût ſatisfaire une Fille honnête & vertueuſe. Je comptois ſur l'adreſſe & ſur la vivacité d'eſprit de Gelin. Cette matiére devoit être miſe en délibération dans notre premiére conférence. Je fus donc contraint d'avoüer à ma chére Maîtreſſe, que j'étois encore indéterminé ſur le choix des moyens; mais je l'aſſurai, que ſon honneur m'étant auſſi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point apréhender que je lui fiſſe jamais de propoſition qui pût allarmer ſa délicateſſe. Mes Compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vuës pures & innocentes. Nous devons nous aſſembler, pour prendre une réſolution commune ſur cet important article; & quelle qu'elle ſoit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la ſageſſe. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre Aſſemblée. Dans cet intervalle, il fallut voir quelquefois par bienſéance l'Epouſe qui m'avoit été donnée par le Sort; mais la comparaiſon que je faiſois d'elle à chaque viſite, avec le véritable objet de ma tendreſſe, ne ſervoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois preſque continuellement auprès de cette chére perſonne; & comme il étoit naturel, que demeurant dans la maiſon de Madame Eliot, je vécuſſe familiérement avec ſes Filles, on ne pouvoit mal expliquer mes aſſiduitez. J'éprouvois tous les jours, qu'à quelques excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette paſſion eſt ſans ceſſe capable d'accroiſſement; car les derniers momens que je paſſois avec Angélique, étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ſes charmes. J'en découvrois à chaque inſtant de nouveaux; & ce qui mettoit le comble à ma ſatisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes ſentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le ſens de mes ſoins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de ſon cœur.

Le tems de notre Conférence étant arrivé, mes Compagnons furent auſſi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté, les jours précédens, de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards ſoupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'obſerver notre conduite. Nous eûmes donc une ſatisfaction extrême, de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un ſpectacle agréable pour une perſonne indifférente, que d'être témoin de la confuſion qui régna d'abord dans notre Aſſemblée, chacun s'empreſſant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de ſa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour-à tour. Perſonne ne ſe plaignit de l'Amour; toutes nos Maîtreſſes nous avoient écouté favorablement: avec cette différence peut-être, que quelques-unes s'étoient moins renduës par eſtime pour leurs Amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laiſſoit pas de paroître égal, l'amour propre ne manquant point de nous perſuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit queſtion de donner à des commencemens ſi heureux, une fin qui le fut auſſi. On propoſa diverſes voyes, qui furent longtems examinées. Celle d'adreſſer en corps nos plaintes à la Colonie, fut rejettée comme trop incertaine: notre malheur ſeroit devenu ſans reméde, ſi les Vieillards euſſent connu une fois nos deſſeins ſans y vouloir conſentir. Celles de quitter l'Iſle & d'enlever nos Maîtreſſes, fut regardée comme dangereuſe, quoique ce fût Gelin qui l'eût propoſée. Il y avoit du danger, non-ſeulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des Habitans & pour s'emparer des Chaloupes; mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre ſans guide, au milieu d'une mer inconnuë, & n'ayant point la moindre connoiſſance de la Navigation. Cependant, Gelin inſiſta fortement ſur ce parti. La difficulté de quitter l'Iſle, nous dit il, n'eſt pas plus grande que celle de nous aſſembler ici ſecrettement. Nous choiſirons le tems de la nuit, pour nous rendre ſur le rivage. Les chaînes qui retiennent les Chaloupes, ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour; & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas auſſi heureux à trouver l'Iſle de Sainte Héléne, que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raiſonnement ne fit point d'impreſſion ſur nous. A juger par la ſuite des événemens, peut-être euſſions-nous fait plus ſagement de le ſuivre: mais il nous parut alors téméraire; ſans compter que nous ne nous croyions point aſſez ſûrs de l'affection de nos Maîtreſſes, pour oſer leur faire une auſſi étrange propoſition que celle d'abandonner leurs Parens & leurs Amis, pour fuïr avec nous. Le troiſiéme avis fut celui d'un mariage ſecret. Gelin, qui l'avoit encore propoſé, nous en repreſenta la néceſſité avec tant d'adreſſe & d'éloquence, qu'après avoir rejetté abſolument les deux autres, nous fûmes obligez de convenir que c'étoit le ſeul auquel nous puiſſions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formérent encore quelques difficultez; mais elles ne furent point auſſi fortes que la réſolution déterminée où nous étions de ſatisfaire notre cœur. Quel que pût être le reſſentiment des Vieillards & des Filles mépriſées, nous comptions du moins qu'on ne penſeroit jamais à nous ôter nos Maîtreſſes lorſqu'elles auroient reçu notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertez du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agiſſoit que de nous aſſurer de leur conſentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adreſſe. Nous ne doutâmes preſque point du ſuccès. Il n'y avoit point d'aparence qu'elles balançaſſent longtems, lorſqu'elles ſe verroient ſoutenuës par l'exemple de leurs Compagnes. Le nombre encourage; & de quelque ſageſſe qu'on ſe pique, on ne ſe défend guéres contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le juſtifier.

Cette importante délibération étant ainſi terminée, nous nous ſéparâmes avec les plus douces eſpérances. J'eus dès le lendemain l'occaſion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement, pour être informée du réſultat de notre conférence. Je ne lui déguiſai rien. Vous êtes ſincére, lui dis-je; vos réponſes doivent être déciſives. Songez que je vous propoſe la ſeule voye qui puiſſe m'aſſurer le bonheur d'être à vous. C'eſt une voye honnête, votre vertu ne ſçauroit la condamner: & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t'il à notre union, continuai-je, pour la rendre ſainte & légitime? Vous ſçavez en quoi l'eſſence du mariage conſiſte:

conſiſte ; ce n'eſt point dans une vaine cérémonie ; c'eſt dans le don du cœur, & dans les ſermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres, cinq couples d'Amans, à qui nous rendrons le même ſervice que nous attendons d'eux, & qui ſeront engagez par leur propre intérêt à atteſter la vérité de nos promeſſes. Si je vous aporte ces motifs, ajoutai-je, c'eſt pour ſatisfaire la délicateſſe de votre honneur, en lui ôtant toute ombre de crainte & d'allarme ; car la ſeule raiſon à laquelle je voudrois devoir mon conſentement, eſt la tendreſſe de mon cœur, & l'ardeur infinie de ma paſſion. Elle me répondit, que ſi nous avions eu beſoin de tenir conſeil pour prendre cette réſolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât auſſi quelques jours pour ſe conſulter elle-même ; qu'elle prévoyoit, à la vérité, que ſes concluſions me ſeroient favorables ; mais qu'à quelque démarche que j'euſſe le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition, ſans laquelle il paroiſſoit impoſſible de ſatisfaire innocemment ſon amour & le mien ; qu'elle vouloit que ſa Mere fût informée de notre mariage, auſſi-tôt du moins qu'il ſeroit achevé ; que la bienſéance demandoit, à ſon avis, que je me chargeaſſe moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéïr ſans réſerve à toutes ſes volontez. Ce n'eſt que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien ; auſſi mon attention ne ſera qu'à vous rendre contente & heureuſe, par une continuelle exécution de tous vos deſirs. Mon reſpect & mes expreſſions paſſionnées la touchérent tellement, qu'elle me confeſſa avant la fin de cet entretien, qu'elle n'avoit pas beſoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes Compagnons. Dès la troiſiéme Aſſemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ſes progres, que nous pouvions faire fonds ſur la bonne volonté de toutes nos Maſtreſſes. Il nous reſtoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre deſſein ne pouvoit s'exécuter trop-tôt au gré de nôtre ardeur, nous réſolûmes d'en avancer le moment autant qu'il ſeroit poſſible. Nous étions dans la plus belle ſaiſon de l'année. La nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, fut choiſie pour la célébration de nos amoureux myſtéres. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos Aſſemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cens pas du gros de l'Habitation. Il fut réglé, que chacun s'y rendroit vers minuit, avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuſe nuit devoit être employé à diſpoſer nos Maîtreſſes, & à prendre des meſures avec elles pour les aider à ſe dérober de leurs maiſons. Angélique trembla, lorſque je lui déclarai que nous étions ſi proche du terme de nos deſirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques legéres objections à détruire ; mais l'amour m'épargna une partie de la peine, ſoit en diminuant tout-d'un-coup les difficultez de mon aimable Maîtreſſe, ſoit en augmentant la force de mes réponſes. Elle me promit d'être prête à me ſuivre à minuit.

Cette heure deſirée arriva : je l'entendis ſonner. Tout étoit tranquile dans la Colonie, à la réſerve de ſix heureux couples d'Amans, qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de ſa maiſon, que j'avois ouverte ſans bruit. Elle ne ſe fit point attendre longtems. Dieux ! avec quelle joye la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarraſſé ! Je me fis apercevoir, & la recevant pour la premiére fois à bras ouverts, je l'embraſſai avec le plus vif tranſport que l'amour ait jamais inſpiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoit déja avec leurs Amantes. La Lune ſembloit s'être ornée de toute ſa lumiére, pour éclairer un ſpectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet ſans doute de l'extrême ſatisfaction de mon cœur qui ſe répandoit en quelque ſorte ſur toute la Nature, l'air ne m'a jamais paru ſi doux, ni la verdure ſi riante, que pendant le reſte de cette charmante nuit.

Auſſi-tôt que notre petite troupe fut aſſemblée,

blée, Gelin, qui avoit pris quelque ſupériorité ſur nous par ſon air déciſif & ſa facilité à s'exprimer, nous fit un Prologue agréable ſur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'Aſſemblée; & puis prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Miniſtre avoit fait à l'Egliſe. Nous aprouvâmes ſon diſcours. Il fut le premier à prononcer enſuite une forme de Serment, qu'il avoit eu ſoin de préparer. Elle étoit exprimée en termes ſi forts, qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maîtreſſes, elle eût pû ſervir de frein à notre inconſtance & de préſervatif contre nos dégoûts, pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour-à-tour. Nos Maîtreſſes, ou plûtôt nos Epouſes, la répétérent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modeſtie. Que manquoit-il à une cérémonie ſi ſage, pour être regardée comme un mariage ſaint & ſolemnel? Le Ciel l'aprouva ſans doute; car nous avions ménagé religieuſement tous ſes droits. Cependant, il a plû à des hommes cruels & injuſtes, de la traiter d'union ſacrilége, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le feront par leur inclination. Je ne puis me rapeler le ſouvenir de cette nuit délicieuſe, ſans admirer que mon cœur, qui fut alors capable de tant de joye, ait pu l'être enſuite de tant de deſeſpoir & de douleur. Ciel ! comment paſſe-t'on ſubitement du comble du bonheur à l'excès de la miſére ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un tranſport. Nous la paſſâmes, chacun de notre côté, dans les bras de nos Epouſes. Que le tems nous parut court ! Mais hélas ! ce fut une imprudence extrême, de ne nous être pas défié qu'il couleroit ſi vîte. Le jour nous ſurprit. Nous nous aperçûmes trop tard, que ce que nous avions continué de prendre pour la lumiére de la Lune, étoit celle du Soleil. Il n'y eut perſonne de nous qui ne ſentît le danger auquel nous allions nous trouver expoſez. Il étoit plus grand encore pour nos Epouſes, que pour nous. Il falloit qu'elles retournaſſent chez elles ſans être remarquées, & la choſe ne paroiſſoit preſque pas poſſible. Nous entendions déja le bruit des Habitans, qui commençoient à ſortir de leurs maiſons ; & la crainte nous faiſoit imaginer qu'ils cherchoient leurs Filles, après s'être aperçus de leur évaſion. Nous tînmes conſeil un moment. Pluſieurs de nos Compagnons étoient d'avis de rentrer tous enſemble ſans autre ménagément, & de déclarer notre mariage à toutes les perſonnes qui ſe preſenteroient à notre rencontre. C'eſt un aveu, diſoient-ils, qu'il faut que nous faſſions tôt ou tard : prenons cette occaſion, puiſque nous ne ſçaurions ſortir autrement d'embarras. Ce conſeil devoit être ſuivi ;

mais nos Epouſes s'y opoſérent, par un ſentiment de pudeur & de timidité. Elles ſe figurérent, que c'étoit ſe livrer à une honte certaine, que de reconnoître qu'elles avoient été priſes en quelque ſorte ſur le fait. Quoiqu'elles avoüaſſent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût public, elles ſouhaitoient que cela ſe fît inſenſiblement & d'une maniére qui ne les expoſât point à la raillerie; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à apréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les ſatisfaire, nous conſentîmes qu'elles priſſent ſeules le chemin de l'Habitation; & que ſi elles ne pouvoient gagner leurs maiſons ſans être aperçuës, elles tâchaſſent de trouver quelque prétexte pour excuſer leur abſence nocturne. Je ne ſçai de quelle excuſe elles auroient pu s'aviſer; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embraſſé tendrement, nous découvrîmes le Miniſtre de la Colonie, qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre deſſein, que de prendre l'air en ſe promenant; cependant, la vûë de ſix de leurs Filles qu'ils aperçurent avec nous, & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras, les ſaiſit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancérent auſſi promptement que leur âge le permettoit. Le premier mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derriére les arbres; mais nous fîmes réflexion,

flexion, que c'étoit nous confeſſer criminels. La propoſition de déclarer notre mariage fut renouvelée inutilement par Gelin. Nos Epouſes la rejettérent encore. Je pris la parole. Tout eſt perdu, leur dis-je, ſi nous nous déconcertons. Ecoutez-moi ; je me charge de l'événement. Il n'eſt que trop certain, que le Miniſtre nous a aperçus ; mais je ne crois point qu'il ait pu découvrir au juſte le nombre que nous ſommes. Il faut que deux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes Compagnons, ſe baiſſent juſqu'à terre, & ſe retirent en rampant vers les arbres voiſins. J'en fis auſſi tôt baiſſer deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher ſi bien que vous ne paroiſſiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adreſſant aux autres, allons librement au-devant du Miniſtre avec nos Epouſes : nous lui dirons qu'étans ſortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui même. Il ne s'imaginera nul deſſein caché dans notre rencontre, lorſqu'il nous verra un nombre inégal d'Hommes & de Filles. Mon expédient fut aplaudi. Heureuſement, l'herbe étoit aſſez haute pour cacher la retraite de nos deux Compagnons ; car le Miniſtre avec les ſiens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin, qui s'exprimoit plus aiſément que moi, de leur tenir le diſcours que je lui avois ſuggéré. Il le fit d'un air libre, qui parut les perſuader. Cependant étans retournés auſſi tôt avec nous vers l'habitation, ils gardérent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vû nos embraſſemens, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompez par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'Habitans ; mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous les quittâmes aſſez froidement. Les cinq Epouſes de mes Compagnons ſe retirérent chez elles, & je n'ai pas été informé ſi l'on s'étoit aperçu de leur abſence, ni de quelle maniére elles y furent reçuës. Pour moi qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuſe nous nous ſervirions pour ſatisfaire ſa Mere. Qu'avons-nous à balancer, dis je ? Vous ſçavez de quoi nous ſommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre ſollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre Je lui ferai la confeſſion ſincére de notre amour & de notre mariage. Ce n'eſt pas avec elle que nous avons à garder des meſures : elle nous aime, & ſa colére ne ſçauroit être longue ni violente. Je n'apréhende rien pour moi, me répondit ma chére Epouſe ; mais j'ai un preſſentiment de quelque malheur qui vous menace. Je ſouhaiterois qu'il tombât ſur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le ſang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieu ! lui dis-je, que m'annoncez-vous, & que ſignifie ce langage ? Elle balança quelque-tems à répondre ; mais l'ayant preſſée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une choſe importante qu'elle avoit apriſe la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes enſemble, ma Sœur vint me dire que le Miniſtre étoit venu voir ma Mere, & qu'ils avoient eu une converſation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu ſuivre exactement le fil de leur diſcours, elle a compris par les expreſſions du Miniſtre, qu'il ſe plaignoit de votre froideur pour celle que le ſort vous a donné pour Epouſe, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination qu'il vous ſoupçonnoit d'avoir conçuë pour ma Sœur ou pour moi. Ma Mere s'eſt expliquée avec déſinterreſſement, en proteſtant de ſon ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui eſt accoutumé à ſe faire reſpecter dans la Colonie, lui a repliqué, que c'étoit pour elle une affaire de la derniére conſéquence ; & en la quittant, il l'a priée de ſe ſouvenir de l'avanture de M. *Guiton*. Il eſt certain, continua Angélique, que cette avanture eſt capable d'effrayer tous les Epoux qui ſeroient tentez d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus diſtinguez de la Colonie. Outre ſon mérite perſonnel, on avoit pour lui une extrême conſidération, parce qu'il étoit Fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le Siége, & qui ſe ſignala par un zèle extraordinaire pour la Religion. Cependant ayant eu le malheur d'être ſurpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la Femme d'un autre, rien ne le put ſauver du châtiment. Il fut condamné à mourir; & ſon ſuplice fut d'être noyé dans la mer avec ſon Amante, aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens ſe crurent obligez à cet exemple de rigueur, pour aſſurer la fidélité des mariages. Quelque impreſſion que le ſouvenir de cette Hiſtoire ait faite ſur moi, ajouta mon Epouſe, je ne vous en ai rien communiqué; non-ſeulement parce que vous avez ſçu me perſuader que notre engagement ne bleſſe point le devoir, & que nous ne ſommes point par conſéquent dans le cas de M. Guiton; mais par une raiſon plus forte, je n'ai point honte de vous l'avoüer; c'eſt la tendreſſe que vous m'avez inſpirée. Je ne pouvois être ſans quelque crainte de refroidir la vôtre, en vous cauſant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finiſſant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne ſçai ſi c'eſt la rencontre du Miniſtre qui m'allarme, ou ſi c'eſt qu'étant aſſurée maintenant d'être à vous, j'apréhende plus que je ne faiſois la perte d'un bien que je poſſéde; mais il me ſemble que mon cœur m'avertit ſecrettement, que j'ai quelque choſe à craindre pour vous. Plaiſe au Ciel, que mon inquiétude ſoit vaine, ou du moins qu'elle ne préſage rien de fâcheux que pour moi-même!

Si le commencement de ce diſcours m'avoit affligé, la fin me raſſura. Je n'y conſidérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouſe, pour lui en marquer mon vif reſſentiment. L'Hiſtoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apriſe hier avec la viſite & les menaces du Miniſtre, votre recit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'eſt de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'eſt ce pas ? vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes réſoluë de ſoutenir juſqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagemens ? Laiſſez au Miniſtre la liberté de ſe plaindre & de menacer. Nous ne ſommes point ſes eſclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous apréhendèz, je ne ſçaurois croire que le Ciel nous en prépare, puiſque nous ne les avons point méritez. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur ſera peut-être pas aiſé de réüſſir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement juſqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquile & plus réſolu depuis la concluſion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi; je n'étois plus inquiéte par mes deſirs. Je ne l'étois pas non plus par mes craintes; car outre la ſolidité de nos liens, que je croyois à l'épreuve de toutes les attaques du Miniſtre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage, qui me répondoit aſſez que je ſçaurois défendre les droits de mon Epouſe & les miens.

Nous arrivâmes à la maiſon de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût aperçu de notre abſence. J'entrai dans une chambre où elle étoit ſeule, tandis qu'Angélique ſe retira adroitement à la ſienne. La maniére dont elle me reçut ayant achevé de m'aſſurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque tems incertain ſi je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce ſeroit un avantage de l'avoir prévenuë contre toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ſes genoux. Je lui découvris que j'étois ſon Fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer mon mariage avant l'exécution; mais je me ſuis flâté que vous ne le condamneriez pas, puiſque vous l'avez ſouhaité. La charmante Angélique eſt mon Epouſe. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde, pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, ſans lequel ma félicité eſt imparfaite; car après le nom de ſon Epoux, rien ne m'eſt ſi cher que celui de votre Fils. J'aurois eu le tems de faire un diſcours beaucoup plus long, avant que Madame Eliot fut en état de me répondre, tant elle paroiſſoit ſurpriſe, & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois ceſſe de parler, elle me répondit preſque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'euſſions rien fait témérairement: mais que je lui aprenois la plus étrange & la plus embarraſſante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t'elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'eſt que vous apelez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon Fils. Je lui expoſai toute notre Hiſtoire. O cher Bridge, s'écria t'elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez expoſé à des peines auſquelles nous ne trouverons jamais de reméde! Je ne vous cacherai point que j'ai ſouhaité vous voir l'Epoux de ma Fille; & que dans ce moment même, parmi toutes mes allarmes, j'ai de la joye que vous le ſoyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'oſe à peine vous le dire: Elle me raporta là-deſſus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Miniſtre. Sa Fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Eccléſiaſtique impérieux & vindicatif avoit des raiſons particuliéres d'être irrité contre moi. C'étoit la Fille de ſon Frere qui m'étoit échuë par le Sort. Il avoit apris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué lui-même, que mon empreſſement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet, il m'avoit été impoſſible de prendre aſſez ſur moi-même pour rendre des ſoins à une créature très deſagréable, que j'euſſe eu peine à ſouffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vuë rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienſéance. Le Miniſtre, à qui cette Fille étoit très-chére, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement piqué; & comme on s'aveugle toujours ſur le mérite de ce qu'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaiſes qualitez de ſa Niéce, qu'à mon mauvais goût. Mon aſſiduité à demeurer du matin au ſoir chez Madame Eliot avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rapelant même la tendreſſe que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occaſions, & la bonté qu'elle avoit euë de ſouhaiter que ſa maiſon me ſervît de logement juſqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favoriſoit mon amour pour l'une de ſes deux Filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé juſqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer ſon mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ſes reproches avec modération; mais il en laiſſa échaper quelques-uns de piquans, qui lui attirérent des réponſes auſſi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ſes Filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit aſſez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitaſſent jamais la Maſtreſſe de Guiton.

Or cette Maîtreſſe, qui avoit été punie avec ſon Amant, n'étoit autre que la Belle-ſœur du Miniſtre, & par conſéquent la Mere de ſa Niéce. Un outrage de cette force ne ſe pardonne guéres. Le Miniſtre avoit quitté Madame Eliot, en la faiſant ſouvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de ſa Belle-ſœur, pour l'exemple de la Colonie ; & en proteſtant avec ſerment, que s'il avoit eu cette ſévérité pour ſa famille, il en auroit encore plus pour toutes les Femmes de l'Iſle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce recit, qu'il n'ait eu mes Filles en vuë dans cette menace. Le peu d'aparence qu'il y avoit hier à ce qui vous eſt arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir ſi tôt d'être plus retenuës que jamais dans leur conduite. Le mal eſt fait, & nous voilà expoſez à tout le reſſentiment de notre Miniſtre. Ah ! ma chére Mere, interrompis-je, quel nom donnez vous au plus ſaint mariage qui fut jamais ? Vous l'apelez un mal ; & moi je défie toute la haine du Miniſtre d'y trouver à redire. Je confeſſe, me dit-elle, qu'avec toutes les meſures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le ſouhaitez, pour un engagement ſaint & légitime. Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que la haine d'un homme vindicatif, & vous ignorez en particulier le caractére de notre

Miniſtre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop ſûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avouë qu'en l'entendant parler de cette ſorte, & rapelant les obligations que j'avois à cette généreuſe Dame preſque auſſi vivement que ce que je devois à mon Epouſe & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colére Lui, nous perdre, m'écriai-je! je ne le laiſſerois pas vivre un moment, ſi je croyois qu'il en conçût la penſée. Raſſurez-vous, Madame, continuai-je, nous ne ſommes que ſix; mais capables, ſi je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre juſtice, puiſqu'il le faut; & comptez que vos intérêts ne ſeront pas oubliez. J'allois ſortir pour rejoindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laiſſer oprimer. Madame Eliot, qui me vit trop agité, me pria de me tranquiliſer un moment. Je l'employai à faire apeler Angélique, que je voulois preſenter moi-même à ſa Mere. Elle entra timidement. Venez, ma chére ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les Meres, elle nous pardonne la liberté que nous avons priſe de nous unir ſans ſon conſentement. C'étoit elle ſeule, néanmoins que nous devions ménager: mais ſa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ſes ennemis. Je rends graces au Ciel, qu'ils ſoient auſſi les nôtres; & je ne me crois pas mieux lié par le ſerment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon tranſport, & d'attendre du moins pour éclater, que le Miniſtre parût ſe diſpoſer à l'exécution de ſes menaces. Ce ſera alors votre intérêt, me dit-elle, autant que le mien. Elle embraſſa enſuite ſa Fille, en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à la vérité elle n'eût jamais donné ſon conſentement à notre mariage, ſi nous euſſions pris la liberté de le lui demander: mais que le Ciel ayant diſpoſé les choſes ſi heureuſement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laiſſer voir de la ſatisfaction. Cependant je ne ſuis pas tranquile, ajouta-t'elle, & je prévois tant d'orages qui vont ſe former, ſoit de la part du Miniſtre & des Anciens qui n'aprouveront jamais votre démarche, ſoit de la part de Bridge & de ſes Compagnons, qui ne ſouffriront peut-être pas qu'on en uſe durement avec eux, que je ne ſçai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui proteſtai encore, que de quelque maniére que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je ſerois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la raſſurer, & que je partageois mes careſſes entre cette bonne Mere & ma chére Epouſe, un Domeſtique du Miniſtre demanda à me parler de la part de ſon Maître. Je panchois à le renvoyer bruſquement ; mais Madame Eliot me conſeilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commiſſion, que de m'avertir de me rendre ſur le champ chez le Miniſtre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, ſi je n'euſſe fait réflexion, que je pourrois recevoir dans cette viſite quelque éclairciſſement utile à notre ſûreté. Je m'y rendis auſſi-tôt. On me fit entrer dans une ſalle, où je fus ſurpris de trouver mes cinq Compagnons. Ils me dirent, qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois apris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conſéquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, eſt une femme ſage & expérimentée. Elle tremble pour ſa Fille & pour moi : ſoyez ſûrs qu'elle ne tremble pas ſans de fortes raiſons. Or je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne ſoyez menacez. Ainſi, lorſque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en ſeparer les vôtres Ils me répondirent unanimement, que je n'avois pas beſoin d'employer d'autres raiſons que celles de l'amitié, pour les interreſſer à la défenſe de mon Epouſe & à la mienne ; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être ſéparez. Nous nous engageâmes à l'inſtant par les ſermens les plus redoutables, de nous ſecourir les uns les autres juſqu'à l'effuſion de tout notre ſang. Comme j'avois été le premier à leur propoſer cette nouvelle Ligue, & qu'ils avoient le ſouvenir preſent du ſervice que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accordérent à me choiſir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'aſſiſter. Ils firent un nouveau ſerment de nous obéïr ſans réſerve, dans tout ce qui ſe raporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos Epouſes. Tout cela fut exécuté en un inſtant.

Le Miniſtre parut. Je le conſidérai ſans doute avec les yeux de la colére & de la haine, car tout me ſembloit odieux dans ſa figure & dans ſes maniéres. Il jetta les yeux ſur moi en parlant, comme ſur celui dont il étoit aparemment le moins ſatisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, eſt mal édifiée de votre conduite. C'eſt une choſe inouie parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déja liez par de ſaintes promeſſes à des Epouſes que le Ciel lui-même a pris ſoin de leur aſſigner, faſſent des promenades nocturnes avec des perſonnes d'un autre ſexe. Autant qu'un tel ſcandale eſt étrange, autant ſommes-nous réſolus de ne le pas ſuporter. On ne nous en impoſe pas aiſément par des fables. D'où veniez-vous, me demanda-t'il fiérement, lorſque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles ſans modeſtie & ſans pudeur?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes Compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avouë que je ne me trouvai point aſſez de modération, pour répondre tranquilement à cette interrogation outrageante. Lorſque nous ſommes venus dans cette Iſle, lui diſſe d'un ton auſſi fier que le ſien, nous avons prétendu d'y entrer dans tous les droits des Habitans, & ſur-tout dans les deux principaux, qui ſont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoiſſons une autorité ſupérieure à nous, ce n'eſt pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que de reciter les Priéres à l'Egliſe; c'eſt uniquement celle de l'Aſſemblée générale de la Colonie. Ainſi, Monſieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à perſonne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont le droit de le demander. L'orguëil du Miniſtre fut extrêmement déconcerté par cette réponſe. Il ſe remit néanmoins, après un ſilence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il. Quoique je ne m'attribuë ici nulle autorité, je vous déclare que c'eſt le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de ſa part la queſtion que je vous ai faite: D'où veniez vous ce matin? Me trouvant preſſé de cette ſorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refuſant de répondre, je pris le parti d'abreger tout-d'un-coup les difficultez, & de profiter de cette occaſion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux ſur mes Compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le deſſein de leur faire ſentir que je ne faiſois rien imprudemment & ſans réflexion; je les tournai enſuite vers le Miniſtre. Aprenez donc, Monſieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une ſi vive curioſité de ſçavoir. Nous ſommes nez libres. Rien ne nous a paru ſi injuſte & ſi mal conçu, que cette odieuſe cérémonie du Sort, à laquelle vous avez voulu que nous fuſſions redevables de nos Epouſes. Des Anglois & des François ne ſouffrent point qu'on tyranniſe leur cœur. Nous ſommes rentrez dans nos droits, en nous choiſiſſant nous-mêmes de chéres & aimables moitiés, qui partageront deſormais nos peines & nos plaiſirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce ſéjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impoſſible d'y vivre heureux ſans elles; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduiſant, nous nous flâtons qu'on nous laiſſera joüir avec tranquilité du ſeul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette Harangue, & tous mes Compagnons m'imitérent en gardant le ſilence.

Je tâcherois inutilement de vous repreſenter les premiéres marques de ſa ſurpriſe & de ſon indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois, tour à tour, dans le même inſtant. Il s'agitoit, ſans pouvoir ouvrir la bouche pour donner paſſage aux expreſſions de ſa colére, qu'on croyoit voir à tout moment prête à ſortir de ſes lévres. Son tranſport me fit pitié. Je fis ſigne à mes Compagnons de ſe retirer avec moi, & je lui dis en ſortant : Vous ſçavez à preſent nos ſecrets, Monſieur, nous vous les avons communiquez, afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes, dont on s'obſtine à faire myſtére ; & notre conſcience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes Compagnons me remerciérent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me proteſtérent qu'ils en étoient plus tranquiles ; & je crus reſſentir auſſi le même effet. Nous ne fimes plus difficulté d'aprendre notre avanture à tous ceux qui ſe rencontrérent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'aprouver. D'autres nous témoignérent de la ſurpriſe, ſans nous expliquer leur ſentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels, avant que de nous ſéparer ; & pour avoir plus de facilité à prendre nos meſures en commun, nous réſolûmes de continuer à tenir deux fois chaque ſemaine nos aſſemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle aprouva d'abord la réſolution que j'avois priſe de déclarer tout au Miniſtre, & aux Habitans que j'avois rencontrez. Il lui ſembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle ſe ſentoit déchargée. Elle fut la premiére à me dire : Après tout & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à apréhender du reſſentiment du Miniſtre ? quel mal ſa haine nous peut-elle faire ? Ma Fille dépend-elle de lui ? Je conſens, moi, qu'elle ſoit votre Epouſe ; & de qui recevra-t'elle des ordres qu'elle doive reſpecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ſes inquiétudes, lorſqu'elle penſoit au caractére du Miniſtre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faiſant répéter le diſcours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter ſa crainte ; & elle y découvrit la ſemence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promeſſes, d'une maniére à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagez à nos Epouſes de hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot après y avoir réfléchi un moment, comment cette obſervation m'a-t'elle d'abord échapé ? Vous verrez, ajouta-t'elle, que ce ſera de cet endroit qu'il compoſera ſon venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité ſont capables.

Nous paſſâmes une partie de la journée à nous entretenir de ſes allarmes. Nous eûmes ſoin de faire ſortir de tems en tems un Domeſtique, pour s'informer de ce qui ſe paſſoit dans l'Habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre avanture. Il nous raporta vers le ſoir, que tous les Anciens étoient aſſemblez au Conſiſtoire, à la priére du Miniſtre qui les avoit fait avertir. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublérent. Angélique ne paroiſſoit point allarmée. Elle étoit tranquile, diſoit-elle, avec ſon amour & ſon innocence. Pour moi, qui connoiſſois trop bien la prudence de ſa Mere, pour croire qu'elle ſe troublât mal-à-propos, je penſai, que malgré l'air de confiance que j'avois affecté auſſi juſqu'alors, je devois prendre en ſecret quelques meſures pour notre ſûreté. La qualité de Chef que mes Compagnons m'avoient accordée, ſembloit m'obliger à ce ſoin. Je ſortis pour les aſſembler. Il fallut me dérober adroitement de la maiſon, car Madame Eliot & mon Epouſe n'auroient point conſenti que je me fuſſe éloigné avant que d'être inſtruit des réſolutions du Conſiſtoire. Je les trompai, en les quittant, ſous un faux prétexte. Dieu! quel aveuglement me faiſoit courir à ma perte! Je m'éloignois d'elle pour leur préparer du ſecours; & ma preſence eût peut être été le ſeul moyen qui eût pu ſervir, un moment après mon départ, à les défendre & à les ſecourir.

En quittant la maiſon, j'envoyai un Domeſtique chez mes cinq fidèles Amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une eſpéce de mot du guet, que nous

nous faiſions porter dans les occaſions extraordinaires, & qui ſuffiſoit pour nous faire entendre qu'il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſur le champ. Ils ne tardérent point à me ſuivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informez comme moi de l'Aſſemblée qui ſe tenoit au Conſiſtoire. Ils ne m'en parurent point auſſi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis ſortir de cette dangereuſe ſécurité, en leur raportant les réflexions que Madame Eliot m'avoit fait faire ſur le diſcours du Miniſtre. Prenons-y garde, leurs dis-je, nous ſommes engagez dans une affaire ſérieuſe. Si notre propre intérêt n'a point aſſez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos chéres Epouſes. Qui ſçait à quoi l'animoſité du Miniſtre peut engager les Anciens? La plûpart ſont des gens ſimples, & accoutumez depuis long-tems à ſuivre ſes déciſions & à les reſpecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous ſi l'on en venoit à la perſécution ouverte?

De différens avis qui furent propoſez, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la premiére fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous enſemble à la ſalle du Conſiſtoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous eſpérâmes qu'un expoſé ſincére & naturel de notre conduite pourroit faire impreſſion ſur l'eſprit des Vieillards, & ſervir, du moins pour le preſent, de contrepoids aux déclamations du Miniſtre. Gelin fut chargé d'expliquer nos ſentimens & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner ſur nos pas. Chacun de nous paroiſſoit ſatisfait de cette réſolution, qui étoit en effet le parti le plus ſage auquel nous puſſions nous arrêter. Mais, quelque ſageſſe & quelque retenuë que nous euſſions tâché de mettre juſqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un ſuccés triſte & déplorable : l'injuſtice & la cruauté devoient l'emporter ſur la droiture & ſur la vertu. Les Anciens du Peuple, nos Juges, & nos Peres, avoient tenu un Conſeil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruïne, tandis que nous les cherchions pour leur preſenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il eſt accablant d'avoir été heureux, lorſqu'on eſt condamné à porter le ſouvenir de ſon bonheur au milieu d'une triſteſſe & d'un deſeſpoir ſans reméde ! C'eſt de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guéres duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai paſſé à eſpérer la poſſeſſion d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux, tout ce qui a ſuivi ou précedé ce court intervale de plaiſir, n'a été qu'un enchaînement de miſéres & d'infortunes. Vous allez entendre le recit des plus funeſtes.

Nous vimes, en aprochant de l'Habitation,

tion, une foule de perſonnes qui s'empreſſoient de courir vers le même lieu, & qui paroiſſoient y être attirées par un ſpectacle extraordinaire. Quoique je fuſſe tout occupé du péril de mon Epouſe, il ne me vint point à l'eſprit qu'elle pût être interreſſée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour ſatisfaire ma curioſité ; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes Compagnons. Je m'informai de ce qui ſe paſſoit. On m'aprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres Filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même priſon. Je me fis répéter deux fois cette affreuſe nouvelle, que mon ſaiſiſſement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes Compagnons étant arrivez après moi, ſe firent raconter la même choſe, & ſe trouvérent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entenduë. Ils ſe demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai ſi opreſſé, que je fus pendant quelques momens dans une impuiſſance abſoluë de parler. Enfin, j'embraſſai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel ! m'écriai je, ô mes chers Amis, que dites-vous de ce coup funeſte ? Si vous avez pour vos Epouſes la tendreſſe que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez, vous m'avez choiſi pour votre Chef ; je veux que vous me voyiez expirer le premier : mais ne me refuſez pas votre ſecours. Malgré ce tranſport, je fis réflexion que nous étions ſans armes. Je ne ſçavois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la Priſon de mon Epouſe. J'aurois pu m'en informer ; mais conſidérant qu'une réſolution ſage ne ſçauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conſeillai à mes Amis d'aller auſſi chez leurs Hôtes ; & comme le jour tiroit vers ſa fin, je leur fis promettre de ſe rendre à la prairie dans l'obſcurité, pour y tenir un nouveau conſeil. Nous nous ſéparâmes : Je me hâtai juſqu'à perdre haleine. Hélas ! c'eſt fait de moi, diſois-je en allant, ma perte eſt trop aſſurée : mais mes ennemis n'en riront pas long-tems. Le perfide Miniſtre périra : il ſera le premier objet de ma vengeance. En aprochant du logis, je vis trois hommes qui paroiſſoient ſe promener aux environs. Ils vinrent à moi lorſqu'ils m'eurent aperçu. Je ne me défiai nullement de leur deſſein. C'étoient trois Supôts du Conſiſtoire, qui m'attendoient pour m'arrêter ; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes Compagnons. Ils m'envelopérent, & quelque vigoureuſe que fût ma réſiſtance, ils me tinrent ſaiſi ſi étroitement, qu'il me fut impoſſible de m'échaper de leurs mains. Un traitement ſi indigne me jetta dans un tranſport qui ne peut être repreſenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma priſon. Les efforts que je faiſois continuellement pour me dégager, attirérent une foule d'Habitans à ma ſuite. J'invoquai leurs ſecours, en leur repreſentant l'injuſtice & la tyrannie du Miniſtre: ils m'écoutérent en ſilence, ſans que je puſſe juger qu'elle ſorte d'intérêt ils prenoient à ma peine. Enfin, l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magaſin, où je trouvai deux de mes Compagnons qu'on avoit déja eu le tems d'y conduire. Mes Gardes m'y renfermérent avec eux, & ſe retirérent ſans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'aſſocia, & avec un Anglois nommé *Johnſton* Les trois autres furent auſſi renfermez enſemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guéres à la mienne.

Ses premiéres paroles furent un horrible ferment, par lequel il s'engagea à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à ſortir enſuite de l'Iſle avec ſon Epouſe, dût-il s'expoſer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même, pour condamner ſon reſſentiment; mais après nous être ainſi ſoulagé par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté ſeroit à les exécuter; & que pour agir en hommes raiſonnables, il falloit en chercher des moyens avec un peu plus de tranquilité. Premiérement, lui dis-je, il faudroit ſçavoir quelles ſont les vûës du

Conſiſtoire & du Miniſtre, en nous faiſant arrêter. Que chacun de nous y réfléchiſſe un moment. Gelin avoit l'eſprit vif & pénétrant. Je ſuis ſûr, répondit-il preſque auſſitôt, qu'ayant deſſein de rompre notre mariage, comme le Miniſtre nous l'a fait preſſentir, ils ont cru devoir s'aſſurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos Epouſes. Ils ne ſe figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela eſt, repris-je, c'eſt une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles ſont nos Epouſes d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raiſon, qui explique fort bien notre captivité, puiſſe ſervir de même à expliquer celle de nos Epouſes : pour le but que vous ſuppoſez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raiſonné juſte par rapport à nous; ainſi nos conjonctures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impoſſible de prendre des meſures auſſi étenduës que le malheur qui nous menaçoit. L'unique réſolution à laquelle nous nous arrêtâmes fut de faire avertir un des Anciens, ou le Miniſtre lui même, que nous avions des choſes d'importance à leur communiquer; & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indiſſoluble.

Cette démarche étoit néceſſaire, & elle nous eût réüſſi, ſans doute heureuſement, ſi nous euſſions eu des ennemis moins adroits & des Epouſes moins timides : mais le Miniſtre, en formant le plan de ſa vengeance, avoit prévû tout ce qui pouvoit y ſervir ou s'y opoſer. Il avoit ſenti, comme Gelin ſe l'étoit fort bien imaginé, que le principal obſtacle qui nuiroit à ſes vûës, ſeroit la conſommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir, qu'il avoit ſçu perſuader au Conſiſtoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit aſſez vraiſemblable que de jeunes gens qui avoient paſſé la nuit enſemble n'auroient pas manqué de ſe ſatisfaire, ſon premier ſoin avoit été de tirer de nos Epouſes une confeſſion de la vérité. Il s'y étoit pris d'une maniére ſi adroite & ſi maligne ; qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchiſe, il les avoit mis en quelque ſorte dans la néceſſité de faire une dépoſition toute favorable à ſes deſſeins. A peine furent-elles renfermées dans leur Priſon, qu'il s'y tranſporta avec quelques Vieillards qui devoient ſervir de témoins. Il leur reprocha d'abord avec les termes les plus odieux, leur hardieſſe à diſpoſer d'elles-mêmes ſans le conſentement de leurs proches, & ſans l'aprobation du Conſiſtoire. Il leur fit entendre, qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta, qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée ; & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, juſqu'au point de conſentir à quelque choſe d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur eſprit par ce diſcours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit paſſé entr'elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent ſi embarraſſées de cette queſtion, que moitié par crainte, moitié par modeſtie, elles déguiſérent une partie eſſentielle de la vérité ; & le Miniſtre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confeſſé, le fit ſigner ſur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au Magaſin, & comme il nous connoiſſoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus réſolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle ſource de malheur pour nous ; car nos trois Compagnons, auſquels il s'adreſſa d'abord, n'étant pas plus capables que nos Epouſes de prendre leur réſolution ſans conſeil ou ſans exemple, il les intimida auſſi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponſes qui ne furent guéres moins nuiſibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du deſſein que nous avions pris de le faire apeler. Nous nous fimes violence pour le ſaluer civilement, & pour entendre avec une aparence tranquile ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le reſſentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le ſouvenir de la réponſe que je lui avois faite quelques heures auparavant, le portérent ſans doute à m'adreſſer d'abord la parole. Je l'avois bien prévû, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas ſi innocente aux yeux du Conſiſtoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la préſomption ſont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas repliquer à ce diſcours inſultant. Il continua de me dire, qu'il étoit-là de la part du Conſiſtoire, pour entendre de nous plus réguliérement qu'il n'avoit fait à ſa maiſon, les circonſtances de notre Aſſemblée nocturne, & le détail d'une entrepriſe auſſi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvroit la bouche pour répondre ; mais la crainte que j'avois de ſa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au Miniſtre, ne changent rien à la juſtice de notre Cauſe : j'eſpére que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Conſiſtoire, lorſqu'elle lui ſera expliquée par un Interprête moins partial & moins paſſionné que vous. Nous ne refuſons pas néanmoins de vous faire le recit des circonſtances de notre mariage, que vous demandez.

mandez en ſon nom. Elles bleſſent ſi peu la religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire eſt d'avoir ſçû ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai enſuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions obſervé dans notre engagement, & je ne manquai point de peſer en particulier ſur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorſque j'eus ceſſé de parler, il ſe tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un ſoûris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir affaire aux plus ruſez & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice, continua-t'il en s'adreſſant à moi; mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'impoſture au deſordre de votre conduite; & ſuivez l'exemple de vos Compagnons, qui ſont plus ſincéres du moins, s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce diſcours, m'empêcha d'y répondre autrement que par une proteſtation de ſincérité. Chiméres, me dit-il d'un ton mépriſant; & prenant une plume, il écrivit quelques lignes, qu'il fit ſigner aux quatre Vieillards qu'il avoit amenez. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnſton s'ils comprenoient quelque choſe à ce qu'ils avoient entendu. Nous concluмes enſemble, qu'il falloit que nos Compagnons euſſent été trompez par adreſſe, il ſi l'on avoit tiré d'eux des réponſes différentes des nôtres ; ou qu'ils nous euſſent trahis, s'ils les avoient fait volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Miniſtre de nous éclaircir davantage ; il nous lut ſeulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre dépoſition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouſes & de nos Compagnons, excepté qu'étant plus adroits, nous prétendions contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été conſommé. Cette maniére nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis : prenez garde, Monſieur, votre deſſein n'eſt pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne ſoit certain ; & que, quelques vuës qu'ayent pu avoir nos Compagnons & nos Epouſes en s'expliquant différemment, ils ne refuſeront point de convenir de la vérité en notre preſence. Oüi, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les inſtruire à parler comme vous, & à n'être pas plus ſincéres dans leurs réponſes. Il nous quitta ſans vouloir nous écouter davantage.

Il n'eſt que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre ; & s'il en faut croire le raport du Miniſtre, nos Epouſes & nos Compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le ſecours du Ciel qui puiſſe nous faire ſortir d'embarras, car la force eſt ici de nul uſage, & la juſtice ne paroît guéres écoutée au Conſiſtoire. S'il nous

reſte quelque eſpérance, c'eſt de faire valoir nos droits dans une Aſſemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Conſiſtoire s'opoſe à une prétention ſi raiſonnable, nos plaintes n'en ſeront que plus juſtes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur, & ſi l'on ſe rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en expoſant la vérité de notre Hiſtoire & en découvrant les malignes intentions du Miniſtre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'aperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de ſon attention. Cette froideur me ſurprit ; elle ne s'accordoit point avec ſa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en ſilence, d'un air diſtrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin, l'ayant preſſé de
me répondre : Oüi, me dit-il, je ſuivrai
volontiers votre avis, & nous demanderons,
omme vous dites, une Aſſemblée généra-
e. Mais ſi cette tentative ne réüſſit point,
e roule un deſſein, ſur le ſuccès duquel vous
ouvez vous repoſer plus ſûrement que ſur
on éloquence. C'en eſt trop, continua-
il en s'animant : on nous traite avec une
dignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai
beſoin de faire des efforts infinis pour
iter votre modération à la vûë du Mi-
ſtre, & au diſcours inſultant qu'il nous a
nu ; mais comptez que j'ai trouvé le moyen
humilier ſon orgueïl, & de nous faire reſ-
ecter plus qu'on n'a fait juſqu'à preſent dans

la Colonie. Je le preſſai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il feroit tems de s'expliquer, lorſque le remède qu'il méditoit feroit néceſſaire, mais qu'il me l'aſſuroit infaillible, & que nous pouvions nous flâter par avance du plaiſir de ravoir nos Epouſes entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quel que pût être ſon idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems, pour ſe préparer à ſoutenir notre Cauſe dans l'Aſſemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Geolier chez le Miniſtre & les principaux Vieillards, pour leur ſignifier que nous ne reconnoiſſions point d'autre Tribunal que celui du corps entier de la Colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous perſuadâmes ſi fortement qu'ils n'oſeroient la refuſer, que nous en devînmes beaucoup plus tranquiles. Gelin s'occupa durant quelques jours à compoſer ſa harangue. Je méditai pendant ce tems-là ſur les ſujets que nous avions de craindre & d'eſpérer, ou je m'entretenois avec Johnſton de l'inquiétude de nos Epouſes, & de la tendreſſe infinie que nous devions à ces chéres perſonnes, pour prix de leur complaiſance & de leur généreuſe affection. Elles avoient deſavoüé les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles; mais il nous étoit aiſé de juger que c'étoit par timidité & par modeſtie. Nous ſoupçonnions même le Miniſtre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi j'étois ſi ſûr du cœur d'Angélique, que je n'apréhendois ni ſa froideur ni ſon changement. Ma plus forte peine étoit cauſée par ſon abſence, & par la perſuaſion où j'étois qu'elle ſouffroit infiniment de la mienne.

Nous paſſâmes ainſi quatre jours ſans être viſitez de perſonne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous juſtifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquiéme jour au matin, le Miniſtre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la premiére fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous aporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuſes, ſans doute, que vous n'aviez lieu de les eſpérer. Quelque reſſentiment que le Conſiſtoire ait eu comme moi de l'irrégularité de votre conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeuneſſe. Nous ſçavons que dans les eſprits bien diſpoſez, la ſageſſe la plus ſolide & la plus conſtante eſt quelquefois le fruit des plus grandes fautes On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorſqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombez par legéreté & par imprudence. Vous demandiez une Aſſemblée générale; vous connoiſſiez mal vos vrais intérêts; comptez que vous en euſſiez été traitez moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne paſſe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au

Conſiſtoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en ſommes réſervé la connoiſſance. Ecoutez, ajouta-t'il gravement, la Sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut enſuite un papier qui contenoit en ſubſtance : Que, de quelque rigueur qu'on eût uſé à l'égard de Guiton dans un cas à peu-près ſemblable au nôtre, le Conſiſtoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-ſeulement en faveur de notre jeuneſſe, mais principalement à cauſe de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore inſtruits parfaitement des loix & des uſages de l'Iſle : Qu'il nous condamnoit donc ſeulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Miniſtre nous feroit publiquement à l'Egliſe, & à expier par trois ſemaines de priſon le ſcandale que nous avions cauſé parmi nos Freres : Qu'il nous ſeroit permis enſuite de nous rejoindre à nos légitimes Epouſes, à celles qu'il avoit plû à Dieu de nous donner par la voye du ſort, & que nous avions acceptées ſolemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en Epoux tendres, en fidèles Proteſtans & en paiſibles Concitoyens. Que pour ce qui regardoit les ſix Filles immodeſtes & ſans vertu, qui avoient abuſé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient oſé apeler du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos ſeules & légitimes Epouſes, le Conſiſtoire remettoit à ordonner de leur punition dans ſa prochaine Aſſemblée ; & qu'en attendant leur Sentence, elles continuëroient à être reſſerrées dans une étroite priſon, ſans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable Arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Miniſtre, & de la part du Conſiſtoire. Miniſtre, Conſiſtoire, noms vénérables, maſques ſacrez dont l'injuſtice, la perfidie & la cruauté abuſérent pour notre perte

Je vous le raporte, ce fatal Arrêt, preſque dans toute ſon étenduë. Ce ne fut pas néanmoins ſur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos chéres Epouſes & pour nous ; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établiſſoit la diſpoſition du ſort comme un mariage légitime par lequel notre véritable mariage ſe trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Miniſtre d'achever. Il n'y eut point de degré, du commencement de ſon tranſport, à ſon excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimérent plus vivement. Je le conjurai en vain de ſe modérer dans une conjoncture où il me ſembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires ; je ne pus rien obtenir de ce tempéramment tout de feu. Il donna mille noms injurieux au au Miniſtre ; il lui reprocha ouvertement ſa malignité & ſon hypocriſie. Il ne ménagea point davantage le Conſiſtoire & toute la Colonie ; & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit ſerment d'employer le fer & le feu pour notre défenſe & pour celle de nos Epouſes. Le Miniſtre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, ſe remit ; & ſe ſouvenant ſant doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter : ce fut cette penſée aparemment, qui lui inſpira la hardieſſe d'inſulter à notre diſgrace par quelques railleries améres. Gelin perdant toute conſidération, alloit ſe jetter furieuſement ſur lui, ſi je n'euſſe fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monſieur, dis-je au Miniſtre, ſortez, s'il vous reſte quelque ſageſſe, & ne nous mettez pas dans la néceſſité de punir tout à la fois vos artifices & vos inſultes. Il ſortit en nous exhortant malignement à nous ſoumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes, de ce que j'avois arrêté le mouvement de ſa colére. Je lui repreſentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'euſſe conſervé plus de ſang froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que j'en ſois moins ſenſible que vous aux indignitez qu'on nous fait eſſuyer ? J'ai frémi comme vous en écoutant le Miniſtre ; & le ſoin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, ſi je n'euſſe

7

n'euſſe eu qu'elle à ménager ; mais n'avons-nous pas des Epouſes qui attendent nos ſoins & nos ſecours ? Que deviendront-elles, ſi nous nous mettons imprudemment hors d'état de ſervir à leur défenſe ? Elles tremblent ſans doute du péril où elles ſont expoſées : combien leurs allarmes vont-elles redoubler, lorſqu'elles aprendront la Sentence du Conſiſtoire ? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre reſſource que notre amour & nos promeſſes. Sans doute qu'elles penſent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que ſi elles ſe flâtent de quelque eſpérance, c'eſt ſur notre tendreſſe & notre fidélité, ſur notre prudence & notre courage qu'elles croyent la devoir établir. Ah ! cher Gélin, ajoutai-je en l'embraſſant, de quel reſſentiment ne ſe rend on point le maître avec de tels motifs ! & la colére eſt elle une paſſion qui puiſſe le diſputer un moment à l'amour ? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai que mon diſcours avoit calmé peu-à-peu ſon émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence, & comme il aimoit paſſionnément ſon Epouſe, les réfléxions qu'il fit ſur le danger qui la menaçoit, l'attendrirent juſqu'à lui faire verſer des larmes. Il m'aſſura que ſa colére même n'avoit été qu'un effet de ſon amour. Mais commençant à ſentir que l'emportement exceſſif avec lequel il avoit parlé au Miniſtre rendroit infailliblement notre Cauſe plus mauvaiſe, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le reméde qu'il avoit différé juſqu'alors à m'expliquer. Son deſſein, comme vous allez voir, répondoit à ſon caractére vif & entreprenant.

Il avoit eu la curioſité, peu de jours après ſon arrivée dans l'Iſle, de ſe faire conduire dans toutes les parties du Magaſin, pour obſerver l'ordre & la diſpoſition de ce vaſte bâtiment. Il avoit remarqué que les armes, que les Habitans avoient aportées d'Europe, ſe conſervoient avec ſoin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faiſoit le moins d'uſage dans l'Iſle. Elles conſiſtoient en cinquante ou ſoixante fuſils, quantité de piſtolets, un aſſez grand nombre d'épées, & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne ſe fermoit jamais. Celle de notre Priſon n'étoit pas aſſez forte pour réſiſter à nos efforts, ſi nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces obſervations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous ſaiſir des armes & de la poudre, nous pouvions non-ſeulement ſecouer le joug du Miniſtre & du Conſiſtoire, & nous défendre contre leurs deſſeins; mais nous rendre même les maîtres abſolus de l'Iſle, par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un ſi petit nombre ſuffiroit difficilement au ſoutien d'une ſi grande entrepriſe: mais ſon génie fertile lui avoit fourni bien-tôt une reſſource. Premiérement, il étoit clair que lorſqu'une fois nous nous ſerions déterminez à rompre notre Priſon ; nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois Compagnons qui étoient renfermez comme nous dans une chambre du Magaſin. Quelque ſujet que nous euſſions de nous plaindre de leur moleſſe & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquaſſent plus de courage lorſqu'ils ſeroient animez par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale eſpérance de Gelin portoit ſur des vûës bien plus profondes & plus étenduës. J'avouë qu'il leur donna un tour ſi plauſible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout d'un coup, & que j'admirai dans ſon projet une juſteſſe de raiſonnement dont je ne l'avois pas cru capable juſqu'alors. De quelque ſévérité de mœurs, me dit il, & de quelque zèle qu'on ſe pique ici à obſerver les Loix & les déciſions des Anciens ; il faut poſer pour principe, que nous avons affaire à des hommes : or, des hommes ne ſçauroient renoncer aux ſentimens de la nature. Nos Epouſes ont des Parens, à qui elles ſont chéres ſans doute, & qui ne les voyent point expoſées au péril ſans s'interreſſer pour elles. Ces Parens ont des Amis & des Domeſtiques. Si nous ſupoſons que les ſix familles de nos Epouſes ayent quatre Amis chacune, & chacun de ces Amis un Domeſtique, voilà déja cinquante perſonnes ſur la bonne volonté deſquelles nous pouvons compter ; & la moindre choſe que nous puiſſions attendre d'eux, c'eſt qu'ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empéche d'eſpérer qu'avec un peu d'adreſſe à les preſſer & à les émouvoir, nous réüſſirons à les mettre dans nos intérêts, & peut être à les faire ſeconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté? C'eſt une commiſſion dont je me charge, ajoûta Gelin; & je fais aſſez de fond ſur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez, pour ne pas deſeſpérer du ſuccès. Je leur ferai comprendre, que loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion, perſonne ne ſera plus fidèle que nous à les reſpecter; que nous n'avons point d'autre deſſein que de nous défendre de la tyrannie du Miniſtre, & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs Filles; que notre ſatisfaction & notre repos n'y ſont pas plus interreſſez que leur propre honneur; enfin que nous ſommes leurs Enfans, les Epoux de leurs Filles; & qu'après ces chéres moitiez de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t'il, ſi ces conſidérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur expoſerai alors mon deſſein, & je ſuis porté à croire, que loin de le condanmer, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons enſuite de l'Iſle, du Miniſtre, des Anciens, & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Johnſton l'aprouva comme moi;

moi ; mais nous le regardâmes comme une derniére reſſource, à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrêmité. Gelin s'obſtinoit à le vouloir exécuter dès le même ſoir. Il voulut tenter du moins de ſortir de notre Priſon pendant la nuit, pour aller chez les Parens de nos Epouſes, & pour commencer à diſpoſer leurs eſprits en notre faveur. Nous y conſentîmes. Mais quoique nos portes ne fuſſent point abſolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence, ſans que le Géolier s'en aperçût le lendemain. C'eût été nous expoſer à nous faire reſſerrer davantage, & ruïner par conſéquent toutes nos eſpérances. Gelin fut obligé de convenir, que toutes les parties de ſon entrepriſe devoient être exécutées en même-tems, c'eſt-à-dire, qu'ils ne pouvoient penſer à ſortir, que la même nuit que nous choiſirions pour briſer nos portes & pour nous mettre en poſſeſſion de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne ſeroit pas long tems à venir, & nous ne demandâmes à ſa vivacité, que le retardement qu'il falloit pour être aſſurez que le Conſiſtoire perſiſtoit ſérieuſement à vouloir l'éxécution de ſa Sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle viſite du Miniſtre. Je priai ſecrettement Gelin de ſe modérer. Nous attendîmes en ſilence que notre Ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur, que le jour ſuivant étoit un jour de priére publique auquel toute la Colonie devoit s'aſſembler à l'Egliſe, il croyoit que nous ne refuſerions pas de nous y laiſſer conduire pour nous ſoumettre à la Sentence du Conſiſtoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmez de l'entendre parler d'une Aſſemblée publique de la Colonie, & d'aprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de tous nos deſirs. Il ſortit, content de la promeſſe que nous lui fîmes de nous y rendre avec joye. Effectivement, nous nous félicitâmes de cet événement, qui renouveloit nos anciennes eſpérances. Gelin avoit préparé un diſcours fort touchant, qu'il ſe propoſoit d'adreſſer au Peuple. Nous ne doutâmes preſque point qu'il ne produiſît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même ſurprenant que le Miniſtre n'eût point fait cette réflexion; & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un préſage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant, je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoiſonna ce court moment de ſatisfaction. Le Géolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par conſidération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une Lettre de ſa part. La voici, me dit-il en me la donnant; mais promettez-moi que le ſervice que je vous rends n'ira jamais à la connoiſſance du Miniſtre. Je la lui promis, & je jugeai par ſa crainte, de l'autorité que cet homme impérieux s'étoit acquiſe dans la Colonie, pendant qu'il ſembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la Lettre de Madame Eliot : chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuſe de toutes les Meres. Elle paſſoit enſuite à me reprocher mon infidélité pour ſa Fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu ſur le raport du Miniſtre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquile avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Egliſe. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore de la tendreſſe, juſques dans le tour de ſes plaintes & de ſes reproches. Cruel Bridge ! me diſoit-elle, vous abuſez donc de la bonté de la Mere, & de la foibleſſe de la Fille ! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre ? Hélas ! que pouvons-nous nous reprocher, que de vous avoir trop aimé ? Enfin, elle finiſſoit d'une maniére encore plus triſte, en m'aprenant que le Conſiſtoire, par une horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos Epouſes, les avoit condamnées à être expoſées publiquement à la ſortie de l'Egliſe avec différentes marques d'ignominie, & à eſſuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les Habitans de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeſte lecture ; ô Johnſton ! c'eſt à preſent qu'il faut mourir, ou ſauver nos pauvres Epouſes. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils ſe joignirent bien-tôt à moi dans cette triſte occupation. Gelin étoit tranſporté juſqu'à s'arracher les cheveux. Il ſe précipita vers la porte pour la rompre, en ſe tuant de répéter : Courons aux armes, mes chers Amis, ne perdons pas un moment. Hélas ! je ſuis ſûr que nous y ſerons trop tard. Le bruit qu'il faiſoit ayant ſervi à me rapeller un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous ſommes, lui dis-je, au moment déciſif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des tranſports imprudens. Mon intérêt eſt le même que le vôtre ; il n'y a rien à quoi je ne ſois diſpoſé pour vous ſeconder, ou pour vous ſervir de guide : mais tâchons de recueïllir nos eſprits, & de prendre, s'il ſe peut, une réſolution qui nous conduiſe à quelque choſe d'aſſuré. Il recommençoit toujours à dire, qu'il n'y avoit rien d'aſſuré que le parti de recourir aux armes, & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant, je réüſſis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit ; que le jour pouvoit nous trahir ; & qu'il étoit même ſurprenant que le Géolier, qui ne faiſoit que ſortir de notre chambre, en fût déja aſſez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainſi dans une délibération moins tumultueuſe, & je le fis conſentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour digérer nos penſées, avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y paſſâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos ſeuls ſoupirs interrompoient notre ſilence. Enfin Gelin, fatigué de cette contrainte, s'écria, que nous cherchions inutilement une voye plus ſûre que celle des armes, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'eſt effectivement la ſeule qui nous reſte : mais comme elle eſt ſans retour ſi nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le maſque, il n'y a plus de paix ni de réconciliation à eſpérer avec le Miniſtre & les Anciens, il ſeroit à ſouhaiter que nous puſſions la prendre en gardant des meſures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, ſans laiſſer voir nos armes ? Nous nous mettrons ainſi en état d'en faire uſage ſi nous ſommes contraints d'en venir à cette extrémité ; & nous ne ſerons pas même ſoupçonnez de les avoir priſes, s'il arrive que votre harangue produiſe ſur le Peuple l'effet dont nous nous flâtions il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette propoſition. Ne ne parlez plus de harangue, me dit il, ni de meſures ou de ménagemens. Tous vos adouciſſemens nous ſeront plus funeſtes que mes vivacitez. Aux armes, aux armes ! c'eſt à coups d'épée & de fuſil, que je veux demain m'expliquer. Je laiſſai

à

à ce tranſport le tems de ſe diſſiper, & connoiſſant déja aſſez bien ſon caractére pour ſçavoir le ménager, je lui repreſentai, comme je le penſois dans le fond, qu'il nous ſeroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le ſuccès de nos deſirs qu'à la force de ſon éloquence & à la juſtice de notre cauſe, qu'à la violence des armes. Le Peuple ſe remuë facilement, ajoutai-je. Notre jeuneſſe, celle de nos Epouſes, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous ſommes conduits depuis notre arrivée dans l'Iſle, tout parle en notre faveur. Je ſuis perſuadé que nous triompherons de tous les efforts du Miniſtre. Or il ſeroit extrêmement triſte, qu'ayant tant d'eſpérance de réüſſir par une voye tranquile, nous en priſſions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Iſle. J'ajoutai quelques autres raiſonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impreſſion que j'eſpérois ſur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur ſolidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Conſiſtoire eût publié ſa Sentence contre nos Epouſes, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été : il ne s'agiſſoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gelin, & de la bonne diſpoſition de l'Aſſemblée, qui étoit compoſée en partie des Parens & des Amis de nos Epouſes.

L'autorité ſouveraine réſidant dans le Corps de la Colonie, toutes les Sentences du Conſiſtoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin, & la juſtice de nos droits, nous étions aſſez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois réſolu d'être le premier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un ſeul homme, le piſtolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace deſarmée qui avoit paſſé vingt ans ſans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour ſortir de notre Priſon, & pour nous armer chacun de deux piſtolets. Je ne craignois plus que le Géolier s'aperçut au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte, je me croyois le maître de ſa diſcrétion depuis qu'il m'avoit remis la Lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré ſi inſtamment de n'en laiſſer rien ſçavoir au Miniſtre, ſans compter qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il pût former le moindre ſoupçon du deſſein qui nous auroit fait ſortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnſton. Ils l'aprouvérent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumiére pour nous éclairer. La ſerrure de notre porte ne réſiſta pas long-tems à nos efforts réünis. Elle fut briſée ſans que le deſordre parut conſidérable. Nous montâmes au Magaſin d'armes. Nous y trouvâmes des piſtolets en bon état: nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches ; & nous en prîmes avec les nôtres, trois paires pour nos Compagnons. En conſidérans les fuſils & les autres armes à feu que nous laiſſions après nous, il me tomba dans l'eſprit, que pour aſſurer davantage le deſſein que nous étions à la veille d'exécuter, il eut fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employaſſions le reſte de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachaſſions dans quelque endroit où elles ne puſſent être trouvées facilement : mais Gelin fit une réflexion, qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous ſerons forcez d'en venir aux armes, il ſuffira qu'un ſeul des nôtres ſe détache pour retourner promptement au Magaſin, & en garder l'entrée juſqu'à ce qu'il nous voye paroître. Nous nous y retirerons ſans doute, puiſque nous n'avons point d'autre lieu où nous puiſſions conduire plus ſûrement nos Epouſes. Nous y ſerons les maîtres, non-ſeulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les proviſions de l'Iſle ; & en état par conſéquent de donner la loi de toutes maniéres à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une ſi grande utilité, qu'il attira nos loüanges & nos remerciemens à Gelin. Nous deſcendîmes après avoir préparé nos armes, & nous être munis d'une proviſion de poudre. Il ne nous reſtoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment

ment nos trois Compagnons. Nous avions non-ſeulement des piſtolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aiſé de trouver leur Priſon, & de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le ſeul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos diſcours, que ne pouvans ſe priver plus long-tems du plaiſir de nous embraſſer, ils n'attendirent pas que nous les preſſaſſions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un inſtant. Ils répandirent des larmes de joye, en ſe jettans entre nos bras. J'uſai de l'autorité de Chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foibleſſe avec laquelle ils s'étoient laiſſez ſurprendre par les artifices du Miniſtre. Ils aportérent pour excuſe, la crainte qu'ils avoient euë de s'avancer trop en faiſant des aveux dont ils apréhendoient les conſéquences. Je leur fis ſentir combien leur malheureuſe timidité nous avoit été pernicieuſe. Ils ſe confeſſérent coupables, & ils nous priérent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fuſſent en effet droits & ſincéres : mais ils étoient d'un caractére ſi lent & ſi timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance L'avenir n'acheva que trop de la juſtifier. Nous les quittâmes, après leur avoir expoſé le détail de nos projets, & nous être aſſurez de leur conſtance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promeſſes. Je leur conſeillai de répondre naturellement au Géolier, lorſqu'il trouveroit leur porte briſée, qu'ils s'étoient ſervis de ce moyen pour ſe procurer la ſatisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous ſembloit devoir décider de notre deſtinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de ſe ſouvenir, qu'avec ſes intérêts, il avoit à défendre ceux de cinq chers Amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ſes mains. Il n'avoit pas beſoin de cet avertiſſement, pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Egliſe. Quelques Anciens s'étant aſſemblez à notre Priſon pour nous ſervir de gardes & de conducteurs, nous les ſuivîmes ſans balancer, & nous affectâmes un air tranquile & ſatisfait, pour prévenir juſqu'aux moindres ſoupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur ſecrette, qui n'étoit pas tant cauſée par l'incertitude de mon ſort & de celui de mon Epouſe, qui étoit ſur le point de ſe fixer heureuſement, que par le déplaiſir mortel que je reſſentois en me repreſentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponſe à ſa Lettre, pour me plaindre de l'injuſte opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'aſſurer de la conſtance de mes ſentimens; mais Gelin & Johnſton, m'en avoient détourné, par une crainte exceſſive de quelque trahiſon du Géolier qui eût pu nuire à notre entrepriſe. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Egliſe. Je ne l'aperçus point. J'apris enſuite, qu'elle étoit demeurée à ſa maiſon, & qu'elle y étoit dangereuſement malade d'un excès de triſteſſe & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Egliſe, où la plus grande partie des Habitans étoit déja aſſemblée. On nous y avoit préparé un banc particulier, vis-à-vis d'un autre qui étoit deſtiné pour ces Filles odieuſes dont on vouloit faire nos Epouſes. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les ſaluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les aſſiſtans, & nous eûmes lieu de juger par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous aperçûmes ſur les viſages, de quelle maniére chacun étoit diſpoſé par raport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Miniſtre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains ſi nos chéres Epouſes viendroient faire partie de cet étrange ſpectacle, & nous n'oſions nous en informer. Quelque empreſſement que j'euſſe de revoir la mienne, je ne ſçavois ſi je devois ſouhaiter qu'elle parût aux yeux du Public & de ſon orgueilleuſe Rivale, avant que notre ſort fut éclairci; mais le Miniſtre ayant commencé la priére ſans penſer à elles, je jugeai qu'il ſe propoſoit de les laiſſer en priſon juſqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Auſſi tôt que les priéres ordinaires furent achevées, le Miniſtre monta en chaire. C'étoit le moment décisif. Mes Compagnons ſe ſentirent ſans doute auſſi émus que moi, & toute l'Aſſemblée ne paroiſſoit pas plus tranquile. Nous étions convenus, que pour ôter à notre action tout air de legéreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorſque le Miniſtre auroit fini. Nous apréhendions peu l'effet de ſon diſcours; nous comptions ſur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous ſembloit que nos raiſons n'avoient beſoin que d'être expoſées, pour ſe faire aprouver.

Le Sermon roula ſur les devoirs d'un Mariage Chrétien. Le Miniſtre les expliqua forté loquemment; mais il n'entra dans aucune aplication particuliére. Il n'y eut que ſa Péroraiſon qui nous fut adreſſée directement; elle étoit composée pour nous. Il nous rapella d'abord par des figures pompeuſes, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie ſi auguſte & ſi ſainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendu? Mais l'eſprit ennemi du bien, qui exerce particuliérement ſa ſéduction & ſa tyrannie ſur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une ſi douce eſpérance; il avoit ſoufflé dans nos cœurs un amour déréglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine; c'eſt-à-dire le trouble, la diviſion, & la ruine de cette heureuſe paix qui avoit fait juſqu'alors un ſéjour ſi aimable de leur Iſle. Graces à la protection du Ciel, le mal ſe trouvoit arrêté dans ſa ſource ; mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès ſa naiſſance, en nous ramenant ſi promptement au devoir, qu'on auroit bien tôt peine à ſe ſouvenir que nous nous en étions écartez. J'aurois pardonné au Miniſtre de parler de notre mariage comme d'un deſordre, & de notre ſilence comme d'une marque de repentir, s'il ne fût point ſorti de ces bornes modérées, mais, ſous aparence de nous traiter avec douceur & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, ſa haine envenimée contre Madame Eliot, trouva adroitement le moyen de ſe ſatisfaire. Il fit remarquer, qu'il étoit aiſé de reconnoitre à la douceur de notre air & de nos maniéres, que nous avions reçû de la nature un caractére excélent, & que nous ne ſerions point entrez dans une voye d'égarement, ſi nous euſſions été ſans guide, ou ſi nous n'en euſſions eu que de vertueux & de fidèles. Mais où eſt l'homme ſage, ajouta-t'il, qui réſiſtera aux artifices & aux inſinuations d'une femme ſans vertu, qui ſe fait une étude de le ſéduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorſqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modeſtie ! s'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zèlée, il la déſigna ſi bien en parlant de ces Meres foibles qui prennent part aux deſordres de leurs filles par une indulgence criminelle, & trop ſouvent par leurs conſeils, lorſque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'Aſſemblée témoigna par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le ſens de cette ſatire, & qu'elle ne l'aprouvoit point. Madame Eliot étoit une femme reſpectable par mille excélentes qualitez. Une accuſation comme celle du Miniſtre, hazardée ſans preuve & ſans vraiſemblance, produiſit un effet tout contraire à ſes vûës malignes; elle inſpira de la compaſſion pour cette vertueuſe Dame qu'on maltraitoit ſi injuſtement dans ſon abſence, & elle diſpoſa peut-être le Peuple à regarder notre cauſe d'un œil plus favorable. Quoique je m'aperçuſſe fort bien de ce qui ſe paſſoit à notre avantage, & que je le priſſe pour un heureux augure; ce ne fut pas ſans effort que je me rendis aſſez maître de mon reſſentiment, pour écouter cet injurieux diſcours juſqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main ſur un de mes piſtolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Egliſe, ſi je ne me fuſſe ſouvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui ſacrifiaſſe cette ardeur de la venger.

Lorſque le Miniſtre eut ceſſé de parler, & qu'il parut prêt à deſcendre pour achever la cérémonie à laquelle il ſembloit nous croire diſpoſez, Gelin leva la voix modeſtement. Vous trouverez bon, Monſieur, lui dit-il, que j'ajoûte quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'Aſſemblée de mes ſentimens &

& de ceux de mes Compagnons. Cette nouvelle ſcène, à laquelle perſonne ne s'attendoit, excita une rumeur confuſe, chacun tâchant de s'aprocher, & marquant autant de ſurpriſe que de curioſité. Gelin, loin de ſe déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à ſon diſcours. Je lui conſeillai de monter ſur le banc où nous étions aſſis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son Exorde fut ſimple; mais cette ſimplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord, que ſon deſſein étoit d'expoſer naturellement à la Colonie toutes les circonſtances de la conduite que nous avions tenuë depuis que nous avions été admis dans l'Iſle, perſuadé, ajoûta-t'il, que s'il nous étoit échapé quelque déſordre ou quelque foibleſſe, notre âge & l innocence de nos vûës nous attireroient de la bonté des Habitans beaucoup plus de compaſſion, que de colére & de haine. Cette maniére ambiguë de préparer ſes auditeurs eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Miniſtre de troubler ſon diſcours; parce que ne lui découvrant point notre véritable deſſein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ſes vûës, & que c'étoit ſans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réüſſit pas moins à l'égard des Habitans; car, en les laiſſant incertains ſi nous allions nous opoſer ou nous ſoumettre à la Sentence du Conſiſtoire, elle les empèchoit de former ces premiers préjugez qui naiſſent preſque toûjours pour ou contre un accuſé, lorſqu'il ſe prétend innocent, ou qu'il ſe reconnoît coupable; & Gelin s'étoit bien promis, qu'agiſſant enſuite ſur des cœurs qui ſeroient comme ſuſpendus, il auroit l'adreſſe de nous les concilier inſenſiblement, par une expoſition adroite & touchante de l'équité de notre Cauſe & de l'injuſtice de nos ennemis. Il raconta donc ſans affectation, ce que nous avions penſé de la cérémonie du ſort, lorſqu'elle nous avoit été propoſée la premiére fois; les Conférences que nous avions tenuës enſemble ſur cette importante matiére; quelle répugnance nous nous étions ſentie à obéïr; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclinations, pour donner à la Colonie une preuve de notre reſpect & de notre docilité. Il confeſſa qu'à ce motif, il s'étoit joint un peu d'eſpérance que le Ciel récompenſeroit notre ſoumiſſion, en dirigeant le ſort favorablement pour nos deſirs; que cette penſée nous avoit ſoutenus juſqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre ſincérité, par l'air tranquile avec lequel nous avions paru d'abord à l'Egliſe; mais que les perſonnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos viſages, qu'il s'en étoit fait tout-d'un-coup un très-conſidérable dans nos cœurs; que les deſſeins de Dieu ne ſe déclarant jamais plus ſenſiblement que par ces mouvemens indélibérez auſquels la volonté de l'homme ne contribuë de rien, nous les avions expliqué dans le ſens le plus naturel, c'eſt à-dire, comme une marque que le Ciel nous deſtinoit à épouſer les jeunes perſonnes pour leſquelles il nous inſpiroit tout-d'un coup la plus vive affection; que nous nous étions flâtez pendant quelques momens, que cette diſpoſition ſeroit confirmée par le ſort; mais que l'ayant trouvé contraire à nos deſirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence en effaçant de notre cœur les premiéres impreſſions qu'il avoit reçûës, que nous n'avions fait que nous prêter ſans goût & ſans attention au reſte de la cérémonie; que loin de penſer à contracter quelque engagement avec les Filles que le ſort nous avoit preſentées, nous avions eu beſoin de rapeler toute notre préſence d'eſprit, & la conſidération de ce que nous devions à leur mérite & à la préſence de l'Aſſemblée, pour leur donner par un embraſſement le ſeul témoignage qu'elles devoient attendre déſormais de notre eſtime; que nos ſentimens s'étoient aſſez déclarez par le délai que nous avions demandé avec tant d'inſtance, & que nous avions paru ſi contens d'obtenir. Gelin ajoûta, que le mariage ſupoſant un conſentement de volonté, nous n'avions donc pû nous regarder comme libres en ſortant de l'Egliſe; que nous avions toûjours raiſonné ſur ce principe, & que nous étant aſſemblez immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun ſur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit ſi peu tombé dans l'eſprit qu'on pût nous croire engagez, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtez que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en diſpoſant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le ſouhaiter; mais que cette crainte avoit bien tôt fait place à l'eſpérance, lorſque nous étions venus à penſer qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la Religion, la douceur, & l'équité étant les qualitez dominantes de tous les Habitans de l'Iſle, ils ne nous contraindroient jamais par la violence, à prendre un parti opoſé à nos inclinations. Notre Orateur aſſura l'Aſſemblée, que c'étoit ſur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui euſſent fait traîner en longueur l'exécution de nos deſirs. Il raporta la maniére dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions propoſez; les difficultez que nous avions euës à ſurmonter pour nous faire écouter de nos Epouſes, & pour ébranler leur modeſtie; les raiſons par leſquelles nous avions réüſſi à les convaincre qu'elles pouvoient ſe donner à nous ſans la bleſſer ; l'ordre & les meſures de ſageſſe & de vertu que nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin, il répéta juſqu'à la formule du ſerment que nous avions prononcé pour nous unir ; elle étoit conçûë, comme j'ai dit, en termes ſi forts & ſi expreſſifs, qu'ils en avoient quelque choſe d'effrayant. Je remarquai, que l'impreſſion qu'ils produiſirent ſur l'Aſſemblée nous étoit favorable, & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de ſon diſcours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les aſſiſtans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton ſimple & indéterminé qu'il avoit gardé juſqu'alors, fit bien-tôt ſentir à ſes Auditeurs, que l'éloquence eſt un don de la Nature, qui n'eſt attaché ni à l'âge, ni à la robe & à la profeſſion. Ses geſtes, ſon attitude, l'air de ſes yeux & de ſon viſage, tout devint expreſſif & animé dans ſa perſonne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour à tour toutes les paſſions qu'il vouloit inſpirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Miniſtre : mais il repreſenta ſi vivement la malignité de ſa conduite, il la mit ſi bien en contraſte avec notre ingénuité & notre innocence ; il fit une peinture ſi touchante des charmes de nos Epouſes, de leur vertu, de leur modeſtie, & de la tendreſſe infinie que nous reſſentions pour elles ; enfin, il donna un tour ſi révoltant & ſi odieux à la violence dont on avoit uſé à notre égard, &

& ſur-tout à l'horrible Sentence qui avoit été portée contre ces chéres & malheureuſes moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Américain n'auroit point entendu ſon diſcours ſans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à ſoi, après s'être laiſſé emporter par ſon ardeur : Ah ! chers Concitoyens, ajoûta-t'il d'un air tendre & pénétré, vous qui paroiſſez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laiſſerez-vous ſuccomber ſans compaſſion ? C'eſt à vous que notre innocence a recours; c'eſt à votre Tribunal qu'elle apelle : Nous n'avons ici ni Peres tendres, ni Freres affectionnez, dont nous puiſſions implorer le ſecours. Nous les avons abandonnez pour venir habiter cette Iſle avec vous : s'il nous reſte quelque reſſource, elle n'eſt plus que dans les amis de la Juſtice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faiſiez tous profeſſion de l'être ? N'eſt-ce pas ici ce ſéjour tranquille, où l'on nous a promis tant de ſatisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie, que l'eſpoir de mener parmi vous une vie paiſible & vertueuſe, & d'y être ſans ceſſe animez par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait eſpérer, n'étoient donc que de l'opprobre, des empriſonnemens, de la violence, & le déſeſpoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le raviſſe, ſans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t'on cru capables de renoncer à nos Epouſes, avant que d'avoir verſé tout notre ſang pour nous défendre ? Non, non, ne vous promettez ni notre ſéparation, ni le ſpectacle de leur honte qu'on nous prépare ; il n'y a que notre mort qui puiſſe aſſurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point honte de nous la donner, ſi vous n'en avez point de deshonorer nos chéres Epouſes : vous mettrez par là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi ſoüilleriez-vous vos mains dans notre ſang ? Que vous avons-nous fait ? quelle offenſe avez-vous reçûë de nous ? Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos Epouſes ſont des vertus qui vous déplaiſent, laiſſez-nous quitter votre Iſle ; nous fuirons avec les Compagnes de notre ſort, nous irons chercher des climats où l'on ne faſſe point un crime de la conſtance & de la fidélité. Accordez-nous ſeulement une Chaloupe ; nous ne vous demandons ni voiles ni gouvernail ; la Vertu & l'Amour nous rendront tranquiles au milieu des Mers ; nous n'avons point beſoin d'autres guides. O Chers Concitoyens ! ne rejettez point nos priéres, ne vous endurciſſez point contre nos pleurs. Voyez à quoi nos triſtes prétentions ſe réduiſent ! Nous vous demandons la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos Epouſes dans ce vaſte Océan qui environne votre Iſle.

Il étoit tems que Gelin achevât ſon

diſcours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'Aſſemblée n'auroit plus permis de l'entendre : chacun paroiſſoit ému , comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une perſonne chére dont il eut apréhendé la perte. On parloit de tous côtez avec chaleur ; & quoique perſonne ne ſe fît entendre diſtinctement , il étoit aiſé de voir que tout ce mouvement ſe faiſoit en notre faveur. J'étois toûjours auprès de Gelin ; je lui dis ſans perdre de tems : Votre diſcours a produit ſon effet ; mais ſi vous n'ajoûtez quelques mots qui puiſſent déterminer le peuple à s'expliquer hautement , je crains que perſonne n'oſe lever la voix & ſe déclarer pour nous. Gelin , qui n'avoit pas beſoin de préparation pour s'exprimer facilement , reprit auſſi-tôt : je vois , chers Concitoyens, que le Ciel n'abandonne point notre innocence , puiſqu'il vous inſpire en notre faveur les ſentimens qui ſe déclarent dans vos yeux & ſur vos viſages. Mais ſongez , que ce n'eſt point aſſez de nous plaindre ; il faut nous ſecourir. Vous ſçavez que c'eſt dans votre Aſſemblée , que réſide l'autorité ſouveraine ; n'annullez-vous pas la cruelle Sentence qui a été prononcée contre nos Epouſes, & ne leur rendez-vous pas la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Egliſe , *Liberté* , *Liberté* , *la Sentence eſt nulle.* La joïe inexprimable que nous reſſentîmes tout-d'un-coup , nous rendit pendant quelques momens ſi incapables de réflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupez de l'heureuſe délivrance de nos chéres Epouſes, nous ne penſâmes point à profiter ſur le champ de la bonne volonté du Peuple pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le Miniſtre ſentit plûtôt que nous notre imprudence, & ſa malignité en profita habilement. Il avoit joüé un perſonnage fort embarraſſant, pendant la derniére partie de la harangue de Gelin, & dans le tems que le Peuple nous accordoit la liberté de nos Epouſes. Tout le monde paroiſſant ſi déclaré pour nous, il n'avoit pas oſé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorſqu'il ſe fut aperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il ſe hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant auſſi tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une maniére obligeante pour nous: Allez, dit-il à l'Aſſemblée; ne laiſſez point un moment davantage ces pauvres Filles dans leur Priſon, puiſque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empreſſa de ſortir pour les aller délivrer; & notre aveuglement fut tel, que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonſtances, & la néceſſité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Egliſe avec nous, que les Anciens du Conſiſtoire & le Miniſtre.

tre. Nous ne tardâmes point à nous apercevoir de la faute que nous avions commiſe, & nous la déplorâmes amérement, tandis que le Miniſtre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêché de ſortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce ſeroit celui de retourner en priſon, ou plûtôt de nous y laiſſer conduire. Nous étions ſans contredit les plus forts indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec ſoin; & l'on conçoit bien que douze ou quinze Vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à ſix jeunes gens réſolus. Ce fut cette penſée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux, en recevant leur ordre par la bouche du Miniſtre. Je ne demandai qu'un moment, pour parler à part à mes Compagnons. Notre folie, leur dis-je, eſt extrême d'avoir oublié le plus eſſentiel de nos intérêts; mais dans l'état où ſont les choſes, nous en commettrions encore une plus grande en refuſant de retourner au magaſin. Il faut eſpérer que l'occaſion que nous avons perduë aujourd'hui, renaîtra un autre jour; & puiſque nous avons obtenu la liberté de nos Epouſes & l'abolition de leur Sentence, nous devons regarder notre retour en priſon comme un petit mal. Gelin faiſoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vûës du Conſiſtoire dans cette nouvelle injuſtice ? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont euës la premiére fois, c'eſt-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils apréhendent que nous n'ayons avec nos Epouſes. Il eſt clair que leur premiére Sentence, qui regarde notre mariage, ſubſiſte encore, & qu'ils continuëront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai-je en le prenant par la main, & ſuivez-moi ſur la parole que je vous donne, que notre priſon ne ſera point nuiſible à nos affaires. Il eut aſſez de confiance en moi pour me ſuivre. Les Anciens parurent ſatisfaits de notre promptitude à obéïr, & quelques-uns ſe détachérent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermez dans les mêmes chambres. Le Géolier s'étoit aperçu dès le matin, que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuſe que nous lui avions aportée ; il avoit eu ſoin de réparer le deſordre auſſi tôt. Quoiqu'il nous fût aiſé de nous procurer la liberté de ſortir de la même maniére, lorſque la néceſſité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuſeroient pas la permiſſion de voir de tems en tems nos Compagnons, ſi je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accordérent en effet, & ils commandérent au Géolier de nous donner cette ſatisfaction une fois le jour pendant un certain tems, dont ils lui marquérent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté, pour leur communiquer la raiſon que j'avois eu de ne pas regarder notre retour en priſon comme un mal. Sçavez-vous, leur dis-je auſſi-tôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel eſt le nouveau projet que je médite ? J'eſpére que vous l'aprouverez ; parce que, tout lent qu'il ſera dans l'exécution, le ſuccès m'en paroît ſûr, tranquile, & à couvert de toute violence. Le Miniſtre affecte de croire que nous n'avons pas uſé des droits du mariage avec nos Epouſes ; & c'eſt apparemment cette perſuaſion, qu'il a communiqué au Conſiſtoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuſe Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'eſt-ce point une vérité qui ſe dévelopera bien tôt d'elle même ? Faiſons-nous la violence de paſſer trois ou quatre mois en priſon ; il eſt impoſſible que de ſix que nous ſommes, il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La groſſeſſe de quelques-unes de nos Epouſes ſuffira ſans doute au Miniſtre, pour le perſuader de la réalité de notre commerce ; & il faudroit le ſupoſer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obſtiner encore à nous ſéparer. Tâchons de vivre tranquiles, ajoutai-je, en comptant ainſi ſur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à perſonne, d'être éloigné ſi long-tems de ma chére Angélique ; mais quelles peines ne ſont point adoucies par l'eſpérance ? Il y a une objection

tion à me faire ; c'eſt qu'on nous preſſera ſans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Conſiſtoire. Mais c'eſt une affaire où nous n'avons point à redouter la violence ; on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chéres Epouſes ; mais on ne s'aviſera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des Filles que nous refuſerons conſtamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge ſur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarraſſerons peu qu'on les pénétre.

Mes Compagnons goûtérent tellement ce conſeil, qu'ils m'embraſſérent mille fois en témoignage de reconnoiſſance. Le vif Gelin y aplaudit lui-même, malgré le tourment qu'il ſe faiſoit déja d'une ſi longue abſence de ſon Epouſe. Dans le fond, c'étoit un parti raiſonnable, & qui devoit naturellement réüſſir ; mais le même aſcendant qui s'étoit opoſé juſqu'alors à mon bonheur, ſe préparoit à conſommer ma ruïne. Le conſeil que j'avois donné à mes chers Amis pour notre utilité commune, me devint ſi funeſte, qu'il me ſemble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faiſant tomber ſur moi ſeul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'aparence qu'il y avoit qu'il pût tourner ſi malheureuſement, l'ayant fait recevoir avec joye de mes Compagnons, nous commençâmes dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre Priſon à quelques Anciens qui nous viſitérent, comme d'un ſéjour qui nous déplaiſoit ſi peu, que nous nous ſentions diſpoſez à y paſſer volontiers quelques mois. Ils nous en demandérent inutilement la raiſon; nous ne répondîmes à leurs queſtions qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Miniſtre, & de toutes les perſonnes dont on nous permit de recevoir la viſite. Il ne ſe paſſa point de ſemaine, ſans que le Conſiſtoire ne nous fît renouveler ſes perſécutions pour nous porter à nous ſoumettre à ſa Sentence; mais ſes Envoyez reçurent de nous les mêmes réponſes. Nous joüiſſions, pour parler ainſi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos maniéres myſtérieuſes, & la plûpart étant des Vieillards qui ſe piquoient de ſageſſe & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils reſſentoient de voir les deſſeins de ſix jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réſerve avec nos Epouſes. Un de nos premiers ſoins fut de les informer du ſecret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pû concevoir de notre fidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne pas nous laiſſer ignorer les premiéres marques qu'elles auroient de l'état où nous ſouhaitions qu'elles puſſent ſe trouver. Le Géolier, qui n'étoit pas auſſi intraitable que la plûpart des gens de ſon eſpéce, conſentit à nous rendre ce ſervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chére Epouſe. Mon cœur ſe ſatisfaiſoit du moins dans mes Lettres. Je recevois auſſi leurs réponſes. L'amour & l'amitié n'ont point d'expreſſions tendres & paſſionnées, qui n'ayent été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma conſolation. Mes Compagnons obtinrent la même faveur du Géolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les Lettres que nous écrivions, & celles que nous avions reçûës. L'amitié qui nous uniſſoit, étoit ſi ſincére, que nous n'aportions pas plus de ſoin à nous déguiſer nos penſées, que nos actions. Chacun laiſſoit lire dans ſon cœur, & liſoit dans celui de ſes Compagnons qu'il regardoit comme ſes chers Freres & ſes fidéles Amis. On ne nous laiſſa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit ſervir à nous deſennuyer. Les Anglois s'occupérent principalement à aprendre la Langue Françoiſe, & les François à ſe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainſi un fruit conſidérable de notre captivité. Mais hélas! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'uſage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma premiére vûë en aprenant le François, étoit de pouvoir entretenir ma chére Epouſe avec plus de douceur dans ſa Langue naturelle; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulez, lorſque je reçus une Lettre de Madame Éliot, qui m'aprenoit l'heureuſe nouvelle de la groſſeſſe d'Angélique. Elle me l'aſſuroit comme une choſe certaine. Nous en fîmes une fête dans notre Priſon. Mes Compagnons me félicitérent de l'aparence qu'il y avoit que je ſerois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de Pere, & ils regardérent cette diſpoſition du Ciel comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée ſur eux. Nous examinâmes ſi nous attendrions plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au Conſiſtoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer : je fus ſeul d'une opinion différente, & je demandai ſi inſtamment qu'elle fût ſuivie, qu'ils y conſentirent par complaiſance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raiſon ſolide à leur aporter, & je ne trouvois pas non plus que je puſſe m'en rendre une bonne à moi-même : j'agiſſois par un inſtinct aveugle, ou ſi l'on veut, par une eſpéce de preſſentiment ſecret que je ne pouvois éclaircir. Il me ſembloit qu'il y avoit du danger pour mon Epouſe, à paſſer pour Mere avant ſes Compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que ſur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager ſa pudeur en attendant à déclarer ſa groſſeſſe juſqu'à ce que mes Compagnons euſſent leurs Epouſes dans le même cas. Quelque ſujet que nous euſſions de préſumer avantageuſement de la diſpoſition du Peuple en notre faveur, je ſçavois qu'un regard, une marque de ſurpriſe, une raillerie douce même & innocente touche une Fille vertueuſe, qui ſe trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'eſt point attendu; & mon deſſein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même étoit d'épargner à ma chére Angélique le moindre ſujet de chagrin & de confuſion. Il ſembléra peut-être que ce raiſonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pû ſuffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai; mais il eſt certain qu'il entroit quelque choſe de plus fort & de plus preſſant dans ma réſolution. Je le ſentois, ſans le concevoir, c'étoit un reſte d'influence heureuſe de mon Etoile qui me préſageoit des malheurs prochains, auſquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévû, puiſqu'il n'y avoit qu'une malignité déteſtable qui pût les faire naître, & que même en les éprouvant, j'ai eu long-tems peine à les croire?

Je marquai donc à Madame Eliot dans ma réponſe, qu'il me paroiſſoit à propos de cacher ſoigneuſement la groſſeſſe de ſa Fille, juſqu'à ce que les Epouſes de mes Compagnons nous euſſent découvert quelque choſe de ſemblable. Pluſieurs ſemaines ſe paſſérent dans cette attente. La nouvelle que je deſirois ſi ardemment, n'arrivoit

voit point. Cependant le Miniſtre & le Conſiſtoire, qui comprenoient moins que jamais le deſſein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le ſecret, renouvelérent leurs inſtances avec de nouvelles perſécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté, pour nous perſuader de nous rendre à leurs ordres; mais plus ſouvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en uſage. Le Miniſtre ſur-tout, qui nous rendoit de fréquentes viſites, ne ſortoit jamais ſans nous avoir traité d'indociles & de rebelles, & ſans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châtiment ſévére, qui nous remettroit malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ces apoſtrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'eſſuïer ſes bruſqueries & ſes emportemens, je pris tout-d'un-coup, & ſans y avoir fait aſſez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ſes paroles & ſes peines. Voulez vous que j'épouſe deux femmes, lui dis je? J'y conſens, ſi cela eſt néceſſaire pour le bien de la Colonie: mais ſi vous n'êtes point capable de me propoſer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui eſt ſi réellement mon Epouſe, qu'elle eſt prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut ſi frapé de ce diſcours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre

prendre le ſens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il deſira. Et vos Compagnons, me dit-il après un moment de ſilence, ont-ils commis la même faute que vous ? Je lui répondis d'un ton badin, que nous étions en ſociété de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenſes ou les mêmes châtimens. Il ſe retira, ſans nous faire connoître ce qu'il penſoit. Quoique je lui euſſe fait cet aveu ſans délibération, je ne crus pas devoir m'en repentir, & mes Compagnons, qui l'avoient ſouhaité ardemment, en furent au comble de la joye. Nous étions déja au cinquiéme mois de notre priſon. Il n'y avoit plus à compter ſur la groſſeſſe de leurs Epouſes, puiſqu'elles avoient été ſi long-tems ſans en reſſentir les marques. L'eſpérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit deſormais toute entiére ſur Angélique & ſur moi. Il nous tardoit de ſçavoir de quelle maniére le Conſiſtoire & la Colonie prendroient une preuve auſſi incontestable de notre mariage, que celle que je venois de donner au Miniſtre. J'écrivis ſur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma Lettre, & moi ſa réponſe, qu'elle m'envoya vers le ſoir. J'y trouvai quelques ſujets de confiance & de joye : elle m'aprenoit, qu'elle avoit eu la viſite du Miniſtre : qu'il avoit demandé à voir mon Epouſe, qu'il s'étoit informé de la vérité de ſa groſſeſſe, & qu'en ayant été convaincu, il étoit ſorti d'un air tranquile & ſatisfait.

Cependant, nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions ſous la garde d'un autre Géolier, & qu'on prenoit plus de ſoin qu'on n'avoit fait juſqu'alors de fermer la porte de la priſon. Nous en demandâmes inutilement la raiſon au nouveau Maître de notre demeure. Il ſe contenta de nous répondre, que ce changement s'étoit fait par ordre du Conſiſtoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût ſoupçonné l'autre d'avoir ſervi au commerce de Lettres que nous entretenions avec nos Epouſes. Mais cette premiére rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de ſortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois Compagnons, le Géolier nous déclara que cette ſatisfaction ne nous ſeroit plus accordée, & il refuſa avec obſtination de nous aprendre la cauſe de cette rigoureuſe conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tînmes Conſeil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obſcurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence, & ſupoſant même que la groſſeſſe de mon Epouſe en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le Miniſtre s'en étoit aſſuré par ſes yeux, que lorſque je lui avois fait, cinq mois auparavant, des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il eſt vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire ſincéres : mais c'étoit cette penſée même qui éloignoit tous les ſoupçons que je devois former de ſes cruels deſſeins ; elle avoit même ſervi juſqu'alors à me faire trouver ſes injuſtices excuſables. Il eſt peut-être perſuadé, diſois-je, que nous voulons le tromper ; il ne lui manque que d'être aſſuré de la conſommation de notre mariage ; car plus il a d'affection pour ſa Niéce, moins il eſt vraiſemblable qu'il voulût lui donner un Epoux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en ſupoſant que je pûſſe prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles ſont à preſent prouvées ſans replique ; il ne voudroit plus de moi pour l'Epoux de ſa Niéce ; & il n'a plus d'intérêt par conſéquent à rompre les liens qui m'attachent à mon Epouſe. Ce raiſonnement eût été juſte, ſi le Miniſtre n'eût agi qu'en Oncle tendre, & en Paſteur vertueux & charitable ; mais toutes ſes vuës étoient celles d'un Ennemi cruel & artificieux, qui cherchoit à ſatisfaire ſon reſſentiment contre Madame Eliot, contre ſa Fille, & contre moi : il n'avoit point eu d'autre but, dans les violences qu'il nous avoit déja fait eſſuyer. Mes Compagnons ne les avoient partagées, que parce qu'il ne pouvoit me perdre ſans les aſſocier à ma ruïne. La vengeance étoit ſa ſeule paſſion ; ou du moins toutes les autres s'y raportoient. Madame Eliot le connoiſſoit bien, lorſqu'elle m'avoit repreſenté ſon caractére ; & elle avoit eu raiſon ſans doute de me dire, qu'il avoit ſollicité la mort de ſa Belle-ſœur dans la ſeule vuë de ſe venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faiſant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi ; car je ne vous raporte rien de cet odieux Miniſtre, qui ne ſoit trop confirmé par ce qui me reſte à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ſes deſſeins, nous obligea de recourir à la conſolation ordinaire des malheureux, c'eſt-à-dire, à la patience & à l'invocation du ſecours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chére Epouſe m'étoit ſans ceſſe preſente. Quels triſtes fruits d'une affection ſi tendre & ſi innocente ! Elle s'allarme pour moi, diſois-je, au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux eſt le plus à plaindre ? Hélas ! je ſçai bien que mes peines les plus ſenſibles ne ſont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chére Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la viſite d'un Ancien, qui nous exhorta en général à bien eſpérer; mais nous ne pûmes tirer de lui la raiſon du cruel traitement qu'on nous faiſoit eſſuyer. Il refuſa même de ſatisfaire aux queſtions qui regardoient nos Epouſes. Gelin, que cette dureté piquoit juſqu'à l'indignation & au tranſport, me propoſa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au ſeul moyen de finir tant d'indignitez. Nous avions non-ſeulement nos trois piſtolets; mais encore ceux de nos Compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachez. Je répondois chaque fois à Gelin, que c'étoit ſans doute une reſſource à laquelle il ne falloit pas abſolument renoncer; mais que je n'en voyois point encore la néceſſité, que nous devions attendre du moins quelques lumiéres ſur notre ſort, & ne pas prendre le parti du deſeſpoir avant que d'avoir perdu toute eſpérance.

Nous étions à la fin du ſixiéme mois de notre priſon : un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le Miniſtre avec quelques Anciens. Son viſage me parut embarraſſé. Sortez, dit le Miniſtre à Gelin & à Johnſthon, & laiſſez-moi ſeul avec M. Bridge. Mes chers Compagnons ſortirent, conduits par les Anciens, & je demeurai effectivement ſeul avec mon Ennemi. Il m'ordonna impérieuſement de m'aſſéoir,

ſéoir ; & s'étant aſſis lui-même , il me fit tout à la fois deux queſtions : Qui êtes-vous, me dit-il ; & dans quel deſſein êtes - vous entré dans cette Iſle ? Surpris du ton bruſque dont il me parloit , je le regardai pendant quelque-tems ſans répondre. Il réïtéra ſon interrogation. Je me déterminai à le ſatisfaire honnêtement , mais en lui faiſant ſentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore , lui dis-je, dans quelle vuë & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur , ſi vous ne ſçavez point encore qui je ſuis, je ne refuſe point de vous l'aprendre. Mon nom eſt Bridge. Je ſuis Fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Iſle, c'eſt l'eſpoir d'y trouver des hommes juſtes & amis de la vertu : plaiſe au Ciel que mon attente ne ſoit point trompée ! Il n'y avoit aſſurément rien d'inſultant dans ma réponſe : cependant , il plut au Miniſtre de me la reprocher comme un manque de reſpect. Sa haine ſe ſatisfit d'abord par quelques mots injurieux ; & prenant enſuite un ton plus modéré en aparence , il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans leſquelles j'étois tombé , fût né d'un Pere tel que je me l'attribuois ; qu'il n'étoit pas plus vraiſemblable que j'euſſe jamais eu le moindre ſentiment d'honneur & de vertu , puiſque j'en avois violé toutes les loix, mais que s'il étoit vrai que j'euſſe cru trouver dans l'Iſle de l'amour pour l'ordre & pour la juſtice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'aprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en ſerois moi-même un exemple. Nous ne ſouffrons ici, continua-t'il, ni l'adultére, ni la ſéduction. Un Mari qui manque de foi à ſon Epouſe, eſt digne de mort. Votre condamnation eſt déja prononcée par nos Loix. Cependant, comme c'eſt à la Colonie qu'apartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laiſſe avec l'eſpérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t'il d'un air railleur, & penſez à vous réconcilier avec le Ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des perſonnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me juſtifier, ou plutôt j'étois ſi troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je ſçavois à peine ce que j'allois dire: mais il me prévint, en me priant de remettre à parler pour ma défenſe devant ceux qui ſeroient nommez pour l'entendre. Il ajouta en ſe levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma Priſon que pour remplir le devoir de ſon miniſtére, c'eſt-à dire, pour m'avertir de penſer à la pénitence, & de faire un uſage Chrétien de mon châtiment. Il ſortit auſſi-tôt. Mes Compagnons ne reparurent point. Je demeurai ſeul un inſtant, & le Géolier étant entré avec deux Valets qui ſe ſaiſirent de moi, je me vis en un moment chargé de chaînes peſantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avouë que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me ſoutenir contre les premiéres impreſſions d'un événement ſi terrible & ſi imprévu. Je conçus tout le ſyſtême de la vengeance du Miniſtre. L'exemple tragique de Guiton ſe preſenta auſſi-tôt à mon eſprit. Je crus ma mort inévitable, & je paſſai plus d'une heure à me plaindre du Ciel & à gémir de la rigueur de mon ſort. Mais lorſqu'après ces premiers mouvemens de douleur qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penſer qu'Angélique ſeroit ſans doute envelopée dans ma ruïne, & qu'elle ſubiroit le même ſuplice, j'achevai de perdre le peu de conſtance qui me reſtoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes Ennemis, par ma mort, le cruel plaiſir de me faire ſouffrir plus long-tems. A peine avois-je la force de pouſſer au-dehors quelques paroles qui ſe trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuſe de mes eſprits. Mon deſeſpoir néanmoins ne pouvoit ſe contenir au-dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être ſenſible. Il m'en échapoit quelques unes, entrecoupées de mille ſoupirs : je les adreſſois à Angélique, à

Madame Eliot, à mes Compagnons, & je prenois le Ciel & la Terre à témoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable Epouſe, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom ſans tendreſſe, étoit pendant ce tems là dans un état peu différent du mien. Je n'en apris les circonſtances que pluſieurs mois après. Quelque inſuportable que fut pour moi l'incertitude où l'on me laiſſa de ſon ſort, elle l'étoit beaucoup moins ſans doute que ne l'eut été la connoiſſance de ce qu'elle avoit à ſouffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premiéres nouvelles, en même-tems que celles de la conduite qu'on avoit tenuë à l'égard de mes Compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux juſqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en régler le recit par le tems de mes connoiſſances, je dévrois le remettre après celui de ma propre avanture; mais ma narration vous paroîtra plus claire en ſuivant l'ordre des événemens.

Après la maniére dont je me ſuis expliqué ſur le caractère du Miniſtre & ſur ſa malignité, lorſqu'il étoit queſtion de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoit mes chaînes & cette extrêmite de miſére où je fus précipité tout-d'un-coup. Ecoutez l'horrible plan de ſa haine. Il n'eut pas plûtôt apris de moi la groſſeſſe d'Angélique, qu'il ſe rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai raporté, pour ſe faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon Epouſe. Il alla de même chez les Epouſes de mes Compagnons, & par la maniére adroite dont il leur parla de la mienne, il réuſſit à tirer d'elles aſſez d'éclairciſſement pour s'aſſurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il ſe crut alors au comble de ſes deſirs & le maître abſolu de ſa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il réſolut de laiſſer deſormais mes Compagnons en repos, & de faire tomber tous ſes traits ſur Angélique & ſur moi. Par la Sentence du Conſiſtoire, la cérémonie du Sort devoit être regardée comme un mariage ſaint & ſolemnel; or j'avois eu depuis un commerce avéré avec une autre femme que celle que le Sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'eſt-à-dire, coupable d'adultére, & par conſéquent digne de mort. Tel fut ſon raiſonnement. Il prévit bien que mes Compagnons, & ſur-tout Gelin, pourroient lui cauſer quelque obſtacle en ſe reconnoiſſant atteints du même crime: mais comme il avoit déja ſçu perſuader aux Anciens que cette confeſſion étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui ſeroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faiſant remarquer qu'il n'étoit pas vraiſemblable que de ſix jeunes gens qui euſſent eu le même commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eut qu'un qui fût devenu Pere. Effectivement, il y avoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarraſſé moi méme à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve ſans replique de la réalité de quelque puiſſance maligne qui s'eſt comme emparée de mon ſort, & qui change le cours même de la Nature pour aſſurer ma perte.

Quelque infaillible que ce projet parût au Miniſtre, il le tint caché dans ſon cœur, juſqu'au ſixiéme mois de notre priſon. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les ſeuls coupables. Il eut ſeulement la précaution de nous faire reſſerrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher ſans doute qu'il ne me revint quelque choſe qui pût me faire ſoupçonner ſon deſſein, & me porter à prendre de concert avec mes Compagnons des meſures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la groſſeſſe d'Angélique réelle. A Dieu ne plaiſe, diſoit-il, que ces horreurs ſe renouvellent dans la Colonie! L'exemple de Guiton & de ma Belle-Sœur eſt un frein qui retiendra éternellement nos Filles dans les bornes de la modeſtie & de la vertu. Ces affectations hypocrites durérent pendant quelques ſemaines. Enfin la groſſeſſe de mon Epouſe étant ſi viſible qu'elle n'étoit plus ignorée de perſonne, il leva le maſque tout-d'un-coup. Il fit aſſembler le Conſiſtoire. Là par une harangue artificieuſe, il anima tellement les Anciens contre moi, qu'il n'y en eut preſque pas un qui ne fut prêt dans le premier moment à ſouſcrire à ma mort. Son éloquence empoiſonnée s'exerça principalement ſur deux articles : premiérement à bien établir la ſolidité de notre prétendu mariage du Sort, & la juſtice du Conſiſtoire à le confirmer par ſa Sentence : en ſecond lieu, à détruire le penchant que quelques Anciens pourroient avoir à croire mes Compagnons auſſi criminels que moi, ſupoſé que je le fuſſe, & à leur perſuader que j'étois ſeul dans le cas de l'adultére. Mon crime & la néceſſité de ma punition, ſuivoient néceſſairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout eſpoir de pardon : car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'eſt ordinairement du crime d'un Particulier, qu'on prend l'occaſion de donner un exemple de ſévérité pour le maintien des Loix : & naturellement, il ſembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, ſans crédit & ſans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Miniſtre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes Compagnons de ce qu'Angélique ſe trouvoit ſeule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur ſageſſe & leur innocence ; que ceux qui étoient dans une Priſon différente de la mienne, avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les Filles qu'ils avoient prétendu épouſer dans la prairie; qu'ils avoient fait cette premiére dépoſition volontairement & ſans contrainte; qu'ayant changé enſuite de langage après m'avoir parlé à l'Egliſe, il étoit viſible que c'étoit à ma ſollicitation; qu'il paroiſſoit auſſi certain, que ceux qui étoient renfermez avec moi ne s'étoient conduits que par mes conſeils; que prévoyant les ſuites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien ſenti que je ne pouvois me ſauver, qu'en tâchant de groſſir le nombre des coupables; & que j'avois eu l'adreſſe de perſuader à mes Compagnons, que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien; que les Filles avoient auſſi varié dans leurs dépoſitions; qu'étant captives, elles avoient proteſté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir, qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conſeils que je leur avois donnez dans mes Lettres, elles en avoient tenu un tout opoſé; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces Lettres, ſoit de ma main, ſoit de celles de mes Compagnons; & qu'il les avoit trouvées ſi malignes & ſi dangereuſes que c'étoit ſur cette raiſon qu'il avoit ſollicité le Conſiſtoire de nous donner un Géolier dont la fidélité fut à l'épreuve de mes ſéductions. En un mot, tout ce qu'un Ennemi violent & artificieux peut mettre en uſage pour verſer ſon poiſon dans le cœur des autres & y allumer la haine, le Miniſtre l'employa dans cette occaſion; & ſon diſcours eut en effet tout le ſuccès qu'il s'étoit propoſé. Les Anciens me regardérent dès ce moment, non-ſeulement comme atteint & convaincu d'adultére; mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes Compagnons; & rejettant ſur moi la réſiſtance qu'ils aportoient à leurs ordres, ils me jugérent le ſeul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la réſolution de me faire mourir. Elle fut priſe par un accord unanime, & quoiqu'il ſe trouvât pluſieurs perſonnes dans l'Aſſemblée à qui la conſidération qu'ils avoient pour Madame Eliot faiſoit ſouhaiter qu'on eût quelque indulgence pour ſa Fille, ſa cauſe étoit liée trop néceſſairement à la mienne, pour la ſéparer de mon ſort. On n'eût oſé d'ailleurs ſolliciter pour elle en preſence du Miniſtre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de ſa Sœur dans les mêmes circonſtances. Sa perte & la mienne furent donc concluës. Cependant comme il n'apartenoit point au Conſiſtoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on ſe contenta ſuivant la forme établie, de rédiger en Articles tous les chefs d'accuſation du Miniſtre, pour les expoſer à la Colonie. L'uſage étoit dans ces occaſions, d'attacher à la porte de l'Egliſe une eſpéce de manifeſte, qui contenoit les crimes des perſonnes accuſées. Chaque particulier les examinoit, pour ſe mettre en état de porter ſon jugement avec connoiſſance. Tous les Habitans de l'Iſle s'aſſembloient enſuite après une proclamation publique, & l'on procédoit réguliérement à la Sentence. Nous fûmes donc regardez mon épouſe & moi dès ce jour, ſinon comme des criminels déja condamnez, du moins comme des accuſez dont le crime étoit ſi notoire & ſi certain, que notre condamnation paroiſſoit infaillible. Nous fûmes traitez auſſi-tôt comme nous devions l'être dans cette ſupoſition. Angélique fut arrachée des bras de ſa Mere, & renfermée dans une obſcure priſon. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Miniſtre de penſer de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque ſorte juſtifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le Miniſtre prit ſur ſoi le ſoin de leur conduite; & raiſonnant toujours ſur les principes de ſa haine, il aſſura le Conſiſtoire, que n'étant plus deſormais corrompus par mes conſeils, on pouvoit ſe répondre de leur ſageſſe & de leur docilité. Tels furent les préludes de la ſcène funeſte qui ſe préparoit.

Gelin & Johnſton ſe voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumez par une longue ſociété de miſéres à m'aimer & à me ſouhaiter du bien , ne purent cacher la douleur qu'ils reſſentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroiſſoit leur accorder. Ils la témoignérent hautement dès le même jour. Mais leur colére égala leur étonnement , lorſqu'ils aprirent par le bruit qui ne tarda pas à ſe répandre , que mon Epouſe avoit été arrêtée , & qu'elle & moi ayant déja été déclarez dignes de mort par le Conſiſtoire , on ne parloit plus que d'aſſembler les Habitans de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin ſe rendit chez le Miniſtre ſans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre, avec une rigueur qui le déconcerta ; & lui ayant fait connoître , que quelque reſpect qu'il eût pour le Conſiſtoire & la Colonie , il n'y auroit jamais de conſidérations qui puſſent le détacher de mes intérêts , il lui déclara nettement , qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie , il falloit le mettre en état de ne pouvoir ſacrifier la ſienne pour me défendre. Mon ennemi qui s'étoit attendu que le plaiſir de ſe revoir en liberté , rendroit mes Compagnons moins ſenſibles à mon malheur, eut beſoin de toute ſon adreſſe pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta, fut de confeſſer , que le Conſiſtoire avoit pris des réſolutions qui ne m'étoient point favorables.

rables : mais il ajoûta, que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât, on ne devroit point apréhender qu'on en vint aux extrémitez avant qu'Angélique fût délivrée de ſes couches ; qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changemens dans les diſpoſitions du Conſiſtoire & de la Colonie ; & que ma Cauſe enfin n'étoit point encore deſeſpérée. Cette réponſe étoit ſincére en partie ; car on ne pouvoit penſer à la condamnation d'Angélique, ni par conſéquent à la mienne, avant le tems de ſes couches : mais le but du Miniſtre, en faiſant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'apaiſer ſur l'heure, dans la penſée qu'il lui ſeroit facile de le gagner par ſes careſſes, lui & ſes Compagnons, ou de les tromper par ſes artifices. S'étant même aperçu que ſon diſcours avoit produit quelque effet ſur Gelin, il en prit occaſion de lui faire entendre, que ſa bonne conduite & celle de nos Compagnons pourroit contribuer, plus que tout le reſte, à mon ſalut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux ; il ne ſe portoit point aiſément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Miniſtre n'avoit pas manqué de lui faire connoître, que c'étoit à ſes ſollicitations qu'il en étoit redevable. Cette penſée jointe à une aparence de bonté & de modération, qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant ſur mon ſujet, lui perſuadérent non-ſeulement qu'il n'étoit point notre Ennemi, mais que le conſeil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me ſervir mieux qu'en s'attachant à le ſuivre. Il fit entrer Johnſton & nos autres Compagnons dans ce ſentiment. Tous s'accordérent à ſe faire violence en ma faveur, juſqu'au point de ſouffrir ſans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vûë de leurs Epouſes, & qu'on revînt à les preſſer de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils ſe contentoient de marquer avec douceur, que leurs diſpoſitions n'étoient point changées; & ils s'employoient inceſſamment à viſiter le Miniſtre & les Anciens, pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne ſçai s'il eût été à ſouhaiter pour mon intérêt qu'ils euſſent tenu une autre conduite; mais il eſt certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui puſſent faire impreſſion ſur le Miniſtre: elles ne ſervirent qu'à lui donner occaſion d'abuſer de leur foibleſſe, en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu, comme il ſe l'étoit propoſé, & de les rendre enfin parjures à leurs Epouſes, & infidéles à leur Ami. Je parle de trois d'entre eux ſeulement; car Gelin & Johnſton pouvoient bien etre trompez, mais ils étoient auſſi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai

point encore nommez, que cet adroit Ennemi trouva bien-tôt de quelle maniére il falloit s'y prendre pour entrer en compoſition. L'un étoit François : il s'apeloit *Rouſſel*. Les deux autres étoient Anglois : l'un ſe nommoit *Green*, & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point ſçu préciſément par quelles eſpérances ils s'étoient laiſſé ſéduire, l'inconſtance y eut ſans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir ſans ceſſe les Filles dont on vouloit qu'ils fuſſent les Epoux, tandis qu'on leur interdiſoit la vûë de celles dont ils l'étoient véritablement : on ne ſe laſſoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la ſolidité de leurs premiers engagemens. Un nouvel amour, un ſcrupule d'eſprit foible, les inſinuations continuelles du Miniſtre, eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs ſermens & à leur honneur. Ils conſentirent à ce qu'on avoit envain exigé d'eux depuis ſi long tems ; & en s'attachant à leurs nouvelles Epouſes, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient euë juſqu'alors pour leurs Compagnons. C'étoit ce que le Miniſtre ſe propoſoit principalement. Il fut facile d'en juger par les meſures qu'il garda dans la concluſion de leur mariage. Comme il apréhendoit Gelin & Johnſton, qu'il avoit toujours trouvé inflexibles, il voulut que cette cérémonie ſe fit ſecrettement, de peur qu'ils ne s'y opoſaſſent par leurs plaintes du moins, & par les reproches qu'ils auroient pû faire à leurs foibles amis. Ils ne l'aprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée ; ou plûtôt ils la devinérent à l'air & aux maniéres embarraſſées de nos trois Infidèles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation : mais elles ne ſervirent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre entiérement dans le parti de nos Ennemis.

Fin du Tome ſecond.

Prévost, . Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

Ecrite par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME TROISIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

RBR
P944P
+.3

LIVRE QUATRIÉME.

LE Miniſtre ayant aſſez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la conſtance de Gelin & de Johnſton, il crut qu'après avoir réuſſi à les mettre mal avec leurs Compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter deſormais d'être ménagez Il changea les maniéres douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard.

On lui raporta quelques emportemens qui étoient échapez à Gelin, en aprenant le mariage infâme de nos Compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur, qui lui fit comprendre aiſément à quoi il devoit s'attendre dans la ſuite, & qu'il n'avoit plus deſſein de garder de meſures avec lui. Cependant, l'affection qu'il me portoit, eut le pouvoir de lui faire ſouffrir cette inſulte avec modération. Il m'a dit dans la ſuite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience ; jamais le Miniſtre ne fut ſi proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bien-tôt une matiére plus juſte, & en même-tems plus triſte à s'exercer. Elle lui fit expoſer ſa vie en deſeſpéré, pour ſauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confeſſe qu'elle lui a acquis ſur moi des obligations, auſquelles tout le ſang qu'il m'a conſervé, ne ſera jamais capable de ſatisfaire.

Le terme de la groſſeſſe d'Angélique étant arrivé, elle mit au monde le fruit de mon amour. Malheureux Pere ! Hélas ! j'étois alors languiſſant dans ma Priſon, & accablé ſous le poids de mes chaînes. J'ignorois juſqu'à la captivité de mon Epouſe. A peine fut-elle hors de ſes premiéres douleurs, que le Miniſtre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit aſſembler le Conſiſtoire pour preſſer l'exécution de leurs premiéres délibérations. J'ai déja dit, que la groſſeſſe de mon Epouſe avoit ſervi de prétexte pour la retarder. Les ſentimens des Anciens ſe trouvérent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin & Johnſton avoient faits pour les fléchir. On réſolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Egliſe, la Liſte de mes crimes, avec le Jugement du Conſiſtoire. Gelin n'aprit cette nouvelle qu'avec le Public, c'eſt-à-dire, par la lecture de l'Ecrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en piéces, qu'auſſi long-tems qu'il en eut beſoin pour le lire, & pour s'aſſurer qu'il y étoit queſtion de moi & de mon Epouſe. Cette action hardie fut raportée au Miniſtre, & elle donna lieu à une nouvelle Aſſemblée du Conſiſtoire; mais on jugea à propos, pour éviter de nouveaux troubles, de la laiſſer impunie, en faiſant ſemblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Aſſemblée générale de la Colonie. Elle ſe tint à l'Egliſe peu de jours après. Le Miniſtre, qui redoutoit l'éloquence de Gelin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occaſion ce qui lui avoit déja ſi heureuſement réuſſi, obtint ſans affectation un ordre du Conſiſtoire, qui portoit défenſe à mes cinq Compagnons de paroître à l'Egliſe le jour marqué pour ma Sentence; & il commanda particuliérement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnſton employérent toutes les forces & tout leur tems, juſqu'à ce jour, pour tourner l'eſprit du Peuple en ma faveur, & pour animer les Parens & les Amis de leurs Epouſes & de la mienne, à entreprendre

dre quelque choſe pour ma défenſe. Leur zèle fut inutile : on leur répondit, que la Loi étoit claire & préciſe, que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de ſa Maîtreſſe ne permettoit ni interprétation ni adouciſſement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique ; & qu'en ſupoſant même la validité de mon mariage du Sort, je n'étois coupable que d'une erreur, puiſque je n'en avois jamais eu cette opinion ; on repliquoit, que c'étoit une excuſe ſans vraiſemblance, puiſque trois de mes Compagnons venoient de faire connoître en ſe réuniſſant à leurs Epouſes, qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagemens, & qu'il n'y avoit point d'aparence que je les euſſe ignoré plus qu'eux. Ce fut ainſi que la lâcheté de ces trois perfides contribua, plus que toute autre choſe, à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins, qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la maniére dont le Peuple ſe défendoit contre ſes inſtances, que cette prévention étoit l'ouvrage du Miniſtre, qui s'étoit ſans doute efforcé ſourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les Habitans de l'Iſle euſſent pu avoir à la pitié.

Enfin, le jour de l'Aſſemblée générale étant venu, mon Procès fut inſtruit réguliérement On produiſit mes aveux & ceux de mon Epouſe : on entendit la dépoſition des Témoins ; toute ma Cauſe fut expliquée par un Ancien : & lorſque le Peuple eût témoigné qu'il étoit ſuffiſamment informé, on en vint aux voix, qui ſe donnérent ſuivant la méthode établie. Plus de deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuſe Epouſe : car on ne mit point de différence entre nos Cauſes. Nous fûmes déclarez coupables du même crime que Guiton, & condamnez au même ſuplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain ; & pour finir cette cérémonie d'une maniére digne de toute la procédure, le Miniſtre fit un diſcours touchant, dans lequel il marqua une vive compaſſion pour mon ſort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma Priſon, pendant qu'on décernoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chére Epouſe ? Hélas ! je commençois à me flâter d'un meilleur ſort. Ma crédule eſpérance ſe fondoit ſur la longueur de ma captivité, & ſur la bonté des Habitans de l'Iſle, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & ſans pitié. Je n'avois preſque vû perſonne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Miniſtre ſeul m'avoit viſité quelquefois. Ses premiéres viſites avoient toujours eu quelque choſe de rude & d'inſultant ; mais j'avois remarqué depuis peu, que ſes maniéres s'étoient adoucies. Sa joye cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation & de mon ſuplice ; & moi dans ma folle ſimplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté, qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit ſi bien imprimée dans mon eſprit, que j'avois ceſſé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémiſſemens, qui avoient fait juſqu'alors ma ſeule occupation. L'image même de mon Epouſe, dont la preſence continuelle m'avoit fait verſer tant de larmes, commençoit à ſe preſenter à mon eſprit ſous une forme moins lugubre. Je la verrai, diſois-je, il me ſera permis de la revoir & de l'aimer. Chére Angélique ! on ne s'opoſera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te poſſéderai tranquilement, & je paſſerai le reſte de ma vie dans tes bras. Oüi, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'Arrêt d'une mort injuſte & cruelle, je me faiſois ainſi des idées chimériques de bonheur ; j'étois le jouet de cette même Puiſſance maligne, qui m'a rendu malheureux dès ma naiſſance, & qui n'a pris ſoin de conſerver ma vie, que pour en faire un exemple de miſére & d'infortune.

L'ombre de ſatisfaction qu'elle m'accordoit fut payé bien cher, avant la fin du jour. L'obſcurité ne faiſoit que commencer, lorſque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit me fit croire qu'il étoit accompagné de pluſieurs perſonnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange ſcène. Ma porte s'ouvrit : je vis entrer Gelin, Johnſton, mes fidèles Compagnons, mes chers Amis ; & j'avois à peine eu le tems de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me ſerrant de la maniére la plus tendre & la plus empreſſée. Ils étoient ſuivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un inſtant. Leur preſence, & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accordoient ſi bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus perſuadé pendant un moment qu'ils m'aportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers Amis, m'écriai-je en leur rendant leurs embraſſemens, ſuis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment ſe porte ma chére Epouſe ? Quelques ſoupirs, qui échapérent à Gelin avant que de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triſte à m'aprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeſte, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'aporte le coup de la mort. Et ſans me donner le tems de repliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choſes il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'aprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t'il en verſant quelques larmes, vous & votre chére Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher Ami, c'eſt de vous défendre juſqu'à la derniére goutte de mon ſang, avec Johnſton & ces quinze braves gens qui m'ont promis leurs ſecours. Il n'y a point un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur de courage.

Ce diſcours ne peut vous paroître auſſi étrange, qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne & me faire ſortir ſur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repouſſant d'une main tremblante; non, cher Gelin, je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu, ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah!... Mais ne me cachez rien, repris je en m'interrompant: ſi elle eſt déja morte, il n'eſt pas beſoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'aprit alors en peu de mots une partie de ma miſérable avanture, & le peu d'eſpérance qui me reſtoit ſi je n'entrois promptement dans les vuës qu'il avoit pour ma défenſe. Je ſçus de lui que mon Epouſe s'étoit délivrée heureuſement d'un Fils, & que mes barbares Ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle fût remiſe de la douleur de ſes couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de ſa condamnation & de la mienne, me mirent dans un état dont il eſt impoſſible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proye tout à la fois à la tendreſſe & à la fureur; déchiré par l'une, & touché par l'autre juſqu'à verſer un ruiſſeau de larmes, en recommençant mille fois d'embraſſer mes chers Amis, je ne trouvois point de paroles qui puſſent ſuffire à ces deux tranſports : la fureur empêchoit ma tendreſſe de s'exprimer ; & ma tendreſſe sembloit arrêter toutes les expreſſions de ma fureur.

Johnſton & Gelin étoient pénétrez de pitié, en voyant l'excès de ma douleur & de mon deſeſpoir. Ils me dégagérent de mes chaînes, & ils m'expliquoient leur deſſein. C'étoit de nous armer avant que de ſortir du Magaſin, pour aller d'abord à la Priſon d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis ; & de-là à la maiſon de leurs Epouſes, qu'ils vouloient avoir auſſi avec nous. Enſuite nous devions retourner au Magaſin, nous y enfermer comme dans une Fortereſſe, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui puſſent établir notre bonheur & notre tranquilité. Mon premier projet, me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos Ennemis avec autant de modération ; mais je n'aurois point obtenu, ſans cette promeſſe, le ſecours des gens que je vous améne. Allons, chers Amis, leur dis-je en commençant un peu à reſpirer, allons nous mettre en poſſeſſion de nos Treſors. Pour ce qui regarde nos Ennemis, ajoutai je en parlant bas à Gelin, nous ne laiſſerons pas au Ciel tout le ſoin de nous venger. Je formois effectivement un deſſein qui eût ſervi à punir le Miniſtre par l'endroit le plus ſenſible, en humiliant ſon humeur fiére & orgueilleuſe ; car toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penſer à tirer une autre vengeance de lui. Je voulois le prendre dans ſa maiſon, l'amener avec nous au Magaſin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des careſſes que nous ferions à nos Epouſes. Connoiſſant comme je faiſois ſon caractére, j'étois ſûr qu'il eût préféré la mort à cette eſpéce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des piſtolets comme la premiére fois, nous prîmes chacun une épée & un fuſil. Nous ſortîmes du Magaſin en bon ordre, en y laiſſant trois hommes pour nous en aſſurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de Peuples qui paroiſſoit aſſemblée au long des maiſons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occaſion. Mes Compagnons ſe ſouvinrent qu'il leur étoit échapé une précaution, dont le défaut nous pouvoit expoſer à de grands embarras : ils avoient oublié de s'aſſurer du Géolier, après être entrez au Magaſin. Nous jugeâmes que ce miſérable en étoit ſorti pour avertir le Miniſtre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & ſa Troupe s'y étoient fait introduire ; & que le bruit qui s'en étoit auſſi-tôt répandu, cauſoit de la crainte & de l'émotion parmi les Habitans. Cependant, comme ce n'étoit point une raiſon qui pût nous empêcher

cher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Miniſtre qui venoit vers nous, un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes : & ce qui nous ſurprit le plus, fut de les voir armez la plûpart de bâtons, ou d'inſtrumens domeſtiques. J'avouë que dans le premier mouvement que me cauſa la vuë de mon cruel ennemi, je me ſentis porté à le mettre d'un coup de fuſil hors d'état de renouveler jamais ſes trahiſons & ſes injuſtices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime, qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laiſſer vivre, & pour redevenir bien tôt l'objet de ſa perfidie. Malgré la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout-d'un-coup lorſqu'il ſe vit abordé par quinze hommes armez d'épées & de fuſils. Ses gens parurent auſſi déconcertez que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois deſſein de lui dire ; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t'il en lui preſentant le bout du fuſil, & rends graces au Ciel qui nous a fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort, que tu préparois à donner à mon Ami. Nous voulons te laiſſer vivre pour ta propre punition ; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à ſe reprocher. Cependant, ſi tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injuſtices. Ce diſcours, qui ſembloit devoir achever d'effrayer notre Ennemi, ou l'irriter davantage, ne produiſit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de ſe remettre en l'écoutant, & ſe croyant certain, par la maniére dont Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à ſa vie, il eut aſſez d'adreſſe & de preſence d'eſprit pour ne marquer ni crainte ni colére. Il répondit tranquilement à Gelin, qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit ſi mal. J'ai ſollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenuë. Si je n'ai pas rendu le même ſervice à votre Ami, c'eſt que nos Loix, la Juſtice, & le Jugement du Conſiſtoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la Sentence au Suplice; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'eſt une formalité qui n'entraîne point néceſſairement l'exécution. En un mot, ſi l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre Ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avouë même, continua-t'il, que je m'étonnois de ce que vous ne penſiez point à la demander; & loin de vous ſçavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour ſa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action eſt hardie: mais elle marque un naturel excélent: & j'aurai ſoin de la repreſenter du côté le plus favorable. Pour vos Compagnons, ajouta-t'il (je parle de nos Habitans que je vois armez avec vous) je confeſſe qu'il ſera difficile de les excuſer.

C'eſt un attentat inouï, qu'on ne leur pardonnera jamais ; & pour moi je leur déclare dès ce moment, que je les ſépare de notre Communion par le droit de mon Miniſtére, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adreſſant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à ſa place. Quand vous pourriez éviter le ſuplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous deshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir eſt encore de ſaiſon : croyez-moi, reportez vos armes au Magaſin.

Ce diſcours adroit & trompeur cauſa notre ruïne. Il eſt vrai qu'il attira au Miniſtre le châtiment qu'il méritoit ; mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles Compagnons d'armes s'étant conſulté un moment, reprirent le chemin du Magaſin, malgré nos inſtances & nos reproches. Gelin ſe deſeſpéroit. Il n'eſt pas queſtion, me dit-il, de nous laiſſer tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou ſortir avec ſuccès de notre entrepriſe. J'aprouvai ſon avis. Nous nous ſerrâmes, lui, Johnſton & moi ; & faiſant connoître à notre air que nous ne nous laiſſerions aprocher de perſonne, nous continuâmes notre route vers la priſon de mon Epouſe. Le Miniſtre nous preſſa envain de nous arrêter, en renouvelant ſes perfides promeſſes. Nous lui répondîmes en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre deſſein ; & qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit d'autre ſang répandu que le nôtre.

C'étoit notre réſolution, & nous ne faiſions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas juſqu'au lieu où mon Epouſe étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'Habitans qui couroient, avec toutes les marques de la ſurpriſe & de l'effroi, comme il arrive dans une allarme publique : mais ne s'en trouvant aucun qui s'opoſât à notre paſſage, nos eſpérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorſque nous entendîmes le bruit de pluſieurs perſonnes qui acouroient derriére nous. Arrêtons, dis-je à Gelin, on nous pourſuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumiére que celle de quelques chandelles que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maiſons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armez, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aiſé de juger que leurs armes étoient celles de nos Déſerteurs, que le Miniſtre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter, & de mettre armes bas. Plûtôt périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi ; il eſt mort ſans quartier. Nous tenions en effet nos fuſils prêts à tirer. Ils n'oſérent s'aprocher davantage, & ils ſe contentérent de nous exhorter à nous rendre, & à conſidérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conſeils nous touchoient auſſi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la poſture où nous étions, juſqu'à l'arrivée du Miniſtre qui parut bien-tôt eſcortée de ſes cent hommes. Il avoit toujours ſon flambeau à la main, & la plûpart des perſonnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup environnez d'une grande lumiére. Fier du nombre, & irrité de nous trouver en défenſe, le Miniſtre traita ſes gens armez de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer bruſquement. A toi donc, traître, puiſque tu le veux, s'écria Gelin en ajuſtant le Miniſtre, & il lui lâcha ſon coup, qui le fit tomber mortellement bleſſé. Nous déchargeâmes auſſi nos fuſils, Johnſton & moi. Nos deux coups bleſſérent quelques perſonnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du Peuple à fondre ſur nous. Nous fûmes ſaiſis & déſarmez malgré notre furieuſe réſiſtance. Quelques Anciens qui ſe trouvoient dans la foule, nous firent conduire ſur le champ au Magaſin On nous enferma chacun dans une Priſon différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers Amis, en me ſéparant d'eux. Adieu, brave Gelin, m'écriai je; adieu, cher Johnſton. Puiſſent votre générosité & votre amitié n'être funeſtes qu'à moi! Ce me ſera du moins une douce conſolation en mourant, d'avoir eu deux Amis ſi généreux & ſi fidèles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à

un prompt ſuplice ; il ne me reſtoit pas la moindre eſpérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rapelant tout ce que de ſi cruels malheurs pouvoient me laiſſer de force & de conſtance. Que j'eus de peine à ramener mon eſprit à la ſoumiſſion aux ordres du Ciel ! Jamais on ne reſſentit de mouvemens ſi ſemblables au dernier deſeſpoir. Mais le mien n'étoit-il pas excuſable ? L'infortune a t-elle des traits terribles que je n'euſſe point eſſuyez ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorſqu'on a ſujet d'en accuſer également la rigueur du Ciel, & la barbarie des hommes ? Telle étoit ma ſituation. Tout ce qu'on apelle biens naturels, avantages de naiſſance, tendreſſes de parens, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde preſque à tous les hommes, je conſiderois qu'il me l'avoit refuſé ; & la vie, telle que je l'avois reçuë, étoit moins une faveur de ſa main, qu'un don funeſte & empoiſonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueurs ? Hélas ! repaſſez toutes les circonſtances de ma triſte Hiſtoire. Arraché des bras de ma Mere, preſqu'en naiſſant ; privé d'elle, par un accident que je ne puis rapeler ſans honte & ſans horreur ; élevé enſuite dans l'obſcurité d'une affreuſe Caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premiéres idées, funeſtes. J'ai deſiré de voir mon Pere, mon cœur s'en étoit fait une joye ; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'eſt fait violence pour épargner mon ſang, & qui s'étoit propoſé, en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre ſi miſérable, qu'il me fut impoſſible de joüir longtems du bienfait. J'échape enfin à ſa cruauté; il ſe préſente quelque ouverture à mes eſpérances. Mais à quoi aboutiſſent les promeſſes qu'on me fait d'une vie plus heureuſe? A mettre le comble à mes miſéres, en multipliant les cauſes de mes douleurs, & en me faiſant trouver les plus cruelles peines, dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout ſe change pour moi en poiſon & en tourment. Un Peuple entier qui faiſoit profeſſion de vertu, devient barbare lorſqu'il eſt queſtion de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent eſt regardé comme un crime; un ſaint Mariage paſſe pour Adultére; on me condamne au dernier ſuplice; & s'il me reſte à l'extrêmité deux Amis fidèles qui s'interreſſent à mon ſort, mon infortune ſe répand ſur eux, & je les entraîne dans ma ruïne.

Quelle conſtance n'eût point ſuccombé ſous de ſi affligeantes conſidérations? Mais juſques là, mes plaintes ne ſupoſoient encore que des maux de fortunes. Foibles douleurs, quand je les comparois à celles de l'amour! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déja été un tourment plus cruel, que tous ceux que mes ennemis me préparoient: mais penſer en mourant qu'elle étoit deſtinée au même ſuplice ; la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique, ma chére Epouſe, tout ce que mon cœur aimoit ! Ah ! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées ! Je me repreſentois cette chére perſonne ſeule & languiſſante dans ſa priſon, chargée peut-être de chaînes auſſi peſantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable ; & connoiſſant, comme je faiſois, le fond de ſon cœur tendre, je n'avois que trop de raiſons de m'imaginer que ſon infortune n'étoit pas la plus forte cauſe de ſes larmes. Elle s'afflige donc pour moi, diſois je, elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la ſienne ; & je ne pourrai pas même lui dire, que je ſens toutes ſes douleurs, lui dire ſeulement que je l'adore, & que puiſqu'elle eſt condamnée à mourir, je mépriſerois la plus glorieuſe fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la preſentois, foible encore, & à peine relevée de la douleur de ſes couches : c'étoient-là de ces idées contre leſquelles, ni force d'eſprit, ni Religion, ni aproche de la mort, ne pouvoient ſoutenir un moment ma conſtance. Cruel Miniſtre ! barbares Habitans ! quoi, m'écriai-je, une femme de ſeize ans, une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inſpire point de compaſſion dans cet état ? Etes-vous hommes ? êtes vous des loups féroces, ou des tigres altérez de ſang ?

ſang ? Proteſtans cruels ! eſt-ce-là cet eſprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inſpire ? Ah, retournez dans vos Patries, que le zèle de la vérité, dites-vous, vous a fait quitter. Soyez y Turcs, Idolâtres, & ne violez pas les ſaintes Loix de la Nature, qui eſt la plus ſacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je paſſai la nuit dans ces agitations violentes. La triſte Madame Eliot avoit part auſſi à mes plus tendres ſentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une Mere, avant que j'euſſe droit au nom de ſon Fils. J'étois ſûr que la mort de ſa Fille ne la toucheroit guéres plus que la mienne. Si j'euſſe pu du moins la remercier de tant de bontez ! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois, & de lui demander pardon des mortels deſordres que je cauſois malheureuſement dans ſa famille ! Hélas ! bonne & ſenſible comme elle étoit, elle n'aura pas réſiſté long-tems à une ſuite ſi continuelle de douleurs. L'amertume & les larmes auront accompagné ſa malheureuſe vieilleſſe juſqu'au tombeau. Tout a péri ſans doute, & la Mere, & la Fille, & le triſte fruit de mon mariage. Je ne me flâte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été cher : il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la fortune ; & ce n'eſt point à un miſérable comme moi, qu'il eſt permis de les eſperer.

Le jour qui succéda à cette accablante nuit devoit donc être, ſuivant mon attente, le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique.

gélique. Quelque inquiétude que j'euſſe pour Gelin & Johnſton, je ne pouvois me figurer qu'ils fuſſent condamnez à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit aparence du moins, qu'on ne ſe porteroit à cette extrémité qu'en cas que le Miniſtre mourût de ſa bleſſure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel, à la maniére dont il s'étoit ſoutenu lorſqu'on l'avoit relevé de ſa chûte. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flâter que la vie de mes chers Amis n'étoit point auſſi deſeſpérée que la mienne. Je n'attendois plus que le moment de mon exécution. Le Géolier m'ayant aporté quelque nourriture, je refuſai de la prendre, comme un ſecours inutile dans le peu d'inſtans qui me reſtoient à vivre. J'invoquois le Ciel, autant que mon trouble me le pouvoit permettre; & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chére Epouſe. Je tâchois de familiariſer mon imagination avec ſon ſuplice, pour diminuer, s'il étoit poſſible, quelque choſe de l'horreur que j'allois reſſentir à cette vûë; & ſupoſant toujours que nous ſerions exécutez enſemble, comme Guiton & ſa Maîtreſſe, je me mettois par avance dans toutes les ſituations où je croyois pouvoir me trouver lorſque je ſerois précipité dans la Mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'eſpérance que je puiſſe y être de quelque ſecours à mon Epouſe, la ſoutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau aux yeux de nos Exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & ſauver ſa précieuſe vie; ou du moins, contribuer à lui rendre la mort plus douce, & employer mes forces juſqu'au dernier ſoupir, à lui en déguiſer les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour ſe paſſa tout entier, ſans qu'il ſe preſentât perſonne à ma priſon. Admirez un des plus étranges effets de l'amour; je ſentois une eſpéce d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs; non que la mort commençât à me paroître moins terrible; mais l'ardeur preſſante que j'avois de revoir Angélique, me faiſoit oublier que ce plaiſir ne me ſeroit accordé que pour m'être auſſi tôt ravi cruellement. Toute mon attention ſe réüniſſant ſur elle, & ſur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vûë notre ſuplice, pour me livrer aux deſirs d'une malheureuſe & inutile tendreſſe.

Enfin l'obſcurité ayant ſuccédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions cauſé la veille dans l'Habitation. J'étois dans cette penſée, lorſque j'entendis ouvrir bruſquement ma porte. C'étoient quatre Gardes, qui s'aprochérent de moi ſans parler. Ils m'ôtérent mes chaînes; mais ils avoient aporté une corde, dont ils ſe ſervirent auſſitôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverſes queſtions, auſquelles ils refuſérent conſtamment de répondre. Aprenez-moi, du moins leur dis-je, ſi c'eſt au ſuplice que vous me conduiſez ? Verrai je mon Epouſe ? Ne me ſera-t'il pas permis de lui dire le dernier adieu ? Ils me marquérent quelque regret de s'être obligez par ſerment à garder le ſilence. Conſolez-vous, me dit l'un d'entr'eux ; vous ne ſerez pas ſeul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'eſt accordé d'expirer en preſence d'Angélique. Ils me firent ſortir du Magazin, & ſans s'écarter de moi d'un ſeul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduiſoit à la Mer. Je ſuis donc dans le chemin de la mort, leur diſois-je en allant ? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin : J'en louë le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon Epouſe ? Ils s'obſtinérent à ne me pas répondre. J'admirois que la curioſité ou la compaſſion n'euſſent amené perſonne ſur mon paſſage, pour être témoin de ma derniére ſcène. Cependant, après nous être avancez environ l'eſpace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques perſonnes qui marchoient, les uns devant nous & les autres derriére. Je ne doutai point qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut, juſqu'à m'ôter preſque entiérement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuſe Epouſe, m'écriai-je avec le plus amer ſentiment que la douleur ait jamais produit, voilà donc quel étoit le triſte ſens de nos promeſſes ! C'eſt donc en périſſant enſemble, que nous exécuterons le ſerment que nous avons fait de ne nous jamais ſéparer. Oh ! ſi la pitié, dis-je à mes Gardes, vous faiſoit du moins conſentir à me laiſſer les mains libres ! Si vous me permettiez de donner le dernier embraſſement à ma chére Epouſe ! Que craignez-vous ? N'oſeriez-vous être un peu moins barbares que vos Maîtres ? N'oſez-vous ceſſer d'être cruels pour un moment ? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit paſſage au travers du rocher. Nous le paſſâmes dans l'obſcurité. Mais en ſortant du côté qui touchoit à la Mer, j'aperçus à la lumiére de quelques flambeaux, dix ou douze hommes au long du rivage, & je reconnus auſſi-tôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ſes Gardes ; & Johnſton, qui ſuivoit par derriére, ne tarda auſſi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte auſſi infaillible que la mienne. Deux ruiſſeaux de larmes qui coulérent tout-d'un-coup de mes yeux, & le ſurcroît d'horreur imprévûë dont je me ſentis ſaiſi, me firent connoître que je n'avois pas encore été ſi malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'aprochai avec tranſport de ces chers Amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embraſſer. Les mouvemens paſſionnez qui ſervirent d'abord d'expreſſion à ma douleur, les perſuadérent aſſez que ce n'étoit point l'aproche du ſuplice qui me mettoit ainſi hors de moi-même : l'Amitié agiſſoit ſur mon cœur, auſſi impétueuſement qu'avoit fait l'Amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondiſſent à mes ſentimens. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme, quoique ſes yeux n'euſſent point leur vivacité ordinaire. Voilà une ſcène bien tragique, me dit-il ; mais il faut la ſoutenir en braves gens. Nous étions déterminez hier à mourir ; il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changez. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'euſſe été bien éloigné ſans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes premiéres paroles furent interrompues par un Ancien, qui étoit à donner quelques ordres ſur la Chaloupe à mon arrivée, & qui s'aprocha de nous lorſqu'il nous vit tous trois réünis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commiſſion de vous déclarer. Il eſt évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné juſtement, pour un crime qu'on n'avoit jamais pardonné dans cette Colonie ; & Gelin & Johnſton ſe rendirent hier ſi coupables, que le ſeul fait porte ſa condamnation. Nous vivions paiſiblement dans cette Iſle, avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble, en ſéduiſant nos Filles, en maſſacrant notre Miniſtre, & en voulant nous impoſer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez aporté toute la corruption de l'Europe, dont nous

nous étions cru à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes : ils ſont notoires, & nous n'avons point un Habitant dans la Colonie, qui n'ait opiné ce matin à votre ſuplice. Rien ne ſembloit pouvoir vous ſauver. Cependant, le Miniſtre ſe voyant prêt d'expirer, a fait prier le Conſiſtoire de s'aſſembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos fautes, par une rigueur dont il ſe reprochoit les motifs : & le deſir de faire ſa paix avec le Ciel, l'a fait intercéder ſi vivement pour votre vie, qu'on n'a pû rien refuſer à cet homme reſpectable, qui a ſervi pendant plut de vingt ans de Pere à la Colonie. Il eſt mort, & vous êtes aſſurez de vivre. Cependant, on a jugé qu'en vous faiſant grace, il n'étoit point à propos de vous conſerver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop ſouvent que les reſſentimens ſe raniment. Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez juſtice ; & qui ſçait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens auſſi hardis, & auſſi entreprenans que vous? D'ailleurs les difficultez de vos mariages ſont d'une nature à ne ſe terminer jamais. Vous ne vous ſoumettrez point à la Sentence du Conſiſtoire ; il n'eſt point diſpoſé à la révoquer : ainſi, le parti le plus avantageux & pour nous & pour vous-mêmes, eſt de vous exiler pour jamais de cette Iſle, & de vous mettre en état de retourner dans vos Patries. Tel eſt l'Arrêt du Conſiſtoire que je vous annonce ici par commiſſion. Il a ordonné que vous fuſſiez conduits ſans bruit à la Mer, pour vous dérober aux regards du Peuple, que la curioſité auroit ſans doute amené en foule ſur vos pas. Et pour vous ôter toute raiſon de vous plaindre, & de nous accuſer peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une ſomme de dix mille écus, que vous diviſerez en trois parts égales. Elle eſt dans la Chaloupe qui va vous porter à Sainte-Hélène. Partez, ajouta-t'il; vous ne tarderez point à trouver dans le Port un Vaiſſeau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera, qu'après tant de tranſports & de douleurs dont j'ai fait le recit juſqu'à preſent, il pût y avoir quelque choſe de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait ſur moi l'impreſſion que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes Compagnons ſentirent le coup auſſi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grace; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines; & la vie qu'on nous condamnoit à paſſer loin de nos Epouſes, alloit être pour nous un ſuplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, ſi je l'ai mérité: il n'y a que la mort qui puiſſe m'arracher de cette Iſle, où tout le bonheur de ma vie eſt attaché. Pitoyable Vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit, &

& qui nous laiſſoit entre les mains de nos Gardes, ah ! laiſſez vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunez qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuſe-t'on le ſuplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier deſeſpoir ! Il tourna la tête pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & de la néceſſité où il étoit d'obéïr au Conſiſtoire. Nous prîmes ce moment pour nous jetter tous trois à genoux, & nos priéres furent ſi touchantes, qu'il eſt impoſſible qu'il les ait entenduës ſans compaſſion ; mais étant bien-tôt entré dans l'ouverture du rocher, nous comprîmes en le perdant de vuë, qu'il ne nous reſtoit plus d'eſpérance. Gelin & Johnſton, qui n'étoient pas moins troublez que moi, me demandérent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, dis-je à Gelin, faites un effort ſur l'eſprit de nos Gardes. Il employa tout ce que peut la nature, aidée de la douleur : mais on avoit choiſi exprès pour nous conduire, des inflèxibles, ou plûtôt des barbares, que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant, ils nous preſſoient de nous mettre en mer ; & ſi nous euſſions refuſé plus long-tems de nous laiſſer mener à la Chaloupe, ils paroiſſoient ſe diſpoſer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre réſiſtance. Je dis ſecrettement à Gelin : Notre malheur eſt maintenant ſi attaché. Il avoit pris plaiſir à nous faire raconter les circonſtances de notre avanture, & à ſe faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie : mais il ne nous avoit jamais marqué que ſa curioſité le portât à tenter de la découvrir. Ce ſont des gens, nous diſoit-il, qui veulent être cachez ; je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains ſecours dont ils paroiſſent manquer. Ils ont beſoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laiſſent le choix d'être payez en argent comptant, ou en beſtiaux & en fruits de leurs terres. Je ſçai qu'il y a dans cette Mer quantité de petites Iſles ; il faut qu'ils en habitent une. Dom Pedro ajoutoit, que ſon Prédéceſſeur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoiſſance de leur retraite, qu'il les avoit fait obſerver, & qu'en ayant retenu un jour quelques uns priſonniers, il avoit employé les priéres & les menaces pour leur arracher leur ſecret ; mais que n'ayant pû ébranler leur fidélité & leur diſcrétion, il avoit pris le parti de les laiſſer tranquiles ; que depuis dix ans qu'il commandoit à Ste-Héléne, il tenoit auſſi la même conduite ; que leurs viſites étoient fort rares, depuis un certain tems ; qu'il y avoit environ un an, qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit venuë s'embarquer à Sainte-Héléne ſur un Vaiſſeau de paſſage, & qu'elle y étoit retournée après quelques mois d'abſence ; mais qu'il n'avoit pas eu la ſatisfaction de la voir & de lui parler, parce que ces gens, qui ſçavoient à peu près le tems de ſon retour, ayans paſſé quelques ſemaines à l'attendre, avoient diſparu avec elle au moment de ſon arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous euſſent rien apris dont nous ne fuſſions bien informez, elles avoient ſoutenu notre eſpoir. Nous ne fûmes pas plutôt aſſurez qu'il nous vouloit aſſez de bien pour ſe prêter à nos deſſeins, que nous lui propoſâmes de nous accorder une de ſes plus grandes Barques, avec quelques Soldats armez, & quelques Matelots expérimentez pour nous conduire. Il y conſentit. Nous quittâmes Ste-Héléne. Nous paſſâmes plus de ſix ſemaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie, au hazard de périr mille fois dans un ſi petit Bâtiment, qui étoit preſque ſans défenſe contre les vents & les flots. Nous viſitâmes quantité d'Iſles connuës, mais inhabitées, telles que Martin Vaz, Agoſta, Los Picos ; & nous en découvrîmes pluſieurs qu'on n'avoit point encore aperçuës. Le danger, qui augmentoit tous les jours par le dépériſſement de notre Barque, n'auroit pas ralenti l'ardeur de nos recherches, ſi nous n'euſſions eu, mes deux Compagnons & moi, que notre miſérable vie à ménager : mais nos Soldats & nos Matelots qui ſentoient le péril & qui en frémiſſoient continuellement, nous déclarérent qu'ils étoient réſolus de regagner Ste-Héléne. Ils nous repreſentérent, qu'il y avoit peu d'aparence que l'Iſle que nous cherchoins fût ſi éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Ste-Héléne, puiſque nous confeſſions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en Mer lorſque nous en étions ſortis ; que c'étoit dans cette ſupoſition, que le Gouverneur nous avoit prêté ſa Barque, & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impoſſible de leur communiquer une étincelle de notre hardieſſe & de notre réſolution. Cependant, comme nous les avions payez ſi libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre ſervice, ils s'engagérent à ſeconder juſqu'à la fin notre entrepriſe, ſi nous pouvions nous procurer un Bâtiment ſur lequel il y eût plus de ſûreté pour eux & pour nous mêmes. Nous revinmes ainſi de notre premiére Courſe, avec le chagrin de voir nos eſpérances plus reculées que jamais.

Dom Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre abſence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit diſpoſé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux ; mais il n'y avoit point un ſeul Vaiſſeau dans le Port, & toutes les autres Barques ne ſurpaſſoient pas la nôtre en grandeur. L'Iſle de Ste-Héléne n'eſt point un lieu de commerce. Elle eſt ſituée favorablement pour les Vaiſſeaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales ; & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique ; elle ſe trouve ſur leur paſſage, & elle peut leur fournir toutes ſortes de rafraichiſſemens. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'Hôtellerie de la Mer. Mais, à la réſerve des Bâtimens qui y paſſent quelquefois de cette manière, il n'y a dans ſon Port qu'un petit nombre de Chaloupes & de mauvaiſes Barques. Le Gouverneur nous donna un conſeil, que nous euſſions pû goûter ſi nous euſſions eu moins d'impatience ; c'étoit d'attendre en repos que le beſoin amenât quelques Habitans de la Colonie à Sainte-Héléne. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec ſoin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne ſe défieront de rien ; j'ai le ſecret d'un Phoſphore merveilleux, que je ferai attacher, ſans qu'ils s'en aperçoivent à la queuë de leur Chaloupe. Vous vous tiendrez prêts de ma Barque pour le moment de leur départ ; & j'eſpére que malgré l'obſcurité qu'ils choiſiſſent toujours pour partir, vous pourrez les ſuivre à quelque diſtance ſans les perdre de vûë. Cette eſpérance toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le ſeul fondement de notre patience pendant plus de ſix mois. Mais, loin de pouvoir recuëillir le fruit d'une ſi longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver perſonne de la Colonie dans toute cette eſpace, comme

ſi

ſans remède; ne nous expoſons point à des violences que nous ſommes hors d'état de repouſſer. Mais ſi l'on nous conduit à Sainte-Héléne, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre ? Avec dix mille écus, nous léverions une Armée. Quoiqu'on ait pû nous dire de la ſituation inconnuë de cette Iſle, nous la découvrirons, fut-elle au ſein de la mer. Je fis entendre la même choſe à Johnſton : ils aplaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La Chaloupe étoit grande. Il y entra ſix de nos Gardes & deux Rameurs. La nuit étoit ſi obſcure, qu'il falloit être auſſi aſſuré qu'ils l'étoient de la route, pour oſer ſe commettre à cette heure ſur une mer parſemée de rochers. Nous voguâmes heureuſement pendant quelques heures. Quoique nos Gardes n'euſſent plus les mêmes raiſons de garder le ſilence, ils s'obſtinérent encore à refuſer de répondre à toutes nos queſtions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon tranſport m'avoit empêché, après le diſcours de l'Ancien, de lui demander du moins quelque éclairciſſement ſur le ſort de cette chére Epouſe. Quelque aparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une ſimple vraiſemblance ne ſuffiſoit pas pour raſſurer ma tendreſſe. Mes allarmes augmentérent extrêmement, lorſque je vis mes Gardes ſourds à mes interrogations. Ces inſenſibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille juſqu'à la fin. Hélas! c'eſt cette funeſte incertitude, dont rien n'a pu me faire ſortir juſqu'aujourd'hui, qui cauſe encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Héléne. L'obſcurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent bruſquement à terre, & tirant de la Chaloupe le ſac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liez d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez enſemble un partage plus exact de cette ſomme. Nous ne la diviſons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, & nous laiſſans ſur le rivage, ils ſe hâtérent de rentrer dans la Chaloupe, ſans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens, qui vont nous faire paſſer ici pour des criminels & des infâmes? Ils s'excuſérent ſur les ordres qu'ils avoient reçus du Conſiſtoire, & ils ne nous en cachérent point la raiſon; c'étoit la crainte que nous n'entrepriſſions de les retenir, ou de retourner malgré eux dans la Chaloupe pour regagner l'Iſle avec eux. Nous leur promîmes envain de ne pas mal uſer de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder; il nous fut impoſſible de rien obtenir. Je pris la parole en les voyant prêts à s'éloigner du rivage: Vous avez été ſourds à nos queſtions, leur dis-je, & inſenſibles à nos priéres; nous n'avons rien obtenu juſqu'à preſent de votre bonté & de votre compaſſion. Mais ſi vous n'avez pas perdu tout ſentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant, la ſeule grace qui nous reſte à vous demander. Ainſi le Ciel puiſſe-t'il écouter tous vos deſirs ! Quand vous ſerez retournez dans votre Iſle : ah, cette Iſle heureuſe ! quand vous y ſerez retournez, allez voir nos chéres Epouſes, & dites-leur que c'eſt de notre part que vous y venez. Aprenez-leur, ſi-non tout l'excès de notre deſeſpoir, qu'il vous eſt impoſſible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez été témoins. Repreſentez leur ce que vous nous avez vû faire, racontez leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chére Angélique, qu'il n'y a point de Sentence barbare ni de ſéparation cruelle, qui puiſſe m'empêcher d'être à elle, & de porter le nom de ſon Epoux ; qu'elle me doit ſa foi & ſa conſtance ; qu'elle peut ſe repoſer ſur la mienne : que je puis encore être trahi par des perfides, & outragé par des cruels, manquer de ſuccès dans mes deſſeins, périr dans mes entrepriſes ; mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites à ſa malheureuſe Mere, que je me reproche toutes ſes peines, quoique je n'en ſois, hélas ! que la cauſe innocente ; que je les reſſens plus vivement qu'elle ; que j'en ſuis puni par un mortel deſeſpoir. Dites leur à toutes deux... Ah ! dites-leur ! .... Mais nos barbares Conducteurs étoient déja ſi loin, qu'il leur étoit impoſſible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes ſuplications lorſqu'ils étoient plus proches, & je n'oſe me flâter que l'infortunée Angélique ait eu la conſolation d'avoir ces derniers ſoins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entrepriſe & de deſſein. Elle & ſa Mere n'auront pas manqué d'en comprendre le ſens, ſi on leur en a fait un raport fidèle ; & ſans doute qu'elles accuſent tous les jours la rigueur du Ciel, qui en différe ſi long-tems l'exécution.

Je vous laiſſe à imaginer dans quelle étrange ſituation nous nous trouvâmes après le départ de la Chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du ſable pouvoit-elle ſervir à nous le faire apercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoit inceſſamment, que la marée remontoit, & nous fûmes obligez de marcher quelque tems dans l'obſcurité, pour éviter les vagues qui commençoient à moüiller nos pieds. Nous nous aſſimes lorſque nous crûmes le pouvoir avec ſûreté, réſolus d'attendre la fin de la nuit dans cette ſituation. Les efforts que nous fimes pour rompre nos liens, furent inutiles ; il fallut en perdre l'eſpérance, & nous réſoudre à demander le lendemain ce ſervice au premier inconnu qui ſe preſenteroit. Je ne vous fatiguerai point du recit de nos gémiſſemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'Habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas ſans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver expoſez. Quelques Matelots qui étoient au long du rivage, furent les premiers qui nous aperçurent ; & la nouveauté du ſpectacle les ayant attirez, ils nous conſidérérent avec étonnement, ſans avoir la hardieſſe de s'aprocher. Il faut remarquer que l'Iſle de Ste-Héléne n'étant habitée que ſur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi leſquels il ſe trouve quelques François & quelques Anglois mêlez, tous les Habitans ſe connoiſſent parfaitement de nom & de viſage ; de ſorte que la vuë de trois hommes dans l'état où nous paroiſſions, devoit cauſer beaucoup de ſurpriſe. Nous prévinmes les Matelots, en les prians inſtamment de nous délier les mains. Après s'être conſultez un moment, ils nous répondirent en mauvais Anglois, que ceux qui nous les avoient liées, ne l'avoient pas fait ſans quelques raiſons, & qu'il ne leur apartenoit point de les aprofondir ; mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos inſtances redoublées ne les firent point changer de ſentiment. Ils nous forcérent de les ſuivre. Etans obligez de traverſer l'Habitation, nous nous vîmes en un moment environnez de la plus grande partie du Peuple. Notre douleur & notre confuſion étoient extrêmes. Cependant, le Gouverneur s'étant rendu ſur notre chemin, la premiére choſe que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maiſon pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoiſe & Angloiſe. Nous lui racontâmes le fond de notre avanture. Il l'entendit avec admiration; & trouvant ſans doute dans notre jeuneſſe & dans les expreſſions naturelles de notre douleur, dequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions ſouhaiter de l'une & de l'autre. Son nom eſt *Dom Pedro Columella*.

Ce ne fut pas le premier jour, que nous lui découvrîmes nos véritables deſſeins. Nous le laiſſâmes long-tems dans la penſée, que nous n'attendions que le paſſage de quelque Vaiſſeau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui eſt inſinuant, s'employoit pendant ce tems là à nous concilier ſon eſtime & ſon amitié, pour le rendre peu à peu favorable à nos entrepriſes. Il y réuſſit. Dom-Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fimes plus difficulté de lui demander ſon ſecours & celui de ſes gens, pour nous faire retrouver nos Epouſes. Nous nous étions ſouvent entretenus avec lui de cette Iſle inconnuë, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit ſi nos ennemis ſe fuſſent défiez que nous étions encore à Sainte-Héléne, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en aprocher.

Nous étions preſque inceſſamment ſur le rivage, à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la Mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que pût être l'objet de nos deſirs, nous n'euſſions guéres tardé à le découvrir, ſi la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos ſentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous aperçûmes un Vaiſſeau qui s'avançoit peſamment vers le Port. Il nous fut aiſé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit ayant fait deſcendre quelques-uns de ſes gens dans ſa Chaloupe, les envoya promptement à la Ville, pour ſuplier le Gouverneur de lui faire donner du ſecours. Son Bâtiment faiſoit eau de toute part; à peine eſpéroit-il qu'il pût réſiſter juſqu'au Port. On fit partir ſur le champ toutes les Barques, pour recevoir l'Equipage & une partie des marchandiſes. Cette diminution de poid ayant ſoulagé conſidérablement le Vaiſſeau, il vint heureuſement ſurgir au rivage. C'étoit un Vaiſſeau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit point en état de ſe remettre en Mer pour achever un auſſi long Voyage que celui de Hollande, ſur-tout avec une charge de deux cens mille écus; le Capitaine,

taine, qui ne vouloit rien riſquer, prit le parti d'en faire conſtruire un autre à Sainte-Héléne. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Iſle fournit du bois excélent. Son deſſein n'eut pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inſpiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au ſuccès du nôtre. Je formai celui d'acheter ſon Vaiſſeau briſé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit ſervir à des Voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois; ſans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur uſage. Je propoſai cette idée à mes Compagnons. Ils l'aprouvérent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremiſe du Gouverneur, nous compoſâmes fort raiſonnablement. J'employai auſſi tôt les Ouvriers au travail. On fut preſque auſſi long-tems à réparer le vieux Navire qu'à conſtruire le nouveau; mais enfin, notre ardeur ſurmonta toutes les difficultez. Le Capitaine fit tranſporter ſa cargaiſon & ſon canon, & il nous mit en poſſeſſion de tout le reſte.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joye nous nous mîmes en Mer. Ce précieux Vaiſſeau faiſoit non ſeulement une partie de nos richeſſes, mais le fond de nos plus ſolides eſpérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armez, avec huit Matelots; & nous étans fournis de vivres pour long tems, nous nous promîmes que ſi l'Iſle de la Colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre avanture une illuſion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de deſirs & de recherches. Cependant, le Ciel ne nous a point encore permis d'en aprocher. Il y a près de trois mois que nous parcourons des Mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Héléne, à cinq ou ſix lieuës de diſtance : rien ne s'eſt préſenté à nos yeux. O Ciel! eſt ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux deſſeins, que nous ne ſçaurions comprendre; ou ſi vous laiſſez à la fortune la diſpoſition de notre miſérable deſtinée, qui nous tourmente ſans relâche & ſans pitié! Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque Puiſſance ennemie, qui nous pouſſe ſans ceſſe du côté opoſé à ce que nous cherchons : aujourd'hui proches de Sainte Héléne; demain éloignez de cent lieuës, ſelon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes, & à la fortune. C'eſt par un orage extraordinaire que nous avons été pouſſez cette nuit ſur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures, ce que l'élément où nous ſommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuſe faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçu dans toute ma vie, puiſque je dois à cet accident la ſatisfaction de trouver un cher Frere, & le bonheur de l'avoir ſauvé des mains de ſon Ennemi.

Bridge m'embraſſa de nouveau, en finiſſant

ſant ce recit; & ſon cœur auſſi attendri par ma preſence que par le ſouvenir de ſon infortune, ſe ſoulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta enſuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la viſite du Capitaine *Will*. Il a commencé, me dit-il, par me demander ſi je retournois en Angleterre. Je me ſuis ſervi de cette queſtion comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein, ſi la fortune & le vent ne s'y opoſoient pas. Il m'a propoſé, ſans rien aprofondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans ſon Vaiſſeau ; & il m'a révélé en peu de mots une partie des ſecrets que vous lui avez confiez. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous ſecourir, plus j'ai jugé qu'il étoit beſoin de diſſimulation. C'eſt ce qui m'a porté à vous traiter juſqu'à ſon départ avec quelque aparence de dureté. Mon cœur ſaignoit de votre inquiétude ; car quoique je n'euſſe été inſtruit qu'à demi par ce traître ; la nature m'avertiſſoit que c'étoit à mon cher Frere que j'allois être utile. Hélas ! je n'aperçois que trop qu'il n'eſt pas plus heureux que moi. Nous ſommes nez du même Pere ; nous portons le châtiment de ſes crimes. Mais mon recit, ajouta Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnſton, qui ſont ſurpris ſans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de commençer à les aimer un peu, pour l'amour de moi, ces chers & fidèles Amis. Vous allez convenir, qu'ils méritent bien auſſi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier auſſi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étenduë qu'elle n'auroit point, ſi je l'euſſe raportée ſur le ſeul ſecours de ma mémoire J'avertis mes Lecteurs, qu'elle n'eſt point de moi. Elle eſt de mon Frere, qui a eu dans la ſuite aſſez de complaiſance pour la mettre par écrit, à ma priére; & je n'ai fait que l'inſérer dans mon Hiſtoire. Ainſi, c'eſt lui-même effectivement qui a raconté ici ſa propre avanture.

HISTOIRE

DE M^R

CLEVELAND.

LIVRE CINQUIE'ME.

QUOIQUE la preſence continuelle de mes peines ne me laiſſât guére de goût pour la joye, le bonheur d'avoir rencontré un Frere ſi aimable, ſon recit, ſes careſſes, & l'attente de voir Gelin & Johnſton, que je me repreſentois ſous une idée avantageuſe, ſuſpendirent ma triſteſſe pour quelques momens. Ils entrérent; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déja pour eux les ſentimens qu'il deſiroit, j'allai au-devant d'eux; & les embraſſai avec un air d'ouverture & de tendreſſe qui les ſurprit. Ils regardérent Bridge pour lui faire connoître leur embarras: Raſſurez-vous, leur dit.

dit-il en s'attendriſſant de nouveau ; ce Captif eſt mon Frere. Je l'ai déja inſtruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer en peu de mots mon avanture ; & j'eus peine après cela à ſuffire à l'ardeur de leurs careſſes & de leurs embraſſemens. Gelin portoit dans ſes yeux & dans ſes mouvemens, tout ce que mon Frere m'avoit dit de ſa vivacité. Il n'étoit pas beſoin de me le nommer, pour me le faire connoître. En un moment, il fut auſſi familier avec moi, que s'il n'eût point eu d'autre Compagnon toute ſa vie. Ses maniéres étoient aiſées, & ſa figure prévenante. Johnſton paroiſſoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu, mais dans cette réſerve il étoit aiſé de remarquer un eſprit judicieux, avec toutes les aparences d'un excélent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon Frere, vous êtes partagé bien heureuſement du côté de l'amitié. Vos peines ſont grandes, & vos conſolations le ſont auſſi. Pour moi, tout eſt extrême dans mon infortune ; & je n'y vois ni adouciſſement, ni reméde.

Il me répondit, qu'il ne connoiſſoit point encore aſſez mes peines, pour me propoſer des remédes ; mais que ſi je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une conſolation que j'allois avoir deſormais comme lui. Ses compagnons me dirent auſſi mille choſes obligeantes, ſur le fond que je devois faire ſur leurs ſervices & ſur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles ; mais les ſervices que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oſer preſque leur demander. Il eut fallu premiérement, que, ſans écouter trop la prudence, & ſans conſidérer le mauvais état de leur vaiſſeau & l'inégalité du nombre, ils m'euſſent prêté leur ſecours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le ſort de cette bonne Dame me touchoit juſqu'au fond du cœur, & j'aurois cru une partie de mon ſang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette premiére faveur, que je ne pouvois les preſſer raiſonnablement de m'accorder, j'aurois ſouhaité qu'ils m'euſſent conduit ſur ſes traces juſqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will, & lui demander juſtice. Enfin, cette ſeconde démarche n'étant point encore ſans danger, parce que le Capitaine Will, qui ſçavoit tous mes deſſeins, ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur ; j'aurois voulu du moins qu'ils m'euſſent conduit à la Martinique, où j'eſpérois de pouvoir trouver encore Mylord Axminſter ; & qu'ils ſe fuſſent joints à ce Seigneur & à moi, pour ſauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriſer enſuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les ſeuls ſervices qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle aparence de les obtenir, ou de pouvoir même les propoſer? Mon frere & ſes amis avoient leurs propres infortunes, qu'ils croyoient auſſi preſſantes que les miennes. Ils avoient beſoin, comme moi, d'aſſiſtance & de conſolation; & ils attendoient peut-être de moi les ſecours que je penſois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les ſonder dès le premier jour, & de leur laiſſer entrevoir quelque choſe de mes deſirs, ne fut-ce que pour leur ôter l'eſpérance que je puſſe conſentir à les accompagner long-tems. Je leur apris les motifs de mon départ de France; les raiſons d'honneur & d'amour qui m'apeloient à la ſuite du Vicomte d'Axminſter; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la ſecourir; enfin la réſolution déterminée où j'étois de profiter des premiéres occaſions de continuer ma route vers l'Amérique. Il eſt bien triſte pour moi, leur dis-je, que la ſatisfaction de vous voir me ſoit ravie preſque auſſi-tôt qu'elle m'eſt accordée; mais je me dois aux plus indiſpenſables & aux plus ſaints de tous les engagemens. Comparez ma ſituation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouſes dont vous êtes ſûrs d'être aimez, pour leſquelles vous n'apréhendez rien, & dont l'abſence eſt la ſeule raiſon qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pouſſe ſur les bords de leur Iſle. Vous êtes ſûrs, dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte; vous n'êtes point allarmez des obſtacles; vous n'avez beſoin que d'un peu de patience, pour découvrir ce qui ne ſçauroit échaper tôt ou tard à vos recherches. Heureux Amans! de quoi accuſez-vous donc la Fortune & l'Amour? C'eſt à moi, que les plaintes conviennent. Je cherche mon Epouſe: hélas! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois aſſuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour! Je la cherche, & je ſuis ſûr de la trouver irritée. J'ignore ſi mes juſtifications auront le pouvoir de l'apaiſer. Son pere me hait & me mépriſe; la mort me ſeroit moins inſuportable, que ſon mépris & ſa haine. Quelle voye prendrai je pour le retrouver, & pour me remettre dans ſon eſtime? Le Ciel m'en avoit offert une, dans cette Dame généreuſe qui étoit la compagne de mon voyage: j'ai perdu ſon ſecours par une perfidie ſans exemple. J'ai peut-être à me reprocher ſon malheur, auquel elle s'eſt expoſée en partie par tendreſſe & par eſtime pour moi. Je ſuis un ingrat & un miſérable, ſi je perds un moment pour la ſecourir, & ſi je préfére quelque choſe à un devoir ſi juſte. Ainſi, voyez quel doit être le deſordre de mon cœur, & la diviſion de mes ſentimens; apelé de deux côtez par l'amour, l'honneur, & la reconnoiſſance, & retenu ici par la preſence & l'amitié d'un frere que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit, qu'il concevoit aiſément que mes peines ne devoient point être inférieures aux ſiennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne ſe trouver capable de rien pour ma conſolation. Je fus fâché qu'il eut compris ſi mal le but de mon diſcours. Peut-être n'aurois-je oſé m'expliquer plus clairement, ſi Gelin ne m'en eût donné l'occaſion, en me propoſant de les accompagner à la recherche de leur Iſle. Je ne ſçaurois me perſuader, me dit-il, que nos efforts ſoient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux préſage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or ſi ce bonheur arrive auſſi-tôt que je l'eſpére, je conſens de bon cœur à remonter en Mer avec vous, & à vous ſeconder dans toutes vos entrepriſes. Bridge & Johnſton me firent la même promeſſe. Ils ajoutérent, que leurs Epouſes ſeroient du voyage, & que nous pourrions nous établir tous enſemble dans quelqu'une de nos colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baiſſai les yeux en ſilence en méditant ſur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goutois point, & il m'en demanda la raiſon. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impoſſible d'y conſentir. Mais, reprit-il, où eſpérez-vous trouver un Vaiſſeau qui vous porte en Amérique? Je lui répondis: cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes eſpérances : je les fonde ſur votre généreuſe amitié, & ſur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne ſçauroit mettre de changement dans votre ſort & dans celui de vos Epouſes. Elles vous aiment ; l'Amour vous les conſerve ; elles vous ſeront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours , pour me conduire à la Martinique. Attendez , continuai je en levant la voix , pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejetter ma demande , mes chers Amis , attendez ; & ne refuſez pas d'entendre mes raiſons. Bridge & Johnſton , vous étes Anglois , vous êtes dans le parti du Roi Charles , notre légitime Souverain ; ſongez quel honneur vous pouvez vous acquérir , & à quelles récompenſes vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminſter à l'avancement de ſes intérêts. Ce Seigneur a beſoin d'être ſoutenu par des perſonnes de réſolution. Le courage fera plus que le nombre En Amérique , vingt braves Soldats font une armée. Vous pouvez ainſi rendre au Roi . & à toute l'Angleterre , un ſervice de la derniére importance , & cela ſans vous expoſer beaucoup : car Mylord Axminſter eſt aimé dans nos Colonies ; il lui ſuffira de ſe preſenter pour être obéï , & à vous , de le conduire & de l'accompagner. Il ne ſera pas plûtôt reconnu dans ſa Commiſſion , qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entrepriſe , avec tous les ſecours qui pourront vous en aſſurer le ſuccès ; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Conſidérez, que ce que je vous propoſe eſt auſſi avantageux, que facile. Gelin n'eſt pas Anglois ; mais il eſt généreux, & en travaillant pour ſa gloire, il voit bien qu'il travaillera auſſi pour ſa fortune, & par conſéquent pour celle de ſon Epouſe. Si le ſouvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adreſſant à Bridge, pouvoit ajouter quelque choſe à de ſi grands motifs, je vous parlerois de la tendreſſe infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoiſſance que vous lui devez. Quelle joïe ne lui cauſeroit point votre preſence, & quelle occaſion plus favorable aurez-vous jamais de ſatisfaire à une partie de vos obligations pour le ſoin généreux qu'elle a pris de votre enfance ?

Je ne ſçai ſi ce fut la force de ces raiſons, ou le ton de mes paroles, qui fit impreſſion ſur Bridge ; mais je remarquai qu'il réfléchiſſoit profondément ſur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre, qu'il trouvoit de la ſolidité dans ma propoſition ; & que, ſans compter l'honneur de rendre un ſervice conſidérable au Roi d'Angleterre, & la ſatisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voye de fortune & d'établiſſement. Ils s'accordérent enfin tous trois à penſer la même choſe ; & la ſeule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entrepriſe ſembloit demander.

Ils en revinrent à me preſſer de retourner avec eux vers leur Iſle, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions; au bout deſquels, ſi le Ciel ne les favoriſoit pas plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de ſeconder Mylord Axminſter dans tous ſes deſſeins. Cette ſpécieuſe promeſſe ne m'ébranla point. Je renouvelai mes inſtances, & je leur repreſentai ſi vivement la différence de nos ſituations, c'eſt-à-dire, le peu de riſque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promptement ſecouru, qu'ils ſe rendirent à mes deſirs & à mes ſollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflâmai par de nouveaux motifs; & pour ne pas laiſſer à leur ardeur le tems de ſe refroidir, je les engageai à tourner leurs voiles ſur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquérent d'abord quelque mécontentement de notre réſolution; mais il nous fut aiſé de les apaiſer, en leur promettant des récompenſes proportionnées à leurs ſervices.

Bridge & ſes Compagnons me firent valoir infiniment le ſacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confeſſai volontiers, qu'il ſurpaſſoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoiſſance de Mylord Axminſter & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond, qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne conſulter même que leurs ſeuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la ſuite, & de ſe reprocher l'inconſtance qui les fit changer de réſolution. Nous voguâmes avec un vent ſi favorable, que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit, malheureuſement, qu'une connoiſſance incertaine de ces Mers, & des Iſles dont elles ſont remplies. Il ſçavoit la ſituation de la Martinique ; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoiſſoit point les côtes ni les ports : de ſorte qu'au lieu de prendre ſa route vers la partie occidentale de cette Iſle, qui étoit alors la ſeule habitée par les François, il tourna tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté deſert, ou peuplé ſeulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou ſix heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle riviére, au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les Terres. Nous y entrâmes ſans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtez des perſpectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Iſle ne fût un des plus habitez. Il l'étoit en effet, mais par les Caraïbes. Ces Peuples ſont cruels : il n'y eut qu'un bonheur extrême, qui put nous faire échaper de leurs mains. Comme la riviére ſe retréciſſoit à meſure que nous avancions, le Pilote qui craignoit que nous n'y trouvaſſions point par-tout aſſez d'eau, nous conſeilla de prendre terre ſur l'une ou l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conſeil fut ſuivi : Johnſton demeura ſeul ſur le Vaiſſeau, avec les Matelots & ſix Soldats, & nous en ſortîmes bien armez, au nombre de douze. Nous ſuivîmes le bord de la riviére environ l'eſpace d'une lieuë, toujours perſuadez qu'un païs ſi agréable ne pouvoit être ſans quelque Colonie de l'Europe; une multitude de cabanes, que nous découvrîmes dans un vallon, nous confirma agréablement dans cette penſée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de diſtinguer ce que nous n'avions aperçu qu'avec confuſion dans l'éloignement. Je ſuis trompé, nous dit un de nos Soldats, ſi ces cabanes ne ſont point habitées par des Sauvages. Il nous aſſura qu'ayant fait pluſieurs fois le voyage d'Amérique, il connoiſſoit la ſtructure de leurs logemens Cet avis nous engagea à nous tenir ſur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, juſqu'à ce que nous aperçûmes pluſieurs hommes nuds, que nous reconnûmes alors clairement pour les Habitans naturels de l'Iſle.

Ils prirent la fuite à notre vuë. Nous étions ſi bien armez, que nous n'apréhendions point des gens qui nous paroiſſoient ſans défenſe. Ainſi nous réſolûmes d'entrer dans l'habitation, & de nous informer par des ſignes, ſi nous ne pouvions nous faire entendre autrement, de quel côté il falloit chercher l'établiſſement des François. A cinquante pas des premiéres cabanes, nous paſſâmes une haye qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions ſans défiance, lorſqu'en tournant la tête au long de la haye, du côté intérieur de la prairie, nous découvrîmes plus de deux cens Sauvages qui étoient aſſis tranquilement, & qui ſe levérent en pouſſans un grand cri, lorſqu'ils nous eurent aperçus. Toute notre réſolution ne nous empêcha pas d'être effrayez. Quoique nuds, la plûpart avoient des armes. C'étoient des arcs, & de grands bâtons pointus, à peu près ſemblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous conſidérer, ſans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté auſſi immobiles qu'eux. Cependant, comme il falloit prendre une réſolution, & que ce ſoin paroiſſoit me regarder, puiſque c'étoit pour me rendre ſervice que mes Compagnons ſe trouvoient expoſez au danger, je leur dis : Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici, entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque choſe à eſpérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état, & ne quittez point la place où vous êtes. Ils ne s'allarmeront point ſans doute, lorſqu'ils me verront venir ſeul, avec des aparences tranquiles. Je n'attendis pas la réponſe de mes Compagnons, parce que j'apréhendois à tout moment qu'il ne prît envie aux Sauvages de fondre ſur nous. Nous n'étions éloignez d'eux que de vingt pas Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'aſſurance, ſi j'euſſe eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conſervai néanmoins aſſez de preſence d'eſprit pour obſerver en marchant la contenance des Sauvages, qui ne me parut point menaçante; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robbe noire, que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé, je les ſaluai par une profonde inclination. Ils s'aſſemblérent en un inſtant autour de moi, & ils tâtérent mes mains & mes habits, comme pour s'aſſurer que je n'avois point de mauvaiſes intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers ſignes: ils me répondoient ſans doute dans leur langage; mais je ne pouvois rien démêler à des ſons, qui ne me paroiſſoient pas même articulez. L'homme vêtu de noir, qui avoit paſſé quelque tems à me conſidérer, s'aprocha de moi, & je fus ſurpris de l'entendre me demander en François, de quelle Nation j'étois, & ſi je ſçavois ſa Langue? Je la ſçai, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Aprenez moi ce que nous avons ici à craindre, ou à eſpérer. Il me répondit, qu'il y avoit peu de fond à faire ſur le caractére farouche & capricieux des Peuples de l'Iſle, & qu'il admiroit notre hardieſſe, de nous être hazardez à venir parmi eux en ſi petit nombre. La vôtre eſt bien plus grande, repris je, puiſque vous y êtes ſeul, & que vous paroiſſez vivre ſans crainte avec eux. Il m'aprit, qu'il étoit Miſſionnaire François, & que le deſir de donner quelques idées de Chriſtianiſme à ces Peuples barbares, lui faiſoit compter pour rien les périls auſquels ſa vie étoit expoſée à tout moment. J'admire votre zèle, lui dis-je, ſi vous n'avez point d'autre intérêt en vuë que celui de la Religion. Mais étendez votre charité juſqu'à nous, & tâchez de nous concilier l'eſprit de vos Sauvages. Ditesleur, que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avions point d'autre deſſein que de ſçavoir d'eux où ſont les habitations des François.

Il ſe mit à diſcourir âvec eux pendant quelques momens, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de ſa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laiſſeroient retourner avec lui vers mes Compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous deſirions d'aprendre; & qu'ils nous permettroient de regagner notre Vaiſſeau, ſans nous faire la moindre inſulte. Je les quittai avec le Miſſionnaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de ſa Nation, vouloit l'interroger ſur quantité de choſes qui euſſent allongé beaucoup notre entretien; mais cet honnête-homme, qui connoiſſoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit pas encore échapez tout-à-fait du péril, nous conſeilla de profiter promptement de l'heureuſe diſpoſition où il les avoit mis, en nous faiſant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumiéres ſur la ſituation de la Colonie Françoiſe ; & par un bonheur que nous n'eſpérions point, ſes réponſes ſervirent à nous éclaircir ſur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus conſidérable habitation des François, ne pouvoit nous échaper ſi nous continuyions de côtoyer l'Iſle, il nous aprit, que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vû arriver un Vaiſſeau de France, ſur lequel étoit un Seigneur Anglois avec ſa famille. Il étoit clair, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord Axminſter. Cette penſée me cauſa toute la joye qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de queſtions au Miſſionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des deſſeins du Vicomte, ni du terme de ſon voyage, il nous rendit un ſervice ineſtimable, en nous aprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de jours après ſon arrivée au Fort-Royal, un Vaiſſeau Eſpagnol ſur lequel il s'étoit embarqué pour l'Iſle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela, qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Miſſionnaire, & je preſſai mes Compagnons de retourner au Vaiſſeau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin eût ſouhaité que ſon Compatriote nous eût accordé ſon entretien juſqu'au bord de la riviére ; mais il nous refuſa cette faveur, pour nous rendre un ſervice plus important. La connoiſſance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laiſſaſſent point retirer auſſi tranquilement qu'ils l'avoient promis ; & il crut devoir retourner à eux pour les entretenir dans les ſentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer avec l'eſpérance preſque certaine de joindre Mylord Axminſter à la Havana, qui eſt la Capitale de l'Iſle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême, & ſuivant le raport du Miſſionnaire, il n'avoit pas ſur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus auſſi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de ſe rendre à la Havana. Il eſpéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, Pere de ſon Epouſe, & tirer peut-être de lui quelques ſecours pour l'exécution de ſes entrepriſes. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus ſans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes deſirs, & le ſuccès m'en devint fort indifférent, lorſque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit venu dans l'Iſle ; il en étoit déja parti. Nous aprîmes cette triſte nouvelle, en touchant la Terre. Mon ſang ſe glaça tout-d'un coup, & je tirai un mauvais augure de ce premier renverſement de mes eſpérances.

Nous entrâmes néanmoins dans la Ville. *Dom Franciſco d'Arpez* en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être preſentez, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois ſon Gendre. Je ſuis auſſi fâché qu'il ſoit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Dom Franciſco ne s'expliqua ainſi d'abord que d'une maniére vague : mais m'étant ouvert à lui davantage lorſque j'eus reconnu qu'il étoit bien diſpoſé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'aprendre ce qui s'étoit paſſé entre ce Seigneur & lui, dans le peu de ſéjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joye, me dit-il ; & quoique je duſſe peut être conſerver encore quelque reſſentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma Fille, ſa preſence, & les careſſes de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ſes malheurs, & le dérangement de ſa fortune ; je lui ai offert ici un azyle, avec la moitié de mon bien ; mes inſtances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne ſçai qu'elle Commiſſion dont il s'eſt chargé pour le ſervice du Roi ſon Maître, & il m'a propoſé de lui donner quelque ſecours d'armes & Soldats. Mais outre que je n'ai point ici preſentement de Vaiſſeaux de guerre dont je puiſſe diſpoſer, je n'ai pas cru que, ſans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre, qui eſt alliée maintenant à l'Eſpagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occaſion d'un Vaiſſeau François qui faiſoit voile vers le Nord, pour ſe remettre en mer, après avoir tiré promeſſe du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelqu'une des Colonies Angloiſes dont ſon Pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette réſolution, ajouta Dom Franciſco, quoique je lui en aye repreſenté tous les dangers ; & je n'ai pas réuſſi mieux à lui perſuader de me laiſſer du moins ſa Fille, qui n'eſt guéres propre à l'accompagner dans une entrepriſe ſi périlleuſe.

Quoi ! dis-je au Gouverneur, vous ne ſçavez point à quel Port il avoit deſſein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour ſuivre ſes traces ? Il m'aſſura qu'il l'ignoroit entiérement ; mais que, ſuivant ſes conjectures, il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloiſe, & qu'il s'imaginoit que ce ſeroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumiéres ſi peu certaines ne pouvoient ſervir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclairciſſement que nous tirâmes dans l'Iſle de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflâmérent mon ardeur ; & ſans penſer à faire un plus long ſéjour à la Havana, je preſſai mes Compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons

le

ſe continent, leur dis-je, & nous moüillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point, le premier jour, qu'ils fuſſent éloignez de ce ſentiment. Nous nous retirâmes le ſoir, dans le deſſein de remonter dès le lendemain en mer. Si je paſſai une nuit inquiéte & agitée, ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui cauſa mon inſomnie; je n'en avois jamais eu la moindre défiance: au contraire, le fond que je faiſois ſur leur amitié, étoit ma ſeule conſolation; & je ne me croyois point encore haï du Ciel, puiſqu'il me laiſſoit trois Amis généreux & fideles. Cependant, ſoit qu'ils euſſent déja commencé à ſe repentir du voyage qu'ils avoient entrepris, ſoit qu'ils fuſſent effrayez de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur propoſois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les réſolutions. Ce fut Gelin qu'ils députérent au matin pour me l'annoncer.

Il entra ſeul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilitez Françoiſes, il me déclara, qu'il étoit chargé par ſes Compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long tems. C'étoit pour eux, me dit-il, un ſi mortel chagrin, qu'ils avoient paſſé toute la nuit à délibérer de quelle maniére ils devoient m'aprendre cette fâcheuſe nouvelle, & qu'ils avoient ſenti tous la même répugnance à en accepter la commiſſion. Mais l'état de leur propre fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop longtems à retourner à la recherche de leurs Epouſes, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entrepriſe auſſi douteuſe & d'une auſſi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourſe, & tous les ſecours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils ſe trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient aſſez favoriſez du Ciel pour voir exaucer leurs deſirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs Epouſes, & de ſe rendre au lieu qu'il me plairoit de leur aſſigner, pour me ſervir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la néceſſité où ils étoient de me quitter, ils ſeroient au deſeſpoir ſi je ne leur faiſois point la juſtice de reconnoître, que c'étoit la raiſon & l'honneur qui leur impoſoient cette loi; & ſi je ne conſervois pas pour eux autant d'eſtime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le reſte de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gelin avec un ſerrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je lui demandai ſi ſa réſolution étoit bien certaine, & ſi ſes Compagnons penſoient comme lui. Elle eſt inébranlable, me répondit-il vivement, & nous penſons tous de la même maniére. Le ton ſeul dont il fit cette réponſe, me perſuada qu'il étoit auteur du deſſein, comme il en avoit été l'interpréte; & j'avouä que je conçus dès ce moment contre

tre lui une averſion, qu'il m'a été enſuite impoſſible de ſurmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raiſons de l'augmenter, & de quels accidens funeſtes elle a été l'occaſion. Je n'ajoutai ni plaintes, ni priéres, à la queſtion que je lui avois faite; mais continuant toujours de compter beaucoup ſur Bridge, dont le caractére s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à ſa chambre, où je le trouvai avec Johnſton. Il vint au-devant de moi, d'un air triſte & attendri. Accuſez-en votre mauvais ſort & le mien, me dit-il en m'embraſſant; & croyez qu'après ma chére Epouſe, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle, s'il eſt néceſſaire; mais tout ce qui me reſtera de ſang & de force après l'avoir délivrée, comptez que je l'employerai à votre ſervice. Que dites-vous? interrompis-je: hélas! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas beſoin d'un ſecours qui puiſſe vous coûter du ſang. Qu'ai-je à ſouhaiter de vous pour moi même? que vous me conduiſiez ſeulement dans quelque lieu d'où je puiſſe eſpérer de me rendre auprès de Mylord Axminſter. Si je vous ai propoſé quelque choſe de plus dangereux, c'eſt pour l'intérêt de votre Roi, c'eſt pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuſe entrepriſe a-t'elle des difficultez qui vous épouventent? Renoncez-y, à la bonne heure. Mais pourquoi refuſeriez-vous d'achever ce que vous avez commencé en ma faveur ? Il ne vous reſte preſque rien à faire. Aidez-moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier Port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promeſſes. Vous m'abandonnerez ſans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laiſſer dans cette Iſle ? Cher Bridge ! ajoutai-je en l'embraſſant tendrement, êtes-vous encore mon Frere ? Eſt-ce-là ce que j'attendois de votre généroſité & de votre affection ?

Gelin, qui avoit été peut être un peu piqué de ce que je l'avois quitté ſi bruſquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, ſans laiſſer à mon Frere le tems de me répondre. Il me demanda quel ſujet j'avois de me plaindre, & ſi je ne devois pas être ſatisfait de ce qu'ils avoient fait juſqu'alors pour mon ſervice ? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chére inclination, en interrompant la recherche de leurs Epouſes ? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts, pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus preſſans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devions trouver Mylord Axminſter à la Martinique, je ne leur avois pas propoſé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaiſance de pouſſer juſqu'à la Havana : de quoi pouvois-je les accuſer ? S'étoient-ils engagez à parcourir toutes les Côtes de l'Amérique, & à m'accompagner juſqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit ſi nous ne rencontrions point Mylord ſur la route ? Quand ils euſſent pu négliger juſqu'à ce point leurs chéres Epouſes, le mauvais état de leur Vaiſſeau leur permettoit-il raiſonnablement de recommencer un voyage de ſix ou ſept cens lieuës ſur tout vers les Mers du Nord, où la Navigation eſt plus difficile ? Non, non, mon cher Monſieur Cléveland, ajoûta le diſert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Conſidérez que nous ſommes Amans, comme vous, & que nous avons les mêmes empreſſemens & les mêmes deſirs. Nos devoirs ont même quelque choſe de plus indiſpenſable que les vôtres : il eſt queſtion de nos Epouſes ; & votre inquiétude n'eſt que pour une Amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions ſouhaité de pouvoir être utiles à ſes intérêts ; mais il nous eſt encore moins poſſible de rendre ſervice à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut ſçavoir quelque jour combien elle étoit ſincére.

Après une explication ſi nette & ſi poſitive, je ſentis bien qu'il me reſtoit peu de choſes à eſpérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponſe de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuſes, il m'embraſſa pluſieurs fois, il répandit mêmes des larmes ; & il m'offrit pour concluſion, de paſſer encore la Mer de Bahama,

& de me conduire juſqu'à la pointe de la Preſqu'Iſle de Tegeſta, d'où je pouvois pénétrer par terre juſqu'au fond du Continent. Ma douleur & un juſte ſentiment de fierté, me firent prendre le parti de refuſer cette offre ; d'autant plus que la Preſqu'Iſle étant habitée par les Eſpagnols, & ſa diſtance de l'Iſle de Cube, n'étant que d'environ trente lieuës, je comptois de trouver facilement à la Havana l'occaſion d'un Vaiſſeau pour le paſſage. Partez, leur dis je, je ne puis vous retenir malgré vous : mais ſi je juge bien de la ſituation de votre fortune, & de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, & vous regretterez peut être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en juſtification, & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étenduë de leur promeſſe ; mais je me retirai auſſi-tôt en refuſant de les entendre. Ils me laiſſérent ſeul dans ma chambre, pendant quelques momens. J'étois réſolu de les laiſſer paſſer, ſans les voir davantage. Cependant Bridge ſe preſenta à ma porte un moment après. Il me renouvela d'un air triſte, les aſſurances du regret qu'il avoit de me quitter ; & il me pria de lui accorder deux choſes, ſans leſquelles il ſe croiroit, me dit il, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent piſtoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage ; & l'autre, de lui marquer exactement dans quel lieu du Monde il pouvoit ſe flâter de me rejoindre, auſſi tôt qu'il auroit réüſſi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai ſon argent qu'après de longues inſtances. Pour ſa ſeconde priére, je le fis convenir qu'il m'étoit impoſſible d'y ſatisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la deſtinée qui m'attend. C'eſt le hazard qui va régler ma courſe; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de triſteſſe dont je fus touché : je ſouffre mortellement de la néceſſité de vous quitter; mais mon cœur ſe doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon Epouſe. Ils partirent le même jour. Dans le fond, je crus leurs regrets ſincéres. L'engagement qui les apelloit, étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promeſſes. Je jugeai d'eux par moi-même : quelle raiſon aſſez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûë un ſeul moment Mylord Axminſter & ſa Fille ?

Je demeurai donc ſeul à la Havana, avec ce motif pour me conſoler, que j'étois libre du moins, & que je pouvois prendre les meſures qui conviendroient le mieux à mes deſſeins. Je faiſois beaucoup de fond ſur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adreſſai, non-ſeulement pour ſçavoir dans quel tems je pouvois compter qu'il s'offroit une occaſion de quitter ſon Iſle, mais pour prendre auſſi ſon conſeil ſur la route que je devois choiſir, & pour l'interreſſer à me prêter quelque aſſiſtance. Je n'eſpérois pas qu'il fit pour moi, ce qu'il avoit refuſé de faire pour Mylord Axminſter & pour ſa Fille; mais je ne lui demandois pas tant. Auſſi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit preſent d'un Négre, qui étoit depuis longtems ſon Eſclave, & dont il connoiſſoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un Valet qu'il avoit deſſein de me donner, qu'un Guide & un Interprête, parce que cet Eſclave avoit parcouru une grande partie du Continent de l'Amérique, & qu'il ſçavoit les principales Langues qui y ſont en uſage. Le Gouverneur ajoûta à ce preſent une ſomme d'argent conſidérable, & quelques Paſſeports en maniére de recommandation, pour me procurer une réception favorable de tous les Eſpagnols entre les mains deſquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclairciſſement ni de ſecours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le paſſage de quelque Vaiſſeau qui fit voile vers les Colonies Angloiſes, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois ſe paſſérent dans cette attente: je les employai à l'étude de la Sageſſe, comme au ſeul moyen d'adoucir le chagrin d'un ſi long retardement, & de modérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin, le Ciel exauça une partie de mes deſirs. Il amena un Vaiſſeau de St. Domingo, qui portoit diverſes marchandiſes dont il devoit faire le debit au long de la Côte même où je ſouhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine que de me recevoir ſur ſon Bord. Je partis avec mon Eſclave, & les libéralitez du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduiſant au Vaiſſeau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminſter pour le porter quelque jour à retourner dans l'Iſle que je quittois.

Nous traverſâmes heureuſement le Canal de *Bahama*, & lorſque nous eûmes paſſé la pointe de la Preſqu'Iſle de *Tegeſte*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les Ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit ſe défaire de ſes marchandiſes. Nous moüillâmes d'abord dans quelques petits Ports Eſpagnols qui ſe rencontrent les premiers ſur la Côte; mais ce fut envain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoiſſoient pas même le nom de Mylord. Cependant, ils m'aprirent que quelques mois auparavant, un Vaiſſeau de leur Nation qui venoit de *Cuba* s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur Rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroiſſoient point des perſonnes du commun : je ſuivis le penchant que tous les malheureux ont à ſe flâter, & j'oſai croire que c'étoit Mylord même & ſa ſuite, dont on me parloit. Ces foibles raiſons ne laiſſérent point de relever extrêmement mon eſpérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits Ports de la *Caroline* : mais quoique nous euſſions à faire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumiéres, je n'en reçus aucune pendant l'eſpace de plus de cent lieuës de côtes. Mes inquiétudes commencérent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût paſſé un ſi grand nombre ſans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la réſolution du Capitaine Eſpagnol, qui m'avoit déclaré pluſieurs fois, que ſon deſſein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Cheſapeak*. Mylord ne s'étant point arrêté à la Caroline, il y avoit aparence qu'il avoit pouſſé juſqu'à la *Virginie*, ou peut-être même juſqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre* : & quel eſpoir pouvoit-il me reſter de le rejoindre, ſi j'étois obligé de retourner ſur mes pas avec le Vaiſſeau Eſpagnol, ou d'attendre dans quelque Port deſert & ſans nom, la commodité d'un autre Vaiſſeau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il fallut avancer pendant quelque-tems, avec ces allarmes. Nous avions déja gagné les côtes de la Virginie, & nous aprochions de la Baye de Cheſapeak, lorſqu'à l'entrée même de cette grande Baye, dans un petit Port nommé *Riſwey* où notre Capitaine ſe propoſoit de finir ſon voyage, j'apris enfin ce que je deſirois ſi impatiemment d'entendre; c'eſt-à-dire, que Mylord Axminſter, Fils de l'ancien Gouverneur de tous ces Païs, y avoit abordé peu de mois auparavant; que le Vaiſſeau qui l'y avoit aporté ayant continué ſa route vers le Nord, Mylord s'étoit pourvu d'une grande Barque avec laquelle il étoit entré dans la Baye, pour ſe rendre à *Jamſtown*, qui eſt une des principales Villes de la Virginie; qu'il y étoit arrivé heureuſement avec ſa ſuite; & que je pouvois compter abſolument ſur ce raport, puiſque je l'entendois faire par les perſonnes mêmes qui avoient conduit ſa Barque, & qui étoient revenuës à Riſwey peu de jours après lui avoir rendu ce ſervice.

Je benis le Ciel, à la fin de ce recit; & le tranſport de ma joye fut ſi viſible, que tous ceux qui en furent témoins marquérent de l'admiration. J'obſervai que quelques-uns des principaux Habitans du Bourg paroiſſoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettans les yeux ſur moi, comme s'ils euſſent pris quelque intérêt à ma perſonne. Je ne doutai point qu'ils ne fuſſent occupez à former leurs conjectures ſur le ſujet de mon voyage, & ſur celui de ma joye; je m'imaginai même, que la part qu'ils y paroiſſoient prendre, venoit de quelque cauſe ſecrette, que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminſter. Je ne me trompois point. Ce Seigneur qui avoit trouvé la mémoire de ſon Pere & la ſienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à ſe faire connoître d'eux, & à leur annoncer ſa commiſſion. Ils s'étoient ſoumis juſqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le Peuple ſans examen & ſans liberté: de ſorte que n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la perſonne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promptement dans leur devoir, lorſqu'ils y furent rapelez par le Fils de leur ancien Gouverneur, dont ils avoient autrefois ſuivi ſi volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la premiére conquête que Mylord Axminſter fit pour ſon Maître, & elle ne lui coûta que la peine de ſe nommer, & de déclarer ſes intentions. Il en obtint enſuite fort facilement tout ce qui lui étoit néceſſaire pour gagner Jameſtown; les Habitans n'euſſent pas même refuſé de le ſuivre en Corps, & de former une Compagnie pour ſa défenſe, s'il eut cru avoir beſoin de ce ſecours. Je fus informé de ce détail par toutes les perſonnes du Bourg auſquelles j'eus occaſion de parler ; & je n'en trouvai point une ſeule qui ne fût diſpoſée favorablement pour Mylord & pour moi même.

Ils m'offrirent de me faire conduire auſſi à Jameſtown. J'acceptai leurs offres, & quittant le Capitaine Eſpagnol qui retournoit vers S. Domingo, je me remis entiérement à la bonne foi de mes Compatriotes. Ils m'accordérent une Barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye, où le vent s'accorda mal pendant quelque tems avec l'impatience de mes deſirs. Cependant, comme je n'apréhendois plus d'autre obſtacle, je comptois pour rien un ſi leger retardement ; lorſqu'étant à l'embouchure de la riviére de *Powbatan*, qui ſe décharge dans la Baye, & par laquelle il falloit remonter pour gagner Jameſtown qui eſt ſitué ſur ſes bords, j'aperçus un Vaiſſeau de guerre prêt à ſortir de cette riviére, & qui paroiſſoit faire voile vers la grande Mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaiſſeau Anglois : mais la joye que cette rencontre auroit pu me cauſer, ſe changea dans une crainte & une triſteſſe mortelle, auſſitôt que je crus le reconnoître pour le Vaiſſeau du Capitaine *John Will*.

Ma conjecture ne ſe trouva que trop certaine C'étoit le Vaiſſeau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémiſſement que j'éprouvai tout-d'un-coup, m'annonça auſſi-tôt que ſa vuë, le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma perte dût me paroître, le Ciel ſçait que ce ne fut point la premiére penſée qui m'occupa. J'avois à m'allarmer pour quelque choſe de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jameſtown; il y avoit ſans doute rencontré Mylord, un perfide ne l'eſt jamais à demi; je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait en achevant de me perdre dans la perſonne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché : Son Vaiſſeau étoit ſi bien armé, qu'il n'y avoit point d'aparence que Jameſtown lui eût réſiſté; de ſorte qu'en ſupoſant que le Vicomte eût été reçu dans cette Ville auſſi favorablement qu'à Riſwey, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il ſe fût mis aſſez tôt en état de repouſſer notre ennemi par la force. Je concluois donc qu'il avoit été oprimé & ſaiſi par ce traître, qui le menoit aparemment à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions, à cauſe de l'éloignement du Vaiſſeau. Elles me cauſérent toute la douleur qu'on peut s'imaginer. Cependant, elles ne m'ôtérent point la force & la liberté d'eſprit dont j'avois beſoin dans une ſi dangereuſe conjoncture. C'eſt en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractére. Je ne ſçai ſi l'on trouvera qu'il y ait de l'oſtentation à le publier; mais quand j'aurois quelque gloire à eſpérer de ces ſortes d'aveux, elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un ſentiment auſſi frivole que celui qu'on apelle vanité. Il eſt donc vrai que j'ai toujours ſçu prendre aſſez d'empire ſur mes peines, pour conſerver l'uſage libre de ma raiſon: mais il ne l'eſt pas moins, que cette fermeté d'eſprit qui a pu contribuer à la ſageſſe de ma conduite, n'a jamais ſervi de rien à la tranquilité de ſon ame. Les malheureux peuvent être diſtinguez communément en deux claſſes. L'une, de ceux qui ſuccombent en quelque ſorte ſous le poids de leurs miſéres, & qui y deviennent quelquefois moins ſenſibles, par cette raiſon même qu'ils n'y réſiſtent point; à peu près comme un arbre eſt moins bleſſé par le vent, lorſqu'il céde à l'impétuoſité de ſon ſouffle. L'autre claſſe eſt de ceux qui ſe roidiſſent contre le malheur, & qui parviennent auſſi de cette maniére à en diminuer le ſentiment; ne fût ce que par cette raiſon, que l'effort qu'ils font pour réſiſter, occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reſte moins pour ſentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troiſiéme claſſe, & je ſuis peut être le ſeul Individu de ma malheureuſe eſpéce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, ſans que mes combats ayent jamais pu ſervir à la diminuer; mon ame ayant toujours eu aſſez d'étenduë pour être capable tout à la fois, & de l'effort qu'il faut pour réſiſter à l'infortune, & de l'attention qui la fait ſentir. Je ſouffris donc mortellement de toutes les penſées qui m'agitoient : mais je n'en fus point abattu juſqu'à ne pouvoir prendre une réſolution. La premiére à laquelle je m'arrêtai ſans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, ſi je pouvois découvrir que Mylord & ſa Fille fuſſent ſur ſon Vaiſſeau. Il n'y avoit point de priſon, ni de ſort cruel, qui ne me paruſſent doux, ſi je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois point abſolument certain de leur malheur, je crus qu'il falloit employer l'adreſſe pour m'en éclaircir. J'avois heureuſement changé d'habits dans l'Iſle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiſer, en défigurant mon viſage. Je fis l'ouverture de mon deſſein aux Matelots qui me ſervoient de guides. Ils conſentirent volontiers à me rendre ſervice. Je pris de l'un d'eux une mauvaiſe perruque, dont je me couvris la tête ; & m'étant ſali le viſage & les mains avec la vaſe qui étoit au fond de la Barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Enſuite, n'apréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au Vaiſſeau. Nous nous en aprochâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit ſur le Pont. Il nous fit ſigne de la main, de nous aprocher davantage ; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon deſſein étoit de monter ſur le Vaiſſeau moi-même. Cependant je fis réflexion que ce ſeroit une imprudence, ſupoſé que Mylord n'y fût point ; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le raport de mes Compagnons, étant toujours libre à leur retour, de ſuivre la réſolution que j'avois priſe, ſi ce cher Seigneur étoit dans les priſons du Capitaine. J'inſtruiſis en peu de paroles le plus ſenſé de mes Matelots, & j'attendis l'éclairciſſement de mon ſort dans la Barque, pendant qu'il alloit ſubir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Conſolez-vous, me dit-il, Mylord eſt ſans doute en ſûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il eſt devenu. Je ſuis trompé, s'il ne le cherche, ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, ſi je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu ſçavoir où nous allons, & d'où nous ſommes partis. Je l'ai ſatisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce recit fit renaître l'eſpérance & la joye dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le ſeul chagrin qui me reſta juſqu'à Jameſtown, me vint du ſouvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de ſon raviſſeur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel, & quoique je deſtinaſſe ma vie au ſervice de Mylord & de ſa fille, je ſentis que la reconnoiſſance me l'auroit fait expoſer volontiers pour ſecourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à

Jameſtown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confuſion ſur le Port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empreſſement juſqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre Barque ; & je remarquai qu'ils témoignérent de la ſurpriſe de n'y apercevoir qu'un Inconnu, avec un Négre & quatre Matelots de Riſwey. Ils nous demandérent ſi nous n'avions point rencontré le Vaiſſeau du Capitaine Will, & ils n'ajoutérent rien à cette queſtion. J'entrai dans la Ville ſans pouvoir m'aſſurer encore ſi je pouvois les regarder comme mes amis, & ſans avoir oſé les interroger ſur ce qu'il m'importoit le plus de ſçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiſcrétion, me fit prendre un ton différent du mien : je feignis d'être amené à Jameſtown par des raiſons de commerce, & je me logeai dans une maiſon fort ſimple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots, que je ne voulois pas perdre de vuë juſqu'à ce que je viſſe plus clair parmi tant d'obſcuritez.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé étoit heureuſement un zélé Royaliſte, qui gémiſſoit de ce qui s'étoit paſſé tout récemment à Jameſtown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même ſi j'étois informé de ce qui venoit d'arriver ;

&

& ce que je penſois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette queſtion d'un air à me faire pénétrer dans ſes deſirs. Je lui fis une réponſe dont il fut ſatisfait; de ſorte que ne gardant plus de meſure dans le reſte de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & ſur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occaſion de ſes invectives contre le dernier, pour me faire inſtruire de ce qu'il avoit fait à Jameſtown. Voici ce que je pus recueïllir de ſon recit.

Mylord Axminſter étoit arrivé heureuſement dans cette Ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la ſoumiſſion, qu'à Riſwey. Le Gouverneur, & le plus grand nombre des Habitans, l'avoient reçu avec le même zèle qu'ils euſſent pu marquer pour la perſonne du Roi. Il avoit paſſé quinze jours dans cette Ville, occupé à prendre des meſures pour ramener le reſte du Païs à l'obéiſſance; & ſe croyant ſûr en particulier de la fidélité de ceux de Jameſtown, il en étoit ſorti pour ſe rendre à *Powhatan*, qui eſt une Ville conſidérable, ſituée comme Jameſtown ſur la riviére qui porte ſon nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il ne trouva nulle part plus de peine à ſe faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles; de ſorte que ſon entrepriſe eût réuſſi par tout paiſiblement, s'il n'eût point eu d'autre obſtacle que de la part des habitans du Païs. Les choſes étoient en cet état, lorſque le Vaiſſeau du Capitaine Will étoit arrivé à l'impourvû au Port de Jameſtown. J'ai déja dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de réſiſtance dans une Ville qui ne s'attendoit point d'être attaqué, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs une des plus fortes Places du Païs. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ſes Portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant point d'avoir long-tems un ſi mauvais hôte; il eſpéroit de ſe retrouver après ſon départ dans la liberté de retourner à ſon devoir, & de ſuivre ſes inclinations. Mais s'il étoit ſincérement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ſes habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres ſentimens. Ceux-ci ne tardérent point à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide deſiroit d'aprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour ſe faire un mérite en Angleterre de ſon zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux Habitans de Jameſtown, des reproches fort vifs de leur changement, & il ſe hâta de prendre des meſures pour oprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems, Mylord étant tranquile à Powhatan; & cette Ville étant beaucoup moins capable de défenſe que Jameſtown, rien n'étoit plus facile que de l'y ſurprendre

dre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes, de trois cens qu'il avoit ſur ſon Vaiſſeau ; il ſe mit à leur tête, ſans perdre un moment, & il ſe fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait ſans doute de Mylord, qui ne pouvoit échaper de ſes mains, s'il eût été pris au dépourvû. Mais le Gouverneur de Jameſtown eut la généroſité de lui dépêcher ſecrettement un de ſes domeſtiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que pût faire ce Meſſager, il eut beaucoup de peine à prévenir John Will ; de ſorte que ce ne fut point ſans un ſecours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la Ville avec ſa ſuite. Il n'avoit point d'autre voye de ſalut à choiſir, étant deſtitué d'armes, & hors d'état de réſiſter à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainſi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant, il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, ſoit à Powhatan, ſoit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles, il revint à Jameſtown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ſes recherches, & à envoyer une partie de ſes Soldats de différens côtez. Enfin, s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la Mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jameſtown, & de le chercher dans tous les établiſſemens des Anglois.

J'avois rencontré ſon Vaiſſeau le jour même de ſon départ. Pour la confuſion que j'avois remarqué ſur le Port en arrivant, elle venoit de deux cauſes ; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne reſſentiſſent beaucoup de joye ; & de l'eſpérance qu'ils avoient en voyant venir ma Barque au long de la riviére, que ce pourroit être Mylord qui avoit évité heureuſement ſon ennemi ; & qui prenoit aſſez de confiance en eux pour retourner dans leur Ville. Si je trouvai quelque choſe de conſolant dans ce recit, parce qu'il m'aſſuroit du moins que le Vicomte étoit hors du péril; il y avoit auſſi dequoi me cauſer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une courſe ſi longue & tant de recherches, je n'étois guéres plus avancé qu'en quittant l'Iſle de Cuba ; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre & du ſuccès que je pouvois eſpérer. Je m'informai ſi Mylord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jameſtown. On me nomma pluſieurs perſonnes qu'il avoit vuës particuliérement : mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir perſuader qu'il les eût mis tous dans ſa confidence ; & la crainte de commettre une indiſcrétion en m'ouvrant trop legérement, me fit prendre la réſolution de quitter cette Ville ſans m'être ouvert à perſonne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Eſclave, me flâtant que ſi j'avois quelques lumiéres

miéres à attendre ſur le lieu de retraite que Mylord avoit choiſi, c'étoit dans la derniére Ville d'où il étoit parti avec ſa famille. Je fis cette route bien triſtement. Mes eſpérances, dont j'avois cru le terme ſi proche à Riſwey, ſembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en reſtoit étoit même ſi foible & ſi confus, qu'il ſe changeoit tous les jours en crainte, & dans certains momens en deſeſpoir. L'amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur : mais ce n'étoit point ſes douceurs qu'il me faiſoit ſentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit enſuite. Il s'y mêloit auſſi de l'inquiétude pour la malheureuſe Madame Lallin ; & tous ces ſentimens étoient accompagnez de mes deſirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquile & propre à l'étude de la Sageſſe. De ſorte que voyant s'éloigner de plus en plus les ſeules choſes qui pouvoient me ſatisfaire, je ſentois ſouvent mon courage prèt à m'abandonner, ſans rien trouver hors de moi qui fût capable de le ſoutenir.

Iglou, c'étoit le nom de mon Eſclave, avoit déja vécu aſſez long tems avec moi pour connoître la ſituation de mon ame, & il m'étoit aſſez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoiſſance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & ſon adreſſe que j'avois miſe plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes ſeules reſſources. Je l'en avertiſſois ſouvent, pour

l'exciter à me ſervir avec zèle, & je lui f
ſois eſpérer des récompenſes proportio
nées à ſes ſervices. Nous arrivâmes à Po
hatan. La retraite de Mylord & les reche
ches du Capitaine y faiſoient encore l'entr
tien de tout le monde. Je gardai en ar
vant les mêmes meſures qu'à Jameſtown
m'informant ſans éclat de la maniére do
les choſes s'étoient paſſées, & cherchant
recueillir des diſcours publics quelque m
tif d'eſpérance, & quelque régle de co
duite. Chacun plaignoit Mylord ; & pa
loit diverſement du chemin qu'il avo
pris ; mais il n'y avoit rien de favorable
conclure de cette diverſité. Il me vint
l'eſprit, que ſi Mylord avoit fait confidenc
de ſa route à quelqu'un, ce devoit être
un Gentilhomme Anglois chez lequel il s'é
toit logé avec ſa famille à Powhatan. J
ne perdis pas un moment pour former un
liaiſon étroite avec ce Gentilhomme, &
voyant qu'il faiſoit quelque difficulté d
s'ouvrir à moi par un excès de diſcrétion
je l'excitai à la confiance en lui aprenan
ce que j'étois à Mylord, & les raiſons qu
me faiſoient prendre tant d'intérêt à ſon ſort
Enfin cette voye me réuſſit, & c'étoit la ſeu
le de laquelle je puſſe attendre un heureux
éclairciſſement.

J'apris de cet honnête homme ce qui
n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eût con-
tinué de cacher à tout autre qu'à moi.
Non ſeulement il avoit rendu à Mylord
tous les ſervices du zèle & de l'amitié pen-

dant ſon ſéjour à Powhatan ; mais à ſa premiére nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du ſoin de ſon évaſion & de celui de ſa ſûreté. Il lui avoit conſeillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque diſtance de Powhatan, il lui avoit fait trouver ſur le champ des voitures & des proviſions pour cette route, avec deux Guides fidèles qui connoiſſoient parfaitement le Païs. Il avoit eu deux raiſons de donner ce conſeil à Mylord : l'une étoit pour l'aprocher des Eſpagnols, chez leſquels il ſeroit plus à portée de chercher un aſile, s'il y étoit contraint par la fureur de ſes ennemis ; l'autre avoit été l'eſpérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imagineroit point que le Vicomte fût retourné ſur ſes pas, & qui continueroit ſans doute à le chercher vers le Nord, lorſqu'il auroit perdu l'eſpoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec ſa Fille & Madame Riding, accompagné de ſix Gentilshommes Anglois, de huit Domeſtiques, & de ſes deux Guides, ce qui lui compoſoit une ſuite de ſeize perſonnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit ſon Libérateur, ou à *Warwick* qui eſt de ce côté ci la premiére Habitation de la Caroline ; ou du moins à . . . . . . s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le Païs.

Après ces heureuſes nouvelles, je ne demeurai à Powhatan, qu'auſſi long tems qu'il falloit pour acheter deux chevaux ; & comptant ſur les promeſſes d'Iglou qui s'engagea à me conduire ſûrement à Warwick, je refuſai d'accepter un autre Guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il penſoit de la diſpoſition des Habitans du Païs, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec ſûreté. Il me répondit, qu'il ne connoiſſoit perſonne dans la Ville, qui ne fût diſpoſé à rentrer dans l'obéïſſance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reſte de la Province ; mais qu'il craignoit qu'on n'oſât ſe livrer à ſes véritables ſentimens, tant que le Vaiſſeau du Capitaine Will tiendroit tout le Païs dans le reſpect & dans la contrainte : que le deſſein de Mylord étoit de former, s'il pouvoit, un Corps de Troupes dans la Caroline, & de chercher enſuite l'occaſion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit cauſée à Powhatan. Je partis, ſuivi du ſeul Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayans à traverſer un Païs deſert, & d'une aſſez longue étenduë, nous prîmes des proviſions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommoditez qu'il me fallut eſſuyer ſur la route, de celles que Mylord & ſa chére famille avoient dû ſouffrir avant moi. Il eſt vrai qu'ayens deux chariots couverts, ils avoient pû paſſer moins durement les nuits, & ſe mettre du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter auſſi-tôt que l'obſcurité commençoit, & de choiſir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois apercevoir. Je me croyois trop heureux, lorſque je découvrois quelque arbre, dont le feüillage étoit propre à me ſervir de couverture. Iglou m'offroit tous ſes habits pour me garantir du moins de l'exceſſive fraîcheur de la nuit; mais je m'obſtinai à les refuſer, par un ſentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fît perdre celle de l'homme, ni qu'elle pût lui ôter par conſéquent le droit naturel qu'il avoit à des ſecours qui lui étoient auſſi néceſſaires qu'à moi. Nous avançâmes auſſi pendant quelque-tems au travers de mille difficultez, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignoraſſe abſolument la diſpoſition des lieux, je ne laiſſai point de m'apercevoir qu'Iglou me faiſoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laiſſions la Caroline un peu trop ſur la gauche. Je lui en demandai la raiſon. Il m'expliqua la néceſſité qu'il y avoit de prendre la route au long des Montagnes pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvez devant nous. Cette chaîne de Monts & de Rochers, qu'on apelle Apalaches, régne au long des Colonies Angloiſes pendant une eſpace immenſe, & les ſépare d'une quantité prodigieuſe de peuples barba-

re

res qui habitent le milieu du Continent. Mais quoiqu'elle ſoit aſſez haute pour fermer preſque continuellement le paſſage, elle s'abaiſſe en quelques endroits juſqu'à ſe diviſer par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voyes de communication. Nous en traverſâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'aprochoit jamais de ces ouvertures ſans jetter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiéte. Il évita plus d'une fois de répondre aux queſtions que je lui fis ſur ſon inquiétude, & ſon ſilence fit naître enfin la mienne. J'exigeai abſolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air ſérieux; vous en ſerez peut-être moins tranquile. Ces embouchures nous expoſent toujours à quelques périls. Quoique les Sauvages qui habitent de l'autre côté des Montagnes ne ſoient point cruels & ſanguinaires, ils ſont adonnez preſque tous au vol & à la rapine. Vous ne ſeriez point en ſûreté, s'ils nous apercevoient. Cet avis fit un effet terrible ſur moi. Je ſentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je auſſi-tôt, que Mylord ſoit venu par cette route? Il me dit qu'il n'en doutoit point, ſi les Guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel! m'écriai-je, vous ſçavez pour qui j'implore votre ſecours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux ſur moi-même. Je ne fus plus occupé que du danger de ce que j'aimois, & je n'avançai qu'en tremblant, & en faiſant mille queſtions à Iglou ſur le naturel des Sauvages, & ſur la maniére dont ils en uſoient avec leurs priſonniers.

Il connoiſſoit parfaitement leurs uſages, étant né lui-même parmi ces peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me raſſurer. Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout-d'un-coup un Corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une Vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin ſans croiſer le nôtre. Iglou, tout émû, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre ſûreté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant ſoigneuſement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buiſſons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux juſqu'à ſon retour. Ne quittez point ce poſte, reprit-il, parce que tant que je ſerai aſſuré que vous y êtes, j'aurai l'adreſſe d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez paſſer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il ſe dépoüilloit de ſes habits; & je fus ſurpris en un moment, de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être ſans inquiétude, & de compter ſur ſa fidélité. Je le laiſſai faire, ſans lui demander même quel étoit ſon deſſein.

Il me quitta, en baiſant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demeurai ſeul aſſis derriére les buiſſons qui me couvroient entiérement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiſer mes craintes; elles étoient extrêmes : mais je prens le Ciel à témoin, que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur ſort, s'ils avoient eu le malheur de tomber ſans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter! Tout mon ſang ſe glaçoit à cette penſée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me ſerois livré mille fois à eux, ſi j'euſſe pû m'aſſurer que Mylord ne ſe fût point échapé du même danger.

Je perdis Iglou de vûë, & je paſſai le reſte du jour dans la ſituation où il m'avoit laiſſé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorſque je l'entendis revenir dans l'obſcurité. Il eut ſoin de me faire entendre ſa voix, pour prévenir la frayeur que ſon approche m'auroit pû cauſer. Eh bien, Iglou, lui dis-je, que vas-tu m'annoncer? Mylord & Fanny ſont-ils la proye de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même ſort? Il voulut envain me diſſimuler ſes propres ſoupçons; j'entrevis ſon embarras, & je lui ordonnai d'être ſincére. Il me répondit, que le péril étoit paſſé pour moi; que les Sauvages avoient pris une autre route, ſur des faux avis qu'il leur avoit donnez; &

que ſi nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne ſeroit plus aſſurément les mêmes : mais que puiſque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me ſuis mêlé, continua t'il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait ſemblant de m'être égaré depuis quelque-tems dans ces lieux, & d'avoir beſoin qu'ils m'apriſſent par où je devois retourner à mon Habitation. Ils m'ont rendu le ſervice que je leur demandois; mais ils ont voulu ſçavoir avant que de me quitter, ſi je n'ai pas rencontré quelques priſonniers qui ſe ſont échapez de leurs mains depuis pluſieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'eſt que ces priſonniers, & je n'ai oſé les preſſer de me l'aprendre, de peur de me rendre ſuſpect : j'ai profité ſeulement de cette ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faiſant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent, du côté opoſé à celui où nous allons. Ils ont pris auſſi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais pour m'exprimer ſincérement, ajouta Iglou, je tremble que les priſonniers dont ils ont parlé, ne ſoient Mylord & ſa ſuite ; car je juge par quelques-unes de leurs réponſes, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voiſins. Ce bon Eſclave m'exhorta là-deſſus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner, & à profiter même de la nuit, qui n'étoit point ſi obſcure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce recit me jetta dans une conſternation inexprimable. Ah ! Iglou, lui dis-je, il n'eſt pas queſtion d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu, ſans être aſſuré de ce que je dois craindre ou eſpérer pour Mylord. Il faut le chercher, duſſai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déja fait, & dis-moi quel conſeil tu peux me donner. Il me confeſſa que ſon embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impoſſible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Mylord eſt encore accompagné de ſes Guides, me dit-il, il y a de l'aparence qu'il aura repris ſon chemin vers la Caroline ; mais s'il n'a perſonne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puiſſe régler nos conjectures ſur ſa route. Tout étoit en effet ſi obſcur & ſi deſeſpérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La ſituation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abſme qui mettoit toutes mes idées en confuſion : car s'il étoit vrai qu'il ſe fût échapé des mains des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pû ſe trouver en fuyant ? Devois-je penſer qu'il eût conſervé ſes voitures, ſa ſuite, ſes proviſions ? Etoit-il même vraiſemblable qu'il eût pû ſauver Fanny & Madame Riding ! Cette derniére réflexion me pénétroit juſqu'au fond de l'ame. O Dieu !

répétois-je à tout inſtant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers ?

Je me perſuadai, après y avoir penſé longtems, que ſi Mylord s'étoit ſauvé avec ſa ſuite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'euſſent pas cherché de ce côté, s'ils n'euſſent eu quelque raiſon de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choiſi ſa route. Et en raiſonnant ſur les meſures qu'il pouvoit avoir priſes pour ſe dérober à leurs pourſuites, il me paroiſſoit qu'il avoit dû penſer d'abord à ſe cacher, plutôt qu'à s'écarter, parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un Païs qu'il ne connoiſſoit point. Ce fut le Ciel, ſans doute, qui m'inſpira ce raiſonnement. Ah ! ce fut le Ciel, & je lui en rends graces encore aujourd'hui : car c'étoit fait, ſans cela, de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux ſur la terre. Dieux ! dans quelle deſcription ſuis-je obligé d'entrer ici ! & comment mes Lecteurs croiront-ils, après l'avoir lûë, qu'il puiſſe me reſter quelque choſe de plus triſte & de plus attendriſſant à leur raconter dans ces Memoires ?

Je fis entrer Iglou dans ma penſée, & nous étans déterminez à ne pas quitter le lieu où nous étions ſans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, & nous viſitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre aparence d'être propre à ſervir de retraite. Vallées, bois, hayes épaiſſes, nous ne laiſſâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieuës. Nous menageâmes ſi peu nos chevaux, que malgré l'ardeur du Soleil qui ſe faiſoit vivement ſentir, nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour; & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que les croyans épuiſez de fatigue, & ne pouvans plus réſiſter nous-même à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyéres aſſez hautes, pour y prendre quelque rafraîchiſſement. Je me couchai ſur l'herbe qui étoit fort épaiſſe, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du ſoin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir ſe courber tout d'un-coup, & venir vers moi en rampant ſur ſes mains. Bon Dieu! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-t-il de nouveau, Iglou; qu'as tu découvert? Il me répondit, qu'il venoit d'apercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyére; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions obſervé la veille, il eſpéroit que nous pourrions non ſeulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux quelque utile éclairciſſement. Il me recommanda de demeurer dans la ſituation où j'étois. Nos chevaux étoient derriére quelques arbres, où il les avoit placez à la fraîcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient eſſuyée ; de ſorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il ſe hâta de ſe dépoüiller de ſes habits, pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point abſent plus d'un quart-d'heure ; au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'oſai me flâter pendant un moment, qu'il m'aportoit d'heureuſes nouvelles, & qu'un Sauvage qui le ſuivoit ſi tranquillement, ne pouvoit être notre ennemi. Hélas ! dois je donner le nom d'heureuſes aux nouvelles qu'il m'aportoit ? Qu'on liſe, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'aprocha de moi avec lui. Il me regarda fixement, ſans que ni l'un ni l'autre prononçât une parole. Enfin il ſe jetta à mon cou, & me ſerrant de toute ſa force : C'eſt lui-même, s'écria-t'il pluſieurs fois, c'eſt M. Cléveland ! Je me dégageai de ſes bras, & ne ſçachant quel jugement je devois porter de ſon action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit ; & puiſque je le reconnoiſſois pour Anglois à ſon langage, par quelle avanture il ſe trouvoit nud dans cette région deſerte. Vous ne me reconnoiſſez pas ? reprit il en verſant des larmes. Ah ! ſuivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminſter qui nous attend à cent pas d'ici : venez reconnoître ſa Fille , Madame Riding , & une partie des Officiers qui les ont ſuivis depuis Roüen , & parmi leſquels vous devez auſſi vous ſouvenir de m'avoir vû. Le cher nom de Mylord Axminſter, celui de ſa Fille & de Madame Riding ; l'aſſurance de n'être qu'à cent pas d'eux , & d'en être déja attendu ; l'amour , l'amitié , la reconnoiſſance ; que ſçai-je ? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant , ſe fit ſentir ſi vivement à mon cœur, que ne pouvant ſoutenir tant d'émotion , je tombai ſans mouvement & ſans connoiſſance. Cependant, mes eſprits ne tardérent point à revenir. J'ouvris les yeux , & conſidérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour M. *Youngſter* , l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche , & de lui tendre les bras , couché encore comme j'étois. Je vous reconnois , lui dis-je d'une voix foible, vous êtes Youngſter , l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher Pere. Ah ! que m'avez-vous dit ? Où le trouverai-je ? Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny ? ajoutai-je en pouvant à peine prononcer ; ne me flâtez-vous pas ? reverrai-je Fanny ? Mon trouble étoit ſi grand , que joint à l'épuiſement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir point encore pris de nourriture , je fus obligé de me faire ſoutenir par Iglou , tandis que M. Youngſter me fit ſa réponſe.

Il me dit, que loin de me flâter, il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un recit horrible à me faire, & d'affreuſes nouvelles à m'annoncer : Que j'en aprendrois mieux toutes les circonſtances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir ſur l'état où je l'allois trouver avec le reſte de ſa ſuite, qui ſe réduiſoit à un fort petit nombre de perſonnes : Qu'ayant été trahi par ſes guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait priſonnier malgré la réſiſtance de ſes gens, dont la plûpart avoient péri en le défendant, il avoit paſſé environ quinze jours dans l'habitation de ſes farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépoüillé non ſeulement de ſon équipage, mais de tous ſes habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui reſtoit : Qu'ils avoient été obligez de ſe faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roſeaux, & de compoſer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de miſérables tuniques de la même matiére, qui ſuffiſoient à peine pour mettre leur pudeur en ſûreté : Que les Sauvages ne les ayans point traité d'ailleurs avec dureté, & ne les ayans pas même gardé avec contrainte, ils avoient jugé à propos, ſuivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour ſe mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des meſures ſi juſtes, que leur évaſion n'avoit point été aperçuë : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation ;

mais qu'ils ne s'en croyoient point fort éloignez, parce qu'ils n'avoient oſé juſqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pû être que fort lente : Que Mylord affectoit de ſupporter ſon malheur avec courage, & de conſoler ceux qui l'accompagnoient : mais qu'il n'étoit que trop aiſé de voir qu'il étoit pénétré juſqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine juſqu'alors de porter lui-même Fanny dans ſes bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refuſé conſtamment de laiſſer ce ſoin à ſes domeſtiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainſi à leur tête : Qu'ils avoient été aſſez heureux pour ſe munir de quelques proviſions en quittans les Sauvages ; mais que n'ayans pû être fort abondantes, il falloit s'attendre à les voir bien-tôt manquer : Enfin, que ſi j'étois aſſez revenu de ma foibleſſe pour être en état de marcher, il alloit me conduire vers Mylord, qui me verroit ſans doute avec plaiſir : Que c'étoit par ſon ordre qu'il étoit venu, pour s'aſſurer ſi c'étoit en effet moi-même qui le cherchois, comme l'Eſclave le lui avoit fait entendre : Qu'il en doutoit encore, non-ſeulement parce qu'Iglou ne pononçoit point exactement mon nom ; mais beaucoup plus à cauſe du peu d'aparence qu'il y avoit que je puſſe me trouver en Amérique, moi qu'on croyoit marié à Roüen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce diſcours avec une conſternation

nation qui me rendoit immobile. Auſſi-tôt que M. Youngſter eut ceſſé de parler, je lui pris la main, que je ſerrai ſans rien répondre; & quoique je me ſentiſſe ſi foible que j'avois toujours beſoin d'être ſoutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'apuyer ſur Iglou. M. Youngſter marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyére. Elle étoit mêlée de quelques arbriſſeaux, ce qui lui donnoit l'aparence d'un petit bois. Je n'aperçus d'abord perſonne, quoique mes regards ſe répandiſſent de tous côtez avec une avidité extrême. Enfin, M. Youngſter m'ayant fait tourner autour d'un buiſſon qui faiſoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyére, je découvris un ſpectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, ſi je n'euſſe été prévenu. J'aperçus Mylord, nud, étendu ſur l'herbe, & la tête apuyée languiſſamment ſur ſa main. Il avoit trois de ſes domeſtiques aſſis auprès de lui, qui ſe levérent en me voyant. Il voulut faire la même choſe; mais le prévenant avec un mouvement tout paſſionné, je me jettai à genoux auprès des ſiens, & je les embraſſai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais ſentie. Ciel! vous en fûtes témoin. Oh! qu'il ſe paſſa en un inſtant d'étranges choſes dans mon ame!

Mylord ne s'opoſa point à cette vive effuſion de ma douleur & de ma tendreſſe; mais il ne me dit rien. Je levai la tête, après l'avoir tenuë ainſi panchée pendant quelques momens, & je tournai mes yeux ſur les ſiens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ſes jouës. Son viſage me parut pâle & défait. Il me regardoit auſſi, ſans rompre le ſilence, comme s'il eût été incertain de la maniére dont il devoit en uſer avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aiſé de connoître la raiſon, me cauſa un mortel redoublement de triſteſſe. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & me refuſerez-vous une legére marque de bonté & de tendreſſe, lorſque je viens la chercher au bout du monde, avec le deſſein d'y mourir à vos pieds? Hélas! que vous ai je fait, & comment tant de reſpect & d'attachement ne ſert-il qu'à m'attirer votre haine? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage: des ſentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aiſément, que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous haïs pas, me dit-il; & je ſuis perſuadé que mon malheur vous cauſe une ſincére compaſſion. Aprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette ſolitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus dans le deſordre où j'étois, que ce qu'il apeloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendreſſe immortelle pour lui & pour ſa fille; que c'en étoit un du deſeſpoir où ſon départ de France m'avoit jetté, & de la réſolution inébranlable où j'étois d'employer mon ſang & ma vie à ſon ſervice. Je lui apris que je n'étois demeuré en France après lui qu'auſſi longtems qu'on m'y avoit arrêté dans une priſon ; que depuis plus de ſix mois, je parcourois les mers & les deſerts de l'Amérique, en cherchant ſes traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver, réſolu de paſſer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai aſſez pour le perſuader de mon innocence, & de l'injuſtice qu'il m'avoit faite de la ſoupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générofité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fuſſe tel qu'il ſouhaitoit, il ne ménagea plus ni ſes ſentimens ni ſes expreſſions. Il m'embraſſa d'un air qui marquoit du tranſport, & il me tint long-tems entre ſes bras, ſans prononcer une parole. O Ciel, s'écria-t'il enfin, vous déployez ſur moi toute votre puiſſance. Vous me faites ſentir toutes les extrêmités de la douleur & de la joïe. Je ſuis le plus infortuné de tous les hommes ; mais Cléveland ne m'a point trahi : il m'aime encore, & vous m'accordez la ſatisfaction de le revoir ! Il recommença alors à me ſerrer contre ſa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arroſant de ſes larmes. J'en verſois auſſi, & ſes careſſes paſſoient juſqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé juſqu'à ce moment,

entre le ſoin de ma juſtification, & la pitié de ſon malheur; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier ſentiment, toute mon attention ſe réunit ſur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut, à l'air triſte & pénétré dont mes regards s'attachoient ſur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement ſi rigoureux. Je reprens quelque eſpérance, ajouta-t'il; vous me conſolerez, mon cher Fils, & votre preſence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront ſans doute avec joye, me dit-il; mais j'apréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de réſiſter à ſes peines & aux miennes. Elle eſt déja d'une foibleſſe qui me fait tout craindre pour ſa vie. Je ne répondis à ce diſcours de Mylord qu'en baiſant ſes mains, avec une ardeur qui lui fit aſſez entendre mes penſées & mes ſentimens. Je comprens que vous ſouhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle ſera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle eſt avec Madame Riding & ſes femmes, je vous conſeille, pour ménager leur modeſtie, d'attendre que la nuit nous améne l'obſcurité. Elles ne ſont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil eſt prêt à ſe coucher. Il fallut me faire cette violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtez, dans l'eſpérance de l'apercevoir. Je crus même avoir remarqué ſa tête qui s'élevoit au-deſſus de l'herbe, & mes regards demeurérent comme fixez vers cet endroit. Ses traits, ſon air, le ſon de ſa voix, tout ſe renouveloit déja dans mon cœur; & tranſporté du plaiſir que j'allois ſentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oubliois ſon infortune & celle de ſon Pere, pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joïe.

Je propoſai néanmoins à Mylord dans cette intervalle, de prendre une partie de mes habits pour ſe couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur uſage. Je n'avois avec moi que le ſeul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau: ayant été obligé de laiſſer mes hardes à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de proviſions: mais j'étois pourvû ſuffiſamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, & il avoit un manteau comme moi; de ſorte que nous pouvions trouver dans notre ſuperflu dequoi couvrir Mylord, & fournir du moins quelques commoditez aux deux Dames. Mon juſte-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refuſa point d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemiſe: il envoya à ſa Fille, ma veſte, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à ſon uſage & celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les ſecours que vous m'offrez. C'eſt à votre Pere & à votre Epouſe que vous rendez ſervice.

Quoique Fanny & Madame Riding duſſent être en état de paroître modeſtement avec les habits que nous leur avions envoyez, Mylord ſouhaita encore que j'attendiſſe à leur parler dans l'obſcurité, pour leur épargner un reſte de confuſion qu'elles ne manqueroient point d'avoir à la premiére vuë. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui reſtoit juſqu'à la nuit, à me raconter toutes les circonſtances de ſon départ de France, & de ſon arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit cauſé à ſa Fille, à Madame Riding, & à lui-même. Il me confeſſa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté ſi bruſquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu; autant par un reſte d'amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans ſon cœur, que par tendreſſe pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joye & de tranquilité depuis qu'elle étoit ſortie de Roüen. Enfin il me demanda quel fond je faiſois ſur mon Eſclave, & ſi nous étions, lui ou moi, aſſez bien inſtruits de la route pour gagner ſûrement quelque habitation Angloiſe ou Eſpagnole? Je répondis aux premiéres parties de ſon diſcours, par de nouvelles marques d'attendriſſement & de reconnoiſſance.

ſance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de ſe repoſer ſur ſa fidélité, & ſur la connoiſſance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui même. Iglou répondit de fort bon ſens à toutes ſes queſtions : mais Mylord, qui ſe croyoit déja fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'aprendre qu'il nous reſtoit à faire environ cent lieuës. Cette nouvelle lui cauſa un violent chagrin. Il demanda avec empreſſement à mon Eſclave, ſi nous avions encore à craindre la rencontre de quelques Sauvages ? Iglou lui dit que cela dépendoit de notre bonne fortune, parceque ces Barbares changeoient ſouvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques unes au long des Montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour ſa Fille ; & comme cet intérêt m'étoit auſſi cher qu'à lui même, je preſſai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous raſſurer contre le péril. Ce bon Eſclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette propoſition : Je ſuis Amériquain, nous dit-il ; de la Nation des Abaquis. C'eſt une Nation douce, & beaucoup plus humaine que la plûpart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle Vallée dont elle eſt en poſſeſſion depuis long-tems, & qui n'eſt guéres plus loin qu'à trente lieuës d'ici. Je m'y rendrai promptement, ſi vous le ſouhaitez, & je vous aménerai de-là une eſcorte ſuffiſante pour vous conduire en ſûreté. Il ajouta, pour inſpirer de la confiance à Mylord, que ſa famille tenoit un des premiers rangs dans ſa Nation; qu'il l'avoit quittée il y avoit cinq ou ſix ans, par le pur deſir de ſatisfaire ſa curioſité en voyageant dans les Colonies de l'Europe; qu'ayant été pris par les Eſpagnols & vendu au Gouverneur de l'Iſle de Cube, il avoit vécu fort doucement dans ſon eſclavage; qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vû Mylord à la Havana au Palais du Gouverneur; enfin, qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à expoſer même ſa vie pour notre ſervice.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raiſon, me demanda encore une fois ſi l'on pouvoit ſe fier à ſes offres juſqu'à un certain point. Je crois, lui dis je, pouvoir vous en répondre preſqu'autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom d'Arpez, qui m'a garanti ſa fidélité, & je l'ai miſe depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut ſçavoir là-deſſus ſi les trente lieuës qu'il y avoit juſqu'à ſon habitation étoient tout-à fait hors de notre route, ſi ſon Peuple étoit auſſi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit aſſuré d'en obtenir du ſecours, & ſi l'on y étoit auſſi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponſes d'Iglou ſatisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit, qu'à le prendre de certains endroits par leſquels nous devions paſſer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à ſe détourner de plus de dix lieuës pour aller à la Vallée des Abaquis ; qu'il étoit ſûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit , non-ſeulement par le crédit de ſa famille, mais encore plus par la joye que toute la Nation auroit de le voir après une abſence de ſix ans ; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les uſages de ce Peuple , & pour leur façon de ſe vêtir, qu'ils étoient nuds à la vérité pendant ſept ou huit mois de l'année , à cauſe de l'exceſſive chaleur ; mais qu'ils ſe couvroient , pendant l'hyver , de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chaſſe.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs , me dit-il , je ne ſçai ſi je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais ſi je croyois votre Eſclave ſincére & ſon raport fidèle , je regarderois ce qu'il vient de m'aprendre , comme un bonheur dans la triſte ſituation où nous ſommes. Outre les périls que nous avons à courir juſqu'à la Caroline , & la longueur du chemin qui m'épouvente , je me ſens une extrême répugnance à me preſenter dans une habitation Angloiſe , avec ce miſérable équipage. Si j'oſois compter ſur les Abaquis , nous tâcherions de gagner tous enſemble leur Vallée , nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres ; & nous faiſans accompagner des plus réſolus , nous ſerions à couvert des inſultes , non-ſeulement des autres Sauvages , mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je penſois de ce projet. Je lui renouvelai les aſſurances que je lui avois données du bon caractére d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reſte à ſa prudence. Il fit aprocher encore une fois cet Eſclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déja entendu, avec de nouvelles circonſtances, il conclut qu'en ſix jours, ou plûtôt en ſix nuits, car c'étoit une ſûreté qu'il vouloit toujours prendre, nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous reſtoit de vivres pouvoit nous ſuffire juſques-là; de ſorte que le deſſein de ce voyage fut regardé comme une réſolution priſe.

Pendant que nous étions dans cet entretien, & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela ſignifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obſcurité n'étoit pas ſi profonde, qu'on ne pût diſtinguer fort bien les objets. J'aperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'aperçus-je! Quel nom donnerai-je aux ſentimens de tendreſſe qu'une vuë ſi chére & ſi ſouhaitée me fit naître? comment exprimerai-je en même-tems la douleur & la compaſſion dont je me ſentis pénétré?

Ses femmes avoient employé aſſez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyez pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nuds. Ses cheveux étoient épars ſur ſes épaules. Elle étoit aſſiſe proche de Madame Riding, & elle avoit la tête apuyée ſur ſes genoux. Comme elle tenoit les yeux fermez, & qu'il ne paroiſſoit pas qu'elle nous eût aperçû : Regardez nous, ma Fille, lui dit Mylord ; c'eſt Cléveland que je vous améne. Elle jetta les yeux ſur moi, & elle les baiſſa auſſi tôt avec un profond ſoupir. Je ſçavois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence ; de ſorte qu'avec les plus violens tranſports dont ont ait jamais été agité, je ne laiſſois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, ſans avoir même la hardieſſe de me jetter à ſes genoux. Son pere, qui jugea aiſément d'où venoit ſon ſilence & ma timidité, la fit lever en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetez à Cléveland. Nous l'avons accuſé injuſtement : il nous a toujours aimé. Elle ſe leva, & je me jettai alors à genoux devant elle avec une action ſi paſſionnée, qu'elle n'eut pas beſoin d'autre interprétation de mes ſentimens. Je voulois baiſer ſes pieds ; elle m'arrêta, & me priant d'une voix baſſe de me lever, je vis qu'elverſoit une abondance de larmes, & qu'elle ſe faiſoit effort pour retenir ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens. Mylord auſſi attendri, que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embraſſer. Ah! Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être ſouffert à ſes genoux! & m'y jettant pour la ſeconde fois, je lui dis que je ne quitterois cette ſituation qu'avec la vie, ſi elle ne reprenoit pas les ſentimens

mens de bonté qu'elle avoit eus pour moi. Soyez ſans inquiétude, me répondit le Vicomte, je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous ſommes tous fort ſatisfaits de nous vous revoir.

Madame Riding m'aſſura la même choſe en m'embraſſant tendrement. Je leur adreſſai à tous trois l'un après l'autre, mille choſes tendres & touchantes ; & Mylord s'étant aſſis & nous faiſant ſigne de l'imiter, je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joye que je n'en aurois eu ſur le premier Trône de l'Univers.

Je ne ſçai comment le cœur peut paſſer ſi ſubitement d'une certaine ſituation, à celle qui lui eſt opoſée : un inſtant produit quelquefois cette étrange viciſſitude. Eſt-ce donc qu'il y a ſi peu de différence entre les mouvemens intérieurs, qui ſont la douceur & la joye ? Ou plûtôt n'eſt-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différens noms ſelon qu'il change d'objet & de cauſe ? Qu'on y faſſe attention : une véritable joye a les mêmes ſymptômes qu'une exceſſive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'uſage de la voix, elle cauſe une délicieuſe langueur, elle attache l'ame à conſidérer la cauſe de ſes émotions ; & de deux hommes tranſportez l'un de joye & l'autre de douleur, je ne ſçai lequel ſouffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le ſentiment dont il joüit. Pour moi, qui n'avois pû retenir mes pleurs à la vûë du triſte état où j'avois trouvé Mylord & ſa fille, je m'aperçus que j'en verſois encore lorſque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur eſtime. J'avois les yeux attachez ſur Fanny: l'obſcurité ne pouvoit me faire perdre un ſeul de ſes regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à ſon pere, les peines mortelles que leurs injuſtes ſoupçons m'avoient cauſées; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection: ils me le promirent de la maniére la plus tendre; & Fanny elle-même, autoriſée par ſon Pere, & touchée des témoignages de ma paſſion, ne ſe refuſa point à mes innocentes careſſes.

Nous paſſâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmans dans la réſolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames ſe ſervirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & ſi attentifs à leur rendre toutes ſortes de ſervices, qu'elles ne ſouffrirent point d'autre incommodité pendant ſept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous paſſions le tems juſqu'au ſoir à nous entretenir de nos avantures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchiſſemens. Il me vint à l'eſprit plus d'une fois de propoſer à Mylord l'accompliſſement de ſes promeſſes, c'eſt-à-dire, l'exécution de mon mariage avec ſa fille. J'en parlai à Fanny. Qui ſçait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réſerve ? Un mal-entendu m'a expoſé au malheur de vous perdre, dans un tems où nous n'aprêhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous ſommes peut-être à la veille de quelque nouvelle diſgrace, qui peut nous ſéparer plus long-tems que jamais. Ah ! s'il falloit vous quitter ſans être à vous ! . . . . Hélas ! repris-je après un moment de réflexion, ſoit après, ſoit avant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus eſpérer que je puiſſe vivre ſans vous. Mais quelle plus douce conſolation pourrois-je ſouhaiter, même en mourant, que de vous apartenir par les liens du mariage ? Chére Fanny, n'y conſentez-vous pas ? Ai-je quelque choſe à combattre dans votre cœur.

Elle me répondit que j'en étois le Maître abſolu ; qu'elle me laiſſoit le ſoin de notre bonheur commun, & qu'elle le ſouhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guéres à l'obtenir, repris je ; & je m'adreſſai ſur le champ à Madame Riding que je priai de faire cette propoſition à Mylord. Elle ne refuſa point de s'en charger ; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point d'aparence, me dit-elle, qu'il conſentît à me donner ſa Fille ſans les cérémonies de l'Egliſe. Cependant, elle fit naître l'occaſion de lui en parler, & elle fut ſurpriſe de lui entendre dire, non-ſeulement qu'il y avoit déja penſé, mais que ſon deſſein étoit de prévenir ma demande, ſi nous pouvions joüir d'un moment de tranquilité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureuſement. Lorſque nous fûmes à une certaine diſtance de la principale Habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât ſeul, pour diſpoſer ſon Peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir ſans crainte & ſans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & ſouviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il ſe jetta à mes pieds avec un tranſport de joye, & il me proteſta que loin de mériter que j'euſſe la moindre défiance de ſa fidélité, il alloit me faire voir non-ſeulement qu'il nous étoit dévoüé entiérement, mais encore, que les Européens ne rendent point juſtice aux Amériquains, en les prenans tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne pas nous cauſer d'impatience par ſa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que ſe voyant ſi proche d'être livré à la diſcrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoiſſois parfaitement mon Eſclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui eſt inſéparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais s'il ſe preſenta d'abord ſeul, ce ne fut que par une précaution ſemblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ſes compatriotes, c'eſt-à-dire, par la crainte de nous cauſer quelque allarme, ſi nous l'euſſions vû trop bien accompagné. Nous entendîmes ſon raport avec empreſſement. Il nous dit d'un air ſatisfait, que nous connoîtrions bientôt s'il étoit conſidéré parmi les ſiens. Il nous prévint ſeulement ſur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bizarres & incommodes; & il nous pria particuliérement de ne pas nous offenſer de la curioſité avec laquelle on s'aprocheroit de nous pour obſerver nos maniéres & notre figure. Il n'avoit point fini ſon diſcours, que nous vîmes ſortir de l'habitation un gros de Sauvages, qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou ſix cens perſonnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous aprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur, que tous les Habitans s'étoient aſſemblez pour venir au-devant de nous. Ils s'avancérent en effet vers le lieu où nous étions. S'étans arrêtez à cinquante pas de diſtance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaiſir d'empêcher toute cette Troupe de s'aprocher, & qu'il ſuffiſoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de perſonnes qui compoſoient ſa ſuite, de garder beaucoup de meſures avec les Sauvages, & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui ſe détachérent du Corps, & qui ſuivirent Iglou. Nous nous tînmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers reſpects, ils le ſaluérent en courbant le corps & en croiſant les bras de mille façons différentes. Ils me firent enſuite les mêmes civilitez, & ils n'en adreſſérent pas moins aux deux Dames. Cette premiére cérémonie ſe paſſa en ſilence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous aſſura en leur nom, qu'ils étoient charmez de nous voir, & qu'il n'y avoit point de ſervices qu'ils ne fuſſent diſpoſez à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre, que nous étions perſuadez de leur générofité & de leur bonne foi, & que c'étoit ſur ce fondement que nous n'avions point apréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur aſſiſtance & leur amitié.

Auſſi-tôt que ces complimens furent finis, & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & ſincére que nous tâchions de répandre dans nos maniéres & ſur nos viſages, ils nous firent des careſſes beaucoup plus familiéres. Ils nous baiſérent pluſieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une aparence d'étonnement, & je crus apercevoir du bon ſens & de la réflexion dans la maniére dont ils ſe communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils ſont bazanez, mais ſans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau eſt une eſpéce de brun foncé, qu'ils aportent preſqu'en naiſſans, & qui ſe ſoutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils ſont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; & quoiqu'il y ait en général quelque choſe de farouche dans leur air & dans leurs regards, on ne ſçauroit dire que ce ſoit férocité, ni que leur air extérieur ſoit capable de cauſer de l'épouvente. La plûpart étoient armez d'arcs & de fléches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traverſoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils euſſent tous à nous obſerver, j'en remarquai deux qui s'attachérent à moi plus particuliérement, & qui me renouveloient à tous momens leurs careſſes. Iglou me fit connoître que l'un étoit ſon pere, & l'autre ſon frere. Il leur avoit déja dit que j'étois ſon Maître, & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a point ordinairement pour un Eſclave; de ſorte qu'ils s'efforçoient à l'envi de me marquer leur reconnoiſſance. Ils conſervérent cette diſpoſition ſi conſtamment, qu'ils ne ſe laſſérent point dans la ſuite de m'en donner ſans ceſſe de nouvelles preuves.

Iglou nous propoſa de nous rendre dans l'Habitation; nous y conſentîmes. A peine l'eut il dit aux autres Sauvages, que ſur un ſigne qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore aprochez, nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il fallut eſſuyer pendant long tems leurs ſalutations & leurs careſſes. Il y avoit parmi eux quelques femmes, qu'Iglou preſenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit ſa ſœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ſes ſervices, & à ſouffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs Epoux, mais elles avoient quelque choſe de plus doux dans le viſage & dans les yeux. Fanni traita avec bonté la ſœur d'Iglou, qui s'apelloit *Rem.* Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles dont nous ne pouvions diſtinguer l'articulation; & comme les marques d'amitié ſe renouveloient ſi ſouvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous ſouhaitions d'être conduits dans quelque lieu où nous puſſions être plus tranquiles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous ſerions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir; mais qu'il falloit donner quelque choſe à l'ardeur de ſon Peuple dont la conduite ſe régloit ordinairement par les premiéres impreſſions. Nous fûmes obligez, pour ſuivre ce conſeil, de ſouffrir qu'on nous portât à l'habitation d'une maniére extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent aſſéoir ſur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour compoſer une eſpéce de banc; & nous faiſans paſſer les bras à droit & à gauche ſur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous tranſportérent dans cette poſture, avec une legéreté ſurprenante, l'eſpace de plus de cinq cens pas qu'il y avoit juſqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs ruës & dans leurs maiſons. Leurs ruës ne ſont nullement pavées; mais le fond en eſt de ſable, ce qui les rend très-incommodes en Eté, à cauſe de la pouſſiére que le moindre vent agite continuellement. Les maiſons ſont compoſées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage, mais en récompenſe elles ſont ſi larges, qu'une ſeule ſuffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en ayent des particuliéres. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joye, pour nous délivrer de la foule du Peuple; & quoique les Chefs y fuſſent entrez avec nous, ils eurent la complaiſance de ſe retirer lorſqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions beſoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un ſi dangereux voyage nous avoient rendu le repos abſolument néceſſaire. Iglou nous fit aporter par quelques Sauvages, qui avoient reçu ordre de nous ſervir, un grand nombre de peaux dont il nous fit compoſer des lits, auſſi conformes qu'il lui fut poſſible aux uſages de l'Europe. Il triomphoit de joye en nous faiſant rendre ces ſervices, qui nous marquoient non ſeulement ſon affection, mais encore l'autorité de ſa famille, & la conſidération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertiſſoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit agréablement nous ſurprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de ſa Nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties, & des meilleurs fruits du païs. Elles nous les ſervirent, ſinon avec magnificence, du moins avec aſſez de propreté pour ne nous laiſſer rien apercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuſer d'en manger quelque choſe, quoique la faim ne fût pas notre beſoin le plus preſſant. Les filles Sauvages danſérent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce ſpectacle fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous ſouhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au ſommeil, nous nous entretînmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort ſatisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vû juſqu'alors de cette Nation, répondoit parfaitement aux promeſſes d'Iglou.

Nous étions du moins aſſurez de pouvoir nous y délaſſer tranquilement pendant quelques jours. Pour l'eſcorte que nous euſſions ſouhaité d'obtenir juſqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fût une propoſition à faire dès les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commencions à voir fort bien qu'il ne lui ſeroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureuſement, reprit Mylord après ces réflexions; & je ne ſçai comment nous pourrons aſſez reconnoître les obligations que nous avons à Cléveland Un diſcours ſi obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes deſirs. J y répondis auſſi-bien de la maniére la plus propre à faire connoître leur ardeur; & Mylord, qui comprit le ſens de ma réponſe, me dit ouvertement, que Fanny ſeroit mon Epouſe quand je voudrois la recevoir Quand je le voudrai! O Dieu! m'écriai-je, peut-il y avoir à preſent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment? Vous allez trop vîte, reprit Mylord; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajoûta-t-il, que nous ſommes ſans Miniſtre: mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma Fille. L'autorité Sacerdotale n'ajoûte rien d'eſſentiel à celle d'un Pere. Mon conſentement & ma bénédiction ſupléeront au défaut des cérémonies de l'Egliſe, & nous le réparerons dans la ſuite par une célébration plus canonique.

Cette aſſurance formelle me mit dans la plus douce ſituation où je me ſois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flâtai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au deſſus de la fortune & de tous les revers. Il eſt vrai que ma joye étoit mêlée de quelque triſteſſe, lorſque je penſois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux miſérables circonſtances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les événemens. Quelle fête! Quelle pompe nuptiale! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare, dépourvu des commoditez les plus néceſſaires à la vie? Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre miſére, n'en fût moins ſenſible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque choſe de ſa tendreſſe & des marques que j'oſois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponſe les confirma. Hélas! me dit-elle, quelle bizarre deſtinée! Quels auſpices pour les ſuites de notre amour & de notre mariage! Elle prononça ces quatre mots en me ſerrant la main, & en laiſſant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un ſi triſte préſage: mais rejettant ce mouvement comme une foibleſſe, je ne penſai qu'à raſſurer Fanny. Notre tendreſſe, lui dis je, & notre conſtance l'emporteront ſur la malignité de notre ſort. Je ne m'allarme de rien, ſi vous m'aimez. Ah ! ſi je vous aime, reprit-elle tendrement ! N'eſt ce pas encore un préſage terrible pour moi que vous en puiſſiez douter ? Non, ajouta t'elle en redoublant ſes larmes, je ne ſerai pas plus heureuſe que ma mere. J'eus beaucoup de peine à diſſiper ſes frayeurs & ſon agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Mylord & Madame Riding la paſſoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des preſſentimens de Fanny, que je la connoiſſois d'un caractére d'eſprit ſolide, & fort ſupérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par raport à elle & à moi, qui dût me cauſer de véritables allarmes, je ne laiſſai pas de paſſer tranquilement une nuit qui devoit être ſuivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les deſirs de mon cœur ſeront demain ſatisfaits, diſois je en m'endormant ; j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en ſerai plus fort contre les coups de la fortune. L'étude de la ſageſſe ſera deſormais ma ſeule occupation ; j'y trouverai toujours aſſez de reſſource pour me défendre contre les maux d'une certaine nature. L'indigence, par exemple, n'aura jamais le pouvoir de me cauſer un moment de chagrin. Si je ſuis foible par quelque endroit, c'eſt par le cœur ; & c'eſt heureuſement de ce côté-là que je ſerai le moins expoſé, puiſque j'épouſe demain Fanny, & que rien dorénavant ne ſera capable de me ſéparer d'elle, non plus que de Mylord & de Madame Riding. Le ſommeil me prit dans ces penſées, & je ne me réveillai le lendemain que pour le reprendre avec un renouvellement de joye & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la concluſion ſi prochaine de mon mariage, ſe donna beaucoup de mouvement ſans m'en avertir, pour engager ſes compatriotes à la célébrer d'une maniére éclatânte. Je paſſe ſur cette Fête ridicule que nous fûmes obligez de ſouffrir par des vuës d'intérêt. Nous n'y conſidérâmes que l'utilité dont notre complaiſance nous pouvoit être, pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un feſtin qui nous fut offert par les principaux, & conſentir à prendre place à table avec eux. Mylord ſe fit même un plaiſir de nous faire obſerver leurs cérémonies Il en laiſſa la direction au pere d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'Aſſemblée. Auſſi-tôt que ce ſouper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois aſſis, pendant que ſa fille prenoit auſſi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maiſon, & tous les aſſiſtans formérent un cercle autour de nous. Rem, ſœur d'Iglou, me preſenta une eſpéce de corde, compoſée d'écorce d'arbre, elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçuſſe pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit ſerrer fortement les nœuds. Enſuite offrant à Fanny le bout de la même corde qui étoit fort longue, elle l'aida à me la paſſer auſſi autour du corps, & à me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainſi l'un à l'autre à la diſtance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'aprochérent alors ſucceſſivement, & feignirent l'un aprés l'autre d'employer toute leur adreſſe pour deſſerrer nos nœuds. A meſure que chacun d'eux ſe retiroit, il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles, que ſon entrepriſe n'avoit pû réuſſir. Lorſqu'ils eurent tâché de nous délier par adreſſe, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'aïant pas eu plus de ſuccès que la premiére, le pere d'Iglou & ſa fille nous conduiſirent auprès de Mylord, & ils lui dirent, comme nous l'aprîmes enſuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé ſa fille liée comme il la voyoit, qu'ils s'étoient efforcez inutilement de la mettre en liberté, & que c'étoit à lui à tenter s'il réüſſiroit plus heureuſement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jetter pour toute réponſe autour de ſa fille & de moi; il nous lia ainſi étroitement l'un avec l'autre, & outre les nœuds qu'il fit à ſa propre corde, il en ajouta quelques uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignérent leur aplaudiſſement par de grands cris. L'un d'entr'eux dit alors en levant la voix, que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étans trouvez inutiles, & le pere lui-même ayant contribué à ſerrer nos liens, il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre; que nous n'avions à nous plaindre de perſonne, puiſque nous nous en tenions chargez volontairement; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit inſpiré cette envie; qu'il beniroit notre union, & que nous devions lui promettre par reconnoiſſance de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoiſſent point d'autre Divinité. Il eût fallu, pour achever notre mariage ſelon leurs coutumes, prendre cet Aſtre à témoin de la conſtance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de Religion, je choiſis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en preſence du Ciel & de ſon Pere; & elle fit en même tems la même choſe à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui même ſes expreſſions. Il nous fit ajouter à ce ſerment, la promeſſe de nous preſenter aux pieds des Autels auſſitôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Miniſtre; & il nous donna enſuite la ſienne avec les plus vives marques de tendreſſe & de ſatisfaction. Je me jettai à ſes genoux, dans un tranſport de joïe & de reconnoiſſance. J'y demeurai quelque tems, ſans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroiſſoit un ſonge. Je me demandai mille fois, ſi j'étois encore ce malheureux Cléveland, accoutumé à ſouffrir &

à ſe plaindre ; & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir ſouffert pendant quelques momens les careſſes & les félicitations bizarres des Sauvages , nous retournâmes à notre cabane. Mylord , qui avoit été fort content du zèle de ces barbares , changea la réſolution qu'il avoit priſe de ne leur pas propoſer ſi tôt de nous accorder une eſcorte. Il crut au contraire que ce ſeroit dans la premiére ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce ſecours ; & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle maniére il leur feroit cette propoſition. Je leur laiſſai ce ſoin, tandis que j'étois occupé avec ma chére Epouſe à ſatisfaire mon amour & le ſien.

J'étois tendre & paſſionné , & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant, croira-t'on que dans une nuit toute conſacrée à la joie & aux douceurs de l'amour , la triſteſſe & la douleur me firent encore ſentir leur amertume ? Etrange caprice du ſort , qui ne m'a jamais laiſſé goûter de plaiſir ſans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n'aurois pû me former même l'idée d'une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ſes plus tendres careſſes , je m'aperçus qu'elle pouſſoit des ſoupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquile. Je lui en fis des reproches , auſquels elle ne put répondre ſi bien , qu'elle ne me laiſſât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accuſé ſon indifférence , ſi j'euſſe pu douter de ſon amour : mais j'en avois des preuves, que rien n'étoit capable de me rendre ſuſpectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laiſſé découvrir quelque choſe de ſon trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ſes ſoupirs. Je la preſſai envain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle ſe plaignit à ſon tour de l'injure que je faiſois à ſa tendreſſe, elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en ſubſiſtérent pas moins, & je ſentis trop bien qu'il manquoit quelque choſe à ſa félicité, & par conſéquent à la mienne.

N'anticipons point ſur cette nouvelle ſource de peines. Quoique je n'en aye guéres eſſuyé de plus ſenſibles, elles ont été précédées par un ſi grand nombre d'autres infortunes, qu'en ſuivant ſimplement l'ordre des événemens de ma vie, j'aurois toujours de quoi ſoutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles aſſurances que je reçus de l'affection de Fanny furent ſi perſuaſives, que les joignant aux preuves paſſées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment ſans lui faire injuſtice. Ainſi je conclus à n'attribuer les marques de ſa triſteſſe qu'à la mauvaiſe ſituation de notre fortune, & à mille incommoditez que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de reſſentir. Je ſçavois d'ailleurs, que le fond de ſon humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heureuſe ;

reuſe ; loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractére, je le goûtois extrêmement, parce qu'il diſpoſe toujours un cœurs à la tendreſſe & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire ſouvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un myſtére de ſes peines ; puiſqu'elle étoit bien aſſurée que ma vie même ne ſeroit jamais épargnée pour les diſſiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laiſſer rien appercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous aprîmes le matin qu'Iglou avoit choiſi ce jour là pour propoſer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raiſons qui puſſent nous empêcher de l'eſpérer, de ſorte que nous comptions ſur d'heureuſes nouvelles à ſon retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que ſa commiſſion n'eut point réuſſi. Je me ſuis hâté de venir ſeul, dit-il triſtement à Mylord, pour vous prévenir ſur le ſujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos deſirs, & l'intention où vous êtes de vous rendre inceſſamment à la Caroline. Ils ont paru affligez de votre réſolution, qui les privera ſi-tôt du plaiſir de vous voir. Cependant, lorſque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent néceſſairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y conſentent, ils ſe ſont accordez tous d'une voix à vous laiſſer la liberté que vous deſirez. Pour l'eſcorte, elle vous ſera accordée, auſſi nombreuſe que vous la demanderez, & le deſir d'en être eſt déja ſi répandu, que chacun ſollicite avec empreſſement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureuſement finie, continua Iglou; & je me diſpoſois à revenir pour vous en rendre compte, lorſqu'un des plus anciens de la troupe a fait une propoſition qui va vous cauſer beaucoup de chagrin. C'eſt de vous laiſſer partir, à la vérité; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtreſſe. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce deſſein, ajouta-t'il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joye & d'aplaudiſſement. Je me ſuis efforcé en vain de le faire changer, en leur repreſentant que vous feriez difficulté d'y conſentir. Ils ne m'ont point écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce recit nous cauſa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagez dans cet embarras, & de lui demander où étoit ſa bonne foi & celle de ſes compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient ſa ſincérité & ſon deſeſpoir. Les Sauvages ne tardérent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou; & ſans attendre ſa réponſe, ils nous environnérent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joye qu'ils avoient de nous conſerver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'aprochant de Mylord, je l'embraſſai, & je le ſerrai de mes bras en tâchant de leur faire entendre par mes ſignes que je ne voulois point me ſéparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir ou à les perſuader. Il ne parut point qu'ils fiſſent même attention à la force de nos raiſons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui danſoient autour de nous, & qui nous baiſoient affectueuſement au front & à la poitrine. Mylord voyant bien qu'il ſeroit difficile de les faire changer de penſée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer ſur leur priére. Ils ſe retirérent, ſur quelques inſtances que nous leur fimes de nous laiſſer ſeuls.

Il ſeroit difficile de ſe repreſenter notre incertitude & notre affliction. Nous tînmes conſeil ſur cet étrange événement. Il ne ſembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre : car, abandonner Mylord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une choſe à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confeſſoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guéres d'une réſolution qu'ils avoient une fois priſe avec tant de joye & d'unanimité ; & que ce n'étoit ni par raiſonnemens, ni par priéres qu'il falloit eſpérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me diſoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité abſoluë dans la Nation : vous les gouvernerez.

Cette maniére de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, s'il n'agiſſoit point de concert avec ſes compatriotes. Mais nous rendîmes plus de juſtice à ſa bonne foi, lorſque nous le vîmes prêt à ſuivre la réſolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober ſecrettement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline, au riſque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma diſpoſition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous apréhendions de ne pouvoir nous fournir aiſément. Iglou promit d'y employer toute ſon adreſſe. Ce projet nous rendit plus tranquiles. Mais il nous fut aiſé de remarquer dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre deſſein, & qu'ils nous obſervoient. Nous aprîmes d'Iglou quelque-tems après, qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour ſur nos démarches, & que ſous prétexte de nous rendre ſervice, ils demeureroient ſans ceſſe dans la Cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle cauſa tant de chagrin & d'impatience à Mylord, que ſi le petit nombre de domeſtiques qui lui reſtoit n'eût point été nud & ſans armes, il eût penſé à nous ouvrir un paſſage par la force. Mais j'étois le ſeul qui eût une épée & deux piſtolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut preſque ſans reméde, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconſolable. Outre l'ennui du ſéjour & les incommoditez de notre ſituation, il faiſoit réfléxion à tous momens, que cette eſpéce de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette penſée. Il employa un mois tout entier à méditer ſur notre fuite, ou à ſolliciter les Sauvages ſur tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le ſeconda de tout ſon zèle. Enfin, ne voyant nulle aparence de réuſſir, & prévoyant bien que les difficultez ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous voir ſeroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je ſuis réſolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque-tems, & d'accepter l'Eſcorte des Sauvages ſous la conduite d'Iglou. Je vous laiſſerai tous mes domeſtiques. Mon abſence ne ſera point de longue durée. Si je réuſſis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir aſſez fort pour vous tirer de cette priſon : ſi mes entrepriſes ne tournent point heureuſement, vous me reverrez bien-tôt ici pour la partager avec vous.

Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'eſt par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils ſont d'un caractére fort humain. Je vais vous les attacher encore plus en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faiſant valoir cette preuve de mon eſtime & de ma confiance. Conduiſez-vous doucement avec eux; entrez dans leurs maniéres & dans leurs uſages: ils continuëront de vous reſpecter comme ils ont fait juſqu'aujourd'hui. Et plus j'y penſe, ajouta-t-il, plus je trouve de quoi me conſoler de la néceſſité où je ſuis de vous laiſſer ici ſans moi: vous y ſerez plus en ſûreté que ſi vous me ſuiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opoſer au raiſonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny; car j'étois perſuadé par la connoiſſance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à apréhender parmi eux, & je concevois bien qu'à la réſerve de certaines incommoditez, elle auroit moins à ſouffrir chez les Abaquis que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu ſuivre, & mon Epouſe que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, ſans ſçavoir ce que j'ai à eſpérer pour le ſuccès de vos deſſeins, ni même pour la ſûreté de votre vie? Vous allez vous expoſer à mille dangers que je ne partagerai pas.

Nous ne ſerons pas même informez des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons nous mener dans les allarmes où nous ſommes continuellement! Et ſans parler de nos propres peines, comment voulez-vous que Fanny ſe conſole de votre abſence? Il me répondit, que nous l'aurions preſent ſans ceſſe, elle dans moi, & moi dans elle; que nous faiſions tous deux la meilleure partie de lui-même; & que nous ne devions point douter par conſéquent qu'il ne nous ramenât l'autre auſſi promptement qu'il lui ſeroit poſſible, pour la rejoindre à celle qu'il laiſſoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même abſolument de ne rien opoſer davantage à ſa réſolution, & il chargea Iglou preſqu'auſſi-tôt de demander l'eſcorte aux Sauvages.

Sa demande & la promeſſe de nous laiſſer dans l'habitation, furent reçuës de ces Barbares avec une joye incroyable. Ils laiſſérent à Mylord le choix des ſujets & du nombre. Cent hommes lui parurent ſuffire. Il ſe repoſa ſur Iglou du ſoin de les choiſir, & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit néceſſaire à ſes gens pour préparer leurs armes & leurs proviſions, il ne tarda point à partir auſſi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus preſſantes inſtances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ſes Domeſtiques. Il nous laiſſa Youngſter, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient ſuivi depuis Roüen. Ses adieux, & la maniére touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre ſûreté, nous pénétrérent juſqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher Pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas! que ne me fut il permis de le ſuivre! J'aurois répandu tout mon ſang pour le défendre. J'aurois attiré ſur moi ſeul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie, & ç'eût été la plus legére de toutes les pertes que j'étois deſtiné à ſouffrir.

Cependant, je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chére. Fanny, dis-je à mon épouſe, lorſque je me trouvai ſeul avec elle & Madame Riding, c'eſt à préſent que nous allons éprouver ſi l'amour ſuffit pour rendre deux cœurs tranquiles & heureux. Nous n'avons plus d'autre reſſource. Madame Riding aura les conſolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire : Ah! ſi j'étois du moins bien aſſurée que vous m'aimez! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait ſigne des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai ſur le champ de repartir avec ma tendreſſe ordinaire, qu'elle ne devoit pas ſe plaindre de ſon ſort, ſi elle pouvoit être heureuſe par la poſſeſſion d'un bien dont elle avoit une ſi parfaite aſſurance. Mais quelque éloigné que je fuſſe de ſoupçonner le moindre myſtére dans ſon expreſſion, je ne laiſſai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander ſi elle comprenoit quelque choſe aux doutes de Fanny? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une flâteuſe réponſe ; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans ſon air & dans le tour de ſes paroles une aparence de contrainte, qui eût été capable de m'allarmer ſi j'euſſe eu l'eſprit tourné naturellement aux ſoupçons. Mais n'en pouvant former de raiſonnables, je ne témoignai point d'empreſſement pour être mieux éclairci.

Je remarquai ainſi, à chaque occaſion, les ſeules lumiéres que j'aye jamais euës ſur un des plus terribles événemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle : mais avec ces qualitez qui la rendoient capable d'une grande paſſion, il lui en manquoit une eſſentielle pour être heureuſe du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au ſien. Ainſi, nous étions deſtinez tous deux, elle à me rendre malheureux ſans le vouloir, & moi à l'être ſans le mériter.

L'affection des Sauvages devint ſi vive lorſqu'ils ſe crurent aſſurez que c'étoit volontairement que nous conſentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupérent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier ſoin fut d'aporter à l'envie dans notre Cabane tout ce qui pouvoit ſervir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même de nos chambres furent couvertes de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroiſſoit nous incommoder, ils tranſplantérent quelques arbres d'une groſſeur conſidérable, dont ils environnérent notre maiſon pour nous fournir de l'ombre ; & voyans que nous n'étions pas diſpoſez à ſuivre leur façon de ſe vêtir, ou plûtôt à nous tenir preſque nuds comme eux, ils nous firent preſent d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous compoſâmes des habits fort commodes. Rem, ſœur d'Iglou, étoit ſans ceſſe auprès de mon Epouſe. Son Frere lui avoit recommandé à ſon départ de ne pas s'en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile, de ſorte qu'elle aprit en peu de tems aſſez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis auſſi une occupation d'aprendre la Langue des Abaquis, j'y réüſſis plus promptement que je ne l'avois eſpéré. Cette connoiſſance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plûtôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur Langue, que j'eus peine dans la ſuite à me procurer un moment de ſolitude & de liberté. Ils s'empreſſoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroiſſoit extrême, lorſqu'ils entendoient ſortir de ma bouche quelque choſe qui s'accordoit avec leurs idées, ou qui leur en faiſoit naître de nouvelles. Ils ſe regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai

nai quelques conſeils, dont ils ſe trouvérent ſi bien, qu'ils s'accoutumérent peu-à-peu à ne rien entreprendre ſans me conſulter. J'étois de toutes leurs Aſſemblées; & quelque peu de goût que j'euſſe pour leurs divertiſſemens, il falloit en être auſſi: on m'y faiſoit toujours prendre la premiére place. Enfin, je reconnus aiſément que mon crédit ne feroit qu'augmenter ſans ceſſe, avec ma facilité à m'exprimer; & qu'il ne me ſeroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point aſſurément mon ambition. Cependant, deux mois s'étant déja écoulez depuis le départ de Mylord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ſes nouvelles, ne me permettant point de vivre tranquile, je réſolus de mettre la diſpoſition des Abaquis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette réſolution & mes motifs. Elle en aprouva un, qui étoit l'envie d'acquérir aſſez d'empire ſur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord, ou du moins ce qui étoit néceſſaire pour nous éclaircir du ſort de ſon voyage. Pour le ſecond, qui venoit de ma tendreſſe pour cette chére Epouſe, & qui n'étoit que le deſſein de m'aſſurer de plus en plus contre l'inconſtance des Sauvages, elle eût ſouhaité, me dit elle, que j'euſſe pris une voye propre ſeulement à les ſoutenir dans les ſentimens qu'ils avoient eus pour nous juſqu'alors, mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juſte ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous ſeroit jamais facile de ſortir de leurs mains, & les difficultez ne pouvoient manquer de croître à meſure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny, que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter ſur l'utilité preſente dont mon autorité ſeroit infailliblement pour Mylord ; qu'en devenant, s'il étoit poſſible, le principal Chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre ſervice non-ſeulement à ſon Pere, mais peut-être même au Roi Charles ; que cette Nation étoit nombreuſe & réſoluë ; que ſi je réüſſiſſois à la rendre capable de diſcipline, je ne doutois point que je n'en puſſe former un Corps conſidérable, & me faire craindre peut être en Amérique en me mettant à leur tête : qu'il étoit ſûr du moins que nous n'avions point à choiſir d'autre voye pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à ſon ſecours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiſer à Fanny, j'avois une forte raiſon de lui faire ſçavoir mes deſſeins. Je m'étois aperçu qu'un Sauvage des plus accréditez de la Nation, & dont le ſuffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques,

bliques, s'aprivoiſoit extrêmement auprès d'elle. On croira ſans peine que ce n'étoit point la jalouſie qui m'avoit rendu ſi clairvoyant : mais j'étois perſuadé que ſi ce bon Abaqui, qui ſe nommoit *Moou*, entreprenoit d'inſpirer aux autres de me choiſir pour leur Chef, il obtiendroit leur conſentement ſans opoſition. J'avois déja ſondé le vieil Iglou qui étoit auſſi fort conſidéré dans la Nation, & je lui avois trouvé un dévouëment ſans réſerve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à Moou, de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumiéres que j'avois aportées de l'Europe. Elle exécuta ſi bien cette commiſſion, que Moou entra tout-d'un coup dans toutes nos vuës, & ne ſe donna point un moment de repos juſqu'à ce qu'il eût inſpiré les mêmes ſentimens à ſes Compagnons. Il rendit compte du ſuccès de ſes ſoins à mon Epouſe ; & pour ſe faire aparemment un mérite de ſon zèle, il parut deux jours après à notre porte, ſans nous avoir averti de ſon deſſein, accompagné de la plus grande partie des Habitans qui prononçoient mon nom avec de grands cris, & qui me priérent par ſa bouche de me charger du Gouvernement de la Nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette propoſition. Elle ſervit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portérent ſi loin, qu'ils euſſent employé infailliblement la contrainte, ſi je n'euſſe élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoûtai néanmoins, que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la Nation heureuſe & floriſſante, il me paroît juſte qu'on s'engage auſſi par un Serment ſolemnel à me reſpecter & à m'obéïr. On ne me répondit que par des acclamations qui marquoient le conſentement. Je promis alors ſans réſerve, d'employer toutes mes lumiéres & tous mes ſoins à l'établiſſement d'un Gouvernement ſage, qui diſtingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'Aſſemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma Cabane, pour conférer ſur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle ſoit abſoluë. Je n'exigerai jamais rien, ajoûtai-je, dont je ne vous faſſe connoître la juſtice : mais il faut que mes réglemens ſoient ſuivis avec exactitude. Je leur demandai là-deſſus quelle étoit la forme de leurs Sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéïſſance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puiſſante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fuſſent jamais tentez de ſe parjurer après l'avoir atteſté; qu'ils apréhenderoient trop le ſort de quelques-uns de leurs Peres, que le Soleil avoit puni avec un extrême rigueur pour avoir violé leurs ſermens. Ils me racontérent enſuite diverſes hiſtoires, pleines d'abſurditez & de contradictions telles que l'impoſture les invente & que la ſuperſtion les fait croire dans toutes les fauſſes Religions. Il n'étoit pas queſtion de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages conſidérables de leur ſimplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la ſuite des idées plus juſtes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voiſins quelque Peuple auſſi docile & auſſi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir ſous mon Gouvernement à la Nation des Abaquis, pour compoſer ainſi un Etat plus nombreux, & plus propre par conſéquent à recevoir une forme ſolide & durable. J'étois déja informé que le nombre des Abaquis ne paſſoit pas ſix mille, en y comptant même pluſieurs petites Habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas ſituées à une longue diſtance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent, qu'ils n'avoient point d'autres Voiſins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un Peuple ſi féroce & ſi cruel, qu'il ne falloit en attendre que des hoſtilitez & des inſultes, qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarez des Abaquis, par cette ſeule raiſon, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il ſe paſſoit peu d'années ſans quelque combat ſanglant, qui affoibliſſoit l'une ou l'autre Nation; que les derniers avantages ayans été remportez par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient eſſuyé des pertes ſi conſidérables qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'ils puſſent ſe remettre de long tems; mais que ceux qui étoient échapez au carnage, ne reſpirans que la vengeance, attendoient ſans doute impatiemment que leurs forces fuſſent rétablies pour recommencer la Guerre.

Cette réponſe me donna occaſion de demander à mes Abaquis, comment il ſe pouvoit faire que leur Nation fût ſi peu nombreuſe, auſſi-bien que la plûpart de celles qui habitent cette vaſte partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déja faite pluſieurs fois avec étonnement; car j'avois peine à concevoir qu'un Peuple ſain & vigoureux, qui habitoit depuis long-tems une Vallée dont l'air & les fruits étoient excélens, ſe fût ſi peu multiplié qu'on y pût compter à peine cinq ou ſix mille perſonnes. Ils me ſatisfirent par deux raiſons. L'une étoit la guerre preſque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs Voiſins, & qui ne finiſſoit ordinairement que par l'extinction preſqu'entiére de l'une des deux Nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi ſiécle aux vaincus pour réparer leurs pertes. J'ai apris dans la ſuite qu'il en eſt de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en ſecond lieu, que c'étoit une eſpéce de loi parmi eux, de ne pas s'étendre au delà des bornes de leur Vallée, parce que tous les environs étoient ſablonneux & ſtériles; de ſorte que s'il arrivoit que leur jeuneſſe devint trop nombreuſe, & que la Nation ſe multipliât exceſſivement, ils ſe déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyans chercher au loin quelque nouvelle Contrée propre à former un autre habitation.

J'employai ainſi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclairciſſemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les interreſſai même particuliérement au ſoutien de mes entrepriſes, en leur promettant de les conſulter ſouvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occaſions mon eſtime & ma confiance. Je diſtinguai ſur-tout Moou & le vieil Iglou. Ce fut à eux que je donnai le ſoin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le ſens fort droit, & j'avois remarqué pluſieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'eſt pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que ſon Fils avoit pour moi, & la priére qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zèlé pour mon ſervice. Je réſolus de le tenir ſans ceſſe auprès de moi, & de lui laiſſer, comme à une eſpéce de premier Miniſtre, le ſoin de quantité de choſes que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractére moins paiſible &

moins judicieux, je me propoſai de l'employer d'une autre maniére, qui ſeroit conforme à ſes inclinations. Je lui devois quelque diſtinction, non ſeulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit aſſez conſidéré & aſſez entreprenant pour ſe faire craindre ſi je l'euſſe négligé, & pour me rendre des ſervices conſidérables ſi je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma perſonne.

Ayant paſſé le reſte du tems à méditer ſeul ſur l'ordre que je voulois établir dans la Nation, je me rendis le lendemain au lieu de l'Aſſemblée, qui étoit une vaſte Prairie à quelque diſtance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant, l'inclination qu'ont tous les hommes à flâter ce qu'ils regardent comme ſupérieur à eux. Ce n'étoit point à des vuës d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empreſſement des Sauvages à s'aprocher de moi, & les efforts qu'ils faiſoient pour me plaire. Ne connoiſſant point les honneurs & les richeſſes, ils n'en avoient ni l'eſpérance ni le deſir. C'étoit donc dans ces Barbares un mouvement naturel, cauſé par cette ſeule idée, qu'ils alloient me voir élevé au-deſſus d'eux, & dans un degré de Grandeur qu'ils commençoient à craindre & à reſpecter, quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaiſance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la ſoumiſſion & à la dépendance, un caractére marqué de la puiſſance

d'un

d'un Souverain Etre, qui les a faits tels qu'ils ſont, & qui les avertit par-là, non-ſeulement qu'ils ont un Auteur & un Maître, mais encore que c'eſt vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers reſpects & leurs principales adorations.

L'Aſſemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris juſqu'au Ciel en me voyant paroître. Moou & le vieil Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être aperçu de tout le monde. J'avois conſenti en partant de chez moi de me laiſſer couvrir la tête de plumes. Je portois l'Arc ſur l'épaule, le carquois au côté; & comme je devois être vû pour la premiére fois d'un grand nombre d'Abaquis, & d'autres petits Peuples qui ne faiſoient, comme j'ai dit, qu'un même Corps avec eux, & qui étoient venus auſſi de leurs Habitations pour la cérémonie du Serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inſpirer l'opinion que je voulois qu'ils euſſent de moi. Les cris ceſſérent auſſi-tôt que j'eus fait entendre par quelques ſignes que j'avois deſſein de parler. Ma Harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'expoſai la propoſition qu'on m'avoit faite de me charger du ſoin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois euë à y conſentir, & les inſtances preſſantes par leſquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu ſi difficile à vaincre; je ſouhaitois

haitois ſincérement leur bien : je voulois les rendre heureux, paiſibles, les faire craindre & reſpecter des Rouintons leurs Ennemis ; mais j'apréhendois qu'étans accoutumez à ne dépendre de perſonne, ils ne ſe portaſſent point volontiers à l'obéïſſance : je ne pouvois me réſoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontez ; & je craignois de les expoſer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je raportai là-deſſus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit apris des terribles effets de la colére du Soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonſtances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut poſſible au ton de ma voix, à mes geſtes & à mes regards. Mon principal deſſein étoit de leur faire regarder le ſerment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'aſſurer d'eux ; & j'étois perſuadé, par ce qu'on m'avoit dit la veille, que c'étoit le ſeul moyen de les rendre capables de diſcipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient diſpoſez à jurer de m'obéïr, c'eſt-à dire, à s'expoſer aux plus affreux châtimens, s'il leur arrivoit de manquer de reſpect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force ſur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre, que j'apréhendai en finiſſant mon diſcours que l'impreſſion n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'Aſſemblée demeura quelque tems en ſilence, comme ſi elle eût été ſuſpenduë entre le deſir & la frayeur. Cependant ayant renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignérent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis ſigne alors à Iglou & aux Principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dreſſer quelque Autel, & accompagner leur ſerment de quelques pratiques idolâtres & ſuperſtitieuſes ; mais je remarquai, avec joye, que rien n'étoit plus ſimple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni apareil de Religion. Tout conſiſtoit à le reconnoître pour leur Divinité, & chacun étoit libre de l'honorer à ſa maniére, ſans s'aſſujettir à aucune méthode, & ſans s'aſſembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conſéquent nulle formule particuliére de ſerment ; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je ſouhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'aprochérent de moi, & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour ſans bruit & ſans confuſion. J'admirai leur modeſtie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur reſpect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même me ſilence. Je jugeai plus avantageuſement que jamais du caractére d'un Peuple ſi religieux, & je ne doutai point que je ne puſſe réuſſir à le civiliſer & à le gouverner heureuſement.

Ce qui me perſuada encore plus que leur retenuë pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de religion, fut le bruit qui ſuccéda à leur ſilence auſſi-tôt qu'elle fut achevée. Il me ſeroit difficile d'exprimer leurs tranſports & les marques de leur joye. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler comme je me l'étois propoſé. Je fus reconduit à l'Habitation avec tant de tumulte & des témoignages ſi extraordinaires d'affection, que le premier uſage que je fus obligé de faire de mon autorité, fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma Cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon abſence avoit cauſé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux Sujets qu'ils me laiſſaſſent prendre un peu de repos.

Youngſter me conſeilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choiſir avec la direction d'Iglou, un certain nombre de Sauvages ſûrs & fidèles, qui me ſerviſſent comme de Garde, & qui fuſſent employez à faire exécuter mes volontez. Je n'aprouvai point ce conſeil. Je n'ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le premier, eſt de me rendre utile à Mylord, & s'il eſt poſſible, aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes puſſent me rendre ce premier but plus facile. L'autre, eſt de m'employer, autant que le premier me le permettra, à civiliſer ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténèbres de l'Idolâtrie, & à leur faire goûter quelque idée de Morale & de Diſcipline ; je n'aperçois point encore comment des Gardes pouvoient ſervir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngſter, je ne prétens point ici à l'Empire, & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le ſouhaite avec les Abaquis, ce ne ſera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai ſentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais ſi j'ai beſoin de votre conſeil ſur quelque choſe, ajoutai-je, c'eſt ſur les moyens de rendre inceſſamment ſervice à Mylord, & de nous aſſurer en premier lieu de ce qu'il eſt devenu. Prenons là-deſſus de juſtes meſures avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raiſonnâmes long-tems ſur cette importante matiére. Madame Riding & mon Epouſe, qui étoient de notre entretien, me communiquérent auſſi leurs penſées. Youngſter s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline ; mais il ignoroit abſolument le chemin, il n'y avoit point d'aparence qu'il le pût trouver ſans guide. Je m'étois déja informé avec ſoin, s'il y avoit quelqu'un dans l'Habitation qui en fût mieux inſtruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guéres de leur Vallée, & les longs voyages de mon Eſclave Iglou étoient regardez comme une choſe ſans exemple parmi eux. Il ſembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire ſortir d'embarras. J'avois quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, & j'en pouvois tirer quelque ſecours pour reconnoître notre ſituation à l'égard de la Caroline ; mais la pratique de ces régles eſt toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les Corps céleſtes & les cercles & les lignes qui répondent ſur la Terre, ne peuvent être connuës que d'une maniére fort générale ; & dans des lieux auſſi vaſtes & auſſi deſerts que les Campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de cauſer un égarement conſidérable. Cependant, ne voyant point de voye plus ſure, je réſolus enfin de prendre cinq ou ſix Sauvages des plus vigoureux & des plus hardis, de les flâter par toutes les aparences qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la Mer, au riſque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raiſonnement. Quoiqu'il ne fût point naturel d'eſpérer qu'ils allaſſent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisît. Mais en ſupoſant qu'ils s'écartaſſent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançans toujours vers la Mer ſuivant les directions que je voulois leur donner, ils puſſent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Preſqu'Iſle de Tegeſtes, s'ils prenoient trop ſur la droite. Or dans l'une ou l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois deſſein de leur confier une lettre, écrite en trois Langues différentes, c'eſt à-dire, en Anglois, en François & en Eſpagnol, ces trois Nations étans les ſeules qui ayent des Etabliſſemens ſur cette Côte d'immenſe étenduë. Ma lettre devoit contenir une priére honnête par laquelle j'interreſſois ceux à qui elle ſeroit preſentée, à traiter favorablement mes Envoyez, & à m'inſtruire par un mot de réponſe de ce qu'ils pourroient avoir apris touchant la perſonne de Mylord, & le ſuccès de ſon entrepriſe. Ce plan me parut d'autant plus poſſible, qu'il ne me ſembloit pas que depuis la Vallée des Abaquis juſqu'à la Mer, il dût y avoir beaucoup plus de cent lieuës. J'en jugeois par l'eſpace que j'avois traverſé depuis Ryſwey juſqu'à Powhatan, & depuis cette derniére Ville juſqu'au lieu où nous étions.

Youngſter, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, inſiſtoit à vouloir accompagner les ſix Sauvages : mais ne voyant point qu'il pût ſervir à faire réuſſir plus heureuſement leur commiſſion, & preſſentant qu'il naîtroit des occaſions où ſon ſecours ſeroit néceſſaire à Fanny, j'exigeai abſolument qu'il demeurât auprès d'elle. Auſſi-tôt que je fus fixé à cette réſolution, je fis apeler Iglou, à qui j'ordonnai de me choiſir ſix de ſes plus braves & de ſes plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adreſſe pour échauffer leur zèle & leur courage Ils s'eſtimérent ſi honorez de ma confiance, qu'ils me parurent diſpoſez à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner des inſtructions néceſſaires pour leur route; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler pluſieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de proviſions. Leur départ ſoulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentes priéres, d'interreſſer le Ciel à benir leur voyage.

La vie que nous menâmes enſuite chez les Abaquis n'auroit point été ſans agrémens, ſi nous euſſions été en état de les goûter. Mais mon Epouſe, toujours livrée à une triſteſſe ſecrette, ne paroiſſoit ſenſible à rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquile, en la voyant ſi abbatuë. Je l'ai déja dit, je ne me défiois point de ſon amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puiſſe tromper un Epoux tendre & paſſionné. J'étois ſans ceſſe auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-elle pû échaper à un amour auſſi vigilant que le mien? Non, elle m'adoroit; & c'étoit le ſujet de mon deſeſpoir, qu'avec tant de tendreſſe elle parût encore deſirer quelque choſe dont la privation l'affligeoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ſes peines, me portoit bien à croire qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de ſenſibilité pour notre malheureuſe fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'apercevoir fort ſouvent des marques qui me faiſoient entendre autre choſe. Si je lui faiſois un reproche tendre de ſa mélancolie, ſi je m'efforçois de la diſſiper par des proteſtations d'amour & par un redoublement de careſſes, j'avois preſque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroiſſoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ſes yeux demeuroient enſuite attachez ſur moi avec un air de curioſité & d'inquiétude, comme ſi elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque choſe qu'elle ſouhaitoit & qu'elle n'apercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une maniére trop preſſante : mais ſa peine n'en paſſoit pas moins juſqu'au fond de mon cœur : & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoiſſant point la cauſe, ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'eſpérai que les ſoins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auſquels je la priai de joindre les ſiens, pourroient contribuer à la mettre dans une ſituation plus tranquile. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a raport aux Hommes ; & votre occupation, avec Madame Riding, ſera de mettre l'ordre qui vous paroitra le plus convenable parmi leurs Femmes.

mes. Elle conſentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laiſſai effectivement la diſpoſition abſoluë ; & je fis avertir toute la Nation par un Cri public, que c'étoit à elle que toutes les Femmes devoient obéir, comme à leur Maîtreſſe & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établiſſement de la ſureté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons, ſur le recit qu'on me faiſoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignez de nous que de dix lieuës. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je penſai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas aprêhender leurs ſurpriſes. Je fis creuſer, autour de l'Habitation, un foſſé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, ſans en excepter même les Femmes : & je mis la main moi-même au travail, pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ ſix mille perſonnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainſi environnez d'eau de toutes parts. Je ne laiſſai pas même de chemin de communication ; mais je fis placer d'eſpace en eſpace des Ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du ſoin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement ſatisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la ſtupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'induſtrie, même pour leur conſervation, quoique la Nature ſeule dût ſuffire pour leur en inſpirer. Ils ne l'emportent guéres en cela ſur les Bêtes : c'eſt à-dire, que toute leur méthode dans la Guerre conſiſte à ſe jetter impétueuſement les uns ſur les autres & à ſe battre avec furie, juſqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué ſoit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avois médité long-tems ſur le changement extérieur qu'il me ſembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, & dans leur maniére de ſe vêtir. C'eſt quelque choſe de ſi choquant pour un Européen, que de les voir nuds, hommes & femmes, preſque ſans aucun égard pour la pudeur, que j'avois réſolu, ſans délibérer, de les obliger à ſe couvrir le corps ; & j'y voyois peu de difficulté, non-ſeulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de Tigres, de Léopards, & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; mais parce qu'ils étoient accoutumez à s'en revêtir pendant l'Hyver, & qu'il n'étoit queſtion que de leur conſerver cet uſage pendant l'Eté. Cependant, lorſque je vins à réfléchir plus particuliérement ſur ce deſſein, je fus porté par d'autres raiſons à changer de ſentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le ſeul que j'euſſe de ſouhaiter qu'ils fuſſent couverts, ne me parut pas auſſi fort que les inconvéniens inévitables qui ſuivroient bien tôt de l'établiſſement des habits. A le bien prendre, la honte d'être nud n'eſt point un ſentiment naturel ; c'eſt un préjugé de l'éducation, & un ſimple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & preſente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougiſſoient point de leur nudité, & qui regardoient cet uſage comme une choſe indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente ſimplicité, dans laquelle ils étoient accoutumez de vivre ? Au contraire, il me parut qu'ils ſuivoient bien plutôt en cela l'inſpiration droite de la Nature. Elle les avertiſſoit par la rigueur du froid, qu'il étoit néceſſaire qu'ils ſe couvriſſent en Hyver : & la chaleur leur faiſoit regarder leurs vêtemens en Eté comme des choſes ſuperfluës & incommodes. Si je les oblige, diſois-je, à ſe vêtir dans toutes les ſaiſons, ils ſentiront bien tôt que c'eſt par une autre vûë que celle de ſatisfaire aux beſoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornemens ; ils ſe piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuſes, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour propre, dont on voit tant de miſérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile, & je croirois leur rendre un fort mauvais office en les faiſant ſortir d'une groſſiéreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la moleſſe.

Je fis à peu près le même raiſonnement ſur ce qui concernoit leur façon de ſe loger & de ſe nourrir. Leurs viandes étoient groſſiéres & mal aprêtées. C'étoit la chair inſipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs Forêts. Ils n'y mettoient nulle diſtinction. Leurs Campagnes ne manquoient point pourtant d'Oiſeaux de toute eſpéce, ni leur Riviére & leurs Etangs de Poiſſons délicats : mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs fléches un Buffle ou une Chévre ſauvage, qu'une Perdrix ou un Faiſan ; & la Nature leur aprenoit à prendre toujours les voyes les plus ſimples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une conſtitution robuſte, & rien n'étoit ſi rare parmi eux que les maladies de foibleſſe & de langueur. Ainſi je crus encore que ce ſeroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux uſage de nos ſauſſes & de nos ragoûts. Si c'eſt un malheur pour les hommes que les organes s'altérent, & qu'ils ayent beſoin du ſecours continuel des alimens pour les réparer, les plus heureux ſans doute ſont ceux qui ſe le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maiſons, elles étoient commodes, ſans être belles ni réguliéres. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y repoſer librement dans toutes les poſtures que demandent ſes beſoins. Que faut il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un ſéjour éternel ſur la terre ? Quelle néceſſité de conſtruire des maiſons qui durent plus long-tems que nous? N'eſt-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachez preſque continuellement ſous un toît, & qu'elle nous prive ainſi de la vuë du Ciel, qui eſt le plus beau ſpectacle de la Nature : cependant, nous ne ſçaurions nous diſpenſer de nous faire à nous-mêmes ces eſpéces de priſons. Mais la raiſon ne demande point que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher

Le ſeul changement que je réſolus donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entrepriſe à tenter tout-d'un-coup. On ſçait avec quelle force les hommes ſont entraînez par les préjugez de la Religion qu'ils ont reçuë en naiſſant. Je voulois ménager les occaſions, & faire naître quelques événemens qui puſſent rendre les Abaquis capables de recevoir des impreſſions fortes & durables. Ma penſée ſe dévelopera mieux dans la ſuite par les effets. En attendant ces heureuſes conjonctures, je m'apliquai tout à la fois à régler la Police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de ſubordination, qui ſont le plus ferme lien de la ſociété.

Quoique les Abaquis ne fuſſent point dans le même degré de groſſiéreté & d'ignorance que pluſieurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur reſtât du moins quelques ſentimens d'humanité & quelque connoiſſance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un grand nombre de leurs uſages des ſingularitez ſi barbares, qu'elles m'avoient inſpiré autant d'horreur que de compaſſion. Ils avoient coutume, par exemple, lorſqu'il leur naiſſoit un Enfant, d'examiner avec ſoin s'il aportoit quelque ſigne d'une mauvaiſe conſtitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal diſpoſé. Ceux qui avoient ainſi quelque défaut naturel, étoient ſacrifiez ſans miſéricorde. Outre cette abominable pratique qui faiſoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'obſerver, cinq ou ſix jours après la naiſſance, s'il ne paroiſſoit pas ſur le viſage de ceux-mêmes qui étoient aſſez ſains pour avoir échapé à la rigueur de la premiére Loi, quelques marques qui fuſſent d'un mauvais préſage pour l'avenir. Ils en diſtinguoient d'heureuſes & de malheureuſes, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils ſouhaitoient. Il n'étoit point étonnant, qu'avec cette coutume & les deux raiſons que j'ai déja apportées, la Nation fût ſi peu nombreuſe. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorſque je crus avoir fait quelque impreſſion ſur eux par mes diſcours, j'ordonnai par un cri public, que tous les Enfans fuſſent élevez deſormais ſans diſtinction.

Les familles étoient ſéparées, & à la réſerve d'un fort petit nombre qui ſe joignoient quelquefois enſemble par des raiſons particuliéres, chacune avoit ſon logement à part, & ſe procuroit par ſon propre travail les choſes néceſſaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoiſſoient peu les relations du ſang, & les devoirs mutuels de la Parenté. Le Fils n'étoit obligé à aucun reſpect pour ſon Pere, & le Pere n'en exigeoit point de ſes Enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir ſe paſſer du ſecours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de perſonne, & qu'il ſe trouvoit en égalité non ſeulement avec les Vieillards, mais avec ceux-mêmes de qui il tenoit la naiſſance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de Pere. La plûpart ſuivoient cet uſage dans toute ſon étenduë, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs Parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans leſquels la Nature étoit aſſez forte pour conſerver ſes droits. Tel étoit Iglou & toute ſa famille. Je n'ai jamais vû d'exemple de tant d'amitié & d'une ſi parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur reſſembloient, & je me fis une étude de me les attacher particuliérement, étant perſuadé qu'il n'y en avoit point dont j'euſſe plus de zèle & de fidélité à eſpérer, que de ceux qui étoient capables de ces ſentimens naturels. Mais ce qui me parut ſurprenant, fut de voir régner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les diviſions étoient preſqu'inoüies parmi eux. J'attribuai cette tranquilité à deux cauſes : au caractére naturel de la Nation qui étoit doux & ennemi de la violence ; & à la crainte commune qu'ils avoient des Roüintons qui les tenoient ſans ceſſe en allarme, & auſquels il leur eût été difficile de réſiſter, s'ils ſe fuſſent diviſez.

Cependant, pour établir leur paix & leur union ſur des fondemens plus ſolides, je leur expliquai les devoirs de la Nature, qui aſſujettit juſqu'à un certain point les Enfans à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre, que s'ils étoient obligez de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient Citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque choſe de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naiſſance & de l'éducation : qu'en changeans de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la ſociété, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du ſang : qu'en croiſſans même & en avançans en âge, ils n'acquéroient point de droits qui puſſent diminuer ceux de leurs Peres, puiſque la force & la ſanté portoient toujours ſur la vie qu'ils avoient reçuë d'eux, comme ſur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur ; que le tems viendroit d'ailleurs où les Enfans auroient leur tour, & qu'après avoir reſpecté leurs Peres, & leur avoir rendu leur obéïſſance, ils auroient auſſi des Enfans dont ils ſe feroient obéïr & reſpecter.

D'un autre côté, j'inſtruiſis les Peres des bornes raiſonnables que devoit avoir leur autorité, & de la maniére tendre & compatiſſante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Réglemens que j'allois établir leur accordaſſent ſur leurs Enfans, ce n'étoit point pour leur propre ſatisfaction qu'ils devoient en uſer ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes Enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de Peres leur impoſoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire obſerver : qu'une attention continuelle, des ſoins ſans ménagement, de la ſageſſe, de la bonté & de la patience, étoient les devoirs paternels : comme du reſpect, de l'attachement, & de la ſoumiſſion étoient ceux des Enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je viſitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maiſons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confeſſer que leur vie en ſeroit plus douce, leur union plus aſſurée, & la forme extérieure de leur ſociété plus riante & plus agréable.

Lorſqu'ils furent ainſi diſpoſez à ce grand changement que je regardois comme la partie la plus eſſentielle de mon deſſein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à obſerver, & le plus propre à ſubſiſter long-tems. Dans chaque famille, je réglai que le plus âgé ſeroit conſidéré comme le Chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raiſon conſidérable, dont le jugement apartiendroit à un Tribunal ſupérieur. L'ordre de la naiſſance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les Femmes des droits que j'accordois aux Hommes. La Nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & ſi le principal fondement de l'autorité des Peres ſur leurs Enfans eſt le bienfait de la naiſſance & de l'éducation, il ſemble qu'une Mere y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent ſi cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité ſuivroient l'âge, ſans diſtinction de Sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai auſſi-tôt un Corps, ou un Conſeil, dont je bornai les Membres au nombre de vingt, & je le compoſai de ceux qui m'avoient paru les plus raiſonnables & les plus modérez dans toute la Nation. Quoique je n'en excluſſe point les Femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me ſemblérent néceſſaires. Comme le but de cet Etabliſſement étoit d'en faire un Souverain Tribunal auquel je voulois laiſſer toute mon autorité lorſque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à prendre toutes les meſures qui pouvoient le rendre reſpectable. La premiére régle que j'établis pour le choix des Membres, fut celle de l'âge. Les Hommes n'y devoient point être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les Femmes ſi elles n'étoient au-deſſus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les Femmes & les Hommes, n'étoit point injurieuſe pour leur Sexe. Elle étoit fondée ſur la même raiſon qui a porté la plûpart des Légiſlateurs à réſerver au nôtre la connoiſſance & le maniement des affaires publiques, c'eſt à-dire, ſur les incommoditez de la groſſeſſe auſquelles la Nature aſſujettit les Femmes juſqu'à un certain âge, & ſur les ſoins qu'elles ſont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des Enfans. Mais comme elles ſont délivrées de cet embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raiſon qui les rendît moins capables que nous à cet âge des ſoins du Gouvernement, je voulus qu'elles y priſſent autant de part que les Hommes. Je ſçai que les mauvais plaiſans & les ennemis de cet aimable Sexe rejettent ſur d'autres cauſes l'uſage preſque généralement établi d'éloigner les Femmes des affaires; ils l'attribuent à leur foibleſſe & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuſte accuſation. Les Femmes y vivans ſans contrainte, & n'y recevans point une autre éducation que celle des Hommes, y étoient auſſi vigoureuſes & auſſi prudentes que les Maris; preuve aſſez forte, que ſi elles le ſont moins dans la plûpart des autres Païs du Monde, c'eſt par un effet de l'injuſtice & de la tyrannie des Hommes, qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amoliſſent, & qui uſurpent ainſi ſur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit pour être admis dans le Conſeil, avoir mené une vie ſage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis euſſent été juſqu'alors ſans Loix, & à parler proprement, ſans Religion, ils ſçavoient fort bien faire un juſte diſcernement entre les Vertus & les Vices. La douceur, la fidélité dans les promeſſes, la tempérance même, étoient en eſtime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardieſſe & à la valeur, qui étoit le ſouverain degré de diſtinction. C'étoit par les premiéres de ces qualitez que le vieil Iglou s'étoit fait conſidérer, & Moou par les ſecondes. Je réglai, qu'un Membre du Conſeil devoit poſſéder du moins les premiéres. Lorſqu'une place viendroit à vaquer dans le Conſeil, chaque famille devoit choiſir dans ſon ſein une perſonne de l'un ou l'autre Sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conſeil même que je laiſſois à décider enſuite qui mériteroit la préférence.

Au reſte, cet établiſſement avoit deux objets. Le premier étoit la connoiſſance & le gouvernement général des affaires & des intérêts de la Nation. Les Conſeillers devoient s'aſſembler à des jours réglez, & traiter enſemble de tout ce qui concernoit le bien public. C'étoit une peine que j'étois diſpoſé

poſé ſans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux; mais je voulois les mettre peu à peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût ſe ſoutenir lorſqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce Peuple bon, mais groſſier, quelque choſe de ſimple; & en même-tems de ſi viſiblement utile, qu'il ſentît lui même la différence avantageuſe de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le ſecond emploi des Conſeillers devoit être l'inſpection particuliére des familles. Je diviſai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des Membres du Conſeil. Chaque Conſeiller devoit avoir ſa demeure dans le Quartier qui lui ſeroit aſſigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à l'ordre, & faire ſon raport au Conſeil, à qui il apartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être, que c'étoit donner trop d'occupation à un ſeul Tribunal, composé ſeulement de vingt perſonnes, que de lui attribuer ainſi l'adminiſtration de toutes les affaires publiques & particuliéres : mais on doit faire attention que des Sauvages, nuds, ſans ambition & ſans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler; & qu'à la réſerve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guéres arriver d'occaſion où la ſageſſe & la pénétration du Conſeil euſſent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus point devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature ſuffiſoient, & leur plus importante partie ſe trouvoit déja compriſe dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur & de patience, que chacun ſouhaite qu'on ait pour lui-même : telle fut la ſeule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la néceſſité. Je ne laiſſai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenſes & des diſtinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes ſuperſtitieuſes de leurs Aſſemblées ; & ſur-tout de faire quelques Réglemens utiles touchant la proye qu'ils raportoient de leurs Chaſſes, qui étoit preſque la ſeule choſe qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux diviſions.

Trois jours m'ayans ſuffi pour ces divers établiſſemens, & la docilité des Sauvages ſemblant me répondre deſormais du ſuccès de toutes mes entrepriſes, je formai un autre deſſein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que ſi la ſubordination que j'avois établie dans les familles me coûtoit quelque peine à ſoutenir & à confirmer, l'obſtacle viendroit bien moins des Anciens qui trouvoient leur compte dans l'obéïſſance de leurs Enfans, que de la jeuneſſe qui eſt naturellement ennemie de la dependance, ſur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une exceſſive liberté. Je réſolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût ſervir tout à la fois à les tenir occupez, & à leur faire prendre inſenſiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voiſins m'épouventoient peu, & qu'il me ſeroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entiérement; mais qu'il falloit qu'ils apriſſent de moi auparavant l'art d'attaquer & de ſe défendre; qu'avec les inſtructions que je leur donnerois ſur cette matiére, ils alloient devenir invincibles: que c'étoit le plus important ſecret que j'euſſe aporté de l'Europe: enfin, qu'il étoit néceſſaire que leur jeuneſſe renonçât pour quelque tems à la chaſſe, & qu'elle s'occupât entiérement de la pratique de mes leçons. J'avois beſoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptérent néanmoins ma propoſition de bonne grace. Je les diviſai auſſi-tôt en pluſieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des Chefs généraux & ſubalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompenſe que je lui deſtinois pour le ſervice important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & réſolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la ſuite de me trouver forcé par ſa mauvaiſe conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait deſirer.

L'entrepriſe de former les Abaquis à la guerre ſurpaſſoit ſans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de ſcience dont un homme de bon ſens ne puiſſe trouver les principes en ſoi-même avec un peu de reflexion, je comptois ſur Youngiler qui avoit ſervi en Anglerre avec honneur, & ſur lequel j'avois deſſein de me repoſer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une maniére admirable, & qui réuſſit au delà de mon attente. Son air étoit impoſant, & ſon humeur ſévére. En peu de mois il établit une diſcipline ſi exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus ſupris de leur trouver tout à la fois tant d'adreſſe & d'obéïſſance. Je ne remarquai qu'une choſe à condamner dans ſa méthode; il maltraitoit quelquefois trop ſévérement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'eſt une pratique abſolument mauvaiſe dans un Officier, que de traiter ſes Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéïſſance, ſans les accoutumer à l'eſclavage. Au reſte, il y a peu d'exercice dans la Guerre dont il ne les eût rendus capables.

Il avoit même inventé pluſieurs ſortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs fléches & de leurs maſſuës. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur compoſer des ſabres d'un bois peſant qu'il faiſoit durcir au feu, & qu'il rendit ſi affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes bleſſures, ſur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & ſans défenſe. Il leur avoit formé des Piques armées d'os, des Poignards qu'ils portoient à côté de leur Carquois, & d'autres inſtrúmens meurtriers qui étoient peut-être autant de preſens pernicieux qu'il faiſoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit juſtifiée par une fin auſſi juſte que celle de ſe défendre de la cruauté des Rouintons. Avec cela, la Garde ſe faiſoit exactement auprès de ma demeure, & dans pluſieurs autres endroits de l'habitation. Youngſter ſe donnoit lui-même chaque nuit la peine de viſiter tous les Poſtes, pour accoutumer ſes Eléves à la vigilance, il ne laiſſoit point de petite faute ſans punition : de ſorte que non-ſeulement nous étions en aſſurance contre les ſurpriſes de nos Ennemis, mais en état même de les braver, ſi je n'euſſe cru qu'il étoit de la juſtice de les laiſſer en paix, tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit paſſé deux mois entiers depuis le départ de mes ſix Envoyez. Je ne ſçavois qu'augurer de leur lenteur ; & nos inquiétudes pour Mylord croiſſoient au point de ne pas nous laiſſer un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir triſtement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un tranſport de joye qui lui venoit de l'eſpérance de m'en cauſer beaucoup, que les ſix Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation ; & qu'ils avoient avec eux un Etranger, vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnez d'un Anglois ; mais ſon viſage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flâté en me promettant d'heureuſes nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis, qui me racontérent tumultueuſement les embarras & les fatigues qu'ils avoient eſſuyez dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivez dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems ſans être aſſurez de leur route ; tirans ſur la gauche, au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient ſuivi le pied des Monts Apalaches, par cette ſeule raiſon que le chemin leur avoit paru commode ; de ſorte qu'en s'éclairciſſans peu-à-peu par la rencontre de quelqu'autres Sauvages, ils avoient découvert heureuſement les environs de Powhatan qui ſont fort cultivez, d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus interreſſant à me dire, n'ayans pû rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu ; mais ils ajoutérent que l'Etranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'inſtruire davantage.

Cet Anglois me fit conprendre en effet, qu'il avoit des choſes d'importance à me communiquer, & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce deſſein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là, en preſence de mon Epouſe & de Madame Riding, qui attendoient auſſi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche, il tira d'abord une Lettre, qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus auſſi tôt le caractére. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta ſur le champ au viſage. J'aurois ſouhaité de pouvoir cacher cette Lettre aux yeux de mon Epouſe, & je demeurai un moment incertain ſi je l'ouvrirois en ſa preſence.

Pour déveloper ce myſtére, je dois avertir ici, que j'avois gardé le ſilence juſqu'alors ſur le voyage & ſur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fuſſe conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que puiſque ſon mauvais ſort nous avoit ſéparez, & qu'il y avoit peu d'aparence que nous puiſſions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fiſſe connoître à Mylord & à ſa Fille la résolution qu'elle avoit priſe de m'accompagner. On peut ſe ſouvenir qu'avant notre départ même de Roüen, j'avois eu quelque inquiétude ſur l'effet que ſa preſence pourroit produire dans l'eſprit de Fanny. La reconnoiſſance & la pitié m'avoient fait paſſer néanmoins ſur cette conſidération ; mais la ſuite des choſes ayant tourné ſi malheureuſement pour elle, ſi je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon Epouſe un recit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fuſſe aſſez aſſuré de ſon cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque choſe de plus que la vérité. Cependant, je concevois bien que venant nonſeulement à découvrir indirectement, & en quelque ſorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'avois euës avec elle, mais à trouver peut être dans ſa Lettre quelques expreſſions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit cauſé notre ſéparation, elle auroit un juſte ſujet, ſinon de s'allarmer juſqu'à me ſoupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'euſſe manqué de confiance pour elle, & que je lui euſſe déguiſé une avanture ſi extraordinaire avec tant de ſoin. Cette penſée, qui ſe preſenta à mon eſprit dans toute ſa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impoſſible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma Lettre. Il fallut m'y déterminer; & le ſeul ſecours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réünir toutes mes forces pour conſerver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adreſſe & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruïne étoit porté. Pourquoi tenir plus long-tems mon Lecteur ſuſpendu? Ma triſte Epouſe étoit déja trop malheureuſement inſtruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, &

& cette mélancolie profonde dont elle s'obſtinoit à me cacher la cauſe, n'en avoit point d'autre que les ſoupçons de la jalouſie. Fatale paſſion ! Mon Eſclave Iglou l'avoit fait naître par un zèle inconſidére à raconter tout ce qu'il avoit apris de mes avantures, ſoit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échapées en ſa preſence, ſoit par d'autres informations qui ne ſont jamais venuës à ma connoiſſance. La curioſité avoit porté mon Epouſe à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ſes réponſes, plus elle croyoit avoir de juſtes ſujets de s'allarmer. Mon ſilence ſur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ſes doutes, c'eſt-à-dire, de lui percer le cœur. Elle ſe croyoit trahie ; ou du moins, ſi elle pouvoit ſe perſuader que les marques preſentes de mon amour étoient ſincéres, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée quelque tems, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pû conſerver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant, ſa douceur, ſon reſpect pour la volonté de ſon Pere, & ſon inclination même, plus forte que ſon reſſentiment, l'avoient fait conſentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres careſſes ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en vain de la guérir par ſes conſolations & de lui rendre le repos. C'étoit par ſon conſeil qu'elle me déguiſoit le ſujet de ſes peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de ſoutenir long-tems une ſi violente diſſimulation ; ſon cœur ne forma jamais de ſentiment qui ne fût droit & ſincére. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne ſçauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne miſſent du refroidiſſement entre nous, & que le reméde par conſéquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triſte nœud des infortunes de ma malheureuſe Epouſe, & des miennes. On la verra obſtinée à ſe taire pendant une longue ſuite d'années, m'aimer avec une paſſion ſans borne, & dévorer continuellement ſes plus mortelles peines ; & moi, toujours ſûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconſidérément dans cette ſupoſition, & me rendre coupable non-ſeulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu ſans le vouloir aux événemens les plus tragiques & les plus ſanglans. Juſtice éternelle ! qui éntreprendra d'expliquer tes deſſeins : Tu m'as accoutumé à en reſſentir les plus triſtes effets, ſans oſer les aprofondir, & ſans en murmurer.

J'ai peut-être ſatisfait trop-tôt la curioſité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Hiſtoire plus interreſſante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage l'éclairciſſement que je me ſuis hâté de donner en cet endroit. Mais ſuis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis autre choſe dans ces Mémoires que de la ſincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté, de laiſſer l'innocence de ma chére Epouſe & ma propre conſtance expoſées un moment au doute & aux ſoupçons. Qu'on ſe ſouvienne ſeulement, que dans les événemens que j'ai à raconter, mon ſort m'étoit plus obſcur qu'il ne l'eſt maintenant à mes Lecteurs, & que la ſource principale de mes peines eſt de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumiéres.

J'affectai donc toute la liberté d'eſprit dont j'étois capable en ouvrant la Lettre de Madame Lallin ; & pour prévenir plus parfaitement les ſoupçons de mon Epouſe, je lui dis avant de commencer à la lire, que j'en connoiſſois l'écriture, & que pour lui en faciliter l'intelligence, je voulois lui aprendre que cette Dame étoit partie de Roüen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été juſqu'à preſent, ajoutai-je, ſi occupez de nos propres peines & de nos avantures, que ce n'étoit point le tems de vous amuſer par le recit des infortunes d'autrui. Mais c'eſt une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la Lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joye extrême d'avoir apris ſi heureuſement que j'étois en Amérique, & que j'avois échapé à la malignité du Capitaine Will. Elle s'étoit ſauvée elle-même de ſes mains par adreſſe ; & dans l'eſpérance de trouver Mylord à Powhatan, ou dans quelqu'autre endroit de la Virginie, elle s'y étoit renduë de la Jamaïque où elle avoit abandonné ſon Raviſſeur. Le hazard ayant conduit mes ſix Sauvages à Powhatan, ils y avoient preſenté ma Lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curioſité de tous les Habitans, de ſorte que ma Lettre ayant couru par toute la Ville, elle étoit tombée à la fin dans ſes mains. C'étoit elle qui avoit engagé, par un groſſe récompenſe, un Anglois de Powhatan à ſuivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'aſſuroit que ſi elle n'eût conſulté que ſes deſirs, elle les eût accompagné elle-même; mais que cette entrepriſe lui étant impoſſible, elle me conjuroit de lui faire ſçavoir promptement de mes nouvelles, & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord, elle me marquoit le deſeſpoir que lui cauſoit, comme à moi, l'incertitude de ſon ſort. On n'en avoit rien apris à Powhatan depuis ſa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'aſſurer, diſoit-elle, qu'il n'avoit rien à craindre déſormais du Capitaine Will, qui s'étoit rebuté de ſes inutiles recherches, & qui ſe diſpoſoit à faire voile vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroiſſoit s'intereſſer fort ſincérement à leur infortune.

Tel étoit le ſens de cette Lettre, dont la vuë m'avoit cauſé tant de fayeur. Toutes les expreſſions y étant ſages & meſurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonſtances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écoutérent aſſez tranquilement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber ſur les affaires de Mylord. Je n'inſiſtai point davantage, & n'apercevant nulle émotion ſur le viſage & dans les yeux de Fanny, je demeurai fort tranquile ſur ce qui venoit d'arriver. Je fus très ſatisfait auſſi de l'article de la Lettre, qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flâter avec raiſon que ce Seigneur étoit à la Caroline, qu'il y avoit été reçu ſans opoſition, & qu'il attendoit pour nous donner de ſes nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquilité dans cette grande Province. Il eſt vrai qu'il s'étoit écoulé déja bien du tems depuis ſon départ; mais, quelque ingénieuſe que la tendreſſe ſoit à ſe tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'eſcorte nombreuſe, dont il étoit accompagné, me raſſuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; & en ſupoſant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me perſuader qu'il s'en étoit délivré heureuſement, parce qu'il ne me ſembloit pas poſſible que tous ſes compagnons euſſent péri, & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins ſur moi par ces faux raiſonnemens de ne pas me livrer trop à l'inquiétude, & je me fis ainſi une cruelle illuſion ſur les deux coups les plus funeſtes qui m'ayent jamais été portez par la fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis ſans myſtére & ſans difficulté. Mon Epouſe me vit écrire ma lettre. Je marquai ſimplement à cette Dame, que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de ſe mettre en liberté. Je lui conſeillai de demeurer à Powhatan, juſqu'à ce que l'occaſion ſe preſentât de nous rejoindre. Je lui apris mon mariage; & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les ſix Sauvages ayans conſenti de retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des Guides, & toutes les commoditez néceſſaires pour le ſuccès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis long tems. Je ne pouvois manquer d'être bien tôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Mylord; & Fanny faiſant plus d'efforts que jamais ſur elle même, parvint à me déguiſer entiérement le trouble continuel de ſa jalouſie. Elle ſuivoit aparemment le conſeil de Madame Riding. Il y avoit déja quelque-tems que ſa groſſeſſe s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignérent une joye extrême. Ils avoient dans ces occaſions certaines cérémonies ſuperſtitieuſes qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs Femmes, & qu'ils me propoſérent par raport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonſtance, comme j'avois déja fait de pluſieurs autres, pour diſſiper peu-à-peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration, lorſque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puiſſante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage & dont il recevoit continuellement ſa chaleur & ſa lumiére. Mais comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raiſonnement, je ne m'étois jamais aperçu que mes diſcours euſſent fait ſur eux l'impreſſion que je deſirois; & j'attendois toujours, pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il ſurvînt quelque événement extraordinaire que je puſſe faire tourner adroitement au ſuccès de ce deſſein. Il s'en preſenta un, dont je tirai tout le fruit que j'eſpérois. Peut-être trouvera-t'on quelque choſe d'irrégulier ou du moins de trop inhumain dans les moyens que j'employai; mais je crois ma conduite juſtifiée par mes intentions, ſur-tout à l'égard d'un Peuple groſſier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre maniére.

Moou avoit, comme j'ai dit, d'excélentes qualitez. Il avoit le corps bien fait & vigoureux, il étoit ſobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faiſoit regarder avec raiſon comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais ſon humeur vive & bruſque le rendoit difficile à ménager,

ger, & je m'étois étonné pluſieurs fois qu'Youngſter, qui étoit un autre caractére impérieux & violent, eût vécu ſi long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend ſur quelque point de la diſcipline militaire, & étans tous deux trop emportez pour s'arrêter à certaines bornes, ils ſe ménagerent ſi peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus inſtruit auſſitôt de ce démêlé. Youngſter m'en expliqua naturellement la cauſe, & quoiqu'il eût manqué peut-être d'un peu de prudence, il étoit clair par ſon recit que Moou étoit le ſeul coupable. Il le ſentit ſans doute lui-même; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de ſa conduite, il refuſa de ſe rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans ſa Cabane, ſans ſe laiſſer voir même de ſes meilleurs Amis. Son obſtination me cauſa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux ſans danger ſur un refus qui bleſſoit mon autorité; & j'apréhendois d'un autre côté en le prenant ſur un ton abſolu, de révolter contre moi la plus grande partie de la jeuneſſe, qui lui étoit entiérement dévouée. Je me ſervis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérez, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet eſprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'inſulte qu'Youngſter lui avoit fait en le maltraitant de pluſieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non-ſeulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître ſi ſérieux, que je me crus obligé d'y aporter un prompt remède. Je m'y déterminai bien plus encore, lorſque j'apris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la viſite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ſes intérêts, & que ſuivant les aparences, ils concertoient enſemble les moyens de ſatisfaire leur reſſentiment. Le ſoir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle, un jeune Abaquis s'introduiſit chez moi dans l'obſcurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un recit qui m'effraya. Il avoit ſçu d'un autre les deſſeins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagez dans ſa querelle, de fondre ſur ma maiſon, & de ſe défaire de moi & de tous mes gens, en épargnant ſeulement Fanny, dont il vouloit faire ſon Epouſe; & de prendre enſuite ſur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, diſoit-il, qu'à ſa ſollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger ſi preſſant demandant toute ma diligence & tous mes ſoins, je fis avertir ſecrettement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis ſur leſquels je pouvois faire un fond aſſuré; je leur recommandai de paſſer la nuit autour de ma demeure, & de ne laiſſer aprocher perſonne ſans mes ordres. Enſuite, réfléchiſſant ſur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de ſûreté à le faire arrêter dans ſa maiſon, je réſolus de me délivrer de lui par la voye la plus ſûre, qui étoit de le faire tuer en ſecret. Mon Emploi me donnoit ce droit ſur la vie d'un ſujet rebelle & parjure. Ce fut cette derniére réflexion qui m'en fit naître une plus étenduë, & propre à faciliter le deſſein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoiſſance du vrai Dieu. Je m'aplaudis auſſitôt de cette penſée; & je pris pour l'exécuter, des meſures qui me réüſſirent parfaitement.

J'aſſemblai tous les Sauvages qui ſe trouvérent autour de ma maiſon, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis apeler tous ceux qui habitoient les Cabanes voiſines. Les voyant diſpoſez à m'écouter, je les fis ſouvenir du ſerment par lequel ils s'étoient engagez à m'obéïr, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis je, s'eſt rendu coupable du plus criminel parjure: ſi le Soleil que vous adorez étoit un Dieu auſſi puiſſant que vous vous l'êtes figurez juſqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé ſi longtems à lui faire ſentir ſa vengeance. J'ai laiſſé paſſer exprès quelques jours, pour vous faire apercevoir que vous vous trompez malheureuſement dans l'objet de votre culte, & que c'eſt le Dieu que j'adore qui eſt ſeul capable de ſe venger & de punir. Je vous annonce donc de ſa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéïſſance, recevront de lui un horrible châtiment, & que Moou en ſera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je en me tournant vers Iglou; & exhortez-le à ſe reconnoître, s'il veut éviter le ſuplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages, qu'après les avoir priez pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou, & d'ouvrir les yeux ſur ce qui arriveroit bien-tôt. Etant rentré enſuite chez moi avec Youngſter, je lui communiquai mon deſſein, & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais comme j'aurois ſouhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonſtance extraordinaire, capable de cauſer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel ſtratagême nous pourrions en impoſer à ce Peuple crédule & groſſier. Si j'euſſe eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouventer, ſoit par le bruit, ſoit par d'autres effets qui leur étoient inconnus; mais j'en avois aporté ſi peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux piſtolets de mon Eſclave Iglou, il ne m'en reſtoit guéres plus d'une demie livre. Cependant, Youngſter crut que cela pourroit ſuffire pour le projet qu'il forma; & tout puérile qu'il étoit, il lui réüſſit heureuſement. Il prit la boëte même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaiſſe, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de ſoin, en preſſant la poudre pour lui donner plus de force; & il laiſſa ſeulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une fuſée. Il attacha enſuite à la boëte une petite corde, qui devoit ſervir à la ſoutenir. Ayant pris avec cela mes deux piſtolets qu'il avoit chargez, il ſe fit ſuivre de nos deux autres Anglois, dont le ſecours lui étoit néceſſaire. Son deſſein étoit de monter ſur le toît de la Cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obſcurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être aperçu. Il devoit s'aprocher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toît ſuivant l'uſage de la plûpart des Nations de l'Amerique; mettre le feu à la fuſée, laiſſer pendre la boëte dans la Cabane à une certaine hauteur; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fuſée attireroit auſſi tôt Moou & ſes Compagnons au-deſſous du trou qui ſervoit de cheminée, il eſpéroit de pouvoir l'ajuſter & le tuer d'un coup de piſtolet. Le bruit du coup, la mort du Rebelle, le fracas que feroit auſſi tôt la boëte qui ne pouvoit manquer de ſe briſer en mille piéces, étoient des circonſtances qui devoient ſans doute effrayer les Sauvages; mais j'apréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de ſortir trop promptement de la Cabane, que Youngſter ne fût aperçu ſur le toît, qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obſtina à vouloir en courir tous les riſques. Ses deux Compagnons devoient ſe retirer auſſitôt qu'il y ſeroit monté; & il comptoit que dans l'obſcurité de la nuit, il ne lui ſeroit pas difficile de ſe dérober lui-même avec adreſſe. Si je l'en euſſe voulu croire, il eût mis le feu à la Cabane en ſe retirant, pour achever de rendre la ſcène terrible. Mais je m'y opoſai abſolument, par la crainte d'une incendie générale, qu'il nous auroit peut-être été impoſſible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir, le vieil Iglou vint me faire le raport de ſa commiſſion. Sa preſence me fit naître une nouvelle idée, qui ſervit encore au ſuccès de mes vûës. Lorſqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroiſſoit craindre auſſi peu les châtimens du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner ſur le champ pour renouveler ſes exhortations au Rebelle, & je lui dis de ſe faire accompagner de quelques Membres des plus âgez & des plus conſidérez du Conſeil. C'étoit dans le deſſein qu'ils fuſſent preſens à la mort de Moou, & qu'ils puſſent eux-mêmes en recueillir le fruit. Je les fis partir ſans perdre de tems, & Youngſter n'en perdit pas non plus pour ſe rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus réſiſter à la curioſité qui me porta à le ſuivre moi-même à quelque diſtance; & l'obſcurité m'étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la Cabane de Moou. Je n'y fus pas longtems ſans voir paroître quelques étincelles de la fuſée, qui ſortoient par le trou du toit. La boëte creva preſqu'auſſi-tôt, avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu.

Ce n'étoit pas l'intention d'Youngſter, qui s'étoit propoſé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impoſſible d'ajuſter ſon coup par la cheminée, ce qui auroit ruïné entiérement notre entrepriſe. Mais le bruit du coup de piſtolet qui ſe fit bien-tôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureuſement. Les deux Anglois paſſérent près de moi dans le même inſtant, ſans m'apercevoir; & Youngſter n'ayant point tardé à les ſuivre, j'apris de lui qu'il avoit réüſſi avec tant d'adreſſe & de bonheur, que le Ciel ſembloit avoir conduit ſa main. A peine avoit-il laiſſé deſcendre ſa boëte, que les Sauvages, frapez de l'éclat des étincelles, s'en étoient aprochez avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La fuſée s'étant conſumée un peu trop promptement, il n'avoit pû reconnoître aſſez tôt Moou, pour tirer d'abord ſur lui. La boëte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit ſervi qu'à le favoriſer, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été bleſſez dangereuſement par les éclats de la boëte, & tous s'étoient jettez à terre en pouſſans un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouventer. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cauſe d'un ſi étrange événement; de ſorte que rien n'avoit été plus facile à Youngſter que de lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet.

Nous nous retirâmes auſſi-tôt à ma maiſon, pour attendre l'effet de cette ſcène. Nous n'y étions que d'un inſtant, lorſque nous entendîmes un bruit épouventable qui paroiſſoit venir de tous les quartiers de l'Habitation. Ceux d'entre les partiſans de Moou qui avoient pû fuir, s'étoient rendus chacun dans leurs Cabanes où leur effroi & leur conſternation avoient rendu témoignage, autant que leurs diſcours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empreſſoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou ſix jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs bleſſures. On ne manqua point d'être bien-tôt informé des avertiſſemens que j'avois fait donner aux Rebelles une heure auparavant. Il étoit ſi clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne ſe trouva perſonne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, & ſe trouvant confirmée par le raport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à craindre que le Dieu dont j'avois annoncé la colére, n'en fît ſentir de nouvelles marques; & l'effet de cette crainte fut ſi étonnant, que tous les Abaquis de l'Habitation vinrent en un moment environner ma Cabane en jettans des hurlemens affreux, & en me conjurans de paroître & de leur accorder mon ſecours.

Je ſortis, pour les raſſurer par ma preſence.

Quoique la nuit ne fût point fort avancée, je me trouvai preſqu'auſſi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'uſage; ce ſont de longs bâtons de bois ſec enduits d'une eſpéce de réſine. Les cris ceſſérent à ma vûë, & les voyans diſpoſez à m'écouter, je fis aporter un banc ſur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou & de la juſtice de ſon châtiment. Quelque ſévére qu'il eût été, je les aſſurai que mon Dieu étoit un bon Maſtre qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne ſe fût point obligé à mériter d'être puni; mais que le voyant endurci dans ſa révolte, & le Soleil, qu'ils avoient cru juſqu'alors ſi redoutable, n'ayant point aſſez de puiſſance pour le ramener au devoir, j'avois ſollicité moi-même la punition terrible dont pluſieurs d'entr'eux venoient d'être témoins; que ceux qui ſuivroient l'exemple de Moou, devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai, que j'avois ordre de ce même Dieu, qui ſçavoit ſi bien punir, de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer; qu'ils connoiſſoient maintenant ſa puiſſance; qu'elle s'employeroit pour leur bonheur, & pour la deſtruction des Roüintons leurs ennemis; qu'aimant ſincérement leur Nation, comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué juſqu'alors pour leur intérêts, je n'étois point capable de leur rien propoſer qui ne fût pour eux d'un ſolide avantage ; que je devois néanmoins les avertir , qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu , ils devoient s'attendre à ſa haine , s'ils ne la recevoient point avec reconnoiſſance ; & qu'en refuſant de la préférer au Soleil , ils s'attireroient infailliblement le même ſort que Moou.

J'avois parlé d'une voix ſi haute & ſi diſtincte , qu'il ne leur étoit rien échapé du ſens de mon diſcours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs aplaudiſſemens , qu'ils étoient prêts à ſuivre toutes mes volontez. Je leur ordonnai de ſe rendre après midi dans la prairie des Aſſemblées , où je leur expliquerois ce que la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquérent beaucoup de joye en ſe retirant. La mienne étoit auſſi très-vive, de me voir ſi heureuſement délivré de toutes mes craintes , & à la veille de réüſſir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai ſur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas long-tems. Ils n'avoient que les lumiéres les plus ſimples de la Nature, & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai ſur ce principe ce que l'Etre infiniment juſte pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point eſſentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu Tout-puiſſant, leur Créateur & leur Maître abſolu, de l'adorer ſans partage ;

tage, & d'eſpérer ſes récompenſes. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur Foi. Pour le culte, je réſolus de bannir les cérémonies myſtérieuſes, parce qu'elles dégénérent tôt ou tard en ſuperſtition; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel uſage en euſſent-ils fait? Ils les euſſent orné. Leurs idées ſe fuſſent bien-tôt renfermées dans l'étenduë de leurs murs, & ne ſe fuſſent point élevées plus haut que la voûte. Inſenſiblement ils euſſent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au lieu qu'en leur faiſant envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'eſt fabriqué de ſes propres mains, & Dieu lui-même aſſis audeſſus des nuës comme ſur un Trône où il eſt prêt ſans ceſſe à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me ſembla qu'une ſi noble & ſi reſpectable idée ſeroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux groſſiers, d'une maniére ineffaçable. Je m'arrêtai abſolument à cette derniére méthode, & j'y ajoutai ſeulement deux choſes, que je regardai comme deux ſecours néceſſaires à la foibleſſe d'eſprit des Abaquis: l'une fut d'établir que deux fois chaque ſemaine, c'eſt-à-dire, tous les trois jours, il ſe feroit dans la Prairie une aſſemblée de Religion, à laquelle toute la Nation ſeroit obligée d'aſſiſter; l'autre, de compoſer une Priére courte, mais d'un ſens clair & expreſſif, que tout le monde aprendroit, ſans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la reciter, mon deſſein étoit d'ordonner que chaque Chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les aſſemblées générales de la Prairie, c'eſt-à-dire, deux fois la ſemaine; & que les mêmes Chefs la fiſſent répéter tous les jours, chacun dans ſa famille, à toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe que j'avois ſoumiſes à leur autorité. Quelque ſimple que cet ordre de Religion puiſſe paroître à mes Lecteurs, la connoiſſance que j'avois du caractére des Abaquis me rendit preſque ſûr qu'il étoit le ſeul propre à ſubſiſter long-tems, ſur-tout lorſque j'eus réſolu d'engager les Membres du Conſeil par un ferment ſolemnel qu'ils feroient à leur réception, à y tenir la main dans leurs Quartiers reſpectifs, & à ne laiſſer jamais interrompre ni affoiblir l'uſage de la Priére.

Le matin du grand jour où ſe devoit faire cet heureux changement, j'apris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient aſſemblez dans une maiſon particuliére, & qu'ils y étoient depuis quelque tems à conférer enſemble, avec un air de ſecret qui ſembloit renfermer du myſtére. Comme il pouvoit reſter encore quelques ſemences de la révolte de Moou, j'en fus allarmé. J'allois m'y tranſporter moi-même, lorſqu'on qu'on m'avertit qu'ils s'étoient ſéparez , & que quelques-uns d'entr'eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir ſur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards , tous trois membres du Conſeil , qui m'étoient députez de la part des autres. Etans entrez chez moi , l'un d'eux m'aprit fort reſpectueuſement le ſujet de ſa viſite. Tous les Abaquis ſentoient fort bien , me dit-il , que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puiſſant que le Soleil ; mais ils ſouhaitoient beaucoup de ſçavoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil , & dans quel endroit du monde il faiſoit ſa demeure. C'étoit ſur quoi ils me prioient de les inſtruire , avant que de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette queſtion & les réflexions qui devoient ſans doute l'avoir fait naſtre , me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur , que j'étois charmé de leur ſageſſe & que je ſatisferois ſi pleinement à leurs difficultez , qu'il ne leur reſteroit pas le moindre ſcrupule. Et comme je les connoiſſois effectivement pour les plus raiſonnables de toute leur Nation , je leur expliquai le Syſtême de Religion que je voulois leur faire embraſſer. Ils aprouvérent tout ce qu'ils avoient entendu : mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur premiére objection Ce Dieu , me dirent-ils , ne ſe montre donc jamais ? J'avouë que cette nouvelle interrogation m'embarraſſa ; non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur perſuader que ce qu'ils ne voyoient pas, pût exiſter réellement. Le Ciel m'inſpira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire ſur eux une forte impreſſion. Non, leur répondis je, il ne ſe montre pas; mais il ſe fait connoître par d'autres marques. N'entendez vous pas ſouvent le Tonnerre? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'eſt le grand Dieu qui remuë ainſi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vû la pluye, la grêle, la neige; vous avez ſenti l'ardeur du feu, la rigueur du froid; vous voyez croître vos arbres & vos fruits, tout ce qui ſert à votre nourriture; c'eſt lui qui produit ainſi ce qui ſe paſſe continuellement à vos yeux: Et vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce qu'il ne s'eſt jamais fait connoître à vous! La vérité de ma réponſe, le ton peut être dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur deſſilla ſi entiérement les yeux, qu'ils me parurent tranſportez de joye de ſe trouver tout-d'un-coup au milieu de la lumiére. Ils me proteſtérent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien; & m'ayans quitté dans ces ſentimens, ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en aprenant à tous ceux qui ſe trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé, puiſque c'étoit lui qui produiſoit les arbres, les fruits, le feu, le Tonnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient tous dans cette religieuſe diſpoſition, lorſqu'ils ſe rendirent l'après-midi à l'aſſemblée. J'y fus charmé de leur zèle, juſqu'à verſer des larmes de joye. Fanny & Madame Riding qui voulurent être témoins de ce pieux ſpectacle, en furent auſſi attendris que moi. Ils écoutérent mes diſcours avec une reſpectueuſe attention. Je leur propoſai le plan que j'avois formé; je réglai le tems & l'ordre des Aſſemblées; je leur découvris avec les plus vives expreſſions, & ſous les plus fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient ſervir, ce qu'ils devoient attendre de ſa bonté s'ils le ſervoient fidélement, & de ſa colére s'ils oublioient jamais les engagemens qu'ils alloient prendre. Malgré leur groſſiéreté, je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaiſirs & des récompenſes que je promettois après la vie à leur fidélité, la Religion qu'ils embraſſoient ſeroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation, & pour le ſoutien des Loix que j'y avois établies; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puiſſant, elle ne leur en impoſoit point d'autres que celles que je leur avois déja preſcrites; c'eſt-à-dire, de s'aimer les uns les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai ſur-tout à la reconnoiſſance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre, c'eſt lui, leur dis je, qui vous a donné la naiſſance, qui vous conſerve, qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît & qui vous eſt utile. Ne ſentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainſi de ſes bienfaits? O bons Abaquis! la Nature vous a donné un cœur: aprenez à en faire uſage; & ſi vous êtes ſenſibles à quelque choſe, ſoyez-le aux faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un ſilence, qui exprimoit ſon conſentement & ſon admiration. Je remarquai que la plûpart tournoient les yeux vers le Ciel, lorſqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu, comme s'ils euſſent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faiſoit ſon ſéjour, & qu'il étoit ſur ſon Trône à les obſerver & à juger de la ſincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention en leur parlant de la Priére que j'avois compoſée pour eux; & les ayant exhorté à me ſuivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras levez. Ils imitérent tous ma poſture. Je dois le confeſſer; un ſentiment de joye délicieuſe ſe répandit dans mon ame, en finiſſant le dernier acte de cette auguſte Cérémonie. Peut être le Ciel ne reçut il jamais d'hommage plus ſincére & plus naturel, que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs ſimples où régnoit la droiture & l'innocence; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuſes & des plus fortunées circonſtances de ma vie, la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du ſoin de faire aprendre ma Priére à tous les Chefs de famille, afin qu'ils puſſent l'aprendre eux-mêmes à leurs Enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnérent pas non plus pour rendre le même ſervice aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déja emploïées heureuſement à leur inſpirer des ſentimens de pudeur & de modeſtie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs Epoux. de la tendreſſe & de l attention pour leurs Enfans; & à leur faire perdre quelque choſe de leur rudeſſe & de leur barbarie, ſans y rien ſubſtituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la molleſſe. Nous prenions toutes nos meſures de concert & avec délibération, & le but commun de nos ſoins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravalé juſqu'alors au-deſſous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny: A le bien prendre, me diſoit elle, tout ce qui eſt opoſé à la raiſon, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'apartient point à l'humanité; & dans ce ſens, l'on trouveroit peut être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plûpart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raiſon, par leurs excès de molleſſe, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur groſſiéreté & leur abrutiſſement. Mais dans les unes & dans les autres, je ne reconnois point des hommes. Les uns ſont en quelque ſorte au-delà de leur condition naturelle, les autres ſont au-deſſous ; & les Européens & les Amériquains ſont ainſi de vrais Barbares, par raport au point dans lequel ils dévroient ſe reſſembler pour être véritablement hommes. C'eſt à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il eſt poſſible, nos pauvres Abaquis ; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puiſſent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importans ſervices à nos Sauvages, & que l'Emploi que j'avois accepté me les faiſoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vuë nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conſervation de Mylord Axminſter, pour le ſuccès de ſes entrepriſes, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude ſur ſon ſort ramenoit là tous nos entretiens. La groſſeſſe de mon Epouſe étoit ſi avancée, que de quelque maniére que les événemens puſſent tourner, il ne falloit pas penſer à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques ſemaines ſe paſſérent encore. Enfin, le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une Fille, qui reſſembloit, me dit-on, à ſon malheureux Pere. Triſte objet de la plus cruelle ſentence du ſort ! Hélas ! ſous quels affreux auſpices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras ; & le cœur plein de tous les ſentimens paternels, le premier ſouhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuſe que ſon Pere & ſa Mere. Mes vœux ne furent point écoutez.

Mon Epouſe ſe rétablit promptement de ſes douleurs. Tous ſes ſoins ſe tournérent ſur ſa Fille. On ſçait ce que c'eſt que la tendreſſe d'une jeune Mere. Je remarquai qu'il en rejailliſſoit quelque choſe juſques ſur ſon humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs ; & ſoit que ce cher gage de notre amour eût redoublé ſon affection pour moi & diſſipé ſes ſoupçons, ſoit que la ſeule joïe d'être Mere produiſît ce changement, je m'aperçus que ſes careſſes étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guéres redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny : cependant, ſa tranquilité mit dans mon cœur quelque choſe que je n'y avois point encore ſenti. J'en marquai ſecrettement ma joye à Madame Riding, qui y prit part, ſans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paiſiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chaſſeurs ayans rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de ſe ſéparer ſans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraitez. Ils ne s'échapérent qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; & parmi le reſte, il y en eut peu qui revinrent ſans bleſſures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voiſins. La Jeuneſſe ſurtout, que les leçons continuelles d'Youngſter entretenoient dans une humeur guerriére, & qui ſouhaitoit paſſionnément de faire l'eſſai de ſes nouvelles armes, me ſollicita vivement de lui laiſſer tirer vengeance de l'inſulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai ſi je devois leur accorder cette permiſſion. La guerre m'a toujours fait horreur. C'eſt la honte de la raiſon & de l'humanité. Excepté le cas d'une juſte défenſe, qui doit faire gémir, même après la Victoire, une Bataille eſt le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puiſſent ſe porter; & dans les principes de ma Morale, un Héros guerrier n'eſt qu'un monſtre infâme. Avec ces ſentimens, je ne devois pas me rendre facilement aux inſtances de mes Sauvages. Cependant, la même raiſon qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de diſcipline militaire ſous la direction d'Youngſter, me fit penſer que ce ſeroit un extrême avantage pour eux, d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je réſolus de prendre moi-même la conduite de cette Guerre pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flâtai auſſi que ſi les Rouintons n'étoient pas abſolument intraitables, il ne me ſeroit pas impoſſible de les gagner peu-à-peu, & de les engager peut-être à ſe réconcilier ſi bien avec les Abaquis, qu'ils renonçaſſent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'uniſſent pour ne compoſer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngſter ſur les meſures qui convenoient à ce deſſein, je déclarai publiquement que je croyois la Guerre juſte & néceſſaire; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joye retentirent juſqu'au Ciel. On ne penſa plus qu'aux préparatifs. J'en laiſſai le ſoin à Youngſter; & je m'occupai pendant quelques jours à raſſurer Fanny & Madame Riding, à qui cette réſolution cauſoit de mortelles allarmes. Leur crainte eût été juſte, s'il y eût eu pour moi beaucoup de riſques à courir. Il eſt certain que je n'euſſe pu, ſans une extrême folie, les expoſer à tout ce qu'elles pouvoient apréhender de fâcheux, ſi ma mort, ou quelqu'autre accident, les eût privé de ma preſence & de mon ſecours. Mais j'étois ſûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient eſſuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi ſur les bruits qui s'en étoient répandus certainement juſqu'à eux, me faiſoient regarder cette expédition comme une partie de chaſſe de quatre jours. D'ailleurs, je me propoſois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames, qu'elles ne devoient point s'allarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles, qui étoient auſſi ſûrement dans l'habitation, que dans la meilleure Ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après, à la tête d'un Corps d'Abaquis, composé de leur plus belle Jeuneſſe, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendiſſent bien que leurs Voiſins marqueroient quelque reſſentiment de leur derniére perte, je ne m'aperçus point qu'ils fuſſent ſur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inſpire. Mais tel eſt, comme je l'ai déja fait obſerver, le génie de la plûpart de ces miſérables Peuples. Ils ne connoiſſent ni régles, ni défenſe, ni précautions de ſageſſe. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement, ſur les moindres démêlez; le plus foible fuit, & le vainqueur ſe retire, juſqu'à ce que l'occaſion ſe preſente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de fondre ſur l'habitation, & d'exterminer les Rouintons juſqu'au dernier. Mon deſſein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes Compagnons, je députai Youngſter, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux meſſage, avec trois Abaquis qui connoiſſoient les lieux; & je leur donnai ordre de propoſer la paix à nos Ennemis, à trois conditions.

La 1. qu'ils ſe hâtaſſent de ramaſſer leurs armes, & de les aporter hors de l'habitation, pour les brûler en notre preſence.

La 2. Qu'ils abandonnaſſent auſſi-tôt leur Canton, pour venir former un nouvel établiſſement dans la Vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes ſortes de ſecours & de commoditez.

La 3. Qu'ils y fuſſent ſoumis à mon Gouvernement.

S'ils refuſoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laiſſois que le choix, de fuïr du Canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous maſſacrez ſans exception & ſans quartier.

Je chargeai Youngſter de leur faire cette déclaration d'un air fier ; mais de prendre enſuite des maniéres douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entr'eux à me venir trouver ſans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait ſûr du ſuccès de ma conduite. J'avois du moins cette eſpéce de ſûreté, qui porte ſur la parfaite connoiſſance du caractére de ceux avec leſquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armez ; j'étois certain, par des informations aſſurées, que le nombre des Rouintons réünis ne paſſoit pas huit cens, en y comprenant leurs Enfans, & leurs Femmes ; & je ſçavois que la coutume générale des Sauvages eſt de fuïr ſans combat, lorſqu'ils ſe ſentent inférieurs en nombre. Je n'apréhendois qu'une choſe; c'étoit que les Roüintons ne conçuſſent trop de frayeur lorſqu'ils me ſçauroient ſi proche d'eux, & que ſe défians de mes propoſitions, ils ne priſſent auſſi-tôt le parti de ſe ſauver avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Deputez ſe preſentérent hardiment à l'entrée de l'Habitation, & pour prévenir toute inſulte, leur premier ſoin fut de faire connoître qu'ils étoient ſoutenus par un Corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent auſſi tôt du ſujet de leur arrivée, ſe répandirent en un inſtant parmi les Barbares, & produiſirent une partie de l'effet que j'avois prévu, c'eſt-à-dire, que la plûpart ne conſultans que leur crainte, ſe ſauvérent promptement dans les forêts voiſines. Cependant, pluſieurs de ceux qui s'étoient amaſſez d'abord autour d'Youngſter, & auſquels il s'étoit adreſſé, ne voyans rien qui dût les effrayer, demeurérent tranquiles à l'écouter. Il les flâta par ſes diſcours & ſes promeſſes, & il n'épargna rien pour leur faire ſentir l'avantage de ſes offres. Il crut les avoir ébranlé; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à ſouhaiter que les fuyards puſſent être engagez à revenir dans l'Habitation, il s'imagina que le ſeul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être ſans crainte ; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur Nation, que de s'unir par une bonne Paix avec les Abaquis. Il leur laiſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns : perſonne n'eût la hardieſſe de le ſuivre.

Je fus ravi de voir Youngſter qui revenoit tranquilement, & j'en augurai bien de ſa négociation. Son raport augmenta mes eſpérances. Je loüai ſa conduite, & je pris le parti d'attendre juſqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignez de l'Habitation ; mais une petite Colline, au pied de laquelle j'avois aſſis mon Camp, nous en cachoit la vûë. J'avois choiſi cette ſituation pour ne pas effrayer trop nos Ennemis par une aproche bruſque & précipitée. Youngſter mit un ordre admirable dans notre petite Armée, avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la ſurpriſe. Le reſte du jour s'écoula ſans le moindre mouvement de la part des Roüintons.

La nuit étant devenuë fort ſombre, on vint m'avertir lorſque je commençois à prendre un peu de repos, qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaiſſe s'élever au ſommet de la Colline, avec un éclat de lumiére qui ne pouvoit ſignifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aiſé de juger que c'étoit l'Habitation

tion des Roüintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle Nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que perſonne ne s'écartât juſqu'au jour, apréhendant quelque autre effet du deſeſpoir de ces miſérables. J'envoyai le matin Youngſter à la découverte, avec une partie de mes gens. Son raport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Roüintons, ſoit par défiance de mes promeſſes, ſoit par un pur effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le Païs, que de ſe ſoumettre. Ils avoient mis le feu en partans, non-ſeulement à leur grande Habitation, mais à pluſieurs petits Hameaux répandus aux environs. Leurs Cabanes, qui étoient de bois ſec, étoient déja entiérement conſumées; & ce qui marquoit mieux leur caractére féroce & cruel, ils avoient égorgé leurs Vieillards & leurs Malades. Youngſter trouva encore leurs cadavres qui avoient échapé aux flâmes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un ſentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faiſant aſſez connoître que je m'étois flâté vainement de pouvoir civiliſer un Peuple ſi brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entiérement délivrez de ces dangereux Voiſins. Tel fut le ſuccès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon Epouſe, puiſque mes Sauvages n'eurent pas même l'occaſion d'y tirer un coup de fléche. Je ne me ſerois pas tant étendu ſur un événement ſi leger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets ſi terribles, que mon ſang ſe glace encore de l'engagement où je me ſuis mis de les raconter.

HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

LIVRE SIXIEME.

LA tranquilité & le bon ordre me parurent ſi bien établis parmi les Abaquis, que ſans penſer à multiplier leurs Loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'obſervation exacte de celles qu'ils avoient déja. C'étoit le ſeul moyen d'aſſurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, ſi je n'euſſe pris ſoin de lier ainſi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois ſe paſſérent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour, à prendre une réſolution qui pût nous conduire à quelque choſe de raiſonnable & d'aſſuré, eſpérant toujours de tirer de leur raport quelque lumiéres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient beſoin d'y employer. C'étoit le principal ſujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'eſprit, ſur-tout depuis les couches de mon Epouſe, de partir avec elle & le reſte de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'eſt pas que je ne m'attendiſſe à de grandes difficultez de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnez pour conſentir volontiers à notre départ : mais j'euſſe réüſſi peut-être à les tromper en leur faiſant entendre que nous ne les abondonnions point ſans retour. Nous euſſions pris une Eſcorte, ce qui eût encore aidé à leur perſuader que notre deſſein n'étoit pas de les quitter abſolument ; & nous n'euſſions point eu de peine à nous en défaire, ſi le Ciel eût beni notre route, & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloiſe ou Eſpagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choiſir, en ſupoſant que nous ne reçuſſions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un reméde amer & douloureux qu'il craint preſque autant que ſes maux. Je le communiquai même à mon Epouſe & à Madame Riding, qui ne balancérent point à l'aprouver, & qui ſe diſpoſérent hardiment à en courir tous les riſques. Nous n'étions plus retenus que par la foible eſpérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penſerions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut ſi grande à cette nouvelle, que j'eus peine à me ſoutenir. Ce fut bien pis, lorſque je vis mon Epouſe tomber évanoüie de ſurpriſe & de ſaiſiſſement.

Si l'on ſe figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de ſéjour dans une habitation de Sauvages, plus d'un an qui s'étoit écoulé ſans que nous euſſions entendu parler de Mylord, on concevra que le plus leger eſpoir ne pouvoit manquer de nous cauſer une agitation extraordinaire. Mais ſi ce n'étoit pas la joye, c'étoit du moins une incertitude de ſentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente ſituation Il fallut bien tôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque; ce fut ceux de la plus mortelle crainte, & par conſéquent de la triſteſſe la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vû Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pû les moyens de gagner la Caroline. Avec le ſecours d'un Virginien qui ſçavoit la Langue Angloiſe, ils avoient ſuivi les Côtes de la Mer, en s'informant dans tous les lieux habitez ſi l'on avoit vû Mylord Axminſter, ou ſi l'on avoit quelque connoiſſance de ſon ſort, ils n'avoient rien apris de ce qu'ils cherchoient. Deſeſpérans de réüſſir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre Vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hazard, ou plutôt la Providence qui ne vouloit plus nous laiſſer ignorer nos malheurs & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils euſſent rencontré dans de vaſtes Deſerts un de leurs Compatriotes, un de ces braves Abaquis qui avoient ſervi d'eſcorte à Mylord. Ils le ramenoient avec eux, & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter auſſi-tôt la funeſte avanture de Mylord & de ſes Compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou ſix journées de la Vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au ſien. Il les avoit mis en fuite, avec peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des Habitans vagabonds du grand Deſert de *Drexara*, & qui paſſent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragez par leur défaite. La vûë de Mylord qui étoit à cheval & vêtu, auſſi-bien que les Anglois de ſa ſuite, les avoit animez à retourner à la charge, dans l'eſpoir du butin. Ils s'étoient attroupez ſeulement en beaucoup plus grand nombre, & coupans le chemin aux Abaquis à quelque diſtance du lieu du premier combat, ils avoient fondu ſur eux avec tant d'impétuoſité & une grêle ſi terrible de fléches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reſte effrayé de ſe voir envelopé de toutes parts en un moment, & ſe trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour ſe conſerver la vie. Ils étoient demeurez priſonniers avec Mylord & ſes Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proye, & s'étoient diviſez eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plûpart des Sauvavages du Deſert de *Drexara* ſont Antropophages, du moins à l'égard de leurs priſonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils ſont ſans ceſſe errans, à la chaſſe des Bêtes & des Hommes, qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La ſeule raiſon qui leur fait donner le nom de Sauvages de *Drexara*, eſt que cherchans les Montagnes & les Bois comme les lieux les plus propres à la chaſſe, ils aiment ce grand Deſert, qui eſt rempli de bêtes féroces, parce qu'il eſt couvert de forêts d'une très-grande étenduë.

J'étois tremblant & conſterné en écoutant cette premiére partie de la relation du Sauvage, & je n'oſois le preſſer de m'aprendre ce que j'avois le plus d'envie de ſçavoir. Un début ſi terrible me faiſoit attendre le ſort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de ſon côté dans une agitation capable d'inſpirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, ſans oſer ouvrir la bouche moins ſon âge & ſes forces, que ſon zèle, auroit entrepris de me ſuivre au bout du monde. Mais je conſentis que Rem, ſa Fille, accompagnât mon Epouſe; ſans parler de ſon attachement qui méritoit cette récompenſe, je crus qu'il y auroit mille occaſions où ſes ſervices pourroient être utiles à Fanny & à ma Fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis ſous la protection du Ciel, & l'avoir ſollicité mille fois par les plus ardentes effuſions de notre cœur.

Ciel! quel départ & quelle entrepriſe! Je ſçavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois ſeulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au Midy le Golfe du Méxique, & à l'Orient les Côtes de la Mer du Nord. Il me paroiſſoit aſſez vraiſemblable que les Hommes blancs, dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres que les Eſpagnols, qui devoient remonter quelque grande Riviére depuis le Golfe du Méxique; car je n'en connoiſſois point vers la Mer du Nord juſqu'à la pointe de Tegeſte, qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit repreſentée. Pour le Deſert de *Drexara*, je l'apelle de ce nom, en traduiſant littéralement celui que le priſonnier Abaquis lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler: l'unique connoiſſance que je puſſe en avoir, je la tirois de la comparaiſon que je faiſois de ſon recit, avec l'opinion où j'étois que les Hommes blancs étoient des Eſpagnols; & j'en concluois, que ce Deſert devoit être, par raport à nous, au Midy, ou un peu plus ſur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité, cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyez à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du priſonnier; mais je ſçavois de leur propre aveu, qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, & je jugeois par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieuſement égarez. Telles étoient les lumiéres, ou plutôt les profondes obſcuritez qui ſervoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confeſſe, pour ne pas donner une idée trop affreuſe de mon embarras; j'avois un autre eſpoir, ſans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainſi dans un Labyrinthe inexplicable. Je comptois ſur les éclairciſſemens que je pourrois tirer des diverſes Nations qui ſe trouveroient ſur notre route, & je n'apréhendois point leur rencontre, parce que j'étois aſſez bien eſcorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût aſſez grande, le zèle de mes Abaquis ſe ſoutenoit merveilleuſement. Ils portoient ſans répugnance les quatre brancards des Femmes; comme ils ſe ſuccédoient au moindre ſigne de laſſitude, il ne me parut point qu'ils fuſſent fatiguez de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête; & ſentant le beſoin que j'avois de leur ſecours, je prenois un air de confiance & de réſolution, capable de leur en inſpirer. Cependant, ſoit qu'ils ne fuſſent point auſſi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui ſont accoutumez à marcher continuellement, ſoit que la chaleur & le changement d'air puſſent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui ſe trouvérent attaquez tout-d'un-coup d'une maladie dangereuſe. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choiſis pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable, au long d'une Riviére, dont les bords étoient couverts d'arbres aſſez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'apercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacez du même ſort. En moins de ſept jours il s'en trouva huit cens de malades, & environ deux cens emportez par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon Epouſe, je la fis écarter avec ſes femmes du gros de la Troupe, & je défendis ſous peine de mort aux Sauvages de s'aprocher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngſter du ſoin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quelque reméde au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngſter fut atteint lui-même de cette funeſte maladie, & je le vis expirer deux jours après.

Le courroux du Ciel me pourſuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois ſans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me ſoutint contre l'air infecté que je reſpirois à tous momens. J'étois ſans ceſſe au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les conſoler, à les interroger ſur la nature & les ſymptômes de leur mal. Je ſéparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore; je faiſois tranſporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres; j'étois par tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus miſérable de mes Sauvages. Cependant, il me venoit ſouvent à l'eſprit, qu'un zèle ſi inconſidéré pouvoit devenir pernicieux à mon Epouſe. Je craignois, en retournant le ſoir auprès d'elle, de lui communiquer quelque choſe de l'air contagieux que j'avois reſpiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la riviére, avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en viſitant les Malades. Qu'auroit-ce été, ſi le mal m'eût attaqué moi-même! Affreuſe crainte! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la penſée de ſon ſuplice. Je compoſois mon viſage en m'aprochant de Fanny, & loin de lui aprendre les progrès continuels de la maladie qui che pour proférer un ſeul mot. Heureuſement, nous dit le Sauvage, je ſuis tombé en partage avec Mylord & vingt de nos Compagnons, à une Bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent mangé d'abord ſix d'entre nous, pour raſſaſier leur premiére ardeur; mais ils ſont accoutumez d'aller chaque année ſur le bord d'une grande Riviére, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auſquels ils donnent leurs Priſonniers, pour recevoir d'eux quelque choſe qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conſervez pour cela au nombre de ſeize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la Riviére; mais les hommes blancs n'y ſont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Deſert de *Drexara*, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je ſuis ſûr que tous mes Compagnons ne verront point ce tems-là; car de ſeize que nous étions, il y en a déja quatre qui ont été mangez depuis notre retour de la Riviére. Il nous raconta enſuite de quelle maniére il s'étoit ſauvé, & par quel bonheur il avoit rencontré ſes Compatriotes, après avoir erré deux mois dans des Païs qui lui étoient inconnus.

J'ai ſçu depuis, que ces Hommes blancs avec leſquels les Sauvages faiſoient une eſpéce de commerce de leurs Priſonniers, étoient les Eſpagnols de *Penſacola*, qui remontent en certains tems la grande Riviére du S. Eſprit, & qui achetent des Eſclaves pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaquis de ſe retirer après ſon recit; & l'état où j'étois ne m'empêchant point de faire réfléxion ſur celui où je voyois mon Epouſe, je fis en un inſtant ce que non-ſeulement je n'avois jamais fait, mais dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive, & la plus preſſante de toutes les douleurs; & moi, qui me ſentois prêt à ſuccomber ſous ma peine, & à tomber ſans force, j'en trouvai aſſez pour affecter de la conſtance, pour prendre une contenance tranquile, & pour entreprendre en un mot de conſoler ma chere Epouſe. C'eſt ici que j'apréhende de n'être plaint deſormais de perſonne. Un perſonnage tel que j'ai été capable de le ſoutenir, & que je vais le repreſenter paroîtra ſi étrange, & peut-être ſi contraire aux idées communes, que ſi l'on me fait la grace de le croire poſſible, on s'imaginera ſans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre ſent, ou ſentir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y interreſſer par la compaſſion; & non ſeulement il ne ſe trouvera perſonne, qui ait ſenti des maux tels que les miens, mais à peine ſe trouvera-t'il quelqu'un qui les puiſſe comprendre.

La réſolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une régle que j'ai ſuivie depuis avec une incroyable conſtance. Je ne prévoyois point à quoi je m'engageois. La conſidération de mon Epouſe, dont je voulois ſoutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette eſpéce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter: Mais qu'il m'en a couté! & que le ſouvenir même que j'en conſerve, eſt encore rempli d'amertume? Chere Fanny, dis-je à mon Epouſe, il faut benir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous ſoyons informez du malheur de Mylord. Le ſecours de la Providence ne ſçauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déja éprouvé en tombant heureuſement dans la Bande la plus humaine des Sauvages. Il recévra la même protection juſqu'à la fin. Peut-être a-t'il déja été livré aux Hommes blancs dont l'Abaquis nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois, ou des François, ou des Eſpagnols; & quelque Nation que ce ſoit de l'Europe, il eſt ſans danger, s'il eſt hors des mains des Sauvages. Oui, me répondit-elle en ne raiſonnant que trop juſte ſur le ſujet de nos craintes; oüi, s'il eſt hors de mains des Sauvages: mais quelle aparence qu'il ſoit délivré de ces Bêtes cruelles? Il n'y a que deux mois, ſuivant le raport de l'Abaquis, qu'ils ſont revenus de leur grande Riviére, ils n'y doivent retourner que l'année prochaine; & qui ſçait s'ils épargneront ſi long-tems la vie de mon cher Pere ? Elle fondoit en larmes en parlant ainſi ; & ſa tendreſſe lui repreſentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroiſſoit auſſi effrayée que ſi elle eût vû Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la raſſurer, que ces Barbares étant accoutumez à faire commerce de leurs Priſonniers, il n'y avoit nulle raiſon de craindre qu'ils ne ſuiviſſent point leur uſage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon deſſein étant de me mettre inceſſamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me ſervir des lumiéres que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord, pour prendre le chemin du Deſert de Drexara ; que le Ciel ſeroit mon guide dans une entrepriſe où ſa bonté & ſa juſtice étoient interreſſées ; enfin que j'eſpérois de trouver Mylord, ce qui étoit le ſeul point difficile, & que rien ne me ſeroit ſi aiſé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de ſolidité d'eſprit pour ſe laiſſer flâter par de fauſſes eſpérances. Elle ſentit auſſi parfaitement que moi toutes les difficultez de mon deſſein, & voici le parti qu'elle prit ſur le champ. Je ſuis perſuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon Pere, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entrepriſe. Vous ne pouvez point me laiſſer ici derriére vous, au riſque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre abſence, & preſque certaine en vous quittant, de ne vous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon Pere, ou nous périrons tous enſemble en le cherchans. Quelque étrange que fut cette propoſition, je ne pouvois raiſonnablement la combattre. Cependant, je lui fis apercevoir pluſieurs raiſons qui la rendoient preſque impoſſible. Nous n'avions point de voitures pour elle, ſa Fille, & Madame Riding, & pour leurs deux Femmes. Cette ſeule difficulté étoit inſurmontable. Elle me répondit qu'elle la ſentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée; qu'elles iroient à pied comme moi, auſſi ſouvent que leur foibleſſe le pourroit permettre; que ſi elles ſe trouvoient trop fatiguées, il ſeroit aiſé de leur compoſer des eſpéces de brancards que je ferois porter par nos Abaquis; que ſi j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient ſe succéder tour à-tour, & nous rendre ce ſervice ſans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les proviſions de vivres, qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle ſe réſolut à faire comme moi ſon principal fond ſur la prodigieuſe quantité de Bêtes fauves qu'on trouve de tous côtez en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l'embraſſant, chére Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me perſuader que c'eſt pour lui donner un heureux ſuccès, que le Ciel vous l'inſpire. Je ne tardai point à communiquer notre réſolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs Compagnons & pour délivrer Mylord. Toute la Nation s'offrit avec ardeur ; mais faiſant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été diſciplinez par Youngſter. C'étoit un Corps d'environ deux mille hommes, qui paroiſſoient tous réſolus & vigoureux. Ceux que nous laiſſâmes dans l'Habitation, marquérent du chagrin de voir partir avec moi mon Epouſe & toute ma famille ; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre ſoupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonſtance, nous n'euſſions peut-être pas quitté ſans quelque regret ce bon Peuple, dans lequel nous n'avions trouvé pendant un ſi long ſéjour, que de la docilité, de la ſoumiſſion & tous les témoignages d'un ſincére attachement. Le ſouvenir de leurs bienfaits n'eſt jamais ſorti de ma mémoire, & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoiſſance & l'amour du bien que je me ſuis efforcé de leur inſpirer.

Quoique j'euſſe borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition, je ne pus refuſer la ſatisfaction de me ſuivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnez. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, conſultant m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flâtois par l'eſpoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguiſois ainſi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle diſſimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop ſenſible.

Dans ce terrible deſaſtre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, ſa Fille, & ſes Femmes ſe conſervaſſent dans une ſanté parfaite. Nous paſſâmes trois ſemaines entiéres dans le même lieu, ſans la moindre aparence que nos miſéres puſſent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à ſe répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je réſolus de changer d'air, en plaçant mon camp ſur une éminence qui ne paroiſſoit éloignée que d'une journée des vaſtes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de ſe préparer au départ. Mais je crus m'apercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût aſſez proche, il s'avançoit ſur notre route, & quelques uns d'entr'eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur Habitation. Nouveau ſujet d'une extrême inquiétude. Je ceſſai de les preſſer, pour me donner le tems d'aprofondir leurs diſpoſitions. Je reconnus bien-tôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout-d'un-coup. Ils s'étoient aſſemblez pluſieurs fois pendant la nuit, pour délibérer ſur le parti qu'ils devoient prendre ; & la diſcipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d Youngſter, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils euſſent dû m'accuſer du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc ſi aigris & ſi mal diſpoſez à l'obéiſſance, que j'apréhendai de ne pouvoir les contenir longtems dans le reſpect qu'ils avoient eu pour moi juſqu'alors. Les conſéquences n'en pouvoient être que très funeſtes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement étoit de me voir abandonner tout-d'un coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des Bêtes, ou d'autres Sauvages auſſi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les ſollicitations & les inſtances, auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins ſuſpecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'eſprit de leurs Compagnons. Ils y travaillérent inutilement. La vuë même de cinq ou ſix cens de leurs ſemblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conſéquent ſe réſoudre à laiſſer après eux, ne fit nulle impreſſion ſur les Rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire conſentir du moins à attendre leur rétabliſſement. Il ſembloit qu'après avoir déclaré le deſir qu'ils avoient de retourner ſur leurs pas, ils euſſent quelque choſe à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient ſourds à toutes mes raiſons, ils refuſoient de les entendre; ſemblables à un troupeau de Bêtes qui ſe portent impétueuſement toutes enſemble vers le même lieu, lorſqu'elles y ſont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cauſe. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & infléxibles.

Le mal me parut ſans remède. Le ſeul qui me reſtoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occaſion à ces miſérables d'exécuter tout-à-fait leur réſolution. Je les fis aſſembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fier leur inconſtance & leur perfidie, j'ajoutai, que j'étois aſſez bien inſtruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient diſpoſez à me demeurer fidèles: que je voulois les connoître, & faire d'eux la diſtinction qu'ils méritoient, prêt à conſentir que les autres s'éloignaſſent pour jamais de ma preſence, & qu'ils retournaſſent ſur le champ à l'Habitation. Mon eſpérance étoit que la honte de paſſer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-tems, que ceux qui vouloient m'abandonner paſſaſſent à ma gauche, & que les autres ſe tinſſent à ma droite. J'obſervois leur contenance. Il ſe paſſa quelques momens, ſans que perſonne oſât quitter ſa place. Ils ſe regardoient les uns les autres, avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étans placez bruſquement à ma gauche, ils furent ſuivis auſſi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour ſe connoître, & s'aſſûrer les uns des autres, qu'ils me tournérent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous enſemble en tirans vers l'habitation. Il en reſtoit à ma droite plus de trois cens dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité aſſurée; mais ceux-ci mêmes, voyans fuïr leurs Compagnons, & ayans demeuré quelque tems comme incertains à les regarder, me quittérent tout-d'un coup pour les ſuivre, ſans que mes priéres ni mes reproches fuſſent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma conſternation! ce ſont-là de ces excès qui ne peuvent ſe repreſenter. Je demeurai abſolument ſeul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me reſtoient ne quittans point mon Epouſe, & le quartier des Malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d'un ſeul Sauvage de qui je puſſe eſpérer le foible ſoulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ſes peines. Ce n'étoit pas à mon Epouſe que je voulois les confier; elle les eût partagé, & les ſiennes n'étoient propres qu'à augmenter mon deſeſpoir.

poir. Il fallut les devorer dans le fond de mon cœur. Je m'aſſis ſur l'herbe, dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obſtiner à ma perte, j'y levai mes yeux pour interreſſer ſa bonté & pour atteſter ſa juſtice. Je lui demandai, ſinon les conſolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un ſecours de lumiéres qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'eſpérance, dans un état où je ne pouvois me perſuader qu'il eût réduit perſonne avant moi. O Dieu! m'écriai-je mille fois, eſt ce le deſeſpoir qui vous honore? Si c'eſt par bonté que vous formez vos Ouvrages, comment prenez-vous plaiſir à les détruire? Que voulez-vous que je devienne? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuſe Epouſe & de ma Fille? Qu'ai je donc gagné à vous invoquer, ſi vous n'écoutez jamais mes priéres? O Dieu! écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuſes Créatures.

Cependant, après avoir paſſé quelque tems dans ces agitations, je recueïllis tous mes eſprits, pour tirer des circonſtances de notre miſére les foibles reſſources que je pourrois y apercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à délibérer ſur le lieu vers lequel nous devions penſer à prendre notre chemin. Toute aparence d'eſpoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorſque j'eus reconnu entiérement la néceſſité de prendre ce parti, je me repentis amérement de n'avoir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit deſormais de la ſûreté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur Jeuneſſe avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les puniſſe ; & la honte du crime, ou la crainte du châtiment acheve quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne ſont encore coupables qu'à demi. Cependant, je me flâtai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultez qui me cauſérent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver expoſez à la rencontre & aux inſultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener ſur notre chemin : mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous puiſſions tourner, & nous n'euſſions pas été plus ſûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer ſon ſecours. Le ſecond obſtacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs Femmes ne pouvoient avoir la force de ſuporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois : du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je puſſe eſpérer la moindre aſſiſtance. C'étoit une néceſſité que les deux Femmes-de-chambre marchaſſent à pied, quelque peine qu'il leur en pût couter ; & je me réſolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon Epouſe avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même ſervice à Madame Riding.

Je penſai enſuite à ce qu'alloient devenir les miſérables Sauvages que nous ſerions obligez de laiſſer derriére nous. La fâcheuſe eſpéce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit ſi foibles & ſi languiſſans, qu'ils n'avoient pas la force de ſe ſoutenir ſur leurs pieds. Il en périſſoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma préſence ne leur étoit aſſurément d'aucun ſecours. Cependant, en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me ſentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel ſort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guériſon de leurs maux ; mais je remarquois qu'ils recevoient de la conſolation de mes viſites, & qu'ils en avoient de la reconnoiſſance en expirans. C'en fut aſſez pour me faire prendre la réſolution d'attendre à partir juſqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je conſidérois d'ailleurs, qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon ſervice & par obéïſſance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoiſſance, ce que je me ſentois porté à leur accorder par tendreſſe de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous duſſions apréhender. Nos perfides Deſerteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chaſſe pendant plus de trois ſemaines, nous avoient laiſſé une quantité immenſe de gibier qu'ils avoient fait ſécher au Soleil, ſuivant leur uſage; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverſes ſortes d'oiſeaux, dont nous faiſions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raiſonnable que la prudence pût m'inſpirer dans une conjoncture ſi difficile. C'étoit même le ſeul auquel je puſſe m'arrêter. Mais l'aſcendant de ma mauvaiſe fortune devoit l'emporter ſur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Fin du Tome troiſiéme.

Prévost, Antoine François

LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

FILS NATUREL DE CROMWEL.

E
ABR
P944P
t. 4

LIVRE SEPTIE'ME.

JE ne me hâtai point de retourner auprès de mon Epouſe plus promptement qu'à l'ordinaire ; un air de trouble & d'empreſſement l'auroit trop allarmé. Je ne la vis que le ſoir, après avoir viſité mes malades & les avoir informez de la perfidie de leurs Compagnons, qu'ils aprirent avec une indignation furieuſe. Ils furent ſi vivement touchez de la promeſſe que je leur fis de demeurer avec eux que leur reconnoiſſance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venuë, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos Infidèles, parce que le lieu de ſa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite Colline qui le ſéparoit de la Prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit juſqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois conſtruit une Cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ſes femmes; de ſorte que ſans être fort à ſon aiſe, elle n'avoit du moins rien à ſouffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la Contagion. J'obſervois exactement la coutume que j'avois priſe, de me mettre nud dans la Riviére à quelque diſtance de ſa Cabane, & de changer d'habits avant que de m'en aprocher. Quoique je me fuſſe replongé dans mes triſtes méditations en quittant le Quartier des malades, & que je n'euſſe point ceſſé de m'affliger juſqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paiſible en entrant dans ſa Cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes Compagnons. Ils ſont partis, lui répondis-je tranquilement. Il n'en ſeroit point échapé un, s'ils étoient demeurez ici plus long tems. Nous ſerons obligez nous-mêmes de retourner à l'habitation, auſſi-tôt que nos Malades ſeront morts ou guéris.

L'air calme de mon recit n'empêcha point que ſa ſurpriſe ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma diſpoſition dans mes yeux, comme ſi elle ſe fût doutée qu'un événement ſi ſubit & ſi peu attendu avoit une cauſe extraordinaire. Madame Riding ne manqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcérent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je demeurai ferme à leur cacher la vérité: je convins même, qu'il y avoit de la juſtice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous ſervir d'eſcorte. Ce fut ainſi que tout le poids de cette terrible avanture tomba ſur moi ſeul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philoſophie, au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la Maladie des Sauvages parût ſe relâcher, il ſe paſſa cinq ſemaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réfléxions continuelles que je faiſois ſur mon ſort, mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de reſſource aſſurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faiſois pour les cacher, me firent ſentir dans ce court eſpace plus de tourmens réünis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin, la Contagion ceſſa tout-à fait; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurez malades au départ de leurs Compagnons, à peine nous en reſta-t'il ſoixante. Je penſai néanmoins à partir avec ces triſtes reſtes qui étoient échapez du courroux du Ciel. J'en fis la propoſition à mon Epouſe Elle verſa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que ſa douleur ne venoit que de la néceſſité où nous nous trouvions d'abandonner l'entrepriſe que nous avions formée pour le ſalut de Mylord. Cette raiſon ſans doute juſtifioit aſſez ſa triſteſſe & la mienne. Mais elle m'a confeſſé depuis, qu'il ſe paſſoit alors dans ſon cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excitez par nos malheurs preſens ; ſoit que ce fût l'obſcurité de notre ſort qui lui cauſât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, ſoit que ce fût en effet un preſſentiment de l'horrible cataſtrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'eſt un recit ſimple que je promets ici. L'événement tragique que je ſuis au moment de raconter, n'a beſoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un Lecteur qui n'eſt pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme, c'eſt-à-dire, ſenſible aux mouvemens d'une juſte compaſſion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en raportant ce qui m'eſt arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai ſenti. L'expreſſion de la parole n'eſt qu'une invention de l'art ; image infidèle, qui répondroit trop mal aux ſentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes. Mon Epouſe trembloit en ſe mettant ſur le brancard. Elle portoit ſa Fille dans ſes bras. J'embraſſai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puiſſances ſupérieures qui ſont chargées du ſoin de l'Innocence. Quelque foible que fût encore la ſanté de mes Abaquis, ils ne ſouffrirent point que je miſſe la main au brancard. Ils partagérent entr'eux cette fatigue, & ſe relevérent ſucceſſivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon Epouſe, occupé de tout ce que j'avois à eſpérer & à craindre; mais ſur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous ſuivions ſans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre d'avoir ſans ceſſe les yeux ouverts pour obſerver les environs, s'arrêtérent au ſommet d'une Colline. Après quelques momens d'une conſidération fort attentive, ils retournérent bruſquement vers nous, en courant avec une vîteſſe extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de diſtance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'eſpérance que s'ils nous aportoient quelque nouvelle fâcheuſe, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma ſuite. J'avois les yeux tournez continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la Colline, que je vis paroître au ſommet qu'ils venoient de quitter, vingt ou trente perſonnes qui ſembloient les pourſuivre, & qui ceſſérent néanmoins tout-d'un-coup d'avancer, lorſqu'ils eurent aperçu ſans doute le gros de mes gens qui s'étoient réünis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je pûſſe craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre ſigne de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert, & que notre fuite ne pouvoit être aſſez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre ſi c'étoit leur deſſein. Je réſolus même après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, ſous la conduite des deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaiſes intentions; & de demeurer auprès de mon Epouſe avec quinze Abaquis, que je retins comme un Corps de réſerve. Pendant que je faiſois cette diſtribution, je remarquai que le ſommet de la Colline, ſe couvroit de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fuſſent déja plus de cinq ou ſix cens. Je ſentis auſſi-tôt que j'avois beſoin du ſecours du Ciel, & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureuſement d'un pas ſi dangereux.

O Dieu! vous ſçavez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de ſoupirs qui ſortirent du fond de mon cœur, autant de priéres enflammées qui ſollicitérent votre puiſſante aſſiſtance. Je conjurai mon Epouſe de demeurer ſur ſon brancard, & je lui confeſſai en deux mots, que nous étions à l'extrêmité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous maîtreſſe de votre crainte; ne faiſons rien avec imprudence: c'eſt quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater ſon ſecours, & peut-être eſt-ce à ce moment qu'il nous réſerve. J'avois le cœur ſi ſerré en lui tenant ce diſcours, qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'eſpérance. Je l'embraſſai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penſer que je me devois à elle & à ma Fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter ſon trouble en lui laiſſant voir le mien, je la quittai, réſolu d'aller en perſonne au devant de nos Ennemis.

J'avois deux raiſons qui me portoient à prendre ce parti; l'une étoit la crainte que le combat ſe livrant trop près des Femmes, elles ne fuſſent expoſées à l'atteinte des flêches; l'autre, une envie preſſante de tenter le caractére des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & que de leur laiſſer le tems de s'aprocher davantage. Mes Avant-coureurs n'avoient point d'autre éclairciſſement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme j'ai dit, auſſi-tôt qu'ils s'étoient vûs pourſuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laiſſai les deux Anglois avec mon Epouſe, & me faiſant ſuivre de mes ſoixante Abaquis, je marchai aſſez fiérement vers nos Ennemis, qui s'avançoient avec plus

d'ordre

d'ordre que je n'en euſſe attendu d'une Troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance ſi réſoluë, malgré notre petit nombre, ils s'arrêtérent à cent pas de nous. Je continuois d'aller vers eux, & mon deſſein étoit de me détacher ſeul pour les aborder avec des ſignes de paix & de ſoumiſſion. Mais lorſque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoiſſoit les Roüintons. Ce nom me pénétra d'horreur juſqu'au fond de l'ame. O Dieu ! les Roüintons ! Je demeurai comme immobile; ſans ſçavoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent preſque auſſi-tôt mes Compagnons pour des Abaquis, ne tardérent pas un moment à décocher ſur nous une grêle de fléches. Les Abaquis avoient été ſoutenus juſqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi; mais ils me tournérent le dos, lorſqu'ils virent quels Ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excuſable, elle ne leur en fut pas moins inutile; car leurs cruels Ennemis les pourſuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut point un ſeul de ces miſérables aſſez heureux pour leur échaper.

Au moment qu'ils commencérent à fuir, j'étois encore à trente pas du moins des Roüintons. Peut-être aurois-je pris auſſi le parti de la fuite, ſi je n'euſſe eu que ma vie à conſerver; mais j'étois réſolu au contraire de la ſacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle; & ſi je ne pouvois la rendre utile à mon Epouſe & à ma

Fille, le ſeul bonheur que j'euſſe à ſouhaiter étoit de la perdre. Un inſtant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien eſpérer de la réſiſtance. Je jettai mes armes à terre, pour ôter aux Roüintons la penſée que j'euſſe deſſein de m'en ſervir. Quelques uns ſe ſaiſirent de moi, pendant que leurs Compagnons étoient à la pourſuite des Abaquis. Ils reconnurent aiſément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïſſoient, & ils demeurérent quelque-tems à examiner la maniére dont j'étois vétu, ſans faire paroître qu'ils euſſent deſſein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fut pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai aſſez de reſſemblance pour eſpérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Amériquains, leur dis je d'un ton humble & ſupliant, je ne ſuis pas votre Ennemi. Je ſuis un malheureux Etranger, que le hazard a conduit dans ce Deſert, & qui ne venois à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié, pour ma vie, & pour celle de ma famille qui va tomber auſſi entre vos mains. Laiſſez vous toucher par la miſére d'un homme qui ne vous a jamais offenſé. Ces impitoyables Sauvages ſe regardérent les uns les autres, en riant, ou plûtôt en grinçant les dents d'une maniére effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans, mais de cet air cruel & malin qu'on repreſente ordinairement dans les yeux d'un Tigre. Leur taille étoit courte & ramaſſée, & preſque tous avoient la bouche d'une grandeur démeſurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon Epouſe : car ayant tourné les yeux de ſon côté, lorſque je leur eus parlé d'elle, ils prirent leur courſe vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un inſtant, tandis qu'un petit nombre me conduiſoit après eux en me tenant les deux bras. Je me ſentois défaillir de crainte, & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un Pere & un Epoux ont à redouter de plus funeſte.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny ſans connoiſſance, & ma Fille dans ſes bras, en danger de ſe tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent ils mon Epouſe morte, car ils la laiſſoient ſeule ſans le moindre ſecours, & ils s'occupoient à conſidérer Madame Riding & les deux Femmes, qui ſans être tombées évanoüies, avoient perdu la parole de frayeur & de ſaiſiſſement. N'ayant rien à ménager dans une ſi terrible circonſtance, je me dégageai aſſez violemment des mains de ceux qui me tenoient, & je me jettai ſur le viſage de mon Epouſe, avec des mouvemens trop confus pour être repreſentez. Je ſoutins ma Fille d'une main, tandis que je m'efforçois de ranimer ſa malheureuſe Mere, en ſerrant mes lévres contre les ſiennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me reſtoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où eſt ma Fille ? dit-elle dans ſon premier mouvement ; & voyant que je la tenois entre mes bras : Oh ! Cléveland, s'écria-t-elle avec un ſoupir qu'elle avoit à peine la force de pouſſer, donnez moi mon Enfant ; ne me quittez pas, je ſens que je n'en puis plus : nous ſommes perdus, n'eſt-ce pas, & il n'y a plus rien à eſpérer ? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de conſolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner ſans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être ſe laiſſeront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient pourſuivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur couper le chemin & à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proye, & s'aprochoient de nous en pouſſant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un inſtant. La foule de ceux qui eurent la curioſité de voir mon Epouſe, m'écarta d'elle en me preſſant de tous côtez. Ils ne lui firent point d'inſulte ; mais elle eut à eſſuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient ſa frayeur en prenant ſes mains pour les conſidérer, ou en fixant leurs yeux féroces ſur les ſiens. Je continuois de tenir ma Fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen d'employer les priéres, ni même de les faire entendre, dans l'agitation où je voyois cette Troupe furieuſe, & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joïe. A qui d'entr'eux me ſerois-je adreſſé ? Il ſembloit qu'ils me mépriſaſſent & qu'ils me comptaſſent pour rien, en me voyant porter ma Fille d'un air abattu. Ils ne faiſoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me raprocher de mon Epouſe, & la foule diminuant autour d'elle, je m'aſſis à terre près de ſon brancard. Je ne ſçai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Eſpérons que le Ciel fera quelque choſe en notre faveur. C'eſt déja beaucoup, qu'ils nous ayent épargné dans le mouvement de leur premiere furie. La malheureuſe Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guéres de répondre. Elle me demanda ſa Fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées juſqu'alors, commencérent à couler lorſqu'elle eut ſon enfant entre ſes bras. Elle l'embraſſa mille fois. O Dieu! s'écria-t elle, je ſerois trop heureuſe d'être morte; mais ſauvez mon Epoux & ma pauvre Fille. Elle eut quelque conſolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ſes Femmes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'aprocher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient aſſemblez en cercle à quinze pas de nous, avec les Abaquis au milieu, & ils paroiſſoient délibérer ſur le ſort de ces miſérables Priſonniers. Enfin la foule s'ouvrit, & ſe partagea en ſix Bandes. Les ſoixante Abaquis furent diviſez dans le même nombre, & chaque Bande en eut une part égale. Auſſi-tôt l'on ramaſſa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vrai-ſemblablement

ment les préludes d'un funeſte ſacrifice. Je ne doutai point que les Roüintons n'euſſent pris le deſſein de faire périr leurs Ennemis par le feu. Je plaignis amérement ces malheureuſes victimes, & je m'affligeai de la néceſſité où j'étois d'être témoin de leur ſuplice.

Mais ce qui me ſurprit au dernier point, fut de les voir non-ſeulement fermes & tranquiles, mais gais même juſqu'à chanter & à donner des témoignages de joye, eux qui m'avoient paru conſternez de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le ſort cruel où ils étoient deſtinez. Il ſembloit qu'ils vouluſſent inſulter à leurs Ennemis, & qu'ayant perdu toute eſpérance de ſe ſauver de leurs mains, ils euſſent pris comme de concert la réſolution de braver leur cruauté, & ne pas marquer la moindre foibleſſe. Je les entendis qui ſe vantoient hautement d'avoir fait à pluſieurs Roüintons le même traitement qu'ils alloient eſſuyer, & d'en avoir maſſacré ou brûlé un grand nombre dans leurs derniéres Guerres. Enfin les feux étant allumez, les Roüintons de chaque Bande prirent trois ſeulement de leurs Captifs; & au lieu de les jetter au milieu des flâmes, comme je me l'étois imaginé, ils les liérent à des pieux qui en étoient extrêmement proches, de ſorte que ces pauvres Abaquis ſentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainſi rôtis peu-à-peu, ſans rien perdre de leur conſtance. Leurs Compagnons, qui s'attendoient au même ſort, ne laiſſoient pas de les exhorter à la patience & au courage; tandis que leurs cruels Ennemis pouſſoient des cris de joye & ſautoient autour d'eux en leur faiſant toutes ſortes d'inſultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une ſcène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuſe. Lorſque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoiſſance & enſuite la vie, les Roüintons les détachérent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'aſſirent en rond pour faire la diſtribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupez en morceaux. Chacun en reçut ſa part, & ils commencérent avec mille marques de joye le plus effroyable de tous les feſtins. Nous avions eu juſqu'alors la force de les regarder; & nous nous étions livrez à la compaſſion en voyant brûler les malheureux Abaquis; mais l'horreur de ce dernier ſpectacle nous fit baiſſer la tête & fermer les yeux Nous demeurâmes dans cette ſituation pendant tout le reſte de cet abominable repas ſans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre conſternation.

Je ne ſçai quelles étoient les penſées de mon Epouſe. Les miennes étoient ſi confuſes, qu'il me ſeroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vûë d'une ſcène ſi barbare, & que dans le tems que le ſimple mouvement de l'humanité me faiſoit prendre tant d'intérêt au ſort des Abaquis, j'étois en proye à des allarmes d'une autre ſorte. Quoique la maniére dont les Roüintons avoient commencé à nous traiter, ne nous menaçât de rien de funeſte, & que je ſçuſſe certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais ſeulement dans les occaſions où la plûpart des Sauvages d'Amérique le ſont comme eux, c'eſt-à dire, à l'égard des Priſonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis; cependant je ne me ſentois point auſſi raſſuré par ce raiſonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'eſprit a beau s'armer de force; ce n'eſt pas toujours ſur la grandeur du péril que ſe meſure l'épouvente; c'eſt pour l'importance des choſes qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contr'eux, ſi l'envie leur prenoit de nous inſulter? Elle ne leur prendra point: Ah! raiſon trop foible pour calmer une ſi terrible & ſi juſte inquiétude. En ſupoſant d'ailleurs, avec l'aſſurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois près d'entrer? Entre mille choſes que je pouvois craindre: s'en offroit-il une qui pût m'inſpirer un favorable ſentiment d'eſpérance? Le plus heureux tour de notre fortune,

fortune pouvoit il être autre choſe qu'une extrême miſére ? Je conſiderois ainſi mes maux ſous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flâter, je me repreſentois ſucceſſivement tout ce qui pourroit m'arriver de plus redoutable ; & après m'être ſi peu ménagé dans ce triſte examen, il ſe trouva que le coup dont j'étois menacé, fut plus affreux que tous mes preſſentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les ſix bandes de Roûintons s'étoient poſtées de telle ſorte, que nous en étions comme environnez. La plûpart ſe livrérent au ſommeil, après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas ſi dépourvûs de raiſon & de bon ſens, qu'ils ne ſçuſſent ſe conduire avec quelque ordre ; & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des Gardes pour veiller ſur les Priſonniers. Quelques-uns s'aprochérent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer ſur la maniére dont ils ſe propoſoient d'en uſer avec nous. Mais, ſoit qu'ils n'entendiſſent pas aſſez bien mon langage, ſoit que notre tranquilité leur inſpirât du mépris pour notre petite Troupe, ils ne daignérent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes priéres & mes inſtances. La nuit étant venuë, nous fûmes gardez avec autant de ſoin que les priſonniers Abaquis. Le lendemain, nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle, qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à dévorer. Elle fut terminée le quatriéme jour. Nous avions heureuſement les proviſions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laiſſa. J'eus beaucoup de peine à perſuader à mon Epouſe de prendre quelque nourriture pour ſe ſoutenir.

Enfin, nos Ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions, j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par raport à nous. J'obſervois tous leurs mouvemens. Ils ſe diſposérent à partir, & vingt cinq ou trente d'entr'eux s'étant aprochez de moi, me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les ſuivre. Nous obéîmes ſans difficulté. Mon deſſein étoit de faire porter le Brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon Epouſe: mais les Barbares, voyant que nous nous y diſpoſions, nous ôtérent les brancards, les mirent en piéces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma Fille ſur un de mes bras, & je prêtai l'autre à mon Epouſe pour lui ſervir d'apui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même ſervice à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une groſſeur à ne pouvoir faire cent pas ſans ſecours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triſte état. Il fut impoſſible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle ſe laiſſa tomber en pouſſant un profond ſoupir, & elle me dit que ne pouvant aller plus loin, elle étoit réſoluë de mourir dans ce lieu. Un mouvement ſecret ſembla m'annoncer tout-d'un-coup ce qu'elle avoit auſſi à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage & à rapeller toutes ſes forces, rien ne pouvant l'engager à ſe lever, ou plutôt, ſes forces ne ſuffiſant plus pour cela, les Sauvages s'aprochérent d'elle. Ils s'arrêtérent quelque-tems à la conſidérer. Enſuite s'étant mis à délibérer enſemble, ils pouſſérent un grand cri lorſqu'ils eurent pris leur réſolution, & la plûpart s'aſſirent autour de nous. Je m'étois ſenti malheureuſement le bras ſi fatigué d'avoir porté ma Fille, que ne pouvant plus la ſoutenir, j'avois pris ce moment pour me ſoulager en la remettant à une des Femmes de mon Epouſe. Les Roüintons s'en aperçurent, & ce fut aparemment ce qui leur fit enveloper cette malheureuſe petite Créature dans la ſentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de ſe délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raiſons pour juſtifier leur barbarie. Hélas! j'en cherche; car qui croiroit ſans cela que ſous une figure ſemblable à la nôtre, il y ait eu des Monſtres capables de ſe porter volontairement au dernier excès d'inhumanité? Madame Riding fut d'abord ſaiſie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-tems. Je la perdis même de vûë dans la foule. Un inſtant après, quelques Sauvages arrachérent ma

Fille des bras de la Suivante. Ah ! trop certain de leurs intentions, je me précipitai ſur eux avec tranſport ; j'en abattis pluſieurs qui s'opoſoient à mon paſſage ; j'allai, je parvins juſqu'à ma Fille. Mais quel fruit pouvois je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terraſſé. On arrêta de même mon Epouſe, qui s'étoit élancée ſur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi On arrêta mes Anglois, les deux Femmes ; & ma réſiſtance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains, & de faire enſuite la même choſe à tous ceux qui m'apartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raiſon, comme obſcurcie par l'émotion de tous mes ſens, m'abandonna juſqu'à un tel point, que je mordis la terre dans ce premier tranſport, & que ne ſongeant pas plus à ce que je devois à mon Epouſe, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penſer ni de réfléchir. Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pouſſer des cris & des plaintes. Il m'échapoit à peine quelques mots, foibles & entrecoupez : O ! ma Fille ! O ! mon Enfant ! O ! barbares qui me la raviſſez ! Mon viſage, que je ſerrois contre la pouſſiére, étoit couvert de pleurs ; & je ſentois dans le fond de mes entrailles des déchiremens plus cruels mille fois qu'on ne ſe repreſente les douleurs de la mort.

Cependant, mon Epouſe étoit à quatre pas de moi, dans une poſture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuſe que moi dans ce premier moment de ſaiſiſſement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoiſſance, & la mort ne l'auroit pas renduë plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triſte attention ſur elle, & à penſer au beſoin qu'elle pouvoit avoir de mon ſecours. J'ouvris les yeux; je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine, s'il ſe peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois preſqu'également entre les mouvemens de la tendreſſe paternelle, & de l'amour conjugal. Je rampai juſqu'à elle. Je retrouvai la voix, pour lui adreſſer mille choſes tendres & touchantes, elle étoit pâle & ſans chaleur. Son évanoüiſſement fut très-long-tems à finir. Les Roüintons qui étoient autour de nous, nous regardoient ſans paroître émus & ſans nous offrir le moindre ſecours. Ne lui voyant nulle aparence de ſentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai auſſi tôt la réſolution de ne pas lui ſurvivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut poſſible; je conjurai le Ciel d'abreger mes peines par une prompte mort; & je fermai les yeux, avec le deſſein obſtiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit une faveur que je lui demandois; & il n'avoit pas deſſein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la Terre ſe fût ouverte pour nous recevoir enſemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnez à vivre long-tems, & à ſouffrir toujours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la ſituation où je m'étois mis à ſon côté. A force de ſouhaiter la mort, je m'étois perſuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée ; & la penſée que mes tourmens alloient finir, contribua peut être un peu à les diminuer. Cependant un leger mouvement de mon Epouſe m'ayant fait connoître qu'elle reſpiroit encore, je ſortis de cette douloureuſe léthargie, pour lui être de quelque ſecours. Je l'apellai par ſon nom. Elle me répondit par le mien ; & un inſtant après, elle me demanda triſtement ce que je croyois que ſa Fille fût devenuë. L'Amour plus fort que tous les maux, me fit comprendre auſſi-tôt qu'elle ne ſe figuroit point notre malheur auſſi terrible qu'il l'étoit. Je réſolus d'aider à ſon erreur, en détournant ſa crainte du côté ſur lequel elle devoit tomber : & m'aplaudiſſant de ce deſſein qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai aſſez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer une réponſe conforme à ſa penſée. Vous le ſçavez, lui dis-je, le Ciel a permis que les barbares Roüintons nous l'aïent enlevée. Quelque part qu'ils la conduiſent, eſpérons qu'il ne lui refuſera point ſon ſecours. C'eſt un malheur qui eſt maintenant ſans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Aparemment que voulant nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voiſine, parce qu'ils apréhendent qu'elles ne nous cauſent de l'incommodité ſur la route. Ah ! s'écria-t'elle, qu'ont-ils fait de ma Fille ? Je ne veux point vivre un moment, s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis, pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'apercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre, de ce qu'elle parloit de mourir ſi on ne lui rendoit ſa Fille. Vous la préférez donc à moi, lui dis-je, & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma preſence comme deux fortes raiſons qui vous obligent de vivre ? Nous retrouverons notre enfant : un heureux hazard, tel que nous en avons éprouvé mille fois, peut nous la rendre au moment que nous y penſerons le moins. Mais que deviendrois je, ſi vous alliez vous obſtiner à haïr la vie ? & que dois-je penſer de votre amour, s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaiſir de vivre avec moi. J'ajoûtai quantité de raiſons auſſi preſſantes, ſans lui laiſſer le tems de répondre ; & je lui fis confeſſer enfin, que de quelque maniére qu'il plût au Ciel de diſpoſer de notre Fille & de tout ce qui nous apartenoit, nous devions chercher notre conſolation dans l'aſſurance d'être aimez l'un de l'autre, & dans la faveur que les Barbares nous faiſoient de ne pas nous ſéparer.

Il n'y avoit qu'un ſecours extraordinaire du Ciel, qui pût m'inſpirer la fermeté dont j'avois beſoin, pour arrêter ainſi le deſeſpoir de mon Epouſe; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois, j'aperçus à cinquante pas de nous, la flâme qui s'élevoit au deſſus du Cercle des Sauvages; & je ne pus douter que ma Fille & Madame Riding ne ſerviſſent alors de proye aux flâmes, pour ſervir enſuite de pâture à nos cruels Ennemis. Qu'un Pere, s'il en eſt d'auſſi tendre que moi, ſe tranſporte un moment dans ma ſituation, qu'il péſe mes tourmens, qu'il en juge; & s'il ſent que la ſeule compaſſion l'emeut aſſez vivement pour l'interreſſer à cette funeſte avanture, qu'il conçoive ce que j'ai du reſſentir en l'éprouvant; & qu'il m'accorde le triſte avantage auquel je prétens, d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc aſſez de violence, non-ſeulement pour déguiſer à Fanny l'excès de ma douleur, mais pour prendre ſoin encore de ne pas lui laiſſer apercevoir ces terribles flâmes, qui lui euſſent peut-être fait naître quelque ſoupçon. Je m'aſſis de maniére, que couchée à terre comme elle étoit, il lui fut impoſſible de les découvrir. Je lui fis même entendre, que les Sauvages ne s'étoient aſſemblez à quelque diſtance de nous, que pour choiſir entre eux ceux qu'ils deſtinoient à conduire Madame Riding & ma Fille juſqu'à l'Habitation la plus voiſine. Ces liens dont elle voyoit ſes mains chargées, auſſi-bien que les miennes, & qu'on lui avoit mis dans ſon évanoüiſſement, je lui confeſſai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient priſe pour nous ôter la penſée de ſuivre notre Enfant, & pour m'empêcher de rien entreprendre pour ſa délivrance. Enfin, je donnai un tour ſi aiſé à mes diſcours, & à toutes les réponſes que je fis à ſes objections, que ſi je ne diminuai point ſa douleur, je prévins du moins les tranſports où notre infortune l'auroit jettée, ſi elle en eût connu toute la tragique étenduë.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du Bucher, & ce ſpectacle parloit ſi clairement, qu'ils ne pouvoient en ignorer le ſens funeſte ; mais ils eurent aſſez de pénétration pour entrer dans le deſſein de la tromperie innocente que je faiſois à mon Epouſe. Ce ne fut que deux mois après, qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de ſa Fille, encore eus-je le ſoin de lui en cacher les horribles circonſtances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle, & la ſituation dans laquelle nous étions elle & moi, juſqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entiérement ſatisfaite. Je leur tendis alors les bras, pour obtenir que nos liens nous fuſſent ôtez. Ils nous accordérent cette grace. Je fis prendre auſſi-tôt à mon Epouſe quelques rafraîchiſſemens, qu'elle conſentit à peine à accepter. Je craignois que la foibleſſe qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion, ne l'empêchât de marcher ; & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inſpirer une bien plus forte : mais il arriva heureuſement que les Sauvages prirent la réſolution de paſſer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, je ne l'exhortai à prendre un peu de ſommeil, qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ſes efforts pour contribuer à ſa conſolation. Il paroîtra incroyable, qu'avec une ſanté foible & un corps des plus délicats, elle ait pû réſiſter à tant de douleurs & de fatigues, ſur-tout pendant plus de ſix ſemaines que nous paſſâmes ainſi avec les Roüintons, obligez de faire preſque tous les jours une marche pénible, & expoſez pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'eſt-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, ſon affection pour ſon Pere, & ſon amour pour ſon Epoux ? Fanny m'aimoit. Hélas ! cette chére Epouſe avoit pour moi toute la tendreſſe de mille cœurs réünis. Un ſeul mot, une legére expreſſion de la mienne, eût ſuffi pour la raſſurer & la rendre intrépide dans l'extrêmité du danger. Elle n'aimoit guéres moins Mylord, ſon cher Pere. L'incertitude de ſon ſort, les périls où elle trembloit qu'il ne fût expoſé continuellement, l'eſpérance quoique foible & éloignée de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la ſoutenoient tous les jours au milieu de ſes fatigues & de ſes peines. C'étoit notre unique entretien, juſqu'au malheureux jour où elle perdit ſa Fille ; & la douleur même qu'elle reſſentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux premiers ſentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Roüintons, ils ne m'empêchérent pas d'employer tous mes ſoins, ſur-tout pendant la nuit, & à lui procurer les douceurs & les commoditez que notre miſérable condition nous permettoit. Nous avions aporté quelques peaux de l'Habitation des Abaquis: elles nous ſervoient à lui compoſer un lit; & le ſecours de ſes Femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller ſans ceſſe auprès d'elle, la garantiſſoit du moins de ce qui pouvoit bleſſer extraordinairement ſa ſanté. Si je le puis dire ſans diminuer le prix de ce qu'une ſi chére Epouſe a ſouffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps; le mien ſembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t'on pas des tourmens de mon ame, ſi l'on penſe que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celles d'autrui; & que j'étois contraint non-ſeulement de les cacher toutes, mais de trouver encore aſſez de reſſources dans ma raiſon pour ſoutenir & conſoler les autres, moi qui avois beſoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre conſolation.

Les Sauvages ne s'expliquant point ſur les motifs de leurs courſes, nous marchâmes long-tems au gré de leurs caprices, ſans ſçavoir quels étoient leurs deſſeins ſur nous, & ſans la moindre aparence d'un meilleur ſort qui pût nous conduire à la fin de nos miſéres. Je paſſe ſur mille difficultez que notre courage nous fit ſurmonter. La Providence, qui m'avoit traité juſqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus ſenſible, en conſervant la ſanté de ma chére Epouſe. Elle me préparoit auſſi quelques momens de repos, comme une eſpéce de délaſſement au bout de cette voye douloureuſe où j'avois marché ſans ceſſe depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chérement, & ſubir ainſi, pendant toute ma vie, l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaiſir qui ne fût empoiſonné preſqu'auſſi tôt par la douleur.

Après ſix ſemaines de marche, pendant leſquelles il me fut aiſé d'apercevoir que les Roüintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des Priſonniers, ils commencérent à ſuivre plus directement la même ligne. Les voyant perſévérer ainſi pendant pluſieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne ſe propoſaſſent quelque lieu où ils avoient deſſein de ſe rendre. J'obſervai qu'ils avançoient vers le Midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joye, parce que nous étions perſuadez l'un & l'autre que s'il y avoit quelque eſpérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté là qu'il le falloit chercher. Les Captifs que les Roüintons avoient faits étoient en aſſez grand nombre, & leur deſſein étoit effectivement de les conduire au lieu de leur retraite, pour l'uſage auquel ils les deſtinoient. Ils preſſérent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bien-tôt dans leur nouvelle Habitation. Ils furent reçûs avec joye de leurs Femmes & de leurs Enfans. Notre Troupe fut gardée avec ſoin pendant quelques jours qu'ils employérent à ſe délaſſer de leur voyage. Auſſi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligérent de le recommencer avec eux, ſans qu'aucun de nos miſérables Compagnons fût inſtruit de leur deſſein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaſte Forêt dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes ſurpris de nous y trouver tout-d'un-coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur Nation, & quelle eſpéce de commerce les Roſintons entretenoient avec eux; mais en réfléchiſſant ſur la maniére dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quitté le voiſinage des Abaquis, avoient choiſi leur retraite dans la contrée où nous étions; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux Voiſins, ils s'étoient engagez ou par quelque Traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des Eſclaves. Ils demeurérent peu de tems avec nous, après nous avoir livré. Quelque pût être notre ſort dans ce changement de condition, je remerciai le Ciel de nous avoir ſauvé des mains de ces cruels Maſtres. En rapellant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient cauſé, je fis pour la premiére fois une réflexion qui les eût augmenté ſi je l'euſſe fait plutôt. A quel funeſte traitement aurois-je pû m'attendre de la part de cette affreuſe Nation, ſi quelqu'un d'entr'eux m'eût ſoupçonné d'avoir été l'inſtrument de leur ruïne, & le Chef qui leur avoit fait propoſer des conditions de Paix ſi dures par Youngſter & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte abſoluë, leur ôta ſans doute cette penſée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'Habitation pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler ; ſans compter que ne voyans point Youngſter, leur groſſiéreté leur avoit peut être fait perdre des idées que ſa preſence auroit pû leur rapeller.

Quoiqu'il en ſoit, cet heureux changement fut une grace ſignalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermérent avec cinquante-trois autres Priſonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il eſt vrai qu'un traitement ſi doux me fut ſuſpect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'eſprit que c'étoit peut-être dans quelque vûë funeſte qu'on vouloit nous faire prendre des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'abſolument féroce, & la tranquilité avec laquelle ils paroiſſoient devant nous, me raſſurérent entiérement. Je commençai même à me flâter dès-lors d'une eſpérance, qui fut à la fin remplie heureuſement. Je me ſouvins du raport qu'on m'avoit fait parmi les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'Eſclaves avec les Colonies de l'Europe; & ne pouvant point donner d'autre explication aux ſoins avec leſquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre ſort ſeroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient Captifs comme nous. Je fis part de cette penſée à mon Epouſe. Elle n'eus point de peine à ſe le perſuader; mais je ne ſçai ſi je dois donner le nom de joye aux mouvemens que mon diſcours parut lui cauſer. Le ſouvenir de ſon Pere & celui de ſa Fille l'occupant toute entiére, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni ſouhaiter par conſéquent, ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de ſa Fille, & de lui faire perdre, peut-être ſans reſſource, l'eſpoir de trouver ſon cher Pere & ſon cher Enfant. Je n'avois rien à opoſer à des ſentimens ſi juſtes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de conſolation que je tirois de la volonté du Ciel, & de la néceſſité où nous étions de ſuivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques ſemaines ayant paru ſuffiſant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre priſon, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous diſpoſer à les ſuivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquiéme ſur le bord d'une Riviére médiocre, où nos Conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous aprirent que ce lieu étoit viſité quelquefois par des hommes. Nous y paſſâmes encore quelques jours, ſans y recevoir de lumiére ſur notre ſort. Je me confirmois ſeulement dans l'opinion que, ſoit à des Barbares, ſoit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduiſoient jetter des cris de joye; & tournant la tête pour en chercher la cauſe, je vis cinq ou ſix grandes Barques qui s'avançoient vers nous ſur la Riviére. Je ne tardai point à diſtinguer les Matelots & à découvrir leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avouë, un mouvement de véritable joye ſe fit ſentir à mon cœur; je levai les mains au Ciel, j'embraſſai mon Epouſe, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucez. Les Barques furent à nous en un inſtant. Je reconnus les Matelots pour des Eſpagnols. De quelque Nation qu'ils puſſent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de ſtupides & impitoyables Sauvages; & dans le moment où nous étions, notre plus grande ſatisfaction devoit être ſans doute de nous revoir avec des Créatures capables comme nous de raiſonner, & d'entendre notre langage.

Cependant mon Epouſe prit ces aparences du changement de notre fortune dans un ſens tout différent. Etant Fille d'une Mere Eſpagnole elle ſçavoit la Langue de ces Païs ; de ſorte que ne pouvant plus douter après quelques diſcours qu'elle entendit tenir aux Matelots, que nous ne fuſſions au moment de quitter les Sauvages, & de nous éloigner par conſéquent plus que jamais des Roüintons, elle verſa un ruiſſeau de larmes, ſans que rien parut capable de la conſoler. Nous étions aſſis à terre, & elle avoit la tête apuyée ſur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit ſi vivement. D'ailleurs le nom de ſa Fille qui lui échapoit mille fois me faiſoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre ſans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui aprendre que cette chére Fille ne vivoit plus ; perſuadé, non-ſeulement qu'elle ſe réjoüiroit après cela de quitter les Sauvages, mais qu'elle regarderoit la mort de ſon Enfant comme un malheur beaucoup plus ſuportable, que celui de la laiſſer après nous parmi les Roüintons. Je lui dis donc, ſans prendre même la choſe de trop loin, qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne penſoit ; qu'elle n'avoit plus rien à apréhender pour ſa Fille ; que cette petite

Créature étoit dans le ſein de Dieu ; que ſi je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui cauſer trop d'affliction, mais que la voyant dans un état où elle devoit ſans doute m'entendre volontiers, je ne faiſois plus difficulté de lui aprendre que notre Fille étoit plus heureuſe que nous, puiſqu'elle joüiſſoit du bonheur qui ne ſe perd jamais.

Mon diſcours fit une impreſſion étonnante ſur l'eſprit de Fanny. Elle me regarda fixement, & je vis que ſa ſurpriſe avoit ſeché ſes larmes tout-d'un-coup. Mais, cher Cléveland, me dit-elle, ne me trompez vous pas? Eſt-il vrai que ma pauvre Enfant ſoit morte? Je l'en aſſurai avec toutes les proteſtations qui pouvoient guérir ſes doutes. Pour les circonſtances, je les lui déguiſai avec ſoin, & j'en inventai quelques-unes, autant par raport à Madame Riding qu'à ſa Fille, que je crus propres encore à adoucir ſa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême ; lorſque je ceſſai de parler, j'aperçus ſes pleurs qui recommencérent à couler. Elle joignit les mains, & les ſerrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria t elle tendrement, gardez mon Enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de Mere. Ne la laiſſez manquer de rien pour être heureuſe. Vis, ma chére Fille, vis dans le ſein de Dieu ; tu ſeras-là plus tranquile que ta malheureuſe Mere. Et puis ſe tournant vers moi, d'un viſage à demi conſolé : Ah! voilà une mort, me dit elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde, que ce puiſſe être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne ſuis plus inquiéte à preſent pour ma Fille. C'eſt-là que je ſuis bien aſſurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces ſentimens, quoiqu'il me fût aiſé de juger qu'une conſolation ſi prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit ſa Fille, que de l'état miſérable, ſi je puis m'exprimer ainſi, où elle commençoit à s'aſſurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cet enfant qui ne pouvoit ſe preſenter à elle ſans être accompagnée de l'horrible idée des Roüintons, & du ſouvenir de leurs cruautez, étoit un martyr continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ſes penſées vers le Ciel, où ſon imagination ne lui repreſentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mis dans une ſituation délicieuſe, du moins en comparaiſon de celle d'où elle étoit ſortie. Je n'avois rien de ſi conſolant à lui propoſer par raport à ſon Pere; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque maniére que les Eſpagnols puſſent en uſer avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous ſeroit plus facile par conſéquent d'y prendre des meſures pour le ſalut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Eſpagnols traitoient avec les Sauvages du prix des Eſclaves. Ce marché ſe faiſoit entr'eux par ſigne. La Marchandiſe de part & d'autre étant preſente, ils pouvoient s'entendre & s'accorder ſans beaucoup d'explication. Tous les Eſclaves étoient prêts à être comptez & examinez ; & les richeſſes des Eſpagnols qui conſiſtoient dans un grand nombre de petits barils d'Eau-de vie, en miroirs, en ſifflets & en petits coûteaux, étoient étenduës ſur l'herbe, comme pour exciter les deſirs des Sauvages par une ſi belle montre. Lorſqu'ils furent convenus de prix & que les Marchandiſes furent livrées, les Sauvages ſe retirérent avec de grands cris. Les Eſpagnols nous firent alors avancer vers le rivage pour nous faire entrer dans leurs Barques. Quoique je fuſſe couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignez de s'imaginer qu'il y eût ſix Européens parmi leurs Eſclaves. S'ils nous euſſent connus, peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuſer de nous acheter, parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette penſée qui m'étoit venuë d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de ſe contenir dans un ſilence exact, juſqu'à ce que le marché fut entiérement conclu. Il y a des Sauvages de toute ſorte de ſtature & de couleur en Amérique ; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changez, qu'à la réſerve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions guéres différens de nos Compagnons d'Eſclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la Barque, que j'adreſſai honnêtement quelques mots aux Marchands Eſpagnols. Je parlois aſſez leur Langue pour me faire entendre. Mon Epouſe que je pris par la main, ſes deux Femmes, Rem & mes deux Anglois, compoſans un petit cercle autour de moi, attirérent d'abord leur attention. Mais ce fut toute autre choſe lorſqu'ils m'eurent entendu. Leur ſurpriſe ſe déclara par leurs regards curieux, qu'ils jettérent longtems ſur nous ſans rompre le ſilence. Mon Epouſe, craignant qu'ils n'euſſent point compris mon diſcours parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole & leur expliqua en peu de mots, que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoiſſance infinie du ſervice qu'ils venoient de nous rendre. Enfin ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvez dans une ſi miſérable condition. Je leur répondis, que nous leur donnerions la ſatisfaction d'en être inſtruits, lorſqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de ſureté & de repos.

Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement ſur leur viſage, ils ne purent ſe diſpenſer de nous faire quelques civilitez, & de nous ſéparer de la troupe des Eſclaves. La premiére choſe dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'aprirent que nous étions ſur la Riviére des Conchaques, qui va ſe jetter dans la grande Riviére de la Mobile, & qui ſe décharge avec elle dans la partie la plus Septentrionnale du Golfe du Méxique; qu'ils étoient habitans d'une Bourgade nommée S. Joſeph, qui eſt ſituée ſur la Côte du Golfe, à l'Orient de l'embouchure de cette Riviére ; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainſi dans les Terres pluſieurs fois chaque année, pour entretenir différentes ſortes de Commerce avec les Sauvages ; avec les uns Commerce d'Eſclaves ; commerce de Pelleterie avec d'autres, & qu'ils en tiroient un avantage conſidérable. Je me contentai de cette explication qui convenoit aſſez à nos intérêts & à nos deſſeins. Ces Marchands ne paroiſſans ni riches polis, je comptai auſſi peu ſur leurs honnêtetez que ſur leurs ſecours, & je réſolus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y ſerois déterminé par les occaſions. Ils ne furent pas long-tems néanmoins ſans s'apercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvez. Cette découverte piqua extrêmement leur curioſité ; mais je ne jugeai point à propos de la ſatisfaire.

Nous fumes douze jours à gagner l'Habitation de Saint-Joſeph. Il y avoit peu d'Eſpagnols dans ce Bourg qui valuſſent mieux que ceux qui nous y avoient amenez. On ne put nous y refuſer la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de ſervice, & de nulles marques de généroſité qui puſſent nous faire eſtimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux dequoi ſatisfaire aux néceſſitez les plus communes de la vie. Nous fumes contraints néanmoins d'y paſſer plus de ſix ſemaines, en attendant, pour les quitter, une occaſion qui ne devoit pas ſe preſenter plûtôt. Ce tems ne pouvoit nous

ſem.

ſembler que bien long dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque choſe pour l'éclairciſſement de la deſtinée de Mylord. Après mille réflexions ſur tout ce qui pouvoit ſervir de fondement à mes conjectures, & de motif à mes réſolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus ſolide, auquel je puſſe m'arrêter. J'étois deſtitué de toutes ſortes de ſecours; il m'en falloit néanmoins de plus d'une eſpéce pour me rendre capable de ſervir Mylord. J'avois réſolu de gagner l'Iſle de Cuba qui n'eſt point à une diſtance extrême de Saint-Joſeph, & d'aller implorer l'aſſiſtance du Gouverneur, qui étoit mon Grand-Pere, depuis que j'étois l'Epoux de Fanny. Quoiqu'il eût refuſé autrefois ſon ſecours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois ſûr qu'il ſe hâteroit de me l'accorder dans une circonſtance ſi différente. Je comptois avec cela de laiſſer mon Epouſe auprès de lui, tandis que je retournerois au Continent avec tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour ſervir efficacement Mylord. Mais cette réſolution, qui étoit aprouvée auſſi de mon Epouſe, je ne pouvois l'exécuter, faute de commoditez pour la route, avant un certain tems auquel les Barques de Saint-Joſeph ſe rendroient à Carlos, pour le commerce des Eſclaves. Cette derniére Ville étant ſituée vers la pointe de la Preſqu'Iſle de Tégeſte, je ne doutois point qu'il ne s'offrit là tous les jours des occaſions pour paſſer à la Havana.

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croiſſoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny, qui avoit été ſoulagé d'une partie de ſes peines lorſque ſon inquiétude avoit ceſſé pour ſa Fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquile & plus heureux : les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour Mylord ne lui permettoit pas de s'occuper un moment d'autre choſe. De mon côté, je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la conſoler dans les ſiennes. Nous paſſions ainſi des jours & des nuits, dont la longueur nous paroiſſoit éternelle. Un jour, quelques uns des Eſpagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la Rade une Barque de Penſacola, & que celui qui paroiſſoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana, il y avoit aparence qu'il ne nous refuſeroit pas le paſſage ſi nous étions toujours dans le deſſein de ſuivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçût honnêtement, lorſqu'il eut reconnu que j'étois Etranger. Il parloit notre Langue. Je lui dis naturellement, qu'étant apelé à la Havana pour des affaires d'importance, & cherchant depuis long-tems l'occaſion d'y paſſer, je lui demandois pour moi & pour ſix perſonnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans ſa Barque. Il me fit voir auſſitôt, mais avec beaucoup de civilité, que ſi nous érions ſept, ſa Barque étoit trop foible pour ſuporter un ſi grand nombre. Je ſuis porté en général, me dit-il, à rendre ſervice à toutes les perſonnes malheureuſes; mais particuliérement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'eſt qu'un effet de ce ſentiment. Mais, quoique j'aye deſſein de ſuivre les Côtes, comme j'ai fait depuis Penſacola, & que vous puſſiez m'accompagner peut-être ſans péril juſqu'à la pointe de Tégeſte, je n'oſerois riſquer de paſſer avec vous la Mer de Bahama. Je le quittai ſans le preſſer davantage. J'aurois pû accepter du moins l'offre qu'il ſembloit me faire, de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les Barques de Saint-Joſeph devans partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui cauſer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite Cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai, que la phiſionomie du Commandant Eſpagnol m'ayant plû beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pû nous recevoir dans ſa Barque. Comme nous continuions à nous entretenir, je le vis à quelques pas de notre Cabane, qui ſe la faiſoit montrer par quelques habitans de nos voiſins. Il fut à la porte en un inſtant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens ſur notre logement & ſur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart-d'heure auparavant. Vous êtes ſurpris de me voir ici, me dit-il; mais je vous avouë que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le paſſage, je me ſuis informé un peu plus particuliérement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai apris de votre miſére m'inſpire une compaſſion dont je ſouhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'interreſſe pour vous ? Puis-je vous en aporter des nouvelles, ou leur en aprendre de vous ? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque choſe ? Il me fit ce compliment & toutes ces queſtions avec tant de naturel & un air ſi prévenant de généroſité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'exprimer aſſez facilement en Eſpagnol pour le remercier d'une maniére qui répondît à la faveur qu'il nous faiſoit, je priai mon Epouſe de prendre ce ſoin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Eſpagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloiſe. Ce doute lui ayant fait naître l'occaſion de la conſidérer de plus près, il aperçut bien-tôt, malgré la difformité de ſes habits & l'altération que la triſteſſe & la fatigue avoient cauſée ſur ſon viſage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la Nature un caractére tendre & généreux, & s'etant rempli la tête d'avantures extraordinaires, comme font la plûpart des Eſpagnols en liſant des Romans, rapeloit tout à ces idées, & ne reſpiroit

piroit que les occaſions d'exercer en Héros, ſon courage, ſa tendreſſe, & ſa généroſité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoſtre à Fanny que ſes yeux ne pouvoient être trompez en la voyant, & que la fortune n'avoit pû la maltraiter ſi fort, qu'il ne fût aiſé de découvrir qu'elle n'étoit point dans ſa ſituation naturelle. Il ajouta à ce diſcours de nouvelles offres de ſervice. Mon Epouſe lui répondit, que le ſeul qu'elle eût à deſirer, étoit d'être tranſportée promptement dans l'Iſle de Cuba.

Le jeune Eſpagnol nous ayant marqué qu'il ſentoit redoubler ſon chagrin, de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'eſtime & de bonne volonté, en prit occaſion de nous raconter la cauſe de ſon voyage. Je ſuis, nous dit-il, le Fils du Corrégidor de Penſacola. Quelques uns de nos Habitans qui font un commerce d'Eſclaves avec les Sauvages, nous en amenérent pluſieurs il y a quinze jours, & parmi eux un Européen, dont je ſuis encore à ſçavoir le nom & le Païs particulier. Il ſçait pluſieurs Langues, & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les Compagnons de ſa miſére : je fus frapé de ſon air : & la curioſité me l'ayant fait aborder, je démêlai aiſément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon Pere. Il n'y eut point été deux jours, que ce paſſage ſubit de la miſére dont il ſortoit, à la vie douce que je pris ſoin de lui faire mener, lui cauſa une maladie dangereuſe. Elle dure encore ; mais n'en ayant pas eu moins d'aſſiduité à le voir & à l'entretenir, je lui ai trouvé tant de politeſſe, d'eſprit, & d'élévation d'ame, que je me ſuis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai ſondé pluſieurs fois ſur ſa naiſſance & ſur les avantures de ſa vie, il eſt impénétrable là deſſus; ſeulement, il m'a fait entendre qu'il ſouhaitoit une occaſion pour l'Iſle de Cuba. Je me ſuis imaginé qu'il vouloit y paſſer lui même, & je me ſuis offert pour l'y conduire; mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur, qui eſt de ſes Amis. Le zèle que j'ai pour ſon ſervice, m'a fait prendre cette commiſſion moi-même. Sur quelques mots, ajouta l'Eſpagnol, qui lui ſont échapez dans nos entretiens, je crois qu'il a été ſéparé par la fortune de quelques perſonnes qui lui ſont fort cheres, & que c'eſt la raiſon qui l'empêche de penſer à quitter le Continent, où il craint de les laiſſer après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce diſcours, ſans être ſaiſis d'une émotion extraordinaire. Il fut impoſſible ſur-tout à mon Epouſe d'arrêter l'impétuoſité des mouvemens de ſon cœur. Ses larmes, ſes ſanglots ſe firent un paſſage malgré elle. Ah! c'eſt mon Pere, répéta-t'elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'eſt mon Pere; c'eſt lui, je n'en puis douter! Elle vouloit partir ſur le champ, pour ſe rendre à Penſacola, & lorſque je la retins pour l'empêcher de ſortir, elle s'aſſit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : C'eſt mon Pere ? n'eſt-il pas vrai, Cléveland, que c'eſt mon Pere ? Ah courons, & ne perdons pas un moment. J'étois perſuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureuſement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Eſpagnol, & lui ayant apris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumiére que nous avions reçuës en divers tems ſur le ſort de notre cher Pere, il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans ſa maiſon.

Un événement ſi heureux parut le pénétrer de joye & d'admiration. Il leva les mains au Ciel ; il proteſta qu'il ſe croyoit le plus fortuné de tous les hommes, de pouvoir contribuer au changement de notre fortune ; il nous pria de diſpoſer de ſon bien, de ſes forces & de ſa vie. Jamais la généroſité Eſpagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai, avec un vif ſentiment de reconnoiſſance. Il eſt clair, lui dis je, que c'eſt le Pere de mon Epouſe, que vous nous faites retrouver. C'eſt un preſent plus cher que la vie, que vous nous allez rendre à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occaſion qui fut jamais de ſe ſatisfaire. Mais, s'il eſt poſſible, hâtez-vous de nous conduire à Penſacola. Comptez que la commiſſion dont vous vous êtes chargé eſt inutile à preſent, & que vous n'avez point de plus précieux ſervice à rendre à votre Hôte, que de nous mettre promptement entre ſes bras. Il vouloit ſe donner le tems du moins de nous faire faire des habits; nous le priâmes de remettre ce ſoin à Penſacola, où nous accepterions volontiers de lui toutes ſortes de bons offices, aſſez ſûrs deſormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juſte gratitude.

Penſacola eſt une aſſez bonne habitation des Eſpagnols, ſituée à l'Occident de S. Joſeph, ſur la côte de la même mer. Sans ſçavoir au juſte l'éloignement de ces deux places, je juge qu'il n'eſt pas conſidérable, puiſque nous fîmes le trajet par Mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port, l'Eſpagnol qui aperçut quelques habitans de ſa connoiſſance, leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis ſon départ. Rien, lui répondit on; excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous eſt à l'extrémité de ſa vie. Mon Epouſe & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponſe. Elle changea notre joye dans la plus mortelle fraïeur. Nous nous hatâmes, en tremblans, de gagner la maiſon du Corrégidor. Son Fils entra d'abord ſeul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit néceſſaire, pour le prévenir par degrez ſur notre arrivée. Nous attendions à ſa porte; & dans la confuſion des mouvemens de joye, de crainte, & de triſſe qui nous agitérent, nous nous tenions embraſſez, en verſans un torrent de larmes que nous ne ſentions pas couler. Mylord fut inſtruit en un moment que nous étions proches de lui. Dieu ! que les ſentimens de la nature ſont tendres ! Sa foibleſſe ne l'empêcha pas de faire tous ſes efforts pour ſe jetter hors de ſon lit. Nous entendſmes le bruit de ſes mouvemens, & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ſes pleurs & ſes ſoupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Eſpagnol l'arrêtoit. Il ſe retint lui-même en nous voyant paroitre, & demeurant aſſis ſur ſon lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une maniére toute paſſionnée. Ah ! ma Fille ! Ah ! Cleveland ! Il étoit ſi ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baiſois une main; Fanny tenoit ſes lévres ſerrées ſur l'autre, & l'arroſoit de ſes larmes. Nous faiſions entendre quelque choſe; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchez & attendris. Nous demeurâmes quelque-tems dans cette ſituation, & Mylord tenoit la tête panchée ſur nous, ſans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin, je fus le premier qui rompit ce tendre & paſſionné ſilence. Nous nous revoyons donc, lui dis-je : Ah ! Mylord, nous avons le bonheur de vous revoir ! Votre abſence, & l'incertitude de votre ſort, ont toujours été le plus inſuportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous! Qu'avions-nous de plus cher à lui demander ?

Mais nous vous retrouvons malade, & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achévera-t'il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t'il amenez ſi heureuſement auprès de vous, que pour nous ravir peut-être auſſi tôt la ſatisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous ſépare plus, ſi c'eſt par bonté & par compaſſion qu'il nous a réünis. J'ajoutai mille autres choſes, tandis que ce cher Seigneur & mon Epouſe ſe remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à ſon tour, & quoiqu'il fut en effet dans un état très dangereux, il tira aſſez de forces de ſa tendreſſe pour nous exprimer ſa joye dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin, étoit trop capable de nous empêcher d'en ſentir. Je vois, nous dit il, qu'il me reſte peu de tems à vivre. La mort me ſembloit affreuſe, il y a un quart-d'heure, je ne pouvois l'enviſager ſans horreur ; mais je ne vois plus rien à preſent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en ſureté. Il vous ſera facile de gagner l'Iſle de Cuba, où vous trouverez votre Grand-Pere, qui vous verra arriver avec plaiſir. Vous y ferez tranſporter mon corps, ſi vous le pouvez commodément, & vous prendrez ſoin de ma ſépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers Enfans, ma chere Fanny, mon cher Cléveland ! Ils fermeront mes yeux, ils recévront mes derniers ſoupirs, je mourrai dans leurs bras ! Il recommença enſuite à nous embraſſer avec de nouveaux tranſports de joye & de tendreſſe.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un diſcours dont chaque mot me pénétroit l'ame. Mon Epouſe continuoit auſſi de pleurer, ſans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupez. Le jeune Eſpagnol, qui paroiſſoit attendri juſqu'au fond du cœur d'une ſcène ſi touchante, & qui ſçavoit mieux que nous l'extrêmité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens, pour lui laiſſer rapeler un peu de tranquilité. C'étoit mon déſſein; je fis même un effort pour lui dire que nous eſpérions pour ſa vie plus que lui même, & que nous allions le quitter un inſtant, de peur qu'une émotion ſi exceſſive n'augmentât ſon mal. Mais il s'y opoſa abſolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la ſeule douceur qui me reſte à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre preſence m'a ranimé ? J'étois dans les langueurs du trépas il n'y a qu'un moment, c'eſt vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuiſé; & ſi je ne ſentois que ma guériſon eſt impoſſible, je l'attendrois de votre vuë, bien plus ſurement que des remédes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que ſa foibleſſe put le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivez depuis notre ſéparation. Il y avoit peu de circonſtances, qui ne s'accordaſſent avec le recit que nous avoit fait le Priſonnier Abaqui. Iglou,

& les Anglois, qui l'avoient accompagné; avoient péri en le défendant. Il avoit été long tems Captif, obligé de ſuivre les Sauvages dans toutes leurs courſes, & expoſé continuellement à une miſére & à des fatigues ſi exceſſives, qu'elles avoient achevé de ruïner ſon tempérament, qui étoit déja affoibli depuis long-tems par les chagrins qu'il avoit eſſuyez pendant une grande partie de ſa vie. C'étoit depuis quinze jours ſeulement qu'il avoit été amené par les Sauvages ſur la même Riviére où l'on nous avoit conduits, & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Eſclaves aux Eſpagnols de Penſacola.

Après nous avoir fait ce recit, il voulut entendre à ſon tour celui de nos Avantures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à deſſein tout ce qui eût été capable de lui cauſer une nouvelle émotion. Il ne ſçut point que le Ciel nous avoit accordé une chére Fille. Mon Epouſe me regardoit tendrement, lorſque je fus à cet endroit de ma narration. Je liſois dans ſes yeux, qu'elle eût ſouhaité de pouvoir lui aprendre cette interreſſante circonſtance, qui eût eu ſans doute quelque douceur pour lui, s'il eut été poſſible de la détacher de ſes funeſtes ſuites. J'affectai auſſi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été juſqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penſer, il ne fut pas long-tems à me demander où nous l'avions laiſſée, & pour quelle raiſon il ne la voyoit point avec nous. Le déguiſement m'auroit trop coûté, dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement, qu'il avoit plû au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous enſemble des larmes à ſa mémoire. Mylord arrêta du moins les ſiennes. Pourquoi la pleurer ? nous dit-il : je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas ! ajouta-t il, vous ſerez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laiſſe peut être pour héritage la haine du Ciel, qui ne s'eſt point laſſée de me pourſuivre, & qui va ſans doute s'attacher deſormais ſur vous. O Dieu ! comment puis-je eſpérer d'être tranquile après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triſte penſée en expirant ? Mais, reprit-il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainſi volontairement ? N'eſt il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre ineſpérée, & la ſatisfaction de vous embraſſer qui m'eſt accordée aux derniers momens de ma vie ? Le Ciel n'eſt point trompeur : il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable, pour vous, mes chers Enfans, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, de le confirmer dans cette idée conſolante, & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paiſible. Il ne ſe trompoit pas, ſans doute, en eſpérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, ſi long-tems éprouvée, touchoit au moment de la récompenſe ;

compenſe ; & cet heureux preſſentiment, qui rendit ſes derniers ſoupirs tranquiles, en étoit déja une. Mais ſes malheureux Enfans n'étoient point compris dans la ſentence qui finiſſoit ſes peines, & qui l'apeloit au bonheur.

Nous le perdîmes, le troiſiéme jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-ſeulement à nous donner des conſeils ſur notre retour en Europe & ſur la conduite que nous devions tenir en y arrivant ; mais encore à nous expliquer toutes les reſſources que nous pouvions y trouver pour l'établiſſement de notre fortune, ſoit dans la faveur du Roi, ſoit dans les biens conſidérables qu'il avoit laiſſez entre les mains de Mylord Terwill, & qu'il comptoit que ce généreux Ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant, comme il conſervoit toute ſa raiſon il ne laiſſoit pas de trouver de tems en tems aſſez de force pour nous adreſſer quelques mots tendres & touchans. Il baiſoit les mains de ſa Fille, il ſerroit les miennes, il nous prioit inſtamment de retenir nos larmes, & de conſerver l'un pour l'autre une immortelle affection ; enfin, il nous avertit lui-même qu'il ſe ſentoit prêt d'expirer ; & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit deſiré, c'eſt à-dire, entre les bras de ſa Fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de triſteſſe & d'abattement que je reſſentis à cette vûë, j'aurois ſouhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes, & renoncer à tout autre ſentiment que celui de la douleur. J'aurois ſouhaité d'être ſeul, dans la plus deſerte contrée de l'Amérique, occupé en ſilence à méditer ſur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triſte état, à demander raiſon au Ciel de ſa rigueur, à ſolliciter ſa juſtice ou ſa bonté par mes gémiſſemens, ſupoſé qu'il m'eût donné aſſez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvai de la douceur à m'entretenir d'une ſi funeſte image. Mais les ſoupirs & les pleurs de mon Epouſe m'ayant ramené de cette eſpéce d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout à la fois par diverſes paſſions, dans un degré preſque égal de violence. Elle embraſſoit le corps pâle & froid de ſon Pere. Sa douleur s'exprimoit d'une maniére ſi touchante, que le Corrégidor, ſon Fils & toute ſa maiſon, qui étoient preſens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir ſi émuë, ſans l'être moi-même juſqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel, qui me répondoit ſi bien de ſa ſincére affection pour moi; ſon air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un deſordre qui tenoit quelque choſe du deſeſpoir; ce torrent de pleurs aimables, qui couloient avec tant de graces au long de ſes jouës; & plus que tout cela le ſentiment de ma tendreſſe, toujours vive & dominante, m'em-

emportérent à un tel point, que je me livi ſans réflexion au mouvement de mon cur. Je la pris bruſquement entre mes bras. m'aſſis en la tenant ainſi embraſſée. Vien, i dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, ien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes ux miennes, n'en verſe pas une qui ne tome dans mon ſein; fais paſſer toutes tes peies dans mon cœur. Je veux être ſeul à les porter toutes, & mourir mille fois pour 'en épargner une. Quelque remplie qu'el- fut du ſujet de ſa douleur, elle fut ſenſile à ce tranſport de tendreſſe. Je n'ai plus ue vous, me répondit-elle languiſſamment; 'ere, Mere, Fille, j'ai vû mourir tout ce que devois aimer. Hélas! ſi je ne vous avois, ue ferois-je de la vie, & voudrois-je la conerver un moment? Nous continuâmes ainſi n entretien, tel que pouvoit nous l'inſirer l'amour & la triſteſſe. Le Corrégidor ſon Fils prirent ce tems, avec beaucoup 'adreſſe pour tranſporter le corps de Myord dans une chambre voiſine; & nous le edemandâmes en vain, lorſque nous nous ûmes aperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je mêle au reit d'une de mes plus grandes infortunes, ceui d'un mouvement d'amour, & de quelues expreſſions de la tendreſſe de Fanny & e la mienne. Cette obſervation ne paroîtra as indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs ui auront aſſez de lumiéres pour juger de a nature d'une paſſion que deux ans de nariage, & une chaîne continuelle de malheurs avoient été ſi peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de ſe faire écouter avec cet empire parmi les tranſports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on ſurpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me ſuis engagé à raconter? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la perte de ſon cher Pere. Hélas! moi qui rends ce témoignage à ſon amour, de quels termes me ſervirai-je pour exprimer le mien! Aurai-je jamais dit aſſez, ſi je ne confeſſe naturellement qu'elle étoit mon Idole? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'eſt il pû faire que la défiance & les noirs ſoupçons ayent ſuccedé à une ſi douce certitude? C'eſt le ſeul point ſur lequel on doit ſe préparer à l'étonnement; car on ſçait aſſez que la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent eſt le plus prompt à ſe changer en fureur & à cauſer tous les effets de la haine.

Je ne ſçai quel triſte plaiſir je trouve, à meſure que j'avance dans cette Hiſtoire, à m'interrompre ainſi moi même, & à prévenir, comme je fais, mes Lecteurs ſur ce qui me reſte à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t'il pas de quoi les attacher par des ſingularitez touchantes, & l'un a-t'il beſoin du ſecours de l'autre pour ſe faire lire avec quelque attention? Non; mais c'eſt le goût de ma triſteſſe que je conſulte, bien plus que les régles de la narration & que les devoirs de l'Hiſtorien. En quelque nombre que ſoient mes infortunes, & que ſoit leur diverſité, elles agiſſent aujourd'hui tout à la fois ſur mon cœur; le ſentiment qui m'en reſte, n'a point la variété de ſa cauſe; ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une maſſe informe de douleur, dont le poid me preſſe & m'accable inceſſamment. Je voudrois donc, ſi cela étoit poſſible à ma plume, réünir dans un ſeul trait toutes mes triſtes Avantures, comme leur effet ſe réünit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y paſſe. L'ordre me gêne; ne pouvant repreſenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands ſont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je ſouhaiterois du moins de pouvoir expoſer les premiers.

Je continuërai néanmoins de ſuivre le cours des événemens. Après quelques jours paſſez dans l'excès de la douleur, & employez pourtant à la déguiſer pour rendre mon Epouſe plus capable de conſolation par mon exemple, je penſai à quitter Penſacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être tranſporté avec nous. Le Corrégidor & ſon Fils ne relâchoient rien de leurs civilitez & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque choſe de la naiſſance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de ſa maladie. Quoiqu'ils fuſſent généreux par inclination, cette connoiſſance ne fut pas inutile pour les diſpoſer encore mieux en notre faveur. Le Pere & le Fils n'épargnérent plus ni ſoins ni dépenſes. Nous conſentîmes à accepter d'eux des habits, pour nous & pour nos Domeſtiques qui étoient toujours au nombre de cinq ; & lorſque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé, non-ſeulement nous trouvâmes une Barque bien ornée & prête à nous recevoir ; mais nous fûmes ſurpris de voir nos Bienfaiteurs diſpoſez à nous accompagner pour nous ſervir eux-mêmes de Conducteurs. Je ne m'y opoſai point, étant bien aiſe au contraire de les voir avec nous à la Havana, où je me promettois que Dom Pedro d'Arpez ne nous refuſeroit pas les moyens de leur marquer notre reconnoiſſance. L'unique choſe qui nous cauſa de l'inquiétude en partant, fut la petiteſſe de notre Barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques Matelots. Il n'y en avoit point de plus grande, ni de plus commode, dans la Rade de Penſacola. Rien n'auroit pu me faire conſentir à expoſer mon Epouſe au moindre péril ; ainſi je pris la réſolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la Terre ; & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre aproche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon Vaiſſeau. Nous arrivâmes heureuſement à Carlos. Je fis partir *Drink*, un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours, avec un Vaiſſeau du Gouverneur, ſur lequel nous montâmes auſſi-tôt. Le vent nous mit en vingt-quatre heures dans le Port de la Havana.

Dom Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendreſſe d'un Grand pere qui n'avoit point d'autre Enfant que Fanny ſa petite Fille. Il ne ſe laſſoit point de nous embraſſer, & de nous dire que nous allions être la conſolation de ſa vieilleſſe. Le corps de Mylord, que nous aportions dans un cercueïl, étoit un triſte preſent à lui offrir. Il verſa des larmes, en ſe ſouvenant des efforts qu'il avoit fait pour arrêter cet infortuné Seigneur lorſqu'il avoit paſſé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit il; il auroit été le maître ici plus que moi; & rien ne lui auroit manqué pour rendre ſa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs, lorſqu'il eut apris dans quelle extrêmité de miſére nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à ſa derniére heure. Ce bon Vieillard ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Tantôt il ſe reprochoit nos malheurs, comme s'il en eût été la cauſe; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tous momens, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funeſtes accidens qui lui ſont arrivez? Pouvois-je lui accorder le ſecours d'armes & de Troupes qu'il me demandoit, lorſque la Paix venoit de ſe conclure entre l'Eſpagne & l'Angleterre? N'étoit ce pas ſes vrais intérêts, que je lui remettois devant les yeux? Pourquoi ne me laiſſoit-il pas du moins ſa Fille ? Ne devoit il pas avoir plus de confiance en moi, qui étois ſon Pere, que dans tout le reſte du monde ? Que ne revenoit il du moins à Cuba, lorſqu'il eut manqué ſon entrepriſe dans la Virginie ? Quelques inutiles que fuſſent ces plaintes, elles ſervirent à me faire connoſtre que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre Grand-Pere. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes, par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triſte cérémonie renouvela toutes nos peines. Le ſeul motif qui eut quelque force pour me conſoler, fut qu'étant déſormais ſans péril & ſans crainte à la Havana, j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la ſageſſe, que je n'avois pû cultiver depuis pluſieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, diſois-je, & je retrouve des Livres. Voilà deux puiſſans remédes qui pourront rendre peu à peu mon eſprit tranquile, & fermer toutes les playes de mon cœur.

Dom Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ſes chers Enfans, & jamais il ne ſe relâcha de cette diſpoſition dans la ſuite. Sa reconnoiſſance ſe ſignala d'abord pour les ſervices que nous avions reçus du Corrégidor de Penſacola. Il fit au Pere un preſent des plus conſidérables, & il retint le Fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'Iſle. Comme je n'avois point encore avec mon Epouſe d'autre lien que celui de la bonne foi & du conſentement paternel. Dom Pedro me preſſa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Egliſe. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques Romains ; ce n'étoit point parmi des Eſpagnols, qu'il falloit chercher un Miniſtre Proteſtant ; de ſorte que le deſir de Dom Pedro, auſſi bien que le nôtre, n'eut point été ſatisfait de long-tems, ſi nous euſſions abſolument refuſé de recevoir la Bénédiction Nuptiale d'un Prêtre de l'Egliſe Romaine. Mais quoiqu'à parler promptement, je ne fuſſe attaché à aucune religion particuliére, je ne crus point qu'il y en eût une ſeule, de toutes celles qui font profeſſion de reconnoître & de ſervir un ſeul Dieu, dont les Miniſtres ne fuſſent reſpectables, par l'honneur qu'ils ont de le repreſenter. Ainſi j'exhortai Fanny à ne pas ſe faire un ſcrupule de prononcer ſes promeſſes en preſence de l'Aumônier de Dom Pedro. C'eût été un ſujet de joïe extrême, non-ſeulement pour lui, mais pour tous les Habitans même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Egliſe ; mais le Culte eſt ſi bizarre & ſi ſuperſtitieux parmi les Eſpagnols, qu'un homme de bon ſens, qui n'y n'eſt point attaché par les préjugez de l'éducation, n'en ſçauroit prendre une idée favorable. Je priai donc le Gouverneur de me laiſſer libre ſur cet article. Je lui promis ſeulement d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embraſſer.

Cette chere Epouſe, malgré toutes les fatigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laiſſoit pas d'être dans une groſſeſſe fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans ſon ſein. Mais le repos de la Havana ayant bien tôt rétabli ſa ſanté, elle fit trois mois après notre arrivée, une double couche des plus heureuſes. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette premiére délivrance ne l'ayant pas entiérement ſoulagée, j'avois quelque inquiétude ſur les fâcheuſes ſuites qui naiſſent quelquefois de ces accidens. Elle dura ſix ſemaines entiéres, au bout deſquelles Fanny me fit Pere d'un ſecond Fils, qui nâquit auſſi heureuſement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce preſent; mais ſans pouvoir néanmoins me livrer à la joye, trop pénétré encore du terrible ſouvenir de la mort de ma Fille. O Dieu! m'écriai-je dans l'amertume de cette penſée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté; mais quelque ſatisfaction que je reçoive jamais de la naiſſance de mes deux Fils, égalera-t'elle les excès de douleur que le ſort cruel de ma Fille m'a fait ſentir? Dom Pedro & mon Epouſe ne virent dans l'augmentation de notre famille, qu'un ſujet de joye & de conſolation.

Mes occupations à la Havana furent pendant quelque tems fort ſimples & fort unies. Je me répandois peu au-dehors. Tout le tems que je ne paſſois pas auprès de mon Epouſe ou avec Dom Pedro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'euſſe guéres que des Livres Eſpagnols, & que je ne goûtaſſe point le plus ſouvent la maniére de penſer, ni le ſtile des écrivains de cette Nation, je ne laiſſois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'excélens traits, qui me ſervoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réfléxions, je raportois tout au réglement de mes mœurs & à l'établiſſement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma Mere, n'étoient pas ſortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aiſé d'y en découvrir les traces. Si mon eſprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli preſque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conſervé la racine dans leur cœur; & l'on a vû juſqu'à preſent, qu'il s'en étoit toûjours répandu quelque choſe ſur ma conduite. Je me les rapelai tous, dans le même ordre que je les avois apris. Je me remis en même tems dans toutes les ſituations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma Mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foibleſſes, mes peines & mes plaiſirs, mes bonnes & mes mauvaiſes fortunes, l'uſage que j'en avois fait, avec ces régles de Morale dont j'avois autrefois connu ſi clairement la ſageſſe. J'examinai dans quelles occaſions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur? foibleſſe d'ame, emportement de paſſion de ma part ; ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, & de force pour me ſoutenir ? Je démêlai mieux que jamais la ſource de tous mes mouvemens, & les reſſorts les plus ſecrets de mes paſſions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçaſſe d'en bannir ſi c'étoit un mal, ou d'y établir d'une maniére encore plus ferme, ſi je trouvois que ce fût quelque choſe qui apartint à la vertu. Tâchant même d'étendre mes ſoins juſques dans l'avenir, je me fis comme un magaſin d'armes Morales & Philoſophiques, propres à me ſervir dans des occaſions inconnuës, & dans mille circonſtances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prevoyois point.

Il faut que je le reconnoiſſe, à la gloire de la Philoſophie & de la raiſon : ces deux Guides de ma conduite ſe trouvérent encore plus puiſſans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une ſituation d'où je recommençai du moins à enviſager le bonheur, comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aſpirer. Il me reſta bien un fond de mélancolie, que je n'eſpérai pas que le tems ni mes efforts fuſſent jamais capables de ſurmonter; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme un de ces changemens climatériques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de perſonnes qui n'éprouvent quelque choſe à meſure que les années ſe multiplient. Ajoûtez, que la ſeule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, ſinon à oublier mes infortunes, du moins à les ſuporter avec ce degré de patience & de réſignation qui fait qu'on s'afflige ſans trouble, & qu'on ſe plaint, ſi j'oſe parler ainſi, ſans douleur & ſans murmure. Tels furent aſſez long-tems mes diſpoſitions & mes ſentimens à la Havana.

Pendant ce tems-là, j'avois été formé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma Patrie, depuis mon départ de France. J'avois apris le renverſement de la République, celui de la Famille du Protecteur, le rétabliſſement de la Maiſon Royale, toutes les circonſtances du rapel de Charles II. & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ſes premiéres entrepriſes. Ces heureuſes nouvelles nous euſſent fait naître l'envie de retourner en Europe, ſi nous euſſions pû quitter l'Iſle de Cuba avec bienſéance; mais nous devions de la reconnoiſſance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez, qui ne ceſſoit point de nous combler de bienfaits. Mon Epouſe étoit portée à demeurer auprès de lui juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'apeler à une meilleure vie, pour lui donner la conſolation d'avoir quelque perſonne chére qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas preſſer pour y conſentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toûjours, qu'il ne lui vint pas même là deſſus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon Epouſe avoit de plus proche, & il la regardoit elle & ſes Enfans, comme le ſeul rejetton direct qui reſtât de ſon ſang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon Vieillard, la différence des Nations faiſoit toûjours que nous nous regardions chez lui comme des Etrangers; de ſorte que nous étions bien éloignez de nous attendre qu'il dût nous inſtituer, comme il fit dans la ſuite, ſes ſeuls & univerſels Héritiers.

Il m'arriva, avant la fin de cette année, de prendre part à une avanture ſi extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le recit des miennes, pour la faire ſervir d'ornement à mon Hiſtoire. C'eſt un délaſſement qui ſera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ſes devoirs à Dom Pedro d'Arpez, lui raconta, en ma preſence, qu'il avoit eſſuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicarague; & qu'il avoit été jetté par le vent ſur le rivage d'une petite Iſle deſerte, qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit paſſé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant leſquels ſes gens étoient deſcendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Iſle, qui n'a guéres plus de trois lieuës de circuit. Quoiqu'elle leur parût inhabitée, ils avoient aperçu dans pluſieurs endroits les traces du pied d'un homme ; & ne doutans point qu'avec plus de recherches ils ne découvriſſent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laiſſé un ſeul coin de l'Iſle à parcourir & à viſiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent ſortir d'un trou dans l'enfoncement d'une petite Vallée, un homme d'une haute taille, couvert d'habits aſſez riches, mais ſales & déchirez, qui prit promptement la fuite vers un petit Bois, auſſi tôt qu'il les eut aperçus. Ils n'eurent point de peine à le joindre, & s'en étans ſaiſis, ils me l'amenérent. Je lui demandai en Eſpagnol, qui il étoit. Il me répondit dans ſa Langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit ſurpris que n'ayant offenſé perſonne de mon Equipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuſes honnêtes, & des offres de ſervice. Il parut rêver un moment, & reprenant la parole, il me dit qu'il avoit beſoin de deux choſes, & qu'il m'auroit obligation, s'il pouvoit les obtenir de moi. La premiére, étoit une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour écrire, c'eſt-à-dire, d'encre, de plumes & de papier ; la ſeconde quelques Livres, ſi j'en avois ſur mon Vaiſſeau, pour lui ſervir quelquefois d'amuſement dans ſa ſolitude. Je lui promis ſans difficulté deux faveurs ſi legéres ; mais étant bien aiſe de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure deſerte, & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occaſion qu'il avoit d'en ſortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il bruſquement, qu'il y eût un honnête homme au monde, je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahiſons que j'y ai eſſuyées, je me cacherois volontiers dans le ſein de la terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la ſurface. Il refuſa abſolument de s'expliquer davantage, & m'ayant preſſé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé, il me quitta en me ſupliant de ne pas permettre que mes gens le troublaſſent par leurs viſites. Je le plaignis, ajoûta le Capitaine Eſpagnol, parce que ſa phyſionomie & ſes maniéres me parurent celles d'un honnête homme & d'une perſonne de diſtinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné juſqu'ici.

Ce recit, qui n'avoit rien dont je dûſſe être touché plus particuliérement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laiſſa pas de me fraper aſſez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne ſortit point de ma mémoire pendant pluſieurs jours. Je méditois ſans ceſſe ſur cette force de raiſon & de courage, dont je ſupoſois qu'un homme devoit être rempli, pour avoir pû prendre volontairement un parti auſſi extraordinaire que celui de vivre ſeul dans une Iſle deſerte. J'y joignois la cauſe qui l'avoit déterminé; c'étoit haine de l'injuſtice & de la trahiſon. Je me formai de ces deux réfléxions une idée admirable du caractére de l'Inconnu. Voilà, diſois je, un homme que j'aimerois infailliblement, ſi j'étois aſſez

heureux pour le connoſtre. Il m'ai-
oit auſſi, car il me trouveroit cette droi-
qu'il croit aſſurément bannie d'entre les
mes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche
hercher à m'en faire un, d'une perſon-
ont l'humeur & les principes me paroiſ-
s'accorder entiérement avec les miens?
d'ailleurs un office de charité naturelle
générosité que je rendrai à un malheu-
qui ſemble ne pas mériter de l'être, que
ontribuer à le conſoler de ſes peines,
lui faire goûter peut-être plus de dou-
s qu'il ne s'en promet à preſent dans la
Je me ſentis ainſi fort porté à entrepren-
exprès dans ce deſſein le voyage de Serra-
Je m'informai de ſa ſituation & de ſon
gnement. Tout ce que j'apris étoit plûtôt
nouvel engagement qu'un obſtacle. Cet-
le eſt au Sud de la Jamaïque; de ſorte
yant deſſein depuis quelque tems d'aller à
-Royal, pour y être éclairci certainement
état de l'Angleterre, je pouvois ſans dé-
paſſer en chemin par cette Ville. C'étoit
oyage à finir en fort peu de tems; & toutes
Nations qui ont des établiſſemens dans
e partie de l'Amérique, étoient dans une
onde paix, il n'y avoit pas à craindre le
ndre danger. Mon Epouſe ne laiſſa point
'allarmer de mon départ; mais je vins à
t de lui faire goûter mon entrepriſe.
s ne vous opoſeriez pas, lui dis je, à un
age que j'entreprendrois pour m'aller
tre en poſſeſſion de quelques treſors, &
s en condamnez un qui m'eſt inſpiré par la
complaiſance

compaſſion & par la vertu. Laiſſez-moi chercher les richeſſes que j'eſtime. Si vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvû que je le ſois effectivement ? Et puis, bonne & généreuſe comme vous êtes, pouvez-vous penſer autrement que moi ſur ce qui eſt capable de faire la félicité d'un bon cœur ? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'eſt l'eſpérance d'en acquerir un qui me fait mettre en chemin; ne ſentez-vous pas que ce que je deſire vaut bien la peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne ſuis-je donc que votre Epouſe, me dit-elle ? Ne ſuis-je pas encore votre tendre & fidèle amie ? Eſpérez-vous trouver dans un autre quelque choſe que vous n'apercevez point dans moi ? Je lui répondis, que ce que j'apelois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre ſens. Par raport à moi, lui dis-je, il ſupoſe ſi peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'eſt néceſſaire pour être heureux, que c'eſt au contraire parce que je le ſuis infiniment, que j'ai beſoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chére Fanny, ajoutai-je, & comprens ſi tu peux cette énigme-là : Tu me rends heureux, ma chére Ame ; mais pour ſentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aye quelqu'un qui ne ſoit pas toi, non-ſeulement à qui je puiſſe le dire, mais en qui j'aye aſſez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime aſſez pour trouver du plaiſir à l'entendre.

Je partis de la Havana, dans un bon Vaiſſeau, & bien accompagné. Le vent me fut ſi favorable, que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaiſſeau Anglois nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois apris de Dom Pedro d'Arpez, concernant l'heureux rétabliſſement de la Maiſon Royale. Ce n'étoit point un événement nouveau, puiſqu'il y avoit déja plus de deux ans que le Roi Charles étoit monté ſur le Trône; mais j'en ignorois un grand nombre de circonſtances, que je me fis raconter avec plaiſir. Je m'informai enſuite ſi l'on avoit quelque connoiſſance à Port-Royal, d'un Anglois retiré dans l'Iſle de Serrane, & obſtiné à y vivre ſeul par haine contre les hommes. Perſonne n'en avoit entendu parler; mais on m'aprit quelques particularitez de cette Iſle, qui augmentérent l'empreſſement que j'avois d'y arriver. On m'aſſura qu'elle tiroit ſon nom d'un Gentilhomme Eſpagnol nommé *Serrano*, qui y avoit paſſé un grand nombre d'années dans la même ſolitude que l'Anglois dont j'avois parlé; que l'aproche en étoit non-ſeulement difficile à cauſe des rochers dont elle eſt environnée; mais terrible même ſur-tout pendant la nuit parce que du côté de Nigaraga elle paroît vômir des tourbillons de flammes; que cela n'avoit point empêché que la curioſité n'eut porté pluſieurs perſonnes à la viſiter, & qu'il y étoit arrivé quelques avantures qui marquoient aſſez que ces flammes aparentes avoient une cauſe fort extraordinaire.

Là-deſſus on me raconta, que Sir *George Aiskevv*, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'Iſle des Barbades, dont Mylord *Willougbby* étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, ſur le raport qu'on lui avoit fait dans l'Iſle de Serrane, d'en faire le voyage pour ſatisfaire ſa curioſité. Il y arriva heureuſement à l'entrée de la nuit, quoi qu'un peu effrayé par les flammes qui paroiſſoient s'élever de tous les endroits de l'Iſle. L'étonnement ſuccéda à ſa frayeur, lorſqu'en aprochant du rivage, il crut remarquer que les flammes ſe retiroient devant lui, à meſure que ſon Vaiſſeau s'avançoit. Il mit pied à terre avec ſa ſuite, qui étoit compoſée de gens auſſi entreprenans que lui: & ne voulant point remettre au lendemain à aprofondir la cauſe de ce Phénoméne, il pénétra ſur le champ dans l'Iſle, en remarquant toûjours que les flammes continuoient à fuir en quelque ſorte devant lui. Enfin lorſqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de ſon imagination, elles s'arrêtérent ſi bien, qu'il lui fut impoſſible d'avancer. Surpris au dernier point, il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu ſembloit ſortir de la Terre même, & n'avoir point d'autre aliment. Il en aprocha ſes mains, qui ne purent en ſoutenir la chaleur. La nuit s'étant paſſée ſans autre accident, il vit la flamme diſparoître avec l'obſcurité. Mais comme il apercevoit toûjours une épaiſſe vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ſes gens de retourner au Vaiſſeau,

ſeau, & d'en aporter des inſtrumens propres à creuſer. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes, & preſque brulantes qui couvroient la ſuperficie, que le fond s'ouvrant ſous leurs pieds, ils furent engloutis tous vivans, ſans que leurs Compagnons oſaſſent s'aprocher pour leur donner du ſecours. Sir George conſterné de ce malheur, & peut être fort effrayé, voulut reprendre auſſi tôt le chemin de ſon Vaiſſeau; mais & lui même & ſes gens, ſe trouvérent comme étourdis & enyvrez, ſoit que ce fut un effet de la vapeur, ou de quelque autre cauſe; de ſorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils ſouffrirent même des douleurs très-aiguës dans tous leurs membres en s'éloignans de l'Iſle; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos, qu'ils furent entiérement rétablis.

Sans chercher à aprofondir la vérité de cette avanture qu'il me ſembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une maniére fort naturelle, je ne penſai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriſer, j'y arrivai un peu de tems, & je n'aperçus point de flâmes en m'aprochant du rivage. Il eſt vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Iſle des plus nuës, ſablonneuſe & ſtérile ſur ſes bords. Il y avoit un ſi grand nombre de Tortuës ſur le ſable, que je jugeai avec raiſon que ceux qui y avoient vécu dans la ſolitude, n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Iſle n'avoit guéres plus de trois lieuës de circuit : je comptai qu'il ne me ſeroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorſque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois & un terrain ſi inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques uns de mes gens, pendant une partie de l'après-midi. Le ſoir s'aprochant, je pris le parti de monter ſur le ſommet d'une colline d'où je découvris non-ſeulement la Mer qui environnoit l'Iſle; mais pluſieurs petites Vallées que je n'avois point encore aperçûës. Je n'y avois pas été dix minutes que je vis environ à un mille de diſtance un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une Vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui ſans qu'il ſe fût aperçu de mon aproche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de ſon logement. Je m'arrêtai pour lui laiſſer le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit repreſenté le Capitaine Eſpagnol, qu'une cabane aſſez commode, quoiqu'elle ne fût compoſée que de bâtons de bois & de gazons. Je me preſentai auſſi-tôt à l'entrée. Sa ſurpriſe me parut grande. Cependant ſans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit là, & ſi je deſirois quelque choſe de lui. Comme mon deſſein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponſe aſſez honnête, pour l'empêcher de s'allarmer. Il reprit auſſi tôt la parole, & il me fit tout à la fois pluſieurs queſtions: Si j'étois Anglois? Où j'allois? D'où j'étois parti? L'ayant ſatisfait, il parut aprendre avec plaiſir que je devois repaſſer à la Jamaïque, & il me propoſa de l'y tranſporter avec moi dans mon Vaiſſeau. Cette demande m'étonna beaucoup. Aparemment, lui dis-je, que vous vous laſſez de la ſolitude, & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Iſle? Oüi, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le deſſein d'y paſſer le reſte de ma vie; mais les juſtes ſujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter ſur le fond de triſteſſe & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Iſle & retourner en Europe. Le Monde n'eſt plein que de perfides; mais puiſque c'eſt un mal néceſſaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le conſiderois avec attention, pendant qu'il tenoit ce diſcours. Sa phiſionomie étoit aſſez heureuſe; mais je lui trouvois quelque choſe de rude dans le regard, & je ne ſentois point cette douce ſatisfaction que je m'étois promiſe à le voir. Il étoit pâle, & ſon habillement paroiſſoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis je, comment des raiſons qui ne ſont point aſſez fortes pour vous retenir ici, ont pû l'être aſſez pour vous y conduire. Sont elles ſi ſecrettes, ajoutai je, que vous ne puiſſiez m'en rien aprendre ? Il me pria de m'aſſeoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit ; que je lui paroiſſois d'ailleurs honnête homme, & que le ſervice que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom eſt célébre, me dit-il ! Je ſuis le Général *Lambert*. Cromwel, qui me devoit toute ſa fortune, & pour qui j'avois tout ſacrifié, m'abandonna ſi perfidement, qu'il n'eût point honte à la fin de m'ôter juſqu'à mes emplois, le prix de mon ſang & de mes ſervices. *Fleetwood* & *Desborougb*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre ſans mes conſeils, & qui ne ſe ſeroient pas ſoutenus un moment ſans mon apui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems même que j'expoſois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les ſcélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoiſſance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non ſeulement juſqu'à abandonner mes intérêts, mais juſqu'à m'attaquer armes en mains ; ſe ſaiſir de ma perſonne, vendre ma tête à *Monk* pour une ſomme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs Cachots de Londres? Vous raconterai je toutes les trahiſons particuliéres que j'ai eſſuyées, de la part de mes Amis, de mes créatures, de mes domeſtiques? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwel, ſi j'euſſe pu mettre dans ceux que j'ai comblez de bienfaits, je ne dis pas un vif ſentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Miſérable que je ſuis! je n'ai trouvé de fidélité dans perſonne; ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une ſentence cruelle; pardonné enſuite, mais avec des marques ſi inſuportables de mépris & de dedain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relégué pour le reſte de mes jours dans l'Iſle de Guerneſey. J'ai balancé ſi je ne ferois pas mieux de les finir tout-d'un-coup par la mort, que d'aller m'enſévelir dans cette triſte retraite. J'étois dans cette incertitude, lorſque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cauſe à preſent autant de honte, qu'elle m'a cauſé ſucceſſivement de plaiſir & de douleur.

Etant priſonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoiſſance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à ſon retour de la Jamaïque. Quoique cette expédition eût réüſſi heureuſement, & qu'il eût ſoumis cette Iſle à l'Angleterre, le Protecteur eut moins de joïe de cet avantage, que de reſſentiment de ce que Venables avoit manqué une entrepriſe plus conſidérable ſur l'Iſle d'Hiſpaniola. Les meſures que Cromwel avoit priſes lui-même à Londres pour la conquête de cette Iſle, lui avoient paru ſi infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais ſuccès qu'à l'imprudence de Venables qu'il avoit choiſi pour les exécuter, il le fit mettre à ſon retour dans une étroite Priſon, où il demeura juſqu'au rétabliſſement du Roi. Ayant eu le même ſort quelque-tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refuſée, j'apris de lui-même les cauſes ſecrettes qui avoient fait échoüer ſon deſſein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les ignoroit encore, parce qu'ils étoient renfermez dans un Papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloiſe rencontra, peu de jours après ſon départ, un Vaiſſeau Eſpagnol qui faiſoit la même route, & s'en étant emparée, Venables y trouva une jeune Eſpagnole toute charmante, qui retournoit à S. Domingue où elle étoit née. Il la vit. Il l'aima: Sa paſſion devoit être vive en naiſſant, puiſqu'ayant ouvert à peu près dans le même-tems le Papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de ſe rendre maître d'Hiſpaniola, en commençant par S. Domingue qui en eſt la Capitale, il n'eut point la force de cacher à ſa Maîtreſſe le deſſein de cette Expédition. Cette Fille étoit adroite. Elle ſçut profiter de la foibleſſe de Venables, pour lui faire trahir ſon devoir. Il eſt vrai qu'elle en fut le prix; & que ſoit par reconnoiſſance pour un tel ſacrifice, ſoit par zèle pour ſa Patrie dont elle ſe crut obligée d'empêcher la ruïne, même aux dépens de ſon honneur, elle ſe livra entiérement à ſon Amant, lorſqu'il eut exécuté ſa promeſſe. Venables négligea donc, ſous divers prétextes, de ſuivre le plan tracé dans le Papier de Cromwel. Il fit ſa deſcente ſi loin de S. Domingue, qu'avant qu'il put ſe mettre en état de l'attaquer, les Eſpagnols eurent le tems de ſe fortifier aſſez pour rendre tous ſes efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles, & ſeulement pour déguiſer le motif de ſa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta enſuite d'autant moins, qu'il y porta toute ſon ardeur, comme s'il eût eſpéré de juſtifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un Maître dont le foible n'étoit pas de ſe laiſſer tromper facilement, & qui, ſans connoître le fond du myſtére, lui fit payer ſa faute par la perte de ſa liberté. Cependant ſon Eſpagnole, qu'il avoit amenée en Angleterre, le conſoloit de cette diſgrace. Il la mit pendant ſa captivité entre les mains de quelques perſonnes de confiance, qui la lui reſtituérent fidèlement. Etant ſorti de Priſon, il ſe retira avec elle dans une maiſon de campagne, où elle n'étoit vûë que de lui. Je ne ſçai ſi cette dangereuſe Créature ſe laſſa de la contrainte, ou ſi elle penſoit dès-lors à ſe procurer les moyens de retourner dans ſa Patrie ; mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorſque je la vis pour la première fois, que ſon attachement pour Vénables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma Sentence de mort en un Banniſſement perpétuel. J'étois encore ſous la garde d'un Meſſager d'Etat ; mais j'avois la liberté de viſiter mes connoiſſances. J'allai voir Venables à ſa Campagne. Je fus charmé de ſa Maîtreſſe. Elle s'aperçut de mes ſentimens, & me jugeant propre, aparemment ſur la connoiſſance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la ſervir dans le deſſein de quitter l'Angleterre, elle ménagea ſi adroitement la diſpoſition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confeſſer à ma honte, que j'y allois de la meilleure foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaiſirs de l'Amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flâté de la trouver ſi facile à m'écouter. Je devins amoureux juſqu'au transport, & je remerciai la fortune, qui me préparoit une conſolation ſi douce, après m'avoir ſi cruellement maltraité. Mon premier deſſein fut de lui propoſer de me ſuivre à Guerneſey. Mais elle eut l'adreſſe de me perſuader, que nous ſerions plus agréablement & avec plus de ſûreté à S. Domingue. Je ne m'opoſai que foiblement à ce projet. J'étois enyvré d'amour : Elle me donna la commiſſion de chercher un Vaiſſeau pour l'Eſpagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux ſi heureuſement, que nous étions en Mer avant qu'on pût avoir le moindre ſoupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuſe Compagne fut complaiſante pour tous mes deſirs. Nous trouvâmes aiſément à Cadix une occaſion favorable pour Hiſpaniola. Nous y arrivâmes; & dans l'eſpéce d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'eſprit que j'euſſe la moindre défiance à concevoir. Ses Parens la reçurent avec beaucoup de joye. Elle leur aprit publiquement, & en ma preſence, qu'ayant été priſe par les Anglois & menée priſonniére en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de ſa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fuſſions convenus qu'elle me feroit paſſer pour ſon Epoux, & que je continuerois de vivre avec elle ſous ce titre. Il eſt vrai que ſon ſilence ſur cet article me cauſa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver ſeul avec elle pour lui en faire un reproche; mais étant encore ſans défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec ſa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donner l'occaſion. Elle en profita effectivement; mais ce fut pour me tromper avec la derniére perfidie. Elle confeſſa toute ſon Hiſtoire à ſon Pere & à ſes Freres. Ils prirent enſemble la réſolution de ſe défaire de moi, de quelque maniére que ce fût, pour enterrer avec moi les avantures de leur Sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur deſſein par conjecture, c'eſt d'eux-mêmes que je l'ai apris ; & je dois regarder comme un miracle, le bonheur que j'ai eu d'échaper de leurs mains. Le coup ſe ſeroit ſans doute exécuté la nuit ſuivante : mais un d'entr'eux ayant ſçu heureuſement, qu'il devoit partir le lendemain un Vaiſſeau pour Carthagéne, cette nouvelle leur fit changer de réſolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer, & de m'accompagner eux-mêmes juſqu'à ce Port, où il ſe trouve continuellement des Vaiſſeaux pour l'Europe. Leur deſſein, en m'accompagnant, étoit d'être ſans ceſſe auprès de moi, pour me forcer au ſilence juſqu'a ce que j'euſſe quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainſi me ſervir de Gardes. N'ayant pû me ménager juſqu'au ſoir un moment pour entretenir ni même voir ma Maîtreſſe, je commençai à former quelques ſoupçons ſur cette abſence affectée. La cauſe m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit, par les trois Freres ; & de peur, aparemment, qu'il ne me prit envie de leur donner quelques embarras par ma réſiſtance, ils me déclarérent que la grace qu'ils me faiſoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leurs premiéres réſolutions, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitude à me rendre au Vaiſſeau, & ma facilité à me laiſſer conduire. Je compris auſſi-tôt, que j'avois été la dupe de la Sœur, & que j'allois être le joüet des Freres ; cependant je fus gardé de ſi proche, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit ſortir de la Ville & gagner le Port avant le jour, & l'on mit à la voile preſque auſſi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abſmer en ſortant du Port. Les trois Freres m'obſervoient avec tant de ſoin, qu'il me fut impoſſible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence ; c'étoit la honte & le deſeſpoir d'avoir été trompé ſi indignement. Pour comble de malheur, j'entendois à peine quelques mots d'Eſpagnol. Mes guides, à la vérité, ſçavoient parfaitement l'Anglois ; mais j'euſſe ſouhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les Langues, pour me donner la conſolation, lorſqu'ils jugeroient à propos de me laiſſer libre, de publier la vérité de mon avanture, & de deshonorer à jamais l'infâme Créature qui s'étoit joüé de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'Eſt aſſez violent écarta notre Vaiſſeau de la route. Les trois Freres qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Iſles dont cette mer eſt parſemée. En me montrant celle-ci, ils racontérent l'Hiſtoire d'un certain Serrano qui y a vécu long-tems dans la ſolitude,

& ils ajoutérent à leur recit des particularitez ſi interreſſantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout-d'un-coup l'envie de m'y retirer comme dans un azyle. Je ne balançai point à leur en faire la propoſition. Ils n'avoient point d'intérêt qui dût les empêcher d'y conſentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, permiſſion d'y paſſer dans la chaloupe. Jamais réſolution ne fut priſe avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine conſentis-je à recevoir quelques proviſions, qui m'étoient néanmoins néceſſaires juſqu'à ce que je puſſe acquérir un peu de connoiſſance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, ſans daigner les regarder & leur dire adieu. Périſſe toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois dans le tranſport de haine dont j'étois animé contre le genre humain ! Périſſent toutes les parties habitées de la Terre, puiſqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats ! Je vivrai ſeul ici. Je n'y ſerai trahi de perſonne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de conſolation ? L'entrée de ma patrie m'eſt fermée pour toujours. L'Iſle de Guerneſey, dont on me permet le ſéjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangére, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes ; mais que de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des Amis & des Protecteurs ? Et puis, ne trouverai-je point de tous côtez des hommes, c'eſt-à-dire, des perfides & des ſcélérats, dont le commerce m'eſt odieux, & avec leſquels je n'ai jamais goûté de ſatisfaction ſincére, même en marchant ſur leurs traces, & m'efforçant de leur reſſembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été aſſez fortes pour me ſoutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la ſolitude & les miſéres de l'état où vous me voyez. Mais je confeſſe que ma patience n'eſt plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point aſſez de reſſources dans moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette activité inquiéte qui me fait ſentir ſans ceſſe que mon cœur a quelque choſe à déſirer. Un heureux hazard m'a procuré des Livres, mais ſi vous ſongez que la Guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne ſerez pas ſurpris que j'aye peu de goût pour les Sciences, & que je liſe peut-être les meilleures choſes du monde, ſans les connoître, ou du moins ſans les ſentir de cette maniére qui attache l'eſprit & qui ſatisfait le cœur. Ainſi vous me ferez une extrême faveur, ſi vous conſentez à me recevoir avec vous pour paſſer à la Jamaïque. J'ai deſſein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je ſçai que j'y trouverai des hommes. Ils me perſécuteront. Ils me trahiront encore. Mais après les effets que je reſſentis de leur fureur, il me ſemble que je dois moins les apréhender. Je les connois. Leur malignité ne ſurpaſſera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eut point fait ce recit ſans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle aprochât de celle que je ſentois en l'écoutant. Son nom ſeul m'avoit d'abord glacé le ſang. Je ne ſçavois que trop, qu'il avoit été un des principaux Miniſtres des injuſtices de mon Pere; & s'il n'étoit pas du nombre de ces Parricides qui prononcérent la Sentence de notre malheureux Roi, perſonne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime, par ſes inſinuations & ſes conſeils. Loin donc de ſentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à ſa mauvaiſe fortune, j'eus beſoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant, le recit de ſes malheurs & de ſes peines cauſa enſuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me ſentois pas porté à faire par inclination, la pitié l'auroit peut-être produit, ſi j'euſſe pu m'aſſurer que ſon horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venuë d'un ſentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il eſt homme, diſois-je; il eſt dans l'infortune; deux titres qui lui donnent droit à ma compaſſion & à mon ſecours. S'il s'eſt écarté long-tems de ſon devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y raméne, c'eſt un effet que les diſgraces qu'il a eſſuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à ſon diſcours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & apliqué. Il s'en aperçut en finiſſant, & il me demanda avec inquiétude ce que je penſois de ſon ſort & de ſon recit.

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expreſſions pendant quelques momens de ſilence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez ſoigneuſement votre nom, qui n'eſt propre qu'à inſpirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi; il eſt de mauvaiſe grace de ſe plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorſqu'on a vos crimes à ſe reprocher. Ecoutez, ajoutai-je; vous ne ſçavez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de déteſtation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos ſemblables, ne balanceroit peut-être pas à ſe ſervir de l'occaſion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la Terre d'un homme auſſi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'eſt au Ciel maintenant à vous punir. Je ſouhaite qu'un prompt repentir vous faſſe éviter ſes châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il ſe peut, en honnête homme. Je vous accorde volontiers le paſſage juſqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractére bruſque & violent:

Cette réponſe le mit preſque en fureur. Ses yeux étincelérent. Qui que tu ſois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche, de m'inſulter dans l'état où je ſuis. Je ſuis ſeul, & ſans armes. Tu es armé, & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me preſſa enſuite de ſortir de ſa cabane, en ajoutant, qu'il périroit plûtôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Iſle ſans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paiſible, je n'ai pas eu deſſein de vous faire inſulte. Je vous ai dit naturellement ce que je penſe de votre conduite paſſée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous ſeriez encore en Angleterre, avec la même puiſſance, & à la tête d'une Armée. Vous dévriez regarder ma ſincérité comme une faveur, puiſqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté à faire auſſi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal-à-propos, & ſi vous vous ennûyez du ſejour de cette Iſle, profitez de l'occaſion d'en ſortir, comme vous l'avez ſouhaité. Son orguëil ſe trouva ſi bleſſé de me voir continuer à lui parler ſur ce ton, qu'il paroiſſoit prêt à crever de rage. Il ſortit bruſquement de la cabane, en jurant qu'il ſçauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état; & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'effort pour le rapeler. Je quittai moi-même ſa demeure, je rejoignis mes compagnons. Il me ſembla que j'avois fait aſſez pour un homme de cette ſorte, en conſentant à le prendre dans mon Vaiſſeau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de viſiter l'Iſle, ſur-tout du côté du midy, où j'étois bien aiſe de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit raporté à l'occaſion de Sir George Aiskew. La nuit n'étoit pas aſſez obſcure, pour m'empêcher d'apercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y aperçus point de flâmes, ni rien qui reſſemblât à l'effrayante deſcription qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Iſle. Seulement je vis ſur le revers d'une colline, un mélange de blancheur & d'obſcurité, qui a peut-être une aparence de flâmes & de fumée pour ceux qui paſſent pendant la nuit dans ces mers, ſans s'aprocher de l'Iſle. Quoique ce ſpectacle n'eut rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cauſe. La blancheur nous paroiſſoit augmenter à meſure que nous avançions. Il ſe trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme diviſé d'eſpace en eſpaces par des foſſes fort profondes. Quelque claire que fut la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces foſſes, & nous réſolumes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous paſsâmes le reſte du tems à nous repoſer dans une Prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes diſtinctement qu'il ſortoit de la fumée de pluſieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & ſec, comme l'eſt un lieu où le feu a paſſé. Elles avoient trop de profondeur, pour être examinées davantage; mais je conjecturai que, ſoit que le feu du Ciel fut tombé ſur cette terre graſſe & l'eut enflâmée, ſoit que la chaleur fût venuë de quelque cauſe inteſtine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation; ce qui ſervoit à expliquer, du moins en partie, l'avanture de Sir George Aiskew.

Etant retourné au Vaiſſeau, la premiére choſe que j'apris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un Etranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui ne me trouvant point de retour, les avoit prié de le recevoir à bord pour paſſer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du Vaiſſeau, où il étoit à rêver ſeul, d'un air chagrin; & qu'il n'y avoit parlé à perſonne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel deſſein m'avoit amené à Serrane. Mais les Eſpagnols auſquels il s'étoit adreſſé n'étant point dans le ſecret de mes affaires, n'avoient pu l'éclaircir qu'en général ſur ma patrie & ſur mes liaiſons avec le Gouverneur de l'Iſle de Cuba. Je jugeai que malgré tout ſon reſſentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi ſon humeur boüillante,

lante ; & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de ſon paſſage, que de manquer cette occaſion de quitter la ſolitude. Je réſolus non ſeulement de ne pas m'y opoſer & de le faire traiter avec honnêteté ; mais de lui épargner même la confuſion de reparoître devant moi, en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre ſoin de lui & de lui offrir toutes ſortes de ſecours & de rafraîchiſſement. Il n'accepta que le néceſſaire, & il continua de garder un profond ſilence. Après avoir employé une partie du jour à viſiter toutes les parties de l'Iſle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduiſit heureuſement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'Equipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y conſentis volontiers. Il me plaiſanta d'un air honnête. Le ſervice, me dit il, que vous venez de me rendre en m'accordant le paſſage, me fait oublier la maniére dure & offenſante dont vous m'avez traité. Je ne ſçai quelle raiſon vous avez eu de le prendre ſur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre ſecours & votre compaſſion. Cependant, je vous quitte ſans reſſentiment, & je ſerois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoiſſance. Ce diſcours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la maniére dont je devois lui répondre : mais enfin je conclus après un peu de réfléxion, qu'il y avoit trop peu de fond à faire ſur un homme de ſon caractére, pour en attendre des ſentimens conſtans de vertu, & par conſéquent, pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainſi, ſans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'aſſurer que je ne lui ſouhaitois point de mal, & que j'étois même diſpoſé à lui continuer mes ſervices. Le ſeul que je vous demande, reprit-il, eſt de ne révéler ici mon nom à perſonne, & d'ordonner la même choſe à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, & nous nous ſéparâmes. Je ne l'ai pas vû depuis : mais j'aprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires, qu'il eſt à Guerneſey depuis long-tems, & qu'il y méne une vie douce & tranquile.

Quoique je n'euſſe point de motif particulier qui m'obligeât de repaſſer par la Jamaïque, je revis avec plaiſir Port-Royal, par cette ſeule inclination qui fait trouver de la douceur à ſe voir avec ſes Compatriotes, & à s'entretenir du Païs où l'on eſt né. Je n'y avois nulle habitude ; mais pluſieurs perſonnes, auſquelles j'avois eu l'occaſion de parler en y paſſant la premiére fois, me reçûrent encore avec honnêteté. Je ne leur avois apris ni mes deſſeins, ni ma fortune. Ils me connoiſſoient ſeulement ſur le raport de mes gens, pour un Anglois qui avoit épouſé la Fille du Gouverneur de

Cuba. En s'entretenant avec moi, ils me demandérent ſi je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminſter. L'émotion que je ſentis à ce cher nom faillit d'abord à me faire répondre avec une franchiſe que je m'étois propoſé de ne point avoir. Cependant, m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de ſçavoir de celui qui m'interrogeoit, dans quelle vûë il me faiſoit cette queſtion. Il me répondit naturellement, qu'il n'avoit point d'autre vuë que d'aprendre des nouvelles de ce Seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant, & qui avoit diſparu enſuite, ſans qu'on eût pu ſçavoir ce qu'il étoit devenu; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureuſement par les mains des Sauvages; que le Roi, depuis ſon rétabliſſement, avoit donné ordre pluſieurs fois qu'on le cherchât avec ſoin; qu'on s'y étoit employé inutilement; que depuis fort peu de tems, c'eſt-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant à l'Iſle de Serrane, il avoit paſſé à Port Royal un Vaiſſeau dont le Capitaine, qui étoit Anglois, quoique ſon Equipage fût compoſé de diverſes Nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de ſa ſuite; & que n'en ayant pu rien aprendre de certain, il avoit remis à la voile auſſi tôt, ſans s'expliquer autrement ſur le deſſein de ſon voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après avoir avoit entendu ce recit, que ce ne fut Madame Lallin qui faiſoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuſe Famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le Vaiſſeau dont on me parloit, & que ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tourné aparemment vers l'Iſle de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminſter avoit épouſé la Fille. Je me hâtai, dans cette penſée de quitter Port-Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un ſujet de joye infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raiſons d'eſtimer. Le tems me parut long, dans cette eſpérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu ſur le rivage. Mais par qui ? le devinera t'on ? Par mon Frere Bridge, & ſon ami Gelin. Leur vûë me cauſa une vive ſatisfaction. Je ne me ſouvins nullement de nos démélez paſſez, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me cauſer à l'avenir. Je me livrai au plaiſir de les voir & de les embraſſer.

Ils étoient arrivez huit jours avant moi, & s'étant fait connoſtre à mon Epouſe & au Gouverneur, ils en avoient été traitez avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems en marchant par la Ville, de me raconter la concluſion de leurs avantures. C'étoit un mélange de peines & de plaiſirs, comme il arrive dans tous les événemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur Iſle, cet objet de tant de recherches & de deſirs ; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funeſtes. Après avoir continué leurs courſes pendant pluſieurs mois depuis notre ſéparation, ils étoient retournez à Sainte-Heléne, autant par le déſeſpoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la néceſſité de renouveler leurs proviſions qu'ils avoient eu le tems de conſumer. Ils avoient paſſé l'Hiver dans le deſſein de ſe remettre en mer au Printems. Lorſqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le Port une Barque de la Colonie, avec un petit nombre d'Habitans qui la conduiſoient. Leur joye étant égale à leur ſurpriſe, il s'empreſſérent de leur parler & de leur faire toutes ſortes de careſſes; bien réſolus en même-tems de les obſerver avec tant de ſoin, qu'il leur ſeroit impoſſibie de ſe dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent beſoin, pour cela, d'adreſſe ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le beſoin qu'ils avoient de la charité & du ſecours du Gouverneur. Une maladie contagieuſe qui s'étoit répanduë l'Eté d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échapé cent perſonnes. Ce triſte reſte n'avoit pas laiſſé de ſe roidir contre la crainte & le danger ; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs Compagnons, & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'Hyver, ils avoient eſpéré de pouvoir ſe rétablir peu-à-peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs Terres, qui étoient demeurées ſans culture, l'air de triſteſſe & de ſolitude qui régnoit continuellement parmi eux, mille difficultez preſentes, & des craintes encore plus fâcheuſes pour l'avenir, les avoient enfin portez unanimement à chercher du ſecours au dehors, & à ſouhaiter même d abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce deſir s'étoit fort augmenté par la connoiſſance qu'ils avoient acquiſe de la ſituation de leur Iſle. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ce ſecret, avoient été obligez de le communiquer en mourans; & dans le trouble continuel que la preſence de la mort ne pouvoit manquer de cauſer à tout le monde, on n'avoit point gardé les meſures ordinaires pour l'empêcher de ſe répandre. Tout ce qui reſtoit d'Habitans en fut donc bien-tôt informé & l'on vit arriver à la fin, ce que la prudence des Anciens leur avoit fait apréhender dès l'origine de l'établiſſement; c'eſt à dire, que la connoiſſance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la deſcription que j'ai faite de cette myſtérieuſe Colonie, je dois raporter ici ce que j'en ai vû moi même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Iſle de Sainte Héléne eſt environnée de Rochers, dont les uns ſont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de l'Iſle, comme autant de remparts ; les autres ne paroiſſans qu'à fleur d'eau, en défendent l'aproche aux grands Vaiſſeaux, & ne la permettent pas même aux plus petites Barques, ſi ceux qui les conduiſent ne connoiſſent parfaitement les détours & les paſſagesr. C'eſt ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en aparence, a été négligée long-tems par les habitans de l'Iſle. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un très.médiocre établiſſement dans la partie qui regarde le Nord. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt que des roches eſcarpées, qui bordent l'Iſle au Midy, renferment dans leur ſein une Plaine qui n'a pas moins de cinq ou ſix lieuës de longueur ; & que l'environnans auſſi-bien du côté de la Terre que de la Mer, ils la dérobent aux regards non-ſeulement de ceux qui s'aprochent par mer en venans du Midy, mais de ceux mêmes qui habitent le Corps de l'Iſle & auſquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux ci, qui aperçoivent les rochers qui ſont entr'eux & la Pleine, s'imaginent qu'ils ſont au bout de l'Iſle, & que c'eſt la mer qui ſe trouve de l'autre côté. Les autres, au contraire, croyent que les rochers qu'ils aperçoivent du côté de la mer, bornent la partie de l'Iſle qui eſt connuë & habitée. Ainſi, de l'un & de l'autre côté, ce ſont des rochers différens qu'on aperçoit, au milieu deſquels eſt ſituée la Plaine dont je parle, & que leur hauteur eſcapée fait prendre

dre pour une même maſſe, quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieuës de largeur.

Cet eſpace de terre, ſi bien caché, & défendu ſi heureuſement par la Nature, eſt le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochelois, & auquel Bridge donne dans ſa relation le nom d'Iſle de la Colonie. On conçoit à preſent comment les Habitans de cette retraite paiſible y avoient pu paſſer tant d'années ſans être connus de leurs voiſins, & ſans ſçavoir eux-mêmes que leur demeure faiſoit partie de l'Iſle de Sainte-Héléne. Ce ſecret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conſervé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieuſement, juſqu'à ce que le deſordre cauſé par le mal contagieux avoit ſervi inſenſiblement à le faire révéler. Les habitans que la peſte avoit épargnez, ne purent ſçavoir long-tems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux, ſans ſouhaiter de lier avec eux quelque commerce; & dans l'embarras où ils ſe trouvoient par la mort de leurs Compagnons, l'ennui ayant bien tôt ſuccédé à la ſatisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur ſolitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte-Héléne par leurs Députez, du beſoin qu'ils avoient de ſon ſecours.

Si le premier mouvement de mon Frere & de ſes deux amis les avoit portez à ſe réjoüir à la vûë de ces Députez, l'étrange nouvelle de la ruïne de la Colonie leur inſpira d'autres eres ſentimens. A peine oſérent-ils s'informer ſi leurs Epouſes étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclairciſſement, comme l'arrêt de ſa mort. Il ſe trouva néanmoins, par une favorable diſpoſition du Ciel, que la plus grande perte tomba ſur celui qui étoit le plus capable de la ſuporter. Je veux dire que Gelin fut le ſeul qui eût perdu ſon Epouſe. Mon Frere ſe fit répéter cent fois que ſa chére Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la poſſéderoit librement. Johnſton ſe livra au même plaiſir. Leur joye ne fut troublée qu'en aprenant la mort de Madame Eliot, de l'aînée de ſes Filles, & de quantité d'autres perſonnes qui leur étoient chéres. Les trois jeunes Infidèles qui avoient trahi leurs Epouſes & leurs Compagnons, étoient morts auſſi. Gelin fut d'abord affligé juſqu'au tranſport: mais graces à ſon caractére, qui le rendoit auſſi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée, il ſe conſola aſſez-tôt pour empêcher ſes Amis d'apréhender les ſuites de ſon deſeſpoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députez euſſent fait leurs propoſitions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé. Une partie des Habitans de Sainte-Héléne ſe mit dans des Barques pour les accompagner à leur retour, & la curioſité porta le Gouverneur même à les ſuivre. Ils trouvérent encore dans les miſérables reſtes de la Colonie, aſſez d'ordre & de traces de l'ancienne diſcipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévuë de mon Frere & de Johnſton combla de joye leurs Epouſes. Il n'y avoit plus de Miniſtre ni de farouches Anciens, qui puſſent s'opoſer à leur bonheur. L'amour, la vertu, & même la fortune s'unirent pour les récompenſer & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux! qui virent enfin leur tranquilité ſolidement établie pour durer ſans interruption juſqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les Habitans de la Colonie de les faire tranſporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Iſle, pour ne compoſer qu'un même Corps avec ceux qui étoient ſous ſon Gouvernement, ils y conſéntirent, & l'on travailla auſſi tôt à ce changement. Ils partagérent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le Magaſin. Ce treſor étoit ſi conſidérable, que chacun eut dequoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion qu'étans Proteſtans, il leur ſeroit peut être difficile de vivre long-tems en paix avec les Portugais, qui ſont, comme on le ſçait, le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une ſage prévoyance de ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir, les porta à prier le Gouverneur de leur accorder à quelque diſtance de ſon habitation, un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engagérent à le reconnoître pour leur chef, à condition qu'il les laiſſât libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordât tous les Priviléges des autres Habitans de l'Iſle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec ſerment ſolemnel. Quelques Anglois qui étoient mêlez avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes pour jetter les Fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de tems une forme réguliére, & elle s'eſt depuis augmentée conſidérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiez. Mon Frere y fixa ſa demeure avec ſes deux Amis. Ils y paſſérent plus d'un an, pour ſe remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquilement à leur bonne fortune. Mais l'excélent naturel de mon cher Frere ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laiſſé à la Havana venoit ſans ceſſe à ſa mémoire, & troubloit ſon repos. Si l'intérêt de ſon Epouſe & celui de ſon propre bonheur lui avoit fait négliger le mien dans un tems où il étoit en effet auſſi à plaindre que moi, il revint naturellement à ſentir que j'étois ſon Frere, & que j'avois quelque droit à ſon ſecours. Ayant communiqué à Gelin la réſolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller juſqu'à l'Iſle de Cube pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à ſe faire le compagnon de ſon voyage. Il pria Johnſton de ſe charger pendant ſon abſence du ſoin de ſon Epouſe & de ſa

Fille, & montant ſur le même Vaiſſeau dont il s'étoit ſervi ſi long-tems dans ſes courſes, il ſe rendit droit à la Jamaïque, & de-là à la Havana.

Sa preſence m'avoit pénétré de joye : ſon recit excita ma plus vive reconnoiſſance. Non-ſeulement je retrouvois une perſonne de mon ſang, moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & ſans racine, qui ne tenoit à rien ſur la Terre, du moins par les liens de la nature ; mais j'acquérois, ſans m'y être attendu, ce que je deſirois avec tant d'ardeur, & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane ; un Ami, un Compagnon de fortune, un témoin de ma conduite & de mes ſentimens, un Confident de mes plaiſirs & de mes peines. Je lui marquai toute la ſatisfaction que ces deux penſées devoient m'inſpirer. Vous ne me quitterez plus, lui dis-je en le ſerrant tendrement ; ou ſi quelque néceſſité vous apelle ailleurs, vous ſouffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon Frere : mais je ſens que vous m'allez être encore quelque choſe de plus précieux & de plus tendre ; vous ſerez mon cher & fidèle Ami. La fortune me traitera comme il lui plaira : mais elle n'a rien que j'apréhende : ſi elle me laiſſe à preſent tout ce que je poſſéde. En effet, mon cœur étoit ſi content, & mon imagination ſi agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un inſtant d'attention, je réünis dans le même point de vuë toutes les circonſtances de mon bonheur, & je m'attachai avec complaiſance à les conſidérer. J'avois mon aimable Frere dans mes bras, j'allois me retrouver dans ceux de mon Epouſe; les ſouvenirs les plus affligeans du paſſé ne pouvoient tenir contre l'émotion d'un plaiſir ſi vif & ſi preſent. Il n'y manquoit que d'avoir ma Belle-ſœur à la Havana; non-ſeulement pour la ſatisfaction que j'attendois de ſa preſence, mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuyeroit bientôt de vivre ſans elle, & qu'il ſe hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte-Héléne. Cette réflexion me porta à lui propoſer de faire partir ſur le champ quelque perſonne de confiance ſur le Vaiſſeau qui m'avoit aporté. Il n'eut pas de peine à ſe laiſſer perſuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana: mais je ne pus l'engager à ſe repoſer ſur un autre du ſoin d'y amener ſon Epouſe. Il me témoigna qu'il étoit abſolument réſolu de ſe remettre en Mer quelques jours après, & d'aller chercher lui-même ſa famille à Sainte-Héléne.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'eſpérance d'avoir bientôt ma Belle-ſœur auprès d'elle. Cependant, je formai un deſſein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans ſon voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverſer les Mers, me faiſoit compter la diſtance des lieux pour rien. Mon Epouſe étoit en ſureté à la Havana. Quelques mois d'abſence ne pouvoient ſervir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous ſommes, nous avons beſoin quelquefois de ce préſervatif contre le refroidiſſement de l'amour. J'avois fait cette réflexion pluſieurs fois. Le fond des ſentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & conſtant ; mais la familiarité avec ce qu'on aime ; & l'habitude continuelle de ſe voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque choſe de ſa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir ; & ce ſecours qu'un homme qui penſe peut tirer de ſon eſprit pour nourrir ſes ſentimens, le rend plus capable que le commun des hommes ; d'une paſſion forte & durable. S'il entroit un peu d'expérience dans ce raiſonnement, elle ne m'étoit pas venuë de la moindre diminution de ma tendreſſe pour Fanny : mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens que j'apelle art dans un Amant qui raiſonne, avoient ſervi plus d'une fois à redoubler ſon ardeur & la mienne ; & je concluois que ce qui pouvoit cauſer quelque augmentation dans une paſſion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raiſon de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit ſouvent, par exemple, de paſſer la plus grande partie du jour au milieu de mes Livres, & de n'admettre perſonne dans cette ſolitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois ſouhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque choſe pour être dans une ſituation tranquile. J'obtenois ſur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais lorſque j'avois rempli le tems que je m'étois propoſé de paſſer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empreſſemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la careſſer & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même choſe: j'apercevois moi-même le renouvellement d'ardeur qui ſe faiſoit dans ſes ſentimens. Elle ſe plaignoit avec une grace charmante de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'enſévelir dans mon Cabinet. L'ennui qu'elle ſentoit hors de ma preſence, lui fit deſirer d'être avec moi dans les tems mêmes que j'étois réſolu d'employer toujours aux occupations de l'eſprit. Je ſerai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous cauſerai pas le moindre trouble; j'y ſerai tranquile, occupée à lire un bon Livre, ou à faire quelque ouvrage de main. J'y conſentis. Mais je m'aperçus bientôt que ſa preſence n'étoit point compatible avec l'aplication que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faiſoit, mes yeux ſe tournoient comme naturellement vers elle. Elle demeuroit ſans parler; mais un regard, un ſouris me cauſoit plus de dérangement & de diſtraction, que n'auroit fait le bruit d'une Compagnie nombreuſe. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer aſſis ſur ma chaiſe, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la ſienne. Elle en paroiſſoit pénétrée de joye, & elle me reprochoit en riant cet excès de foibleſſe, qui deshonoroit, diſoit elle, la Philoſophie. Le reſte du tems ſe paſſoit enſuite en tendreſſes & en badinages.

Dans le fond je ne pus réfléchir ſérieuſement ſur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, ſans en reſſentir quelque honte. L'objet de mes études étoit ſi ſérieux, qu'il méritoit d'être reſpecté, même par l'amour. Je priai inſtamment Fanny de demeurer deſormais dans ſon apartement, & de me laiſſer ſuivre mon premier ordre de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon Cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un inſtant. Mais elle s'y oublioit des heures entiéres, ſoit à s'amuſer autour de moi avec mes papiers & mes Livres. Enfin j'eus aſſez de force pour lui dire un jour que je voulois abſolument être tranquile, & qu'elle me chagrinoit de me troubler ſi ſouvent. Je ne ſçai ſi mon air fut aſſez ſérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal ſatisfait; mais ayant demeuré quelque tems ſans me répondre, & me voyant continuer ma lecture ſans lui parler davantage, elle ſortit de ma chambre en ſilence pour ſe retirer dans la ſienne. Je ne fis attention qu'un moment après, à la maniére dont elle étoit ſortie. J'en eus de l'inquiétude; & la connoiſſant extrêmement ſenſible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expreſſion. Je la trouvai aſſiſe, la tête apuyée ſur ſa main, & les yeux tout en pleurs. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant, mais lorſque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offenſée qui m'amenoit, elle ne put arrêter ſes larmes qui recommencérent à couler avec abondance. Je la preſſai de m'aprendre ce qui pouvoit l'émouvoir juſqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues inſtances qu'elle ouvrit la bouche, en baiſſant les yeux, pour ſe plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois ſi peu, que je trouvois plus de plaiſir dans un Livre que dans ſa preſence & ſon entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoiſſoit que trop, qu'en perdant ſon Pere, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle; & que ſi je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuſe de toutes les femmes.

Quoique je ne me ſentiſſe point aſſez coupable pour mériter des reproches ſi amers, je n'examinai point s'ils étoient juſtes, & je m'efforçai de la conſoler par les plus tendres aſſurances d'amour & de fidélité. Nous fimes la paix. Loin de lui ſçavoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre ſujet d'eſtimer moins ſon caractére, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicateſſe de ſentimens, qui ne devoit ſervir qu'à me la rendre plus chére, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accuſai même d'avoir mal conçu juſqu'alors un des principaux devoirs de la vertu & de la ſageſſe. Le but de mes études devoit être non ſeulement de travailler à mon bonheur, & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit poſſible, au bonheur des autres; car ces deux obligations touchent preſque également un homme raiſonnable & vertueux, qui ſent qu'il eſt fait pour la Société, & qu'il ſe doit par conſéquent aux autres preſque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me propoſois je dans mes études, ſi l'aplication même que j'y aportois, produiſoit un effet tout opoſé à celui que la raiſon devoit me faire deſirer? J'étudie, diſois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaiſance, & le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qui doit ſervir à me le faire éviter. Il choque mon Epouſe, il me rend diſtrait, farouche, dur même & groſſier, puiſque j'ai été capable de la traiter ſi bruſquement qu'elle en eſt touchée juſqu'aux larmes. Je ne ſuis donc point dans la voye qui conduit à la ſageſſe & à la vertu; ou plutôt, j'y ſuis, mais j'y marche mal. Je reſſemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ſes ſoins & ſes ſervices, ne réüſſiroit qu'à les rendre importuns: il parviendroit ainſi à ſe faire haïr, par les moyens qui ſervent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif, qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre, & qui n'agiſſoit, ſi j'oſe ainſi parler, que ſur ma raiſon, je n'avois qu'à ſuivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chére Epouſe. Je réglai mes études, & la durée de ma ſolitude, de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle deſira ; & une des principales conditions auſquelles il fallut conſentir, fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon Cabinet, & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus ſérieuſes. Elle en abuſa ; car telle étoit encore la force de ſa paſſion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point, que ma foibleſſe étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vu ſi charmante. On a dû comprendre, que dans les premiéres années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance : ſes charmes étoient encore naiſſans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeuneſſe, où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez, que les fatigues qu'elle avoit eſſuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée, & que le repos où elle vivoit à la Havana lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ſes graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chére Fanny ! Hélas, je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois je d'une paſſion ſi juſte, & autoriſée de toutes façons par le devoir ? Et comment réüſſirois-je d'ailleurs à exprimer bien tôt l'excès de mon infortune, ſi je ne confeſſois ici celui de mon amour ?

Cependant, comme je veillois toujours aſſez ſur moi-même pour conſerver de la modération dans mes deſirs, je ne me livrois pas aux ſentimens de ma tendreſſe preſente avec ſi peu de meſures, que je ne portaſſe ſouvent mes réflexions ſur l'avenir. Si le cœur de Fanny étoit tel que je le deſirois, il falloit, pour le bonheur du mien, qu'il le fut toujours. C'étoit dans cette vuë que je méditois ſouvent ſur la nature de nos inclinations & de nos attachemens, & que mettant mon propre cœur à toutes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ſes ſentimens. Je ne faiſois point de découverte, que je ne vérifiaſſe auſſi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon deſſein, j'eſſayois ſur elle, en quelque ſorte, l'efficacité de mes remédes, ſemblable à un Médecin qui feroit ſon étude continuelle de la ſanté d'une perſonne qu'il aime, & qui, ſans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de ſon tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus ſalutaires, & à lui en preſenter quelquefois un leger eſſai, ſoit pour s'aſſurer ſeulement de l'effet qu'elles peuvent produire au beſoin, ſoit dans l'eſpérance qu'elles préviendront la naiſſance du mal, ce qui eſt encore mieux que de les réſerver pour les guérir. J'employois ainſi toute mon attention & mon adreſſe à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites abſences, ménagées avec art, m'avoient déja paru d'un ſecours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon Frere. Quoiqu'il ne m'en coutât guéres moins qu'à mon Epouſe pour me réſoudre à ces ſéparations volontaires, j'étois déterminé par la raiſon, & ſoutenu par l'eſpoir d'un redoublement d'amour & de plaiſir, ſur lequel je comptois à mon retour.

Je perſiſtai donc dans la réſolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte Héléne. Ils paſſérent environ ſix ſemaines à la Havana, au bout deſquelles nous montâmes ſur le Vaiſſeau qui leur apartenoit. J'avois eu ſoin de le faire mettre en ſi bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le Port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour aprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un Vaiſſeau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'aprit rien de fort interreſſant touchant l'Angleterre, il m'entretint du ſujet de ſon voyage, & en m'aprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un deſſein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m'informer d'abord s'il iroit juſqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de ſa route. Je le priai inſtamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoiſe, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette Ville, de lui dire que je faiſois ma

demeure

demeura dans l'Iſle de Cube, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la premiére occaſion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-ſeulement il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, mais il ajouta, qu'il pouvoit lui-même rendre ſervice à cette Dame, en la tranſportant où je ſouhaitois de la voir. Son Vaiſſeau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de ſa Cargaiſon, & les marchandiſes qu'il aportoit d'Europe n'étant que pour l'uſage de notre Nation, il ſe propoſoit de vendre le reſte dans nos Colonies du Nord. De-là ſon deſſein étoit de revenir, chargé des denrées du Païs, dans le Golfe du Méxique, pour les debiter aux Eſpagnols; & de prendre d'eux de nouvelles marchandiſes qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit ſi favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Sainte-Héléne. En réfléchiſſant ſur les facilitez de ſon voyage, il me vint à l'eſprit d'accompagner moi-même le Capitaine juſqu'à Powhatan. Je devois aſſez de reconnoiſſance à Madame Lallin pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenſer que je les abandonnaſſe pour remplir un devoir ſi juſte. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun ſecours, & notre ſéparation ne changeoit rien à la promeſſe qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur propoſai mon deſſein. Ils le trouvérent juſte, & ils ne marquérent point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient ſentir de mon abſence. Enfin, que dirai je pour juſtifier ce funeſte voyage ? Si tous les événemens ſont conduits par la Providence, de ſorte qu'il n'arrive rien que par ſa direction & par ſon ordre, dois-je donner à mon entrepriſe une autre cauſe que ſa volonté ; & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence qui puſſent me faire éviter ce qu'elle avoit réſolu ?

Je quittai mes Amis après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour ſeroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joye, me faiſant un plaiſir extrême de la ſurpriſe agréable que j'allois cauſer à Madame Lallin. Mes aveugles deſirs tendoient ainſi à ma perte, car je ne faiſois plus un pas qui ne m'aprochât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me conſumer, & cauſer avec ma ruïne celle de mon Epouſe, de mes Amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin ! Horrible Furie, dont je devrois déteſter juſqu'au ſouvenir ! C'eſt elle qui m'a perdu. Sans elle, ne ſerois-je pas heureux ? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riante & tranquile ? Avois-je quelque autre raiſon de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois ſi ſatisfait de ma condition, que je commençois à perdre le ſouvenir de mes infortunes paſſées ; je ne les voyois déja plus que dans l'éloignement, lorſqu'un tiſon fatal de haine & de diſcorde vint rallumer des flâmes preſque éteintes, r'ouvrir dans mon ame les ſources de la douleur, & joindre à mes anciennes bleſſures des coups ſi terribles & ſi imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon bonheur, ma vie & ma raiſon. Cependant, en accuſant cette Dame de tous mes maux, je dois confeſſer qu'elle n'en fut qu'innocemment la cauſe. En quelque endroit du Monde que ſon deſeſpoir & ſon mauvais ſort l'ayent conduite, je lui dois cette juſtice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a cauſez. Elle m'a perdu ſans le vouloir. Mais ſon innocence ne met point de changement dans ma miſére!

Le vent n'ayant pas ceſſé de nous être favorable juſqu'à l'entrée de la Riviére de Powhatan, nous arrivâmes heureuſement dans cette Ville. J'apris du premier venu que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu juſqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire ſur le champ à ſa maiſon. Mon arrivée lui cauſa une des plus grandes joyes qu'elle eût jamais reſſenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup ſa ſatisfaction, en l'aſſurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empreſſement l'aſile que je lui offris dans l'Iſle de Cuba auprès de mon Epouſe; & elle me prit de la regarder, après Fanny, comme la perſonne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus ſincérement de ſe conſerver la mienne. Elle me fit un long recit de ſes avantures, qui étoient aſſez touchantes pour interreſſer beaucoup ma compaſſion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à ſa perfidie, en l'obligeant à l'épouſer; ou plutôt en lui faiſant recevoir malgré elle, du Miniſtre de ſon Vaiſſeau, une bénédiction vaine & ſans effet, puiſqu'elle étoit forcée, & que ni careſſes ni menaces n'avoient pû engager cette malheureuſe Dame à y conſentir. Lui-même n'avoit jamais eu deſſein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager ſa réputation, en donnant un voile honnête à ſon infamie, & prévenir non-ſeulement ſa honte, mais le châtiment même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorſqu'il ſeroit de retour en Angleterre. Etant le Maître abſolu dans ſon Vaiſſeau, il avoit fait ſubir enſuite à Madame Lallin toutes les loix que ſa paſſion l'avoit porté à lui impoſer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, ç'avoit été moins ſur le pied d'une Epouſe, que d'une Maîtreſſe dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de diſpoſer. Pour elle, qui gémiſſoit ſans ceſſe de l'eſclavage où elle étoit retenuë, il ne s'étoit pas preſenté d'occaſion de fuïr, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ſes efforts avoient été inutiles, tant que le Capitaine avoit eu aſſez d'amour pour veiller ſur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorſqu'il commença à ſe refroidir, & que penſant à retourner en Europe, il ſouhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laiſſer en Amérique, elle s'aperçut qu'elle étoit moins obſervée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque, où il devoit laiſſer une partie de ſes Troupes. Il lui avoit accordé la liberté de ſortir du Vaiſſeau, pour prendre quelques jours de repos à Port Royal. Elle fit la confidence de ſes peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter ſa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer ſecrettement dans un Vaiſſeau qui partoit pour *Lucayoneque*. Ce ne fut qu'après diverſes avantures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna la Virginie, où elle eſpéroit de trouver Mylord Axminſter, & moi peut être avec lui. Ayant conſervé les ſommes d'argent qu'elle avoit aportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en ſi bonne réputation par ſon honnêteté & ſa ſageſſe, qu'elle inſpira aſſez d'eſtime pour elle à quelques Anglois des plus conſidérables de cette Ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouſer.

Elle fut ſi ſatisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'eſpérance que je lui donnois de vivre tranquilement dans ma famille, où elle ſe promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon Epouſe, qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêtérent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaiſir en quittant cette Ville de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens marquer à ma Compagne le regret qu'ils avoient de ſon départ, & la combler des témoignages de leur eſtime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que ſon eſprit & ſon cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ſes chagrins avoient fortifié ſa raiſon, & je l'en eſtimai davantage, d'avoir ſçu tirer un ſi excélent fruit de l'adverſité. Elle penſoit juſte, elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle diſoit avoit quelque choſe de réfléchi, qui flâtoit extrêmement le penchant que j'avois moi-même à me recuëillir & à méditer. Je ne lui cachai point la ſatisfaction que j'avois de la trouver dans un ſi bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis je, à vous avoir rencontrée. Vous allez ſervir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir par reconnoiſſance, je vais le faire à preſent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre converſation ſera pour moi une eſpéce charmante d'étude, dont je ſuis ſûr de recuëillir plus de fruit que de mes livres. Je lui apris là deſſus, que j'attendois à la Havana mon Frere Bridge, dont le caractére avoit beaucoup de reſſemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la maniére dont nous allons vivre ? Notre vie ſera toute compoſée de raiſon. Nous en paſſerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon Epouſe elle-même n'eſt point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux ; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'aparence que nous ayions rien à démêler deſormais avec la fortune. Notre condition eſt fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions apréhender ſes coups. Tel étoit mon aveuglement ſur le plus grand péril dont j'euſſe jamais été menacé. J'y touchois, ſans le moindre preſſentiment qui pût m'en avertir ; & tout ſervit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuſe de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le ſervice du Capitaine qui nous avoit amené, m'ayant retenu long-tems dans le Port, le bruit de mon retour fut ſi prompt à ſe répandre, que mon Epouſe en fut aſſez tôt informée pour venir au devant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus ſurpris de voir paroître le caroſſe du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer enſemble. Fanny la prit d'abord pour ma Belle-ſœur, avec laquelle elle s'imaginoit que j'arrivois de Sainte-Héléne. Mais je m'expliquai auſſi tôt, & je lui apris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les

Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occaſions des marques d'amitié & de généroſité ; enfin, que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une Amie & une Compagne, dont elle goûteroit bien-tôt l'eſprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots, par quel hazard j'avois eu l'occaſion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous, ſuivant le projet qui l'avoit amenée en Amérique. C'eſt une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous preſente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on ſe rapelle tout ce que j'ai raporté, dans plus d'une occaſion, du caractére de Fanny, & de cette délicateſſe inquiéte qui la portoit naturellement à la jalouſie, on entrera ſans peine dans le ſens de tout ce qui me reſte à raconter. Qu'on ſe ſouvienne de cette profonde triſteſſe dans laquelle elle s'étoit comme obſtinée chez les Abaquis ; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher, même dans les premiers jours de notre engagement ; de ſes diſtractions, de ſes pleurs mêmes & de ſes ſoupirs ; & quiconque lira cette funeſte partie de mon Hiſtoire, ſera bien mieux inſtruit de la cauſe de mon malheur, que je ne l'étois moi-même au tems qu'il m'eſt arrivé. Qui le comprendroit, ſans cette clef? Mais après le ſoin que j'ai pris de préparer de ſi loin mes Lecteurs à ce recit, ils ne trouveront rien d'obſcur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils joüiront clairement du ſpectacle de mes peines. Helas ! que n'avois je alors pour les éviter, les lumiéres que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné, comme j'étois, de toute ombre de défiance, je n'obſervai pas même de quel air mon Epouſe écoutoit ce diſcours ; je n'étois occupé que du plaiſir de la revoir & de lui procurer une Amie. Cependant, ſi j'y euſſe fait réflexion, dès ce premier moment, j'aurois pû découvrir, comme je l'ai ſçu trop certainement dans la ſuite, quelque altération ſur ſon viſage, & beaucoup de contrainte dans ſes maniéres. L'opinion qu'elle avoit priſe de mes ſentimens pour Madame Lallin, depuis qu'elle avoit ſçu que cette Dame avoit quitté ſon Païs pour m'accompagner juſqu'en Amérique ; & la confirmation qu'elle croyoit en avoir euë dans le ſoin avec lequel je lui avois caché long-tems cette circonſtance de mon voyage, ces deux raiſons, dis-je, euſſent ſuffi ſeules pour lui rendre Madame Lallin odieuſe, & ſa preſence deſagréable. Lorſqu'elle vit non ſeulement que c'étoit moi-même qui ſouhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana, & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle ſe crut trop aſſurée, qu'il entroit de la paſſion dans une civilité ſi exceſſive, & que je l'avois par conſéquent trompée elle-même dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois recouvré ſa Rivale. Quels progrès cette penſée ne fit-elle pas tout-d'un-coup dans un caractére tel que celui de mon Epouſe ? tendre au-delà de mes expreſſions, timide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas aſſez aimée ; poſſédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faiſoit chercher la ſolitude, pour s'y livrer à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne paſſoit pas avec moi. Hélas ! l'inſtant de mon arrivée fut le dernier de ſon repos. Cette chére Epouſe n'eut plus que des joyes feintes qu'elle eut la conſtance d'affecter pour ſauver les aparences ; & ſa diſpoſition habituelle fut la douleur, avec tous les triſtes effets qui l'accompagnent.

Je m'aperçus ſi peu de ce changement, que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonſtances de ma vie. Il ne me manquoit que mon Frere & ſon Angélique pour me perſuader abſolument que je n'avois plus rien à deſirer. Je témoignai ces ſentimens à mon Epouſe. Elle y répondit avec ſa tendreſſe ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin ; & cette Dame m'ayant paru tout à-fait revenuë de la foibleſſe qu'elle avoit euë long-tems pour moi, je ne fis pas difficulté dans toutes les occaſions de lui prodiguer mille careſſes innocentes, qu'elle recevoit comme autant de marques de la ſincére affection que j'avois pour elle. Fanny ſe faiſoit aſſez de violence, pour lui donner de tems en tems quelques démonſtrations extérieures de ſon eſtime. Mais il eſt facile de juger qu'elles n'étoient pas ſincéres. Elle ſouffroit mortellement, lorſqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un ſuplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois ſon Ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour de promenade dans le Jardin du Gouverneur. Elle venoit ſouvent nous interrompre, & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un viſage riant, j'ai fait réflexion dans la ſuite, qu'il m'eût été aiſé d'y remarquer de l'agitation, ſi je n'euſſe été accoutumé à regarder ſes petites inégalitez comme un effet ordinaire de ſa mélancolie.

Deux mois ſe paſſérent, ſans qu'il lui fût encore rien échapé qui pût me faire connoître ſon trouble & me cauſer de l'inquiétude. L'arrivée de mon Frere avec ſon Epouſe & Gelin, devint bien-tôt pour elle & pour moi une nouvelle ſource de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos deſirs, jugea, par la ſatisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage qu'en leur offrant ſa maiſon pour demeure. Je les fis conſentir par mes inſtances à l'accepter. Bridge aimoit inſéparablement Gelin: ainſi, c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maiſon, ou plutôt le Palais du Gouverneur, étoit d'une ſi vaſte étendue, que nous pouvions y occuper chacun notre apartement ſans y cauſer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logez ſous le même toit.

Lorſque nous fumes un peu revenus du premier mouvement qu'inſpire la joie de revoir des perſonnes qu'on aime, chacun penſa à ſe faire des occupations de ſon goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours paſſer enſemble. Mon choix étoit fait : c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin ſe détermina auſſi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture ; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothéque, de tout ce que j'avois pu découvrir de bons Livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir ſouvent m'y trouver, ſoit pour choiſir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, ſoit pour ſe procurer avec moi quelques momens de converſation. J'avois compté que mon Epouſe choiſiroit auſſi ce genre ſérieux d'amuſement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement, que ſon deſſein étoit de tenir ſans ceſſe compagnie à ma Belle-ſœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut ſon deſeſpoir ſecret, & ſon averſion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette réſolution ; ſur-tout lorſqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit ſouvent dans mon Cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma Belle-ſœur, c'étoit pour ſe retirer ſeule dans une allée écartée du Jardin, & pour s'y livrer à toutes les agitations de ſon ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion ſur le changement de ſa conduite; mais quelle raiſon aurois-je eu de l'attribuer à une ſi cruelle cauſe, & comment l'aurois-je ſoupçonnée de ſe défier de mon cœur, lorſque je n'y ſentois pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage aſſuré d'une conſtance immortelle.

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma Belle-ſœur & de Fanny. Dans les idées de politeſſe & de galanterie qui ſont communes à tous les François, il auroit cru bleſſer l'honneur de ſa Nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorſqu'il pouvoit les amuſer par ſon entretien. Sa vivacité, ſoutenuë de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laiſſoit guéres de vuide dans la plus longue converſation; & je ſuis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confeſſer qu'il étoit d'un commerce agréable. Il paſſoit donc une partie du jour auprès de mon Epouſe & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut point d'abord d'autre vuë que de ſatisfaire ſa politeſſe, ou tout au plus de ſe procurer un plaiſir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des paſſions, & je puis me perſuader encore même en déteſtant ſa mémoire, qu'il fut peut être plus malheureux que coupable. Mais ſi c'eſt volontairement qu'il ſe jetta dans le crime, ſi c'eſt de deſſein formé qu'il conjura ma perte, & ſur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, ſe trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïſſe point avec moi, comme un monſtre qui viola les droits les plus ſaints, & qui ſe rendit coupable des plus noirs de tous les crimes.

Il devint amoureux de mon Epouſe. Dans un caractére comme le ſien, il n'y avoit point de paſſion qui pût être foible & modérée. On a vu dans la relation de ſon avanture de Ste-Héléne, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute ſon étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer ſa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ſes yeux perçans pénétrérent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'obſerver continuellement, ſans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque paſſion violente. Il la ſuivit de ſi près, & il examina toutes ſes démarches avec tant d'adreſſe & de perſévérance, qu'il ſaiſit enfin le ſecret de ſon cœur. Ce fut ſur cette connoiſſance, qu'il établit tout l'eſpoir de ſes amoureux ſuccès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir ſi parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes Lecteurs, ſi je les prie de ſuſpendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda guéres, après cette découverte, à mettre en uſage tous lès ſecours qu'il put tirer de ſon eſprit artificieux. Le premier deſſein qu'il forma, fut de ſe ſervir de ſes lumiéres pour s'inſinuer dans la confidence de mon Epouſe. Il prit l'occaſion d'une promenade qu'elle faiſoit ſeule au Jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille proteſtations de reſpect & de ſincére eſtime, il lui fit entendre, non pas qu'il ſe fût aperçu de ſa triſteſſe, mais qu'il avoit découvert quelque choſe qui pourroit lui en cauſer beaucoup. Il lui fit même des excuſes d'avoir différé peut-être trop long-tems à lui faire cette ouverture ; & quelque preſſé qu'il en eût été, lui dit il, par la reconnoiſſance dont il ſe croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y cauſer du trouble, ou du moins quelque refroidiſſement d'amitié. Mais le mal paroiſſant croitre de jour en jour, & les conſéquences n'en pouvant être que très fâcheuſes, il ſe croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit paſſionnée pour moi, & qu'elle gardoit ſi peu de meſures, qu'elle en donnoit des marques ſcandaleuſes ; qu'elle étoit ſeule avec moi dans mon Cabinet, à toutes les heures du jour ; qu'il avoit entendu des choſes qu'il ne jugeoit point à propos de répéter ; qu'à la vérité, il ignoroit abſolument ſi je répondois à cette paſſion ; mais que c'étoit cette raiſon même qui l'obligeoit à rompre le ſilence, afin que mon Epouſe pût remédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un diſcours ſi adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y aperçut que l'avis d'un Ami fidèle & deſinterreſſé, qui s'accordoit parfaitement avec ſes propres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de ſa jalouſie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruiſſeau de larmes, & par des plaintes de ſa mauvaiſe fortune. Gelin affecta de la vouloir conſoler ; mais ce fut d'une maniére qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ſes peines. Elle lui confeſſa qu'elle n'avoit rien entendu de lui, dont elle ne fût bien inſtruite depuis long-tems. Elle eut même l'imprudence de lui avoüer qu'elle ſe croyoit trahie de moi, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de ſe rendre, en quelque ſorte, néceſſaire à mon Epouſe, ſous le prétexte de la ſervir ou de la conſoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il oſât ſe flâter que ſon cœur fût une conquête aiſée ; mais il eſpéra que dans la relation étroite qu'il ſe promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrez le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur, les communications de ſentimens, l'air myſtérieux de confiance, ſoit autant de ſymptômes qui apartiennent à l'amour, & qui ne manquent guéres d'en être la cauſe, quand ils n'en ſont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas ſa tendreſſe, il eut du moins le premier rang dans ſon eſtime & dans ſon amitié.

Ce ne fut plus entr'elle & lui que rendez-vous ſecrets, raports, myſtéres, ſignes particuliers d'intelligence. Il n'échapoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jetter un regard, qui ne fût interprété dans le ſens le plus malin. Gelin avoit l'œil ſur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon Epouſe. S'il n'apercevoit rien qui fût ſuſceptible d'un mauvais ſens, ſa malignité ſupléoit au défaut de la matiére. Il portoit l'impudence juſqu'à ſe gliſſer dans mon apartement, & prêter l'oreille à la porte de mon Cabinet, pour recueillir quelque choſe de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expreſſions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance prenoient dans ſa bouche un tour corrompu & empoiſonné. Cet indigne Confident achevoit ainſi de perdre de plus en plus ma malheureuſe Epouſe. Il eſt vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guéres favorables à ſa paſſion. Il vouloit lui inſpirer de l'amour, & il ne faiſoit entrer dans ſon cœur que du trouble & de la triſteſſe. Trop certaine de ſon malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins, qu'elle ne languiſſoit dans un continuel deſeſpoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funeſtes & violentes : l'une, de ſe livrer à la douleur lorſqu'elle étoit ſeule & qu'elle pouvoit éviter d'être obſervée ; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorſqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Auſſi, ſa ſanté ne put-elle réſiſter long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoibliſſoit à vûë d'œil. Sa couleur & ſon embonpoint diminuoient tous les jours. Le poiſon qu'elle avoit eu la force de tenir ſi long-tems renfermé, gagnoit peu à peu les dehors, & commençoit à corrompre ſon ſang & ſes forces, après avoir infecté toutes les facultez de ſon ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une ſécurité, qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre ſoupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion ſur le changement que j'appercevois dans la conduite de Fanny ; c'étoit pour m'en réjoüir, comme d'une choſe que j'avois ſouhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma Belle-ſœur & de Gelin un amuſement ſi agréable, qu'il triomphoit de ſa mélancolie.

lancolie. Si ma tendreſſe y perdoit quelque choſe, parce que je paſſois une partie du jour ſans la voir, je trouvois de la douceur à penſer qu'elle étoit tranquile & ſatisfaite. Je lui marquois même ſouvent la joïe que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le ſecret de changer ainſi ſon humeur. C'étoit ſouffler ſur les flammes, & attiſer le feu qui la dévoroit; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de ſatisfaction comme une preuve manifeſte de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laiſſât libre avec Madame Lallin. Sa preſence m'étoit devenuë odieuſe & importune. Tels étoient les triſtes raiſonnemens de ſon cœur malade, & de ſon eſprit troublé. Nous ne laiſſions pas de nous voir pluſieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le ſoir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorſqu'on ſe retiroit. J'attribuois ſa peſanteur & ſon abattement au ſommeil. Elle ne ſe refuſoit point à mes careſſes; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faiſoit ſemblant de s'aſſoupir preſque auſſi-tôt. Je paſſois néanmoins la nuit délicieuſement auprès d'elle; heureux de cette ſeule penſée, que je régnois dans ſon cœur, & qu'il étoit auſſi tranquile que le mien.

Cependant, ſa ſanté continuant à s'altérer tous les jours, il parut viſiblement ſur ſon viſage qu'elle ſouffroit quelque douleur dont elle ne ſe plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confeſſa qu'elle ſe trouvoit

trouvoit mal, & elle en prit occaſion de ſe faire préparer un lit différent du mien. Allarmé de ſes moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études pour demeurer plus réguliérement auprès d'elle. Je remarquai, en l'obſervant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient languiſſamment ſur moi, & malgré l'effort qu'elle faiſoit pour ſe vaincre, il lui échapoit ſouvent des ſoupirs. Ma Belle-ſœur me dit en confidence, qu'elle croyoit s'être aperçuë que la ſource du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'eſprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque ſujet conſidérable de chagrin. Je me ménageai un moment de ſolitude avec elle. Je l'embraſſai avec toute ma tendreſſe. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir ſon cœur, à moi qui étois ſon cher Epoux, qui l'adorois, & qui ne pouvois vivre un inſtant tranquile s'il manquoit quelque choſe à ſon repos & à ſon bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme ſi l'ardeur de mes expreſſions l'eût émuë, & qu'elle eût été prête à me communiquer le ſecret de ſes peines. Hélas! j'en ſuis ſûr, ce fatal ſecret vint juſqu'au bord de ſes lévres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fut ſorti tout-à fait. Mais quelque réfléxion funeſte, qui étoit l'effet des malignes inſpirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit en ſoupirant, qu'elle n'étoit point toujours la maîtreſſe de ſon imagination ; que malgré elle les tragiques avantures de ſon Pere & de ſa Mere lui revenoient ſouvent à l'eſprit ; qu'elle ne pouvoit penſer ſans frémir aux cruels deſaſtres qui avoient détruit ſa famille ; que n'ayant nulle raiſon d'eſpérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeſte, qui répondroit aux malheureux commencemens de ſa vie. Elle ne put retenir ſes larmes en finiſſant ces paroles ; & ſon cœur, qui étoit ſerré de triſteſſe, ſe ſoulagea en pouſſant une infinité de ſoupirs.

Je me ſentis ſi attendri de la voir dans cet état, que pour peu qu'elle eût conſervé de liberté d'eſprit & de raiſon, il eût été impoſſible que des marques ſi ſincéres de ma tendreſſe & de ma douleur ne lui euſſent point fait ouvrir les yeux ſur ſon injuſtice & ſur mon innocence. Je pris une de ſes mains, que je ſerrai contre mon viſage. O chére Fanny ! lui dis-je avec un ſentiment de cœur inexprimable ; ô charme tout-puiſſant de ma vie & de mes peines, comment pouvez-vous vous affliger par des craintes ſi injuſtes, & par des ſouvenirs que vous dévriez avoir effacez ! Le paſſé n'eſt point en notre pouvoir ; mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne ſommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la nature empêchera-t-il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne ſoyez à moi pour toûjours ! Et ſi cela eſt auſſi ſûr qu'il doit le paroître, qu'y a-t il à preſent dans la vie qui puiſſe être un malheur pour vous & pour moi ? Non, non, ajoutai-je en l'embraſſant, ce n'eſt point ſentir le prix du bonheur dont on joüit, que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur eſt trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le raſſurer : c'eſt que la place de la crainte y ſoit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul ſujet de me défier de ſa ſincérité, je pris la réponſe qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ſes véritables peines, & je ne penſai qu'à lui procurer des amuſemens qui puſſent écarter les penſées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de ſe rendre chez nous tous les jours après-dîner, & de former dans ſa chambre des parties de jeu & de plaiſir. J'y aſſiſtois moi même conſtamment. Soit par un effet de diſſipation, ſoit que ma preſence continuelle ſervît à la tranquiliſer, elle ſe rétablit en peu tems ; nous repriſmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la ſervir pendant ſa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'eſprit qu'il pût y entrer autre choſe que de la généroſité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaiſir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux, que pénible. Je trouvai à mon retour, ma Famille & mes Amis dans une ſanté parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'eſt-à dire, qu'il continuoit à l'empoiſonner par ſes inclinations & ſes conſeils. Il ne manqua point de lui faire apercevoir, qu'une abſence de pluſieurs mois n'avoit rien diminué de ma paſſion prétenduë pour Mme. Lallin. Si je n'avois à donner dans la ſuite, des preuves claires & ſans replique de la vertu inébranlable de mon Epouſe, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu ſe défendre ſi long-tems contre ſes ſéductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de ſon eſprit, qu'elle ne faiſoit plus rien ſans l'avoir conſulté. Il n'étoit plus à lui faire l'aveu de ſa paſſion ; mais il s'y étoit pris avec tant d'adreſſe, qu'elle n'avoit pu s'en offenſer. Cependant, la maniére dont elle avoit reçu ſa déclaration lui ayant ôté la hardieſſe de la renouveler, & ce qu'il apercevoit tous les jours de ſon caractére ayant preſque achevé de lui faire perdre l'eſpérance, il s'étoit réduit à ſon prémier deſſein, qui étoit d'allumer de plus en plus ſa jalouſie ; ſûr que ſa tendreſſe pou moi s'éteindroit tôt ou tard avec ſon eſtime, & qu'il lui deviendroit plus facile d s'inſinuer dans ſon cœur après m'en avoi chaſſé. Il affectoit donc d'éviter ce qui ſentoi l'amour, & de lui marquer en tout un envie deſinterreſſée de la ſervir. Elle, qu étoit la douceur même, & qui n'avoit jamai eu cette ſorte d'expérience qui aprend

ſo

ſon ſexe à ſe défier du nôtre, ne croyoit rien riſquer en accordant ſon eſtime & ſa confiance à une perſonne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon Frere ſe loüer mille fois de la générosité de ſon ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; & pour lui rendre juſtice, il ne lui manquoit aucune des qualitez qui forment, dans l'opinion commune, l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis-je parler avec cette modèration, d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du deſeſpoir & de la miſére!

Le tems de ma ruïne aprochoit. Dom Pedro d'Arpez, caſſé de vieilleſſe, & ſe ſentant proche de ſa fin, fit un Teſtament par lequel il me laiſſoit tout ſon bien. Il ne ſurvécut pas long-tems à cette derniére diſpoſition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Auſſi-tôt que notre reconnoiſſance ſe fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne penſai plus qu'à recuëillir ſon héritage & à retourner en Europe. Mon deſſein étoit d'équiper exprès un Vaiſſeau, pour être abſolument le maſtre de ma route. Les Biens que Dom Pedro m'avoit laiſſez, étoient ſi conſidérables, que cette dépenſe me paroiſſoit legére; & dans la réſolution où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richeſſes, ma famille & mes amis, je n'étois point d'avis de m'expoſer à la diſcrétion d'un Capitaine Eſpagnol. Mon Frere avoit renvoyé à Sainte-Héléne le Vaiſſeau qui l'avoit aporté avec ſon Epouſe & Gelin : je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été conſtruit peu de tems avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres ſi preſſans, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous diſpoſions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui ſe plaignoit avec Gelin de la néceſſité où ils étoient, en retournans en Angleterre, de laiſſer après eux leur ami Johnſton à Sainte-Héléne. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît aſſez d'intérêt à Johnſton, pour ſouhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorſque vous vintes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous eſt cher, ne ſçauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y ſçai un reméde, ajoutai-je, c'eſt de prendre notre route par Ste-Héléne. Le détour n'eſt pas infini ; & avec le plaiſir de rejoindre Johnſton & ſon Epouſe, qui ſera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle Campagne où votre Angélique eſt née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette propoſition cauſa une joye extrême à mon Frere. Nous ne tardâmes point à partir, & ce fut pour Sainte-Héléne que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuſe, mais nous ne l'achevâmes pas ſans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la

Hollande. *Holms*, à la tête d'une Eſcadre Angloiſe, s'étoit emparé des Iſles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont ſur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers leur Amiral *Ruiter*, avec une Flote conſidérable ; & dans l'ardeur qui lui faiſoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ſes mains. Ce n'eſt pas que nous duſſions apréhender naturellement ſa rencontre ; mais on ſçait que ſur mer un coup de vent raproche quelquefois tout-d'un-coup des Vaiſſeaux bien éloignez. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Eſpagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon Vaiſſeau, de ne pas s'exprimer dans leur Langue, s'il nous arrivoit malheureuſement de tomber dans la Flote de Ruiter. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu ſauver autrement ; car nous rencontrâmes en effet Ruiter dans la mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre ſalut qu'aux aparences & au nom d'Eſpagnols.

Après m'être échapé ſi heureuſement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le ſein de la paix & de la confiance, ni par la main d'une Epouſe & d'un Ami, que je m'attendois de périr. J'avois eſſuyé dans toute ma vie des infortunes & des pertes, & je n'avois déja que trop bien acquis la qualité de malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raiſon de m'attendre à mes peines ; j'avois eu quelque marque ou quelque preſſentiment, qui les avoit précédé. D'ailleurs, en perdant quelque choſe de cher & de précieux, il m'étoit toujours reſté quelque choſe de plus cher encore, qui pouvoit ſervir à me conſoler par cette ſeule penſée, que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit du moins laiſſé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus miſérable. Ici, ſans preſſentiment, ſans réflexion, & preſque ſans le moindre intervale, la fortune en deux tours de rouë me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe ſans retour. Elle m'ôte l'eſpoir, le reméde, les conſolations ; enfin, elle me rend tel qu'on va voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Héléne ; un Vaiſſeau François qui venoit des Indes, y entroit dans le Port au moment de notre arrivée. Nous abordons enſemble. Les premiéres nouvelles dont mon Frere eſt informé, ſont la mort de Johnſton & celle de ſon Epouſe. Cette perte lui cauſant beaucoup de chagrin, je m'employai pendant quelques jours à le conſoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte-Héléne, après que nous eûmes vu la Campagne de la Colonie ; & il nous fut aiſé de nous procurer cette ſatisfaction, parce que les Portugais ayant fait ſauter à force de poudre quelques parties de rochers qui la ſéparoient du reſte de l'Iſle, la communication par terre étoit devenuë libre & facile. Nous penſions donc à nous remettre en mer, & n'ayant point d'autres Ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fis un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, ſur la ſatisfaction que je reſſentois de pouvoir leur aſſurer une retraite tranquile dans ma Patrie. Signal funeſte de ma ruïne. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, ſi j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire réſolution ; & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y conſentit lorſqu'elle ſe vit aſſurée que je ne penſois point à me ſéparer de ſa Rivale. La nuit ſuivante fut priſe pour le départ ; &, ce qui eſt horrible à raconter, Fanny ſe leva pendant mon ſommeil, du lit où elle étoit avec moi, elle quitta mon côté, pour ſuivre un infâme, qui rioit peut être de ſa foibleſſe au moment qu'il l'enlevoit comme ſa proye, & qu'il ſe croyoit prêt à triompher de ſon honneur & de ſa vertu.

On ne ſçut cette nouvelle que le lendemain, & il étoit même fort tard avant qu'on en fût aſſuré parfaitement. Le Vaiſſeau François étoit parti ; Fanny & Gelin ne paroiſſoient pas. On les chercha d'abord, on s'informa avec ſoin ſi perſonne ne les avoit vus ; & lorſque toutes les recherches eurent été inutiles, on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le ſeul de tous les Habitans de l'Iſle, qui n'en étoit pas encore inſtruit. Je demandai pluſieurs fois où étoit mon Epouſe. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une maniére qui me cauſa de l'inquiétude; & lorſqu'on fut pleinement aſſuré de mon malheur, on eut l'adreſſe de me rendre tranquile en me le déguiſant. Cependant, comme il étoit impoſſible de me le cacher plus longtems que juſqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher Frere, qui m'aimoit avec la derniere tendreſſe, & qui étoit lui même ſi conſterné de mon malheur, qu'il avoit preſque autant de beſoin que moi de conſolation, ſe trouva dans un embarras extréme lorſqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expreſſions pour ſe faire entendre. Il ſçavoit, par l'aveu que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-deſſus de Fanny. Il connoiſſoit mes ſentimens juſqu'au fond, par les tendres & ſincéres confidences que je lui en faiſois tous les jours. Toutes mes paſſions en effet ſe réduiſoient à celle-là. Sans ceſſe attentif à veiller ſur les mouvemens de mon cœur, & à régler ſes inclinations, je ne lui laiſſois que la liberté d'être tendre & de ſe livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres deſirs. Raiſon, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment ſenſible, tout s'accordoit à rendre l'amour néceſſaire à mon bonheur. Auſſi m'en étois-je fait une ſi douce habitude, que de même qu'il faut reſpirer pour vivre, il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le ſçavoit ; il n'étoit que trop certain par conſéquent qu'il alloit me donner le coup mortel en m'aprenant ce que j'avois perdu.

J'étois ſeul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faiſant connoître tout-d'un-coup une partie de ſes agitations. Mais quelle aparence d'en pouvoir deviner la cauſe ? Je le crus attaqué de quelque maladie ſubite ; ou ſi j'entrevis dans ſes yeux quelque choſe de plus funeſte, ce fut d'abord ſur lui que tombérent mes craintes & ma compaſſion. Il ne me laiſſa pas long-tems dans cette erreur. Je me levois : Demeurez, demeurez, me dit-il, en me faiſant remettre ſur ma chaiſe : ne quittez pas une poſture dont vous aurez beſoin pour m'entendre. Il s'aſſit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & ſon viſage ſi changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit, en tenant les yeux attachez ſur lui. O pauvre Cléveland ! reprit-il auſſi-tôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter ! Ton cœur ne ſaigne-t-il pas déja? O malheureux Frere ! n'entendez vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus paſſionné & le plus tragique, me pénétrérent d'horreur &

de ſaiſiſſement. Malgré la multitude d'idées affreuſes qui ſe preſentérent ſur le champ à mon eſprit, je crus démêler auſſi tôt le plus cruel malheur que j'euſſe à redouter. Fanny eſt morte! m'écriai-je d'une voix douloureuſe, Fanny eſt morte! Non, interrompit il, ce que j'ai à vous aprendre eſt plus terrible que la mort de Fanny! Ah! Bridge, achevez donc, & ôtez moi la vie tout-d'un-coup. Hélas! c'eſt ce que je crains, reprit-il, en s'attendriſſant juſqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland! je ſens que je te vais percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiſer. Mais, mon cher Frere, ajouta-t'il en m'embraſſant, vous avez de la force d'eſprit & de la conſtance; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez déja reçu quantité d'autres. Songez que nous ne ſommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être miſérables, il faut que notre triſte deſtinée ſe rempliſſe. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez, cher Bridge, ne me ménagez pas; je ſuis prêt à tout entendre: ſi Fanny n'eſt pas morte, je me crois aſſez de fermeté pour ſuporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le ſouhaitoit, mais que je ceſſerois bien tôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'aprit la nouvelle funeſte de ſa fuite avec Gelin, & toutes les circonſtances qu'il avoit pu découvrir

vrir. Ils étoient ſortis enſemble pendant la nuit ſans autre ſuite que le Valet de Gelin & une Femme-de chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s'étoient pourvû d'une groſſe ſomme d'argent. Gelin n'avoit eu ſans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à ſon bord avec ſa proye ; & ſelon les aparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour ſe ménager ſon amitié. Le Vaiſſeau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finiſſant ce recit, accabla le perfide Gelin de malédictions, & ſoit pour flâter ma douleur par le témoignage de la ſienne, ſoit que l'excélence de ſon caractére lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconſolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laiſſai pas de réſiſter pendant quelques momens aux aſſauts du plus horrible deſeſpoir. Je me fis même une violence incroyable, pour prendre cet air de conſtance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon Frere. Il eſt clair, lui dis je d'une voix baſſe, que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Je le ſuis au delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens eſt plus triſte ſans doute, que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus inſuportable que la mienne. Votre raport

port, ajoûtai-je, en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, eſt aparemment certain ? Il ne me reſte point le moindre lieu à l'eſpérance ? Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit ſans reméde, puiſqu'il avoit cru impoſſible de me le cacher, & néceſſaire de me l'aprendre. Il ajoûta à cette confirmation quelques raiſonnemens ſur le parti qu'il croyoit à propos que nous priſſions ; comme de nous mettre promptement en mer, & de pourſuivre le Vaiſſeau François qu'il ne nous ſeroit peut-être pas impoſſible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juſte à ſes propoſitions. Mais ſi mon ame avoit encore aſſez d'empire ſur elle-même pour ſe contraindre juſqu'à cet excès, elle n'en avoit point aſſez ſur mes ſens pour en arrêter plus long-tems le trouble & le deſordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, ſe communiquérent en un moment au cerveau ; je ſentis que ma raiſon s'obſcurciſſoit tout-d'un-coup : j'étendis les bras vers Bridge, comme ſi la Terre ſe fût dérobée ſous mes pieds, & que j'euſſe cherché à me tenir à quelque choſe. O mon Frere ! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai ſur lui, ſans le moindre reſte de ſentiment & de connoiſſance.

Il fit venir du ſecours, & l'on prit long-tems des ſoins inutiles pour me les rapeler. Madame Lallin & ma Belle-ſœur s'y employérent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réüſſirent à la fin. Mais il s'étoit fait un ſi étrange épuiſement dans mes forces, que je demeurai plus d'une heure ſans en trouver aſſez pour répondre à leurs queſtions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermez, & la tête apuyée languiſſamment contre le dos de ma chaiſe. Ma reſpiration étoit haute & convulſive. J'entendois tout ce qui ſe diſoit autour de moi, mais je ne me ſentois ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on ſe figure une Victime étenduë au pied de l'Autel, après avoir reçû le coup du ſacrifice : j'étois dans le même état, ſans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui ſe communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps, & qui cauſoit un tremblement viſible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de ſoins & de ſecours, j'embraſſai ceux qui m'avoient rendu leurs ſervices avec tant de zèle. Je leur dis : Hélas ! votre amitié s'eſt trompée en me rapelant à la vie. Vous ſçavez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vû la Nature ſe déclarer par mon évanoüiſſement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée ? N'eſt-ce pas un ſigne qu'elle eſt trop foible pour ſoutenir long-tems des maux, dont elle n'a pû même ſuporter le premier ſentiment ? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage ſeroit plus fort qu'elle. Je pris cette occaſion pour les prier de me laiſſer ſeul : Si vous le croyez, leur dis je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque tems à moi même, & de me laiſſer faire tous mes efforts pour le rapeller. Quoique je n'euſſe réüſſi qu'imparfaitement à leur cacher mon deſeſpoir, ils connoiſſoient ſi bien mon caractére, qu'ils ſe reposérent ſur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeſte. J'obtins d'être ſeul, comme je le ſouhaitois. Mon Frere me demanda ſi je n'aprouvois point la propoſition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la pourſuite du Vaiſſeau François. Je me repoſai de tout ſur ſon affection & ſa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien ſans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainſi à ſa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes ſentimens ; & c'étoit cette raiſon même qui me portoit à me remettre de mes ſoins les plus importans, ſur un Frere dont je connoiſſois la ſageſſe & le zèle pour mes intérêts. Je dois confeſſer que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre réſolution. Dans le trouble d'eſprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impoſſible après deux heures

res de ſolitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même lorſque je me demandai ſi je déteſtois mon Epouſe, ou ſi je l'adorois encore; ſi je ſouhaitois de pouvoir l'enlever à ſon perfide Amant, où s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la juſtice du Ciel & à leur mauvais ſort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux inſtans de ſuite à cet examen. J'avois encore moins celle de me repreſenter Fanny diſpoſée à fuïr avec Gelin, réſoluë volontairement à abandonner ſon Epoux & ſes Enfans, quittant mon lit pour ſuivre un Adultère, occupée peut-être à recevoir ſes careſſes: Dieux! tous mes eſprits ſe confondoient à la ſeule aproche de cette idée; & ne me ſentant point capable d'en ſoutenir un moment la preſence, j'en détournois mon attention, pour me réduire à plaindre mon ſort, ſans oſer preſque penſer à cette foible & malheureuſe créature.

Cette diſpoſition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le guérir par mes efforts, ou à le diminuer par mes réfléxions, qu'à me faire une illuſion continuelle pour m'en dérober la vûë. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main ſe ſeroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché ſans réfléxion. Cependant tout ſervoit à m'y rapeler: mes

Enfans qui étoient ſans ceſſe devant mes yeux lorſque nous nous fûmes remis en Mer ; ma Belle-ſœur qui pleuroit continuellement la honte de ſon Amie , & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec déteſtation ; Madame Lallin même qui augmentoit mes peines , & qui les renouveloit à tout inſtant , en me diſant mille choſes qu'elle croyoit propres à me conſoler. Pour Bridge , qui fut le ſeul à qui je ne craignis point de me laiſſer voir à découvert , il eût contribué ſans doute plus que perſonne à ma guériſon , ſi j'euſſe été capable de goûter quelque reméde. C'eût été dans la ſageſſe de ce cher Frere , dans ſa douceur , dans ſa tendre & ſincére affection , que j'euſſe trouvé mes conſolations les plus ſolides. Mais , loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'eſpérer quelque jour de ſon amitié , telle fut la barbarie de mon ſort , qu'il ſervit lui-même de cataſtrophe à mes triſtes avantures de l'Amérique. On va voir par ſon exemple , ſi c'eſt ici bas que la vertu doit s'attendre d'être récompenſée ; & par le mien , qu'il peut y avoir un progrès ſans fin dans l'infortune , puiſqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit lorſqu'on croyoit déja l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte-Héléne , les vents furent ſi contraires , que nous n'avançâmes pas beaucoup dans notre route. Mon Frere étoit deſeſpéré de ce retardement , qui détruiſoit toute l'eſpérance qu'il avoit eu de joindre le Vaiſſeau François. Pour moi dont les ſentimens étoient toujours ſi incertains, que je ne ſçavois ce que je devois craindre ou deſirer, je m'occupois moins à réfléchir & à raiſonner qu'à gémir. Nous fumes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Eſpagne. J'avois reçu ſur mon Vaiſſeau à la Havana quelques Eſpagnols de conſidération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. Bridge eut ſoin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureuſement : mais comme notre deſſein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le Port. Mon Frere fit moüiller l'ancre à quelque diſtance, & ſe mettant dans la plus grande de nos Chaloupes, avec les Eſpagnols & trois Anglois de notre ſuite, il ſe rendit à terre en un moment. La curioſité étoit ſon unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes inſtances à lui tenir compagnie, pour diſſiper un peu mes chagrins par cet amuſement ; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuſer, je refuſai d'avoir pour lui cette complaiſance. Hélas ! je le refuſai : mon deſſein étoit d'éviter un plaiſir, que je n'étois point capable de goûter ; & le Ciel, qui vouloit épuiſer ſur moi toute ſa colére avant mon retour en Europe, prit cette occaſion pour conſommer ma ruïne & rendre ma miſére accomplie.

Mon malheureux Frere entra donc dans le Port de la Corogne. C'eſt de lui-même que j'apris bien-tôt les circonſtances que je vais raconter. En abordant, il quitta les Eſpagnols qui devoient prendre la poſte pour Madrid ; & ne s'étant propoſé que le plaiſir d'y viſiter la Ville, il y employa la plus grande partie du jour dans le deſſein de retourner au Vaiſſeau avant la nuit. Il revenoit au Port vers le ſoir pour s'embarquer à l'inſtant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la Chaloupe, il ſe ſent arrêté par le bras, & tournant la tête, auſſi-tôt il reconnoît Gelin. Quelle ſurpriſe ! A peine en crut-il d'abord ſes yeux ; & dans la premiére confuſion de ſes mouvemens, il demeura interdit juſqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant, ce perfide ſe jette à ſon col, l'embraſſe étroitement, & marquant une joye infinie de le revoir, il lui confeſſe que venant de l'apercevoir ſur le Port, il n'avoit pu réſiſter à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus ſincére de tous ſes Amis. Mon Ami, lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de ſon étonnement que pour ſe livrer à l'indignation & à la colére : Quoi, traître ! n'eſt-ce pas toi qui a deshonoré mon Frere, & violé les droits les plus ſaints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oſes-tu te préſenter à moi, & comment crois tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarraſſé de cette réponſe. Il faudroit avoir connu ſon caractére, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'avanture que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualitez excélentes. Il avoit de l'eſprit, de la généroſité, de la tendreſſe de cœur; & tout autre motif qu'une paſſion amoureuſe ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit ſur ſes réflexions, il n'avoit fait attention à rien, pour ſe ſatisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuſe que fut ſa paſſion pour mon Epouſe, & quelques crimes qu'il eût à ſe reprocher, il ne put voir mon Frere, qu'il aimoit paſſionnément, ſans ſe ſentir preſſé du deſir de l'embraſſer. Peut-être ſa legéreté l'empêcha-t-elle même de penſer qu'il devoit craindre ſa colére, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un Ami. Quoiqu'il en ſoit, il fit paroître plus de douleur que de reſſentiment, après avoir écouté ſes reproches; & s'attendriſſant même juſqu'aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, ſi le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur ſi bon qu'il ne le put voir touché juſqu'à ce point, ſans l'être un peu lui-même, & ſans ſentir quelques retours de ſon ancienne amitié, il conſentit à l'entendre. Ses pleurs, & ſa hardieſſe même à ſe preſenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge ſe flâta de cette penſée; & s'écartant avec lui ſur le ſable, au côté le plus deſert du Port, ils commencérent un entretien dont on pourroit juger par la concluſion, quand je me diſpenſerois d'en raporter la premiére partie. Gelin confeſſa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejettant ſon crime ſur la violence d'une paſſion ſans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon Frere & de lui perſuader qu'il ne méritoit point ſa haine. Eh! quels ſentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorſque vous trahiſſez mon amitié & ma confiance, que vous ôtez l'honneur à ma famille, & que vous mettez le poignard dans le ſein d'un Frere qui m'eſt auſſi cher que moi-même? Perfide Gelin! que vous avions-nous fait? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes Amis? Mon malheureux Frere n'avoit-il pas cette opinion de vous; & ne vous a-t-il pas traité lui même, à ma priére, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendreſſe? Ne vous a-t-il pas offert ſa maiſon, une part à ſes biens & à ſa fortune? Auroit-il eu plus de bonté pour vous, ſi vous lui aviez apartenu d'auſſi prés que moi par le ſang? Et pour récompenſe, vous le couvrez d'infâmie! vous l'aſſaſſinez cruellement en lui enlevant tout ce que ſon cœur aimoit! Dites après cela que vous méritez ma compaſſion, & que je ne dois point vous haïr; moi qui ſuis obligé de vous déteſter plus que Cléveland. Car n'eſt-ce pas ſur moi que retombent toutes vos perfidies ? Ne vous ai je pas introduit dans ſa maiſon ? N'eſt-ce pas ſur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'eſtime & de la confiance ? Lorſque je vous reproche ici nos malheurs communs, n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les ſiens ? Mais qu'avez vous fait de ſon Epouſe, continua Bridge ? Vous êtes-vous hâté de combler bien-tôt notre honte ? Vos infâmes deſirs ont ils tardé bien long-tems à ſe ſatisfaire ? C'eſt ſans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahis, & vous avez inſulté enſemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obſtination de Gelin dans ſon crime, j'ai ſçu de mon Frere que ces reproches l'avoient pénétré juſqu'au fond du cœur. Il ne ſe défendit que par quelques paroles confuſes & embarraſſées. Cependant, étant preſſé de nouveau & ſans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer ſur le lieu où il avoit laiſſé Fanny, & ſur la maniére dont il vivoit avec elle, il répondit fiérement, qu'elle étoit en ſûreté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de conſidération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquérent Bridge. Comment perfide ! reprit il, tu prétens donc la garder ? Auſſi long-tems, lui dit l'autre, qu'elle ſera contente de mes ſervices, & qu'elle aura beſoin de mon ſecours. Peut-être mon Frere eut-il tort de ne pas lui demander l'éclairciſſement de ces paroles. Quoique je n'y viſſe pas plus clair que lui lorſqu'il me les ra-

porta,

porta, j'ai conçu long-tems après qu'avec un peu plus d'explication, elles euſſent peut-être ſervi à me faire pénétrer dans ce fatal myſtére ; & ſi cette connoiſſance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pû me donner un peu plus de force pour les ſuporter. Peut-être que Gelin par un reſte d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir non ſeulement la retraite de mon Epouſe, mais encore le motif de ſa fuite, & les circonſtances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'aparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par l'aſcendant de ſon mauvais ſort, & du mien ; & lui, qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, ſe livra trop tôt au juſte reſſentiment qu'il eut de ſe voir inſulté par un Ami perfide. Auſſi long-tems, s'écria-t il, qu'elle aura beſoin de tes ſervices ? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahiſon ? Va, nous prendrons des voyes plus ſûres pour tirer raiſon de tes perfidies. Et en même-tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le ſaiſir au colet & de l'arrêter, pour le conduire enſuite à mon Vaiſſeau, où nous aurions tenu conſeil ſur la maniére dont nous devions en uſer avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il échapa des mains de mon Frere, & il prit la fuite. Cependant,

dant, étant pourſuivi de près, & ſe voyant dans la néceſſité de repaſſer auprès de la Chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroiſſoient même l'avoir déja aperçu & venir à ſa rencontre, il ne ménagea plus rien pour ſauver ſa liberté. Il mit l'épée à la main, & ſe tournant tout d'un-coup vers mon Frere, il fondit ſi impétueuſement ſur lui, que quoiqu'il eut le tems de tirer auſſi la ſienne, & de ſe mettre en défenſe, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba ſans forces. Gelin, en retirant ſon épée du ſein de ſon Ami, en vit ſortir un ruiſſeau de ſang. Ce ſpectacle l'émut juſqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de ſa liberté & de ſa vie: & la tendreſſe de l'amitié prenant le deſſus ſur toutes les autres paſſions, il ſe jetta par terre à corps perdu, pour embraſſer mille fois celui qu'il venoit de maſſacrer.

Pendant qu'il le ſerroit de toute ſa force, en lui demandant pardon, & en pouſſant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur courſe en voyans de loin le combat, s'aprochérent du lieu où couloit le ſang de leur Maître. Dans la fureur qu'ils ſentirent à cette vûë, ils ne s'arrêtérent point à diſtinguer ſi c'étoit haine ou amitié qui tenoit Gelin attaché ſur ſon cadavre. Ils le percérent de pluſieurs coups, ſans que ce malheureux Garçon jettât une plainte, ni qu'il fit le moindre mouvement pour ſe défendre. Mon Frere reſpiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoiſſance. Ils tinrent conſeil enſemble ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Eſpagnols s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroiſſoient ſans vie, ils conclurent que le plus ſûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaiſſeau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la Chaloupe vis-à-vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la Mer ; & s'embarquans auſſitôt, ils arrivérent à bord à l'entrée de la nuit.

Un ſi funeſte accident ſe répandit en un inſtant par tout le Vaiſſeau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort, qui paſſa d'abord pour certaine, fit pouſſer des cris aux plus inſenſibles. Quelque peu de part que j'euſſe pris, depuis notre départ de Sainte-Héléne, à ce qui ſe paſſoit autour de moi, je fus frapé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'abſence de mon Frere, qui faiſoit l'office de mon Lieutenant, il ne ſe fût élevé quelque deſordre parmi les Matelots, & j'envoyai pour s'en informer un Valet qui étoit toujours dans ma chambre auprès de moi & de ma famille. Le bruit ceſſa, mais mon Valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raiſon qui faiſoit que ma chambre étoit le ſeul endroit du Vaiſſeau où notre perte ne fut point encore connuë, c'eſt-à-dire, pour ménager ma Belle-ſœur, ſa Fille & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un ſervice conſidérable à ma Belle-ſœur & à ſa Fille, que de leur épargner les vifs tranſports que cauſe preſque toujours une douleur ſubite & imprévuë, & de prendre des meſures pour les y préparer. Mais pour moi qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil, & à le dépoüiller de toutes ſes circonſtances pour l'enviſager en lui-même, il importoit peu de quelle maniére le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon Frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeſte. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée: mais c'eſt qu'il ne me ſeroit pas tombé alors dans l'eſprit qu'elle fût poſſible, ou du moins qu'elle pût être ſi prochaine; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon Epouſe, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le ſujet preſent de mes peines.

J'attendois le retour de mon Valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curioſité avoient ceſſé avec le bruit; lorſque ce même Garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en ſortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon Frere à la Corogne, étoit dehors à m'attendre. Il m'aprit en peu de mots, non que ſon Maître fût mort ou mourant, mais qu'ayant été bleſſé à terre, il l'avoit ramené heureuſement avec ſes Compagnons, & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu ſoin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rapeler ſes eſprits & pour panſer ſa bleſſure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'allarmer trop qui leur avoit fait prendre cette précaution; & qu'ils s'étoient même crû obligez de m'avertir encore avant ma Belle ſœur, afin que je puſſe régler moi-même de quelle maniére je ſouhaitois qu'on lui communiquât cette triſte avanture. Je le loüai de ſa ſageſſe & de ſa diſcrétion, & je me fis mener auſſi tôt dans la chambre où ils avoient mis mon Frere. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames juſqu'à mon retour. Quoique je ne fuſſe point ſans inquiétude en allant, j'étois ſi éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu que ſa bleſſure vint d'une autre cauſe qu'une chute, ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond ſilence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout-d'un-coup d'étranges ſoupçons. J'aprochai pour l'embraſſer. Il étoit pâle, ſans force, preſque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu preſque tout ſon ſang par ſa bleſſure, & après un évanoüiſſement de deux heures dont il ne faiſoit que revenir. Je lui demandai à lui même, par quelle funeſte avanture il ſe trouvoit réduit à cette extrêmité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, ſa réponſe me fit preſſentir toute l'horreur du ſort qui m'attendoit, en réüniſſant à mes peines preſentes l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'aprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumiéres qu'il en avoit tirées; mais qu'il jugeoit ſuffiſantes, me dit il, pour confirmer la honte de mon Epouſe, & pour me faire oublier éternellement cette miſérable. Il me parla de ſon combat, & de l'action de Gelin qui s'étoit jetté ſur lui pour l'embraſſer, après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour ſa mort il ne put m'en aprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ſes gens depuis qu'il étoit revenu de ſon évanoüiſſement. Il demeura quelques momens en ſilence après ce diſcours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil auſſi abattu par la douleur, que par l'épuiſement de ſes forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il, l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage ſur vous, que je touche au moment où l'on perd le ſentiment des plaiſirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant, en faiſant réflexion, ajouta-t il, ſur ce qui ſe paſſe actuellement dans mon cœur,, j'ai peine à comprendre que je puiſſe être auſſi inſenſible qu'on le prétend, lorſque j'aurai perdu le peu de vie qui me reſte. C'eſt de quoi je m'entretenois lorſque vous êtes entré dans cette chambre. Je ſçai dans quelle ſituation je vous laiſſe ; troublé, languiſſant, accablé de douleur, & privé de la conſolation que vous étiez ſûr de trouver toujours dans un Frere, qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laiſſe dans le même état mon Epouſe & ma Fille. O' Dieu ! ſerai-je tranquile dans votre ſein même avec de ſi triſtes ſouvenirs ?

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'aſſurât, autant que ſon diſcours, de l'extrême péril où étoit ſa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien eſpérer de la bonté de ſon tempérament & de la force des remédes ; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis le maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer juſqu'à mes ſoupirs furent ſi violens, que je ſentis plus d'une fois cette eſpéce de frémiſſement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorſqu'elle eſt prête à ſe ſéparer du corps. Cependant, un moment de réflexion ſur la néceſſité dont il étoit pour l'intérêt de mon Frere, de ma Belle-ſœur, de mes Enfans, & pour le mien même, de conſerver toute la liberté de mon eſprit, me fit trouver aſſez de force pour ſuſpendre ainſi les effets du plus vif & du plus invincible deſeſpoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en faiſant étalage de ma fermeté, j'aye ici en vûë cette fumée qu'on apelle gloire, & l'eſtime de ceux qui aprendront mes malheurs & ma conſtance. Hélas ! ſi je ne l'ai point dit aſſez, je veux le répéter encore ; je ne demande que leur compaſſion.

Le Chirurgien du Vaiſſeau à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il penſoit de ſa bleſſure, me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle eſt ſi mortelle, me dit-il, que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçuë. Tous les inteſtins ſont percez, & vous ne devez eſpérer à preſent de le conſerver qu'auſſi long tems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me raprochai du malade après cette ſentence. Il prévint ce que j'avois deſſein de lui dire, en me priant inſtamment de lui procurer la vûë de ſon Epouſe & de ſa Fille. Je trouvai cette demande ſi juſte, & je craignis ſi fort qu'il ne fût privé de la conſolation de les embraſſer pour la derniére fois, que je le quittai ſur le champ, pour aller préparer ma Belle-ſœur à cette viſite. Mes gens, qui me virent paſſer, me propoſérent de mettre à la voile avant la fin de la nuit, de peur que nous ne fuſſions expoſez le lendemain, de la part des Eſpagnols, à quelques recherches qui pourroient nous cauſer de l'embarras. J'y conſentis. On leva l'âncre auſſi-tôt. Je ne m'arrêtai point un inſtant à donner un ordre, & je ne fus guéres plus long-tems à déclarer à ma Belle-ſœur, qu'il falloit s'armer de courage & de réſolution, pour voir ſon Epoux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte abſence m'ôta néanmoins la ſatisfaction de recevoir les derniers ſoupirs de mon cher Frere. Il expira avant que je puſſe être de retour dans ſa chambre, c'eſt-à-dire, quatre minutes après que j'en fus ſorti.

Quelque habitude que j'euſſe priſe de dépoüiller, comme j'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonſtances, pour n'y conſidérer que ce qu'ils avoient de réel, j'avouë que ç'en fut une bien terrible & bien inſuportable que cette tromperie du ſort, qui ſembloit ne m'avoir éloigné de mon Frere pendant un inſtant que pour ſaiſir auſſitôt cette occaſion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j'avois été averti de ſa bleſſure. Mille ſentimens tendres que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confuſion dans mon cœur, s'y trouvoient reſſerrez ſans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vû, & je me trouvai obligé en aprenant ſa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma Belle-ſœur & ſa Fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je ſortois de ma chambre avec elle, lorſqu'un Valet vint au-devant de moi. Il eſt trop tard, Monſieur, me dit-il, la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma Belle-ſœur & ſa Fille l'entendirent. Leurs cris, & leurs efforts pour courir, l'une à ſon Epoux, l'autre à ſon Pere, ſurpaſſent toutes mes expreſſions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le ſecours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laiſſai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs Femmes, y étoient pour s'opoſer à leurs tranſports. Je les priai de prendre ce ſoin, tandis que je me retirai dans un coin opoſé, & que je m'y livrai à cette ſorte de douleur qui eſt le plus mortel poiſon de l'ame, parce que rien ne s'en répand au dehors, & qu'elle s'enyvre en quelque ſorte, en le devorant tout entier.

Cependant après avoir paſſé quelque tems dans cette triſte occupation, je ne pus refuſer de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrérent bruſquement dans ma Chambre, en demandant à me parler. Drink, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on apercevoit ſur Mer un ſpectacle épouventable, & qu'il étoit à propos que je ſortiſſe un moment pour en juger moi-même. Je montai ſur le pont; il étoit encore nuit, mais l'obſcurité ne ſervit qu'à me faire découvrir plus aiſément ce qui ſe preſenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroiſſoit aſſez éloigné, & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir conſidéré long-tems ſans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui ſervir d'aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque Vaiſſeau où le feu avoit pris, & qui étoit par conſéquent dans le dernier péril. Je donnai ordre auſſi-tôt qu'on tourna la voile de ce côté là pour lui aporter du ſecours. Je fis même tirer quelques coups de Canon, & allumer pluſieurs flambeaux, pour avertir l'Equipage de notre aproche. Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux Chaloupes, remplies chacune de quinze ou ſeize perſonnes qui nous tendoient les bras, en demandans d'un ton pitoyable d'être reçuës à bord, & d'être ſecouruës. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le Vaiſſeau. Ils racontérent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur Bâtiment, & ils avoient couru riſque d'être conſumez par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nez preſque tous. J'ordonnai qu'ils fuſſent traitez avec humanité. Ils me demandérent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi même. Nous n'étions pas encore bien éloignez de la Côte d'Eſpagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image preſente de la mort de mon Frere, je ne pouvois oublier que mon Epouſe étoit ſans doute à la Corogne, & qu'il dépendoit peut être de moi de me ſaiſir d'elle. L'embarras où me jettoit cette penſée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus longtems avant que d'en venir même à la délibération. J'avois honte de ſentir que l'amour m'interreſſât encore pour elle juſqu'à ce point. Je ſoupirois, je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me réſoudre à quitter un lieu où j'avois raiſon de croire qu'elle étoit. Cependant, les derniéres paroles de mon Frere s'étant preſentées à mon eſprit dans toute leur force, le ſentiment de ma honte ſe réveilla tellement, que je pris mon parti tout-d'un-coup. Eloignons-nous, dis-je bruſquement à mes gens, fuyons cette malheureuſe Côte à force de voiles ; gagnons Nantes, puiſque la charité m'oblige, après avoir reçu ces honnêtes François, de les remettre dans leur Païs. C'eſt notre route pour l'Angleterre ; & il m'eſt indifférent d'ailleurs en quel endroit du Monde j'aille achever ma triſte vie. Quoique cette réſolution n'eût point été l'effet d'un raiſonnement tranquile, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le paſſai dans un abattement ſi profond, que je ne fis pas même uſage de mon eſprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, ſi j'oſe parler ainſi, étoit employée en ſentiment. Il ſe trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques perſonnes de mérite, qui étant bien-tôt informez de mes pertes, s'offrirent officieuſement à me conſoler par leur compagnie &

par leur entretien. Je les priai de rendre ce ſervice à ma Belle ſœur, & ils s'y prirent avec tant d'eſprit & de politeſſe, que leurs ſoins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois auſſi peu capable de deſirer de la conſolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au ſoir dans le Cabinet qui touchoit à ma Chambre, & je n'y voulois même ſouffrir la preſence de perſonne. J'étois ſans livres; j'avois toûjours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique, & quoiqu'ils euſſent ſervi pendant long-tems à m'occuper, je les comptois preſque pour rien; de ſorte qu'eſpérant d'être bien-tôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre ſur le Vaiſſeau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me ſoutenir contre le poiſon qui me rongeoit le cœur, que le ſecours inviſible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitans de cette Ville en recevant leurs Concitoyens dans mon Vaiſſeau, m'y procura un accuëil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes ſortes de plaiſirs & de divertiſſement; mais je ne tardai guéres à déclarer que les marques de joïe m'importunoient; & que dans la diſpoſition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire, étoit de me laiſſer ſeul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire enſévelir honorablement mon cher Frere. Hélas!

que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre poſſeſſion de la paix éternelle dans l'aſyle du tombeau.

La miſére où la plûpart des François que j'avois amenez ſe trouvoient réduits par la perte de leur Vaiſſeau, me fit naître une envie, que j'exécutai avec l'aplaudiſſement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire preſent du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richeſſes, & extrêmement ſenſible à la compaſſion. C'étoit me ſatisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins comme un effet inoüi de générosité. Rien ne me preſſoit de me rendre en Angleterre; je pouvois toûjours y paſſer facilement de France, où les occaſions s'en preſentent à tous momens dans tous les Ports. Je récompenſai auſſi fort libéralement les Matelots qui m'avoient ſervi depuis la Havana, & je ne retins que ſix Domeſtiques, avec les Femmes de ma Belle-ſœur & de Madame Lallin.

En abordant en Europe, je fis réfléxion, malgré mon accablement, que j'avois des ſoins & des meſures à prendre dont rien ne pouvoit me diſpenſer. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes Enfans, & à celle de la Fille de mon malheureux Frere, qui ne devoit pas m'ètre moins chére que mes deux Fils. Il falloit chercher une retraite pour ma Belle-ſœur & Madame Lallin, & leur aſſurer une honnète ſubſiſtance. J'étois aſſez riche en argent comptant, pour ſatisfaire à ces obligations, & rien ne pouvoit me cauſer d'inquiétude de ce côté-là, ſur-tout par raport aux deux Dames, à l'égard deſquelles il m'étoit facile de m'acquiter en leur laiſſant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fuſſe en état de faire élever honnêtement mes deux Fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aiſément ſur le lieu ni ſur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois ſouhaité qu'il m'eût été poſſible de la régler moi-même, & de faire pour eux ce que ma Mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long tems de cette idée : mais je ne me trouvois point l'eſprit aſſez tranquile pour une entrepriſe qui eût demandé toute mon attention & tous mes ſoins. Je conſidérois d'ailleurs, que la profonde triſteſſe qui régnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de ſe répandre ſur mes inſtructions, & de communiquer peut-être quelque choſe de trop ſombre & de trop farouche à des Enfans de cet âge. Ajoutez que j'avois apris par mon propre exemple, que les méthodes ſinguliéres d'éducation, quelques ſages qu'on les ſupoſe, ne produiſent pas toûjours un effet avantageux. Nous ſommes faits pour la Société : la droite raiſon veut donc que les premiéres leçons qu'on nous donne, répondent à cette deſtination naturelle. Il me ſemble que c'eſt en écarter un Enfant, que de le retenir dans la ſolitude, & de l'empêcher de prendre dès ſes premiéres années les connoiſſances dont il doit faire un parpétuel uſage pendant le cours de ſa vie. Les préceptes de la Philoſophie ſont, à la vérité, de tous les tems & de tous les âges : mais comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité que comme des aides & des moyens de ſageſſes, c'eſt-à-dire comme des régles qui doivent nous diriger & nous ſoutenir dans l'exercice de nos devoirs, il eſt clair que leur connoiſſance doit être précédée, ou du moins toûjours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs ; ſans quoi je ne vois point qu'elle puiſſe produire de fruit raiſonnable & aſſuré. Or, les plus naturels & les plus indiſpenſables par conſéquent de tous nos devoirs, ſont ceux de la ſociété ; & ce n'eſt point par de ſimples ſpéculations qu'on peut s'en inſtruire : ils forment promptement la Science du monde, qui ne s'aprend guéres autrement que par la pratique. Ainſi je concluois, que la méthode la plus utile que je puſſe choiſir pour l'éducation de mes Enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une Ecole publique : non que cette voye n'ait peut-être auſſi ſes inconveniens, mais je les trouvois legers, en les comparant avec le grand nombre & la ſolidité de ſes avantages.

Après m'être arrêté à cette méthode, il étoit queſtion de me déterminer ſur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer, ou de paſſer en Angleterre. Mais n'ayant pas deſſein de m'éloigner blié : le reſſentiment des outrages, celle de la perte des biens & d'une condition miſerable, s'éteint par la ſucceſſion des années qui en affoiblit le ſouvenir. La perte même des perſonnes chéres, quelques douloureuſes qu'en ayent été les circonſtances, n'eſt point un mal à l'épreuve du pouvoir du tems : les regrets & les deſirs s'enſéveliſſent à la fin avec les eſpérances. Mais l'infidélité d'une Epouſe, avec les noires circonſtances que j'ai raportées, une douleur auſſi juſte que je m'imaginois la mienne, dont la cauſe toujours ſubſiſtante ſe preſentoit ſans ceſſe à ma mémoire, pouvoit-elle ceſſer un moment de m'affliger ? Quel tems ma Raiſon pouvoit-elle choiſir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour ſe faire entendre parmi tant de triſteſſe & de confuſion

Cependant l'eſpoir que je fondois ſur ſon ſecours, fut le ſeul motif qui me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pû fixer ma demeure & celle de mes Enfans. Cette Ville étoit alors dans un haut dégré de ſplendeur, & ſa réputation ne pouvoit être établie ſur deux meilleurs titres, puiſqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de perſonnes pieuſes, de Profeſſeurs habiles, & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Païs Proteſtans pour y puiſer la ſageſſe & la vertu, comme dans leur ſource. Mes Enfans ne pouvoient être élevez dans une meilleure Ecole ; & je crus que pour moi-même, il y avoit peu de lieux où je puſſe me promettre autant de ſoulagement & de ſolide conſolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon Infidèle, mon deſſein, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas de la chercher. Il me ſembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conſervois encore pour elle, j'euſſe refuſé de la voir, ſi le hazard m'en eût preſenté l'occaſion. La ſeule réſolution que j'euſſe pû prendre par raport à elle, ſi j'euſſe connu le lieu de ſa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, ſans lui laiſſer ſçavoir que ce fût par mes ordres, & de la faire renfermer dans quelque lieu de ſureté, où ſa clôture m'auroit répondu pour toute ſa vie de la ſageſſe de ſa conduite. Ce n'étoit point un deſir de vengeance qui m'inſpiroit cette penſée : Qu'elle vive, diſoisje, malgré l'amer ſentiment de ma tendreſſe & de ma foi mépriſées ; qu'elle ſoit même auſſi heureuſe, que ſa lâcheté la rend indigne de l'être : Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi, ſe joigne au ſien, pour lui en compoſer un plus parfait ; ou ſi la juſtice du Ciel demande qu'elle ſoit punie, que ce ne ſoit du moins que par ſon repentir & par ſes remords ! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminſter, pour ſouffrir que ſa Fille la deshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me ſaiſirai de ſa perſonne, & je la renfermerai dans un lieu ſûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui ſeront en gner de mes Enfans , j'aurois voulu connoitre dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une Ville dont le ſéjour fut également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit pour eux qu'un Collége, ce qui n'étoit pas difficile à trouver : mon embarras rouloit ſur moi ſeul. Après tant de pertes & de malheurs eſſuyez , dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un azyle ? Si je ne ſuivois que le mouvement aveugle d'une douleur inceſſamment preſente, je n'avois plus d'autre azyle à deſirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'eſtime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma triſteſſe me faiſoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec averſion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fiévre brulante tient attaché au lit de douleur ; le feu qui coule dans ſes veines éloigne le ſommeil de ſes yeux , & ne lui laiſſe pas goûter un moment de repos : il ſe tourne mille fois ; il change à tout inſtant de ſituation , pour en trouver une qui ſoulage ſes peines cruelles ; il étend ſes membres fatiguez vers toutes les parties de ſon lit ; & il eſpére en vain dans celle où il s'avance, le ſoulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quittée ; chaque poſture nouvelle que ſon inquiétude lui fait prendre , lui paroît toûjours la plus douloureuſe & la plus inſuportable. Ainſi en ne conſultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu ſur la Terre qui pût s'attirer ma préférence, & me faire naître le moindre eſpoir de remède ou d'adouciſſement pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque choſe de plus conſolant à attendre de ma raiſon. Quoique les reſſources qu'elle m'offroit fuſſent encore impuiſſantes, je ſçavois du moins par l'expérience du paſſé, que ſi mes maux preſens n'étoient pas abſolument incurables, c'étoit d'elle ſeule que je devois en eſpérer la guériſon. Sans reſſentir encore l'efficacité de ſon ſecours, j'en connoiſſois la force; & je n'ignorois point par quelle voye elle me feroit retrouver le repos, ſi je pouvois prendre aſſez ſur moi-même pour ſuivre ſa direction. La principale difficulté conſiſtoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu à peu à goûter ſes principes, que ma douleur n'avoit point détruits, mais dont elle avoit comme ſuſpendu l'uſage. J'avois beſoin pour cela, de choiſir une demeure où je puſſe trouver, ſoit dans le commerce des perſonnes avec leſquelles j'aurois à vivre, ſoit dans le renouvellement de mon ancienne aplication à l'étude, des moyens & des facilitez pour apaiſer la révolte de mes ſens, & pour faire reprendre tout ſon empire à ma raiſon. Il eſt vrai néanmoins, que ma derniére infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remédes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne ſubſiſte plus, peut-être oublié:

mon pouvoir. Elle eſt douce, ajoûtois-je : la mort de Gelin lui fera ſans doute ouvrir les yeux ſur ſon crime ; elle ne ſouffrira point impatiemment la retraite Elle y vivra peut-être contente, & je ſerai le ſeul miſérable.

C'eſt ainſi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes paſſions, me ſoutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'aſcendant ſur ma raiſon. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poiſon dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y ayent diſputé l'empire à la ſageſſe. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de leur pouvoir.

Auſſi-tôt que je fus fixé dans la réſolution d'aller à Saumur, je communiquai mon deſſein à Madame Lallin & à ma Belle-ſœur, & je les priai en même tems de penſer elles-mêmes à ſe choiſir une retraite. Leur réponſe fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut ſi unanime, que je ne doutai point qu'elle ne fût concertée. Nous ne vous quitterons point, me dirent-elles preſque en même-tems: c'eſt notre réſolution ; & nous vous prions de ne pas vous y opoſer. Vous avez beſoin d'être conſolé ; perſonne ne vous rendra ce ſervice plus volontiers que nous. Et comme je leur voulois faire entendre que j'étois réſolu de mettre mes Enfans dans une Ecole publique,

que, elles me repreſentérent, qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiez à des mains étrangéres. Madame Lallin me promit de ſervir de Mere à mes deux Fils, pendant que ma Belle-ſœur s'occuperoit de l'éducation de ſa Fille. Ses inſtances furent ſi preſſantes, que n'ayant point d'objection raiſonnable à lui faire, je m'y rendis ſans difficulté; de ſorte que continuant ainſi à m'aveugler plus que jamais ſur la principale cauſe de mon malheur & de celui de mon Epouſe, je conſentois imprudemment à ce qui devoit ſervir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre inceſſamment à Saumur & d'y loüer une maiſon où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point aſſez célébre pour m'attirer des diſtinctions, nous réglâmes que j'en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit ſentir l'éclat, & s'opoſer à l'aplication que je me propoſois d'aporter à l'Etude. Les deux Dames en prirent auſſi d'abſolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la concluſion de la Paix de 1667. entre la France & l'Angleterre; & nous fîmes en peu de tems notre voyage, qui étoit court & facile.

La Paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur, que ce ne fut pas ſans peine que nous trouvâmes une maiſon commode. Mon premier ſoin fut de la meubler de livres, & de tout ce qui pouvoit ſervir à mes nouveaux projets de Philoſophie. Je l'avois choiſie dans un endroit écarté de la Ville, à deſſein d'y être le maſtre de mon repos, & de régler à mon gré le tems de ma ſolitude & celui de mes communications au dehors. Je laiſſai le gouvernement de mon ménage & de mes Enfans à mes deux Compagnes ; & renfermé du matin au ſoir dans mon Cabinet, je recommençai à me nourrir de lectures & de réflexions ; cher exercice qui avoit fait toute la douceur des premiéres années de ma vie, & dont je me flâtois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'euſſe paſſé pluſieurs années ſans livres, les traces de mes anciennes études ſubſiſtoient encore ; de ſorte que ſans avoir beſoin de remonter aux élémens, il me fut facile de reprendre des voyes que je n'avois jamais perduës de vûë tout-à-fait. Je les repris au point même où je les avois quittées ; c'eſt-à-dire, que comptant toujours ſur la ſolidité des principes dont je m'étois rempli dans ma premiére jeuneſſe, je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions, par quel moyen j'en devois faire l'aplication à l'état preſent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques ſemaines. J'y réünis tous mes efforts & toute mon attention ; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je le confeſſe ici ou à ma honte, ou à celle même de la Philoſophie, ma ſolitude extérieure & mon aſſiduité aparente à l'étude, furent d'infidèles images de la diſpoſition intérieure de mon eſprit. Dans le tems que j'avois

vois les yeux attachez ſur un livre, inſenſiblement mon attention s'en éloignoit, pour ſe tranſporter dans tous les lieux où s'étoit paſſée la ſcène de mes pertes & de mes malheurs. Elle ſe fixoit ſur le ſpectacle ſanglant de ma Fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux & dévorées par des Tigres revétus d'une figure humaine ; ſur mes horribles ſouffrances dans les deſerts de l'Amérique ; ſur la mort déplorable de Mylord Axminſter ; ſur l'infidélité & la fuite honteuſe de mon Epouſe ; ſur l'effet funeſte de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge ; enfin, ſur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune, & par un preſſentiment de l'avenir, ſur ceux que j'avois encore à apréhender. Cette repreſentation terrible n'agiſſoit guéres moins vivement ſur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la preſence même des objets ; & lorſque je revenois à moi faute de conſtance & de force pour ſoutenir plus long-tems une ſi triſte conſidération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de ſoupirs, qui cherchoient violemment à s'ouvrir un paſſage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une maniére plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attenduë ; les concluſions que j'en déduiſois, ne ſe faiſoient point ſentir à mon ame ; mes méditations étoient ſéches & ſtériles ; j'apercevois des vérités, mais ſans découvrir le raport qu'elles pouvoient avoir à ma ſituation, & ſans ſçavoir de quelle maniére il falloit les employer pour les rendre propres à me ſervir de remédes. Eſt-ce là, diſois je quelquefois avec étonnement après quantité d'inutiles réflexions, eſt ce-là cette ſource de paix & de ſageſſe, où je puiſois autrefois ſi heureuſement? Sont-ce-là les mêmes principes ſur leſquels ma force & ma tranquilité étoient autrefois ſi bien établies? Eſt-ce de leur côté, ou du mien, qu'il eſt arrivé du changement? Je comprends qu'ils ont pû me manquer au beſoin, lorſque le trouble inſurmontable de mon imagination les déroboit à ma vûë; comment me ſerois-je reſſenti alors de leur influence? Ils ne pouvoient ni ſe faire apercevoir, ni ſe faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que ſa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre ſur elle leur ancien empire? Je m'efforce ici de les rapeler; je les cherche, je les invoque, je leur ouvre un cœur malade & affligé, qui languit en attendant leur ſecours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver? Que ne lui rendent ils le calme qu'il deſire, ce calme heureux dont il jouiſſoit autrefois, & dont il croyoit leur être redevable?

L'impuiſſance de mes lectures & de mes réflexions me fit penſer à la fin, qu'il falloit néceſſairement qu'il y eut quelque erreur dans le fond de ma Philoſophie; & ne pouvant me perſuader que l'inutilité de mes efforts vint abſolument d'elle, j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes, ou dans ma méthode. Voici de quelle maniére je raiſonnai : La Nature, diſois je, ou pour parler ſans figure, la Sageſſe Divine n'a pu permettre que les hommes fuſſent expoſez à des maux ſans remede. En leur donnant l'exiſtence, elle s'engage en quelque ſorte à leur donner les moyens de ſe conſerver ; ſans quoi, dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent ſans ceſſe leur arriver, ils ſeroient les plus infortunez de tous les Etres, de ſe trouver ſujets à de continuelles douleurs, en même-tems qu'ils ſont partagez de la raiſon, parce qu'il ſembleroit alors qu'elle ne leur ſeroit accordée que pour les ſentir. Auſſi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auſquelles la lumiére naturelle, ou d'heureuſes expériences ne nous faſſent découvrir quelque remede. S'il s'en trouve d'incurables, elles ne doivent point être miſes, non plus que les monſtres, ſur le compte de la Nature ; il ſuffit que, ſuivant les Loix communes, on ne voit guéres d'infirmitez qui ne puiſſent être guéries par le ſecours de la médecine. Ce ſoin de la Providence ne s'eſt-il pas étendu juſques ſur les bêtes ? Nous remarquons tous les jours, qu'elles connoiſſent l'uſage des ſimples, & de quantité de choſes ſalutaires qu'elles prennent pour ſe ſoulager dans leurs maladies. Ainſi la Sageſſe de Dieu a pourvu à la conſervation de ce qui ſubſiſte, ſans en excepter les animaux privez de raiſon.

Or ſi cette diſpoſition paroît juſte & néceſſaire à l'égard du corps, cette partie de notre être, qui eſt ſans contredit la plus baſſe, & qui ne tire ſa dignité que de ſon union avec notre ame ; croirons-nous, ſans offenſer la ſageſſe & la juſtice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux ſubſtances, juſqu'à lui refuſer des ſecours qu'il accorde à la plus mépriſable ? La douleur, & toutes les autres paſſions violentes, ſont proprement les maladies de nos ames. Une fiévre empeſtée ne cauſe point plus de ravage dans la maſſe du ſang, que ces tyrans ne répandent de deſordre dans la raiſon. Seroit-il poſſible qu'il n'y eût point de reſſource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable ? Il ne l'eſt point, ajoutois-je, ou je n'ai qu'une fauſſe idée de la juſtice du Créateur. Si je réüſſis donc ſi mal à me délivrer de ma douleur, je ſuis certain que c'eſt ma faute, ou celle du reméde que j'employe : la mienne, s'il eſt vrai que je me ſois égaré dans ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes ; celle du reméde, ſi la guériſon de l'Ame ſurpaſſe peut-être le pouvoir de la Philoſophie, & ſi le Ciel attache un ſi grand effet à quelqu'autre cauſe.

Mais, reprenois-je, quel ſujet ai-je de me défier de la Philoſophie ? N'eſt ce pas elle qu'on a regardée dans tous les tems, comme

comme la régle des mœurs, & la modératrice des paſſions ? Les plus grands hommes n'ont-ils pas eu recours à elle, lorſqu'ils ont eu quelque choſe à guérir ou à reformer dans leur cœur ? Lui ſupoſoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point ; & ſe feroient-ils trompez comme moi, en ſe promettans d'elle un ſecours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-deſſus je pris la réſolution de remonter ſur mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoiſſances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entrepriſe facile. Je me fis une étude, pendant quelques jours, de rapeler ce que j'avois apris par les inſtructions de ma mere, ou par mes lectures ; & ce que j'avois penſé moi-même juſqu'alors de plus raiſonnable en matiére de bonheur & de ſageſſe.

Je pris les choſes juſques dans leur origine Je me ſituai dans le premier moment où l'on peut ſupoſer qu'un homme commence à faire un libre uſage de ſa raiſon. N'ayant rien de plus preſent que lui-même, c'eſt ſur ſon propre être que ſa premiére attention doit tomber. Il en examine la nature ; il reconnoît qu'elle eſt compoſée. Deux ſubſtances différentes, & d'inégale dignité dans leur eſſence, ſe trouvent unies, & comme confonduës, pour produire des actions qui leur ſont communes. Chacune des deux, conſidérée en elle-même, n'eſt capable de rien moins que des opérations de l'autre : & réunies enſemble, elles produiſent une même opération. Notre corps ſe remuë, il marche ; il agit, c'eſt à quoi il eſt propre par ſa nature ; cependant, il ne ſe remuëroit point ſans le concours de l'ame, qui n'eſt pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les ſenſations de la douleur & du plaiſir ; c'eſt auſſi ſa nature : cependant, elle ne les recévroit point ſans le concours & l'entremiſe du corps, qui n'eſt point capable de ſentir.

Voilà donc deux parties du même Etre, qui ſont néceſſaires l'une à l'autre. Le corps, n'exécutera rien, ſans le ſecours de l'ame ; & ſans l'entremiſe du corps, l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois, au contraire, que le corps ne contribuë aux actions qui lui ſont communes avec l'ame, que d'une maniére baſſe & groſſiére, c'eſt à dire, par de ſimples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui ſoit particuliére, elle n'eſt pas plus noble ; c'eſt uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaiſons, avantage ſi mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'aperçois dans l'ame tous les caractéres d'une véritable grandeur. Quel nom donneraije à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, & de ſentir ? C'eſt elle même qui s'étudie, qui ſe contemple, qui ſe replie ſur ſa ſubſtance, & qui en démêle la nature & les propriétez. Malgré la dépendance où elle eſt du corps, elle s'en dégage aſſez pour le conſidérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour compoſer un tout avec elle. Elle le pénétre, elle le meſure, elle l'aprécie; elle le trouve ſi mépriſable, qu'elle ne met guéres de différence entre n'être point, & n'être comme lui qu'une vile & inſenſible portion de matiére.

De-là, ſi elle s'attache à conſidérer tout ce qu'elle eſt capable d'apercevoir, elle découvre bien-tôt que, ſi elle tient à un corps matériel par des loix qu'elle ne comprend point encore, elle tient d'un autre côté à quelque choſe de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu qu'elle faſſe uſage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre, & à celles des perfections & des vertus; & ſentant que ce qu'elle aperçoit n'eſt point elle-même, elle conclud, que ce qui ſe repreſente ſi parfaitement à elle, doit avoir une réelle exiſtence, puiſque le néant ne ſçauroit être aperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiéte & incertaine: elle ſe demande ce qu'elle doit penſer d'un être qui ne ſe manifeſte à elle qu'en partie, mais par une voye ſi lumineuſe & ſi ſublime. Son attention augmente. Elle reconnoît ſans peine, qu'il doit être plus parfait qu'elle, puiſque c'eſt lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaiſon avec lui, que celle d'une perception ſimple & paſſagére? Comment s'eſt-il fait du moins, qu'elle ne l'ait pas euë plutôt? Là, elle veut ſe replier ſur le paſſé, pour examiner le progrès de ſes connoiſſances; & elle reconnoit avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoſtre.

C'eſt ici que ſon admiration redouble, avec ſa ſurpriſe. Elle n'a pas beſoin de beaucoup d'efforts, pour découvrir en même tems l'époque toute récente de ſon exiſtence. Mais de qui l'a-t-elle reçûë? Elle voit manifeſtement qu'elle ne ſe l'eſt pas donnée. Qui l'aidera à connoſtre l'Auteur & la ſource de ſa vie?

Elle ſort d'elle-même, pour cette intereſſante recherche. Son attention s'attache ſur tout ce qui l'environne. Que d'objets ſe preſentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout aprofondir! Cependant elle trouve bien-tôt, que ſon examen aura moins d'étenduë qu'elle n'a penſé. Dans tout ce qu'elle aperçoit, il ne s'offre rien qui ſoit capable d'éclaircir ſes doutes. Cet immenſe compoſé qu'on apele Monde, ne l'arrête qu'un moment; car, avec un peu d'attention ſur la moindre de ſes parties, elle aprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiére, c'eſt-à-dire, une ſubſtance groſſiére & inſenſible, dont toutes les différences ne conſiſtent que dans la variété de ſes configurations & de ſes mouvemens, & préciſément de la même nature que celle de ſon corps qu'elle a déja reconnuë & mépriſée. Elle ſent trop ſa nobleſſe, pour attribuer ſon origine à une cauſe ſi vile.

Il eſt vrai que parmi ces parties de matiére qui ne lui paroiſſent capables que d'un mouvement paſſif & aveugle, elle en apperçoit quelques unes qui ſemblent ſe mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions ſont trop variées, & en même tems trop liées & trop réguliéres dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoiſſance & de raiſon. Leur figure d'ailleurs eſt exactement ſemblable à celle de ſon propre corps : elles lui paroiſſent tendres vers les mêmes choſes, & être ſenſibles aux mêmes beſoins. Elle en conclut, qu'elles n'agiſſent pas ſeules; qu'elles ſont accompagnées de quelque choſe qui lui reſſemble : enfin, qu'elles ſont, comme ſon corps, l'envelope de quelque être plus noble qu'elles. Heureuſe découverte ! Ne ſeroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle ſeroit redevable de ſon exiſtence ? Ils penſent, ils ſentent, ils refléchiſſent comme elle ; n'auroient-ils pas pû lui communiquer ce qu'ils poſſédent ?

Mais s'ils lui ſont ſemblables, comme elle n'en ſçauroit douter, pourquoi joüiroient-ils d'un pouvoir qu'elle ſent bien qu'elle n'a point ? En ſupoſant même qu'ils l'euſſent effectivement, de qui l'auroient-ils reçû ?

reçû ? car il n'eſt que trop clair qu'ils n'auroient pu ſe le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeuroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient diſpoſer d'eux-mêmes, & changer quelque choſe à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui eſt autour d'elle, comme une conſidération inutile à ſes recherches. Elle ſe trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne ſçauroit raporter ſon origine à ce qui eſt inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que ſon égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exiſter ſans une cauſe.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excurſion qu'elle a faite au-dehors. En parcourant la matiére dont ce vaſte Univers eſt compoſé, il lui ſemble qu'elle y a remarqué quelque choſe qui s'eſt attiré comme naturellement ſon admiration. Ce n'eſt point le fond de la matiére même, elle lui a paru également mépriſable dans toutes ſes formes : mais que doit-elle penſer de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ſes parties ? Quelle juſteſſe de raports ! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de cauſes & d'effets ſubordonnez ! d'un autre côté, quelle grandeur dans la diſpoſition générale du deſſein ! Quelle noble ſimplicité dans l'exécution ! Quelle uniformité conſtante dans ſa durée ! Qui a rendu la matiére capable de former ainſi le plus magnifique & le plus raviſſant de tous les ſpectacles ? Quelque deſir que l'Auteur d'un ſi bel Ouvrage puiſſe avoir de ſe tenir caché, il eſt impoſſible qu'on ne le reconnoiſſe pas à ſa marque ; il faut que ſa puiſſance ſoit infinie, pour avoir tiré d'une ſubſtance auſſi vile que la matiére, le fond de tant de productions admirables. Sa ſageſſe ne doit point être plus bornée que ſa puiſſance, pour s'être repreſentée d'une maniére ſi frapante dans l'ordre & la diſtribution de ſon ouvrage. Enfin, ſa bonté doit être égale à ſa Puiſſance & à ſa ſageſſe, pour avoir pris plaiſir à répandre ſur les Créatures tant de ſplendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philoſophe, que je ſupoſe toujours attentive, ſent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rapelle avec une joye avide, les premiéres idées qui ont donné lieu à ſes recherches ; & elle commence à voir ſenſiblement qu'elles ſe réaliſent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'apercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections, ſe dévoile & ſe fait connoître à elle d'une maniére preſque ſenſible. Ses incertitudes ne ſçauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché ; c'eſt l'Auteur de la Nature, c'eſt le ſien, c'eſt la ſource de la vie, le principe de toute lumiére, c'eſt la régle de l'ordre, de la ſageſſe, de la bonté, de la juſtice, de toutes les perfections & de toutes les vertus : ou plûtôt, c'eſt l'ordre même ; ſon eſſence eſt la ſageſſe, la juſtice & la bonté. Il eſt toute vertu, toute perfection & toute excélence.

Un Philoſophe qui a pû s'élever une fois juſqu'à cet heureux point de connoiſſance, ſe flâte avec raiſon, d'avoir atteint au plus haut dégré de lumiére, où ſon ame ſoit capable de parvenir. Tout le reſte n'en eſt plus que le dévelopement & l'exercice. Il ira deſormais de ſcience en ſcience, c'eſt-à dire de certitude en certitude. Quelle vaſte carriére s'eſt ouverte devant lui ! Le voilà d'abord aſſuré de la vérité de toutes ſes idées, & de l'infaillibilité de ſes jugemens, s'il les porte avec une conſidération attentive. Etant l'ouvrage d'un Etre dont la ſageſſe & la bonté ſont infinies, il n'apréhende point que les qualitez qu'il a reçuës de ſa main ſoient des preſens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées, d'ordre, de juſtice, de bonté & de ſageſſe, ne ſçauroit l'abandonner dans les examens moins difficiles : il a trouvé des principes ; il va ſe faire une occupation tranquile & agréable de l'étude des conſéquences.

Premiérement, il examine de nouveau la nature de ſon Ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de ſi divins dans la matiére, à quoi doit il s'attendre dans une ſubſtance infiniment plus relevée ? En effet, il y en aperçoit deux, qui lui paroiſſent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaiſon. L'un eſt cette faculté même de penſer, par laquelle elle eſt capable de connoître, & de multiplier à l'infini ſes connoiſſances ; faculté ſi noble, que lui-même qui la poſſède ſe trouve embarraſſé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'eſt pas que ce qu'elle eſt. Elle n'eſt rien d'aprochant de la matiére ; toute la variété poſſible des figures & des mouvemens de la matiére, ne produira rien qui reſſemble à une penſée. Elle n'eſt pas non plus l'harmonie, l'ordre, la juſteſſe & la perfection qui réſultent d'un certain arrangement des parties de la matiére : car ſi cette harmonie & cette perfection ont une exiſtence propre & réelle, il eſt clair qu'elle eſt dépendante de celle de la matiére ; & l'Ame ſent trop bien que la ſienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même, & le chagrin qu'elle reſſent de ſe voir aſſujettie à ſon corps dans quelques-unes de ſes opérations, eſt une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui eſt unie que par des loix qui la contraignent. D'ailleurs, ſi l'Ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment ſeroit-elle plus grande que l'étenduë de ce corps ? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle apartiendroit. Or l'Ame ſe ſent plus grande que toute la maſſe de la matiére réünie ; elle s'éléve infiniment au-deſſus d'elle, elle en voit les bornes :

nes : elle n'eſt donc rien qui apartienne à la matiére. Mais qu'eſt-elle donc ? Peut-être eſt-elle réſervée à une plus parfaite connoiſſance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état : mais elle eſt ſûre du moins, qu'elle penſe ; avantage ineſtimable ; qui ſuffit pour établir ſa dignité & la grandeur infinie de ſon Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin eſt ſans doute le plus éclatant ; mais il n'eſt pas le ſeul qui ſoit digne de lui. Le Philoſophe n'a qu'à ſe conſulter un moment : qu'aperçoit-il ? Je me trompe, car il ceſſe ici d'apercevoir ; mais il ſent dans le fond de ſon être une ſecrette inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne ſçait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce ſentiment ? C'eſt l'exigence de quelque beſoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'eſt point une douleur, c'eſt du moins la privation d'un plaiſir néceſſaire. Il manque d'un bien, ſans lequel il ne peut être tranquile ; il y tend ſans ceſſe, ſollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un aſcendant irréſiſtible.

Il reconnoît donc, non-ſeulement qu'il eſt capable de deſirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ſes connoiſſances. Cette réflexion ne ſert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'eſt pas tout-d'un-coup, qu'il pénétre dans la ſage diſpoſition du Créateur. Il regarde d'abord ſes deſirs comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de ſon être ; & il en eſt d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns, qui ne ſont propres qu'à troubler la ſérénité de ſon ame ? Diverſion chagrinante, qui retardera les progrès de ſes connoiſſances, & qui l'empêchera de faire un uſage tranquile de la capacité qu'elle a de penſer ! S'il n'oſe ſe plaindre de ſon Auteur, & ſoupçonner ſa bonté ou ſa ſageſſe ; il gémit du moins de ſa condition, il perd quelque choſe de l'opinion qu'il avoit de ſa propre grandeur, & pour en ſauver en quelque façon les reſtes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre s'il peut ſes deſirs, pour ſe livrer par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais ſon erreur ne ſçauroit durer long-tems. A peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de ſes deſirs. Il ne peut s'y tromper ; ſon cœur s'enflamme à meſure qu'il s'en aproche. Son inquiétude ſemble prête à ſe fixer, & ſes beſoins à ſe remplir. Il lui ſemble qu'elle ſoit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il eſt vrai que plus il s'avance à ſa découverte, plus ſon ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de deſirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant ; c'eſt la ſituation d'un homme qui joüit d'un grand bonheur, dont il ne peut ſe raſſaſier : il eſt heureux, & il veut l'être encore davantage.

vantage. Ainſi le Philoſophe trouve une ſource nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui cauſoit ſa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans ſon être, lui paroît un nouveau trait des perfections infinies de ſon Auteur. Non-ſeulement il voit qu'il a été fait par lui, mais il ſent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses deſirs ſe trouvent aſſortis, pour ainſi parler, à ſes idées. Par ſes idées, il le connoît comme l'Auteur de ſon être; & il ſe porte à lui par ſes deſirs, comme à ſon ſouverain bien & à l'Auteur de ſa félicité.

Un homme qui vit dans l'eſclavage des ſens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultez de ſon Ame, n'eſt point capable de concevoir la joye que ces ſublimes & interreſſantes découvertes répandent dans l'Ame d'un Philoſophe. Non, il n'en eſt point capable: car s'il l'étoit, il en ſeroit jaloux, & il ne tarderoit guéres à mépriſer toute autre joye. Auſſi eſt ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raiſonnable & véritablement Philoſophique. Quiconque a connu ſon Auteur, & s'eſt bien connu ſoi même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la ſageſſe. La voye lui eſt ouverte, il eſt ſans ceſſe à la vuë du terme. Dirigé par ſes lumiéres en même-tems qu'il eſt pouſſé par ſes deſirs, il n'eſt pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter

rêter par langueur. Si ſa qualité d'Homme l'oblige à quelque relation avec les Créatures de ſon eſpéce, il ſçait juſqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la régle dans la ſource meme de l'ordre & de la juſtice, qu'il contemple inceſſamment. Les devoirs du ſang, tels que la tendreſſe & l'attachement pour ſes proches; ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compaſſion pour les peines; ceux de la raiſon, comme l'égalité d'Ame, la conſtance, le mépris du ſuperflu, & l'uſage moderé du néceſſaire, ſont autant de conſéquences qui coulent naturellement de ſes principes, & qui forment le ſiſtême de ſa morale. Il copie en quelque ſorte ſon Auteur, & il s'agrandit en imitant les ſouveraines perfections par leſquelles il ſe communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'eſt point un obſtacle à la ſageſſe pour celui qui l'aime & qui tend ſincérement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur? Le Philoſophe l'aperçoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vuë ſert à nourrir ſes deſirs. Il tourne à ſon profit juſqu'aux effets de leurs paſſions déréglées: leurs arts, leurs ſciences, qui ſont pour la plûpart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait ſervir à ſes deſſeins, comme autant de ſecours qui étendent ſes connoiſſances. Ce ſont des effets excélens d'une mauvaiſe cauſe, qu'il rectifie de plus en plus par l'uſage qu'il en fait faire, & qu'il raméne ainſi à leur véritable deſtination. Enfin, il tire un avantage conſidérable de la vuë même des foibleſſes & des folles agitations des hommes. La comparaiſon qu'il en fait avec la vigueur & la tranquilité continuelle de ſon ame, ſert à l'attacher de plus en plus à ſes principes. Elle lui rend ſon bonheur plus cher, & le fruit de ſes recherches plus précieux. Il ſe dévouë ſans réſerve à la ſageſſe par cette double raiſon de l'aimer; qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des inſenſez & des miſérables.

Que lui manque-t-il après cela pour mériter le nom de Sage? Réuniſſons toutes nos connoiſſances naturelles, & toutes les forces de notre raiſon, pour nous en faire une plus juſte idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étenduë, mais je doute qu'on puiſſe s'en former une plus ſublime. C'eſt dans cet heureux état que le Philoſophe doit être également inſenſible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cauſe: les premiers doivent être trop foibles pour lui cauſer les émotions de la douleur; & ceux-ci doivent lui paroître trop mépriſables, pour lui faire goûter un vrai ſentiment de plaiſir. A la vérité, l'ordre de la nature aſſujettit ſon ame aux organes du corps; il eſt impoſſible qu'elle ſe défende de le voir, lorſque les yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point, lorſque les nerfs de l'oreille ſont ébranlez ; & qu'elle s'empêche de ſentir auſſitôt qu'il ſe paſſe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matiére à laquelle elle eſt comme attachée. Mais ce ſentiment eſt-il capable de diminuer ſa grandeur & d'affoiblir ſa liberté ? Elle le rejette lorſqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins ſans s'y arrêter & ſans y conſentir. Plus ſa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve dequoi ſe conſoler, par la certitude qu'un état ſi violent ne ſçauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? elle connoît trop bien les Loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en eſt qu'une exception. Elle eſt même aſſurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien ſecret, quoiqu'il ſoit encore obſcur pour elle ; & elle compte ſur un tems de manifeſtation & de lumiére, où les obſcuritez & les exceptions venans à ceſſer, elle verra tout retourner à ſa fin, & rentrer paiſiblement daas l'ordre général. Elle ſe ſent donc faite pour un autre état ; elle y touche déja par l'ardeur de ſes deſirs, & par la certitude de ſes eſpérances ; & conſtamment indifférente pour tout ce qui ne ſçauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour, elle mépriſe le plaiſir, elle compte pour rien la douleur, elle voit ſans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne : elle verroit de même le renverſement de la nature & l'entiére deſtruction de l'Univers.

Tels ſont les fondemens ſur leſquels j'avois cru ma force & ma conſtance établies. Telles avoient été les premiéres leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les inſtructions de ma Mere, avoient roulé continuellement ſur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels, à force de les avoir entendus & de m'être efforcé moi-même de les tenir ſans ceſſe preſens à ma mémoire. En effet, leur impreſſion s'étoit fait ſentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obſtacle qui pût les empêcher de ſe faire ſentir librement. Ils avoient ſervi de réglé à ma vie pendant qu'elle étoit tranquile. Je m'étois cru Philoſophe ; & peut-être l'étois-je véritablement, avant que d'être arrivé à un certain degré de miſére & d'infortune. Mais c'étoit cette penſée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philoſophie ſuſpecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorſqu'elle m'étoit devenuë le plus néceſſaire ? Quelle idée devois-je prendre d'un reméde, dont l'utilité diſparoiſſoit au moment de la maladie ? Cependant, je ne pouvois diſconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'euſſent toujours la même ſolidité. Il n'y a rien de certain dans le monde, diſois-je, ſur quoi l'on puiſſe compter, ſi ce qui me paroit invinciblement établi par des raiſonnemens ſi clairs, n'eſt qu'un ſophiſme & une malheureuſe illuſion. Si c'eſt à la vraye ſageſſe que je me ſuis attaché conſtamment, que ne me fait elle donc recueïllir les fruits qu'elle promet? Et ſi c'eſt l'erreur que j'ai pris pour la vérité, que je ſuis à plaindre d'etre tout à la fois tourmenté par la douleur, & abandonné par la raiſon.

Il me vint à l'eſprit qu'il y avoit peut-être auſſi de l'injuſtice dans mes plaintes, parce qu'il me ſemble que ce n'étoit point aſſez de connoître l'excélence d'un remède, & que pour en faire une ſage aplication, il falloit connoître en même-tems la nature du mal. J'examinai là-deſſus avec ſoin en quoi conſiſtoit proprement la douleur. Je reconnus bien-tôt qu'étant un pur ſentiment de l'ame, & ne pouvant ſe repreſenter par des idées, elle ne ſçauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur* qui ſert à l'exprimer; car c'eſt la définir d'une maniére bien obſcure & bien imparfaite, que de l'apeler ſimplement une averſion de l'ame, comme font quelques Philoſophes. En général, puiſque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'eſt pas raiſonnable de prétendre expliquer ce que c'eſt qu'un ſentiment. Or s'il eſt impoſſible de connoître en quoi conſiſte la douleur, il eſt clair que ce n'eſt pas directement ſur elle que ſe doit faire l'aplication du remède. Cette méthode bleſſeroit la raiſon. De là il me fut aiſé de conclure que c'étoit à ſa cauſe qu'il falloit néceſſairement remonter.

Je n'entrai point dans la diſcuſſion de toutes les voyes différentes par leſquelles le ſentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame : toutes mes réflexions ſe raportoient à mes ſeuls beſoins. Il étoit conſtant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonſtances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cauſe de la maladie de mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraiſemblable que la Philoſophie pût couper cette ſource de mes maux ? En la ſupoſant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois maniéres. L'une étoit d'ôter au ſpectacle de mes infortunes, qui m'étoit ſans ceſſe preſent, cette force dominante avec laquelle il agiſſoit ſur moi, qui, ne ſe bornant point à me pénétrer du plus vif ſentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pouſſer des cris involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi & qui paroiſſoient effrayez de les entendre. Quelle aparence que la Philoſophie pût produire un effet ſi merveilleux ? Le Ciel même l'auroit-il pû, ſans changer la nature des choſes ? Il y a de la contradiction qu'on puiſſe perdre ſans regret ce que l'on aime : mais ſi l'on aime avec la paſſion la plus tendre & la plus parfaite, ſi ce qu'on aime ſi parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie ; quel pouvoir arrêtera les tranſports & les larmes que ces redoutables coups doivent néceſſairement exciter ? L'action d'un feu dévorant n'eſt pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le ſecours de la Philoſophie j'euſſe pû réüſſir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié ; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux paſſions, je ne voyois pas moins clairement, que tous leurs effets étoient comme néceſſaires, & que des malheurs qui tiroient leurs forces de ces deux cauſes, ſurpaſſoient le pouvoir de la Philoſophie.

La ſeconde voye qu'elle pouvoit prendre pour le ſoulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour ſoutenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour ſe faire ſentir. Belle & flâteuſe idée ! Hélas ! puiſqu'elle plaît à la raiſon, que n'agit-elle donc auſſi ſur le cœur ? L'expérience, plus puiſſante que tous les raiſonnemens, m'aprenoit ſans ceſſe, que ce n'eſt point de ſes idées que l'ame doit attendre du ſecours contre ſes ſentimens. Il ne me ſembloit pas même poſſible de m'imaginer une nouvelle ſituation de mon ame, dans laquelle je puſſe ſupoſer qu'elle ſe trouvât plus tranquile. Un accroiſſement de force & de lumiéres ne pouvoit être qu'une augmentation de mes

peines,

peines, parce que ç'eût été un nouveau degré de captivité pour les ſentir.

Enfin, le troiſiéme moyen étoit de détourner infailliblement mon attention des principales cauſes de ma douleur, & de faire prendre, pour parler ainſi, le change à mon ame, en l'accoutumant peu-à-peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voye de guériſon me parut d'abord badine & frivole, & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premiéres. Cependant j'y revins à la fin, comme à la plus ſolide, lorſque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la ſeule poſſible. Il eſt certain, diſois-je, que mes malheurs ſont d'une nature à ſe faire ſentir néceſſairement à mon ame auſſi long-tems qu'elle s'attachera à les conſidérer. Il ne l'eſt pas moins, qu'elle ne peut tirer, ni d'elle-même, ni de la Philoſophie aſſez de force pour réſiſter à ce ſentiment; & qu'elle doit renoncer par conſéquent à toute eſpérance de repos & de bonheur, tant qu'elle le conſervera. Mais qui m'empêche d'eſpérer que ſon attention pourra prendre un autre objet, qui la fera paſſer peu-à-peu à un autre ſentiment? Ce grand changement ne ſçauroit être ſans doute l'ouvrage d'un moment; mais il eſt clair qu'il peut arriver par degrez. Oüi, ajoutai-je, c'eſt un ſervice que la Philoſophie eſt capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être ſur le point de la condamner injuſtement. Ce que je demandois d'elle eſt effectivement impoſſible, parce qu'il eſt contraire à la Nature : mais ce qu'elle m'offre ici eſt infiniment raiſonnable. Elle peut ſe rendre maîtreſſe de mon eſprit, en le rempliſſant peu-à-peu des véritez ſublimes qu'elle propoſera à ſa conſidération; le cœur, qui n'a que des mouvemens aveugles, ſe tourne infailliblement vers les objets de l'eſprit. Le mien deviendra donc tranquile, lorſque je ſerai occupé d'une méditation paiſible ; & je retrouverai ainſi le repos, le bonheur & la ſageſſe.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philoſophie. Je me flâtai qu'elle produiroit ſon effet ſur moi, du moins à l'avenir ; & je paſſai, de cette eſpérance, à la penſée que c'étoit dans ce ſens ſans doute qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnez dans tous les tems, & le pouvoir qu'on lui attribuë de guérir les maladies de l'Ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remédes plus certains, & plus convenables à mes maux, permit que cette penſée fût ſuivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une auſſi mauvaiſe opinion que jamais. Elle me guérira donc, diſois-je, en détournant mon attention de mes peines. Mais ſi c'eſt-là tout le pouvoir qu'elle a ſur nos Ames, repris je tout-d'un coup, quel eſt ſon avantage particulier ? Je ne vois dans cet effet rien qui lui ſoit propre, & que je ne puiſſe attendre également des Sciences les plus communes. Que dis-je ? Il n'y a point d'occupation vaine & mépriſable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement ; car la repréſentation d'une Comédie, par exemple, un Concert harmonieux d'inſtrumens de Muſique, une partie de chaſſe ou de bonne chére ; en un mot tout ce qui ſera capable de faire une forte impreſſion ſur mes ſens, le ſera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon eſprit, que de ſéches & ingrates ſpéculations qui n'ont pas le pouvoir de ſe faire ſentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuai-je avec une eſpéce de courroux, à quoi ſe réduit cette vertu tant vantée de la Philoſophie, & ce ſouverain empire qu'elle s'attribuë ſur ſes paſſions ! Impuiſſant fantôme, que j'ai révéré trop long-tems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance ! Non, non, ajoutai-je ; je ne ſerai plus le joüet d'une fauſſe & inutile ſageſſe. Si je me ſuis perſuadé avec raiſon, que la bonté du Ciel doit un reméde aux maladies de l'ame ; j'ai dû penſer auſſi, que ce ne ſçauroit être un reméde vague & ſans force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guériſſe à coup ſûr ; & puiſque la Philoſophie n'en eſt pas capable, je me défie d'elle, & je rejette deſormais ſon ſecours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainſi l'impuiſſance de toutes les ſpéculations Philoſophiques, ſi j'euſſe découvert en même-tems quelque reſſource ſolide ſur laquelle

quelle j'euſſe pû fonder de plus ſûres eſpérances. Mais en rejettant un infidèle apui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître au contraire, parce que n'ayant rien à ſubſtituer au fantôme que j'avois détruit, je demeurois en quelque ſorte plus déſarmé & moins défendu. Auſſi paſſai-je les jours ſuivans dans un abattement qu'il m'eſt impoſſible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout ſembloit conſpirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimez juſqu'alors avec idolâtrie, me devinrent odieux & inſuportables. Je les regardois comme autant d'impoſteurs qui m'avoient ſéduit par des fauſſes promeſſes, & qui m'abandonnoient cruellement au beſoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur preſence, me figurant, lorſque je me trouvois au milieu de ma Bibliothéque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'Amis perfides. Je n'aurois pas ſouffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Senéque*, & je formai plus d'une fois la penſée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation pendant ſept ou huit jours, fut de me promener ſeul dans un aſſez grand Jardin qui apartenoit à ma Maiſon, & de m'y enſévelir dans un abîme de méditations ſombres & funeſtes. Madame Lallin & ma Belle-ſœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma ſanté & d'attention ſur toutes mes démarches; mais je leur fis connoitre que leurs ſoins me gênoient, & j'exigeai abſolument qu'elles n'interrompiſſent point mes profondes rêveries & ma ſolitude.

Il y a peu de perſonnes qui, dans le recit d'une avanture telle que je vais la raporter, ne ſe cruſſent obligez par amour pour leur réputation, d'en déguiſer quelques circonſtances. Pour moi qui ai toujours fait profeſſion de croire que le bien ou le mal d'une action doit ſe tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par conſéquent que le motif qui deshonore, je n'ai point honte de me laiſſer voir tel que je ſuis au Public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'eſt aſſez que je puiſſe me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours ſuivi par inclination la vertu & la ſageſſe; & que s'il s'eſt trompé quelquefois dans ſon objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ſes intentions.

Loin de trouver dans la ſolitude de mon Jardin le ſoulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par mes triſtes réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuſe & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant, *une horreur invincible pour la vie.* C'eſt une eſpéce de délire frenétique, qui eſt plus commun parmi les Anglois que parmi les autres peuples de l'Europe. Mais quoique cette raiſon le faſſe regarder comme une maladie propre à notre Nation, il n'eſt pas moins ſurprenant que j'en aye reſſenti des atteintes ſi preſſantes, moi qui avois paſſé pluſieurs années dans des climats éloignez, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air eſt ſi pur, que nos Anglois le vont prendre pour reméde contre cette noire diſpoſition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrez je parvins au dernier excès de la folie & de l'aveuglement : mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes tranſports furieux comme l'effet de la plus haute ſageſſe, & je ne crois pas que j'aye fait dans toute ma vie de raiſonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduiſirent juſqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troiſiéme jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je reſſentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut ſi vif & ſi preſſant, que ſi j'euſſe eu un poignard à la main, dans le premier moment, je me ſerois percé le cœur ſans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout-d'un-coup une grande révolution dans mes eſprits, je ne fus pas long tems à m'apercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette penſée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai auſſitôt ce qui ſe paſſoit dans mon ame, quoique ce ne fut encore qu'une impreſſion aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cette découverte ne m'allarma point. Le déſordre de mes humeurs avoit déja corrompu ma raiſon. Je me familiariſai en un moment avec l'image de la mort ; & ſi j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu ſi tard à prendre le parti de mourir qui me ſembloit auſſi doux que néceſſaire. Je cherchois le reméde des maladies de l'ame, diſois-je ; le voilà découvert. Il eſt ſimple, il eſt court, il eſt tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt ? Oüi, reprenois-je : il a tous les caractéres qui peuvent prouver ſon excélence. Il eſt facile, il eſt preſent à tous les malheureux, ſon effet eſt certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer ni de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort ? Il ne me reſte qu'à choiſir le plus ſûr & le plus abregé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples, qui ſervirent encore à confirmer ma réſolution. Je conſidérois que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour ſe délivrer de leurs peines. Dira-t-on que c'étoit défaut de ſageſſe & de vertu dans *Caton*, défaut d'eſprit dans *Démoſthène*, ou de courage dans *Mitridate* & dans *Marc-Antoine* ? Il eſt donc certain, concluois-je, que le courage, l'eſprit, la vertu & la ſageſſe, ne ſe trouvent point bleſſez par une mort volontaire. Or, ce qui s'accorde ſi bien avec les plus belles qualitez de l'ame qui ſont des preſens du Ciel, ne ſçauroit être un mal ; ce doit même être une vertu. En effet, les lumiéres de la raiſon ne nous portent-elles pas à deſirer la mort ? L'ame la plus tranquile & la plus malheureuſe doit gémir dans l'eſclavage du corps. C'eſt un état violent de peſanteur & d'obſcurité qu'elle doit ſouhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive ſont durs, humilians, injuſtes, & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle deſirer de les rompre !

Quoique la réſolution que je pris de mourir, ne fit que s'affermir à chaque inſtant, & que je ne trouvaſſe rien qui s'y opoſât dans ma raiſon, j'eus aſſez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon deſſein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vuë que de juſtifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réfléxions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie pour obtenir ce retardement de moi même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une eſpéce de larcin que je faiſois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raiſons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles euſſent rien perdu de leur force. La ſeule objection qui m'arrêta pendant quelque tems fut celle-ci : Mon ame ſe trouve renfermée dans un corps par la volonté du Souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité ſans raiſon. Je ne puis comprendre le ſecret de ſes vuës impénétrables ; mais je ſuis ſûr qu'il ne ſçauroit ſe conduire par d'autres régles que celles d'une Juſtice & d'une Sageſſe infinies. Je dois donc les reſpecter, même ſans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours ; je viole ſes ordres, ſi j'en précipite la fin. Oüi, répondis-je, après une longue méditation, je les viole ſans doute, ſi je ſuis perſuadé qu'ils ſubſiſtent, autant que je le ſuis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même, ou du moins s'il les interpréte autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de reſpect à ſes derniéres volontez que je n'en devois aux premiéres ? En permettant que je ſois tombé dans l'extrèmité de l'infortune & de la douleur, il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre long-tems. Il eſt impoſſible qu'étant infiniment bon par eſſence, il ſe faſſe un plaiſir de me voir traîner une vie miſérable. L'excès même de mes peines eſt un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me reſtoit, après cette concluſion, que de choiſir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me cauſérent peu d'embarras. Je réſolus de me ſervir de mon épée pour me percer le cœur, & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Il y avoit dans le Jardin pluſieurs allées profondes, & écartées du corps de la maiſon : je choiſis celle qui me parut la plus favorable à mon deſſein. Un Cabinet de verdure, qui étoit dans le plus obſcur enfoncement, devoit être le Théâtre de mon action ſanglante. J'examinai avec ſoin, ſi je pouvois m'aſſurer de n'y être aperçu de perſonne. Au reſte, je pris ce petit nombre de meſures avec une tranquilité ſurprenante. Je ne me ſentois ni trouble ni empreſſement. Mes grandes douleurs étoient comme ſuſpenduës par un effet anticipé de ma réſolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus la peine qu'elles ſe fiſſent ſentir. Quand on eſt prêt de ſortir d'un rigoureux eſclavage, on n'arrête guéres les yeux ſur les maux qu'on a ſoufferts, ou ſur les chaînes qu'on va quitter; on n'eſt plus ſenſible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paiſiblement le chemin de la maiſon, & comme l'heure de dîner aprochoit, je crus que pour éviter toute affectation, il falloit encore une fois prendre place à table avec ma Famille. Les deux Dames remarquérent que je paroiſſois plus tranquile que je ne l'avois été depuis longtems. Elles m'en témoignérent quelque choſe; ma réponſe les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire, & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée, je me rendis auſſi-tôt au Jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une paix profonde; je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me ſentois coupable de rien à l'égard du Ciel, &

& quelque obſcur que fut mon ſort après la vie que j'allois perdre, je tirois des idées générales de la Juſtice & de la bonté de mon Créateur, une eſpéce d'aſſurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au Cabinet de verdure. Je m'aſſis tranquilement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau, & j'en conſidérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je ſentis un leger frémiſſement qui ſe répandit dans tous mes membres; mais loin qu'on puiſſe lui donner le nom de crainte, il ne ſervit qu'à me faire faire une réfléxion conſolante ſur le bonheur de mon ame, qui touchoit au moment de ſa liberté. Je ſoûris même de la foibleſſe de mon corps, & le regardant avec dédain: Ton régne eſt paſſé, lui dis-je, rentre dans la pouſſiére dont tu es ſorti. Si j'ai beſoin encore un moment de ton ſecours, c'eſt pour te faire ſervir toi-même à notre ſéparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai je en fermant les yeux & en faiſant comme un effort pour me replier ſur moi-même, prends pitié de ta Créature, & dirige mes premiers pas dans l'obſcurité où je vais entrer. Tu es par-tout, mon ame ne ſçauroit manquer de tomber dans ton ſein.

J'avois le bras levé. Il eſt certain qu'il n'y avoit plus qu'un inſtant d'intervale entre ma vie & ma mort. Ciel! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui devoit déja être dans le lieu de mon cœur ? Un bruit, que j'entendis à quelques pas du Cabinet, me fit baiſſer la main tout-d'un-coup, & cacher derriére moi mon épée, de peur d'être aperçu. C'étoit mes Enfans. Madame Lallin & ma Belle-ſœur, qui avoient cru me trouver plus tranquile qu'à l'ordinaire en dînant, les avoient envoyez après moi, pour contribuer par leurs careſſes & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquilité. Ils s'aprochérent, & m'embraſſans l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faiſant quelques queſtions puériles & innocentes, ſuivant la portée de leur âge. Je les laiſſai faire d'abord, & je demeurai dans une eſpece d'inaction, cauſée par mon incertitude & ma ſurpriſe. Cependant, comme ils continuoient à me carreſſer & à m'interroger, mon attention ſe tourna ſur eux. Je les regardai pendant quelque tems, avec cette tendre complaiſance que la Nature réveille aiſement dans le cœur d'un Pere. Le plus âgé ne paſſoit pas huit ans, & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, diſois je en moi-même ; ils demeureront après moi ſans protection & ſans ſuport, abandonnez par une Mere dénaturée, & privez de leur malheureux Pere. Que deviendront ils ? Ma Belle-ſœur & Madame Lallin ont marqué juſqu'à preſent de la tendreſſe pour eux, mais qui me répondra qu'elles la conſerveront lorſque je ne ſerai plus ? Un ſimplement mouvement d'amitié fera-t'l dans elles, ce que la Nature n'a pu faire dans leur Mere ? O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les miſſe au monde ? Un homme auſſi infortuné que moi n'eſt-il pas une eſpéce de monſtre dans la ſociété des autres hommes? Comment votre Sageſſe & votre Bonté peuvent-elles ſouffrir que la race s'en perpétuë ?

Ces réfléxions venans à ſe joindre avec le noir poiſon qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame, me conduiſirent peu à peu à une des plus affreuſes penſées qui ſoient jamais tombées dans l'eſprit humain ; & ce qui paroîtra ſans doute incroyable, c'eſt qu'avançant toûjours de raiſonnement en raiſonnement, je ne tirai point de concluſions qui ne me paruſſent tenir manifeſtement aux principes les plus juſtes & les mieux établis. J'ai réſolu de mourir, diſois-je, pour finir une vie qui eſt trop malheureuſe pour être ſuportée avec patience. Je ſuis convaincu non-ſeulement que le Ciel aprouve ma réſolution, mais que c'eſt lui-même qui me l'inſpire. Or s'il m'eſt permis de me donner la mort, pour mettre fin à des maux incurables, ne me le feroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables ? Supoſons un moment, que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'eſt à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles ; il eſt évident que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal preſent, je le pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas eſt préciſément celui de mes Enfans. Ils ne ſont pas nez pour être plus heureux que moi. Leur deſtinée eſt trop claire. N'euſſent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triſte & miſérable. Quel meilleur office puis je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carriére de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort ? Ils paſſeront avec moi à une condition plus heureuſe. Ils mourront avec leur Pere. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois je difficulté de la partager avec mes chers Enfans ?

En finiſſant ce funeſte raiſonnement, je les pris tous deux dans mes bras, aſſis encore comme j'étois ; & penchant la tête contre leurs viſages, je les ſerrai chacun de leur côté contre le mien. J'agiſſois ſans réfléxion, & par le ſeul inſtinct de la Nature. Je demeurai quelque tems dans cette ſituation, ſans que mon eſprit fût arrêté à rien de certain, & ſans oſer faire le moindre mouvement pour exécuter la ſanglante réſolution que je venois de prendre. Mon cœur, que je ſentois ſi libre & ſi tranquile un moment auparavant, s'étoit apeſanti tout-d'un coup ; & par un effet de ce changement dont je ne m'apercevois point encore, il ſortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant, lorſque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une foibleſſe. Je me levai tout-d'un coup. C'en eſt fait, m'écriai-je; je mourrai, & ils mouront tous deux avec moi. Je ſuis leur Pere; le ſoin de leur bonheur me regarde: une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le ſeul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avoient aſſez raiſon pour en comprendre le ſens; de ſorte que me voyans à la main mon épée nuë, que je leur avois cachée juſqu'alors, ils ſortirent tout effrayez du Cabinet. C'eſt ici qu'on aura peine à décider lequel eſt le plus admirable, de ma folle & opiniâtre cruauté, ou du reſpect & de la ſoumiſſion de mes pauvres Enfans. Irrité de les voir fuir, je les rapelai d'un ton menaçant; & ces timides & innocentes victimes, qui etoient accoutumées à reſpecter mes moindres ordres, ne balancérent point de retourner ſur leurs pas. Ils vinrent en pleurans juſqu'au Cabinet; s'arrêtans ſeulement à la porte, ils ſe mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyoient trop clairement que j'avois deſſein de leur ôter. Je ne reſiſtai point à ce ſpectacle. J'avouë qu'il m'émut juſqu'au fond du cœur. Il n'y a ni ſageſſe, ni folie, qui puiſſe endurcir contre les ſentimens de la Nature. Mon épée tomba d'elle même de mes mains; &, loin de penſer plus long-tems à égorger mes chers Enfans, je ſentis que j'aurois ſacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunez, leur dis-je en ouvrant tendrement les bras; venez embraſſer votre malheureux Pere : Venez, ne craignez rien. Le desordre de mes ſens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins long-tems ſerrez, avec un tranſport de tendreſſe paternelle. Ils ſe raſſurérent. Le plus jeune que j'apelois *Thoms*, & pour lequel j'avois toûjours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuité de ſon âge, pourquoi je l'avois voulu tuer ? Cette queſtion, prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embraſſant de nouveau; & je ne fus capable pendant quelques momens, que de verſer des pleurs & de pouſſer des ſoupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant pluſieurs jours, du deſſein & des préparatifs de ma mort; quelque changement que je vinſſe d'éprouver il étoit difficile que ces horribles idées puſſent s'effacer tout-d'un-coup, & m'abandonner entiérement. J'en ſentis le péril, ſi elles venoient à ſe renouveler de toute leur force; & voulant mettre du moins mes Enfans en ſureté, je leur ordonnai de ſe retirer & de retourner au logis. Ils me quittérent, ſans oſer ajoûter un ſeul mot.

Etant demeuré ſeul, je rapelai tout ce

qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain ſi je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foibleſſe. En ſupoſant que ce fuſſent des raiſonnemens ſolides qui avoient produit ma reſolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le ſentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, auſſi bien par raport à mes Enfans qu'à moi même, ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais ſi l'ancien principe de la Philoſophie de ma Mere, que tous les mouvemens de la Nature ſont droits & apartiennent à l'Ordre; ſi ce principe, dis je, cher & ſacré à ma mémoire, qui m'avoit ſervi ſi ſouvent de régle de conduite, étoit auſſi juſte qu'il me l'avoit toûjours paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raiſonnemens, lorſqu'ils ſe trouvoient directement opoſez aux plus néceſſaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la Nature ? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives: il falloit reconnoître néceſſairement, ou que ma raiſon m'avoit trompé, en me faiſant prendre un parti qui bleſſoit la Nature; ou que les inſpirations de la Nature étoient injuſtes & contraires à l'Ordre, ſi elles l'étoient à la raiſon qui eſt elle même l'exemplaire & la régle de l'Ordre. De quelque côté que je fiſſe pancher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen; & cette diſcuſſion étoit trop importante & trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer de nouveau ſur cet obſcur Problême, dont la déciſion devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la Sageſſe, il me fut aiſé de ſentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes diſpoſitions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été poſſédé, commençât d'elle-même à ſe diſſiper : ſoit que la tendreſſe paternelle eût cauſé une forte révolution dans mes humeurs, je m'aperçus que s'il me reſtoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus ſi impétueuſe & ſi difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus preſſante, il m'eût été impoſſible de la ſatisfaire le même jour. Mes Enfans étoient retournez au logis, ſuivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit ſi bien peinte ſur le viſage, que les deux Dames en avoient aperçu les marques. Elles les avoient interrogez ; & quoi qu'elles n'euſſent pû tirer d'eux la vérité de l'avanture, qu'ils eurent la diſcrétion de cacher, je ne ſçai par quel motif, elles en avoient aſſez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au Jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée : & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinſſent ſur le raport de mes Enfans qui avoient pû les inſtruire de tout ce qu'ils avoient vû, je penſai avec quelque confuſion au perſonnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher mon épée. Elles entrérent dans le Cabinet. J'attendis qu'elles commençaſſent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'aſſurer qu'elles ignoroient le deſordre où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de maniére à leur en ôter le ſoupçon. Il n'a jamais été connu que de mes Enfans, qui en ont toûjours conſervé le ſouvenir, & de Mylord Comte de *Clarendon*, à qui j'ai fait enſuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié ; de ſorte que c'eſt un de mes plus intimes ſecrets, que je révéle ici au Public.

Fin du Tome quatriéme.

Prevost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME CINQUIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE Mr
CLEVELAND
FILS NATUREL DE CROMWEL.

E
RBR
P944P
t. 5

SUITE DU LIVRE SEPTIÉME.

CEPENDANT, Madame Lallin & me Belle-ſœur, auſquelles il n'échapoit point une ſeule de mes démarches, & qui avoient trop d'eſprit pour ſe payer d'aparences, ne s'en raportérent pas tout-à-fait à la contenance tranquile que j'avois ſçu prendre en leur preſence. Sans pénétrer dans le fond du myſtére, elles jugérent avec raiſon, qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire ; & voulant prévenir tout ce que leur amitié leur faiſoit craindre, elles prirent enſemble des meſures fort adroites pour me procurer malgré moi des divertiſſemens qu'elles m'avoient propoſez juſqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de perſonnes de mérite & de gens de Lettres. Elles s'adreſſérent aux plus célébres, & leur ayant fait entendre le beſoin que j'avois d'être conſolé, elles les engagérent à me rendre de fréquentes viſites. Mais comme elles craignoient que je ne fuſſe point diſpoſé à recevoir ce remède, ſi je venois à ſçavoir que c'étoit à leur ſollicitation qu'il m'étoit offert ; elles convinrent avec les perſonnes qui devoient me viſiter, de la maniére dont ils s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs viſites.

Le premier qui me fit cet honneur, fut un des principaux Miniſtres des Egliſes Proteſtantes de France. Mon Valet, qui avoit reçu les inſtructions des deux Dames, vint me l'annoncer comme une perſonne de la plus haute diſtinction, qui demandoit avec empreſſement à me parler, pour des affaires de la derniére importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de ſon importunité. Cependant, je ne crus pas pouvoir me diſpenſer de le recevoir. Il fut introduit ; ſon air étoit grave : il m'expliqua le deſſein qui l'amenoit. Ayant apris, me dit-il, le ſéjour que je faiſois depuis quelque-tems à Saumur, & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre, il avoit cru pouvoir s'adreſſer

dreſſer à moi avec confiance, pour m'intereſſer au ſoutien de la Religion réformée, qui avoit beſoin plus que jamais de protections puiſſantes. Elle eſt menacée en France, continua-t-il, d'un coup ſi terrible, qu'elle y eſt à la veille de ſa ruïne. L'animoſité du Clergé contre nous éclate en mille maniéres. Nous ſommes informez de bonne part, qu'on ne ſe propoſe rien moins que l'abolition de tous nos priviléges; & connoiſſans le zèle de nos ennemis, nous nous attendons tous les jours d'être réduits aux derniéres extrémitez. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire; mais il eſt incertain même ſi l'on nous laiſſeroit la liberté de fuïr. Cependant, comme nous ſerons forcez tôt ou tard de tenter ce parti, nous croyons devoir penſer de bonne heure à nous ménager un aſyle Il nous en faudroit un, ſurtout pour cette Académie, qui eſt regardée parmi nous comme le centre des Sciences & le Sanctuaire de la Religion.

Alors le Miniſtre m'expliqua plus particuliérement quelles étoient ſes vûës du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné, pour être né ſur le champ; & n'ayant pû prévoir, vingt quatre heures auparavant, l'occaſion qu'il auroit de m'entretenir, il eſt indubitable que ſon projet avoit précédé la priére des deux Dames & l'envie de me conſoler. Son principal deſir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ſes Etats pour l'Académie de Saumur. Winchеſter ou Southampton euſſent été les deux Villes qu'il eût choiſies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir, me dit-il, la Religion & les Sciences. Le paſſage de tant de François, qui ne manqueroient point de quitter leur Patrie pour nous ſuivre, ſeroit un accroiſſement de force & de richeſſes pour l'Angleterre, ſans compter la bénédiction du Ciel, qui ſe répandroit ſans doute ſur un établiſſement que le ſeul zèle de la piété & de la Religion auroit fait naſtre.

Après l'avoir écouté aſſez long-tems pour être inſtruit de tout ſon deſſein, je lui répondis avec ſincérité, que quoique je n'euſſe jamais fait profeſſion d'être attaché particuliérement à la Religion Proteſtante, & que je me fuſſe borné juſqu'alors à celle de la Nature, qui enſeigne à honorer Dieu comme le ſeul Maſtre, & à aimer les Créatures, parce qu'elles ſont ſon ouvrage; ces deux principes ſuffiſoient pour me porter à rendre ſervice de bon cœur à tout le monde: Que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui perſécutoient ſa Religion, étant perſuadé que les hommes doivent être libres, du moins dans l'hommage de leur cœur, & qu'il y a de l'injuſtice à contraindre tyranniquement les conſciences. J'ajoûtai, que c'étoit cette derniére raiſon qui m'avoit fait choiſir en France Saumur pour mon ſéjour, parce que, ſans connoître particuliérement tous les principes de la Religion Proteſtante, j'avois apris que ç'en étoit un, de ne contraindre perſonne, & de regarder comme le meilleur culte celui qui eſt le plus ſincére,

ſincére. Mais le ſervice que vous demandez de moi, ajoûtai-je, ſurpaſſe mes forces, & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponſe donna deux avantages ſur moi au Miniſtre, pour le deſſein qu'il avoit de contribuer à ma conſolation par ſes viſites & par ſes diſcours. Il en profita ſur le champ avec tant d'eſprit & de civilité, que je n'en eus pas la moindre défiance. Pour ce qui regarde vos forces, reprit-il, je ſçai, Monſieur, ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas être ici tout-à-fait inconnu. Nous ſçavons dans quel degré de faveur vous étiez auprès du Roi à Roüen & à Bayonne: les ſervices que vous avez tâché de lui rendre en Amérique ne la diminuëront point. Si vous me permettiez de douter de quelque choſe, ce ſeroit plutôt de votre bonne volonté; car après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois point par quel intérêt ou par quel motif vous ſeriez porté à la favoriſer. Il me pria là-deſſus de trouver bon qu'il me vît quelquefois, pour m'expliquer en quoi conſiſtoit la Religion Proteſtante, & m'interreſſer ainſi à ſa défenſe par d'autres motifs que les raiſons générales d'équité naturelle & d'averſion pour la violence.

Cette propoſition m'embarraſſa. On a déja vû dans cette Hiſtoire, de quelle maniére j'étois diſpoſé en matiére de Religion. Ma Mere ayant pris à tâche de ne m'inſpirer aucuns préjugez dans mon enfance, je m'étois trouvé, comme j'ai déja dit, toute la liberté qu'il falloit pour faire un choix deſinterreſſé lorſque j'avois eu le parfait uſage de ma raiſon. Mais c'étoit cette liberté même de choiſir, qui m'avoit alors empêché d'en embraſſer une. J'avois été frapé de cette diverſité de ſentimens qui forme les Sectes différentes; & les conſidérant avec le ſang froid qu'on a lorſqu'on eſt exempt de préjugez, je n'avois rien découvert, à la premiére vûë, qui m'eût paru aſſez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raiſonné. Supoſons, avois-je dit, que le nombre de toutes les Sectes ſe réduiſe à cinquante. Il n'y en a point une ſeule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne ſe croye ſeule en poſſeſſion du vrai culte. Mais les quarante neuf autres qui s'attribuent le même avantage la condamnent auſſi. Si je les interroge ſéparément ou toutes enſemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui ſont contraires à chacune, & une ſeule voix qui lui eſt favorable; encore n'eſt ce que ſa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs, contre un, pour les rejetter toutes, & les croire fauſſes ſans exception. Je veux néanmoins ſupoſer encore, qu'il n'y ait que quarante-neuf Sectes dans l'erreur; ce qui eſt abſolument néceſſaire, s'il eſt vrai qu'il y en ait une qui n'y ſoit point: Suis je plus avancé après cette ſupoſition? Où trouverai-je aſſez de lumiéres pour démêler celle qui poſſéde le précieux treſor de la vérité? Et ſi je parviens par mes efforts à me figurer que j'apperçois quelque jour dans ce labyrinthe, comment ferai-je plus de fond ſur mon propre jugement, qui ſera mon ſeul guide, que ſur quarante-neuf temoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me ſuis trompé ? Il ne ſert à rien de répondre, que dans une matiére auſſi importante que la Religion, tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes, doit nous être ſuſpect ; & par conſéquent, qu'un degré de certitude propre & intérieure eſt équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponſe, dis-je, eſt ſans force ; car l'importance de la Religion eſt la même à l'égard de tous les hommes, dans toutes les Sectes, & je ne ſçaurois penſer raiſonnablement que je ſois le ſeul qui ait à cœur l'intérêt de ſon ame & l'amour de la vérité.

Ce raiſonnement m'avoit tenu en garde contre toutes les Sectes particuliéres ſoit en France, pendant le ſéjour que j'y avois fait en ſortant d'Angleterre ; ſoit en Amérique, dans le raport que j'avois eu avec les Eſpagnols, & même avec mes Compatriotes. Je n'étois nullement diſpoſé à croire ſur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu, non plus, le tems ni les commoditez néceſſaires pour m'inſtruire par ma propre étude ; de ſorte que j'avois toujours remis à prendre un parti là-deſſus, lorſque j'en trouverois des occaſions & des moyens qui ne s'étoient point encore preſentez. Je dois ajoûter, que j'avois tiré aſſez de lumiéres de la Philoſophie, pour me compoſer une Religion dont ma raiſon étoit ſatisfaite. C'eſt ce que j'ai déja fait remarquer

quer dans le recit de mon Gouvernement d'Amérique, & dans le plan des cérémonies religieuſes que j'y traçai à mes Sauvages. Enfin, un reſpect infini pour la Puiſſance & la Majeſté du Souverain Etre ; un grand fond de reconnoiſſance pour ſes faveurs & de ſoumiſſion à ſes volontez ; beaucoup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'eſſence de ma Religion juſqu'au tems de mon arrivée à Saumur.

La propoſition du Miniſtre me cauſa donc d'abord quelque embarras. Je demeurai un moment en ſilence, avant que de lui répondre. Qu'ai je à faire, dis-je en moi-même, d'acquérir de nouvelles connoiſſances, qui ne me rendront ni plus ſage, ni plus tranquile ? J'adore ſincérement mon Créateur. Que manque-t-il à l'amour & au reſpect que je lui porte, & pourquoi m'embarraſſer dans des queſtions qui ne me regardent point ? Cependant une courte réflexion que je fis ſur l'impuiſſance de la Philoſophie, dont je m'étois plains avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit ſouhaiter d'entendre raiſonner le Miniſtre ſur ſa Religion. Je le trouvois homme d'eſprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me ſerviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voye qui m'étoit inconnuë. Je repris la parole, dans le tems qu'il commençoit à s'étonner de mon ſilence, & je lui fis connoître honnêtement, que je ſerois toujours diſpoſé à l'écouter avec plaiſir.

Je ne ſçai ſi ce fut zèle pour ma converſion, ou ſimple compaſſion pour ma triſteſſe, qui lui inſpira toute l'ardeur avec laquelle il parut ſe porter à mon inſtruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la premiére, il me fit un plan général de ſa Religion, pour me faire apercevoir d'un coup d'œil, me dit-il, l'enchaînement de toutes ſes parties. Je n'ai pas deſſein de répéter ici ſes diſcours, qui ne feroient pas ſans doute auſſi nouveaux pour mes Lecteurs, qu'ils le furent alors pour moi, mais je confeſſe que je trouvai de la ſatisfaction à l'entendre, & que ſon ſyſtême me parut aſſez raiſonnable pour me faire ſouhaiter qu'il pût l'apuyer dans la ſuite par des preuves ſolides. Il eut beaucoup de joye de me laiſſer dans cette diſpoſition, & il m'aſſura qu'elle augmenteroit à chaque viſite.

Je ne cachai point le ſoir à ma Belle-ſœur & à Madame Lallin, que j'étois content de mon entretien avec le Miniſtre, & que j'avois goûté ſes idées de Religion. Ma Belle-ſœur, qui ne pouvoit manquer d'être zèlée Proteſtante, ayant été élevée dans la Colonie de Ste-Héléne, marqua une ſatisfaction extrême de ce qu'elle aprenoit. Mme Lallin étoit attachée à la Religion Romaine: elle m'écouta avec plus de froideur. Mais ſi elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même pour ne pas marquer autrement que par ſon ſilence ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, elle s'occupoit pendant que j'entretenois ma Sœur, des moyens d'arrêter l'effet du zèle du Miniſtre. Elle avoit ignoré juſqu'alors que je fuſſe encore à prendre un parti ſur la Religion; & lorſqu'elle s'étoit accordée avec ma Belle-ſœur pour m'attirer les viſites du Miniſtre, elle n'avoit eu en vûë que de procurer un remède à ma triſteſſe. Mais s'apercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occaſion de prendre de l'eſtime pour la Religion Proteſtante, & craignant qu'il ne me prît envie de l'embraſſer, elle s'en fit un reproche, & elle réſolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très-criminelle. A peine attendit elle juſqu'au lendemain matin, pour me chercher des préſervatifs contre le poiſon qu'elle s'imaginoit que j'avois avalé. Elle alla chez les PP. de l'Oratoire; elle demanda à parler au Supérieur, qui s'apeloit le Pere *le Bane*; & lui ayant expoſé ſon embarras & ſes ſcrupules, elle lui demanda conſeil ſur ſa conduite. Ce Pere s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, ſentit lui-même enflâmer ſon zèle. Il ne crut point devoir encore deſeſpérer de m'amener à la Religion Romaine, lorſqu'il eut apris que je n'avois eu que deux entretiens avec le Miniſtre. Il en fit concevoir auſſi l'eſpérance à Madame Lallin, & il lui promit de me rendre viſite inceſſamment, ſous quelque prétexte qu'il ſçauroit faire naître.

En effet on me l'annonça, quelques heures avant le tems du dîner. Je le reçus honnêtement. Il avoit l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une maniére de ſe preſenter

ter qui m'enchanta Le prétexte qu'il emploïa pour juſtifier ſa viſite, fut aſſez froid & aſſez éloigné; mais n'ayant nul ſoupçon de ſon deſſein, je crus ſon premier compliment ſincére, & je lui témoignai que j'étois bien aiſe de devoir ſa connoiſſance aux raiſons qu'il m'aportoit. Jamais on ne s'inſinua avec plus d'adreſſe & de ſubtilité, que le Pere le Banc. En un moment il fit tourner notre entretien ſur le ſujet de la Religion; & ſans marquer la moindre affectation, ni s'informer à quel parti j'étois attaché, il me fit un tableau racourci des principaux dogmes de la Religion Catholique, en ſuivant à peu près la même méthode que le Miniſtre. Je fus ſi ſurpris de la reſſemblance que je trouvai entre les deux Doctrines, qu'étant encore mal inſtruit du fond des choſes, je crus le Pere de l'Oratoire Proteſtant. Je lui dis que j'avois entendu la veille, de M. C., la plûpart des principes qu'il venoit d'expoſer, & qu'étant fort ſatisfait de ces deux expoſitions qui me ſembloient s'accorder, je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu! s'écria le Pere le Bane, vous me faites le tort, Monſieur, de croire que je puiſſe jamais m'accorder avec M. C.! J'abandonnerois donc la vérité, pour prendre le parti de l'erreur? Que le juſte Ciel m'en préſerve! Il m'a donné pour cela trop de lumiéres & de droiture. Cette vive exclamation me frapa étrangement. Figurez vous, continua le Pere le Bane ſans me laiſſer le tems de répondre, qu'un Roi légitime, & juſtement reſpecté, porte des

Loix qui doivent faire le bonheur de ſes états ; qu'elles ſoient reçûës & pratiquées pendant long-tems par ſes Parlemens & par ſes Peuples, à l'avantage & au bonheur réel de toute la Nation. Il s'éléve néanmoins, après un certain tems, quelques perſonnes obſcures, de la foule du Peuple, qui, pouſſées par des reſſentimens particuliers, ou par l'amour de la nouveauté, entreprennent de ruïner la paix de l'état en renverſant ces Loix juſtes & ſalutaires. Mais voulans garder des meſures, parce qu'ils ont beſoin d'artifice pour ſe faire des compagnons de fureur & de malignité, ils n'entreprennent point de les renverſer toutes à la fois ; ils attaquent celles qui paroiſſent les plus génantes, dans l'eſpérance de ſe faire des partiſans de tous ceux qui ſont ennemis du joug & de la dépendance. Ils réüſſiſſent effectivement à s'en faire un aſſez grand nombre. Enfin, pour colorer mieux leur inſolence & leur révolte, ils affectent d'être extrêmement attachés à quelques-unes de ces Loix, & de les reſpecter autant que les ſujets qui y demeurent les plus fidéles. Croyez vous, reprit le Pere, après m'avoir regardé un moment, qu'on pût penſer que tout ce Peuple s'accorde ? Non, lui dis-je, aſſurément. Lequel des deux partis diviſez, reprit il encore, apelleriez-vous le bon parti, le parti des bons & des fidèles ſujets ? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté, répondis-je ; c'eſt celui qui s'en tient à toutes ces Loix que vous ſupoſez juſtes & utiles. Et comment croyez-vous, ajouta-t'il, qu'on en dût uſer à l'égard de l'autre? Mais, repartis-je, il me ſemble que la juſtice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fuſſent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'aplication, me dit alors le Pere le Bane. Le bon, l'ancien parti, eſt l'Egliſe Romaine. Toutes les Sectes particuliéres ſont venuës après elle: les Proteſtans ſont les derniers. Ce ſont autant de partis rebelles, qui ont attaqué diverſement nos Loix les plus ſaintes, & qui n'en ont conſervé quelques-unes, que pour détruire plus ſûrement les autres. Nous ne voulons point d'accord avec eux, même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les retranchons de notre corps, & nous les dévoüons à la Juſtice divine, qui les punira encore plus ſévérement au jour marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal inſtruit de ces matiéres, pour faire au Pere des objections bien embarraſſantes. Je me contentai de lui dire, que ſi ſa comparaiſon étoit juſte, les adverſaires de l'Egliſe Romaine devoient être accuſez de folie, autant que de malignité & de fureur. Auſſi ne trouve-t'on, me répondit-il, ni ſolidité, ni bon ſens dans leurs ouvrages.

Dans le fond, ſon diſcours, & l'air de confiance avec lequel il l'avoit prononcé, firent quelque impreſſion ſur moi. Cependant, comme je n'étois pas diſpoſé à croire ſans preuves, je lui fis connoître qu'il falloit quelque choſe de moins général pour me perſuader. Il ſe retira fort content de mes diſpoſitions, en m'aſſurant qu'il ne m'entretiendroit point deux fois ſans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque-tems ſeul après ſon départ, plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conſéquences que le P. le Bane m'avoit fait tirer de ſa comparaiſon, me paroiſſoient ſans replique. Si ſes ſupoſitions ſont vraïes, diſois-je, il eſt clair que l'Egliſe Romaine eſt la ſeule qui enſeigne la vérité. Il m'aſſure que toutes les autres Sectes ſont ſorties de ſon ſein, & n'ont rien de bon qu'elles n'ayent tiré d'elle. C'eſt l'amour de la nouveauté, ou quelque reſſentiment particulier, qui les a porté à cette ſéparation. En la quittant, elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop ſévére & de trop onéreux dans ſes dogmes, pour s'en former de moins génans, par le même eſprit qui leur a fait haïr ceux qu'elles ont rejettez. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caractéres d'une révolte injuſte & criminelle? Ces réfléxions ne me prévinrent point favorablement pour le Miniſtre, que je m'attendois de revoir l'après-midi.

Il vint en effet. Dès les premiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'appercevoir que je n'étois pas auſſi bien diſpoſé qu'il m'avoit cru la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai point à lui raporter preſque mot pour mot la comparaiſon du P. le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras; mais il ne tarda point à reprendre un viſage riant; & lorſque je lui demandai dans les mêmes termes que le P. le Bane, quelle le opinion il avoit de ces ſujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image, il fit à cette queſtion la même réponſe que j'y avois fait moi-même. J'avouë que je fus frapé à l'excès, de cette concluſion, à laquelle je ne m'attendois pas. Mais, Monſieur, lui dis-je avec beaucoup de vivacité, vous trahiſſez donc vos intérêts; ou du moins, vous avez eu deſſein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoiſſiez la fauſſeté?

Permettez, Monſieur, me répondit-il; que je prenne à mon tour le droit de me ſervir d'une comparaiſon. Je veux même employer une partie de la vôtre. Supoſez donc un Roi tel que vous l'avez repreſenté, & des Loix auſſi ſages & auſſi néceſſaires que vous convenez qu'il doit les avoir établies. Elles ſubſiſtent quelque-tems après ſa mort, & elles font le bonheur du Peuple qui les obſerve. Un uſurpateur s'éléve ſur le trône, par des voyes injuſtes. Il aperçoit que ſa conduite eſt condamnée par les Loix qu'il trouve en uſage; que fait-il? Il prétend d'abord les expliquer; mais c'eſt pour en pervertir le ſens & le tourner à ſes intérêts. Peu-à-peu, il y en ſubſtituë d'autres. Comme ſon unique vuë eſt de ſe ſoutenir dans ſon uſurpation, il laiſſe à part le bien public, pour former tous les jours de nouveaux établiſſemens qui flâtent ſon orgueil & ſon ambition. Avec quelque adreſſe qu'il ait déguiſé les anciennes Loix, il ſent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent ſur toute ſa conduite un jour qui lui fait honte: il prend le parti d'en interdire la lecture, pour en ôter tout-à-fait la connoiſſance.

Cependant, la face de l'état ſe trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le deſſus. Le goût du bien, & celui du vrai bonheur, s'éteignent par degrez. Tout tombe à la fin dans le deſordre & dans la confuſion. En vain ſe trouve t'il quelqu'un qui s'aperçoit du malheur de la Patrie, & qui oſe élever la voix pour ſe plaindre : l'uſurpateur employe le fer & le feu pour le forcer au ſilence.

Qui ne s'imagineroit que le mal eſt ſans reméde ? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de ſujets, infiniment ſenſibles aux miſéres publiques, entreprennent de deſſiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voye qu'ils prennent eſt courte & aiſée. Ils ne font que tirer les anciennes Loix de l'oubli, & les expoſer au public dans leur pureté primitive. En effet le ſentiment du bonheur paſſé ſe réveille auſſi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on eſt tombé, & l'on ne peut le voir ſans ſoupirer après l'heureuſe condition qu'on a perduë. L'uſurpateur s'allarme. Il tonne, il foudroye. Mais s'il réüſſit par la violence, autant que par l'artifice, à retenir une infinité d'eſclaves ſous le joug, il ne ſçauroit empêcher que ceux qui ont ſenti ſa tyrannie, ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux en ſuivans ces Loix ſages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que penſez vous à preſent, continuë le Miniſtre, de cette partie du Peuple qui a eu le courage de ſe ſouſtraire à la tyrannie ? Qu'ils ont ſatisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'aplication, reprit-il, n'eſt pas difficile à faire ; & il la fit auſſi-tôt dans le ſens de l'Egliſe Proteſtante.

J'avouë que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant, après un moment de réfléxion, je me determinai à lui faire cette réponſe. Il eſt clair, lui dis-je, que dans les ſupoſitions que vous venez de faire, la juſtice & la vérité ſont du côté de votre Egliſe. Mais vous conviendrez que la conſéquence opoſée ne ſuit pas moins clairement des principes de votre adverſaire. Si vous prouvez l'uſurpation prétenduë du Chef de l'Egliſe Romaine & ſes altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puiſſe balancer un moment à prendre parti pour vous ; mais je croirai devoir la même juſtice aux Chatholiques, s'ils me font voir que c'eſt vous, qu'il faut accuſer d'innovation. La difficulté eſt donc de répandre aſſez de lumiére dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos aſſertions. Or je ne me ſens ni la tranquilité, ni la liberté d'eſprit dont j'aurois beſoin pour vous entendre. Ma réponſe ne le rebuta point. Il m'aſſura que rien n'étant plus clair & plus déciſif que les preuves qu'il avoit à m'aporter, je ne pouvois, ſans marquer une indifférence criminelle pour le ſalut, lui réfuſer une attention ſi aiſée. Il n'eſt queſtion, me dit-il, à proprement parler, que de vous ſervir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez : je n'employerai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ſes inſtances, & nous réglâmes le tems que nous employerions enſemble à cette lecture.

Le P. le Bane ne manqua point de revenir le jour d'après. Je lui déclarai, que n'ayant encore ni préjugez ni motifs ſolides qui pûſſent me faire pancher de ſon côté, plus que de celui de ſon adverſaire, j'étois réſolu d'écouter d abord le Miniſtre, par cette ſeule raiſon, qu'il étoit le premier qui m'eût parlé de Religion. Ainſi mon Pere, ajoûtai je, je vous prie de me laiſſer la liberté de l'entendre, ſans me troubler par vos objections : elles diminuëroient l'atention dont j'ai beſoin pour ſentir la force de ſes preuves. Mais auſſi-tôt qu'il m'aura communiqué toutes ſes lumiéres, j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fut point ſatisfait de cette réſolution. Prenez y garde, me dit-il; le poiſon de l'erreur eſt ſubtil : vous ſerez ſéduit. Je lui témoignai que ce ſoupçon m'offenſoit, & qu'il me feroit plaiſir de modérer ſon zèle, dont il m'avoit déja donné quelques marques importunes. Il ſortit mécontent. Ce fut ſans doute à cette occaſion, qu'il trama le deſſein qui fut exécuté quatre jours après, & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs, ſi quelque choſe l'eût été de produire ce changement.

Je vis le Miniſtre réguliérement pendant quelques jours. Le quatriéme, à ſix heures du ſoir, on m'avertit qu'un Officier de l'Intendant

tendant de la Province demandoit avec empreſſement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduiſe. Il me preſente une *Lettre de Cachet*, qui contenoit une ordre du Roi de m'enlever avec ma famille pour me conduire à Angers. Moi? lui dis je avec étonnement Eh! quel intérêt le Roi prend-il à ce qui me regarde? Comment peut-il être informé ſeulement que je ſuis dans ſes Etats? En France, Monſieur, me répondit-il, le Roi n'ignore rien; & je vous avertis qu'on ne doit point balancer à lui obéïr. Il me déclara enſuite qu'il falloit me diſpoſer à partir le ſoir même, & qu'il avoit amené deux Caroſſes qui me ſerviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut point ſans murmurer, que je me préparai au départ. Je demandai s'il y avoit aparence qu'on me laiſſât bien-tôt la liberté de revenir. On me répondit que cela étoit incertain, & que le mieux étoit de prendre mes meſures comme ſi je ne comptois nullement ſur mon retour. J'entendis le ſens de ces avis. Je mis ordre à mes affaires, autant qu'un ſi court eſpace me le permettoit; & laiſſant Drink pour finir ce qui demandoit la preſence de quelqu'un de mes gens, je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames, nos Enfans, & tous nos Domeſtiques.

Ce myſtérieux voyage ne laiſſoit pas de me cauſer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai envain pour trouver une cauſe raiſonnable à laquelle je puſſe l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi, ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France, & la maniére dont j'avois vécu à Saumur, n'avoit rien qui dût me rendre ſuſpect. Cependant Madame Lallin, qui devoit connoître mieux que moi le génie & les uſages de ſa Patrie, s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur ſombre qui m'avoient fait obſerver. Soyez aſſuré, me dit-elle, que ne vous voyant lié avec perſonne, on vous a pris pour un Eſpion. On nous fit avancer fort vîte, de ſorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieuës de Saumur, nous y fumes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que pour finir cette ſcène à peu près comme elle avoit commencé, nous ſerions reſſerrez, en arrivant, dans quelque étroite priſon. On nous fit deſcendre néanmoins à la porte d'une fort belle maiſon. Quelques Laquais, qui ſe preſentérent avec des flambeaux, nous conduiſirent dans un apartement bien meublé. On nous y ſervit quelques rafraîchiſſemens, & comme notre triſteſſe ne nous permit pas de demeurer long-tems à table, on nous avertit en levant les couverts, que nous allions voir paroître *Monſeigneur*.

Quoique je ne compriſſe point qui l'on déſignoit par ce nom, je n'eus pas la curioſité de le demander. Dans l'inſtant nous vîmes une porte s'ouvrir. Des hommes vêtus de blanc, s'avancérent vers nous, une bougie à la main. Ils ſervoient à éclairer une troiſiéme perſonne, qui marchoit après eux d'un pas grave. Il étoit de haute taille, vêtu d'une robe de drap violet, qui couvroit juſqu'à ſes pieds, & dont la queuë traînoit fort loin par derriére.

Une Croix d'or, longue comme le doigt, pendoit de ſon col ſur ſa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir, dont le bas étoit quarré, quoique le ſommet fût triangulaire. Enfin, tout ſon ajuſtement fut fort nouveau & fort ſurprenant pour moi. Madame Lallin s'aprocha pour me dire à l'oreille, qu'elle ſe figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes, à ſon entrée. Il nous fit une ſalutation fort honnête, mais ſans rompre le ſilence: & ſe mettant à genoux, il nous invita d'un ſigne de main à faire la même choſe. Il fit une courte priére en Latin, après laquelle il ſe leva pour s'aſſéoir dans un fauteüil, en nous priant encore par un ſigne honnête de reprendre les places où nous avions été aſſis.

J'attendois avec impatience à quoi tout cela devoit aboutir. Il ouvrit enfin la bouche, & s'adreſſant à moi, il me dit qu'une entrepriſe auſſi importante que la ſienne, avoit dû commencer avec raiſon par la priére; qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon inſtruction & à celle de ma famille, il ſe portoit du fond du cœur à ſeconder les intentions de ce pieux Monarque: qu'il me félicitoit du deſſein que j'avois formé de m'apliquer ſérieuſement aux choſes de la Religion, & de penſer aux interêts de mon ame; mais que je devois me féliciter moi-même, de ce que le zèle de Sa Majeſté me ſauvoit du péril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur: qu'en me livrant au Miniſtre C..., le plus dangereux Hérétique du Royaume, je m'étois expoſé à une ſéduction preſque inévitable,

vitable, qu'on n'épargneroit rien pour me faire connoitre paiſiblement la vérité à Angers; qu'on y prendroit les mêmes ſoins pour l'inſtruction de mes Enfans; enfin, que je n'y recevrois que des marques d'attention & de charité qui me donneroient lieu de me loüer éternellement d'avoir choiſi la France pour mon ſéjour.

Cette explication étoit trop claire, pour me laiſſer quelque obſcurité. J'avois d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France ſollicitoit la ruïne des Proteſtans, & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des Proſélytes. Du caractére dont j'étois, la violence étoit une mauvaiſe voye pour me conduire à la vérité. Je ne tardai point un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge, Monſieur, lui dis-je, que vous êtes l'Evêque de cette Ville, & que j'ai l'honneur d'être dans votre maiſon. Je ne ſçai ſi votre deſſein eſt de m'y retenir; mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je ſuis né libre. Quoique j'aye choiſi la France pour mon ſejour pendant quelques années, je n'y ai point pris d'engagemens qui doivent me faire regarder comme un ſujet du Roi. Ainſi, j'atens de ſa juſtice qu'il m'y laiſſera vivre en liberté, auſſi longtems du moins que je ne commettrai rien qui puiſſe l'offenſer. S'il me refuſe cette faveur, je ſuis prêt à quitter ce Royaume pour retourner dans ma Patrie. Je fis cette réponſe d'un ton civil, mais ſi ferme, que le Prélat parut embarraſſé. Il continua néanmoins à me repreſenter honnêtement, qu'on n'avoit pas deſſein d'uſer de contrainte; que je ne trouverois que de la douceur & de la civilité dans ſes maniéres, & que j'en devois juger par la réception qu'on me faiſoit à mon arrivée, & par la peine qu'il avoit priſe lui même de paſſer toute la nuit à m'attendre; que le reſte de ſa conduite répondroit à ce prélude, qu'il ſçavoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette conſidération; qu'il alloit me faire conduire dans un apartement où je pouvois me regarder comme le maître abſolu; que j'avois beſoin ſans doute d'un peu de repos, après la fatigue de mon voyage; qu'on prendroit d'un autre côté le ſoin de mes Enfans; & que je pouvois compter entiérement ſur ſes bons offices, & ſur le zèle de toute ſa maiſon à me reſpecter & à m'obéïr.

Je conſentis à me retirer, pour prendre quelques heures de ſommeil. Il me quitta, en ſe promettant le lendemain, me dit il, beaucoup de ſatisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire ſervir par mes propres domeſtiques J'étois fort réſolu en me mettant au lit, de ne pas faire un long ſejour dans cette maiſon; car j'avois lieu de croire du moins, qu'on ne m'y retiendroit point malgré moi. Mon Valet de-chambre étant venu m'éveiller à l'heure que je lui avois marqué, je lui donnai ordre auſſi-tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes Enfans avoient paſſé la nuit. Il tarda peu à revenir, & ſon raport fut pour moi une ſource de trouble & d'embarras.

barras. Il me dit que s'étant fait montrer l'apartement où l'on avoit mis les Dames, il n'avoit oſé interrompre leur ſommeil, lorſqu'il s'étoit aperçu qu'elles étoient encore endormies ; qu'il avoit prié enſuite un Domeſtique de l'Evêque de le conduire auprès de mes Enfans, & qu'il avoit reçu pour toute réponſe, qu'ils n'étoient plus dans la maiſon. Je l'ai preſſé de m'aprendre où ils ſont, ajoûta mon Valet ; il m'a aſſuré qu'il l'ignore ; mais que quelque part qu'ils ſoient, ils ne ſçauroient être mal.

J'avouë que je ne pus entendre ce recit ſans émotion. Je me fis habiller promptement, & je fis demander auſſi-tôt un moment d'entretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon apartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient juſtes. Il eſt vrai, me dit-il, que ſuivant l'ordre du Roi, on a tranſporté vos Enfans dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux Fils ſont dans un Collége, & votre Niéce dans un Convent de Religieuſes. Mais vous êtes trop raiſonnable, pour vous plaindre ou pour vous allarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi ! répondis-je, on m'enléve mes Enfans ſans ma participation & ſans mon conſentement, & c'eſt par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence? Il voulut entrer dans une longue juſtification de la conduite de la Cour. Je l'interrompis avec chaleur, pour lui demander ſi je devois me regarder auſſi comme priſonnier dans ſa maiſon.

Non, me dit-il, on n'a nul droit ſur votre liberté. Ce n'eſt que par l'honnêteté & la raiſon que j'eſpére vous y retenir. Vous avez marqué le deſir d'être inſtruit de la Religion, & nous croyons vous rendre un ſervice pour lequel vous nous devez quelque reconnoiſſance. En vérité, Monſieur, repris-je, voilà une conduite ſi extraordinaire, qu'elle confond toutes mes idées. J'admire votre zèle; mais je n'admire pas moins la maniére dont il s'exerce. Si vous m'aviez du moins conſulté! Mais, non, ajoûtai-je, il n'y a rien que je déteſte tant que la violence. Rendez-moi, s'il vous plaît, mes Enfans; après quoi je vous déclare que je quitte non-ſeulement votre maiſon, mais même le Royaume, où je n'ai nulle raiſon qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave, pour me faire entendre qu'il ne dépendoit point de lui de me les rendre, & que la volonté du Roi étoit qu'ils fuſſent élevez dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement, que je réſolus de ſortir de la maiſon Epiſcopale à l'heure même. Adieu, Monſieur, dis-je à l'Evêque; je me retire, puiſque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle Religion mes Enfans ſoient élevez: leur choix dépendra d'eux lorſqu'ils auront atteint l'âge d'uſer de leur raiſon. Mais ce qui m'importe, c'eſt qu'eux & moi ne ſoyons point traitez en Eſclaves dans un Païs où l'on n'a ſur nous nulle autorité. Je le quittai malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une Hôtellerie, & j'envoyai avertir ma Belle-ſœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre. Mr l'Evêque fit quelque difficulté de les laiſſer ſortir, mais elles s'obſtinérent à le vouloir. Il me les fit amener par ſon Gentilhomme, qui me preſſa de ſa part de retourner du moins chez lui pour y dîner. J'étois trop occupé de la réſolution que j'avois à prendre dans une conjoncture ſi importante, pour me rendre à ſon invitation. Je tins conſeil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des uſages du Royaume, me fit écouter le ſentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je priſſe la poſte pour Verſailles, & que je m'adreſſaſſe à la perſonne même du Roi pour lui demander juſtice. Ce parti me ſembla effectivement le plus ſûr. Comme le bruit de mon avanture s'étoit déja répandu dans toute la Ville, il s'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curioſité de me voir. J'allois monter à cheval lorſqu'ils ſe preſentérent pour me ſaluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du deſſein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'aprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques ſemaines à Orléans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un ſentiment de tendreſſe & de reſpect, avoit eu le malheur de tomber dans la diſgrace du Roi Charles, après l'avoir ſervi fidèlement pendant pluſieurs années dans le premier emploi de la Cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour ſe retirer en France, & avant que de fixer ſon ſéjour dans quelque partie de ce Royaume, il ſe donnoit le plaiſir de le parcourir pour ſatisfaire ſa curioſité. L'éloge qu'on me fit de ſon eſprit & de ſa vertu, me fit naître l'envie de former quelque liaiſon avec lui; ſans compter que n'étant connu de perſonne à la Cour de France, j'eſpérai qu'il auroit la générosité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongeois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai ſans peine en deux jours. Quoique la triſte ſituation de mon ame ne me permit guéres de penſer au faſte & à l'éclat, j'en crus Madame Lallin, qui me conſeilla de paroître à la Cour avec quelque diſtinction. J'avois pris quatre Domeſtiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée.

J'étois deſcendu à la même Hôtellerie où le Comte de Clarendon étoit logé. Je lui fis demander auſſi tôt la liberté de le ſaluer. Il me reçut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre aſſez bien dans ſon eſprit, pour m'attirer d'abord de lui des offres de ſervice & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Mylord Axminſter. Je lui racontai une partie de ſon Hiſtoire & de la mienne. Ce recit acheva de me le concilier tout-à fait. Il parut s'interreſſer très-ſenſiblement à mes infortunes, & je puis regarder cette première converſation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a jamais ceſſé de m'honorer. Si nous ne parvînmes point dès le premier jour au dernier degré de la confiance, ce fut moins par un défaut d'eſtime & de mutuelle inclination, que par un juſte effet de prudence, qui ne permet pas de ſe livrer tout-d'un-coup ſans réſerve.

Il ne laiſſa point de me donner deux conſeils, qui marquoient déja combien ſa généroſité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un touchant l'affaire qui me conduiſoit à Verſailles. Avant que de me preſenter au Roi, il me conſeilla de m'adreſſer à Madame la Ducheſſe d'Orléans, qui étoit la Sœur du Roi Charles. Cette Princeſſe, me dit-il, eſt la bonté même. Elle vous aidera de tout ſon pouvoir; & vous n'avez pas beſoin auprès d'elle d'une autre recommandation que le nom Anglois. Il ajoûta qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle aſſez particuliérement, pour ſe flâter qu'elle ne recevroit pas mal une Lettre qu'il lui écriroit en ma faveur; mais qu'étant diſgracié du Roi tout récemment, il ne croyoit point que la bienſéance lui permit de prendre ſi-tôt cette liberté. La mémoire de votre Pere, me dit-il, eſt devenue l'exécration de tous les gens de bien. Il ne ſçauroit être avantageux pour vous, en France non plus qu'en Angleterre, de paſſer pour ſon Fils. Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le Gendre de Mylord Axminſter ſuffit pour vous attirer par-tout une juſte conſidération. Il m'aprit pour confirmer ſon diſcours, à quelles extrêmitez on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conſeils, & je lui promis de les ſuivre. Ainſi dans vingt-quatre heures que je paſſai à Orléans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des ſiécles entiers, un ami vertueux & fidèle. Il me dit en nous quittant, qu'après avoir voyagé quelques mois en France, ſon deſſein étoit de ſe retirer à Roüen pour y paſſer le reſte de ſa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ſes nouvelles.

Je repris la poſte; & lorſque je me trouvai ſeul, mon triſte cœur ſe ſoulagea par un profond ſoupir. O Dieu! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible qu'il y eut encore pour moi quelque retour de plaiſir & de tranquilité à eſpérer? Après avoir tout perdu par l'infidélité & par la mort, votre bonté me réſerveroit-elle une conſolation auſſi douce que celle de l'amitié? Je paſſai ainſi une partie du voyage à examiner ſi mon cœur étoit encore capable de quelque autre ſentiment que celui de la douleur, & je trouvai qu'il m'étoit également impoſſible de ceſſer d'être tendre, & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'attendoient. Je ne perdis point un moment pour me rendre à S. Cloud, où j'apris que Madame la Ducheſſe d'Orléans faiſoit ſa réſidence ordinaire. Cette bonne Princeſſe étoit d'un accès ſi facile, que je n'eus point de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui expoſai le ſujet de mon voyage, & le beſoin que j'avois de ſa protection. Elle me la promit ſans balancer. Le ſoir du même jour, elle devoit aller à Verſailles. Je lui demandai la permiſſion de la ſuivre, & ſes ordres ſur la conduite que je devois tenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'apartement que j'ai à la Cour, & nous prendrons enſemble les meſures qui conviendront aux circonſtances. Je me mis en chemin pour Verſailles, avec beaucoup d'eſpérance.

La Cour de France étoit alors ſi nombreuſe & ſi brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Verſailles. Le Roi venoit de faire avec les Eſpagnols une Paix extrêmement glorieuſe par le Traité d'Aix-la-Chapelle; & vivant en bonne intelligence avec ſes autres Voiſins, une tranquilité ſi générale avoit amené en France quantité d'Etrangers, qui venoient s'aſſurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La cérémonie du Baptême de M. le Dauphin, qui devoit bien-tôt ſe célébrer à S. Germain-en-Laye, & pour laquelle on faiſoit déja de magnifiques préparatifs, attiroit auſſi toute la Nobleſſe du Royaume, qui ne manque point dans ces occaſions de contribuer de tout ſon pouvoir à relever l'éclat de ſa Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magnificence dans les habits, que de faſtes dans les équipages; & à juger par les aparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut degré de gloire où l'ambition puiſſe s'élever. J'eus peine le lendemain de mon arrivée à percer la foule des Courtiſans qui inondoient tous les apartemens du Château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ſes Officiers, qui m'avoit vû la veille à S. Cloud. Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda preſque auſſi-tôt la liberté d'entrer dans ſon Cabinet. Les choſes, me dit-elle, tournent heureuſement pour vous. Le Roi qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrois ce matin ſa viſite. Recommencez à m'inſtruire de votre affaire, afin que je l'aye preſente lorſqu'il me fera l'honneur de venir. Je pris alors toute mon hiſtoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déja racontée. Comme il étoit impoſſible que je fiſſe ce recit ſans lui laiſſer connoître quelque choſe de mes triſtes dépoſitions, elle eut la curioſité d'aprendre la cauſe de mes peines. Je lui donnai cette ſatisfaction, en lui racontant une partie des avantures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidèlité de mon Epouſe. Son attention marquoit le plaiſir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorſque j'eus ceſſé de parler, je fus étrangement ſurpris de ſa réponſe. Je crois connoître votre Epouſe, me dit-elle. Oüi, ajouta t'elle après un moment de réfléxion, je ſuis fort trompée ſi je ne la connois.

Mon Epouſe ! Ah ! Madame, lui dis-je, il eſt impoſſible ; cette perfide créature n'aura jamais eu la hardieſſe de ſe preſenter devant vous. Elle n'eſt pas effrontée. Plut au Ciel qu'elle ne fût pas plus lâche & plus inconſtante ! Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur, pour oſer paroître à vos yeux avec le fardeau de ſes crimes. Vous avez raiſon de croire, interrompit la Princeſſe, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence ; mais je me perſuade plus que jamais que c'eſt elle-même que j'ai vuë. Il y a ſix ſemaines, continua-t'elle, qu'elle ſe fit annoncer à moi ſous le ſimple titre d'une Dame Angloiſe qui avoit beſoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pria de ne pas la preſſer de m'aprendre ſon nom. Mais après m'avoir dit avec beaucoup de larmes qu'elle venoit d'Amérique, & qu'elle avoit ſouffert mille infortunes qui méritoient toute ma compaſſion, elle me conjura de lui procurer un aſyle où elle pût paſſer le reſte de ſes jours. Je me ſentis tant d'inclination pour elle, que ſi elle eût voulu s'expliquer davantage ſur ſes affaires, je l'euſſe arrêtée infailliblement auprès de moi: mais elle s'obſtina à me les cacher, & à continuer ſeulement de me demander un aſyle. Je lui conſeillai de ſe retirer au Convent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbeſſe. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d'éclairciſſemens que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne ſoit votre Epouſe. N'êtes-vous pas curieux de la voir ?

La voir ? répondis-je avec un profond ſoupir. Hélas ! je dois la fuïr, au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laiſſe pas, Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnoiſſance infinie. Elle eſt, par votre bonté, dans un lieu où je n'ai point à craindre du moins qu'elle continuë de me deshonorer. L'infidèle ! voilà donc le fruit de ſon crime ! Elle deſtine le reſte de ſa vie, ſans doute, à pleurer ſon Amant ! Je vous plains, & elle auſſi, reprit la Princeſſe : car dans le fond, je ne ſçaurois vous exhorter à la revoir ; & je ſens néanmoins que la pitié m'interreſſe pour elle preſque autant que pour vous. Au moment qu'elle finiſſoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'appartement. Elle me dit de me retirer & d'attendre ſes ordres. Je me promenai quelque tems dans une antichambre, occupé de mes tourmens ordinaires, que cette converſation venoit de renouveler. Je ne pouvois douter, non plus que Madame, que ce ne fut mon Epouſe qui étoit à Chaillot. Quoique ce fut une douleur de moins pour moi, que de la ſçavoir dans un lieu qui me répondoit de ſa conduite, je me trouvai preſque auſſi ému que je l'avois été à la premiére nouvelle de ſon infidélité. Ce qui me tourmentoit le plus étoit de ne pouvoir diſtinguer comment j'étois diſpoſé pour elle, & ſi l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faiſois ſincérement l'examen ; car je ne cherchois point à me faire illuſion ; & j'étois aſſez fort pour me rendre ce témoignage, que quels que puſſent être mes ſentimens, il n'y en avoit point qui fuſſent capables de me faire ſouhaiter de la voir. Moi! diſois-je, je verrois une infâme qui m'a couvert de honte, une perfide qui a trahi tous ſes ſermens, une cruelle qui m'a percé le cœur? je verrois une lâche & une hypocrite, qui m'en a impoſé pendant pluſieurs années par les aparences de l'honneur & de la vertu, & qui rioit ſans doute intérieurement de ma tendreſſe & de ma crédulité? Ah! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi ſon ſouvenir me cauſe t'il tant d'émotion? D'où viennent ces larmes que je ſuis prêt à répandre, & ce deſeſpoir qui vit toujours & qui me ronge ſans ceſſe le cœur? N'ai-je pas voulu mourir, pour abreger des peines que je n'avois plus la force de ſuporter? A preſent même que je crois ma raiſon tout-à-fait revenuë, ne m'arracherois-je pas les cheveux, & ne pouſſerois je pas les cris les plus douloureux, ſi je ſuivois le tranſport qui poſſède encore tous mes ſens?

Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus & involontaires, & j'en revenois à gémir & à m'affliger, ſans faire de réflexion diſtincte ſur la cauſe de mes peines. Un Page de Madame me fit ſortir de cette rêverie, en m'aportant l'ordre de rentrer dans le Cabinet. La triſteſſe étoit peinte ſi viſiblement ſur mon viſage, que Madame en prit occaſion de le faire remarquer au Roi: Vous le voyez, Sire, lui dit-elle; il me fait compaſſion: je ne crois pas qu'on ait jamais vû d'exemple d'une vie ſi malheureuſe.

Ce grand Prince m'adreſſa quelques paroles, qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité & de bon naturel; & puis ſe tournant vers Madame: Pour ce qui regarde ſon hiſtoire d'Angers, continua t'il, je vous ai dèja dit que je n'en ai nulle connoiſſance. Je laiſſe toutes les affaires de Religion à mon Conſeil de Conſcience, & je ſuis perſuadé qu'il abuſe quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétens point que les Etrangers ſoient chagrinez dans mes Etats, & je me ferai rendre compte de cette injuſtice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame, qui n'ignoroit point que ces promeſſes générales s'oublient facilement, & qui vouloit en aſſurer l'exécution, répondit agréablement, que je diſpenſois volontiers la juſtice de S. M. de punir ceux qui m'avoient offenſé; mais que je mourois d'envie de revoir mes Enfans, & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le Roi comprit le ſens de ce badinage; il fit apeler un Exempt de ſes Gardes, qu'il envoya ſur le champ chez M. de Louvois, lui porter des ordres auſſi favorables que je pouvois les deſirer. Je ſortis avec l'Exempt: Nous nous reverrons, me dit Madame avec beaucoup de bonté: ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'Antichambre, juſqu'au départ du Roi. J'y entendis raiſonner diverſement ſur l'aſſiduité avec laquelle il rendoit ſes viſites à la Princeſſe, ſoit qu'elle fut à Verſailles ou à S. Cloud. Sans me mêler parmi les Courtiſans, dont je n'étois point connu, je recueillis, en me promenant ſeul au milieu d'eux, le ſens d'une grande partie de leurs diſcours. Les uns croyoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eût que de la politique dans leurs entrevuës, & prédiſoient déja fort juſte le Traité qui fut conclu peu après entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis perſonne qui parût avoir le moindre ſoupçon de la véritable cauſe des viſites du Roi, telle qu'on la vit bien-tôt éclater. Je parle de ſon inclination ſecrette pour une des Filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas neanmoins une ſeule fois dans l'apartement, ſans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiſelle. Je la vis avec quelques-unes de ſes compagnes; & quoiqu'elle n'eut rien d'extraordinaire, & que j'ignoraſſe alors avec tout le monde la paſſion du Roi, je crus remarquer à quelques regards que ce grand Monarque jetta ſur elle en ſortant du cabinet de Madame, qu'il ne la voyoit point avec indifférence. Il falloit que le langage de ſes yeux s'exprimât beaucoup, pour me faire faire cette attention, à moi qui ne l'avoit jamais vû que ce jour là.

Madame m'ayant fait apeler auſſi tôt qu'elle fut libre, je retournai dans le cabinet. Vous devez être content, me dit-elle, de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés, vos affaires ne tarderont point à ſe terminer. Mais je ſuis curieuſe de ſçavoir comment vous en uſerez à l'égard de votre Epouſe. Je lui répondis, que je ne croyois point qu'il y eut deux partis à prendre pour moi, &

que mon deſſein étoit de la laiſſer dans la retraite qu'elle avoit choiſie ſous la protection de S. A. R. Pourquoi, reprit cette Princeſſe? Elle eſt aimable, vous êtes jeune; on ne ſe paſſe pas aiſément d'une femme à votre âge: je vous conſeillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne t'on rien à une perſonne qu'on a aimée paſſionnément, ſur-tout lorſqu'elle marque un repentir qui paroît ſincére: Je comprens d'ailleurs par le recit que vous m'avez fait, que ſa mauvaiſe conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez point craindre que je manque au ſecret. Ainſi, votre honneur ne court aucun riſque, & vous pouvez recommencer à vivre avec elle auſſi tranquilement que jamais.

Ce diſcours, dans lequel il entroit plus de bonté que de juſtice & de raiſon, ne laiſſa pas de faire une forte impreſſion ſur moi. Je demeurai quelque tems à réfléchir, incertain de la maniére dont j'y devois répondre. La Princeſſe me preſſa de parler. Je confeſſe, Madame, lui dis je enfin, que votre propoſition m'éclaircit un doute, dont je ne croyois pas qu'il me fût poſſible de ſortir aiſément. Je ne pouvois démêler s'il me reſtoit encore de la tendreſſe pour mon Infidèle, & je ne ſens que trop à ce moment, par l'avidité avec laquelle mon cœur ſe prête à votre conſeil, que je me flâterois en vain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en ſuis pas plus diſpoſé à oublier le crime de mon Epouſe. Quand je me ſuis livré au penchant que j'avois pour elle, je ne me ſuis pas plus propoſé de ſatisfaire

faire mon cœur que ma raiſon ; je voulois me rendre heureux des deux maniéres, dont je me croyois capable de l'être, par l'Amour & par la Sageſſe. Je me ſuis long tems aveuglé juſqu'à me perſuader que j'y avois réüſſi, ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelques circonſtances de fortune, que j'avois lieu d'eſpérer qui n'y manqueroient pas toujours. Cependant, j'étois trahi par une perfide qui ne m'a ſans doute jamais aimé ſincérement, puiſqu'elle a été capable de m'abandonner, & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par ſes deux fondemens. Mon diſcours, continuai-je, vous paroît peut-être obſcur ; il faut, Madame, que j'aye l'honneur de vous expliquer le fond de mes ſentimens pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une relation exacte de la maniére dont j'avois été élevé, & des principes par leſquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon mon, ni ma naiſſance ; je me contentai de lui aprendre en même-tems le conſeil que m'avoit donné Mylord Clarendon, & la réſolution où j'étois de le ſuivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin, après m'être montré à elle à découvert, tel que j'étois avant l'infidélité de mon Epouſe, & les malheurs qui l'avoient ſuivie, je me repreſentai avec la même ouverture, tel que j'étois devenu à Sainte-Héléne, à la Corongne & à Saumur. Voilà, Madame, ajoutai je, l'abîme où m'a jetté mon Epouſe.

Non ſeulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle par l'amour; mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois ſi bien établi du côté de la ſageſſe. Soit vérité, ſoit illuſion, j'avois regardé juſqu'alors ma Philoſophie comme une ſource de lumiére & de force; je l'ai trouvée impuiſſante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Supoſez qu'elle ne fut qu'un fantôme, elle ſuffiſoit du moins pour me rendre tranquile, & elle m'avoit conſolé de mille maux qui ne paſſoient point ſon pouvoir. Mais elle eſt trop foible pour me faire ſuporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainſi, mon cœur & mon eſprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ſes joyes & ſes plaiſirs; l'autre toute ſa force & tout ſon apui. J'en ai reſſenti le dernier deſeſpoir, j'ai voulu mourir; & vous me conſeillez, Madame, de revoir celle qui m'a rendu ſi malheureux, & de me réconcilier même avec elle?

La Princeſſe me regardoit avec étonnement pendant ce diſcours. Je crus en pénétrer la cauſe. Je ſuis trompé, Madame, repris-je auſſi tôt, ſi vous ne trouvez quelque choſe de ſingulier dans mes ſentimens & dans le tour de mes expreſſions, & ſi ce n'eſt pas-là ce qui cauſe la ſurpriſe que je crois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler ſincérement, me répondit-elle, vous me paroiſſez un homme fort extraordinaire, & je vous avouë que ce que je viens d'entendre eſt tout à fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'eſtime pour vous, de voir que vous vous conduiſez par d'autres principes que tous les autres hommes. Plus j'avance en âge & en expérience du monde, plus je reconnois qu'ils ne ſont tous que des méchans & des trompeurs. Je veux me familiariſer avec votre Morale, & je vous aſſure que je ſerai bien aiſe de voir quelquefois auprès de moi une eſpéce de monſtre comme vous. Au reſte, ajouta t'elle, il me ſemble que vous ne raiſonnez pas juſte. De ce que votre Epouſe vous a fait perdre les douceurs de l'Amour, & qu'elle vous a rendu la Philoſophie inutile, vous en concluez que vous ne devez point la revoir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vîte les plaiſirs de l'Amour & de la Philoſophie. Ah! Madame, repartis-je, que me dites-vous? Quels plaiſirs ai-je à attendre de l'Amour, après la maniére cruelle dont il m'a traité? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon Epouſe, étoit ce que je puis y trouver encore, c'eſt-à-dire, les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agrémens dans la taille & le viſage. J'étois ravi ſans doute d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître; mais comptez qu'ils ne m'euſſent point fait paſſer les bornes de l'admiration, ſi je n'euſſe cru remarquer avec eux quelque choſe de bien plus propre à inſpirer l'amour. La droiture & la bonté d'ame, la modeſtie, la douceur, enfin cent qualitez que je m'imaginois avoir apperçuës dans ſon ame.

ame n'y ſont plus, ou n'y ont peut-être jamais été. Mettons l'honneur à part : que ferois-je à preſent auprès d'elle ? J'y gémirois de ſon inconſtance & de ſa lâcheté. Tous mes regards ſeroient des plaintes ou des reproches. Mon ſilence même ſeroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence juſqu'au point de reprendre un viſage tranquile, en ſeroit-elle moins coupable, & moi plus heureux ? Mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, interrompit la Princeſſe. L'amour ferme toutes les playes, & ſçait faire tout oublier. Il eſt vrai, repris-je, je ſens que je l'aime encore ; mais je ne ſens pas moins que c'eſt une foibleſſe. Vous ne la ſurmonterez pas, me dit-elle en riant, puiſqu'il eſt preſque impoſſible que vous n'y ſuccombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes inſtances pour prétexte : vous ſauveriez par-là l'honneur & la Philoſophie.

Cette converſation qui dura beaucoup plus long tems, eut des ſuites extrêmement avantageuſes pour moi. Elle inſpira à la Princeſſe tant de bonté pour ma famille, & d'affection pour mes intérêts, qu'elle tint lieu de Mere à mes Enfans pendant le reſte de ſa vie, & à moi de Protectrice dans une Cour où je n'étois connu de perſonne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de loüer une maiſon dans le voiſinage de S. Cloud, pour y être à portée de la voir ſouvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode, avant que de retourner en Anjou, & je laiſſai une partie de mes gens pour prendre ſoin de la meubler pendant mon voyage. Ayant repris le chemin d'Angers, je paſſai par Orléans; mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & de ma Belle-ſœur. Les ordres du Roi étoient non ſeulement arrivez, mais déja mis en exécution. Je trouvai mes Enfans & la petite Bridge avec les deux Demes, qui ſe loüérent beaucoup d'ailleurs des civilitez qu'elles avoient reçuës de l'Evêque. J'en marquai ma reconnoiſſance au Prélat. Je ne ſçai par quelle voye il étoit déja informé de la puiſſante protection que j'avois trouvée à la Cour; mais, avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans ſa maiſon, je remarquai dans ſes maniéres & dans ſes offres de ſervices quelque choſe de plus civil encore que j'attribuai aux lumiéres qu'il avoit reçuës de Verſailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire ſentir agréablement que le Roi n'aprouvoit pas toûjours qu'on fît ſervir ſon nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire; & pour ſe juſtifier, il me raporta l'origine de mon avanture. Le P. le Bane, me dit il, Supérieur de l'Oratoire, écrivit à M. l'Intendant, qu'il connoiſſoit à Saumur un Etranger nouvellemement établi, qui paroiſſoit diſpoſé à s'éclaircir ſur les matiéres de Religion; mais qui étoit tombé malheureuſement entre les mains du Miniſtre C. & qui, ſuivant les aparences, avaleroit le poiſon de l'héréſie avec toute ſa famille. M. l'Intendant m'envoya auſſi-tôt cette Lettre. Je vous avouë, continua l'Evêque, que je lui conſeillai par le ſeul zèle de votre Salut, de vous faire amener dans cette Ville; & qu'ayant apris que vous étiez une perſonne de diſtinction, j'offris de vous recevoir dans ma propre maiſon & de m'employer moi-même à vous inſtruire. Peut-être l'Intendant s'y eſt-il pris un peu trop bruſquement; mais c'eſt l'uſage de ces Meſſieurs-là, de ſe faire obéïr avec une autorité preſqu'abſoluë dans les Provinces. Ils ont des Lettres de Cachet de réſerve, qu'ils rempliſſent à leur gré ſuivant les occaſions; de ſorte que tout ce qu'ils entreprennent, paroît toûjours ſe faire ſous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette juſtification, qui faiſoit retomber ſur l'Intendant toute l'injuſtice de la conduite qu'on avoit tenuë à mon égard.

Je ne ſongeai qu'à me rendre promptement à S. Cloud avec ma famille & tout ce qui m'apartenoit. Dois je le dire? malgré le mépris dont je me croyois juſtement animé pour mon Epouſe, je ſentois quelque douceur à penſer que j'allois me trouver près d'elle, car Chaillot n'eſt guéres qu'à une lieuë de St. Cloud; & c'étoit en vain que pour rejetter cette idée, je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foibleſſe: j'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient ſi viſibles, que mes deux Compagnes marquoient tous les jours leur étonnement, de voir que le tems eût ſi peu de pouvoir ſur ma triſteſſe. Nous arrivâmes à ma maiſon, que nous trouvâmes entiérement préparée. Les Dames en furent très-ſatisfaites. Il y avoit un Jardin ſpacieux,

cieux, un bois, & toutes les commoditez qui peuvent former une ſolitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit point que je lui demandaſſe la liberté de lui preſenter mes Enfans. Vous me les aménerez ce ſoir, me dit-elle; je veux qu'ils ſçachent promptement le chemin de ma maiſon. Après l'avoir remercié vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma Belle-ſœur, qui pouvoit paſſer pour une Angloiſe, puiſque ſon Epoux l'étoit, & qu'elle ſçavoit parfaitement la Langue du Païs. Cette excellente Princeſſe m'ordonna de la lui amener auſſi. J'aurois apréhendé de cauſer quelque peine à Madame Lallin, ſi j'euſſe troublé la ſolitude où elle m'avoit témoigné pluſieurs fois qu'elle vouloit paſſer toute ſa vie. Ses avantures ſembloient demander effectivement qu'elle vécut dans la retraite; & j'avois loüé moi-même ſa ſageſſe, qui lui faiſoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raiſon qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En ſortant du Château, j'aperçus un caroſſe qui entroit dans les Cours, avec les marques d'un équipage de diſtinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mylord Terwil. Quoique je ne connuſſe point perſonnellement ce Seigneur, je ne pouvoir avoir oublié que c'étoit un ancien Ami de Mylord Axminſter, & celui qu'il avoit fait le dépoſitaire d'une partie de ſes biens. Mon premier mouvement me portoit à le ſaluer; mais une réfléxion amére que je fis ſur mon ſort, &

ſur celui de la malheureuſe Fille de ſon Ami, m'obligea de me retirer ſans me faire connoître. Il me vint même à l'eſprit, qu'il n'étoit point à propos qu'il fût ſi-tôt inſtruit de mes affaires ; & la crainte qu'il n'en échapât quelque choſe à Madame dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer auſſi-tôt dans ſon apartement, pour la ſuplier de lui laiſſer ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon trouble, que j'étois tout-à fait hors de moi même en retournant à ma maiſon. Ciel ! quel oprobre diſois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminſter, comment me preſenter à ſes Amis, ſans leur parle de ſa Fille, & ſans leur révéler par conſéquent ſa honte, celle de ſon Pere,& la mienne ? Quelle eſpérance de leur cacher ce qu'ils liroient ſur mon viſage & dans mes yeux, quand je pourrois réüſſir à le déguiſer par mes diſcours?Hélas ! Mylord Terwil fut témoin autrefois du malheur de la Mere : il faut donc qu'il aprenne à preſent l'infamie de la Fille ! Il l'aprendra, lui, tous ſes Amis, & toute l'Angleterre ! ainſi le ſort implacable perſécutera l'infortuné Vicomte juſqu'après le trépas. Il n'eut point un moment de bonheur & de repos pendant ſa vie,& il ſera deshonoré à preſent dans le tombeau. En effet je ne voyois point de quelle maniére je pouvois éviter de découvrir l'avanture de mon Epouſe à Mylord Terwil, ſi je me faiſois connoître à lui pour le Gendre du Vicomte d'Axminſter; & je ne pouvois me diſpenſer néanmoins de lui donner cette connoiſſance pour l'intérêt de mes Enfans , auſquels je ne pouvois faire perdre ſans injuſtice le bien qui devoit leur revenir de leur Grand pere. Pour confeſſer la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'eſpérance que ma malheureuſe affaire pourroit s'y enſévelir tout-à fait avant que je priſſe le chemin de l'Angleterre. C'étoit auſſi la même raiſon qui m'avoit fait congédier mes Matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la diſcrétion ne m'étoit point aſſurée ; ne voulant être ſuivi de perſonne qui pût découvrir, lorſque je retournerois à Londres, ce que j'avois deſſein d'y cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait réfléxion que Mylord Terwil devant être avancé en âge, j'expoſois mes Enfans au riſque de perdre leur héritage, ſi je différois trop long-tems à les lui faire connoître. Je n'avois pas penſé non plus que j'aurois peut-être quelque embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naiſſance, & par la derniére diſpoſition du Vicomte. Il eſt vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Penſacola, m'avoit reconnu par un billet de ſa main pour ſon Gendre & pour ſon Héritier : mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit point revêtu des formes légales, pouvoit être éludé ; & quoique je n euſſe aucune raiſon de me défier de la bonne foi de Mylord Terwil, je ne doutois point qu'il ne deſirât quelque autre preuve qu'un ſimple Ecrit, & la parole d'un inconnu. La preſence de mon Epouſe ſuffiſoit pour lever tout d'un coup les difficultez ;

difficultez ; par quel prétexte pouvois je déguiſer la véritable cauſe de ſon abſence ?

Ces réfléxions ne ſervans qu'à redoubler ma triſteſſe & mon embarras je réſolus de les communiquer le ſoir à Madame, & d'intereſſer ainſi ſa bonté à prendre quelque connoiſſance de mes affaires domeſtiques. Je retournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée. J'eus l'honneur de lui preſenter ma Belle-ſœur & nos Enfans. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de la Cour de France. Ma Niéce étoit extrêmement aimable. Elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princeſſe lui fit mille carreſſes, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorſqu'elle auroit atteint ſa quinziéme année. L'entretien ayant été général pendant quelque tems, je le fis tomber ſur la rencontre que j'avois faite de Mylord Terwil en ſortant du Château avant midi. Enſuite je racontai naturellement à Madame, l'embarras que ſa vuë m'avoit cauſé, & celui que j'apréhendois encore dans l'éclairciſſement que je ſerois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes Enfans. Elle n'eut pas beſoin de m'entendre tout-à-fait, pour concevoir ce qui faiſoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empreſſement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laiſſer ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque choſe à démêler avec lui. Mais je le connois honnête homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminſter a euë dans ſon amitié. Il eſt en France pour fort peu de tems. Il y eſt pour mes affaires. Quoique je n'aye point d'autorité ſur lui, je vous répons qu'il ſe hâtera, à ma priére, de vous reſtituer tout ce qui apartient à vos Enfans. Il n'eſt pas beſoin même que vous le voyiez pour cela. Je ſuis ſûre qu'il le fera ſur ma ſeule parole. N'eſt-ce pas-là, ajouta-t'elle, ce que vous ſouhaitez, & ce que vous n'oſez peut-être me demander? Je répondis que c'étoit beaucoup plus que je ne deſirois, & que je n'euſſe dû eſpérer de toute autre Princeſſe qui eût été auſſi grande qu'elle, ſans être auſſi bonne; mais qu'il y auroit peut-être quelque choſe d'étrange à preſſer Mylord Terwil de rendre ce qu'il avoit entre les mains, ſans ſçavoir à qui : que je ne me ferois pas une peine de le voir; que je me croyois même obligé de lui marquer mon eſtime & ma reconnoiſſance : que toutes mes difficultez conſiſtoient donc à lui cacher la mauvaiſe conduite de mon Epouſe, ce qui me paroiſſoit impoſſible, s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit point avec moi après avoir apris ſon retour en Europe. J'entens, me dit-elle. La difficulté n'eſt pas ſi grande, qu'elle ne puiſſe être ſurmontée. Votre Epouſe a pris ſagement le parti de la retraite, & il y a peu d'aparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empéche de dire à Mylord Terwil que vous l'avez perduë par la mort? Ne craignez pas qu'elle ſe croye jamais interreſſée à démentir ce bruit quand il parviendroit juſqu'à elle. Ce conſeil me parut ſage. Je ſuis perſuadé, répondis je que c'eſt la ſeule voye que j'aye à prendre ; & je ne doute nullement, Madame, que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwil, ne faſſe le même effet que celui de mon Epouſe. Mais fut-il jamais rien de ſi déplorable que mon ſort ! Pardonnez, Madame, ajoûtai-je avec un profond ſoupir, pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui dévroit faire ma gloire, & qui ne ſera plus deſormais que mon infamie. O Dieu ! je n'oſe donc dire que j'aye encore une Epouſe ! Elle eſt morte pour moi, plus encore que pour le reſte du monde qui va la croire dans le tombeau !

Le ſentiment de cœur qui accompagna ces paroles, fut ſi vif & ſi amer, que je ſentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte, & je les eſſuyai promptement. Madame en fut touchée, car les expreſſions naturelles d'une violente douleur ne s'entendent guéres ſans émotion: je vis même quelques larmes s'avancer au bord de ſes paupiéres. Cependant, elle prit un viſage riant, pour me reprocher ma foibleſſe, & railler ma Philoſophie. Je lui répondis : Ah ! Madame, votre bonté me manque, où vous voyez bien qu'elle m'eſt le plus néceſſaire. Je vous abandonne la Philoſophie : c'eſt une Maſtreſſe ingrate, que j'ai ſervie inutilement, & qui me trahit au beſoin. Mais s'il y a quelque choſe qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me conſoler, je ſens que c'eſt votre compaſſion ; & je vous conjure de ne pas m'en refuſer les marques. Laiſſez-moi faire, reprit elle; je vous deſtine un reméde qui ſervira plus que vous n'eſpérez à votre guériſon. J'aurai ſoin de l'envoyer chez vous. Nous la quittâmes, après qu'elle eut ordonné à ma Belle-ſœur de venir ſouvent la voir avec ſa Fille & mes*Enfans.

En prenant une maiſon proche de S. Cloud, j'avois eu ſoin, comme j'ai dit, de la choiſir ſolitaire, & propre au deſſein que j'avois toujours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais, & aſſez grand pour porter le nom de Parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment, compoſé ſeulement de deux Chambres & d'un Cabinet, qui ne ſervoient que pour ſe délaſſer quand on étoit fatigué de la promenade. Je choiſis ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je le fis meubler proprement; & quoique je n'euſſe plus de fond à faire ſur le ſecours que je pouvois tirer de l'Etude, j'y amaſſai aſſez de Livres pour me compoſer une petite Bibliothéque. Ce fut-là que je me propoſai de paſſer la plus grande partie de mon tems, c'eſt-à-dire tout celui que je n'emploïerois pas auprès de Madame Je m'accoutumai à n'en ſortir qu'aux heures du repas; encore m'arrivoit-il ſouvent de m'y faire aporter ma nourriture, & de la prendre ſeul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur; réfléchir preſque inceſſamment ſur les triſtes avantures de ma vie; demander au Ciel la paix du cœur, que je ne pouvois plus attendre du ſecours des hommes; prendre

dre quelquefois un Livre & le feüilleter, mais avec mille diſtractions cruelles, qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures ; m'aſſoupir, à force de trouble & d'agitations ; & me jetter ſur un lit, où je trouvois moins de repos dans le ſommeil, qu'une nouvelle ſource d'inquiétude & de douleur, par les ſonges funeſtes & effrayans dont mon imagination étoit auſſi tôt aſſiégée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Egliſe demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces momens de peſanteur, où ma triſteſſe ſembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un I... Je ne connoiſſois cet Ordre que de nom. Prévenu, comme je l'étois déja, contre les Eccléſiaſtiques de France, depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur, je ne me déterminai à recevoir cette viſite que par le reſpect que je crus devoir au nom de Madame. Il me vint même à l'eſprit que ce Pere m'aportoit peut être ce que cette Princeſſe m'avoit promis ſous le nom de reméde, & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Miniſtre de Saumur & du Pere le Bane, c'eſt-à dire, propre à me cauſer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre où j'étois au milieu de mes Livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ſes maniéres toute la politeſſe du P. le Bane, avec quelque choſe de plus naturel & de moins affecté. De pluſieurs commiſſions, me dit-il, dont il étoit chargé par Madame, il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante, quoiqu'elle ne laiſſât point de l'être auſſi infiniment; mais il en parloit de cette maniére, ajoûta-t il, parce qu'il ſçavoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer, n'étoient pas ceux pour leſquels j'avois le plus d'eſtime. Il me preſenta enſuite un Ecrit, qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois: j'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Mylord Terwill, par lequel il reconnoiſſoit que Mylord Axminſter avoit laiſſé entre ſes mains, en quittant l'Angleterre, certains Biens dont il faiſoit le dénombrement, & qu'il confeſſoit que lui & les ſiens étoient obligez de remettre aux Héritiers de ce Seigneur auſſi-tôt qu'ils ſe preſenteroient pour les recevoir. Il ajoûtoit, que ne connoiſſant point les Héritiers du Vicomte, il s'étoit cru engagé par l'honneur & la conſcience à faire cette déclaration, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient naître après ſa mort; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans, pour être employée comme il ſembloit bon à cette Princeſſe, dont il connoiſſoit également la bonté & la juſtice.

J'admirai particuliérement dans cette grande Princeſſe, la première de ces deux vertus, qui lui avoit fait prendre, avec tant de ſoin & d'adreſſe, la voye la plus conforme aux deſirs que j'avois pris la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit tel, qu'il falloit, non-ſeulement pour aſſurer à mes Enfans leur Héritage, mais pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois apréhendées. Il n'étoit plus même néceſſaire d'employer l'artifice, pour tromper Mylord Terwill par la fauſſe ſupoſition de la mort de mon Epouſe. Nous pouvions, elle & moi, nous diſpenſer de paroître, lorſque Madame prenoit ainſi ſur elle-même le témoignage de nos droits, & en quelque ſorte toute la conduite de cette affaire. Pour la ſatisfaction que j'avois ſouhaité, de voir Mylord Terwill, rien ne m'obligeoit à me la procurer ſi-tôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aiſément l'occaſion. La faveur que je recevois de Madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, ſoit que j'en conſideraſſe les circonſtances, ou les fruits.

Je priai le Pere s'il retournoit à S. Cloud, d'y témoigner d'avance une partie de ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance. J'étois réſolu de ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquiter de ce devoir. Mais lorſque je lui marquai ce deſſein, il m'arrêta au moment que je me diſpoſois à me lever: Ma plus importante commiſſion n'eſt pas remplie, me dit-il: il faut, Monſieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, ſi nous le pouvons, à votre repos; & je ſuis trompé par le recit de Madame, ajoûta-t-il, ſi ce n'eſt pas ce que vous avez le plus à cœur. J'apréhendai beaucoup, en l'entendant parler de cette matiére, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le ſujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai ſans répondre. Mais la ſuite de ſon diſcours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement où j'étois réduit par la fortune & par l'amour. Je ſçai, reprit-il, que vous avez eſſuyé des malheurs ſans nombre & ſans exemple; que vous y cherchez depuis long tems du remède; que vous n'en avez trouvé ni dans la Philoſophie, ni dans la conſolation du Miniſtre de Saumur, du Pere de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monſieur, à qui vous adreſſiez-vous? A la Philoſophie? Une vieille décrépite, qui dans ſes jeunes ans même, n'eut jamais rien d'aimable que ſon nom; qui fut peut être capable de faire alors des Foux; mais qui ne le fut jamais de faire des Heureux; & qui n'eſt bonne aujourd'hui qu'à amuſer les Enfans dans la pouſſiére des Ecoles. A qui vous adreſſiez-vous? A un Proteſtant, & à deux Janſéniſtes! Bon Dieu! dans quelles mains vous étiez-vous livré; & comment pouviez-vous eſpérer du remède, où vous deviez craindre les plus grands de tous vos maux? Beniſſez Dieu, ajouta-t-il d'un air de triomphe, beniſſez le de vous avoir fait éviter le poiſon de ces Charlatans, & de vous avoir conſervé pour recevoir les ſecours qu'il va vous offrir par mes mains. Il ſe leva en finiſſant ces paroles; & jettant les yeux ſur mes Livres, où il n'aperçut que des Philoſophes, anciens & modernes: Que vois-je? continua-t-il du même ton; des Foux? des Frenétiques? des Furieux? O! Monſieur, Monſieur, comment n'êtes-vous pas déſabuſé des ſophiſmes & des illuſions de ces Imposteurs ? Comment retournez vous à une ſource, dont vous avez ſenti la vanité & la corruption ? Vous les mettrez au feu, ſi vous m'en croyez ; & lorſque vous commencerez à vouloir écouter mes conſeils, vous me laiſſerez le ſoin de vous compoſer une Bibliothéque.

Je réüſſirois mal à repreſenter le feu, la facilité, l'air de politeſſe & d'enjouëment, avec lequel ce diſcours fut prononcé. Quoique je fuſſe d'abord un peu ſurpris de ſes maniéres, je lui confeſſai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philoſophie, & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma conſolation. J'ajoutai, que les fauſſes démarches qu'on m'avoit fait faire, avoient produit un effet qui la rendoit encore plus difficile ; c'étoit de me diſpoſer fort mal pour toutes les nouvelles voyes qu'on pouvoit me propoſer. J'ai perdu l'eſpérance, lui dis je, depuis que j'ai reconnu l'impuiſſance de la Philoſophie, & que je n'ai pas trouvé plus de ſecours dans la Religion. Il me répondit, que je l'avois perdu trop-tôt, & qu'il ne tarderoit guéres à la faire renaître : qu'il voyoit avec plaiſir, que je n'étois pas diſpoſé à me laiſſer conduire en aveugle ; qu'il aimoit qu'on fît uſage de ſa raiſon, que n'ayant rien que de raiſonnable & de ſolide à me propoſer, il ne craignoit point de me faire entrevoir quelle ſorte de remède il avoit à m'offrir ; & qu'il étoit aſſuré que je les goûterois à la premiére vûë. Permettez, me dit-il, que je vous les explique en deux mots. Nous commencerons par rejetter entiérement la Philoſophie, à moins qu'il ne vous plaiſe encore de donner le même nom au nouveau Syſtême que je vais vous propoſer. Pour la Religion, elle nous ſera d'un grand uſage; mais ce ne ſera point pour vous engager dans des queſtions obſcures & épineuſes, comme il vous eſt peut-être arrivé à Angers & à Saumur: c'eſt en prenant d'elle ce qu'elle a tout à la fois de plus conſolant & de plus néceſſaire.

Il faut d'abord établir, continua-t-il, que dans la triſte ſituation où vous êtes, il y a deux choſes à exécuter pour votre guériſon: l'une eſt de vous faire perdre le ſentiment de vos peines: l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaiſir. Quoique ces deux objets paroiſſent d'abord ſe reſſembler, vous les trouverez fort différens, ſi vous y faites attention. Je n'entre point tout-d'un-coup dans le détail des moyens que j'ai deſſein d'employer. Il ſuffit de vous dire aujourd'hui, que la Religion nous ſervira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas! ajoûta-t-il en levant les yeux vers le Ciel, il ſeroit bien à ſouhaiter qu'elle pût auſſi nous conduire ſeule au ſecond! Mais nous ſommes compoſez de chair & de ſang; c'eſt à dire, que les plaiſirs ſpirituels ne ſont pas ceux qui nous flâtent le plus. Cependant, ce cœur triſte & abattu demande quelque choſe qui le flâte. Je l'entens qui ſoupire. Je ſçai ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquile lorſqu'il l'aura obtenu. Ainſi je vais vous conduire par deux voyes, dont le terme ſera votre bonheur. Par l'une, vous ſerez délivré de cette triſteſſe importune qui vous devore, & vous parviendrez au repos de l'eſprit. Mais comme il faut quelque choſe de plus qu'une ſimple exemption de peines pour être heureux, ſur-tout après les longues & douloureuſes ſouffrances que vous avez eſſuyées; je veux que votre cœur revienne à ſentir les douces émotions du plaiſir, & je le ménerai à ce point ſans qu'il s'en aperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monſieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laiſſer faire.

Des promeſſes ſi vagues ne pouvoient m'inſpirer aiſément la confiance que le Pere me demandoit. Cependant, mon reſpect pour la Princeſſe qui me procuroit ce nouveau conſolateur, m'obligea de lui répondre avec quelques marques d'eſtime & d'aprobation. Il en devint plus preſſant; & prenant même les civilitez que je continuai de lui faire pour un conſentement abſolu, il me dit en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit ſervir à ſon entrepriſe, & qu'il reviendroit le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage.

J'eus l'honneur de voir Madame avant la nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois reçuës d'elle ce jour-là. Je lui racontai, dans toutes ſes circonſtances, l'entretien que j'avois eu avec le P. & malgré le peu de diſpoſition que je me ſentois à faire l'eſſai de ſa méthode, elle m'y engagea par ſes inſtances. Que riſquez vous? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la choſe que ſur le pied d'un amuſement, c'eſt toujours une diverſion conſidérable que vous ferez à vos chagrins. J'y conſentis. Si ce ne fut point tout à-fait pour m'en faire un divertiſſement, comme il ſembloit que Madame voulut me le conſeiller, ce ne fut pas non plus avec l'eſpérance d'en tirer un fruit ſérieux pour ma conſolation. Mon attente eût été bien trompée, puiſque je ne recueillis de ma complaiſance que de la honte & du trouble, dans une avanture où j'eus à rougir mille fois de ma foibleſſe.

Le P. fut exact à me tenir le lendemain ſa promeſſe. Je reçus le matin une caiſſe remplie de Livres, qu'il avoit ramaſſez avec ſoin pour mon uſage. J'attendis ſon arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du dîner. Comme je lui avois marqué qu'il me feroit plaiſir de venir à cette heure, j'avois donné ordre que ma table fut bien ſervie. Il fit honneur à la bonne chére, en mangeant de tous les mets avec un extrême apétit. Cependant, lorſque nous eumes fini de dîner, ce fut par quelques réflexions ſur les plaiſirs de la table qu'il commença ſon traité de morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il; mais à quoi bon cette abondance, ou plûtôt cette profuſion de mets? Je lui répondis naturellement, que ce n'étoit que par conſidération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne chére. Non, reprit-il ; vous entrez mal dans ma penſée. Je ne prétends point condamner un goût modéré pour les plaiſirs de la table, & je crois même que cette ſorte de plaiſir doit entrer pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe : mais je voudrois qu'un homme d'eſprit le fit moins conſiſter dans la multitude des viandes, que dans la propreté & la délicateſſe. Par exemple, vous ne ſçauriez avoir un trop bon Cuiſinier. Vous ne ſçauriez prendre non plus trop de ſoins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats & les liqueurs ? Croyez-moi, le goût en ſouffre tôt ou tard ; il ne ſçait plus s'en tenir à l'excélent ; & vous ne ſçauriez croire quelle perte c'eſt pour le bonheur. Hélas ! lui répondis-je, je ne m'occupe guéres à faire la diſtinction des mets qui me ſont preſentez : la triſteſſe me rend tout amer, & change pour moi la meilleure nourriture en poiſon. Laiſſez-moi faire, repliqua-t'il, je ſçai le moyen de vous rapeler le goût. Commençons par l'eſprit & le cœur, & vous verrez comment tout le reſte ſuivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'apartement du Jardin, où j'avois fait tranſporter la caiſſe des Livres. Il l'ouvrit en ma preſence, & tirant lui-même les Livres, il me preſentoit chaque volume à meſure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchiſme en François, composé par un Jéſuite nommé *Caniſius*. Voilà, me dit il, un petit Livre d'or. C'eſt l'eſſence & l'élixir de la Religion. Avec ce Livret qui n'eſt pas ſi gros que le petit doigt, vous en ſçaurez, en moins d'une heure, autant que tous les Docteurs enſemble. Bornez-vous-là, n'y changez rien, & vous pourrez vous vanter d'être auſſi ferme ſur la Religion qu'un Concile. Il me preſenta enſuite un Ouvrage dont le Titre étoit, *La Pratique aiſée de la Dévotion.* Voici pour les mœurs, reprit-il; l'autre étoit pour la Doctrine. Le premier contient la Loi, & celui-ci la maniére de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui eſt néceſſaire à un honnête-homme pour le Salut. C'eſt un Livre, après lequel vous pouvez vous paſſer de tous les autres. Nous le parcourrons enſemble. C'eſt-là que je vous ferai trouver de quoi éteindre le ſentiment de vos peines, ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelques Livres de Dévotion du même goût, dont il me fit ſucceſſivement l'éloge. Mettez cela, me dit-il, à la place de votre Platon & de votre Senéque, & faites-en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Comme il reſtoit dans la caiſſe un bien plus grand nombre de volumes, j'attendois avec impatience qu'il me les fit connoître par leurs noms. Il n'en vint-là, qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'uſage. Il me dit, que n'étant pas poſſible à l'eſprit de s'entretenir toûjours dans le même goût pour les choſes ſérieuſes, il falloit s'accommoder à cette foibleſſe de la Nature ; mais qu'il y avoit des amuſemens utiles, dont une ame bien diſpoſée ſçavoit tirer parti : que j'étois plus que perſonne, dans le cas de faire cette expérience par beſoin ; que je trouverois dans les Livres qu'il alloit m'offrir, de quoi m'amuſer tout à la fois l'eſprit & le cœur ; & que rien n'étoit plus propre par conſéquent à contribuer au ſuccès du deſſein qu'il m'avoit expliqué. Là-deſſus il me lut le Titre de quantité de Poëſies, & d'autres Livres d'amuſement, qu'il me donna pour les Ouvrages des plus célébres Auteurs du tems ; & il me recommanda avec beaucoup de ſoin de me tenir occupé de cette lecture auſſi continuellement qu'il me ſeroit poſſible, pour éviter la rêverie & la méditation, qui étoient, dit il, une occupation mortelle pour moi & pour toutes les perſonnes affligées. Non-ſeulement j'ignorois le nom de tous ces Ouvrages d'amuſement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les reçus de la main du P., & quoique j'eſpéraſſe ſur ſa parole d'en tirer quelque avantage, je remis à juger de leur mérite après l'examen.

Ce que je vous donne ici, reprit-il, n'eſt que pour éviter l'oiſiveté de la ſolitude. Je compte d'être ici ſouvent pour vous aider plus ſolidement par mes entretiens. Je vous exhorte auſſi à vous répandre un peu plus au-dehors. Madame vous verra toûjours de bon œil à Saint-Cloud. Et comme ce n'eſt pas toûjours à la Cour & ſous les toîts dorez d'un Palais, qu'on trouve les amuſemens les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoiſſance, qui de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous. C'eſt dans le voiſinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déja fait l'éloge de votre mérite, & vous y êtes attendu avec impatience. Vous allez extrêmement vîte, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous eſpérez de me delivrer de ma triſteſſe. Il eſt certain qu'une vie auſſi diſſipée que vous me la propoſez, produiroit à la fin cet effet, ſi j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'eſt la difficulté, où plûtôt, c'eſt ce qui m'eſt abſolument impoſſible. Vous ne ſçavez pas, que dans la ſituation même la plus tranquile, rien n'eſt plus opoſé à mon caractére que ce continuel oubli de ſoi-même, & qu'il n'y a rien à quoi je renonçaſſe plus volontiers, qu'au recueillement & à la méditation. Le remède que vous m'offrez me ſeroit donc preſque auſſi difficile à ſouffrir, que mes maux mêmes. Il me répondit, que mon intérêt m'obligeoit du moins à le tenter; que je ne prenois point d'engagement que je ne puſſe rompre; & qu'il me ſeroit toûjours libre de revenir à ma ſolitude, ſi je ne trouvois rien qui me ſatisfît au-dehors. Je conſentis enfin à l'accompagner, ſur tout après le portrait qu'il me fit des perſonnes avec leſquelles il vouloit me mettre en liaiſon. C'eſt, me dit-il, un Gentilhomme Proteſtant, dont je travaille à faire un Catholique. J'ai entrepris ſa converſion par l'ordre du Roi. Vous ſerez charmé de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Il eſt, comme vous, dans une campagne, ſans autre compagnie que ſon Epouſe & ſa Fille. Vous avez le goût trop bon, ajouta-t'il, pour ne pas ſouhaiter de les revoir, lorſque vous aurez commencé à les connoître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon caroſſe. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les premiers complimens me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la Phyſionomie & dans la converſation du Gentilhomme tout ce que mon Guide m'avoit promis ; de l'eſprit, de la politeſſe, du goût pour les ſciences, avec les plus nobles ſentimens de l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque tems, ſans que les Dames euſſent encore parû. Le P. comme impatient de me les faire voir, pria M. de R. (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette ſatisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la Mere une Dame de quarante ans, dont la figure & le premier abord annonçoient une perſonne de condition; mais tous mes regards lui furent dérobez auſſi tôt par ſa Fille, que je pris moins pour une créature mortelle, que pour une Divinité. Jamais la Nature ne communiqua ſes preſens avec plus de profuſion. Je m'attachai d'abord à l'admirer, comme la plus belle choſe qui ſe fut jamais offerte à mes yeux. L'éclat de ſon teint, la régularité de ſes traits, la vivacité éblouiſébloüiſſante de ſes yeux, mille charmes répandus ſur ſon viſage & dans toute ſa perſonne, me composérent pendant quelques momens un ſpectacle dont je ne pouvois me raſſaſier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ſes paroles & dans le ſon de ſa voix; & pour mettre le comble à tant de perfections, elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modeſtie, qui ſembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un ſi beau corps. A quelque excès que fut montée tout-d'un-coup mon admiration, j'avois aſſez d'empire ſur moi même, pour n'en laiſſer paroître que des marques modérées. Le reſte de cette viſite ſe paſſa én civilitez mutuelles, & nous nous quittâmes aſſez ſatisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec ſoin ce commencement de connoiſſance.

Le P. m'avoit obſervé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour, & il me demanda, ce que je penſois du Gentilhomme & de ſa Famille. Je lui répondis, que je n'y avois rien aperçu qui ne méritât mon eſtime, & mes éloges. Et la Demoiſelle, ajouta-t'il; ne l'avez-vous pas trouvée fort aimable? Infiniment, lui dis-je; & je doute qu'il y ait au monde quelque choſe qui lui reſſemble. Il prit un air plus ſerieux. J'avois prévu, me dit-il, que vous en porteriez ce jugement, & je vous avouë que ce n'eſt pas ſans deſſein que je vous ai conduit dans cette maiſon. Vous cherchez des remédes contre la triſteſſe : en trouverez-vous jamais un plus charmant ? Je le regardai avec ſurpriſe. Ah ! m'écriai-je, vous me connoiſſez mal, j'entens quel reméde vous me propoſez ; mais vous ne ſçavez pas que c'eſt l'amour qui a cauſé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'aſſurer qu'il le ſçavoit, & que c'étoit cette raiſon même qui le portoit à me donner ce conſeil. J'ignore, continua-t'il, le détail de vos avantures ; mais je juge ici de vous ſur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractére. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre reméde que l'amour même. Croyez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajoûta, que deſormais je devois comprendre facilement le Syſtême qu'il avoit formé pour ma guériſon : qu'il le réduiſoit à quatre Points principaux ; à la Religion, dont les motifs & les conſidérations ſublimes commenceroient à affoiblir le ſentiment de mes peines ; aux lectures agréables, qui en écarteroient le ſouvenir ; à la diſſipation extérieure des Compagnies, qui me le feroit perdre tout-à fait ; enfin aux douceurs de l'amour, qui s'inſinuëroient dans mon cœur comme un baume ſalutaire, & qui feroient renaître toute ma ſenſibilité pour le plaiſir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & ſans doute de plus impoſſible, que cet aſſortiment de plaiſirs & de Religion, ce ne fut point de ce côté-là que j'enviſageai ſon ſyſtême pour m'en dégoûter. Je ne le conſidérai que dans ſes derniéres parties, & me croyant auſſi peu capable de me livrer à la diſſipation qu'à l'Amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ſes conſeils. Il ne ſe rebuta point. Comme j'étois réſolu de ne lui rien découvrir qui eût raport à mon Epouſe, & qu'il me prenoit ſans doute pour un homme veuf, qui étoit devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé, il s'obſtina à ſoutenir que j'éprouverois bien-tôt l'efficacité de ſa méthode. Je ne doute pas qu'en me propoſant un engagement de tendreſſe avec Mademoiſelle de R. il n'eût en vûë un Mariage honnête & légitime. Mais ſi mon projet ne pouvoit reüſſir, il ne parvint que trop à me faire confeſſer que j'avois mal connu mon propre cœur, lorſque je l'avois cru à couvert des ſurpriſes de l'amour.

Il me quitta en arrivant à ma maiſon. Je n'avois rien de ſi important à faire que de jetter promptement les yeux ſur les livres qu'il m'avoit donnez. J'ouvris d'abord le Catéchiſme, dans lequel il m'avoit aſſuré que toute la ſcience de la Religion étoit contenuë. N'ayant encore qu'une legére idée des véritez du Chriſtianiſme, on concevra ſans peine que je fus très peu ſatisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choſes obſcures. Et quand je les euſſe trouvé plus claires, une Doctrine expoſée ſans preuves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon eſprit. Ce fut la premiére réfléxion que je fis, après l'avoir lû attentivement. Quelle raiſon cet homme a-t'il de prendre que je me ſoumette en aveugle à ſon autorité, ou à celle de ſon Livre ? Il n'y a point ſans doute de Religion dans l'Univers qui n'ait ſes principes, & qui ne puiſſe me les offrir ainſi dirigez. Il n'y en a point par conſéquent qui n'ait le même droit, ou plûtôt qui n'en ait auſſi peu, d'exiger ma foi ſans preuves & ſans examen. Je conclus qu'il falloit attendre les explications du P., avant que de penſer à recuëillir les fruits qu'il m'avoit fait eſpérer de ſon Catéchiſme, & de ſes autres Livres de Religion. Je pris enſuite quelques-uns de ces Ouvrages d'amuſement qu'il avoit mis au ſecond rang parmi ſes remédes. J'en parcourus quelque choſe. De pluſieurs Piéces qui tombérent ſous mes yeux, à peine en trouvai-je deux ou trois dont ma raiſon fut ſatisfaite. Quelques penſées ingénieuſes, un tour heureux dans l'expreſſion, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes qu'il m'offroit pour écarter le ſouvenir toûjours preſent de mes peines. Je ne pus ſoutenir cette lecture un quart d'heure. Je jettai les Livres avec indignation. O Dieu ! m'écriai-je, ſe jouë-t'on de mes douleurs ? Eſt-ce pour m'inſulter, qu'on me croit capable d'être conſolé par des amuſemens ſi frivoles ?

Je revins ainſi plus que jamais, des legéres eſpérances que les promeſſes du P. m'avoient fait concevoir. Son troiſiéme moyen de guériſon me paroiſſoit moins vrai-ſemblable encore que les deux premiers ; & le quatriéme étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réfléxions. Je réſolus de me défaire abſolument de ce Médecin importun, & de faire mes excuſes à Madame, de ce que je ne pouvois goûter les conſolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain : je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le deſſein que j'avois pris de me priver de ſon ſecours. Cependant, je trouvai pendant le reſte du jour beaucoup de douceur à rapeler les momens que j'avois paſſez chez Mr. de R. Je me ſentois une vive eſtime pour cette aimable Famille, & je comptois d'entretenir une étroite liaiſon avec elle. Le caractére du Pere venoit beaucoup au mien : je ne doutois point que je ne puſſe parvenir à m'en faire un véritable Ami. Les charmes de la Fille ſe repreſentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y penſóis point, ſans reſſentir quelque choſe de moins amer que mes agitations ordinaires. Je m'aperçus même que cette penſée ſe renouveloit trop ſouvent, & je fus obligé plus d'une fois de recuëillir mon attention pour l'écarter. Je retombois auſſitôt ſur le perpétuel ſujet de mes peines ; mais dans mes malheurs mêmes il ſe trouvoit toûjours quelque circonſtance qui me ramenoit comme naturellement l'image de Mademoiſelle de R. Si je gémiſſois un moment de l'infidèlité de mon Epouſe, c'étoit pour faire enſuite la comparaiſon de ſes charmes avec ceux que je venois d'admirer. Telle étoit, diſois-je, l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins paroiſſoit-elle à mes yeux, lorſqu'elle faiſoit tout le bonheur de ma vie.

Je paſſai le ſoir, & une partie de la nuit, dans cette eſpéce d'inquiétude. Cependant le Ciel m'eſt témoin, que loin de me défier de ce qui naiſſoit inſenſiblement dans mon cœur, il ne me vint pas même à l'eſprit que j'euſſe la moindre trahiſon à craindre du côté de mes paſſions. On ſçait de quelle maniére je les avois réglez juſqu'alors. Je n'avois eu proprement, que la douleur à combattre. L'amour ne m'avoit jamais rien inſpiré que d'innocent. Je dois le confeſſer; j'étois ſans crainte & ſans précaution, parce que j'ignorois ce que c'étoit que le péril. Auſſi m'arriva-t'il d'y ſuccomber preſque ſans défenſe; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ma raiſon fut ſéduite auſſi tôt que mes ſens. Je déroberois ſans doute à mes Lecteurs cette honteuſe partie de mon Hiſtoire, ſi j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'eſt point mon éloge que j'ai promis; c'eſt le recit ſincére de mes malheurs & de mes foibleſſes.

En m'éveillant, je me trouvai l'imagination ſi remplie de Mlle de R., que je ne fus plus capable de m'occuper d'autre choſe. L'amour, car c'étoit lui-même, me fit ſentir les plus charmantes émotions; & ſoit par un effet des ſonges qui m'avoient fait illuſion pendant le ſommeil, ſoit par la nature même de cette paſſion, je me levai avec un mouvement de joye que je n'avois connu que dans les plus heureux momens de ma vie. Je ne laiſſai pas de faire quelques réfléxions ſur ce changement. Comme je ne cherchois point à me tromper, il me fut aiſé d'en découvrir la cauſe. J'aime, cela eſt ſûr. Mais, ajoûtai-je auſſi-tôt pour prévenir le reproche que j'apréhendois de ma raiſon, eſt-ce un crime que d'aimer? J'ai reconnu mille fois, que l'amour eſt une paſſion innocente. Je l'ai cru non-ſeulement légitime, mais néceſſaire à mon bonheur, dans le tems où je faiſois mon étude de la vertu & de la ſageſſe. Comment ceſſeroit-elle de l'être, lorſqu'elle peut ſervir à rendre la joye & la paix à mon ame? Non, le reméde de mes douleurs eſt trouvé. Le voilà. C'eſt l'amour. J'en reſſens déja l'effet. Le P. penſoit plus juſte que je ne me l'étois imaginé. Il connoiſſoit mieux que moi mon propre cœur.

Ce raiſonnement me paroiſſoit ſi ſolide & ſi clair, qu'il ne ſe préſentoit rien que j'y puſſe opoſer. J'oubliai même pendant quelque tems que je fuſſe engagé par des liens qui ne me permettoient point d'en former d'autres; & lorſque cette penſée vint s'offrir à mon eſprit, je la regardai comme une foible & legére objection. Je la détruiſis ſi facilement, qu'il ſembloit que mon cœur eût déja préparé ſa réponſe. Oüi, diſois-je, je ſuis lié par les ſermens du Mariage; mais il n'eſt queſtion ici que de l'amour. Mon Epouſe m'a trahi. Il eſt certain que je ne lui dois plus rien.

L'ingrate ! Ne l'adorois-je pas ? Ne l'aurois-je pas aimé conſtamment ? Hélas ! je la préférerois encore à l'empire du Monde, s'il étoit poſſible qu'elle retrouvât ſon innocence. Mais ma honte & ſa perfidie ſont incertaines. Condamnera-t'on les efforts que je veux faire pour l'oublier ?

Voyons, continuai-je ; c'eſt une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagemens que j'ai avec mon Epouſe, & je n'en ai pas même le deſſein. C'eſt une chaîne fatale, qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriſer ; c'eſt une foibleſſe honteuſe, d'avoir douté long-tems ſi je l'aimois encore. Cependant, il faut que mon cœur aime quelque choſe ; il ne m'avertit pas inutilement, que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc ſuivre le penchant qui m'entraîne vers Madlle. de R. Il eſt vrai que je n'ai rien à me propoſer, au-delà du ſimple plaiſir que je puis trouver à le ſuivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour ? Eſt-ce le plaiſir des ſens ? Il abaiſſe l'homme au rang des Bêtes. Non ; c'eſt la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs ſentimens ; c'eſt le goût du mérite, c'eſt le charme inexprimable de la tendreſſe, c'eſt tout ce qu'il ne m'eſt plus permis d'attendre de mon infidèle Epouſe, & que je puis chercher dans un autre, ſans me rendre coupable d'infidélité comme elle : car cette eſpéce de lien ſe peut rompre ; ce n'eſt point ſur cette délicate partie de l'amour que tombent les ſermens du Mariage,

riage. Le cœur devient libre, quand on lui manque de foi. Le corps ſeul demeure lié par les promeſſes de la bouche. Or ſi je n'ai plus d'autre chaîne, je conſens volontiers à ne la briſer jamais.

Je m'agitai beaucoup le matin, par quantité d'autres réfléxions. Mais il paroîtra ſurprenant, qu'elles tendiſſent toutes à juſtifier ma nouvelle paſſion. Je n'en fis pas une ſeule pour la combattre : c'étoit un torrent qui m'entraînoit, & qui forçoit toutes mes idées à ſuivre ſon cours. Après midi, l'on vint m'annoncer la viſite de Mr. de R. J'allai le recevoir avec empreſſement. On ne m'avoit pas dit qu'il fut accompagné de ſon Epouſe & de ſa Fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joye, lorſque je vis paroître celle qui s'en étoit renduë la Maîtreſſe. Je les comblai tous trois de civilitez. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien, que nous n'avions fait la premiére fois. Mr. de R. me demanda mon amitié, avec autant d'ardeur que je deſirois la ſienne. Je la lui promis ; & pour la ſerrer davantage, j'engageai ma Belle-ſœur & ma Niéce à former auſſi quelque liaiſon avec ſon Epouſe & ſa Fille. Nous parlâmes beaucoup du P. & du zèle avec lequel il s'employoit à la converſion des Hérétiques. Mr. de R. qui commençoit à me connoître aſſez pour s'aſſurer qu'il ne riſquoit rien à me faire une confidence, me confeſſa naturellement, qu'il étoit fort importuné de ſes viſites & de ſes inſtructions. Je ne ſçai, me dit-il, à quoi toute cette ſcène aboutira. La prudence m'oblige à le ſouffrir chez moi, parce que jen ai reçu l'ordre du Roi, qui veut abſolument que je l'écoute. Je lui prête mon attention à regret, car je ſuis attaché ſincérement à ma Religion; mais il ſe rend ſi incommode & ſi preſſant, que j'ignore juſqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté, j'ai mille ménagemens à garder. Mes emplois & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroît moins bien intentionné que jamais pour les Proteſtans. On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être ſuprimée à Roüen; & l'on ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos Priviléges. Pour combler nos maux, ajouta t'il, on aſſure que M. de Turenne penſe à ſe faire Catholique. Il ne faut point douter que le zèle du Roi ne s'anime par un ſi grand exemple, & qu'il ne s'en autoriſe à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Mon embarras eſt extrême. J'aurai peine à ménager enſemble les intérêts de ma fortune, & ceux de ma conſcience. Je lui répondis que je concevois tout le péril de ſa ſituation; & pour lui confirmer que ſes craintes n'étoient pas tout à-fait vaines, je lui fis l'hiſtoire de mon avanture d'Anvers. Si l'on garde ſi peu de meſures avec un Etranger, il y a aparence, lui dis-je, qu'on ménagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'aurois pas tardé long tems à quitter le Royaume après une ſcène ſi déſagréable, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontez de Madame, & par des aſſurances de protection de la bouche même de Sa Majeſté. Mais vous, qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence, en paſſant dans quelque Etat voiſin? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un aſile? Cela eſt moins aiſé, repartit il, que vous ne vous l'imaginez. Le chemin n'eſt pas libre. D'ailleurs, puis-je quitter le Royaume ſans un ſol, & m'aller expoſer avec ma famille à toutes les extrêmitez de la miſére? Je ſuis ici trop obſervé, pour vendre mon bien ſecrettement. J'ai autant d'eſpions de ma conduite que j'ai d'Amis & de Domeſtiques. Nous entrâmes ainſi dans mille détails de confiance & d'amitié : ce qui n'empêcha point que je n'euſſe un œil toujours ouvert, pour obſerver juſqu'aux moindres mouvemens de ſa Fille, & pour achever de me perdre par cette dangereuſe vuë.

On ſçait quelle différence un peu de familiarité met dans les maniéres, & dans le tour d'une converſation. Nous arrivâmes à ce degré, preſque tout-d'un-coup. Les quatre Dames, paroiſſans ſe régler ſur l'air ouvert qu'elles voyoient ſur le viſage de Mr de R. & ſur le mien, ne tardérent point à prendre entr'elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce fut-là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cecile : tel étoit le nom que je lui entendis donner par ſa Mere. Quoique ſa douceur & ſa modeſtie ne l'abandonnaſſent point, je reconnus ſans peine que le fond de ſon humeur étoit la gayeté & l'enjouëment : & par un effet qui n'eſt propre qu'à l'Amour, je ne trouvai plus rien de ſi charmant que ce caractére, moi qui n'avois eu de goût juſqu'alors que pour les maniéres graves & ſérieuſes. Un ſourire, un mot badin qui partoit d'elle, m'excitoit moi-même à la joye. Il me ſembloit en la voyant que mon ſang circulât avec plus de liberté, que ma reſpiration fut plus facile, & qu'il y eut dans toutes les parties de mon corps une legéreté que je n'avois pas même ſentie dans ma premiére jeuneſſe.

Avec cela, je ne ſentis nul deſir de lui exprimer ce que je penſois d'elle, autrement que par des civilitez générales. Je ne ſçai ſi elle avoit aſſez d'expérience pour entrer dans le ſens de mes regards & de mon admiration. Pour moi, je n'en avois pas aſſez, dans ce qu'on apelle galanterie, pour former méthodiquement le deſſein de lui plaire. J'aimois, je le ſentois avec complaiſance ; tel étoit peut-être le ſeul fruit que j'euſſe penſé à retirer de ma paſſion. J'euſſe cherché ſans doute le plaiſir de la voir & de l'entretenir ſouvent ; mais il n'eſt pas certain que j'euſſe jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche pour prononcer devant elle le nom d'Amour. Ce que je dis eſt ſi ſincére, que malgré l'eſpéce d'aprobation que j'avois déja donnée à mes ſentimens, je ne laiſſai point d'en faire un nouvel examen après ſon départ. Je calculai en quelque ſorte ce que j'étois réſolu d'accorder à mon cœur. J'irai, dis-je, de deux jours l'un, chez Mr de R. J'y paſſerai une partie de l'après-midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cecile, d'y être auprès d'elle, & de l'entendre. Je recueüillerai de ſa vuë & de ſon entretien dequoi m'occuper agréablement, les jours que je paſſerai ſans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vuës. En un mot, je ne me livrois ſi volontairement à l'Amour, que pour le nourrir au fond de mon cœur, & lui faire prendre la place de ma triſteſſe. Mais comme il y étoit entré ſans mon aveu, & que je n'avois commencé à raiſonner ſi favorablement pour lui que depuis qu'il s'en étoit rendu le Maître; j'aurois dû reconnoître au changement de mes idées, que j'étois déja ſa dupe, & que dans la ſuite il ne manqueroit point de me cauſer encore plus d'une illuſion.

Le P. revint le ſoir dans le deſſein de paſſer la nuit chez moi. J'étois ſi content des événemens du jour, & mon humeur ſe trouvoit ſi changée, que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement, & je le vis entrer avec plaiſir. Vous me trouvez, lui dis-je, tout différent de ce que j'étois hier. La joye qu'il en eut, fit qu'il m'interrompit auſſi-tôt. Je le vois à votre viſage, me répondit-il, & j'en benis le Ciel. Je me flâte que mes Livres & mes conſeils y ont contribué de quelque choſe. Vos Livres? repris-je naturellement; point du tout: ils m'ont ſi peu ſatisfait, que j'en ai abandonné la lecture. Mais ſi l'inclination que j'ai pour Cecile de R. eſt un effet de vos conſeils, j'avouë que je vous ai obligation, & que j'en ai déja tiré beaucoup de fruit. Je m'étendis alors ſur les belles qualitez de cette jeune perſonne, avec le plaiſir qu'on ſent à parler de ce qu'on aime; & je lui laiſſai voir à découvert tout ce qui ſe paſſoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit ſa ſatisfaction, il me dit qu'il croyoit deſormais ma guériſon certaine; qu'il n'avoit jamais douté du ſuccès de la méthode qu'il m'avoit propoſée; qu'il eût été à deſirer que je l'euſſe exécutée dans toutes ſes parties, que les fruits en euſſent été plus parfaits; que la Religion ſur tout m'eût été d'un uſage qui eût paſſé mes eſpérances & mon imaginanation.... Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, ſi je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert ſous le nom de Religion; que j'en avois lu quelque choſe, & que je n'y avois rien trouvé dont mon eſprit eût été ſatisfait. Il me fit là-deſſus la réponſe ſuivante. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit Ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaiſez à raiſonner. Il vous faut des preuves & des démonſtrations. Mais ſçavez vous que c'eſt prendre une mauvaiſe voye pour attirer à quelque choſe de certain en matiére de Religion? Les plus grands eſprits ne ſont pas communément les meilleurs Chrétiens. La Foi demande de la ſimplicité & de la ſoumiſſion. Ecoutez, ajouta-t'il; je veux vous communiquer une réflexion que j'ai faite mille fois. Loin qu'un homme d'eſprit doive ſe plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, il dévroit regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l'embarras de l'examen, elle lui laiſſe tout ſon loiſir & toute ſa liberté pour s'apliquer à des objets moins ſérieux. Si la connoiſſance de la Religion ne pouvoit s'aquérir qu'à force de raiſonner, l'importance de la matiére demanderoit qu'on fut occupé de ce ſoin pendant toute la vie; & quelle triſte occupation ne ſeroit ce pas que de pâlir continuellement ſur la Bible & ſur quantité de Livres obſcurs, pour en démêler le véritable ſens? Voyez; tout ce qui eſt néceſſaire pour le Salut eſt renfermé dans ce Livret que je vous ai donné. Une lecture de quelques heures vous introduit dans tous les droits de la Religion; vous en avez les grandes eſpérances, les motifs, les conſolations; & vous avez enſuite aſſez de loiſir pour vous livrer à d'autres occupations, & pour joüir honnêtement des plaiſirs de la vie Que penſez-vous de ma réflexion? Je me contentai de lui dire qu'il ſeroit trop long de l'examiner; mais que de la maniére dont j'étois fait, il ne dépendoit point de moi de croire ou de ne pas croire, & qu'il falloit que le conſentement de ma raiſon fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il, ce n'eſt pas ce qui nous manque; je vous en promets qui vous ſatisferont. Mais cela ne preſſe point. Le principal étoit de guérir votre triſteſſe, & je ſuis ravi du moins que vous vous trouviez bien d'un des quatre moyens que je vous avois propoſez. Il me demanda enſuite, ſi je ne lui permettois pas d'aprendre à Madame le ſuccès de ſes ſoins. Je n'eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit autant de vanité, que de zèle dans l'entrepriſe qu'il avoit formée de me guérir, & que ſon but étoit de s'en faire un mérite auprès de Madame. Je conſens, lui dis-je, que vous apreniez à ſa Princeſſe que je me trouve beaucoup plus tranquile, & que je vous ſuis redevable de ce changement. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point abſolument qu'elle ſçache que l'amour y entre pour quelque choſe. Il me promit une parfaite diſcrétion. Et comme je ne lui aportai point d'autre raiſon pour l'engager au ſilence, que l'incertitude où j'étois encore ſi le changement que j'éprouvois ſeroit de longue durée, il me donna agréablement ſa parole qu'il le ſeroit, & qu'il ſçauroit perfectionner ſon Ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur; & ce qu'il ſe propoſoit comme la perfection de ſon ouvrage, devint bien funeſte à l'aimable Cecile & à moi-même. Dans la ſatisfaction qu'il eut de voir les commencemens répondre ſi bien à ſes eſpérances, il ne ſe donna point la patience de demeurer la nuit chez moi, ſelon le deſſein qu'il avoit en arrivant.

Il me quitta pour l'aller paſſer chez Mr de R. & ſans s'expliquer ſur les raiſons de ſon départ, il m'aſſura ſeulement qu'il continueroit de travailler plus efficacement que je ne penſois à me rendre ſervice. Je le preſſai en vain de m'en aprendre davantage. Comptez, me dit il en me quittant, ſur mon zèle & ſur ma diſcrétion. Il alla effectivement chez Mr de R. Son projet, comme je le ſçus peu après, étoit de diſpoſer le cœur de Cecile à m'aimer. On ſçait avec quelle facilité une Fille de ſeize ans ſe laiſſe ſéduire lorſqu'on lui fait enviſager les douceurs de l'amour; ſur tout ſi c'eſt une perſonne qu'elle reſpecte, & dont les conſeils lui font faire la moitié du chemin: la Nature ne tarde guéres à faire le reſte. Je fus ſurpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cecile des diſpoſitions que mes ſoins n'avoient pas fait naître. Je ne manquai point d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenuës de ſa maiſon, où elle ſe promenoit ſeule avec le P. Il eſt vrai que c'étoit vis-à-vis les fenêtres du logis; mais je ne laiſſai pas d'admirer l'empire qu'il avoit pris ſur Mr & Madame de R. car je ne pouvois douter qu'ils ne viſſent à regret leur Fille entre ſes mains, & que ce ne fût la crainte qui les forçât à cette complaiſance politique.

Auſſi-tôt que j'eus aperçu Mlle Cecile, je deſcendis de mon Caroſſe pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le ſens des derniéres promeſſes du P. j'étois fort éloigné d'avoir le moindre ſoupçon du ſujet de leur entretien. Cependant, la rougeur dont je remarquai que le viſage de cette belle perſonne ſe couvrit à mon aproche, & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baiſſez, me firent juger qu'elle étoit occupée du moins de quelque choſe d'interreſſant. J'allois lui faire des excuſes de la liberté que je prenois d'interrompre ſa converſation par ma preſence. Le P. me prévint. C'eſt de vous, Monſieur, me dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiſelle Cecile. J'ai crû lui rendre ſervice en lui faiſant connoître votre mérite, & une partie des ſentimens que vous avez pour elle. Quoique je n'euſſe point entendu ce compliment ſans trouble, je me hâtai de répondre, que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiſelle les plus parfaits ſentimens de l'eſtime & de l'admiration, & que je me croirois trop heureux de pouvoir lui en marquer la ſincérité par mes ſervices. Je ſuis allé plus loin que vous, reprit le P.; j'ai trahi votre ſecret, & je lui ai promis de votre part quelque choſe de plus que de l'eſtime. Une déclaration ſi nette augmenta la rougeur de Cecile; & me mit moi même dans un extrême embarras. Mes réponſes furent néanmoins auſſi tendres que reſpectueuſes. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire; & n'ayant pû prévoir l'occaſion que j'en avois, mon eſprit & ma raiſon eurent moins de part que mon cœur à ce court entretien. L'arrivée de Mr de R., qui étoit ſorti pour me joindre auſſi-tôt qu'il avoir vû paroître mon caroſſe, ne laiſſa point à ſa Fille le tems de s'expliquer. Elle ſe remit de ſa rougeur en voyant ſon Pere, & nous entrâmes enſemble dans la Maiſon.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier, je ne ſçai ſi j'euſſe penſé à le chercher, dans l'émotion où je continuai d'être pendant tout l'après-midi. A peine eus je le pouvoir de me rendre maître de mon attention, pour entendre Mr de R. & pour lui répondre. Pour Cecile, je jugeois par ſon ſilence & ſa timidité, que ſon embarras étoit à peu près égal au mien. Elle paroiſſoit rêveuſe. Je remarquai qu'elle portoit ſouvent la main au front, comme pour cacher ſes yeux ; mais ſes doigts s'entr'ouvroient, & laiſſoient paſſer ſes regards. Elle les fixoit ſur moi. avec langueur ; & lorſquelle apercevoit que les miens ſe tournoient ſur elle, je voyois ſes doigts ſe fermer auſſi-tôt pour me dérober un ſpectacle ſi charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois ſimple & naturel dans tous mes mouvemens, plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même ; & plus je devois par conſéquent y être ſenſible.

Cependant, le plaiſir que j'avois goûté ce jour-là chez Mr de R. n'empêcha point que la démarche du P. ne me parût fort extraordinaire. Je le priai, en ſortant, de venir paſſer la nuit chez moi, & je lui demandai quelque explication ſur ſa conduite. Il ne m'en donna point d'autre, que le deſir qu'il avoit de me rendre tranquile & heureux. Il ajoûta, que me connoiſſant plein d'honneur & de raiſon, il n'apréhendoit point que j'uſaſſe mal de la victoire que j'avois obtenu ſur le cœur de Mademoiſelle Cecile : Car elle vous aime déja, me dit-il ; je lui ai fait de vous un portrait ſi aimable, & je vous ai repreſenté ſi tendre & ſi paſſionné pour elle, que j'ai crû apercevoir les diſpoſitions favorables de ſon cœur pour vous. Je me contentai de lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d'obligation de ſon zèle. Quelque vive que fut ma paſſion, elle ne m'avoit point encore fait oublier mon dévoir ; & quoique je n'oſaſſe découvrir au P. les raiſons que j'avois de me contenir dans certaines bornes, je me ſentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques unes que je ne voulois point paſſer. Peut-être fus-je le joüet de mon cœur, & ne m'expliquai je point aſſez fortement ; mais il eſt certain que ſes officieuſes inclinations n'en furent pas plus refroidies ; & perſuadé qu'il n'y avoit point d'obſtacle à la concluſion d'un mariage prochain, il continua à s'employer auprès de Mademoiſelle de R. pour la perfection de ſon entrepriſe.

Je vécus pendant quelques mois dans cette douce yvreſſe qu'inſpire l'amour. J'étois d'autant plus ſatisfait de moi-même, qu'en faiſant un examen preſque continuel de toutes mes diſpoſitions, je n'en découvrois pas une qui me parût bleſſer le devoir. Soit illuſion, ſoit incertitude, cette penſée même ſervoit preſque autant que l'amour à me rendre tranquile. Il ſe paſſoit peu de jours ſans que j'euſſe la ſatisfaction de voir Cecile. Tout ce qu'il y a d'empreſſé dans les ſervices, de tendre dans les maniéres, de délicat dans les ſoins & dans les petites préférences, je l'employois ſans ceſſe, autant pour ſuivre le penchant de mon cœur, que pour nourrir dans le ſien les ſentimens favorables que je lui connoiſſois pour moi. Mais ce qu'on aura peine à croire, & ce qui me ſemble ſurprenant à moi même, il ne m'échapa point dans un ſi long eſpace une ſeule parole qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes ſentimens. Je laiſſois tout faire à mes yeux & à mes ſoins extérieurs. C'étoit ſans doute un effet de ces principes inviolables de vertu qui avoient jetté dès mon enfance des racines ſi profondes dans mon ame, qu'ils y agiſſoient comme naturellement, & ſans avoir beſoin même du ſecours de mes réflexions. Il ne m'en coutoit rien pour demeurer dans cette réſerve. Peut-être fus je alors l'unique exemple d'un amour infiniment tendre, ſans être accompagné de deſirs ni d'eſpérance. Je ne doute point que Cecile ne fût étonnée de me voir garder un ſilence ſi reſpectueux, après l'explication que le P. m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne

m'étoit

n'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenuë d'une violente inclination pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarraſſante. Je la voyois quelquefois rêver, en tenant ſes yeux languiſſamment attachez ſur moi ; comme ſi elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue, & ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à ſentir.

Je continuois auſſi de faire aſſiduëment ma cour à Madame. Elle ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais ſi je lui confeſſai que je me trouvois l'eſprit plus libre & plus tranquile, je lui en cachai la cauſe avec beaucoup de ſoin. J'abandonnai volontiers au P. la gloire d'avoir produit ce changement. Cette Princeſſe n'étoit point tellement maîtreſſe de ſon viſage, qu'on ne pût voir aiſément qu'elle avoit beſoin elle-même de conſolation. Elle maigriſſoit à vûë d'œil, & l'on remarquoit depuis quelque-tems qu'elle avoit perdu une partie de ſes charmes & de ſon enjouëment. On ſe diſoit à l'oreille, que c'étoit le dépit & la jalouſie qui cauſoit cette altération. Il eſt certain qu'elle s'étoit cruë aimée du Roi ; & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en perſuader. Il l'avoit vû pendant long-tems avec l'aſſiduité la plus conſtante. Leurs entretiens ſe faiſoient toujours tête à tête. La médiſance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevuës ſecrettes. Peut-être que la Princeſſe eût compté le bruit pour rien, ſi l'effet eût répondu à l'opinion du public; mais la vérité s'étoit éclaircie tout-d'un-coup par l'événement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait ſervir d'ombre pour cacher un autre amour. Il étoit paſſionné pour une de ſes Filles d'Honneur, qui ſe nommoit *La Valiere*. Cette paſſion s'étoit nourrie longtems dans le ſecret Mais, ſoit par la foibleſſe de l'Amant, ſoit par la vanité & l'ambition de la Maſtreſſe; elle avoit percé à la fin les voiles du myſtére; & l'on avoit été ſurpris de voir une petite Fille, qui étoit à peine née Demoiſelle, placée en un moment à deux doigts du Trône. Une ſcène ſi éclatante, & dont le ridicule ſembloit tomber en partie ſur Madame, avoit piqué ſon reſſentiment juſqu'à déranger ſon humeur & ſa ſanté. D'autres prétendoient néanmoins que ſa profonde triſteſſe venoit des ſujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monſieur. Ce Prince vivoit très-mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement pluſieurs Maſtreſſes, & il étoit jaloux en même-tems de la fidélité de ſon Epouſe. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle; & ſouvent il venoit à des reproches ſi amers & ſi outrageans, qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces ſortes de démêlez n'éclatoient guéres au-dehors, parce que le reſpect & l'affection infinie que la Princeſſe s'attiroit de tous ſes Domeſtiques, les engageoit à la diſcrétion ; mais je ne pouvois les ignorer, moi qui étois preſque tous les jours à Saint-Cloud, & qui y étois moins regardé comme un Etranger, que comme un Officier de la maiſon. Je me ſouviens d'une avanture des plus extraordinaires en ce genre, & des plus chagrinantes pour cette malheureuſe Princeſſe. Il arrivoit ſouvent à Monſieur de marcher à pied dans les ruës de Paris pour aller au logis de quelqu'une de ſes Maîtreſſes en ſortant de celui d'une autre. Il ſe déguiſoit dans ces occaſions ſous un habit ſimple. A peine ſe faiſoit il ſuivre quelquefois d'un ſeul Valet de-pied. Un jour qu'il paſſoit ainſi ſur le Pont-neuf, il fut arrêté par quatre ou cinq Bourgeois qui étoient à demi yvres, & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaiſant. En buvans enſemble, ils étoient venus à parler de maniéres extérieures & de phiſionomie ; & l'un deux s'étoit fait fort de connoître à la premiére vûë, & ſur les ſeules aparences du viſage & de la démarche, de quelle profeſſion ſeroit le premier paſſant qui s'offriroit dans la ruë. Cette propoſition avoit paru ſi ſinguliére aux autres, qu'ils avoient réſolu d'en faire l'épreuve ; & pour en tirer plus de plaiſir en y mêlans l'intérêt, ils étoient convenus entre eux d'une gageure de quelques piſtoles. Au lieu de s'arrêter dans la ruë voiſine, ils choiſirent le Pont-neuf, comme le théâtre le plus brillant. Malheureuſement pour Madame, ils y arrivérent au même moment que

Monſieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de meſures. Ils l'arrêtérent ſans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant conſidéré un inſtant, & trouvant ſans doute que les traits du viſage que Monſieur avoit aſſez délicats, ne convenoient à aucune profeſſion méchanique, s'écria pour ſortir d'embarras, que ce n'étoit point un homme de métier, mais que c'étoit ſûrement un Cocu. Les autres trouvérent cette idée divertiſſante, & comme la déciſion dépendoit du Paſſant, ils le preſſérent avec mille railleries d'avoüer nettement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût Cocu. Monſieur eut beaucoup de peine à ſe tirer de leurs mains. S'étant enfin ſauvé, il fit ſur cette avanture des réflexions plus ſérieuſes qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; & ſe perſuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une maniére d'avis qu'on lui avoit donné ſur la conduite de Madame, il prit auſſi-tôt le chemin de S. Cloud. J'étois au Château lorſqu'il arriva; je ne faiſois même que ſortir du cabinet de la Princeſſe, que j'avois eu l'honneur d'entretenir fort longtems. L'air furieux avec lequel il entra dans les apartemens, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans une mortelle colére. On ſe retira par reſpect: mais on ne laiſſa point d'entendre une partie de ſes emportemens & de ſes injures. Les Femmes de la Princeſſe la trouvérent toute en larmes après cette converſation violente qui avoit duré plus d'une heure. Toute la maiſon aprit du Valet même, le détail de ce qui s'étoit paſſé au Pont-neuf; mais on promit unanimement de l'enſévelir dans le ſilence. J'en obmets quelques circonſtances comiques, qui ne conviennent point à ma triſte hiſtoire.

Quelle que fût la cauſe du chagrin qui dévoroit ſecrettement Madame, il n'eut point le pouvoir de diminuer ſa douceur & ſa bonté. Il lui inſpira ſeulement plus d'amour pour ſa ſolitude de S. Cloud, & plus d'indifférence pour les plaiſirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Verſailles, à moins que le devoir ou la bienſéance ne l'y obligeaſſent indiſpenſablement. Elle n'y demeuroit pas plus long tems que ne le demandoit le motif qui l'y avoit conduit. Sa tendreſſe ſembloit s'être augmentée pour ſes Domeſtiques, & pour toutes les perſonnes qu'elle honoroit de ſon affection. J'en reçus alors mille témoignages, dont le ſouvenir fait revivre tous les jours ma reconnoiſſance. Le ſenſible intérêt que je prenois à ſa ſanté & à ſon honneur, m'inſpira pluſieurs fois la hardieſſe de lui faire connoître que je m'apercevois de ſa triſteſſe. Elle ne me répondoit que par quelques ſoupirs, qui marquoient un cœur malade & des playes profondes. Mon reſpect arrêta toujours le deſir que je ſentois de la preſſer davantage. Mais ne pouvant me rendre auſſi utile que je l'euſſe ſouhaité à la conſolation d'une ſi grande Princeſſe, je tâchois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces, &

de ma condition. J'étois auprès d'elle auſſi long-tems que je croyois le pouvoir ſans me rendre importun. J'allois preſque tous les jours deux fois au Château, & j'y euſſe paſſé les jours tous entiers, ſi je n'euſſe été apelé par un intérêt encore plus preſſant à la Terre de M. de R. pour me ſoutenir moi-même par la vuë de la charmante Cecile.

Un jour que j'étois à S. Cloud, un Domeſtique de M. de R. m'aporta un billet de ſon Maître, par lequel cet honnête Gentilhomme me preſſoit de la maniére la plus vive, & au nom de l'amitié, de me rendre inceſſamment chez lui. Surpris de ce ſtile extraordinaire qui ſembloit marquer un péril preſſant, je ne perdis pas un moment pour le ſatisfaire. Je le trouvai dans ſon cabinet, le viſage conſterné, & une lettre à la main, qui paroiſſoit contenir la cauſe de ſa douleur. Ah ! Monſieur, me dit-il en m'apercevant, tout eſt perdu ſans reſſource. Voyez ce qu'on m'écrit, & aidez-moi, s'il ſe peut, à ſortir d'embarras. Je lus ſa lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Proteſtant de ſes Amis, qui lui faiſoit la relation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans ſa Province contre les Réformez. Il ſe plaignoit en particulier dans les termes les plus touchans, de ce qu'on lui avoit enlevé ſon Fils & deux de ſes Filles pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoutoit, que les malheurs qu'on éprouvoit dans les Provinces, ſe feroient bien tôt ſentir aux environs mêmes de la Cour & de Paris ;

Paris; & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit que l'Abjuration de Mr de Turenne, pour employer ſans diſtinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuſeroient de ſuivre ſon exemple; que cette cérémonie ſe devoit faire dans quelques ſemaines; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choiſir pour ceux qui vouloient demeurer fidèles à leur Religion, que d'abandonner promptement le Royaume; qu'il lui conſeilloit de prendre des meſures, comme il faiſoit lui-même, pour tirer ſecrettement tout ce qu'il pourroit de ſon bien; & qu'il l'exhortoit ſur-tout à mettre de bonne heure ſa Fille en ſureté, s'il ne vouloit être expoſé comme lui de la voir arracher d'entre ſes bras.

Lorſque j'eus fini cette lecture, Mr de R. me dit; ce n'eſt pas tout. Voici une lettre de Mr de Turenne, qui m'eſt venuë par le même ordinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai conſulté naturellement ſur ma ſituation, ſans craindre que cette grande ame prenne droit de ſon changement pour uſer mal de ma confiance. Liſez la réponſe qu'il me fait. Je la lus. Mr de Turenne lui marquoit avec beaucoup de franchiſe & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit ſa converſion Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'intérêt de ſon ſalut; encore plus que pour celui de ſa fortune. Mais s'il s'obſtinoit à demeurer ferme dans ſa Religion, il lui conſeilloit de paſſer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ſes biens; parce qu'il prévoyoit le tems, diſoit-il, où quantité de gens le voudroient ſans le pouvoir. Je ſuis dans un trouble incroyable, reprit M. de R. Je ne connois perſonne dans les Païs voiſins, à qui je puiſſe m'adreſſer pour obtenir un aſyle. Je ne ſçai de quelle façon m'y prendre pour me défaire ſecrettement de mon bien. Je crains à tous momens qu'on ne m'enléve ma Fille. Le péril eſt preſſant, & je ne vois point de reméde qui puiſſe être aſſez prompt; à moins que votre amitié, ajouta-t-il, ne m'ouvre quelque voye qui m'eſt encore inconnuë.

Je méditai un moment ſur tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être auſſi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'eſt le principal ſervice que vous attendez de moi. Tout Anglois que je ſuis, je n'ai pas plus d'habitudes que vous dans ma Patrie. Mais ce que je ne puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le ſecours de mes Amis. Il ne faut rien eſpérer du côté de S. Cloud, pour une entrepriſe où la Religion eſt mêlée: les Courtiſans ſont de la Religion du Prince. Mais j'ai un Ami qui pourra vous ſervir, s'il le veut; & je compte qu'il le voudra. C'eſt Mylord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes graces du Roi, il a ſes parens & ſes liaiſons en Angleterre. D'ailleurs, étant à Roüen, comme je le ſçai de lui-même par une Lettre que j'en reçus il y a quelques jours, il peut vous ménager facilement les moyens de paſſer la Mer ſur le premier Vaiſſeau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier Ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit M. de R. Mais pendant que vous lui écrirez, & que vous attendrez ſa réponſe, on m'enlévera ma Fille. Eh bien, repris-je, ſi vous craignez quelque choſe pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Roüen. Mylord Clarendon la recevra volontiers, j'en ſuis ſûr; elle y ſera agréablement avec ſon Epouſe, jusqu'à ce que vous puiſſiez la rejoindre après avoir mis ordre à vos affaires.

Cette ouverture plut extrêmement à Mr. de R. Il en examina de nouveau toutes les circonſtances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Obſervé comme je ſuis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Roüen à ma Fille, ſans qu'on s'aperçoive de ſon départ, & qu'on m'accuſe par conſéquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à ſa fuite un tour propre à me juſtifier & à écarter tous les ſoupçons. Vous pourriez, continua-t'il, la venir prendre la nuit dans votre caroſſe, & la conduire droit à Roüen. Vous profiteriez de l'obſcurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour, de ſorte qu'on ignoreroit abſolument quelle route elle auroit pris. Je ferai ſemblant le lendemain d'aprendre ſon évaſion avec ſurpriſe & avec douleur, & je paroîtrai même perſuadé qu'elle s'eſt laiſſé enlever par quelque Amant. Si mes Surveillans ſe défient de la vérité ; ils n'en auront du moins nulle preuve, & ils auront encore moins de lumiéres ſur la retraite que vous voulez bien lui procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet, ajouta t'il ; c'eſt pour vous-même, qui vous expoſerez peut-être à quelque choſe de fâcheux en me rendant ſervice avec tant de zèle. Je l'aſſurai que cette crainte ne m'arréteroit pas. Mon deſſein, lui dis-je, n'eſt pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'apellent néceſſairement en Angleterre, & je ne me propoſe point de demeurer ici long-tems après vous. Ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux, ſi l'on venoit à découvrir la part que j'aurai à l'évaſion de votre famille, ſeroit d'être obligé de précipiter auſſi mon départ.

Tout étoit ſincére dans le diſcours que je tenois à Mr. de R., & j'étois ſi occupé de l'envie de finir ſon embarras, que je ne fis pas même attention d'abord à la peine que j'allois me préparer en contribuant à l'éloignement de Mlle Cecile. Cette réfléxion me vint enſuite à l'eſprit ; mais je trouvai de quoi la ſuporter patiemment, dans la penſée que je ne tarderois pas moi-même à paſſer en Angleterre. Mylord Terwille étoit retourné à Londres. J'étois réſolu depuis quelque tems de faire ce voyage, pour terminer tout ce qui regardoit la ſucceſſion de mes Enfans. Je conçus en général, dans le moment même que je parlois à Mr. de R., qu'il pourroit bien m'arriver de prendre cette occaſion pour quitter entiérement la France, & que je n'en aurois par conſéquent que plus de ſatisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois, lorſque nous ſerions tous enſemble dans ma Patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d'ardeur & de ſincérité d'être chez lui avec mon caroſſe & un petit nombre de gens de confiance, vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m'aprocher de ſa maiſon ſans être entendu.

Je le quittai, pour lui laiſſer le tems de prendre les meſures néceſſaires avec ſon Epouſe & ſa Fille, & pour aller prendre auſſi les miennes. Madame Lallin, & ma Belle ſœur même, ne furent point informées de mon deſſein. Elles étoient accoûtumées à me voir partir ſouvent ſans les avertir, pour aller ſoit à S. Cloud, ſoit à Paris, où il m'étoit arrivé quelquefois de paſſer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drink qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires, mon Cocher & deux Laquais. J'ordonnai ſecretement à Drink de partir à cheval avant la nuit, ſous le prétexte qu'il lui plairoit d'inventer, & de ſe trouver vers minuit auprès de la maiſon de Mr. de R. Pour moi j'attendis que l'obſcurité fut venuë, pour prendre le chemin de Paris. Je ne ſuivis cette route qu'autant qu'il falloit pour donner le change aux Habitans de quelques Cabanes voiſines; & lorſque je crus n'être aperçu de perſonne, je donnai ordre à mon Cocher de s'arrêter dans quelque endroit écarté, juſqu'au tems dont j'étois convenu avec Mr. de R.

Je ſens trembler ma main, en commençant le recit d'une des plus funeſtes avantures de ma vie. Funeſte, je ne dis point par ſes circonſtances tragiques, puiſque la violence n'y eut point de part, que le triſte accident qui vint à ſa ſuite, ne peut être raporté qu'au cours de la Nature, ou à des cauſes qu'il n'eſt point au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher; mais par le naufrage preſque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel, qui pût me ſauver ſi près du précipice. En vain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma Raiſon: un Lecteur éclairé ſentira bien que je méritois de périr; & que ſans un ſecours ſurnaturel, la foibleſſe qui m'avoit conduit au danger, ne ſeroit point changée en force, pour empêcher du moins la conſommation de ma ruïne.

L'heure de m'aprocher de la Maiſon de Mr. de R. étant arrivée, je gagnai auſſi tôt ſon Avenuë, & je trouvai Drink qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas longtems, ſans voir paroître trois perſonnes qui ſortoient ſans bruit de la Maiſon, à la lumiére d'une petite lanterne, & qui furent à nous en un inſtant. C'étoit Mr. & Madame de R. avec leur Fille. Ils me la mirent entre les mains, après l'avoir embraſſée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous ſerions à Roüen, ce qui ne pouvoit guéres tarder plus long-tems que deux jours, ſuivant le deſſein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être aperçus par quelque Domeſtique, rendit nos adieux très courts. Je ne fis que renouveler à Mr de R. les aſſurances de la bonté & de la généroſité de Mylord Clarendon ; & pour ce qui regardoit les dangers de la route, je lui proteſtai que ma vie même ne ſeroit point épargnée pour la ſureté de ſon aimable Fille ; & que de tout côté par conſéquent il devoit être ſans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin auſſi-tôt : j'avois eu ſoin de prendre une bougie allumée dans le caroſſe. Cecile gardoit le ſilence, & paroiſſoit réveuſe auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches ; mais malgré tous les tendres ſentimens qui s'élevoient dans mon cœur, je ne commençai à l'entretenir que des choſes communes & indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J'affectois de ne pas la regarder fixement ; ce qui n'empêchoit point que je n'obſervaſſe quelquefois la douceur de ſes beaux yeux, & que je ne ſentiſſe une émotion extraordinaire lorſqu'il m'arrivoit de rencontrer ſes regards. Je baiſſois la vuë auſſitôt, & je faiſois un effort pour me remettre ; mais j'étois trop proche d'elle, pour réſiſter long tems au ſubtil poiſon qu'elle lançoit par mille endroits tout à la fois dans mon ame. Le ſon ſeul de ſa voix m'attendriſſoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher, comme je faiſois dans le mouvement continuel du caroſſe, de reſpirer le même air dans le petit eſpace où nous étions; hélas! de ne voir & de ne ſentir qu'elle? Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au lieu de ſang. L'agitation qu'ils me cauſoient, me rendit capable encore quelque tems de ſoutenir la converſation; mais ſe conſumans, ſi j'oſe parler ainſi, par leur propre ardeur, ils ſe changérent peu à peu dans une langueur peſante & mélancolique, qui fut ſuivie d'une profonde rêverie. Je commençai à conſidérer tout autrement que je n'avois fait jusqu'alors, que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir, je la conduiſois à Roüen, pour l'y laiſſer, & peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines, & pour me faire paſſer les plus doux momens de ma vie! Toutes mes douleurs vont renaître, car c'eſt elle qui les a fait finir. S'il m'eſt permis de l'aimer, dois-je conſentir à la perdre? O Dieu! comment vivrai-je ſans elle? En faiſant ces réflexions, dans leſquelles j'étois comme entiérement abſorbé, il m'échapoit des ſoupirs dont je ne m'apercevois pas. Cecile les entendoit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fût elle qui cauſât le deſordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre ſa timidité, pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma triſteſſe. Mais enfin ſon inclination l'emporta. Je ne ſçai, Monſieur, me dit-elle, ce qui vous a rendu tout-d'un-coup ſi mélancolique. Aurois je le malheur d'en être cauſe ? Cette queſtion, & le ton de ſa voix, me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ſes yeux, où je crus lire des marques ſi tendres d'inquiétude, qu'elles achevérent de me perdre. Je pris une de ſes mains, ſans faire attention que je la prenois ; & la ſerrant entre les miennes, Ah ! Cecile, lui dis-je, quel reproche me faites-vous ? Votre preſence ne me cauſera jamais que du bonheur & de la joye. Mais que je crains qu'il n'en ſoit bien autrement de votre abſence ! Je ne la ſuporterai pas long-tems ſans mourir.

Elle étoit jeune, & ſans expérience. L'amour dans le même moment lui faiſoit ſentir, comme à moi, tout ce qu'il a de plus doux & de plus ſéduiſant. D'où eût-elle pu tirer des armes pour ſe défendre, tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur, ni dans ma raiſon, & que je ne penſois pas même à les y chercher ? Elle fut charmée de m'entendre parler pour la premiére fois ſur un ton qui flâtoit tous ſes deſirs, & ſoit par un mouvement libre, ſoit par un tranſport involontaire, elle me fit une réponſe qui ne marquoit pas moins de paſſion que de ſimplicité & d'innocence. Si vous regardez, me dit-elle, mon abſence comme un ſi grand mal, pourquoi voulez-vous me quitter? Quand on aime quelque choſe, il me ſemble qu'il y a tant de plaiſir à être auprès de ce que l'on aime ! Mais je ne ſuis pas ſure que vous m'aimiez , ajouta-t'elle en me regardant timidement ; car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je faſſe l'aveu de toute ma foibleſſe ; cette courte réponſe me fit éprouver ce que je n'avois point encore ſenti ; un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaiſirs que j'avois reçus de l'amour dans l'eſpace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce ſouvenir me fait honte , je cherche envain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me cauſer tant d'émotion. Etoit-ce leur ingénuité , qui ne pouvoit marquer qu'une tendreſſe extrême dans une jeune perſonne que je connoiſſois d'ailleurs pleine d'eſprit & de vivacité ? Etoit-ce le ſon d'une voix charmante , dont l'impreſſion ſe joignoit à celle qui étoit déja répanduë dans tous mes ſens ? Ou plûtôt n'étoit-ce pas uniquement la diſpoſition de mon cœur , qui ſe trouvoit flatté au dernier point par l'aſſurance d'être aimé , & qui triomphoit en quelque ſorte de ſe voir offrir un bonheur qu'il n'eût peut-être oſé deſirer ?

Quoi qu'il en ſoit , je ne conſultai plus que lui , pour adreſſer à Cecile mille expreſſions tendres & paſſionnées. Elle paroiſſoit charmée de les entendre. Bien-tôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être auſſi ſenſible que moi aux peines de l'abſence. Je lui dis que mon deſſein n'étoit pas qu'elles fuſſent éternelles , ni même auſſi longues qu'elle ſembloit le craindre ; en un mot , que

j'etois

j'étois réſolu de quitter la France avec ſon Pere, & que nous paſſerions tous enſemble en Angleterre. Elle fut fort ſatisfaite de cette réſolution. Cependant, en examinant le tems à peu près où je pourrois la rejoindre, il ne paroiſſoit pas vrai-ſemblable que Mr de R. pût terminer ſes affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de Siécles pour la belle Cecile, & pour moi-même. Ce fut elle qui m'ouvrit, la premiére, une voye qu'elle crut propre à les abreger. Il me ſemble, me dit-elle, que vous euſſiez pû me faire éviter le voyage de Roüen, ſi vous euſſiez propoſé à mon Pere de me prendre chez vous, pour y être avec vos Dames juſqu'à ce que ſes affaires fuſſent terminées. Je pouvois y vivre avec autant de ſecret & de ſureté qu'à Roüen, & nous ſerions partis tous en même-tems pour l'Angleterre. Quoique cette penſée ne me fût pas nouvelle, & que je l'euſſe même rejettée lorſqu'elle m'étoit venuë à l'eſprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cecile pût être mieux cachée chez moi que chez ſon Pere; je la trouvai néanmoins toute différente lorſqu'elle me fut ainſi propoſée par elle même. J'y fis réflexion de nouveau, & ſi je ne me perſuadai pas plus qu'auparavant que ma Maiſon fût pour elle un aſyle aſſuré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le Bâtiment qui étoit au milieu de mon Parc, & dans lequel il me ſeroit facile de la tenir auſſi cachée que je le ſouhaiterois. Je n'oſe dire que ce fut la ſageſſe qui m'inſpira cette

cette idée. L'Amour, le deſir d'être ſans ceſſe auprès de Cecile, furent ſans doute les ſeuls Guides de qui je pris conſeil. Après avoir eu le pouvoir de ſe faire écouter, ils eurent bien-tôt celui de ſe faire ſuivre. Je fis part à Cecile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n'ayez point eu cette penſée plûtôt! Mais il eſt trop tard, reprit-elle? Qui nous empéche de retourner? Mon Pere ſera charmé de m'avoir ſi proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne ſerai connuë que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le ſecret. Elle ajouta pluſieurs choſes que je n'écoutai point, tant j'étois occupé moi-même de cette nouvelle ouverture. J'y trouvois quelque choſe de ſi doux & de ſi flatteur pour mes inclinations, que j'étois ſurpris effectivement d'y avoir penſé ſi tard. Tous les mouvemens de mon cœur me portoient à prendre ce parti, ſans délibérer davantage. Cependant lorſqu'il étoit queſtion de me déterminer, je me ſentois comme arrêté par une eſpéce de crainte dont je ne découvrois pas la cauſe, & c'étoit ce qui produiſoit ma rêverie. Notre caroſſe avançoit toujours avec diligence. Cecile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire qu'il étoit inutile d'aller plus loin, ſi ce que je lui avois propoſé pouvoit s'exécuter. Je fus embarraſſé à lui répondre, & ſans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres deſirs. Elle les combattit; & réfléchiſſant ſur le deſagrément qu'elle alloit avoir de ſe trouver ſeule à Roüen parmi des Etrangers, elle ſe plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendreſſe pour elle, qui devoit me faire ſouhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaiſance, que de balancer à lui accorder ce qu'elle deſiroit.

Je cédai à ſes inſtances, ou plûtôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au Cocher de retourner ſur ſes pas, & de nous conduire à la petite porte de mon Parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au Bâtiment ſolitaire, ſans être aperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cecile, de la maniére la plus tendre. Elle y répondit de même: cependant, j'étois troublé en même-tems par un ſentiment ſecret, qui ſembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me perſuadai, pour me rendre tranquile, qu'il ne venoit que du péril où Cecile ſeroit peut-être encore expoſée, quelques précautions que je puſſe prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour ſuivre cette penſée, que je réſolus de ne faire connoître le lieu de ſa retraite qu'à ſon Pere, & de le laiſſer même ignorer à ma Belle-ſœur & à ma Niéce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être aprendre que j'étois ſorti de ma maiſon la nuit même que Mademoiſelle de R paſſeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la réſolution

d'end'envoyer mon équipage à Paris auſſi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du Parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au ſoir. De cette maniére, dis-je à Cecile, quand on me ſoupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maiſon. Elle aprouva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne ſçai ſi parmi mes Lecteurs, il s'en trouvera quelqu'un d'aſſez clair-voyant pour pénétrer ici dans les motifs ſecrets qui me faiſoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moi-même, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale paſſion m'ôtoit la volonté d'apercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confuſion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me ſens porté à le confeſſer ici par une eſpéce de juſtice, qui me fait regarder cette confeſſion comme un châtiment. Sageſſe, Etude, Vertu, hélas! dequoi ſervez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même & qui perd le ſoin de régler ſes deſirs? Ma vûë ſecrette dans toutes les précautions myſtérieuſes que je prenois pour cacher Cecile, cette vuë criminelle que l'Amour me déguiſoit, n'étoit que de m'aſſurer le plaiſir d'être ſeul avec elle, & peut-être de profiter de ſa foibleſſe pour lui ravir l'innocence. J'étois bien éloigné de le reconnoître; l'on trouvera même, ſi l'on y fait attention, que la prudence eût dû m'inſpirer bien d'autres meſures, ſi j'en euſſe voulu de deſſein formé à l'innocence de Cecile : car quelle aparence de pouvoir dérober long-tems un tel deſordre, je ne dis pas ſeulement à ma famille, mais à Mr de R. lui-même & à ſon Epouſe ? Je venois me placer ſous leurs yeux. Mais c'eſt ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des paſſions. Mon cœur tendoit ſourdement à ſatisfaire tous ſes deſirs : arrêté néanmoins, & comme effrayé par un reſte de vertu & d'honneur, il eût déſavoué cette coupable intention, ſi je lui euſſe demandé compte de ſes ſentimens ; & dans une diſpoſition ſi obſcure & ſi équivoque, il arrivoit que je n'étois capable de prendre, ni de juſtes meſures pour me conduire avec ſageſſe, ni des meſures claires & aſſurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Auſſi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon Parc, je fis partir ſur le champ l'équipage pour Paris ; & comme j'avois deſſein de rentrer chez moi, dans mon caroſſe, par la porte ordinaire, je donnai ordre au cocher de m'attendre, à ſon retour de Paris, dans un endroit écarté où je me propoſois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink, pour me ſervir. Je le fis marcher avant moi vers le Bâtiment du Parc, pour y préparer de la lumiére. Il eſt certain que s'il ne ſe fût rien gliſſé de criminel dans mes deſirs, mon premier ſoin auroit dû être de faire avertir M. de R. de notre retour, & du changement de nos réſolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'eſprit, en arrivant au Parc. L'obſcurité étoit encore fort épaiſſe. Mes gens étant partis avec le caroſſe, & Drink en chemin vers le bâtiment, je me trouvai ſeul à marcher doucement avec la Maîtreſſe de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux ſa tendreſſe pour moi, & la certitude qu'elle avoit de la mienne, que la tranquilité & la ſatisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté, en s'apuyant ſur mon bras. L'Amour n'a point d'expreſſions paſſionnées, que je ne lui adreſſaſſe, & qu'elle ne parut écouter avec plaiſir. Nous gagnâmes ainſi le bâtiment. Drink avoit déja préparé ce qui étoit néceſſaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y eut point de groſſes proviſions dans cette petite retraite, on y pouvoit trouver en tout tems de quoi ſervir une legére collation. Elle fut prête en un moment. Voilà, dis je à la belle Cecile, l'aſile que vous vous êtes choiſi. L'Empire du monde, ſi j'en étois le maître, ſeroit bien tôt dans vos belles mains, comme celui de ce petit apartement; & vous ſçavez bien, ajoutai je en lui montrant mon cœur, où vous régnez encore plus ſouverainement. En effet, j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche, & les avantures de la nuit lui donnoient un air ſi fin & ſi brillant, que je me raſſaſiois auſſi peu d'admiration que d'amour. Elle s'apercevoit avec plaiſir de cet effet de ſes charmes; & ſes yeux me diſoient qu'elle étoit tendre, autant que les miens lui aprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée, je crus devoir renvoyer Drink, afin qu'il ne fut aperçu de perſonne lorſqu'il ſortiroit du Parc à cheval Etant parti ſeul de la maiſon, il pouvoit y reparoître ſans moi. Je lui recommandai de faire ſemblant d'ignorer ſi j'étois à Paris ou à S. Cloud; & je lui donnai ordre d'aporter le matin, au lieu où nous étions, les commoditez qui pouvoient être néceſſaires à Cecile. Il ſe retira. Je demeurai ſeul avec cette aimable Fille.

Je le répéte; ce n'étoit point par un deſſein clair & réfléchi de me trouver ſeul avec elle, que je m'étois défait ainſi ſucceſſivement de tous mes Domeſtiques On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait ſans raiſon, & que juſques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant, il n'eſt que trop vrai que mon cœur ſe promettoit quelque choſe, à meſure que les témoins de mes actions s'écartoient. Drink n'eut pas plutôt tourné le dos pour ſortir de l'apartement, que je me ſentis extraordinairement ému. Les regards de Cecile que je rencontrai, & qui s'attachérent un moment ſur les miens, achevérent de mettre tout mon ſang en mouvement. Je baiſſai les yeux, & je demeurai quelque-tems ſans parler, comme ſi je me fuſſe occupé à admirer ſes mains. Mais au fond je me ſentois ſi troublé, qu'étant dans une eſpéce de contrainte, & ne pouvant retouver aſſez de force pour lever la vuë, je n'eus point d'autre parti à prendre pour me remettre, que de quitter la table où nous étions encore aſſis, & de faire quelques tours dans la ſalle. Cecile gardoit le ſilence, & ſembloit attendre comment j'ouvrirois la converſation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux ſur moi, & qu'elle les baiſſoit auſſi-tôt. Mon embarras ne faiſoit qu'augmenter. Mon cœur ſembloit ſe détacher pour aller à elle. J'aurois ſouhaité d'être à ſes genoux; cependant, je n'oſois m'y mettre. A peine oſois-je m'aprocher du côté où elle étoit aſſiſe.

A la fin, craignant qu'elle ne fût inquiéte de me voir dans cet état, je fis un effort pour m'aſſéoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi; & ſouriant d'un air un peu forcé, elle me demanda doucement ſi j'avois quelque ſujet de chagrin. Je ne pus me défendre de ſaiſir une de ſes mains. Du chagrin! lui dis-je: Ah Dieu! du chagrin, lorſque je vous vois, que je vous adore, que j'ai la douceur de vous le dire, & de croire que vous voulez bien l'entendre. J'oublierois donc auprès de qui j'ai le bonheur d'être, & de qui eſt cette belle main que je tiens; j'oublierois tout ce que j'ai deſiré & tout ce que j'ai obtenu! Votre cœur, chére Cecile, n'eſt-il pas à moi? Ne me l'avez vous pas donné? Si je le poſſéde, puis-je être chagrin ou malheureux, tant que vous ne me le ravirez pas? Je continuai de lui adreſſer ainſi mille choſes, avec la même ardeur & le même air de paſſion. L'amour avoit pris le deſſus ſur ma raiſon & ſur tous mes ſens.

Elle m'écoutoit. Je liſois ſur ſon viſage, qu'elle étoit pénétrée de tendreſſe & de joye, je joüiſſois en quelque ſorte de ſes plaiſirs & des miens. Dans un moment ſi tendre, que pouvoit-elle me refuſer ? Nos deſirs étoient les mêmes : le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus aſſez fort pour ſe faire entendre. J'imprimois mille baiſers ardens ſur ſa main, & je ne ſentois pas qu'ils fuſſent repouſſez. Qui pourra ſe le perſuader ? Ce fut dans cet inſtant même où ſon innocence & la mienne étoient comme expirantes, que j'aperçus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber ; & j'ignore encore ſi ce fut en faveur de Cecile, ou de moi, qu'il plut au Ciel de me ſecourir par le plus ineſpéré de tous les miracles.

Cecile étoit aſſez paſſionnée, pour aller bien loin au delà de ſon devoir ; mais comme elle avoit reçu une éducation des plus ſages, & qu'il étoit impoſſible, même à l'Amour, d'en effacer tout-d'un-coup les traces, elle eut ſans doute beſoin, comme moi, de ſe faire un peu d'illuſion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ſes plaiſirs. Elle comprit qu'étant ſeule avec moi, il n'y avoit plus de bornes où notre tendreſſe pût s'arrêter. Elle même peut-être ne s'en propoſoit plus. Cependant, un reſte de modeſtie, qui demandoit à ſe couvrir d'un prétexte, fit qu'elle retira tout-d'un-coup ſes mains d'entre les miennes. Ciel ! que fais-je, me dit-elle ? & comment ſuis-je foible juſqu'à ce point ! Me promettez-vous du moins de m'épouſer ? Cette queſtion, quoique prononcée d'un air tendre & languiſſant, me fit frémir avant même que d'avoir penſé à ma réponſe. Je demeurai en ſilence. Elle s'aperçut de mon embarras. O Dieu! s'écria t-elle en ſoupirant, vous balancez ! mon trouble augmentoit tellement, que ne pouvant ni la regarder ni lui répondre, je repris une de ſes mains que je tâchai de retenir & de ſerrer malgré elle. Elle la retira, & voyant que je continuois de me taire, quoiqu'elle eût renouvelé ſa demande, elle ceſſa ainſi de parler.

Nous demeurâmes ainſi l'un & l'autre dans la ſituation la plus étrange qui fut jamais. Mille penſées ſe preſentérent à mon eſprit en un moment, mais avec tant de confuſion, que je n'en pouvois démêler une. Je n'oſois même lever les yeux pour les porter ſur ceux de Cecile, & pour régler ce que j'avois à lui dire ſur ce qu'elle m'y laiſſeroit apercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçuë des mains de ſon Pere, ſembloit ſe rompre. Sans ſentir la moindre diminution d'amour, je ſentis mourir tous mes deſirs. L'honneur & le reſpect reprirent tout leur empire ſur ma paſſion ; & ce changement m'ayant rendu l'eſprit beaucoup plus libre, je fus ſaiſi d'un véritable effroi en me repreſentant tout ce qui venoit d'arriver. Ce fut alors que ſongeant bien moins aux raiſons que j'avois de compter ſur la tendreſſe de Cecile, qu'à la crainte que je conçus tout-d'un-coup de perdre ſon eſtime, je me hazardai à tourner la vuë ſur elle pour découvrir quelque choſe de ſes ſentimens. Elle me parut d'une triſteſſe extrême ; & quoiqu'elle eût les yeux fermez, & qu'elle tint la tête panchée ſur le dos de ſa chaiſe, je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ſes jouës. Je ne réſiſtai point à ce ſpectacle. Mon premier mouvement fut de me jetter à ſes genoux. J'ignore quel tour l'Amour eut fait prendre à mes expreſſions : mais la triſte Cecile me prévint. Ah ! laiſſez-moi, s'écria-t-elle en tournant la tête pour éviter mes regards ; je ne dois plus vous voir ni vous entendre ; vous m'avez trompée. Hélas ! il ne vous en coutoit guéres, ajouta-t-elle en redoublant ſes pleurs : je ſuis une malheureuſe, qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra juſqu'au fond du cœur. Je lui jurai avec les ſermens les plus ſaints, que rien n'étoit ſi tendre & ſi ſincére que mon amour, & je priai le Ciel de me punir ſi j'avois jamais eu deſſein de la tromper. Ces aſſurances parurent la rendre plus tranquille. Elle me demanda avec beaucoup de douceur, pourquoi je refuſois donc de l'épouſer, & ſi j'avois eu quelqu'autre vuë lorſque je lui avois fait entendre que je l'aimois. Elle me dit que ſon Pere même, qui s'étoit aperçu depuis long-tems que j'avois de l'inclination pour elle, étoit perſuadé que je la lui demanderois pour Epouſe ; qu'il s'y attendoit ; que le P. l'en avoit aſſuré plus d'une fois ; que c'étoit cette raiſon, autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & ma probité, qui l'avoit porté à la remettre avec tant de confiance entre mes mains ; qu'il lui avoit recommandé avant ſon départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour ſon Epoux, & de ſe conduire avec moi d'une maniére qui pût lui attirer de plus en plus mon eſtime ; qu'elle reconnoiſſoit à la vérité, qu'elle avoit mal ſuivi ce conſeil ; que s'étant laiſſée perſuader trop malheureuſement de ma tendreſſe, elle n'avoit point eu la force de me cacher la ſienne, & qu'elle avoit manqué à ſon devoir en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle ſentoit pour moi : mais qu'après avoir entendu parler ſi avantageuſement de mon caractére par ſon Pere, & après m'avoir étudié elle-même aſſez longtems pour ſe croire aſſurée de la bonté, & de la droiture de mon cœur, elle n'auroit jamais cru que je puſſe lui faire un crime de m'aimer trop, & de me le laiſſer voir peut-être avec trop de franchiſe & de ſimplicité. Elle ajouta, en verſant encore quelques larmes, que toute jeune qu'elle étoit, elle ne pouvoit s'y tromper ; & qu'il auroit fallu que je fuſſe le plus méchant de tous les hommes, ſi quelqu'autre raiſon avoit pu m'arrêter, après avoir commencé d'agir comme j'avois fait avec elle.

Ce diſcours qu'elle prononça avec une grace admirable, & ce qui me touchoit encore plus, avec un air d'ingénuité qui me faiſoit aſſez connoſtre que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux venoit du fond naturel de ſon eſprit, beaucoup plus que de ſon expérience & de ſon adreſſe, fit ſur moi une impreſſion qu'il me ſeroit impoſſible de repreſenter. Soit deſeſpoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la poſſeſſion d'une perſonne ſi charmante ; ſoit honte de l'avoir trompée en effet, par la fauſſe idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions ; ſoit raiſon, ſoit tranſport, je ne pus m'empêcher de lui faire le ſeul aveu par lequel je crus pouvoir me juſtifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cecile, lui dis-je en embraſſant ſes genoux, le Ciel eſt témoin qu'il n'y eut jamais de paſſion ſi ſincére & ſi parfaite que la mienne. Mon cœur eſt tout pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh! que ne peut-il s'ouvrir devant vous? O! charmante Cecile, que vous y verriez d'amour! Non, non, vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il ſent que le bonheur d'être à vous eſt le bien ſuprême. Il me feroit préférer la qualité de votre Epoux à toutes les fortunes du Monde.... Elle m'interrompit, & prenant ces derniéres paroles dans le ſens favorable à ſes deſirs, elle me dit en me tendant la main avec un ſouris tendre & un air déja conſolé : Que vous êtes cruel de m'avoir fait payer cette explication ſi cher! Sa réponſe ne fit qu'augmenter mon tranſport. Je refuſai ſa main, & je l'interrompis à mon tour. Haïſſez-moi, lui dis-je ; ne me regardez plus qu'avec horreur.. Ou plûtôt, plaignez mon malheureux ſort. Hélas! chére Cecile, je ne puis être à vous. Je ſuis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta, peut mieux s'imaginer que ſe décrire. Je la crus prête à tomber évanoüie entre mes bras. Elle fut quelque-tems à me regarder, avec des yeux ſi égarez qu'ils ne ſignifioient rien; & quelque attention que j'aportaſſe à l'obſerver, je ne pus rien conclure de ſes mouvemens ni de ſes regards. Enfin elle ſortit de cette funeſte rêverie; mais ce fut pour verſer deux ruiſſeaux de larmes, & pour proférer les plaintes les plus touchantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toûjours à genoux auprès d'elle; & ſa douleur ſe tournant ſur elle-même, elle ſe reprocha amérement l'imprudence de ſa conduite. Je ſuis perduë, s'écria-t'elle mille fois; je ſuis deshonorée ſans retour. Ses pleurs & ſes ſoupirs l'empêchoient pour un moment de parler; & puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence, qu'elle étoit une miſérable, & qu'elle alloit être la honte de ſa famille, & le joüet de toutes les perſonnes de ſa connoiſſance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage, preſque ſans réfléxion, & que j'étois moi même dans un trouble extraordinaire, je ne ſçavois de quelle maniére je devois me conduire pour calmer cette premiére furie. Je ne me ſerois point attendu d'ailleurs au cours que je voyois prendre à ſon reſſentiment; & ſi j'euſſe cru devoir apréhender quelque éclat après la confeſſion que je venois de lui faire, je me ſerois imaginé que ç'eût été ſur moi que ſes premiers tranſports fuſſent tombez. Je la regardois d'un air ſi conſterné, qu'elle y eût lû ma juſtification, ſi elle eût été capable de faire attention à quelque choſe. Mais de quelque motif que vint l'affectation avec laquelle elle évitoit de me voir, elle perſiſtoit conſtamment à ne pas tourner les yeux ſur moi. Je pris néanmoins la hardieſſe d'ouvrir la bouche, pour lui repreſenter que ſes plaintes étoient ſans fondement, & qu'il ne lui étoit rien arrivé dont elle eût quelque reproche ou quelque deshonneur à craindre. Elle ne me laiſſa point le tems d'achever. Elle ſe leva avec plus de promptitude que je n'en eus pour l'arrêter, & elle s'éloigna de moi avec une eſpéce d'horreur, en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement ſi vif me faiſant comprendre qu'elle étoit furieuſement irritée, je craignis qu'elle ne ſortît malgré moi de l'appartement, & qu'elle ne s'égarât dans le Parc, où elle pourroit être aperçuë de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'euſſe été au deſeſpoir qu'une ſcène ſi fâcheuſe eût été connuë de quelqu'un. J'avois à ménager tout à la fois ſon honneur & le mien. Cette penſée ſervit à me faire un effort pour rapeler toute la liberté de ma raiſon. Je courus à la porte du bâtiment, avant qu'elle eût penſé à ſortir. Je la fermai avec ſoin. Je retournai enſuite vers elle, & quoique je la viſſe affecter de ſe cacher entiérement le viſage lorſque j'aprochai,

chai, je pris une chaiſe ſur laquelle je m'aſſis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler; mais elle gardoit un ſi profond ſilence, que j'en étois allarmé, après l'avoir vû dans une ſi violente agitation. Cependant, lorſque je l'eus conjurée dans les termes les plus reſpectueux de ſe donner un moment la peine de m'entendre, elle conſentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la raſſurer ſur ſon honneur, auquel elle m'avoit paru ſi ſenſible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma Maiſon. Auſſitôt que Drink ſera de retour, nous pourrons, lui dis-je, faire avertir Mr. votre Pere que vous êtes ici; & votre réputation ſera à couvert, dès que vous y ſerez avec ſa connoiſſance & ſon aveu. Bien plus, continuai je, je ne veux point qu'il ſçache lui même que j'ai paſſé une partie de la nuit ſeul avec vous. Mon deſſein n'étoit pas de mettre ma Belle-ſœur & ma Niéce dans notre confidence; mais je change de ſentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de ſe rendre ici, avant même que Mr. de R. ſoit averti. S'il vient ce matin pour vous voir il vous trouvera avec elles; & ni lui, ni perſonne n'aura jamais le moindre ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé ici entre nous. Vous devez donc être tranquile, ajoûtai-je avec un profond ſoupir. Hélas! Mademoiſelle, vous devez l'être: votre honneur & votre repos ſont ici en ſûreté. Comptez même que vous y aurez un troiſiéme avantage, & pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empreſſement; c'eſt d'être délivrée de ma preſence, qui vous eſt devenuë tout-d'un coup ſi odieuſe, que vous m'avez cru digne des noms de Scélérat & de Perfide. Le Ciel, qui connoît mon cœur, ſçait bien que je ne les méritai jamais. Ce que je mérite effectivement, c'eſt le nom du plus malheureux de tous les hommes. Mais il ne vous a pas plû de faire la moindre diſtinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus, après avoir prononcé ces derniéres paroles du ton le plus triſte & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire paſſage à quelques ſoupirs. Je vis ſeulement ſes yeux s'attacher deux ou trois fois ſur moi, & ſe fermer preſque auſſi tôt. Ce ſilence m'étoit mille fois plus pernicieux, que ne l'euſſent pû être ſes injures & ſes outrages. Je la conſidérois avec une attention qui renouveloit toutes les playes de mon cœur, & qui détruiſoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raiſon. Loin d'altérer ſes charmes, il ſembloit que la douleur & les larmes n'euſſent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me conſumois en la regardant; & ma paſſion, qui s'étoit accruë à l'excès par tous les incidens de cette nuit, ne me paroiſſoit plus capable ni de bornes ni de meſures. Je ne fus plus le maître d'un mouvement qui me fit écrier: O Dieu! faut-il que je ſois haï de Cecile! Méritois-je ſa haine, par la plus forte preuve que j'aye pû lui donner de mon eſtime & de mon amour ? Cette courte exclamation parut faire plus d'impreſſion ſur elle, que n'avoit fait un plus long diſcours. Elle ſe tourna tout-d'un coup vers moi ; & ſoit qu'elle eût médité en ſilence ce qu'elle alloit me dire, ſoit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échapez, elle me tint ce diſcours, qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualitez de ſon cœur & de ſon eſprit. Voilà une exclamation bien obſcure, me dit-elle, & qui ne laiſſe pas de piquer beaucoup ma curioſité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard au moment que vous l'avez faite. Je rapelois, Monſieur, tout ce que j'ai vû de vous depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon Pere ; je le raprochois de ce qui eſt arrivé cette nuit. Il me ſemble que j'aperçois dans votre perſonne & dans votre conduite les plus étranges contrariétez ; vous me feriez plaiſir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherai pas, continua-t'elle avec une aparence de tranquilité dont je la croyois fort éloignée ; j'ai pris mon parti par raport à vous. S'il eſt vrai que vous ayez eu deſſein de tromper mon Pere par les aparences de l'honneur & de la probité, & moi par celle de la ſincérité & de la tendreſſe, je vois en vous nonſeulement un perfide & un ſcélérat, mais un monſtre abominable, avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru, comment me le ferez-vous comprendre, lorſque vous me confeſſez vous-même, que vous êtes marié, & que je vous ai vu néanmoins employer les ſermens & les proteſtations les plus ſaintes pour me perſuader de votre amour, c'eſt-à-dire, pour ſéduire mon innocence & me faire oublier mon devoir ? Hélas ! je l'avouë à ma honte, je me livrois au penchant de mon cœur, & je m'aplaudiſſois d'avoir un Amant tel que vous. Eſt-il poſſible que vous ſoyez un perfide ? Vous paroiſſez ſi aimable & ſi tendre, ajoûta-t'elle en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïſſe, après vous avoir aimé ſi long-tems ? Dites-moi donc ce qu'il faut que je penſe de vous ; car il eſt impoſſible que je vive, ſi vous m'avez voulu tromper ? J'ouvrois la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit, pour me dire que je ne devois point eſpérer de lui en impoſer par des fables ; que ſi elle avoit été aſſez ſimple pour ſe flâter d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu juſqu'alors nulle raiſon d'en douter, elle me défioit deſormais de lui en faire accroire, & que mes artifices ne ſerviroient qu'à redoubler ſon mépris & ſa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de converſation aſſez ſérieuſe, pour connoître tout le fond de ſon eſprit ; de ſorte que le fruit de cette malheureuſe avanture ne pouvoit être que d'augmenter mon deſeſpoir, en me faiſant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'eſpérance d'en recuëillir même le plaiſir innocent de les admirer, qui étoit le ſeul que je m'étois d'abord propoſé. Je ne voyois que trop, que de quelque maniére que je puſſe répondre à des interrogations ſi préciſes, il ne m'étoit pas poſſible de me juſtifier aſſez pour la ſatisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours ſpécieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma juſtification, qu'elle eût pu lire dans mon cœur. Elle y eût vu que s'il m'étoit échapé quelque foibleſſe, le fond du moins en étoit droit; & tel ſans doute qu'elle ſembloit le deſirer pour me rendre ſon eſtime. Peut-être l'eût-elle compris ſans cela, ſi elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage, & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui euſſe point fait cet aveu, ſi j'euſſe été auſſi méchant qu'elle paroiſſoit le croire. J'allois la prier de faire cette réfléxion, ne voyant rien plus ſolide à lui aporter pour ma defenſe. Mais comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit, & que j'avois médité pendant quelques momens ma réponſe, elle prit mon ſilence pour l'embarras d'un homme qui ſe ſent coupable, & qui eſt confondu par les juſtes reproches qu'il mérite. Elle ſe leva dans cette penſée. Je la priai envain d'arrêter. Son indignation paroiſſoit dans tous ſes mouvemens. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi, ni aſyle dans ma maiſon, & qu'elle alloit aprendre à ſon Pere mes noirceurs & mes infamies.

Je ne m'arrête à ce détail que pour montrer par ſon exemple, à quel excès de trouble les paſſions peuvent nous conduire. Je fus ſi ému de ſon action, que la voyant déja proche de la porte, & moi trop éloigné pour l'empêcher de ſortir, je tirai mon épée avec un tranſport que toutes mes expreſſions ne repreſenteroient jamais ; & déchiré encore plus par la crainte de la perdre, que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit, je m'écriai que j'allois me percer le cœur ſi elle ſortoit ſans m'entendre. Le ton funeſte dont je prononçai ces paroles, lui fit tourner la tête au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut ſi effrayée de ma poſture, qu'elle demeura comme immobile à me regarder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois, & tendant les bras vers elle : O Cecile ! lui dis-je, écoutez-moi. Je vous conjure de m'ecouter. Aprenez l'hiſtoire du plus malheureux homme qui fut jamais. Je ſuis coupable ; je ne prétens point me juſtifier, mais je veux exciter votre compaſſion. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, & je meurs ſi vous me le refuſez. Elle étoit trop ſenſible pour n'être pas touchée du tour naturel de mes priéres. Après avoir balancé quelque tems, elle repouſſa doucement la porte, & elle s'aſſit ſur la chaiſe la plus voiſine. Vous voulez m'effrayer, me dit-elle, & je devrois ne l'être guéres après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de ſi important à m'aprendre. Je me raprochai d'elle ; & l'amour qui venoit de me rendre comme furieux & inſenſé, me rendit alors indiſcret, en me faiſant révéler ce que j'avois réſolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas ! lui dis-je, daignez donc m'écouter, & voyez ſi c'eſt votre haine que je mérite !

Je commençai par lui aprendre qui j'étois, avec une partie des triſtes circonſtances de ma premiére jeuneſſe. Je lui racontai enſuite ce qu'on a vû de plus attendriſſant juſqu'ici dans mon hiſtoire, pour la conduire au malheureux dénouëment de l'infidélité de mon Epouſe. Quand le ſujet eut été moins triſte, la diſpoſition où j'étois n'eût pû manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curioſité que d'émotion ; mais à meſure que les événemens ſe dévelopoient, je remarquai qu'elle paroiſſoit s'interreſſer & s'attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent elle ſe remupit ſur ſa chaiſe, comme ſi elle eût cherché une poſture nouvelle où elle pût trouver encore plus de ſatisfaction à m'entendre. Je voyois par le mouvement de ſon ſein, que ſa reſpiration étoit agitée, & qu'elle ſe changeoit quelquefois en ſoupirs. Ce n'étoit rien néanmoins en comparaiſon de ce qu'elle paroiſſoit ſentir lorſque je lui repréſentois mes agitations intérieures & mes combats en faveur de la vertu, ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors ſur moi ; tous les mouvemens de ſon ame ſe peignoient ſur ſon viſage ; il ſembloit qu'elle éprouvât tout ce que je lui racontois.

Enfin j'arrivai à cette malheureuſe partie de mes avantures, à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguiſé les excélentes qualités de mon Epouſe, ni la tendreſſe infinie que j'avois euë pour elle. Ainſi je lui confeſſai que j'avois reſſenti en la perdant, tout ce que la douleur & le deſeſpoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture ſi vive de l'excès de mes peines, que je vis ſes yeux ſe couvrir de larmes; & quoiqu'elle tâchat de me les cacher en les eſſuyant avec ſoin, il en retomboit preſque auſſitôt malgré elle. Je finis mon recit. Voilà, lui dis-je, quel a toûjours été ce cœur que vous accuſez d'artifice & de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour, & en proye pour jamais à la triſteſſe. Mais de même qu'il n'a pû ceſſer d'être droit & ſincére, il ne ſçauroit ceſſer non plus d'être tendre. Je vous ai vû belle Cecile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux, que je n'en avois jamais ſenti. Le charme de votre preſence a diſſipé toutes mes douleurs. Délicieuſe paſſion! Hélas! elle eût ſuffi pour rendre le reſte de ma vie heureux & tranquile. Mes déſirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vûë l'obſtacle invincible qui doit les arrêter. Vous ſçavez dans quelle retenuë je les ai toûjours conſervés. Mais eſt-il étonnant que j'aye marqué unpeu moins de modération lorſque j'ai pû joindre au plaiſir de vous adorer celui d'être aimé de vous, de l'aprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres aſſurances?

Ah ! trouverez-vous des hommes qui ſoient capables de la perfection de la Sageſſe, dans l'excès du bonheur ? D'ailleurs, ſouvenez-vous en ; ai-je abuſé de vos bontez juſqu'à mériter les noms de Scélérat & de Perfide ? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous ? Vous ai-je laiſſé dans une erreur qui puiſſe m'être reproché. Non, non, j'ai ſuivi les rigoureuſes loix de l'Honneur & de la Vertu. Je me ſuis fait une violence, qui mérite bien moins votre haine, que votre eſtime & votre compaſſion.

Ma narration avoit duré preſque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avois ſentie dans un diſcours ſi long & ſi paſſionné, me jettérent dans le dernier épuiſement. Cecile s'en aperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude ; ce fut la premiére marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions. Je ſuivis auſſi tôt le conſeil qu'elle me donna, de prendre quelque choſe pour me remettre. Je revins auprès d'elle, mais le cœur ſi triſte & l'air ſi conſterné, que je n'avois peut être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je ſentiſſe le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoigné, je n'oſois encore lever les yeux ſur les ſiens. J'étois timide & tremblant aux pieds d'une Fille de ſeize ans, comme ſi j'euſſe attendu d'elle l'Arrêt qui devoit décider de ma deſtinée. Elle avoit trop de pénétration, pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon ame. Rien ne ſe démêle ſi facilement que les allûres de la ſincérité, même ſans le ſecours de l'expérience. Ma paix étoit déja faite avec elle; & s'il lui reſtoit quelque autre ſentiment que celui de la joye, je n'en étois pas plus l'objet qu'elle-même; c'eſt-à-dire, qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impoſſibilité qu'il y avoit pour tous deux d'être jamais l'un à l'autre. Cependant, elle ne me fit point connoître ce qu'elle penſoit là-deſſus. Elle ſe contenta de prendre un viſage plus ſerein, & de recommencer à m'entretenir avec ſa douceur ordinaire. Elle me fit diverſes queſtions ſur les qualitez de mon Epouſe, ſur la cauſe de ſon inconſtance, ſur le lieu de ſa retraite, & ſur les ſentimens que je conſervois pour elle. Toutes mes réponſes furent ſincéres. Notre converſation ne roula point ſur autre choſe, juſqu'à l'heure que j'avois marquée à Drink pour revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en ſecret ma Belle ſœur & ma Niéce qu'elle étoit au Parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le ſilence à l'égard de toutes les autres perſonnes de ma Maiſon. Vous reviendrez auſſi-tôt, ajouta-t'elle; j'ai quelque choſe de plus à vous ordonner. Drink ſe tourna vers moi pour me demander auſſi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il ſortit auſſi-tôt pour exécuter ceux de Cecile. Il dut être ſurpris de mon ſilence, car je ne prononçai point un ſeul mot devant lui. Il ſembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelque autorité ſur moi à Cecile, & qu'elle en prit l'air, auſſi naturellement que je prenois celui de la ſoumiſſion & de l'obéïſſance. J'étois debout. Elle me dit de m'aſſeoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre: elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma Sœur ne pût ſe défier de rien. Il eſt vrai qu'il n'y avoit ni fierté, ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faiſoit exécuter ſes volontés. C'étoit le ton d'une perſonne qui eſt ſûre d'être aimée, qui aime encore, & qui n'oſe le dire; mais qui ſouhaite qu'on le penſe, & qui n'eſt pas fâchée qu'on l'aperçoive. Pour moi, j'obéïſſois par honte, ſi j'oſe parler ainſi, autant que par ardeur & par ſimplicité d'amour. Ma condition d'homme marié me paroiſſoit ſi humiliante, que je croyois Cecile en droit de me faire acheter à toutes ſortes de prix le bonheur d'être ſouffert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me paruſſent trop peſantes. Tel étoit l'excès de ma foibleſſe. J'étois le joüet de l'Amour & de mon propre cœur.

Ma Belle-ſœur & ma Niéce étans arrivées, elles furent fort ſurpriſes d'aprendre de Cecile les raiſons qui l'obligeoient à ſe venir cacher pour quelque tems dans mon Parc. Elles lui promirent de lui tenir compagnie ſans ceſſe, & de ne rien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous réglâmes, que pour tromper mes Domeſtiques, ma Belle-ſœur & ſa Fille feindroient d'avoir beſoin pendant quelque tems de l'air du Parc, & qu'elles feroient tranſporter un lit dans le Bâtiment ; ce qui ſuffiroit, avec celui qui y étoit déja. Il leur étoit facile de s'y faire aporter leur nourriture, ſans donner lieu aux ſoupçons. Drink, & les deux Laquais qui étoient à Paris avec mon Equipage, pouvoient être employez ſeuls à cet office ; & j'étois ſi accoutumé moi-même à me faire ſervir à manger dans cet endroit, que cela ne devoit point paroſtre extraordinaire. Toutes les autres commoditez pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le ſeul embarras étoit de déguiſer long-tems ce miſtére à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte qui pût diſpenſer ma Belle ſœur de la recevoir lorſqu'elle viendroit la viſiter. Nous conclûmes qu'il falloit abſolument lui communiquer notre ſecret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le ſcrupule qu'elle pourroit ſe faire de contribuer à receler un Hérétique. Mais je lui crus aſſez de raiſon, pour prendre la choſe dans le meilleur ſens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fut néceſſaire de lui aprendre le véritable motif qui faiſoit cacher Cecile. Nous réſolumes de lui dire ſeulement que Mr. de R. m'avoit prié de la tenir en ſecret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée ; & de lui faire entendre que la cauſe de cette crainte n'étoit qu'une intrigue d'amour. On ſe perd quelquefois, à force de précaution. Un aveu ſincére où j'étois réduit, j'affectois d'en éloigner mon attention. Je me défendois même de cette penſée avec une eſpéce de crainte. Il ſembloit que les remords & la honte tournaſſent autour de moi, pour chercher l'entrée de mon Ame, & que je fiſſe des efforts continuels pour les repouſſer. Que dirai-je? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement, où l'on craint moins le poiſon, que le reméde.

Ce qui m'occupa donc uniquement, fut l'obſcurité des derniéres paroles de Cecile, & le ſens de cette tendre marque de compaſſion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en vain d'y démêler quelque choſe. Qu'elle eût encore de l'inclination pour moi, je ne pouvois en douter. J'en étois ſûr. L'Amour ne ſe trompe jamais. Mais après ce qui s'étoit paſſé la nuit, je ne trouvai pas la moindre vraiſemblance dans cet eſpoir de bonheur qu'elle avoit voulu m'inſpirer, Si je l'aimois, je pouvois encore être heureux! Ah! c'eſt peu que de l'aimer, diſois-je; elle ſçait bien que je l'adore. Mais ſi nous avons reconnu qu'il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la Vertu & de l'Honneur, quelle voye m'ouvrira t'elle pour le devenir? Il n'y en a point. C'eſt un eſpoir impoſſible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle, ce ne peut être que celui de la voir & de l'aimer. Bornons-nous-y. Je ne m'en ſuis pas propoſé d'autre. Hélas! ajoutai-je, il eſt vrai que je devois m'en tenir dans ces bornes:

nes : mais y ſuis-je encore ? & ſi je ne m'en ſuis que trop écarté, me ſera-t'il facile à preſent d'y revenir ? En effet cette malheureuſe nuit avoit cauſé une révolution preſque incroyable dans le fond même de mon caractére. Il faut que le corps ait une étrange pouvoir ſur nos ames ! Depuis que j'avois touché les mains de Cecile, que j'avois été ſeul avec elle, que je m'étois enivré, pour ainſi dire, de ſon haleine, & qu'elle m'avoit pénétré de ſes regards, je ſentois hors de ſa preſence une vive inquiétude, comme il arrive lorſqu'on ſe trouve dans un état violent. Je croyois m'apercevoir à tous momens, qu'il me manquoit une partie néceſſaire de moi-même. J'étois porté vers elle par quelque choſe de plus fort que les mouvemens de la Sympathie, & d'auſſi invincible que tout ce qu'on raconte des Enchantemens. Sa vuë ne pouvoit donc plus être qu'un foible ſoulagement pour ma paſſion. Il me falloit, pour être heureux, la poſſéder comme mon bien & mon treſor. Je ne pouvois l'eſpérer ; & par conſéquent l'Amour, ſur lequel j'avois formé de ſi douces eſpérances de conſolation & de bonheur, ne pouvoit ſervir deſormais qu'à me rendre encore plus miſérable.

Je pris quelques heures de ſommeil, après cette inutile méditation. Le ſoir je me rendis à S. Cloud ; pour ſouhaiter un heureux voyage à Madame, qui devoit partir le lendemain avec le Roy & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de viſiter les Villes nous eût mieux réüſſi avec une femme du caractére de Madame Lallin que le détour & l'artifice ; il l'eût engagé à la diſcrétion par honneur : au lieu que n'étant point ſur ſes gardes , parce qu'on ne lui avoit rien confié ſous le ſecret , elle fit imprudemment à Cecile plus de mal que nous n'en euſſions pu craindre en la mettant tout à fait dans notre confidence.

Nous la fimes venir ſur le champ , de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque myſtére. Elle n'aprit de nous , que ce que nous étions convenus de lui dire. Cecile fit enſuite partir Drink , pour aller informer ſon Pere qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne s'imaginoit. Nous attendîmes ſon retour , avant que de prendre un peu de ſommeil. J'en avois beſoin plus que perſonne , dans le deſordre où étoient encore tous mes ſens. Drink revint. Il nous raporta que M. de R. ſuivant la réſolution que nous avions priſe enſemble , publioit qu'on lui avoit enlevé ſa Fille ; & qu'il affectoit même de la faire chercher de tous côtez. Il ajouta , qu'il avoit fort aprouvé le changement de notre projet ; & qu'il viendroit me remercier auſſi-tôt qu'il le pourroit , de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cecile. Cette aimable Fille rougit à ce diſcours , & je fus encore plus déconcerté qu'elle. Heureuſement , je m'étois retiré à part , avec elle , pour entendre le raport de Drink. Mais prévoyant que dans la ſuite j'aurois rarement le bonheur de l'entretenir en particulier , je me ſentis animé par ſa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardieſſe que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour, je la conjûrai de ſe ſouvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit moins horrible pour moi que ſa haine. Le ton de ma voix étoit auſſi triſte que mon viſage. Elle me regarda quelques momens ſans répondre, comme ſi elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant, je vis tout-d'un-coup ſes yeux s'attendrir ; & je fus ſurpris que baiſſant la tête vers moi, elle me dit : Pauvre infortuné, que je vous plains ! Elle s'arrêta enſuite un moment : Mais je veux vous le dire, reprit elle, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous pouvez encore être heureux. Elle me quitta auſſi-tôt, pour rejoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai point aſſez tranquile pour la ſuivre. Mon trouble eut éclaté trop viſiblement aux yeux des autres ; je voulois du moins le tenir caché. Je ſortis du Bâtiment, comme ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui laiſſer la liberté de ſe repoſer ; & ne me ſouciant point d'être aperçu de mes Domeſtiques depuis que ma Belle-ſœur & Madame Lallin ſçavoient mon retour, je m'enfonçai dans le Parc pour m'y livrer à mes rêveries. Mes premiéres réflexions ne tombérent point comme autrefois, ſur les maladies de mon cœur, ni ſur le deſordre de ma raiſon. Quoique je ne puſſe me dérober la vûe & le ſentiment du triſte état frontiéres de Flandres ; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands deſſeins , & que la réſolution de porter la Guerre en Hollande étoit déja formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle , ou du moins qu'elle demeurât tranquile , pendant que l'Armée Françoiſe ſeroit occupée contre les Hollandois. Madame, qui étoit tendrement aimée du Roi Charles , pouvoit reüſſir mieux que perſonne à le mettre dans ces diſpoſitions ; & l'on ſçut bien-tôt que Loüis XIV. n'avoit point eu d'autre vûë en la preſſant de l'accompagner en Flandre. Elle avoit même promis à ce Prince de paſſer en Angleterre , pour y conférer plus facilement avec ſon Frere. Sans me découvrir le fond de ce projet, elle me fit entendre qu'elle ſouhaitoit beaucoup que le Roi lui permît de paſſer la Mer , & qu'elle en avoit l'eſpérance. Elle me demanda enſuite ſi je voulois être du voyage. Je me trouvai dans l'embarras. Je l'euſſe ſouhaité pour l'intérêt de mes Enfans , ne pouvant guéres eſpérer d'occaſion plus favorable pour lever toutes les difficultez qu'ils pourroient trouver un jour a rentrer dans leur Héritage ; mais l'on ſçait par quelle raiſon j'étois retenu. Je fus obligé d'aporter à Madames quelques excuſes vagues , qu'elle eut la bonté d'accepter.

En ſortant de chez elle, je rendis une viſite à Mr. de R. Je le trouvai chez lui , & je fus très fâché d'y trouver auſſi le P. , qui étoit venu ſur le bruit de l'enlevement de ſa Fille pour le conſoler de ſa perte. Ce zèlé Conſolateur, qui connoiſſoit une partie de mes ſentimens pour Cecile, me dit d'abord à l'oreille, qu'il me croyoit auſſi affligé que M. de R. & qu'il ſe propoſoit de me rendre le même office qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fut du moins un autre jour. Loin de ſe rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette priére, il me répondit, qu'il étoit venu de Paris dans le deſſein d'aller paſſer la nuit chez moi, & qu'il s'aſſuroit que je ne refuſerois point de l'y recevoir. Son obſtination me chagrina. N'étant nullement diſpoſé à m'ennuyer une partie de la nuit dans ſa converſation, & comptant de trouver Cecile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur Appartement à mon retour, je lui fis connoître aſſez nettement que ſa viſite me ſeroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clair-voyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eût entrevu dès ce moment une partie des raiſons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne ſoit ſur ce fondement qu'il trama une fatale intrigue qui cauſa la perte de Cecile. Cependant, il continua d'en uſer avec moi fort civilement. Je le laiſſai chez M. de R. à qui je trouvai le moyen de rendre compte dans un moment d'entretien particulier de la maniére dont ſa Fille étoit chez moi, & des meſures que j'avois pris pour l'y tenir ſecrettement.

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

SUITE DU LIVRE SEPTIEME.

JE paſſai quelques ſemaines dans une ſituation fort agitée d'eſprit & de cœur, telle que je viens de la repreſenter. Je voyois Cecile pluſieurs fois le jour, ou plutôt, j'étois preſque inceſſamment auprès d'elle. Mais je n'y étois jamais ſeul. Ses trois Compagnes ne la quittoient pas ; ſon Pere même & ſa Mere la venoient voir ſi ſouvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté. Si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penſer à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impoſſible de me priver volontairement de ſa preſence, je n'en vivois pas plus tranquile. Mes aveugles deſirs continuérent d'exercer leur tirannie ſur mon cœur & ſur tous mes ſens. Sa vuë ne pouvoit que les augmenter. Les paroles miſtérieuſes par leſquelles elle avoit eu comme deſſein de me conſoler, me rouloient ſans ceſſe dans l'eſprit, & j'attendois avec une ſoumiſſion impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le ſens. Ma hardieſſe n'alloit point juſqu'à lui faire cette queſtion. Je n'aurois pû d'ailleurs en trouver l'occaſion, puiſque je n'avois jamais celle de lui parler ſans témoin, & que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réfléxion, qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je conſidérois avec quelle douceur & quelle bonté elle me ſouffroit auprès d'elle, & je me confirmois de plus en plus dans l'aſſurance d'être aimé. Or ſi elle m'aime, diſois-je, elle penſe à moi, elle continuë de me plaindre, elle ſouhaite que je ſois heureux; & s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même ſon bonheur à faire le mien. C'eſt donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce ſoin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voye elle croit que cela eſt poſſible. Ce raiſonnement n'étoit pas de bon ſens; il venoit de ma timidité plus que de mon amour; car je devois concevoir qu'une Fille de l'eſprit de Cecile avoit fait beaucoup en me laiſſant quelque eſpérance, après avoir apris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de préſumer qu'elle ſe voulût charger de tout le reſte, ſans que je paruſſe y prendre du moins quelque part par mon zèle & mes inſtances. Mais il faut que je confeſſe tout, & cet aveu ſervira peut être à me rétablir un peu dans l'eſtime de mes Lecteurs. Un reſte d'honneur & de vertu ſe joignoit à ma timidité. Incertain du ſens des offres que Cecile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parût raiſonnable, je tremblois qu'elles ne renfermaſſent quelque choſe de contraire aux loix du devoir.

L'expérience de la premiére nuit m'avoit apris ſa foibleſſe & la mienne. Quoiqu'elle fût ſortie victorieuſe de cette dangereuſe eſpéce de combat, il eſt conſtant que ſa vertu avoit été expoſée au dernier péril. Il pouvoit ſe renouveler. Peut-être le ſouhaitois-je moi-même; mais ce deſir étoit un monſtre qui n'oſoit ſe produire, qui ne ſe nourriſſoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur, & que ma raiſon eût encore ſuffi pour étouffer s'il eût parlé aſſez haut pour ſe faire entendre. De toutes ces réfléxions on peut conclure, que ſans être tout-à-fait criminel, j'étois extrêmement malheureux. Cependant, je ne l'étois pas tant que je ne fuſſe à la veille de l'être infiniment davantage. Mes Lecteurs peuvent ſe préparer ici à une nouvelle ſcène d'infortunes, & à de nouveaux ſentimens de douleur.

Cecile en me donnant les eſpérances obſcures qui me cauſoient un ſi cruel embarras, n'avoit rien avancé qu'elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit beſoin pour cela de mon ſecours, & elle étoit ſurpriſe de me voir tant de lenteur à le lui offrir, après la maniére dont elle s'étoit expliquée. Dans le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au ſilence, elle ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'elle brûloit d'envie de me dire. Elle ſe fût même défiée de la conſtance de ma tendreſſe en me voyant cette eſpéce de froideur, ſi elle n'en eût eu un témoignage continuel dans l'aſſiduité de mes ſoins, & dans l'air paſſionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce tems-là, le P. m'avoit rendu de fréquentes viſites. Il n'avoit jamais manqué de me parler de Cecile, & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître perſuadé de la vérité de cette avanture, & il s'employoit ſérieuſement à me conſoler, comme s'il m'eût cru pénétré de la plus vive affliction. Mais, outre les conjectures qu'il avoit déja formées chez M. de R. il étoit facile à un homme auſſi adroit que lui, de démêler dans mes réponſes, que je n'étois pas auſſi touché de la perte de ma Maſtreſſe, qu'il lui ſembloit que j'euſſe dû l'être avec la tendreſſe qu'il me connoiſſoit pour elle. Il ſe confirmoit ainſi de plus en plus dans la penſée qu'il avoit euë d'abord que cet enlévement n'étoit qu'une chimére, inventée pour tromper le Public, & pour cacher quelque deſſein qu'il ne pénétroit pas encore. Comme ſa curioſité & ſon zèle toujours actif le portoit quand il étoit chez moi à obſerver ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon, il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre maniére de vivre ordinaire. Quoiqu'il aprit en arrivant que j'étois dans le bâtiment du Parc, je ne l'y recevois plus comme autrefois : on venoit m'avertir de ſon arrivée, & je l'allois joindre à la maiſon. Les Dames ne paroiſſoient plus devant lui, ſur-tout ma Belle-ſœur & ma Niéce qui étoient continuellement avec Cecile. Il ne voyoit que Madame Lallin, & il ne la voyoit même que le ſoir, lorſqu'elle revenoit du Parc ; de ſorte que dans toutes ſes viſites il ſe trouvoit ordinairement ſeul avec moi. Cette nouvelle conduite, que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution, acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus, non ſeulement que je n'euſſe part à l'enlévement prétendu de Mademoiſelle de R. mais qu'elle ne fût chez moi, & que toute cette intrigue ne renfermât un myſtére important.

Il ne lui reſtoit que de l'aprofondir. Peut-être eût-il d'abord quelque ſoupçon de la vérité. Mais n'oſant rien entreprendre ſans certitude, il prit, pour s'éclaircir, une voye qui ne lui réüſſit que trop bien. Madame Lallin l'avoit choiſi pour ſon Directeur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumiéres qu'il deſiroit. Effectivement après l'avoir ménagée de la maniére la plus adroite, & avoir employé les diſcours les plus inſinuans, il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mlle de R. étoit cachée chez moi, & ſi la Religion n'étoit pas mêlée dans la Comédie que je joüois avec M. de R ? Madame Lallin, qui ne s'attendoit pas à une pareille queſtion, demeura fort interdite ; mais le P. profitant de ſon embarras, & la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre, la détermina ſi bien par tous les motifs de Religion qu'il crut propres à l'allarmer, qu'elle lui découvrit enfin tout ce qu'il voulut ſçavoir. Quoiqu'elle ne put lui aprendre la véritable cauſe qui retenoit Cecile chez moi, c'étoit la dire aſſez clairement pour lui, que d'en aporter une auſſi peu vraiſemblable que la crainte où ſon Pere étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un Amant. Il connoiſſoit trop bien l'intérieur de cette Famille, pour ignorer que Cecile avoit été élevée dans la retraite, & qu'elle n'avoit point d'autre Amant que moi. Mais il comprit que l'enlévement que ſon Pere craignoit, étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & inſtruire dans un Convent. Il en fut plus ſûr encore, lorſque de queſtion en queſtion il eut engagé Madame Lallin à avoüer que j'avois deſſein de retourner bien-tôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaiſon de notre ſyſtême. Cecile étoit cachée chez moi ; c'étoit pour ſe conſerver la liberté de quitter le Royaume. Je devois le quitter auſſi ; c'étoit pour la reconduire à Londres. Notre départ étoit retardé quelque tems ; nous attendions que Mr. de R. eût mis ordre à ſes affaires, &

ſe fût défait de ſon bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former des conjectures plus juſtes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas ſurprenante, ſi l'on conſidére qu'en France, dans ce tems-là, l'on n'entendoit parler de tous côtez que de pareils exemples, & qu'il ſe paſſoit peu de jours où l'on ne vît quelques familles Proteſtantes prendre le parti de la fuite, pour prévenir l'orage dont elles étoient menacées.

Si le P. avoit déja formé quelque projet digne de ſon zèle, ſur les premiéres lumiéres qu'il avoit pû tirer de ma froideur & de mon embarras, lorſque je m'étois rencontré avec lui chez Mr de R., l'éclairciſſement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelque affection pour moi juſqu'alors : mais il crut trouver quelque choſe de ſi offenſant pour lui dans ma conduite, qu'il n'écouta plus que ſon reſſentiment. Les ménagemens que Mr de R. gardoit en recevant ſes inſtructions, lui avoient toujours fait eſpérer qu'il viendroit à bout de le convertir. Il ſe flâtoit encore plus de vaincre Cecile. Il comptoit auſſi qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette importance l'euſſent extrêmement flâté. De ſorte que n'accuſant que moi de lui enlever ſes eſpérances & le fruit de ſes peines, en inſpirant à Mr de R. le deſſein de paſſer en Angleterre avec ſa Famille, il réſolut de me faire ſentir qu'on ne le joüoit pas impunément. Il ne communiqua point ſes intentions

tions à Madame Lallin; mais en ſortant de chez moi, il ſe rendit chez Mr l'Archevêque de Paris, à qui le Roi avoit accordé une autorité preſque abſoluë ſur toutes les affaires Eccléſiaſtiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux; il me repreſenta comme un Emiſſaire de l'Egliſe Anglicane, qui n'étoit en France que pour rendre ſervice aux Proteſtans, & pour favoriſer leur paſſage en Angleterre. L'Archevêque, qui ſe nommoit Mr de Perefixe, avoit trop de prudence pour ſe livrer aveuglement au zèle du P. Cependant, cette affaire lui parut aſſez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois, & ce qui me retenoit en France. Il aprit de quelqu'un de mes Voiſins, qu'à la vérité je ne faiſois profeſſion d'aucune Religion; mais que je vivois d'une maniére paiſible & réglée, & que Madame me faiſoit l'honneur de me traiter avec une conſidération particuliére. Ce témoignage lui fit ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il ſe contenta de me faire obſerver par quelques Eccléſiaſtiques de S. Cloud, auſquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant, le P. continua de venir chez moi réguliérement; & dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin, il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon projet. Il n'avoit rien moins propoſé à Mr l'Archevêque, que de me faire renfermer à la Baſtille, & de mettre Cecile dans un Couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat, qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire en m'ôtant la liberté, ce ſeroit peut-être un excélent moyen d'avancer ma converſion; parce qu'étant paſſionnément amoureux de Mlle de R... j'aurois alors deux motifs pour cela; l'envie de ſortir des chaînes de la priſon, & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il ſe croyoit aſſez aſſuré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ſes vuës lorſqu'elles ſeroient colorées du prétexte de la Religion, il lui communiqua ce dernier projet. Il entroit pourtant bien moins de confiance, que de politique, dans cette ouverture. Mr de Perefixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi, juſqu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitaſſe mon voyage d'Angleterre; & en s'ouvrant comme il faiſoit à Madame Lallin, il avoit en vuë de l'engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adreſſe qu'il eut déguiſé ſes intentions, il n'obtint point ce qu'il eſpéroit. Cet excès de zèle allarma à la fin ſa confidence. Elle ne put ſans trembler l'entendre parler de Convent & de Baſtille; & ſon attachement pour moi l'emportant ſur toutes ſortes de conſidérations, elle vint un jour me découvrir tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & le P.

Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Vous nous perdez, lui dis je, par votre indiſcrétion. Aviez-vous oublié de quelle maniére on m'a traité à Angers & à Saumur ? Je cours cent fois plus de riſque à Paris. Madame eſt abſente. Je ſuis ſans protection. Mes reproches firent verſer des larmes à Madame Lallin ; mais c'étoit un inutile reméde. Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit apris, juſqu'aux moindres circonſtances ; & n'y voyant que des ſujets de crainte, je pris le parti de faire avertir promptement Mr. de R. que j'avois des choſes de la derniére importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes long-tems ſur le péril commun de ſa Famille & de la mienne. Dans tout autre tems, me dit-il, je vous conſeillerois de mépriſer les deſſeins du P. Le Roi eſt un Prince juſte, qui ne ſouffriroit point qu'on chagrinât un Etranger. Mais je vous avouë que dans les circonſtances où nous ſommes, je ne vous crois point plus à couvert que moi de la violence. Je ſuis plus touché de votre embarras que du mien, ajouta t'il, car il eſt clair que c'eſt votre amitié pour moi & votre bonté pour ma Fille qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter, ſi ce n'eſt de tenir ma Fille cachée chez vous, & de penſer à nous procurer une retraite en Angleterre ? C'eſt ce qui cauſe ma peine, & je donnerois de bon cœur la moitié de mon ſang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché juſqu'aux larmes, en me tenant ce diſcours. Je le priai de croire que loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour ſa Fille, je ſerois toûjours content de lui rendre ſervice aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne ſçai ſi ce fut le tour paſſionné de mes paroles, ou ſa ſeule amitié, qui le porta à s'expliquer davantage ; mais après avoir rêvé un moment : Parlons en Amis, reprit-il. Vous aimez Cecile. Je n'ai qu'elle. Vous ſçavez qu'elle aura du bien. Epouſez-la. C'eſt le ſeul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace. On ne vous fera point un crime d'avoir pris quelque intérêt à la ſûreté d'une Fille, dont vous aurez voulu faire votre Epouſe.

Je l'embraſſai avec tranſport, ſans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroiſſoit ſurpris de mon ſilence. O cher Ami ! lui dis-je enfin, ſi vous ſçavez que j'aime Cecile, comment oſerai-je vous dire que je ſuis marié ? Une déclaration à laquelle il s'attendoit ſi peu, le déconcerta extrêmement. Je jugeai qu'il avoit compté juſqu'alors que j'épouſerois ſa Fille, & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avoit confiée à mes ſoins avec ſi peu de réſerve. Je me ſouvins qu'elle me l'avoit dit elle même. Tout mon amour & tout mon malheur ſe firent ſentir à mon cœur dans le même inſtant. Je ne fus point le maître de retenir mille plaintes, qui m'échapérent ſans ordre & ſans attention. Mr. de R. comprit aiſément qu'il y avoit quelque choſe de bien extraordinaire dans cette avanture. Quelque idée qu'il eut de ma probité & de ma ſageſſe, il commença peut être à prendre quelque défiance de ma paſſion ; & craignant pour la vertu de ſa Fille de qui il n'ignoroit pas que j'étois aimé, il me quitta après un moment d'entretien, dans lequel nous n'eumes point d'autre explication. Nous étions dans une Allée du Parc. Il prit le chemin du Bâtiment. Je demeurai ſeul, enſéveli dans mes triſtes réflexions. Comme nous vivions enſemble avec beaucoup de familiarité, je ne penſai pas même à le ſuivre, parce qu'il me dit en me quittant, que ſon deſſein étoit de paſſer la nuit chez moi.

Je le vis revenir au bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir ſi bruſquement, n'étoit que ſon inquiétude pour Cecile. Il étoit allé la trouver, pour ſçavoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi, & pour l'avertir, qu'étant marié, elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclairciſſement produiſit un effet qui le combla de joye. Je le remarquai ſur ſon viſage, en le voyant aprocher. Il vint à moi les bras ouverts, & m'embraſſant tendrement : Je ne vous cacherai pas, me dit il, que je n'étois pas tranquile en vous quittant. Vous êtes marié, vous me l'avez apris ſans explication ; je ſçavois que vous aimiez ma Fille, & qu'elle vous aime : la tendreſſe paternelle a prévalu peut-être un moment ſur l'amitié. Mais pourquoi ne me faiſiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cecile ?

J'aurois pu vous dire tout-d'un-coup, que votre peine n'eſt pas ſans reméde. Je ſuis même ſurpris que vous paroiſſiez ignorer ce qui ſe pratique communement dans la ſituation où vous étes. Ma Fille, qui n'eſt qu'un Enfant, ne l'ignore point, parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre Famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'aprendre & qu'elle eſt étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mélange de crainte & de joye, que loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obſcurs que j'avois entendu prononcer à Cecile, ils avoient ſervi de matiére continuelle à mon inquiétude & à mès réflexions; que je ne m'étois point occupé d'autre choſe depuis que je les avois entendus; mais que n'y comprenant rien, le deſeſpoir m'avoit rendu timide, & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moi-même, reprit-il: mais elle ſupoſe deux choſes néceſſaires; l'une, que vous ſouhaitez véritablement d'épouſer ma Fille; l'autre, que l'infidélité de votre Epouſe & ſa fuite avec un Amant ſont avérées. Dans le cas où vous êtes, continuat'il, vous pouvez obtenir facilement la diſſolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre. La même choſe eſt arrivée à mon Frere, & c'eſt là deſſus que Cecile s'eſt fondée pour vous parler comme elle a fait. Il eſt vrai que le Droit François & les Loix Romaines ne vous accorderoient point le Droit de paſſer à de ſecondes nôces, même en vous ſéparant de votre première Epouſe ; mais nos Loix ſont différentes. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au Conſiſtoire de Charenton. D'ailleurs, étant né Anglois, vous n'êtes point ſujet du Roi, & le pis aller ſeroit de remettre à faire caſſer votre mariage en Angleterre où cette coutume eſt généralement établie. Il ajouta, que la difficulté ne conſiſtoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon Epouſe.

Ici, j'aurois beſoin de quelque tour nouveau, pour expliquer une des plus étranges ſituations où le cœur d'un homme ſe ſoit jamais trouvé. J'entre dans le recit d'un événement ſans exemple, & qui fera juger avec raiſon que mon Caractère eſt unique. S'imaginera t'on qu'avec une paſſion telle que je la ſentois pour Cecile, après tous les deſirs que j'ai repreſentés, après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle, je fuſſe capable de recevoir autrement l'ouverture de Mr de R. qu'avec des tranſports de reconnoiſſance, & les plus doux mouvemens de la joye & de l'amour ? Que manquoit-il à mon cœur, lorſqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit ſouhaité pour être heureux ? N'avois-je pas oublié mon Epouſe ? Ne la haïſſois je pas ? N'étoit-ce pas toûjours cette Perfide & cette infâme, qui m'avoit comblé de honte & de douleur, & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine ? Cependant, dès le premier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit propoſé par Mr de R., je ſentis un frémiſſement douloureux qui ſe répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer, *rompre mon mariage*, il me ſembloit qu'il me déchirât le cœur. C'étoit un pur ſentiment, qui n'étoit accompagné d'aucune idée. Je demeurai comme interdit après l'avoir entendu, & je ne lui fis point de réponſe.

Il me demanda ce que je penſois de ſa propoſition. Cette queſtion me réveilla. Je pris ſa main, que je ſerrai ſans parler. Il crut que mon ſilence étoit l'effet de ma joye, & il continua de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultez, s'il en naiſſoit quelqu'une. J'eus le tems de faire pluſieurs réflexions pendant ſon diſcours. J'admirai ce que je venois d'éprouver. Mais, quelque impreſſion qu'il m'en reſtât encore, je m'efforçai de la bannir entiérement, en m'excitant à la juſte horreur que méritoit la conduite de mon Epouſe. Et puis, je n'eus beſoin que de rapeler un moment les charmes de Cecile, pour être auſſi-tôt rempli tout entier de cette délicieuſe image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. Mr de R. m'ayant répété que le principal embarras ſeroit à vérifier les motifs que j'avois de ſouhaiter le Divorce, il me demanda ſi je ſçavois ce qu'étoit devenuë mon Infidèle, & quelles preuves je pourrois aporter de ſon crime ? Je lui découvris naturellement, qu'elle s'étoit retirée à Chaillot ſous la protection de Madame, & que toute ma Famille pourroit rendre témoignage de ſa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'eſt un bien, me dit-il, qu'elle ſoit ſi proche de nous. Il faut que vous lui faſſiez propoſer à elle même votre ſéparation. Elle y donnera ſans doute les mains, & l'affaire s'en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrème agitation dans mon cœur. Je priai Mr. de R. de faire lui-même tout ce qu'il jugeroit néceſſaire, ſous prétexte que je n'avois nulle connoiſſance des Loix & des Procédures ordinaires de la Juſtice.

Je le preſſai de retourner avec moi au Bâtiment, moins par la néceſſité de me repoſer d'une trop longue promenade, quoique ce fut la raiſon que je lui aportai, que pour éviter un entretien dont chaque mot ſembloit renouveler mon trouble. Je me repoſe ſur vous, lui dis-je en allant; je compte ſur votre amitié; faites, je vous prie, vos intérêts des miens. Je tâchois ainſi d'arrêter par des idées générales, la naiſſance de mille ſentimens douloureux qui me ſembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cecile, & j'allai me placer à ſon côté. Je pouſſai un ſoupir, en m'aſſéyant, comme ſi j'euſſe échapé à quelque péril, & que j'euſſe commencé à reſpirer tranquillement dans un lieu où ma crainte devoit ceſſer. En effet, la joye rentra dans mon cœur auprès d'elle. Son viſage marquoit une ame ſatisfaite. Elle ne douta point en me voyant revenir avec ſon Pere, que je n'euſſe reçû enfin l'éclairciſſement qu'elle avoit ſouhaité ſi long-tems de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit auſſi. Peut-être étoit-ce la même raiſon qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer ſi librement auprès d'elle.

Mr de R. ne croyant point qu'il y eut de meſures à garder devant ma Belle ſœur & Madame Lallin, reprit la converſation où elle avoit fini dans le Parc. Après avoir déclaré à ſa Fille, en leur preſence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je penſois à rompre mon premier mariage, pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba ſur les moyens de hâter l'affaire de mon Divorce. J'étois plus fort auprès de Cecile. Je l'écoutai avec plus de tranquilité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de propoſer de ſa propre bouche à mon Epouſe de m'accorder le conſentement volontaire que je deſirois d'elle. J'aprouvai tout ce qu'il parut ſouhaiter. Il ſe diſpoſa auſſi-tôt à partir. Madame Lallin & ma Sœur furent d'abord étrangement ſurpriſes d'une avanture qu'elles avoient ſi peu prévuë. Je remarquai qu'elles me regardoient avec admiration. Elles s'étoient peut-être aperçuës de ma tendreſſe pour Cecile; mais elles n'euſſent jamais penſé que le dénouëment en fut ſi proche, ni tel qu'elles venoient de l'aprendre. Cependant, elles en marquérent une vive ſatisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue triſteſſe dont elles avoient deſeſpéré de me voir jamais

mais revenir ; & elles firent mille careſſes à Cecile, à qui elles attribuérent tout l'honneur de ce changement. Nous paſſâmes agréablement l'après-midi , juſqu'au retour de Mr de R. J'avois le cœur ſi occupé du plaiſir d'être avec Cecile , que je penſai peu au ſuccès de la commiſſion dont s'étoit chargé ſon Pere. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & ſatisfait. Le mien continua de l'être auſſi pendant quelques momens.

Tout le monde s'empreſſa beaucoup pour entendre ſon raport , ſur-tout ma Sœur & Madame Lallin , qui avoient ignoré juſqu'à ce jour que mon Epouſe fût dans le voiſinage , & que je connuſſe le lieu de ſa demeure. Il nous raconta auſſitôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandée d'abord à la porte du Convent, ſous le nom de Made. Cleveland. Je lui avois apris pour la premiére fois au moment de ſon départ, que c'étoit ainſi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu'il n'y avoit perſonne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement , pour vivre tout-à-fait inconnuë ; & il ſe trouva par le hazard le plus ſingulier , que celui qu'elle avoit pris étoit preſque le même que le mien ; c'eſt à dire, que celui ſous lequel j'étois connu à S. Cloud. Elle ſe faiſoit nommer Ringsby , & moi Kingsby. Mr de R. avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il ſouhaitoit de voir, dans une Maiſon , où il y a toûjours quantité de Penſionnaires ; & il n'avoit réüſſi à ſe faire entendre, qu'en demandant à la fin une Dame Angloiſe qui y étoit à la recommandation de Madame la Ducheſſe d'Orléans. On l'avoit reconnuë à cette marque. Mais lorſqu'on étoit allé l'avertir qu'on ſouhaitoit de lui parler à la porte, elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit abſolument perſonne. Mr de R. avoit eu beſoin de lui faire dire plus d'une fois, qu'il étoit amené par des affaires de la derniére importance, & qu'il falloit néceſſairement qu'elle parût.

Quoique ce préambule n'eut rien de fort interreſſant, je ne pus l'entendre ſans me ſentir ému. Peut-être l'aurois je été moins, ſi Mr de R. en étoit venu tout-d'un-coup au principal de ſa commiſſion. Cependant, un regard que je jettai ſur Cecile, me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'eſt laiſſée perſuader à la fin de venir, nous dit Mr de R. On m'a fait entrer dans un Cabinet, où je l'ai vû paroître un moment après à la grille. Elle étoit vétuë de noir, en grand deüil. Son air m'a paru ſi doux & ſi modeſte, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réfléxion ſur l'injuſtice & la trahiſon de la Nature, qui cache ſouvent une ame vicieuſe, ſous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle m'a demandé d'un ton timide, ce que je ſouhaitois d'elle. Je lui ai dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le tems de ſe remettre, & je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteté ce que je m'étois

tois propoſé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel ; elle les a tenus enſuite long-tems fermez ; elle a pouſſé des ſoupirs & verſé des larmes ; enfin, lorſque je commençois à m'ennuyer de ſon ſilence, elle m'a demandé ſi je connoiſſois celle que vous aviez deſſein d'épouſer. Je lui ai répondu que je la connoiſſois. Et moi auſſi, m'a-t-elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs, & moi auſſi, Monſieur, je la connois. Dites donc à Monſieur Cléveland, qu'il vive plus heureuſement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites lui que je demanderai pour lui cette grace au Ciel, par mes plus inſtantes priéres. Et puiſqu'il ne lui manque que mon conſentement pour être heureux, aſſurez-le que je le donne tel qu'il le deſire ; & faites-le ſouvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obſtacle à ſes volontés & à ſon bonheur. Je lui ai répondu, continua Mr de R., que vous aprendriez ſans doute avec plaiſir qu'elle fût entrée dans de ſi bons ſentimens ; & que connoiſſant la bonté de votre caractére, je ne craignois point de l'aſſurer en votre nom, que vous lui pardonniez le paſſé. Elle paroiſſoit prête à me quitter. Je lui ai fait entendre que vous ſouhaitiez qu'elle confirmât par écrit le conſentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point réſiſté. Elle s'eſt fait aporter ſur le champ une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici ſon Billet, ajouta-t-il en me le preſentant ; elle l'a ſigné de ſon nom ; & nous nous ſommes ſéparez honnêtement, ſans prononcer un ſeul mot davantage.

Je reçus le Billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le ſentiment qui m'agitoit ; car j'avois à peine la liberté de ma raiſon, & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux ſur Cecile. Je la diſtinguai encore ; mais, comme ſi mon cœur ſe fût ſerré tout-d'un coup, je ne ſentis point ce charme ſecret que le moindre de ſes regards avoit toujours eu la force d'y répondre. Un rocher m'eût paru moins peſant ſur ma poitrine, que l'humeur qui me la tenoit opreſſée. Je ne pouvois reſpirer : je ne ſçai ce que j'ai, dis je en me tournant languiſſamment vers ma Belle-ſœur, j'ai beſoin de quelque ſecours. On ſe hâta de m'en aporter. Cecile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ſes mains, ſur laquelle j'imprimai mes lévres. Ah, chére Fanny ! m'écriai-je avec un profond ſoupir. Je voulois dire ſans doute, ah, chére Cecile ! mais mon imagination troublée ne me repreſentoit plus rien que confuſément. Je n'avois ni idées, ni ſentimens diſtincts. Je demeurai quelques momens dans cet état, & je n'en revins qu'à force de ſoins & d'aſſiſtance.

Toute la Compagnie gardoit le ſilence, & ſembloit me regarder avec étonnement Mr de R. paroiſſoit le plus ſurpris. Je le fus infiniment moi-même, lorſqu'étant revenu tout-à-fait à moi, je me rapelai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai ſortir d'un ſonge ; & réfléchiſſant encore un moment ſur ce qui m'avoit pû cauſer une ſi étrange altération, je fus obligé de confeſſer intérieurement, que je ne connoiſſois rien dans mon propre cœur. Quoique je fuſſe ſorti de l'eſpéce d'évanoüiſſement où j'avois été, il ne laiſſoit pas de me reſter encore une partie du poid qui m'opreſſoit la poitrine. Cependant, je fis un effort de raiſon, en conſidérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. Mr de R. continuoit de ſe taire & de me regarder. Cecile n'étoit pas moins inquiéte. J'ouvris la bouche avec quelque honte, & ne ſuivant que ma franchiſe naturelle, je leur dis en pouſſant un ſoupir ; je ne vois pas plus clair que vous dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé paſſionnément mon Infidèle. C'eſt ſans doute un reſte de douleur & d'affection, que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais, mon cher Ami, & vous belle Cecile, continuai je en m'adreſſant au Pere & à la Fille, vous n'en connoîtrez que mieux le cœur le plus tendre & le plus ſenſible que la Nature ait formé. Vous ſçavez tous deux l'empire que vous avez ſur lui. Voilà comme je haïs ; vous venez de le voir. Jugez comment je ſuis capable d'aimer.

Ils reçurent mes excuſes avec bonté, & je ne m'aperçus point que leur affection fût refroidie. Je repris de mon côté mes maniéres ordinaires. Je careſſai Cecile, & ſes beaux yeux ranimérent bien tôt toute ma tendreſſe. Je lus en ſa préſence le Billet de mon Epouſe. Si la vue de ſon écriture & de ſon nom cauſa encore une révolution extraordinaire dans mes eſprits, je me rendis maître du moins des aparences. Nous prîmes de nouvelles meſures pour l'exécution de notre projet. Mr de R. ſe chargea de preſenter ma Requête au Conſiſtoire de Charenton. Il me dit qu'à juger par l'exemple de ſon Frere, je trouverois ſi peu de difficultés dans mon entrepriſe, qu'il comptoit de ſe voir mon Beau-pere en moins de quinze jours; & ſi les conjonctures du tems y faiſoient naître quelque obſtacle, nous renouvelâmes la réſolution de paſſer promptement en Angleterre. Il étoit toujours à craindre qu'on ne nous en ôtât le tems & les moyens; mais c'eſt ce que tous les efforts de notre prudence ne pouvoient empêcher. On ne quitte point un grand Royaume dans une nuit, avec toute une Famille & un équipage conſidérable. C'étoit aſſez pour la néceſſité preſente, d'avoir ôté à mes Ennemis le ſeul prétexte raiſonnable qu'ils puſſent faire valoir pour m'ôter la liberté. Mon deſſein étoit d'épouſer Mlle de R. La preuve en étoit aiſée. On ne pouvoit plus m'accuſer de ne lui avoir accordé une retraite chez moi que pour favoriſer l'Héréſie, contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois ſatisfait de cet arrangement: Je paſſai même le reſte du jour avec beaucoup de tranquilité auprès de Cecile. Cependant, il y avoit dans mon cœur des obſcuritez que je n'oſois démêler. J'y ſentis renaître le trouble lorſque je me fus retiré à l'heure du ſommeil. L'image de Fanny & toutes les circonſtances de ſon entretien avec M. de R. ſe repreſentérent à ma mémoire, avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repouſſer ces idées fâcheuſes, qui n'étoient propres qu'à ruïner mon repos. J'évitai même de porter la vuë ſur le fond de mes ſentimens, de peur d'y trouver quelque choſe que ma raiſon fût obligée de condamner. J'étois ſi différent de ce que j'avois été, qu'au lieu de chercher à me connoître dans le tems que tout me paroiſſoit obſcur au-dedans & autour de moi, je ne craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumiéres de Philoſophie, je les écartois elles-mêmes par cette ſeule raiſon, que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon Epouſe, j'étois ſurpris que ſon nom & ſon ſouvenir fuſſent capables de me cauſer tant d'inquiétude; mais je m'obſtinois auſſi à rejetter tout ce qui pouvoit encore m'interreſſer pour elle. Quoi! une infâme? une perfide? une ingrate? Non, non, qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'eſt à l'aimable Cecile que toute ma tendreſſe eſt réſervée. Elle a guéri mon cœur, elle a rendu la paix à mon ame: je me dois tout entier à ſes charmes. Je m'endormis ainſi dans l'idée de cette fauſſe paix, que je ne poſſédois pas. Auſſi mon ſommeil n'en fût il pas plus tranquile. J'eus un ſonge qui demeurera gravé éternellement dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny & Cecile. Fanny dans cet habit lugubre que M. de R. m'avoit repreſenté ; mais plus belle & plus charmante que je ne l'avois jamais vuë ; avec cet air de triſteſſe qu'on m'avoit aſſuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté, Cecile paroiſſoit avec toutes ſes graces & ſon enjouëment. Je m'imaginois être aſſis, tandis que je les voyois debout vis à-vis de moi. Leurs regards étoient attachez ſur moi, & me tenoient comme fixez ſur ma chaiſe, malgré l'envie que je ſentois de me lever. Mes yeux ſe promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême, comme attirez par deux objets que mon cœur eût ſouhaité de réünir. Chaque coup d'œil me faiſoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languiſſant de Fanny m'inſpiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cecile avoit preſqu'en même-tems la force de me faire ſourire ; mais quoiqu'on ne ſourie point ſans un ſentiment de joye, je ſentois que le mien n'étoit que ſuperficiel, & que le fond de mon cœur étois occupé par la triſteſſe. Je ſouffrois violemment dans cette ſituation. Mes deſirs me portoient des deux côtés tout à la fois. L'infidélité de mon Epouſe ne ſe preſentoit pas à mon ſouvenir : il eût fait ſans doute emporter la balance à Cecile. Je ne voyois que deux objets aimables qui s'attiroient une égale portion de ma tendreſſe, & qui me cauſoient tous deux la plus vive émotion. Enfin, je crus apercevoir mes deux Enfans qui m'amenoient leur Mere, & à meſure qu'elle s'aprochoit de moi, il me ſembloit qu'elle s'étendit dans la partie de mon cœur que Cecile occupoit. Il y avoit neanmoins quelque choſe d'amer dans le plaiſir que j'avois de la voir ſi proche. Au moment même que j'allois l'embraſſer, je crus lui voir verſer des larmes, & ſentir que j'en verſois auſſi. Je m'éveillai. Je ne ſentis point en m'éveillant cette douce ſatisfaction qui reſte dans le cœur après un ſonge où l'on a vû ce qu'on aime. Au contraire, je ne ſortis jamais du lit ſi triſte. Je m'habillai à la hâte, & évitant même de rapeler ce jeu importun de mon imagination, j'allai chercher de l'amuſement & de la joye auprès de Cecile.

Mais ces momens de trouble & de triſteſſe n'étoient rien, au prix de ce que je devois bien-tôt éprouver. Ma Belle-ſœur & Madame Lallin avoient coutume de ſortir en caroſſe avec ma Niéce & mes Enfans pour ſe promener l'après-midi dans les belles Campagnes qui ſont aux environs de Saint-Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude depuis que Cecile étoit chez moi, parce qu'elles lui tenoient fidèlement compagnie. Cependant, il leur prit envie de la renouveler le lendemain même du jour que M. de R. avoit vû mon Epouſe. Elles ne m'aprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la ſolitude. Elles laiſſérent ma Niéce avec Cecile; & prenant mes deux Fils, elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de ſatisfaire leur curioſité, & de ſe procurer la vuë de mon Epouſe à Chaillot. Elles n'avoient pas deſſein de la demander à la porte, ni de lui faire une viſite; mais Madame Lallin, qui connoiſſoit les uſages du Cloître, avoit aſſuré ma Belle-ſœur qu'elles ne manqueroient point de la voir à l'Egliſe à l'heure que les Religieuſes chantent Vêpres; & elles ſe propoſoient ſeulement d'obſerver un moment ſa contenance.

Il étoit aſſez tard lorſqu'elles revinrent au logis. Quoique les perſonnes de leur ſexe réüſſiſſent mieux que les hommes à déguiſer leurs ſentimens, je remarquai en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur ſituation naturelle. Je leur demandai s'il leur étoit arrivé quelque choſe de deſagréable. Elles me répondirent aſſez froidement, qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant, ayant continué de les obſerver, je m'aperçus clairement qu'elles étoient toutes deux fort affligées. Je ne pouſſai point la curioſité plus loin; mais le hazard me fit rencontrer mes Enfans, & je fus extrêmement ſurpris de les voir tout en larmes. Je les interrogeai enſemble & ſéparément; ils s'obſtinérent à ne rien confeſſer. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit paſſé quelque ſcène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma Belle ſœur en particulier. Je m'étonne, lui dis-je, que vous me faſſiez myſtére de ce qui vous eſt arrivé. Vous ne me perſuaderez pas que mes Enfans pleurent ſans ſujet, ni même que je me ſois trompé en remarquant quelque altération ſur votre viſage & ſur celui de Madame Lallin. Je veux ſçavoir abſolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment. Je la preſſai. Voici l'aveu qu'elle me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne ſçauriez entendre ſans être auſſi touché que nous. Hélas ! ce que j'ai vû me ſera preſent toute ma vie. Je vous dirai donc, qu'au lieu de nous promener dans la Campagne, notre curioſité nous a conduit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous ſommes entrez dans l'Egliſe, dans l'eſpérance que nous y pourrions voir votre Epouſe. Nous l'avons vûë. Elle étoit à genoux ſur un Prie-Dieu, vétuë de noir, comme Mr de R. nous la dépeignoit hier. Je l'ai remis auſſi-tôt, quoique nous ne l'avons vuë d'abord que par derriére. Mon deſſein n'étoit pas qu'elle pût nous apercevoir. Je ſouhaitois encore moins que vos enfans puſſent la reconnoître. Cependant, je n'ai pû réſiſter à l'envie de demeurer juſqu'à ce qu'elle tournât la tête, pour voir ſeulement ſon viſage, & nous retirer auſſi tôt. Nous étions à la grille qui ſépare le Chœur de la Nef, & par conſéquent aſſez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du Chœur. Elle s'eſt enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait diſtingué tout d'un-coup ; car quoique j'aye remarqué quelque émotion ſur ſon viſage, elle paroiſſoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux Fils par la main & me retirer promptement ; mais ces pauvres Enfans ont reconnu auſſi-tôt leur malheureuſe Mere. Je ne puis vous repreſenter avec quelle ardeur ils ſe ſont élancez pour aller à elle, ſans conſidérer que la grille les en empechoit. Leurs cris, ou plutôt leurs gémiſſemens ont fait retentir toute l'Egliſe. Ils paſſoient leurs bras au travers de la grille ; ils vouloient prononcer le nom de leur Mere ; ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étoit que le commencement de la ſcène. Vous jugez bien que leur Mere n'a point tardé à les apercevoir. Il eſt impoſſible que vous vous figuriez l'impétuoſité avec laquelle elle s'eſt précipitée pour venir à eux. Cela paſſe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, ſans faire attention au lieu ni aux perſonnes ; & dans le tranſport où elle étoit, je craignois qu'elle ne ſe tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuiſé ſes eſprits en un moment, elle eſt tombée ſans connoiſſance au milieu du Chœur. Ce ſpectacle a troublé toutes les Religieuſes. Elles ſont venuës à elle pour lui donner du ſecours. Je voulois faire ſortir pendant ce tems-là vos deux Fils de l'Egliſe. Je n'ai pu en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoubloient en voyant leur Mere étenduë par terre, & ils continuoient de tendre les bras, & de ſe preſſer de toutes leurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune eſt tombé auſſi à mes pieds, ſans le moindre ſentiment.

Ce recit m'émut juſqu'au fond du cœur. J'étois debout. Je ſupliai ma Belle-ſœur de me laiſſer reſpirer un moment, & de me permettre de m'aſſéoir: Elle reprit ainſi ſon diſcours. Madame Lallin s'eſt chargée auſſi-tôt de porter cet Enfant à l'air, pour le faire revenir plus aiſément. Je n'ai point quitté votre aîné, à qui je craignois qu'il n'arrivât bien-tôt la même choſe. Il s'eſt ſoutenu néanmoins avec plus de force. Le ſecours des Religieuſes ayant rapelé votre Epouſe à elle-même, elle s'eſt fait amener à la grille. C'eſt-là que vous euſſiez été attendri juſqu'à l'excès, de voir & d'entendre le Fils & la Mere. Ne pouvant s'embraſſer, ils tenoient la bouche collée ſur la grille qui les ſéparoit, & on les entendoit prononcer d'une maniére toute paſſionnée, les tendres noms de Mere & de Fils. Votre Epouſe a pris enſuite les mains de ſon Enfant, & les a baiſées mille fois en les arroſant de ſes larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empreſſement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponſe lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah, ma

Sœur, s'eſt elle écriée, eſt il vrai que je vous revois ? Que je vous ai d'obligation, de m'amener mes chers Enfans ! Eſt ce l'amitié qui vous inſpire encore cette compaſſion pour une miſérable ? Voyant toutes les Religieuſes autour d'elle, ſon trouble ne l'a pas empêché de faire réfléxion, qu'il pouvoit m'échaper quelque choſe dont ſon intérêt demandoit qu'elles ne fuſſent pas informées, de ſorte que ſans me laiſſer le tems de répondre, elle m'a prié de me laiſſer conduire avec ſes Enfans dans une chambre, où elle alloit ſe rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé, continua ma Belle-ſœur, ſi je devois lui accorder cette legére faveur ; non que je ne fuſſe effectivement fort touchée de l'état où je la voyois ; mais il m'eſt venu à l'eſprit, que j'étois dans un Convent ; que c'eſt une eſpéce de priſon, où l'on pouvoit retenir vos deux Fils ; enfin, que j'avois quelque choſe à craindre, & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligé de partir promptement, que je n'oſois m'arrêter à Chaillot ſans votre permiſſion, & que je vous demanderois celle de la venir voir une autrefois. Quoi ! a-t'elle repris avec un ruiſſeau de larmes, vous refuſez de me parler un moment ? vous ne m'accorderez point la ſatisfaction d'embraſſer mes Enfans ? C'eſt lui-même ſans doute qui vous force à cette cruauté ; car hélas ! que vous ai-je fait, & pourquoi me haïriez-vous ? Votre Fils d'un autre côté conjuroit ſi inſtamment de conſentir à ce qu'elle déſiroit,

ſiroit, que j'étois à demi ébranlée. Madame Lallin eſt rentrée pendant ce tems-là avec le petit *Thoms.* A peine votre Epouſe a-t'elle aperçu cette Dame, qu'elle a pouſſé un cri douloureux, & qu'elle eſt retombée dans ſon évanoüiſſement. Les Religieuſes, conſidérant le deſordre que cela cauſoit dans l'Egliſe, l'ont emportée ſur le champ, pour la ſecourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a propoſé d'entrer dans une chambre; où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'expoſer à l'inconvenient que je vous ai dit, m'a faire prendre le parti de remonter auſſi-tôt en caroſſe & de revenir droit à la Maiſon. J'ai eu beaucoup de peine à me faire obéïr de vos Enfans, qui vouloient demeurer abſolument avec leur Mere. Il a fallu les menacer de votre colére, & les faire emporter de force par vos Laquais. Je leur ai promis, pour les conſoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner enſemble à Chaillot, & je leur ai défendu de vous parler de tout ce qui s'étoit paſſé. Je ne ſçai, ajouta-t'elle, ce que c'eſt qu'un homme que vos Laquais ont vû courir après nous. Ils l'ont aperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorſqu'il a été aſſez proche pour reconnoître le caroſſe, il nous a ſuivi doucement juſqu'ici, & il eſt retourné ſur ſes pas après nous avoir vû entrer dans la Maiſon.

Ma Belle ſœur me regarda en finiſſant, pour ſçavoir ce que je penſois de ce qu'elle venoit de m'aprendre. Je vous avouë, lui dis je, que votre récit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne ſçai ſi c'eſt amour, ou compaſſion ; mais il eſt certain que je ſens quelque choſe au fond de mon cœur qui combat encore en faveur de ma criminelle Epouſe. Hélas ! quel eſt mon ſort ! ajoutai je avec un profond ſoupir. Le commun des hommes a beſoin d'efforts, dit on, pour s'exciter à l'amour & à la conſtance après quelques mois d'un mariage heureux & paiſible ; & moi j'ai des violences continuelles à me faire pour oublier une Infâme qui m'a couvert de honte, & que toutes ſortes de raiſons me devroient faire haïr ! Je ne vous croyois pas ſi à plaindre, me répondit ma Sœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cecile, & que ſes charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime, interrompis-je ; & vous ne ſçauriez en douter, puiſque je penſe ſérieuſement à l'épouſer. Elle m'a fait même ſentir pendant quelque-tems des tranſports, qui m'ont ſemblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confeſſe que je ne connois plus rien à ce que je ſens, & que le deſordre eſt égal dans mon cœur & dans ma raiſon. Figurez-vous un homme déplacé & comme perdu, qui cherche à ſe retrouver, mais qui n'en a point l'eſpérance, & qui s'attache par deſeſpoir à tout ce qui amuſe ſon inquiétude & qui flâte ſa douleur. Voilà ma triſte image. Je vous parle, ma Sœur, avec une ouververture que je n'ai encore eu pour perſonne. La Nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui puſſent m'arriver, étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-etre m'en ſerois-je conſolé par la même raiſon qui me l'a fait perdre, ſi j'euſſe été capable d'éteindre en même tems mon amour. Mais il m'eſt reſté tout entier, avec le cruel tourment de n'en avoir plus l'objet. J'ai langui long-tems ; dans les plus violentes agitations de la triſteſſe. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès. Elle devoit durer naturellement juſqu'à la fin de ma vie. Cependant, elle a diminué auſſitôt que j'ai aimé Cecile. Vous ſçavez qu'elle eſt charmante : je l'ai reconnu tout d'un coup. Mon cœur, comme je vous l'ai dit, étoit plein de ſentimens : ils ont pris leur cours vers elle ; & le retour que j'ai trouvé dans ſon affection les a augmenté autant qu'ils pouvoient l'être. Mais ſi je juge de tout ce que j'ai ſenti juſqu'à preſent pour elle, parce que j'éprouve au moment que je vous parle, & par le trouble où vous me vîtes hier, je dois avoüer qu'elle ne m'a preſque rien inſpiré, & que cette paſſion qui me porte à l'épouſer eſt l'Ouvrage d'une autre. Oüi, je n'ai fait que lui tranſporter tous les ſentimens que j'avois déja : ce n'eſt point elle qui les fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroiſſe obſcur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage. Je ne le pourrois ſans honte. J'évite moi-même avec ſoin de tourner mes propres yeux ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma Belle-ſœur avoit beaucoup d'eſprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. C'eſt ce qui lui fit donner à ſa réponſe un tour auquel je ne m'attendois pas, après la maniére dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit, qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obſcurité; mais que dans quelque diſpoſition que je puſſe être encore à l'égard de mon Epouſe, ſa faute étant d'une nature à m'interdire tout eſpoir de réconciliation, elle étoit d'avis, ſi je lui demandois ſon conſeil, que je devois m'attacher plus que jamais à Cecile, & continuer de laiſſer ſuivre à mes ſentimens le cours que je leur avois fait prendre; qu'il importoit peu quelle fût leur ſource, lorſque l'objet en étoit digne, & l'exercice agréable; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis long-tems, de rafiner trop ſur la nature & le principe de mes affections; qu'il falloit un peu plus de ſimplicité, & moins de raiſonnement, pour ſe rendre heureux, que de tout ce qu'elle venoit d'entendre de ma bouche, elle n'aprouvoit rien tant que la réſolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de ſoin à me connoître; que le trouble dont je me plaignois, venoit de mes réfléxions, plûtôt que de la ſituation naturelle de mon cœur; qu'elle ne voyoit rien après tout de ſi triſte

& de ſi fâcheux dans le train que prenoit ma fortune ; qu'à la vérité, j'avois perdu une Epouſe que j'aimois ; mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré, puiſqu'elle ne méritoit point mon affection, que j'en retrouvois une aſſez aimable dans Cecile ; que je ne devois plus penſer qu'à elle, & compter que les ſouvenirs les plus amers du paſſé ſe diſſiperoient bien-tôt dans ſes bras, ſur-tout lorſque nous ſerions paſſez en Angleterre. Quoique je goûtaſſe une partie de ces conſeils, & que je fuſſe réſolu de les ſuivre, ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquile & l'eſprit plus libre. Elle me demanda en me quittant, ſi je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laiſſai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi, on m'annonça un Eccléſiaſtique, qui m'avoit demandé à la porte ſous le nom de Cléveland. Quoique je fuſſe ſurpris de me voir connu de quelqu'un ſous ce nom, je le fis introduire. Il m'aprit d'abord qu'il étoit Chapelain du Convent de Chaillot, & que mon Epouſe lui ayant reconnu de la probité & de la diſcrétion, n'avoit pas fait difficulté de lui confier toutes ſes avantures & les miennes: qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au nom de Dieu & de tout ce que j'avois de plus cher, de lui accorder la ſatisfaction de voir & d'embraſſer ſes Enfans : que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon Epouſe, mais que je ne pouvois lui ôter celle de Mere : qu'elle languiſſoit dans l'attente de cette faveur ; & que depuis qu'elle les avoit vû la veille, elle avoit ſouffert mortellement de l'impatience de les revoir : qu'elle me ſouhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois, & qu'elle donneroit encore la meilleure partie de ſon ſang pour y contribuer : qu'elle ne me troubleroit jamais par ſa preſence, ni par ſes reproches ; mais que pour prix de cette ſoumiſſion aveugle qu'elle avoit toujours eu pour toutes mes volontez, elle me ſuplioit à genoux de ne pas lui refuſer la vuë de ſes deux Fils : qu'au reſte, je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé ſous le nom de Mr Cléveland ; que mon Epouſe ayant fait ſuivre mon caroſſe après être revenuë la veille d'un fort dangereux évanoüiſſement qui l'avoit empêché d'aprendre de Madame Bridge le lieu de ma demeure, elle l'avoit ſçû du Domeſtique qu'elle avoit envoyé après elle ; mais que ne ſçachant point que j'euſſe changé de nom, elle n'avoit pu le deviner ; & qu'il n'avoit apris qu'à ma porte que je ne voulois point être connu pour le Fils de Cromwel, ce qu'il me promettoit de ne révéler à perſonne.

Lorſqu'il eut fini ce diſcours avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, il prit un air plus grave ; & comme j'avois été aſſez frapé de l'entendre pour avoir beſoin de méditer un moment ma réponſe, il eut le tems de la prévenir. Voilà, Monſieur reprit-il, ce que Madame votre Epouſe m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai raporté mot pour mot, ſuivant les ordres preſſans qu'elle m'en a donnez. C'eſt elle qui vous a parlé juſqu'à preſent par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un moment, avec la liberté que me donne mon Miniſtére. Eſt-il croyable, Monſieur, qu'avec autant de bonte & de ſageſſe que vous en avez toujours marqué dans votre conduite, & que votre Epouſe elle-même vous en attribuë, vous ayez pu prendre une réſolution auſſi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter ? Je conçois qu'un homme raiſonnable ſe laiſſe quelquefois ſurprendre par une paſſion déréglée, & qu'il peut oublier pendant quelque-tems ſon devoir. Mais paſſer toutes les bornes, rompre les nœuds les plus ſacrez, renoncer à toute vertu & à toute juſtice, c'eſt ce qui n'arrive point ſans une prodigieuſe corruption de cœur, & ce qui eſt par conſéquent tout-à-fait incompréhenſible dans une perſonne de votre caractére. Je ne vous connois que ſur le raport de votre Epouſe. Je vois qu'avec les juſtes ſujets que vous lui donnez de ſe plaindre de vous, elle rend juſtice à votre mérite. Je me perſuade avec raiſon, que vous en avez infiniment : le témoignage qu'elle vous rend fait votre éloge, & le ſien. Mais quel uſage en faites-vous ? Où eſt la bonté de votre cœur, lorſque vous abandonnez une Epouſe qui vous adore, & dont l'eſprit, la vertu, la douceur, joints à mille charmes naturels, auroient dû fixer éternellement votre tendreſſe ? Où eſt votre eſprit & votre jugement, lorſque vous lui préferez une Femme qui n'a guéres d'autre mérite que celui que votre paſſion lui prête ? C'eſt par mes propres yeux que j'en juge. Je la vis hier à Chailliot. Dieu ! quelle différence entr'elle & ce que vous lui ſacrifiez ! Enfin, où eſt le ſoin de votre honneur, lorſqu'avec tant de lumiéres vous vous rendrez l'eſclave d'une paſſion honteuſe, & que vous vous expoſez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre avanture.

Je voulois interrompre cette injurieuſe harangue, où le bon ſens me paroiſſoit auſſi peu menagé que l'honnêteté. Il continua avec le même feu. Un moment, Monſieur, me dit-il, un moment, je n'ai que deux mots à ajoûter ; & comme il n'y a point d'aparence que j'aye l'honneur de vous revoir ſouvent, j'aurai la ſatisfaction d'avoir fait mon devoir, & de laiſſer peut-être une matiére utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore enviſager dans votre conduite, que ce qui bleſſe la raiſon & l'honnêteté morale, mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la Conſcience & de la Religion ? De quel droit & ſur quel prétexte penſez-vous à rompre les ſaints engagemens du Mariage : J'ignore quelles ſont les Loix de la Religion que vous profeſſez : mais en eſt-il d'aſſez déteſtables pour autoriſer la violation de vos ſermens, lorſque votre Epouſe eſt fidèle à obſerver les ſiens ? Je ſçai qu'elle a eu la foibleſſe d'y prêter ſon conſentement : je lui en ai fait un juſte ſcrupule. Elle ne ſe défend que par la réſolution où elle eſt, dit elle, de vous prouver juſqu'à la fin de ſa vie par ſon obéïſſance & ſa ſoumiſſion, qu'elle ne mérite point le tort que vous lui faites. Il eſt clair que cet excès de bonté ne la juſtifie pas. Mais vous l'êtes bien moins, vous qui vous portez au crime ſans prétexte & ſans raiſon, qui n'en ſçauriez aporter d'autre qu'une paſſion déréglée, qui en eſt elle-même un très-énorme. Voilà, Monſieur, ajoûta-t-il, ce que mon Miniſtére, & l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cauſe de Madame votre Epouſe, m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici ſans témoins. Je l'ai fait ſans ménagement. Je ſouhaite que mon zèle produiſe ſur vous quelque effet. Il me reſte d'aprendre vos volontez par raport à la commiſſion principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fuſſe extraordinairement choqué de ce diſcours, & que dans les idées où j'étois, je duſſe y trouver preſqu'autant d'injures & d'abſurditez que de paroles ; il y avoit néanmoins quantité de choſes ſur leſquelles je n'euſſe pas refuſé de m'expliquer, s'il m'eût été adreſſé par tout autre qu'un Eccléſiaſtique. Malgré le trouble où j'étois, j'eus aſſez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain, que je lui pardonnois ſes invectives ; que s'il étoit auſſi bien qu'il me l'aſſuroit avec mon Epouſe, il devoit ſe plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi, ce qui marquoit aſſurément peu d'eſtime & de confiance, qu'en s'ouvrant davantage, elle pourroit lui aprendre quantité de choſes qui diminuëroient peut-être ce qu'il apeloit ſon zèle, & qui ſerviroient à lui faire apercevoir plus de raiſon, d'honneur, & de Religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes Enfans, je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot, n'étant point aſſez injuſte pour les priver toujours du plaiſir de voir leur Mere. Il me demanda la permiſſion de les voir, & de les embraſſer de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impoſſible d'écarter les réflexions qui m'aſſaillirent après ſon départ. Je me rapelai, comme malgré moi, juſqu'aux moindres expreſſions de ſon diſcours & de ma réponſe. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obſcurs qu'il m'avoit faits, fut le caractére de ma nouvelle Epouſe. Je ne doutai point que cette Femme d'un mérite ſi inférieur à celui de Fanny, & dont il avoit jugé lui-même à Chaillot par ſes propres yeux, ne fût Madame Lallin, que mon Epouſe ſe figuroit aparemment que je devois épouſer. Je foûris de cette erreur; mais ne comprenant rien à tout ce qu'il avoit ajoûté, je conclus ſeulement, que c'étoit un effet de l'adreſſe de Fanny, qui pour conſerver ſa réputation dans le Convent, tâchoit de déguiſer ſon infâmie, & de faire retomber ſur moi tout le blâme de notre ſéparation. Quoique cette conduite fût aſſez naturelle, après celle que j'étois toujours perſuadé qu'elle avoit tenuë, j'en reſſentis une vive indignation. Ce ſentiment ſervit même à diminuer le trouble qui ne me quittoit point, & qui accompagnoit toujours ſon idée. Voyez, diſois-je, de quoi devient capable une Femme qui a une fois oublié ſon devoir ! Un crime entraîne preſque tous les autres. Fanny étoit droite, ſincére, incapable de diſſimuler. La voilà fourbe & artificieuſe; elle s'eſt deshonorée par le plus honteux deſordre, & elle veut conſerver toute la gloire de l'innocence. Ah ! perfide, perfide, qui t'eût jamais ſoupçonné de porter un cœur ſi lâche, & d'y renfermer le germe de tant d'horreurs & d'infamies ! A quels ſignes s'aſſurera-t-on jamais d'avoir bien connu dans une Femme, la modeſtie, la pudeur, la ſincérité, la tendreſſe conjugale, & toutes les autres vertus ? J'allai au Parc après ces réflexions, pour chercher ma conſolation ordinaire dans la vuë & l'entretien de Cecile. L'impreſſion qui me reſtoit de ce qui venoit d'arriver, me fit pouſſer encore un profond ſoupir en entrant dans ſa chambre. Cette aimable Fille s'apercevoit fort bien de la mauvaiſe aſſiette de mon ame; ſans doute même, qu'elle en devinoit la cauſe, mais elle étoit convaincuë que je l'aimois, & elle avoit elle-même une tendreſſe infinie pour moi.

Elle me recevoit comme un Amant chéri, mais malade, qui avoit beſoin d'être ſoulagé par ſa bonté & ſon indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur & inquiétude. Je remarquois alors dans ſes yeux tous les tendres mouvemens de ſon ame; & fortifié en quelque ſorte par le témoignage de ſa compaſſion, je la remerciois de ce ſentiment qui convenoit ſi bien à mes maux.

Mr de R. s'employoit pendant ce tems là ſans relâche à preſſer l'affaire de mon Divorce. Il l'avoit propoſé au Conſiſtoire de Charenton; & quoique les Proteſtans fuſſent ſi maltraitez en France, qu'ils ſe voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs Privilèges, il avoit eu aſſez de crédit pour faire paſſer les Anciens ſur leurs craintes, & les faire conſentir à recevoir ma Requête. Le jour étoit déja marqué, pour la dépoſition des Témoins. Ma Belle-ſœur, ſa Fille, Madame Lallin, & mes principaux Domeſtiques devoient être entendus par les Commiſſaires; & la concluſion ne pouvoit traîner long-tems après des raports ſi unanimes & ſi poſitifs. Ce fut ſans doute le Ciel qui prit ſoin d'arrêter cet aveugle projet, dans un tems où il ne paroiſſoit plus que rien pût s'opoſer à l'exécution. Je ſouhaitois moi-même d'en voir bien-tôt la fin; non que je ne fuſſe toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes, qu'un eſprit plus timide eût regardé peut être comme autant de malheureux préſages: mais je m'étois perſuadé, ſuivant la

réflexion

réfléxion de ma Belle-ſœur, que mon mariage étoit l'unique moyen de les diſſiper. D'ailleurs, les charmes de Cecile agiſſoient ſur moi avec leur empire ordinaire ; ou s'il étoit vrai, comme je l'avois dit à ma Sœur, que cette belle perſonne ne m'eût rien inſpiré, le tranſport que je lui avois fait de mes ſentimens étoit ſi parfait & ſi ſincére, qu'il produiſoit tous les effets d'une véritable paſſion.

Quelques jours s'écoulérent, jusqu'à celui qui étoit marqué par le Conſiſtoire pour entendre les dépoſitions de ma Famille. Le matin même de ce jour fatal, on vint m'avertir qu'un Chanoine de S. Cloud, nommé Mr Audiger, avec lequel j'avois lié quelque connoiſſance, demandoit avec empreſſement à m'entretenir, & qu'il avoit avec lui un Inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois ſeul dans ma chambre, aſſis ſur un lit de repos où je m'entretenois triſtement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi ; & cette penſée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle, j'avois déclaré à mes gens que je ne ſerois viſible ce jour-là pour perſonne. Cependant, ayant quelque conſidération pour Mr Audiger, qui étoit un homme d'eſprit & de mérite, je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avec l'Inconnu qui l'accompagnoit. Pardonnez mon importunité, me dit-il ; je n'aurois pas inſiſté après avoir apris de vos domeſtiques que vous étiez dans le deſſein de ne voir perſonne aujourd'hui ; mais je me ſuis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme, qui m'eſt recommandé par un ami, & qui a des affaires preſſantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'aſſéoir. L'Etranger étoit un homme dont je reconnoiſſois l'air & la taille. Mais ſon mouchoir qu'il tenoit devant ſa bouche, comme ſi ſes dents lui euſſent cauſé quelque douleur, & une grande perruque qui lui cachoit une partie du viſage, ne me permirent pas d'abord de le remettre entiérement. D'ailleurs, j'aurois eu le même embarras quand il auroit paru dans ſon état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me ſerois pas perſuadé aiſément qu'un malheureux que je croyois mort, & à qui toutes ſortes de raiſons devoient faire craindre ma preſence, s'il étoit vivant, pût ſe trouver tranquilement dans ma propre maiſon au moment que je m'y attendois le moins.

Auſſi-tôt qu'il fut aſſis, il me laiſſa voir ſon viſage à découvert. Je me remis alors clairement ſes traits. Cependant, le peu de vrai-ſemblance que je trouvois dans mes idées, & la ſurpriſe extrême que me cauſoit cette avanture, me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvemens tumultueux s'élevoient dans mon ame, lorſqu'il ſe hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne ſe trompent pas, me dit-il en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine ; je ſuis Gelin. J'ai eu recours à ce déguiſement, pour m'introduire chez vous ſans être reconnu de votre famille. Parlons donc ſans bruit ; & ſi vous êtes homme d'honneur, ne permettez point que je reçoive ici d'inſulte. Vous me haïſſez, continua-t'il avec beaucoup d'aſſurance ; je ne m'en plains pas, je vous ai fait aſſez de mal pour mériter votre haine. Auſſi ne ſuis je point ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la meſure de mes crimes. J'ai ſéduit votre Epouſe, j'ai maſſacré votre Frere & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même, ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyions l'épée à la main. Convenons du tems & du lieu.

Ce diſcours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois ſans doute laiſſé paroître en le reconnoiſſant. Dans la premiére indignation que je reſſentis, il ne s'en fallut rien, que me levant avec fureur, je ne m'efforçaſſe de le punir par mes mains de toutes ſes perfidies. Cependant, un moment de réfléxion me fit comprendre qu'étant ſeul & ſans armes, la violence me réüſſiroit peut être mal avec un homme de ce caractére. Il n'y avoit point à délibérer non plus ſur le Duel qu'il me propoſoit. L'honneur & la raiſon me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Juſtice publique, que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté conſiſtoit à me ſaiſir d'un Scélérat ſi effronté, qui ne s'étoit pas ſans doute introduit chez moi ſans précautions, & que je jugeois muni de quelques piſtolets, outre une longue épée dont il ſembloit affecter de faire parade. Je demeurai quelque tems en ſilence, à chercher les moyens de m'aſſurer de lui, & à réfléchir ſur les raiſons qui pouvoient lui faire deſirer ma mort. Son impatiente fureur paroiſſoit dans tous ſes mouvemens. Il me preſſa de répondre, en me conſeillant avec quelques railleries améres, de ne pas refuſer le combat, autant pour ma ſureté, ajouta-t'il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, & quelque averſion que j'aye toujours euë pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occaſion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de ſa haine, & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occaſion qu'il m'offroit de punir tous ſes crimes, & que je ne la laiſſerois pas échaper. Mais que pour ôter à mes domeſtiques toute défiance de ſon projet & du mien, il falloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma Maiſon, & prendre un air qui ſentît moins la colére & la haine. Je lui demandai ſi Mr Audiger ſçavoit quelque choſe de ſon deſſein. Il m'aſſura qu'il n'en ſçavoit rien. Je les invitai là-deſſus l'un & l'autre à déjeuner avec moi. Ils y conſentirent.

Je me levai auſſi-tôt, pour apeler quelque domeſtique. Il en vint un auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit néceſſaire pour déjeuner. Je m'étois

toiſ avancé exprès vers la porte de ma chambre, de ſorte qu'il me fut aiſé de dire ſecrettement à mon Laquais que j'avois beſoin de ſecours, & que ma vie étoit en danger s'il ne ſe hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature, donné peut-être avec un air de trouble & de précipitation, ne pouvoit manquer de répandre en un moment l'allarme dans toute ma maiſon. Mes domeſtiques étoient diſperſez. Le mouvement qu'on ſe donna pour les raſſembler fit que le bruit alla juſqu'au Parc. Les Dames aprirent le danger où j'étois, & l'amitié augmentant leur frayeur, elles s'imaginérent que j'étois déja aſſaſſiné. Cecile fut la plus vive à s'allarmer pour ma vie. Elle oublia les raiſons qui l'obligeoient à ſe tenir cachée. Elle devança ſes compagnes, qui accoururent auſſi après elle, & elle fut au pied de mon eſcalier avant même que mes gens y fuſſent avec leurs armes. Gelin s'étoit peut-être déja défié de quelque choſe, lorſqu'il m'avoit vu parler ſecrettement au laquais; mais entendant quelque tumulte, & la voix de Cecile qui demandoit à grands cris où j'étois, il ne douta point que mon deſſein ne fût de le faire arrêter. La rage le ſaiſit auſſi-tôt. Il tire ſon épée avec plus de précipitation que je ne puis dire, & ſe jette ſur moi pour me percer. J'eus aſſez de bonheur pour écarter le premier coup: mais comme je me levois de ma chaiſe en m'efforçant de le ſaiſir, il me fit tomber ſur le lit de repos qui étoit à côté de moi, & me plongea deux fois ſon épée au travers du corps. Je demeurai étendu ſans force, en verſant deux ruiſſeaux de ſang. Le Chanoine, qui n'avoit pû être aſſez prompt pour arrêter mon Aſſaſſin, ſe jetta ſur lui au moment qu'il me portoit un troiſiéme coup, & lui ſaiſit heureuſement le poignet. L'épée tomba par terre, & roula même à quelques pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s'aprochoient, ne s'arrêta point à la prendre. Il tira de ſes poches deux piſtolets, & les tenans au poing, il entreprit de ſe ſauver par l'Eſcalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cecile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut pouſſée ſi rudement par Gelin, qu'elle ne put l'arrêter; mais laiſſant ce ſoin à mes gens qui la ſuivoient, elle entra toute éperduë dans ma chambre. La premiére choſe qui s'offrit à ſes yeux, fut l'épée ſanglante de Gelin. Elle s'en ſaiſit, & ne doutant point que le Chanoine, qui étoit auprès du lit à me donner du ſecours, n'eût contribué à ma mort, ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me reſtoit de vie, elle fondit ſur lui la pointe baiſſée, pour le percer de mille coups. Je ne ſçai par quel hazard il put éviter ſa furie. Il ſe retourna ſi à propos, que le premier coup ne porta que dans ſa robbe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conſervai toute ma connoiſſance, je la priai prial d'une voix foible de l'épargner. Ma priére ne parut ſervir qu'à l'animer davantage. Il ſembloit que m'entendant parler, ce témoignage qu'elle avoit de ma vie lui fit trouver de la joye dans les efforts qu'elle faiſoit pour me venger. Heureuſement pour le Chanoine, qu'une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin, malgré ſa hardieſſe & ſa réſiſtance. Ce perfide, voyant neuf ou dix hommes armez au bas de l'eſcalier, avoit d'abord menacé de caſſer la tête au premier qui s'opoſeroit à ſon paſſage. Mais Drink, qui étoit plein de réſolution, ne lui avoit répondu qu'en s'aprochant de lui le piſtolet à la main, & en lui ordonnant fiérement de mettre bas les ſiens. Cette vigueur l'avoit tellement déconcerté, qu'il s'étoit laiſſé ſaiſir au collet. Il avoit été facile enſuite de le deſarmer, & quatre de mes Laquais étoient demeurez à le garder.

Drink fut ſurpris en entrant dans ma chambre de trouver M. Audiger aux mains avec Cecile. Me voyant bleſſé, & étendu ſur mon lit, il s'imagina comme elle que cet honnête Chanoine étoit un de mes Aſſaſſins ; & loin de courir à ſon ſecours, je crus remarquer à ſon incertitude qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une Fille. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cecile. Elle la céda alors volontairement, & s'aprochant de moi, elle me donna les plus tendres marques de ſon inquiétude & de ſa douleur. Ma Belle-ſœur arriva en même tems, avec Madame Lallin & ma Niéce. Elles s'employérent enſemble à viſiter mes playes. On ſe hâta de faire venir un Chirurgien de S. Cloud : il les trouva toutes deux dangereuſes ; mais il ne put décider tout d'un-coup ſi elles étoient mortelles. Son principal motif d'eſpérance fut de me voir conſerver toute ma liberté d'eſprit, dans une ſi grande émotion, & malgré la perte d'une partie de mon ſang.

Le voyage qu'on fit à S. Cloud pour avertir le Chirurgien, produiſit un effet fâcheux pour mon aſſaſſin. J'avois ordonné qu'on le gardât ſoigneuſement dans le deſſein de me le faire amener à ma chambre lorſque le premier apareil feroit mis à mes playes, & de l'interroger ſur les raiſons qui l'avoient porté à ſon horrible entrepriſe. Mais le Laquais qui fut envoyé à S. Cloud n'ayant point reçu ordre de ſe taire, avoit publié tout ce qui s'étoit paſſé chez moi. L'avanture fut raportée aux Chefs de la Juſtice du lieu, qui ſe crurent en droit de faire amener le criminel dans leurs priſons. Ils l'envoyérent prendre chez-moi par quelques Archers. J'étois alors occupé avec le Chirurgien ; & la crainte de me cauſer un nouveau trouble, dans le danger où j'étois, empêcha mes gens de me le faire ſçavoir. Je n'aprouvai point leur diſcrétion, lors qu'ayant demandé des nouvelles du priſonnier, on me répondit que la Juſtice de S. Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me ſentois aſſez de généroſité pour lui pardonner, je perdois l'eſpérance d'aprendre ce qui m'avoit attiré ſa haine. Mr. Audiger, qui s'étoit réconcilié avec Cecile, & que j'avois prié de me donner quelques lumiéres ſur ce triſte accident, m'avoit protesté qu'il ne connoiſſoit Gelin que de ce jour, & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la priére du Chapelain de Chaillot qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du chapelain me faiſoit bien comprendre que mon Epouſe n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin; mais quoique je ne puſſe attribuer la profeſſion qu'elle faiſoit avec cela de mener une vie dévote & ſalutaire, qu'à une damnable hypocriſie, je n'oſai porter mes ſoupçons juſqu'à me défier qu'elle eût quelque part au deſſein de ma mort, ni même qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Ce ne ſeroit plus une Femme, diſois-je, ce ſeroit un Monſtre & une furie déteſtable. Je tâchois d'écarter cette penſée, comme ſi j'euſſe apréhendé de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même cauſé une eſpéce de frémiſſement, en ſe preſentant à mon eſprit la premiére fois. Cependant elle y revenoit toûjours, malgré les efforts que je faiſois pour la rejetter, & elle n'y revenoit point ſans me cauſer un des plus triſtes ſentimens que j'euſſe encore éprouvez. Ma Belle-ſœur s'aperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occu-

poit

point. Mais que penſez-vous, lui dis-je, de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot ? Seroit-il poſſible que la miſérable Fanny.... Je n'oſai achever. Ma Sœur comprit fort bien le reſte. Elle baiſſa les yeux, & elle demeura ſans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine ; mais elle me confeſſa à la fin, que Mme. Lallin, Cecile, & elle même avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de Mr. Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime, fit ſur mon cœur une mortelle impreſſion. Je ſentis couler de mes yeux des larmes améres. O Dieu, m'écriai-je, vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny, hélas ! que t'ai-je fait ? Il ne manque donc plus à ton plaiſir & à tes crimes, que de me percer le cœur ! Cecile étoit preſente. Loin de s'offenſer de mes plaintes, je voyois dans ſes yeux qu'elle y étoit ſenſible. Ah, Cecile ! Cecile, lui dis-je en la regardant triſtement, il n'y a plus que votre bonté qui puiſſe me conſoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin & une Epouſe encore plus cruelle, n'ont pu m'ôter, ſi je n'avois la douce aſſurance d'en paſſer une toute heureuſe avec vous.

Son Pere, qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'aſſemblée des Commiſſaires & pour la dépoſition des Témoins, s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort ſurpris de n'y pas voir ma Famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le ſoir, & il trouva une trop juſte excuſe dans les funeſtes nouvelles qu'il aprit en arrivant. Son premier ſentiment fut de pourſuivre avec chaleur le Procès de Gelin, & de remonter juſqu'à la ſource de ſon attentat, pour en découvrir tous les Complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non, lui dis-je, je craindrois trop d'aprendre ce que je veux toûjours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y eſt interreſſé. Voulez-vous que j'aille informer le Public de ma honte, & m'expoſer peut-être à voir mon infâme Epouſe finir ſa vie ſur un Echaffaut? Elle n'eſt pas digne d'un autre ſort. Mais je dois le ſacrifice de mon reſſentiment à la mémoire de ſon Pere, & à mon propre honneur, & même au vôtre, puiſque vous m'avez accordé votre Fille. J'aprouve donc ſi peu votre avis, ajoûtai je, que je vous prie au contraire d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour arrêter le cours de la Juſtice & pour ſauver Gelin. Je vous deſirois ave impatience, pour vous faire cette priére. On attend Madame au premier jour. Gagnez ſeulement ſur les Juges de ſurſéoir les procédures juſqu'à ſon retour. Je compte d'obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raiſons, & s'étant rendu auſſi-tôt à S. Cloud, il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès juſqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permiſſion de voir Gelin dans ſa Priſon. Je l'avois prié de la demander aux Juges, & de faire ſes efforts pour tirer de lui quelque éclairciſſement. Il lui fut impoſſible de ſe procurer cette faveur. Je fus aſſez ſatisfait de celle qu'il avoit obtenu, & d'aprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée long-tems, puiſque la meilleure partie de ſes Equipages étoit déja au Château.

En effet, elle arriva deux jours après avec toute la Cour. Nous en fumes avertis par le bruit des cloches & les autres témoignages de la joye publique; car cette excélente Princeſſe étoit ſi tendrement aimée, que ſes moindres abſences étoient ſuportées avec peine. Les plaiſirs ne renaiſſoient qu'en ſa préſence. Il lui reſtoit alors bien peu de tems, pour en goûter, & pour en faire naître. Le cours de ſa belle vie aprochoit de ſa fin. Fragilité des grandeurs humaines! Dans la fleur de ſa jeuneſſe, ſi proche du Trône, au milieu des délices & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chere & précieuſe, elle devoit peu de jours après ſe la voir ravir tout-d'un-coup, & ſervir de nouvel exemple à ceux qui font trop de fond ſur les avantages de la Naiſſance & de la Fortune. Ce ne fut pas à elle ſeulement, que ſon retour devint funeſte; Cecile étoit compriſe dans le même Arrêt du Ciel qui la condamnoit à mourir; & ſi cette grande Princeſſe ſervit de leçon aux amateurs du monde & des plaiſirs, la charmante Cecile en fut une auſſi terrible pour tous ceux qui eſtiment trop les agrémens de la nature & les charmes de la beauté. Moi ſeul, miſérable rebut de la fortune, j'étois deſtiné, après tant de malheurs & d'agitations douloureuſes, deſtiné ſans le prévoir & ſans l'eſpérer, à des retours de joye & de félicité, dont je ne me croyois plus capable par idée même & par imagination. Mais il devoit encore en couter extrêmemement à mon cœur, avant que de les obtenir; & par la diſpoſition ordinaire de mon ſort, je devois les payer bien cher, après les avoir poſſédé quelques momens.

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

SUITE DU LIVRE SEPTIE'ME.

RECommencerai-je ſans ceſſe à m'affliger, & l'image de mes anciens malheurs me ſera-t'elle toujours preſente! Quelle étrange familiarité ai-je contractée avec la douleur? Dans la ſituation tranquile dont le Ciel me permet de joüir depuis quelques années, à couvert du moins de ce déluge d'infortunes, qui ont ruïné ma conſtance & mes forces dans la plus belle ſaiſon de ma vie, la paix ne devroit-elle pas rentrer dans mon cœur? N'eſt-il pas tems que j'oublie mes peines; & lorſque la fortune m'accorde un peu de repos, aurai-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle ? Mais par quel charme ſe fait il que le mal qu'elle me cauſe, & les tourmens même dont je me plains, ſont devenus ma plus douce & ma plus chére occupation. Un malade peut-il chérir le poiſon qui le tuë ? J'aime, je crains, j'eſpére, je m'afflige & je me trouble encore, dans un tems où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles ſentimens Toute la douceur de ma vie eſt de les entretenir, comme le précieux reſte de ce qui les a cauſez. Je ne me laſſe donc pas de répéter mon deſſein : je continuë d'écrire pour nourrir ma triſteſſe, & pour en inſpirer à tous les cœurs ſenſibles qui ſont capables de s'attendrir & de s'affliger avec moi.

L'impatience que j'avois d'aprendre le retour de Madame, ceſſa deux jours après, par l'arrivée d'un de ſes Gentilshommes, qui demanda d'une maniére preſſante à m'entretenir un moment Quoique les Chirurgiens m'euſſent recommandé la ſolitude & le ſilence, ma ſœur qui ſçavoit que mes bleſſures n'étoient pas le plus dangereux de mes maux, crut que cette marque de bonté & d'attention, de la part d'une Princeſſe pour qui j'avois le dernier attachement, contribuëroit plus à ma guériſon que tous les remédes. Le Gentilhomme étoit d'ailleurs un de mes amis, que la bonté de Madame lui avoit fait choiſir exprès pour cette commiſſion. Après quelques marques de l'intérêt qu'il prenoit lui-même à ma ſituation,

tion, il me dit en peu de mots, que me trouvant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'étoit figuré, il ſe croyoit obligé de changer quelque choſe aux ordres dont il étoit chargé; mais qu'il ne doutoit pas que ſur le raport de ce qu'il avoit vû, Madame ne le renvoyât chez moi, le jour même, avec d'autres explications; qu'elle devoit arriver le ſoir a Saint-Cloud, où elle avoit eſpéré que je pourrois me faire tranſporter, pour aprendre d'elle-même mille choſes qu'il m'importoit de ſçavoir, & dont elle croyoit ne pouvoir trop-tôt m'informer; qu'il ignoroit les raiſons ſecrettes de ſon empreſſement; mais qu'elle lui avoit recommandé pluſieurs fois de me répéter que j'étois plus heureux que je ne le penſois, & qu'elle faiſoit ſon propre ſoin de mon bonheur. Il ajoûta que mes bleſſures lui paroiſſant trop dangereuſes pour me permettre de quitter ma maiſon, il alloit attendre la Princeſſe à Saint-Cloud, où elle ſeroit ſurpriſe en arrivant de ne me pas trouver moi même.

Le ſoin de ma vie ne me touchoit point aſſez pour me la faire ménager beaucoup. Cependant comme je ne voyois dans le compliment que je venois de recevoir, qu'une marque ordinaire de l'affection dont Madame m'honoroit, je crus que le bruit de mon avanture étant allé juſqu'à elle dans le lieu où elle avoit paſſé la nuit, ſon deſſein étoit de me conſoler par de nouvelles aſſurances de ſa protection. Ma réponſe fut conforme à cette penſée ; & ſans porter mes vuës plus loin, je priai ma ſœur de ſe rendre ſur le champ à Saint-Cloud, pour lui marquer ma vive reconnoiſſance à ſon arrivée. Je la chargeai auſſi de lui expliquer les circonſtances de l'entrepriſe de Gelin, & de la conjurer au nom de ſa généroſité d'employer ſon pouvoir en faveur de ce miſérable, autant pour lui ſauver la vie, qu'il devoit perdre infailliblement par le dernier ſuplice, que pour mettre à couvert l'honneur de Mylord Axminſter & le mien. Ma ſœur partit. Je demeurai avec Mr de R..... & ſa fille, qui avoient été preſens à ce court entretien, & qui avoient pris dans un autre ſens que moi les ordres de Madame. Ils me propoſérent leurs conjectures. Vous verrez, me dit Mr de R.... que Madame eſt informée de votre inclination pour Cecile, & que le deſir qu'elle a de contribuer à votre repos, l'aura portée à lever une partie des obſtacles par une recommandation auſſi puiſſante que la ſienne. Cecile penſoit de même ſans oſer s'expliquer. Je me rapelai alors tout ce que je venois d'entendre, & je trouvai en effet quelque choſe d'obſcur dans les derniéres expreſſions du Gentilhomme. Cette aſſurance répétée d'un bonheur que j'ignorois, avoit une aparence de myſtére, dont il ſembloit que Madame voulut ſe réſerver l'explication. Mais à quel bonheur pouvois-je prétendre, dans l'excès d'abattement où la triſteſſe me réduiſoit encore plus que la douleur de mes bleſſures? Je répondis à Mr de R.... avec un profond ſoupir, que ſi ſon amitié ne ſe trompoit pas en ma faveur, c'étoit effectivement ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

La nuit étoit fort avancée lorſque ma ſœur revint de Saint-Cloud; mais n'ayant pû prendre encore que peu de momens d'un ſommeil tranquile, je ſouffrois volontiers que Mr de R.... vint dans ma chambre à toutes les heures, & qu'il me tirât par ſa preſence, ou par quelques mots d'entretien, d'un abîme de réflexions trop ſombres. Son zèle l'auroit empêché d'en ſortir, ſi les Chirurgiens n'euſſent donné d'autres ordres. Il y étoit à l'arrivée de ma Sœur; & l'impatience d'attendre ce qu'elle avoit à me raconter, le fit aprocher de mon lit avec elle. Je remarquai que cette curioſité le chagrina. Au lieu de commencer le recit que j'attendois, elle me fit un éloge ſi vague de la bonté de Madame & de l'intérêt qu'elle prenoit à ma ſanté, que Mr de R... s'aperçut lui-même qu'elle uſoit de quelque déguiſement. Il s'imagina que c'étoit par ménagement pour l'état où j'étois; & me voyant en effet quelques marques d'agitation, il propoſa à ma ſœur de ſe retirer. Elle le ſuivit ſans affectation; mais à peine l'eût elle vû tourner vers ſon apartement, que revenant ſur ſes pas, elle ſ'aſſit auprès de mon lit, & elle me prit la main, qu'elle ſerra avec un mouvement paſſionné. Je la regardai fixement. Je vis de l'émotion ſur ſon viſage, & je la priai de parler. Mon Dieu ! me dit elle, par où dois-je commencer, & de quels termes me ſervirai-je pour vous aprendre ce que vous ne devez pas ignorer un moment. La preſence de Mr de R.... m'a gênée. Je crois que vous m'aprouverez d'avoir attendu que je fuſſe ſeule avec vous. Ah ! mon Frere, ajoûta-t-elle en me ſerrant de nouveau les mains, quel recit ai-je à vous faire ?

Je confeſſe que cette préparation m'altéra le ſang, juſqu'à me cauſer une ſueur froide, dont je me ſentis les mains & le front tout humides. Ce n'eſt pas que l'air & le ton de ma Sœur euſſent rien de funeſte ; mais je la voyois comme pénétrée d'étonnement & de triſteſſe, dans un tems où je n'attendois que de la conſolation, par l'arrivée & les derniéres promeſſes de Madame. Hélas ! lui dis je, à quoi dois-je m'attendre encore ? Achevez donc promptement, ſi c'eſt quelque nouveau malheur. Elle ſe hâta de me répondre que c'en étoit un, mais un malheur paſſé, & qu'elle avoit regret que la maniére dont elle s'étoit expliquée, parût me cauſer quelque allarme ; qu'il lui étoit impoſſible néanmoins de me raconter avec plus d'ordre des choſes qui n'en pouvoient recevoir ; qu'elle étoit encore embarraſſée où prendre le commencement de ſa narration ; qu'elle ne pouvoit venir au nœud tout-d'un-coup , parce qu'il dépendoit de tant de circonſtances délicates, qu'elle ne ſe croyoit point capable d'en juger ; qu'il falloit qu'elle les repriſt l'une après l'autre , & que j'euſſe la patience de les entendre , en me perſuadant ſeulement d'avance que j'avois plus à eſpérer qu'à craindre , & que Madame elle-même en portoit un jugement tout-à-fait favorable.

L'ardeur avec laquelle je l'écoutois ne me permettant point de l'interrompre , elle continua de me dire que Madame avoit couché à Chantilly la nuit précédente , qu'elle y avoit reçu le matin du même jour la viſite de Fanny ; & que c'étoit d'elle-même qu'elle avoit apris mon dernier malheur ; qu'ayant été d'autant plus ſurpriſe de la voir , qu'elle s'étoit fait annoncer ſous un nom ſupoſé , elle lui avoit fait connoſtre d'abord qu'elle étoit informée de la vérité de ſes avantures ; que Fanny, dont le deſſein étoit d'en venir elle-même à cette explication, s'étoit jettée auſſi-tôt à ſes genoux , avec une abondance de larmes & des ſanglots ſi violens , que ſa vie même avoit paru quelques momens en danger, qu'étant revenuë à elle avec beauconp de peine, elle avoit imploré de la maniére la plus touchante le ſecours du Ciel & la compaſſion de Madame ; que ſes plaintes, ſes agitations , & toutes les marques de ſon deſeſpoir ne pouvoient être repreſentées, & que Madame confeſſoit elle-même qu'elle avoit peine à comprendre comment une femme d'une complexion ſi délicate avoit pû reſſentir, ſans mourir, les mouvemens d'une ſi impétueuſe douleur.

Madame qui ignoroit encore les nouvelles raiſons qu'elle avoit de s'abandonner à cet excès d'affliction, avoit voulu d'abord la conſoler avec ſa bonté ordinaire, par tous les motifs qu'elle pouvoit tirer des diſpoſitions de la Providence; & s'imaginoit que c'étoit le repentir qui agiſſoit ſur ſon cœur avec cette violence; elle avoit commencé à lui parler de la douceur de ſon caractére, comme d'une raiſon d'eſpérer que je pourrois quelque jour oublier ſes foibleſſes paſſées. Mais c'étoit-là, me dit ma Sœur, que ſes larmes avoient recommencé avec une nouvelle abondance, & que dans la confuſion de mille choſes que ſon tranſport lui faiſoit dire, tantôt me reprochant mon injuſtice, tantôt vantant ſon innocence, tantôt rapelant notre bonheur paſſé, & revenant toujours avec quelque exclamation douloureuſe à mon nouveau mariage & à ma bleſſure, Madame qui étoit véritablement touchée de cette ſcène, & qui ne comprenoit rien à une partie de ce qu'elle entendoit, l'avoit priée de lui expliquer plus nettement en quoi elle avoit beſoin de ſes bons offices, & de l'aider à comprendre ce que ſignifioient ma bleſſure, mon mariage, & l'injuſtice qu'elle me reprochoit. Elle avoit ainſi tiré d'elle quelques éclairciſſemens interrompus, qui n'avoient fait qu'augmenter ſa curioſité, parce que ne s'accordant point avec la plûpart des idées que je lui avois fait prendre de ma conduite par des recits tout différens, elle ſe trouvoit obligée de nous ſoupçonner l'un ou l'autre de diſſimulation & de mauvaiſe foi; & peut-être que l'impreſſion preſente d'un deſeſpoir auſſi vif que celui de Fanny, avoit fait pancher de ſon côté la balance. Quoi qu'il en ſoit, elle s'étoit cru interreſſée à lui donner toute l'attention néceſſaire pour s'éclaircir, & c'étoit cet important entretien que ma Sœur craignoit de ne pouvoir me raporter aſſez fidèlement. Elle acheva néanmoins ſa relation dont je veux laiſſer le jugement à mes Lecteurs avant que de repreſenter l'effet qu'elle produiſit ſur moi.

Fanny ſe prétendoit innocente; & loin de ſe reconnoître au portrait que j'avois fait à Madame de ſa trahiſon & de ſon infidélité, elle avoit traité de calomnies infernales toutes les accuſations qu'on avoit formées contre ſa vertu. Ce n'étoit pas ſur moi néanmoins qu'elle en faiſoit tomber le reproche. Non: elle confeſſoit, diſoit-elle, que le Ciel m'avoit donné un cœur droit; mais j'étois facile & crédule. Je m'étois laiſſé empoiſonner par ſa Rivale; & c'étoit à cette femme déteſtée qu'elle attribuoit tous ſes malheurs. Elle n'en avoit connu toute l'étenduë que depuis deux jours. Accablée de douleurs dans ſa retraite de Chaillot, ſur tout depuis le fatal conſentement que je lui avois fait demander à notre ſéparation, elle y invoquoit la mort comme le ſeul reméde d'une infortune qui ne pouvoit plus finir ; lorſque Gelin qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidèle, étoit venu l'avertir du noir complot qui ſe tramoit à Charenton. Les liaiſons qu'il y avoit en qualité de Proteſtant, lui avoient fait découvrir que je penſois à faire diſſoudre mon mariage ; & qu'ayant beſoin de prétexte pour autoriſer une entrepriſe qui bleſſoit toutes les loix, je me fondois ſur les plus affreuſes impoſtures. Il lui avoit exagéré cet ouvrage, & la prenant par un autre intérêt, qui étoit celui de ſa ſûreté même, dans le Convent de Chaillot, où elle ne manqueroit point de paſſer bientôt pour une malheureuſe adultére, & d'être expoſée aux inſultes, ou peut être au châtiment ; il l'avoit miſe dans une ſituation de cœur & d'eſprit ſi cruelle, qu'elle auroit préféré la mort à la ſentence du Conſiſtoire dont elle étoit menacée. Il avoit profité adroitement de ſa conſternation pour lui propoſer de ſortir du Monaſtére & de ſe venger de moi en l'épouſant ; mais n'ayant pû ſe faire écouter, il l'avoit quittée en affectant plus de douleur que de colére ; & en lui promettant de hazarder ſa vie même pour mériter la faveur qu'il lui demandoit. Elle n'avoit point donné d'autre ſens à cette promeſſe que celui qui devoit naturellement ſe preſenter ; c'eſt à dire, qu'elle attendoit des marques de zèle, des ſervices, tels qu'elle en avoit reçus de lui dans mille occaſions ; & ne prévoyant pas même qu'il fût capable de la ſecourir, elle n'avoit plus d'eſpoir que dans la bonté du Ciel ; lorſque le Chapelain de Chaillot, à qui elle avoit fait la confidence de ſes peines étoit venu lui donner avis que le miſérable Gelin m'avoit aſſaſſiné dans ma propre maiſon, & qu'il s'étoit même ſervi de ſon entremiſe pour s'y faire introduire par un Chanoine de Saint-Cloud. Une nouvelle ſi terrible & ſi imprévuë l'avoit réduite au même moment à l'extrêmité ; mon ingratitude, ma dureté, ma perfidie n'avoient point empêché l'amour de lui faire ſentir les plus mortels tourmens. C'étoit encore un de ſes miracles qu'elle eût retrouvé aſſez de force dans ſa tendreſſe même & dans le doute cruel où elle étoit de ma vie, pour s'informer auſſi-tôt de l'état où mon aſſaſſin m'avoit laiſſé. Ayant apris que mes playes n'étoient pas deſeſpérées, mais n'oſant preſenter à mes yeux un objet ſi odieux qu'elle me l'étoit devenu, elle avoit pris le parti, ſur le bruit qui s'étoit répandu de l'arrivée de Madame, & dans la confiance qu'elle avoit à ſa bonté, de recueillir toutes ſes forces pour aller au devant d'elle pour implorer ſa pitié, pour lui redemander ſon époux, ſon honneur, tout ce qu'elle avoit de cher & de précieux aux yeux de Dieu & des hommes, & pour mourir à ſes pieds, ſi elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Le caractére tendre & généreux de Madame l'avoit rendu extrêmement ſenſible à ce diſcours. Cependant comme elle n'avoit point oublié le détail de mes plaintes, qu'elle avoit pris plaiſir à me faire répéter pluſieurs fois, elle avoit demandé naturellement à Fanny, comment elle pouvoit être ſi touchée de mon accident, après m'avoir abandonné dans l'Iſle de Sainte-Héléne, après les complaiſances qu'elle avoit eûës pour un autre amant, après m'avoir livré ſans pitié à tous les excès de la douleur & du deſeſpoir; car j'en ſuis témoin, lui avoit dit cette excélente Princeſſe, j'ai vû des larmes qui n'étoient pas feintes, j'ai entendu des regrets & des ſoupirs qui partoient d'un cœur malheureux, & qui ſe croyoit trahi par l'amour. Fanny avoit paru embarraſſée de toutes ces queſtions; & paſſant ſur ce qui me regardoit comme ſi le ſens en eut été obſcur pour elle, elle avoit fait des plaintes améres de l'opinion que Madame avoit de ſa conduite. Tout ce qu'il y a de ſacré au Ciel & ſur la terre avoit été atteſté en faveur de ſon innocence. Elle avoit confeſſé que ſa fuite de Sainte-Héléne pouvoit paſſer pour une démarche libre & imprudente dans l'eſprit de ceux qui ignoroient le triſte état où mon mépris l'avoit réduite ; mais n'ayant rien à ſe reprocher , & ſe ſentant auſſi ſûre de ſon innocence que de ſa miſére , elle ne s'attendoit pas , avoit-elle répondu , qu'une Princeſſe toute généreuſe, dont elle venoit ſolliciter la compaſſion & le ſecours, pût prendre plaiſir à augmenter ſa triſteſſe par des imputations ſi cruelles & ſi peu méritées ? L'air conſterné dont elle avoit accompagné cette courte juſtification, avoit tellement touché Madame, que ne ſe ſentant point la force de l'affliger davantage, & par un effet peut être du penchant qu'elle m'avoit toujours marqué pour elle, il n'avoit plus été queſtion que de careſſes, de conſolations, & de tous les témoignages de bonté dont cette aimable Princeſſe aſſaiſonnoit toujours ſes faveurs. Elle avoit embraſſé Fanny avec une vive tendreſſe ; elle avoit plaint ſes peines, elle l'avoit flâtée ſur ſes charmes ; elle l'avoit exhortée à tout eſpérer de l'avenir ; & formant à l'heure même un projet digne de ſa généroſité ſur l'opinion qu'elle prenoit déja de ſon innocence, & ſur la certitude qu'elle avoit de la mienne, elle avoit fait apeler un de ſes Gentilshommes qu'elle avoit chargé de la commiſſion que j'avois reçuë après midi, & de l'ordre de me faire tranſporter le ſoir à S. Cloud, ſi mes bleſſures me le permettoient. Son premier ſoin avoit été de s'informer

former ſi j'y étois à ſon arrivée. Ma ſœur ajouta que dans l'ardeur qu'elle lui avoit marquée pour me voir & pour m'aprendre d'autres circonſtances qu'elle ſe réſervoit à me communiquer elle-même, elle la croyoit capable de venir me ſurprendre dans ma maiſon.

J'étois immobile pendant ce recit. Toute l'attention de mon ame étoit fixée par la nouveauté de tant d'objets qui ſe preſentoient en foule à mon imagination. Il ne falloit rien craindre de l'agitation de mes eſprits pour ma bleſſure. Jamais un calme ſi profond n'avoit régné dans tous mes ſens. Fanny innocente ! Fanny telle que je l'avois aimée ! Un tel prodige étoit il au pouvoir du Ciel ? L'innocence peut elle être renduë à une perfide ? Je ne l'avois pas perduë de vuë un moment pendant le diſcours de ma ſœur ; je l'avois ſuivie dans toutes ſes attitudes & tous ſes mouvemens ; à genoux aux pieds de Madame ; pâle, prete à s'évanoüir, fondant en larmes & prononçant mille fois mon nom avec autant de ſoupirs. J'avois obſervé curieuſement ſes yeux, ſon viſage, le ſon de ſa voix. J'avois tiré des indices de ſes moindres traits & des conjectures du plus leger changement. Enfin revenant à moi-même après cette eſpéce de ſonge, je me tournai vers ma ſœur qui attendoit impatiemment ma réponſe. Non, lui dis-je avec une obſtination qui la ſurprit, je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuſes aparences. Puis ſortant malgré moi de cette fauſſe tranquilité qui commençoit à me peſer: Ah ! m'écriai-je avec le plus amer ſentiment du monde, ce n'eſt plus un bonheur auquel il me ſoit permis de penſer, & j'ai honte de l'ardeur avec laquelle je le ſouhaite encore.

Mais ſi votre cœur le deſire, reprit ma ſœur, pourquoi vous refuſez-vous la ſatisfaction de l'eſpérer, juſqu'au nouvel éclairciſſement que Madame vous promet ? C'eſt une douceur que vous dévriez ſaiſir avidemment dans l'état où vous êtes. Je ne me ſuis hâtée de vous voir que dans cette vuë. Je vous demande à vous-même, lui répondis-je, ce que vous penſez de votre recit au fond du cœur. Etes-vous aſſez aveugle pour ne pas lire au travers de tous ces artifices ? Faut il ici des yeux ſi perçans ? Il n'y a que la bonté extrême de Madame & ſa prévention, qui puiſſent mettre un voile ſi épais ſur les ſiens. Qu'aura t'elle de plus à m'aprendre ? Encore des larmes, des plaintes, des cris de douleur: c'eſt un langage auſſi familier à l'impoſture qu'à l'innocence. Ce qu'il falloit juſtifier, c'étoit la trahiſon d'une infâme qui a pris le tems de mon ſommeil pour quitter mon lit & ſe jetter entre les bras de l'indigne aſſaſſin qu'elle m'a préféré; c'étoit la lâcheté qu'elle a euë de l'aimer, le crime qu'elle a commis en m'ôtant ſon cœur, la honte ineffaçable dont elle s'eſt couverte en courant volontairement le monde avec ſon raviſſeur, l'affreux état où elle m'a jetté, & peut-être le noir deſſein de ma mort, auquel elle s'efforce en vain de déguiſer la part que ſon amant lui a fait prendre. Cependant la perfide oſe encore atteſter le Ciel, qui ne doit plus lui réſerver que des châtimens. Elle a le front de m'accuſer d'injuſtice & de cruauté ! Moi, ma ſœur ! continuai-je avec un redoublement d'indignation, moi qui n'en ai jamais eu que pour moi-même par les triſtes effets d'une honteuſe conſtance & d'une douleur inſenſée qui m'ont mis vingt fois au bord du tombeau. Elle ſe plaint que je me prépare à un nouveau mariage, lorſqu'avec un reſte d'honneur elle devroit le deſirer elle même pour enſévelir éternellement la mémoire du ſien ; elle crie impétueuſement, elle pleure avec éclat. Ne voyez-vous pas l'orgueil & l'hypocriſie qui ſe prêtent la main, & qui joüent habilement le rôle de la vertu ? Femme ſans pudeur ! Monſtre horrible ! L'ombre de ton pere ne reviendra-t'elle pas pour t'épouvanter par ſes menaces, & pour t'inſpirer du moins quelques remords ?

L'agitation où je retombois inſenſiblement, porta ma ſœur à rompre cet entretien pour me parler de Gelin & des meſures que Madame avoit déja priſes avec les Juges de Saint-Cloud. Sans répondre directement aux inſtances que je lui avois fait faire d'employer ſon autorité pour le ſauver

de

du ſuplice, elle avoit fait apeler le Chef de la Juſtice, & lui avoit témoigné en preſence de ma ſœur qu'elle ſouhaitoit que les procédures fuſſent encore ſuſpenduës quelques jours. Après avoir tiré de lui cette aſſurance, elle l'avoit prié de lui envoyer le lendemain le Criminel ſous une bonne garde, & d'avoir ſoin que ſes mains fuſſent liées aſſez étroitement pour ne cauſer d'inquiétude à perſonne. Son deſſein étoit non-ſeulement de le voir, par la curioſité que ſes avantures devoient lui inſpirer, mais de l'entretenir ſeule & de le faire raiſonner ſur une infinité de points qu'elle vouloit aprofondir. Elle avoit particuliérement recommandé au Juge d'éviter l'éclat, & l'ordre étoit donné d'employer un caroſſe du Château : il ne faut pas douter, me dit ma ſœur, que la vûë de Madame ne ſoit d'éclaircir bien des doutes, & que ce ſoin ne ſerve enſuite à nous procurer quelques lumiéres ; car malgré la force de vos raiſons, ajouta-t'elle, & la crainte de vous cauſer trop d'agitation qui m'empêchoit tout à l'heure d'y répondre, je ne puis m'empêcher de répéter encore que j'ai le même penchant que Madame à croire aujourd'hui votre épouſe moins coupable. Je laiſſe continua t'elle, ſa fuite avec Gelin & ſa longue abſence, dont j'avouë que le nœud m'embarraſſe toûjours ; mais quand je me rapelle le fond de ſon caractére, ſa douceur, ſa droiture, ſa haine pour l'artifice, & tant d'autres qualitez excélentes que je lui ai connuës dans une longue familiarité ; quand je ſonge ſur-tout à cette modeſtie ſcrupuleuſe & timide que j'ai remarquée mille fois dans les moindres circonſtances de ſa conduite , & que je la compare à l'excès d'effronterie & d'imprudence dont elle auroit eu beſoin pour ſoutenir le rôle audacieux que vous lui attribuez aujourd'hui ; je ne trouve rien dans mes idées qui m'aide à raprocher des choſes ſi éloignées ; d'ailleurs Madame n'eſt pas une princeſſe à qui l'on puiſſe reprocher de la legéreté & de la précipitation. Elle s'eſt entretenuë long-tems avec elle, elle l'a fait parler , elle l'a écoutée ; comptez que, dans une ſcène de cette nature , les perſonnages contrefaits n'en impoſent pas long-tems à un ſpectateur éclairé , qui connoît le vrai reſſort des paſſions par une continuelle expérience du monde. Cependant Madame eſt tout-à fait déclarée pour elle , & je ne vous ai pas dit qu'elle n'a même ſouffert qu'impatiemment mes objections. J'interrompis ma ſœur. Que voulez-vous conclure , lui dis-je , que Fanny eſt innocente , & que c'eſt nous qui ſommes coupables ? qu'elle m'a quitté par tendreſſe ? qu'elle a ſuivi Gelin par un effort de fidèlité conjugale ? Non , répondit ma ſœur , mais je cherche quelque tempérament qui puiſſe concilier tant de contrariétez. Si vous ne pouvez la croire innocente , croyez-la touchée d'un repentir qui ſurpaſſe peut-être ſes fautes. J'allois l'interrompre encore pour lui faire ſentir que c'étoit la défendre mal, lorſque tournant la tête vers la porte de ma chambre où j'entendois quelqu'un qui s'avançoit doucement, je reconnus le P*** mon zèlé Directeur. Il avoit empêché mes domeſtiques de m'annoncer ſon arrivée; & me faiſant valoir cette attention, qui venoit de la crainte d'interrompre mon repos, il me proteſta dans les termes les plus tendres que perſonne n'avoit été ſi touché que lui de ma funeſte avanture. Il en avoit apris la premiére nouvelle à Saint-Cloud me dit il, de la bouche même de Madame, qui lui avoit fait un reproche d'être informé ſi tard de la triſte ſituation d'un de ſes meilleurs amis; & n'ayant pas beſoin d'autre aiguillon que ſon zèle, il venoit me rendre auſſi-tôt les devoirs de l'amitié.

Quoique la ſincérité de ſon compliment me fut auſſi ſuſpecte que ſa preſence m'étoit incommode, j'eus la patience de l'entendre, & de vouloir éprouver juſqu'où il étoit capable de porter la diſſimulation. Sa curioſité ſur la cauſe & les circonſtances de mes bleſſures, n'avoit point été ſatisfaite à Saint-Cloud, parce que le ſecret étoit une des principales faveurs que j'avois pris la liberté de faire demander à Madame. Auſſi n'avoit-il rien épargné depuis un quart-d'heure qu'il étoit chez-moi pour tirer la vérité de mes domeſtiques. Toute ſon adreſſe n'ayant pû leur faire oublier mes ordres, il avoit vu

Madame Lallin, qui ne s'étoit pas laiſſé pénétrer plus facilement. On s'étoit contenté de lui dire, ſuivant le bruit que j'en avois fait répandre, qu'un furieux avec qui j'avois eu quelque démêlé dans une Ville étrangére, m'avoit ſurpris dans ma chambre & m'avoit aſſaſſiné lâchement pour ſe venger. Peut être y trouva-t'il peu de vrai-ſemblance; mais remettant à s'éclaircir par d'autres voyes, il affecta de m'en parler dans le ſens que je paroiſſois deſirer, & il m'exhorta d'un ton fort chrétien à faire au Ciel le ſacrifice de mon reſſentiment. Ma ſœur, qui haïſſoit juſqu'à ſon nom, depuis l'aveu que M. Lallin nous avoit fait de ſa malignité, prit occaſion de quelque affaire domeſtique pour ſe retirer & me laiſſer ſeul avec lui.

A peine étoit-elle ſortie, que paroiſſant ſe recueillir & méditer quelque choſe d'importance, il ceſſa de m'entretenir pendant quelques momens. Dans la foibleſſe où j'étois, & l'imagination remplie des derniéres réfléxions de ma ſœur, je ne pouvois avoir beaucoup d'ardeur pour la converſation; ainſi j'attendois patiemment qu'il lui prît envie de parler. Enfin rompant le ſilence avec un air composé, il me dit que malgré la crainte de me cauſer un peu d'incommodité par un long diſcours, l'amitié dont il faiſoit profeſſion pour moi, ne lui permettoit pas de differer un moment quelques ouvertures qu'il croyoit néceſſaires à ma ſûreté; que ſans me recommander le ſecret, il ſe

flâtoit

ſtâtoit que j'allois ſentir moi même de quelle conſéquence il étoit pour lui que j'y fuſſe fidèle, & qu'il n'y avoit effectivement que la certitude de ma diſcrétion & le ſincère attachement qu'il me portoit, qui puſſent faire paſſer un homme de ſa profeſſion ſur les raiſons qui l'obligeoient au ſilence. Vous êtes depuis quelques mois à S. Cloud, continua t-il en baiſſant la voix, & dans quelque ſolitude que vous y ayiez vécu, vous ne devez pas douter que mille gens ne vous y ayent obſervé. Ceux qui vous voyent de loin, ſans connoître auſſi parfaitement que moi l'innocence de vos mœurs & la ſageſſe de vos principes, ont pris de vous une opinion ſi peu favorable, que l'ayant communiquée à quelques perſonnes d'autorité, elle vous expoſe à tout ce qu'un honnête homme peut apréhender de plus fâcheux. Figurez-vous, pourſuivit-il, que les uns vous font paſſer non ſeulement pour un homme ſans religion, mais pour le corrupteur de celle d'autrui; les autres plus particuliérement pour un Emiſſaire des Proteſtans voiſins de la France, qui n'êtes ici que pour répandre ou confirmer l'erreur, & pour faciliter l'évaſion des Deſerteurs du Royaume. Vos accuſateurs citent l'exemple de M. de R.. qui ſe prépare, diſent-ils, par vos conſeils à ſe retirer en Angleterre. Ils citent ſa Fille, qu'ils croyent réfugiée chez vous, où l'on doute ſi ſon honneur eſt plus en ſûreté que ſa religion. On s'efforce ainſi d'irriter contre vous l'autorité civile & le zèle Eccléſiaſtique. Les plus ardens ont propoſé de vous faire arréter, pour éclaircir par le fond votre conduite & vos deſſeins. L'ordre en ſeroit déja porté, ſi je n'avois eu le bonheur de le faire ſuſpendre par le zèle avec lequel j'ai pris vos intérêts. Votre péril m'a touché juſqu'au fond du cœur, ajoûta-t'il en me jettant un regard tendre, j'ai loüé votre eſprit & votre ſçavoir, j'ai parlé de vous comme d'un homme de diſtinction que Madame honore de ſon amitié, & qui méritoit d'être reſpecté, ſur-tout dans l'abſence de cette Princeſſe qu'on riſqueroit d'offenſer en vous maltraitant. J'ai demandé du tems pour vous obſerver de plus près, & j'ai promis un raport exact & fidèle. Enfin je me ſuis rendu votre caution pendant quelques ſemaines, qui m'ont été accordées pour veiller ſur vos démarches; j'aurois fait davantage, ſi je n'avois apréhendé de me rendre ſuſpect par un excès de zèle.

Il ne paroiſſoit pas prêt à s'arrêter; mais je l'interrompis. Le ſouvenir des aveux de Mme Lallin m'étoit trop preſentpour ne pas démêler tout-d'un-coup que ces proteſtationsde ſervice&d'amitié étoient autant d'artifices. La perſécution que j'avois à craindre étoit celle qu'il m'avoit ſuſcitée,&tout ce détail n'étoit que l'hiſtoire de ſa propre haine, à laquelle il donnoit un autre nom. Il ne me reſtoit que ſes motifs à pénétrer; mais je n'eus pas beſoin non plus de me conſulter long-tems pour juger que ſes premiéres démarches ayant eu peu de ſuccès, & le retour de Madame lui faiſant prévoir que j'allois être plus à couvert que jamais ſous une ſi puiſſante protection, il vouloit tirer avantage de ſa malignité même, ſoit pour ſe rétablir dans ma confiance par de fauſſes marques d'attachement, ſoit pour faire renaître plus aiſément l'occaſion de me trahir à l'ombre de la familiarité & de l'amitié. Cette penſée me cauſoit aſſez d'indignation pour me faire rompre toutes ſortes de meſures; cependant forcé par mille raiſons de garder des ménagemens, je me contentai d'interrompre un diſcours que je n'étois plus capable de ſuporter. Ma reconnoiſſance, lui dis-je, ſera proportionnée à vos ſervices. Je ſuis dans un état, ajoutai-je avec un ſoupir, où l'on ne peut me chagriner ſans cruauté; mais j'ai une ſi juſte confiance dans la juſtice du Roi, dans la bonté de Madame, & dans la droiture de mon propre cœur, que des craintes de cette nature ne peuvent me cauſer le moindre trouble. Je mépriſe ceux qui penſent à me perſécuter, parce que je n'ai donné à perſonne aucun ſujet de me haïr. Il vouloit repliquer. Je le priai civilement de conſidérer que le repos m'étoit néceſſaire, & de remettre le reſte de cet entretien après ma guériſon. Enfin s'étant levé, je me croyois délivré de ſa preſence; mais il s'arrêta encore, & ſe baiſſant vers moi : s'il eſt vrai que la belle Cecile ſoit chez vous, me dit-il affectueuſement, vous m'accorderez ſans-doute la liberté de la voir. Quelque chagrin que cette propoſition me causât, comme j'y étois à demi préparé, je me hâtai de lui répondre ſans aucune marque d'embarras, que c'étoit de Mr de R. qu'il devoit obtenir la permiſſion qu'il me demandoit, que Cecile étoit en effet chez moi, mais avec ſon pere & ma belle-ſœur, & que l'innocence de mes ſentimens ne demandant aucun miſtére, je confeſſois volontiers qu'elle devoit être bien-tôt mon épouſe ; il me ſerra la main avec un air d'aprobation, il me fit entendre par un ſouris qu'il croyoit en lire beaucoup plus au fond de mon cœur.

L'indiſcrétion de Mme Lallin m'avoit mis dans la néceſſité de m'expliquer avec cette ouverture, car je ne pouvois entreprendre de faire paſſer ſes aveux pour des imaginations, ni même de tenir plus long-tems le deſſein de mon mariage & mes autres deſſeins cachés. Cependant un preſſentiment ſecret ſembloit m'avertir que je commettois une imprudence. Mr de R... à qui je communiquai auſſi-tôt ce qui venoit de m'arriver, en eût la même opinion, quoiqu'il reconnut en même tems que ſi c'étoit une faute, elle avoit été indiſpenſable. Sa qualité de Sujet du Roi rendant ſes craintes beaucoup plus vives que les miennes

nes, il me dit naturellement qu'il croyoit deſormais ſa Fille auſſi peu à couvert dans ma maiſon que dans la ſienne, & que l'état de ma ſanté ne pouvant me permettre ſi tôt de finir l'affaire de Charenton, il en revenoit au premier conſeil que je lui avois donné de faire partir Cecile pour Roüen. Il avoit pris des meſures pour ſe défaire ſecrettement de ſon bien. Si elles réüſſiſſent, me dit-il, auſſi promptement que je l'eſpére, je prévois que je me trouverai libre à peu près dans le même tems que vous commencerez à vous rétablir de vos bleſſures. Alors notre départ ne ſera pas différé d'un moment. Qui empêche même, ajouta-t-il, que vous ne faſſiez partir vos Dames avec ma fille, & que nous ne diſpoſions ainſi de longue main tout ce qui peut hâter notre voyage ?

Je ne pouvois rien opoſer de raiſonnable à ce projet. La peine que devoit me cauſer l'éloignement de Cecile étant balancée par la vuë des dangers que ſon pere me faiſoit apréhender pour elle, je me ſentis le cœur plus facile à gouverner qu'il ne l'eût été dans d'autres circonſtances; ou plûtôt pour ne rien laiſſer d'obſcur dans mes plus intimes ſentimens, le trouble qui me reſtoit du dernier entretien de ma ſœur, & l'abattement inexprimable dans lequel j'étois tombé par tant de degrés, m'avoient preſque réduit à ne plus diſtinguer par quels mouvemens j'étois le plus agité. Dans cette confuſion de cœur & d'eſprit, que je ne me ſentois ni la force ni la volonté d'éclaircir, je réſolus d'abandonner à un homme dont la ſageſſe & la diſcrétion m'étoient connus, des ſoins que je ne pouvois prendre moi-même. Oüi, lui dis je, faites les partir ſi elles y conſentent; je remets tout à votre amitié. Il ſe hâta plus que je ne penſois d'exécuter cette réſolution. A peine le P. fût-il retourné à S. Cloud pour ſe rendre au ſouper de Madame, qui lui avoit donné ordre de lui raporter des nouvelles de ma ſanté, qu'il déclara à ſa fille & à ma belle ſœur le parti que nous avions pris de concert. Il fallut ſe pourvoir ſur le champ de tout ce qui étoit néceſſaire pour la route. En moins d'une heure le caroſſe fut prêt & mes gens à cheval. Drink que Milord Clarendon avoit vû à ma ſuite à Orléans, fut chargé de lui expliquer les raiſons de cette fuite précipitée, & de le prier de ma part au nom de l'amitié qu'il m'avoit jurée, d'accorder un azile auprès de ſon Epouſe à ce que j'avois de plus cher. Cecile partit au milieu de la nuit, avec ma Belle ſœur, ma niéce & mes deux fils. Nous avions compris auſſi Madame Lallin dans cette diſpoſition, mais elle demanda inſtamment la liberté de demeurer. Ses avantures paſſées, dont le ſouvenir ne pouvoit être encore effacé à Roüen, ne lui permettoient guéres d'y reparoître avec bienſéance; & ma ſœur avoit d'autant plus goûté cette raiſon, que ne s'éloignant de Saint-Cloud qu'à regret dans l'incertitude de ma guériſon, elle étoit bien-aiſe de laiſſer auprès de moi une perſonne dont le zèle pouvoit ſupléer au ſien.

Quoique le ſommeil n'eut pas ſuccédé un moment à toutes les agitations que j'avois eſſuyées, ce ne fut que le lendemain à l'heure du réveil que j'apris de M. de R. le départ de Cécile & de ma Belle-ſœur. Il ne me cacha point qu'outre l'inquiétude qui le tourmentoit pour ſa fille, l'envie de m'épargner de nouvelles peines dans une ſéparation qui m'auroit été douloureuſe, l'avoit porté à les faire partir ſans me dire adieu. L'impatience de les revoir, me dit-il, ſera un motif de plus pour vous faire hâter votre guériſon. Comme il ne laiſſoit pas de remarquer que je recevois cette nouvelle avec de profonds ſoupirs, il ajouta que le deſſein de ma ſœur étoit de revenir dans peu de jours, ou du moins auſſi-tôt qu'elle auroit pourvû à la ſureté de nos enfans; quelle nous aporteroit quelques lumiéres, qu'il l'avoit priée de ſe procurer ſecrettement ſur les moyens de faciliter notre paſſage en Angleterre; que nous ne perdrions pas enſuite un moment, dût-il abandonner tout ſon bien: que pour les démarches qu'il avoit faites au Conſiſtoire, il étoit d'avis de les interrompre ſans retour, puiſque l'état où j'étois, ne permettoit point de les pouſſer avec une certaine ardeur, &

que toute la diligence dont on pourroit uſer après mon rétabliſſement n'égaleroit point celle avec laquelle nous pourrions nous rendre à Londres, & terminer la difficulté par des voyes beaucoup plus courtes. Ainſi, conclut il, tout dépendra du ſoin que vous allez prendre d'entretenir le calme dans votre cœur & votre eſprit, pour ne rien opoſer à l'effet des remédes. Je ne lui répondis point. Il n'en prit pas moins une plume, pour écrire de ma part à Mylord Clarendon : & m'ayant lû ſa Lettre qui n'étoit qu'une confirmation des ordres qu'il avoit donnez à Drink, il me la preſenta pour la ſigner. Je la ſignai avec le même ſilence. Il me quitta pour faire partir un autre de mes gens qu'il avoit réſervé pour la porter.

Mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter ici trop long-tems à faire obſerver ma ſituation; mais je dois confeſſer que j'étois peut-être au dernier état où la force & la conſtance ayent jamais été réduites. Ce n'étoit plus des mouvemens de douleur ni des agitations violentes; le pouvoir de les ſentir étoit comme éteint dans mon cœur. Ce que je voudrois repreſenter n'a point de reſſemblance avec les ſentimens connus. C'étoit une langueur qui tenoit de l'inſenſibilité plûtôt que du deſeſpoir, mais dont l'effet étoit mille fois plus terrible que tout ce que j'avois jamais reſſenti de plus funeſte, puiſqu'il ſembloit tendre à l'obſcurciſſement de toutes mes facultez naturelles, & me conduire par degrez à l'anéantiſſement. J'avois tous mes malheurs preſens, & cette vûë ne me cauſoit plus d'émotion. Je n'étois plus capable ni de les diſtinguer, ni de les comparer, ni de faire deux réflexions ſuivies ſur leur nombre & leur force. Leur aſpect n'en étoit pas moins horrible, mais ils étoient vis-à-vis de moi comme une troupe d'aſſaſſins cruels, qui ſe reposeroient tranquilement près d'un malheureux ſur lequel ils auroient exercé toute leur rage; & moi ſans épouvente & ſans mouvement près d'eux, comme ſi je n'euſſe plus rien eu à attendre de leur fureur après tout ce que j'en avois eſſuyé. Affreuſe extrémité, que je ne puis me rapeler encore ſans trouver un reſte de conſternation dans mon ame! Il eſt vrai que la perte de mon ſang & l'épuiſement de mes eſprits cauſé par ma bleſſure, pouvoit contribuer beaucoup à cette eſpéce d'égarement. La nouvelle imprévuë du départ de Cecile & de ma famille avoit achevé d'affoiblir ma raiſon en m'ôtant l'unique ſoutien qui me reſtoit. Je ne tenois plus à rien; tout ſembloit ſe dérober autour de moi. J'étendois la main par intervales, comme pour ſaiſir les ſeules choſes auſquelles je croyois pouvoir m'attacher; & la tenant étenduë ſans pouvoir même la ſerrer, il n'y avoit point d'inſtant où je ne me cruſſe prêt à tomber dans un vuide immenſe, qui me cauſoit comme j'ai dit, la même horreur que l'aproche du néant. Les Chirurgiens me rapelérent un peu à moi-même par divers ſecours qu'ils me forcérent d'accepter avant que de viſiter mes playes. Ils aſſurérent après les avoir panſées, qu'elles étoient moins dangereuſes qu'ils ne l'avoient cru les deux jours précédens. Mais qu'auroit-ce été ſi la prudence & l'amitié de Mr de R.... ne m'euſſent caché ce qu'il aprit avant la fin du jour?

Les Dames étoient parties ſous l'eſcorte de cinq hommes, aſſez réſolus & aſſez bien armez pour les défendre contre toutes ſortes d'accidens pendant une marche qui ne pouvoit durer plus de vingt-quatre heures. Cependant à la pointe du jour, qui commença à les éclairer vers Saint-Germain, l'équipage fut arrêté par une compagnie de Gardes à cheval, qui imposérent reſpect à mes gens en leur faiſant voir un ordre du Roi. Drinx ne manquoit pas plus d'eſprit que de réſolution. Il conçut que la réſiſtance ne pouvoit être d'aucun avantage, & ſe perſuadant d'abord qu'il étoit uniquement queſtion de Cecile, il pria l'Officier de lui expliquer plus particuliérement ſes intentions. Aprenant que l'ordre regardoit indifféremment les Dames & les Enfans qui étoient dans la voiture, il ſe réduiſit à demander dans quel lieu on ſe propoſoit de les conduire, & à obtenir la liberté de les ſuivre. On refuſa de le ſatisfaire d'abord pour le lieu, mais le reſte lui fût accordé, & l'Officier qui paroiſſoit exécuter à regret ſa commiſſion, lui permit au même moment de détacher un homme de l'équipage, pour aporter cette fâcheuſe nouvelle à Saint-Cloud. Le Meſſager ne trouvant point chez moi Mr de R... qui s'étoit rendu au Château pour recevoir les ordres de Madame, & s'informer de ce qui s'étoit paſſé au ſujet de Gelin, eut la diſcrétion de paſſer ſans s'ouvrir à perſonne; & n'ayant point tardé à le joindre, il eut encore la prudence de lui communiquer ſi ſecrettement le malheur qu'il venoit lui annoncer, qu'il le rendit abſolument maître de le cacher ou de le découvrir à ſon gré. Mr de R.. étoit un homme d'eſprit & d'expérience, que le reſſentiment le plus vif & le plus imprévû n'étoit point capable d'engager dans une fauſſe démarche. Quoique les circonſtances fuſſent ſi claires, qu'il ne pouvoit douter un moment du ſort de ſa Fille, & qu'il ne fût pas moins aiſé de juger de quelle main le coup étoit parti, il vit le *** qui étoit encore à Saint-Cloud, ſans laiſſer paroître la moindre altération. Mais s'étant procuré l'honneur d'entretenir ſecrettement Madame, il lui ouvrit ſon cœur en lui demandant ſa protection. Ce n'étoit pas une choſe extraordinaire qu'une Proteſtante de l'âge de Cecile fût enlevée à ſon Pere, pour être inſtruite dans un Convent; & comme il n'étoit point à craindre qu'elle y fut maltraitée, Madame ne trouva va point le mal auſſi terrible que Mr de R... ſe le figuroit. Cependant elle regarda d'un autre œil ce qui étoit arrivé à ma Belle-ſœur & à mes enfans, qui étans étrangers & ſe diſpoſans à quitter un Païs où ils ne s'étoient rendus coupables de rien, ne pouvoient être arrêtés avec aucune aparence de juſtice. Ce tour qu'elle donna d'abord à ſa réponſe auroit moins chagriné Mr de R... s'il eût conçu que c'étoit la ſeule envie de l'obliger qui lui faiſoit déguiſer une partie de ſes ſentimens; car prévoyant bien qu'elle auroit peine à faire excepter Cecile d'un uſage qui s'obſervoit dans toutes les parties du Royaume à l'égard des Proteſtans Sujets du Roi, elle penſoit à lui rendre ſervice indirectement, en portant ſes plaintes à la Cour au nom de ma Belle-ſœur, & en demandant la liberté non-ſeulement pour elle, mais pour toutes les perſonnes qui l'accompagnoient, & qu'il étoit aiſé avec un peu de faveur, de faire paſſer pour autant d'Etrangers. Madame, qui formoit ſur le champ ce projet, ne s'expliqua point aſſez ouvertement pour calmer les allarmes de Mr de R.... Il crut remarquer de la froideur ſur mon viſage: & n'inſiſtant pas plus long-tems, il ſe retira pour chercher quelque reméde plus convenable à ſon impatience.

Il revint néanmoins chez moi; mais affectant de me cacher ſa peine, il ne me parla que de Gelin, & de la curioſité que

Madame avoit euë de l'entretenir. Elle avoit paſſé près d'une heure avec lui. On ignoroit encore le ſujet d'une converſation ſi extraordinaire, & Gelin avoit été reſſerré enſuite dans la même priſon; mais le Géolier avoit reçu ordre de le traiter avec plus de douceur, ſans ceſſer de le garder étroitement. Avec quelques précautions qu'il eût été conduit au Château, il avoit été difficile de le dérober aux yeux de tout le monde. Quelques femmes de Madame qui s'étoient efforcées de prêter l'oreille à l'entretien ſecret, croyoient l'avoir entendu parler de repentir & d'eſpérance de grace. Ce qui augmentoit l'obſcurité du myſtére, c'eſt qu'immédiatement après l'avoir renvoyé, Madame avoit fait partir un Officier de confiance, pour une commiſſion ſecrette. On raiſonnoit beaucoup ſur cette démarche, dont perſonne ne pénétroit la cauſe. Mr de R.... lui même que j'avois prié de s'expliquer avec la Princeſſe ſur le ton d'un homme qui avoit toute ma confiance, n'avoit reçu d'elle pour toute réponſe que des ſouhaits ardens pour ma guériſon, & de nouvelles aſſurances du ſoin qu'elle prenoit de mon bonheur. Il me dit après ce recit, que les Chirurgiens ayant meilleure opinion de mes bleſſures, & l'aſſurant que ma vie n'étoit point en danger, il alloit me quitter juſqu'au jour ſuivant, & me remettre au zèle de Madame Lallin. L'envie de diſpoſer ſes affaires pour notre départ fut le ſeul motif qu'il m'aporta.

Son abſence dura moins qu'il n'avoit pû ſe l'imaginer. En ſortant de ma chambre, il trouva Drink qui arrivoit avec toute la vîteſſe de ſon cheval, & qui lui épargna des ſoins qu'il alloit prendre inutilement. Pour ſuivre la loi que je me ſuis impoſée juſqu'ici de m'attacher à l'ordre des événemens, je ne dois pas remettre plus loin des explications que je n'obtins moi-même qu'à la longue & par degrez. Il étoit vrai, comme je me le figurois, que le P. cherchoit auſſi ardemment l'occaſion de me chagriner, qu'il avoit deſiré auparavant celle de me ſervir & de me plaire; mais beaucoup plus avancé que je ne m'en étois défié, la viſite qu'il m'avoit renduë la veille, & que j'avois regardée comme un voile dont il vouloit couvrir ſes deſſeins, en étoit déja l'exécution. Si l'eſpérance qu'il avoit euë de me perdre moi même avoit été refroidie par le refus qu'on avoit fait de ſuivre ſes inſtigations, & s'étoit peut-être évanoüie tout-à-fait par le retour de Madame, il avoit réſolu de me cauſer du moins le plus mortel déplaiſir, dont il me crût capable, en m'ôtant Cecile, & en me privant d'un bien que je ne voulois plus tenir de lui. Cette entrepriſe lui avoit peu coûté. Rien ne paroiſſoit ſi louable dans un Etat Catholique, que le ſoin de faire inſtruire les jeunes Proteſtans, & ce prétexte étoit employé à toute heure pour enlever du ſein de leur famille des enfans de toutes ſortes de conditions. C'étoit le coup que Mr de R... avoit toujours apréhendé. Mais il devint bien plus infaillible, plus facile, lorſque le P. ayant repreſenté que Cecile étoit perduë entre mes mains, parce que je me propoſois de l'épouſer & de la conduire en Angleterre, il eut fait voir en même-tems que dans l'état où me réduiſoient mes bleſſures, elle pouvoit m'être enlevée ſans bruit, & peut-être ſans que perſonne de ma maiſon s'en aperçût. Il ſe chargea lui-même de ſervir de guide aux Gardes, & de lever tous les obſtacles. C'étoit dans cette vuë qu'il étoit venu chez moi ; les ouvertures qu'il m'avoit faites étoient moins pour ſe rétablir dans mon amitié, dont il ſentoit bien qu'il n'avoit plus rien à ſe promettre, que pour s'aſſurer par tant de civilitez la permiſſion de voir Cecile, & s'il eut été néceſſaire, celle de paſſer la nuit dans ma maiſon, que je ne pouvois lui refuſer avec bienſéance, même en le croyant perfide. Il avoit voulu reconnoître l'apartement qu'elle occupoit, & ſi c'étoit encore celui du Parc, où rien n'auroit été plus facile que de la ſuprendre.

En effet après m'avoir demandé la liberté de la voir, & s'en être ſervi pour tirer adroitement d'elle & des autres Dames toutes les lumiéres qu'il deſiroit, il n'avoit plus penſé qu'à joindre les Gardes, avec leſquels il étoit convenu d'un rendezdez vous. Mais avant que de ſortir, ſa curieuſe malignité avoit encore trouvé plus heureuſement de quoi ſe ſatisfaire. En quittant les Dames, il avoit vû rentrer dans leur apartement Mr de R.... qui ſortoit du mien. Il avoit évité ſa rencontre, & ne doutant point qu'il ne dût leur parler de ſa viſite, il étoit retourné ſans bruit à leur porte, où il n'avoit pas perdu un ſeul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir, & des circonſtances de leur marche. C'en étoit plus qu'il n'eût oſé prétendre, s'il eût eu lui-même la diſpoſition des évémens. Il ſe hâta de paroître au ſouper de Madame, pour couvrir juſqu'au bout l'impoſture; ſes Gardes l'attendoient aux environs de Saint-Cloud, & la trahiſon pouvoit être exécutée à vingt pas de mes murs; mais un autre projet, que ſa haine lui inſpira dans cet intervale, lui fit différer ſon deſſein de quelques heures. Il crut que le moyen de m'accabler encore plus cruellement, étoit de faire arrêter en même-tems ma Sœur avec ſa Fille & mes enfans. Comme il falloit un nouvel ordre, il dépêcha un de ſes Gardes avec quelques lignes de ſa main, par leſquelles il avertiſſoit M. D. L. que Cecile partoit cette même nuit pour l'Angleterre, accompagnée de pluſieurs Enfans de la Religion qui ſe ſauvoient comme elle hors du Royaume, & qu'il étoit facile de ſe ſaiſir d'une ſi belle proye. Le Garde revint avec l'Expédition, que le reſte de l'Eſcoüade attendoit, & faiſant la derniére diligence, ils joignirent l'équipage près de Saint-Germain. L'ordre portoit que les Filles fuſſent conduites au Convent le plus proche du lieu où elles ſeroient arrêtées, & les garçons chez les PP. Jéſuites au Collége de Loüis le Grand.

L'Officier qui commandoit les Gardes, n'avoit point eu d'autre raiſon pour refuſer d'abord de s'expliquer ſur le lieu, que la crainte de trouver quelque réſiſtance; mais ne voyant que de la douceur & de la triſteſſe dans ſes captifs, il confeſſa à ma Sœur qu'il avoit la liberté du choix, & il fut aſſez civil pour le faire dépendre d'elle-même. Quoiqu'elle dût regarder du même œil toute demeure dont on prétendoit lui faire une priſon, un mouvement d'inclination pour Fanny lui fit demander Chaillot. Elle y fut menée à l'inſtant avec Cecile, & ſa Fille; mes deux Fils furent conduits le même jour au Collége des Jéſuites. Drink ayant vû ſes ſervices inutiles, étoit revenu auſſi tôt avec le reſte de mes gens, pour rendre compte de ſon malheur à Mr de R. & le premier ordre qu'il reçut de lui & de Madame Lallin fut de ne ſe pas preſenter devant moi de quatre jours, qui étoient à peu près le tems qu'il auroit employé au voyage de Roüen.

Ce fut du moins un ſujet de conſolation pour Mr de R. que de ſçavoir ſa Fille ſi proche de lui. Il ſe flâta que la ſatiſfaction de la voir ne lui ſeroit pas refuſée, & cette eſpérance le fit rentrer dans ma chambre avec un air de contentement que je remarquai. Il n'y fut qu'un moment ; la raiſon qu'il m'aporta de ſon retour fut prononcée d'une maniére ſi vague & ſi diſtraite, que j'y ſoupçonnai du déguiſement. Cependant comme elle n'en étoit pas moins accompagnée de cette effuſion de joïe qui m'avoit frapé d'abord, & qu'un cœur ſatisfait n'a jamais l'art de déguiſer entiérement, je ne ſentis point naître de nouvelle inquiétude dans le mien. Il me dit que venant d'aprendre par un Exprès, que ſes affaires prenoient un cours aſſez favorable, il ne ſeroit pas ſi long-tems à me revoir qu'il l'avoit cru, & qu'il comptoit de venir paſſer la nuit chez moi. Il m'embraſſa avec une ardeur qui confirmoit encore ce que j'avois penſé. Mais quelque intérêt que je priſſe à tout ce qui le touchoit, je ne lui fis point de queſtion incommode, & j'attribuai ſa joïe à la tranquilité d'eſprit où je le croyois deſormais pour ſa Fille.

Il s'en falloit bien qu'il m'eût communiqué la moindre partie d'un ſentiment ſi doux. Je demeurai au contraire plus triſte & plus languiſſant que jamais après ſon départ, & la comparaiſon que je fis malgré moi de ſon état au mien, ſervit à me replonger tout-d'un-coup dans la plus ſombre & la plus mortelle mélancolie. Je me ſentis néanmoins plus de force que je n'en avois eu depuis trois jours, pour refléchir & pour raiſonner, ſoit que l'apareil qu'on venoit de renouveler ſur mes bleſſures eût un peu rafraîchi mon ſang, ſoit que la pitié du Ciel qui prévoyoit la nouvelle ſcène de tourmens & de douleurs à laquelle je touchois, voulût ranimer ce qui me reſtoit de vie & de chaleur pour me rendre capable de la ſuporter. Mais je ne me ſentis pas plus porté à juger de mon ſort & à me ſervir de cette lueur de raiſon pour pénétrer dans les obſcuritez qui m'environnoient. C'étoit deſormais l'affaire du Ciel. J'écartois toutes les idées dont la preſence pouvoit me forcer à l'examen de ma condition, & à celui même de mes deſirs ou de mes craintes. A quoi m'eût-il ſervi de me fatiguer ſans eſpérance? Je ne m'arrêtois qu'à des conſidérations générales, qui n'avoient aucun pouvoir pour me ſoutenir; mais qui n'ajoutoient rien non plus au poid qui m'accabloit, & qui nourriſſoient mes peines ſans les aigrir.

J'étois dans cet état lorſqu'on vint m'avertir que Madame étoit dans ſon caroſſe à la porte de ma maiſon, & qu'elle demandoit ſi ma ſanté me permettoit de la recevoir un moment. Madame Lallin n'ayant oſé ſe preſenter pour lui répondre, & mes Domeſtiques Anglois ſe conformant à l'intention de Mr de R.... qui leur avoit défendu de paroître devant moi jusqu'à ſon retour, c'étoit mon Maître d'Hôtel qui s'étant trouvé heureuſement à la porte, avoit reçu ordre de m'annoncer cette honorable viſite. J'eſſayai mes forces; le danger de ma vie ne m'auroit pas empêché de quitter mon lit pour courir moi-même au-devant d'une telle faveur, ſi mes jambes épuiſées ne ſe fuſſent refuſées à mes deſirs. Je répondis, qu'autant qu'il étoit triſte pour moi de ne pouvoir marquer autrement mon reſpect à une ſi grande Princeſſe, autant je recevrois de joye & de conſolation de ſa preſence. Elle eut la bonté de ſe faire introduire. J'entendis qu'elle s'aprochoit de mon apartement, & qu'elle n'étoit pas ſeule. Mon cœur étoit extraordinairement agité, & j'attribuois ce mouvement à la ſurpriſe que devoit me cauſer une ſi rare condeſcendance. Mais pourquoi tant d'art pour conduire mes Lecteurs au recit que je leur prépare? Veux-je leur ménager le plaiſir d'une ſituation imprévuë, & faire un ſpectacle amuſant de ma douleur? Ah! je briſe ma plume, & j'enſévelis pour jamais au fond de mon cœur le ſouvenir de mes infortunes & de mes larmes ſi j'ai beſoin de ſecours & d'ornemens pour les retracer. Reprenons plûtôt les choſes dans leur ſimple origine, & laiſſons à démêler dans la ſuite de ma narration comment j'ai été informé de mille circonſtances, que je place dans un tems où je les ignorois.

Le penchant que Madame avoit toûjours eu pour Fanny, s'étoit tellement fortifié dans l'entretien qu'elle avoit eu avec elle à Chantilly, qu'elle n'étoit occupée depuis ce tems là que de ſa compaſſion pour ſes peines, & du ſoin de rétablir ſa fortune & ſon honneur. C'étoit dans cette vuë qu'elle avoit ſouhaité de voir Gelin, & de l'interroger rigoureuſement ſur tout ce qu'elle avoit trouvé d'obſcur & d'incertain dans les détails qu'elle avoit entendus de ma bouche ou de celle de Fanny. Elle avoit pris ſoin d'obtenir un ordre du Roy, qui aſſujettiſſoit le Bailly de Saint-Cloud à tous les ſiens. Mais comme il pouvoit arriver qu'un malheureux qui n'avoit plus qu'un pas juſqu'au ſuplice, s'efforçât d'altérer la vérité pour déguiſer ſes crimes, elle avoit jugé néceſſaire que Fanny fût preſente elle-même à cette explication, ou du moins qu'elle fût aſſez près du coupable pour être à portée de l'entendre. Après avoir pris de juſtes meſures avec les Officiers de la Juſtice, elle l'avoit fait prier de ſe rendre au Château, où elle avoit eu ſoin de la faire arriver ſecrettement; & l'ayant placée dans un endroit favorable de ſon cabinet, elle n'avoit point eu de repos juſqu'au moment que Gelin y fut amené. Enfin, le Chef de la Juſtice, qui s'étoit chargé lui-même de le conduire, fit annoncer ſon arrivée à l'heure marquée. Il tenoit ſon priſonnier par le bout d'une chaîne peſante, qui le ſerroit au milieu du corps, & d'où partoit une autre chaîne qui lui prenoit les mains. Madame parut d'abord un peu effrayée de ce ſpectacle ; mais s'étant aſſurée qu'il n'étoit capable de rien entreprendre dans cette ſituation, elle le retint ſeul, & elle commença avec lui un entretien dont elle avoit médité le ſujet. Elle lui déclara que ſon ſort dépendoit de ſa ſincérité dans les réponſes qu'il alloit faire à ſes demandes, & lui repreſentant d'un côté toute l'horreur du ſuplice qu'il ne pouvoit éviter, elle lui fit voir de l'autre, qu'avec les meſures qu'elle avoit déja priſes, elle pouvoit rompre ſes chaînes, & lui ſauver la vie au même moment.

Il branla la tête avec un ſouris fier & dédaigneux, comme s'il eût affecté de paroître également inſenſible aux promeſſes & aux menaces. Enſuite prenant un ton doux & civil, il répondit qu'une ſi grande Princeſſe n'avoit pas beſoin d'employer la violence pour tirer de lui ce qu'il étoit porté à confeſſer volontairement, & par le ſeul reſpect qu'il avoit pour elle. Malgré cette affectation de conſtance il parut un peu déconcerté, lorſqu'au lieu de l'interroger ſimplement ſur les motifs de ſon aſſaſſinat, Madame lui parla de ma famille, de l'Iſle de Cube, de l'Iſle de Sainte-Héléne, & de la Corogne, avec un détail de faits & de circonſtances qui lui fit connoître qu'elle étoit informée de tous nos ſecrets. Cependant dont il s'expliqua avec beaucoup de preſence d'eſprit, & toutes ſes réponſes furent nettes & préciſes. Il diſtingua les lieux & les tems, il aporta des preuves, il nomma des témoins, & mêlant à chaque article quelque ſentiment tendre ou quelque ſoupir qui marquoit la violence de ſa paſſion pour Fanny, il revint à l'indigne action qu'il avoit commiſe, & il ne ſe fit pas preſſer pour convenir qu'il s'étoit couvert de la plus honteuſe infamie. Mais de quoi n'eſt-on pas capable, ajouta t'il, en baiſſant les yeux, avec une vivacité naturelle & la funeſte paſſion qui me devore? J'aurois maſſacré mon pere dans les mêmes circonſtances! Il continua de raconter qu'après avoir quitté Fanny à Chaillot de la maniére que je l'ai raporté, il avoit rencontré le Chapelain du Convent, & que le connoiſſant pour un homme vertueux à qui elle avoit donné ſa confiance, il lui avoit communiqué la propoſition qu'il venoit de lui faire de l'épouſer, la dureté qu'elle avoit euë de rejetter ſes offres après tant de ſervices & d'amour, & le deſeſpoir où ce refus étoit capable de le jetter; que le Chapelain touché de ſa douleur avoit entrepris de le conſoler, en lui repreſentant que Fanny qui avoit embraſſé la Religion Catholique depuis ſon ſéjour à Chaillot, ne pouvoit diſpoſer de ſon cœur ni de ſa main auſſi long-tems que je ſerois au monde; & que ſuivant les loix de l'Egliſe Romaine, la ſéparation d'un mari n'autoriſoit point une femme à former d'autres engagemens ; que cette confirmation de la ruïne irréparable de ſes eſpérances avoit fait monter ſa fureur au comble ; qu'il ne m'avoit point haï juſqu'alors ; mais que ne voyant plus en moi qu'un tyran déteſtable, qui peu ſatisfait de mépriſer une femme digne d'adoration, avoit encore l'injuſtice de ravir au reſte du monde un ſi précieux treſor, il avoit juré intérieurement, ou de ſe délivrer de ſes maux en perdant la vie par mes mains, ou de m'ôter la mienne, pour rendre à Fanny la liberté de diſpoſer d'elle-même ; qu'il avoit caché néanmoins ſa rage au Chapelain ; qu'ayant feint ſeulement de vouloir employer auſſi ſes efforts pour me faire abandonner mon deſſein, il l'avoit conſulté ſur le moyen de s'introduire chez moi, & qu'aprenant de lui qu'il étoit lié d'amitié avec un Chanoine de Saint-Cloud, que je voyois familiérement, il l'avoit engagé à lui ouvrir cette voye par une Lettre de recommandation ; qu'à la vérité ſon deſſein étoit de me faire mettre ſecrettement l'épée à la main, & de me tuer s'il étoit le plus heureux, mais en ſuivant toutes les loix de l'honneur ; & que n'ayant été déterminé à prendre ſes avantages que par un mouvement de fureur, qu'il n'avoit pu vaincre en voyant que je penſois à le faire arrêter, il frémiſſoit encore de honte d'avoir été capable d'une ſi horrible baſſeſſe.

Madame, toujours facile à s'attendrir, ne put s'empêcher de plaindre ſon malheur en continuant de lui reprocher ſon crime. Elle lui répéta que ſa grace étoit certaine s'il avoit été ſincére ; mais qu'il devoit renoncer à toute eſpérance de pardon s'il avoit prétendu lui en impoſer par le moindre artifice. Et pour l'embarraſſer par une crainte preſente, elle lui dit qu'il ſe trompoit s'il croyoit avoir parlé ſans témoin ; que ſes réponſes, juſqu'au moindre mot, avoient été entenduës de la perſonne du monde qui y devoit prendre le plus d'intérêt ; qu'elle alloit paroître, & le démentir ſur tout ce qui bleſſoit la vérité. Peut-être ſe figura t'il que c'étoit moi-même qu'il alloit voir. Sa contenance en fut un peu altérée. Mais la Princeſſe qui s'étoit avancée vers l'endroit où elle avoit placé Fanny, leva le rideau ſous lequel elle étoit cachée. Paroiſſez, Madame, lui dit elle, couvrez le de la confuſion qu'il mérite, & prononcez vous-même ſa ſentence, s'il a eu le front de m'accuſer ici par des impoſtures. Fanny s'attendoit peu à ſe voir mêlée dans cette ſcène. L'embarras qu'elle en eut lui fit garder le ſilence. Lui, comme frapé de la foudre, ſe jetta à genoux devant elle, & n'oſant lever les yeux ſur ſon viſage, il prononçoit quelques mots entrecoupés. Il voulut baiſer ſes pieds, elle ſe retira en pouſſant un cri de frayeur. Enfin Madame, touchée de la contrainte où elle la voyoit, fit ſigne au criminel de ſe retirer

tirer, & donna ordre au Bailly de le reconduire à ſa priſon.

Sa bonté lui faiſant tout interpréter favorablement, elle demeura plus perſuadée que jamais de l'innocence de Fanny. L'horreur même qu'elle avoit d'abord euë pour Gelin étant fort adoucie par les témoignages de ſon repentir, & parce qu'elle avoit remarqué de prévenant dans ſa phiſionomie, elle voulut qu'il fut traité moins rigoureuſement, juſqu'aprés l'exécution d'un nouveau deſſein qu'elle méditoit. Sur les circonſtances qu'il avoit racontées de ſon départ de l'Iſle de Sainte-Héléne & de ſon ſéjour à la Corogne, elle lui avoit demandé le nom du Capitaine qui lui avoit accordé le paſſage, & celui de pluſieurs perſonnes de diſtinction qu'il avoit atteſtées. Réüniſſant toutes ces connoiſſances avec celles qu'elle avoit tirées de Fanny & de moi-même, elle prit la réſolution de faire partir un de ſes Officiers pour les aller vérifier dans les lieux, & par les perſonnes, dont on citoit les noms, l'éloignement de Bayonne, où le Capitaine faiſoit ſa demeure, & celui même de la Corogne, n'arrêtérent point la paſſion qu'elle avoit de ſe ſatisfaire. L'Officier partit, chargé de toutes les inſtructions qu'elle jugea néceſſaires.

Cependant, au milieu des careſſes & des félicitations qu'elle prodiguoit à Fanny, un doute important l'embarraſſoit encore. Si Fanny étoit telle que ſon inclination, &

les aparences même la portoient à le croire, j'étois donc coupable; car ſon innocence ne ſe fondoit que ſur mon infidélité; & quoiqu'elle eut affecté de la douceur & de la modération dans ſes plaintes, Gelin, ſoit pour ſoutenir ſes anciennes inſinuations, ſoit qu'effectivement il eût pris de moi cette idée, venoit de répreſenter mon inconſtance avec les plus odieuſes couleurs. Ainſi d'accuſateur, je devenois le criminel & l'accuſé. Madame, qui n'avoit jamais vu d'autre femme avec moi que ma Belle-ſœur, avoit d'abord eu peine à ſe perſuader que je tinſſe caché dans ma maiſon une Dame qu'on lui nommoit Lallin, & dont on lui diſoit que je voulois faire mon épouſe; car l'ancien préjugé de Fanny ſubſiſtoit toûjours, & Gelin même, en aprenant la premiére nouvelle du mariage que je méditois, & pour lequel je ſollicitois la permiſſion du Conſiſtoire, n'avoit pas pouſſé ſes queſtions plus loin, dans l'opinion qu'elle ne pouvoit regarder que Madame Lallin. Tout ce qu'ils avoient raconté l'un & l'autre de cette paſſion prétenduë, avoit donc paru ſi peu vraiſemblable à Madame, qu'elle avoit eu beſoin de leur témoignage réüni pour le croire, & c'étoit une des plus fortes raiſons qui lui avoient fait ſouhaiter d'entretenir Gelin. Cependant comme elle ne pouvoit réſiſter à deux preuves, telles que le conſentement que j'avois fait demander à Fanny pour notre ſéparation, &

l'aſſurance que Gelin en avoit reçûë d'un Ancien du Conſiſtoire ; elle étoit comme forcée malgré elle de rabattre quelque choſe de l'eſtime qu'elle m'avoit accordée, & de me croire en effet d'autant plus coupable, que je paroiſſois avoir employé plus d'efforts pour le déguiſer. Mais comment accorder tant d'artifice avec les ſentimens d'un cœur où elle n'avoit reconnu que de la droiture? dans l'incertitude où la jettoient ces réflexions, elle prit le parti pour ne laiſſer rien à éclaircir, de faire demander de ſa part à Charenton, s'il étoit vrai qu'un Gentilhomme Anglois dût épouſer une Dame Françoiſe qui ſe nommoit Madame Lallin. L'Ancien auquel on s'adreſſa, fit quelque difficulté de s'expliquer ; cependant le reſpect qu'il devoit à Madame ne lui permettant point de s'excuſer abſolument, il répondit en général qu'il s'étoit fait quelques propoſitions de mariage entre le Gentilhomme qu'on lui nommoit, & une jeune perſonne du voiſinage, mais qu'il n'étoit point queſtion de Madame Lallin, dont il n'avoit même jamais entendu le nom.

Ce raport cauſa une joye extrême à Madame. Elle crut ſaiſir tout-d'un-coup le nœud d'une intrigue ſi embarraſſante, & pouvoir concilier toutes ſes idées avec ce qu'elle avoit apris de Fanny & de Gelin. Elle n'avoit point oublié que le P. s'étoit chargé, par ſes ordres, de travailler à ma conſolation, & lui même s'étoit fait honneur auprès d'elle d'un ſuccès qu'il attribuoit à ſes ſoins. Il n'avoit pas manqué de faire valoir la liaiſon qu'il avoit formée entre Mr de R... & moi. Madame qui connoiſſoit ce Gentilhomme, & qui ſçavoit que ſa fille étoit aimable, ne douta point que je n'euſſe pris de l'inclination pour elle, & que pour retrouver la tranquillité que j'avois perduë, je n'euſſe pû former le deſſein de l'épouſer. Mais ſupoſant Fanny innocente, & n'ignorant pas que mon deſeſpoir étoit de la croire coupable, elle conclut qu'une paſſion de ſi nouvelle datte ne tiendroit pas un moment dans mon cœur contre ſes anciens & légitimes ſentimens. Elle ſe hâta de communiquer toutes ces penſées à Fanny. Elle ajoûta même, pour fortifier tout d'un coup ſes eſpérances, que ſa Rivale étoit abſente par un malheur qu'elle ne pouvoit lui révéler ſans indiſcrétion, mais qu'elle ſçavoit de ſon pere même, & qui la tiendroit peut-être éloignée fort long-tems. Enfin lui donnant à peine la liberté de répondre, elle l'aſſura que je n'aimois qu'elle, que je l'adorois, que je ne pouvois être heureux ſans la voir, & qu'elle n'avoit qu'à paroître pour reprendre tout l'empire qu'elle avoit eu ſur mon cœur.

Fanny ne ſe livra pas aiſément à des promeſſes qu'elle croyoit démenties par des objections inſurmontables. Mais Madame ne s'arrêtant qu'à ſes premiéres idées, la preſſa avec tant d'inſtances de ſe fier à ſon amitié, & de conſentir à ce qu'elle vouloit faire pour elle, qu'elle l'engagea à ſuivre aveuglément toutes ſes volontez. Elle la prit dans ſon caroſſe, ſans lui expliquer autrement ſon deſſein, & ſe faiſant mener chez moi preſque ſans aucune ſuite, ce ne fut qu'à vingt pas de ma porte qu'elle lui déclara le lieu où elle étoit. La ſurpriſe & l'effroi lui causérent une ſi furieuſe révolution, qu'elle faillit de tomber ſans connoiſſance. Cependant le caroſſe étant arrivé auſſi-tôt, elle l'exhorta à ſe remettre & à tout eſpérer d'une entrepriſe dont elle prenoit le ſuccès ſur elle-même.

Je ne prétens point faire un reproche à Madame de cette démarche, dont je reconnois que la ſource n'étoit qu'une ardeur exceſſive de ſe rendre utile à mon bonheur. Mais dans l'état où j'étois, accablé d'inquiétudes & de douleurs, combattu par mille ſoins cruels, épuiſé de ſang & de forces, quelle aparence de me trouver diſpoſé aux éclairciſſemens qu'elle me préparoit ; & quand elle eut aſſez connu mon caractére pour ne ſe pas défier de ma force d'eſprit, comment ſe promettre que les agitations qu'elle m'alloit cauſer volontairement, n'acheveroient point de ruiner ma ſanté & d'envenimer mes bleſſures ? Les grands ne connoiſſent point l'effet des paſſions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les ſatisfaire, les empêche d'en reſſentir jamais toute la ſorce, ſoit que leur diſſipation continuelle le ſerve bien-tôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'ame, qui ébranlent la raiſon juſques dans ſes fondemens, & qui agiſſent quelquefois ſur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auſquels on attribuë les plus redoutables effets. Madame, quoiqu'exercée par divers chagrins domeſtiques, n'avoit pas une juſte idée des miens, & jugeant peut-être de moi par elle-même, elle me croyoit capable de toutes les conſolations qu'elle auroit goûtées.

C'étoit donc Fanny qui s'aprochoit de mon apartement avec elle, & dont j'avois même entendu la voix ſans la diſtinguer; car qui m'auroit aidé à la reconnoître? Je me ſerois imaginé plus aiſément la chute du Ciel, que la hardieſſe d'une femme que j'avois toûjours connuë timide, & dans qui je me figurois que la honte commençoit à réveiller quelques ſentimens de vertu. L'idée la plus favorable que j'euſſe pû prendre de tous les recits qu'on m'avoit faits, étoit celle de ſon repentir; mais une Infidelle, qui n'a que ce ſentiment à faire valoir, ſe preſente-t'elle avec tant de confiance aux yeux d'un homme outragé? C'étoit elle néanmoins; mes yeux furent bien tôt forcez de la voir, quoiqu'à l'entrée de ma chambre elle ſuivit Madame, en tâchant de ſe cacher derriére elle.

Ayant porté mes premiers regards ſur la Princeſſe, je m'efforçois de lui témoigner par ma poſture & par mes geſtes beaucoup plus que par mes diſcours, la reconnoiſſance immortelle dont j'étois pénétré. Vous me paroiſſez affoibli, me dit-elle en s'aſſéyant. Elle alloit continuer, mais j'avois aperçu Fanny. Un mortel évanoüiſſment avoit déja fermé mes yeux. Madame fut embarraſſée, & Fanny s'empreſſoit pour me ſecourir, lorſqu'étant revenu à moi, & m'apercevant qu'elle me ſoutenoit la tête, je la repouſſai de la main: cruelle ennemie de mon repos, m'écriai-je d'un ton plus lugubre que je ne puis le repreſenter, viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reſte? Un mouvement aveugle dont je rougis encore, me fit faire cette brutale exclamation. C'étoit comme la premiére exhalaiſon de ces noires vapeurs qui obſédoient depuis ſi long-tems mon ame, & qui avoient commencé à corrompre la douceur naturelle de mon caractére. Je remarquai le chagrin qu'un accueil ſi peu attendu cauſoit à Madame, & je m'efforçai de le réparer en me baiſſant vers elle en ſilence, avec un mouvement qui marquoit mon trouble & ma confuſion. Fanny qui ſentit bien plus vivement ma dureté, ſe laiſſa tomber à genoux contre mon lit, & ſe mit à verſer un torrent de larmes en tenant ſa tête apuyée ſur ſes deux mains.

Que prétendez-vous donc, reprit Madame, qui me regardoit d'un air étonné, & que ſignifie le deſordre où je vous vois?

Deſirez-vous autre choſe que ce que je vous améne ; une femme tendre & innocente, que vos caprices n'ont renduë que trop long-tems malheureuſe, & dont la ſeule preſence dévroit vous rendre tout d'un-coup la ſanté, ſi vous avez jamais eû pour elle la moitié de cette tendreſſe que vous m'avez tant de fois vantée ? Je vous ai fait dire, continua-t'elle, que j'étois perſuadée de ſon innocence, la démarche que je fais de vous l'amener moi-même, n'en eſt-elle pas une confirmation qui dévroit guérir abſolument tous vos doutes ? Me croyez-vous capable d'être venuë au hazard ? Eſt-ce-là répondre à l'amitié que je vous marque & à l'opinion que j'ai de vous ? Elle en auroit dit beaucoup davantage ; mais dans le terrible combat que j'eſſuyois, entre mille mouvemens impétueux qui cherchoient à éclater, & la crainte d'avoir manqué de reſpect pour une ſi grande Princeſſe, je recueillis toutes mes forces pour l'interrompre : daignez m'entendre, lui dis-je en reſpirant à peine ; ah ! Madame, rapelez vôtre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçuës ſont gravées au fond de mon cœur. Elles y vivront juſqu'au tombeau. Mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une Infidelle. Qu'elle ne vous faſſe pas oublier mes intérêts pour les ſiens. Songez qu'elle m'a trahi ; qu'elle m'a réduit à l'extrêmité mortelle où vous me voyez ;

voyez ; qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle m'a cauſez. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné, & que je me précipite ſans réfléxion dans un nouveau genre d'infâmie ? La nommer innocente ! Juſte Ciel ! Eſt-ce un nom fait pour elle ? Mais ſupoſez ſes remords ſincéres, répareront-ils tout ce que j'ai ſouffert, & me rendront-ils tout ce que j'ai perdu ? O perte fatale ! m'écriai-je en joignant les mains ; ô malheur ! ô deſeſpoir éternel ! Qui me conſolera ? qui apaiſera les tourmens de mon cœur ? qui prendra pitié d'un miſérable à qui tout eſt odieux & funeſte, & qui ſe plaint à deux pas de la mort qu'elle eſt encore trop éloignée ? J'achevai ces derniers mots d'une voix ſi foible & ſi baſſe, qu'il étoit aiſé de s'apercevoir de l'altération qui ſe faiſoit dans mes forces. Madame, ſurpriſe de la violence avec laquelle je paroiſſois m'agiter, avoit tâché pluſieurs fois de couper mon diſcours ; & comme emportée elle-même par l'impétuoſité de mes ſentimens, elle me faiſoit ſigne de la main de modérer mon tranſport. Fanny dans la poſture qu'elle n'avoit point quittée, continuoit de tenir ſon viſage ſerré contre mes draps, & ne ſe faiſoit entendre que par les ſanglots dont elle accompagnoit ſes larmes. A peine avois-je oſé lever les yeux ſur elle. J'avois tourné pluſieurs fois la tête & preſque ouvert la bouche pour lui adreſſer directement mes reproches : un pouvoir ſupérieur à moi m'avoit arrêté, & mes mouvemens avoient pris un autre cours. Je ne ſçai qui des trois eut pris la parole; mais le ſpectacle qui frapa les yeux de Madame, lui fit jetter un cri perçant. C'étoit mon ſang qui couloit à grands flots ſur mon lit, & qui avoit déja humecté tout ce qui étoit autour de moi. Mes bleſſures étoient rouvertes. J'avois ſenti depuis quelques momens une chaleur humide, qui auroit dû m'avertir de cet accident; mais l'agitation où j'étois ne m'avoit pas permis d'y faire attention, ni de m'apercevoir même que les linges dont j'étois lié, s'étoient écartez de leur place.

Je remarquai enfin ce qui allarmoit Madame. Laiſſez-moi mourir, lui dis-je avec une morne indifférence, il en eſt tems. J'emporterai la ſatisfaction d'avoir eu cette infidelle pour témoin des derniers effets de ſa cruauté. Ah! barbare, ajoutai je en m'adreſſant cette fois à elle-même, n'eſt ce pas-là ce que tu attendois, & ce que tu es peut-être venuë chercher ici? Elle s'étoit levée au premier cri de Madame, & le viſage baigné de pleurs, elle s'agitoit pour me donner quelque ſecours. Mais je la repouſſai encore avec d'autres marques de dédain, qui n'étoient pas moins améres. Son cœur n'y put réſiſter. Elle leva les mains vers le Ciel en pouſſant un profond ſoupir: Juſtice, qui protéges la vertu, s'écria-t'elle! ô toi qui as compté mes douleurs, &

qui me réſervois encore tous ces outrages, abreges donc ma vie ſi tu ne veux pas ſoulager mes peines ! Puis ſe tournant vers la Princeſſe : ah ! Madame, lui dit-elle, eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis, & ne voyez-vous pas que ſon cœur m'eſt fermé pour jamais ? Hélas ! ajouta-t-elle, une abſence à laquelle il m'a forcée par ſes mépris, mérite-t-elle les honteux reproches dont il prend plaiſir à m'accabler ?

Je l'avouerai, à la honte de cette fauſſe & violente inſenſibilité que j'affectois, le ton de cette voix naturellement tendre & touchante autrefois, & ſi long-tems les délices de mes oreilles & le charme de tous mes ſens, ces douces inflexions qui avoient réveillé ſi ſouvent dans mon cœur la complaiſance & l'amour, firent plus d'impreſſion ſur moi que toutes les inſtances de Madame, & que mes propres raiſonnemens. Un baume précieux, verſé dans mes playes, n'y auroit pas répandu tant de fraîcheur. Cependant toutes ces circonſtances s'étans paſſées dans l'eſpace d'un moment, on étoit accouru au bruit que Madame avoit fait d'abord, & l'un de mes Chirurgiens qui ſe trouvoit heureuſement dans ma maiſon, eut bien tôt rétabli l'apareil qui s'étoit dérangé ſur mes bleſſures ; mais dans l'inquiéte ardeur avec laquelle on avoit cherché les ſecours néceſſaires, quelqu'un s'imaginant le péril beaucoup plus preſſant, on avoit parlé à Madame Lallin, comme d'une extrêmité qui faiſoit tout craindre pour ma vie. Elle ne crut point qu'il y eut de ménagemens qui duſſent l'empêcher de paroître. D'ailleurs, n'étant point connuë de Madame, elle ne pouvoit prévoir les fâcheux effets qu'alloit produire ſa preſence. Elle entra dans l'antichambre au moment que la Princeſſe, qui ſe retiroit pour laiſſer le Chirurgien libre, la traverſoit en s'apuyant ſur les bras de Fanny. L'aproche d'un affreux ſerpent cauſeroit moins d'épouvante à un enfant timide, que cette rencontre imprévuë n'inſpira d'horreur à la malheureuſe Fanny. La voilà, dit-elle à Madame, voilà le tiſon infernal qui a mis le feu dans ma maiſon, & qui a réduit tout mon bonheur en poudre. Croirai-je à preſent que ce n'eſt pas elle qu'il eſt réſolu d'épouſer ? Ah perfide ! continua-t-elle en s'adreſſant à elle-même, as-tu le front de te preſenter devant moi.

Ce diſcours injurieux, que Madame Lallin ne put entendre qu'à demi dans l'embarras où cette ſeule rencontre l'avoit jettée, ne laiſſa point de la piquer aſſez pour la porter à ſe défendre avec quelques marques de reſſentiment. L'opinion qu'elle avoit toujours de la mauvaiſe conduite de mon Epouſe, lui fit répondre qu'elle s'étonnoit beaucoup de lui voir oublier ſans raiſon toutes les bienſéances, devant une ſi grande Princeſſe ; mais que ce n'étoit pas aparemment la premiére fois qu'elle y eût manqué.

Cette réponſe étoit piquante; mais que dût-elle paroître à Fanny, & même à Madame, qui recommença peut-être ſur de ſi fortes aparences à ſe defier de ma droiture? Toute autre femme, dans le tranſport où étoit Fanny, auroit fait une inſulte éclatante à ſa Rivale; & l'intérêt que Madame prenoit à ſa douleur, auroit peut-être empêché cette bonne Princeſſe de ſ'en trouver offenſée. Cependant Fanny, déja comme épuiſée de l'effort qu'elle venoit de faire ſur ſon caractére, toute ſa colére retomba ſur elle-même par un long évanoüiſſement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame, qui ſ'étoit contentée de jetter un regard d'indignation ſur Madame Lallin, donna ordre à un de mes gens de m'avertir de ſon départ, & des nouveaux ſouhaits qu'elle faiſoit pour ma guériſon. Elle eut la bonté de ſecourir Fanny de ſes propres mains; & lorſqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au Château, d'où elle la fit reconduire le ſoir à Chaillot.

J'ignorai ſi abſolument la triſte ſcène qui ſ'étoit paſſée dans mon antichambre, qu'aprenant le départ de Madame, & toujours perſuadé du généreux penchant qui la portoit à ſouhaiter la fin de mes peines, je ne m'occupai que de la tendreſſe & de la bonté de ſon naturel. Elle ſ'eſt laiſſée toucher, dis-je, par le repentir de mon Infidelle. Elle me connoît bon & ſenſible. Elle ſ'eſt perſuadée qu'il me ſuffiroit de voir cou-

PAGINATION INCORRECT

ler ſes larmes pour lui tendre les bras. Mais ſi elle ſe ſouvenoit de toutes les raiſons que j'ai de la déteſter, il eſt impoſſible qu'elle voulût la ſouffrir, & qu'elle prît parti pour elle. Me rapelant enſuite juſqu'au moindre terme de la funeſte converſation que je venois d'eſſuyer, j'admirois que ſur des aſſurances vagues & ſans preuves, on eût pû me propoſer d'oublier mes reſſentimens, & d'accepter des ſoumiſſions qui n'avoient pas même été accompagnées d'un mot d'éclairciſſement & d'excuſe. Mais ai-je dû attendre l'impoſſible, ajoutois-je, & qu'auroit-elle pû dire pour ſe juſtifier? Il eſt clair que ce n'eſt pas ſur ſon innocence, ni peut-être même ſur ſon repentir, qu'elle fondoit l'eſpoir de ſe faire écouter. C'eſt ſur ſes charmes, c'eſt ſur ce dehors trompeur qui m'en a impoſé ſi long-tems, & qu'elle croyoit capable de réveiller toute ma foibleſſe. J'avouë qu'elle n'a rien perdu de ce perfide éclat qui m'avoit ébloüi. Ce ſont les mêmes yeux, les mêmes traits, le même air, hélas! cet air tendre & modeſte, ce port noble & interreſſant que j'ai adoré. O Dieu! que n'a-t elle encore le même cœur!

Madame Lallin qui vint interrompre pluſieurs fois mes réflexions, ne me parla point du chagrin qu'elle avoit reçû, & ne me fit pas même connoître qu'elle eût vû Madame & Fanny. Elle n'avoit point eu de peine à juger que l'accident qui m'étoit arrivé, avoit été l'effet de cette viſite. Mr de R....

eut la même diſcrétion à ſon retour; & ne craignant pas moins de me cauſer quelque nouvelle altération par tout ce qui étoit arrivé à ſa Fille & à mes Enfans, il me laiſſa ignorer pendant quelques jours ce nouveau malheur. Cependant il revenoit de Chaillot, où on ne lui avoit point refuſé la liberté de voir ma Belle-ſœur & Cecile. Malgré la premiére chaleur de ſon reſſentiment, il avoit compris qu'un ordre de la Cour ne ſeroit pas révoqué tout d'un coup, & remettant les ſollicitations après mon rétabliſſement, il avoit réſolu de ſe faire pendant quelque-tems un mérite de ſa patience. C'étoit beaucoup qu'on eût laiſſé à ma Sœur le choix du Convent, & qu'elle ſe fût heureuſement déterminée pour celui qui étoit le moins éloigné. Madame de R... à qui il avoit fait ſçavoir auſſi-tôt leur infortune commune, n'avoit pas différé non plus d'un moment à ſe rendre à Chaillot, & de concert avec lui, elle avoit pris la réſolution d'y demeurer avec ſa Fille. Quoique la preſence d'une Proteſtante de ſon âge dût être incommode & ſuſpecte dans un Convent, les Religieuſes qui n'avoient point eu d'ordre de s'y opoſer, ne purent refuſer l'entrée de leur maiſon à une Dame de ſa naiſſance. Cet arrangement avoit tellement conſolé Mr de R... qu'il continua de demeurer chez moi ſans aucune marque d'inquiétude.

Ma Sœur, qui n'avoit pas d'abord porté ſes vuës ſi loin, n'avoit point eu d'autre motif pour préférer Chaillot, que l'envie de voir & d'entretenir Fanny. Auſſi demanda-t-elle cette faveur en arrivant ; & l'on ne fit pas difficulté de la lui promettre auſſi-tôt que Fanny ſeroit de retour. Les bruits qui s'étoient ſourdement répandus depuis ma bleſſure, ne permettoient pas aux Religieuſes d'ignorer tout à-fait qu'elle étoit mêlée pour quelque choſe dans mon avanture ; mais c'étoient des ſoupçons d'autant plus confus, que le Chapelain même, cachant ſoigneuſement la part qu'il y avoit euë, elles n'avoient pû recevoir d'autres informations de perſonne ; & c'eſt une des faveurs dont j'ai le plus d'obligation à Madame, que le ſilence avec lequel cette affaire fut conduite. Ainſi perſonne ne ſçavoit au Convent que Fanny fût mon Epouſe, & l'on ſe défioit encore moins de la raiſon qui l'avoit obligée juſqu'alors de demeurer volontairement dans la retraite. D'ailleurs toute la maiſon, charmée de ſon eſprit & de ſa douceur, avoit conçû pour elle autant d'amitié que d'eſtime ; & dans les chagrins, dont on voyoit aſſez qu'elle étoit accablée, elle avoit toujours quelque Religieuſe auprès d'elle qui s'efforçoit de la conſoler par ſon entretien & ſes careſſes.

Celle qui ſe croyoit le mieux dans mon eſprit, ne ſçut pas plutôt que Madame Bridge avoit parlé d'elle & demandoit à la voir, qu'elle s'empreſſa de lui faire mille civilitez, qui firent juger à ma Belle-ſœur que cette bonne Religieuſe avoit plus de part qu'une autre à la confiance de mon Epouſe. Elle fut ravie de trouver cette occaſion d'avance, pour s'informer ſans affectation de la conduite qu'elle tenoit, & de l'idée qu'elle avoit fait prendre d'elle. Il lui fut aiſé de ſe ſatisfaire; car la Religieuſe, comme enchantée de Fanny, dont elle ne parloit qu'avec admiration, ſe mit à raconter d'elle-même de quelle maniére elle avoit vécu depuis ſa retraite, & les nouveaux ſujets qu'elle donnoit tous les jours de la regarder comme une des premiéres femmes du monde. C'eſt une douceur, répétoit cent fois cette bonne fille, une complaiſance, une attention à obliger, qui lui gagne ici le cœur de tout le monde. Son amitié a fait naître parmi nous des jalouſies, comme s'il étoit queſtion de la faveur d'une Reine. J'ai été aſſez heureuſe, ajouta-t-elle, pour lui rendre mes ſoins agréables, & je ne changerois pas ſon eſtime pour bien des choſes précieuſes.

Ces éloges n'étonnérent point ma Sœur, qui connoiſſoit aſſez les excélentes qualitez de Fanny. Mais profitant de la chaleur avec laquelle elle voyoit parler la Religieuſe, elle lui demanda comment ſon amie ſuportoit la ſolitude, & ſi elle ne s'étoit jamais expliquée ſur les motifs qu'elle avoit eus pour ſe dérober au monde. Vous voulez ſçavoir, lui répondit-elle, ce que nous avons cherché long-tems à pénétrer,

& ce que je lui ai demandé cent fois inutilement dans les tendres entretiens que j'ai ſans ceſſe avec elle. Il eſt certain qu'elle a le cœur & l'eſprit fort agitez. Elle convient même que la fortune l'a traitée avec la derniére rigueur ; & quand elle refuſeroit de nous faire cet aveu, ſa triſteſſe & ſon abattement la trahiroient malgré elle. Il m'arrive tous les jours de la ſurprendre dans des momens où elle ſe croit ſeule & où elle n'attend perſonne. Je la trouve abſmée dans ſes larmes, la tête panchée ordinairement ſur une table, & ſi remplie du ſujet de ſes peines, qu'elle ne s'aperçoit pas tout-d'un-coup qu'elle a quelqu'un près d'elle. Auſſi-tôt qu'elle m'entend, elle ſe hâte d'eſſuyer ſes pleurs, & je remarque l'effort qu'elle ſe fait pour compoſer ſes yeux & ſon viſage ; mais elle n'en a pas toujours la force, & elle me prie quelquefois de la laiſſer pleurer en liberté. Souvent au milieu d'une converſation que je crois propre à l'amuſer, une diſtraction lui fait perdre le plaiſir qu'elle paroiſſoit trouver à m'entendre ; ſon cœur ſe charge, & ſes yeux recommencent leur triſte office. Enfin ſi vous me demandez tout ce que je penſe d'elle, je ne connois point de femme ſi aimable & ſi malheureuſe.

Mais, reprit ma Sœur, qui s'eſt fait cent fois un plaiſir de me répéter tout ce détail, eſt-il poſſible qu'il ne lui ſoit rien échapé qui puiſſe faire ſoupçonner la cauſe de ſes chagrins ? Ne ſe plaint-elle de rien ? N'accuſe-t'elle perſonne ? Demeure-t'on ſi long-tems avec une femme affligée, ſans pénétrer les ſecrets de ſon cœur ? Non, repartit la Religieuſe, rien n'eſt ſorti de ſa bouche. Cependant depuis une avanture fort extraordinaire qui lui arriva la ſemaine paſſée dans notre Egliſe, la plûpart de nos Dames ſont perſuadées qu'elle eſt la victime de quelques ſoupçons jaloux, ſoit qu'ils ſoient tout-à-fait injuſtes, ſoit qu'elle les ait fait naſtre malheureuſement par quelque imprudence ; car ſa modeſtie, ajouta-t'elle, & l'intérêt que Madame prend à ſes affaires & à ſa ſanté, répondent aſſez de ſa vertu. Elle raconta là-deſſus ce qui s'étoit paſſé dans l'Egliſe du Monaſtére, & tout ce que ma Belle-ſœur ſçavoit beaucoup mieux qu'elle-même. Nous ne ſçaurions douter, pourſuivit elle, que les deux Enfans qu'elle a vûs, ne ſoient les ſiens, & qu'elle n'en ſoit ſéparée contre ſon gré. C'eſt aparemment ſon mari qui lui fait cette violence. Et je ſçais, dit-elle encore en baiſſant la voix, qu'il s'eſt répandu depuis peu quelques bruits qu'on a pû mal interpréter ; mais je ſuis ſûre qu'ils s'éclairciront à l'avantage de Madame de Ringsby. Ce nom, comme je l'ai dit pluſieurs fois, étoit celui que Fanny portoit à Chaillot.

Il n'eſt pas ſurprenant que la Religieuſe ne reconnût point ma ſœur. Quelques momens paſſez à la grille du Chœur, & pendant l'Office, n'avoient pû faire remarquer ſon viſage. D'ailleurs elle parloit ſi exactement la Langue Françoiſe, qu'il n'étoit pas aiſé de la reconnoître pour une Etrangére, & l'ordre qu'on avoit obtenu pour l'arrêter, & qu'il avoit fallu communiquer à la Supérieure du Convent, regardant en général trois Dames Proteſtantes, & deux Enfans de la même Religion, qui étoient en chemin pour ſe ſauver du Royaume, elle paſſoit, comme ſa fille & comme Cecile, pour une Dame Françoiſe qu'on vouloit faire inſtruire. Rien n'étant donc ſi éloigné de l'opinion des Religieuſes que de la croire Belle-ſœur de Fanny, elle continua librement de s'informer de tout ce qui m'interreſſoit, en affectant de paroître extrêmement prévenuë en faveur de mon épouſe. Mais, ſoit que la vérité les forçât de lui rendre des témoignages ſi glorieux, ſoit que la diſcrétion leur fît cacher une partie de leurs conjectures, elles ne changérent point de langage.

Fanny étant revenuë le ſoir de Saint-Cloud, ſa confidente n'eut rien de ſi preſſant à lui raconter, que l'arrivée de trois Dames, dont l'une paroiſſoit la connoître, & marquoit une extrême envie de la voir. Quoique la douleur occupât trop la place dans ſon ame pour en laiſſer beaucoup à la curioſité, elle conſentit à recevoir la viſite qu'on lui propoſoit, & dès le ſoir même elle fit prier ma Sœur de ſe laiſſer conduire ſecrettement chez elle. Ce n'étoit point un motif ordinaire qui leur faiſoit ſouhaiter mutuellement cette entrevuë. Elles m'ont dit vingt fois que ſans autre aparence de raiſon, que celle qu'on peut s'imaginer de mon recit, elles s'étoient ſenti le cœur ſi ému à l'aproche de l'heure marquée pour ſe voir, qu'expliquans mal ce preſſentiment, par l'habitude où elles étoient de voir tous les événemens tourner à notre perte, elles avoient été tentées l'une & l'autre de la différer. Fanny, depuis la réponſe qu'elle avoit reçu chez moi, croyoit ma Belle ſœur & mes Enfans en Angleterre; & ne connoiſſant perſonne en France, elle ne pouvoit attacher d'idée bien importante à la curioſité qu'une Dame marquoit de lui parler. Ma Sœur avoit peut-être ſujet d'être un peu moins tranquile, parce que l'ouverture d'une ſcène où elle ne prévoyoit que de la triſteſſe, pouvoit lui cauſer quelque embarras; mais cette raiſon devoit ſervir au contraire à lui faire craindre ce qu'elle deſiroit. Cependant elles étoient toutes deux tremblantes d'impatience & d'ardeur en s'abordans, & la ſurpriſe même de Fanny, en reconnoiſſant ma Sœur, n'ajouta preſque rien à ce qui ſe paſſoit déja dans ſon cœur.

Elle ſe jetta à ſon col. Elle la ſerra entre ſes bras. Elle la tint long-tems embraſſée. Etes-vous ici volontairement, lui dit-elle d'un ton mêlé de joïe & de douleur, eſt ce un reſte d'amitié & de compaſſion qui vous amène ? Je vous ai cruë à Londres. Où ſont mes Enfans ? Hélas ! venez vous me rendre la vie ou m'aider à mourir ; car il n'y a plus de tempérament à eſpérer pour moi ; je ſçais tout, j'ai tout apris, je ne puis vivre ſans honneur, ſans Epoux, ſans mes chers Enfans. O ma Sœur ! continue t'elle en la regardant tendrement, eſt-il poſſible que vous m'ayez laiſſée accabler ſans défenſe ? Quoi ! vous n'avez pas pris parti pour moi. Vous avez ſouffert qu'une indigne Rivale ait ravi ma place, mes titres, mon nom ; qu'elle ait tout acquis par le ſacrifice de mon honneur & de mon innocence ? Eh ! qu'eſt devenu la foi & la juſtice ? Mais non, reprit-elle en voyant ma Sœur qui baiſoit affectueuſement ſes mains, je vois que vous m'aimez encore. Dites-moi donc pourquoi le barbare Cléveland me deteſte. Il me l'a prononcé lui-même. Il n'a daigné ni me regarder ni m'entendre. Dites-moi pourquoi ſon infâme Lallin oſe m'inſulter. Juſte Ciel ! vous n'avez pas pris auſſi tôt ma vie pour finir à jamais ma honte ! ah ! ma Sœur, dites-moi pourquoi je ſuis réduite au dernier degré de l'oprobre & de l'infortune ?

Ses larmes l'interrompirent. Mad. Bridge qui n'étoit pas moins attendrie, la pria de s'aſſéoir, pour le deſſein qu'elle avoit de lui ouvrir naturellement ſon cœur, & de ne lui rien déguiſer de ſes ſentimens. Ainſi ſans s'arrêter à des marques inutiles de tendreſſe & de pitié, elle entra tout d'un-coup dans l'explication qu'elle s'étoit propoſée. Ma Sœur, lui dit-elle, il me ſera aiſé de juſtifier les diſpoſitions de mon cœur; mais permettez que mes premiers ſoins tombent ſur vous, & que je commence par ce qui me cauſe le plus d'embarras. Vous ne ſçauriez vous diſſimuler à vous-même que les aparences paſſées ne vous ſont pas favorables. Je laiſſe tout ce qui pourroit ſentir le reproche; mais il me ſemble que la juſtice de vos plaintes n'eſt pas claire. Vous accuſez ceux qui ſe plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus miſérables. Vous criez qu'on maltraite votre innocence, & à ceux qui vous imputez cet outrage, donneroient tout leur ſang pour vous la rendre, ou l'auroient donné pour empêcher que vous ne l'euſſiez perduë; au nom du Ciel faites-moi voir quelque jour dans ces obſcuritez. N'eſt-il donc pas vrai (pardonnez ces inſtances à une Sœur qui vous aime) n'eſt-il pas vrai que vous avez ôté à M. Cléveland un cœur qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie; que vous l'avez donné à Gelin, que vous nous avez abandonnez à Sainte-Héléne, pour ſuivre ce perfide; que vous êtes partis enſemble; que vous avez... mais je ne veux parler que de ce qui eſt certain pour moi-même, n'eſt-il n'eſt-il pas vrai que vous avez ſacrifié à cette paſſion votre Mari & vos Enfans, votre réputation, & que vous avez paru longtems inſenſible à toutes nos peines?

A la vérité, continua ma Sœur, M. Cléveland après avoir ſouffert tout ce que l'honneur, la bonté de ſon caractére & la tendreſſe incroyable qu'il avoit pour vous, peuvent vous faire imaginer, s'eſt laiſſé perſuader depuis peu par le ſeul beſoin qu'il a de faire quelque diverſion à ſa triſteſſe, de s'engager dans un nouveau mariage; non, comme vous ſemblez le croire, avec l'innocente Madame Lallin, pour laquelle il n'a jamais eu que de l'eſtime & de l'amitié; mais avec une jeune Françoiſe de ſon voiſinage, qui eſt après vous ce qu'il pouvoit eſpérer de plus aimable. Je n'ai pu condamner ſon deſſein, & je vous confeſſe que dans le triſte état où je l'ai vû depuis votre abſence, j'ai cru moi-même ce reméde néceſſaire à ſon repos. Je ne vous diſſimulerai pas non plus que lorſqu'on a penſé à faire caſſer votre mariage, il a fallu que j'aye prêté une eſpéce de conſentement aux dépoſitions que le Conſiſtoire a exigées de tous les témoins de votre fuite. Mais rendez-moi juſtice; ai-je pu démentir le raport de mes yeux, & refuſer l'aveu d'une vérité ſi cruelle? Hélas! au prix de mon ſang j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Cléveland, tout enchanté qu'il eſt de la jeune perſonne qu'on le preſſe d'épouſer, adore encore votre idée, & n'employe ſes jours & ſes forces qu'à déplorer votre changement; car vous étiez faite pour lui. Il n'y avoit que la poſſeſſion de votre cœur qui pût ſatisfaire le ſien.

Dites-moi donc maintenant vous-même, ajoûta-t'elle, pourquoi vous vous troublez juſqu'à cet excès, d'un malheur où vous vous êtes précipitée volontairement? D'où viennent ces regrets & ces larmes, qui ne me paroiſſent plus de ſaiſon après la malheureuſe réſolution que vous avez exécutée? Cependant je conçois que le repentir peut ſuccéder à une paſſion violente. Je vous plains, je n'ai pas ceſſé de vous aimer, & je ſuis portée à vous offrir encore un zèle à toutes ſortes d'épreuves, mais ſi vous ne m'éclairez pas vous-même, j'ignore à quoi je puis l'employer.

Ce diſcours commencé d'un air grave & ſoutenu d'un ton que la vérité animoit autant que la tendreſſe, rendit d'abord Fanny fort attentive. Elle tenoit les yeux fixement attachés ſur ma Sœur; & comme frapée de pluſieurs images nouvelles qu'elle paroiſſoit admirer ſucceſſivement à chaque mot qui ſortoit de ſa bouche, il y en eut quelques unes qui la firent reculer de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. L'agitation qu'elle en reſſentit, arrêta tout-d'un-coup ſes pleurs. Elle écouta ainſi juſqu'à la fin, avec un mélange d'avidité pour entendre, & de réfléxion ſur elle-même, pour comparer ce qu'elle trouvoit dans ſon cœur & dans ſa mémoire, avec ce qu'elle paroiſſoit apercevoir pour la prémiere fois. Quand ma Sœur fut arrivée ſur-tout à l'éclairciſſement de mon nouveau mariage, ſon attention redoubla avec un mouvement ſenſible de curioſité & d'ardeur. Puis lorſqu'elle l'entendit parler du fond de conſtance & d'amour qui me rapeloit encore vers elle dans le projet même d'un nouvel engagement, elle rougit; ſon impatience étoit marquée par le changement continuel de ſes attitudes. A peine pouvoit-elle ſe contenir ſur ſa chaiſe. Enfin ma Sœur n'eût pas plûtôt fini, que ſe levant pour l'embraſſer avec tranſport; vous n'êtes pas capable de me tromper, lui dit-elle tendrement, je vous connois, vous êtes la bonté même; ah! que de voiles ſe levent! oh! ma ſœur, qu'entrevois-je? Que de ſujets d'horreur & de pitié! Mais ſi vous ne me trompez pas, reprit-elle en s'interrompant elle-même, hâtez vous d'avertir Cléveland. Allez de ce pas rompre ſon mariage. Allez lui dire qu'il commettroit un crime affreux, que je l'aime, que je l'adore, continuoit-elle en ſerrant les mains de ma Sœur, que je n'ai jamais aimé que lui, hélas! je le vois clairement; nous avons été trompez tous deux. O malheur terrible! ô cruelle perfidie! Mais partez donc, répétoit-elle encore, qu'il rompe ſon mariage, qu'il ne différe pas un moment.

Quelque obſcurité que ce tendre empreſſement

ſement dût avoir pour ma Sœur, elle y répondit par des careſſes ; & ſans retarder les explications qu'elle attendoit, par celle des raiſons qui la retenoient malgré elle à Chaillot, elle fit ſouvenir Fanny que de longtems mes bleſſures ne me permettroient guéres de penſer à des Nôces. Enſuite elle la preſſa de ne pas ſuſpendre un moment la ſatisfaction qu'elle avoit paru lui annoncer. Oüi, lui répondit-elle, chaque inſtant qu'elle ſeroit différée, deviendroit un ſuplice pour moi même. Mais je ne puis mieux nous ſatisfaire l'une & l'autre qu'en reprenant mes triſtes avantures dans leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funeſtes impreſſions dont je vois trop que vous êtes prévenuë contre ma fidélité, & peut être contre mon honneur. Elle entreprit auſſi tôt cette interreſſante narration, dont on ne ſera pas ſurpris dans la ſuite que j'aye pu répéter ici juſqu'au moindre mot.

Fin du cinquiéme Tome.

Prévost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SIXIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE Mr.
CLEVELAND.
FILS NATUREL DE CROMWEL.

RBR
P944P
t.6

LIVRE NEUVIÉME.

JE reſpire, commença-t-elle avec un profond ſoupir, & je me ſens déja le cœur plus libre. Ne jugez pas mal des pleurs que vous me voyez repandre encore. S'il eſt vrai que Cléveland n'ait pas ceſſé de m'aimer, & que je me ſois trompée dans le mortel ſujet de mes douleurs, je ne puis plus pleurer que de joïe. Ce que j'ai à me reprocher n'eſt pas un crime. Ah! non, ce n'en eſt pas un, & ſi Cléveland m'aime encore, il diſtinguera bien les malheureux excès d'une tendreſſe inſenſée, des honteux déréglemens d'une femme coupable. S'il m'aime, je ne veux que lui pour mon Juge. N'importe qu'il me condamne ou qu'il m'aprouve. S'il m'aime, il pardonnera tout à l'amour.

Concevez-vous, ma Sœur, pourſuivit elle, que le tour de votre diſcours ait eu plus de force pour me faire ouvrir les yeux, que la longueur inſuportable de mes peines, que les inſtances de Madame, que le dernier crime de Gelin, & que les reproches même que j'ai reçus aujourd'hui de Cléveland? Mais, ma chére Sœur, écoutez-moi. J'ai des choſes incroyables à vous raconter. J'en ſuis effrayée moi même à meſure que je les raproche de mon imagination pour les mettre en ordre, & ſi je ſuis aſſez heureuſe pour ne pas me tromper dans la maniére dont je les conçois depuis un moment, je vais vous découvrir la plus horrible ſcène de malice & de cruauté dont on ait jamais eu d'exemple. O Ciel! par où ai-je mérité d'en être le déplorable ſujet?

Supoſez que Cléveland n'ait eu qu'une eſtime innocente pour Madame Lallin. Mais long-tems même avant mon mariage, j'ai eu les plus fortes raiſons de lui croire d'autres ſentimens. Je ne vous rapellerai point tout ce qui n'eſt pas néceſſaire au recit que vous attendez. Elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vû. Elle lui avoit fait des avances qui ne ſont pas ordinaires à une femme d'honneur. Elle avoit employé l'artifice pour le faire conſentir à l'épouſer. Je ſuis témoin de ce que je retrace ici, & dès ce tems-là mes inquiétudes n'auroient pu paroître étranges à perſonne. Elle quitta enſuite ſa Famille & ſa Patrie pour le ſuivre en Amérique. Je veux croire que ce voyage n'eut point d'autre motif que ceux qu'il s'efforça de me faire aprouver; cependant il me le déguiſa long-tems, je n'en dûs même la connoiſſance qu'au hazard; & lorſque je l'apris contre ſon eſpérance, je ne remarquai que trop combien cette découverte lui cauſoit d'embarras. Enfin nos triſtes avantures prennent leur cours, & finiſſent après mille malheurs, par la perte du meilleur de tous les Peres. Ma tendreſſe comme diviſée juſqu'alors par les ſentimens de la nature, ſe réünit dans un ſeul objet. Je ſentis que mon Mari m'étoit devenu plus cher que jamais; plus cher; je ne dis pas ſeulement par les circonſtances de ma fortune, qui ne me laiſſoit plus d'autre ſoutien que lui dans le monde, mais par l'augmentation réelle d'une paſſion que je croyois depuis long-tems à ſon excès & qui prit un nouvel aſcendant ſur mon cœur & ſur ma raiſon. En effet je ne l'avois jamais trouvé ſi aimable. J'étois charmée de ſa conſtance & de ſes ſoins. Par quelles épreuves n'avois-je pas vû ſon amour confirmé? Je le regardois comme un modèle de bonté & de vertu.

Nous vécumes quelque-tems à la Havana dans un bonheur digne d'envie. Et n'avois-je pas raiſon de le croire inébranlable, lorſque ſous des prétextes aſſez foibles, & que je combattis inutilement par mes pleurs, il entreprit un voyage dont l'unique fruit fut de me ramener Madame Lallin. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & avec quelle douleur je la vis entrer dans ma maiſon. Ce n'étoient, ſi vous voulez, que les allarmes d'un cœur paſſionné. C'étoit délicateſſe, embarras, ſcrupule de tendreſſe; mais quand ce n'auroit été que le preſſentiment d'un avenir funeſte où je ne pouvois lire, les malheurs qui ſont venus à la ſuite, ne l'ont que trop juſtifié.

Vous arrivâtes vers le même-tems de Sainte-Héléne avec mon Frere & Gelin. La preſence & l'amitié d'une Sœur ſi chére ſuſpendirent mes inquiétudes jusqu'à la réſolution qui fut priſe en commun de ſe faire réguliérement quelque occupation amuſante, pour varier les agrémens de notre commerce. Nous prîmes vous & moi le parti qui convenoit à notre ſexe. Mon Frere & Cleveland choiſirent l'étude. Gelin eut dès-lors ſes raiſons ſans doute pour ſouhaiter d'être ſouffert auprès de nous: mais je fus frapée du choix de Madame Lallin. Quelle aparence, diſois-je, qu'une femme d'un mérite ordinaire ſe faſſe un plaiſir ſi touchant de paſſer toutes les heures du jour au milieu des Livres? Vous la priâtes de nous aſſocier à ſes lectures, en les faiſant quelquefois devant nous. Elle répondit que ſon deſſein étant d'aprendre les Langues Grecque & Latine, nous avions peu de ſatisfaction à eſpérer de notre demande. Vous vous ſouvenez que nous rîmes enſemble de cette affectation d'eſprit & de doctrine. J'écartois encore des ſoupçons trop funeſtes pour mon repos. Mais un intérêt ſi ſenſible me forçoit néanmoins d'avoir les yeux ouverts ſur toutes les circonſtances. Attribuez cette conduite à la jalouſie, accuſez moi d'avoir contribué moi même à ma ruïne ; je n'ai pour me juſtifier que la droiture de mon cœur, & l'ardeur d'une malheureuſe tendreſſe.

Je ne vous dirai point par quels degrez je parvins à l'yvreſſe de cette fatale paſſion ; mais le poiſon s'étoit déja gliſſé dans toutes mes veines, lorſque Gelin m'ayant ſuivie au Jardin, me demanda la liberté de m'entretenir. L'air chagrin avec lequel il me fit cette propoſition, le cas que je faiſois de ſon eſprit, & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille, me diſpoſérent facilement à l'écouter. Après quelques détours, qui me firent attendre un ſecret d'importance, il me déclara qu'il ſe croyoit également obligé par l'amitié & par l'honneur, de m'aprendre l'indigne abus que Madame Lallin faiſoit de ma confiance. Le détail dans lequel il s'engagea auſſi-tôt, s'accordoit tellement avec mes propres obſervations, que je crus l'examen auſſi inutile que les objections & les doutes.

Je ne répondis que par mes pleurs. Il me plaignit ; il m'offrit ſes ſervices. Il releva l'injuſtice de mon Mari & l'odieuſe impudence de ma Rivale ; enfin il me perſuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Cependant je conſervai aſſez de preſence d'eſprit, pour balancer d'abord ſi je devois lui découvrir le raport de mes idées avec les ſiennes. Mais ce qu'il ajouta, me permit ſi peu de me défier de ſa prudence & du deſinterreſſement de ſon amitié, que je remerciai le Ciel dans mon malheur, de m'avoir procuré le ſecours d'un ami ſi ſage & ſi généreux. Il me dit que la néceſſité de m'avertir lui avoit paru d'autant plus preſſante, que le mal n'étant point encore deſeſpéré, il dépendroit de moi d'y aporter les remédes que ma ſageſſe & ma douceur ne manqueroient pas de m'inſpirer ; qu'une femme vertueuſe avoit mille reſſources pour rapeler le cœur d'un mari ; que c'étoit cette raiſon qui l'avoit empêché de faire remarquer le deſordre à mon frere Bridge, dans la crainte qu'il ne fut pas auſſi capable que moi de garder certains ménagemens. Il me promit un ſecret inviolable, & il m'offrit de nouveau un zèle ſans réſerve.

Si vous vous rapelez d'ailleurs l'eſtime que mon frere & Cléveland même marquoient pour Gelin, m'accuſerez-vous d'avoir accepté trop legérement ſes offres ? Je ne fis donc plus difficulté de lui répondre

dre que je connoiſſois toute l'étenduë du malheur qu'il croyoit m'aprendre, ni de lui laiſſer voir la profondeur de mes playes. Vous méritez ma confiance ajoutai-je, & par la pitié que mes maux vous inſpirent, & par le ſecours que vous avez la générosité de m'offrir pour les ſoulager ; mais de quelle eſpérance me flâtez-vous ? Hélas ! quel remede, quel ſecours avez-vous à me propoſer ? Il ſe hâta de m'aſſurer qu'il chercheroit les moyens qu'il n'avoit point encore, & qu'il me promettoit d'avance que je ſerois fidèlement informée de toutes les démarches de ma Rivale & du progrès de ſes perfides amours. Cette promeſſe flâta ma douleur. Je le preſſai d'être fidèle à la remplir ; comme ſi la connoiſſance de ce que je redoutois le plus, eût pû ſervir à diminuer les tourmens que le ſeul ſoupçon étoit capable de me cauſer. Nous convinmes qu'il me rendroit chaque jour un compte exact de ce que le hazard ou ſon adreſſe lui feroit découvrir. Je lui confiai même la clef de pluſieurs cabinets qui touchoient à celui de Cléveland, & ſur-tout à ſa Bibliothéque, où vous ſçavez que Madame Lallin paſſoit quelquefois avec lui une partie du jour. L'heure de ces funeſtes éclairciſſemens fut réglée ; & dès le lendemain je l'attendis comme celle de ma mort.

Seroit il donc vrai que toutes les horreurs qui reviennent en foule à ma mémoire, euſſent été autant d'artifices & d'inventions de Gelin ? O ! ma ſœur, aidez-

moi

moi à le croire. Mon cœur s'eſt livré avidement à cette eſpérance, mais à meſure que les traces du paſſé recommencent à s'ouvrir, mon eſprit chancelle, & je ſens renaître toutes mes agitations & toutes mes craintes. Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ſes obſervations. Ce n'étoit encore que des remarques vagues, & qui n'ajoutoient rien aux préventions où il m'avoit laiſſée ; car en me rapelant l'ordre de ſes découvertes, il me ſemble, que ſoit pour ménager ma douleur, ſoit pour garder plus de vrai ſemblance, il me conduiſit habilement par tous les degrés. Sa crainte paroiſſoit être de m'affliger trop. Il ſe faiſoit preſſer pour répondre nettement à toutes mes queſtions. Dès cette premiére fois, en me racontant qu'il avoit paſſé plus de deux heures à obſerver mon infidèle, & en me proteſtant que malgré la ſituation favorable où il s'étoit mis pour l'apercevoir, il n'avoit rien découvert qui dût abſolument me chagriner ; une aparence de contrainte que je croyois démêler malgré lui dans ſes expreſſions & dans ſes yeux, me fit ſoupçonner qu'il affectoit des ménagemens. Vous me déguiſez quelque choſe, lui dis-je, ſans pouvoir retenir mes larmes ; vous craignez de m'aprendre tout mon malheur. Et voyant qu'il ſe défendoit du même air : quoi ? inſiſtai-je avec une funeſte curioſité, vous n'avez aperçu ni regards, ni ſouris, ni marques d'intelligence ? Vous n'avez rien entendu qui vous ait fait juger de leurs ſentimens ? Dieux ! ajoutai-je, j'expliquerois juſqu'à leur ſilence. Il me répondit d'un ton naïf, & comme ſurpris de mes doutes, que ce n'étoit point à des circonſtances ſi legéres qu'il s'arrêtoit, que je ſçavois comme lui que ce badinage leur étoit familier depuis long-tems ; qu'après tout, un mari qui ſe tiendroit dans des bornes ſi innocentes, ne mériteroit pas qu'on lui en fît rigoureuſement un crime, & qu'il ſe ſeroit bien gardé de me faire la moindre ouverture, s'il n'avoit eu des raiſons bien plus fortes d'accuſer le mien de manquer à ce qu'il me devoit. Il me fit même entendre que s'il ne s'étoit pas expliqué davantage, c'eſt que dans des accuſations de cette nature, le témoignage le plus certain doit être confirmé par des preuves ; & me renouvelant les aſſurances de ſon zèle & de ſes ſoins, il me pria d'en attendre toutes les lumiéres que je deſirois. Hélas ! m'écriai-je, de quoi donc ſuis-je menacée, ſi ce qui m'accable déja mortellement, ne mérite que le nom de badinage ?

Il me laiſſa avec ce trait dans le cœur, & d'autant plus ſenſible à la reconnoiſſance dont je me croyois redevable à ſon amitié, que je le voyois affligé de ma peine & chargé comme à regret de la triſte commiſſion qu'il acceptoit pour m'obliger. Quelques jours ſe paſſérent, pendant leſquels il n'eut encore à me raporter que les ſignes ordinaires d'un amour qui ſe déguiſe en public, & que le remords ou la honte empêche de ſe ſatisfaire pleinement, dans le ſecret même d'un cabinet; car il étoit aſſidu à tous les poſtes dont je lui avois abandonné la clef. Enfin je crus remarquer, un jour, qu'il étoit plus rêveur & plus chagrin qu'il ne me l'avoit encore paru. Les regards qu'il me jettoit à la dérobée, pendant que votre preſence & celle des autres l'empêchoit de me parler, furent un langage que je crus trop bien entendre. Je ſuis perdue, diſois-je intérieurement! Ma Rivale a triomphé; il l'a vû; il en gémit; il cherche quelques détours pour m'annoncer cette fatale nouvelle. Le deſeſpoir étoit prêt de s'emparer de mon cœur, & je ne ſçai ce qui empêcha mes tranſports d'éclater. Tous les momens, juſqu'à l'heure ordinaire de l'explication, furent pour moi des ſiécles de douleur. Mais loin de lui voir l'empreſſement qu'il avoit toujours eu pour me prévenir, je me trouvai ſeule au jardin, qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis apeler. Il tarda encore à paroître. Mon impatience ne me permettant plus de garder aucune meſure, je le cherchai moi-même, & je m'aperçus qu'il s'efforçoit de m'éviter. Ce fut alors que ne me poſſédant plus, & ſuccombant aux mouvemens qui m'étouffoient le cœur, je m'arrêtai dans une ſalle, par la ſeule impoſſibilité de faire un pas plus loin. Je m'aſſis, croyant n'être obſervée de perſonne. Je me livrai aux larmes & à toutes les plaintes qu'un deſeſpoir auſſi amer que le mien pouvoit m'inſpirer. Cependant il m'avoit ſuivie aparemment dans toutes mes démarches; car il parut après quelques momens, & prévenant les reproches auſquels il devoit s'attendre, il me demanda pardon d'une lenteur dont le motif, me dit-il, étoit la répugnance qu'il avoit à s'acquitter deſormais de ſes promeſſes. Voulez-vous ma vie, continua-t-il ? Elle ſera employée ſans regret à vous prouver mon obéïſſance & mon zèle : mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un ſilence éternel ſur tout ce qui a fait juſqu'ici le ſujet de nos entretiens. J'en ai trop dit. Je me ſuis engagé trop loin ; & pour mon repos autant que pour le vôtre, je dois fermer deſormais la bouche & les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe dans cette maiſon. Non, ajouta-t-il, je ne me ſens point capable de voir pouſſer ſi loin l'injuſtice & la cruauté.

Il ne me parut pas douteux que tous mes ſoupçons ne fuſſent vérifiés. Cependant la crainte qu'il ne s'obſtinât à ſe taire s'il me voyoit trop touchée du malheur qu'il me faiſoit preſſentir, me fit prendre un viſage plus tranquile pour le preſſer de parler ouvertement. Vous ne m'abandonnerez pas, lui dis-je, après avoir commencé de ſi bonne grace à me ſervir. Je vois ce qui vous refroidit : vous craignez, ou de vous expoſer au reſſentiment de mon Mari, ou de me cauſer trop de chagrin par quelque recit qui ſurpaſſe toutes les horreurs paſſées. Mais raſſurez-vous contre la première de ces deux craintes par le ſerment que je fais de ne laiſſer rien échaper qui puiſſe vous commettre. Pour la ſeconde, comptez, ajoutai-je, que je n'ai pas le cœur ſi inſenſible au mépris, que je ſois diſpoſée à m'abîmer plus long tems dans le deſeſpoir & dans les larmes, ſi je perds l'eſpérance de ramener un perfide, ou ſi j'aprends qu'il porte l'infidélité juſqu'au dernier outrage. Cette réponſe parut le ſatisfaire doublement. Ne doutez pas, reprit-il, que je ne ſois fort ſenſible à deux motifs, dont l'honneur & l'amitié me font une loi preſqu'égale. L'honneur de Mr Cléveland m'eſt cher; & je ne voudrois pas qu'il pût me reprocher de l'avoir expoſé par une indiſcrétion. Votre repos ne m'eſt pas moins précieux, & je ne me pardonnerois pas d'avoir contribué à vous rendre inutilement malheureuſe. Mais ſi vous continuez, ajouta-t-il, de me croire digne d'un peu d'eſtime & de confiance, je penſe qu'en effet le ſeul parti qui vous reſte, eſt de chercher votre bonheur dans vous-même, ou du moins de ne le plus faire dépendre d'un mari ingrat, qui n'a même jamais rendu juſtice à vos ſentimens.

Je l'écoutois avec une ardeur qui devoit lui rendre l'indifférence que j'affectois, ſuſpecte. Cependant l'ayant preſſé avec de nouvelles inſtances, de me revéler tout ce qui lui paroiſſoit aſſez puiſſant pour me donner la force de ſuivre ſon conſeil; vous me l'ordonnez donc, me dit-il? hé bien, vous allez connoître juſqu'où l'ingratitude & la dureté peuvent être portées par des hommes ; car l'indignation que j'en ai s'étend à tout mon ſexe, & c'eſt rendre ſervice en effet à une femme aimable & vertueuſe que de la détromper ſur les fauſſes vertus de tant d'hipocrites. Ce matin, continua-t'il, dans le tems que vous étiez livrée au ſommeil, ou peut être occupée à pleurer votre infortune, l'ardeur de vous ſervir me rendant attentif à tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon, j'ai vû votre Rivale ſortir de ſa chambre dans un deshabillé ſi galant, que je me ſuis défié de ſes intentions. M. Cléveland étoit déja ſorti de la vôtre à l'heure qu'il s'en eſt fait une habitude, & j'avois remarqué qu'au lieu d'aller à la Bibliothéque, il étoit deſcendu au jardin. Je n'ai pu douter que ce ne fût une partie concertée. J'ai pris un détour, pour chercher une ſituation propre à les obſerver. Ils ont facilité mon deſſein ; car Madame Lallin, après avoir ſuivi les pas de votre Mari juſqu'à l'entrée du jardin, s'eſt engagée dans l'allée couverte qui régne à gauche au long du mur, & m'a laiſſé la liberté de gagner comme elle le bout du parterre en prenant l'autre allée. Je m'attendois à la voir entrer dans le bois, mais ayant paſſé quelque-tems ſans l'apercevoir, j'ai compris qu'elle s'étoit arrêtée dans le cabinet qui eſt de ce côté-là, & je n'ai pas balancé à m'avancer à la faveur du treillage. Mon excuſe étoit facile s'ils m'avoient découvert. Je me ſuis placé proche d'une fenetre aſſez favorablement pour tout voir & tout entendre. Diſpenſez-moi, ajouta-t'il, de la neceſſité où vous me réduiſez de vous percer le cœur. Je n'achevrai point un recit qui n'eſt propre qu'à mettre le comble à vos peines.

Ma curioſité ne faiſant que s'enflammer, je le preſſai ſi vivement de finir, qu'il m'accorda cette triſte ſatisfaction. J'acheverai, reprit-il, vous l'exigez, mais n'accuſez que vous-même des nouvelles douleurs que je vais vous cauſer. J'ai vû ce que j'aurois refuſé de croire ſur tout autre témoignage que celui de mes yeux. Il me raconta là-deſſus ce que j'ai honte de répéter ; des infâmies, des horreurs, les plus lâches tranſports ? . . hélas ! plus d'ardeur & de tendreſſe que je n'aurois oſé prétendre, & que je n'avois jamais obtenu. Mais je paſſe à un cœur inconſtant, reprit-il, je pardonne à un ingrat de ſe livrer à de nouvelles amours. C'eſt l'oubli de l'honneur & de la bonne foi qui m'épouvente. Et continuant de m'accabler par d'horribles préparations, il me porta enfin dans la derniére partie de ſon diſcours le coup qui m'ôta l'eſpérance, & qui m'a rendu depuis ce fatal moment le joüet d'un aveugle deſeſpoir. Vous n'êtes point mariée, me dit-il en me regardant d'un œil timide. Quel doute ! interrompis-je en rougiſſant. De quoi oſez-vous me ſoupçonner ? Ne vous offenſez point, repliqua-t'il auſſi-tôt, je répéte ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'eſt qu'une vaine cérémonie, parce que vous n'êtes liée que par la main d'un Prêtre Chatholique, dont vous ne reconnoiſſez point la Religion, ni par conſéquent l'autorité. Sur ce fondement, on a promis à Madame Lallin de le rompre, & d'en former un plus durable avec elle, auſſi-tôt qu'on pourra ſecoüer le joug de la bienſéance. On s'eſt plaint de votre humeur mélancolique & de vos caprices. C'eſt la reconnoiſſance dont on ſe croyoit redevable à Mylord Axminſter, qui vous a rendu l'épouſe de M. Cléveland. Enfin, votre tendreſſe eſt incommode, votre preſence importune; on continuëra de ſe voir au même cabinet, pour ſe conſoler du chagrin d'être à vous, en attendant qu'on puiſſe ſe délivrer tout-à-fait d'une chaîne ſi peſante, & pour joüir l'un de l'autre avec une liberté qu'on n'a pas à la Bibliothéque, où l'on apréhende à tous momens d'être ſurpris par M. Bridge, ou par vous-même.

J'arrêtai Gelin. C'eſt aſſez, lui dis-je en détournant la tête, comme ſi ma propre confuſion m'eût fait craindre ſes regards; après ce que je viens d'entendre, je n'ai plus d'éclairciſſemens à demander. Ma ruïne eſt conſommée. Ma funeſte curioſité eſt remplie. Qu'il me mépriſe. Qu'il me déteſte. Qu'il ſe ſatisfaſſe. Il n'aura beſoin ni de violence ni d'artifice. Ma mort préviendra ſon impatience, & lui épargnera des calomnies & des parjures. Je ne ſuis point mariée ! O Dieu, m'écriai je en ouvrant le paſſage à mes larmes ! n'as-tu pas été témoin de ſes ſermens ? Ton Saint Nom n'eſt il pas également reſpectable dans toutes les Religions qui reconnoiſſent ta puiſſance ? O mon pere ! à qui m'avez-vous confiée ? à qui livriez-vous ma jeuneſſe & mon innocence ? Pere tendre & infortuné ! votre bonté vous aveugloit. C'eſt votre crédulité qui m'a perduë. Qu'avez-vous fait de votre fille ? Hélas ! plus heureux qu'elle, la mort vous rend inſenſible à ſa douleur & à ſa honte. Elle eſt reſtée ſeule avec le poid de vos malheurs & des ſiens. Quoi ! vous n'entendez pas ſes plaintes ? Votre cœur ne prend plus d'intérêt à ce qui vous étoit ſi cher ? Ah ! ſi la mort éteint les ſentimens, c'eſt un bonheur que j'envie, & je le demande au Ciel comme mon unique reméde: Je m'épuiſai ainſi en exclamations douloureuſes, que Gelin écouta long tems ſans m'interrompre. Enfin, reprenant la parole pour me conſoler, il m'exhorta à punir, me dit-il, par mon indifférence, ceux qui m'offenſoient par leur mépris. Il me repreſenta avec tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari, qu'il me mit en effet pendant quelques momens, dans la diſpoſition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur. Le mortel reſſentiment qui m'agitoit, me fit croire cette entrepriſe facile.

Ce fut aparemment pour fortifier ma

réſolution, qu'il me propoſa d'aller ſurprendre dès le lendemain les deux amans au milieu de leurs plaiſirs, & de leur faire connoître moi-même, ajouta-t'il, le parti que je prenois de les mépriſer. Il n'ignoroit pas que j'étois peu capable d'une démarche ſi hardie. Auſſi n'entendit-il point que j'euſſe rejetté ſa propoſition pour convenir que l'exécution en étoit difficile, & pour m'en faire apercevoir tous les dangers. Mais il faut du moins, me dit-il, que vous vous aſſuriez de l'état de leurs amours par vos propres yeux. Il pourroit vous reſter des doutes ſur mon ſeul témoignage. Je vous conduirai demain au même lieu d'où je les ai obſervés, & d'ou vous aurez le même ſpectacle, ſi vous avez le courage de le ſuporter. Je ne lui marquai pas moins d'éloignement pour ce dernier parti, quelque facilité qu'il me fit voir à le ſuivre. Quelle autre preuve ai-je à déſirer, lui dis je, que le ſouvenir du paſſé, & la vuë continuelle de ce qui ſe paſſe à mes yeux? Je ne ſerois pas maîtreſſe de mes tranſports au ſpectacle odieux que vous m'offrez. Pourquoi voulez-vous que je m'expoſe à dévoiler ma honte, & que je redouble peut-être le triomphe de ma Rivale, en lui faiſant connoître que j'en ſuis informée, & que j'ai la foibleſſe d'y être trop ſenſible? Peut-être s'attendoit-il encore à ces difficultez; mais confeſſant qu'elles lui paroiſſoient fortes, il me preſſa de me rendre du moins dans le cabinet qui faiſoit face à celui du rendez-vous pour obſerver tout ce que je pourrois découvrir à cette diſtance.

J'y conſentis. Le reſte de ce malheureux jour fut encore plus triſte pour moi par l'affreuſe contrainte où je le paſſai. J'évitai l'entretien & les regards de mon mari, comme ſi j'euſſe apréhendé qu'il n'eût découvert, au fond de mon cœur, les effets de ſa trahiſon. Le ſoir, au lieu de me retirer avec lui, je fis naître des prétextes pour demeurer auprès de mon Grand-Pere; & ſous l'ombre d'une legére incommodité qui le retenoit au lit depuis quelques jours, je paſſai toute la nuit dans ſon apartement. Jamais le repos ne m'avoit été ſi néceſſaire; cependant, j'eus les yeux ouverts dès le matin, & ſans ſçavoir préciſément le motif qui me conduiſoit, j'errai long tems dans toutes les parties de la maiſon. Je rencontrai Gelin. Ecoutez, lui dis-je en le prévenant, j'ai changé de deſſein; je veux me placer contre cette fenêtre, d'où l'on peut voir tout ce qui ſe paſſe dans le cabinet. Il parut ſurpris; mais ſe remettant avec un peu de réfléxion, il me rapela toutes les raiſons que je lui avois opoſées moi-même; & il les fortifia par de nouvelles difficultez. J'avois penſé d'abord, ajouta-t'il, que cette place pouvoit être occupée ſans danger, je m'y expoſai hier témérairement; mais l'ayant examinée depuis, j'ai remarqué qu'il n'y a qu'un bonheur extrême, ou l'étrange ſécurité des deux amans qui les ayent empêché de m'apercevoir. Vous n'y ſeriez pas un moment ſans être aperçuë. Eh ! qu'importe, repris-je, quelles meſures ai-je à garder avec deux perfides ? N'eſt il pas juſte que je les couvre de honte ? C'eſt ma réſolution. Je veux que leur infamie éclate. Comme l'ardeur de ces inſtances ne venoit que de mon agitation, il n'eût pas de peine à me faire rentrer dans ſes idées, ſur-tout lorſque me repreſentant que j'allois l'expoſer au reproche d'avoir ſemé la diſſenſion dans ma famille, il m'eut menacé d'interrompre ſes ſervices ſi je refuſois d'avoir pour lui quelques ménagemens.

Nous ne tardâmes point à gagner le cabinet. Il étoit environ ſept heures, c'eſt-à dire, à peu près le tems auquel mon mari retournoit à ſes livres. Nous avions pris notre chemin avec beaucoup de précautions, par une des allées couvertes En entrant dans le cabinet, Gelin me dit qu'il n'oſoit y demeurer avec moi, non-ſeulement par le reſpect dont il vouloit que ſon zèle fut toujours accompagné, mais par la crainte de nous expoſer nous-mêmes aux ſoupçons de la médiſance, dans le tems que nous avions les yeux ſi attentifs ſur la conduite d'autrui. J'aprouvai ce ſentiment, & je me contentai de lui demander quelques explications qui pouvoient ſervir à mes eſpérances. Les deux cabinets étans aux deux angles du parterre, on pouvoit apercevoir de l'un, par l'allée de communication, tout ce qui entroit dans l'autre, & je ne doutai point que malgré la largeur du jardin, je ne puſſe diſtinguer parfaitement mon infidèle. Gelin me quitta; mais à peine étoit-il ſorti que revenant ſur ſes pas, il me témoigna un nouveau ſcrupule. Dans le trouble où vous êtes, me dit-il, j'apréhende quelque tranſport, qui vous ſeroit peut-être auſſi pernicieux qu'à moi. Vos reſſentimens ſont juſtes, mais la prudence vous oblige de les diſſimuler. Permettez, ajoûta-t'il, que je vous enferme ici, ſeulement pour une heure, & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'opoſai point à ſon deſſein, l'impatience & la crainte m'ôtoient déja la reſpiration, & je le vis emporter la clef ſans lui dire un ſeul mot.

Etant ſeule, je tins le viſage collé plus d'un quart-d'heure ſur la fenêtre, du côté du cabinet. J'accoutumois mes yeux à tous les objets qui étoient au bout de l'allée, & aux environs de la porte, pour diſpoſer mon imagination à ne rien confondre. Enfin j'aperçus mon mari. Il étoit en robe de chambre. Il avoit un mouchoir à la main, dont il ſe couvroit la bouche. Son air étoit inquiet, du moins ſi j'en pouvois juger par ſa démarche; car il tourna deux fois la tête, & lorſqu'il fut proche du cabinet, il acheva les quatre pas qui lui reſtoient à faire, avec beaucoup de précipitation. De quels mouvemens n'étois-je point agitée! Je m'attendois de voir paroître auſſi-tôt ma Rivale. Elle ne parut point. Mon cœur en fut ſoulagé quelques momens. Je me flâtai que leurs meſures étoient rompuës par quelque événement, que la bonté du Ciel pourroit faire tourner en ma faveur. Je conjurai toutes les Puiſſances céleſtes de confirmer cet augure. Je ſoupirai d'eſpérance, & je trouvai de la douceur dans une ſi foible reſſource. Mais une autre penſée fit évanoüir tout-d'un coup cette chimére. Hélas! je la crois éloignée, me dis-je à moi-même, j'oſe me flâter qu'elle ne paroîtra point; mais qui m'aſſure qu'elle n'étoit point la premiére au rendez vous, & qu'elle ne fut pas deſcenduë au jardin lorſque j'y ſuis entrée? N'en ai-je pas dû juger par l'ardeur avec laquelle mon mari s'eſt élancé dans le cabinet? Ah! je ne m'abuſe point. Ils y ſont enſemble. Elle eſt dans ſes bras. Ils s'enyvrent de délices. Ils inſultent à mon deſeſpoir. O Dieu! vous ne les puniſſez pas. Dans le transport qui s'empara de tous mes ſens, ce fut un bonheur en effet que Gelin eut pris la clef à ſon départ. Peut-être ma foibleſſe ne m'auroit elle pas permis de faire deux pas ſans perdre la connoiſſance & même la vie; mais je ſerois ſortie du cabinet, j'aurois pouſſé des cris lorſque les forces m'auroient abandonné pour marcher, & j'aurois porté la terreur & la honte au milieu de leurs criminels plaiſirs.

Je paſſai dans cette déplorable ſituation tout le tems qu'ils demeurérent enſemble; car de quelque maniére que je doive interpréter aujourd'hui leurs rendez-vous ; il eſt certain que je n'ai pas été trompée par des fantômes, & que je les vis ſortir avec des marques extraordinaires de joye & de bonne intelligence. Mon mari portoit la robe de chambre que je lui avois vûë deux jours auparavant. Elle avoit le bras apuyé ſur le ſien, & quoique je ne puſſe la diſtinguer ſi aiſément, parce qu'elle marchoit entre le mur & lui, il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de paſſer une demie heure à l'écart, & qu'il careſſoit encore avec tous les empreſſemens de l'amour, ne pouvoit être que ma Rivale. Auſſi la nouvelle agitation que je reſſentis à cette vûë, me fit-elle tomber évanoüie, ſans aucun reſte de ſentiment.

Ma Sœur qui avoit écouté tout ce recit avec un profond ſilence, ne put entendre ces derniéres circonſtances ſans jetter un cri qui obligea Fanny de s'interrompre. Arrêtez, chere Fanny, lui dit-elle avec ſaiſiſſement, écoutez-moi. Ah ! ma Sœur, plaignez plus que jamais vos diſgraces ; ou plûtôt beniſſez le Ciel, car je ne puis décider ſi c'eſt de la douleur & de la joïe que vous devez reſſentir. Mais, ô malignité déteſtable ! ô perfide Gelin. Ciel ! des hommes ſi méchans ſont-ils l'ouvrage de tes mains ? Ecoutez moi, continua-t'elle, malheureuſe victime de l'amour & de la jalouſie, apprenez que ſi toutes les cauſes de vos peines, & celles de toutes les injuſtices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier recit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les ſiens. Jugez de tout ce qui vous reſte à dire, parce que j'ai moi-même à vous raconter. Ce rendez vous miſtérieux de votre mari & de Madame Lallin, ces horreurs, ces infamies, ces projets de ſéparation, & tout ce noir commerce dont les images vous troublent encore l'eſprit, ſont autant d'inventions d'un ſcélérat qui s'eſt joüé de votte tendreſſe & de votre crédulité. Vous m'aprendrez ſans doute à quoi des impoſtures ſi affreuſes ont abouti. Hélas! plût au Ciel que les effets n'en fuſſent pas plus réels que les cauſes! Mais voici le témoignage que je me hâte de vous rendre, en attendant ceux que je vous prépare encore. Elle lui aprit enſuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour Madame Lallin & pour moi dans le cabinet du Jardin, & que la robe dont Gelin lui avoit paru couvert, étoit en effet une des miennes qu'il portoit ce jour-là. Je me rapelle en un moment, pourſuivit-elle, des circonſtances auſquelles je n'aurois jamais crû le moindre raport avec votre hiſtoire. En les comparant avec celles de votre recit, je trouve que ce fut trois jours avant l'avanture du jardin, que Gélin vint me demander ſous quelque prétexte une des robes de mon mari ou de celles du vôtre. Les ſiennes, ſi je ne me trompe, avoient beſoin de quelque réparation. Je lui en fis porter une de Mr.

Cléveland, parce qu'elle convenoit mieux à ſa taille. La chaleur incommode de la ſaiſon, & queſques raiſons de ſanté m'obligeoient dans le même tems de me lever à la pointe du jour, & d'aller prendre la fraſcheur du Bois. Je revenois enſuite au cabinet, où je me propoſois en faiſant quelque lecture. Il ne faut pas douter que Gelin n'eût fait toutes ces obſervations, & qu'il n'eût formé là deſſus ſon damnable artifice. En effet je fus fort étonnée de le voir entrer dans le cabinet, tandis que j'étois à lire. Il contrefit lui-même de la ſurpriſe en m'apercevant, & je me ſouviens qu'il affecta, comme vous dites, d'entrer d'un air peu meſuré, pour me faire croire aparemment qu'il ne s'attendoit point de m'y trouver. Je n'ai pas oublié non plus qu'il avoit la robe de mon frere, & qu'il tenoit ſon mouchoir à la main. Il me dit quelque choſe de civil ſur la hardieſſe qu'il avoit de m'interrompre; & ne manquant jamais de matiére pour engager la converſation, il trouva inſenſiblement le moyen de m'arrêter près d'une demie heure. Enfin je fis réfléxion qu'il ne me convenoit point d'être ſi longtems ſeule avec lui. Je lui propoſai de nous retirer. Il badina ſur mes ſcrupules, & m'ayant offert la main, il me conduiſit à mon apartement avec des galanteries affectées, & placé comme vous venez de le repreſenter. Il me quitta auſſi tôt, en me diſant qu'il alloit prendre un habit plus décent.

Une explication ſi nette & ſi préciſe produiſit des effets ſurprenans ſur mon épouſe. Après l'avoir entenduë avec une attention qui ne lui laiſſoit pas un moment pour reſpirer, elle baiſſa la tête ſur les genoux de ma Sœur avec le même ſilence, & tenant ſon viſage collé ſur ſes mains qu'elle moüilloit de ſes larmes, elle demeura long-tems dans cette poſture, ſans faire entendre autre choſe que des ſoupirs. Ma Sœur qui n'oſoit encore interprêter ces aparences de douleur, lui demanda, ſi elle trouvoit quelque difficulté dans ſon recit, ou quelque choſe de douteux dans ſon témoignage. Ah! répondit-elle, pourquoi ſoupçonnerois-je une Sœur que j'aime, & qui m'a toujours aimée? Comment trouverois-je de l'obſcurité dans des circonſtances qui ne parlent que trop clairement contre moi? Il eſt vrai, continua-t'elle, qu'avec tout le penchant que j'avois à vous croire, j'étois arrétée malgré moi par le nœud fatal que vous venez d'expliquer. Hélas! pouvois-je en démentir mes yeux? pouvois-je penſer que la jalouſie eût altéré juſqu'à mes ſens, & changé pour moi l'ordre de la nature? Ha! je reſpire enfin. Quel ſervice vous m'avez rendu! Plus j'enviſage à preſent les ſuites d'un tranſport inſenſé, plus mes lumiéres redoublent avec ma douleur & ma confuſion. Mais qu'ai-je fait? ajouta-t'elle; quelle eſpérance que Cléveland me pardonne, & qu'il oublie jamais mes injuſtices? A quels tourmens ne l'ai-je pas peut être expoſé ? Mais hélas ! il eſt impoſſible qu'ils ayent ſurpaſſé les miens. Etes-vous ſûre, reprit-elle, qu'il ait ſouffert quelque choſe de mon abſence, & que tout le reſte s'accorde avec le témoignage que vous me rendez ? Vous me faites tant de queſtions enſemble, lui dit ma Sœur, qu'il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire tout à la fois. Mais revenons plûtôt à votre narration, & comptez que toutes vos allarmes doivent finir, ſi c'eſt de notre tendreſſe que vous avez douté.

Que vous me conſolez ! répondit-elle ; & ſe rapellant l'endroit de ſon diſcours où ma Sœur l'avoit interrompuë, elle le continua ainſi. Mon évanoüiſſement dura juſqu'au retour de mon perfide Confident, qui fut ſans doute fort ſurpris de me trouver étenduë au milieu du cabinet. Cependant le bruit qu'il fit en ouvrant la porte, & l'air qui vint me fraper le viſage, ayant ſervi à rapeler mes eſprits, il n'eut point d'autre embarras que celui de me tendre la main pour me relever. Il me témoigna un égal regret, & du ſpectacle que j'avois eu, & de l'impreſſion trop évidente qu'il lui paroiſſoit faire ſur moi. C'étoit néanmoins, me dit-il, un remède qu'il avoit crû néceſſaire, & ſans lequel j'étois peut être condamnée à traîner languiſſamment le reſte de mes jours, miſérablement partagée entre les ſoupçons, les craintes, & les autres tourmens de l'inquiétude. Il ne doutoit point, ajouta-t'il, qu'un ſi noir exemple d'inconſtance rance & d'infidélité ne me fit prendre le ſeul parti qui convenoit à une femme d'eſprit & d'honneur, & trop heureux de m'avoir prouvé ſon attachement par un ſervice ſi eſſentiel, il me promettoit d'exécuter aveuglément toutes mes réſolutions.

J'étois tellement poſſédée de mes funeſtes imaginations, que je crus devoir des remerciemens à ce monſtre. Je les fis tels qu'une reconnoiſſance ſi mal conçuë pouvoit me les inſpirer dans le deſordre & la foibleſſe où j'étois, & ſans m'expliquer ſur des réſolutions qui étoient encore fort obſcures pour moi même, je le priai de me remettre, non dans l'apartement de mon mari, où rien n'auroit été capable de me faire rentrer, mais dans celui qui étoit le plus voiſin du vôtre. Je vous fis prier auſſi tôt d'y venir, & vous eûtes pour moi cette complaiſance, je vous confeſſai que j'étois dangereuſement malade; que la crainte d'être incommode à mon mari, me faiſoit prendre un autre lit que le ſien; & que n'eſpérant ſortir de celui où j'allois entrer que pour être portée au tombeau, je n'avois rien de ſi cher à deſirer que votre preſence & vos conſolations. Ce langage parut vous cauſer autant d'étonnement que de douleur. Vous vous efforçâtes de me faire prendre d'autres idées de mon mal; & je remarquai aiſément dans vos diſcours & dans vos regards que ſi vous n'en connoiſſiez pas la véritable ſource, vous ne le regardiez pas non plus comme une infirmité ordinaire. Mais j'étois réſoluë de dévorer éternellement mes peines; & ſi je n'avois pas aſſez de force pour les vaincre, d'y ſuccomber du moins ſans faire éclater ma honte.

L'ardeur avec laquelle je vis accourir Mr Cléveland à la premiére nouvelle de ma maladie, ne me parut qu'un nouvel artifice, & toutes ſes careſſes autant de trahiſons. Je le repouſſai même; comme ſi mon abatement ne m'eût fait deſirer que la ſolitude & le repos; & je me fis un effort pour lui repreſenter avec douceur que les aproches de la mort n'étoient pas faites pour la tendreſſe. Il parut fort ſenſible à ce diſcours; mais je ne répondis à ſes plaintes que par des ſoupirs. Pour Madame Lallin, qui s'empreſſa auſſi de me rendre des ſervices & des ſoins, je lui déclarai honnêtement que la vuë de tant de ſpectateurs m'étoit importune, & que j'avois beſoin de tranquilité & de ſilence. Auſſi, ſoit fierté, ſoit complaiſance, elle me délivra du chagrin de la voir trop ſouvent. Je ne voyois volontiers que vous & mon Frere; vous fûtes tous deux ma plus fidèle & ma plus douce compagnie. Les aſſiduitez de Gelin même m'auroient déplû, & je le preſſai pluſieurs fois de ſuivre moins ſon zèle que la bienſéance, qui ne lui permettoit point d'être ſans ceſſe auprès de mon lit, comme il ſembloit le ſouhaiter. Ce n'eſt pas que j'euſſe la moindre défiance de l'indigne paſſion qu'il avoit déja conçuë pour moi,

&

& dont la connoiſſance, que je ne dois que depuis deux jours à la bonté de Madame, a commencé dès le premier moment à me faire ouvrir les yeux ſur mon malheur & ſur ſes crimes. Mais quelque prix que mon aveuglement me fit attacher au ſervice qu'il m'avoit rendu, je ne pouvois voir ſans frémir celui qui m'avoit fait ſentir toute ma miſére, en m'en découvrant de ſi noires circonſtances. Sa preſence raprochoit de mon imagination tous les détails qu'il m'avoit racontez. En le voyant je croyois voir tous mes malheurs à la fois. Ainſi, quoique je le regardaſſe ſur le pied d'un homme à qui je devois de la reconnoiſſance, & qui pouvoit encore m'être utile, je ne ſentois pas même pour lui le penchant de l'amitié, & je l'écoutois plus par intérêt que par inclination.

Avec quelque précaution que j'expliquaſſe les ſoins & les diſcours paſſionnez de mon mari, je ne laiſſois pas de lui remarquer dans pluſieurs occaſions un air de ſincérité que je ne le croyois pas capable de contrefaire. La conſtance avec laquelle il paſſoit auprès de moi les jours & les nuits, étoit un autre ſujet d'embarras; car il falloit pour demeurer aſſiduëment dans ma chambre, qu'il ſe privât de la ſatisfaction de voir Madame Lallin. C'étoit du moins une violence qu'il paroiſſoit ſe faire en ma faveur, & ce ſacrifice me diſpoſoit quelquefois à croire qu'il conſervoit encore pour moi un reſte d'affection: que le triſte état où j'étois réduite, avoit pû réveiller. Pourquoi ne me ſerois-je pas flâtée de le ramener tout à fait par ma douceur, par ma triſteſſe & ma ſoumiſſion ? Mon cœur ſe repaiſſoit quelquefois de cette eſpérance. Mais Gelin qui ſembloit deviner toutes mes penſées, ou qui avoit l'adreſſe de me les faire expliquer, ne manquoit pas d'étouffer auſſi tôt ces mouvemens favorables par quelque nouvelle impoſture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez vous accordé pendant mon ſommeil, une faveur priſe à la dérobée, un mot qu'il avoit entendu, & qui marquoit ou l'ennui qu'on avoit auprès de moi, ou l'impatience avec laquelle on ſouhaitoit la fin de cette contrainte. J'avois honte, après l'avoir écouté un moment, de m'être laiſſée tenter par le moindre deſir, ou par le moindre eſpoir.

Cependant je dois confeſſer que c'eſt à cette complaiſance, dont mon mari ne ſe relâcha point pendant cinq ou ſix ſemaines, que je fus redevable de mon rétabliſſement. Malgré ma douleur & ſouvent malgré mon imagination, je ne pouvois me croire tout-à-fait malheureuſe, lorſque je le voyois attentif à tous mes beſoins, ſenſible en apparence à mes moindres inégalitez, & prompt à m'offrir toutes ſortes de ſecours. Il me procura divers amuſemens, qui ſervirent encore à me diſtraire un peu le cœur & l'eſprit, quoique Gelin s'efforçât avec ſa malignité ordinaire de me les faire regarder comme autant de voiles qu'on employoit pour me tromper.

Enfin ma ſanté s'étant rétablie, je vécus quelque-tems, ſinon avec plus de douceur, du moins avec plus de conſtance, parce que je m'étois accoutumée ſur la fin de ma maladie à me contenter des marques extérieures de civilité & d'eſtime qu'un honnête homme ne ſçauroit refuſer à une femme ſans reproche. D'ailleurs Gelin qui vouloit ſans doute ménager ma vie, ou qui craignoit peut-être que je ne découvriſſe ſon impoſture à la longue, m'avertit que les rendez-vous du cabinet étoient interrompus, & qu'on ne ſe voyoit plus qu'avec beaucoup de ménagemens. Il affecta même de me répéter qu'il admiroit la retenuë des deux Amans, & qu'avec un fond de tendreſſe qui étoit toujours le même, ils gardaſſent ſi bien les dehors, qu'ils ne fiſſent naître de défiance à perſonne. Je m'imagine qu'eſpérant d'éteindre peu-à-peu l'amour dans mon cœur, il croyoit avoir aſſez fait en me perſuadant de l'infidélité habituelle de mon mari, & que dans les vuës qu'il avoit peut-être déja pour l'avenir, il ſe promettoit d'achever dans un autre tems ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé. Il eſt vrai auſſi que faiſant réflexion ſur le paſſé auquel je ne voyois plus de reméde, & n'attendant le retour d'un cœur égaré, que de la perſévérance de ma ſoumiſſion & de ma tendreſſe, je ne recevois plus ſes avis & ſes confidences avec la même ardeur, & j'évitois même fort ſouvent des entretiens dont le ſeul fruit étoit d'irriter mes peines.

Vous n'avez pas oublié que Cléveland entreprit un long voyage pour les intérêts de mon Grand-pere, ou plutôt pour les nôtres, puiſque nous en recueillîmes tout l'avantage par l'immenſe ſucceſſion que ſa mort nous laiſſa bien-tôt Je menai dans cet intervale une vie d'autant plus tranquile, que la preſence de ma Rivale me répondant de la fidélité de mon mari, je ne m'occupai pendant ſon abſence qu'à chercher les moyens de regagner ſa tendreſſe à ſon retour. Il revint, & la vivacité de ſes careſſes me fit eſpérer que je n'aurois pas beſoin d'art pour lui plaire. Gelin, qui m'avoit promis d'obſerver ſes premiéres démarches, me félicita lui-même de l'empire que je reprenois, diſoit-il, ſur le cœur d'un infidelle. Mais c'étoit une nouvelle trahiſon; car je vois clairement que le perfide ne cherchoit qu'à confirmer ſon propre empire ſur ma crédulité & ma confiance. Dès le lendemain il m'aborda d'un air triſte, & plaignant mon ſort, il me dit avec un ſoupir, que mon triomphe avoit été court, que ſi j'avois reçu les premiéres careſſes, ma Rivale avoit eû les faveurs ſecrettes; que mon Mari ſortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort long-tems, qu'avec toute ſon adreſſe & ſes efforts il n'avoit pû les entendre, mais que dans l'indignation qu'il en reſſentoit, ſon deſſein étoit de les ſurprendre lui-même une autre fois & de les couvrir de honte.

L'impreſſion d'eſpérance & de joye qui me reſtoit encore, ne put réſiſter à cette triſte déclaration. Ma premiére reſſource fut les larmes. Mais de quel uſage pouvoient-elles être pour toucher un cœur endurci ? Hélas ! loin d'y avoir recours, je me cachois ordinairement pour en répandre. Cependant en réfléchiſſant ſur un malheur qui me paroiſſoit ſans exemple, il me vint à l'eſprit que Cléveland, dont je n'avois jamais reconnu que le caractére fût porté à la perfidie, pouvoit aimer Madame Lallin & moi peut être, tout à la fois. Il me ſembloit incroyable qu'un Mari qui m'avoit accablé la veille des témoignages de la plus vive tendreſſe, eût pû porter ſi loin la diſſimulation, s'il n'avoit eu pour moi, que du mépris, & s'il n'avoit eû de l'amour que pour ma Rivale. Cette penſée diminua quelque choſe de l'amertume de mes ſentimens. Il m'aime, diſois-je : puis-je m'y tromper après une ſi longue expérience de ſa conduite & de ſon caractére ? Mais une femme ſans honneur a trouvé l'art de le ſéduire. Elle m'a dérobé depuis longtems une partie de ſon affection. Hé bien c'eſt un cœur à diſputer. Voyons qui de Madame Lallin ou de moi dépoſſedera ſa Rivale. Je communiquai cette réſolution à Gelin. Il marqua de l'admiration pour ma Bonté. Mais vous vous faites illuſion, me dit-il, ſi vous croyez que le partage ſoit égal,

& qu'un homme puiſſe tenir la balance ſi juſte entre le devoir & une paſſion déréglée. Eſſayez néanmoins, ajouta-t-il, & faites voir juſqu'où une femme vertueuſe peut quelquefois s'abaiſſer par grandeur d'ame. Il me promit même de contribuer par ſes ſoins à ma victoire.

Si vous me demandez quelles armes j'avois deſſein d'employer, hélas! ma Sœur, ne ſçavez-vous pas qu'un cœur plein de ſa tendreſſe préſume tout de l'ardeur de ſes ſentimens? J'aurois fait comprendre à mon mari qu'il ſe trompoit malheureuſement dans l'objet de ſes deſirs; que s'il étoit ſenſible au plaiſir d'être aimé, j'étois la ſeule femme au monde qui fût capable de raſſaſier ſon cœur par les tranſports du mien: je le connoiſſois; je l'aurois forcé de confeſſer qu'il ne trouvoit dans ma Rivale ni la conſtance de mes attentions, ni l'ardeur de mes ſoins, ni mes délicateſſes, ni mes tendres allarmes & mes inquiétudes paſſionnées; enfin laiſſant à d'autres les reſſources de l'eſprit & de l'artifice, j'aurois tout attendu de la force d'une paſſion que mes douleurs mêmes ne faiſoient qu'irriter. Ces détails vous interreſſent peu. Quel beſoin en effet de vous rapeler les égaremens d'un tems d'yvreſſe & de délire? Mais je ne ſçai comment je trouve encore de la douceur dans ces bizarres témoignages de ma fidélité & de ma tendreſſe. D'ailleurs je veux vous faire obſerver par quel enchaînement mon erreur m'a conduite juſqu'au fond du précipice.

Le tems n'en étoit guéres éloigné. Gelin, avec une adreſſe à laquelle je ne puis donner de nom aſſez horrible dès que je dois la regarder comme une impoſture, ne fut pas deux jours à détruire mes nouvelles résolutions; & ſoit que le hazard lui preſentât les occaſions qu'il cherchoit, ſoit que ſa malignité ſe fit une étude continuelle de les faire naître, il ne ſe paſſa preſque rien juſqu'à la mort de mon Grand-pere, qui ne ſervit comme d'inſtrument au ſuccès de ſes malheureux deſſeins. Un jeune homme de l'Iſle prit de l'inclination pour Madame Lallin, & lui offrit ſa main avec une fortune conſidérable. Elle rejetta ſes offres. Tout le monde la preſſa de ſe rendre, & vous devez vous ſouvenir des efforts que vous fîtes vous-même pour lui faire goûter un parti qui étoit fort au-deſſus de ſon mérite: mon mari fut le ſeul qui ne lui fit point d'inſtances; & lorſqu'elle parut abſolument réſoluë de préférer l'étude & le repos, comme elle le diſoit avec affectation, à toute autre ſorte d'avantages & d'établiſſemens, il la félicita publiquement de ce choix, avec des marques de ſatisfaction ſi ouvertes, que Gelin n'eut pas beſoin de me les faire remarquer. Il eſt vrai que pendant le cours de cette affaire, il n'avoit pas manqué de réveiller mon attention ſur leurs moindres mouvemens. Il m'avoit fait obſerver entr'eux un redoublement de myſtére & plus d'ardeur que jamais à ſe chercher & à s'entretenir. L'air diſtrait & rêveur que Cléveland raportoit quelquefois de l'étude, il me le faiſoit prendre pour l'effet de ſon inquiétude & de ſa crainte. Il me le repreſentoit uniquement rempli de la perte qui le menaçoit, ou occupé à retenir un cœur qu'il croyoit prêt à lui échaper; de ſorte que de quelque maniére que cette intrigue pût finir, j'étois diſpoſée à l'expliquer dans le ſens le plus funeſte à mon repos. Mais l'averſion que ma Rivale fit éclater pour le mariage, dans une ſituation où ſon bonheur & ſa fortune l'obligeoient également de le ſouhaiter, ou lui faiſoient du moins comme une loi d'y conſentir, étoit effectivement ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Il me parut ſi manifeſte, que le projet de mon Mari étoit de ſe la réſerver, que j'épargnai la peine à Gelin de faire tourner mes réflexions de ce côté-là. J'allai au devant de ſes inſpirations; & lui qui s'étoit ſans doute aperçû que cette chimére étoit le plus puiſſant de ſes artifices, s'attacha entiérement à redoubler mes terreurs, & à triompher de ma crédulité par cette voye.

Je paſſe ſur mille circonſtances, qui vous fatigueroient ſans vous éclaircir davantage. Mais lorſqu'après la mort de mon Grand pere, le deſſein fut pris de retourner en Europe, Gelin qui ne laiſſoit plus paſſer un jour ſans m'empoiſonner de quelque nouveau conſeil, me propoſa de ſonder moi-même les diſpoſitions de mon Mari par quelque épreuve innocente ; & ne me trouvant que trop d'ardeur pour tout ce qui pouvoit me délivrer d'un doute inſupportable, il me ſuggera non ſeulement ce que ſon zèle, diſoit il, lui faiſoit imaginer pour m'éclaircir, mais juſqu'aux termes dans leſquels je devois m'expliquer. Il falloit pour s'engager avec tant de hardieſſe qu'il eût déja preſſenti Cléveland ſur la démarche qu'il me propoſoit. C'étoit de le faire ſouvenir que notre mariage s'étant fait ſans aucune formalité civile, parce que nous n'avions eû ni intérêts ni droits à régler, nous ne devions pas quitter l'Amérique ſans prendre du moins l'atteſtation du Prêtre qui avoit fait la cérémonie. Preſſez-le inſtamment, me dit-il, de vous accorder une ſatisfaction ſi juſte. Ne vous rendez point à ſes premiéres objections. Comme il eſt impoſſible qu'il écoute volontiers votre demande s'il eſt réſolu de vous ſacrifier quelque jour à votre Rivale, vous connoîtrez ſes intentions par ſa réponſe ; & vous examinerez, ajoûta t'il négligemment, ſi l'intérêt de votre honneur & de votre repos vous permet de le ſuivre en Europe, pour y ſouffrir une inſulte éclatante, & pour ſervir au triomphe d'une femme que vous devez haïr, ou s'il ne demande pas plûtôt que vous paſſiez le reſte de votre vie dans cette Iſle, avec la certitude que vous avez d'y être aimée & honorée de tout le monde.

Ce dernier trait, placé ſans affectation, fut la plus pernicieuſe partie de ſon conſeil. Je n'y répondis point, mais, il demeura au fond de mon cœur, & il m'engagea bien-tôt dans des délibérations qui ne m'étoient point encore entrées dans l'eſprit. Cependant, la propoſition de ſonder mon mari m'ayant paru facile & naturelle, j'en cherchai l'occaſion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec plus d'embarras que je ne devois en avoir, après y avoir prévu ſi peu de difficulté. J'étois tremblante, & je m'étonne qu'il ne s'aperçut point de mon émotion. Enfin, m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit d'un air riant, que je me troublois d'un ſoin fort inutile, que ni lui ni moi n'étans Catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un Prêtre Eſpagnol ne pourroit être d'aucune utilité; que s'il manquoit quelque choſe à notre mariage, tous les défauts ſeroient aiſément réparés en Angleterre, & qu'il me conſeilloit de m'occuper uniquement de notre voyage, pour ne pas le retarder par mille difficultez qui troublent toujours les femmes à l'heure d'un départ. Il me quitta ſous divers prétextes qui pouvoient être ſincéres dans l'accablement de ſoins où il étoit, mais que je pris pour les artifices d'un homme coupable qui cherche à ſe tirer d'embarras. J'aurois pû l'arrêter malgré lui, & redoubler ma demande avec de nouvelles inſtances. Quel fruit en aurois-je eſpéré? Je demeumeurai confonduë de ſa réponſe, & ne la trouvant que trop conforme à mes idées, je la regardai comme ma derniére ſentence. Il partira ſeul, m'écriai-je en voyant Gelin, qui ſe preſenta auſſi tôt pour ſçavoir mes réſolutions; j'irois au fond de l'Amérique, je retournerois dans les plus affreux deſerts que j'aye parcourus pour y vivre ſeule, triſte, abandonnée, ſans eſpoir & ſans conſolation, plûtôt que de partir pour le ſuivre. Croit-il donc, repris je en pleurant amérement, que la patience & la bonté n'ayent pas leurs bornes, & le barbare ſe figurera-t'il qu'il ait le droit d'outrager une femme, parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendreſſe & de ſoumiſſion? Gelin ne fit plus difficulté de loüer ouvertement le parti auquel je paroiſſois m'arrêter. Il me preſſa même au nom de mon honneur de ne pas m'expoſer à des humiliations qu'il croyoit inévitables pour moi dans tout autre lieu du monde que l'Iſle de Cube. Ici, me dit il, la mémoire de votre Grand pere vous aſſure du reſpect & de l'affection de tous les habitans. Vous y onblierez l'infidèlité de votre mari, l'Europe & toutes vos douleurs. Comme il lui étoit indifférent, me dit-il encore, en quel endroit du monde il fixât ſa demeure, il m'offroit de s'arrêter auſſi à la Havana, pour continuer de me rendre les devoirs d'une fidèle amitié. Je lui remarquai de la reconnoiſſance, mais ſans accepter ſon offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me propoſa pour me dérober à mon mari. Quelques jours avant celui du départ, il devoit me conduire dans une Iſle voiſine chez une Dame de ſes amies, à laquelle il me confeſſa qu'il avoit communiqué une partie de mes peines pour la diſpoſer à m'accorder un aſile, ſi cette reſſource me devenoit néceſſaire. Vous y ſerez, me dit-il, dans une ſûreté parfaite, & vous devez peu craindre d'ailleurs qu'un mari qui ne penſe qu'à vous éloigner, vous cauſe de l'inquiétude par des recherches trop longues & trop ardentes. Ce plan me ſembla facile. Si je ne m'engageai point encore à la fuite par une promeſſe abſoluë, j'avoüai du moins à mon ſéducteur que c'étoit le ſeul parti qui convint à mon infortune, & je ſuis perſuadée que dès ce moment il ſe crut certain de ſa victoire.

Cependant, par l'effet ordinaire de mes irréſolutions, cette idée fit place enſuite à des réfléxions plus modérées. Je me ſouvins que ma Rivale avoit toujours marqué de l'averſion pour l'Angleterre, & Cléveland au contraire ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur que de ſe revoir à Londres. Je me flâtai que lorſqu'il ſeroit tems de s'expliquer d'une maniére ferme ſur le choix de l'une ou l'autre païs, cette opoſition de goût pourroit faire naſtre entre eux quelque refroidiſſement. Foible ſujet d'eſpérance, mais qui étant le ſeul auquel j'étois réduite, eut encore la force de me faire rejetter toutes les perſuaſions de Gelin, & de me déterminer à ſuivre le cours de ma miſérable fortune, juſqu'au dernier inſtant du moins où la raiſon & l'honneur me permettroient de m'aveugler. Nous partîmes, au mortel regret de mon ſéducteur, qui me reprocha avec amertume l'imprudence qui me faiſoit courir à ma perte, ou plûtôt qui bien loin de la craindre, s'affligeoit que l'aſſiſtance du Ciel me la fit éviter. Car c'eſt à ce moment, ma Sœur, que mes yeux s'ouvrent mieux que jamais, & que je conçois tout le plan de ſa malignité. En me rapelant ſes regrets & même ſes larmes, je ne doute plus que ſa premiére vuë n'eût été de me retenir en Amérique, & que ce ne fût le dépit de l'avoir manquée qui lui arrachoit ces témoignages de douleur. Hélas! je les prenois pour l'effet du zèle qui l'attachoit à mes intérêts. Grands Dieux! que je vous dois de reconnoiſſance! Par quel miracle m'avez-vous ſauvée? Je ſerois donc au pouvoir d'un perfide, & ſans eſpérance de revoir tout ce que j'ai de cher au monde! Ah! ma Sœur, éloignons un ſouvenir qui eſt capable de troubler mes ſens & ma raiſon.

Mais c'eſt pour en rapeler d'autres, que je ne pourrai ſuporter avec moins de trouble & d'horreur. Vous m'attendez ſans doute à ce terrible endroit de ma narration. Votre impatience vous a fait écouter avec ennui tout ce qui a retardé le dénouëment auquel je ſuis parvenuë. Hélas! vous allez l'entendre. Je ne vous préviendrai point par des juſtifications & ſes excuſes. L'innocence de mon cœur eſt aſſez prouvée par ſes propres peines, & par les effets mêmes de ſon deſeſpoir. O Ciel ! faut-il que je t'atteſte, & ne prendras-tu pas ſoin toi-même de diſpoſer l'eſprit de ma Sœur à me croire ? Je ſens à combien d'interprétations funeſtes mon aveugle réſolution m'a expoſée. A meſure que les traces du paſſé renaiſſent dans ma mémoire, je vois, ma chére Sœur, que chaque pas qui me reſte à vous décrire, eſt une affreuſe chute, chaque circonſtance un crime, & que tout parle hautement contre moi. Dieux ! où eſt Cléveland ? Ne m'écoute-t'il pas ? Oſerai-je ſoutenir ſa preſence & les reproches que je lis déja dans ſes yeux ? Mais je me jette dans ſon ſens à bras ouverts. Qu'il ſe venge, qu'il me puniſſe, je ne réſiſte à rien s'il me rend ſon cœur. Ma droiture fait ma confiance, & je ſens qu'elle eſt du moins égale à ma honte. Achevez donc de m'écouter, & voyez dans le recit du plus horrible de tous les malheurs ſi vous y reconnoiſſez une femme coupable.

Des raiſons que vous n'avez pas oubliées, nous ayans fait prendre notre route par l'Iſle de Sainte-Héléne, le monſtre que l'enfer avoit choiſi pour me perdre, eut encore le tems de renouveler ſes impoſtures, & de me préparer l'eſprit par degrés pour quelque occaſion qu'il eſpéroit aparemment de faire renaſtre dans un ſi long voyage. Je lui avois confié l'eſpérance où j'étois, que Madame Lallin ne conſentiroit pas volontiers à paſſer en Angleterre. Il avoit ſenti ſans doute la foibleſſe de cette imagination ; mais pendant tout le tems que nous fumes en mer, il affecta d'en paroître plus perſuadé que moi, & il me félicitoit quelquefois d'avance du changement que cet incident pourroit mettre dans ma ſituation. Je ne puis attribuer cette conduite qu'à la penſée où il étoit peut-êtrequ'en fortifiant mon erreur, il augmentoit le chagrin que je ne pouvois manquer de reſſentir au moment que je ſerois détrompée, & que dans le premier feu de mon reſſentiment il en auroit plus de facilité à me faire ſuivre toutes ſes impreſſions. En effet nous ne fumes pas plûtôt à Sainte-Héléne, qu'il me tint un langage tout différent. Il ne ſe contenta pas même de m'aſſurer en particulier que la réſolution de Madame Lallin étoit de ſurmonter toutes ſes averſions, pour ſuivre conſtamment la fortune de mon mari, il eut encore l'adreſſe de les engager tous deux dans une explication qui ſe fit en ma preſence, & dont ma jalouſie interpréta tous les termes. Ce fut pour moi autant de bleſſures mortelles, que rien n'étoit plus capable de fermer.

Le vaiſſeau François arriva le même jour. Nous fîmes d'abord quelque liaiſon avec le Capitaine & ſon Epouſe, qui étoient deux perſonnes de naiſſance & d'honneur. Dès la premiére promenade que je fis ſur le port, Gelin me montra leur Bâtiment qu'on réparoit avec beaucoup de diligence.

Le Ciel, me dit-il ſecrettement, eſt du moins dans vos intérêts; il vous offre une reſſource, je compris ſa penſée. Un tremblement ſoudain, qui ſe répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'apuyer ſur lui pour me ſoutenir. Je demeurai quelque tems à conſidérer le Vaiſſeau, avec une palpitation ſi violente, & des diſtractions ſi tumultueuſes, qu'étant effrayée moi-même de la ſituation où je me ſurpris, je me fis reconduire auſſi tôt à la Ville. Gelin continuoit de me donner la main. Il feignit de ne pas s'apercevoir de mon altération, & reprenant froidement ſon diſcours, comme s'il n'eût pas douté qu'il ne fit le ſujet de ma rêverie; je ſouhaite, me dit-il, que le parti que vous choiſirez, ſoit le plus convenable à votre repos; mais n'oubliez pas que l'occaſion que le Ciel vous preſente, ne ſe retrouvera plus, & qu'une fois rentrée dans le Vaiſſeau de votre mari, vous n'en ſortirez qu'à Londres. La crainte d'être entenduë de ceux qui nous accompagnoient, ne me permit pas de lui répondre. Peut-être s'allarma-t-il de mon ſilence; car ayant trouvé le moyen de me rejoindre avant la nuit, il vint armé d'un nouvel artifice, & il le fit valoir ſi habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultez qui m'arrêtoient.

Je ne me rapellerois pas aiſément quelles étoient mes penſées, lorſque je le vis paroître. Tout étoit en confuſion dans mon eſprit comme dans mon cœur. Mais il eſt certain qu'en le voyant aprocher ſeul, je ſentis le même frémiſſement que j'avois éprouvé à la vuë du vaiſſeau. Il s'y méla même un mouvement d'horreur, comme ſi j'euſſe eu quelque choſe de funeſte à redouter de ſa preſence. Cependant ne penſant guéres à démêler la cauſe de ce ſentiment, je n'en eus pas moins d'ardeur à l'écouter, lorſqu'il m'eut dit d'un air empreſſé, qu'il m'aportoit de quoi finir toutes mes incertitudes, & que dans le peu de jours qui me reſtoient pour me déterminer, il dépendroit de moi de connoître ſi clairement mon ſort, que je ne me plaindrois pas de manquer de lumieres. Je m'imagine, me dit-il, que vos irréſolutions viennent du doute où vous êtes toujours, que votre mari ſoit capable de porter la trahiſon juſqu'à rompre votre mariage; l'eſpérance qui eſt le ſoutien ordinaire des malheureux, eſt le poiſon qui vous perd; car ſi vous étiez ſûre du ſort qui vous menace, je ne puis douter qu'avec les ſentimens de fierté & de vertu que je vous connois, vous ne priſſiez plûtôt tout autre parti, que celui d'aller ſervir de témoin à la cérémonie qui doit vous deshonorer. Tout dépend donc, continua-t'il, de vous aſſurer de la diſpoſition de votre mari. Et ne le pouvez-vous pas facilement? Vous avez ici une Société Proteſtante, un Temple, des Miniſtres, qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votre mariage. La bienſéance demande même que

Ce devoir ſoit rempli avant que vous paroiſſiez à Londres. Propoſez à M. Cléveland de vous délivrer ici d'un embarras dans lequel il vous a jettée lui-même, par la réponſe qu'il vous a faite à la Havana. S'il rejette votre demande, ajoûta-t'il en branlant triſtement la tête, s'il cherche des excuſes, des prétextes, des délais, votre malheur eſt clair ; vous êtes perduë, & je ne connois point d'autre reſſource pour vous, que de mettre du moins votre honneur à couvert par une genéreuſe fuite.

Un monſtre capable de donner un tour ſi impoſant au plus pernicieux & au plus fatal de tous les conſeils, l'avoit été auſſi ſans doute de prévenir l'eſprit de mon Mari avec le même artifice, & de le diſpoſer à traiter ma propoſition de contre-tems & de folie. Ce fut en effet la ſeule réponſe que je reçus de Cléveland. J'avois embraſſé cette nouvelle ouverture avec une ardeur proportionnée à mes craintes. J'attachois ma vie ou ma mort à cette explication. Jugez dans quel deſeſpoir un refus ſi cruel & ſi déciſif me précipita. Tous mes mouvemens ne furent plus qu'une alternative de dépit, de honte & de douleur. Avant la fin du jour, je m'engageai par un horrible ferment à faire voile en France & à porter mon infortune dans quelque ſolitude ignorée du genre humain. Gelin m'aſſura qu'il me ſerviroit de guide, & que ne penſant qu'à retourner dans ſa patrie, il étoit charmé que ma réſolution le mit en état de me continuer ſes ſervices en exécutant la ſienne. Je regardai ces offres comme une faveur du Ciel. Oüi, lui dis-je, votre compaſſion & votre ſecours ſont le ſeul bien qui me reſte. Si vous connoiſſez quelque aſile écarté, quelque autre ſauvage ou quelque tombeau, dont l'entrée ne ſoit pas interdite à la douleur & à la vertu, conduiſez une malheureuſe, & ne la quittez pas qu'elle n'y ſoit enſévelie. Il me fit redoubler mon ſerment, de peur, me dit il, que ſi je venois à changer de réſolution, les meſures qu'il alloit prendre, ne m'expoſaſſent à quelque choſe de plus fâcheux de tout ce que je voulois éviter. Il ſe chargea de ménager le Capitaine François & ſon Epouſe, qui m'avoit déjà donné des marques particuliéres d'eſtime & d'affection. J'ai ſçû d'elle dans la ſuite, que lui ayant apris mes peines, il avoit ajoûté pour l'engager à m'accorder ſon aſſiſtance avec plus de zèle, que je penſois à quitter la Religion Proteſtante, & qu'avec le motif de fuïr l'oprobre dont j'étois menacée, j'avois celui d'embraſſer la Religion Catholique.

Madame des Ogéres, c'étoit le nom de cette Dame, me rendit dès le lendemain une viſite particuliére, dans laquelle je ne me fis pas preſſer long-tems pour lui confeſſer que j'étois déterminée à partir. Gelin qui étoit avec elle, lui répéta mes raiſons avec tant de force & d'adreſſe, qu'il confirma ma réſolution en échauffant de plus en plus mon reſſentiment. Nous réglâmes les circonſtances du départ. Ce devoit être la nuit, au premier vent qui ſeroit aſſez favorable pour nous éloigner de l'Iſle avant le jour. Madame des Ogéres me jura une amitié inviolable, & paroiſſant touchée juſqu'au fond du cœur de ma miſérable ſituation, elle me promit non-ſeulement de ne jamais rien relâcher de ſes ſentimens & de ſes ſoins, mais de ne me pas quitter même un moment, juſqu'à ce que le Ciel m'eut ouvert quelque lieu de retraite où mon repos & mon honneur fuſſent en ſureté. J'eus peu d'inquiétude pour les préparatifs qui ne regardoient que les commoditez de la route, ou celles mêmes de mon établiſſement en France, ſur lequel je n'avois encore que des vuës vagues & mal éclaircies. Gelin entra dans toutes ces précautions, & je n'ai jamais eû l'eſprit aſſez libre pour ſouhaiter d'en aprendre le détail.

O ma Sœur! que l'aveu qui me reſte à vous faire, eſt pénible! qu'il en coute à mon cœur pour me retracer un ſouvenir ſi triſte & ſi humiliant! que de playes ſont prêtes à ſe rouvrir! Hélas! quelle ſcene ſanglante! Pourrez-vous jamais vous perſuader que le vent étant devenu tel qu'on l'attendoit, je conſentis à quitter ma chambre au milieu de la nuit, c'eſt à dire, auſſi-tôt que je verrois mon Mari dans le premier aſſoupiſſement du ſommeil, à me laiſſer conduire au Vaiſſeau par Gelin & le Capitaine, qui devoient m'attendre à ma porte; & à quitter auſſi-tôt le rivage où je laiſſois Cléveland, mes enfans, vous mon frere, tout ce que j'aimois après le Ciel. Quoi! j'y conſentis! Ce que je vous raconte eſt donc certain? Ce n'eſt pas un ſonge, une malheureuſe illuſion qui trompe encore mes ſens & ma mémoire, comme les artifices d'un perfide ſéducteur avoient trompé depuis longtems ma raiſon. Ciel! que la vertu eſt à plaindre d'être expoſée à ſervir de joüet à l'impoſture! Quel eſt donc le refuge de l'innocence? Ou la droiture & la candeur ont-elles quelque défenſe à eſpérer ſur la terre? Hélas! il n'apartient point ſans doute à une femme ſans force & ſans lumiéres, d'aprofondir les vûës d'une Juſtice éternelle; mais, ma Sœur, qu'elles ſont terribles dans mon exemple!

Je me levai à l'heure marquée, ſans avoir beſoin d'autre avertiſſement que la crainte mortelle qui chaſſoit bien loin le repos de mon cœur & le ſommeil de mes yeux. Mon mari paroiſſoit dormir dans une paix & une ſécurité profondes. Sa reſpiration étoit auſſi tranquile que ſon viſage. Je le conſidérai long-tems dans cet état. Quoi! diſois-je en moi-même, les douceurs du repos ſont-elles pour des cœurs coupables? Infidelle! s'il te reſtoit le moindre ſentiment de la tendreſſe que tu me dois, tout ton ſang ne ſe reſſentiroit il pas de la cruelle agitation du mien? Tu repoſe dans un profond ſommeil. Ton imagination eſt remplie de tes nouvelles amours, & livrée à des ſonges auſſi criminels que tes plaiſirs. Ma rivale goûte d'un autre côté les mêmes délices. Et moi, je meurs de ta cruauté & de tes mépris ! Mes larmes couloient pendant ce tems-là comme un ruiſſeau. Malgré ces réfléxions qui devoient irriter mon reſſentiment & me faire précipiter mon départ, je ne pouvois ni détourner mes yeux de ſon viſage, ni m'éloigner de ſon lit. J'aurois volontiers ſaiſi ſes mains. Je les aurois ſerrées avec tranſport. La crainte de l'éveiller ne pouvoit couper paſſage aux ſanglots qui m'échapoient avec violence. O cœur inconſtant ! répétois je par intervales ; ô cœur foible & parjure ! que je t'ai mal connu ! Que mon erreur va me couter d'infortunes & de larmes ! Mais toi, qui me connoiſſois ſi bien, devois-tu me choiſir pour l'objet de ta perfidie ? Pourquoi tromper la bonté & l'innocence ? Par quel art funeſte m'as tu inſpiré de l'amour en me trahiſſant ? car je t'aime encore, je t'adore toûjours. Je te fuis, & je vais vivre malheureuſe, ou mourir bien-tôt, de la cruelle néceſſité ou tu me réduis. Pendant que je m'abandonnois à tous ces mouvemens, je crus entendre du bruit à la porte, & ne doutant pas que ce ne fut Gelin avec le Capitaine, j'y courus pour leur recommander de ne me pas perdre par quelque indiſcrétion. Mais ne les entendant plus, j'oubliai que mon retardement m'expoſoit beaucoup davantage. Je retournai ſur mes pas, ſans avoir même ouvert la porte, comme forcée par une main inviſible, qui me repouſſoit encore vers mon devoir, Je repris ma ſituation ; mes pleurs recommencérent avec les mêmes plaintes & les mêmes ſoupirs. La chambre étoit éclairée par la lumiére d'une bougie, de ſorte que le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant lorſqu'un nouveau ſignal ne me permit plus de douter qu'on ne m'apelât impatiemment, mon tranſport redoubla juſqu'à me faire mépriſer tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux, en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adreſſai les priéres les plus touchantes. Je ſouhaitai que mon mari pût s'éveiller, me voir dans cet état ſe laiſſer toucher par mes pleurs, ou me donner la mort. Je ne ſçai ſi dans un trouble ſi affreux, il ne m'échapa point quelques paroles aſſez articulées pour être entenduës : Mais Gelin, à qui ſon entrepriſe cauſoit ſans doute un autre trouble, ouvrit la porte, vit la poſture où j'étois ; & remarquant que mon mari n'en dormoit pas moins tranquilement, il eut la hardieſſe d'entrer, de me prendre par la main & de m'entraîner de toute ſa force après lui. M'ayant laiſſée un moment avec le Capitaine, il pouſſa encore l'effronterie juſqu'à retourner dans la chambre pour éteindre la lumiére, & il ne nous rejoignit qu'après avoir fermé ſoigneuſement toutes les portes.

La nuit étoit fort obſcure : mon imagination auſſi échauffée que mes ſentimens par toutes les circonſtances d'une ſcène ſi violente, me fit regarder la ruë où je me trouvai auſſi-tôt avec mes guides, comme un affreux abîme dans lequel je métois précipitée aveuglément. Je me crus au fond ; pour n'en ſortir jamais, & l'appartement de mon mari que je venois de quitter me parut dès ce moment à une hauteur inacceſſible, où nuls efforts n'étoient plus capables de me faire parvenir. Gelin me preſſoit de marcher, pour gagner un endroit commode où j'étois attenduë par quelques domeſtiques du Capitaine, avec un fauteüil qu'ils avoient diſpoſé pour me porter juſqu'au rivage. J'avançois, ſans répondre à ſes exhortations, auſſi indifférente pour tout ce que le Ciel pouvoit me préparer, que ſi j'euſſe cru toucher au dernier moment de ma vie. Cependant à peine eûmes-nous fait vingt-pas, que le ſouvenir de mes enfans vînt ſe preſenter à ma mémoire. Croirez-vous qu'avec tant de douleurs preſentes, quelqu'autre ſentiment pût ſe faire écouter ? Je jettai un cri lamentable, qui fit arrêter tout-d'un-coup les domeſtiques qui me portoient. Ah ! dis-je au Capitaine avec un ſerrement de cœur qui ſe communiquoit juſqu'au ſon de ma voix, n'allons pas plus loin, je veux embraſſer mes enfans, je ne partirai point ſans avoir obtenu cette conſolation. Hélas ! qu'allois-je faire ? O ! fatale entrepriſe, ajoutai-je en me ſoulageant par un profond ſoupir, qui a déja ruïné ma mémoire & ma raiſon. En effet, je ne puis comparer mieux la conſternation où j'étois, qu'à celle d'un Criminel condamné à mourir, & déja dans le chemin du ſuplice, qui ne voit plus ce qu'il regarde, qui ne comprend plus ce qu'il entend, & dont tous les ſens troublez par l'image de la mort, ont déja comme abandonné l'office de la nature.

Gelin rapela toute ſon adreſſe & ſes tours les plus inſinuans pour me repreſenter à quel péril nous nous expoſions par les moindres délais ; & le Capitaine me fit craindre que le vent ne fût pas long-tems aſſez favorable pour nous conduire hors du Port. Mon obſtination n'en fut pas moins difficile à vaincre ; & ce combat auroit duré fort long-tems, s'ils n'euſſent pris une autre voïe pour me calmer, en me faiſant ſouvenir que non-ſeulement la tendreſſe de mon mari n'avoit jamais paru diminuer pour mes enfans, mais que vous étiez avec eux pour leur ſervir de mere, juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de les ramener entre mes bras. Cette derniére eſpérance ne m'étoit pas propoſée pour la prémiére fois. Gelin ayant toujours cherché à prévenir mes difficultez & mes objections, n'avoit pas manqué d'éloigner par des promeſſes chimériques toutes les inquiétudes que ma tendreſſe pour des enfans ſi chers étoit capable de me cauſer. Il m'avoit promis cent fois qu'après m'avoir procuré une ſituation tranquile, il employeroit tous ſes ſoins & ſa vie même pour me rendre du moins mon ſecond fils, & il m'avoit expoſé ſes vûës avec tant de vraiſemblance, qu'il étoit parvenu à me raſſurer. C'étoit donc moins la crainte de les perdre, que le mouvement naturel de mon affection qui me jettoit dans ce nouveau trouble ; & quoique forcée de me rendre aux inſtances de mes guides, mon cœur y réſiſta juſqu'à l'entrée du vaiſſeau.

J'y trouvai Madame des Ogéres qui étoit à m'attendre, & qui entreprit dès le premier moment d'arrêter le cours de mes pleurs par un entretien plein de charmes. Mais quelles conſolations étois je en état de goûter ? Je lui demandai pour unique faveur la liberté d'être ſeule. Dans l'abattement où elle me vit, elle ſe crut obligée de me la refuſer. Ainſi je fus contrainte d'eſſuyer ſes diſcours & ſes careſſes, dont l'agrément même étoit un tourment pour moi, par les efforts que j'étois obligée de faire continuellement pour y répondre. Je n'étois pas d'humeur à fatiguer de mes plaintes ceux qui n'y pouvoient prendre d'autre intérêt que celui de la compaſſion, ni même à m'ouvrir tout-d'un-coup ſur aucune circonſtance de mon malheur, du moins avec ce détail qui n'excepte rien, & ſans lequel néanmoins le cœur tire peu de ſoulagement de ſes confidences. Gelin, dans l'erreur profonde où j'étois, auroit peut-être été plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir, ou à lui voir écouter mes plaintes avec les marques ordinaires de ſon amitié & de ſa complaiſance ; mais la premiére loi que je m'impoſai dans l'abſence de mon mari, fut d'éviter toute ombre de liaiſon ſecrette avec les hommes, & les murmures de Gelin, non plus que ſes ſervices, ne me le firent pas excepter. Auſſi la violence que je me faiſois à tous les momens du jour, devînt elle bien tôt funeſte à ma ſanté. Les vapeurs du poiſon qui me devoroit, ne ſe diſſipans par aucune voye, s'élevérent au cerveau, & s'épaiſſirent juſqu'au point d'arrêter ſouvent le cours de mes eſprits. C'eſt ainſi que les Médecins ont expliqué en France les évanoüiſſemens auſquels je devins ſujette, & qui duroient quelquefois des heures entiéres. Cependant ſi ces vapeurs mélancoliques cherchoient un paſſage, il eſt étonnant qu'elles n'en trouvaſſent point avec mes larmes; car je paſſois toutes les nuits à pleurer.

Pendant ce tems là nous avancions à pleines voiles, & le ſecours du Ciel paroiſſoit auſſi favorable à notre navigation, que s'il n'avoit eu à récompenſer que des vertus. En paſſant devant la pointe d'Afrique, Gelin qui voyoit le vaiſſeau fort mal armé, & qui craignoit peut-être que nous ne fuſſions pourſuivis, propoſa au Capitaine de relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance, pour y attendre la Flotte Hollandoiſe qui croiſoit dans ces mers; & retourner en Europe avec cette eſcorte. On me communiqua ce deſſein. Je m'y opoſai, ſans en aporter aucune raiſon. Le Capitaine n'en ayant point d'autre que l'envie de m'obliger, n'inſiſta pas un moment. Mais Gelin parut fort ſenſible à mon refus, & me reprocha pendant pluſieurs jours de négliger également mes intérêts & les ſiens. Qui ſçait quel étoit encore ſon projet?

car je me ſouviens qu'en parlant du Cap, il me le repreſentoit comme un des plus agréables ſéjours du monde, & comme un azile certain contre toutes ſortes de craintes. Il renouvela la même propoſition, lorſque nous paſſâmes à la vûë des Iſles Canaries, & ſes inſtances furent ſi preſſantes, que n'ayant point d'autre objection à lui faire que le penchant qui me faiſoit ſouhaiter de vivre en Europe, aparemment par l'eſpérance ſecrette d'être moins éloignée de mon mari & de mes enfans, je regarde aujourd'hui la force que j'eus de lui réſiſter, comme une nouvelle marque de la protection du Ciel. Plus j'avance, plus je crois découvrir dans toute ſa conduite qu'il ne cherchoit qu'à ſe dérober avec moi aux yeux de tout ce qui pouvoit nous connoître & nous obſerver. J'ignore quelles étoient ces véritables vûës; mais je me rapelle particuliérement avec frayeur ce qui m'arriva dans l'Iſle de Madére.

Un vent impétueux nous ayant fait changer notre route, nous fûmes ſurpris de nous trouver, après une nuit fort obſcure, vis-à vis d'une Côte agréable, dont nous n'étions guéres plus éloignez qu'à la portée du canon. La connoiſſance que le Capitaine avoit de ces mers, lui fit juger aiſément que c'étoit l'Iſle de Madére. Il nous en parla comme d'un fort bon établiſſement des Portugais, où quantité d'honnêtes gens ſe retiroient, par goût pour la pureté de l'air, & pour l'excélence des alimens. Gelin ſans nous propoſer d'y faire aucun eun ſéjour, marqua ſeulement une forte envie d'y deſcendre. Il nous invita, Madame des Ogéres & moi, à profiter d'une ſi belle occaſion de nous remettre un peu des fatigues de la mer, & il me la propoſa en particlier comme une diverſion qui pourroit adoucir ma triſteſſe. Je me fis preſſer long-tems, & je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville, dont on voyoit le clocher s'élever au deſſus d'une colline, qui nous cachoit les maiſons. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Le Capitaine ayant fait moüiller l'ancre, envoya quelques-uns de ſes gens dans l'eſquif pour reconnoître la Côte, & s'aſſurer ſi nous pourrions éviter l'entrée du Port. Nous quittâmes le vaiſſeau ſur leur raport, & nous gagnâmes heureuſement une pointe charmante, où nous avions remarqué quelques maiſons qui paroiſſoient être autant de lieux de plaiſir.

Ce nom leur convenoit d'autant mieux, que la nature n'y devoit rien à l'art, & qu'elle ſembloit s'y faire une étude de l'embellir de ſes propres mains. Les maiſons, qui nous avoient paru extrement bornées dans l'éloignement, ne l'étoient que par la beauté même de la pierre, qui ébloüiſſoit les yeux par ſa blancheur. Une carriére voiſine la fourniſſoit abondamment. Ce n'étoit d'ailleurs que les habitations de quelques gens ſimples, qui cultivoient la terre aux environs, & qui étoient aſſez riches de leur travail, pour être ſenſibles aux agrémens de la propreté. Auſſi n'en avoient-t'ils point d'autres à rechercher dans un lieu où toutes les beautez de la nature étoient réünies. La diſpoſition des collines, la verdure des arbres, l'abondance des fruits les plus délicieux, la multitude des fontaines & la fraîcheur des eaux; enfin la douceur merveilleuſe de l'air, qui paroiſſoit compoſé des parfums que les fleurs & les fruits exhaloient continuellement, formoient tous enſemble un ſéjour ſi délicieux, que toute ma triſteſſe ne pût me défendre d'un ſentiment de plaiſir. Quittant la mer après une tempête violente qui avoit duré toute la nuit, le paſſage de l'agitation du vaiſſeau au calme où je me trouvois tout-d'un-coup, pouvoit contribuer ſeul à mettre mon cœur dans cette diſpoſition; mais il eſt vrai qu'en reſpirant un air ſi doux, je me ſentis extrêmement ſoulagée. Je m'aſſis ſur le premier gazon qui ſe preſenta. Madame des Ogéres, charmée de me voir goûter quelque choſe, s'empreſſa d'augmenter ma ſatisfaction par tous les agrémens qu'elle put tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques Habitans de nous aporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux. Ils ſe hâtérent de paroître avec des fruits, & ils nous offrirent un repas mieux ordonné dans leurs maiſons. Nous ne fimes pas difficulté de les ſuivre; mais comme ils étoient pluſieurs qui nous faiſoient ardemment les mêmes offres, nous demeurions incertains à qui donner la préférence. Enfin je fus déterminée par la douceur & la politeſſe d'une jeune femme, qui ſans faire paroître une ardeur auſſi tumultueuſe que les autres, nous invitoit avec un air de modeſtie dont je fus touchée.

Je lui demandai en chemin ſi elle étoit née dans l'Iſle. Elle me répondit qu'elle étoit Eſpagnole, & nouvellement arrivée de ſon Païs pour paſſer le reſte de ſes jours auprès d'un oncle que j'allois voir dans ſa maiſon. Nous y trouvâmes effectivement un homme aſſez âgé, qui confirma avec beaucoup de civilité toutes les offres qu'elle nous avoit faites, & qui nous remercia de les avoir acceptées. Je conſidérai attentivement ces deux perſonnes, dont la phyſionomie me paroiſſoit ſupérieure à leur condition. Madame des Ogéres, à qui je fis connoître ce que je penſois, entra auſſi tôt dans mon ſentiment. Nous continuâmes de recevoir des marques de leur politeſſe juſqu'à la fin d'un dîner qui fut ſervi avec beaucoup de propreté. La jeune femme, qui paroiſſoit fort ſenſible aux careſſes que je lui faiſois continuellement, ſe leva vers la fin du repas; & s'étant abſentée un moment, elle revînt avec un enfant de l'âge des miens, qu'elle me preſenta. Il eſt juſte, me dit-elle, que tout ce qui compoſe notre petite famille ait part à l'honneur que nous recevons. Cet enfant étoit d'une figure aimable. Je l'embraſſai, & le ſouvenir des miens me fit verſer quelques larmes. Mais en le rendant à ſa mere, je m'aperçus qu'elle en verſoit auſſi. Ma curioſité fut trop émûë, pour ne pas lui demander ce qui l'affligeoit. Voici ſa réponſe. Voyez ſi elle vous paroîtra moins ſurprenante qu'à moi, & à tous ceux qui me connoiſſoient, & qui furent témoins de cette avanture.

Hélas, me dit elle, nul intérêt ne m'oblige à cacher mes peines, & je trouve de la douceur dans les témoignages que je reçois de votre compaſſion. J'étois née pour vivre heureuſe. J'ai cru l'etre, & mon malheur ne vient que de m'être livrée avec une folle confiance à des apparences de bonheur qui m'ont trompée. Elle me raconta qu'étant fille d'un Gentilhomme fort riche & qui l'aimoit uniquement, elle avoit cherché, par ſon conſeil, à ſe procurer tout le bonheur qu'elle pouvoit eſpérer de ſes richeſſes & de ſa beauté. Avec un cœur fort tendre, elle avoit voulu devoir cette félicité à l'amour. De concert avec ſon pere, elle avoit employé longtems tous ſes ſoins à découvrir un homme tel qu'elle le deſiroit pour en faire l'objet des plus vifs ſentimens du monde. Elle l'avoit trouvé. C'étoit la figure, l'eſprit, le caractére qu'elle auroit choiſis entre mille; & qu'elle auroit demandé au Ciel, s'il l'avoit fait dépendre de ſes deſirs. Tout conſpirant à la ſéduire, elle avoit cru lui trouver pour elle autant de tendreſſe, qu'elle s'en étoit ſentie pour lui dès-la premiére vûë. Enfin le jugement de ſon pere s'accordant avec le ſien, elle n'avoit pas balancé à le rendre maître de ſa perſonne & de ſa fortune. Rien n'avoit troublé ſon bonheur pendant pluſieurs années, c'eſt-à dire, auſſi long-tems que ſon pere avoit vécu; mais ce frein, le ſeul aparemment qui étoit capable de retenir un perfide, étant venu à manquer, elle avoit bien-tôt reconnu que tout ce qu'elle avoit pris juſqu'alors pour tendreſſe & pour fidélité dans ſon mari, n'avoit été que l'effet d'une horrible diſſimulation. N'ayant plus la force de ſe contraindre, il avoit levé le maſque ſans honte & ſans ménagement, pour s'attacher à une femme qu'elle le ſoupçonnoit même d'avoir aimée avant ſon mariage, & de n'avoir jamais ceſſé de voir en ſecret. Quel outrage pour une épouſe tendre & fidèle! Cependant loin de l'irriter par des reproches & des plaintes, elle n'avoit eu recours qu'aux larmes. Elle avoit redoublé ſes efforts pour lui plaire. Elle avoit mis en uſage tout ce que l'amour & la vertu peuvent employer, juſqu'à ce que perdant l'eſpérance, & n'étant plus capable de réſiſter au mépris, elle avoit pris le parti de quitter un ingrat, dont le retour même ne la conſoleroit jamais d'une ſi noire infidélité. Le Maître de la maiſon où je la voyois étoit ſon oncle, qui s'étoit fait depuis long-tems une retraite agréable dans l'Iſle de Madére. Elle s'étoit déterminée à venir lui demander un azile, & malgré tout ce qu'il en avoit coûté à ſon cœur, elle avoit abandonné ſecrettement l'Eſpagne avec l'enfant que je voyois dans ſes bras, & qui étoit le fruit de ſon mariage.

Son recit fut beaucoup plus long ; mais je m'imagine que ç'en eſt aſſez pour vous cauſer un juſte étonnement , & pour vous faire comprendre quel dut être le mien. Dans une Iſle moins éloignée que celle de Cube & de Sainte Héléne , j'aurois crû l'Eſpagnole informée de mon hiſtoire , & je l'aurois ſoupçonnée d'employer ce détour pour me faire connoître honnêtement qu'elle y étoit ſenſible. Mais quelle aparence que mon nom & mes malheurs puſſent être connus dans un lieu où le ſeul hazard nous avoit fait relâcher ? Aujourd'hui que je découvre toutes les perfidies de Gelin , & que je crois voir le raport de cette avanture avec ſon projet, je la regarderois encore comme un de ſes artifices , ſi je pouvois m'imaginer qu'il eût trouvé quelque moyen de parler à l'Eſpagnole avant moi , & de la préparer au rôle qu'elle joüoit ſi naturellement. Mais je ne me rapelle aucune circonſtance qui puiſſe juſtifier ce ſoupçon. Je ne m'étois même pas aperçûë qu'il eut quitté le vaiſſeau. Quoiqu'il en ſoit , vous allez voir de quel danger le Ciel m'a délivrée. Gelin , comme effrayé de la reſſemblance de mon avanture avec ce qu'il venoit d'entendre , leva les yeux avec le tranſport d'un homme qui ne ſe poſſéde point ; & s'emportant contre l'ingratitude & les trahiſons , qui ſont , diſoit il , auſſi communes en amitié qu'en amour , il proteſta que pour rompre abſolument avec la race perfide des hommes, il vouloit s'arrêter dans l'Iſle de Madére , & paſſer le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Enſuite s'adreſſant à moi ſans laiſſer à perſonne le tems de lui répondre ; mon exemple n'eſt pas une régle pour vous, me dit-il, mais du caractére dont vous êtes, & déja ſi cruellement trompée par un infidèle, qu'allez vous faire en Europe, où tous les vices régnent & ſont à leur comble ! Seule, continua t'il, ſans guide, ſans protection, ſans ſecours, à quel ſort devez-vous vous attendre parmi des loups devorans, qui n'en veulent qu'à l'innocence & à la vertu ? Votre perte eſt certaine, répéta t'il vingt fois avec quantité de nouveaux raiſonnemens pour me le perſuader ; & ſe tournant vers l'Eſpagnole ſans ſe donner le tems de reprendre haleine, il lui demanda ſi elle n'étoit pas bien ſurpriſe que mon infortune fut tout-à-fait ſemblable à la ſienne, & ſi elle ne ſe joindroit pas à elle pour me conſeiller d'y aporter le même remède. Elle eut le tems de me dire mille choſes tendres ſur la reſſemblance de nos avantures, avant que le trouble où j'étois me permît d'ouvrir la bouche. Enfin touchée, ou plûtôt épouventée des menaces de Gelin, qu'il avoit prononcées avec plus de force que je n'ai pû les répéter, & laiſſant tomber quelques larmes que la triſteſſe de mes réflexions m'arrachoit ; oüi, m'écriai-je, je veux m'enſévelir dans cette Iſle ; je ne puis choiſir d'azile aſſez écarté, ni m'éloigner trop des ennemis de l'honneur & de la bonne foi ; & puiſque vous avez éprouvé les mêmes malheurs, ajoûtai-je, en parlant à la

Dame Eſpagnole, peut-être ne ſerez-vous pas inſenſible aux miens.

Elle ſe leva avec empreſſement pour m'embraſſer ; & me prenant affectueuſement par la main, elle me conduiſit au jardin en me vantant beaucoup les charmes de ſa ſolitude. Gelin demeura avec Monſieur & Madame des Ogéres, qui furent extrêmement ſurpris de ma réſolution ; mais le reſpect qu'ils avoient conçu pour moi, ſur ce qu'ils avoient apris à Sainte-Héléne de ma naiſſance & du rang de mon grand pere, les retenoit toûjours dans une certaine contrainte. Ils me laiſſérent ſortir ſans m'expliquer leur penſée. L'Eſpagnole, avec qui je me trouvois ſeule, remercia beaucoup le Ciel du deſſein qu'il m'inſpiroit. Elle me parla moins du ſujet de ſes peines, que de la ſatisfaction qu'elle goûtoit dans un païs dont elle me faiſoit admirer toutes les beautez. En effet tout ce que j'avois vû dans l'éloignement, n'aprochoit pas de ce que je découvrois autour de moi. Avec l'impreſſion qui me reſtoit encore des terribles prédictions de Gelin, je crus ſentir pendant quelques momens que la paix & l'innocence qui me ſembloient être le partage d'un ſi beau ſéjour, pourroient me dédommager de tout ce que j'avois perdu. Mais l'effort même dont j'avois beſoin pour entretenir cette eſpérance dans mon cœur, me fit bien-tôt connoître que ce n'étoit qu'une illuſion. Les objets qui m'avoient paru amuſans au premier coup d'œil, ne ſoutinrent pas deux fois mes regards. Il ſembloit qu'il changeaſſent de forme, & qu'ils perdiſſent leurs charmes à meſure que le ſentiment de la nouveauté ſe diſſipoit. Je n'y retrouvois plus au ſecond moment ce que j'avois cru voir au premier. Enfin revenant à des conſidérations moins capables de s'affoiblir, je parlai de mes douleurs, & je témoignai à ma Compagne que je n'avois point d'autre conſolation à deſirer que cet entretien. Elle me fit une réponſe tendre & civile; mais ayant continué de lui parler avec le même ſentiment de triſteſſe, je ne remarquai point que ſes diſcours partiſſent d'un cœur auſſi touché que le mien. Elle eſt guérie, diſois-je en moi même. Les larmes qu'elle a répanduës en me racontant ſon hiſtoire, n'étoient que les reſtes d'une paſſion éteinte & d'un ſouvenir preſque effacé. Qu'elle eſt heureuſe! Mais je ne trouverai point avec elle la ſatisfaction que je me promettois. Elle ne ſera point ſenſible à mes peines, puiſqu'elle n'eſt plus touchée des ſiennes.

Pendant que je me livrois à ces diſtractions, je vis Gelin qui entroit dans le jardin, en ſe tournant vers M. des Ogéres qui étoit à la porte, & qu'il paroiſſoit prier, autant que j'en pouvois juger par divers ſignes, d'attendre ſon retour, & de ne pas le ſuivre. Il fut à moi dans un moment, ſon viſage étoit agité par quelque mouvement extraordinaire; cependant il prit un ton doux & riant pour me demander ſi la vuë d'une ſi belle ſolitude ne me confirmoit pas dans le deſſein que j'avois marqué d'y paſſer le reſte de ma vie ? Le Ciel vous aime, continua-t'il. C'eſt ſa bonté plûtôt que le hazard, qui a conduit ici notre vaiſſeau. Il vous offre tout ce que vous auriez pû lui demander, ſi vous aviez conſulté l'état de votre fortune & vos inclinations ; une retraite qui égale tout ce qu'on raconte de l'âge d'or, une Compagne qui a les mêmes malheurs que vous à pleurer, & qui cherche les mêmes conſolations, la tranquilité, la ſolitude ; enfin qu'eſpérez-vous dans le reſte de l'Univers que vous ne ſoyez pas ſûre de trouver ici ? & l'êtes-vous de même d'éviter mille malheurs qui vous attendent peut-être au premier pas que vous ferez en Europe ? il auroit continué plus long-tems ; mais je l'interrompis, & le Ciel qui ne vouloit pas ma perte, me rapela la ſeule penſée qui étoit capable de m'en garantir. Je ne me ferois pas preſſer, lui dis-je tranquilement, pour ſuivre un conſeil que j'ai goûté dès la premiére vûë, s'il pouvoit s'accorder avec d'autres idées que je ne puis perdre, & que je ne veux pas même vous cacher. Un mouvement de crainte & d'horreur a pu les obſcurcir, lorſque vous m'avez fait enviſager de nouveaux malheurs dans l'avenir ; mais elles n'en ſubſiſtent pas moins, & je les trouve ſi juſtes, que les plûs affreuſes craintes ne doivent pas être capables de me les faire oublier. M'arrêter dans cette Iſle & dans tout autre lieu du monde où je ſerois ſans eſpérance d'aprendre

dre le ſort de mon Mari & de lui faire connoître le mien, c'eſt juſtifier ſon infidélité, en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer. Je veux qu'il n'ignore jamais ni le lieu de ma retraite, ni la conduite que j'y aurai tenuë, ni les voïes que j'aurai priſes pour m'y rendre, depuis le moment que j'ai quitté Sainte-Héléne. Je n'aurois pas embraſſé autrement ce fatal parti, & vous ne me verriez pas tant de force pour réſiſter à mes peines. D'ailleurs, ajoûtai-je, que deviendroit le ſerment par lequel vous vous êtes engagé à me reſtituer du moins l'un de mes deux fils ? Je renoncerois donc pour jamais au plaiſir de les revoir ? Eh ! quel bonheur m'offrez vous dans cette Iſle qui pût me tenir lieu de ce que vous m'auriez ravi ? Comme ces derniéres réfléxions commençoient à me faire lever la voix avec chaleur, Gelin conçut ſans doute que tous ſes artifices étoient détruits, s'il laiſſoit le tems à cette penſée d'agir avec toute ſa force. Il ſe hâta de me remettre devant les yeux ce qu'il avoit éprouvé de plus propre à me troubler l'imagination, & m'interrompant d'un air encore plus animé que le mien, il me fit une ſi horrible peinture du précipice où il m'aſſuroit que j'étois prête à tomber, qu'à force d'exagération, ſon diſcours ceſſa de me paroître vrai-ſemblable. Rien n'étant néanmoins ſi éloigné de mes ſoupçons, que le deſſein qu'il avoit de me tromper, je ne lui témoignai point de défiance, & je ne m'en crus pas moins redevable à ſon zèle. Vous partirez ſeule, reprit il avec le même feu. Après vous avoir ſervi ſans intérêt, & vous avoir ouvert un chemin qui conduiſoit infailliblement au repos, je me croyois dégagé de tous les liens que l'honneur & l'amitié m'avoient impoſez. Ma réſolution eſt inébranlable ; je ne quitte point cette Iſle. Je lui répondis avec douceur qu'il étoit le maitre de ſes volontez ; & me trouvant un peu piquée de l'air tyrannique avec lequel il s'expliquoit, j'ajoûtai que j'étois maſtreſſe auſſi des miennes. Je lui promis d'ailleurs une reconnoiſſance proportionnée à ſes ſervices, car mon aveuglement m'y faiſoit toûjours mettre un prix incroyable ; & pour les dangers dont il me croyoit menacée, je lui dis que la probité de Mr & de Mme des Ogéres, à qui je remettois le ſoin de mon honneur & de ma conduite, me raſſuroit contre toutes ſortes de craintes.

Il étoit impoſſible qu'une converſation ſi animée ne fût pas entenduë de M. des Ogéres, qui étoit toûjours à la porte du jardin. Sa diſcrétion l'empêcha d'abord de s'aprocher, mais lorſqu'il fut aſſuré de mes intentions par ma derniére réponſe, il accourut à moi avec ſon épouſe, tandis que Gelin qui les voyoit venir, s'éloigna d'un air chagrin. Ces honnêtes gens, qui ſe défioient peut-être de ſes vûës, ſans oſer m'expliquer leurs ſoupçons, me marquérent leur joye par mille témoignages. Celle de Madame des Ogéres paroiſſoit aller juſqu'au tranſport. Elle me baiſa cent fois les mains.

Helas !

Hélas ! répétoit elle à ſon mari, ne vous le diſois je pas bien ? J'en aurois répondu ſur ma vie. Hélas ! diſoit elle encore, j'en ſerois morte de douleur. Je voulus ſçavoir ce qui lui cauſoit cette agitation. Elle m'aprit qu'au moment que j'étois entrée dans le jardin avec l'Eſpagnole, Gelin l'avoit engagée, elle & ſon mari, à ſortir de la maiſon du côté qui regardoit la mer ; & qu'à meſure qu'il s'avançoit avec eux vers le rivage, il leur avoit déclaré que ſon deſſein étant de s'arrêter dans l'Iſle de Madére, & le mien, comme ils venoient de l'entendre, étant auſſi de ne pas remonter ſur leur vaiſſeau, ils ne pouvoient mieux faire que de retourner à bord, ſans m'expoſer au chagrin qu'ils me cauſeroient infailliblement par leurs adieux. Il leur avoit offert de rentrer avec eux dans la chaloupe, pour faire aporter du vaiſſeau tout ce qui m'apartenoit, ſur une barque qu'il vouloit prendre au rivage, & qui épargneroit ainſi à leurs gens la peine d'y revenir. M. des Ogéres leur avoit répondu qu'il ne prenoit point un diſcours de table pour une réſolution ſérieuſe, & dans quelque ſens d'ailleurs qu'il fallût le prendre, il n'étoit point capable de m'abandonner dans un pays où je n'étois connuë de perſonne, ſans aprendre du moins mes intentions de moi-même, & ſans avoir reçû plus particuliérement mes ordres. Cette réſiſtance avoit irrité Gelin. Dans ſon emportement il auroit ſans doute été capable de quelque violence, s'il eût eſpéré de la dérober à ma connoiſſance, ou de me la faire aprouver. Mais prévoyant encore moins de ſuccès par cette voye, il avoit été obligé de retourner ſur ſes pas avec le Capitaine, qui avoit voulu ſur le champ s'expliquer avec moi; & tout ce qu'il en avoit pû obtenir; avoit été la liberté d'entrer avant lui dans le jardin, & de me parler ſeul un moment. Madame des Ogéres recommença avec beaucoup de chaleur à me preſſer de regagner le vaiſſeau, & de ne rien préférer à la France, où elle me promettoit des douceurs & des avantages dont je ne pouvois eſpérer que l'ombre à Madére.

La penſée de demeurer dans une Iſle inconnuë, & le danger où je venois d'être de m'y trouver forcée ſans le ſçavoir, me frapérent aſſez pour me cauſer une vive allarme: mais n'en accuſant que ma propre imprudence, qui m'avoit fait parler ſans réflexion, & me croyant même obligée à Gelin, dont je m'imaginai qu'effectivement l'intention n'avoit pû être que de m'épargner la peine & l'embarras des adieux, je le rapelai, & je lui fis quelque reproche d'avoir pris trop ſérieuſement des plaintes qui m'étoient échapées dans la douleur. Il m'écouta d'un air timide: cependant lorſqu'il eut remarqué aparemment que je ne lui faiſois pas un crime de ſon deſſein, & que ſa perfidie étoit à couvert, il me demanda un moment d'entretien particulier. Nous nous retirâmes dans l'allée voiſine.

Là, m'ayant regardée d'un œil fixe, & paroiſſant pénétré de ce qu'il alloit dire, il me demanda ſi je comprenois ſes vûës dans le parti qu'il me propoſoit, de quitter le vaiſſeau & de m'arrêter à Madére. Comme je marquois quelque embarras à lui répondre, vous ne les comprenez point, reprit il impatiemment, & la délicateſſe d'une fatale amitié qui me fait craindre de vous cauſer le moindre chagrin, m'empêche de vous les expliquer ouvertement. Nous allons en France, continua-t-il en affectant un air encore plus touché, & je conviens qu'avec votre eſprit & votre ſageſſe on peut ſe défendre de mille dangers. Mais ſongez-vous que dans l'opinion du monde, l'honneur d'une femme dépend moins du fond que des aparences, c'eſt-à dire, beaucoup moins de la vertu que du fantôme qui s'en attire le nom? Toute la ſageſſe de votre conduite empêchera-t-elle que des Ogéres, ſa femme & leurs gens, qui n'ignorent point que vous avez laiſſé un mari à Sainte-Héléne, ne racontent ce qu'ils ſçavent & ce qu'ils ont vû; & que la vérité s'altérant dans leur bouche, vous ne paſſiez pour une fugitive d'un caractére fort différent de ce qu'elle veut paroître? J'adoucis mes expreſſions, dans la crainte de vous offrir des images trop choquantes; mais connoiſſant vos principes, j'avois penſé, ajoûta-t-il, que le ſeul moyen de prévenir des chagrins que vous auriez peine à ſuporter, étoit d'éloigner de vous tout ce qui peut ſervir à faire connoſtre votre malheur & votre nom. C'eſt dans cette penſée que je vous ai propoſé de nous arrêter au

Cap ; & vos refus n'ayant point été capables de me refroidir, le même motif m'a fait renouveler ici mes efforts. Mon deſſein ſeroit donc de laiſſer partir des Ogéres, ſous prétexte que les agrémens de cette ſolitude ont ſçû vous plaire, & ſi vous n'y trouviez point en effet dequoi vous fixer, il nous ſeroit facile en tout tems de choiſir dans le Port un vaiſſeau Portugais, qui nous tranſporteroit en Europe. Vous ſuivrez votre penchant dans le choix de votre demeure, & n'étant connuë que de moi, vous auriez la liberté d'y établir votre caractére & votre réputation, ſans craindre que perſonne oſât vous contredire.

Si quelque choſe a jamais fait une promptе impreſſion ſur moi, ce fut un diſcours ſi captieux. L'idée de la honte à laquelle j'allois être expoſée par de mauvaiſes interprétations dans la premiére Ville de France où j'aborderois avec M. des Ogéres, me ſaiſit tellement l'eſprit & l'imagination, que cette difficulté me parut d'abord invincible. Il ne me vint pas même une ſeule objection contre une crainte ſi puiſſante, & je fis quelques tours d'allée dans un ſilence que Gelin dut expliquer à ſon avantage. La confuſion de changer ſi facilement de deſſein, fut pendant quelque momens la ſeule raiſon qui m'arrêta. Cependant lorſque je commençai à revenir de ce premier mouvement, & que tous les motifs que j'avois déja fait valoir pour ſouhaiter de me voir promptement en Europe, reprirent la force qu'une menace frivole

vole m'avoit ſemblé leur ôter, je n'eus pas beaucoup d'effort à faire pour trouver ma réponſe. Je dis à Gelin, qui avoit ſans doute d'autres eſpérances : Je vous fais trop attendre ; mais le tems que j'ai pris pour réfléchir, vous marque que ma réſolution eſt ferme. Je veux partir ; je prie le Ciel de me faire arriver en Europe auſſi-tôt que mon mari. Il aprendra quelque jour ma conduite, & dès le moment de mon arrivée, je veux être informée de la ſienne. Le mal que vous craignez eſt incertain, & mon devoir ne l'eſt pas. Ne m'en parlez plus, ajoutai-je, & ne penſons qu'à pourſuivre notre route. Je le quittai pour rejoindre le Capitaine : voyant qu'il me preſſoit inutilement de l'écouter, il me ſuivit en pouſſant quelques ſoupirs, & il me dit d'un ton aſſez bruſque qu'il étoit bien malheureux pour lui, que ſon honneur & ſes promeſſes l'attachaſſent à mes pas comme un eſclave.

La preſence de Mr & de Madame des Ogéres, qui s'étoient avancez au-devant de moi, m'empêcha de lui répondre que je ne prétendois point gêner ſa liberté. Mais un moment de converſation avec Madame des Ogéres ayant ſervi à confirmer ma réſolution, j'entendis avec joye ſon mari qui ſe loüoit du vent, & qui donnoit ordre à ſes gens de ſe rendre à la chaloupe. Il me reſtoit néanmoins une derniére attaque à ſoutenir. La jeune Eſpagnole me voyant reprendre le chemin du rivage, ſe mit à verſer les larmes les plus touchantes, en ſe plaignant de la rigueur du Ciel qui lui raviſſoit la ſeule conſolation qu'elle eût reçuë depuis ſon infortune. Elle s'adreſſoit tantôt à moi, qu'elle accuſoit de l'avoir trompée par une fauſſe eſpérance, tantôt au Capitaine & à ſon épouſe, à qui elle reprochoit de prendre parti contr'elle, & de m'entraîner par leurs conſeils. Ses pleurs & ſes cris durérent avec cette violence juſqu'à l'entrée de la chaloupe. J'en fus attendrie, & je tâchai de la conſoler par quelques petits preſens qu'elle accepta avec tranſport. Cependant à peine eûmes-nous quitté la terre, que ces grands mouvemens de douleur parurent ſe ralentir. Elle nous regarda d'un œil ſec, & Madame des Ogéres nous fit même obſerver de loin qu'elle éclatoit de rire en parlant à quelques femmes qui nous avoient ſuivis juſqu'à la mer.

Quelque jugement que vous puiſſiez porter d'une ſi bizarre avanture, ce qui vous ſurprend le plus ſans doute, eſt que dans tous ces artifices de Gelin, je n'aye jamais rien obſervé qui m'ait fait ſoupçonner ſes veritables ſentimens. Attribuez mon aveuglement, s'il le faut, à la ſimplicité de mon caractére, ou à la malignité du ſien; mais j'atteſte le Ciel, dont j'ai tant d'intérêt à ménager la protection, que je ne me ſuis jamais défiée du poiſon qu'il cachoit dans ſon cœur, & dont j'attribuois les effets à la plus vertueuſe amitié.

Ce n'eſt pas qu'à meſure que les circonſtances de mon recit ſe preſentent à ma mémoire, je ne m'en rapelle plus d'une qui devoient peut-être m'ouvrir les yeux. Dans les premiers entretiens qui ſuivirent notre départ, je me ſouviens qu'en s'efforçant d'adoucir la triſteſſe mortelle dont il me voyoit accablée, il me parla un jour d'un reméde infaillible que l'amour offre lui-même, me diſoit-il, à ceux qu'il a rendus malheureux. C'étoit un nouvel engagement. Il eſt de la nature du plaiſir, ajouta t'il, de faire oublier les peines ; & le goût des plaiſirs de l'amour ſe réveille aiſément dans un cœur ſenſible. Je lui répondis avec douceur, & ſans faire attention à quoi ce diſcours pouvoit tendre, que le goût & le deſir du plaiſir étoient également éteints dans le mien. Vous ne m'entendez-pas, reprit il. Peut-être ignorez-vous que la vertu & le devoir même, peuvent quelquefois le ranimer. Abandonnée & trahie comme vous êtes, vous n'aurez jamais d'ami ſage & ſincére qui ne vous conſeille de profiter de la liberté que notre Religion vous donne de diſpoſer plus heureuſement de vous-même. Je l'interrompis avec chaleur, mais ſans voir autre choſe dans ſes paroles qu'un conſeil qu'il auroit pû donner à toute autre femme que moi ; ce fut auſſi le ſens de ma réponſe : vous qui me connoiſſez, lui dis-je, pouvez-vous me propoſer des conſolations auſſi inſuportables que mes peines ? Qu'il y a de cruauté à me tenir ce langage ! Non, l'infidélité d'autrui ne ſervira jamais de prétexte à la mienne. Hélas ! cette lâcheté me ſeroit impoſſible, quand j'aurois celle d'y vouloir forcer mes deſirs. Je ne pleure pas plus mon malheur & ma honte, que le caractére de mon propre cœur, qui n'eſt capable de goûter aucune conſolation. Je ne ſçais, ajoutai-je, quel conſeil un ami ſage doit me donner; mais ſoit foibleſſe ou vertu, je regarderois comme le plus odieux de mes ennemis celui qui me répéteroit deux fois ce que je viens d'entendre. Peut être ſe figura-t'il que j'avois compris ſes vûës; & que ce reproche vague étoit une maniére de les rejetter; mais juſqu'à la propoſition de mariage qu'il a eu la hardieſſe de me faire ici depuis quelques jours, il n'a jamais renouvelé cet entretien.

Cependant il eſt vrai que ſes regards étoient ſouvent paſſionnez. Je l'ai ſurpris quelquefois les yeux attachez ſur moi, avec un air de langueur & d'intérêt, qui auroit été capable de me cauſer de l'étonnement, s'il n'avoit eu l'adreſſe auſſi-tôt de prévenir mes ſoupçons, en m'interrogeant ſur ma ſanté, ou ſur quelque autre circonſtance de ma ſituation, à laquelle le zèle de l'amitié l'obligeoit d'être ſenſible. Ainſi j'attribuois cette ardeur à ſa compaſſion. Quelquefois en revenant de mes longs évanouiſſemens, je me ſuis trouvé la main dans les ſiennes, & ma foibleſſe ne m'empêchoit pas de remarquer qu'il la ſerroit avec une eſpéce de tranſport; mais la preſence de Madame des Ogéres qui ne me quittoit pas, & les ſoins que tout le monde s'empreſſoit de me rendre dans ces triſtes momens, me faiſoient regarder cette liberté comme un effet de l'inquiétude commune. Je retirois

rois la main, ſans lui témoigner que je m'en fuſſe aperçue. Un jour néanmoins qu'au lieu de la trouver entre les ſiennes, je me la ſentis preſſer par ſes lévres, je lui en fis un reproche fort vif auſſi-tôt que j'eus repris mes ſens, & je priai Madame des Ogéres de me garantir à l'avenir de ces indécences. Elle me dit naturellement qu'il n'avoit pas dépendu d'elle de me les épargner, & qu'elle l'avoit menacé pluſieurs fois de m'en avertir. Cette réponſe me faiſant juger qu'il étoit tombé ſouvent dans la même faute, je lui parlai d'un ton ſi ferme qu'il en fut déconcerté. Il s'excuſa ſur la tendreſſe de ſon amitié, qui le faiſoit ſouffrir mortellement de me voir dans cette langueur. Je ſçavois bien, diſoit-il, s'il avoit jamais manqué au reſpect & à l'attachement qu'il m'avoit jurez, & je devois pardonner à l'honnêteté de ſes ſentimens des marques ſi innocentes de ſon inquiétude pour ma ſanté & de ſa pitié pour mes peines. Il me promit d'éviter tout ce qui pourroit me déplaire, & cette promeſſe fut exécutée fidèlement; car je ne puis attribuer qu'au hazard une avanture qui le couvrit de confuſion.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes; j'occupois l'un avec ſon épouſe, & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fuſſent ſéparées par une legére cloiſon, on entendoit aiſément tout ce qui ſe paſſoit de l'une à l'autre; & lorſque le retour fréquent de mes foibleſſes fit craindre qu'elles ne me priſſent pendant la nuit, Gelin & le Capitaine avoient la complaiſance de ſe lever au moindre bruit pour m'offrir leur ſecours. Il arriva effectivement qu'après avoir employé quelques heures à réfléchir ſur mes peines & à les pleurer, je me trouvai ſi épuiſée par ce triſte exercice, que la force & la connoiſſance m'abandonnérent tout-d'un-coup. J'etois peut-être depuis long-tems dans cet état, lorſque Madame des Ogéres s'en aperçut & le fit connoître par un cri. On ſe hâta d'accourir. Je revins à force de ſoins & d'aſſiſtance ; mais il me reſta tant de foibleſſe, que la crainte de quelque nouveau danger fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin ſe plaça ſur une chaiſe au bas du lit, & preſſé aparemment du ſommeil, il pencha la tête pour ſe repoſer. Mes pieds ſe trouvérent juſtement ſous ſon viſage, & ſoit que s'en étant aperçu, il prît plaiſir à demeurer dans cette ſituation, ſoit qu'il ne diſtinguât rien dans ſon aſſoupiſſement, il y paſſa preſqu'une heure. J'étois ſi accablée & de mes douleurs & de ma foibleſſe, que je n'étois cacable d'aucune attention ; ou ſi je crus ſentir quelque fardeau ſur mes pieds, je ne m'en trouvai point aſſez fatiguée pour changer de poſture. Mais inſenſiblement le hazard fit que ma Compagne me les mit à découvert en ſe tournant, à moins que vous ne cruſſiez pouvoir accuſer Gelin d'une ſi étrange indiſcrétion ; & dans le même moment, je ſentis deux lévres ardentes qui s'attachoient ſur l'une de mes jambes, &

qui me cauſérent une véritable frayeur. Je ne ſçais lequel partit le plûtôt, ou d'un cri perçant que je pouſſai, ou d'un coup de pied que je donnai à l'avanture, & qui fût ſi malheureux pour Gelin, que lui ayant ſerré la tête contre le pillier du lit, il s'y trouva un cloud qui lui déchira le viſage. Son ſang coula auſſi-tôt en abondance. Le Capitaine & ſon épouſe, étonnez d'abord du bruit que j'avois fait, le furent encore plus de voir Gelin tout ſanglant, dans une diſtance où il paroiſſoit que perſonne n'avoit pû lui faire de bleſſure. Il demeuroit lui-même comme immobile, & ſans ouvrir la bouche. Enfin j'expliquai le ſujet de cette ſcène, en l'accablant des reproches qu'il méritoit, & en lui défendant d'aprocher de ma chambre ſans mes ordres. Sa juſtification fut priſe du hazard, qui lui avoit offert, me dit-il, cette occaſion de me marquer ſon reſpect ſans l'avoir cherchée, & j'eus encore aſſez d'indulgence pour le croire ſincére.

Mais ce détail m'écarte de ce que vous brûlez d'entendre. Le vent n'ayant plus ceſſé de nous être favorable, nous eumes bien-tôt doublé la pointe d'Eſpagne. M. des Ogéres m'avertit civilement qu'étant en ſociété avec quelques particuliers de la Corogne, ſes engagemens l'obligeoient de relâcher pour quelques jours dans ce Port, en m'offrant néanmoins d'exécuter toutes mes volontez ſi j'en avois de plus preſſantes. La reconnoiſſance m'obligeoit de ſuivre les ſiennes. Je le priai de ne ſe pas contraindre ; & quoique réſoluë de m'aprocher inceſſamment de l'Angleterre, je ne regardai point comme un retardement tout ce qui pouvoit le délivrer de ſes affaires, & le mettre en état de me rendre les ſervices qu'il m'avoit promis. Nous fûmes en peu de jours à la vuë du Port. La guerre duroit encore entre l'Eſpagne & la France, & par une faveur ſpéciale, notre vaiſſeau étoit muni d'un paſſe-port des deux Couronnes. Cependant les formalitez néceſſaires pour les vérifier, nous retinrent aſſez long-tems à l'ancre, nous fumes expoſez dans cet intervale à la curioſité de pluſieurs Officiers Eſpagnols, qui venoient ſouvent nous viſiter. Je parlois leur langue. La complaiſance que je devois au Capitaine me força de ſouffrir leur entretien, pour les interreſſer au ſuccès de ſes affaires. Ils prirent pour moi quelques ſentimens d'eſtime, & ma réputation étoit établie à la Corogne avant que nous y fuſſions arrivez.

Mais hélas ! ſi cet avantage me devint utile, ce fut par de nouvelles infortunes. La part que vous y avez euë ne me permet pas de commencer ce recit ſans renouveler mes pleurs : car je ne doute pas ma ſœur, que le ſentiment de votre perte ne dure encore. Si l'on pleure ſi amérement un perfide, ſe conſole-t'on jamais d'avoir perdu un mari tendre & fidèle ? C'eſt par les tourmens de mon propre cœur que j'ai trop apris à juger des vôtres. Et peut-être m'avez-vous quelquefois accuſée dans vos tranſports d'en avoir été la malheureuſe cauſe. Ah ! m'auriez vous fait cet outrage ? Vengez-vous donc ſur moi-même, & ſi vous ne croyez pas l'être aſſez par les larmes que j'ai verſées. Mais non : vous ne m'avez pas chargée des rigueurs du ſort. Vous avez dû plaindre au contraire l'affreuſe extrémité où votre malheur & le mien m'ont réduite ; & ſi votre compaſſion n'eſt pas épuiſée, vous en aurez encore pour ce qui me reſte à vous raconter.

Loin d'accepter les plaiſirs & les amuſemens qui me furent offerts à la Corogne, je me renfermai avec Madame des Ogéres dans une maiſon retirée, où je la fis conſentir à ne recevoir la compagnie de perſonne. Mon imagination qui avoit été un peu diſſipée dans le voyage par la variété des lieux & des objets, ſe recueillit dans cette ſolitude, & ſe trouva comme livrée aux triſtes images dont elle étoit remplie. Que mon mari & mes enfans s'y préſentérent avec des traits terribles ! O Dieu ! quelle fut ma conſternation, lorſque me les étant repreſentez à Sainte-Héléne, dans le premier étonnement de mon départ, n'en pouvant croire le raport d'autrui ni leurs propres yeux, occupez peut-être, l'un à chercher ſa femme, les autres à demander triſtement leur mere, enfin plus prompts à ſe forger mille fantômes ſans aparence de fondement & de raiſon, qu'à s'imaginer la vérité, je vins enſuite à tourner les yeux ſur moi, ſur ma fuite, ſur mon voyage, à me conſidérer dans une Auberge d'Eſpagne, ſeule, tremblante, incertaine, avec la honte ſur le front & le deſeſpoir dans le cœur ! Car il faut, ma Sœur, que je vous l'avouë : toutes ces raiſons de jalouſie & de reſſentiment qui m'avoient cauſé de ſi mortelles agitations dans l'Iſle de Cube & de Sainte-Héléne, sembloient perdre leur force dans l'éloignement. Je ne voyois plus dans mon mari que le plus ſage & le plus aimable de tous les hommes. Je me rapelois tous les témoignages que j'avois reçus de ſa tendreſſe, ſa conſtance dans nos anciens malheurs, ſon invincible attachement au milieu des plus horribles dangers. La miſére & la preſence même de la mort avoient elles pû refroidir un moment ſes ſoins ? Quelles preuves peut-on deſirer de l'amour d'un homme, que je n'euſſe pas reçuës du ſien ? Il m'aime donc, diſois je ; hélas ! il m'a toujours aimée. Mais s'il eſt vrai qu'il t'aime, reprenois je en tremblant de crainte & de douleur, quelle affreuſe ſentence es-tu forcée de prononcer contre toi-même ? Qu'as tu fait ? toi qui t'es livrée à des ſoupçons déteſtables, & qui ne connois plus depuis longtems que la fureur & la haine ! Tu t'es cruë trahie. La fierté de ton cœur n'a pû ſouffrir une indigne rivale. Ah ! le témoignage de tes yeux mêmes ſuffiſoit-il pour juſtifier tes fureurs ? Et quand il auroit ſuffi, ajoutai je en tâchant d'éloigner cette fatale idée, as-tu connu tes forces ? Te croyois-tu capable d'une entrepriſe auſſi horrible que ta fuite ? Ne va-t'elle pas cauſer ta mort ou te plonger dans une infortune éternelle; le ſouvenir de mes enfans, qui ne manquoit pas de ſe joindre à ces funeſtes méditations, achevoit de mettre tous mes ſens dans un trouble inexprimable. Je les voyois devant moi. J'entendois leurs pleurs. J'ouvrois les bras pour les embraſſer; & des mouvemens de cette violence épuiſans bien tôt mes eſprits, je retombois pluſieurs fois le jour dans des évanoüiſſemens plus longs & plus dangereux que tout ce que j'avois éprouvé ſur le Vaiſſeau. Le zèle de Gelin étoit toujours le même pour m'offrir du ſecours & de la conſolation; mais dans les momens où ma tendreſſe & mon eſtime pour mon mari prévaloit ainſi ſur l'opinion de ſon infidélité, je repouſſois ce monſtre avec horreur; & ma ſeule fierté, qui ne me permettoit pas de lui laiſſer ſentir que je me croyois trompée, m'empêchoit de l'accabler d'injures & de reproches. Il s'aperçut néanmoins de cette variation de mes ſentimens, & ſon eſprit artificieux lui fit auſſi-tôt découvrir de quel côté j'avois beſoin d'être ſoutenuë. Il recommença ſans affectation à m'entretenir de Madame Lallin & des plaiſirs qu'elle goûtoit dans mon abſence, tandis que je me conſumois dans les pleurs, & que je regrettois peut être un ingrat, qui n'avoit commencé à ſe croire heureux, diſoit-il, que le jour de mon départ; ces diſcours faiſoient ſur moi pour quelques momens toute l'impreſſion qu'il ſe promettoit, mais la nature & l'amour peſoient ſans ceſſe de l'autre côté de *la* balance, & redevenoient bien-tôt les plus forts.

Je paſſai près de quinze jours dans ces tourmens, ſi obſtinée à ne ſouffrir la vuë de perſonne, que Gelin même qui dans les ſentimens que je lui ſupoſe pour moi, ne devoit pas voir volontiers l'empreſſement des Eſpagnols à ſe preſenter à ma porte, me conſeilla pluſieurs fois de les recevoir plus civilement: & de me faire un amuſement de leur entretien. Je rejettai ſon conſeil. Si ma raiſon trouvoit quelques momens pour ſe faire entendre, je les employois à chercher les moyens de m'aprocher de l'Angleterre, & de me faire une retraite ſûre & tranquile, où mon honneur fut non ſeulement à couvert, mais inacceſſible aux ſoupçons; & je cherchois ſur tout à me délivrer de Gelin, en lui marquant toute la reconnoiſſance qu'il pouvoit attendre honnêtement pour ſes ſervices. La probité que j'avois reconnue dans Monſieur & Madame des Ogéres, me répondoit qu'avec les ſentimens qu'ils avoient conçus pour moi, ils ne me refuſeroient jamais ce qu'ils pourroient m'accorder. L'Aumônier de leur Vaiſſeau m'avoit parlé de quelques Convens ſur le bord du Canal d'Angleterre, où l'on ne faiſoit pas difficulté de recevoir les Dames Proteſtantes, & je ne voyois point de lieu plus commode pour ſuivre mes intérêts à l'œil, & pour me conſerver une réputation d'honneur que je ne voulois jamais expoſer.

Mon eſprit s'occupoit triſtement de ce

mélange d'idées, lorſqu'un jour vers le ſoir j'entendis dans l'apartement qui étoit au-deſſus du mien, un bruit lugubre qui me cauſa de l'épouvante, & que mon inquiétude me fit prendre pour le préſage de quelque nouveau malheur. Je ne me trompois pas. C'étoit Gelin qu'on raportoit percé de coups & mourant de la perte de ſon ſang & de la profondeur de ſes bleſſures. Quelque part que notre liaiſon m'obligeât de prendre à cet accident, je deſirai d'être mieux inſtruite avant que de le voir & de lui offrir mon ſecours. On m'aprit qu'il avoit été trouvé ſur le Port dans cet état, & que deux Matelots, qui l'avoient découvert heureuſement, l'avoient crû mort; mais qu'un peu d'agitation & l'aſſiſtance qu'il avoit reçuë d'un Chirurgien voiſin lui ayant rapelé la connoiſſance, il ne l'avoit d'abord employée, avec le peu de forces qui lui reſtoient, qu'à redemander un ami qu'il s'accuſoit d'avoir tué cruellement, & qu'à conjurer tous ceux qui l'aſſiſtoient, de lui laiſſer finir une vie qu'il ne vouloit plus conſerver. On avoit attribué ſes gemiſſemens & ſes plaintes au deſordre de ſon eſprit, & le Chirurgien avoit été obligé pendant l'opération de le faire tenir par quelques perſonnes robuſtes, comme un furieux qui étoit capable d'attenter à ſa propre vie. Enfin cédant aux efforts qu'on faiſoit pour penſer ſes playes, il s'étoit réduit à demander d'être tranſporté auſſi tôt chez lui, malgré le nouveau péril auquel le mouvement pouvoit l'expoſer; &

s'étant fait obéïr, il avoit marqué une ſi preſſante envie de me voir, que ſes Porteurs l'euſſent conduit droit à ma chambre, ſi mes gens ne s'y fuſſent opoſez.

Dans le tems qu'on m'achevoit ce recit & que ſans y rien comprendre, j'y trouvois le ſujet d'une vive inquiétude, Mr des Ogéres entra chez moi d'un air affligé, & me demanda ſi j'aurois la complaiſance de ſatisfaire Gelin, qui ſouhaitoit ardemment de m'entretenir. Il prévint les queſtions que j'allois lui faire : Vous ſçavez ſon malheur, me dit-il ; mais en ſçavez-vous la cauſe ? Je l'ai preſſé de me l'aprendre, il ne me répond que par des ſoupirs & des plaintes ſi vagues, que je ne ſçai quelle explication leur donner. Perſonne n'a été témoin de ſon avanture. On a vû quelques Etrangers dans une Chaloupe, qui a diſparu preſqu'au même moment. Le broüillard n'a pas permis de découvrir le Bâtiment auquel elle apartient. Mais il me naît des ſoupçons, ajouta-t-il, qu'il eſt important d'éclaircir, & je vous conſeille de voir promptement Gelin Je le verrai, répondis-je avec un ſaiſiſſement mortel, je ne veux pas différer un moment : & me faiſant conduire auſſi tôt à ſa chambre, je le trouvai ſi pâle & ſi foible, que ce ſpectacle augmenta encore ma frayeur.

A peine m'eut il aperçuë, qu'étendant ſes bras, qu'il n'avoit plus la force de lever, & marquant ſa douleur par un frémiſſement plutôt que par un ſoupir, il me pria de faire écarter tout ce qu'il y avoit de perſonnes avec moi, ſans excepter Monſieur & Madame des Ogéres. Lorſqu'il me vit aſſiſe & diſpoſée à l'écouter, je remarquai qu'il paroiſſoit chercher des expreſſions, & que la violence des mouvemens qu'il s'efforçoit de vaincre, lui arrachoit des larmes, quoiqu'il fermât les yeux pour les arrêter. Madame, me dit il enfin d'une voix baſſe & forcée, le reſpect a tant d'empire ſur moi, qu'il me fait ſurmonter devant vous les tranſports de la plus furieuſe douleur. Peut-être aurois je le pouvoir même de vous le cacher, s'il n'importoit à votre ſûreté d'en ſçavoir la cauſe. Nous ſommes pourſuivis; on en veut ſans doute & à vous qui vous êtes dérobée à la tyrannie, & à moi qui ai facilité votre fuite; on nous cherche. Ne vous imaginez pas, continua-t-il, que cette perſecution vienne de votre Mari. Ah! plût au Ciel! Mais un reſſentiment mal conçu a fait prendre ſa vengeance à mon cher Bridge. Il eſt venu.... épargnez-moi un détail qui m'accable, ajouta t-il, après s'être interrompu par un grand nombre de ſoupirs. Mon ami eſt mort, & nous devons ſonger à nous mettre à couvert.

Il s'arrêta. Je l'avois écouté avec une ardeur qui m'avoit coupé la reſpiration; & quoique je la repriſſe en le voyant ceſſer de parler, l'obſcurité de ſon diſcours & la crainte d'un éclairciſſement trop funeſte m'empêchoit d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il s'aperçut de mon trouble. Peut-être ſe flâta-t-il qu'il pourroit éviter d'autres explications : Dans l'état où je ſuis, reprit il, je ne puis vous défendre. Ainſi je vous exhorte à fuir. Mais ſi mon zèle & mon attachement n'ont pas mérité votre haine, il eſt impoſſible que vous puiſſiez penſer à la fuite ſans trouver quelque moyen d'aſſurer la mienne avec vous. Vous ne m'abandonnerez pas ſeul ici, pourſuivit-il, & comme je ne puis eſpérer que mes forces me permettent ſi-tôt d'entreprendre un voyage, je ne vois qu'une reſſource, pour laquelle vous ne ſçauriez avoir de répugnance. Il continua de me dire qu'apartenant à l'Eſpagne par ma Mere, je devois être ſûre d'y trouver de la protection dès que j'aurois pris le parti de me faire connoître du Gouverneur ; qu'il falloit charger Mr des Ogéres de ce ſoin, & demander ou des Gardes dans ma maiſon, pour ma garantir des inſultes auſquelles il craignoit de me voir bien-tôt expoſée dans un lieu auſſi ouvert que la Corogne, ou quelqu'autre azile dans lequel nous puſſions vivre tranquilement juſqu'à ſa guériſon.

Ayant eu le tems de me remettre aſſez pour démêler tout le ſens de ce diſcours, je ne doutai point que le Vaiſſeau de mon Mari ne fût à deux pas du Port, qu'il n'y fût pour me chercher, que les Etrangers qu'on avoit vûs dans une Chaloupe n'euſſent été mon frere avec quelques-uns de ſes gens, & que les bleſſures de Gelin ne vinſſent de quelqu'imprudence qui l'avoit fait tomber entre leurs mains. Mais il parloit d'un ami mort, & je n'oſois encore lui demander la confirmation de mes triſtes conjectures, lorſque ne ſe ſouvenant plus lui-même du ſoin qu'il avoit eu de ne le pas nommer, il recommença ſes regrets & ſes pleurs avec ſi peu de ménagement, qu'il ne me laiſſa plus le moindre doute.

Je ne penſe point ici, ma Sœur, à me faire un mérite auprès de vous de la force de ma douleur. Je craindrois au contraire qu'une peinture ſi lugubre ne renouvelât trop vivement la vôtre. Mais ſi vous vous ſouvenez de la tendreſſe & du reſpect que j'avois nourris ſi long-tems pour cet aimable Frere, ſi vous ſongez ſeulement aux raiſons que j'avois de le chérir & de le reſpecter, je n'ai pas beſoin d'autres garants de la ſincérité de mes pleurs. Vous dirai-je que perdant de vuë juſqu'au danger dont j'étois menacée, & ne voyant plus dans moi-même qu'un miſérable objet de la haine du Ciel, à qui il ne reſtoit plus ni d'eſpoir, ni de conſolation ſur la terre, je conçus l'horrible penſée de finir toutes mes peines par la mort? Qu'avois-je à prétendre? Où devois-je me promettre un azile, lorſque je ne pouvois demeurer quinze jours cachée, dans un Port des plus écartez de l'Eſpagne? Et pour qui voulois-je vivre, ſi mon Mari, mon Frere, les ſeuls hommes du monde dont la tendreſſe étoit capable de me toucher, me haïſſoient juſqu'à prodiguer leur vie pour ravir aparemment la mienne. Comme ce n'étoit point par des tranſports ni par des cris que ces triſtes ſentimens ſe déclaroient,

roient, & que mon deſeſpoir me tenoit au contraire dans une immobilité qui m'auroit fait croire inſenſible, Gelin ſe défiant de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & peut-être intereſſé par ſon indigne paſſion à me ſacrifier ſa douleur même & l'honneur de ſon ami, me pria d'entendre ce qu'il ne m'avoit expliqué, me dit-il, qu'imparfaitement. Enſuite au lieu de plaindre mon Frere, & de recommencer à gémir de ſon ſort, il me fit un détail de leur rencontre & de leur querelle, qui étoit plus propre à piquer mon reſſentiment, qu'à exciter ma tendreſſe & mes regrets. Je l'ai preſſé, continua-t-il, de prendre pour vous des ſentimens plus fraternels & d'en inſpirer à votre Mari de moins déréglez; mais loin d'être ſenſible à votre malheur & favorable à votre innocence, il n'a parlé que de vengeance & de punition; il m'a traité avec les derniéres marques de mépris, & dans ſon emportement, il ſeroit venu juſqu'à vous, ſans paroître diſpoſé à vous épargner, ſi je n'euſſe mis l'épée à la main, au riſque de périr mille fois, pour vous ſervir, dans un combat ſi inégal que j'étois ſeul contre quatre. Je pleure ma victoire, ajoûta t-il, & vous me voyez ému juſqu'au fond du cœur; mais la réſiſtance étoit néceſſaire pour ſauver notre liberté, & peut-être notre vie. Là-deſſus il me preſſa encore de penſer à ma ſûreté, & de ne pas différer plus long-tems à demander la protection du Gouverneur.

Pardonnez ma franchiſe, & n'en doutez

pas plus dans les proteſtations de mon innocence, que dans les aveux de ma foibleſſe. L'heureux éclairciſſement des vuës de ce perfide me fait connoître de plus en plus que je n'ai pas fait un pas ſans être le joüet de ſa malignité ; mais qu'auriez-vous objecté au témoignage d'un homme mourant, & de quelle conſtance de réſolution croyez-vous qu'une femme ſoit capable dans les mouvemens douloureux qui m'agitoient ! Sans renoncer ni conſentir à rien, & comme pouſſée par le ſon de ſa voix, plutôt que par la force de ſes raiſons, je priai Mr des Ogéres d'aller ſur le champ chez le Gouverneur, qui ſe nommoit Dom Pedro Taleyra, & de lui expliquer le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Gelin me conſeilla de lui découvrir que j'étois Petite-fille de Dom Franciſco d'Arpez, ancien Gouverneur de l'Iſle de Cuba, mais de lui cacher le nom de mon Mari, & le fond de mes infortunes. Il prétendit même qu'il étoit inutile de lui parler de mon mariage, & que ſes ſervices ſeroient beaucoup plus ardens pour une Fille de diſtinction, nouvellement arrivée d'Amérique, qui étoit ſans apui depuis la mort de ſon Grand-pere, & qui ne connoiſſoit point encore ſa Famille en Eſpagne. Pour les craintes qui me faiſoient demander un azile, il fut d'avis de les attribuer à la connoiſſance que j'avois du deſſein de quelques amans mépriſez qui avoient donné la chaſſe à notre Vaiſſeau, & qui en vouloient plus à ma perſonne qu'à mes richeſſes.

Je m'arrêtai peu à examiner ce projet. Mr des Ogéres qui avoit ſes raiſons d'éviter la rencontre de mon Mari, ne ſe fit pas preſſer pour ſuivre mes volontez. Il fut bien-tôt de retour avec des nouvelles qui auroient dû me cauſer de la joye, ſi j'avois pû faire tréve un moment avec mes peines. Dom Taleyra ne l'avoit pas entendu parler de mon Grand pere, ſans reconnoître un nom qui lui étoit cher, & dont il conſervoit religieuſement la mémoire. Ayant commandé long-tems un Vaiſſeau de guerre, il avoit fait pluſieurs fois le voyage des Iſles Eſpagnoles, & dans les occaſions qu'il avoit euës de s'arrêter quelquefois dans l'Iſle de Cuba, il s'étoit fait un ami ſi zèlé du Gouverneur, qu'il en avoit obtenu des témoignages & des recommandations auſquelles il étoit redevable du Gouvernement de la Corogne. Sa ſatisfaction fut extrême de pouvoir marquer quelque reconnoiſſance à la Fille de ſon Bienfaicteur. Il avoit été prévenu fort avantageuſement en ma faveur par les flâteries des Officiers qui m'avoient vûë ſur le Vaiſſeau, & la curioſité lui faiſoit déja ſouhaiter de me connoître ; mais lorſqu'aprenant qui j'étois, il ſçut que je me croyois menacée de quelque danger, il répondit à Mr des Ogéres qu'il ſeroit auſſi-tôt que lui chez moi, & qu'il ne vouloit point d'autre Interpréte de ſes ſentimens que lui-même.

En effet ſon caroſſe ſe fit entendre au même moment. Je ne lui ſçus pas bon gré de s'être fait accompagner de ſon Fils, & d'un grand nombre d'Officiers qui entrérent dans ma chambre à ſa ſuite. Je fus même tentée lorſqu'il ſe fit annoncer avec eux, de lui faire dire qu'une compagnie ſi nombreuſe convenoit mal à ma ſituation, & je me ſerois épargné de nouvelles douleurs ſi j'avois ſuivi ce mouvement. Mais il avoit pris occaſion de la crainte que je lui avois fait marquer par M. des Ogéres, pour paroître avec un cortége qu'il croyoit capable de me raſſurer. Son premier compliment me le fit comprendre, & ce fut encore un chagrin pour moi de voir tant de perſonnes informées de mes inquiétudes & de ma frayeur. Après m'avoir exprimé ce qu'il croyoit devoir au ſang de Dom Franciſco d'Arpez, & m'avoir offert ſes ſervices avec beaucoup de politeſſe & de généroſité, il me propoſa d'accepter un logement chez lui, où je ſerois en ſûreté contre toutes ſortes de périls, & où la compagnie de ſon Epouſe & de ſes Filles ſerviroit à me faire paſſer le tems avec moins d'ennui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me ſéparer de Madame des Ogéres & à laiſſer ſans ſecours un homme à qui j'avois obligation. Il y répondit ſans balancer, en me preſſant de prendre avec moi ma Compagne, & en me promettant de faire obſerver Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Mais que je ſouffrois impatiemment tout ce qui n'étoit propre qu'à interrompre ma triſteſſe, & qu'à m'éloigner de la ſolitude où j'aurois

rois ſouhaité de pouvoir me livrer ? Les Officiers de la ſuite du Gouverneur & ſon Fils à leur tête formoient un cercle autour du caroſſe. Ils paroiſſoient obſerver avec affectation tout ce qui s'en aprochoit, pour marquer l'ardeur qu'ils vouloient avoir à me défendre. Les regards curieux & empréſſez qu'ils jettoient ſur moi m'auroient inſpiré quelque défiance, ſi la pâleur de mon viſage & l'impreſſion de douleur que je portois dans les yeux, ne m'euſſent perſuadée que la ſeule pitié m'attiroit cette attention. Dom Taleyra m'entretint du ſujet de mes craintes, & paroiſſoit ſouhaiter de l'aprendre de moi-même. J'ouvris plus d'une fois la bouche pour répéter ce que Gelin avoit concerté avec Mr des Ogéres ; mais la vérité plus forte que toutes les raiſons que j'avois de la déguiſer, ſe preſentoit ſans ceſſe à mon imagination, & je ſentois que malgré toute ma réſiſtance, elle m'arrachoit continuellement des larmes. Le Gouverneur s'en aperçut. Comme il joignoit beaucoup d'eſprit à l'expérience du monde, il ceſſa de m'embarraſſer par des queſtions importunes. Cependant il me demanda honnêtement en ſortant du caroſſe, ſi avant de de m'engager avec ſa Femme & ſes Filles, je n'avois rien de ſecret à lui preſcrire, & il me promit dans tous les termes de l'honneur une fidélité inviolable. Je fus frapée de ce diſcours ; mais étant fort éloignée d'en comprendre le ſens ; je n'y répondis qu'en général, par des priéres qui s'accordoient avec les demandes de Mr des Ogéres.

La Gouvernante, qui étoit déja prévenuë ſur mon arrivée, m'attendoit avec ſes Filles, & m'auroit propoſé, dès le premier moment, des amuſemens & des plaiſirs, ſi j'avois été diſpoſée à les goûter. Mais le poids de ma douleur n'ayant fait que s'aggraver par une ſi longue contrainte, je me défendis ſur divers prétextes, & je demandai en grace la liberté d'être ſeule. On me conduiſit à l'apartement qui m'étoit deſtiné. Il me plût à la premiére vuë, parce qu'étant ſombre & profond, je le trouvai propre à nourrir les ſentimens que j'y aportois. C'étoit l'aſle entiére d'un ancien édifice, où tout ſe reſſentoit encore des vieux uſages de la Nation. La chambre que je devois habiter n'avoit qu'une fenêtre étroite & grillée, qui donnoit ſur la ruë; mais elle en avoit d'autres qui donnoient dans les chambres voiſines, pour la communication de la lumiére. Deux alcoves, dont l'une étoit la place du lit, & l'autre celle d'un grand Prie-Dieu, formoient comme deux Chapelles, qui étoient vis à vis l'une de l'autre, & dont l'entrée étoit défenduë par un grillage de cuivre. L'ameublement, juſqu'aux chaiſes & aux rideaux des alcoves, étoit de velours noir, bordé d'un large galon d'or; mais dont la vieilleſſe avoit preſque effacé la couleur. Au milieu de la chambre pendoit un luſtre à quatre branches, qui répondoient à quatre girandoles placées aux quatre coins.

Comme la nuit qui s'avançoit, redoubloit l'obſcurité naturelle d'un lieu fort large & fort élevé, je crus entrer dans un vaſte tombeau, où j'aurois le tems & la liberté de pleurer.

Ce n'eſt pas inutilement que je me ſuis arrêtée à cette deſcription. Quoique le recit qui me reſte à vous faire n'aporte aucun éclairciſſement au fond de mon Hiſtoire, & que je ſois moi-même impatiente de ma longueur, je ne puis vous cacher une des plus triſtes avantures de ma vie. Que le ſeul ſouvenir me cauſe encore d'émotion ! J'étois accompagnée de Madame des Ogéres & de Rem, la ſeule femme que j'ai emmenée de Sainte-Héléne, & qui m'eſt encore fidèlement attachée. On leur avoit marqué leurs chambres auprès de la mienne. Elles y entrérent pour les reconnoſtre. Je demeurai ſeule un moment, ſans autre lumiére que celle de deux flambeaux qui étoient ſur une table auprès de moi. A peine avois-je eu le tems de rapeler une partie de mes nouveaux malheurs, & de m'attendrir en particulier ſur le miſérable ſort de mon Frere, que venant à lever les yeux vers l'alcove opoſée à celle du lit, je crus apercevoir la figure d'un homme, qui diſparut au même inſtant. L'imagination remplie de la mort de mon Frere, & portée par une triſte habitude à me figurer tout ce qui pouvoit ajouter quelque choſe à mes frayeurs ou à mes peines, je ne doutai point que ce ne fût ſa malheureuſe ombre, qui venoit elle-même me confirmer ſon infortune, & peut-être me reprocher d'en avoir été la premiére cauſe. Une idée de cette nature venant ſe joindre à celles qui troubloient déja tous mes ſens, j'éprouvai ce que je n'avois point encore ſenti, des convulſions & des douleurs qui m'ôtérent juſqu'à la force de crier. Heureuſement que l'inquiétude de Rem la fit rentrer dans ma chambre. Elle me trouva ſans connoiſſance & ſans chaleur. Mes fréquentes foibleſſes l'avoient accoutumée à me voir dans cet état, ſans s'allarmer beaucoup; cependant la longueur de cet accès, & le froid mortel qui m'avoit glacé tous les membres, lui firent croire le danger plus preſſant. Elle me mit au lit, aprés avoir employé inutilement toutes ſortes de ſoins.

Enfin l'on vint à bout de me faire reprendre mes eſprits. Mais ce fut pour retomber dans une ſituation ſi déplorable, qu'elle devoit me faire regretter l'état d'inſenſibilité d'où j'étois ſortie. L'objet qui m'avoit frapé les yeux ne pouvoit s'éloigner de ma mémoire. Il y étoit preſent ſans ceſſe, avec des circonſtances ſi touchantes, que je frémiſſois à tous momens d'horreur & de pitié. J'eus d'abord la force de ne faire cette confidence à perſonne; mais je n'avois pas celle d'arrêter des marques d'effroi involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de Madame des Ogéres & de Rem. Elles me preſſérent en vain de leur aprendre ce qui me cauſoit une ſi vive augmentation de trouble &

de douleur. Je ne leur répondois pas, ou ſi j'ouvris la bouche, c'étoit pour me plaindre de ce qu'elles entroient mal dans mes peines, puiſqu'elles paroiſſoient en admirer l'excès.

Cependant une fiévre violente dont je fus ſaiſie la même nuit, allarma ſérieuſement tous ceux qui prenoient quelque intérêt à ma ſanté. La Gouvernante étant venue me voir le lendemain avec ſes filles, me propoſa de recevoir les ſecours de la Médecine. Je les refuſai. Mon mal, lui dis je, eſt au-deſſus des forces de l'art; & me repentant auſſi tôt de m'être trop expliquée, je lui parlai de mon incommodité comme d'une ſuite naturelle de mon voyage, qui ne devoit cauſer d'allarme à perſonne. Je rejettai de même toutes les offres qu'elle me fit de demeurer avec ſes filles auprès de mon lit. Je voulois être ſeule; & pour ne vous rien déguiſer, l'impreſſion terrible qui me reſtoit de ce que j'avois cru voir, ne m'empêchoit pas de ſouhaiter le retour de ce qui m'avoit effrayée.

Qui ſçait, me diſois-je à moi-même, en méditant ſur ce prodige, ſi ce n'eſt pas la compaſſion & l'amitié plûtôt que la haine, qui portent mon Frere à revenir du ſéjour des morts? Il connoît à preſent mon malheur & mon innocence. Il me plaint; car la dureté & l'injuſtice ne peuvent s'étendre au delà du tombeau. Il m'a condamnée, lorſqu'il m'a crue coupable; hélas! comment l'a-t'il pû croire? Mais il l'a cru puiſqu'il a prodigué ſa vie pour me punir.

Et qui m'aſſure que ce n'eſt pas une réparation qu'il vient faire à mon infortune & à ma vertu ? S'il eſt dans le ſein d'un Dieu qui eſt la juſtice & la bonté même, qui m'empêche d'eſpérer que le repentir d'un tranſport aveugle, qui lui a fait augmenter mes peines par une injuſte perſécution, le rapelle volontairement pour les ſoulager ou pour les finir ? Jugez, ma Sœur, quel devoit être le trouble de ma raiſon pour me faire trouver de la vrai ſemblance dans un eſpoir ſi chimérique. Auſſi dois-je vous confeſſer que venant à réflechir par intervale ſur ce qui ſe paſſoit ainſi dans mon eſprit & dans mon cœur, j'étois quelquefois effrayée du deſordre où je me ſurprenois. L'ardeur de la fiévre contribuoit ſans doute à m'échauffer l'imagination. Mes larmes couloient avec moins d'abondance ; mais je m'apercevois qu'elles étoient brûlantes, & que le ſillon en demeuroit ſur mon viſage. Mes lévres, mes mains, tout ſe reſſentoit du même feu. Le plus cruel de ces Sauvages dont j'ai redouté autrefois la barbarie, ne m'auroit pas vû ſans pitié.

Dans cette étrange idée j'attendois la nuit avec autant d'impatience que de frayeur, toujours perſuadée que mon Frere, ne pouvant me haïr depuis qu'il connoiſſoit mon innocence par les lumiéres d'une vie plus heureuſe, reparoîtroit à la même heure, pour me conſoler de ſa preſence, & m'ouvrir quelque voye de ſalut. Je ne manquai point à la fin du jour de jetter curieuſement les yeux vers l'alcove. D'abord ma timidité ne me permit point de les y tenir fixez, & le moindre mouvement d'un rideau, ou la moindre différence que je remarquois dans les couleurs, me ſembloit annoncer ce que j'attendois. Enſuite ma hardieſſe croiſſant à meſure que le retardement augmentoit, je ne fis plus difficulté de tourner entiérement le viſage du même côté; & mon impatience devint ſi forte, que j'allai enfin juſqu'à reprocher ſa lenteur à mon Frere, & juſqu'à lui en faire tendrement des plaintes.

Cependant ſi je perdis l'eſpérance d'être conſolée le même ſoir par cette chére ombre, je n'en demeurai pas moins perſuadée que je l'avois vuë la veille, & que la faveur qu'elle me refuſoit ce jour-là, pouvoit m'être réſervée un autre jour. L'accablement où j'étois ne m'empêchoit pas même de raiſonner ſur la poſſibilité de ces ſortes d'aparitions, & de me fortifier par diverſes réflexions contre les premiéres craintes dont je n'avois pû me deffendre; car le plus grand mal, diſois-je, dont je ſois menacée, n'eſt pas la perte d'une vie qui m'eſt odieuſe? Qu'elle me ſoit ravie tout-d'un-coup par la violence, ou qu'elle s'éteigne peu-à-peu par tous les degrez de la douleur, qu'importe? Et quand on eſt réduit à regarder la mort comme ſon unique bien, la plus prompte n'eſt elle pas la plus heureuſe? Ainſi que mon Frere abrege mes triſtes jours, ſi c'eſt la haine & la vengeance qui l'aménent; ou qu'il adouciſſe la rigueur de mon ſort, s'il cherche à me voir par un ſentiment de pitié ; je le recevrai avec la même ſatisfaction, lorſqu'il m'aportera l'un ou l'autre de ces deux remédes. Pendant que je m'entretenois de ces rêveries fantaſtiques, je fus interrompuë tout-d'un-coup par le bruit de pluſieurs inſtrumens qui commencérent auſſitôt un Concert réglé. Ils me parurent ſi près de ma fenêtre, que je ne pus douter que cette fête ne me fût adreſſée. Hélas ! m'écriai-je, la joye oſe-t-elle donc éclater ſi proche de moi ! j'aurois fait écarter ſur le champ ce bruit importun, ſi j'avois eû quelque autorité pour me faire obéïr. Mais étant forcée de l'entendre, je réſolus de m'en faire un amuſement, pour ſoulager mes peines par un moment d'interruption. Eſpérance inutile. En vain m'efforçai-je de recueillir mon attention, & d'exciter mon goût pour un divertiſſement que j'avois toujours aimé. Mon ame rejettoit, comme d'elle-même, tout ce qui ſe preſentoit ſous l'aparence du plaiſir. Mes oreilles mêmes paroiſſoient s'y refuſer ; & la force de ma triſteſſe ſe renouvelant bien-tôt toute entiére, des ſons qui partoient d'un lieu ſi proche venoient inſenſiblement à me paroître éloignez. Je m'y rapelois néanmoins avec effort. Je changeois de poſture pour me prêter à l'impreſſion que j'aurois voulu reſſentir. Quoi donc ? diſois-je en ſoupirant ; tout eſt ſenſible aux charmes de la Muſique ; les bêtes ſauvages, dit on, les pierres, les arbres ſe laiſſent émouvoir par la douceur des ſons & des accords. Hélas ! comment ſuis-je plus dure & plus inſenſible qu'eux ? Mais au moment que je faiſois ces plaintes à Madame des Ogéres ; un tumulte qui s'éleva dans la ruë, & qui fit ceſſer les inſtrumens, ne nous permit pas de douter qu'il n'y fût ſurvenu quelque querelle.

J'envoyai Rem auſſi-tôt, pour s'informer ſi mon mauvais ſort ne m'avoit pas encore mêlée dans cet accident. J'apris par des cris qui ſe firent entendre dans la maiſon, auſſi-tôt que par ſon retour, qu'il étoit arrivé quelque choſe de funeſte à la famille du Gouverneur. Rem n'ayant point tardé à revenir, m'expliqua ce qu'on n'avoit pû cacher à perſonne. Quelques uns des Officiers qui m'avoient vuë ſur le Vaiſſeau, avoient conçu pour moi une folle paſſion, dont ils avoient même eu l'imprudence de ſe vanter. Le Fils du Gouverneur, qui conſervoit à l'âge de plus de trente ans, & veuf depuis pluſieurs années, tout le feu de la premiére jeuneſſe, étoit devenu amoureux & jaloux ſur leur recit. M'ayant vuë la veille, ſa fureur amoureuſe & jalouſe s'étoit tellement augmentée, qu'au premier bruit des inſtrumens qu'il avoit entendus ſous mes fenêtres, il y étoit accouru avec tranſport ; & prenant pour prétexte l'inſulte qu'il prétendoit recevoir par une ſerenade qui ſe donnoit chez lui ſans la permiſſion de ſon pere, il étoit tombé l'épée à la main ſur les Acteurs & ſur ceux qui les conduiſoient. Mais ayant à faire à pluſieurs perſonnes de réſolution, il avoit été dangereuſement bleſſé avant que la Garde eût pû le ſecourir. On l'avoit raporté dans cet état à ſon pere, qu'un tel ſpectacle avoit mortellement affligé, & qui étoit encore incertain de ce qu'il devoit eſpérer de ſa vie.

Quoiqu'on ne pût me reprocher ce malheur ſans injuſtice, je ne doutai pas qu'il ne me préparât quelques nouveaux chagrins, & j'en marquai ma crainte d'avance à Madame des Ogéres. Elle m'exhorta à ne rien apréhender d'un homme auſſi généreux que le Gouverneur; mais n'étant pas plus tranquile que moi du côté de ſon Fils, & des Officiers qui avoient gardé ſi peu de ménagemens, elle me fit valoir ſes craintes & les miennes comme une raiſon de prendre plus de ſoin de ma ſanté, pour me trouver promptement en état de quitter la Corogne, & de ne plus dépendre de perſonne. Ce motif eut plus de pouvoir ſur moi que le deſir de vivre. N'ayant rien entendu depuis deux jours du Vaiſſeau de mon mari, je jugeai, quel qu'eut été ſon deſſein, qu'il avoit continué ſa route vers l'Angleterre, & que nous pouvions reprendre avec ſureté celle de Bayonne. Cette idée, & la ſuite de mes projets, dont je m'occupai toute la nuit, me la firent paſſer plus tranquilement. Je ne vis le jour d'après ni le Gouverneur ni ſon Epouſe; mais ayant reçu la viſite de M. des Ogéres, je le preſſai de finir les affaires qui l'arrêtoient encore, & de ne pas croire que mon incommodité fût capable de retarder notre départ. En effet, plus allarmée que je ne le faiſois connoître des ſentimens que tant de jeunes inſenſés avoient conçus pour moi, j'aurois négligé le ſoin de ma vie pour me délivrer de cette inquiétude.

M. des Ogéres ne me quitta point ſans m'avoir parlé de Gelin. Le Gouverneur avoit donné quelques ordres pour ſa ſureté & pour la guériſon de ſes bleſſures; mais il l'avoit fait avec ſi peu de marques d'eſtime & de conſidération, que je fus ſurpriſe de cette conduite en la comparant avec celle qu'il avoit tenuë avec moi. Eloignée comme j'étois d'en pénétrer la raiſon, je me contentai de le recommander à M. des Ogéres, à qui je ne cachai point d'ailleurs que je ne ſerois pas fâchée de partir avant ſon rétabliſſement. Mon deſſein étoit de ne lui refuſer aucun des ſoins que je croyois devoir à la reconnoiſſance; mais je me ſentois plus portée que jamais à ſaiſir cette occaſion de nous ſéparer ſans l'en avertir, remettant à délibérer dans la ſuite s'il me conviendroit de l'informer du lieu de ma retraite, lorſque j'aurois fait un choix conforme à mon inclination.

Une partie du jour s'étant paſſée dans un entretien ſi important, je me trouvai moins agitée vers le ſoir, & plus diſpoſée au ſommeil; comme ſi le ſouvenir de ce que je devois à mon honneur eût rafraîchi mon ſang, & rendu un peu de vigueur à mes eſprits. Je congédiai de bonne heure les Domeſtiques que Dom Taleyra avoit nommés pour me ſervir. Madame des Ogéres, ravie de m'entendre parler de repos, ſe retira auſſi, & je demeurai ſeule avec Rem, qui devoit paſſer la nuit près de moi ſur quelques carreaux, ſuivant l'uſage de l'Eſpagne. Je commençois moi-même à me promettre quelques momens de ſommeil, lorſque l'idée de mon Frere m'étant revenue à l'eſprit, mon premier mouvement fut de jetter les yeux vers l'alcove. Les Lits d'Eſpagne ſont ſans rideaux, & ceux des deux alcoves étant ouverts, mes regards n'étoient arrêtés que par les deux grilles de cuivre qui n'étoient point capables de me cacher entiérément les objets. D'ailleurs deux bougies éclairoient encore la chambre, & jettoient de ce côté-la un faux jour, qui s'étendoit juſqu'au fond de l'alcove. Enfin que vous dirai je ! j'apperçus diſtinctement la même figure que j'y avois vue, avec cette ſeule différence qu'elle me parut beaucoup plus grande, & qu'au lieu d'un habit ordinaire, je crus remarquer qu'elle étoit couverte de la triſte parure qu'on emporte au tombeau. Je fis ces obſervations d'un ſeul regard ; car toute la force dont je m'étois armée le jour d'auparavant, me ſervit mal au beſoin. Une ſueur froide ſe répandit ſur tout mon corps, comme la premiére fois. J'étois couchée ; à peine oſai-je reſpirer & remuer la tête. Je n'eus pas même le courage de rouvrir les yeux, parce que dans la ſituation où j'étois, & dont je n'oſois ſortir, ils ſeroient tombez néceſſairement ſur le même objet. Rem, dis-je d'une voix baſſe à cette fille, qui étois couchée dans ma ruelle ; levez la tête, & voyez ſi vous n'apercevez rien dans l'autre alcove. Le ton dont je lui parlai étoit ſi tremblant qu'il lui communiqua d'abord une partie de ma frayeur. O ! Dieu que vois je, me répondit-elle avec le même tremblement ! Sa réponſe confirmant toutes mes imaginations, parle bas, lui dis-je, c'eſt mon frere, tu ne ſçais pas qu'il eſt mort. Hélas ! c'eſt mon malheureux frere. Ne le connois-tu pas ?

Rem plus immobile que moi après ce diſcours, perdit auſſi la force & la voix. Nous demeurâmes dans ce ſaiſiſſement pendant quelques minutes, doutant l'une & l'autre ſi nous n'avions pas perdu la connoiſſance, & n'oſant même nous le demander. Cependant ayant eu le tems de rapeler toutes les idées dans leſquelles je m'étois fortifié la veille, & mon imagination s'échauffant de plus en plus par de nouvelles réflexions, je réſolus de vaincre la timidité qui m'arrêtoit. Le premier effet de ce nouveau courage fut de me faire ouvrir les yeux. Je remarquai aſſez clairement la figure d'un homme, pour m'aſſurer que mes ſens ne m'avoient pas fait d'illuſion. C'étoit un grand viſage pâle, creux & défiguré. L'habit étoit blanc comme je l'avois d'abord obſervé, & tomboit juſqu'à terre. A la vérité je ne démêlois pas les traits de mon frere, mais j'attribuois cette altération à la mort. Je voyois d'ailleurs deux yeux étincelans qui étoient directement fixez ſur mon lit, & je concevois que mon alcove étant plus éclairée que l'autre, parce que les bougies en étoient moins éloignées, le fantôme devoit diſtinguer juſqu'au moindre de mes mouvemens. Toute ſon attitude me paroiſſoit paſſionnée. Ce ſpectacle dont je me repaiſſois avec une curioſité avide, me pénétroit juſqu'au fond du cœur. Ma crainte continuoit toujours d'être aſſez forte pour m'empêcher de lever la voix, mais elle agiſſoit déja ſans ſe faire ſentir. Que veux-tu de moi, cher Frere, étois-je prête à m'écrier à tous momens; quel deſſein t'améne? Parle, qu'attens-tu de ta triſte Sœur? Viens-tu me conſoler de mes peines, ou m'aider à mourir. Ce fut dans un de ces tranſports, qu'oubliant toutes mes frayeurs, j'étendis les bras vers l'alcove avec un mouvement ſi vif, que je crus mon ame prête à m'abandonner. Ah! chére ombre, allois je m'écrier.... mais la force de mon action avoit déja produit d'étranges effets. J'entendis un bruit ſourd, tel que celui d'une maſſe qui tombe peſamment: Rem qui l'entendit comme moi, jetta un cri de frayeur. La mienne fut aſſez forte pour m'en faire donner auſſi des marques. Cependant ayant jetté auſſi tôt les yeux ſur l'alcove, non ſeulement je n'aperçus plus rien, mais je remarquai que les rideaux avoient été tirez; & la vûë ne pouvoit les pénétrer.

Madame des Ogéres éveillée par le cri de Rem, ſe hâta d'entrer dans ma chambre & de me demander ſi je me trouvois plus mal. Sa preſence nous ayant un peu raſſurées, je ne balançai point à lui raconter ce qui m'étoit arrivé. Elle me répondit d'abord par toutes les objections qui viennent à l'eſprit d'une perſonne ſenſée contre des événemens de cette nature ; mais deux témoignages qui s'accordoient ſur l'avanture de cette nuit, & le recit de celle qui m'étoit arrivée deux jours auparavant, firent une juſte impreſſion ſur elle. Nous paſſâmes toutes trois le reſte de la nuit dans mon alcove, ſans nous ſentir aſſez de réſolution pour lever les rideaux de l'autre, & pour examiner s'il y reſtoit quelques traces d'une ſcène ſi extraordinaire. L'accablement du ſommeil nous ayant forcés d'y ſuccomber vers le jour, nous en paſſâmes une partie à dormir.

A mon réveil, le Gouverneur me fit demander la permiſſion de m'entretenir quelques momens. Je ne l'avois pas vû depuis la bleſſure de ſon fils, & je regardai cette viſite comme une ſuite de ſes premiéres civilitez. Il entra d'un air rêveur, que j'attribuai au chagrin qu'il devoit reſſentir du malheur d'un fils ſi cher. S'étant aſſis après m'avoir ſalué en ſilence, il demeura encore quelque tems à chercher ſes expreſſions. Enfin me ſaluant de nouveau avec des témoignages extraordinaires de reſpect, il me pria de recevoir, ſans m'offenſer, le diſcours qu'il m'alloit faire. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le funeſte accident qui va me ravir un fils unique dont je faiſois toute la conſolation de ma vieilleſſe. Vous en ſçavez même la cauſe, car on ne me perſuadera jamais, qu'après s'être fait bleſſer mortellement pour vous, il ſoit venu vous voir cette nuit dans l'état où ſes bleſſures le réduiſent, ſans y avoir été encouragé par vos bontez. Je l'interrompis avec chaleur, auſſi irritée que ſurpriſe de ce que je croyois déja comprendre. Ah! Madame, interrompit-il à ſon tour, excuſez un malheureux pere, & ne me faites pas un crime de manquer à quelque ménagement dans les termes. Il n'eſt que trop vrai que mon fils eſt mourant, & que s'il me reſte quelque eſpérance pour ſa vie, elle dépend de vous, qui l'expoſez au danger de la perdre. Il n'a que votre nom à la bouche, il ne peut vivre que pour vous, il me conjure de ſçavoir de vous même, s'il peut ſe flâter de vous plaire un jour, & de vous faire accepter l'offre de ſon cœur & de ſa main, ſans quoi ſa réſolution eſt de jetter tous les remédes, & de ſonger moins à vivre qu'à précipiter ſa mort. Ecoutez moi ſans colére, continua t'il, & n'expliquez pas mal ma liberté; je ſçais la ſituation de votre fortune. Vous avez pris la fuite avec un Amant; mais il n'eſt pas digne de vous. Vous avez abandonné un mari, mais il eſt Proteſtant. Je vous regarde comme une femme libre, qui joint une naiſſance illuſtre à beaucoup de charmes naturels, & qui peut faire encore le bonheur d'un honnête homme en rentrant dans les bornes, dont quelque paſſion violente l'a peut-être écartée. J'ai eu ſoin que le bruit de vos avantures ne fît point ici d'éclat. Vous pouvez retrouver ici tout à la fois un pere, un titre, un mari, dont le nom n'eſt pas indigne du vôtre, une fortune aſſez bien etablie pour réparer toutes vos diſgraces, enfin vous pouvez faire votre bonheur & celui d'un homme qui vous adore. A quoi tiendroit il que votre cœur ne ſe rendît pas à ces offres ? Si vous les trouvez trop précipitées, ſongez que c'eſt le langage de l'honneur & de la bonne fois. Je n'ai pû les différer. Le péril qui menace mon fils eſt preſſant, & n'étant point capable de les faire ſans être réſolu de les remplir, j'ai dû vous faire connoître que je n'ignore point votre ſituation, pour bannir toutes les craintes qui pourroient vous arrêter, ſi vous ne me ſupoſiez pas bien informé de vos avantures. Enfin, s'apercevant que je m'agitois impatiemment, & que je me faiſois violence pour l'écouter : vous vous offenſez de mes inſtances, ajouta-t'il d'un air encore plus triſte, vous n'entrez pas dans le ſens de mes priéres, vous ne me pardonnez rien ? Ah ! du moins rendez-moi mon fils. Ne lui donnez pas le coup de la mort en lui ôtant l'eſpérance. Je vous demande ſa vie. L'avenir nous fera naître d'autres reſſources ; mais conſentez que je lui porte de votre part un mot favorable, un ſigne de bonté & de pitié. Il me preſſa long-tems avec la même ardeur, & je voyois des larmes qui s'entreſuivoient au long de ſon viſage.

Qui

Que pourrois-je penſer d'un diſcours où non-ſeulement je ne comprenois rien, mais où je me trouvois inſultée preſqu'à chaque mot? J'étois ſeule à l'entendre. Soit qu'il vint d'une envie formée de m'outrager, ou de quelque égarement d'eſprit cauſé par la douleur, je craignis qu'une réponſe telle que je la devois à mon honneur & à ma juſte indignation, ne m'attirât peut être de nouvelles injures. Je me hâtai d'apeler Madame des Ogéres. Quoique ſa preſence me rendit plus hardie, je me contentai de dire au Gouverneur, en jettant les yeux ſur lui avec un air de défiance, que tant de choſes ſurprenantes me jettoient dans un extrême étonnement, & que je le ſupliois inſtamment de me laiſſer ſeule pour y réfléchir. Je me levai. Il ſe retira, en me conjurant de ne pas différer trop long-tems ma réponſe.

La perte d'un moment m'eût coûté plus qu'à lui. Sans prêter l'oreille aux queſtions de Madame des Ogéres, je la preſſai de faire chercher auſſi-tôt ſon mari. On ne tarda point à le trouver. Ah! venez, lui dis-je, les larmes aux yeux; vous êtes le ſeul homme du monde pour lequel il puiſſe me reſter de la confiance. Mes malheurs vont en augmentant. Au nom du Ciel! ſecourez-moi. Je lui répétai le diſcours du Gouverneur; & ne m'arrêtant point à lui demander des éclairciſſemens ſur ce qui devoit lui paroître auſſi obſcur qu'à moi, je le conjurai de voir ſur le champ, ſoit le Gouverneur, ſoit ſon

Epouſe, ou leur Fils. Sçachez d'eux, lui dis-je, pourquoi ils m'inſultent. Eſt-ce folie ou malignité ? Déclarez-leur nettement tout ce que vous ſçavez de mes infortunes. Ajoutez-y que je ne leur demande rien ; que ſi j'ai accepté la retraite qu'ils m'ont offerte chez eux, c'eſt que l'opinion que j'avois de leur vertu, me l'a fait regarder comme un aſile aſſuré pour la mienne ; s'ils me croyent d'autres ſentimens, je les quitte avant la fin du jour. M. des Ogéres auſſi curieux que moi de découvrir le fond de cette avanture, m'aprit ce qu'il en avoit pû recuëillir dans la ville. Sur la maniére dont il s'étoit expliqué au Gouverneur, en lui découvrant mon nom, on me croyoit ſans engagement, & l'un des Officiers qui avoient pris de l'inclination pour moi ſur le Vaiſſeau, homme riche & conſidéré, avoit déclaré, pour refroidir ſes Rivaux, que ſon deſſein étoit de m'épouſer. C'étoit lui dont le fils du Gouverneur avoit troublé le Concert, mais on ignoroit par quel motif celui ci pouvoit être animé, & tout ce qui s'étoit paſſé dans l'intérieur de la maiſoin, étoit encore un ſecret pour le public. Cette explication me laiſſant mille choſes à deſirer, je preſſai M. des Ogéres de me ſatisfaire. Il eut beaucoup de peine à ſe procurer un moment d'entretien avec Dom Taleyra, qui étoit attaché au lit de ſon fils. Enfin, je l'entendis revenir, & l'impatience me fit aller au-devant de lui.

Il eſt fâcheux, me dit il en m'abordant, que nous n'ayions pû nous défier du malheur qui nous eſt arrivé. Je vous aurois conſeillé de ne pas chercher d'autre azile que mon Vaiſſeau, où j'aurois été capable du moins de vous défendre. Mais je vous aprens que vous êtes ici priſonniére, auſſi long tems que Dom Taleyra jugera votre preſence néceſſaire au rétabliſſement de ſon fils. Ne vous allarmez pas, continua-t'il, on promet de vous reſpecter ; & venant au détail que j'attendois, il m'aprit que le Vaiſſeau de mon mari s'étant aproché du Port, il en étoit ſorti deux Gentilshommes Eſpagnols, qui s'étoient arrêtés quelques heures dans la Ville, où ils avoient pris la poſte pour Madrid Voilà le fondement, me dit-il, de toutes les fauſſes idées du Gouverneur, & de tous les chagrins qu'il peut encore vous cauſer. En effet ces deux Gentilshommes dont j'aurois peine à me rapeler le nom, ayans été obligés de ſe preſenter à Dom Taleyra, il n'avoit pas manqué de les interroger ſur leur voyage ; & comme ils n'avoient rien de plus extraordinaire à lui raconter que mon départ de Sainte-Héléne, dont ils avoient ſçu toutes les circonſtances en s'embarquant avec mon mari, ils avoient ſuivi le préjugé, où tout le monde étoit aparemment de ma conduite. Gelin avoit paſſé dans leur eſprit pour un Amant, & moi pour une femme à qui la tendreſſe qu'ils me ſupoſoient pour ce miſérable, avoit fait oublier ce que je devois à mon honneur. A la vérité m'ayans vuë pendant quelques jours à Sainte-Héléne, ils avoient crû me connoître aſſez pour devoir faire l'éloge de mon caractere ; & ſuivant les principes de la galanterie Eſpagnole, ils m'avoient excuſée avec plus de civilité que de raiſon. Mais Dom Taleyra n'en étoit pas moins fondé à me regarder comme une infidèle, & telle étoit l'opinion qu'il avoit de moi lorſqu'il étoit venu m'offrir ſa maiſon & ſes ſervices.

Sa ſurpriſe avoit été extrême en aprenant que j'étois à la Corogne ; car quoiqu'il ne pût ignorer que M. des Ogéres avoit une Dame Eſpagnole avec lui, le recit même des deux Gentilshommes n'avoit pû lui faire ſoupçonner que ce fût moi. Mais ouvrant les yeux lorſque je lui avois fait demander ſa protection, & comparant la crainte que je marquois d'un vaiſſeau étranger & les bleſſures de Gelin, avec le diſcours des deux Eſpagnols qui étoient arrivées & partis le même jour, il n'avoit pû douter que tout ce qu'il avoit entendu quelques heures auparavant, ne fût mon hiſtoire. La nouveauté de cette avanture & le nom de mon Grand-pere qu'il avoit apris de M. des Ogéres, l'avoient peut-être engagé plus que l'eſtime à me témoigner tout le zèle qui me l'avoit fait regarder comme un ami. Il m'avoit caché néanmoins les lumiéres qu'il avoit déja reçuës ſur la véritable cauſe de mes craintes ; & les ſeules marques qui euſſent pû m'inſpirer quelque défiance, ſi j'euſſe été capable d'y faire attention, étoient les diſcours qu'il m'avoit tenu en arrivant à ſa maiſon, & l'eſpéce de mépris qu'il avoit affecté pour Gelin.

Comme il ignoroit encore la paſſion de ſon fils, il n'avoit point eu d'autre vûë dans ſes civilitez que de me rendre ce qu'il croyoit devoir à la petite fille de Dom Franciſco d'Arpez. Cependant dès le premier jour il s'étoit aperçu que Dom Thadeo (c'étoit le nom de ſon fils) ne parloit pas de moi avec indifférence ; & le connoiſſant d'un caractére ardent, il l'avoit exhorté à ne pas ſe rendre malheureux par des deſirs inutiles. Sa querelle & ſes bleſſures avoit achevé de lui ouvrir les yeux ; mais dans l'état où il le voyoit, la tendreſſe paternelle l'avoit empéché de lui faire ſur le champ des reproches hors de ſaiſon. Enfin s'étant éveillé la nuit au bruit de ſes domeſtiques, & ſon inquiétude l'ayant fait courir à l'apartement de ſon fils, il l'avoit trouvé entre les bras de deux valets-de-chambre, qui le raportoient dans ſon lit ſans connoiſſance & ſans ſentiment. Il avoit voulu ſçavoir d'eux la cauſe de ce deſordre. Ils lui avoient confeſſé que leur Maître ayant trouvé le moyen avant ſes bleſſures de s'introduire dans une de mes alcoves, où il paſſoit une partie de la nuit à me conſidérer, il avoit exigé d'eux qu'ils l'y tranſportaſſent cette nuit même, malgré le triſte état où il étoit. Ils y avoient réüſſi avec aſſez de bonheur ; mais ſoit que ſa foibleſſe ne lui permit point de ſe tenir debout, ſoit quelque raiſon qu'ils ignoroient, il avoit perdu ſubitement tout ce qui lui reſtoit de force ; & étant tombé de toute ſa hauteur, ils avoient été dans le dernier embarras pour l'aporter à ſa chambre. Dom Taleyra touché juſqu'au fond du cœur de l'extrémité où il voyoit un fils ſi cher, n'avoit pû s'empêcher, après lui avoir un peu rapelé la connoiſſançe, de lui reprocher tendrement une démarche ſi téméraire. Mais la réponſe qu'il en avoit reçuë, l'avoit forcé auſſi-tôt de changer de langage. Ne m'accablez pas, lui avoit dit Thadeo. Je meurs. Il ne me reſte de vie que pour vous demander une faveur dont j'eſpére encore ma guériſon, mais votre refus ou celui de Donna d'Arpez, eſt auſſi-tôt ſuivi de ma mort. Je vous demande la liberté de l'épouſer, & à elle de me préférer à Dom Luceſcar. M. des Ogéres me dit qu'on nommoit ainſi ſon Rival; pour moi l'on ne me connoiſſoit que ſous le nom de mon Grand-Pere.

Le Gouverneur, quoiqu'extrêmement embarraſſé d'une propoſition ſi peu attenduë, n'avoit pas cru que les circonſtances lui permiſſent de la combattre. Il avoit promis à ſon fils de ne rien épargner pour le ſatisfaire: & voulant ſçavoir ſeulement par quels degrez ſa paſſion étoit montée à cet excès, il lui avoit demandé s'il me connoit aſſez pour s'aſſurer que mon cœur & ma main fuſſent libres. Thadeo n'avoit plus fait difficulté de lui confeſſer, que ſur ce qu'il avoit entendu dire de moi à divers Officiers qui m'avoient vuë ſur le vaiſſeau, il s'étoit déguiſé pour ſatisfaire d'abord ſa curioſité, & qu'ayant conçû pour moi des ſentimens auſſi vifs qu'il lui plut de les repreſenter, il avoit continué de recourir au déguiſement pour me voir pluſieurs fois le jour, depuis que j'étois dans la ville ; que ſa paſſion croiſſant ſans meſure, il avoit gagné à force de libéralitez un domeſtique de M. des Ogéres, qu'il avoit crû propre à lui donner quelque lumiere ſur ma conduite ; qu'il avoit apris que je ne recevois la viſite de perſonne, & par conſéquent que toutes les eſpérances de ſes Rivaux n'étoient pas mieux fondées que les ſiennes ; qu'il avoit ſçû à la vérité du même domeſtique que j'avois été au pouvoir d'un mari, mais d'un mari Proteſtant, qui m'avoit donné de juſtes ſujets de haine ; & que penſant à m'attacher à la Religion de Rome, j'acquérois le droit de rompre un mariage ſi mal aſſorti ; (en effet j'ai ſçu que Gelin s'étoit fait une étude de répandre ces fauſſes idées dans le vaiſſeau ;) que me croyant donc libre, il penſoit ſérieuſement à me faire des propoſitions qui puſſent m'arrêter à la Corogne, lorſque les diſcours préſomptueux de Dom Luceſcar avoient excité ſa jalouſie ; que ſon Concert l'avoit moins irrité que la profeſſion qu'il faiſoit hautement de penſer à m'épouſer ; que ayant eu le malheur de tomber ſous les coups d'un Rival ſi vain, il étoit d'autant plus à plaindre que ſes bleſſures lui ôtoient le pouvoir de ſe défendre de ſes artifices ; que la crainte d'être prévenu étoit pour lui un tourment mortel ; que dans la violence de ſa jalouſie il s'étoit fait porter dans un lieu d'où il pouvoit m'obſerver,

&

& que l'ayant ſans doute aperçu, j'avois donné quelques marques de compaſſion qu'il croyoit pouvoir expliquer en ſa faveur; qu'il n'avoit pu réſiſter à l'impreſſion d'une ſi fâcheuſe eſpérance; qu'il étoit tems d'agir ſans me donner le tems de me refroidir, & que non-ſeulement ſon bonheur, mais ſa vie même dépendoit de ce que ſon pere alloit entreprendre pour lui. Il avoit ajouté des choſes ſi preſſantes, qu'elles avoient porté ce bon vieillard à etouffer ſes propres objections, & même à diſſimuler les fâcheuſes idées que les deux Eſpagnols lui avoient laiſſées de Gelin. Vous avez remarqué que dans le diſcours qu'il m'avoit adreſſé, il avoit cru ſe faire auprès de moi un mérite de ce ſilence.

Après avoir tiré de lui toutes ces explications, M. des Ogéres avoit tâché de le détromper d'une partie de ces idées, & de ruïner ſans exception toutes ſes eſpérances. En lui avoüant que j'avois quitté mon mari, il m'avoit juſtifiée avec feu ſur l'accuſation qui concernoit Gelin; & pour ne laiſſer aucun doute de mes ſentimens, il lui avoit déclaré que je me croyois ſi offenſée, & de ſes propoſitions, & des termes injurieux dans leſquels il s'étoit expliqué, & plus encore de la hardieſſe de ſon fils, qui s'étoit non-ſeulement introduit dans ma chambre, mais qui s'imaginoit follement que je l'avois aperçû ſans indignation, que j'étois réſoluë de quitter ſa maiſon dès le même jour & peut-être la Corogne, où je laiſſerois & ſon fils & Luceſcar & Gelin, &

tous ceux dont la preſence ou le voiſinage pouvoit porter quelque atteinte à la délicateſſe de ma vertu. Cette déclaration, prononcée d'un ton vif par un homme auſſi ferme que M. des Ogéres, avoit d'abord un peu déconcerté le Gouverneur. Cependant après de legéres excuſes, pendant leſquelles il paroiſſoit méditer ſur le parti qu'ill devoit prendre, il étoit revenu à le ſuplier d'obtenir de moi quelque indulgence pour la triſte ſituation de ſon fils, & à lui demander ſi je trouverois mauvais qu'il retournât lui-même à ma chambre, pour me conjurer encore d'entrer dans ſes ſentimens. M. des Ogéres étoit vertueux. Je lui avois répété mille fois, que m'étant livrée avec tant de confiance entre ſes mains, je le chargeois devant le Ciel & devant les hommes de la garde de mon honneur. Il ne crut point que dans le péril où j'étois il y eut aucune compoſition qui pût être acceptée avec bienſéance. Se ſouvenant d'ailleurs des allarmes où il venoit de me laiſſer, il répondit vivement & peut-être avec trop de hauteur, que n'étant pas plus reſponſable de la ſanté que de la folie de Dom Thadeo, je devois prendre peu de part à ſon ſort, & chercher ma ſureté à l'inſtant même, loin d'une maiſon où la vertu étoit ſi peu reſpectée.

Une réponſe ſi vive avoit tellement piqué le Gouverneur, qu'il s'étoit oublié à ſon tour; & me reprochant d'affecter pour ſon fils une vertu qui n'étoit pas toûjours ſi ſévére, il avoit juré que je ne ſortirois pas de ſa maiſon que ſa vie ne fût tout-à-fait hors de danger, & qu'il me forceroit d'avoir autant de complaiſance pour lui que j'en avois eu volontairement pour un autre. Il s'étoit retiré d'un pas ſi bruſque après ce ſerment, que ne le connoiſſant point aſſez pour ſçavoir ſi l'honneur étoit capable de le retenir dans de certaines bornes, M. des Ogéres me confeſſa qu'il n'étoit point ſans inquiétude. Mais à moins qu'on ne prenne le parti de vous donner des Gardes, ajouta-t'il, il ſera difficile qu'on vous ôte le moyen de vous évader dès cette nuit & de regagner mon vaiſſeau, qui ſera prêt à ſortir auſſi tôt du Port. Il me recommanda, tandis qu'il alloit donner les ordres néceſſaires, de ne laiſſer rien échaper qui pût me faire ſoupçonner de ce deſſein, & ſurtout de ne pas aigrir l'eſprit du Gouverneur par un excès de fierté.

Oh! ma Sœur, à quelles réfléxions demeurai je en proye pendant le reſte du jour! Ce ne fut ni la menace du Gouverneur, ni l'inquiétude de mon ſort qui me tourmenta l'imagination; ni la crainte d'un péril dont je ſçavois bien qu'une femme d'honneur eſt toujours capable de ſe défendre. Mais quelle affreuſe idée ſe formoit-on de ma vertu? J'étois donc ſoupçonnée d'aimer Gelin, accuſée d'avoir fuï pour le ſuivre, traitée comme une infâme à qui l'on faiſoit grace en jettant un voile ſur ſa conduite; & en lui offrant le pardon de ſes fautes à condition de ſe rendre utile au bonheur d'un inconnu. Malheureux jouet de mes propres fureurs & des injuſtices d'autrui, à quoi étois-je réduite. J'ai quitté mon mari, diſois-je à Madame des Ogéres, pour m'épargner la honte de ſes mépris ; c'eſt le reſſentiment de l'honneur outragé autant que les tranſports de l'amour irrité, qui m'a fait faire violence à mon caractére, pour ſauver du moins ma gloire, l'unique bien qui me reſtoit à conſerver ; & je retombe auſſi-tôt dans une confuſion plus inſuportable que celle dont j'ai prétendu me délivrer ! Quel eſt donc le ſort d'une femme ? Infortunée, coupable, au gré du caprice des hommes, où doit-elle prendre la régle de ſon devoir, & chercher de la ſureté pour ſon répos ? Il falloit aparemment, continuai je avec un retour amer ſur le paſſé, il falloit ſouffrir les rebuts d'un mari perfide & les dédains d'une Rivale. Il falloit vivre auprès d'eux dans le deſeſpoir & dans les larmes, être témoin de leur bonheur, ſervir par ma preſence à ranimer leur tendreſſe, veiller peut-être à la ſûreté de leurs rendez vous & à la tranquilité de leurs careſſes. O Dieu ! m'écriai-je en ſentant boüillonner mon ſang à ce fatal ſouvenir, la terre & la mer ont-elles des abîmes ſi profonds où je ne fuſſe pas plûtôt prête à m'enſévelir, qu'à ſuporter un ſi odieux ſpectacle ! .. Mais ne devois-je pas m'arrêter dans l'Iſle de Madére, & me rendre aux conſeils de Gelin, qui ne m'a prédit que trop juſte le cruel châtiment de mon obſtination ? Hélas ! j'y aurois vécu loin des hommes, loin de ces ingrats & de ces perfides, dont je prévois que la malignité ne ceſſera jamais de me pourſuivre. Mais il falloit donc y chercher quelque antre écarté, d'où Gélin, qui m'accompagnoit, n'eût jamais aproché; car les cruels qui m'inſultent, en euſſent encore moins épargné ma vertu. Un antre! oüi, ajoutai je, le plus profond, le plus obſcur, le plus conforme à l'état de ma fortune & aux triſtes ſentimens de mon ame! voilà le ſeul aſile qui me convienne. Et c'eſt le ſeul auſſi que je ſuis réſolue de chercher, repris-je, en regardant fixement Madame des Ogéres: hélas! aprenez-moi ſi j'en puis trouver un dans les montagnes dont cette côte m'a paru bordée.

Je m'arrêtai un moment pour attendre ſa réponſe. Mais cette vertueuſe Dame, qui n'avoit tardé ſi long-tems à m'interrompre, que pour ſe livrer à la pitié que lui cauſoient mes agitations, ſaiſit cet inſtant pour les calmer par ſes careſſes & par ſes conſeils. Elle convint de la juſtice de mes plaintes & du malheur de notre ſexe, qui malgré tous les avantages que la flâterie des hommes lui attribue, eſt continuellement la victime de leur injuſtice & le joüet de leurs paſſions les plus déréglées. Mais dans le cas où je me trouvois malheureuſement engagée, elle m'aſſura que toute leur malignité n'étoit pas capable de nuire à ma réputation, puiſqu'elle & ſon mari, qui ne m'avoient pas perdu de vue depuis notre départ de Sainte Héléne, ſe feroient toujours un devoir de rendre témoignage

à

à ma conduite, & qu'ils ſe flâtoient l'un & l'autre d'être écoutez de toutes les perſonnes d'honneur. Elle prit cette occaſion pour m'aprendre ce que ſa modeſtie m'avoit laiſſé ignorer juſqu'alors ; qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme des plus illuſtres de ſa Province, & que ſon mari n'étoit pas non plus d'une naiſſance commune ; mais qu'ayant eſſuyé des pertes conſidérables, qui avoient beaucoup altéré leur fortune, ils avoient obtenu de la Cour, ſous prétexte d'une Commiſſion ſecrette, la permiſſion d'équiper un vaiſſeau ; & que pour déguiſer mieux leur entrepriſe dans une Province où la Nobleſſe exclut toute ſorte de commerce, ils s'étoient aſſociez avec quelques riches particuliers de la Corogne, qui avoient pris ſoin de le charger ſous leur nom, & qui avoient obtenu de leur côté un paſſe-port avantageux de la Cour d'Eſpagne. Sa tendreſſe pour ſon mari lui avoit fait entreprendre le voyage avec lui. Ils revenoient avec tout le ſuccès qu'ils avoient eſpéré, & qu'ils n'avoient pû manquer d'obtenir ſous le pavillon de deux Couronnes. Ce détail, continua t'elle, eſt moins pour nous relever à vos yeux, que pour vous faire comprendre ce que vous pouvez vous promettre de notre témoignage & de nos ſervices. Ne regrettez point ; me dit elle encore, d'avoir laiſſé derriére vous l'Iſle de Madére. Il ſe trouve des antres obſcurs en Eſpagne & en France ; mais l'honneur peut être en ſureté ſans ce ſecours ; & moi qui connois la généroſité de la Nobleſſe Eſpagnole, je ſuis moins allarmée que mon mari des menaces du Gouverneur. Quand il nous forceroit d'attendre le rétabliſſement de ſon fils, ne doutez pas qu'il n'en uſe civilement avec nous, & qu'il ne revienne bien-tôt de la chaleur indiſcrette avec laquelle un peu de reſſentiment l'a fait parler.

En effet ſon diſcours fut interrompu par l'arrivée d'un domeſtique qui m'étoit envoyé par le Gouverneur, & qui me pria de ſa part, dans les termes les plus reſpectueux, de recevoir ſa viſite. J'avois de la répugnance à le voir. Madame des Ogéres me preſſa d'y conſentir. Il parut d'un air auſſi triſte qu'il l'avoit eu deux heures auparavant. Je ne doute pas, Madame, me dit-il en tenant la vûë baiſſée, qu'on ne vous ait déja fait un recit qui ne ſçauroit être honorable pour moi. Mais n'avez-vous jamais tremblé pour la vie de ce que vous avez de plus cher? Avez-vous un fils que vous aimiez uniquement, & que vous ayez été menacée de perdre par un accident cruel? Ah! ſi vous connoiſſez juſqu'à quel point la nature nous intérreſſe pour un fils, ne donnez point le nom d'offenſe au mouvement d'une chaleur involontaire, & pardonnez au plus infortuné de tous les peres. Il voulut mettre un genoüil à terre en prononçant ces derniers mots, & ſes larmes couloient en abondance. Je l'arrêtai.

Mon fils expire, reprit-il avec la même douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'eſt plus capable de ſentir le prix. Il eſt au bord du tombeau. Cependant, ſi c'eſt à l'excès de ſa paſſion qu'il faut attribuer ſa mort; ſi ſes bleſſures du moins n'ont pas eu d'autre cauſe, & ſi ſa jalouſie & les autres tourmens d'un malheureux amour ſont le poiſon qui les rend mortelles, votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quelque choſe à la pitié ? Hélas ! les marques en ſeroient à preſent bien tardives. Mais qui ſçait ce qu'un moment peut produire ? On a vû faire mille fois de ces miracles à l'amour. Un inſtant de votre preſence feroit peut-être plus que tous les remédes. Au nom du Ciel, ajouta-t'il; que le reſſentiment qui peut vous reſter de mon indiſcrétion, ne s'opoſe point à votre généroſité; faut-il que j'embraſſe vos genoux ? Il voulut de nouveau ſe jetter à mes pieds. Je le retins encore. Malgré le ſujet de mes plaintes, je me ſentois touchée de ſa douleur, & pendant qu'il l'exprimoit ſi vivement, il me vint à l'eſprit que s'il étoit lui-même capable de cette généroſité qu'il ſouhaitoit de trouver dans mes ſentimens, je ne pouvois deſirer une meilleure occaſion pour lui faire prendre de moi l'opinion que je croyois mériter. Je m'aplaudis de cette penſée, & l'interrompant ſans autre précaution: oüi, lui dis-je, je ſuis ſenſible au malheur de votre famille, & je m'afflige d'en être innocemment la cauſe. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous m'avez fait. Venez; je ne refuſe point de donner à votre fils toutes les conſolations que l'honneur permet, & que l'humanité demande. Un cœur ferme dans ſon devoir, ajoutai-je, eſt au deſſus des ſoupçons téméraires, & ne prend la loi que de ſes propres ſentimens. Je lui demandai la main pour me conduire. Il reçut la mienne avec transport, & ne ceſſa point de m'exprimer ſa reconnoiſſance juſqu'à l'apartement de ſon Fils.

Nous le trouvâmes dans un état auſſi triſte qu'il me l'avoit repreſenté. La pâleur de la mort étoit déja répanduë ſur ſon viſage. Il avoit la tête panchée & les yeux fermez. Sa reſpiration, qui ſe faiſoit encore entendre, étoit preſque le ſeul ſigne de vie qui lui reſtât, car les Médecins ne lui trouvoient plus de poulx, & il paroiſſoit ſourd & inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui. Ce ſpectacle me pénétra de compaſſion. Vous le voyez, me dit triſtement ſon Pere, hélas ! qui me rendra mon cher fils ? Il continuoit de me tenir la main, & baiſſant la tête vers le malade, il l'avertit à voix haute que Donna d'Arpez étoit auprès de lui, pour lui marquer l'intérêt qu'elle prenoit à ſa ſituation. Donnez, ma Sœur, le nom que vous voudrez à cet étrange accident ; mais à peine le Gouverneur eut-il prononcé le mien, que Thadeo pouſſa un profond ſoupir ; & le Médecin qui lui tenoit le bras, & qui ignoroit le ſujet de ma viſite, nous avertit qu'il recommençoit à ſentir le mouvement de l'artére. Je profitai de ce moment pour adreſſer moi-même quelques civilitez au malade. Le ſon de ma voix acheva de le réveiller de ſa léthargie. Il ouvrit les yeux. Ses premiers regards me parurent foibles & troublez ; mais les ayant fixez ſur moi, je remarquai qu'ils s'éclairciſſoient par degrez, & que bien-tôt même ils s'animérent jusqu'à me paroître vifs & pleins de feu. La même chaleur ſe répandit inſenſiblement ſur ſon viſage. J'admirois tous ces changemens, & je ne pouvois douter que ce qui arrêtoit encore ſa langue, ne fut l'excès de ſa joye. Le Gouverneur, à qui il n'étoit point échapé un ſeul de ſes mouvemens, donna ordre aux Médecins de ſe retirer à quelque diſtance ; & s'aprochant de mon oreille, il me conjura de me repoſer ſur ſon reſpect & de me laiſſer tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuſe viſite. Mon Fils, dit-il à Thadeo, vous avez refuſé de me croire lorſque je vous ai répondu de l'indifférence de Donna d'Arpez pour Dom Luceſcar, & vos inquiétudes vous ont été auſſi funeſtes que vos bleſſures. Raſſurez vous, lorſque vous pouvez aprendre d'elle-même qu'elle ne connoît votre ennemi que de nom, & qu'elle ne lui donnera jamais de préférence qui doive vous chagriner. Aimez la vie, puiſqu'elle s'interreſſe à votre ſanté, & hâtez-vous de vous rétablir, pour chercher les occaſions de mériter ſon eſtime. Il ſe tourna vers moi, en me priant de confirmer l'explication qu'il oſoit donner à mes ſentimens. J'entrai volontiers dans ſes vûës, & m'expliquai aſſez civilement pour guérir la jalouſie de Dom Thadeo. Diſpenſez-moi, ma Sœur, de vous repreſenter la confuſion de ſes tranſports & les excès de ſa reconnoiſſance.

La ſatisfaction de ſon pere ne cédant guéres à la ſienne, ce bon vieillard s'y livra ſans meſure en me reconduiſant à ma chambre, & la plus modérée de ſes offres fut celle de tout ſon crédit & de toutes ſes richeſſes. Je pris cette occaſion pour lui expliquer mes derniers ſentimens. Je ne vous demande, lui dis-je, que votre eſtime; & du côté par lequel une femme peut y prétendre, je me flâte de la mériter. Un préjugé cruel vous a fait prendre les plus injuſtes idées de ma conduite. Revenez-en, s'il eſt poſſible; & ſans exiger que je me juſtifie par l'expoſition de mes malheurs, perſuadez-vous de moi ce qu'on peut penſer du moins à l'avantage d'une femme d'honneur. Si vous me refuſez cette juſtice, je tirerai ce fruit de vos ſoupçons qu'ils m'ont fait ouvrir les yeux ſur la néceſſité dont il eſt pour moi de fuir promptement le commerce des hommes, dont l'expérience m'aprend que je n'ai ni juſtice ni faveur à eſpérer. Auſſi mon départ ne ſera-t'il différé qu'auſſi long-tems que la force & la violence s'obſtineront à le retarder. Je me deſtine à une éternelle retraite. Je la ſouhaite, je la demande au Ciel, comme le ſeul port où je puiſſe trouver l'un des deux biens qui me reſtent à prétendre au monde; celui de vivre tranquile, ou de m'affliger en liberté.

Il m'interrompit, pour m'exprimer par de nouveaux regrets & de nouvelles excuſes la honte qu'il reſſentoit encore de ſon dernier procédé; & s'il ne renonçoit pas, me dit-il, au deſſein de me retenir auſſi longtems qu'il lui ſeroit poſſible à la Corogne, ce n'étoit plus par la violence qu'il penſoit à m'arrêter, mais par tous les honneurs & par toutes les careſſes qui pourroient me faire oublier ſon emportement. Des complimens ſi vagues m'auroient peu ſatisfaite, s'il n'eût ajouté que dans la douleur qu'il avoit de ſon offenſe, il vouloit me faire un aveu qui augmenteroit ſa honte, & par conſéquent ſa punition, en me le faiſant trouver encore plus coupable. C'étoit, me dit-il, une eſpéce de réparation qu'il étoit porté à me faire volontairement, ou du moins une preuve qui ne me permettoit pas de douter de l'opinion qu'il avoit réellement de ma vertu. Je vous confeſſe, pourſuivit il, que le jour même que vous êtes arrivée chez moi, non-ſeulement les deux Gentilshommes que j'avois vûs ne m'avoient parlé de vous qu'avec des marques extraordinaires d'eſtime, & n'avoient pas mêlé Gelin dans votre avanture en me racontant l'hiſtoire de votre fuite; mais j'avois eu d'autres lumiéres, après leur départ, qui devoient fixer encore plus mon opinion. Sur l'avis que je reçus de l'accident de Gelin, j'envoyai auſſi tôt ma Garde pour s'éclaircir du deſordre & pour arrêter les coupables. Elle y arriva trop tard. Mais l'Officier s'étant informé des circonſtances qu'on avoit pû découvrir, il aprit de quelques Commis qui avoient paſſé l'après-midi ſur le Port, que tandis que Gelin s'étoit écarté avec un Etranger qu'il paroiſſoit connoître familiérement, ils avoient eu quelques momens d'entretien avec trois hommes, qu'ils avoient pris à leur diſcours pour les Domeſtiques de l'autre. Leur ayant demandé qui il étoit, & s'il connoiſſoit effectivement Gelin, ils ne s'étoient pas fait preſſer, dirent ils à mon Officier, pour leur aprendre ſon nom & pour leur raconter l'Hiſtoire d'une Dame qui ne devoit pas être bien éloignée, puiſque Gelin avec qui elle étoit partie, ſe trouvoit ſi proche. En raiſonnant ſur votre fuite, continua le Gouverneur, ils avoient parlé de vous ſi reſpectueuſement, & ils avoient paru ſi embarraſſez à expliquer vos motifs, lorſqu'on ne pouvoit vous ſoupçonner raiſonnablement, diſoient-ils, d'être capable de certaines foibleſſes, que mon Officier qui ſe fit répéter tous leurs diſcours, & qui vous ayant déja vûë ſur le Vaiſſeau de votre Capitaine, n'ignoroit pas que vous étiez à la Corogne avec lui, fut le premier à prendre parti pour votre vertu après m'avoir fait ce recit. Il eſt impoſſible, me dit-il, qu'une femme dont la médiſance même reſpecte la ſageſſe, ſoit coupable d'un honteux deſordre, & j'en croirois plutôt ce témoignage que toutes les aparences opoſées. Ce ſeroit un mélange ſans exemple de libertinage & de vertu.

Il eſt vrai, ajouta le Gouverneur, que cet Officier, qui ſe nomme Dom Oſorio, étoit un de ceux qui avoient conçu une ardente paſſion pour vous. Mais il n'en devoit être que plus facile à s'allarmer ſur tout ce qui pouvoit lui diſputer votre cœur. Tous ceux d'ailleurs qui vous avoient vuë comme lui ſur le vaiſſeau, rendoient témoignage à votre modeſtie ; & vous devez croire que malgré la reconnoiſſance que je conſerve pour votre pere, je ne vous aurois pas offert ma maiſon, ſi je m'étois défié de l'honnêteté de vos mœurs. Je me confirmai encore dans l'opinion que j'en avois, par la conviction que j'en tirai moi-même après vous avoir entretenuë quelques momens ; car les caractéres de la droiture & de l'innocence percent au travers de tous les voiles. Cependant lorſque j'ai vu mon fils mortellement bleſſé, & plus maltraité encore par les traits de l'amour que par l'épée de ſon rival ; lorſque je l'ai vu jaloux, furieux, deſeſperé, enfin prêt à déchirer les linges qui bandoient ſes playes, ſi je refuſois, diſoit il, de vous offrir ſon cœur, ſa main, & d'aprofondir vos ſentimens ſur les prétentions de Dom Luceſcar, je ne puis vous diſſimuler que, malgré le reſpect dont je me ſentois rempli pour votre perſonne & pour votre nom, un excès de délicateſſe ne m'ait jetté dans de violentes agitations. Je ne vous ai pas cruë plus coupable, mais j'ai ſenti qu'il m'étoit plus néceſſaire d'éclaircir votre innocence. Le tems preſſoit. J'ai pris le parti que je vous avouë en rougiſſant de m'expliquer dans des termes qui pouvoient vous paroître offenſans ; pour faire éclater la vérité par vos réponſes, ou pour vous faire connoître que je ne me livrois pas ſans prudence & ſans précautions. Quelque impreſſion que votre étonnement & votre douleur euſſent fait ſur moi, j'ai cru devoir ſoutenir le même perſonnage avec M. des Ogéres; & je ne ſçais comment il m'eſt arrivé de me reſſentir aſſez de quelques menaces qui lui ſont échapées, pour lui faire une réponſe dont le ſouvenir me couvre de confuſion. Voilà, me dit-il, l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi, depuis qu'un généreux oubli de mes offenſe, & votre compaſſion pour mon fils m'ont fait trop connoître la nobleſſe de votre caractére & la pureté de vos ſentimens. Demeurez, s'il ſe peut, à la Corogne, pour y conſerver un empire abſolu ſur moi, ſur mon fils, ſur tout ce qui m'apartient; diſpoſez de nos biens & d'une vie que vous nous avez renduë; ou ſi votre devoir & votre inclination vous apellent plus loin, comme M. des Ogéres me l'a déclaré par vos ordres, exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos deſſeins, & comptez de tout obtenir de mon reſpect & de mon obéïſſance.

Je ne ſçai ma chére Sœur, ſi ce fut une fauſſe gloire qui me fit entendre ce long diſcours avec plaiſir, & ſi ç'en eſt une encore qui me fait trouver de la douceur à vous le répéter; mais il me rendit plus tranquile que je ne l'avois été depuis longtems. Je crus reconnoître de l'honneur & de la ſincérité dans le Gouverneur, & n'apréhendant plus même qu'il s'opoſât au deſſein que j'avois de partir la nuit ſuivante, je lui déclarai que c'étoit ma réſolution. Votre fils, lui dis-je, dans l'état où nous l'avons laiſſé, me paroît à couvert de ce que vous avez apréhendé pour lui; & comme il ne peut exiger que je le voye à tous momens, vous ſerez le maître d'entretenir ou d'augmenter ſes eſpérances autant que vous les croirez néceſſaires à ſa guériſon. C'eſt un ſoin dans lequel il ne me convient plus d'entrer autrement que par la liberté de flâter ſa foibleſſe, que mon abſence va vous laiſſer. Je pars : Cependant, ajoutai-je, je vous demande deux preuves de cette eſtime & de cette conſidération dont vous m'aſſurez. Rendez la liberté à Dom Lucecar, que le deſir de venger votre fils vous fait retenir dans une étroite priſon ; & ſi vous attachez quelque prix à ma généroſité, ne me laiſſez point partir ſans me donner ce témoignage de la vôtre. J'avois ſçu effectivement de M. des Ogéres, que ce Gentilhomme ayant négligé de prendre la fuite, avoit été chargé de chaînes, & qu'on inſtruiſoit ſon procès avec la derniére rigueur. En ſecond lieu, lui dis-je, ſupérieure comme je crois l'être à tous les ſoupçons, je ne fais pas difficulté de vous demander pour Gelin les ſecours qu'il peut recevoir de vous juſqu'à ſon rétabliſſement. Je renonce à le voir, puiſque la reconnoiſſance que je lui dois eſt interprétée ſi mal ; mais il ſeroit honteux de l'abandonner ici ſans reſſource. Tels étoient en effet l'attention & les ſoins dont je me croyois redevable à ce monſtre.

Dom Taleyra marqua de l'admiration

pour des ſentimens ſi deſinterreſſez, & ne m'opoſant plus que les inſtances de l'amitié & les regrets de l'eſtime & de la reconnoiſſance, il conſentit enfin à mon départ. J'exigeai de lui qu'il tint ma réſolution ſi ſecrette, que ſa maiſon même n'en fut pas informée, & qu'il reçût ſur le champ mes adieux. Il m'offrit des preſens conſidérables que je m'obſtinai à refuſer; mais touchée néanmoins de ſon amitié & du ſouvenir de mon Grand pere, qu'il me rapela tendrement en me preſſant d'accepter un diamant qui lui avoit apartenu; je reçus ce bijou, & je le conſerve encore. Ainſi ne m'occupant plus que de mon départ, & rapelant toutes les raiſons qui m'obligeoient de le hâter, j'attendis impatiemment le retour de M. des Ogéres. Que je me retrouvai d'amertume dans le cœur au ſouvenir de la mort de mon frere, & que cette penſée, qui avoit été interrompuë par tant d'autres peines, revint cruellement m'affliger! D'ailleurs ſi j'avois été ſatisfaite un moment de l'eſpéce de réparation que j'avois reçuë du Gouverneur, je ne pouvois me déguiſer à moi-même, que les malheureuſes lumiéres que le hazard lui avoit données ſur mon avanture, avoient dû naturellement lui faire naître l'opinion qu'il avoit marquée de ma conduite. Eh! qui me répondra, diſois-je, qu'elle ſoit bien effacée? qui ſçait ſi la confeſſion même qu'il m'a faite de ſon artifice, n'en eſt pas un nouveau que la complaiſance lui vient d'inſpirer pour ſoulager ma honte?

Et puis m'expoſerois-je plus long-tems à ſervir d'objet aux folles paſſions d'une multitude de téméraires ? Partons, pour fuïr une terre arroſée du ſang de mon frere, pour me délivrer des regards du Gouverneur, que je ne dois plus ſuporter ſans confuſion, & pour combattre juſques dans le cœur d'autrui une paſſion fatale que je ne veux plus inſpirer ni reſſentir.

Chére ſœur! hélas! vous révélerai je ici les ſecrets du mien ? Aurez-vous pitié des peines dont cette derniére idée rouvrit la ſource, & qui ne m'ont plus donné un moment de relâche depuis que j'ai recommencé à les ſentir; trop heureuſe ſi les précieuſes aſſurances que je reçois aujourd'hui de vous, peuvent les finir! Je n'ai plus d'avantures extraordinaires à vous raconter; car effrayée de celles que je venois deſſuyer en Eſpagne, & rebutée du commerce du monde par l'expérience d'un moment, je ne ſongeai qu'à me dérober aux yeux des hommes, & j'ai mis depuis ce tems-là tous mes ſoins à me cacher. Mais que j'aurois de réfléxions & de ſentimens à vous retracer, ſi je ne vous avois moins promis cette triſte peinture, que le recit de ma conduite & de mes actions!

Vous avez dû comprendre que le trouble de la jalouſie, la honte de me croire mépriſée, & la force du deſeſpoir qui m'avoit déterminée à la fuite, ne m'avoient guére diſpoſée à m'entretenir des douceurs de l'amour. N'en connoiſſant plus que les tourmens, j'étois bien plus portée à le déteſter, & toute mon étude devoit être de m'en délivrer pour jamais. Cependant, ma Sœur, en proteſtant que je ne voulois plus ni le reſſentir ni l'inſpirer, je m'aperçus que cette réſolution étoit puiſſamment combattuë dans mon cœur, ou plûtôt deſavoüée par tous mes ſentimens. Et cette révolte imprévuë n'étoit pas le premier mouvement qui m'en eût averti. Vous ai-je fait remarquer qu'étant à ſecourir Dom Thadéo, j'avois admiré tous les changemens que la violence de ſa paſſion produiſoit devant mes yeux? Je ne m'étois pas livrée à cette réfléxion, ſans rapeler ſecrettement combien de fois l'amour m'avoit fait reſſentir le même pouvoir. J'avois ſoupiré de regret & de douleur à la ſeule image d'un bien dont rien ne pouvoit me faire réparer la perte. Car pourquoi vous le diſſimulerois-je? L'amour eſt pour moi le bien ſuprême. Soit par le caractére de mon cœur, ou par la diſpoſition des événemens de ma vie, je n'ai jamais eû ni le goût ni même l'idée d'un autre bonheur; & ſi je me forme une autre opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie, c'eſt qu'on y doit aimer toujours.

M'arrêtant donc à cette réfléxion, & forcée, comme malgré moi, d'examiner des ſentimens que je trouvois opoſez à toutes mes idées preſentes, je ſerois tombée dès ce moment dans l'état où je me vis bien-tôt réduite, & qui a duré juſqu'aujourd'hui, d'hui, ſi le retour de Monſieur des Ogéres n'en eût différé le premier accès, en interrompant les méditations où je trouvois déja de la douceur à m'enſévelir. Il me fit ſortir de cette rêverie, pour m'avertir que les ordres étoient donnez ſur ſon vaiſſeau, & qu'il ſeroit prêt dans moins d'une heure à mettre à la voile. Quoique je n'euſſe plus beſoin de précautions, avec l'aveu du Gouverneur, je perſiſtai dans le deſſein d'attendre que la nuit fût plus avancée. M. des Ogéres me demanda s'il devoit donner avis de notre départ à Gelin, qu'il avoit vû le même jour, me dit il, & qui n'étoit point en état de ſuporter le mouvement de la mer ; mais à qui il n'avoit oſé communiquer la réſolution où j'étois de partir. Je le priai de la lui laiſſer ignorer, & de prendre ſoin ſeulement qu'il reſtât auprès de lui quelque domeſtique fidèle.

Il nous fut aiſé de ſortir de mon apartement, & de gagner le Port, à l'heure où l'obſcurité cachoit notre marche. Cependant Dom Taleyra, qui avoit eu ſoin de faire retirer tous ſes domeſtiques, à la réſerve de ceux qui m'avoient ſervie & qu'il avoit chargés de me conduire juſqu'au vaiſſeau, veilloit lui-même à la porte de ſa maiſon pour me renouveler ſes civilités & ſes adieux. Le vent ſe trouvoit favorable. Nous fûmes loin de la côte avant la pointe du jour. M. des Ogéres & ſon Epouſe ayans remarqué que je paroiſſois deſirer ardemment d'être ſeule, affectérent au contraire de ne pas s'éloigner de moi pendant toute la route. L'amitié leur faiſoit craindre que ma ſanté, qui s'étoit affoiblie de plus en plus par les chagrins que j'avois eſſuyez à la Corogne, ne ſe ſoutint pas autant que mon indifférence pour la vie me le faiſoit croire, contre l'agitation du vaiſſeau, & contre les triſtes réfléxions dont ils jugeoient bien que je ne pourrois me défendre dans la ſolitude. Ils ne me quittoient qu'après s'être aſſurez que le ſommeil avoit fermé mes yeux, & j'étois ſurpriſe en m'éveillant d'apercevoir toujours l'un ou l'autre auprès de mon lit. Je ne pus refuſer toute ma confiance à des témoignages d'affection ſi conſtans. Ils ſçavoient les motifs de ma fuite & mes projets de retraite, dont je les avois entretenus mille fois, en les conſultant même ſur les lieux qui convenoient à mes vuës & à mon ſort; mais dans mes ouvertures précédentes, j'avois toujours ſupoſé que Gelin devoit continuer de me ſervir de guide, & le parti que j'avois pris de le quitter, faiſoit prendre une face toute nouvelle à ma ſituation.

M. des Ogéres n'attendit point que je lui euſſe expliqué tout-à-fait mon embarras, pour me faire connoître qu'il l'avoit prévû, & que ſa réponſe étoit déja préparée. Si vous avez pour nous, me dit-il tendrement, la confiance que vous devez à des gens d'honneur, & l'amitié que nous croyons meriter par l'ardeur de la nôtre, vous ſerez ſans inquiétude juſqu'à Bayonne; & vous en aurez encore moins, lorſqu'étant qu'étant arrivée dans notre patrie, vous y ſerez la maîtreſſe abſoluë de vos deſirs & des nôtres. Il ajoûta que pour le deſſein même que j'avois de ſuivre à l'œil la route & les démarches de mon Mari, je trouverois dans cette Ville cent commoditez que le commerce m'offriroit tous les jours ; qu il étoit lié lui-même avec pluſieurs perſonnes qui entretenoient une correſpondance réglée avec l'Angleterre, & qu'il me garantiſſoit qu'en moins de trois ſemaines, je recevrois de Londres les informations que je deſirois.

Je me rendis à ces inſtances ; mais à condition que me laiſſant la liberté de vivre dans la retraite, il ne me propoſât jamais de me livrer à la diſſipation ni au plaiſir. Dans les idées que j'avois de la Nation Françoiſe, j'apréhendois de retrouver en France les mêmes dangers dont je ne faiſois que ſortir en Eſpagne, ou ſi le caractére des Eſpagnols m'avoit expoſée à des accidens plus tragiques, je ne craignois pas moins d'embarras & d'importunité de la galanterie des François Je veux être à Bayonne, dis-je à M. des Ogéres, comme ſi j'étois ſeule au monde. L'eſtime que j'ai pour vous eſt bien prouvée par ma confiance, & mon amitié par la tendreſſe naturelle de mon cœur ; mais pour acquérir des droits immortels ſur ma reconnoiſſance il faut vous prêter un peu à mes foibleſſes, ſouffrir mes inégalitez, & flâter avec indulgence ma mélancolie & mes caprices. Vous connoiſſez mes malheurs, continuai-je, mais vous ne vous ferez jamais une juſte idée de l'impreſſion qu'ils font ſur moi. Vous ne voyez que l'extérieur. Le trouble même que vous remarquez quelquefois dans mes diſcours, l'agitation de mes deſirs, l'inconſtance de mes réſolutions, ſont des ſignes trop communs à la douleur, pour vous faire bien juger de la mienne. Enfin je crois les ſentimens de mes peines au deſſus de vos idées & de mes expreſſions. Tous les remédes ordinaires ne ſerviroient donc qu'à les aigrir. Laiſſez-moi à moi même, ajoûtai-je, & que l'autorité vous faſſe ſimplement ſuporter ce qu'elle entreprendroit inutilement de guérir. Traitez-moi comme un malade deſeſperé, à qui l'on ne propoſe plus les ſecours de l'art, mais qu'on voit ſouffrir avec compaſſion, & languir ſans impatience, jusqu'à ce que la force du mal l'emporte, ou qu'un miracle du Ciel vienne le ſoulager. Il me promit de ſuivre aveuglément toutes mes volontez; mais cette promeſſe n'étoit pas ſincére; perſuadé au contraire que le commerce du monde & les amuſemens de la ſociété étoient néceſſaires à ma guériſon, il ſe propoſoit de m'y engager malgré moi.

Ainſi j'arrivai en France ſans autre réſolution formée que le projet vague d'aprofondir la conduite de mon Mari, & de me cacher dans la ſolitude. Nous fûmes reçus à Bayonne avec des marques de conſidération qui me firent connoître tout-d'un-coup l'eſtime où Monſieur & Madame me des Ogéres étoient dans leur Province. Ils avoient une fort belle maiſon dans la Ville ; & l'apartement qu'ils m'accordérent étoit diſpoſé aſſez favorablement pour mes vuës de retraite & de ſilence. Mais dès le premier jour il me fut impoſſible d'éviter la viſite & les civilitez de toute leur famille, qu'ils avoient prié ſans doute en arrivans de ne pas me laiſſer un moment ſans compagnie. Je ne fus pas plus libre les jours ſuivans ; & ſous prétexte de ſatisfaire aux bienſéances, & aux uſages du Païs, je me vis environnée du matin au ſoir de tout ce que la Ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre ſexe. J'en fis des plaintes fort vives à M. des Ogéres. Mais en me renouvelant ſes promeſſes, il ne penſoit qu'à les éluder par de nouvelles raiſons qu'il faiſoit renaître tous les jours. Bientôt les civilités ſe changérent en galanterie. J'eſſuyai dans l'eſpace d'un après-midi ſept déclarations d'amour. Peut-être aurois-je eſſuyé ſucceſſivement celles de tous les jeunes gens de la Ville ; car ma qualité d'Etrangére étoit un attrait pour cette jeuneſſe folâtre, & je ne m'apercevois pas que ma triſteſſe leur ôtât l'eſperance ; lorſque fatiguée d'une ſi affreuſe contrainte, & deſeſpérant de faire entrer M. des Ogéres dans mes vuës, je pris un parti qui le chagrina, mais le ſeul que ma ſituation me laiſſoit à choiſir.

Des fenêtres de mon apartement, j'avois la vuë d'un jardin dont la grandeur & la beauté attiroient ſouvent mes regards.

Quelques allées compoſées d'arbres épais, qui paroiſſoient y entretenir une fraîcheur continuelle, m'avoient fait deſirer mille fois de pouvoir me dérober aux importuns qui m'aſſiégeoient, pour aller rêver en liberté dans une ſi belle ſolitude. J'ignorois encore que ce fût le jardin d'un Convent, parce que n'étant jamais ſeule, il ne m'étoit point arrivé d'y jetter les yeux dans le tems que les Religieuſes avoient la liberté de s'y promener. Mais l'ayant apris par hazard, & me ſouvenant de tout ce que l'Aumônier du vaiſſeau m'avoit dit à l'avantage de ces Sociétez, je me ſentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obſtinoit à me ravir. Ce fut à l'Aumônier même que je m'adreſſai. Ma ſeule crainte regardoit la Religion. Je ne voulois pas troubler celle d'autrui ; mais je ſouhaitois qu'on me laiſſât libre dans la mienne. Il s'étoit efforcé pendant le voyage de m'inſpirer du goût pour l'Egliſe Romaine, & ſoit qu'il crût ſon ouvrage avancé, ſoit qu'il eſpérât que le ſéjour d'un Convent le faciliteroit beaucoup, il aplaudit à mon deſſein, & s'engagea auſſitôt à lever tous les obſtacles. Il augmenta même mon envie en me vantant les douceurs de cette maiſon, & le mérite de pluſieurs perſonnes de conſidération qui s'y étoient retirées.

Je trouverai donc une retraite tranquile, lui dis-je en me ſoulageant par un profond ſoupir ! Allez, dites à M. des Ogéres que, ſans rien diminuer de la reconnoiſſance & de l'attachement que je lui dois, je vais chercher un repos que je deſeſpére de trouver dans ſa maiſon. Il alla ſur le champ l'avertir de mon deſſein, & lui laiſſant le tems de venir recevoir mes excuſes & mes adieux, il employa d'un autre côté tous ſes ſoins à me faire ouvrir l'entrée du Convent dès le même jour, avec la permiſſion de l'Evêque. M. des Ogéres accourut chez-moi tout allarmé. Mais je répondis d'une maniére ſi ferme à ſes reproches, & à ceux de ſa Femme, qu'admirans enfin mes réſolutions, ils me confeſſérent eux-mêmes que juſqu'au tems du moins, où ſuivant les meſures qu'ils avoient déja priſes, nous recévrions des aſſurances du nouvel engagement de mon Mari, le parti que je prenois de m'éloigner du monde, devoit être aprouvé de tous les honnêtes gens. Ah! dis-je à Madame des Ogéres en l'embraſſant, ſi je ſuis libre aujourd'hui de me cacher dans un Cloître, ſoyez ſûre qu'après les fatales aſſurances dont je ſuis menacée, j'aurai bien-tôt fait ſerment de n'en ſortir jamais.

Remplie de ces idées en prenant le chemin du Convent, je m'arrêtai peu à obſerver ce qui pouvoit mériter ma curioſité dans un lieu ſi nouveau pour moi. Je demandai pour unique grace la liberté d'être ſeule, & malgré le ſoin avec lequel ils recommandérent à la Supérieure de ne pas me l'accorder un moment, je l'obtins bien-tôt de cette bonne Religieuſe, qui ſuperflus. Je vous ai raconté ce que j'ai crû néceſſaire à l'éclairciſſement de mon voyage, & la force d'un ſouvenir trop tendre ou trop triſte m'a quelquefois emportée trop loin dans mes réfléxions. Deſormais qu'une grille armée de pointes & de murs impenétrables vous répondent de ma conduite, ſouffrez que je paſſe ſur tout ce qui eſt moins preſſant que mon impatience. Eh ! qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer, que mes agitations ordinaires, de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déja fatiguée d'entendre ? J'ai vécu à Chaillot dans la même langueur qu'à Bayonne, devorée par le poiſon réüni de l'amour & de la triſteſſe. Je me ſuis donné mille ſoins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfans. J'ai écrit Lettre ſur Lettre à Londres, & dans tous les Ports d'Angleterre. J'y ai envoyé pluſieurs perſonnes de confiance ; & puis-je vous le dire ſans honte ? j'y ai fait paſſer juſqu'à Gelin. Tel a toujours été mon aveuglement. Ce perfide après avoir lutté long-tems contre la mort, s'étoit heureuſement rétabli de ſes bleſſures : & quoique piqué ſans doute d'avoir été abandonné à la Corogne, il n'avoit d'abord penſé qu'à me ſuivre. J'avois déja quitté Bayonne lorſqu'il y arriva. Mr des Ogéres le reçut avec froideur ; & jugeant qu'après avoir pris le parti de le laiſſer derriére moi, je n'étois pas diſpoſée à le recevoir, il ſe diſpenſa de lui aprendre le lieu où j'étois, en feignant de l'ignorer. Cependant comme il ne put lui cacher que j'avois pris la route de Paris, j'eus bien-tôt cette peſte ſur mes traces. Il ne découvrit pas tout-d'un-coup ma retraite, & le ſoin que j'avois eu de prendre un nom différent du mien, rendit encore ſes recherches plus difficiles. Mais s'étant enfin adreſſé à Saint-Cloud, parce qu'il s'imagina que tous les Anglois devoient y avoir quelque relation, il reçut des lumiéres qui ne lui permirent plus de s'y méprendre.

Sa viſite me ſurprit d'autant plus, que dans une ſolitude ſi ignorée, je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de Madame ou de Monſieur des Ogéres. Je demeurai interdite en le voyant, & je fus prête à me retirer ſans lui répondre. Cependant l'eſpérance d'aprendre quelques nouvelles de mon Mari, ou de le faire ſervir tôt ou tard à m'en procurer, fut un motif aſſez fort pour m'arrêter. Après quelques témoignages confus de l'attachement qu'il conſervoit pour moi, il ſe plaignit de la dureté que j'avois eu de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me ſervir. J'étois perſuadée en effet qu'en ſuivant rigoureuſement la loi de l'honneur, j'avois bleſſé celle de la reconnoiſſance. Cette penſée me ſervit encore à me faire ſuporter moins impatiemment ſon entretien. Il fut le premier à me parler de mon Mari & de mes Enfans. J'ignore dans quelle vûë; & peut être n'avoit-il deſſein que de ſonder la diſpoſition de mon cœur; mais m'ayant vû verſer quelques larmes que cette qui n'avoit point encore aſſez de familiarité avec moi pour réſiſter long-tems à mes inſtances. Cette envie d'être ſeule me preſſoit comme une paſſion violente. Le retardement & les obſtacles n'avoient ſervi qu'à l'enflammer. Je ne découvrois pas clairement ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, mais j'y ſentois depuis la Corogne des agitations qui ne reſſembloient point à celles que j'avois éprouvées. Je voulois les démêler ſans être interrompuë. Je portois dans mon propre ſein un ſecret qui m'étoit comme inconnu à moi même, & qu'il me ſembloit important d'aprofondir.

Mais cette entrepriſe me coûta peu, & je vous tiens trop ſuſpenduë. Que croyez-vous, ma Sœur, que je trouvai dans ce cœur ſi long-tems inconſolable, à la place de la jalouſie, de la fureur, & de toutes les mortelles paſſions qui l'avoient déchiré ? J'y trouvai l'amour, avec toutes ſes tendreſſes & ſes plus ardens tranſports. Vous marquez de l'étonnement ? Hélas ! que n'en fus-je quitte pour un ſentiment ſi tranquile ?

Mais je ne tardai guéres à tomber dans un état d'autant plus triſte, que prenant plaiſir à mes maux, & n'en deſirant pas même le remède, j'ai nourri depuis ſi long-tems avec complaiſance le poiſon qui m'a conſumée.

Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, ſi je ne vous faiſois le portrait de mon cœur.

A ce que je vous ai dit de ſa tendreſſe, joignez le mépris de tout ce que le commun des hommes eſtime. Mépris de la fortune & des richeſſes, mépris des vains amuſemens & des plaiſirs frivoles ; enfin nul goût pour tout ce qui ne flâte les hommes que par leur orguëil, leur vanité, & d'autres paſſions que je n'ai jamais connuës. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, remplie dans le mien par un deſir inſatiable d'aimer & d'être aimée. Tout y prend naiſſance de cette ſource. Inclinations, plaiſirs, amuſemens, dégoûts, averſions ; figurez-vous, ma Sœur, que tous mes ſentimens n'ont d'autre meſure ni d'autre régle que le droit de chaque choſe à ſe faire aimer. Avec des inclinations ſi tendres, il me falloit un objet pour les remplir Et j'ai fait mille fois réfléxion combien j'aurois toujours été malheureuſe, ſi le Ciel en me faiſant telle que je ſuis par le cœur, ne m'eût pas accordé quelques-unes de ces qualités extérieures qui ſervent à toucher celui des autres, & à inſpirer ce qu'on reſſent. Si je me ſuis jamais réjoüie de quelques foibles charmes qu'on m'attribuë, ce ſervice qu'ils pouvoient me rendre, eſt le ſeul prix que j'y ai attaché : car je m'imagine qu'il eſt horrible de n'être pas aimable, & d'avoir un penchant invincible pour l'amour. Il me falloit donc un objet. Mon bonheur me l'avoit fait trouver dans un mari dont le mérite & la tendreſſe étoient capables de m'occuper toute entiére. O ſort digne d'envie, s'il m'eût été accordé d'en joüir un ſeul moment ſans trouble ! Mais des ſoupçons plus anciens que tout ce que je vous ai raconté, ont empoiſonné, dès le premier inſtant, mon mariage & mon repos.

Cependant ſi l'excès de ma délicateſſe m'a fait nourrir long-tems de cruelles défiances, j'ai eu aſſez d'empire ſur moi-même pour les ſacrifier d'abord à d'autres conſidérations ; & la longueur des années ayant diminué peu-à-peu mes allarmes, je n'en étois pas moins parvenuë à me croire heureuſe. Mon cœur ſe livroit de bonne foi à toute la force de ſon penchant, & ſe rendoit de plus en plus ſon bonheur néceſſaire par celle du devoir & de l'habitude, lorſque.... Mais ne rapelons que ce qui peut ſervir à expliquer ma ſituation. Pendant les tranſports qui ont cauſé ma ruïne, il eſt certain que le tumulte de tant de paſſions impétueuſes qui régnoient tout à la fois dans mon ame, avoit comme ſuſpendu ma tendreſſe, & que ſans être capable de la détruire, elles avoient interrompu des ſentimens dont elles corrompoient toute la douceur. La fierté, le dépit, la honte, la fureur même étoient autant de tyrans qui s'étoient ſaiſis de mon cœur, & qui s'y faiſoient écouter ſeuls. Mais lorſque l'éloignement, joint à toutes les réfléxions que je vous ai déja retracées, eut affoibli à mes propres yeux les fantômes qui m'avoient troublé l'imagination, je ſentis renaître un feu qu'ils n'avoient pas eu la force d'éteindre. En vain réſiſtant à ſes premiéres ardeurs,

deurs, je me condamnai moi-meme d'être ſi peu fidèle à mes reſſentimens, & je m'accuſai de lâcheté autant que de foibleſſe & d'inconſtance. Un invincible aſcendant triompha bien-tôt de tous mes efforts. Que fut-ce, lorſqu'à la vuë du languiſſant Thadéo, je conçus par l'effet d'une paſſion preſque naiſſante, avec quelle puiſſance l'amour décide du repos d'un cœur? Quel ſujet de regret pour le mien! Quelle félicité perduë! J'emportai en quittant la Corogne cette nouvelle ſource de méditations tendres & de deſirs paſſionnez. Elle ne fit que ſe fortifier ſur la route, comme un ruiſſeau groſſit en s'éloignant de la ſienne; & dans la ſolitude du Convent de Bayone, elle devint une mer de tourmens & d'ennuis, où je me fis un funeſte plaiſir de m'abîmer.

Voilà, ma chere Sœur, l'image fidèle de la vie que j'ai menée pendant pluſieurs mois à Bayonne, noyée ſans ceſſe dans mes larmes, & ſans eſpérance de voir la fin de tant de douleurs, lorſqu'une Dame Angloiſe, veuve d'un Ecuyer Catholique du Roi Charles, qui s'étoit retirée dans le même Convent depuis la mort de ſon mari, entreprit de ſe rendre à la Cour pour ſolliciter quelques faveurs auprès de Madame. J'avois eu peu de liaiſon avec elle. Mais m'ayant fait offrir ſes ſervices, l'occaſion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre, & pour preſſer des recherches dont la lenteur commençoit à me deſeſpérer. Je commu-

niquai

niquai cette penſée à Mr des Ogéres, qui ne s'étant jamais relâché de ſon zèle, forma auſſi tôt la réſolution de m'accompagner avec ſon épouſe. Des obſtacles imprévûs s'opoſérent enſuite à leur deſſein. Mais le mien n'en fut pas refroidi. Je les priai ſeulement de me procurer toutes les ſûretez qui pouvoient me rendre tranquile ſur la route ; & les quittant avec mille promeſſes de ne les oublier jamais, je pris le chemin de Paris dans une voiture bien eſcortée.

J'avois d'abôrd en vuë de choiſir une nouvelle retraite dans quelque Convent voiſin de l'Angleterre Une perſonne de confiance que Mr des Ogéres m'avoit donnée pour guide, avoit pris même avant notre départ toutes les meſures néceſſaires pour m'en faire ouvrir l'entrée. Cependant je me laiſſai perſuader ſans peine, en arrivant à Paris, qu'il pouvoit m'être utile de me faire preſenter à Madame, & de me ménager une ſi puiſſante protection. Sa bonté m'aſſuroit d'un accuëil favorable ; & quoique je ne penſaſſe point à lui confier le ſecret de mes infortunes, je prévoyois mille circonſtances où le ſeul honneur de l'avoir vuë me ſeroit d'un extrême avantage. Je ne cherchai point d'autre voye pour aller juſqu'à elle, que la Dame Angloiſe avec qui j'étois venuë de Bayonne, & qui étoit connuë depuis long tems à ſa Cour. Nous y fûmes reçues avec l'air de familiarité & de douceur que vous connoiſſez à cette excélente Princeſſe.

Mais malgré la réſolution où j'étois de lui cacher mon ſort, je ne pus répondre à diverſes queſtions qu'elle me fit ſur les motifs qui m'avoient amenée en France, ſans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroiſſoit prendre les augmentant encore, elle me preſſa de lui déclarer en quoi elle pouvoit ſe rendre propre à ſoulager ma peine. Hélas ! Madame, lui dis-je, en renouvelant mes pleurs, je ne demande ni aux Puiſſances du Ciel, ni à celles de la terre, des miracles qui ſurpaſſent leur pouvoir. Ce que je cherche eſt un aſile, & peut-être n'en ai-je à eſpérer qu'au tombeau. Elle me répondit, après avoir médité quleques momens, que ſi je ne voulois pas m'éloigner de Paris, je pouvois trouver une retraite fort douce à Chaillot, & qu'il dépendroit de moi lorſque je voudrois m'ouvrir davantage, de mettre à l'épreuve le penchant qu'elle avoit à ſecourir les malheureux. Elle me regarda beaucoup, tandis que je réfléchiſſois en ſilence ſur ſa propoſition. Enfin n'y trouvant que de l'honneur pour moi & de l'utilité pour mes vues, je l'acceptai avec reconnoiſſance, & la Princeſſe donna ordre à l'un de ſes Officiers de me preſenter de ſa part à la Supérieure comme une perſonne qu'elle honoroit particuliérement de ſa protection.

J'entre donc à Chaillot. Mais ſi c'eſt moins la curioſité qui vous rend attentive à mon recit, qu'un ancien ſentiment d'amitié & le deſir de me retrouver innocente, n'exigez pas que je m'arrête à des détails idée m'arrachoit toujours, il me reprocha avec ſon ancienne chaleur d'être trop ſenſible au ſouvenir d'un ingrat qui ne méritoit plus que ma haine. Ah ! m'écriai je, que ne puis je me le perſuader ! Que ne m'eſt il poſſible du moins de ſçavoir toutes les raiſons que j'ai peut être de le haïr ? Il me répondit avec un air d'étonnement, qu'il étoit étrange que j'en puſſe encore douter ; & me preſſant davantage, il aprit de moi-même les efforts inutiles que j'avois fait depuis mon départ de la Corogne pour découvrir les progrès de ma Rivale.

Il ne parut point balancer après cet aveu ; vous ſerez ſatisfaite, me dit il ardemment ; je vous promets toutes les lumiéres que vous deſirez. Qui ſçait de quelle eſpérance il oſoit ſe flâter ? Mais ſans s'expliquer davantage, il s'engagea, en me quittant, à ne ſe preſenter devant moi qu'avec des éclairciſſemens qui établiroient mon repos, & qui me rendroient la liberté de diſpoſer de moi-même. La ſatisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commiſſion dont je le croyois plus capable que perſonne, m'empêcha de lui repliquer.

Je le vis revenir au bout de ſix ſemaines avec la même ardeur. Mais la joye qui brilloit dans ſes yeux, ſe diſſipa bien-tôt, lorſqu'il vit les miens chargés de pleurs après avoir entendu ſon recit. Il avoit fait le voyage d'Angleterre, où il me confeſſa que mon Mari n'avoit point encore paru ; mais à force de recherches & d'informations, il avoit découvert quelques-uns des Matelots que mon Mari avoit congédiez à Nantes. Il avoit appris d'eux, non ſeulement les circonſtances de votre départ de Sainte-Héléne & celles du malheur de mon Frere, qui n'étoit mort qu'après ſon retour au Vaiſſeau; mais encore, me dit-il, toutes les meſures que M. Cléveland avoit priſes à Nantes pour la concluſion de ſon mariage avec Madame Lallin. Il me fit la deſcription de tous les préparatifs de cette odieuſe fête, où, pour faire éclater ſa joïe par une galanterie extraordinaire, mon Mari avoit fait preſent de ſon Vaiſſeau à quelques malheureux Nantois. S'il n'oſa m'aſſurer que ſes Matelots l'avoient vû célébrer, il m'en parla comme d'une choſe certaine à leur départ, & je me ſouviens qu'il envelopa le reſte de ſon diſcours avec tant d'adreſſe, qu'il fit moins tomber mon attention ſur ce qui pouvoit nourrir mes doutes, que ſur tout ce qui paroiſſoit capable de confirmer mon infortune. Cependant le penchant d'un cœur paſſionné qui cherchoit à ſe flâter juſqu'au milieu du deſeſpoir, me fit prendre encore cet affreux détail du côté le plus favorable. Je m'obſtinai à rejetter tout ce qui n'étoit propre qu'à me donner la mort. Vous voyez, reprit doucement l'indigne Gelin, que votre ſort eſt abſolument éclairci. Non, non, interrompis-je, les yeux baignés de larmes, je ne m'arrête point au témoignage d'un Matelot; & pour une horrible vérité qui entraine la déciſion de ma vie ou de ma mort, apre-

nez

prenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponſe le mit en fureur. Il me reprocha ſans ménagement ce qu'il oſoit nommer mon aveuglement volontaire ; & feignant de regretter tout ce qu'il avoit fait pour moi, il proteſta qu'il étoit réſolu de ne me parler & de ne me voir jamais. Il ſe leva avec le même tranſport. Je me levai auſſi, & l'envie de pleurer en liberté me fit gagner la porte ſans tourner même les yeux ſur lui. Peut-être s'attendoit-il que je l'euſſe arrêté ; & voyant que je continuois de marcher, il m'apela pluſieurs fois en me conjurant de l'écouter un moment ; mais je ſortis ſans lui répondre.

Dans quel excès d'abattement ne retombai-je pas tout-d'un-coup ; plus miſérable en un inſtant que je n'avois cru l'être dans tout l'eſpace qui s'étoit écoulé depuis mon départ ! O Dieu ! n'exercez de telles vengeances que ſur ceux qui les ont méritées par des crimes. Mes foibleſſes, que l'air de France avoit beaucoup diminuées, me reprirent avec leur premiére violence. J'en eus le même ſoir une plus dangereuſe que toutes celles que j'avois jamais eſſuyées. Cependant Gelin ſe preſenta dès le lendemain à la grille. Je balançai longtems ſi je devois le recevoir. Enfin toujours ardente à la moindre lueur d'eſpérance, je me figurai qu'il m'aportoit quelque nouvelle explication qui lui étoit échapée la veille. Je deſcendis au Parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur & du changement qu'une ſeule nuit avoit mis dans ma ſanté. Les excuſes qu'il me fit de ſon emportement, & ſes proteſtation de zèle furent mêlées de quelques larmes. J'ai penſé, me dit-il, que pour finir une incertitude qui produit de ſi fâcheux effets, il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je ſuis prêt à partir. J'acceptai avidement cette offre, & je lui recommandai au nom du Ciel de ne rien négliger pour s'inſtruire.

Je continuai ainſi d'être le joüet de cet impoſteur, car, après ſon retour, je ne puis douter que la relation qu'il me fit de ſon voyage, ne fut une fable inventée au gré de ſes deſirs, & proportionnée à la connoiſſance qu'il avoit de ma crédulité. Elle tendoit à confirmer tout ce qu'il avoit raporté de Londres, mais par divers degrés qui paroiſſoient être autant de ménagemens qu'il vouloit garder pour ma foibleſſe. Chaque mot de ſon diſcours étant néanmoins un coup mortel, il lui étoit même facile de le remarquer; & s'il eſt vrai qu'il m'aimât, comment concevoir qu'il ait pû prendre plaiſir à me percer ſi cruellement le cœur? Enfin je demeurai perſuadée, ſinon de la concluſion du mariage, dont il n'a jamais eu la hardieſſe de me nommer le lieu & les temoins, du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une reſolution certaine & inaltérable; de ſorte que la perſonne qui eſt venuë ici me demander mon conſentement, a dû vous raporter qu'il m'y avoit trouvée préparée. Auſſi ne balançai-je plus, après cette fatale déclaration, à prendre le parti de rompre éternellement avec le monde par des vœux ſolemnels. Les inſtructions que j'avois reçuës en divers tems, m'avoient fait embraſſer la Religion Romaine. On m'accordoit aſſez d'eſtime & d'amitié dans cette Communauté, pour conſentir à recevoir mes engagemens. Quoique ce fut un preſent bien triſte à leur offrir, qu'une ſanté affoiblie par de ſi longues douleurs, la compaſſion l'auroit fait accepter, & je n'aurois pas différé longtems l'exécution de ce deſſein, ſi les événemens qui l'ont ſuivi ne s'étoient ſuccédés ſi rapidement.

Mais vous, ma ſœur, qui ne m'avez jamais haïe, & que la ſeule malignité de mon ſort a pû faire perſiſter ſi long-tems dans des préventions ſi cruelles, n'avez-vous pas été touchée du ſpectacle que vous avez eu à l'Egliſe ? Votre cœur n'a t'il pas pris parti tout-d'un coup pour mon innocence ? Dites, m'avez-vous trouvé les aparences d'une femme ſans honneur & ſans foi, ou quelque choſe qui ne reſſemblât plus à ce que j'etois lorſque vous m'avez cruë digne de votre affection ? Triſte ſcène ! Que le ſouvenir en ſeroit difficile à effacer ! A peine eus je retrouvé la connoiſſance, que ne voyant plus autour de moi ni vous ni mes enfans, je vous redemandai tous avec des cris & des agitations qui firent fondre en larmes les perſonnes qui m'aſſiſtoient. J'envoyai auſſi-tôt ſur vos pas. On découvrit votre demeure. Vous, mon mari, mes enfans, vous demeuriez depuis long-tems long-tems à deux pas de Chaillot. O trahiſon de la fortune ! Hélas ! comment avois-je pû l'ignorer ? Dès le lendemain je conjurai le Chapelain de cette maiſon de voir M. Cléveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choſes, & je les lui répétai mille fois. La confuſion de tant de ſentimens me faiſoit tout craindre & tout deſirer enſemble. Dans quelques momens je me flâtois encore Il ſe laiſſera toucher, il me reſtituera ſon cœur, il rendra juſtice au mien ; j'attendis le retour de Chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint, & ſa réponſe fut un coup de foudre qui anéantit toutes mes eſpérances. Ne me demandez point de liaiſon dans le recit d'un diſcours ſi affreux, & dont l'impreſſion me trouble encore. Gelin paroît. Il venoit d'apprendre à Charenton non ſeulement la conſommation de ma ruïne, mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeſte détail, & pour comble d'horreur, il me propoſe de l'épouſer. Je le chaſſe avec indignation. Jugez dans quel état il me laiſſe ; & le jour d'après, un bruit funeſte qu'on ne peut empêcher de percer juſqu'à moi, m'aprend que mon mari eſt aſſaſſiné par ſes mains.

O ma ſœur ! dans ce moment même où vous venez de me rendre la vie & l'eſpérance, je ſens que la force me manque au ſouvenir de ce que j'ai été capable de ſuporter. Mais ne ſerois-je pas ſortie du tombeau pour défendre ou pour venger mon mari ? Ah ! je me ſerois ranimée dans les bras mêmes de la mort. Je me précipite auſſi-tôt de ma chambre pour voler à Saint-Cloud. J'y allois à pied & ſans ſuite : le Chapelain me demandant pardon à genoux de la part qu'il avoit euë malheureuſement au crime de Gelin, m'aprit que ce déteſtable aſſaſſin étoit arrêté, & que mon mari n'étoit pas mort. Il me repreſenta en même-tems que ma preſence lui ſeroit nôn-ſeulement inutile, mais que dans les ſentimens où il l'avoit laiſſé la veille, elle lui ſeroit peut-être à charge : enfin, que ſi j'étois réſoluë de le voir & de lui parler, la prudence & ma tendreſſe même devoient faire choiſir des momens plus favorables. Je connoiſſois la ſageſſe de celui qui me donnoit ce conſeil. En me déterminant à le ſuivre, je pris ſur le champ une autre réſolution qu'il aprouva, & que je me hâtai d'exécuter. J'avois apris que Madame étoit attenduë à Chantilly. Je partis pour aller audévant d'elle, dans l'eſpoir d'exciter ſa pitié par la confidence de toutes mes infortunes, & d'obtenir d'elle quelques témoignages de la protection dont elle m'avoit fait renouveler pluſieurs fois les aſſurances.

J'ai ſçu d'elle-même aujourd'hui qu'elle a pris la peine de vous raconter toutes les circonſtances de ma viſite ; mais ſa généroſité l'a peut être portée à vous cacher avec quelle bonté & quelle ardeur elle daigna entrer dans mes peines, & défendre juſqu'au ſoin de mes intérêts. Ce jour même, ma Sœur, le plus important, & je dirai hardiment l'un des plus agités, ſi je ne dois plus dire le plus triſte, & ſi je n'oſe dire encore le plus heureux de ma vie, croirez-vous que ce jour même j'ai vû ſucceſſivement avec elle le perfide Gelin & mon mari ? Laiſſez-moi ſuivre l'ordre des momens, quoique je brûle d'arriver à celle de ces deux entrevuës que j'ai le plus d'intérêt à vous expliquer. J'ai donc vû Gelin. J'ai vû ce monſtre ſoüillé de ſes crimes & de tous ceux que nous ſommes en droit de reprocher à la fortune ; je l'ai vû chargé de chaînes dans le cabinet même de Madame. Je ne puis vous dire encore juſqu'à quel point la crainte du ſuplice l'a rendu ſincére, car il faudroit comparer ſon recit avec quantité de circonſtances que j'ignore : mais ne me croyant point aſſez proche de lui pour l'entendre, il a confeſſé à Madame qu'il étoit poſſedé depuis long-tems d'une noire paſſion qui a cauſé tous ſes crimes & toutes ſes fureurs, & je ſuis le malheureux objet qu'il a nommé. J'ai frémi. D'un coup d'œil j'ai parcouru tous les momens de ma vie depuis ſa premiére arrivée dans l'Iſle de Cuba, pour m'aſſurer s'il n'y en avoit aucun qui portât quelque tache de ce poiſon. Dans l'idée où j'étois toûjours que Madame Lallin étoit ma Rivale, il ne s'eſt rien preſenté à ma mémoire qui m'ait cauſé la moindre allarme, car s'étant toûjours contenu avec moi dans les termes de la bienſéance & du reſpect, une paſſion dont je ne m'étois jamais défiée ne changeoit rien à la nature de mes plaintes, & ne communiquoit rien de criminel à ſes ſervices ni à ma conduite. Auſſi le perfide a-t'il beaucoup inſiſté ſur l'infidèlité de mon mari & ſur la violence de mes peines, qui l'ont excité autant que l'amour à favoriſer, dit-il, mon évaſion. Il a rejetté tous ſes crimes ſur ces deux cauſes ; & lorſque Madame m'a forcée de paroître pour le confondre par ma preſence, ſa honte & ſes remords ne l'ont pas empeché de tenir le même langage. Je n'en étois donc pas moins convaincuë de mon malheur & du triomphe de ma Rivale. En vain Madame a pris parti contre moi pour défendre & pour juſtifier mon mari. Tout ce que j'eſpérois de ſa bonté étoit qu'elle pût lui inſpirer du repentir. La réponſe même du Conſiſtoire de Charenton, qu'elle a pris la peine de faire conſulter ce matin, n'a point ſervi à me donner d'autres eſpérances ; & quand elle s'eſt obſtinée à me conduire elle-même à la maiſon de mon mari, où je l'ai ſuivie en tremblant, je me flâtois bien moins de le trouver innocent, que de toucher ſon cœur par mes larmes, & d'obtenir peut-être de ſa compaſſion ce que je n'oſois plus attendre de ſon amour.

Et pour vous confeſſer les doutes qui me tourmentent encore, il ne m'a pas reçuë comme on reçoit une femme qu'on n'a pas ceſſé d'aimer. Hélas ! dois-je vous le dire ? il a marqué de l'horreur à ma vuë. Mes pleurs & mes ſoumiſſions ne l'ont pas attendri. Ma preſence a r'ouvert ſes bleſſures, & par un effet qui n'eſt propre qu'à la haine, j'ai vû ſon ſang couler à grands flots. Dieux ! cette image terrible trouble encore tout le mien. Mais que dis-je ? J'ai vû mon ennemie entrer avec autant de confiance & d'empreſſement que d'audace dans un lieu d'où j'étois comme chaſſée avec mépris. J'ai eſſuyé ſes dédains & ſes injures. Mon cœur n'a pû les ſuporter. Mes forces m'ont abandonnée, & Madame elle-même choquée de tout ce qui s'eſt paſſé à ſes yeux m'a preſſée de ſortir avec elle ſans me laiſſer un moment pour embraſſer mes enfans. Elle n'a point ouvert la bouche en retournant à Saint-Cloud, & lorſqu'elle m'a renvoyée ici dans ſon caroſſe, elle s'eſt contentée de m'exhorter à la patience, en me confeſſant qu'il reſtoit bien des choſes à éclaircir. O ! ma ſœur, expliquez-moi donc quel eſt le bonheur que vous m'annoncez ; car je ſuis prête à retomber dans toutes mes foibleſſes ? Ces derniéres idées m'accablent. Hâtez-vous de me ſoutenir. Je conçois bien que ſi mon mari eſt innocent, il peut me croire coupable. Qui ſçait quelles idées il s'eſt formé de ma fuite ? Mais que dois-je penſer auſſi de l'inſolence de ma Rivale ? Je lui donne encore ce nom ; puis-je oublier des ſoupçons que j'ai entretenus pendant quinze ans ? Supoſez Gelin le plus perfide des hommes : puis-je me déguiſer ce que j'ai vû ce jour même ? Comment mon mari la retient-il dans ſa maiſon ? Comment l'a-t'il menée ſi conſtamment à ſa ſuite ? De quel droit prend-elle chez lui cet air de fierté & d'empire ? Pourquoi lui prodigue-t'il des faveurs qu'il me refuſe ? C'eſt bien moins mon innocence qui me coûte à juſtifier que la ſienne. Cependant, vous m'aſſurez qu'il m'a toûjours aimée, & que jamais Madame Lallin ne m'a chaſſée de ſon cœur; que s'il a formé le deſſein d'un nouvel engagement, ce n'eſt pas à elle qu'il penſe à s'attacher; enfin, ne m'aſſurez vous pas qu'il m'aime, & que le ſeul deſeſpoir lui fait chercher de la conſolation dans de nouvelles amours, toujours prêt à me rendre ſon cœur... Ah! ſi je pouvois vous croire. Mais pourquoi ne vous croirai-je pas? Dois-je me défier de vous? N'êtes-vous pas, ma Sœur, la perſonne du monde à qui je dois le plus de confiance? Et quand vous feriez capable de me tromper, ne ſuis-je pas réduite à ſouhaiter plûtôt de l'être, que de paſſer le reſte de ma vie dans des tourmens inſuportables?

Mon épouſe, en finiſſant ainſi ſon recit, preſſa Madame de Bridge avec la même ardeur, de ne pas remettre juſqu'au lendemain à la délivrer d'une nouvelle eſpéce de peine, que les inquiétudes de la joye lui rendoient déja auſſi difficile à prendre que celle de la ſoutenir. Elle auroit voulu quitter Chaillot à l'heure même, & venir me ſurprendre dans ma maiſon, au riſque de tous les rebuts qu'elle pouvoit craindre encore avant nos éclairciſſemens. Mais ma Sœur, qui la voyoit extrêmement agitée, & qui ne s'étoit déja que trop aperçuë de l'altération de ſon tempérament, réſolut avec beaucoup de ſageſſe, de calmer ſon cœur & ſon imagination par tout ce qu'elle put lui repreſenter de plus flâteur & de plus conſolant. Modérez-vous, lui dit-elle, & que la confiance que vous devez à mon amitié, ſerve à vous faire paſſer tranquilement le reſte de cette nuit. Reprenez haleine. Eſſuyez vos pleurs. Vous touchez à la fin de vos infortunes, & je prévois que de ſi longues traverſes vont vous aſſurer un bonheur inaltérable. Elle évita ainſi tous les détails qui auroient pû renouveler ſes agitations ; & lui faiſant conſidérer qu'il étoit trop tard pour former la moindre entrepriſe avant la fin de la nuit, elle l'engagea inſenſiblement à prendre un peu de repos, comme une intervale entre ſes peines & les plaiſirs qu'elle lui promettoit le lendemain.

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

LIVRE DIXIE'ME.

AU lieu de chercher dans ſe ſommeil un délaſſement qui ne lui étoit pas moins néceſſaire, après les embarras d'une ſi fâcheuſe journée; ma ſœur n'en chercha que dans les réflexions de la prudence & dans les ſoins de l'amitié. Elle comprit d'abord que dans l'abattement de corps & d'eſprit où j'étois, un excès de joye pouvoit m'être auſſi pernicieux qu'un excès de douleur, & qu'il falloit par conſéquent me préparer par degrez à cette grande révolution. La difficulté n'étoit qu'à modérer l'ardeur de mon épouſe: mais elle compta que l'intérêt de ma ſanté feroit une raiſon aſſez forte pour lui faire ſurmonter ſon impatience. D'un autre côté ne ſe trouvant pas aſſez libre pour employer tous les moyens qu'elle auroit cru propres à ménager mon eſprit, & ne voyant perſonne ſur qui elle put ſe repoſer d'une commiſſion ſi délicate, elle prit le parti de n'y employer que ſa plume en me donnant peu-à-peu par ſes lettres des lumiéres qu'elle ne me croyoit point capable de ſuporter tout d'un-coup. Elle fit l'eſſai de ce projet dès la même nuit. Comme elle étoit convenuë avec M. de R... de ne m'avertir de ſa captivité & de celle de mes enfans qu'après ma guériſon, elle m'écrivit une lettre, ſans datte de jour & de lieu; dans laquelle elle me félicitoit de quelques heureux éclairciſſemens qu'elle feignoit d'avoir reçûs ſur ſa route; & s'emportant beaucoup contre la perfidie de Gelin qu'elle accuſoit de tous nos malheurs, elle finiſſoit en regrettant de n'être pas plus proche de moi, pour me faire de bouche un détail qu'elle ſeroit obligée de m'écrire ſucceſſivement dans différentes lettres.

Un autre danger, qui n'étoit pas moins preſſant, & qui demandoit des précautions dans le Monaſtére même, étoit celui qui pouvoit naître dans l'entrevuë de Fanny & de Cecile, dont les intérêts étoient trop différens pour n'en pas faire attendre quelques marques de haine éclatantes. Quelle eſpérance de faire régner la paix entre deux Rivales ſi tendres & ſi délicates, lorſqu'elles viendroient à ſe connoître, & qu'elles ne pourroient éviter de ſe voir? A la vérité mon épouſe n'avoit aucune raiſon

ſon de ſe défier que Cecile fut celle qui devoit occuper ſa place ; & ce n'étoit point des Religieuſes, ni même de Madame qu'elle pouvoit ſi-tôt l'aprendre ; mais pour en éloigner toutes les occaſions, ma Sœur réſolut de prévenir Madame de R. & ſa fille, & de les engager par bienſéance à cacher les liaiſons qu'elles avoient avec moi.

Elles les y trouva diſpoſées. Cependant Cecile avoit une extrême impatience de voir mon épouſe. Le portrait que je lui avois fait de ſes charmes, excitoit moins ſa curioſité, que ce qu'elle m'avoit entendu dire du changement de ſon caractére, parce qu'avec des inclinations ſimples & innocentes, elle avoit peine à concevoir que le goût de la vertu pût s'éteindre dans le cœur d'une femme bien née, & qu'elle vouloit ſçavoir ce qui pouvoit y reſter après cette perte. Ma ſœur qui m'a fait cent fois tous ces recits, ſe garda bien de lui inſpirer tout d'un coup d'autres idées. La conciliation de tant d'intérêts, dont elle prévoyoit que le principal ſoin alloit tomber ſur elle, demandoit mille ſortes de ménagemens. Elle ſe contenta de recommander la diſcrétion à Cecile ; & s'étant renduë auprès de mon épouſe, qui l'avoit déja fait preſſer de paſſer chez elle, toute ſon étude fut de lui faire aprouver le plan qu'elle avoit formé pour me préparer à ſa juſtification.

De ſon côté Cecile, à qui ſa curioſité ne laiſſoit point de repos, s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour, & ne manqua point de s'y faire conduire aux momens où elle put eſpérer de la voir. On prit ſoin de la lui montrer à l'Egliſe, ou plûtôt s'y étant renduë auſſi-tôt qu'on l'eut avertie qu'elle y étoit entrée, elle n'eut beſoin d'aucun ſigne pour la diſtinguer tout-d'un-coup. Elle étoit en longs habits de deüil, comme je l'avois vuë la veille, & comme Mr. de R.... nous l'avoit repreſentée. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de ſon teint en recevoit tant d'éclat, qu'elle n'en eût pû choiſir de plus propre à plaire ſi l'on eût pû la ſoupçonner d'une penſée ſi frivole. Cecile ne ſe laſſa point de la regarder. Elle eut les yeux continuellement fixez ſur elle. Elle ne pouvoit ſe aſſaſier de cette vuë. Loin de ſe prévenir de quelque ſentiment de mépris ou de haine, comme ma ſœur l'apréhendoit, elle fut touchée juſqu'au fond du cœur de l'air d'inquiétude & de triſteſſe qui régnoit encore ſur ſon viſage. C'étoit une eſpéce de charme qui agiſſoit ſur elle, & qui eut tant de force, qu'après l'avoir vûë ſortir de l'Egliſe, elle ſe ſentit portée ſans réfléxions à s'aprocher de la place qu'elle venoit de quitter; & là, comme ſi elle eût trouvé de la douceur à reſpirer le même air & à rêver dans le même lieu, elle parut s'oublier pendant plus d'un quart d'heure.

A ſon retour elle rencontra ma Sœur, qui lui demanda la cauſe de l'air diſtrait qu'elle crut lui remarquer. Ah! je l'ai vûë, repondit-elle ſans rien changer au ſérieux de ſon viſage: qu'elle eſt aimable! qu'elle a l'air touchant! que de charmes & de perfections?

fections ! Si elle fait cette impreſſion ſur vous au premier coup d'œil, reprit ma ſœur, que ſera-ce de lui parler & de la connoître ? Car vous n'avez pas vû la moitié de ce qu'elle eſt ; & ſi vous êtes ſi ſenſible au mérite, ajouta-t'elle, non-ſeulement vous l'admirerez, mais vous l'aimerez peut-être, & vous plaindrez ſes malheurs. La tendre Cecile ne put entendre ce diſcours ſans laiſſer tomber quelques larmes. Elle conjura affectueuſement ma Sœur de ne pas s'opoſer au deſir qu'elle avoit de lier quelque ſorte de connoiſſance avec elle, pour ſe procurer l'occaſion de l'entretenir. Comme cette curioſité & ces pleurs mêmes pouvoient venir de quelque mouvement de jalouſie, ma Sœur qui ſentit redoubler ſes craintes, lui recommanda de s'obſerver du moins dans ſes diſcours, & de ſonger que l'infortune & la douleur méritent toujours d'être reſpectées.

Dès le même jour l'ayant vuë deſcendre avec ma Sœur & ſa Fille, qui l'avoient engagée par leurs inſtances à faire un tour de promenade au jardin, elle propoſa à ſa Mere de les ſuivre, & elle pria deux Religieuſes qui s'offrirent à l'accompagner, de faire naître ſans affectation quelque prétexte pour les joindre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté avec ma Sœur & ſa Fille, deux Dames Françoiſes qu'on vouloit faire inſtruire ; mais ſe mêlant peu des affaires d'autrui, & ne voyant point indifféremment tout le monde à Chaillot, elle n'avoit pas pouſſé ſa curioſité plus loin.

Cependant ayant remarqué deux perſonnes inconnuës qui entroient au jardin, elle jugea que ce qu'elle avoit apris les regardoit, & ma ſœur ſe hâta de lui expliquer leur avanture d'une maniére propre à éloigner ſes ſoupçons. Elle fut frapée de la phiſionomie de ces deux Etrangéres, & la jeuneſſe de Cecile attirant ſur-tout ſes regards, elle s'attachoit avec complaiſance à la conſidérer, lorſque les deux Religieuſes s'étant tournées vers elles en croiſant ſon allée, firent naître civilement l'occaſion que Cecile deſiroit. Ma ſœur redoutoit toujours les ſuites d'un entretien qu'elle ne pouvoit plus détourner. Après les premiéres civilités, on acheva enſemble le tour de l'allée; & loin de ſe ſéparer, Fanny fut la premiére à propoſer de faire un autre tour. Ma ſœur remarqua que ſon attachement pour cette nouvelle compagnie augmentoit à meſure que Cecile ſe mêloit dans l'entretien, & que marchant ſur la même ligne, elle tournoit à tous momens la tête pour la regarder. Elles paroiſſoient toutes deux également attentives aux mouvemens l'une de l'autre, & comme étonnées de trouver tant de plaiſir à ſe voir & à s'entendre. On continua de ſe promener auſſi long-tems que la ſaiſon le permettoit; & lorſqu'en ſe retirant on paſſa vers le quartier où Fanny étoit logée, ma ſœur fut encore plus ſurpriſe qu'après l'averſion qu'elle lui avoit marquée pour toutes ſortes d'amuſemens & de compagnies, elle propoſât aux deux Etrangéres de venir ſe délaſſer dans ſon appartepartement. Sa propoſition fut acceptée avec joye. On paſſa une partie de la ſoirée à s'entretenir avec autant de familiarité & de douceur que ſi l'on s'étoit connu depuis longtems. Fanny avoit placé Cecile auprès d'elle. Elle la combla de careſſes, & en la quittant, elle parut la voir partir à regret.

Il n'étoit pas ſurprenant que mon épouſe prît de l'inclination pour une jeune perſonne qui avoit mille qualités charmantes, & ne la connoiſſant point, elle n'avoit aucune raiſon de la regarder avec d'autres yeux que ceux de l'admiration & de la tendreſſe que ſa ſeule figure étoit capable d'inſpirer. Mais Cecile, qui m'aimoit toûjours avec la même ardeur, & qui devoit redouter d'autant plus Fanny qu'elle éprouvoit elle-même le pouvoir de ſes charmes, comment ſe rendroit-elle ſi aiſément à une inclination qui paroiſſoit combattre ſes plus chers intérêts? Le cœur connoit-il jamais les raiſons qui peuvent juſtifier ſes penchans? Auſſi touchée peut être de la ſatisfaction qu'elle trouvoit auprès de mon épouſe, que de celle qu'elle avoit reſſentie auprès de moi, elle cédoit à l'impreſſion du plaiſir preſent, & j'étois oublié dans les momens qu'elle paſſoit avec elle. Bien tôt cette ardeur de la voir augmenta tellement, qu'elle étoit du matin au ſoir dans ſa chambre. Ma ſœur & ſa mere, qui prévoyoient tôt ou tard un éclairciſſement dangereux de la part de Fanny, & qui les regardoient comme deſtinées un jour à ſe haïr, la faiſoient ſouvent apeler pour interrompre des communications qui les allarmoit. Elle obéïſſoit ſans réſiſtance ; mais auſſi-tôt qu'elle pouvoit ſe dérober aux yeux de ſa mere, elle ſe hâtoit de retourner où ſon penchant l'entraînoit.

Pendant ce tems-là j'étois languiſſant dans mon lit, ſans pouvoir me remettre du trouble que m'avoient cauſé le diſcours de Madame & la vuë de mon épouſe: J'avois reçu la lettre de ma ſœur par les mains de M. de R.... qui me déguiſant toujours ce qui étoit arrivé, feignit, en me la remettant, de la tenir d'un Exprès que les Dames m'avoient dépêché pendant leur route. Il en ignoroit la principale partie, & ma ſœur le faiſoit ſervir adroitement à ſes vuës. Je crus devoir garder avec lui le même ſecret, quoique les eſpérances vagues & tardives qu'elle vouloit m'inſpirer ne fiſſent pas ſur moi l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mon cœur n'étoit plus capable de ſe laiſſer tenter par des poſſibilitez & des vrai ſemblances. Son ſort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à des motifs d'eſpérance, ſes deſirs mêmes étoient éteints ; ou ſi dans ſes agitations paſſionnées il ſouhaitoit aveuglement de retrouver Fanny avec ſon innocence, il n'en étoit que plus malheureux en revenant bien tôt à ſentir qu'il s'étoit occupé d'une chimére.

Cependant tant de démarches & de ſoins me faiſans juger qu'elle étoit preſſée d'un ſincére repentir, j'examinois ſi ce ſentiment étoit du moins une réparation ſuffiſante pour les cruels outrages que j'avois reçus. Je peſois l'offenſe & l'expiation. Indépendamment de l'honneur, qu'il étoit peut-être aiſé de mettre à couvert en prenant le parti de ſe retirer dans quelque ſolitude éloignée des hommes, je me demandois ſi le retour d'un cœur qui m'avoit trahi, pouvoit jamais compenſer un amour auſſi tendre & auſſi conſtant que le mien, ſi j'avois par conſéquent le moindre eſpoir de retrouver mon bonheur en retrouvant l'objet dont je l'avois fait dépendre ; & ſi la privation abſoluë n'étoit pas moins inſupportable qu'une poſſeſſion imparfaite & pleine de trouble, qui me laiſſeroit à gémir autant ſur ce que j'aurois retrouvé, que ſur ce qui me manqueroit toujours. Affreuſe ſituation, diſois-je ; on m'offre tout ce que j'ai deſiré pour être heureux, & je me ſens moins d'ardeur que de répugnance à l'accepter. Es-tu donc changée, miſérable Fanny, ajoutois-je en m'attendriſſant, & ces charmes invincibles qui t'avoient acquis tant d'empire ſur toutes mes affections, ont-ils perdu leur pouvoir ? Ne t'ai je pas vû au contraire plus belle & plus touchante que jamais ? Achéve donc ta victoire. Qui t'empêche ? Je combats pour toi. Que te manque-t'il pour te faire adorer, ſi tu es telle que tu devois toujours être, & que tu parois encore ? Mais, malheureuſe ! reprenois-je, qu'as tu fait de ton honneur & de ta vertu ? Ce n'eſt pas toi que je retrouve, c'eſt ton fantôme ; car je faiſois conſiſter tes charmes dans les qualitez ineſtimables de ton cœur, & je n'ai plus d'eſpérance de les y retrouver. Je me repreſentois en même-tems Cecile, pure, innocente, ſimple dans ſa conduite & dans ſes deſirs, faiſant pour moi le premier uſage de la bonté de ſon cœur & de la tendreſſe de ſes ſentimens : cette charmante image achevoit d'impoſer ſilence à tous les mouvemens qui s'élevoient en faveur de Fanny ; & ſi je deſeſpérois d'être heureux ſans elle, je m'obſtinois à chercher d'un autre côté le dédommagement d'un bonheur auquel je ne devois plus prétendre.

M. de R . . . . ne fit pas difficulté de m'apprendre que Madame s'étoit fait amener Gelin, & qu'elle l'avoit entretenu ſecrettement pendant plus d'une heure. Mais il n'étoit pas mieux informé que le Public des circonſtances de cet entretien. D'ailleurs toute ſon attention étoit tournée vers ſa femme & ſa fille, dont il ne s'apercevoit pas que ſes plaintes & ſes ſollicitations paruſſent avancer beaucoup la liberté. Il ſe paſſa plus de quinze jours, pendant leſquels il preſſa inutilement tous ſes amis, ſans en trouver même un ſeul, qui oſât ſolliciter ouvertement pour lui, tant la rigueur de la Cour commençoit à ſe déclarer contre les Proteſtans. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut ordre de ſe rendre à Saint Cloud ; & ſa joïe fut égale à ſa ſurpriſe, lorſque Madame, après lui avoir fait quelques reproches de ce qu'il avoit paru ſe défier de ſa protection, lui preſenta une Lettre de cachet qui portoit la délivrance de quelques Dames Angloiſes nouvellement

ment renfermées à Chaillot. Leur nom y étant expliqué avec quantité d'autres circonſtances, on ne pouvoit s'y méprendre. C'étoit la meilleure voïe que cette excélente Princeſſe avoit cru pouvoir employer pour éviter les difficultez & les longueurs. Elle avoit repreſenté au Roi que ma Sœur reprenant la route de notre Patrie avec ſa fille & deux perſonnes qui les accompagnoient, elles avoient été arrêtées par un mal entendu, & contre l'intention de S. M. qui avoit toujours traité les Etrangers avec toutes ſortes de faveurs. Sa recommandation avoit eu tout le ſuccès que le Roi ne pouvoit lui refuſer, ſur-tout pour des Dames de ſa Nation, & dans une conjoncture où ce Prince cherchoit à lui marquer ſa reconnoiſſance. Mais dès que le trouble de la douleur avoit empêché M. de R... de ſe ſouvenir de mes enfans, lorſqu'il étoit venu porter ſes premiéres plaintes à Madame, le tranſport de ſa joye ne lui permit pas non plus d'y penſer en recevant une grace ſi ineſpérée. Il n'en eût pas coûté plus de peine pour les faire comprendre dans l'ordre du Roi; au lieu que dans la ſuite, cette ſeconde faveur fut moins facile à obtenir. Madame ignoroit comme moi que mes deux fils euſſent été arrêtez; car ſa bonté qui alloit juſqu'à s'informer tous les jours de l'état de mes bleſſures, lui auroit fait compter pour quelque choſe le plaiſir de remettre dans les bras d'un pere tendre ce qu'il a de plus cher.

C'étoit par des Actions de cette nature, re, dont tout le cours de ſa vie avoit été compoſé, que cette incomparable Princeſſe ſembloit ſe préparer au coup funeſte qui la menaçoit. Malheur terrible, & ſur lequel je ne paſſerois pas ſi rapidement, ſi la bienſéance me permettoit de reveler comme le ſujet de mon affliction particuliére, l'objet des pleurs & des regrets publics. Cependant n'eſt-il pas des égaremens pardonnables à la douleur? J'oſerai dire qu'épuiſé de force, comme je l'étois déja, je n'en aurois pas trouvé aſſez pour réſiſter au ſpectacle que j'eus le même jour à Saint-Cloud, ſi la Princeſſe n'eût pris ſoin elle-même de modérer un deſeſpoir dont elle s'aperçut, par les conſolations qu'elle connoiſſoit propres à me fortifier. Jour étrange, où je trouvai la ſource d'un nouveau bonheur dans un des plus grands malheurs de ma vie!

Ce fut un quart-d'heure après avoir communiqué l'ordre du Roi à M. de R.... qu'ayant pris quelques rafraſchiſſemens convenables à la ſaiſon, elle reſſentit tout-d'un-coup de ſi violentes douleurs, que les Médecins, qui s'aperçurent du changement de ſon viſage & de l'altération de ſon poulx, deſeſpérérent au même moment de ſa vie. Le bruit en vint auſſi-tôt juſqu'à moi. Je ne conſultai rien. Le zèle ſupléa à mes forces. Me faiſant porter dans un fauteuil ſur les bras de mes gens, j'arrivai au Château, qui retentiſſoit des cris d'une foule de Peuple que le malheur public avoit déja aſſemblé. J'étois trop connu pour trouver de la difficulté au paſſage. J'entrai ; hélas ! dans quel état vis-je Madame ? Déja pâle, défigurée, les lévres livides, & les yeux preſqu'éteints. Ses convulſions l'agitoient toujours avec la même violence. Elle jettoit par intervale des cris aigus qui pénétroient les Aſſiſtans d'horreur & de compaſſion. Tous les ſecours qu'on la forçoit d'accepter ſembloient augmenter ſes douleurs. Ciel ! quelle impreſſion ce ſpectacle ne fit il pas ſur moi ? J'étois debout, apuyé ſur les bras de deux de mes gens. Je ſentis plus d'une fois mes forces prêtes à défaillir. La Princeſſe m'aperçut. Elle me fit ſigne d'aprocher : les accès de ſon mal ne faiſant que redoubler continuellement, elle ne put tout-d'un-coup ſe compoſer aſſez pour m'expliquer ſes volontez ; de ſorte qu'étant près d'elle, j'eus pendant plus d'un quart-d'heure le cruel tourment de la voir ſouffrir ſous mes yeux, & de recevoir autant de coups mortels que je lui entendois pouſſer de cris & de ſoupirs. Enfin ſon courage lui faiſant ſurmonter un moment la force de ſes peines : je meurs, me dit-elle, d'une voix baſſe. Les vuës du Ciel ſont impénétrables, & je dois les adorer. Vous perdez une Amie ; je vous aurois réconcilié avec votre Epouſe. Un autre achévera mon ouvrage. Je la crois innocente, & je ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand que j'ai envoyé à Bayonne. Comme ma douleur & ma reconnoiſſance ne pouvoient s'expliquer que par mes ſoupirs & mes tranſports : vous vous agitez trop, reprit-elle en ſe faiſant un nouvel effort ; votre propre ſituation ne vous permet pas d'être ici. Allez, & quand vous ſerez heureux, ſouvenez-vous que j'ai pris part à votre bonheur. Je me jettai à genoux pour lui exprimer la violence de mes ſentimens. Elle m'ordonna de retourner chez moi. On m'offrit quelque ſecours pour m'aider à lui obéïr. Ma réſolution néanmoins étoit de demeurer dans ſa chambre, apuyé contre une fenêtre, où ma foibleſſe me contraignit de me faire conduire ; mais m'ayant encore aperçû, elle me fit ſigne de la main de me retirer.

Je paſſai dans l'anti-chambre, où je me jettai dans le fauteüil qui avoit ſervi à m'aporter ; & le viſage couvert de mes deux mains, autant pour cacher mes larmes, que pour éviter la vuë de tout ce qui pouvoit interrompre ma douleur, j'adreſſai au Ciel toutes les plaintes que mes continuels malheurs m'avoient renduës ſi familiéres. Hélas! étoient-elles capables d'obtenir du Ciel ce qu'il refuſoit à la grandeur, à la beauté, à tous les charmes & à toutes les vertus réünies! Madame expira avant la nuit, ſans que rien eût pu ſuſpendre un moment ſes douleurs. J'entendis les gémiſſemens dont la tendreſſe publique accompagnoit ſon dernier ſoupir, & n'ayant plus rien de favorable à eſpérer dans un lieu où je recevois un coup ſi funeſte, je repris auſſitôt le chemin de ma maiſon.

Mais cette derniére réflexion fut vérifiée au même moment par la rencontre du P.... qui ſe préſenta pour me ſaluer en me voyant ſortir de l'apartement. Il prit un air affligé : Vous me voyez doublement ſenſible à la perte commune, me dit-il d'un ton affecté ; car je ſens tout à la fois la vôtre & la mienne. Dans le malheur qui s'obſtine à vous pourſuivre, vous ne ſçauriez trop regretter une Princeſſe qui vous eſtimoit, & dont la protection vous étoit aſſurée. Cependant, ajouta-t'il, ſi vous faites quelque fond ſur mon amitié, ſoyez ſans inquiétude pour votre famille & pour celle de M. de R.... Nous ne ſerons pas long-tems à vous trouver d'autres Protecteurs. Il me croyoit ſans doute informé de tout ce que j'ignorois, & la promeſſe qu'il me fit auſſi tôt de veiller lui-même à l'éducation de mes deux Fils, auroit pû me faire ouvrir les yeux ſur une partie de ce qu'on m'avoit caché, ſi les lettres que je recevois continuellement de ma Sœur ne m'euſſent raſſuré contre toutes ſortes de défiances. Je pris donc ſes offres & ſes promeſſes pour une ſuite de ſes anciens artifices, & croyant ma Famille & celle de M. de R.... en ſureté, je me flâtai que mon innocence ſuffiroit deſormais pour me défendre. Cependant voulant ſuivre le deſſein que j'avois formé de me défaire honnêtement d'un homme ſi dangereux, je le remerciai de ſes ſentimens, & j'éloignai d'autant plus les lumiéres que j'aurois pû tirer du reſte de ſon diſcours, que j'affectai de ne rien dire de ma famille, & de faire toujours retomber le mien ſur le malheur préſent qui devoit nous occuper. Il m'offrit de m'accompagner juſqu'à ma maiſon pour y paſſer la nuit. J'eus l'adreſſe d'écarter encore cette propoſition, ſous divers prétextes qui ne pouvoient l'offenſer. Enfin lorſque je me diſpoſois à lui dire adieu, il me demanda ce que j'avois réſolu de faire de mon aſſaſſin, & ſi je n'entrois pas dans les vuës de Madame, qui avoient toujours été de lui ſauver ſa vie. Ma réponſe ne fut pas incertaine. Oüi, lui dis-je, je lui pardonne malgré toutes les raiſons que j'ai de le haïr, & je renonce volontiers au droit que j'ai de ſolliciter ſon ſuplice : mais la curioſité me porte à ſçavoir de lui-même pourquoi il en vouloit à ma vie. Cette ſincérité fut une indiſcrétion. La conduite de Madame avoit été ſi prudente, que n'ayant communiqué le ſecret de cette affaire qu'à un petit nombre de perſonnes dont elle connoiſſoit la ſageſſe, il ne s'en étoit répandu dans le Public que les circonſtances qui avoient éclaté d'elles-mêmes, c'eſt-à-dire, mes bleſſures & la hardieſſe d'un ſcélérat qui avoit entrepris de m'aſſaſſiner en plein jour. Le P. lui même n'y ſoupçonnoit point d'autre myſtére qu'une vengeance méditée, qu'il regardoit comme la ſuite d'une querelle ordinaire. Mais lorſqu'il m'entendit parler d'anciennes raiſons de haine, & du deſir que j'avois d'entretenir le Priſonnier,

ſonnier, il conçut qu'il étoit échapé quelque choſe à ſa pénétration, & la curioſité qu'il eut de l'entendre, devint beaucoup plus vive que la mienne. Il ne m'en témoigna rien ; mais comme on n'avoit accordé juſqu'alors à perſonne la liberté de le voir, il penſa d'abord à ſe la procurer. En ſupoſant les Officiers de la Juſtice diſpoſez à ſuivre les intentions de Madame, c'étoit ma volonté qu'ils devoient conſulter; cette penſée lui fit venir celle de m'engager dès le même ſoir à faire déclarer au Bailly que je me déſiſtois de toutes ſortes de pourſuites, & que je le priois ſeulement d'attendre, pour relâcher Gelin, que j'euſſe tiré de lui quelques éclairciſſemens dans la priſon. Je me fis d'autant moins preſſer, qu'il employa les motifs les plus touchans de l'humanité & de la Religion. C'étoit me livrer néanmoins à la malignité de deux ennemis, qui n'avoient beſoin que d'être liez pour me perdre.

Mais ne m'étoit-il pas pardonnable de manquer de prudence dans l'abattement où j'étois ? J'arrivai chez moi ſi pâle & ſi épuiſé de forces, que mes gens ſe demandoient l'un à l'autre en pleurant, quand je recevrois le triſte office que je venois de rendre à Madame. M. de R..... étoit abſent. Je n'avois que Madame Lallin à qui je puſſe parler avec une certaine ouverture. Je lui confeſſai que je ne croyois plus ma mort éloignée ; & que pour comble de malheur, ma vie qu'elle voyoit à l'extrêmité, n'étoit pas plus en danger que ma vertu & ma raiſon ; car cette opiniâtreté du ſort , ajoutai-je , qui s'attaque à tout ce qui m'eſt cher , & qui non content de ma ruïne , ſe plaît à détruire tout ce qui eſt propre à me ſoutenir ou à me conſoler ; cette conſpiration de tout ce qui me touche ou qui m'aproche , à me troubler l'eſprit & à me déchirer le cœur , triomphe enfin de ma patience , & me réduit au dernier deſeſpoir. On m'avoit mis au lit ; je tournai le viſage , contre mon chevet en finiſſant ces paroles , & le preſſant de tout ce qui me reſtoit de force , je me livrai aux noirs ſentimens que cette penſée étoit capable de m'inſpirer. Ainſi , ſoit pour l'eſprit , ſoit pour le corps , j'étois comme au dernier terme où l'infortune & la douleur puſſent me réduire.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais obſerver cette triſte époque. Il falloit faire connoître la meſure de mes maux pour donner une juſte idée du changement qui étoit prêt à les ſuivre ; car ſi mon deſeſpoir étoit monté au plus terrible excès , il touchoit à ſa fin , & par des révolutions ineſpérées , c'étoit dans les horreurs d'une ſituation ſi funeſte que le Ciel alloit faire lever l'aurore de mes plus beaux jours. Prodige de ſa puiſſance ! O ! que le paſſage eſt doux d'un abîme de deüil & d'amertume à des commencemens de joye & d'eſpérance. Mais comment ferai-je comprendre ce changement à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé ? Qu'ils ne perdent pas un mot de ma narration , s'ils veulent être bien-tôt plus attendrisdris par les excès de ma joye, qu'ils ne l'ont été par tous mes malheurs.

L'inquiétude que Mme. Lallin eut pour ma vie, lui fit employer tant d'adreſſe & d'efforts pour me faire accepter quelques ſoulagemens, qu'elle dût enfin mon conſentement à ſes importunitez plûtôt qu'à ſes perſuaſions. Je pris quelques liqueurs fortes qui ranimérent un peu mes eſprits. Ma foibleſſe avoit eû preſqu'autant de part que la douleur, à l'eſpéce d'égarement où j'étois tombé ; ainſi je me trouvai, ſi-non avec moins de tourmens, du moins avec plus de vigueur animale pour les ſuporter. Madame Lallin n'oubliant pas que les Chirurgiens recommandoient ſans ceſſe qu'on ne me permit point de m'abandonner à mes réfléxions, crut cette précaution encore plus néceſſaire pour le redoublement de triſteſſe où elle me voyoit ; lorſqu'elle ſe fut efforcée en vain de faire changer d'objet à mon imagination, elle ſe figura que ne pouvant y réüſſir, il valoit mieux me parler du ſujet même de mes peines, que de me laiſſer ſeul à les devorer. Dans cette idée elle m'engagea adroitement à lui raconter ce que j'avois vû à S. Cloud, & ce que je penſois du tragique accident qui nous avoit enlevé Madame. Je ſatisfis ſa curioſité avec ardeur. Je commençai un détail d'autant plus touchant, que mon cœur s'interreſſoit à chaque circonſtance, & qu'en repreſentant le malheur de cette Princeſſe, je faiſois recit de mes propres peines. Je n'omis pas un ſoupir, un regard, un mouvement de Madame, ni ſurtout une des précieuſes paroles qu'elle m'avoit adreſſées, & qui étoient gravées au fond de mon cœur. J'ignore ſi ce fut avec réfléxion que Madame Lallin m'arrêta au milieu de mon diſcours, ou ſi ce fut la ſeule envie d'attirer de plus en plus mon attention au-dehors, en la partageant par des queſtions vagues & ſouvent interrompuës : la ſuite des événemens ne m'a jamais permis de l'aprendre d'elle même ; mais lorſqu'elle m'eut entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle s'agita ſur ſa chaiſe en me regardant avec ſurpriſe. Etonné moi même de ſon mouvement, j'attendis qu'elle s'expliquât. Vous ne me paroiſſez pas auſſi frapé que moi, me dit-elle, de cette étrange déclaration de Madame. Quoi, au dernier moment de ſa vie, elle vous a proteſté qu'elle croyoit votre épouſe innocente ! Madame Lallin n'ajouta rien, & je demeurai ſans pouvoir lui répondre. Nous continuâmes long-tems de nous regarder d'un air interdit. Elle paroiſſoit attendre quelque éclairciſſement que je ne lui donnois point. J'attendois d'elle de mon côté quelqu'autre réfléxion qui pût faciliter ma réponſe ; ou plûtôt pénetré tout d'un coup de la maniére dont cette queſtion s'étoit preſentée à mon eſprit, je tâchois de raprocher cent idées qui ſe choquoient dans leur confuſion ; & voulant trop embraſſer d'une ſeule vuë, je n'apercevois rien qu'à travers d'épaiſſes ténèbres.

Il eſt certain que dans mes funeſtes préjugez,

jugez, d'ailleurs plein du trouble que j'avois reſſenti à la vuë de Madame, j'avois fait peu d'attention au témoignage qu'elle avoit rendu à Fanny. Peut-être même qu'avec plus de réfléxion je n'y euſſe reconnu comme dans toutes ſes démarches précédentes, qu'une bonté trop crédule & portée d'elle-même à s'aveugler. Mais ſoit que le premier mouvement d'une perſonne auſſi deſinterreſſee que Madame Lallin fît ſur moi des impreſſions moins ſuſpectes, ſoit que le Ciel touché de mes peines, eût marqué ce moment pour les finir, je conſidérai ce que je venois de me rapeler ſous une face toute différente. Plus je vins à démêler mes idees, plus je crus voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus paroître impoſſible. Car Madame n'ayant pû me tromper en expirant, il ne m'étoit pas permis de douter qu'elle n'en eût l'opinion qu'elle m'avoit marquée: or cette Princeſſe n'ignoroit pas que Fanny étoit partie de Sainte-Héléne avec Gelin; d'où je concluois qu'il y avoit quelque myſtére dans ſa fuite qui pouvoit s'accorder avec ſon innocence.

Je communiquai ce raiſonnement à Madame Lallin. Il fit la même impreſſion ſur elle. Cependant, continuai-je, je n'ai à lui reprocher que ſa fuite; car dans ſa conduite ni dans ſes inclinations je n'ai jamais rien remarqué qui m'ait pû faire ſoupçonner ſa vertu. Depuis que le hazard me l'a fait retrouver à Chaillot, je n'entends parler que de ſes larmes; en verſe-t'on tant pour un crime volontaire ? Et ſi je l'accuſois d'avoir marqué trop peu d'impatience pour ſe juſtifier, depuis qu'elle me ſçait ſi près d'elle, ou trop peu d'ardeur pour me revoir, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt douce & timide, & que ſentant peut être bien des aparences contre elle, l'incertitude & la crainte l'arrêtent plus que ſes remords ? D'ailleurs elle m'a fait parler par le Chapelain, elle a mis Madame dans ſes intérêts, elle eſt venuë ici avec elle, & j'ai aſſez remarqué dans ſes yeux & dans tous ſes mouvemens, qu'elle étoit furieuſement agitée. Pourquoi me chercher, ſi elle me haït ? Pourquoi tant de regrets & de pleurs, ſi elle m'a quitté volontairement ? Pourquoi ſe plaindre de ma dureté & gémir même de mes projets de ſéparation, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trahi ?

A meſure que ces réfléxions s'étendoient dans mon eſprit, je ſentois des mouvemens de cœur que j'avois peine à contraindre ; & dans le tems même que je les combattois encore, il me ſembloit que j'aurois trouvé une douceur extrême à m'y livrer. J'interrogeois Madame Lallin. J'interrompois ſes réponſes pour lui faire auſſi-tôt d'autres queſtions. Je me tournois à tous momens dans mon lit, avec l'inquiétude d'un homme preſſé qui ne peut ſe fixer à rien. Dans certains momens j'aurois pouſſé volontiers un cri de joye, & le moment d'après je tombois dans une ſombre méditation qui me replongeoit dans toutes mes peines. Mais quelle explication donner à cette fuite, repris je en m'adreſſant à Madame Lallin ? croyez-vous que Gelin, adroit & hardi comme vous le connoiſſez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant ſon ſommeil & le mien ? Ou plûtôt ne lui auroit il pas perſuadé le matin, que j'étois allé au Port, & que je ſouhaitois qu'elle y vînt avec moi ? Il l'auroit ainſi trompé d'autant plus barbarement qu'il auroit abuſé de la ſoumiſſion aveugle qu'il lui connoiſſoit pour toutes mes volontez. Quelle auroit été ſa ſurpriſe en ſe voyant au pouvoir d'un perfide! Dieux ! l'aura t'il du moins reſpectée.... Mais je m'abandonne à des craintes inſenſées. Le Capitaine François étoit un homme d'honneur, qui n'aura pas favoriſé les lâches entrepriſes d'un infâme raviſſeur. Lui, ſon Epouſe, vous verrez que le traître de Gelin les aura tous ſéduits par des affectations d'honneur & de vertu. N'avoit-il pas eû l'adreſſe d'en impoſer à mon Frere, qui étoit le plus éclairé & le plus prudent de tous les hommes ? Hélas ! avec quelle facilité n'aura t'il pas faſciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'eſpérance, qui s'inſinuoit ainſi dans mon cœur, y faiſoit déja renaître des ſentimens ſi tendres, que j'avois beſoin de tous mes efforts pour les modérer. Madame Lallin s'en aperçut, & je dois lui rendre cette juſtice, qu'elle contribua à les augmenter par ſes réfléxions, comme elle avoit ſervi à les faire naître par ſon premier étonnement. Elle étoit ſi éloignée de s'attribuer quelque part à nos infortunes, qu'elle prit ce moment pour achever de m'attendrir, en me confeſſant ce qui s'étoit paſſé entre elle & Fanny le jour que j'avois reçu la viſite de Madame. J'ignorois, me dit-elle, qu'elle fût avec la Princeſſe, & le péril où j'apris que vous étiez m'ayant fait accourir à votre apartement, je fus ſurpriſe au dernier point de me trouver vis-à-vis d'elle à l'entrée de votre antichambre. Quelques mouvemens de chagrin, que je devois bien pardonner à ſa ſituation, la portérent à me traiter avec mépris; & dans la premiére chaleur je ne pus m'empêcher de lui faire une réponſe piquante. C'eſt une cruauté que je me reprocherai toute ma vie. J'en fus punie ſur le champ par la douleur que j'eus de la voir tomber ſans connoiſſance, & faire éclater ſon deſeſpoir en mille maniéres auſſi tôt qu'elle fut revenuë à elle même. Ah! je n'oublierai jamais ce triſte ſpectacle, ajoûta Madame Lallin. Les fauſſes douleurs & les fauſſes vertus n'ont point un langage ſi touchant ni des procédés ſi naturels.

Dès le même jour, me dit-elle encore, je vous aurois apris cette avanture, & je vous aurois confeſſé mes remords; mais vous n'étiez point en état de m'entendre. J'ai toujours différé par les mêmes raiſons. Aujourd'hui que vos propres ſentimens m'encouragent, je puis vous découvrir les miens avec liberté; je ne ferai plus difficulté de vous dire.... Elle s'arrêta en finiſſant ces derniers mots, comme ſi elle eût craint de s'être trop engagée, je la priai de continuer avec la même franchiſe, en lui proteſtant que mon cœur ne pouvoit être flâté par un endroit plus ſenſible. Elle ſe fit preſſer long-tems. Que vous dirai-je, reprit-elle enfin? Si vous me forcez de parler, je me ferois violence auſſi pour me taire. J'ai penſé bien des fois que dans vos nouveaux projets d'engagement on pouvoit vous reprocher un peu de précipitation; qu'une femme que vous retrouvez dans un Convent, & que ni la violence, ni l'âge, ni l'altération de ſes traits n'ont pas forcée de ſe retirer du monde, méritoit d'être entenduë; que ſes pleurs étoient une autre raiſon qui demandoit d'être aprofondie; qu'il y a des événemens dont il ne faut jamais juger par les aparences; qu'on riſque d'ailleurs beaucoup plus qu'on ne s'imagine à ſe priver de ce qu'on a crû long tems néceſſaire à ſon bonheur; parce que ſi le cœur trouve toujours aiſément dequoi s'amuſer, il ne rencontre pas deux fois ce qui eſt capable de le rendre heureux; elle ajouta qu'à la vérité Cecile étoit aimable; mais que ſi je voulois qu'on s'expliquât ſincérement, j'étois accoutumé à Fanny, & que dans un caractére tel que le mien, ces habitudes ne ſe rompent jamais. Elle fut interrompuë au milieu de ces diſcours par l'arrivée de M. de R.... Il m'aportoit une lettre de ma Sœur, que je lus avidement. Elle étoit plus flâteuſe encore que les précédentes, & quoiqu'elle ne m'aprit rien de plus clair, la diſpoſition où j'étois me fit prendre chaque motif d'eſpérance pour un nouveau

degré de certitude. Mon ſang boüilloit dans mes veines, mais c'étoit d'une chaleur délicieuſe, & dont tous les mouvemens ſembloient me rendre autant de degrés de force & de vie. Je me contraignis néanmoins devant M. de R... Après m'avoir entretenu un moment de la mort imprévuë de Madame, il me dit que nos deux familles demeurans ſans défenſe par un ſi funeſte accident, il étoit réſolu d'aller paſſer quelques jours à Roüen, pour s'aſſurer ſi elles pouvoient s'y arrêter ſans péril ; mais qu'avant ſon départ, il vouloit voir penſer mes playes & ſçavoir des Chirurgiens quel raport il en devoit faire à ma Sœur. Je conſentis à lui donner cette ſatisfaction ſur le champ. Avec beaucoup de foibleſſe, on me trouva des ſignes ſi heureux, qu'ils firent mieux augurer que jamais. Je demandai du papier ; & dans l'ardeur de mille ſentimens, qu'il m'étoit impoſſible d'éclaircir, j'écrivis ſeulement ces deux mots à ma Sœur : „ Ah ! ſi vous ne pre-
„ nez pas plaiſir à me tromper, ne ſuſpendez
„ pas plus long-tems ma vie ou ma mort.
Mais ce qui paroîtra fort étrange, c'eſt qu'après avoir relû ce que je venois d'écrire, toute la force des ſentimens dont j'étois rempli, ne m'empêcha point de me ſouvenir de Cecile. J'ajoutai quelques lignes, par leſquelles je me plaignois à ma Sœur du ſilence qu'elle paroiſſoit affecter ſur cette chére perſonne, & je la priois dans les termes les plus tendres de ne rien perdre de l'affection qu'elle avoit toujours marquée pour elle. M. de R... me quitta le même ſoir pour

aller faire les préparatifs de ſon voyage.

Le mélange de tant de paſſions qui m'avoient agité, & la fatigue de la joye comme celle de la douleur, me fit tomber preſqu'auſſi-tôt dans le plus profond ſommeil que j'euſſe goûté depuis long tems. Il fut même accompagné de pluſieurs ſonges agréables, qui me firent reſſentir ſans interruption pendant toute la nuit, mille douceurs auſquelles je n'aurois oſé me livrer pendant le jour. Le nouvel apareil qu'on avoit mis à mes bleſſures, contribua auſſi ſans doute à me procurer un repos ſi néceſſaire après tant de trouble. Il étoit preſque midi lorſque je m'éveillai. Je fis apeler Madame Lallin, & ſes derniéres réfléxions n'étant point ſorties de ma mémoire, je lui confeſſai qu'elles avoient fait aſſez d'impreſſion ſur moi pour me porter à ſuivre ſon conſeil. Je ne m'étois endormi qu'après avoir pris cette réſolution. Si j'avois ma Sœur avec moi, lui dis je, je ne vous chargerois point d'une commiſſion qui n'eſt pas ſans difficulté, ſur-tout après le démêlé que vous avez eû avec Fanny. Mais je n'ai que vous à qui je puiſſe donner ma confiance ; & quand il lui reſteroit quelque reſſentiment, elle l'oublieroit après vous avoir entenduë. Mon impatience ne me permet point de retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui. J'irois moi-même ajoutai je, je ne perdrois pas un inſtant, ſi j'oſois me fier à mes eſpérances, & ſi je ne me défiois encore plus de mes deſirs. Allez, raportez moi les éclairciſſemens que vous me reprocher vous-même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la triſte Fanny ; épargnez-lui tout ce qui pourroit ſentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle. Je ne demande à retrouver que ſon cœur & ſa vertu. Madame Lallin accepta ma propoſition avec zéle. Mais elle jugea que pour préparer mon Epouſe à une viſite qu'elle avoit ſi peu de raiſon d'attendre, je devois la lui faire annoncer par un de mes gens, avec quelques témoignages d'honnêteté & d'affection qui puſſent prévenir ſes défiances. Je donnai les mains à tout, & ſur le champ je fis partir Drink, le plus fidèle de mes domeſtiques.

J'employai le tems, juſqu'à ſon retour, à conjurer Madame Lallin d'entrer fidèlement dans mes vûës, à lui dicter des expreſſions, à lui recommander ſur-tout de mettre de la douceur dans ſes premiers termes, & juſques dans ſes regards, & de ne rien préſenter d'effrayant à l'imagination de Fanny. Enfin nous vîmes arriver Drink. Son viſage ne me promit rien de favorable. Il devinoit ce qui étoit capable de me réjoüir ou de m'affliger. Sa Maîtreſſe, me dit-il triſtement, étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie! m'écriai je, en ne ſaiſiſſant que trop vîte tout ce qu'il y avoit d'affreux pour moi dans cette nouvelle trahiſon de la fortune, hélas! que deviennent mes eſpérances! Elle eſt partie, continuai-je avec le même tranſport, parce qu'après la mort de Madame, dont elle avoit gagné adroitement l'eſprit,

prit, il ne lui reſte plus perſonne ſur qui elle oſe faire l'eſſai de ſes artifices. Elle eſt partie, n'en doutez pas, parce que demeurant à découvert, elle a ſenti combien il lui ſeroit difficile de m'en impoſer à moi-même. En un mot elle a deſeſpéré de me tromper. Madame Lallin, à qui j'adreſſois ces furieuſes paroles, convint que j'avois raiſon d'être irrité d'un tel contre-tems. L'état de ma ſanté ſuffiſoit ſeul pour arrêter une femme, à qui l'on auroit ſupoſé pour moi les moindres ſentimens d'eſtime & de conſidération. Nous fîmes répéter pluſieurs fois à Drink la réponſe qu'il m'avoit raportée. Enfin dans l'obſcurité où elle nous laiſſoit, Madame Lallin me pria de ſuſpendre mon jugement, & d'aprouver le deſſein qu'elle avoit d'aller prendre elle même des informations à Chaillot. Mais je me rendois digne de tous les nouveaux malheurs que je craignois, en cédant ſi facilement à mes défiances. Toutes les puiſſances du Ciel étoient occupées de mon bonheur, & dans le tems que je m'affligeois encore de quelques aparences chagrinantes, j'avois déja aſſez de ſujets de me croire heureux pour mourir peut-être de joie, ſi la prudence de ma Sœur ne m'eût ménagé toutes ces connoiſſances par degrés. De quels traits n'ai-je pas beſoin pour expliquer tant de miracles?

On n'a pas perdu de vuë ſans doute la tendre liaiſon qui s'étoit formée entre Fanny & Cecile. Loin de s'altérer par l'habitude, elle s'étoit fortifiée de jour en jour, juſqu'à faire délibérer à Madame de R...

& à ma ſœur s'il ne valoit pas mieux interrompre tout à-fait ce commerce, que de les expoſer toutes deux à ſe haïr tôt ou tard autant qu'elles paroiſſoient s'aimer. Il étoit dur d'en venir à ce remède ; mais lorſque non contentes de ſe voir continuellement & de ſe combler de careſſes, elles demandérent à Madame de R... la permiſſion de paſſer enſemble la nuit comme le jour, ma ſœur qui ſe crut obligée d'épargner à Cecile des chagrins qu'elle croyoit inévitables, ne balança plus à preſſer ſa mere de rejetter cette demande, & de faire naître même quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de.... entrant dans cette vuë par des raiſons toutes différentes, pria ma ſœur d'être témoin des ordres qu'elle étoit réſoluë de donner à ſa fille. Sans prendre un autre ton que celui de l'amitié, elle ne laiſſa pas de lui reprocher ſérieuſement la préférence qu'elle donnoit ſur elle à une Etrangére ; & venant en particulier au deſir qu'elle marquoit de prendre un lit dans ſon apartement, elle lui demanda ſi elle ſe ſouvenoit bien des engagemens qu'elle avoit avec moi, & ſi elle ne craignoit point de me chagriner en ſe liant ſi étroitement avec une Dame dont elle ſçavoit bien que j'étois peu ſatisfait.

Cecile parut fort affligée de ce diſcours. Elle ne fit aucune réponſe ; ſes yeux qu'elle tenoit baiſſez, & quelques larmes qu'elle laiſſa couler, marquoient autant d'embarras que de triſteſſe. Enfin preſſée de parler,

elle

elle lâcha la bride à ſes pleurs, & elle pria ſa mere de l'écouter. Vous outragez Madame Cléveland, lui dit-elle, mais vous ne la connoiſſez pas. Il eſt ſurprenant que Madame Bridge, qui n'ignore pas plus que moi ſon innocence & ſes malheurs, me laiſſe le ſoin de la juſtifier. Je ne puis vous cacher qu'ayant pris autant de bonté pour moi, que j'ai conçu pour elle de reſpect & d'affection, elle m'a confié toute l'hiſtoire de ſes peines. J'en ſçais aſſez pour me croire obligée, non ſeulement par les loix de l'amitié & de la reconnoiſſance, mais encore par celles de l'honneur & du devoir à lui ſacrifier le penchant que j'ai pour ſon mari, & à n'épargner ni ſoins ni repos, ni ma vie même, pour le porter à lui rendre la juſtice qu'il lui doit. Je n'aurai pas beſoin d'efforts, ajouta-t-elle; je n'ai pas oublié les ſentimens qu'il conſerve pour elle: c'eſt un cruel mal entendu qui a ſéparé deux cœurs faits l'un pour l'autre. Je trahis le ſecret de mon Amie; mais vous, reprit-elle en s'adreſſant tendrement à ma Sœur, comment laiſſez-vous languir ſi long-tems l'innocence & la vertu? À quoi tient-il que vous ne faſſiez ſçavoir à ſon Mari qu'elle eſt plus digne que jamais de ſes adorations, & qu'il lui a fait, en m'aimant, une infidélité dont il doit gémir toute ſa vie? Je ſçais vos motifs, & l'état où il eſt encore, me force de les aprouver. Mais croyez-vous que l'ignorance de ſon bonheur ne lui ſoit pas plus mortelle que ſes bleſſures? Hâtez-vous, reprit-elle encore. Je ſouhaite leur réconciliation plus que je n'ai deſiré mon mariage, lorſqu'il m'a été permis de ſuivre le penchant de mon cœur.

Des ſentimens ſi généreux, exprimez avec l'air de tendreſſe & de naïveté qui accompagnoit ſes moindres diſcours, firent tant d'impreſſion ſur ma Sœur, qu'elle ſe leva avec tranſport pour l'embraſſer. Elle confeſſa qu'ayant entretenu mon Epouſe dès le jour de leur arrivée, elle avoit pris les mêmes idées de ſon innocence, & qu'elle n'avoit pas perdu de vûë un ſeul moment l'ouvrage de notre réconciliation. Enſuite faiſant des excuſes à ſa Mere, de lui avoir caché une circonſtance ſi importante, elle n'eut pas de peine à la faire convenir que dans les termes où j'en étois avec ſa Fille, la bienſéance & l'amitié même avoient exigé d'elle les ménagemens qu'elle avoit obſervez. Mais elle revint auſſi-tôt à Cecile, dont elle ne ſe laſſoit point d'admirer les ſentimens. Elle la félicita d'être ſi tendre, ſi bonne, ſi généreuſe, & elle recommença vingt fois à l'embraſſer. Il ne fut plus queſtion de lui interdire l'apartement de ſon Amie. Madame de R.... bien tôt convaincuë elle-même de l'innocence de mon Epouſe, comme elle l'étoit déja de ſon mérite, ne fut pas la moins ardente à lui faire toutes les réparations qui convenoient à ſa vertu. Ainſi Cecile eut toute la liberté qu'elle deſiroit de vivre avec elle. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa Mere & ma Sœur commencérent auſſi à ne les plus quitter un moment.

Toutes les vuës & les réſolutions ſe formoient de concert ; & juſqu'aux Lettres que ma ſœur continuoit de m'écrire , qu'en ſuivant toujours ſon premier plan , qu'elle fit goûter à ſes trois amies , chacune y fourniſſoit quelque choſe , avec le même zèle & le même intérêt.

Mr de R . . . . n'avoit pas été admis tout-d'un-coup à leur ſecret , par la ſeule réſiſtance de Cecile , qui craignoit que cette connoiſſance ne refroidît un peu ſon amitié , qu'elle me croyoit néceſſaire dans la triſte condition où j'étois réduit. Cette injuſtice n'étoit pardonnable qu'à ſa fille. Auſſi ma ſœur crut elle devoir enfin à l'attachement qu'il m'avoit toujours témoigné , l'ouverture & les communications les moins réſervées. S'il ne perdit point ſes eſpérances ſans regret , il fut aſſez généreux pour ne rien diminuer de l'affection qu'il avoit conçuë pour moi & pour ma famille. Auſſitôt même qu'il ſe crut bien éclairci , l'intérêt de Fanny lui devint auſſi cher que le mien. Il fit , ſuivant les lumiéres qu'il reçut de ma ſœur , pluſieurs démarches qui devoient ſervir à mon propre éclairciſſement. Le ſoin qu'il prit de mes enfans fut encore un nouveau mérite aux yeux de leur mere & aux miens. Il lui procura la ſatisfaction de les embraſſer , en la conduiſant deux fois au Collége de Loüis le Grand. Etant Catholique , elle fut peu éffrayée de les y voir renfermez pour leur éducation. C'étoit à quelques Religieux de cette Maiso[illegible]'elle devoit les lumiéres qui l'attaſ'attachoient à l'Egliſe Romaine, & l'étude qu'elle avoit aportée à les connoître, lui avoit fait prendre pour toute leur ſociété des ſentimens fort opoſés à l'opinion que je m'en étois formée trop legérement ſur la conduite d'un particulier mal intentionné pour ſon corps. Cependant, ſon chagrin fut extrême, lorſqu'aprenant la révocation de l'ordre de la Cour que M. de R.... avoit obtenuë par la protection de Madame, elle ſçut que nos enfans n'y étoient point compris, & qu'il falloit de nouvelles ſollicitations pour obtenir leur liberté.

En portant ce nouvel ordre à Chaillot, M. de R.... prit des arrangemens fort ſages pour le départ & le voyage des Dames, qu'il étoit toujours réſolu de conduire à Roüen chez Mylord Clarendon. La mort de S. A. R. ne fit que le confirmer dans ce deſſein, & le porta même à l'exécuter avec plus de diligence. Mais il n'avoit pas prévu que le changement qui étoit arrivé à l'égard de mon épouſe alloit faire naître pluſieurs difficultez. La propoſition de ſe ſéparer fut un coup terrible pour Fanny & pour Cecile. Ma Sœur en fut elle-même embarraſſée. Le ſuccès de ſon plan lui paroiſſoit dépendre de ſa preſence; & n'ayant pas moins d'inquiétude pour ſa fille, que M. de R.... pour la ſienne, elle ne pouvoit accorder le deſir qu'elle avoit de demeurer, avec la néceſſité où elle étoit de partir. Cependant, comme l'état où j'étois encore, ne lui permettoit pas d'entreprendre ſi-tôt l'éclairciſſement qu'elle me préparoit, &

qu'elle ne pouvoit même ſe montrer chez moi ſans m'aprendre une partie de ſon avanture, qui m'auroit toujours laiſſé de l'inquiétude pour mes Enfans, il lui vint à l'eſprit que le voyage de Roüen ne changeroit rien à ſes deſſeins, & que ſept ou huit jours qu'elle employeroit à conduire ſa Fille & Cecile chez Mylord Clarendon, ſerviroient au contraire à me donner le tems de me rétablir. Elle penſa auſſi que le ſéjour de Fanny à Chailloc ne pouvant plus ſervir qu'à redoubler ſon impatience & ſon chagrin, il ſeroit utile à ſon repos & à ſa ſanté de ſortir un peu de ſa ſolitude, & de faire une eſpéce de promenade avec ſes Amies. Cecile fut ravie de ce plan. Fanny eut à combattre le regret qu'elle avoit de s'éloigner de moi; mais lorſque ma Sœur qui ſe confirma de plus en plus dans ce nouveau projet, lui remit devant les yeux que des préjugés tels que les miens, ne pouvoient ſe diſſiper en un moment; que la précipitation pouvoit m'être auſſi pernicieuſe qu'à elle; enfin que l'ardeur devoit céder à la prudence, elle la fit conſentir à partir dès le lendemain avec elle. Vous êtes adorée, lui dit flâteuſement ma Sœur, & ſûre, malgré tous les reſſentimens paſſés, de reprendre bien-tôt tout votre aſcendant ſur le cœur de votre Mari; mais conſidérez que nous avons des playes à fermer, & que de tous les coups qu'il a reçus de Gelin, les plus ſanglans ne ſont pas les plus difficiles à guérir.

La viſite que [illegible] reçus le même jour de M. de

M. de R. & le ſoin particulier avec lequel il s'aſſura de l'état de mes bleſſures, n'étoient qu'une commiſſion dont il avoit été chargé par les Dames. Son témoignage ayant achevé de les rendre tranquiles, elles partirent le lendemain ſous ſa conduite. Ma Sœur m'a raconté que ce voyage s'étoit fait avec tant d'agrément, qu'elle n'avoit pû s'empêcher de faire obſerver ce nouvel air de joye à ſes compagnes, & de les en féliciter comme d'un heureux préſage. Fanny ſembloit avoir oublié toutes ſes peines. Elle étoit charmée de ſe revoir en quelque ſorte à la tête de ſa Famille, & de ſe trouver comme rétablie dans une partie de ſes droits. Cecile l'entretenoit dans cette gayeté par cent queſtions tendres & badines. Elle la traitoit tantôt de ma premiére Femme, tantôt affectant un air ſérieux, elle lui marquoit de l'embarras ſur le rôle qu'elle auroit à ſoutenir avec moi dans notre premiére entrevuë. Me dira-t-il encore qu'il m'aime ? demandoit-elle ; & cet agréable badinage les occupa pendant toute la route. Etant proche de Roüen, Madame de R.... qui étoit zèlée Proteſtante, leur propoſa de s'arrêter à Quevilly pour aſſiſter au Prêche. Ce Bourg, le ſeul avec Charenton où l'exercice de la Religion réformée fut ſouffert publiquement dans le voiſinage de la Cour, eſt à peu de diſtance de Roüen, & n'étoit alors habité que par des Familles Proteſtantes. Il y avoit des écoles pour les enfans de l'un & l'autre ſexe. Cecile y avoit été élevée, & Madame de

R... ne laiſſoit point paſſer d'année ſans y venir renouveler ſa ferveur avec elle. Outre ce motif ordinaire, comme elle ſe croyoit à la veille de quitter ſa Patrie pour ſe retirer en Angleterre, elle vouloit propoſer à la Nourrice de Cecile, qui ne ſubſiſtoit que d'une penſion honnête qu'elle lui faiſoit à Quevilly, de quitter auſſi la France pour la ſuivre. C'étoit un Dimanche; & le jour n'étant point avancé, elle comptoit qu'après avoir ſatisfait à ſa piété & à ſa reconnoiſſance, il reſteroit aſſez de tems pour arriver chez Mylord Clarendon avant la nuit.

Mon Epouſe qui avoit embraſſé la Religion de France, étoit la ſeule à qui cette propoſition pût déplaire; mais ſa complaiſance l'ayant fait céder à l'inclination des autres, elle conſentit à les accompagner, avec l'intention néanmoins de demeurer dans quelque maiſon du Bourg, tandis qu'elles ſeroient à l'Egliſe. Le concours du peuple leur fit connoître en arrivant que c'étoit l'heure du Sermon. L'ardeur de Madame de R... ne lui permit point d'aller deſcendre à l'auberge. Elle pria mon Epouſe de trouver bon qu'elle fît arrêter le caroſſe à la porte du Temple, & qu'elle y entrât avec ma Sœur & les autres. Fanny s'étant fait conduire au lieu qu'on lui marqua pour les attendre, la vuë d'un grand nombre de perſonnes qui paſſoient pour aller au Temple, la fit demeurer un moment à les conſidérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques Laquais. Toute ſon attention, qui étoit diviſée d'abord par la multitude, ſe réünit malgré elle ſur une Femme qui s'arrêta au milieu de la ruë pour la regarder. Ce n'étoit point un viſage qu'elle crût connoître, mais elle y trouvoit de la reſſemblance avec quelque choſe qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir vûë. D'ailleurs la curioſité de cette Etrangére ſe déclaroit d'une maniére fort extraordinaire. Outre ſes regards qui paroiſſoient animés par quelque intérêt preſſant, elle avançoit le corps & la tête avec une action ſi vive, qu'on l'eût cruë prête à s'élancer. Elle faiſoit deux pas pour s'avancer vers Fanny, & elle ſe retiroit au même moment. Elle ſourioit comme ſi elle eût eſpéré de ſe faire reconnoître par ce ſigne d'intelligence & d'amitié ; & reprenant auſſi-tôt ſon ſérieux, elle paroiſſoit craindre de s'être mépriſe. Enfin s'apercevant que ſon agitation cauſoit de l'inquiétude à Fanny, elle s'aprocha d'elle au moment qu'elle ſe retiroit : mes yeux me trompent-ils, lui dit-elle, & n'ai-je pas le bonheur de parler à Madame Cléveland ?

Cette voix n'étoit point inconnue à mon Epouſe. Cependant ne voyant rien qui répondit aux premiéres idées qu'elle lui fit rapeler, elle balançoit ſi elle devoit lui confeſſer ſon nom dans un lieu où elle n'étoit point ſans quelque défiance. Mais l'Etrangére déja certaine de ce qu'elle demandoit, n'attendit pas ſa réponſe. Quoi ! s'écria-t-elle en ſe précipitant pour l'embraſſer, ni vous ni Rem que j'aperçois, vousne reconnoiſſez pas Madame Riding ? Hélas ! eſt-elle donc hors de votre mémoire & de votre cœur ? Fanny ſaiſie d'étonnement ſe laiſſoit ſerrer entre ſes bras ſans avoir la force de lui répondre, car ſes yeux ne lui rendoient point le même témoignage que ſes oreilles. Si elle reconnoiſſoit effectivement Madame Riding au ſon de la voix, tout le reſte ne s'accordoit point avec le ſouvenir qu'elle conſervoit de cette chére amie. Elle voyoit une femme de la même taille à la vérité, mais extrêmement maigre ; brune, ou plutôt noire, ſans teint & ſans fraîcheur, les yeux preſque éteints, les mains & les bras décharnés ; & Madame Riding étoit d'une groſſeur qui l'obligeoit quelquefois de ſe plaindre de ſon embonpoint ; elle étoit d'une blancheur admirable ; elle avoit de la vivacité dans le teint & dans les yeux ; enfin jamais deux figures n'ont été ſi différentes. Outre ces raiſons ſi fortes, Fanny croyoit Madame Riding morte depuis long-tems : je l'en avois aſſurée. Que de ſujets, ſinon de réſiſter tout-à fait à des témoignages préſens, du moins de tomber dans une eſpéce d'incertitude où il entroit preſqu'autant de frayeur que de ſurpriſe ! Cependant Madame Riding, car c'étoit elle-même, c'étoit cette généreuſe & fidèle compagne de nos infortunes, étoit ſuſpenduë au cou de ſa chére Amie, & baignoit ſon viſage de ſes larmes ! Que je ſuis heureuſe, répéta t-elle vingt fois. Que je dois de reconnoiſſance au Ciel ! Ah ! que lui rendraije pour tout ce qu'il m'accorde aujourd'hui. Mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cléveland ? où eſt il ? Qu'il me tarde de l'embraſſer ! N'êtes vous pas tous deux ce que j'ai de plus cher au monde ? Que j'ai ſoupiré, continua-t'elle, que j'ai langui après le bonheur que j'obtiens ! J'en prens le Ciel à témoin. Je n'ai pas vécu depuis le cruel deſaſtre qui nous a ſéparez. Ses ſoupirs étouffoient ſa voix, & dans le tranſport où elle étoit, elle n'avoit de libre que le cours de ſes pleurs.

Fanny revint peu-à-peu de ſon étonnement; & ne pouvant plus méconnoître ſa meilleure amie, malgré le changement que l'âge, la fatigue, & la douleur avoient mis dans toute ſa figure, lui rendoit ſes embraſſemens avec la même ardeur. Un ſpectacle ſi tendre attira les regards de tous les paſſans. Enfin étant montées dans une chambre où elles pouvoient s'entretenir ſans réſerve, leurs cœurs achévérent de ſe livrer aux plus vifs ſentimens de l'amitié. Hélas ! s'écria Fanny, qui n'avoit point encore eu la force d'ouvrir la bouche, eſt il donc vrai que le Ciel ſe diſpoſe à finir mes peines ? Après m'avoir exercée par tant de douleurs & d'amertumes, ſe prépare t-il à m'accorder toutes ſes faveurs à la fois ? Précieux augure ? Eſt-il permis à mon cœur de s'y livrer ? Car ſi vous avez cru que rien ne pouvoit ſurpaſſer vos malheurs, c'eſt que vous avez ignoré les miens. Ah ! que je ſuis ſûre d'émouvoir votre tendreſſe & votre pitié, vous reverrez Cléveland. Puiſſe votre retour... Mais reprit-elle, après s'être interrompuë, je ne veux point troubler un moment ſi doux par des pleurs que la joye ne me faſſe pas répandre. Hâtez-vous de me dire à quel heureux coup du Ciel je dois le bonheur de vous revoir, vous que j'ai cruë morte, & dont j'ai pleuré ſi long-tems la perte avec celle de ma fille. Dites-moi d'où vient ce changement qui ne m'a pas permis de vous reconnoître, & ce voile étrange que mes yeux ont encore peine à percer. Madame Riding lui promit de la ſatisfaire; mais ne m'obligez pas, lui dit-elle, d'entreprendre à l'heure même un recit qui demande plus de tranquilité & de préparation. Je me bornerai aujourd'hui à ce qui vous interreſſe, & je vous réſerve d'autres détails pour quelque jour, où il me coutera moins de me priver moi-même du plaiſir de vous entendre.

Je crois, continua-t-elle, qu'il ne vous ſera jamais moins impoſſible qu'à moins d'oublier le terrible moment de notre ſéparation. La ſucceſſion des jours & des années, les viciſſitudes du ſort, la variété des objets & des événemens n'ont pas de pouvoir ſur des impreſſions de cette nature. Il ne faut qu'un mot ou un ſigne pour en r'ouvrir toutes les traces. Rapelez vous donc ces affreuſes circonſtances, où plus touchée de votre infortune que de la mienne, & ſuccombant à ma douleur autant qu'à ma laſſitude, je fus ſaiſie par les cruels Roüintons, & traînée avec une barbare violence au milieu de cette troupe de tigres. Je vous perdis de vuë au même moment ; mais tandis qu'ils paroiſſoient tenir conſeil ſur ma deſtinée, la frayeur mortelle où j'étois, ne m'empêcha pas d'apercevoir votre fille, qu'un de ces furieux gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de miſérables qui venoient d'être devorez à nos yeux, & dont l'exécution m'étoit encore preſente, m'annonçoit le ſort auquel je devois m'attendre avec cette innocente créature. Dans une ſi horrible extrêmité, je ne laiſſai pas de penſer à vous & de vous chercher encore des yeux. Mon cœur abîmé dans ſes propres peines, étoit encore ſenſible aux vôtres. Je ſongeois que tôt ou tard vous ne pouviez éviter le même traitement ; & je l'aurois eſſuyé avec moins d'horreur, ſi j'euſſe pû ne rien craindre pour vous. Des cris, des préparatifs, un air mocqueur & cruel que mes Gardes affectérent en me regardant, me firent juger que je touchois au moment de mon ſuplice. Je vis allumer le bucher. Tremblante j'invoquai le Ciel, & je lui demandai pour une autre vie la pitié qu'il paroiſſoit me refuſer dans celle dont j'allois ſortir.

Cependant en me dépoüillant des peaux qui me ſervoient d'habits, mes bourreaux s'aperçurent que j'étois d'un ſexe différent du leur. La ſurpriſe qu'ils marquérent à cette vuë, & la diligence avec laquelle ils s'aſſurérent auſſi de celui de votre fille, me donnérent des eſpérances que mon trouble ne m'empêcha point d'aprofondir. Je m'attachai à ſuivre tous leurs mouvemens.

Ils s'aſſemblérent. Je remarquai que l'étonnement de ceux qui avoient reconnu mon ſexe, ſe communiquoit à tous leurs compagnons, & que les plus éloignez s'aprochoient d'eux pour les écouter. Après quelques momens de délibération, ils revinrent à moi, & me déliant les mains avec plus d'humanité, ils me conduiſirent à la queuë de leur troupe, où je reconnus aiſément que j'étois au milieu de leurs femmes. Ils portoient après moi votre fille, qu'ils remirent aſſez doucement entre mes bras. Je ne doutai point que leur uſage ne fût d'épargner les femmes dans leurs barbares & ſanglantes exécutions, & j'ai ſçu depuis plus certainement que les Sauvages les plus inhumains de l'Amérique ont cette eſpéce de reſpect pour la nature.

Votre recit m'a fait trembler, interrompit mon épouſe; mais de quelques craintes que je fuſſe alors agitée, j'apris enſuite de Cléveland que ma fille avoit été épargnée par les Roüintons, & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. Il ne s'eſt jamais expliqué ſi clairement ſur votre ſujet, ajouta t'elle, & ſes réponſes équivoques m'ont toûjours laiſſé quelque incertitude. J'ignore, reprit Madame Rindig, d'où pouvoient lui venir ces lumiéres, car j'ai perdu vos traces depuis ce jour funeſte, & mille vains efforts que j'ai faits depuis tant d'années, m'avoient ôté l'eſpoir de les retrouver; mais ſi vous permettez que j'abrége mon recit, pour venir tout-d'un-coup à ce que vous devez ſouhaiter d'entendre; je paſſerai aujourd'hui ſur mes longues & pénibles courſes, ſur les affreuſes ſouffrances qui ont changé ma figure & mes traits juſqu'à vous empêcher de me reconnoître, ſur cent accidens merveilleux qui exciteront tantôt votre pitié, tantôt votre admiration, ſur les peines mêmes, les ſoins, les inquiétudes que m'a coûté la garde & l'éducation de votre fille.. Que dites-vous de ma fille, interrompit encore Fanny ? N'étoit-elle pas déja morte avant que les Sauvages nous euſſent fait prendre des routes différentes ? Non, répondit Madame Riding ; mais de grace, ſuſpendez un moment votre attention.

Loin d'avoir ſuccombé alors à la miſére qu'elle partagea néceſſairement avec moi, un ſecours inviſible paroiſſoit la défendre contre toutes ſortes d'accidens. D'ailleurs j'employai continuellement tous mes ſoins à la garantir, non ſeulement des injures de l'air & de tout ce qui pouvoit nuire à ſa ſanté dans un âge ſi tendre, mais des moindres mouvemens qui euſſent été capables de troubler ſon repos. J'eus même l'art de lui compoſer de divers ſucs & du jus des viandes les plus mal aprêtées, une liqueur ſi ſaine & ſi nourriſſante, qu'elle ne ſe ſeroit pas mieux trouvée des alimens les plus délicats de l'Europe. Ainſi je fus aſſez heureuſe pendant plus de deux ans que je paſſai en Amérique, pour conſerver une vie qui m'étoit devenuë beaucoup plus chére que la mienne. Mais laiſſons aujourd'hui le détail de tant d'avantures extraordinaires. La providence du Ciel avoit marqué un terme aux agitations de ma vie. D'heureux hazards me conduiſirent dans un Port François, où je trouvai un Vaiſſeau prêt à faire voile en Europe. Quoique je ne puſſe quitter l'Amérique ſans regret, incertaine ſi je ne vous y laiſſois pas après moi, & moins ſûre encore du ſort qui m'attendoit dans un autre Païs, l'impuiſſance où j'étois de faire la moindre demarche pour vous chercher, la difficulté de vivre; & l'eſpoir de vous rejoindre tôt ou tard dans notre Patrie commune, où je ne pouvois douter que vous ne fuſſiez ramenée quelque jour par vos propres deſirs, me déterminérent enfin à ſaiſir une occaſion que j'étois menacée de ne plus retrouver. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher treſor; & ſuivant la route du Capitaine, nous arrivâmes au Havre de Grace après deux mois de navigation. Quoi! s'écria Fanny avec une vive émotion, ma fille a vécu juſqu'en France! votre fille n'eſt pas morte, interrompit Madame Riding. Elle eſt pleine de vie & de ſanté. Elle joüit de tout le bonheur que la fortune n'a pû refuſer à ſes charmes, & je ne ſerai pas deux jours à la remettre entre vos bras; mais ayez aſſez d'empire ſur vous même pour m'écouter juſqu'à la fin.

Le cœur de Fanny étoit trop agité pour ſe compoſer ſi facilement. Elle n'auroit pas été capable de l'attention qu'on lui demandoit, ſi ſa curioſité n'eut été auſſi impétueuſe que tous ſes autres ſentimens. Après lui avoir laiſſé un moment pour ſe remettre, Madame Riding reprit ainſi ſon diſcours. La joye que je reſſentis de me voir en Europe ne me délivroit pas d'une inquiétude beaucoup plus vive, qui venoit du mauvais état de ma fortune. J'avois peu d'argent. A peine me reſtoit-il de quoi me conduire en Angleterre ; & ſans compter le deſagrément de reparoître dans ma famille avec la livrée de l'infortune & de la miſére, j'apréhendois qu'après tant d'années d'abſence, un retour ſi imprévû ne fût pas agréable à ceux que j'avois laiſſé maîtres de mon héritage. Le Capitaine étoit honnête homme. Je lui confiai une partie de mes embarras. Il n'héſita point à m'offrir ſon ſecours, & tel qu'il me l'expliqua auſſitôt, je crus pouvoir l'accepter ſans honte. Vous êtes proteſtante, me dit-il ; toute ma famille l'eſt auſſi, & j'ai une ſœur riche & âgée, à qui le ſeul zèle de la Religion eſt capable d'inſpirer de l'affection pour vous. Je ſuis ſûr qu'elle ſera trop ardente à vous ſervir, lorſqu'elle joindra à ce motif le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui preſenterez, & je prévois qu'elle ſera charmée de lui ſervir de mere. Il ajouta qu'elle demeuroit à Quevilly, qui étoit comme le centre de la Religion Proteſtante en Normandie, & qu'indépendamment du parti qu'il me propoſoit, je trouverois cent moyens de m'établir honnêtement dans un lieu où la générofité & le zèle étoient les vertus de tous les Habitans. Je goûtai cette ouverture, moins dans la vûë de fixer ma demeure & mon établiſſement hors de ma Patrie, que pour me mettre à couvert de la néceſſité preſente, & me procurer les moyens de vous rejoindre. A tant de civilitez, le Capitaine ajouta celle de me conduire lui-même chez ſa Sœur. Elle nous reçut avec toute la bonté qu'il m'avoit fait eſpérer. Votre fille lui gagna le cœur dès le moment de notre arrivée. Son premier ſoin fut de la faire baptiſer; car mes traverſes paſſées ne m'avoient point encore permis de penſer à ce devoir. La cérémonie ſe fit avec éclat, & tous les Habitans du Bourg s'accordérent à nous combler de careſſes & de bienfaits.

L'emploi que je fis de ma liberté & de mon repos fut pour m'informer de tout ce qui pouvoit me conduire à la connoiſſance de votre ſort. J'écrivis à Londres & dans tous les Ports de France. Ce ſoin, le ſeul qui m'ait occupé depuis mon ſéjour à Quevilly, & le chagrin que j'ai reſſenti continuellement de le voir inutile, ſont les ſeules amertumes qui ayent troublé la douceur de ma vie. L'éducation de votre fille m'auroit cauſé de l'inquiétude, parce que la naiſſance de mes Bienfaiteurs ne répondant point à leur zéle ni à leurs richeſſes, j'aurois apréhendé que l'air & le commerce d'un Village n'euſſent mal ſervi à la former d'une maniére digne de vous. Mais le Ciel, à qui cet enfant étoit cher, lui préparoit d'autres reſſources. Une Dame me Proteſtant que la Religion amenoit tous les ans à Quevilly, eut le malheur d'y perdre ſa fille unique, âgée comme la vôtre d'environ trois ans. Elle fut mortellement affligée de cette perte. C'étoit l'enfant de ſes priéres & de ſes larmes. Elle ne l'avoit obtenu du Ciel qu'après pluſieurs années de mariage, & ſon âge ne lui en promettoit point d'autres. Dans le deſeſpoir où elle étoit, ſon mari, pour la conſoler lui propoſa de ſe charger de votre fille, qu'ils avoient vuë pluſieurs fois entre mes bras, & qui paſſoit dans le Bourg pour un enfant de diſtinction dont la fortune avoit maltraité la Famille. Il ſuffiſoit de la voir pour l'aimer. Cette mere deſolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus ſollicité auſſi-tôt de lui accorder une ſatisfaction qui dépendoit de moi. Quantité d'honnêtes gens avec leſquels j'avois formé quelque liaiſon, me repreſentérent que je ne pouvois rien eſpérer de plus heureux. En effet je regardai cet incident comme un coup du Ciel, & je n'eus pas beſoin, pour me rendre, des conditions avantageuſes qu'on m'offrit pour moi-même. Cependant après m'être aſſurée, par des informations incertaines, du rang honorable que le Gentilhomme & ſon Epouſe tenoient en France, comme je l'étois déja de la droiture & de la généroſité de leur caractére, je crus qu'il me reſtoit à prendre une précaution. Ce fut d'exiger un écrit ſigné de leur main, par lequel ils reconnoiſtroient que l'enfant qui leur étoit confié, n'étoit pas né d'eux, & que l'ayant reçu de moi, il n'y avoit point de tems ni de circonſtances où je ne fuſſe en droit de le rapeler ſous ma conduite. Ce ſoin me parut d'autant plus néceſſaire, que l'intention du Gentilhomme étoit non-ſeulement de l'adopter, mais de cacher dans ſon Païs la perte qu'il avoit faite & qui ſe trouvoit ſi heureuſement réparée. Sa demeure ordinaire eſt éloignée d'environ trente lieuës, & la fille qu'il venoit de prendre ayant été nourrie depuis ſa naiſſance à Quevilly, il ſe flâtoit que le ſecret de cette ſubſtitution ſeroit toujours ignoré. Il ſouhaita par la même raiſon que je continuaſſe de vivre à Quevilly. Je me plaignis beaucoup d'une condition ſi dure; mais comme je lui avois confeſſé ſans vous nommer & ſans m'ouvrir ſur le fond de nos infortunes, que j'avois peu d'eſpérance de vous revoir jamais, il prit occaſion de cet aveu pour me faire convenir que le plus grand avantage de votre fille étoit de paſſer effectivement pour la ſienne, & qu'il falloit éloigner par conſéquent tout ce qui pouvoit faire naître d'autres ſoupçons. Nous vous verrons ſouvent, me dit-il; je continuerai de faire tous les ans le voyage de Quevilly, & vous viendrez quelquefois vous raſſaſier chez moi du plaiſir de voir votre Eléve. Il m'aſſura avant ſon départ une penſion de deux mille francs; qui m'a toujours été fidèlement comptée.

Ce ne fut point ſans verſer des larmes que je me ſéparai de ma chére fille; car ne m'enviez point la douceur de partager un nom ſi tendre avec vous. J'eus la ſatisfaction à leur départ de les voir déja auſſi paſſionnez pour ce charmant enfant, que vous l'auriez été vous même, ſi vous aviez vû toutes ſes graces à cet âge. A preſent figurez-vous que le progrès du tems n'a fait que les augmenter. Je ne cherche point à flâter le cœur d'une mere. Ah! que je vous promets un doux ſpectacle! Je la vois pluſieurs fois tous les ans, & je me fais toujours une nouvelle violence pour la quitter. On n'a rien épargné pour ſon éducation, & ſes charmes naturels ſemblent croître tous les jours. Cependant elle ignore à quelle mere elle apartient, & j'ai pleuré mille fois, en l'embraſſant, d'être obligée pour ſon propre repos de lui cacher ſa naiſſance & vos malheurs.

Un torrent auroit été plus facile à contraindre que le cœur de Fanny. Cruelle amie! Ah! s'écria-t'elle, pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuoſité de mes ſentimens? J'ai peine à reſpirer. Partons. Qui nous retient? Je ne verrai jamais aſſez-tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embraſſant. Nous partirons à l'heure même ſi vous l'ordonnez, interrompit Madame Riding; mais prenez le reſte du jour pour vous repoſer. Du moins, reprit Fanny avec la même impatience, aprenez-moi le lieu de ſa demeure, le nom de ce généreux Gentilhomme qui lui a tenu lieu de pere, le nom de cette Dame à qui j'envie le bonheur qu'elle a eu ſi long-tems de la voir & de l'embraſſer ; aprenez-moi tout ce qui peut me tenir lieu du plaiſir que vous retardez. Madame Riding à qui il étoit ſurprenant que le nom de Monſieur & de Madame de R.... ne fût point échapé dans un ſi long diſcours, les nomma tous deux, & déſigna leur demeure par le voiſinage de Saint-Cloud. Il ne manque que de nommer Cecile, lui dit Fanny, en la regardant d'un air timide & incertain. Oüi, répondit Madame Riding, ſans faire attention qu'elle étoit prévenuë ; c'eſt le nom de votre fille. Mais d'où ſçavez-vous ſon nom, reprit-elle avec ſurpriſe ? Auriez vous pû découvrir ce que j'ai caché juſqu'aujourd'hui avec tant de ſoins ? Mon épouſe n'étoit plus en état de lui répondre. L'excès d'une joye ſi ſubite avoit ſerré ſon cœur. Ses yeux ſe couvrirent d'un nuage épais. Elle ſe pencha ſur le bras de ſon amie, qu'elle ſaiſit de ſes deux mains, comme une perſonne hors d'haleine qui cherche à s'apuyer pour rapeler ſes forces, & qui craindroit d'en manquer tout à fait, ſi elle n'étoit ſoutenuë. Sa reſpiration étoit haute & mêlée d'un ſon tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement que pour ſerrer de tems en tems le bras qu'elle ne penſoit point à quitter. Madame Riding, qui avoit pris l'agitation où elle l'avoit vuë pendant ſon diſcours pour l'effet naturel des inquiétudes d'une mere, s'étoit fait un plaiſir de la conduire au dénouëment par degrez, & s'aplaudiſſoit encore de la voit ſi attendrie.

Mais commençant à craindre quelque choſe d'une ſi vive émotion, quoique bien éloignée d'en prévoir les ſuites & d'en deviner la cauſe, elle l'exhorta à ſe remettre & à modérer ſes ſentimens. Fanny ne pouvoit retrouver l'uſage de la voix, & ne répondoit que par de profonds ſoupirs.

Pendant que tous ſes ſens étoient dans ce deſordre, le caroſſe de M. de R... ſe fit entendre à la porte de l'Auberge. Cecile arrivoit avec lui. L'ennui d'une heure d'abſence lui fit chercher auſſi-tôt ce qu'elle ne pouvoit perdre de vuë ſans inquiétude. Elle monta impatiemment, ſans attendre Madame de R. & ma Sœur. Fanny ſçut bien la diſtinguer à ſon empreſſement; & l'entendant à deux pas de la porte, tout ce qui lui reſtoit de force ne put la ſoutenir contre le redoublement de ſon tranſport. Elle tomba ſans connoiſſance entre les bras de Madame Riding. Au même moment Cecile ouvrit la porte. Le ſpectacle qui s'offrit à elle, l'allarma vivement. Elle courut pour ſe rendre utile par ſon ſecours; tandis que Madame Riding, moins inquiéte d'un accident qui pouvoit être fort dangereux, que ſurpriſe de l'arrivée imprévuë de ſon Eléve, interdite de joye d'une ſi heureuſe rencontre, & perdant en quelque ſorte l'uſage de la raiſon comme Fanny avoit perdu celui de ſes ſens, ſe mit à crier de toute ſa force; c'eſt votre mere. Ma fille, c'eſt votre mere. Ne la reconnoiſſez-vous pas? La nature ne vous dit-elle rien? C'eſt votre mere, répétoit elle encore, & comment ne le ſentez-vous pas ſans attendre que vous l'apreniez de ma bouche ? Quelques mouvemens que ces exclamations puſſent exciter dans le cœur de Cecile, l'erreur où elle avoit été élevée, & dont elle n'avoit jamais eu le moindre ſoupçon, ne lui permettoit guéres d'en comprendre le ſens. Toute occupée de la ſituation où elle voyoit mon épouſe, elle continuoit ardemment de lui rendre ſes ſoins, lorſque M. de R... paroiſſant à la porte de la chambre avec ſa femme & ma ſœur, ce nouvel objet redoubla le trouble de Madame Riding. Elle courut à eux : Que vois-je, quelle faveur du Ciel nous raſſemble, s'écria-t'elle, ſans leur laiſſer le tems de regarder autour d'eux ! quels prodiges ! Connoiſſez-vous cette Dame ? Sçavez-vous que c'eſt Madame Cléveland, la mere de Cecile, cette chére amie que je croyois perduë pour ſa fille & pour moi, & que j'ai deſeſpéré ſi long-tems de revoir jamais ? Ah ! c'eſt elle-même. Rendez-lui ſa chére fille ! Aſſurez Cecile que vous n'êtes pas ſon pere ; car tous mes diſcours ne peuvent la perſuader. Hâtez-vous donc ; ne retardez pas un moment ſon bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit, elle paroiſſoit offenſée de la froideur de M. de R... En effet il étoit demeuré comme immobile ; mais c'étoit de l'excès de ſon étonnement. Il ſe fit d'abord aſſurer que la maladie de mon epouſe n'étoit qu'un évanoüiſſement cauſé par la joye ; & pendant que les autres Dames s'employérent à la ſecourir, il demanda à Madame Riding quelque éclairciſſement moins tumultueux.

Elle le ſatisfit en peu de mots. Tout le portoit à le croire. Il leva les bras au Ciel de ſurpriſe & d'admiration ; & s'aprochant de Cecile, qui ſans rien comprendre aux diſcours qu'elle avoit entendus, ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ſes ſoins, il prit ſes mains preſque malgré elle : ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom ſi cher ; le Ciel vous eſt plus favorable qu'à moi ; il va m'ôter toute la douceur de ma vie pour vous procurer un bonheur auquel vous ne vous ſeriez jamais attenduë. Je ne ſuis point votre pere. Suivez, ſuivez les mouvemens de la nature ; c'eſt à mon cher Cléveland que vous devez la naiſſance, & cette Dame eſt votre mere.

Il ne put achever ces paroles ſans verſer des larmes ; mais qu'étoit-ce que ce ſentiment, en comparaiſon de ceux qui s'élevoient dans le cœur de Cecile ? Il eſt vrai qu'elle n'avoit rien compris aux exclamations entre-coupées de Madame Riding, & que tout ce qu'elle avoit ſenti juſqu'alors n'étoit que des mouvemens aveugles, qui lui cauſoient même de l'embarras, & auſquels elle apréhendoit quelquefois de ſe livrer ; mais le moindre rayon de lumiére fut auſſi-tôt pour elle une conviction, & ſon cœur ne demandoit point d'autres preuves. M. de R. . . . m'a raconté cent fois qu'il avoit cru voir tous ſes tranſports peints dans ſes yeux, & que lui-même, il n'avoit jamais été ſi tranſporté que de ce ſpectacle. Il dura peu ; car elle s'échapa au même moment de ſes mains, en les ſerrant avec un grand cri, elle s'ouvrit un paſſage au travers des Dames qui environnoient ſa mere, elle ſe précipita ſur elle ſans conſidérer l'état où elle étoit encore. L'embraſſer mille fois, moüiller ſon viſage d'un torrent de larmes, lui donner mille noms paſſionnez, en la conjurant d'ouvrir les yeux, & de reconnoiſtre ſa fille : tels furent les premiers emportemens de ſa tendreſſe, s'ils ſont les plus faciles à exprimer, ils ne furent pas les plus forts.

Il n'y avoit point d'évanoüiſſement ſi profond qui pût rendre Fanny inſenſible à tant d'ardeur. Auſſi revint-elle ſur le champ à elle même ; mais ce fut pour retomber auſſi-tôt dans l'état d'où elle ſortoit. Il fallut forcer Cecile de paſſer dans une chambre voiſine. Quelle violence ! On entendoit dans ſon abſence le bruit de ſes ſoupirs & de ſes agitations. Cependant, on vint à bout par cette voye de faire rapeler les eſprits à mon Epouſe, & de les diſpoſer l'une & l'autre à prendre plus d'empire ſur leurs ſentimens. Cecile fut ramenée par M. de R... qui l'exhortoit, en la conduiſant, à ménager les témoignages de ſa tendreſſe pour l'intérêt même d'une mere qu'elle avoit de ſi juſtes raiſons d'aimer. Mais quoique liées toutes deux par leurs promeſſes, il fut bien difficile de les retenir dans les bornes qu'on leur avoit impoſées.

Fanny ne vit pas reparoître ſa fille, ſans être prête à reſſentir encore toutes les révolutions qu'elle venoit d'éprouver. Elle lui tendit les bras de toute ſa force, avec des regards où l'ardeur de ſon ame étoit ſi vivement dépeinte au milieu même de leur langueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuiſât tout-à-fait dans un effort ſi violent. Que fut-ce lorſqu'elle la tint ſerrée contre ſon ſein, & qu'elle ſentit le double charme de recevoir ſes careſſes & de l'accabler des ſiennes. O joye d'une mere ſi tendre! O! délices que les cœurs inſenſibles ne comprendront jamais! Hélas! où étois-je dans des inſtans ſi précieux! Une ſcène ſi touchante devoit-elle ſe paſſer dans l'abſence d'un pere?

Les expreſſions forcérent enfin le paſſage, & l'ardeur même qui les accompagnoit devint un ſoulagement pour ces deux tendres cœurs. Celles de Fanny étoient partagées entre deux objets qui paroiſſoient la remplir au même degré tout à la fois. J'étois auſſi preſent à ſes yeux que ſa fille. Elle m'adreſſoit, comme à elle, tout ce qui ſe preſentoit en confuſion ſur ſa langue. Tu me rendras ton cœur, diſoit-elle avec une eſpéce de complaiſance qu'elle prenoit déja dans l'aproche de notre réconciliation, tu ne réſiſteras pas aux larmes de ta fille & aux miennes, tu ne feras plus injuſte, cruel, barbare! O! ma fille, c'eſt à toi que je dévrai le cœur de ton pere. Je retrouverai avec toi tout ce que j'avois perdu. Mais comment n'ai-je

pas

pas ſenti, reprenoit-elle en ne ſe laſſant point de la regarder, comment n'ai-je pas reconnu au premier moment que j'avois ma fille devant mes yeux? Ce penchant extraordinaire que j'avois pour elle n'étoit-il pas la voix de la nature? Cent fois, ma chere Cecile, j'ai ſenti tout mon ſang s'émouvoir, en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquile? Ah! que de douceurs & de conſolations perduës! Tu aurois partagé les douceurs de ta mere. Tu aurois adouci l'amertume de ſes larmes. Tu aurois fléchi ton pere par les tiennes. Cecile interrompoit à chaque moment ce tendre diſcours par ſes empreſſemens & par les careſſes les plus paſſionnées. En prononçant mon nom, à peine oſoit-elle encore y joindre celui de pere; mais elle répondoit, diſoit-elle, de mes ſentimens; elle aſſuroit ſa mere que ſes peines touchoient à leur fin, & déja également interreſſée à mon bonheur & à ſa conſolation, elle employoit tout ſon eſprit à la plaindre & à me juſtifier.

On ne les troubla point pendant cette premiére effuſion des tendreſſes de la nature, non-ſeulement parce qu'après avoir ſurmonté les premiers tranſports, il ne reſtoit rien à craindre pour leur ſanté, qui ne faiſoit plus que ſe fortifier de ce qui avoit d'abord été capable de l'affoiblir; mais parce qu'il n'y avoit perſonne dans l'aſſemblée qui n'eût ſa curioſité à ſatisfaire, ſes doutes à éclaircir, & qui ne fût ardemment occupé de ce ſoin. Madame Riding n'étoit revenuë de ſon étonnement, que pour retomber dans un autre, en comprenant par quelques diſcours échapez à Fanny, que la diviſion s'étoit miſe dans ma famille, & qu'elle y avoit produit des effets qui la faiſoient gémir. Elle ſe faiſoit expliquer ce malheur par M. de R.... & par Madame Bridge, à qui elle entendoit donner le nom de ma Sœur, ſans pouvoir s'imaginer d'où cette liaiſon lui venoit avec moi. Enfin s'arrêtant d'abord à ce qui interreſſoit le plus ſon amitié, à peine eut-elle conçu la nature de nos infortunes, qu'elle crut en démêler la cauſe; & s'étant rapellé mille circonſtances que le tems n'avoit pas effacées de ſa mémoire, elle n'eut plus rien de ſi preſſant que de pénétrer le fond de cette terrible avanture. Ciel! qu'aprens-je, dit elle en ſe raprochant de Fanny! quel mortel poiſon a détruit votre repos? Quoi! du ſang... Eh! malheureuſe Amie, n'avez-vous pas déja trop verſé de larmes? Mais je ne demande pas de vous, reprit-elle en s'interrompant elle même, un ſeul mot qui puiſſe renouveler vos peines. Je vous laiſſe dans les bras de vos Amis. Qu'on me diſe où eſt M. Cléveland. J'y vole à l'inſtant avec ſa Fille. C'eſt moi qui vais vous rendre l'un à l'autre. Il ne réſiſtera pas un moment à mes raiſons & à mes larmes. Où eſt-il? Je pars avec Cecile. Partons, ma chére enfant, lui dit-elle en la tirant des mains de ſa mere pour l'embraſſer; c'eſt à nous que leur bonheur eſt réſervé.

ſervé. Ils ne ſçavent pas toutes les raiſons qu'ils ont de ſ'aimer. Elle vouloit monter ſur le champ dans le caroſſe de M. de R... pour ſe rendre à Saint-Cloud. Mais ma Sœur qui connoiſſoit mieux qu'elle ma ſituation, & qui avoit d'autres craintes capables de l'arrêter, la pria de ſuſpendre un moment ſon entrepriſe. Je ne doute pas, lui dit-elle, que vos ſoins n'ayent tout le ſuccès que vous eſpérez, & des commencemens ſi heureux ne doivent plus nous faire attendre de la bonté du Ciel que des faveurs & des miracles; mais vous ne connoiſſez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre. Elle lui expliqua là-deſſus en peu de mots, non ſeulement ce qu'elle apréhendoit pour ma ſanté, qui étoit encore trop foible pour ſoutenir la vuë de ma fille & la connoiſſance de mon bonheur, mais ce qu'il y avoit à craindre pour la ſûreté de Cecile, & l'imprudence qu'il y avoit à lui faire reprendre le chemin de Paris. Partons enſemble, ajouta-t-elle; votre preſence ſuffira. M. de R... ſe chargera de conduire Madame Cléveland & ſa Fille chez Mylord Clarendon, où elles attendront tranquilement l'effet de notre voyage. Elle ajoûta que ſi l'on vouloit même ſ'en raporter à quelques raiſons que le tems ne lui permettoit pas d'expliquer, le départ de Madame Riding & le ſien devoit être remis au lendemain; & la voyant étonnée de l'ardeur qu'une perſonne qu'elle ne connoiſſoit point paroiſſoit marquer pour mes intérêts, elle lui promit des éclairciſſemens, qui diminuëroient ſa ſurpriſe, & qui lui faiſoient déja regarder ſon amitié comme une faveur aſſurée.

Malgré tout l'empreſſement de Madame Riding, qui ne cedoit qu'à celui de Fanny & de Cecile, M. de R... entra dans les vûës de ma Sœur, & ſe joignit à elle pour leur faire goûter ſon Conſeil. Le deſſein qu'elle n'avoit pas expliqué, étoit de m'écrire le même ſoir, & de me préparer à ſon arrivée, ſuivant le plan qu'elle n'avoit point encore interrompu. Elle l'exécuta, tandis que M. de R... dépêchoit un de ſes gens à Mylord Clarendon pour le prévenir ſur la viſite qu'il alloit recevoir. Quevilly étant dans le voiſinage de Rouen, il avoit ſçu que ce Seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maiſon fort commode qu'il avoit loüée aux environs de la Ville, & c'étoit un nouvel avantage qui lui paroiſſoit extrêmement favorable à toutes nos vûës. Le Courier fut de retour en moins d'un quart-d'heure. Il revenoit charmé de la joye que Mylord Clarendon lui avoit marquée en aprenant de mes nouvelles & l'arrivée de ma famille. La ſeule envie d'éviter l'éclat l'avoit empêché de venir lui-même au-devant de ſes Hôtes; mais M. de R... comprit qu'il devoit s'attendre à tous les témoignages d'affection & de zèle que je lui avois fait eſpérer d'un ami ſi généreux.

du Tome ſixiéme.

Prévost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS;

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SEPTIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYKCHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,
OU
HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND.
FILS NATUREL DE CROMWEL.

E
RBR
P944P
T. 7

LIVRE ONZIE'ME.

LA joye ne cherchant qu'à ſe répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs ſatisfaits, de contenir leurs tranſports, & quand ils y auroient pû réuſſir, rien ne les obligeoit à ſe faire cette violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L*** & à ma Belle-ſœur, du caractére de Mylord Clarendon, leur fit prévenir volontairement les queſtions auſquelles ils devoient s'attendre ſur la ſituation de nos affaires, & ſur les motifs de leur voyage. Cet illuſtre Ami reçut leur confidence avec ardeur, & leur fit connoître qu'elle venoit moins de ſa curioſité que de ſon amitié & de ſon zèle. Il ne leur refuſa point ſes conſeils. Quoiqu'étranger, leur dit il, les dégoûts que j'ai reçûs de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenuë conſtamment depuis mon ſéjour en France, me mettent à couvert ici de toutes ſortes de ſoupçons. Je puis vous ſervir ſans apréhender qu'on m'obſerve & qu'on ſe défie de mes motifs. Si je me forme une juſte idée de votre ſituation, il ne peut vous reſter que deux inquiétudes; l'une, qui regarde la ſanté de M. Cléveland & ſa réconciliation avec ſon Epouſe; l'autre, ſur votre paſſage en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obſtacles. Le premier de ces deux ſoins, continua-t'il, en s'adreſſant à ma Sœur, ne ſçauroit vous cauſer deſormais autant d'embarras que de plaiſir, & je prévois que ce qui va rétablir le repos de M. Cléveland achevera promptement de guérir ſes bleſſures. C'eſt votre ouvrage, ajoûta-t'il, & j'aprendrai de vous-même de quelle maniére vous me croyez capable d'y contribuer; mais voici ce que j'ai à vous propoſer contre vos autres craintes. Le Duc de Montmouth eſt à Roüen. La mort funeſte de Madame l'a forcé de s'éloigner de Paris, par des raiſons qu'il eſt inutile d'aprofondir. Il m'honore de ſon amitié, & je ſçai de lui-même que ne pouvant plus ſuporter la France, dans le deſeſpoir où il eſt d'un malheur auquel il ſe reproche d'avoir contribué, il n'attend, pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un Courier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez paſſer la mer avec lui. Je vous ménagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de ſa maiſon; & ſon caractére vous met à l'abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne ſouffroit point d'autre objection que celle de ma ſanté, dont M. de L*** n'oſoit aſſez répondre pour la croire ſi-tôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais comme il n'étoit pas queſtion de partir au même moment, & qu'on pouvoit eſpérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Mylord Clarendon le fit convenir aiſément que nous devions accepter le parti qu'il nous propoſoit dans cette eſpérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma Sœur, qui étoient toujours réſoluës de ſe mettre en chemin le jour ſuivant pour Paris. Elles communiquérent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le deſſein, ſur lequel Madame Riding inſiſtoit encore, de ſe faire accompagner de Cecile. Vous n'avez pas beſoin de ſa preſence, leur dit il, pour toucher le cœur d'un Pere ſi tendre. Il ſuffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échaper. Fanny parut perſuadée comme lui, qu'il n'étoit pas néceſſaire de me preſenter ma Fille, ſurtout lorſqu'on lui impoſoit à elle même la loi de demeurer à Roüen; & dans ce moment, peut-être, elle conſulta plus ſon intérêt que le mien. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit entre les perſonnes du monde à qui j'étois le plus cher, que ſe tenoit ce conſeil, & que s'étoient formées toutes ces délibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendreſſe n'euſſent réüni toutes leurs lumiéres, que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente, & le plus funeſte à tous leurs deſirs?

Tandis que Madame Riding & ma Sœur partoient, pleines d'eſpérance, & que leur zèle s'animoit entre les bras de Fanny & de ma Fille qui les conduiſoient à leur voiture en les moüillant de leurs larmes & en leur recommandant, comme au Ciel, tout ce qu'elles croyoient avoir à deſirer; le Duc de Montmouth, agité de ſes chagrins, ſe promenoit dans la Plaine, ſous prétexte d'une partie de Chaſſe, qui l'occupoit moins que ſes rêveries. Il étoit à ſi peu de diſtance du Château, lorſque les Dames ſe faiſoient leurs derniers adieux, qu'ayant diſtingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma Belle-ſœur, il s'aprocha au galop pour le ſaluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même inſtant; mais le Comte qui le voyoit familiérement tous les jours, le preſſa de deſcendre, pour ſe remettre un moment de la fatigue de ſon exercice, & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vûë de mon Epouſe & de ma Fille, il crut cette rencontre favorable pour le deſſein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque raport à ſes vûës ; il preſenta M. de L*** & les Dames au Duc, comme des perſonnes de diſtinction, qui méritoient ſon eſtime, & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pouſſer plus loin la converſation, & lui procurer un amuſement plus conforme à ſon goût que la Chaſſe. Il ne fallut point de nouvelles inſtances pour le faire conſentir à la propoſition du Comte. Ses diſcours furent une continuelle exagération de ſon bonheur & des charmes de la Mere & de la Fille. Il ſe rendit ſans peine à la priére qu'on lui fit de diner au Château ; & l'air de ſatisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reſte du jour, fit juger au Comte que ſa triſteſſe n'étoit pas difficile à ſurmonter.

Fanny & ſa Fille, quoiqu'occupées par d'autres ſoins, crurent devoir à notre intérêt commun la complaiſance qu'elles eurent de ſoutenir ſon entretien & ſes flâteries. Mylord Clarendon le remercia de la diſpoſition qu'il avoit paru prendre à nous ſervir, & le pria dans la même vûë, de revenir chez lui auſſi ſouvent qu'il pourroit eſpérer d'y paſſer le jour ſans ennui. Cette offre fut acceptée ſi avidement, que tant d'ardeur devint ſuſpecte à mon Epouſe. Quelque fond qu'elle pût faire ſur la vertu du Comte de Clarendon, & ſur le zèle de M. de L*** elle les connoiſſoit à peine, & la raiſon ſert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une ſituation ſi mal aſſurée; & tremblante, pour Cecile, ſur laquelle les regards du Duc s'étoient attachez auſſi ſouvent que ſur elle-même, elle jugea que le deſſein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du ſort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les ſemences d'une dangereuſe paſſion, & que ne penſant point à la combattre, il étoit parti dans la réſolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l'Amour, les vrais ſentimens de ſon cœur n'étoient pas décidez. Il balançoit entre les charmes de la Mere & de la Fille, & l'expérience d'un jour n'ayant pas ſuffi pour déterminer ſon penchant, il avoit remis à ſe rendre compte de ſes propres diſpoſitions, dans les viſites qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas ſupoſé beaucoup d'ardeur dans un autre; mais le Duc de Montmouth ne forma jamais de deſirs moderez: jeune, préſomptueux, ardent juſqu'à l'impétuoſité, comblé d'ailleurs de tous les dons de la Nature & de la Fortune, enfin tel que l'Hiſtoire le repreſente, il ne ſe propoſoit rien qui ne devînt auſſi-tôt pour ſon eſprit une loi invariable, & dans ſon cœur une paſſion violente. Le caractére dont il étoit revêtu, dans un âge ſur lequel on ne ſe repoſe pas ordinairement des affaires importantes, & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore ſon impatience & ſa fierté naturelle. Dès le même jour il chargea ſes gens d'aprofondir tout ce qui regardoit la ſituation & les projets des deux Dames. Ayant découvert ſans peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ſes eſpérances, & l'utilité même que nous pouvions tirer de ſa protection pour entrer dans notre patrie, lui fit croire que ſes bienfaits ſeroient comptez & ſerviroient à faire goûter ſa perſonne.

Cependant il s'aperçut dès le jour ſuivant qu'on ne lui offroit point toutes les facilitez auſquelles il s'attendoit. Les allarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ſes réfléxions, elle prit le parti de feindre une indiſpoſition qui l'empêchoit de paroître, & la bienſéance obligeant ſa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impoſſible au Duc de ſe procurer l'occaſion de les voir. Elles continuérent de refuſer ſes viſites, ſous le même prétexte ; ſa préſomption ne lui permit pas d'y ſoupçonner de l'artifice. Il ne ceſſa point de venir réguliérement chez Mylord Clarendon, & faiſant miſtére de ſes ſentimens, il ſe réduiſit à faire aſſurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ſes ſervices.

Le beſoin qu'elles en avoient n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s'entretenir du voyage de ma ſœur, & toutes leurs forces à ſouhaiter ſon retour. Les difficultez de ſon entrepriſe ne leur cauſoient pas plus de chagrin que ſa longueur, & mille fois, dans leur impatience, ces deux cœurs paſſionnez auroient voulu courir ſur ſes traces pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel ! par quelle rigueur le retardiez-vous encore ? d'indignes obſtacles devoient ils réſiſter un moment à toutes les faveurs dont vous étiez réſolu de nous combler ? Avois-je beſoin de ſes rigoureuſes préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m'avertir encore que ſi le bonheur touche de ſi près à la peine, il faut toujours penſer que la douleur n'eſt pas plus éloignée du plaiſir.

Madame Riding s'étant occupée ſur la route à ſe faire raconter par ma belle-ſœur cette longue partie de mes avantures qui s'étoit paſſée depuis notre ſéparation, jugea, ſur la connoiſſance qu'elle reçut de mes diſpoſitions & de l'état de mes forces, qu'il falloit garder des ménagemens pour venir juſqu'à moi. Elle propoſa à Madame Bridge d'aller deſcendre au Château de M. de L*** qui étoit à peu de diſtance de Saint-Cloud, & dont ſes anciennes liaiſons lui avoient fait connoître les avenuës. Son deſſein étoit de ſe faire précéder par ma ſœur ; qui ſeroit venuë me préparer à la voir en m'annonçant ſa viſite, ſans compter que les lumiéres qu'elle eſpéroit de recuëillir ſi proche de ma maiſon, pourroient rendre à ma ſœur même, ſa commiſſion beaucoup plus aiſée. Elles exécutérent ce projet, & ce qu'elles aprirent en arrivant, leur fit remercier le Ciel de le leur avoir inſpiré.

Un de leurs gens, que ma ſœur dépêcha auſſi-tôt à Drink, leur raporta, de la part de ce fidèle Anglois, que malgré ma foibleſſe, dont je n'étois pas encore aſſez revenu pour le raſſurer, j'avois voulu recevoir Gelin qui s'étoit preſenté à ma porte, & que j'étois depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drink ne doutant pas que ma ſœur ne fût auſſi allarmée que lui du ſeul nom de Gelin, lui faiſoit dire en même-tems que s'il n'avoit pû réſiſter à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit crû néceſſaires à ma ſûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi, qu'après lui avoir propoſé de lui lier les mains; & quelque humiliante que cette propoſition fût pour Gelin, il y avoit conſenti. D'ailleurs, mes Domeſtiques faiſoient la garde à ma porte, avec la réſolution de le punir ſur le champ de leurs propres mains, s'il s'échapoit à la moindre inſulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces meſures avant que de l'introduire; & leur ſoin principal avoit été de me les cacher. Gelin, car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures, avoit ſouffert que ſes mains fuſſent mes yeux comme un accident paſſager, & j'y fis remédier ſans en être allarmé.

Mon ſeul regret fut de voir différer, par ce contre-tems, les meſures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'apris que Madame Lallin s'étoit miſe au lit, & qu'elle ne ſe croyoit point en état d'en ſortir avant la fin du jour. Mon empreſſement ne fit qu'augmenter. La viſite que je reçûs fort à propos de M. Audiger, ce même Chanoine qui avoit ouvert l'entrée de ma Maiſon à Gelin, me fit naître l'envie de l'employer à cette commiſſion. Il prévint mes deſirs en m'offrant civilement ſes ſervices; je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profeſſion qu'au zèle que vous marquez pour mes intérêts. Vous connoiſſez Gelin, l'auteur de tous mes maux. L'imcomparable bonté de Madame m'a rendu maitre de ſon ſort. Je lui pardonne, & je penſe à lui accorder la liberté. Il la recévra à ce moment de vos mains, ſi vous voulez vous charger de l'exécution de mes volontez. Mais des raiſons, auſquelles tout le bonheur de ma vie eſt attaché, me font ſouhaiter de l'entretenir ſans témoins. Je priai là-deſſus M. Audiger de voir les Chefs de la Juſtice, qui avoient reçû les ordres de Madame, & de convenir avec eux de quelle maniére je pouvois être ſatisfait. Il ſe rendit ſur le champ à Saint Cloud. Quelques

ques formalitez néceſſaires, que toute mon impatience ne put faire abreger, retardérent juſqu'au lendemain le ſuccès de ſes ſoins. J'en reſſentois de l'inquiétude, lorſque Drink vint m'avertir, d'un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, & s'obſtinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange viſite, & je la deſirois effectivement comme une choſe auſſi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi ſi cruel, autant peut-être que l'importance des explications que j'attendois de ſa bouche, me cauſa une emotion dont toute ma réſiſtance ne fut point capable de me défendre. Drink, qui s'en aperçut, me conſeilla de faire chaſſer honteuſement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C'eſt moi-même qui ai deſiré de le voir, & quoique j'aye peine à comprendre pourquoi il ſe preſente ſeul à ma porte, je veux qu'il ſoit introduit. Mes gens n'oſérent me contredire, mais le ſoin de ma ſûreté leur fit prendre des précautions dont je confeſſe que je ne m'aperçus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeſte que je ne m'y attendois. Son viſage étoit pâle ; ſes jouës enfoncées ; & quoiqu'il affectât de baiſſer la vuë, je remarquai que ſes yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteüil. Il le refuſa, & comme il paroiſſoit attendre que mes gens fuſſent ſortis , je leur fis ſigne de ſe retirer. J'étois prêt d'ouvrir la bouche , & ſans avoir deſſein de l'humilier par des reproches trop amers , je cherchois des expreſſions aſſez fermes pour le contenir dans une juſte modération , lorſque s'aprochant de mon lit , & mettant un genoüil à terre , il me prévint par un diſcours qui me ſurprit autant que ſon action. O Cléveland ! s'écria t'il d'une voix foible & attendrie , ô le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes ! que demandez-vous de moi qui ne ſoit au-deſſous de mon repentir , & trop doux mille fois pour mon châtiment ! Parlez , expliquez-vous , car la vie que vous m'accordez n'eſt plus à moi ; & ſi je vous rends graces de l'avoir ſauvée de la honte du ſuplice , ce n'eſt pas pour la conſerver ſans vos ordres , ni pour l'employer à d'autre uſage qu'à vous ſervir. Il s'arrêta en jettant ſur moi un regard timide , comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle maniére je recevrois cet aveu de ſes remords. J'aperçus même quelques larmes qui s'entreſuivoient au long de ſes jouës. Vous devez être ſans défiance , reprit il , en baiſſant la tête d'un air humilié , & lorſque j'ai obtenu de vos Amis la liberté de paroître ici ſeul & ſans Gardes , vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir ſe repoſer ſur les témoignages, qu'ils ont exigé de mon changement. Oh ! que je trouve de douceur à vous confeſſer mes crimes ! De quel poids funeſte je me viens décharger ! Mais vous ne les connoiſſez pas tous. Je ſuis prêt à vous déclarer le plus odieux, ſi vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore, pour s'aſſurer que je conſentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne repreſenterai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractére, & quelque penchant même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fit ſentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image de toutes mes peines, que ſa preſence ſembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flâter qu'elles touchoient à leur fin, plus je reſſentois d'indignation à la vuë de celui qui les avoit rendu ſi longues & ſi inſuportables. Quoi ! j'écouterai ſans horreur un perfide, qui m'a vû miſérable ſans pitié ? Mon cœur s'attendrira pour ſon bourreau ? Je ſerai ſenſible à des remords qui naiſſent après la conſommation du crime ? Eh! ſuis-je bien ſûr, diſois je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans le ſein avec plus de facilité & de certitude, ne ſoit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle impoſture ? Qui m'aprendra tout d'un coup à diſtinguer le cœur d'un traître, au travers de tant de nuages ſous leſquels il peut s'envelopper ? Cette confuſion de penſées, qui croiſſoit encore par celle de mes ſentimens, liées par Drink, ſans autre précaution que de ſauver une partie de ſa honte, en les tenant ſous les manches de ſon habit, qui étoient aſſez longues pour les couvrir. Je ne m'apperçus point de la contrainte où il étoit, & cette interreſſante entrevuë dont on attend le recit avec un juſte empreſſement, finit ſans que j'y euſſe fait la moindre attention.

C'eſt pour entrer dans les ſentimens de ma ſœur que j'attribuë au Ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Mme. Riding, car elle m'a proteſté cent fois qu'elle n'auroit point été maîtreſſe de ſa raiſon à la vuë de mon aſſaſſin & du meurtrier de ſon mari. Qui ſçait en effet dequoi ſes premiers tranſports l'auroient rendue capable? Mais ſe trouvant raſſurée par le témoignage de Drink, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je ſerois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes s'il étoit arrivé quelque choſe qui demandât plus de diligence.

Mais je n'avois beſoin du ſecours de perſonne, & les peines qui me reſtoient à ſouffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confuſion de mes ſentimens & de l'impétuoſité de mes deſirs. J'avois reçu la veille, c'eſt à dire, le jour que ma ſœur étoit partie de Roüen, la derniére Lettre qu'elle m'avoit écrite de Quevilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiére ardeur de ſa joye, elle avoit ſi peu meſuré ſes expreſſions, qu'entraîné moi-même par

là

la force de ſes termes, autant par les réfléxions que j'ai déja repreſentées, je m'étois livré ſans ménagement à l'excès d'un tranſport que je ne pouvois plus modérer.

O Dieu! les heureux momens! La Lettre de ma ſœur étoit tombée dans mes mains. Mille ſenſations délicieuſes, un renouvellement de vie & de chaleur, des raviſſemens de joye, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait ſi long-tems mon deſeſpoir, s'étoient fait ſentir à mon cœur dans le même inſtant. J'étois demeuré comme immobile dans le ſentiment de mon bonheur; & trop foible pour tant de plaiſir, j'avois apréhendé long-tems d'y ſuccomber, & qu'un excès de joye ne fît en un moment ce que la douleur n'avoit pu faire dans le cours de tant d'années malheureuſes.

Ma ſœur n'entroit pas néanmoins dans un détail qui ne laiſſât rien éclaircir. Elle m'aſſuroit de l'innocence de mon épouſe. Elle me la repreſentoit vertueuſe, fidèle, plus tendre & plus aimable que jamais; tranſportée du deſir de me revoir, & payant de ſes larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faiſoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais eſpérer; des miracles, diſoit-elle, des faveurs du Ciel qu'elle avoit peine elle même à ſe perſuader, quoiqu'elle poſſédât déja ce qu'elle m'annonçoit, & que les treſors qui m'étoient deſtinez fuſſent réellement entre ſes mains. Elle me me demandoit qu'un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres ; enfin, devant arriver chez moi au moment que je m'y attendrois le moins, elle me recommandoit le ſoin de ma ſanté, & l'uſage de ma Philoſophie, pour ſoutenir des excès de biens dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Auſſi ſûr que je l'étois de ſa ſageſſe & de ſon amitié, je ne pouvois refuſer ma confiance à de ſi hautes promeſſes, & ſans porter mes vûës plus loin que le retour de Fanny, j'y trouvois de quoi juſtifier ſes plus fortes expreſſions : mais en me prêtant avidement à des eſpérances ſi flâteuſes, il me reſtoit des obſcuritez qui revenoient me tourmenter malgré moi, & qui laiſſoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit renduë à Chaillot : elle ne s'étoit point contentée d'interroger les domeſtiques ; mais quoiqu'elle ſe fût adreſſée à la Supérieure, qu'elle ſupoſoit mieux informée, elle avoit eû le chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclairciſſement que celui que j'avois reçû de Drink Ma ſœur avoit jugé avec beaucoup de prudence, qu'elle ne devoit communiquer à perſonne le ſecret de ſon voyage ; & n'ayant parlé que du deſſein où elle étoit avec Fanny, de paſſer promptement en Angleterre, elle avoit laiſſé toutes les Religieuſes dans l'opinion qu'elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponſe qui fut confirmée à Madame Lallin,

lin, ſans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m'avoit cauſé le premier raport de Drink, ſi je n'euſſe conſidéré que ma ſœur paroiſſant ſuivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impoſſible, & qu'elle ignorât ſon départ, & que l'ayant apris, elle continuât de me flâter de plus en plus par ſes Lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroiſſoient être l'effet continuel de ſes recherches, & qui ſupoſoient toujours qu'elle ne perdoit pas de vûë la conduite de mon épouſe. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumiéres qu'elle me communiquoit; mais la plûpart de ſes lettres m'étant aportées par un de mes Domeſtiques qui feignoit d'arriver de Roüen, je me figurois qu'elle ſe ſervoit de la même occaſion pour écrire réguliérement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne continſſent quelques circonſtances de la paſſion & des artifices de Gelin, je réſolus de ſatisfaire la curioſité que j'avois toujours eûë de l'entretenir; & lorſque la derniére Lettre de ma ſœur eut écarté tous les reſtes de mes ſoupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuſe ſource.

Je fis apeler Madame Lallin Voyez cette Lettre, lui dis je, & félicitez moi du changement de mon ſort; car je ſçai la confiance que je dois à ma ſœur, & dans quelque lieu que ſoit Fanny, je n'attens plus que des jours heureux. Oüi, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit d'un air interdit, Fanny eſt innocente, j'ai ſoupçonné injuſtement ſa vertu, je lui rends mon eſtime & ma tendreſſe. Heureux! continuai-je avec un ſoupir dont je retenois la moitié, ſi je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les cauſes. Mais je veux les connoître, & ce n'eſt pas aſſez de lui rendre juſtice aujourd'hui, ſi je ne ſçai à quel démon je dois attribuer ſes infortunes & les miennes. On les rejette ſur Gelin, ajoûtai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé par des marques trop funeſtes que c'eſt lui ſeul que je dois accuſer. Cependant je ne ſerai point content ſi je n'en obtiens l'aveu de ſa bouche, & ce n'eſt pas traiter mon aſſaſſin avec trop de rigueur, que de mettre ſa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles meſures j'avois à prendre pour me procurer la ſatisfaction que je deſirois; mais après quelques momens d'agitation, que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber ſans connoiſſance.

Je dois proteſter, pour mon bonheur & pour le ſien, que je n'avois pas le moindre preſſentiment de ce qui cauſoit ſon trouble. Si j'avois mis quelque fermeté dans mon diſcours, c'étoit peut-être un effet du conſeil de ma ſœur, qui m'exhortoit dans ſa Lettre à rapeler mes principes de Philoſophie, pour goûter ma joïe ſans indécence & ſans tranſports. J'avois fait cette réfléxion avant que de faire apeler Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la penſée de ma ſœur, que l'uſage de ſon conſeil me paroiſſoit bien plus aiſé dans les faveurs de la fortune que dans ſes diſgraces. Ainſi je m'étois efforcé de réprimer juſqu'à mes ſoupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cauſe qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre ſoupçon. Ma ſœur lui avoit écrit par le même Courier qui m'avoit aporté ſa derniére Lettre, & ne lui déguiſant point qu'elle étoit forcée, par des raiſons invincibles, de lui attribuer tous les deſaſtres de ma famille, elle l'exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le ſort, & à ne rien négliger du moins pour ſe rendre utile au rétabliſſement de notre repos. En ouvrant les yeux ſur le paſſé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'euſſe reçû les mêmes impreſſions de ma ſœur. Elle étoit venuë en tremblant, lorſque je l'avois fait apeler, & l'eſprit déja trop troublé pour ſoûtenir long-tems un diſcours dont ſa prévention lui faiſoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin ſuccombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumiéres, & que la prudence de ma ſœur avoit fait tourner tous mes reſſentimens contre Gelin, je regardai ce qui venoit d'arriver à

mes

timens, me communiquoit un air ſi ſombre & ſi diſtrait, que Gelin, embarraſſé de ſa ſituation, tomba dans le même ſilence, & l'on n'auroit pas démêlé aiſément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatiguante. Enfin, les raiſons qui m'avoient fait ſouhaiter de le voir, eurent la force de ſurmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis que s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit, c'étoit une ſorte de vertu, qu'il devoit conſerver plus conſtamment que celle qu'il avoit ſoüillé par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorez ; & que pour votre propre ſoulagement, que la mémoire en périſſe juſques dans votre cœur ! Mais s'il entre parmi vos remords quelque ombre de juſtice & de pitié, aprenez-moi par quel charme vous avez fait oublier ſon devoir à la malheureuſe Fanny ? Dites-moi quel poiſon a corrompu ſon innocence ? Il m'interrompit avec chaleur : De quoi l'accuſez-vous, s'écria t'il, & me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d'avoir ruïné ſa vertu ? Ah ! ſi le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher eſt d'avoir eu le deſſein & l'eſpérance de la ſéduire, il a toujours été le plus infructueux, & c'étoit à cette honteuſe confeſſion que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils ſoient, le Ciel connoît que s'ils ont altéré quelque choſe au caractére de votre épouſe, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laiſſez-vous pas tromper par des impoſtures; & me perſuaderez-vous jamais qu'une femme ſi ſupérieure à toutes les foibleſſes de ſon ſexe ait été capable d'oublier ſon devoir?

Cette mépriſe dans laquelle je n'avois pas eu deſſein de le faire tomber, me parut ſi naturelle & de ſi bonne foi, qu'elle eut plus de force que ſes proteſtations & ſes ſermens, pour me diſpoſer à croire ſa confeſſion ſincére. Je ne voulus pas même le laiſſer dans l'erreur où mes expreſſions l'avoient jetté. C'eſt à vous ſeul, lui dis-je, que je ſuis en droit de reprocher les fautes de mon Epouſe, comme c'eſt de vous que je puis en aprendre toute l'étenduë. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenſes ſont celles dont vous l'avez renduë complice; avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne ſuffit pas pour la ſatisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer aſſez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le ſoupçonnois. Il ſe leva, comme preſſé d'un mouvement intérieur qui ſe déclaroit par les agitations de ſon viſage, & ſe plaçant dans le fauteüil que j'avois fait aprocher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abîme où je ſuis, me dit-il, coupable & deshonoré à mes propres yeux, qu'il m'eſt doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu ? Je ne l'ai pas abandonnée volontairement : Elle m'a toujours fait ſentir que j'étois fait pour elle ; & croyez-moi, lorſque je le confeſſe à ma honte, je ne lui ai pas fait un ſeul outrage dont elle n'ait été vengée ſur le champ par mes remords. Mais tel eſt mon malheureux naturel, qu'une paſſion qui s'allume une fois dans mon ſang agit ſur moi avec la même force, & que n'étant point capable de réſiſter à l'une ou à l'autre impreſſion, c'eſt toujours la plus vive & la plus preſente qui me determine à la ſuivre.

Il paroiſſoit ſe diſpoſer à me faire toute l'hiſtoire de ſa paſſion ; mais dans l'impatience d'entendre les ſeules circonſtances qui pouvoient m'interreſſer, je le preſſai de ſe borner au recit de ſa fuite avec mon Epouſe. Après s'être recueilli un moment, il leva les yeux au Ciel. Je vois bien, me dit-il, quel eſt le motif qui vous preſſe, & quand je me rapelle en effet notre départ de Sainte-Héléne, je conçois que je n'étois pas le ſeul miſérable. Mais vous étiez rempli d'une paſſion, ajouta-t'il qui vous rendoit moins ſenſible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du preſent, & qui ne voyois dans l'avenir que de foibles ſujets d'eſpérances, en vous raviſſant l'objet de tous mes deſirs, je n'emportois que la matiére de mes peines, & la cauſe qui devoit ſervir perpétuellement à les augmenter, que dites-vous de ma paſſion, interrompis je, & quel adouciſſement vous figurez-vous que j'aye pû trouver à mon malheur ? Cette queſtion l'embarraſſa. Mais, répondit il en baiſſant les yeux, vous paroiſſiez aimer Madame Lallin ; & peut être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foibleſſes, ſi je n'euſſe cru que votre Epouſe vous étoit devenuë fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je auſſi choqué que ſurpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir & la ſincérité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahiſons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuſer les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque choſe de ma tendreſſe pour Fanny ! O noire impoſture ! Mais je veux ſçavoir ſi vous eutes la cruelle adreſſe de faire prendre ces fauſſes impreſſions à Fanny. Hélas ! ajoutai-je, en pénétrant tout d'un coup ce qui ne s'étoit jamais preſenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeſte nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma Sœur m'annonce avec tant d'obſcurité dans ſes Lettres. Vous avez trompé mon Epouſe. Vous vous êtes fait un jeu barbare de ſa bonté & de ſon innocence. Vous lui avez perſuadé que j'avois ceſſé de l'aimer. Ah ! je connois la délicateſſe de ſon cœur. Elle n'aura pu ſuporter l'idée d'une Rivale. Elle aura ſouffert mille tourmens mortels, ſans avoir la hardieſſe de ſe ſoulager par un ſoupir ; & dans l'excès de ſon deſeſpoir, elle aura pris le parti de venir cacher ſes douleurs dans le Convent de Chaillot.

Je ne raiſonnois encore que ſur les Lettres de ma Sœur, qui ne me parloit point ouvertement de Mme Lallin, & ſur la connoiſſance que j'avois du caractére de Fanny. Mais l'innocence de cette chére Epouſe étant décidée dans le fond de mon cœur, tout ce qui pouvoit s'y raporter prenoit pour moi la force d'une preuve, & j'étois déja au point de ſouhaiter bien moins des éclairciſſemens pour la ſatisfaction de ma tendreſſe, que pour l'honneur de ma raiſon. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendriſſant juſqu'aux larmes ! Et ſoit aveuglement, ſoit malignité qui vous ait fait former de ſi déteſtables deſſeins, aprenez-moi quels funeſtes fruits vous en avez tirez.

Dans quel redoublement d'horreur me jettez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil conſterné, & comment puis je ſuporter un moment la vuë du Ciel, & la vôtre, ſi je perds le ſeul prétexte qui avoit encore la force de ſoulager mes remords ? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux noms : mais je me ſuis toujours crû à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confeſſerai hardiment, qu'en me précipitant aveuglement dans mille ſortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvente par la penſée que vous m'en aviez ouvert le chemin. J'atteſterois le Ciel ſi j'oſois prononcer ſon nom. Il commença là-deſſus à m'expliquer de quelle maniére, & dans quel tems ſa paſſion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Pouhatan, & lorſque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j'avois donné à cette Dame la tendreſſe que je devois à mon Epouſe. Quand il lui ſeroit reſté quelques doutes, le triſte état de Fanny auroit achevé de les diſſiper. L'œil d'une femme n'étant guéres ſujet à ſe tromper dans une obſervation ſi interreſſante, il avoit cru mon inconſtance avérée par ſes plaintes & par ſes larmes. C'étoit l'abattement & la langueur où il l'avoit vûë, qui avoient ſervi autant que ſes charmes, à lui amollir le cœur; & lorſqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les ſoins de l'amour, il n'avoit pû s'imaginer aucune loi qui lui défendît d'aſpirer à la poſſeſſion d'un bien que j'abandonnois. Ne ſçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre, auſſi longtems qu'il ne ſeroit pas ſcellé par les cérémonies proteſtantes? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenſer, lorſque me ſupoſant une inclination nouvelle qui devoit me faire deſirer cette ſéparation au fond du cœur, il travailloit à m'en faciliter les moyens? Il m'eût fait, s'il l'eût oſé, l'ouverture de ſon entrepriſe & de ſes deſſeins. Il m'eût crû capable d'agir avec lui de concert, pour lui faire naître quelque prétexte honnête, que j'aurois ſaiſi avidement, & qui n'auroit pas mieux établi ſon bonheur que le mien.

Cependant s'il s'étoit hazardé dans cette ſupoſition à ſonder les ſentimens de Fanny, il avoit bien-tôt découvert combien il devoit rabattre de ſes eſpérances. Avec la honte & le dépit de ſe croire mépriſée, il avoit trouvé dans le fond de ſon cœur les racines d'une ſi forte paſſion, qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultés de ſon entrepriſe. Comme il ne pouvoit réüſſir que par la ruïne de cet obſtacle, il me confeſſoit que s'étant rempli de cette penſée, il avoit tourné de ce côté-là tous ſes efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il ſe ſouvenoit d'avoir groſſi quelquefois les aparences, & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas juſtifier; mais ils étoient partis tous de la même ſource, c'eſt à-dire, de l'opinion de mon infidélité preſqu'autant que de la violence de ſon amour.

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus long tems ſans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui ſe trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promeſſes de ma Sœur ne pouvoient me défendre, s'il s'étoit aperçû ſouvent du ſuccès de ſes artifices, & juſqu'à quel point ſa cruelle adreſſe en avoit impoſé à la cruelle Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah! me dit-il, puiſque je ne ſuis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n'ai-je pas commencé par les triſtes fruits que j'en ai recueillis ? Je devois ce ſoin à votre repos. Hélas ! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache : il ne m'eſt pas échapé un mot depuis tant d'années ; pas un deſſein ni une penſée qui n'ait porté avec ſoi mon ſuplice & ſa punition. Vous abuſeriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, ſi vous me forciez ici de vous rapeler tous mes tourmens. Mais figurez vous quels ils devoient être, avec la funeſte paſſion que j'avois dans le cœur, lorſqu'au lieu de tirer quelque ſatisfaction de mes ſoins, j'avois ſans ceſſe le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'euſſe à redouter ; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes ſentimens que je cherchois à détruire. O Cléveland ! s'écria-t'il ici avec une impétuoſité de cœur qu'il ne put retenir : O trop heureux objet d'une conſtance ſi inébranlable & d'une tendreſſe ſi pure ! qu'avez-vous fait, ſi vous avez jamais offenſé par vos ſoupçons la plus aimable & la plus vertueuſe de toutes les femmes ? Mais s'il eſt vrai que vous l'ayez toujours aimée, reprit-il dans le même tranſport, où eſt-elle donc, & comment n'êtes-vous pas à ſes pieds pour y mourir de joye & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrêté par quelque défiance de ſa vertu ou de ſa tendreſſe, Homme trop favoriſé du Ciel ! Eh ! ſçavez-

vous

vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coutez, continuoit-il, en jettant ſur moi des regards où l'envie paroiſſoit ſe peindre avec l'étonnement. Sçavez-vous qu'elle n'a reſpiré que pour vous ? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie qu'elle ne peut ſuporter ſans vous ? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image, la bouche que de votre nom ? Vous ne ſçavez donc pas que le plus précieux de tous les treſors eſt à vous, & que tout le pouvoir de la terre & du Ciel s'uniroit en vain pour vous la ravir un moment ? O froideur incroyable ! O lenteur d'un homme qui paroît ne ſentir ni connoître le prix du bien ineſtimable qui eſt entre ſes mains ! Il s'arrêta en revenant de ce tranſport, & quoiqu'il eût baiſſé auſſi-tôt les yeux, comme s'il eût reſſenti quelque honte de s'être laiſſé emporter par la force de ſon imagination, ou par celle de ſes ſentimens, je vis quelques larmes qui couloient au long de ſes joues, ſans qu'il s'en aperçut.

L'ardeur de ſes exclamations n'avoit pû manquer d'échauffer mon ſang, & d'enflâmer plus que jamais tous mes deſirs. Cependant un reſte de l'impreſſion que ſa preſence avoit faite ſur moi & le renouvellement de tant d'anciennes traces qui ne pouvoient s'être effacées dans un eſpace ſi court, empêcha mes ſentimens de s'élever avec un certain degré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de modérer. Je lui fis reprendre ſon diſcours, en l'y rapelant par une queſtion qui parue l'embarraſſer un moment. Avec l'opinion, lui dis je, que vous prétendez avoir euë de mon infidélité ; comment ne vous eſt-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit aſſez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite ? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette penſée pluſieurs fois ; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ſes propres vuës, ſur leſquelles il auroit apréhendé de lui donner quelques lumiéres.

Cette ſincérité m'ayant diſpoſé de nouveau à l'écouter, il reprit ſon diſcours avec les mêmes marques de confuſion. Diverſes circonſtances qu'il joignit au détail qu'on a déja lû de ſes perfidies, n'ajouteront rien à l'idée que le diſcours de Fanny en a fait prendre ; mais elles portent l'explication de quelques événemens qu'on a pû trouver obſcurs. Le funeſte deſſein qu'il s'étoit propoſé, de me perdre dans l'eſtime de mon épouſe, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant aperçu que le prétendu triomphe de ſa Rivale bleſſoit preſqu'autant ſa fierté que ſa tendreſſe, il s'étoit attaché à donner toute ſa force à ce motif; & ce fut en effet de tous ſes artifices celui qui lui réüſſit le plus heureuſement. Fanny, dans ſes agitations, ne parloit que de ſe dérober au commerce des hommes, & de chercher un azile à ſon innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie ; il la ſoutint ſi adroitement dans ces idées, que ſes délibérations n'eurent jamais d'autre objet ; & lorſqu'elle fût réduite au dernier deſeſpoir par tous les degrez qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute reſſource dans ſon imagination, que le parti de la retraite & de la ſolitude, dont elle s'étoit entretenuë perpétuellement. C'étoit bien une imprudence, & l'effet de cette ſimplicité de cœur dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger ; mais dans une grande triſteſſe, rien ne ſe preſente à l'eſprit ſous des traits ſi ſpécieux que la douceur d'être livré ſoi-même au fond d'un deſert ou d'un abîme, & la raiſon s'arrête peu à former des difficultés contre ce qui flâte ſi agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien eſpérer de plus favorable à ſon projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon Epouſe l'eût toujours forcé de ſe contenir, il ne douta point que s'il s'engageoit une fois à ſe livrer à ſa conduite, il ne vît bien-tôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l'azile qu'elle deſiroit, il penſoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité qui ne pouvoit manquer de ſe fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de ſe voir, ſembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile ; & l'adreſſe avec laquelle il étoit capable de ménager les occaſions , pouvoit faire quelque jour à ſa malheureuſe Eſclave une néceſſité abſoluë de recevoir ſa main , & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice , où l'honneur & la vertu peuvent être entraînez ! Gelin me confeſſa , que malgré le fond de reſpect qu'il n'avoit encore oſé violer , & qui alloit juſqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon Epouſe , il ne l'eut pas plutôt arrachée de ma chambre, au moment de leur fuite , qu'il ſe crut maître abſolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardieſſe d'eſpérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de triſteſſe dans le Vaiſſeau , & ſe trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de ſa femme , qui étoient moins propres à favoriſer le crime qu'à rendre ſervice à la vertu , il avoit recommencé à ſe défier de ſon entrepriſe. Ce fut alors que rapelant toutes les reſſources de ſon eſprit , il s'imagina que la ſolitude en effet étoit ſeule capable de lui aſſurer un empire abſolu ſur ſa proye ; & qu'il auroit des riſques à courir auſſi long-tems qu'elle pourroit recevoir d'autres ſecours que les ſiens. Les premiers lieux qui ſe preſentérent ſur la route , le Cap-verd , l'Iſle de Madére , toute l'Iſle ſauvage ou deſerte qui lui parut propre à l'exécution de ſon deſſein

ſein lui fit naſtre une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la propoſition à Fanny, & de lui en perſuader la néceſſité. Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ſes eſpérances, il en avoit conçu tant de rage, qu'il eût mis vingt fois le feu au vaiſſeau, s'il eût vu la moindre aparence de pouvoir ſe ſauver avec elle, en faiſant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui me fit frémir, de l'artifice qui lui avoit manqué à Madére. Fanny, en faiſant le même recit à ma belle-ſœur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pû ſe ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point plûtôt arrivé qu'elle. Mais il m'aprit qu'après une tempête qui avoit expoſé leur vaiſſeau à quelque danger, le Capitaine ayant fait jetter l'ancre dans l'obſcurité pour attendre que le jour lui fît reconnoſtre ſa route, & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au ſommeil, que la violence de la mer ne l'avoit permis à perſonne pendant deux jours & deux nuits; lui ſeul, à qui le trouble de ſon eſprit ne laiſſoit pas un moment de repos, étoit demeuré ſur le tillac à ſe promener dans les ténèbres. Les premiers rayons du jour lui firent apercevoir à peu de diſtance une côte agréable, & cette vuë renouvela toute ſon ardeur pour abandonner le vaiſſeau avec Fanny. Cependant ſes propoſitions ayant été rejettées au Cap-verd, il conçut qu'elles n'auroient pas plus de ſuccès dans un autre lieu, s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus ſeduiſant. Il profita du tems où tout l'équipage étoit encore endormi, pour ſe mettre dans la Chaloupe avec deux Matelots qu'il gagna par quelque preſent, & s'étant rendu au rivage, il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec ſa pénétration ordinaire, quel avantage il y avoit à tirer des circonſtances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle, qui étoient à prendre le frais pendant le reſte d'une belle nuit pour ſe préparer à ſoutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occaſion qu'il cherchoit de s'inſtruire, & trouvant dans la jeune perſonne à qui il s'adreſſa, plus de vivacité & de fineſſe d'eſprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en ſa faveur, pour lui ménager un ſecours dont il ſentit tout-d'un-coup l'utilité. Mais quelles furent ſes eſpérances, lorſque s'étant ouvert à demi, en tâchant de donner un tour honnête à ſes deſſeins, il comprit par la maniére dont ſon ouverture fut reçûe, que celle qui lui offroit ſes ſervices, étoit la perſonne du monde qui pouvoit le ſeconder avec plus d'adreſſe. Pour faire naître ſa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Eſpagnole, & célébre par des avantures dont elle faiſoit gloire. Elle ſe nommoit, lui dit-elle, Dona

Cortona. Sa paſſion n'avoit jamais été pour les richeſſes ; mais, par un caprice aſſez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réüni tous ſes deſirs à ſe diſtinguer par le nombre & par l'éclat de ſes conquêtes, juſqu'à ſacrifier ſouvent toute la douceur de ſa vie pour ſéduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter ſa réputation. Elle s'étoit expoſée par cette conduite à cent fâcheuſes avantures, & celle qui l'avoit conduite à Madére, n'étoit pas la moins embarraſſante. Elle y étoit venuë, comme elle le confeſſa ſecrettement à Gelin, avec un Inquiſiteur du Saint Office, qui avoit conçû à Madrid une violente paſſion pour elle, & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner ſon emploi & ſa profeſſion pour la ſuivre. Quoique ſon Amant ſe crût en ſûreté dans l'Iſle de Madére, parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Eſpagne, il avoit pris le parti de ſe retirer à la Campagne, dans une maiſon aſſez écartée pour dérober ſon avanture aux Habitans de l'Iſle. Elle y vivoit avec lui depuis ſix mois ; & comme elle y étoit moins retenuë par ſa tendreſſe, que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Eſpagne, ce motif n'étoit pas aſſez puiſſant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confidence ſi libre ne pouvoit venir que de la mauvaiſe opinion qu'on avoit de lui, & peut-être de la reſſemblance qu'on ſupoſoit entre ſon avanture & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu diſpoſée à s'offenſer de tout ce qui pouvoit être utile à ſes projets, il échauffa le zèle qu'on marquoit à le ſervir, par quantité de raiſons ſpécieuſes, auſquelles il joignit l'offre d'une ſomme conſidérable. Le rôle que la Comédienne avoit à joüer, fut préparé de concert, & le bon Inquiſiteur, qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette converſation, fut rapelé au conſeil, pour ſervir à l'exécution d'une entrepriſe dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il en eſpéroit de l'agrément dans ſa ſolitude. Enfin, la difficulté n'étant qu'à faire conſentir mon épouſe à venir prendre quelques rafraſchiſſemens au rivage, Gelin ſe hâta de retourner au vaiſſeau pour l'engager à cette partie ſans affectation, & le Ciel qui vouloit mettre la vertueuſe Fanny à l'épreuve, permit qu'il y trouvât encore tout le monde enſéveli dans le ſommeil.

Si l'on ſe rapelle toutes les circonſtances de cette dangereuſe avanture, on ſera perſuadé, comme moi, que mon épouſe eût beſoin de toutes les forces de ſa vertu pour ſe défendre. Gelin la connoiſſoit juſqu'au fond du cœur. Sa cruelle adreſſe lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame conſtante, mais ſenſible & timide, & toutes les ruſes de la malignité & de l'artifice étoient employées contre la ſimplicité & l'innocence. Fanny demeura victorieuſe. O ! triomphe de la vertu & de l'amour ! Je paſſe ſur des victoires plus faciles, & m'attachant moins à relever les crimes de Gelin, qu'à juſtifier ma chere épouſe, je laiſſe, des aveux de ce perfide, tout ce qui ne peut ſervir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder ſa paſſion comme un de ces malheurs du ſort, contre leſquels, ni la raiſon, ni la juſtice, ni l'honneur, ne fourniſſent point de ſecours aſſez puiſſans pour défendre la vertu, & qui conduiſent d'autant plus néceſſairement aux dernières horreurs du crime, que chaque tranſport qui bleſſe le devoir ne peut être excuſé que par ſes excès ? J'écoutois tranquilement le recit de ſes fureurs. Mais lorſqu'il y mêloit quelques circonſtances où ſes artifices avoient fait entrer mon épouſe, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes ſi funeſtes, que tout mon ſang en reſſentoit l'effet comme celui d'un poiſon ; à peine avois-je aſſez de pouvoir ſur moi-même pour ſuſpendre mon attention & mon jugement jusqu'à la fin de ſon recit. Je me ſentois prêt à pouſſer des cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le ſein de mille coups, au cruel ennemi qui me retraçoit ſi vivement le ſujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de ſon repentir ; & cette penſée, que ſon humiliation me rendoit toujours preſente, adouciſſoit par intervales l'amertume, & les reſſentimens de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit preſqu'à chaque mot, aux ſentimens & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le ſoupçonner de déguiſement, lorſqu'il me repreſentoit ſon propre embarras & ſes propres craintes; & lors qu'accuſant ſans ceſſe la rigueur de ſon ſort, il ſe plaignoit avec un ruiſſeau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes, dont il n'avoit jamais recueilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ſes termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toujours eüë du caractére & de la vertu de mon épouſe, m'aidoit à comprendre comment il s'étoit toujours contenu dans ce profond reſpect, dont il me répétoit à tous momens qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me conſumois en l'adorant, me diſoit-il, & mon propre étonnement eſt qu'une flâme ſi parfaite ait pû devenir la ſource de tant d'égaremens & de crimes.

Enfin, m'ayant proteſté, après un long recit, qu'il ne m'avoit rien déguiſé, & n'ayant reçû de moi aucune queſtion à laquelle il ne ſe fût hâté de ſatisfaire, il me laiſſa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, ſi le ſeul témoignage d'un ennemi étoit capable de diſſiper des doutes. A la vérité, celui de ma Belle-ſœur venoit s'y joindre, & quand je les aurois crû trop foibles chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu'ils ſervoient à ſe confirmer mutuellement. Cependant un reſte de peſanteur qui m'arrêtoit encore, empêcha mes ſentimens de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de ſon frere, mes propres bleſſures, ſe trouvoient aſſez expliquées par les détails que je venois d'entendre, & ma jalouſie même ne me fourniſſoit plus d'objections, mais étoit-ce aſſez que mon honneur eût été épargné juſqu'à un certain point, & le devoir d'une femme ne peut-il être bleſſé que par des crimes ? Où étoit l'eſtime que j'avois droit d'attendre de la mienne, lorſqu'elle m'avoit crû capable d'oublier ſi facilement mes principes, & de violer tous les ſermens qui m'attachoient à elle ? Et quand une fatale erreur l'auroit aveuglée, juſqu'à me repreſenter encore plus criminel à ſon imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma Belle-ſœur, lorſqu'elle avoit choiſi, pour confident de ſes peines, Gelin, un Etranger qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié récente ? L'imprudence eſt le fruit ordinaire des grandes paſſions ; mais va-t'elle juſqu'à faire négliger toutes les bienſéances ? La fureur même, s'il f[illegible]oit faire cette ſupoſition pour excuſer une partie de ſa conduite, ne garde-t'elle aucune régle, & ſe plaſt-elle à violer toutes ſortes de loix, quand elle n'a pas beſoin de tant de fauſſes démarches pour ſe ſatisfaire ?

L'effet de ces réfléxions, qui ſe formérent en un moment dans mon eſprit, ne fut point de faire renaître des ſoupçons dont les fondemens étoient heureuſement diſſipez. Mais en conſidérant que Fanny s'étoit livrée à ſes préventions, ſans avoir pris une ſeule des voyes qu'elle devoit choiſir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les juſtifier, je me ſentis porté à croire que ſon cœur s'étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu'offenſée de la trahiſon qu'elle m'attribuoit, & que croyant ſa vertu & ſon honneur aſſez ſauvées par l'innocence de ſes ſentimens, elle avoit pris le parti de m'abandonner, ſans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue abſence, continuai je de me dire à moi-même, n'aura pas manqué d'éteindre juſqu'aux derniers reſtes de ſa tendreſſe. Je la trouverai vertueuſe, mais inſenſible à mon affection, & ſe figurant faire aſſez, ſi elle conſent à ſe réconcilier avec moi, & reprendre la conduite de ma maiſon. Enfin j'ai perdu ſon cœur; & que me revient-il de tous les ſoins que je prens pour m'aſſurer de ſa vertu, ſi ce treſor qu'elle a conſervé, n'eſt point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes!

Je me confirmai tellement dans ces idées, que les ſouvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri, tels que celui de la viſite qu'elle m'avoit renduë avec Madame, & des pleurs que je lui avois vûs verſer en recevant mes reproches, ne ſe preſentérent plus à mon eſprit ſous la même forme. En me rapelant ſa poſture & ſes plaintes, j'y trouvois plus d'aparence de fierté que de tendreſſe & de douleur. Il s'éleva un nouveau trouble dans mon ame après cette réfléxion, & jettant les yeux ſur Gelin, que j'avois traité juſqu'alors avec moins de reſſentiment que de dédain, je ne pûs vaincre le mouvement qui m'agitoit : Son honneur eſt échapé à vos artifices, lui dis-je d'un ton bruſque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi ſon affection. Et que m'importe que vous ne l'ayez pas obtenuë, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, il n'eſt pas moins certain que vous me l'avez fait perdre ?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement, & me voyant prèt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d'un air ſoumis & empreſſé, de lui laiſſer la liberté de me répondre. Hélas ! me dit-il, quel ſujet choiſiſſez-vous pour vos plaintes ? J'aurois crû que de toutes les circonſtances de mon diſcours, celle qui devoit être la plus flâteuſe pour votre cœur, étoit le ſoin que j'ai pris de vous répéter cent fois avec quelle conſtance, & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expreſſion ! reprit-il, en baiſſant la tête juſques ſur ſon ſein, pour vous repreſenter tout le pouvoir que vous avez conſervé ſur la plus tendre & la plus fidèle de toutes les femmes ! Ne vous ai-je pas dit que mon deſeſpoir, dans un tems d'yvreſſe & de fureur, a toujours été de n'avoir pu la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux juſtes ſentimens qu'elle avoit pour vous? Ah! s'écria t'il, en jettant ſur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux ſi votre bonheur dépend de l'amour! Il continua de me dire que, m'ayant confeſſé ſans déguiſement tout ce qu'il avoit cru néceſſaire à mon repos, autant qu'à la réparation de ſes crimes, le ſentiment d'une juſte confuſion l'avoit empêché de s'étendre ſur ce qui n'auroit ſervi qu'à l'humilier, ſans m'aporter plus de lumiéres: mais que me voyant encore dans un doute qu'il ſe croyoit obligé de détruire, il vouloit ſe traiter avec la derniére rigueur en achevant ſa confeſſion ſans ménagement.

Avec beaucoup d'étude & de connoiſſance du cœur humain, il avoit toujours conçu, pourſuivit il, que la Nature a des reſſorts infaillibles pour faire naître & pour enflâmer les paſſions. C'étoit dans cette idée que s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toujours euë pour ſes ſoins, il avoit compté qu'elle n'y réſiſteroit pas lorſqu'il ſeroit près d'elle avec aſſez de liberté, pour faire uſage de tout ſon ſçavoir. Il eſpéroit que n'ayant plus d'obſtacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la ménageroit ſuivant toutes les régles de ſon art, & qu'il n'y auroit ni raiſon, ni ſageſſe qui pût la défendre de ſes artifices. En effet, me dit il, je ſuis perſuadé que ſur une ame commune, à qui je ſupoſe un corps bien conſtitué, la victoire d'un homme qui ſçait attaquer, n'eſt jamais incertaine. Les impreſſions du plaiſir ſont toujours dominantes ; & qui connoît aſſez le caractére & le tempérament d'une femme, pour lui preſenter continuellement ce qui eſt capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de ſon cœur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t'il, & je ne mettois encore votre Epouſe au deſſus d'elles, que par les qualitez extérieures qui ne changent rien au fond des ſentimens. Avec le feu qui brilloit dans ſes yeux, & la douce chaleur qui paroiſſoit animer tous ſes mouvemens, je la croyois plus diſpoſée que toute autre à recevoir les impreſſions que je lui préparois. Elle ne fut pas plûtôt déterminée à partir de Sainte-Héléne, que je commençai à mettre toute mon adreſſe en uſage. J'obſervai d'abord à quoi elle étoit ſenſible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être ſeul avec elle, la preſence du Capitaine & de ſa femme, ne m'empêchoit pas de mettre continuellement ſes goûts & ſes inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par ſa triſteſſe & par ſes larmes, qui retardérent long tems mon entrepriſe. Il y avoit toujours des intervales que je ſçavois ſaiſir, & s'ils n'étoient point aſſez longs pour me donner l'eſpérance d'avancer beaucoup mon ouvrage, ils ſervoient du moins à me faire reconnoſtre plus tranquilement de quel côté je devois preſſer l'attaque. Figurez vous, ajouta-t'il, que pendant pluſieurs mois, qui étoient un eſpace beaucoup plus long que je ne l'avois crû néceſſaire, je ne recuëillis pas le moindre fruit de mes ſoins & de mes artifices. Elle ne voyoit que vous. Elle n'étoit poſſédée que de votre image. Sous quelque forme que vous puiſſiez vous preſenter à ſon eſprit inconſtant, perfide, paſſionné pour une autre, vous l'occupiez ſeul, & je ne pouvois démêler dans ſes agitations mêmes, ſi c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle raportoit de tant de triſtes méditations dont vous faiſiez le ſujet.

Ainſi, cet art ſur lequel j'avois fait tant de fond devint inutile pour mes vuës, & les cruelles circonſtances où je me trouvai à la Corogne, me forcérent d'ailleurs de l'abandonner. Il me reſta néanmoins l'eſpérance que notre ſéparation pourroit m'être d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes bleſſures m'avoient réduit, je me flâtai qu'étant quelques ſemaines ſans me voir, mon abſence lui feroit ſentir la néceſſité de mes ſervices, & que revenant peut être d'elle même à ſouhaiter de me revoir auprès d'elle, ce deſir deviendroit la ſource de quelque ſentiment favorable. Mais lorſque j'apris la nouvelle de ſon départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ſes adieux le Domeſtique qui demeura à me ſervir par ſes ordres, je tombai dans des mouvemens de fureur qui furent long-tems ma diſpoſition habituelle. Trahi ſi cruellement par l'amour, je renonçai, ſi j'oſe faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m'avoit flâté, & me condamnant ainſi moi même à n'en reſſentir que les horreurs & les tourmens, je pris la honteuſe réſolution de n'en ſuivre auſſi deſormais que les plus furieux tranſports. Tel étoit mon projet, lorſque je quittai la Corogne après la guériſon de mes bleſſures. Je me remis ſur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma perſonne, & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l'obſtination du Capitaine à me les cacher. Le ſoin de ſe dérober à moi me parut un nouvel outrage, qui fit croître encore mon reſſentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Convent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager malgré elle à recevoir ma viſite. Je ne penſois qu'à l'accabler de reproches, & à lui prodiguer des noms qui me ſembloient ne pouvoir être aſſez outrageans pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de l'accuſer. Mais ſa preſence diſſipa toutes ces furieuſes réſolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer, & de verſer des larmes, au lieu de proférer des injures.

Le tour même de ſes réponſes me fit

naître un nouvel eſpoir, qui ſervit quelque tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle étoit ſi vous aviez épouſé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua, pour en être éclaircie, me fit penſer que s'il étoit arrivé en effet, que vous euſſiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus beſoin d'autre ſecours que ſon propre ſentiment, pour lui faire aprouver mes ſoins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la ſatisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoiſſance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis ſucceſſivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'euſſe rien à conclure du peu de lumiére que je reçus ſur votre marche & ſur le lieu de votre retraite, je ſupléai à tout ce que j'ignorois, par des ſupoſitions dont je me promis le même effet que de la vérité; & ſi la crainte d'être démenti par votre preſence, au moment que je m'y attendois le moins, m'empêcha d'aſſurer poſitivement votre mariage, je m'exprimai avec tant d'adreſſe, que je réüſſis à faire naître toutes les idées que je n'oſois ouvertement donner. L'effet qu'elles produiſirent au premier moment, ſoûtint fort bien mes eſpérances, & je me crus quelque tems à la veille d'obtenir du dépit, ce que j'avois deſeſpéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma ſurpriſe, après l'avoir entenduë parler de vengeance, de voir qu'elle ne penſoit qu'á la tourner contr'elle-même, & qu'elle étoit réſoluë me dit elle, d'enſévelir pour jamais dans un cloitre ſa honte & ſon infortune!

Les occaſions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai, fit tout paroître légitime à mes tranſports, & que je ne la quittai qu'avec le deſſein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuſe étoile me fit rencontrer en ſortant du Convent, deux perſonnes qui s'entretenoient enſemble ſans précautions, & qui s'expliquant avec feu ſur le malheur de leur ſort, ſembloient diſpoſés à tout entreprendre pour ſe délivrer de la miſére qui les preſſoit. Les ayant obſervès un moment, je les crus propres à me ſervir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude. Je les abordai, & leur faiſant connoître que je pénétrois leur ſituation, je leur offris de les récompenſer libéralement s'ils avoient aſſez d'eſprit & de courage pour ſe charger d'une entrepriſe qui demandoit ces deux qualitez. L'empreſſement avec lequel ils reçurent ma propoſition, me garantit qu'ils étoient tels que je les deſirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre á nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage ſur leurs qualitez, j'apris qu'étant des Officiers réformez qui manquoient de toute eſpéce de reſſource, je pouvois faire fond ſur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demandérent avidement l'explication du ſervice que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur diſſimulant pas que mon entrepriſe étoit la derniére reſſource d'un deſeſpéré, je leur promis dix mille francs, s'ils la faiſoient réüſſir. Les meſures furent priſes au même moment. Sans être jamais entré dans le Convent, je m'étois occupé aſſez longtems à en obſerver la ſituation pour la connoître parfaitement. Dans les converſations que j'avois euës avec votre Epouſe, j'avois ſçu d'elle, ſans affectation, que ſon apartement donnoit ſur le Jardin, & ma paſſion inſenſée m'avoit fait chercher à quelque diſtance, un lieu d'où j'avois pris plaiſir mille fois à regarder ſes fenêtres. Il n'étoit queſtion que d'eſcalader pendant la nuit, le mur qui régne au long du grand chemin. Le reſte n'expoſoit pas à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n'avoient pas de réſiſtance à craindre dans un Convent de Religieuſes. L'exécution de notre deſſein ne fut remiſe qu'à la premiére nuit qui ſeroit aſſez obſcure pour le favoriſer. Je fis d'avance quelques libéralités à mes complices, & convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du ſoin de préparer une chaiſe de poſte, & tout ce qui étoit néceſſaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des meſures ſi juſtes puſſent manquer; mais nous étions au temps de la pleine Lune, & la multitude des paſſans qui ſont nuit & jour ſur le grand chemin, nous forçoit d'attendre que l'obſcurité pût nous dérober à la vuë de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers, & leur trouvant de l'eſprit & de la politeſſe, je me liai aſſez étroitement avec eux pour les informer de mes vuës, avec moins de réſerve que la premiére fois. L'un d'eux homme d'un âge aſſez avancé, & qui n'avoit guéres été moins exercé que moi par la fortune, aprenant que j'avois le cœur plein d'une funeſte paſſion pour une ingrate, me promit de me rendre un double ſervice, & non-ſeulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'aſſurer, ſi je le ſouhaitois la poſſeſſion de ſon cœur. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, mais avec moins d'eſpérance que de plaiſir à me repreſenter l'image d'un bonheur impoſſible. Cependant il renouvela ſi ſérieuſement ſes offres; & il répondit ſi fortement à mes objections, qu'il me diſpoſa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardieſſe.

C'eſt ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce ſecret ſi certain pour forcer la réſiſtance d'un cœur, étoit un ſortilége qui demandoit beaucoup d'art & de ſoins dans ſa compoſition. Il falloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre Epouſe, & quelques goutes de ſon ſang, la difficulté de ces deux conditions auroit ſeule été capable de me rebuter; mais l'Officier qui ne paroiſſoit effrayé de rien, m'aprit lui-même de quelle maniére je devois m'y prendre, & me fit voir effectivement de la facilité à réüſſir, ſi j'avois encore quelque accès à la grille de Chaillot. Je ſuivis dès le lendemain ſes conſeils. Je fis demander à votre Epouſe la permiſſion de la voir, ſous des prétextes qui lui ôtérent la penſée de me la refuſer. J'avois compoſé une Lettre que je feignis d'avoir reçu de Londres, & dans laquelle je lui dis qu'elle alloit trouver quelques éclairciſſemens d'importance. Mais tirant mes ciſeaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobaſſe, je la lui preſentai enſuite reſpectueuſement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir, & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me ſouvenir de quelque choſe que je ſouhaitois encore de lui cacher, j'avançai ſi bruſquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciſeaux, je fis une bleſſure aſſez profonde à l'une des ſiennes. Le ſang qui en ſortit auſſi-tôt, moüilla la partie extérieure de la Lettre, & tandis qu'elle s'occupoit de la douleur que cet accident lui cauſoit, je coupai le papier enſanglanté, ſous prétexte d'empêcher que les caractéres ne fuſſent altérez.

Quelque précaution que je me fuſſe efforcé de garder, il m'avoit été impoſſible de régler aſſez le moûvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciſeaux. Mon cœur ſaignoit autant que ſa bleſſure, & tandis que je m'applaudiſplaudiſſois du ſuccès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois cauſé volontairement. Ne pouvant ſe défier de rien, elle ne ſe plaignit point, & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuſes, ſervit encore à faciliter la ſeconde partie de mon deſſein. Sa douleur me donna la hardieſſe de lui dire que j'avois un ſecret infaillible pour ces ſortes d'accidens, & que quelques cheveux liez autour du doigt le plus voiſin de la playe, ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-deſſus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refuſa d'y conſentir, mais ne doutant point de ma ſincérité, elle prit mes ciſeaux pour couper quelques uns des ſiens. Je l'engageai à me permettre de les ajuſter pour l'uſage que je lui conſeillois, & j'eus ſoin, ſans qu'elle s'en aperçut, d'en retenir une partie.

Le reſte ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux treſors que j'avois enlevez à l'innocence, & je les lui abandonnai pour d'horribles myſtéres. Il me fit participer à tous ſes crimes. J'aurois peine à me rapeler toutes les profanations & les impiétez dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement perſuadé de la force de ſes opérations magiques, j'avois peine à refuſer une eſpéce de confiance à des promeſſes qui étoient ſoutenuës par mille ſermens, & par une expérience,

rience, diſoit il, qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allaſſe me preſenter à Chaillot, pour commencer a recuëillir le fruit de ſon ouvrage. J'eus la témérité d'y aller, mais la honte de revenir ſans avoir même obtenu la permiſſion de voir celle qu'on me flâtoit déja d'avoir attendrie.

Qui ſçait à quelles horreurs deux ſi étranges entrepriſes auroient abouti, ſi la main du Ciel n'en eût arrêté le cours? Ne parle-t'on pas des Philtres & des Poiſons, qui ſans avoir la force peut-être d'agir ſur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raiſon? A quoi mon audacieuſe fureur n'expoſoït-elle pas votre Epouſe? J'en aurois été puni le premier par mon déſeſpoir, mais auroit-il réparé le plus funeſte de tous les malheurs? Quoiqu'il en ſoit, aprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me preſſa de retourner à Chaillot, en m'aſſurant toujours du ſuccès qu'il m'avoit promis, & me faiſant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir, comme l'effet du nouvel embarras où le cœur ſe trouve en changeant de ſituation. Je me preſentai pluſieurs fois à la grille, ſans y trouver plus de facilité à faire goûter ma viſite. Je n'en pénétroïs que trop la raiſon. Je n'avois plus de lumiéres ni de ſecours à donner ſur des intérêts dont on étoit bien plus occupé que des miens. On ne m'avoit ſouffert juſqu'alors, que dans l'eſpérance de me faire ſervir à des recherches qui n'avoient pas réüſſi, & j'étois déteſté lorſqu'il n'y avoit plus de ſecours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ſes promeſſes, me confeſſa bien qu'il falloit que le cœur de votre Epouſe fût étrangement prépoſſédé, pour réſiſter ſi longtems à la force du charme; mais ne ſe rendant point encore aux aparences, il entreprit de joindre à ſes opérations précédentes, quelque choſe de ſi puiſſant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à ſe déterminer. Il compoſa une liqueur qu'il me confia dans une fiole. Votre ſort, me dit-il, eſt deſormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire avaler cet élixir à ce que vous aimez. Il ſe dévoüa aux plus affreux tourmens, ſi elle n'en reſſentoit pas bientôt la vertu. Mais ſupoſé, ajouta-t'il, que l'occaſion vous manque, vous êtes ſûr du moins qu'auſſi-tôt que nous l'aurons enlevée, nous ſerons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le ſuccès de vos deſirs ſoit reculé de quelques jours, lorſque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle tranſport, ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible diſcours. Mais enfin tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me ſatisfaire.

Le tems de la nuit étant devenu auſſi favorable que je le deſirois, j'abandonnai toute autre eſpérance, pour m'attacher à la réſolution d'exécuter l'enlevement. C'étoit le jour ſuivant que tous les préparatifs devoient être achevez. Je ne penſois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment, lorſque le haſard m'ayant conduit à Charenton pour ſoulager mon trouble, j'y apris non-ſeulement que vous étiez dans le voiſinage de Paris, mais que vous ſollicitiez le Conſiſtoire pour votre divorce, & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle ſi imprévuë changea ſur le champ toutes mes réſolutions. Dans quelques ſentimens que votre Epouſe fut pour moi, je ne doutai pas que la certitude de votre mariage, n'éteignit tout d'un-coup ceux qu'elle vous avoit conſervez. L'eſpérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai ſur le champ à Chaillot, & prévoyant les mêmes difficultez à faire recevoir ma viſite, je pris le parti d'écrire un billet, que je confiai au Chapelain, pour exciter la curioſité de me voir par les grandes découvertes que j'annonçois ſans les expliquer.

Mais de quelles chiméres m'étois-je flâté ? ſi l'on me reçut en effet, ce fut pour ſe livrer à tous les excés de la douleur, auſſi tôt qu'on eut entendu les nouvelles que j'aportois, & pour me traiter avec le dernier mépris, lorſque j'eus la hardieſſe de parler de mes deſirs. Quel effet des promeſſes inſenſées de l'Officier ! On m'impoſa la Loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet ſuivit auſſi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné ſeul à mes tranſports. Ils furent terribles. Le hazard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon deſeſpoir, par une autre raiſon tirée de Loix de ſon Egliſe, qui ne permettoient pas même à votre Epouſe de diſpoſer de ſa main pendant votre vie, je devins capable de toutes les fureurs auſquelles je m'abandonnai, & qu'il eſt inutile de vous répéter, puiſqu'elles ſont tombées ſur vous.

J'avois entendu cette derniére partie de ſon diſcours, avec un renouvellement ſi terrible d'inquiétude & de crainte, que je me trouvai couvert d'une ſueur froide à la fin de ſon recit. Cependant la joye de voir Fanny comme ſauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber auſſi tôt dans un autre tranſport où je ne pus garder plus de modération. Aprochez, dis-je à Gelin, qui parut lui même étonné de l'air de ſatisfaction qui ſe répandit tout-d'un-coup ſur mon viſage ; écoutez-moi ſans crainte. Vous m'avez cauſé des malheurs & des peines dont il n'y eut jamais d'exemples ; mais vous me rendez aujourd'hui ſi heureux, que je me ſens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir & vos ſatisfactions ſincéres. Vivez tranquille, ſi la promeſſe que je vous fais d'oublier tous vos crimes, peut ſervir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je, plus tranquilement, que les paſſions violentes peuvent écarter un honnête homme de ſon devoir. Si quelque choſe m'étonne, en vous ſupoſant du goût pour la vertu, c'eſt que vous ayez attendu ſi tard à vous reconnoître, & que vous ayez eu beſoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup plus ſûr; mais de quelque nature que ſoit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reſte plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre réconciliation. Je lui demandai là-deſſus à quoi il ſe deſtinoit, & s'il lui reſtoit quelque eſpérance de ſe mettre à couvert de la miſére. Il ne me répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de ſon viſage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vûë baiſſée, ſembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confuſion avoit la force d'arrêter. C'eſt mon deſeſpoir, me dit-il enfin, que mes crimes ſoient tels qu'ils ne puiſſent être expiez par le repentir. En vain vous repréſenterois-je qu'étant délivré de la funeſte paſſion qui m'avoit troublé l'eſprit, je ne ſens plus que la honte de m'y être abandonné. Auſſi le deſſein qui m'a fait ſouhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me juſtifier;

fier ; & vous n'avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai fait, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je ſuis ſatisfait, ajoûta-t'il en ſe levant, ſi vous me pardonnez ; & ſans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver au péril de ma vie, que je ne ſuis ni ingrat ni perfide, quand mon cœur eſt aſſez maître de lui-même pour ſuivre ſes propres maximes.

Quoique l'obſcurité de ce diſcours, & l'agitation qui paroiſſoit dans ſes mouvemens, me fit concevoir qu'il méditoit quelque entrepriſe extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il ſortit de ma chambre. J'apelai auſſi-tôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçût, en priant Drink de venir m'aſſurer qu'il ne les acceptoit que pour me ſervir.

J'allois m'enſévelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires dont j'étois rempli, devoient naturellement m'inſpirer, lorſque Drink, à qui je n'avois pas laiſſé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empreſſement. Il m'aprit que ma Belle-ſœur étoit chez M. de L*** & qu'ayant envoyé un de ſes gens pour s'informer de ma ſanté, elle attendoit impatiemment que Gelin m'eût quitté pour ſe rendre auprès de moi. Sa préſence étant ce que je pouvois deſirer de plus agréable, je lui envoyai ſur le champ mon caroſſe, & n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vuë de Gelin, je lui fis dire, pour la raſſurer d'avance, que l'entretien que j'avois eu avec lui m'avoit extrêmement conſolé. Drink n'avoit pû cacher dans ma maiſon que Madame Bridge y devoit arriver le ſoir; & quand il l'auroit pû, rien ne l'obligeoit à ce ſoin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produiſit ſur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été ſeul un moment depuis le départ de Drink, qui étoit allé chercher ma Sœur, qu'on me remit une Lettre cachetée, en m'aprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans ſon apartement après ſon incommodité, je me figurai que n'étant point encore aſſez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions ſur les circonſtances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit ſa Lettre ajoûta, que s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui ſe trouvent à tous momens à Saint-Cloud, elle étoit partie ſans autre équipage qu'une malle où elle avoit renfermé ſes habits. Je me hâtai de lire les éclairciſſemens qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournez d'une maniére ſi touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces Mémoires, eſt de n'avoir pû conſerver une Lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.

Elle commençoit par implorer le ſecours du Ciel, dont elle ſentoit, diſoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eu tant de beſoin que dans la triſte & malheureuſe ſituation où ſa mauvaiſe fortune la faiſoit tomber. Enſuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la ſatisfaction de ſon propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les ſentimens de compaſſion qu'elle croyoit mériter. Elle me rapeloit les premiers tems de notre liaiſon, & confeſſant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendreſſe, qui avoit duré avec la même ardeur juſqu'aux premiéres lumiéres qu'elle avoit euës de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit ſi dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à ſon devoir. Elle avoit quitté ſa Patrie, à la vérité, pour entreprendre avec moi un voyage qui ne convenoit point à ſon ſexe; mais les malheurs qu'elle avoit eſſuyez à Roüen, & les dangers auſquels elle étoit continuellement expoſée par le reſſentiment de ſon Frere, lui en avoient fait une eſpéce de loi. Elle me faiſoit ſouvenir de la maniére dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ, & elle me demandoit encore ſi je m'étois jamais aperçû qu'elle ſe fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienſéance qu'elle s'étoit impoſées. Elle m'avoit ſuivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Powhatan. Senſible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de ſa vie la penſée que j'avois euë de l'attacher à mon Epouſe, & ne portant pas ſes vuës plus loin que l'établiſſement que je lui avois accordé dans ma maiſon, elle y avoit borné ſa fortune & tous ſes deſirs. L'occaſion même qui s'étoit preſentée de s'enrichir par un mariage honorable, l'avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inſpiré pour les Livres, & l'abondance qu'elle avoit trouvée dans ma maiſon, indépendamment même du plaiſir de la reconnoiſſance qui l'attachoit à ma Famille, & de celui d'une des plus douces ſociétés du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit crû qu'il ne lui manquoit rien pour être heureuſe. Comment ſe ſeroit-elle imaginé qu'une femme auſſi jeune & auſſi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendreſſe qu'on peut attendre d'un Mari, la ſoupçonnât d'avoir fait quelque impreſſion ſur mon cœur; elle qui n'avoit ni jeuneſſe ni beauté, & qui affectoit même dans toute ſa conduite, un air de retraite & de ſévérité qui convient ſi peu à l'amour? Elle avoüoit qu'avec de tels préſervatifs, elle s'étoit livrée peut être un peu trop librement aux douceurs de l'amitié, & que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit ſouvent penſé combien le Ciel l'auroit renduë heureuſe en lui donnant un Mari dont les inclinaclinations s'accordoient ſi parfaitement avec les ſiennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontés que j'avois euës pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis ſi longtems, enfin ſon penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre familiarité, n'avoient jamais fait entrer dans ſon cœur le moindre ſentiment qui bleſſât ſon devoir. Avec une conduite ſi capable de la juſtifier, quelle avoit été ſa douleur, en aprenant qu'elle ſe trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma Famille, & que tant d'affreuſes avantures dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le deſeſpoir avec moi, étoient regardées comme ſon ouvrage? Cette penſée lui avoit percé le cœur. C'étoit un coup mortel, dont l'évanoüiſſement où je l'avois vû tomber, ne pouvoit être que l'effet le moins funeſte, & qui la condamnoit à paſſer le reſte de ſa vie dans la triſteſſe & les larmes. Ce qu'elle ajoutoit ſur ſes réſolutions étoit obſcur: mais le ſentiment qui lui avoit dicté ſes expreſſions, étoit ſi amer, qu'au milieu même des tranſports de joye qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon cœur, je ne pus refuſer ma pitié aux témoignages d'une ſi vive affliction.

En effet, je ne me rapelois rien qui pût me faire douter de ſa bonne foi & de ſon innocence. En jettant même les yeux ſur le paſſé, j'étois forcé de reconnoître que ſi les hommes peuvent être accuſez des rigueurs du ſort, c'étoit ſur moi ſeul que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car ſi je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maiſon. Elle vivoit tranquile à Powhatan. Je l'étois moi-même dans l'iſle de Cube, avec la tendreſſe & la confiance de Fanny. Quelle puiſſance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher auſſi des événemens que je n'avois pû prévoir ? N'étois je pas ſûr du fond de mon cœur ? étoit ce d'autres vûës que celles de l'honneur & de la reconnoiſſance, qui m'avoient engagez dans ces fatales démarches ? De tant de ſuites funeſtes, en pouvoit-on nommer une qu'elles duſſent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Supoſé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'eſprit d'ouvrir l'entrée de ma maiſon à Madame Lallin, la paſſion de Gelin en eût elle moins pris naiſſance ; & ſi ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ſes remords ?

Non, dis-je au Ciel, en y levant les yeux, je n'ai jamais rien ſouffert au fond de mon cœur qui ait mérité d'être puni comme un crime ; & ſi je n'accuſe point ta juſtice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plû d'exercer ſur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta ſageſſe a des profondeurs qu'il ne m'apartient point de pénétrer. Je n'attribuë rien à ta colére, puiſque je recommence à éprouver tes bontez. Daigne ſeulement confirmer tes préſages; & ſi c'eſt ſans exception que tu me prépare tes faveurs, ne refuſe pas de les étendre juſqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur auſſi droit que le mien.

Cette derniére idée, qui recevoit une force extrême de la diſpoſition des circonſtances, ſervit à ſoutenir mon eſprit dans la ſituation où elle l'avoit fait entrer, & l'eſpérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me raſſura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma ſœur comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût deſormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer ſérieuſement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un ſort heureux, ne mettent point le cœur dans une ſituation fâcheuſe. C'eſt une ſuſpenſion de plaiſir, qui cauſe moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'eſtime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour ſon ſort, je m'informai avec un nouveau ſoin, des circonſtances de ſon départ, & de la route qu'elle avoit priſe. Sa femme de chambre, qu'elle avoit même refuſé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenuë de ſon évanoüiſſement, elle s'étoit abandonnée aſſez long-tems aux pleurs, ſans prononcer un ſeul mot qui pût faire juger de la cauſe de ſes peines. Elle s'étoit enſuite occupée à compoſer la Lettre quelle avoit laiſſée pour moi, en s'arrêtant par intervales, comme ſi elle eût été preſſée de quelque maladie douloureuſe. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverſes queſtions à cette fille ſur le chemin de pluſieurs Villes qu'elle avoit nommées, ſans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorſqu'elle étoit montée dans la Voiture qu'elle avoit fait venir de Saint-Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure qu'elle étoit partie, je ne deſeſpérai pas qu'en la faiſant ſuivre par un de mes gens, avec toute la viteſſe d'un Cheval Anglois fort leger, je ne puſſe encore ſçavoir dans quel deſſein elle quittoit ma Maiſon, & la faire engager peut-être à retourner ſur ſes pas. Je donnai cet ordre auſſi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le Courier la joignit au-deſſous de Chaillot. Sa confuſion fut extrême lorſqu'elle s'entendoit apeler par ſon nom, & que reconnoiſſant mon domeſtique, elle aprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta ſon diſcours qui n'étoit qu'une déclaration de la ſurpriſe que ſon départ m'avoit cauſée, & de preſſantes inſtances pour la faire conſentir à retourner ſur le champ avec lui. Mais après l'avoir laiſſé quelques momens ſans autre réponſe qu'une abondance de ſoupirs & de larmes, elle le pria de retourner ſeul, & de me raporter fidèlement les derniéres paroles que je recevrois jamais de ſa bouche. La colére du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit pourſuivie avec plus de rigueur que moi, puiſque je touchois heureuſement à la fin de mes infortunes, & que les ſiennes, qui avoient duré depuis ſa naiſſance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant apris par mon exemple & par mes leçons à ſuporter les diſgraces du ſort, & à n'eſtimer que la vertu, elle ne regrettoit dans ſon malheur que la perte de mon amitié. Elle ſe flâtoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaiſe interprétation à ſon départ; mais dans l'état de ſes affaires & des miennes, il ne lui reſtoit point d'autre parti à choiſir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'enſévelir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Elle continua ſa route, ſans permettre à mon Laquais de repliquer. Ma ſœur étoit arrivée chez moi, lorſqu'il vint me rendre compte de ſa commiſſion, & mille intérêts plus preſſans dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être auſſi ſenſible à ſon recit que j'aurois pû l'être dans d'autres circonſtances. Mais je dois cette juſtice à Madame Lallin, qu'elle ne ſe paroit pas d'une fauſſe douleur, ni d'une fauſſe vertu, & que la droiture de ſon cœur la rendoit peut-être auſſi digne de pitié, que ceux dont elle avoit cauſé les malheurs.

Quelle ſcène ai-je déja fait entrevoir, & ne devois-je pas y conduire mes Lecteurs par de plus longues préparations ? Ma ſœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuſe Sœur, qui n'avoit encore pour garans de l'innocence de Fanny que les témoignages qu'elle en avoit reçus d'elle même à Chaillot, n'étoit pas venuë ſans avoir recuëilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La néceſſité où elle s'étoit cruë d'attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint-Cloud, & ſon zèle y avoit trouvé de quoi ſe ſatisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monſieur Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au Château avec Monſieur & Madame des Ogéres. Elle reconnut plus aiſément le Capitaine, qui avoit ſervi à l'enlevement de Fanny, que l'Officier de Madame, avec lequel elle n'avoit jamais eû de liaiſon ; mais n'ignorant pas que cette Princeſſe avoit dépêché quelqu'un à Bayonne pour l'éclairciſſement de mes intérêts, n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint-Cloud que l'eſpérance d'en aprendre quelque nouvelle, elle ne pût douter, en voyant Monſieur des Ogéres & ſa Femme, que le Ciel ne lui fit trouver heureuſement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit négliger toutes

ſortes de meſures. Elle ſe preſenta pour les recevoir à la ſortie de leur Caroſſe ; & s'étant fait reconnoître pour ma Sœur, elle leur propoſa de ſe rendre avec elle chez Mr de L*** où elle avoit laiſſé Madame Riding, & où il lui paroiſſoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle ſe flâtoit d'entendre bien-tôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame diſpenſoit Mr Briand de s'arrêter à Saint Cloud, & ſe faiſant un devoir d'accomplir religieuſement ſes derniéres volontez, il conſentit à ſuivre ma Sœur, dont il ne pouvoit douter que le conſeil ne fut uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur Voiture. La Maiſon de M. de L*** étoit à ſi peu de diſtance, que toutes ces démarches cauſérent peu de retardement.

L'avidité de ma Sœur à faire commencer ſes explications à Monſieur des Ogéres, ne peut être comparée qu'à la joye qu'elle reſſentit de les entendre. Cety honnête homme, qui avoit conçu pour mon Epouſe tous les ſentimens qu'il croyoit devoir à ſes charmes & à ſa vertu, ne ſe laſſoit point d'admirer une ſuite d'événemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eû de véritables lumiéres que celle qu'il avoit reçuës de Monſieur Briand, il n'avoit pas voulu ſe repoſer ſur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par ſon témoignage. Sa Femme étoit entrée dans les mêmes ſentimens ; & joignant l'eſpérance de revoir leur chére amie au deſir de contribuer à ſon bonheur, ils s'étoient hâtés de ſe rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'Inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monſieur des Ogéres avoit conſenti à le recevoir pour compagnon de ſa route. Après s'être rétabli de ſes bleſſures, ce jeune Eſpagnol n'avoit penſé qu'à ſuivre les traces de mon Epouſe, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monſieur des Ogéres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas ceſſé d'aimer uniquement. Fanny avoit déja quitté cette Ville pour ſe rendre à Paris. Elle étoit en ſûreté à Chaillot, contre toutes les témérités de l'amour. Cependant, par ménagement pour ſa tranquilité, autant que par eſtime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué beaucoup de nobleſſe dans ſes ſentimens, Monſieur des Ogéres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclairciſſemens qui avoient enfin ſervi à le guérir de ſa paſſion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, & que ſi elle avoit paru ſous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour déguiſer quelques malheurs dont elle n'étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur du jeune Eſpagnol; mais ne démentant en rien l'élévation de ſes premiers ſentimens, il avoit changé cette paſſion en zèle pour le bonheur de ce qu'il avoit aimé. Sur les explications qu'il avoit tirées de Mr des Ogéres, il avoit pris toutes ſortes de meſures pour découvrir le lieu de ma retraite ; & s'étant fixé longtems à Bayonne pour s'occuper plus librement de ce ſoin, il paroiſſoit faire dépendre tout ſon repos de la fin de mes infortunes & de celles de mon Epouſe. Il y étoit, & toujours brûlant du même deſir, lorſque Mr Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. Mr des Ogéres ne lui ayant pas caché le ſecret de cette commiſſion, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour ſe rendre à Paris, & ſon témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, Mr Briand avoit jugé lui-même que ce ſeroit faire plaiſir à Madame, que de multiplier les éclairciſſemens dans une affaire à laquelle elle paroiſſoit prendre un intérêt ſi ſenſible.

Dom Thadéo n'eût pas plûtôt apris qu'il parloit à la Belle-Sœur de Fanny, que rapelant toute la politeſſe Eſpagnole, il lui parla avec raviſſement, de ma famille, & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court ; mais les confirmations que ma Sœur attendoit, demandoient peu de détail, & Drink, en arrivant, la trouva diſpoſée à partir.

Je la vis entrer d'un air ſi ſatisfait, que me livrant ſans réſerve à toute l'étendue de mes eſpérances, j'éprouvai, en un moment, que la joye peut porter autant de trouble dans le ſang, que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auſquelles je m'aperçus qu'elle ſe préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tendant la main, & ſi vous m'aportez tous les biens que votre viſage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces; ou plûtôt; repris-je en baiſſant affectueuſement ſa main, que je tenois déja dans la mienne, ne me faites pas languir un moment; aprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joye. Une femme moins prudente auroit gardé peu de meſures après cette invitation; mais ma Sœur, aſſez contente de me trouver dans la ſituation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ſes Lettres, continua de ſuivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Vous avez raiſon, me dit-elle d'un ton tranquile, de regarder mon arrivée comme un heureux préſage. J'ai bien moins d'incertitude ſur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras ſur la maniére de vous expliquer mille circonſtances qui demandent de vous autant de tranquilité que d'attention. Vous me paroiſſez déja trop ému, continua-t'elle, & je voudrois qu'un homme qui a ſuporté ſi long-tems la douleur avec conſtance, fût capable de ſe modérer auſſi dans la joye. Elle garda le ſilence quelques momens, pour me laiſſer le tems d'entrer dans ſes vuës, & je fus fort ſurpris, en la regardant, de lui trouver l'air auſſi ſérieux que ſi elle n'eût eû que des choſes indifférentes à m'annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une ſituation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous m'en avez flâté, repris-je en levant encore les yeux ſur elle? Et ne lui voyant pas plus d'empreſſement à s'expliquer, je la conſidérois avec étonnement, pour découvrir dans ſes yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle ſourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pû vous flâter trop, & vous n'avez rien deſiré que le Ciel ne vous accorde avec des profuſions de bonté: mais je demande de vous, pour prix de mon zèle & de mes ſoins, deux complaiſances qui tourneront à ma propre utilité; l'une, de m'aprendre, par votre exemple, quelle eſt la méthode des grandes ames, pour modérer leurs tranſports; l'autre, de m'avertir ſincérement ſi vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puiſſiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t'elle, en affectant un air aiſé, m'ont donné du goût pour la Philoſophie, & peut être n'aurai je jamais une ſi belle occaſion de faire l'expérience que je deſire. Je lui promis de ne rien négliger pour la ſatisfaire.

Elle me connoiſſoit aſſez pour s'aſſurer que je ſerois fidèle à ma promeſſe, & ſon deſſein étoit non-ſeulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit m'engager, mais de ſçavoir à chaque circonſtance de ſon diſcours, ce qui ſe paſſeroit dans mon cœur, pour régler ſes ouvertures ſur cette connoiſſance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'eſpace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propoſe plus de conjectures ni des eſpérances. Vous êtes heureux. C'eſt à ne plus ceſſer de l'être qu'il faut tourner à preſent tous vos ſoins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre & la violence que je me faiſois pour l'exécuter, je ne pus réſiſter à tous les mouvemens qui s'élevérent en confuſion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une déclaration ſi formelle, j'avois crû ſentir le cours de mon ſang comme ſuſpendu. Je pouſſai un profond ſoupir, pour m'aider moi-même à ſortir d'une ſituation qui me parut dangereuſe pour ma vie; mais paſſant tout-d'un-coup à l'extrémité opoſée, il me ſembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit ſi rapide & ſi tumultueux, que je n'en avois jamais reſſenti de cette nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans mon cœur, & qui le communiquoit à tous mes ſens. Ma langue ébranlée, ſi j'oſe parler ainſi, ſans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pû ſortir de mon imagination troublée, lorſque ma ſœur me rapela mes promeſſes, en me faiſant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confeſſai que ces plaintes étoient juſtes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts ſincéres, & tout ce que vous avez à me reprocher, c'eſt d'en avoir fait d'inutiles : Voulez-vous donc que je demeure inſenſible au plus heureux de tous les événemens, ou que je m'expoſe à perdre tout d'un coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes ſentimens dans mon cœur ? Je veux, répondit elle, que vous les modériez, & ſans vous défendre d'être homme, je vous demande, pour ma propre inſtruction, un véritable exemple de Philoſophie. Après l'épuiſement qui venoit de ſe faire dans mes eſprits, je me flâtai qu'ils ſeroient plus faciles à régler, & je lui renouvelai ma promeſſe.

Elle reprit ſon diſcours ; mais craignant avec raiſon de ne me pas trouver plus de force, ſi elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendreſſe de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant ce que je penſois du ſort de Madame Riding, cette ancienne amie dont elle ſçavoit que la mémoire m'étoit encore ſi chére. Quel ſouvenir me rapelez-vous, lui dis-je, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de raport à ma joye ? Vous êtes vous crû bien certain de ſa mort, continua-t'elle ſans me répondre, & n'avez-vous jamais eu quelque eſpérance de la revoir ? Je me tournai avec une vive ſurpriſe : ſeroit-il poſſible que le Ciel l'eût conſervée, interrompis-je, en me défiant d'une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc. O Dieu ! Je reverrois Mme. Riding ! Parlez. Ne vous faites pas un plaiſir cruel de me tenir en ſuſpens. Seroit elle avec Fanny ? Ciel ! ſi tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puiſſance ! Elle eſt vivante, reprit ma ſœur, elle étoit hier avec votre Epouſe, qui n'a pas été moins ſenſible que vous, au plaiſir de la voir renduë à vos deſirs : Vous la verrez aujourd'hui, ſi vous croyez que ſa preſence & ſon amitié puiſſent contribuer à votre ſatisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je en me levant de la moitié du corps ; où eſt elle ? faites-la paroître. Que j'expire de joye en l'embraſſant. Quoique la tendreſſe de l'amitié me fît reſſentir les mouvemens les plus vifs, ma ſœur obſerva fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour, & s'aplaudiſſant d'avoir fait cette diverſion à des tranſports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de ſuſpendre le reſte de ſes explications, pour me procurer ſur le champ le plaiſir d'embraſſer Mme. Riding ; elle prévit même que le ſecours de cette fidèle amie ſerviroit à me faire recevoir toute la connoiſſance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'opoſai point à la propoſition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même, chez

M. de L*** où elle confeſſa qu'elle l'avoit laiſſée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la derniére diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à preſenter dans ce détail tous les progrès de mes lumiéres & de mon bonheur ; ſi je ne devois cette eſpéce de contraſte à mes lecteurs, après leur avoir expoſé auſſi fidèlement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faiſant profeſſion d'avoir reçu de la nature un eſprit & un cœur extraordinaires, je me ſuis comme engagé à les juſtifier par l'expoſition de tous mes ſentimens, & j'ai droit de revenir par degrez aux traits qui peuvent être honorables à mon caractére, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pû faire connoître toutes mes foibleſſes. C'en eſt peut être une encore que d'avoir verſé des larmes de joye, lorſque je me trouvai ſeul dans l'abſence de ma ſœur, & d'avoir adreſſé au Ciel mille exclamations interrompuës, qui marquoient auſſi peu de tranquilité dans ma raiſon, que dans tous mes ſens. Ce délire paſſionné dura quelques momens, ſans autre régle que les mouvemens de l'amour & de l'amitié, qui agiſſoient ſur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma ſœur avoit priſe de réveiller mes principes de ſageſſe & de conſtance, produiſit inſenſiblement l'effet qu'elle avoit prévû. Je me remplis peu-à-peu de cette idée, & comprenant qu'en effet la raiſon ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joye, que contre ceux de la douleur, je réſolus d'eſſayer du moins ſi elle auroit plus de ſuccès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre ſon premier ennemi.

Ma ſœur me ſurprit au milieu de ces réflexions, & je m'apperçus que la tranquilité qu'elle découvrit ſur mon viſage, lui inſpira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laiſſé Madame Riding dans mon Antichambre, ſous prétexte de lui donner un moment pour ajuſter ſa coëffure & ſes habits; mais au fond, dans la vuë d'obſerver ma ſituation avant que de me la preſenter. Mes inſtances la firent retourner auſſi-tôt pour la preſſer de paroître. Cette chére amie ſe montra effectivement à mes yeux, & quoiqu'aſſez changée pour les tenir quelque-tems incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumiéres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendreſſe de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, & par quels termes n'exprimai-je point le raviſſement de ma ſurpriſe & ma joye! Elle ne répondit à mes tranſports que par ſes larmes. Mais ma ſœur qui veilloit ſans ceſſe ſur tous mes mouvemens, la pria de finir un ſilence qui n'étoit propre qu'à en augmenter l'ardeur & la confuſion. Elle l'arracha même de mes bras, où je continuois de la ſerrer encore,

& elle nous exhorta tous deux à nous occuper ſérieuſement de nos affaires communes. Eh! qu'ai-je à craindre deſormais pour les miennes, s'écria cette tendre & fidèle amie? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir ſans bleſſer ſa juſtice. Mais, reprit-elle en me regardant avec compaſſion, dans quel état je vous retrouve! Et comment la Providence abandonne-t'elle la bonté & l'innocence à la rigueur du ſort, ou à la malignité des Hommes? J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t'elle, ſi je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaiſirs que vous n'avez pas encore goûtez. Ecartons tout ce qui eſt moins preſſant que votre bonheur. On m'aſſure que votre ſanté, quoique foible encore, eſt tout à-fait hors de danger. Les peines paſſées ne ſont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laiſſer la liberté de lui répondre. Toute la curioſité que j'avois d'aprendre par quel miracle le Ciel avoit pris ſoin de ſes jours, ne m'empêcha point de céder le rang au ſentiment dominant de mon cœur. Avez vous vû Fanny, lui dis-je, avec un ſoupir qui venoit encore de l'impreſſion de tous mes malheurs? Vous a-t'elle reçuë avec la tendreſſe qu'elle vous doit? Ah! ſi elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une Mere qu'elle a de ſi juſtes raiſons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet de ſon affection ! Mais ſi vous l'avez vuë, continuai je, pourquoi n'eſt-elle pas ici avec vous ? Qui l'arrête, ſi elle eſt telle qu'on me flâte de la retrouver ? Vous a-t'elle prié du moins de me parler d'elle ? vous a-t'elle dit que ſon cœur ſoit à moi, qu'elle rende juſtice au mien, qu'elle ſente quelque regret des peines qu'elle m'a cauſées ? hélas ! qu'elle ſente le prix de mon amour, & de tout ce qu'il m'a fait ſouffrir pour elle.

Ma ſœur m'interrompit. Nous ſommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre, & nous craignons de ne pouvoir aſſez vous la repreſenter. C'eſt malgré elle & par la ſeule déférence qu'elle n'a pû refuſer à nos conſeils qu'elle eſt demeurée à Rouen, chez Mylord Clarendon. Nous la remetrons plûtôt que vous ne penſez entre vos bras : mais pour l'intérêt de ſon repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de ſa vertu, & nous lui laiſſerons à elle-même celle de ſon amour. Ce jour même, à ce moment ſi vous le deſirez, nous ſommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a deſiré d'entendre. Ils ſont arrivez avec nous, & vous ne devez accuſer que vous à preſent, ſi vous manquez de lumiére.

Je marquai de l'ardeur pour les voir, & ma ſœur qui les avoit priez effectivement de l'accompagner, ſe chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre perſonnes, parmi leſquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogéres & ſa femme, avec Dom Thadeo. Leur preſence m'inſpirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoiſſance que je devois à leur zèle. M. Briand me répondit civilement, qu'il ſe croyoit trop heureux, que Madame l'eût choiſi pour me rendre ſervice, & s'aplaudiſſant du ſuccès de ſes ſoins, il regrettoit ſeulement, me dit il, que la mort eût privé cette excélente Princeſſe du plaiſir qu'elle auroit reçu de ſa commiſſion. Enſuite me preſentant M. & Madame des Ogéres, il les exhorta tous deux à répéter ce qu'il avoit entendu pluſieurs fois de leur bouche.

Si quelque choſe a jamais flâté mon cœur; c'eſt l'ardeur & la joye avec laquelle Madame des Ogéres ſe mit à raconter toutes les circonſtances du tems qu'elle avoit paſſé avec mon Epouſe. Elle ne prononçoit ſon nom qu'avec tranſport. Ses charmes & ſa vertu étoient pour elle comme un ſujet inépuiſable, ſur lequel elle revenoit ſans ceſſe avec de nouveaux tours, & qu'elle nous preſenta ſous mille formes. Mais, que ne me dit-elle point de ſa triſteſſe, & du deſeſpoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée, en quittant Sainte-Héléne? Elle m'en fit une peinture ſi vive, que la compaſſion prenant le deſſus ſur tous mes ſentimens, je me trouvai le viſage mouillé de larmes que je ne ſentois pas couler, & loin d'écouter un recit ſi tendre comme la juſtification d'une perſonne que j'avois accuſée, je croyois tenir moi même la place d'un criminel qui trouve ſa ſentence dans chaque mot qu'il entend, & qui ſe reconnoît coupable, au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin lorſque m'ayant repreſenté Fanny, incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, & cherchant par toutes ſortes de voyes à s'en éclaircir, elle ajouta, que ſa réſolution étoit de ne pas ſurvivre à cette nouvelle, ou de ſe ſacrifier par une autre ſorte de mort, en s'enſéveliſſant pour jamais dans les horreurs de la ſolitude; je l'arrêtai, comme ſaiſi d'une eſpéce de frayeur: Je vous demande le tems de reſpirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me ſens plus le courage de ſoutenir. Vous devez me regarder comme un monſtre, ajoutai-je, d'une voix auſſi languiſſante que mes forces, ſi vous me ſoupçonnez d'avoir cauſé volontairement tant de maux. Ah! m'écriai-je, en ranimant mes eſprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punît; & mon deſeſpoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il y a toujours eu dans la diſpoſition de mon ſort, des obſcurités & des caprices, que j'ignore à quelle puiſſance je dois attribuer. Eſt ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obſtinoit à pourſuivre un malheureux, & qui a pris plaiſir à fraper du même coup, tout ce qui eſt cher à ſon cœur.

Cependant, repris-je, d'un air plus tranquile, je dois confeſſer qu'après des tourmens ſans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce conſolation. Je vois mon repos prêt à ſe rétablir. Puiſſe-t'il être auſſi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes! Une partie de mon bonheur ſera d'en devoir la confirmation à de ſi honnêtes gens, & je le ſentirai augmenter à chaque occaſion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoiſſance.

Madame des Ogéres, qui étoit d'un caractére tendre & empreſſé, me répondit impatiemment qu'elle ne ſe croyoit point à la fin de ſon ouvrage; & qu'auſſi longtems qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit apris de ma Sœur que mon Epouſe étoit à Roüen. Votre ſanté, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'eſt ſur mon Mari & ſur moi que tombe le ſoin de vous ramener ce que nous vous avons malheureuſement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la preſſai en vain de prendre le reſte du jour pour ſe repoſer. Dom Thadéo, dont je ne connoiſſois encore ni le deſſein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même chaleur, & paroiſſoit ſe diſpoſer auſſi à partir pour Roüen; mais j'entendis M. des Ogéres qui lui repreſentoit honnêtement, qu'il pouvoit ſe diſpenſer de ce voyage,

& que la bienſéance lui défendoit même d'y penſer. Sans pénétrer le ſens de ce diſcours, j'en pris encore une meilleure opinion de la ſageſſe & de l'honneur d'un homme capable de cette ſorte d'attention, & je ne fis point difficulté de confier à ſa Femme & à lui, la conduite de mon Epouſe.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma Sœur & de Madame Riding, qu'il reſtoit entr'elles quelque myſtére qu'elles balançoient encore à me découvrir. Elles ſe regardoient d'un œil riant, avec des ſignes d'intelligence, que d'autres regards, qui s'adreſſoient enſuite à moi, me faiſoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture ſur laquelle elles paroiſſoient mutuellement ſe conſulter. Leur doute étoit en effet ſi elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignérent de mon lit, & je leur entendis prononcer pluſieurs fois ſon nom. Une tendre amitié, qui étoit le ſeul ſentiment que je me cruſſe permis déſormais pour cette chére perſonne, m'y fit prendre encore aſſez d'intérêt pour ſouhaiter d'aprendre ce qui avoit quelque raport à elle. Je priai les deux Dames de ſe raprocher de moi. Ma curioſité leur fit naître une occaſion qu'elles auroient pû ſaiſir, ſi les réſolutions qu'elles venoient de prendre n'avoient été tout oppoſées. Mais en peſant les circonſtances, elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où la ſingularité des événemens leur faiſoit penſer que j'eſſuyerois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remiſe à des tems plus paiſibles ; elles ſe délivrérent de mes queſtions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cecile étoit tranquile à Roüen, chez Mylord Clarendon, avec Mr de L*** & ſa Mere.

Elles ne ſe trompoient pas ſur le lieu de ſon ſéjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ ; mais Cecile & ſa mere n'étoient pas auſſi tranquiles à Roüen qu'on auroit dû l'attendre de la ſainteté de leur aſyle, & de la généreuſe amitié de leur Protecteur. Le Duc de Montmouth, incapable de ſe faire long tems violence, eut recours à l'adreſſe pour ſe procurer la ſatisfaction qu'on affectoit de lui refuſer. Il gagna, par ſes libéralités, quelques Domeſtiques de la maiſon du Comte, qui l'introduiſirent dans l'apartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de s'attendre à une viſite ſi extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouva que Rem avec elle. Cecile étoit paſſée dans un Cabinet, & ce fut aparemment cette ſeule raiſon qui détermina tout-d'un-coup le penchant du Duc pour la Mere, après avoir balancé juſqu'alors entr'elle & ſa Fille. Il s'aprocha d'elle aſſez reſpectueuſemens pour ne pas lui cauſer d'autre épouvante que celle de la ſurpriſe, & lui faiſant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle m arquoit marquoit à le fuïr, il s'expliqua ſi ouvertement ſur ſa paſſion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui ſembloit mettre ſa vie à couvert, la délivra de ſa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colére & du reſſentiment, que celui de l'honneur & de la vertu, & faiſant comprendre au Duc, par une réponſe ſimple & modeſte, qu'il ſe livroit à des eſpérances inutiles, elle le pria d'interrompre un diſcours qui la mettroit dans la néceſſité de l'éviter éternellement, & de refuſer même ſes ſervices. Cette maniére de répondre auroit peut-être fait l'impreſſion qu'elle ſe promettoit, ſur un homme plus vertueux & plus ſenſé, mais le Duc n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit du caractére ordinaire des Femmes, & par une opinion de ſoi-même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des préſages flâteurs pour ſa paſſion, & ſe crut ſûr d'une conquête qu'on ne lui diſputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politeſſe de ſe retirer, ce fut avec la confiance d'un préſomptueux, qui ſe croit fort avancé dans ſes vûës après les avoir fait connoître, & qui veut laiſſer à ſon mérite le tems d'agir ſur un cœur, pour en recueïllir, à la longue, des fruits plus ſenſibles à ſa vanité.

En réfléchiſſant néanmoins ſur ſa conduite, Fanny, toujours prompte à s'allarmer, donna une explication toute différente à la facilité qu'il avoit euë à la quitter. Elle s'imagina que les ſentimens qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile ſous lequel il vouloit couvrir ſa paſſion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans ſon apartement, il s'étoit ſervi du premier prétexte pour déguiſer ſes véritables vûës. Cette penſée la jetta dans une ſi vive défiance, que ne penſant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déja certains, elle s'ouvrit à Madame de L*** en lui demandant ſon conſeil. C'étoit confirmer ſes craintes, que de les communiquer à une Dame auſſi timide qu'elle, & auſſi inquiéte pour la ſureté de Cecile. Elles ſe perſuadérent enſemble qu'elle ne pouvoit prendre des meſures trop promptes, pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croiſſant encore par le ſilence de ma Sœur qui avoit laiſſé paſſer quatre jours ſans leur écrire, elles prirent la réſolution de ſe rendre ſecrettement à Quevilly, ſous prétexte d'une promenade, & d'y laiſſer Cecile dans la maiſon de Madame Riding, juſqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma Sœur. La ſeule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à ſe ſéparer de ſa Fille; d'autant plus que ne pouvant ſe faire connoître avec bienſéance à Quevilly, depuis qu'elle avoit embraſſé la Religion Romaine, il falloit même renoncer au plaiſir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame de L*** diminua cette difficulté en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny ſe crut capable de ſuporter une ſéparation de quelques jours, lorſque la douleur de l'abſence ne ſeroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne penſérent qu'à le faire goûter à Mr de L*** & même à Mylord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoiſſance les obligeoit de garder des ménagemens. Il leur fut aiſé de faire entrer dans leurs vûës Mr de L*** qui, ſans ſe livrer aux mêmes craintes, eut la complaiſance d'aprouver tout ce qui pourroit ſervir à leur tranquilité. A l'égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignez, & ſans toucher aux raiſons qui portoient Madame de L*** & Cecile à s'abſenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit ſurvenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces derniéres circonſtances ſe paſſoient dans le tems que Monſieur & Madame des Ogéres étoient en chemin pour ſe rendre à Roüen, & qu'ils touchoient même au terme de leur voyage, car ils arrivérent dans cette Ville le ſoir du même jour; & s'ils euſſent pris le parti d'aller deſcendre chez le Comte de Clarendon, ils y euſſent trouvé mon Epouſe à ſon retour de Quevilly. Mais ayant apréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçûës de ma ſœur, ils s'étoient déterminez à paſſer la nuit dans la Ville, & à remèttre leur viſite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittez à S. Cloud, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniére ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir auſſi-tôt qu'eux mon Epouſe, lui avoit fait former un autre deſſein. Sans penſer à ſe preſenter à eux ni à Fanny avant qu'elle fût arrivée chez moi, il s'étoit imaginé qu'en faiſant ſecrettement le même voyage, il pourroit ſe procurer l'occaſion de la voir ſans être aperçû, & revenir aſſez tôt pour ne donner aucun ſoupçon de ſon entrepriſe. Il étoit parti en effet deux heures après eux, & ſuivant long tems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque diſtance de Roûen pour prendre celle de la maiſon du Comte. Son deſſein n'étoit pas d'y paroître; mais dans l'eſpérance, où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit propoſé de ſe loger dans le Village le moins éloigné de ſa demeure, & d'y prendre toutes les lumiéres qui pouvoient lui faciliter le plaiſir qu'il deſiroit.

La maiſon du Comte ne tenoit à rien dans la Pleine, & le Bourg le plus voiſin étoit Quevilly. Ce fut auſſi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduiſirent, avec le deſſein d'y paſſer la nuit. Il étoit ſi tard à ſon arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour ſuivant, il ne penſa qu'à s'inſtruire de la diſpoſition de la maiſon du Comte, & à prendre les informations dont il devoit faire uſage le lendemain. Un lieu peuplé de Proteſtans étoit un objet fort nouveau pour un Eſpagnol. Sa curioſité lui fit faire toutes les queſtions qu'elle pouvoit lui inſpirer ; & voyant par le concours du peuple, qu'on s'aſſembloit au Temple pour la priére du ſoir, il ſuivit le mouvement qui lui fit ſouhaiter d'aſſiſter à ce ſpectacle.

Madame de L*** ancienne & zèlée Proteſtante, n'avoit pas manqué de s'y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux perſonnes précieuſes à cette petite ſociété, & les liaiſons qu'elles y avoient avec les principaux Habitans du Bourg, les y faiſoient vivre avec la familiarité qui régne dans une même famille. Elles avoient une place diſtinguée à l'Egliſe.

L'air brillant de Cecile ſervant encore mieux à la faire remarquer, Dom Thadeo ne jetta point les yeux du côté où elle étoit aſſiſe ſans être porté auſſi-tôt à la conſidérer de plus près. Il s'aprocha d'elle, & comme fixé par le premier de ſes regards, il perdit ſur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi ſi puiſſamment ſur ſon cœur par les yeux de Fanny, parut ſe renouveler & lui faire ſentir toutes les mêmes expreſſions. Quoique la reſſemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crût démêler dans le viſage de cette jeune Inconnuë des traits dont il trouvoit le ſouvenir dans ſa mémoire. Il s'efforçoit de ſe rapeler dans quel tems & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vûë. Etoit-ce en France ou en Eſpagne ? S'il avoit vû quelque part une figure ſi charmante, comment le tems lui en avoit il fait perdre l'idée juſqu'à l'en faire douter ? Et s'il la voyoit pour la premiére fois, pourquoi réveilloit-elle dans ſon cœur des impreſſions qu'il croyoit avoir déja ſenties.

Sa ſurpriſe augmenta bien davantage, lorſque promenant ſes regards ſur elle à ſi peu de diſtance qu'il pouvoit tout obſerver, il crut reconnoſtre le diamant qu'elle portoit, & qu'il connoiſſoit aſſez pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet celui que ſon pere avoit forcé Fanny d'accepter. Elle l'avoit donné à ſa fille. Dom Thadeo n'ignoroit pas l'uſage que ſon pere en avoit fait, & ſes yeux s'ouvrirent tout-d'un-coup ſur ce qui lui avoit paru d'abord obſcur. Il s'imagina que c'étoit Fanny elle-même, qu'il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maiſon du Comte de Clarendon, où il étoit ſûr qu'elle faiſoit ſa demeure. Il la trouvoit dans un Temple, & il avoit ſçû en Eſpagne qu'elle étoit Proteſtante. S'il ne ſe remettoit pas clairement tous ſes traits, l'abſence & la maladie qu'il avoit eſſuyé, ne pouvoient elles pas avoir fait quelque changement dans ſes propres yeux ? Il n'étoit plus arrêté que par la jeuneſſe extrême de Cecile. Son viſage ne portoit qu'environ ſeize ans, & c'étoit même pour ceux qui en jugeoient à l'air mûr & compoſé qui étoit répandu ſur toute ſa perſonne ; car en conſidérant mieux ſes graces tendres & naiſſantes, on voyoit aiſément qu'elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors vingt ſix. Quoique l'air de fraîcheur & de jeuneſſe ne manque point à cet âge, il eſt difficile de ne pas reconnoître qu'il eſt plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voye courte pour finir ſon embarras. Il la prit, en demandant à quelques Habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune perſonne qu'il admiroit. Comme ils ignoroient encore les changemens qui étoient arrivés dans ſa condition, ils répondirent naturellement, ſuivant leurs anciennes lumiéres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit ; & s'étendant ſur ſon eſprit & ſes charmes, ils ajoutérent pluſieurs choſes qui pouvoient augmenter ſon admiration, mais qui détruiſoient abſolument toutes ſes conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l'occaſion de ſe livrer à une tendreſſe innocente ; & ne prenant plus Cecile que pour une jeune Françoiſe dont la naiſſance & la fortune ne ſurpaſſoient pas la ſienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuſe rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny, dont il redoutoit encore la preſence, il regardoit ſes nouveaux ſentimens comme un préſervatif contre ſes charmes. Toutes ſes idées échauffant ſa hardieſſe naterelle, il ne penſa plus qu'à trouver les moyens de lier connoiſſance avec Madame de L.*** ; & ſaiſiſſant l'occaſion qui ſe preſenta à la fin de l'aſſemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de ſuſpect pour Madame de L*** , dans un lieu où elle étoit ſans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque Proteſtant Etranger, que le zèle de la Religion amenoit à Quevilly. Elle reçût ſa main. Il l'entretint, avec politeſſe de la ſatisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque choſe, & comprenant qu'elle ſeroit portée à le ſouffrir plus volontiers s'il lui faiſoit entendre qu'il n'étoit pas ſans connoiſſances & ſans liaiſons dans le voiſinage, il lui raconta comme la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le Bourg, malgré l'eſpérance qu'il avoit euë d'arriver avant la fin du jour chez Mylord Clarendon. Vous le connoiſſez, lui dit Madame de L*** avec ſurpriſe ? il confeſſa qu'il ne connoiſſoit le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui ; & nommant mon Epouſe comme une ancienne amie qu'il brûloit de revoir, il ajouta qu'il avoit ſçû de moi à Saint-Cloud le lieu de ſa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faiſant que redoubler, elle lui fit diverſes queſtions, auſquelles il répondit avec tant de vraiſemblance, qu'elle ne fit pas difficulté en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de ſa maiſon, & de lui offrir même à ſouper.

Cette offre le mit au comble de ſes vœux. Il l'accepta avec raviſſement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui euſſent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilitez que pour les égards qu'on obſerve en France avec les Etrangers, il jugea, par leurs queſtions & par l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à ſes réponſes, que mon Epouſe étoit connuë à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorſque ſans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demandérent plus particuliérement pendant le ſouper toutes les circonſtances de la liaiſon qu'il avoit euë avec elle. Comme cet événement faiſoit une partie interreſſante de ſa propre Hiſtoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne diſſimula point la paſſion violente qui avoit troublé long-tems ſon repos, & mis ſa vie dans le dernier danger; le miracle auquel il s'étoit crû redevable de ſa guériſon, le départ ſecret de Fanny, le deſeſpoir qu'il en avoit reſſenti, & qui avoit renouvelé tous ſes maux, les peines qu'il s'étoit données pour la trouver; l'explication qu'il avoit reçûë de Monſieur des Ogéres, & la violence qu'il avoit faite à ſon cœur pour étouffer une tendreſſe inutile; enfin, le fond d'eſtime & de zèle dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour ſe rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, compoſérent un long recit que la nature du ſujet, & l'ardeur naturelle de Dom Thadéo rendirent fort tendre & fort animé. Cecile, émûë juſqu'au fond du cœur de tout ce qui lui rapeloit les malheureuſes avantures & les douleurs de ſa mere, ne ceſſa point d'avoir les yeux attachez ſur lui; & peut-être qu'ignorant les raiſons qu'elle avoit de s'interreſſer à ſon recit, tout autre eût pris comme lui ces marques d'attention pour elle d'une inclination naiſſante, qui avoit moins de raport à ſon diſcours qu'à ſa perſonne.

Dom Thadéo eut aſſez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce ſens, & la perſuaſion qu'il en eût fut ſi forte, qu'il ſe trahit aux yeux de Madame de L***, par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cauſe. Ce fut la ſeule raiſon qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander ſecrétement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille avant qu'il eût vû ſa mere. Elle ſe reprocha même la facilité qu'elle avoit euë à le recevoir; & ſe défaiſant civilement de lui après le ſouper, elle ſe contenta de lui dire qu'il trouveroit en effet Madame Cléveland chez Milord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui ſçauroient bon gré de ce qu'il avoit entrepris pour le ſervice d'une Dame ſi aimable.

Avec le caractére qu'on a pû connoître à Dom Thadéo, il eſt aiſé de comprendre qu'une paſſion, née tout-d'un-coup avec cette force, parvint bien tôt dans ſon cœur, au dernier excès. Il ne s'étoit pas propoſé de quitter le lendemain Quevilly; & ſon deſſein n'étant que de ſe procurer ſecrettement la vuë de mon Epouſe, il avoit compté d'en trouver l'occaſion en ſe promenant aux environs de ſa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner le ſoir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit paſſé la nuit. Mais prenant tout-d'un-coup la réſolution d'y demeurer bien plus long tems, & ne connoiſſant plus de ſéjour qui lui fût ſi cher, il chercha, dès le ſoir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ſes Hôtes, fut de prendre des informations ſur le ſort d'un Prélat Eſpagnol qui avoit abandonné depuis quelque tems Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit paſſé effectivement dans la Communion Proteſtante, pour ſe procurer la liberté de l'épouſer. Il eut ſoin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de ſupoſer quelqu'autres vuës qui n'étoient point capables de le rendre ſuſpect à des Proteſtans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le bourg; ſans compter que la curioſité qu'il avoit euë en arrivant d'aſſiſter au Prêche, avoit déja diſpoſé les habitans à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le deſſein qui l'avoit amené ; & n'oſant encore ſe promettre d'être reçû chez Madame de L*** à toutes les heures du jour, il employa une partie du ſuivant à voltiger autour du Château du Comte. Fanny ne ſe preſenta point à ſa vuë, mais il fut aperçû lui-même par le Duc de Montmout, qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à ſe faire une habitude. L'aparition d'un Cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux ſur le Château, & qui s'arrêtoit aſſez long tems pour faire juger qu'il n'étoit pas là ſans deſſein, auroit d'abord inſpiré quelque défiance au Duc, ſi la ſolitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ſes premiers ſoupçons. Ce qu'il en conſerva néanmoins, fut aſſez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fiérement pourquoi il marquoit tant de curioſité. L'Eſpagnol ne fit pas une réponſe moins hautaine, & dès le premier moment ces deux eſprits fiers & emportés en ſeroient venus à quelque violence, ſi la honte d'inſulter avec une ſuite nombreuſe, un homme qui n'étoit accompagné de perſonne, n'eût fait prendre au Duc un ton plus modéré.

Dom Thadeo ne s'occupa de ſa recherche qu'auſſi long-tems qu'il ſe crut obligé par la bienſéance, de retarder la viſite qu'il méditoit chez Madame de L*** Il s'y preſenta avec la confiance que devoient

voient lui inſpirer l'accueil qu'il y avoit reçû la veille ; & les idées flâteuſes dans leſquelles il en étoit ſorti. On s'étoit trop avancé pour refuſer de le voir ; Mais Madame de L*** conſeilla à Cecile de ne pas paroître, ſans lui en expliquer néanmoins les raiſons, dont elle étoit perſuadée que Cecile ne s'étoit point aperçûë, & lorſqu'après s'être dégagée de Dom Thadéo, elle demeura convaincuë, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit paſſionnément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon Epouſe pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa Lettre ne cauſa qu'une ſurpriſe médiocre à Fanny. Elle ſçavoit déja de Monſieur & Madame des Ogéres que Dom Thadéo étoit arrêté en France avec eux, & qu'il s'étoit réduit pour elle à des ſentimens qui l'obligeoient à quelque reconnoiſſance Si elle fut étonnée d'aprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne pût s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque deſſein qui regardât ſa fille, puiſqu'il n'avoit pu prévoir qu'il dût l'y rencontrer ; & n'entrant point dans les allarmes de Madame de L***, elle lui marqua que Dom Thadéo étoit un homme de diſtinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnoiſſance, & pour lequel elle lui demandoit de la conſidération & de l'amitié Il eſt vrai que dans la crainte de troubler ſon repos, Madame de L*** ne l'avoit point informée de la paſſion de l'Eſpagnol, & qu'elle avoit paru ſeulement la conſulter ſur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévuë de Monſieur & Madame des Ogéres avoit cauſé trop de ſatisfaction de la tendre Fanny, pour laiſſer place dans ſon cœur à des inquiétudes ſans fondement. Elle s'étoit livrée aux embraſſemens de ces deux fidèles amis, & ſentant même, avant qu'ils ſe fuſſent expliquez, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de ſon innocence, elle avoit mêlé aux premiéres expreſſions de ſa joye, quelques termes de reconnoiſſance qui avoient raport à cette penſée. Monſieur des Ogéres avoit augmenté ſes tranſports, en lui aprenant que ce ſervice même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le ſeul motif de ſon voyage, & que m'ayant vû à Saint-Cloud, d'où il étoit parti avec mon conſentement pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déja eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de ſon entrepriſe. Quelles expreſſions & quelles idées pourront jamais répondre aux ſentimens qui s'élevérent dans l'ame de Fanny ! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur employe pour exprimer ſes plus vives tendreſſes ; les protecteurs de ſon honneur & de ſon innocence, ſes guides, ſes chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus reſpectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embraſſer, en donnant autant de larmes à ſa joye, qu'elle en avoit jamais verſé dans ſes douleurs.

Elle n'auroit pas retardé ſon départ d'un moment, ſi elle avoit eu la liberté de ſuivre ſon impatience. Mais l'heureuſe nouvelle qu'on lui aportoit, ayant été communiquée auſſi-tôt à Mylord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zèle, qu'il s'offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De ſi généreuſes marques d'amitié ne pouvoient être reçuës avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ſes affaires domeſtiques, & M. des Ogéres ſe chargea de m'écrire les raiſons de ce délai. Le Duc de Montmouth fut le ſeul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit adreſſer ſes ſoins. L'abſence de Cecile avoit paru le toucher peu, & n'ayant fait que redoubler les marques de ſa paſſion, depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit aperçu de ſes véritables ſentimens. Quoiqu'elle ſe crût deſormais fort ſupérieure à toutes ſortes de craintes, elle voulut lui déguiſer ſa marche, pour ſe délivrer éternellement de ſes importunitez.

Mais rien ne l'empêchant de rapeler Cecile auprès d'elle juſqu'au tems d'un départ auquel il falloit ſe préparer enſemble, elle ſe donna cette ſatisfaction le même jour. M. & Madame des Ogéres, à qui elle brûloit de faire connoître ſa fille, l'accompagnérent à Quevilly. Dom Thadeo ſe trouva chez Madame de L*** à leur arrivée ; & quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogéres, dont il ne ſe croyoit pas ſi proche, il ne manqua ni d'ardeur, ni d'éloquence pour exprimer la joye qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à ſon bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cecile, & qui lui ſemblérent d'abord obſcures, parce que c'étoit à M. & à Madame des Ogéres que Fanny les adreſſoit en lui preſentant ſa fille, on fut extrêmement ſurpris de le voir changer de couleur à meſure que cette matiére paroiſſoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui cauſérent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer ſeule le ſecret. Enfin la cauſe de ces mouvemens ſe dévoila tout-d'un coup par un tranſport encore plus étrange. Dom Thadeo ſe précipita aux genoux de Fanny & de Cecile qui étoient encore debout, l'une près de l'autre, & ſaiſiſſant le bas de leurs Robes, qu'il baiſa long-tems d'un air paſſionné, il fit craindre aux Spectateurs qu'une émotion ſi violente ne lui fit perdre ſur le champ la connoiſſance, ou même la vie.

On le força de ſe lever ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une diſpoſition plus tranquile. Il joignit les mains au Ciel, en lui adreſſant mille choſes touchantes ſur l'excès de ſon bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées, qui ſembloient partir d'un cœur prêt à ſuffoquer, & dont perſonne ne pénétroit encore le ſens. On n'avoit pas de peine à juger que le principal ſentiment qui l'agitoit, étoit de la joye; mais dans la confuſion de tant de mots interrompus qu'elle faiſoit ſortir de ſa bouche, on attendoit, avec une eſpéce de crainte, que ſon eſprit & ſa langue euſſent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin, s'adreſſant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore les genoux; mais d'un air beaucoup plus calme: O gloire de ton Sexe, lui dit il, avec la pompe Eſpagnole! O Femme dont j'aurois cru les charmes & la vertu incomparables, ſi je n'en avois devant les yeux une image ſi reſſemblante; je t'ai religieuſement adorée quand j'ai cru le pouvoir ſans crime. Mais ſi le devoir m'a fait ſurmonter une paſſion qui devoit être immortelle par ſon ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens, que tout le pouvoir du Ciel & de la Terre ne ſçauroit rompre. Comme l'air dont il accompagnoit ce diſcours étoit plein de douceur & de politeſſe, Fanny qui pénétra aiſément ſes intentions, & qui n'y trouva rien d'offenſant pour ſa fille, ſe contenta de l'interrompre en ſoûriant: vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, ſi rien ne vous empêche de penſer à l'amour. Nous avons d'autres ſoins qui ſont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde ; mais tout parloit dans ſes mouvemens, & tirant avantage d'une déclaration qui avoit été reçuë ſans colére, il continua de prendre auprès de Cecile, l'air d'un amant paſſionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Eſpagnol, étoit déſtiné à creuſer le tombeau d'autrui, par des excès de hardieſſe & d'amour, dont on ne peut accuſer que ſon malheur, puiſqu'ils cauſérent ſa propre ruïne. Dès la nuit ſuivante, il ſe précipita comme volontairement dans un embarras dont ſa qualité d'Etranger ne l'auroit pas tiré, ſans le ſecours de Mylord Clarendon & de Fanny. Etant reſté à Quevilly après le retour des Dames, ſa paſſion ne lui permit point d'y paſſer tranquilement la nuit. Il vint promener ſes inquiétudes autour de la maiſon du Comte, & ſe croyant obligé à peu de ménagement, dans une campagne où il n'étoit pas connu, il négligea le ſoin de ſe dérober à la vuë des paſſans, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être obſervé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vû le matin avec leur Maître, & qui avoient ſouffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrérent à peu de diſtance de la maiſon, & prenant cette occaſion pour l'humilier, ils lui firent la même queſtion que le Duc ; mais d'un ton plus inſultant, & qui leur convenoit par conſéquent beaucoup moins. Dom Thadéo, qui crut les reconnoître pour des Domeſtiques, les traita avec toute la hauteur d'un homme de diſtinction, qui ſe croit offenſé par des miſérables. Ils s'échauffèrent à leur tour, & ſe diſpoſant à l'arrêter, ils s'aprochérent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa ſeule reſſource fut de s'armer de deux piſtolets dont il avoit eu la précaution de ſe munir, & ſes deux coups furent ſi heureux, qu'il ſe délivra de deux de ſes ennemis. Il en reſtoit un autre pour lequel ſon épée auroit ſuffi, mais qui ſe déroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit penſé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature ; mais Dom Thadéo ſoutenu par le témoignage d'un cœur ſans reproche, continua de ſe promener tranquilement dans la plaine, juſqu'au moment où les Domeſtiques qui reſtoient au Duc, & ceux de Mylord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, ſe preſentérent armez de toutes ſortes d'inſtrumens. La réſiſtance fut inutile contre le nombre : le brave Eſpagnol fut arrêté fort bruſquement, & conduit chez Mylord ; où toute l'Aſſemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement ſurpriſe de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de joie, à la vûë de tant de perſonnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le Duc qui joignoit au reſſentiment de ce qui venoit d'arriver, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le matin, ne put ſe remettre ſon viſage, ſans ſe laiſſer emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadéo lui répondit, auroit produit une ſcène encore plus funeſte, ſi Mylord Clarendon, informé en peu de mots par M. des Ogéres, de la naiſſance de l'Eſpagnol, & de ſes liaiſons avec ma Famille, n'eût arrêté la premiére chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadéo d'expliquer lui-même ſon avanture, & n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant homme, il conjura le Duc de prendre des ſentimens plus modérez. Fanny le ſeconda par ſes inſtances, & s'allarmant ſur-tout de quelques mots de chaînes & de priſon, qu'elle avoit entendu prononcer au Duc, elle le preſſa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de conſidération. C'étoit le ſervir mal. La jalouſie plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ſes Domeſtiques, échauffa l'Anglois juſqu'à lui faire tourner ſon reſſentiment contre mon Epouſe. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faiſoit de ſes ſoins, & l'intérêt qu'elle prenoit au ſort d'un meurtrier, pour lequel il ne paroiſſoit pas qu'elle eût la même indifférence. Mylord Clarendon vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit

voit cauſer à Fanny, déclara ſérieuſement au Duc, qu'un langage ſi vif n'étoit point familier dans ſa maiſon, & lui repreſentant avec force à quoi l'honneur & la politeſſe l'obligeoient, il lui fit entendre qu'il falloit conſentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny d'ailleurs moins irritée que réjoüie des reproches du Duc, lui fit une réponſe badine, avec cette ſupériorité que la vertu donne ſur tout ce qui n'eſt pas capable de la bleſſer, & loin de ſe relâcher dans ſes inſtances, elle les renouvela avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une néceſſité de ſe rendre.

Cet événement, dont j'aurois pû me diſpenſer d'interrompre ma narration s'il ne s'y raportoit par ſes ſuites, ſervit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny, & de ceux qui s'étoient engagez à la conduire. Ce fut une autre marque de reconnoiſſance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadéo; car malgré le conſentement que le Duc donnoit à la liberté, il n'étoit pas certain que ſon avanture demeurât cachée à la Juſtice, & ſon courage ne lui permettant pas de ſuivre le conſeil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner, il s'obſtinoit à demeurer juſqu'au départ des Dames, auſquelles il vouloit ſervir auſſi d'eſcorte.

Ainſi, ce jour ſi long-tems attendu, deſiré avec tant d'impatience & d'ardeur, hâté peut-être par les ſoupirs de tant de cœurs innocens, ſe leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les évênemens. J'étois toujours retenu au lit, mais beaucoup plus par les allarmes de ma Sœur & de Madame Riding, que par la foibleſſe de ma ſanté, ou par le danger de mes bleſſures. La joye & l'eſpérance qui étoient les ſeules paſſions dont je fuſſe occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remédes de l'art, & dans certains momens je me croyois capable d'entreprendre le voyage de Roüen, pour prévenir Fanny, ou pour la rencontrer ſur la route. Ma Sœur qui s'en raportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opoſoit à toutes les propoſitions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit ſans ſon conſentement; & de concert avec Madame Riding, non-ſeulement elle avoit évité de me parler de Cecile, mais elle avoit ſuſpendu ſous divers prétextes, l'éclairciſſement que j'avois demandé cent fois à cette Dame ſur le ſort de ma Fille & ſur l'heureux événement qui nous avoit réünis. Je n'étois pas ſi aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne preſſentiſſe quelque myſtére ſous tant de déguiſemens; mais plus je m'empreſſois pour le pénétrer, plus ma Sœur ſe livroit à des allarmes qui lui faiſoient redoubler ſes ménagemens.

La complaiſance que je devois à ſes ſoins, me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardens tranſports au fond de mon cœur ; comme ils ne portoient plus le caractére de la triſteſſe & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un viſage tranquile, ni pour me prêter à toutes les attentions qu'on marquoit pour ma ſanté. Cependant ſi quelque choſe eût été capable de renouveler mes agitations, elles auroient pû l'être par les premiéres circonſtances d'une viſite que je reçus du P. Recteur des Jéſuites. On me l'annonça ſous ce nom. Ma Sœur & Madame Riding, qui n'avoient pas de ce Corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'Etrangers & de Proteſtans faiſoient craindre de manquer de reſpect pour une Société ſi puiſſante, avoient été les premiéres à m'annoncer le P. Recteur ; c'eſt-à-dire, un homme qu'elles me croyoient fort interreſſé à ménager. Ce fut auſſi par leur conſeil que je me déterminai à le recevoir.

Sa phyſionomie étoit ſérieuſe ; mais douce & prévenante. Il commença par des excuſes d'avoir différé trop long-tems à me rendre ce qu'il croyoit me devoir depuis qu'il connoiſſoit mon nom par les liaiſons qu'il avoit euës avec mon Epouſe, & ſurtout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à ſa Compagnie de lui confier l'éducation de mes Enfans. Mes regards que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changérent à ces deux déclarations. Heureuſement que ma Sœur ne s'étoit point écartée de ma chambre, & que s'apercevant de ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, elle prévint aſſez tôt ma réponſe pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne ſont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétabliſſement. Vos enfans ſont au Collége de Loüis le Grand, où nous avons eu ſoin de nous aſſurer qu'on a pour eux toutes ſortes d'égards, & où votre Epouſe même ne s'eſt point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'eſt aparemment] pour vous donner les mêmes aſſurances, que ces Peres vous rendent leur viſite, & je ſçai, ajouta-t'elle, qu'ils ont en effet d'excélentes méthodes pour l'éducation de la jeuneſſe.

Le Recteur la remercia de ce compliment par un diſcours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faiſoit prêter l'oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumiéres. Il ſe tourna de nouveau vers moi : le motif que Madame attribuë à ma viſite, reprit-il, ſuffiſoit ſans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a du zèle de nos Peres pour l'inſtruction des Enfans qui ſont confiez à leurs ſoins ; mais avec une raiſon ſi forte, j'en ai deux qui ſont beaucoup plus preſſantes. Il me pria là-deſſus de lui confeſſer naturellement ſi j'avois eu quelque relation avec un particulier de ſa Société, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame, & me nommant ſans autre dêtour, le zèlé Directeur dont on a connu le caractére dans cette Hiſtoire, il me preſſa de lui aprendre ce que je penſois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour réfléchir ſur cette queſtion. Fâché même de paſſer ſi vîte ſur ce qui concernoit mes Enfans, j'aurois laiſſé volontiers ce nouvel incident ſans réponſe, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter après diverſes réflexions, que tous ces myſtéres ne ſe raportaſſent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'ayant rien à craindre en confeſſant la vérité, j'expliquai ouvertement les juſtes ſujets que ce Directeur m'avoit donnez de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même, dans l'amertume de mon cœur, que n'ayant aucune ſoumiſſion à rendre à la Cour, ni à l'Egliſe de France, il étoit bien affligeant pour moi, ſoit que l'ordre vînt de la Cour ou de l'Egliſe, de voir mes Enfans à la diſcrétion d'un ſi méchant homme, ou même au pouvoir d'une Société dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puiſqu'il y étoit ſouffert. Votre prévention n'eſt pas injuſte, interrompit le Recteur, ſi vous n'avez jamais eu d'autre Régle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t'il, que vous changiez d'idées ſur mes ſeules excuſes: Je n'avois beſoin aujourd'hui que de l'explication que vous venez de m'accorder, & je pars ſatisfait après l'avoir obtenuë. S'étant levé enſuite pour ſe retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revit dans peu de jours, & d'être juſqu'alors ſans inquiétude pour mes Enfans.

Je l'aurois preſſé de s'expliquer davantage, ſi l'eſpérance d'être inſtruit plus librement par ma Sœur, ne m'eût fait ſouhaiter au contraire de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, auſſi-tôt qu'il fut ſorti. Quelle confiance, lui dis-je, m'eſt-il permis de prendre dans un inconnu, qui eſt peut-être mon ennemi, lorſque je trouve ſi peu de ſincérité dans ceux qui font profeſſion de m'aimer? il m'eſt donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore, & je n'ai perſonne qui s'y ſoit aſſez interreſſé pour me l'aprendre? Elle parut moins embarraſſée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez ſi vivement, me répondit-elle, tout ce qui ſe raporte à vos deſirs & à vos craintes, que dans la foibleſſe où vous êtes encore, on apréhende à tous momens de nuire à votre ſanté par quelque altération. Que d'heureuſes nouvelles n'aurois-je point à vous communiquer, ſi je n'étois retenuë continuellement par une raiſon ſi forte? Mais à l'égard de vos Enfans, ajouta t'elle, vous devez être auſſi tranquile ſur ma parole que ſur celle du P. Recteur, & ſi vous aviez beſoin d'un motif plus puiſſant, je vous dirois que votre Epouſe les a vûs pluſieurs fois au

Collége , & qu'elle eſt contente elle-même de leur ſituation. Elle refuſa de ſatisfaire autrement ma curioſité. A toutes les inſtances que je lui fis pour tirer d'elle plus de lumiéres , elle me répondit en badinant , que ſi j'avois quelques reſtes de conſtance , il falloit les recuëillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloignée , & qu'elle jugeroit par la modération de mes ſentimens, ſi j'étois capable de ſoûtenir un bonheur dont je ne connoiſſois encore que le prélude.

J'avalois comme à longs traits de ſi douces eſpérances , & quoiqu'en raprochant toutes mes idées du preſent , je ne découvriſſe rien qui pût m'aider à pénétrer plus loin , j'avois aſſez de mes connoiſſances & des promeſſes d'une ſœur ſi ſage , pour abandonner toute l'étenduë de mon cœur à la joye. Il nâgeoit déja dans un torrent de plaiſirs, dont il n'y avoit plus ni défiance ni ſoupçons qui lui fît ſentir les bornes ; & ce qu'on lui promettoit encore au-delà, lui formoit comme un eſpace infini dans lequel il ſe perdoit délicieuſement. Je recommençois à me ſentir tant de legéreté & de vigueur , que voulant faire connoître à ceux qui s'allarmoient encore pour ma ſanté , que ce devoit être deſormais leur moindre crainte, j'exigeai abſolument qu'on m'aidât à me lever & je me trouvai effectivement en état de marcher ſans être ſoutenu. Ma pâleur même ſe diſſipoit par degrez. Je ne prenois point d'alimens dont l'effet ne ſe fît remarquer preſqu'à l'inſtant par le changement de mon viſage, & par l'accroiſſement ſenſible de mes forces. Ma ſœur reçut, dans l'après midi du même jour, la Lettre de Mr. de L*** par laquelle il lui marquoit avec quelle joye Fanny avoit vû arriver Monſieur & Madame des Ogéres. Elle ſe croyoit ſûre, avec ce ſecours, de vaincre, diſoit-il, toutes les difficultez qui reſtoient à combattre dans mon cœur. Qu'il le connoiſſoit mal ! Elle y regnoit déja avec un empire abſolu.

Comme il nous aprenoit en même-tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, & que la complaiſance qu'on lui devoit, retarderoit le départ de deux jours, je ne deſeſpérai pas de me trouver le lendemain aſſez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce deſſein, que je communiquai à Madame Riding & à ma ſœur, me fit naître l'envie d'eſſayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maiſon vers le ſoir. Le tems étoit ſi doux, & toutes les aparences de mon rétabliſſement ſi favorables, que les Chirurgiens mêmes y donnérent leur conſentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture legére ; & nous nous fimes conduire à quelque diſtance de mon Parc, vers une allée fort agréable qui ſe termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je propoſai à mes compagnes de deſcendre ſur le gazon pour y reſpirer l'air plus librement, & nous nous y aſſîmes enſemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma ſœur qui raportoit toutes ſes vûës à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les tranſport dont elle me connoiſſoit capable en recevant Fanny, s'efforçoit ſans ceſſe de les prévenir par les réfléxions qu'elle croyoit propres à les modérer. Qu'il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle, à la ſuite d'un entretien fort affectueux, & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l'infortune, ſi vous pouviez tirer aſſez de force des mêmes principes, pour vous defendre contre les excès de la joye ! Il me ſemble, ajoûta-t'elle, que s'il y a quelque ſolidité dans les maximes de la Philoſophie, elles doivent être d'un double uſage, & la vertu conſiſtant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne ſçai s'il en faudroit donner le nom à celle qui ne ſe ſauveroit d'une des deux extrêmitez, que pour ſe précipiter dans l'autre. Cependant, reprit elle, en cherchant à découvrir mes diſpoſitions dans mes yeux, je doute ſi la force naturelle de l'eſprit s'étend juſques-là, je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croyent les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à ſoutenir que ſes plus fâcheuſes diſgraces. Elle me demanda enſuite, avec d'autant plus d'adreſſe qu'elle ſembloit marquer moins d'affectation, ce que je penſois de ce problême, & quelles lumiéres j'avois tirées là deſſus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis ſans me défier de ſon deſſein, que des deux ſources qu'elle me nommoit, & d'où elle croyoit que j'avois pu tirer quelques lumiéres, l'expérience me paroiſſoit la ſeule ſur laquelle il y eût à former quelque jugement raiſonnable. Je me fonde, lui dis je, ſur la mienne. Avec l'uſage continuel de l'étude, j'ai cru longtems que mon cœur n'avoit pas beſoin d'autre ſecours pour ſe défendre contre toutes les paſſions qui peuvent troubler ſa tranquilité; & vous ſçavez combien la fortune m'a donné d'occaſion d'exercer les principes que j'avois puiſez dans mes Livres. Ils ne m'ont point mal ſervi dans mes premiéres épreuves; c'eſt-à-dire, auſſi long tems qu'il eſt reſté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas pénétrée, & d'où ils commandoient encore librement ſur celles qu'elle avoit aſſervies. Mais leur force a diminué par degrez, à meſure que le ſentiment de mes peines s'eſt étendu dans la place qu'ils occupoient; & deux puiſſances ne pouvant régner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu'elle n'a pû conſerver.

Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joye ſans quelque

que mélange d'affliction. Cependant, ſi je puis prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle ſituation de ma fortune, j'augure bien de mes forces pour modérer les ſentimens qu'elle m'inſpire, & je me figure l'uſage de la Philoſophie beaucoup plus aiſé dans le bonheur que dans les diſgraces. Qu'aurois je à combattre ? L'excès du plaiſir ? Mais ne ſçai-je pas qu'il n'eſt que trop de remédes contre cette douce intempérance ; & pour un cœur auſſi exercé que le mien, & la ſeule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais poſſédé tranquilement, n'eſt-elle pas un frein capable d'arrêter ſes tranſports ?

J'allois joindre d'autres réfléxions à ce diſcours, & malgré la confuſion de tous les mouvemens de joye qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois perſuadé effectivement que le doute de ma ſœur ne pouvoit être la matiére d'une queſtion ſérieuſe, lorſque j'aperçus une Berline, traînée par ſix puiſſans chevaux, qui s'avançoient à grand train vers ma maiſon ; & reconnoiſſant la livrée de M. de L*** je ne pus douter que ce ne fût lui méme qui m'amenoit mon Epouſe. Je tendis la main vers ma ſœur. Ma langue dont je venois de me ſervir ſi librement, me refuſa ſon office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots ; hélas ! c'eſt Fanny. Les deux Dames ſe levérent auſſi-tôt, pour s'aſſurer de ce qu'elles commençoient à croire auſſi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai ſi foible par l'épuiſement ſoudain de tous mes eſprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vîteſſe, qu'il fut dans un inſtant vis-à-vis de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny; mais ne devine-t'on pas qui ce devoit être, lorſque ce n'étoit pas elle? Qui pouvoit inſpirer cet empreſſement de me voir, ſi ce n'eſt l'amour ou la nature? C'étoit Cecile, qui jetta des cris de joye lorſqu'elle m'eut aperçû. M. de L*** étoit venu avec elle & Monſieur & Madame des Ogéres; tandis que Madame de L*** & Fanny venoient dans le Caroſſe de Mylord Clarendon, avec lui & Dom Thadéo.

Il faut ſe rapeler que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadéo, & qu'au lieu de deux jours que Mylord Clarendon avoit demandés à mon Epouſe, elle l'avoit fait conſentir à ne prendre que la nuit ſuivante pour les préparatifs de ſon départ. La complaiſance qu'il eut de ſuivre ſes volontez, avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant ſervice à Dom Thadéo malgré lui même, elle ſe délivroit auſſi de l'embarras d'entendre plus long-tems les diſcours paſſionnez du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportement dans les circonſtances que j'ai racontées, pour ne pas cauſer quelque frayeur à la timide Fanny, ny. Elle jugeoit avec raiſon, que toutes les paſſions ſont à peu près de la même force dans le même caractére, & que celui qui eſt capable de s'oublier dans la colére, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ſes tranſports d'amour. Le Duc avoit même déja commencé à ſe prévaloir auprès d'elle, du ſacrifice qu'il lui avoit fait de ſon reſſentiment, & s'expliquant avec fort peu de ménagement ſur ſes eſpérances, il avoit eu la hardieſſe de lui déclarer qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en ſa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu plus d'indulgence pour des ſentimens qu'il croyoit bien prouvez par une ſoumiſſion de cette nature. La juſte réponſe qu'elle avoit faite à cette témérité, n'avoit pas empéché qu'en la quittant le ſoir, il n'eut hazardé des offres qui marquoient encore plus de préſomption. Les lumiéres qu'il s'étoit procurées ſur ma ſituation, l'avoient porté à croire qu'un fils naturel de Cromwel, qui avoit paſſé une partie de ſa vie hors de l'Angleterre, ne pouvoit être fort bien ni avec ſa Patrie, ni avec la Fortune; n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naiſſance qui pouvoit lui faire ſouhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat, il avoit cru que le deſir qu'elle marquoit d'y retourner, étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propoſitions qui devoient flâter la vanité d'une femme ordinaire. En un mot, il lui avoit offert une ſomme immenſe, & l'uſage de la plus belle maiſon qu'il eut à Londres, ſans autre condition que de ſouffrir ſes ſoins, & de ne pas lui ôter l'eſpérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire ſecrettement cette offre. Sa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il entendit Fanny qui levoit la voix, non-ſeulement pour le remercier de ſa générosité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoiſſance à laquelle elle ſe croyoit obligée. Cette maniére ironique de ſe défendre l'avoit plus offenſé qu'une marque de colére. Il s'étoit retiré avec un depit ſi viſible, que dans l'eſpérance de n'être plus forcée de le revoir, ni expoſée par conſéquent à le craindre, Fanny avoit preſſé Mylord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ſes Domeſtiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée, par civilité pour Madame de L***, de ſe priver du plaiſir d'avoir ſa fille avec elle ; mais les ſoins de M. de L*** ſuffiſants pour la rendre tranquile, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joye. Les deux Caroſſes s'étoient ſuivis ſans intervale pendant tout le jour, lorſqu'en aprochant de ma maiſon, la penſée vint à Cecile de prévenir adroitement ſa mere & de lui dérober mes premiéres careſſes. Elle communiqua ſon deſſein à M. de L*** qui conſentit volontiers à lui procurer cette ſatisfaction. Il ne s'imagina point que ma ſœur, qui étoit chez moi depuis trois jours, eût pouſſé les ménagemens juſqu'à me cacher ce qu'il lui ſembloit qu'elle n'avoit pu trop tôt m'aprendre. En ſe rendant aux deſirs de ſa fille (c'eſt ainſi qu'il la nommoit toujours) il croyoit me procurer à moi-même une ſatisfaction dont mon cœur tiendroit compte à ſon amitié. Les prétextes étoient aiſez pour faire paſſer ſon Caroſſe avant celui de Mylord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance, que faiſant preſſer ſes chevaux avec la derniére vîteſſe, il acheva le reſte du chemin dans une eſpace très court.

Quoique la vuë & les tranſports de Cecile renouvelaſſent au fond de mon cœur des ſentimens fort tendres, je reſpirai lorſque je la vis ſeule avec Madame des Ogéres. Allarmé ſeulement de ne pas voir paroître Fanny, j'allois demander à ma ſœur ce que j'en devois penſer; mais ſon embarras ſurpaſſoit le mien. Elle crut toucher, malgré elle, au dénouëment; & loin de revenir de ſes craintes, elle ne put voir l'ardeur avec laquelle Cecile ſe précipitoit hors du caroſſe, ſans ſe hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rapelez toutes vos forces, me dit-elle, & préparez-vous au plus agréable de tous les événemens. Cecile étoit dans mes bras avant que j'euſſe pû répondre à ce diſcours. Elle me ſerroit avec un mouvement ſi paſſionné, en me nommant mille fois ſon pere, je ne pus me défendre de quelque confuſion. Je recevois néanmoins ſes careſſes, & je lui faiſois connoître que j'y étois ſenſible; mais ſurpris de les voir continuer avec la même ardeur, & comme gêné par la préſence de Monſieur de L***, je me dégageai de ſes embraſſemens, pour lui dire que j'acceptois avec joye le titre qu'elle m'accordoit, & que je le conſerverois chérement toute ma vie. Elle recommença à me careſſer ſans aucun ménagement. Dans la poſture où j'étois encore aſſis, elle avoit été obligée de ſe mettre à genoux pour m'embraſſer. Elle ne quittoit point cette ſituation. Elle ſerroit mes mains, elle les baiſoit mille fois; je les ſentois toutes moüillées de ſes larmes.

M. de L*** l'aida à ſe lever. Laiſſez-nous le tems, lui dit-il, d'exprimer à M. Cleveland combien nous ſommes ſenſibles à ſon bonheur. Je m'imaginai qu'il [illegible] trouver de l'excès dans les careſſes [illegible] recevois de ſa fille, & [illegible] rougiſſant, vous ne vous [illegible] la rigueur du Ciel, reprit-il [illegible] ſant à moi; & ſi vous n'[illegible] heureux de tous les [illegible] ſur la terre que vous [illegible] vous manque. On [illegible] qui réünit toutes [illegible] mes. Je vous preſente [illegible] de ſa mere & [illegible] heureux [illegible] m'embraſſant de vous avoir confié un dépôt ſi précieux, & [illegible] demande pour prix de mes ſoins, que la permiſſion de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumiéres que je n'avois pas encore. Mais s'ils ſe placent dans l'ignorance profonde où j'étois du ſort de ma fille, prévenu par une ſi longue habitude que Monſieur de L*** étoit ſon Pere, & n'ayant jamais eu de raiſons pour former là-deſſus le moindre doute, ils ſentiront que mon aveuglement étoit néceſſaire, & que loin d'être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur pour une fille charmante qui m'avoit fait ſentir long-tems tous les tranſports de l'amour. Ma ſœur comprit aiſément l'erreur de Monſieur de L*** & la mienne. Il agiſſoit dans la perſuaſion que j'étois informé du bonheur dont il s'empreſſoit de me féliciter ; & moi, qui ne voyois dans ſes diſcours & dans les tendreſſes de Cecile que le témoignage du ſenſible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon Epouſe, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'uſages, que par complaiſance pour Fanny qui n'avoit point de fille, Monſieur de L*** lui avoit remis ſes droits ſur la ſienne, & qu'il m'admettoit par la même raiſon au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponſe fut conforme à cette penſée.

Cecile s'aſſit près de moi, & comme

charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec uſure tout ce que je lui diſois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras ſur le viſage de ma ſœur, elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une priére qu'elle lui faiſoit encore d'abandonner l'explication du myſtére au hazard ou à la nature, perſuadé que ce qui ſe déveloperoit ainſi comme inſenſiblement, m'expoſeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois ſi éloigné du péril qu'elle apréhendoit pour moi, que cédant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cecile même, pour ſçavoir d'elle où elle l'avoit laiſſée. Monſieur de L*** m'aſſura qu'elle ne pouvoit tarder un quart d'heure. O! Dieu, m'écriai-je; & faiſant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échaper avec la même impétuoſité, je demeurai quelques momens comme ſourd & inſenſible à ce qui ſe diſoit autour de moi, par la violence des ſentimens que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis ſur mes ſens. Je le confeſſai à ma ſœur, que les mouvemens qu'elle venoit de voir avoient allarmée. Il eſt vrai, lui dis-je, que je ne me ſens pas autant de force que je m'en étois flâté; & ſi vous me demandez ce que je penſe de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l'embraſſer ſans mourir. C'eſt pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conſerver; car je connois ſon cœur. Si elle eſt telle que vous me l'avez perſuadé, ſi tous ſes malheurs & les miens ne l'ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée ſe fortifiant par le ſouvenir des plus heureuſes années de notre amour, j'aimai mieux m'expoſer encore au tourment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès preſent de ma joye. C'eſt ici que je crains de donner une étrange idée du caractére de mon cœur, à ceux du moins qui n'ont point aſſez de force ni d'étenduë de ſentiment pour ſe repreſenter ce qui devoit s'y paſſer pendant ces réfléxions.

Mais je comptois auſſi trop peu ſur moi-même, & je ne ſongeois pas que cette même activité de cœur, qui me faiſoit croire le danger ſi preſſant, étoit capable de réſiſter à des attaques plus violentes. D'ailleurs Monſieur de L***, ſans pénétrer mes craintes, & ſans autre vuë que de m'aprendre ce qu'il croyoit capable de m'interreſſer, fit une diverſion imprévuë à mes ſentimens par le recit des perſécutions que Fanny avoit eſſuyées du Duc de Montmouth. Un incident ſi peu attendu dans les circonſtances où j'étois, ſuſpendit tout-d'un-coup mes agitations. Quoique je ne connuſſe point le Duc, & que j'euſſe même évité l'occaſion de le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois entendu parler mille fois de ſon caractére, & louër ſes excélentes qualitez, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de ſon ſiécle, ſi la préſomption & la témérité n'en euſſent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des ſentimens particuliers pour mon Epouſe, ſans reſſentir preſqu'autant d'allarmes que de curioſité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorſqu'après m'avoir raconté combien ſon amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monſieur de L*** me répéta ce que Mylord Clarendon lui avoit apris de ſes premiéres avantures, & de la ſituation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de Montmouth avoit à peine ſeize ans, que cédant déja aux premiers mouvemens d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé renoncer au ſéjour de Londres, & aux faveurs qu'il y devoit attendre du Roi ſon Pere, que d'y vivre dans la néceſſité de paroître à la Cour avec la qualité de ſujet. Ses Terres étoient aſſez conſidérables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer, ſous prétexte d'amour pour la ſolitude, & d'y exiger de ſes Vaſſeaux une obéïſſance & des marques de reſpect ſi extraordinaires, qu'elles différoient peu de la ſoumiſſion des Eſclaves. Son ambition ſe nourrit long-tems de cette vaine ombre de puiſſance & de grandeur. Il s'étoit compoſé une Maiſon fort nombreuſe, dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la Couronne. Il avoit des Gardes, un Tribunal Souverain de Juſtice, qu'il eut la hardieſſe de former ſans la participation de la Cour, & dont il fit exécuter pluſieurs fois les déciſions dans des cauſes fort importantes. Enfin, ſi l'on excepte le Sceptre, il ne ſe refuſa aucune marque de la Royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite; mais il la regarda d'abord comme un caprice de jeuneſſe, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il ſe fit quelquefois un plaiſir de le flâter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques Lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la ſatisfaction au jeune Ambitieux, en réaliſant juſqu'à un certain point ſa chimére. Cependant la durée de cette Comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus ſérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & le deſſein du Roi étoit de l'employer dans la Guerre qu'il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui ſervit de prétexte pour ſe diſpenſer d'obéïr. Envain ſon Conſeil, qui étoit heureuſement composé de gens ſages, quoiqu'ils euſſent eu la complaiſance de ſe prêter à toutes ſes imaginations, lui repreſenta-t'il qu'en refuſant les juſtes égards qu'il devoit à une puiſſance ſupérieure à la ſienne, il alloit attirer quelque orage ſur ſes Etats. Il crut s'être abaiſſé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avoüer ſa foibleſſe que d'avoir recours à la diſſimulation; & dans le chagrin qu'il en reſſentit, il examina long-tems ſi en réüniſſant toutes ſes forces, il ne pouvoit pas ſe mettre en état de rendre au Roi ſon voiſin, menaces pour menaces, ou de prévenir les ſiennes en lui déclarant la Guerre.

Ces extravagances demeurérent ſecrettes, & l'opinion de ſa maladie fit perdre au Roi la penſée de l'apeler près de lui. Mais ſes idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & ſe confirmer par cette facilité de la Cour, il ſe précipita bientôt dans une ſi folle entrepriſe, qu'il cauſa lui même la ruïne de tous ſes projets. L'amour devint ſon guide; c'étoit en choiſir un plus téméraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ſes Etats un Gentilhomme fort riche, qui, pour vivre tranquilement avec lui, n'avoit pas refuſé d'entrer dans ſes caprices, ſur-tout depuis que le Roi ſon Pere avoit paru s'en faire un divertiſſement. Peut-être rien n'avoit-il tant ſervi à ſoutenir les imaginations du Duc, que le nom & les richeſſes d'un ſujet de cette conſidération. Il lui avoit confié un des premiers poſtes de ſa Cour, & le traitant avec une familiarité qu'il n'avoit pas pour le reſte de ſes Sujets, il ſembloit qu'il n'y eut que la dignité Souveraine qui mît entr'eux quelque intervale. Ce n'étoit pas ſans deſſein qu'il ſe plaiſoit ainſi à l'agrandir. Il lui connoiſſoit une Fille aimable, qui devoit être quelque jour, par ſon héritage, un des plus riches Partis de la Province. Il ſe propoſoit ſecrettement de l'épouſer, pour affermir ſa puiſſance par l'augmentation de ſes revenus, & pour ſe rendre plus cher à ſes Sujets en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne cauſa aucun trouble, tant qu'il ne fut inſpiré que par l'ambition; mais l'amour eſt moins tranquile. Le hazard fit voir au Duc celle qu'il ne connoiſſoit encore que de nom; il prit une vive paſſion pour elle; & regardant cet événement comme une admirable diſpoſition du Ciel, qui réüniſſoit les intérêts de ſa grandeur avec ceux de ſon amour, il la demanda ouvertement à ſon Pere. Une propoſition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéï, changea tellement la ſcène aux yeux de tout le monde, que la crainte refroidit non ſeulement le Pere, mais tous les Conſeillers & les Courtiſans du Duc. Il falloit s'attendre à l'indignation de la Cour, qui n'auroit pas manqué de punir cette témérité. Le Pere prit le parti de la fuite avec ſa Fille; & l'Etat dont il vouloit ſortir n'ayant pas beaucoup d'étenduë, il s'étoit rendu, en peu de momens ſur la frontiére, lorſqu'il ſe vit arrêté par le

Duc lui-même qui l'avoit pourſuivi avec autant de colére que de vîteſſe. Un ſujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes ſortes de ſuplices. Dans l'ardeur du premier tranſport il l'eût puni ſur le champ de ſa propre main, s'il ne ſe fût laiſſé attendrir par les larmes de ſa Maîtreſſe. Mais profitant de la conſternation où il la voyoit, il mit la grace de ſon pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle ſe rendit aux inſtances qu'il lui fit de recevoir ſa main, & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonſtances.

Tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſenſées auprès du Duc, tremblérent de ſon audace; & ſous un Roi moins indulgent, la punition en ſeroit peut-être retombée ſur eux. Le Duc, charmé de ſa victoire, abandonna pendant quelques-tems toutes ſes idées d'ambition, pour ſe livrer aux plaiſirs de l'amour, tandis que le Pere de ſa Maîtreſſe, craignant qu'avec le chagrin de voir ſa Fille deshonorée il n'eût le malheur de s'être attiré le reſſentiment du Roi, prit le chemin de Londres pour juſtifier ſa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardée d'un autre œil que les jeux puériles de ſon ambition. Le Roi lui fit porter par deux Officiers de ſes Gardes, l'ordre de ſe rendre ſur le champ à Londres.

La néceſſité d'obéïr étoit d'autant plus inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées ; & pour lever toutes ſortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnez de quelques Gardes, & d'un caroſſe du Roi. Cet apareil irrita la fierté du Duc, juſqu'à le faire penſer à la réſiſtance, mais n'ayant point trouvé dans ſes gens l'ardeur qu'il ſouhaitoit à le ſervir, il prit le parti de ceder à la force. Sa Maîtreſſe, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le ſuivre, conſentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçu du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ſes eſſais de Gouvernement, ſans le ſoupçonner d'avoir eu d'autres vuës que celle de s'amuſer dans la ſolitude. Il le ménagea moins ſur la violence qu'il avoit faite à une Fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voyes plus douces. Mais aprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle ſe faiſoit même un bonheur d'en être aimée, ſes reproches ne furent pas trop durs, & le ſeul châtiment qu'il lui impoſa, fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut ſi inſuportable, que dans la répugnance qu'il avoit à ſe voir confondu dans la foule des Courtiſans, il prétexta diverſes infirmités pour ſe procurer le droit de ne pas quitter ſa Maiſon. Il y menoit une vie délicieuſe, car il n'étoit pas moins ſenſible au plaiſir qu'à l'ambition ; mais ſon idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance, il trouva le moyen, par le généreux uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de ſe faire une multitude de nouveaux Eſclaves qui dépendoient de ſes moindres volontés. Sa naiſſance & ſes bienfaits paroiſſant juſtifier leur attachement, ils faiſoient gloire de leur aſſiduité & de leur ſoumiſſion, quoiqu'il prit quelquefois plaiſir à mettre leur zèle aux plus rudes épreuves. Le reſpect & l'obéïſſance qu'il exigeoit d'eux pour ſa Maîtreſſe, étoit une autre ſorte d'eſclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à ſe ſoumettre, ſi elle n'avoit ſçû le déguiſer elle-même par des maniéres plus douces & plus careſſantes. Elle étoit naturellement voluptueuſe; & comptant pour rien la grandeur ſi elle n'étoit accompagnée du plaiſir, elle eut l'adreſſe d'inſpirer d'aſſez tendres ſentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination pour elle, que par complaiſance & par ſoumiſſion pour le Duc. C'étoit ſatisfaire tout à la fois ſa paſſion dominante, & celle de ſon Amant. Mais il en coutoit quelque choſe à ſa fidélité; & ce qui lui avoit réüſſi d'abord heureuſement, devint la cauſe de ſon malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des ſoupçons ordinaires de la jalouſie, ne put ſe déguiſer à lui-même, quelques libertés que le hazard lui fit remarquer. Elles étoient légéres, & peut-être pardonnables aux yeux d'un Amant moins impétueux ; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui bleſſoient ſa fierté, il punit ſur le champ ſa Maîtreſſe d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement paſſa dans l'eſprit du Roi pour un excès de jalouſie, qu'il crut devoir pardonner à la jeuneſſe & à l'amour. Il eſpéra même qu'étant dégagé des liens auſquels on avoit attribué ſon goût pour la retraite, il ſe rendroit de lui-même aux devoirs de ſa naiſſance, qui l'apeloient naturellement à la Cour. Mais ſi ſon humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ſes mains dans le ſang d'une perſonne qu'il adoroit, ſe convertit dans une triſteſſe profonde. Il perdit long-tems le ſommeil & l'apétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flâté juſqu'alors ſon ambition ; & penſant plus d'une année à déplorer ſon malheur, il éloigna juſqu'aux plus chers Confidens de ſes inclinations & de ſes projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre, avec la confiance & l'eſtime du Roi ſon Maître. Son expérience & l'attention continuelle qu'il aportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long tems, dans le caractére autant que dans la conduite du Duc, les ſemences de tous les projets qui ont éclaté dans la ſuite de ſa vie. Il conſeilla au Roi de l'occuper, & ce fut à ſa perſuaſion qu'il fut nommé à l'Ambaſſade de France, pour ſerrer les nœuds qui venoient de ſe former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit ſenſible à ce choix. Outre l'importance d'une commiſſion dont on lui fit prévoir les ſuites, il ſe trouvoit délivré, par ſon abſence, de la néceſſité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépendance dans un Païs étranger par les prérogatives d'une dignité qui ne l'aſſujettiſſoit à perſonne. Il parut à Verſailles & à Paris avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemple; & ſa figure ſoutenant ſon nom & ſa dépenſe, il ne s'y fit pas moins de réputation par ſes galanteries.

Il eſt rare qu'un ambitieux ſoit touché deux fois des traits de l'amour. S'il céde une fois à cette paſſion, il ſent bien-tôt qu'elle eſt contraire à ſes vuës dominantes, & tout ce qu'il donne enſuite aux foibleſſes de la nature, mérite moins le nom de tendreſſe de cœur, que celui d'amuſement. Mais le caractére du Duc de Montmouth le rendoit capable tout à la fois de pluſieurs grandes paſſions; & par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il cherchoit volontairement l'occaſion de donner un exercice continuel à tous les penchans de ſon cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable à la Cour de France. Il fut ébloüi par ſes charmes, & l'ambition ſervit encore à échauffer ſa tendreſſe. Le lien du ſang étoit un prétexte qui fit naître bientôt la familiarité. D'ailleurs la bonté de cette

Princeſſe rendoit l'accès ſi facile auprès d'elle, que l'eſpérance pouvoit naître aiſément dans le cœur d'un préſomptueux.

Mylord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le Public, de l'intrigue & des progrès du Duc; mais il avoit ſçû de quelques Anglois, qui étoient attachez à Saint Cloud, que ſes viſites fréquentes l'avoient rendu ſuſpect à Monſieur, & que les querelles qui avoient éclaté pluſieurs fois, n'avoient point eu d'autre origine. Il eſt certain que le Duc avoit été long-tems obſervé par ce Prince, & que paſſant ſouvent la nuit dans le Parc, il avoit été expoſé à quelques inſultes qui n'avoient pas refroidi ſa paſſion. Ce fut un malheur, pour Madame, de n'avoir perſonne auprès d'elle qui eut la hardieſſe de l'informer de ces circonſtances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'eſſuyant tous les jours les reproches, & quelquefois même les outrages de la jalouſie, elle ne pouvoit ſe délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cauſe. Sa conſolation, au contraire, étoit de s'entretenir de ſes peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raiſon de croire que le lien de la Patrie & de l'amitié devoit y faire prendre plus d'intérêt, & ce qu'elle regardoit ainſi comme l'adouciſſement de ſon infortune, en devenoit la ſource perpétuelle par les nouveaux ſoupçons auſquels elle donnoit lieu ſans y penſer. Enfin le Duc y mit le comble par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à l'amour. Deſeſpéré un jour d'aprendre que Madame avoit paſſé toute la nuit en pleurs, après une longue viſite qu'elle avoit reçûë de Monſieur, il ſe crut autoriſé par ſa qualité d'Ambaſſadeur à demander une audience particuliére à ce Prince, dans laquelle il lui fit des plaintes améres au nom du Roi ſon maître, de la conduite qu'il tenoit avec une Princeſſe qui méritoit les adorations de l'Univers. Monſieur reconnut dans ce langage, un cœur excité par l'ardeur de ſa paſſion. Il ſçut ſe modérer, mais ſi les bruits funeſtes que la malignité prit plaiſir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement, c'eſt à cette malheureuſe démarche qu'il faut attribuer tous les excès auſquels on a prétendu que la jalouſie de Monſieur s'étoit emportée.

Quelque ardeur qu'il y eût dans les ſentimens du Duc, ils n'avoient point eu le tems de ſe fortifier par une aſſez longue durée, pour lui coûter beaucoup à ſurmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu preſqu'autant de part que l'amour, il ne vit pas plutôt Madame au tombeau, qu'il perdit le ſouvenir de ſes charmes, & s'étant retiré à Roüen, par les raiſons que j'ai raportées, il y trouva dans ceux de Fanny dequoi guérir une playe qui s'étoit déja fermée d'elle-même. Mylord Clarendon en faiſant ce recit à Mr de L*** ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos, qui le faiſoit entrer dans ce détail; il prévoyoit que la nouvelle paſſion du Duc pourroit me devenir importune, & ſon amitié le portoit à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même ſans raiſon qu'il lui donnoit déja ce titre. Il déclara à Mr de L*** que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de ménagement ſur ma naiſſance, & qui pour juſtifier aparemment les injures qu'il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi qu'avec la derniére hauteur. Mais j'aurois pû me diſpenſer de cette explication, ajoûta Mr de L*** en finiſſant, puiſqu'en la recevant de Mylord, elle ne ſupoſoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance que pour me mettre en état de vous inſtruire, & c'eſt un ſoin qu'il prendra deſormais de lui-même.

Quoique je ne viſſe dans ce diſcours que des ſujets de crainte éloignez, & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma ſituation preſente, je ne pus entendre qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à joüir, étoit déja menacé de quelque nuage, ſans retomber dans quelques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bizarrerie de mon ſort. Si cette penſée ne mit point trop d'amertume dans mes ſentimens, elle me fit naître mille réfléxions, qui refroidirent beaucoup les tranſports qui allarmoient ma ſœur & qui m'avoient parus redoutables à moi-même. Je méditois ſur tout ce que je venois d'entendre,

&

& quoique mon attention ne fût fixée ſur aucune circonſtance particuliére de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vûë vague, avec un air de diſtraction & de rêverie profonde. Ma ſœur me dit quelques paroles, auſquelles je ne fis point de réponſe. Cecile m'accabloit de carreſſes, & j'y étois comme inſenſible.

Cependant le bruit d'un Caroſſe qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Mylord. Nos yeux le reconnurent bien-tôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever ; il m'auroit réüſſi, & mes forces ſuffiſoient pour me ſoûtenir ſans ſecours ; mais les Dames & M. de L*** me forcérent abſolument de demeurer aſſis. Le Caroſſe arriva pendant cette conteſtation. Je me ſentois plus de fermeté que je ne m'en étois promis, & ſoit que les réfléxions mélancoliques d'où je ſortois, euſſent calmé le tumulte de mes eſprits, ſoit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiére du Caroſſe ſans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. Mr de L*** & Cecile s'étoient empreſſez pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma ſurpriſe de les voir demeurer comme immobiles à la portiére, & de n'apercevoir que Mylord Clarendon qui deſcendoit en s'apuyant ſur le bras de Mr de L***? l'air de ſon viſage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune, mais j'y crus remarquer quelque choſe d'inquiet, lorſqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux queſtions de Cecile, qui lui demandoit triſtement ce qu'étoit devenuë ſa Mere, il ſe contenta de la ſaluer avec un ſourire, & ſe précipitant vers moi, il daigna ſe baiſſer juſqu'à terre, pour m'embraſſer dans la ſituation où j'étois, ſans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avois de l'entendre, ne m'empêcha point de ſentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur, & en le ſerrant de toute ma force, ceux de ma reconnoiſſance & de mon attachement. Mais, lui dis-je auſſi-tôt, comment êtes-vous ſeul? & où avez-vous laiſſé, ce qu'on m'avoit fait eſpérer de revoir avec vous? Il conçut par l'air dont j'accompagnois cette queſtion, qu'il ne pouvoit trop ſe hâter d'y ſatisfaire. Raſſurez-vous, me dit-il, & commencez par vous perſuader ſur ma parole, que vous n'avez plus à redouter d'obſtacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre Epouſe eſt en ſûreté au Château de Saint-Germain. Elle ſeroit ici ſi j'avois voulu donner quelque choſe au hazard, & ſi elle n'avoit conſenti elle-même à différer ſon arrivée de quelques heures. Ses raiſons & les miennes ne ſont pas les mêmes, & je ne veux point tarder à vous les aprendre.

C'eſt un coup du Ciel, continua-t'il, après s'être aſſis près de moi, que le jour où tous vos deſirs vont être ſatisfaits, ſois en même-tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon Caroſſe avoit paſſé S. Germain, lorſque Mr de L*** a pris le parti de preſſer la marche du ſien, avec une vîteſſe qui l'a dérobé tout-d'un-coup à ma vûë. Je me ſuis figuré qu'il vouloit ſe faire un mérite de vous preſenter votre chére Cecile. La même penſée eſt venuë à votre Epouſe, & nous avons loüé cette galanterie Mes chevaux continuoient d'avancer, lorſqu'au milieu du grand chemin & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moindre ſurpriſe, quatre Hommes à cheval, auſquels j'avois fait peu d'attention, & quoiqu'ils nous ſuiviſſent depuis S. Germain, ont prié mon Cocher d'arrêter. J'avois aſſez de monde à ma ſuite pour être ſans crainte, & le ton d'ailleurs dont j'entendois faire cette priére n'étoit pas propre à m'allarmer. J'ai mis la tête à ma portiére, & voyant tous mes Gens à Cheval autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon Cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre Inconnus a mis pied à terre, & s'aprochant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de ſe cacher le viſage, que l'intérêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon Caroſſe, lui cauſoit une vive inquiétude; qu'il n'en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit ſous la conduite de Mr de L***, & que ne pouvant ſe partager pour ſervir d'eſcorte aux deux Equipages, il me conſeilloit pour la ſureté des deux perſonnes qui m'étoient chéres, de retourner à S. Germain, tandis qu'il alloit ſuivre Cecile avec une diligence & un zèle qui devoient me laiſſer ſans crainte pour elle. Il m'a quitté bruſquement après ce diſcours, & remontant à cheval ſans répondre à mes queſtions, il a preſſé ſes compagnons de le ſuivre avec toute la vîteſſe de leurs Chevaux.

Si je n'avois eu que ma perſonne à défendre, reprit le Comte, mes réſolutions n'auroient pas été incertaines ; mais dans les allarmes où je me ſuis trouvée pour votre Epouſe, j'ai balancé quelques momens ſur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foibleſſe qu'il y eût peut-être à m'en raporter aux avis d'un inconnu, j'ai pris ſon conſeil pour le parti le plus ſûr ; & faiſant retourner mes chevaux ſur leurs pas ; j'ai détaché ſeulement trois de mes Gens, dont le courage & la fidèlité me ſont connuës, avec ordre de ſuivre à toute bride le Caroſſe de M. de L***. Le Gentilhomme Eſpagnol qui eſt venu avec nous, n'a pû s'apercevoir de ce mouvement ſans me preſſer de lui en aprendre la cauſe. Je ne lui en ai pas fait myſtére, mais le voyant diſpoſé à prendre le Cheval du ſeul homme qui me reſtoit, pour ſe joindre à ceux que j'avois détachés, je lui ai repreſenté qu'ayant peut-être quelque riſque à courir pour notre propre Voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laiſſer votre Epouſe ſans défenſe.

Avec quelques précautions que j'aye

évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impoſſible de parler ſi bas à Dom Thadéo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses allarmes en ont été un autre, dont je n'ai pû me délivrer, qu'en feignant une avanture qui n'avoit point de raport à nous, & dont je l'ai aſſuré que je connoiſſois depuis longtems les premiéres circonſtances. Le ſoin que l'inconnu avoit eu de lui cacher ſon viſage, a beaucoup aidé à lui perſuader que j'étois ſincére. Elle a conſenti à retourner à Saint-Germain, où je l'ai laiſſée avec Madame de L***, chez une Dame de mes amies qui occupe un Apartement au Château. Elle s'eſt renduë d'autant plus facilement à mes inſtances, qu'ignorant encore ſi vous aprouvez ſon retour, elle en reſſentoit de l'inquiétude à meſure que nous aprochions de Saint-Cloud; & l'eſpérance de revoir là deſſus quelque certitude avant ſon arrivée, lui a fait ſouffrir moins impatiemment que je l'aye quittée avec Dom Thadeo, qui s'eſt obſtiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de ſon recit, me demanda ſi je connoiſſois un jeune homme qui ſe donnoit le nom de Gelin? Oüi, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas! penſeroit-il encore à me cauſer de nouveaux tourmens? Il n'en eſt pas capable, interrompit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fidèles. Reprenant ſon diſcours, il me raconta qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l'idée d'une ſi etrange avanture, & dans une vive inquiétude pour Cecile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de ſix puiſſans chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Chatoux qu'ils avoient reçû l'avis qui les avoit effrayés, ils ne l'avoient pas traverſée ſans y prendre des informations de tous les paſſans. Ils avoient ſeulement apris qu'on y avoit vû pluſieurs Cavaliers dans un deſordre extraordinaire, & qu'on étoit perſuadé à Chatoux qu'il s'étoit fait entr'eux un combat ſanglant dans la forêt. Les Vainqueurs avoient paſſé au travers de ce Village avec ceux qu'ils avoient déſarmés. On croyoit avoir remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement bleſſez; mais perſonne n'ayant eu la hardieſſe de s'opoſer à leur paſſage, on ignoroit le ſujet de cette querelle, & le chemin que les Combattans avoient pris. L'embarras du Comte avoit redoublé, s'il n'eût aperçû ſes gens qui revenoient à toute bride vers Saint Germain, & qui marquérent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclairciſſemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à ſon Maître, d'avoir ſuivi le conſeil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cléveland étoient en danger. Il raconta qu'ayant joint avec ſes deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conſeillé au Comte de retourner

tourner à Saint-Germain, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joye, & que ſans avoir eu le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient aperçû cinq autres Cavaliers qui ſe tenoient derriére les arbres dont le chemin eſt bordé, & qui paroiſſoient obſerver les paſſans. Les quatre inconnus s'étoient échauffez à cette vuë, & déclarant aux Domeſtiques du Comte qu'il étoit queſtion des intérêts de leur Maître, ils s'étoient avancés fiérement vers les autres, qu'ils avoient ſommés de ſe retirer, en leur faiſant quelque reproche de leur deſſein. Ce compliment avoit été reçu avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par qnelques injures, & l'on en étoit venu ſi bruſquement aux mains, que les premiers coups avoient été funeſtes à quelques-uns des combattans. L'un des Domeſtiques du Comte ſe trouvoit legérement bleſſé; mais le parti opoſé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux preſque ſans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous ſervoient ſi ardemment, parloient d'abandonner ces deux miſérables à leur ſort, & de les laiſſer mourir dans le lieu où ils s'étoient attirés un ſi juſte châtiment, lorſque l'un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité; il avoit ajoûté que ſe ſentant près de ſa derniére heure, & deſirant de ſe réconcilier avec ceux qu'il avoit mortellement offenſez, il demandoit au nom du Ciel qu'on prit la peine de le tranſporter à S. Cloud, trop content ſi pour l'intérêt de mon repos & celui de ſon ſalut éternel, il pouvoit me communiquer quelques ſecrets d'importance avant que d'expirer. Cette déclaration avoit réveillé le zèle des inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'expoſer, en ſe chargeant de conduire pendant plus d'une lieuë deux perſonnes qui périſſoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une ſatisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heureuſement l'un des deux bleſſez mourut, avant qu'ils euſſent commencé à ſe mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foibleſſe qui faiſoit apréhender pour lui le même ſort; cependant après avoir bandé ſa playe, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriére un de leurs Compagnons & de lui faire traverſer Chatoux dans cet état. Ils gagnérent aſſez heureuſement Ruel, mais le mouvement ayant achevé de l'affoiblir, il confeſſa lui-même qu'il ne ſe ſentoit point la force d'aller plus loin. On le mit entre les mains d'un Chirurgien, qui en porta le même jugement, & qui deſeſpéra de ſa vie s'il tardoit un moment à ſe faire panſer. Comme la ſituation de Ruel eſt détournée, les inconnus ſe flâtérent que ſi le bruit de leur combat venoit à ſe répandre, ce ne ſeroit point dans un lieu ſi peu fréquenté que la

Juſtice commenceroit ſes recherches. Leur Chef fit réflexion auſſi que le bleſſé ne pouvant être tranſporté juſqu'à Saint-Cloud, & ma propre ſituation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à MylordClarendon. Ce fut dans cette penſée qu'après avoir prié d'abord les trois Domeſtiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de ſentiment pour les renvoyer à leur Maître, en lui faiſant dire par leur bouche qu'il pouvoit partir deſormais ſans danger, & qu'il le conjuroit même de ſe rendre promptement à Ruel, où ſa préſence étoit néceſſaire à mes intérêts.

En vain le Comte auroit demandé à ſes gens plus d'explication. Il n'étoit rien échapé aux quatre Inconnus qui pût ſervir à faire juger de leur deſſein, ni à découvrir leur nom. Le bleſſé avoit gardé de même un profond ſilence ſur ſon entrepriſe, & les premiers reproches qui avoient engagé la querelle avoient été ſi vagues, qu'ils n'en avoient pû recueïllir qu'un projet d'outrage & d'enlévement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer ſa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de Saint-Cloud. Il fut conduit par ſes gens dans le lieu où les Inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il ſe ſouvint d'avoir vû à ſa portiére deux heures auparavant. Il le traita avec bonté,

&

& le faiſant monter dans ſon Caroſſe, il ſe preſſa de lui expliquer des événemens qui étoient pour lui autant de myſtéres. La réponſe de l'Inconnu fut qu'il n'avoit pas moins d'impatience de les lui aprendre.

Il eſt difficile, lui dit-il, qu'ayant une liaiſon ſi étroite avec M. Cléveland & ſa Famille, vous ne connoiſſiez pas le nom de Gelin. Le Comte n'avoit jamais eu une connoiſſance aſſez détaillée de mon Hiſtoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confeſſant naturellement qu'il l'entendoit pour la premiére fois, il s'aperçut que cet aveu diſſipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord ſur le viſage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin, & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, ſi je n'ajoutois que la ſuite eſt capable de le juſtifier.

Si vous ne connoiſſez pas mon nom, reprit-il avec plus d'aſſurance, je dois vous aprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. de Cléveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoiſſance. Le malheur de mon ſort, ou ſi vous voulez, la force d'une paſſion déréglée, m'a fait oublier long tems un devoir ſi juſte; mais c'eſt de mes fautes mêmes & de la bonté qu'il a eu de me les pardonner, que mon zèle tire aujourd'hui ſa principale force; & quand mon ami ajouta t'il ſans craindre de profaner ce nom, aura beſoin de mon ſang pour le ſoutien de ſes intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées s'il m'en reſte une goute qui ne ſoit pas répanduë pour lui. Etant priſonnier, continua-t'il, par une ſuite de diſgraces dont il ne me ſera jamais agréable de rapeler le ſouvenir, je reçus dans ma priſon la viſite d'un homme d'Egliſe, qui ne ſe fit connoître à moi que par le nom de l'Ordre auquel il apartenoit. Son maintien étoit grave, & ſes diſcours inſinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fauſſe compaſſion lui attira ma confiance. Dans la conſternation où j'étois, je n'aurois refuſé à perſonne l'ouverture de mes peines. Mais je m'aperçûs bien-tôt, par les voyes qu'il prit pour me conſoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ſes propres reſſentimens, qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vuë de me faire ſervir à quelque projet de vengeance. J'avouë à l'honneur du Ciel, qui commençoit à me faire ſentir ſon aſſiſtance, que le malheureux ſuccès de mes deſirs & l'humiliation dans laquelle j'étois tombé, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me diſpoſoient déja à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus apercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux ſur le malheur de ma ſituation, & loin de ſuivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abîme de vice, je loüai le Ciel de l'occaſion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en ſortir. Cependant ayant reconnu que j'avois affaire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parût néceſſaire d'employer quelque adreſſe, pour tirer de lui l'aveu de tous ſes deſſeins. Je réüſſis à le faire du moins expliquer nettement ſur la haine qu'il portoit à M. Cléveland. Il me confeſſa qu'il n'avoit jamais ſenti de paſſion plus forte, & me ſupoſant dans les mêmes ſentimens, il me propoſa de nous réünir pour la ruïne d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ſes projets après ma liberté. La ſeule peine qui me reſta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence dans le recit ſincére que j'avois fait des circonſtances de mon malheur à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout-d'un coup la malignité. Je ſentis avant ſon départ que s'il différoit à s'expliquer, c'eſt qu'il vouloit mettre à profit les lumiéres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cléveland, qui étoit alors au Convent de Chaillot. Il ſçavoit d'ailleurs d'autres événemens que j'ignorois, & que ceux qu'il aprenoit de moi, lui firent regarder ſous un nouveau jour. Sans avoir pu pénétrer le fond de ſes penſées, je remarquai à quelques mots qui lui échapérent, qu'il fondoit déja ſur toutes ces connoiſſances un plan qu'il vouloit méditer plus à loiſir.

Il me rendit pluſieurs viſites avant ma liberté, mais ſans s'ouvrir davantage, &

tous ſes ſoins tendoient à s'aſſurer de la diſpoſition que j'avois à le ſervir. Enfin, la générosité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma priſon. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoiſſance, je me hâtai de courir chez mon Libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je ſortis de chez lui avec la réſolution de remplir fidèlement tous les autres; & ſans avoir cherché à me faire un mérite de mon zèle en lui parlant de ſon ennemi, je penſai à l'en délivrer par des démarches ſecrettes dont je ne demandois que le Ciel pour témoin.

La premiére fut de rendre une viſite au Supérieur du C.... & de l'informer de toutes les horreurs que j'avois pû recuëillir des entretiens de ma priſon. Il frémit à mon recit, & lorſque m'ayant interrogé ſur quelques mots qui m'étoient échapez, il aprit de moi-même que j'étois Proteſtant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'inſulter à ſon Ordre, & même à ſa Religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faiſant connoître que j'étois du nombre de ces Juges ſenſez, qui ne chargent point un Corps des fautes d'un particulier, & qui ne ſe préviennent pas même ſur la différence des Religions, parce que de toutes celles qui ſont connuës, il n'y en a point d'aſſez dépravées pour autoriſer la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre Ordre, lui dis-je, mais en général je ſuis perſuadé que ceux qui gouvernent l'Etat ne vous accorderoient ni leur protection ni leur eſtime, s'ils vous connoiſſoient tels que vos ennemis vous repreſentent ; & quand vous auriez aſſez d'adreſſe pour être méchans, & pour le déguiſer ; je ſuis perſuadé encore que le ſeul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de ſouffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l'oprobre du Corps. Un diſcours ſi modéré diſpoſa le Supérieur à m'accorder ſa confiance. Il me confeſſa qu'il avoit depuis quelque-tems des ſoupçons qu'il n'avoit pu éclaircir, & que mille circonſtances qui lui revenoient à l'eſprit, le portoient à juger mal de celui que j'accuſois. Comme je n'avois pu éviter dans mon recit, de nommer M. & Madame Cléveland, il parut ſatisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'eſtime ; & leur intérêt fut un nouveau motif auquel il me parut preſque auſſi ſenſible qu'à l'honneur de ſon Ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le ſervice d'un honnête homme, & je ne vous demande pas un eſpace bien long pour l'uſage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement, mais l'ennemi de M. Cléveland m'ayant fait preſſentir quelque entrepriſe téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'eſpérance que me voyant libre, il ne feroit plus myſtére de rien après moi. Je le demandai en vain dans la même maiſon où j'avois entretenu ſon Supérieur. Il étoit ſorti dès le matin, & j'attendis inutilement ſon retour juſqu'à l'entrée de la nuit. Cependant comme j'avois raiſon de craindre, ſur le ſouvenir que je conſervois de ſes derniers diſcours, qu'il ne ſe portât à quelques excès ſans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de ſa maiſon, & je m'y trouvai ſi matin, que ſi la bienſéance ne me permettoit point de demander ſi tôt à le voir, je me crus ſûr du moins qu'il ne ſortiroit pas ſans que je l'apperçuſſe. La porte s'ouvrit & le premier viſage que je découvris fut le ſien Il ſortoit ſeul, mais dans un déguiſement qui m'auroit empêché de le reconnoitre ſi je n'y euſſe aporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de ſon Ordre, il portoit l'habit court des Eccéſiaſtiques ſéculiers, avec la perruque & toute la parure de cette eſpéce de Gens d'Egliſe qui ſe font nommer Abbez. Ses yeux étoient étincelans, ſon pas bruſque, & toute ſa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néanmoins auſſi-tôt que je me fus préſenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit éclater en m'embraſſant d'un air paſſionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver ſi heureuſement? Mais éloignons nous. On me fait un outrage, continua-t'il en me preſſant de le ſuivre ſans regarder derriére lui, dont on ne ſera pas long-tems à ſe repentir. Mes Supérieurs me chaſſent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'eſt qu'à l'injure que je ſuis ſenſible; car j'étois réſolu de les quitter, & rien ne pouvoit être plus favorable à mes deſſeins. Il continua de me demander, ſans me laiſſer le tems de lui répondre, ſi je connoiſſois quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous entretenir ſans témoins. Je lui offris de le mener dans l'appartement que j'avois loüé en arrivant à Paris. Il y conſentit. Notre entretien ne roula en chemin que ſur la joye qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne ſe vit pas plutôt dans ma chambre, que prenant un air plus compoſé, il me demanda juſqu'à quel point l'on pouvoit compter ſur mon courage & ſur ma diſcrétion. N'en exceptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai paſſé, il y a peu d'entrepriſes où je puiſſe être arrêté par la crainte. Il n'eſt pas queſtion ſeulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étenduës; & ſi j'ai bien jugé de vos ſentimens par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affectois de l'écouter, excitant de plus en plus ſa confiance, il me dit que malgré le deſſein où il avoit toujours été de m'aſſocier à ſon entrepriſe, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entiérement tandis que j'étois priſonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérets; que touchant néanmoins à l'exécution de ſes projets, il avoit regretté que je ne puſſe lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins penſé à m'en faire partager les fruits; que ſes deſirs auroient peut-être été mal remplis ſi ma captivité eût duré plus long-tems: mais qu'étant libre j'allois entendre ſon plan, & confeſſer qu'il dépendoit de moi de le faire réüſſir dans toutes ſes parties.

Je ſuis informé d'hier au ſoir, continua-t'il, par l'arrivée d'un homme de confiance qui a ſuivi Mme Cléveland en Normandie, & qui a obſervé toutes ſes démarches, qu'elle doit revenir inceſſamment à S. Cloud. Si j'en juge par ſon impatience, depuis qu'elle ſe croit réconciliée avec ſon Mari, & quelle a reconnu pour ſa Fille une jeune perſonne qui paſſoit pour celle d'un autre, ſon voyage ne ſera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous eſt facile de les enlever toutes deux ſur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vuës, avant que de raiſonner ſur l'exécution, je ſuis réſolu de paſſer avec notre proye dans quelque Païs Proteſtant, où la néceſſité forcera Cecile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de ſatisfaire votre inclination pour ſa Mere.

Je ne penſe point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avoüë au contraire qu'après ces excès où je me ſuis laiſſé emporter par une folle paſſion, j'eus beſoin, dans cette conjoncture, d'un ſecours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoiſſance & l'honneur, dont j'avois promis au Ciel de ſuivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combatu foiblement contre les reſtes de ma fatale tendreſſe, ſi l'horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuſe propoſition, ne m'eût ſoutenu contre la foibleſſe même de mon cœur. Heureuſement que la chaleur avec laquelle ce Scélérat me parloit, l'empêcha de s'apercevoir de mon trouble. Il continua de me repreſenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant enſuite aux moyens, il me confeſſa que la nouvelle qu'il avoit reçûë du départ des deux Dames étant plus prompte qu'il n'avoit pû le prévoir, il ſe trouvoit fort preſſé par le tems. C'eſt dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il ſoit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en apréhende moins l'éclat. Mais n'ayant pas voulu s'ouvrir legérement, ajoûta-t'il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les ſervices lui fuſſent aſſurez; & comme il avoit apris que les Dames devoient être accompagnées de Mylord Clarendon, & de deux autres Gentilshommes, qui auroient ſans doute pluſieurs domeſtiques à leur ſuite, il jugeoit que la victoire ſeroit douteuſe, ſi nous ne prenions ſoin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis, pour prévenir toutes

ſes propoſitions qui lui auroient pû paroître plus plauſibles que la penſée qui me vint à l'eſprit. Ne vous troublez pas d'un ſoin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout-d'un-coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le diſputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainſi nous ſerons neuf, & capables, j'oſe le dire, d'une entrepriſe plus difficile. J'étois ſûr en effet de rejoindre aiſément trois Officiers dont j'avois déja reçû quelques ſervices, & que j'avois récompenſez aſſez libéralement pour en attendre d'autres. Mon deſſein étoit de les faire ſervir, non à favoriſer un lâche attentat, mais à le ruïner pour jamais, & à couvrir de honte un ſcélérat dont le Ciel ſembloit me réſerver la punition. L'inégalité de quatre contre cinq me cauſoit peu d'embarras, parce qu'outre le fond que je faiſois ſur les trois Officiers, je m'imaginois bien que Mylord Clarendon auroit aſſez de gens à ſa ſuite pour nous ſoutenir. Je me fis d'avance un plaiſir inexprimable de la penſée, que Madame Cléveland me verroit prendre au péril de ma vie, la défenſe de ſa Fille & la ſienne, & que Monſieur Cléveland ſeroit bien-tôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de ſa Famille. Cette idée me fit rejetter abſolument celle qui m'étoit venuë d'abord d'employer les Gardes de la Maréchauſſée. C'eût été la voye la plus courte; mais elle eut moins flâté le deſir que j'avois de ſignaler mon repentir & mon zèle.

Mes offres furent acceptées ſi avidement, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faiſant connoître à mon complice que j'avois une ſomme conſidérable à ſacrifier à ſes deſſeins. Il m'en fit voir une qui ſurpaſſoit la mienne. Notre entrepriſe étant apuyée ſur de ſi bons fondemens, il me propoſa de voir ſes aſſociez, pour prendre nos meſures de concert. Je trouvai quatre hommes dont la figure & le caractére n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Roüen la veille, répondit aux queſtions que je lui fis ſur ſon voyage, que l'ayant entrepris pour obliger notre chef, il s'étoit inſinué parmi les domeſtiques de Mylord Clarendon, ſous prétexte de chercher à ſe placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon. Il n'étoit pas ſûr du jour que les Dames avoient choiſi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu'elles étoient déja peut-être en chemin, & il ſçavoit que leur équipage ne devoit conſiſter que dans deux Caroſſes, avec quelques domeſtiques à cheval.

Nos meſures furent ſimples. On régla, dans l'incertitude, que nous nous rendrions, dès le même jour, dans la Forêt de Chatoux, qui paroiſſoit le lieu le plus favorable, & celui où les arrangemens qui nous reſtoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous aſſembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eut preſſé la marche des deux Caroſſes, il n'étoit pas vrai ſemblable qu'ils puſſent paſſer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me diſpoſer de mon côté à l'exécution de mes promeſſes; & dans la vuë de prévenir toutes ſortes de défiances, je diſtribuai quelques Loüis d'or aux Aſſociez, avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévû de joindre les trois Officiers dont je me croyois le ſecours aſſuré. Je ſçavois leur demeure; & quoique forcez par leur mauvaiſe fortune de ſe prêter à des actions indignes de leur caractére, j'étois perſuadé que j'avois plus de fond à faire ſur leur fermeté que ſur celle de quatre miſérables, qui connoiſſoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils ſont entrez dans mes vuës, lorſqu'ils ont compris qu'il étoit queſtion d'une entrepriſe vertueuſe, & que le motif de l'intérêt étoit ſoutenu ici par celui de la généroſité & de la juſtice. J'avois aſſez d'argent pour nous procurer ſur le champ des armes & des Chevaux. Nos préparatifs ont été ſi prompts, que nous ſommes arrivez dans la Forêt avant midi. C'eſt-là qu'en méditant avec mes Compagnons ſur le ſervice le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous juſqu'à Saint-Germain, pour vous ſervir d'eſcorte contre toutes ſortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureuſement, il m'a paru d'autant moins néceſſaire de vous avertir de mon deſſein, que l'après-midi étant peu avancée, & vos deux Caroſſes marchant avec beaucoup de vîteſſe, je me flâtois encore que vous pourriez paſſer la Forêt avant que vos ennemis fuſſent arrivez au rendez-vous. Je me ſuis contenté de vous ſuivre à quelque diſtance, & ſi vous aviez paſſé effectivement ſans les rencontrer, je me propoſois de vous quitter au deſſus de Ruel, & de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs eſpérances. Mais ayant vû l'un de vos deux Caroſſes qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroiſſoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant ſuivre l'un ſans abandonner l'autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C'eſt ce qui m'a déterminé à rompre le ſilence, & à vous preſſer de retourner ſur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me ſuivre, m'ont joint preſqu'à l'inſtant. J'avançois dans la triſte attente de trouver le crime commencé, & faiſant déja préparer leurs armes à mes Compagnons pour le punir ; mais la tranquilité où j'ai trouvé les cinq Raviſſeurs, m'a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier Caroſſe leur étoit échapé. Cependant mon ardeur naturelle, excitée par la courſe, & ſi j'oſe nommer une autre cauſe par la vuë d'un objet trop cher encore, que j'avois aperçû dans votre Caroſſe, m'a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté & d'emportement que s'ils euſſent déja conſommé leur entrepriſe. Mes reproches & la ſurpriſe de me voir arriver du côté de Saint-Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre ſortir de la bouche de leur chef les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joué d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la Juſtice Qu'on l'arrête, me ſuis-je écrié avec la même chaleur. Ses Aſſociez craignant que cette menace ne les regardât comme lui, & s'imaginant mon ordre plus ſérieux qu'il n'étoit, ont preſenté le piſtolet pour ſe défendre. Leur inſolence m'a fait perdre toutes meſures. Nous ſerons bravés par des infâmes? ai-je dit à ma troupe. Et pouſſant vers eux ſans précaution, j'ai eſſuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur d'être légérement bleſſé. Mais le perfide a été renverſé d'un coup plus ſûr. Un autre eſt tombé près de lui, & n'a ſurvécu qu'un moment à ſa chute. Le reſte a pris la fuite, & je me ſuis peu troublé de les voir échaper.

Gelin ajoûta de quel ton mon ennemi s'étoit adreſſé au Ciel, pour implorer ſa miſéricorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à Saint-Cloud. Lorſque vous me connoîtrez mieux, dit-il enſuite au Comte, peut-être penſerez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans ſa bouche, me conviennent autant qu'à lui; mais j'ai ſur lui cet avantage, que ce n'eſt pas la néceſſité qui m'a forcé au repentir. Si Monſieur Cléveland, ajoûta t'il, daigne entendre mon nom, & le recit de ce que j'ai fait heureuſement pour ſon ſervice, je me flâte qu'il y reconnoîtra le zèle & l'attachement que je lui ai promis.

Il propoſa à Mylord Clarendon de deſcendre pour recevoir, de la bouche de mon ennemi, des ouvertures importantes que la foibleſſe où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint Cloud. Milord ne ſe fit pas preſſer. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guéres de celui d'un homme expirant; ce qui ne l'avoit pas empêché, dans la difficulté de trouver tout-d'un-coup un Confeſſeur, de demander une plume, pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom auſſi reſpectable que celui du Comte, & l'offre que ce Seigneur lui fit de ſe charger de ſes derniéres volontez, parurent lui inſpirer plus de confiance. Il ſouhaita de demeurer ſeul avec lui. Je ſuis trop heureux, lui dit-il avec la langueur de la mort, que l'occaſion ſe preſente de dépoſer dans le ſein d'un homme d'honneur, ce que j'entreprenois peut être inutilement d'écrire. Dites à Monſieur Cléveland, que s'il a le cœur diſpoſé à pardonner, jamais ce noble ſentiment, dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matiére à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à ſon dernier ſoupir, & celui qui ſe promettoit le plus de ſatisfaction à cauſer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait ſouhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux dont la juſtice du Ciel l'a ſauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reſte point aſſez de force pour vous aprendre ce qui demande inceſſamment d'être prévenu, je commence par vous confeſſer que ſi l'on ne ſe hâte d'y mettre obſtacle, les deux petits Cléveland qu'on éleve au Collége y doivent être empoiſonnez par mon ordre. J'y ai laiſſé après moi dans ce deſſein, un ſçélérat qui m'eſt dévoüé, & que le deſir du gain rend capable de toutes ſortes de téméritez. Je lui ai promis cent Piſtoles à la premiére nouvelle qu'il m'aportera de leur mort.

Mylord Clarendon n'ignoroit pas que mes Enfans étoient au Collége. Il fut effrayé d'un péril ſi preſſant, & comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il ſe ſaiſit ſur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette Maiſon, à quelles horreurs il étoit expoſé dans ſes murs. Il remit ce billet au plus fidèle de ſes gens, avec ordre de le porter ſur le champ à ſon adreſſe, & de demeurer près de mes deux Fils, ſans les perdre un moment de vûë, juſqu'à ce qu'il nous fût permis de prendre d'autres meſures. Il comptoit avec raiſon qu'un nom tel que le ſien produiroit l'effet qu'il ſe promettoit de ce ſoin, & que donnant du moins de la vrai-ſemblance à un avis de cette nature, il mettoit mes Fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorſqu'il ſeroit une fois découvert. L'air d'empreſſement avec lequel il écrivit ſa lettre, parut jetter le Criminel dans quelque embaras. Les aproches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d'être livré à la Juſtice, & quelques mots qu'il laiſſa échaper découvrirent ſes allarmes. Mais le Comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un miſérable qui touchoit à ſa derniére heure, & que la ſeule force de ſes remords rendoit ſincére malgré lui, le raſſura contre cette idée, en lui proteſtant qu'il recevoit ſes confidences ſous le ſceau ſecret. Il ne l'avoit pas même nommé dans ſa Lettre; & il ne crut pas qu'il fût plus néceſſaire de lui demander le nom de ſon complice.

Cette promeſſe l'ayant rendu plus tranquile, il continua de faire la confeſſion de ſes crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de révéler, étoit le deſſein qu'il avoit formé de m'enlever mon épouſe & ma fille. Il n'en vouloit point à ma vie parce que la mort éteint les ſentimens, & que me connoiſſant ſenſible, il ne penſoit à ſe venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte ſurpris d'une haine ſi animée, & ne trouvant rien dans ſa mémoire qui pût ſervir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la ſource. Dans le moment fatal où je ſuis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiſer. La vanité & la moleſſe ont cauſé tous mes deſordres. J'ai été élevé dans un Corps dont la vertu eſt le fondement, & ceux qui le compoſent, ſeroient trop ſupérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient conſtamment ce que la ſageſſe & la piété de leur inſtituteur a réüni de perfection dans ſes maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils ſe propoſent la réformation, ſert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcez par la bienſéance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchans que l'habitude qu'ils ont de régler leur extérieur, eſt un moyen preſque ſûr de tromper les Supérieurs qui les obſervent. Vous ne les verrez jamais livrez aux vices ſcandaleux; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils n'en forment que de favoris, auſquels ils trouvent mille moïens de s'abandonner en ſecret dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu'on m'a fait prendre eſt une des plus dangereuſes. O m'a mis dans la Direction. Le goût que j'y ai pris m'a porté plus loin que les vûës de mes Supérieurs. Des états communs de la vie, où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me diſtinguer, m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'eſt la vanité qui m'en avoit inſpiré le deſir; elle s'eſt fortifiée à meſure que le ſuccès l'a nourrie; & ce qui ne faiſoit d'abord que la flâter, s'eſt tourné en habitude, qui m'en a fait une paſſion comme invincible.

Je ſuis parvenu ainſi par degrez à m'ouvrir l'entrée des plus illuſtres Maiſons du Royaume, & à m'y attirer une confiance ſans réſervé. Les attentions dont elle étoit accompagnée, m'ont bien-tôt précipité dans un autre déréglement que celui de la vanité. A force de voir mes deſirs prévenus & mes goûts ſatisfaits, je me ſuis accoutumé à une vie molle, & à la recherche de tout ce qui étoit capable de flâter mes ſens. Les moindres incommoditez qui pouvoient les bleſſer, me ſont devenuës inſuportables. J'ai trouvé dequoi nourrir délicieuſement cette nouvelle paſſion dans les complaiſances & le zèle d'une infinité de Dames, à qui ma ſanté étoit auſſi précieuſe qu'à moi-même; & pour m'aſſurer une reſſource contre toutes les incertitudes de l'avenir, j'ai eu l'adreſſe de me procurer, ſous divers prétextes de piété, des ſommes conſidérables, que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainſi rien ne manquoit à mon bonheur, car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je joüiſſois, & que chaque jour me faiſoit augmenter. Telle étoit ma ſituation lorſque j'ai commencé à connoître Mr Cléveland. Madame me faiſoit depuis peu l'honneur de m'admettre à S. Cloud, & ſi je n'avois pas encore autant de part que je me promettois d'en obtenir à ſon eſtime, je voyois par le goût qu'elle prenoit inſenſiblement pour moi, qu'elle ne reſiſteroit pas long-tems à l'aſcendant que j'avois ſur ſon ſexe. Je me propoſois cette conquête comme le ſommet de ma fortune. Elle me chargea de voir Mr Cléveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle ſembloit y prendre, me fit regarder cette commiſſion comme l'occaſion la plus heureuſe que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l'habilité que l'expérience & l'ardeur de reüſſir pouvoient m'inſpirer; mais je manquai de prudence en jugeant trop de Mr Cléveland ſur mes régles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un caractére tel que le ſien, m'auroit paru décrire une chimére. Cependant il exiſtoit pour ma ruïne. Mon art, mes ſoins, mes précautions, n'ont pû me faire trouver d'accès dans cet eſprit ſingulier. Toutes les reſſources que mon imagination m'a fournies pour m'inſinuer dans ſa confiance, n'ont ſervi qu'à le dégoûter de mes conſeils; & ce qui a précipité ma perte, c'eſt qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ſes endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement bleſſée de cette réſiſtance, auroit ſuffi ſeule pour me le rendre odieux. Mais il attiſa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes ſoins. Il en fit des Contes agréables à S. Cloud, & le jugement d'un homme, pour qui Madame avoit pris de l'eſtime, devenant bien-tôt la régle de tous ceux qui étoient aſſidus à cette Cour, ſi je ne vis pas baiſſer tout d'un-coup ma faveur, je m'aperçûs du moins que je ne la devois plus qu'au ridicûle de mon caractére, c'eſt-à dire, à quelque choſe de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois je pas fait dès ce moment pour ruïner un ennemi ſi dangereux! Ma haine s'irritoit encore de ſon indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte ſans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me cauſoit, ni m'eſtimer aſſez pour faire attention ſi j'étois offenſé de ſes railleries. Avec la protection de Madame qui ſe déclaroit pour lui dans toutes ſortes d'occaſions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement; mais j'entrepris de lui cauſer, par des voyes ſecrettes, toutes les mortifications auſquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être ſenſible, en me réſervant le plaiſir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main dont il avoit reçû le coup. Vous le confeſſerai-je? J'eus la cruelle humiliation de voir tourner toutes mes entrepriſes à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le ſuccès pût me flâter un moment. Il ſembloit que par des ouvertures imprévuës, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes deſſeins; & pour comble de diſgrace, je remarquai trop ſenſiblement que dans les difficultés que je trouvois à réüſſir, il entroit toujours quelque choſe de ces fatales raiſons qui avoient allumé ma haine: l'opinion qu'on avoit euë de moi étoit changée, & dans les occaſions mêmes où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aiſé de voir que ceux à qui j'en avois impoſé longtems ſous ce voile, me ſoupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin la mort de Madame me fit ſentir ſi vivement ma chute, par le refroidiſſement abſolu de ceux qu'un reſte de faveur dont j'avois ſçu conſerver l'aparence auprès d'elle, ſoutenoit encore juſqu'à un certain point dans mes intérêts, que je perdis l'eſpérance de me rétablir jamais dans la conſidération d'où j'étois tombé. Je m'aperçus en même tems que le mal avoit gagné juſqu'à mes Supérieurs, & quelques avis généraux que je reçus d'eux ſur ma conduite, me firent comprendre que j'étois mal dans leur eſprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, jointe à mes deſirs de vengeance, qu'elle ſervit encore à redoubler, me conduiſit à une réſolution ſi affreuſe, que je ne puis vous l'aprendre ſans confuſion. Elle ſe forma par degrez. Je penſai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus ſenſible, en lui enlevant une jeune perſonne qu'il ſe croyoit à la veille d'épouſer, & à paſſer dans quelque Païs libre avec ma proye. J'avois toujours eu pour cette aimable fille, des ſentimens que la bienſéance de mon état m'avoit forcé de vaincre : ainſi je ſatisfaiſois tout à la fois mon amour & mon inclination. Mais de nouvelles lumiéres, auſquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajouter horreur ſur horreur. J'apris que Mr Cléveland étoit engagé depuis longtems dans un autre mariage, & qu'après avoir été ſéparé de ſa femme, il étoit prêt à ſe réconcilier avec elle. C'étoit aſſez qu'il s'en fît un bonheur pour me rendre ardent à le traverſer. Je réſolus de lui enlever cette Epouſe même, que je ne connoiſſois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit le plus de raiſon de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la deſtinois, fut mon ennemi beaucoup plus que le ſien, puiſque c'eſt par ſa trahiſon que je perds la vie, avec le fruit de tous mes deſſeins. Mais poſſédé de ce furieux projet, je pris des meſures qui devoient le rendre infaillible, jusqu'à dépêcher un homme à

Roüen pour m'aſſurer de toutes les circonſtances. Hier, à la même heure où nous ſommes, je croyois mon triomphe certain, par la diſpoſition favorable des événemens; lorſqu'étant retourné au Collége, mes Supérieurs me déclarérent avec mille reproches humilians, qu'ils me chaſſoient de l'Ordre, & que ſi je me rendois juſtice au fond du cœur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importans ſecrets, que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été pénétrez, je me conſolai de ma honte par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguiſa point à qui j'étois ſacrifié, ma rage redoubla juſqu'à me faire ſouhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi, pour lui rendre funeſte le petit avantage qu'il obtenoit ſur moi; mais ce tranſport cedant au ſoin de ma ſûreté, je pris l'horrible parti que je vous ai déclaré, & je ſuis ſorti ce matin avec la cruelle ſatisfaction d'en eſpérer le ſuccès

Son diſcours fut interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit apellé pour le confeſſer; & ſentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre: diſpenſez-moi, ajouta t'il, en ſe baiſſant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui eſt inutile à la réparation de mes fautes, & ce que vous pouvez aprendre de celui dont le Ciel s'eſt ſervi pour les punir; ce qui me reſte à faire eſt de me jetter de cœur aux pieds de Mr Cléveland, & de tous ceux que j'ai offenſez. Malheureux crime, dont l'unique fruit eſt un ſi terrible & ſi prompt châtiment! Les remords qui commençoient à le preſſer l'auroient rendu plus éloquent ſur ſon repentir, ſi Mylord Clarendon ne lui eût conſeillé de réſerver toutes ces exclamations pour ſon Confeſſeur. Le ſort d'un ſi méchant homme, lui inſpirant peu de compaſſion, il ne daigna point lui faire d'autre réponſe. Mais ayant retrouvé Gelin qui l'attendoit à la porte, il crut, ſans le connoître autrement que par ce recit, qu'un ſervice auſſi important que celui qu'il m'avoit rendu, méritoit les remerciemens qu'il lui fit en mon nom. Il lui propoſa même de les venir recevoir de ma propre bouche, & ſurpris de l'air de confuſion avec lequel il s'en défendoit, il auroit été curieux d'aprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m'avoir ſervi avec tant de zèle, s'il n'eût été beaucoup plus preſſé par l'envie de m'aporter des nouvelles ſi interreſſantes.

Le ſoin qu'il avoit pris, en commençant ſa relation, de me déclarer que les incidens qu'il avoit à m'aprendre, s'étoient heureuſement terminez, me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de ſurpriſe & d'admiration. D'ailleurs, ſa prudence lui avoit fait ſuprimer ce qui lui concernoit mes enfans, & ſe repoſant ſur le zèle & la conduite du Domeſtique qu'il avoit envoyé au

Collége, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris; pour s'informer par ſes propres yeux s'il ne reſtoit rien à craindre pour eux : de ſorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée, il ne me reſta point d'autre trouble que celui que je pouvois reſſentir encore du retardement de Fanny.

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

LIVRE DOUZIE'ME.

LA nuit commençoit à devenir obſcure, & de quelque effort que j'euſſe beſoin pour modérer juſqu'au lendemain mes empreſſemens, on me fit aiſément comprendre que mon Epouſe ne devoit point être expoſée dans les ténèbres aux ſuites d'une avanture qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient ſauvez. Leur Chef même étoit encore à redouter; & ma Sœur qui avoit peine à ſe perſuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la généroſité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu'une converſion ſi récente ne fût capable de ſe démentir. Fanny étoit dans un aſyle inviolable, où la recommandation du Comte, & la compagnie de Madame de L*** lui faiſoient une autre ſorte de ſûreté. Je convins que juſqu'au jour ſuivant il ſuffiſoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui lui devoit reſter du départ de Mylord, & pour diſſiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon eſtime & de ma tendreſſe. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé ſi heureuſement à me ſervir, le premier uſage que j'en voulois faire étoit pour aller au-devant d'elle, & que j'étois réſolu de me mettre dans le caroſſe qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On conſentit à cette propoſition. Elle ſervit même à ranimer la joye dans notre aſſemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit ſi tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me preſſa de quitter un lieu où j'étois à découvert. En y conſentant, je propoſai au Comte de Clarendon de me recevoir dans ſon caroſſe, & de laiſſer marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les ſentimens de mon cœur dans le ſein de ce vertueux ami. En vain Cecile, renouvelant ſes careſſes & me ſerrant les mains avec tranſport, ſouhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître ſi paſſionnée, & j'attribuois cette liberté de ſentimens à une eſpéce d'affectation, qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle ſe faiſoit pour les vaincre. Mais quoique je me ſentiſſe toûjours un tendre penchant pour elle ; la difficulté de démêler tout-d'un-coup s'il pouvoit s'accorder avec une autre paſſion, qui avoit repris ſon ancien aſcendant, & dont ma volonté même me faiſoit une Loi auſſi forte que le devoir, me rendit moins complaiſant que je ne l'euſſe été peu de jours auparavant dans la même occaſion. Je la priai de conſentir que je demeuraſſe ſeul avec le Comte, à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vuës, & me recevant dans ſon caroſſe, il donna ordre à ſon Cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choſes importantes à lui confier ! Cher Comte, lui dis-je auſſi tôt avec un mouvement de tendreſſe qui ne pouvoit être égalé que par mon reſpect, votre généreuſe bonté ne me laiſſe plus rien de libre à vous offrir, & lorſque je fais profeſſion de vous être attaché pour toute ma vie, je ſens que ce n'eſt pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je penſe moins à compter les devoirs de ma reconnoiſſance qu'à les augmenter. J'ai beſoin, non-ſeulement de votre ſecours au-dehors, dans un païs où la mort de Madame me laiſſe ſans protection, mais encore de tous les conſeils de votre prudence, & de tous les ſoins de votre amitié, pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur, & des deux côtez ma confiance eſt égale. Enſuite, ſans lui laiſſer le tems de me répondre, je commençai par lui expoſer en peu de mots les inquiétudes qui me reſtoient de tant d'événemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de ſûreté que je voyois pour ma Famille au milieu de ces nouvelles allarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet article, que pour paſſer rapidement ſur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoûtai je en prévenant encore ſa réponſe, que ſi la Juſtice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'employeront point l'artifice & la trahiſon pour me perdre. Mais en ſupoſant que je n'aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je aſſez de liberté d'eſprit pour les prévoir & pour les éviter ? car je confeſſe que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reſte peu de fond à faire ſur ma prudence. Et prenant occaſion de cet aveu pour entrer dans la deſcription de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par ſa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur aſſez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joye. Ainſi je me trouve comme à l'entrée d'un païs inconnu, & j'ai peine à choiſir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais ſenti. Ajoutez que la ſituation d'où je ſors augmente ma ſurpriſe & mon trouble, par l'extrême opoſition de l'état où je ſuis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le ſouvenir m'eſt encore preſent,

ſent. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même inſtant qu'il ſe trouve ſoulagé d'une affreuſe opreſſion, paſſe tout-d'un-coup dans un état ſi libre, que ne ſentant plus rien qui lui réſiſte, il apréhende au contraire que faute d'être ſerré ou apuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide, ne l'expoſe à quelque chute dangereuſe. Il marche avec une legéreté qui le fait trembler; & le mouvement qui l'entraîne eſt ſi rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui ſe preſente autour de lui. Ou ſi je puis me faire entendre par une image encore plus ſenſible, repreſentez-vous quelqu'un qui tombant tout d'un-coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le ſouléve de tous côtez, & qui perdant terre à tous momens, craindroit que tous ſes efforts ne puſſent le défendre contre le courant qui eſt prêt à l'emporter. Il réſiſte de tout ſon pouvoir, mais s'il céde enfin, c'eſt pour rouler à l'avanture dans un torrent où il ſe perd, à meſure que ſa raiſon ſe trouble & que ſes forces s'épuiſent.

Réüniſſez tous les traits de ces deux peintures. C'eſt ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumiéres auſquelles je n'ai pu réſiſter, m'ont fait changer de diſpoſition à l'égard de mon Epouſe. Tous mes mouvemens ſont des tranſports. Ils m'entraînent avec une violence & une confuſion inexprimables. Je paſſe ſi rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroiſſent preſens tous enſemble à mon ame, quoiqu'elle n'y diſtingue rien dans l'yvreſſe qu'ils lui communiquent. A peine ſuis-je capable de quelqu'attention pour ce qui ſe paſſe à mes yeux. Enfin, je dois être épouventé de ma ſituation, ſi ce que j'éprouve n'eſt pas la marque d'un bonheur ſi nouveau pour moi, qu'il en eſt au-deſſus de mes expreſſions & de mes idées.

Mais quelle aparence auſſi, continuai-je, que ce qui ne dévroit ſervir qu'à me procurer une douce tranquilité, après les longues épreuves où le Ciel a mis ma conſtance, ſoit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation ? Aprenez-moi, Mylord, ce que je dois penſer de moi-même, & de l'état où je ſuis. Et ce n'eſt point aſſez de m'éclairer ſur ma ſituation, ſi vous ne me faites voir en même-tems quelque jour pour me conduire, ou plûtôt ſi vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumiéres d'une Philoſophie plus heureuſe que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laiſſer la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix ſervant encore plus que les mouvemens de mes yeux & de mon viſage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus ſurpris d'une ſi étrange confidence, qu'il ne connoiſſoit encore qu'imparfaitement mon caractére. Cependant après m'avoir confeſſé que de la maniére dont la fortune avoit conduit les événemens de ſa vie, il avoit eu peu d'occaſions de connoître la joye par les excès, il ajoûta que ſur la ſeule idée qu'il s'en formoit, il concevoit ſans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette diſſipation, que je nommois legéreté, & que j'aurois pû, me dit-il, nommer, auſſi-bien égarement d'eſprit & oubli de ſoi-même, lui paroiſſoit convenir aſſez à la nature de cette paſſion. Car de même que la douleur cauſe à l'ame une eſpéce de reſerrement, & la porte à ſe recueillir en elle-même par la crainte de ce qui la bleſſe; la joye, au contraire, qui ſupoſe exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainſi de ſon centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors, eſt comme un nouveau témoignage de ſa ſûreté. Mais quand il ſeroit vrai qu'en ſe répandant avec ſi peu de précaution, elle n'eût rien à riſquer pour le bonheur dont elle joüit, elle y perd du moins de ſes forces, qui conſiſtent dans le pouvoir de ſe connoître & de ſe modérer ſans ceſſe: & c'eſt de-là ſans doute, ajoûta le Comte, que vient cette legéreté, ou plûtôt cette foibleſſe, que vos deux comparaiſons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre ſituation vous cauſe de l'embarras, & vous me demandez des remédes contre un mal qui vous paroît preſſant. Ah! cher

Cléveland, j'en ai découvert un qui vous feroit bien-tôt auſſi ſalutaire qu'à moi, ſi l'aplication en étoit auſſi prompte que la vertu en eſt infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous aprendra quelque jour que pour ceux qui deſirent ſincérement la paix de l'eſprit & du cœur, en quoi je fais conſiſter la ſanté de l'ame, il y a des reſſources dans nous-mêmes dont le ſuccès n'eſt jamais incertain.

Quoi! interrompis-je avec étonnement, vous connoiſſez à la Philoſophie, des armes plus fortes que celles dont j'ai fait juſqu'aujourd'hui un ſi malheureux uſage? Eh! dans quelles ténèbres les tient-elle cachées, pour me les avoir dérobées ſi cruellement? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui? Croyez-vous qu'après un long exercice de ſes maximes, je puiſſe manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'uſage? Non, me répondit-il, d'un air rêveur; mais ſi je me rapelle bien ce que vous devez vous ſouvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui reſſemble à ceux que je veux quelque jour vous propoſer; & ne pouvant en eſpérer ſi-tôt le moindre fruit, je penſois à vous trouver aujourd'hui quelque ſecours preſent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me ſemble, continua-t'il, que vos emportemens de joye, & cette confuſion d'idées & de ſentimens qui en eſt l'effet, peuvent recevoir un remede qui n'eſt pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus ſenſible qu'un autre au bonheur, ſongez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le ſouvenir de l'état dont vous êtes à peine ſorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le preſent vous aſſure, & que l'avenir peut vous promettre. Eſt-il poſſible qu'on s'abandonne ſi librement aux tranſports de la joye, quand ils viennent de ſi près à la ſuite de la douleur? Mais que dis je: Etes-vous certain, ajouta-t'il, qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en aſſure abſolument la poſſeſſion? Eh! jugez-en par les nouveaux dangers dont le Ciel vous préſerve aujourd'hui. Un inſtant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes crû délivré.

Je ne veux pas le diſſimuler. Cette eſpéce de ménace qui n'avoit que trop de vrai-ſemblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorſque l'abſence de Fanny m'expoſoit encore à mille ſortes d'allarmes qui ſe preſentérent tout-d'un-coup à mon imagination; cette prédiction obſcure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la meſure du deſeſpoir que je devois craindre de ſa privation, mêla plus d'amertume à mes ſentimens, qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joye. J'allois remercier Mylord Clarendon d'un ſecours qui ſurpaſſoit peut-être ſes eſpérances ; mais profitant de mon ſilence pour continuer ſon diſcours : vous ne me répondez pas, reprit-il, & ſi c'eſt votre ſécurité qui vous rend inacceſſible à toutes ſortes de craintes, je confeſſe que vous en devez remercier le Ciel comme d'un ſurcroît de bienfaits. Vous joüiſſez d'ailleurs d'une partie de vos deſirs ; j'en conviens, ajoûta-t'il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille auſſi aimable que Cecile, eſt comme un gage de la fortune qui ne lui permet plus de ſe démentir en votre faveur. Mais je ſupoſe votre bonheur au comble, par-tout ce qui peut flâter le cœur d'un pere & d'un mari : Croyez vous donc qu'il ne vous reſte pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvez ? Les infirmitez de la nature, dont votre épouſe & votre fille ont été juſqu'à preſent garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous ſéparer d'elles, ſont-ce-là des malheurs contre leſquels vous puiſſiez parfaitement vous raſſurer ? Sans être auſſi ardent que vous dans mes tranſports, & partagé par une paſſion qui avoit pris ſur moi beaucoup plus d'aſcendant que la tendreſſe, j'ai reſſenti ce qu'il en coute à perdre une épouſe & à trembler pour une fille qu'on a de juſtes raiſons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, ſur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de juſteſſe d'expreſſion que le Comte, pour ne me pas cauſer une juſte ſurpriſe. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable ſens, je me ſentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le deſſein que j'avois eu d'épouſer Cecile, il me paroiſſoit important d'aprofondir quelle ſorte de ſentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'aperçût ſans peine, à la forme de ma queſtion, qu'on m'avoit déguiſé qu'elle étoit ma fille; & quoiqu'embarraſſé à deviner la cauſe de cette réſerve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence, lui fit donner un tour ſi équivoque à ſa réponſe, que je la pris du côté conforme à mes préjugez. Ainſi, les ſoupçons obſcurs, qui avoient peut-être commencé à naître dans mon eſprit, s'évanoüirent ſans y laiſſer aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes réfléxions ſur le premier ſujet qui nous avoit occupez; & s'il ne parvint point par la ſageſſe de ſes conſeils, à m'inſpirer toute la force dont j'avois beſoin, il me fit du moins une eſpèce de rampart de la bienſéance, qui ne me permettoit plus, après tant de raiſonnemens & d'exhortations, de laiſſer paroître à ſes yeux toute ma foibleſſe.

Ce ſecours, tout foible qu'il étoit lui-même, fut le ſeul à qui je dûs, non ſeulement des aparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais aſſez de liberté dans les fonctions de mes organes pour régler au dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, ſans paroître trop froid par une vaine affectation de conſtance, ni trop impétueux dans l'expreſſion de mes tranſports. Je répare par cette confeſſion l'impoſture de mes ſens, qui firent alors un faux honneur à ma raiſon ; car à quel trouble n'étoit-elle pas livrée, tandis qu'elle paroiſſoit les gouverner avec cet empire ? La ſcéne à laquelle je touche, n'a pas été prévûë. J'aurois fait perdre quelque partie de ſes charmes à mes Lecteurs, ſi je ne leur avois ménagé le plaiſir d'une ſurpriſe, qui ſervira peut être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive, avec le Comte, à la porte de ma maiſon, & je remarque que les appartemens ſont illuminez par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'Etrangers que j'avois chez moi étoit une raiſon qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, ſi Monſieur de L*** qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la Cour, ne ſe fût preſenté bruſquement à la portiére du Caroſſe. Il me ſaiſit la main. Deſcendez, me dit-il, & venez ſatisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidéle Epouſe. Madame Cléveland compte tous les momens qui la ſéparent de vous. Elle eſt ici depuis une heure avec ma femme ; & profitant du ſilence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit laſſée vers la fin du jour d'attendre Mylord Clarendon, à Saint Germain. L'ardeur de ſe revoir dans ma maiſon, joint à ſon inquiétude pour ſa fille, lui avoit fait emprunter une Chaiſe de Poſte, dans laquelle elle s'étoit miſe avec Madame de L** & comme elles ſoupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon au lieu de ſuivre le grand chemin, qui pouvoit les expoſer à quelque fâcheuſe rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L*** connoiſſoit toutes les routes qui étoient dans le voiſinage de ſa maiſon. Enfin elles étoient arrivées heureuſement à la mienne, preſqu'au moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre ſi agréable avoit tellement diſpoſé tous les eſprits à la joye, que pour donner un air de fête au reſte de cet heureux jour, ma ſœur avoit cherché dans ſon imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à réjoüir l'aſſemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maiſon fut éclairée avant mon retour ; & faiſant entrer Fanny & Cecile dans ſes vûës, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pû leur fournir. Avec le deſſein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe ; elle avoit l'eſpérance qu'un peu de tumulte & de diſſipation ſerviroient à modérer mes premiers tranſports. Fanny elle-même, quoique ſupérieure à toutes les affectations de parure dont ſe nourrit la vanité des femmes, s'étoit laiſſé perſuader aiſément que je lui tiendrois compte du redoublement de ſes ſoins pour me plaire ; & la tendre paſſion qu'elle avoit pour ſa fille lui faiſant ſouhaiter de la voir paroître aux yeux de l'aſſemblée dans tout ſon éclat, elle avoit employé avec complaiſance ſes propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même ſervice.

Dom Thadéo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de ſeconder les intentions de ma ſœur, par diverſes galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de ſa Nation ; il s'étoit couvert du plus magnifique de ſes habits, qu'il avoit relevé de pluſieurs ajuſtemens extraordinaires ; & s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit repreſenter le Dieu de l'Hymen, qui s'étoit fait accompagner de ſa Cour, pour briller chez moi dans toute ſa gloire. La fille de ma ſœur avoit été changée en Amour ; il la tenoit liée de pluſieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes ſi douces, à quelle ſorte d'empire il avoit été aſſujetti. Tous mes domeſtiques avoient reçû de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bizarres dont il avoit été l'Inventeur. L'un repreſentoit la fidèlité, l'autre la Conſtance ; enfin, tous les attributs de la Vertu & de la Félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette Cour avec ſa fille, & le Dieu avoit ſa place au-deſſous d'elle, pour marquer

quer qu'il étoit ſoumis lui-même à celle dont le bonheur étoit ſon ouvrage.

Il ne manquoit que de la Muſique à la Fête ; mais par une précaution qui ſeroit peu vrai-ſemblable dans tout autre Voyageur qu'un Gentilhomme Eſpagnol, Dom Thadéo avoit un luth dans ſa malle, & le touchoit avec aſſez d'agrément: On profita du tems que Monſieur de L*** employoit à me faire une partie de ce recit, pour le prendre derriére le Caroſſe du Comte, & Monſieur de L*** qui n'avoit point été prévenu ſur cette circonſtance, parut auſſi ſurpris que moi d'en entendre les premiers accords. Voilà, me dit-il en ſouriant ; de nouveaux effets du zèle de vos amis. On penſoit d'abord à vous ſurprendre par la vuë de tout ce ſpectacle, mais j'ai crû que ce ſeroit vous obliger que de m'échaper ſecrettement pour vous en avertir

L'ouverture de ce diſcours m'avoit frapé juſqu'à ſuſpendre tout-d'un-coup l'uſage de mes ſens, & peut être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrêmitez que j'apréhendois pour ma ſanté & ma raiſon. Cependant ſoit que mon attention vînt enſuite à ſe partager, comme ma ſœur l'avoit prévû, par la variété & l'agrément des images qui m'étoient preſentées ; ſoit qu'à l'égard des ſentimens comme des idées, l'ame ſoit quelquefois capable de renfermer ſon action dans elle-même ſans aucune communication avec les organes du corps, il eſt certain que loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joye, je me ſentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me reſtoit dans cet état, n'avoit rien qui ſentît la contrainte. Allons, Mylord, dis-je au Comte en le preſſant de deſcendre, vous ſerez témoin de mon bonheur, & les plaiſirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai ſa ſurpriſe en me voyant cet air libre qui etoit différent de tout ce que je lui avois fait apréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût diſſipé ſi heureuſement toutes mes craintes.

A me voir traverſer legérement la Cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui ſe croyoit quatre jours auparavant à la derniére heure de ſa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour ! Prodige de la joye qui ſurpaſſe ceux que j'ai racontez de la douleur ! Eſt ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de ſa reconnoiſſance ? Mais je ne connoiſſois encore qu'une partie de ſes bienfaits ; & que me reſteroit-il pour exprimer mes tranſports, ſi j'employois toute la force de mes ſentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étenduë de mon bonheur ?

J'arrivai à la porte de cette heureuſe Chambre, où les delices de mon cœur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maiſon, me preſſa encore de l'accepter en aprochant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton paſſionné, je me ſuis trop défié de l'Amour, & je n'ai pas aſſez connu mes forces. Ah! ſi le cœur de Fanny eſt à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix aſſez haute pour en être entendu, il me reſte auſſi peu d'allarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, & quoique j'affectaſſe de meſurer les miens, le premier mouvement qu'elle ſe donna, alloit me faire oublier toute bienſéance pour me précipiter dans ſes bras; lorſque s'étant arrêtée d'un air languiſſant, elle ſe remit ſur ſa chaiſe. Ma Sœur, qui lui ſupoſa quelque foibleſſe, me coupa auſſi-tôt le paſſage pour voler à ſon ſecours en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'eſt-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux fixez ſur ſon viſage où je voyois couler ſes pleurs qui s'entreſuivoient rapidement, & n'oſant preſque reſpirer dans l'incertitude où j'étois ſi elle n'avoit pas perdu la connoiſſance.

Elle revint ſur le champ à elle-même; mais après avoir pouſſé quelques ſoupirs, qui parurent un peu la ſoulager, elle tourna la tête vers ſa fille qui étoit à côté d'elle, & elle ſe mit à l'embraſſer en l'arroſant de ſes larmes. Ma Sœur l'exhortoit à s'occuper plûtôt de ſa joye, tandis que Mylord Clarendon, qui n'étoit pas beaucoup plus ſûr de ma conſtance, me preſſoit de m'aſſéoir avec lui. Je me rendis à ſon conſeil, mais par un motif fort différent du ſien. Ces pleurs que je voyois verſer à Fanny, & cette affectation d'embraſſer Cecile, me parurent un langage ſecret dont je crus entendre le ſens; je le pris pour un reproche de l'eſpéce d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reſte de crainte, du côté d'une Rivale dont elle connoiſſoit les charmes. J'aurois dû penſer au contraire que ce n'eſt point par des careſſes ſi tendres qu'on marque ſes inquiétudes à une rivale redoutée; mais mon cœur, porté de lui-même à s'excuſer, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicateſſe de mon Epouſe, ne me fournit rien qui fut capable de me raſſurer contre cette idée.

Cependant Dom Thadéo prit ce moment pour s'aprocher de moi; & m'environnant avec ſes Acteurs, il joignit à la Fête un ornement auquel perſonne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit compoſé preſque ſur le champ, un diſcours fort ingénieux, où par une alluſion agréable à ſon rôle il rapeloit toutes mes avantures, en les faiſant paſſer pour autant d'épreuves auſquelles il avoit voulu mettre ma fidèlité & ma tendreſſe. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention; & plein de l'idée qui m'étoit venuë à l'eſprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon Epouſe pour obſerver les ſuites du ſentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur; & ſurpriſe du parti que j'avois pris de m'aſſeoir avant que de m'être avancé juſqu'à elle, ſon viſage portoit quelques marques de crainte & d'embarras. Elle tenoit la main de ſa fille dans les ſiennes. Elle la ſerroit de tems en tems; & ſe tournant vers elle, elle lui diſoit quelques mots, que Cecile paroiſſoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ſes traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien, & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumiére d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confeſſer à tout l'Univers qu'on n'a jamais peint les Divinitez avec plus de perfections & de graces. Le voiſinage même de Cecile ne lui faiſoit rien perdre; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaiſſe & plus haute dans mon Epouſe, c'étoit la même proportion & la même nobleſſe. On les eût priſes pour les deux ſœurs, entre leſquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaiſance que je devois à la politeſſe de Dom Thadéo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me livrer à tous les tranſports de mon cœur ? Car la fermeté que j'avois portée juſqu'alors au-delà de ma propre eſpérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore que ce n'étoit point de la force de mon eſprit que j'avois tiré du ſecours contre mes ſentimens, puiſqu'une legére crainte dont la cauſe ne ſubſiſtoit que dans mon imagination, me faiſoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'eſt cette inſtabilité même & cette variété de mouvemens & de ſituations que je donne ici pour témoignage & pour confeſſion de ma foibleſſe. Cependant je réſiſtois encore ; & retenu par une eſpéce de honte, qui venoit des réfléxions dont je croyois mon Epouſe occupée, autant par la bienſéance, qui étoit un autre frein pour moi dans une aſſemblée ſi nombreuſe, j'aurois peut-être ſauvé les aparences juſqu'à la fin, ſi en m'efforçant par intervales de donner quelque attention au diſcours de Dom Thadéo, je n'euſſe été frapé de pluſieurs circonſtances ſur leſquelles il peſoit particuliérement. Rempli comme il étoit lui-même de ſa paſſion pour Cecile, il ne put toucher cette partie de mon Hiſtoire, ſans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuſe faveur du Ciel qui m'avoit conſervé une fille ſi aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée ſi heureuſement en France avec Madame Riding, qui lui ayant fait trouver un aſyle & la plus noble éducation chez Monſieur de L***, m'avoit accordé ſi long-tems la ſatisfaction de la voir & le plaiſir de l'admirer ſans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur ineſtimable de retrouver tout d'un coup mon ſang, & l'objet de ma plus juſte tendreſſe dans une perſonne qui méritoit les adorations de tout l'Univers; enfin, ſa joye, la mienne, celle de mon Épouſe & de mes amis, le triomphe de tant de ſentimens qui venoient de la même cauſe & de la gloire, que Dom Thadéo trouvoit à leur ſervir d'interpréte, furent autant d'articles ſur leſquels il continua d'exercer ſon éloquence.

Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient réveillé comme d'une léthargie, & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cauſe n'étoit pas bien encore éclaircie, j'avois compris par degrés de quel eſpoir on ſembloit prendre plaiſir à me flâter. Les expreſſions de l'Orateur devenant enſuite ſi claires, qu'il ne m'étoit plus permis d'y trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une penſée qui me tranſportoit dans un nouvel ordre de choſes, & qui me ſembloit tout changer autour de moi. N'oſant néanmoins m'en raporter ſi tôt ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impreſſion que je reſſentois, je tâchai de me rapeler tout ce qui pouvoit avoir quelque raport au ſujet de mon agitation, &

je tombai dans un certain effroi à meſure que j'ouvris les yeux ſur diverſes circonſtances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraiſemblance ; l'arrivée de Madame Riding, les premiers complimens de M. de L*** & du Comte de Clarendon, les careſſes paſſionnées de Cecile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendreſſe dont je n'avois pû me défendre pour elle ; en un mot, la voix de la nature, qui s'étoit déguiſée ſous tant de formes, & qui redevint plus puiſſante que jamais en acquérant la liberté d'éclater, toutes ces circonſtances raprochées & comparées enſemble, me mirent dans un jour qui ne me laiſſa plus d'accès au moindre ténébres. Je fus ébloüi de cet amas de lumiéres, & la concluſion d'une vérité ſi charmante fut de me lever avec une vîteſſe qui ſeroit repreſentée foiblement par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cecile. Les Acteurs, qui m'environnoient, furent rudement choqués ſur mon paſſage, & Dom Thadéo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de ſon diſcours

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendreſſe ou de l'étonnement des autres, lorſque je manque ici de forces & de lumiéres pour décrire mes propres ſentimens. Cecile étoit aſſiſe près de ſa mere. J'ouvris les bras pour les embraſſer enſemble, & les ſerrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baiſſai paſſionnément la tête ſur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuſes qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes tranſports. Je leurs entendis pouſſer un cri, qui venoit aparemment de l'impétuoſité de leur joye. Ce fut la derniére obſervation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoiſſance auſſi tôt, par un évanoüiſſement qui auroit ſans doute été mortel, ſi le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conſervation. Ma Sœur, qui s'en aperçut la premiére, accourut à moi toute allarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre, d'un accident dont elle connoiſſoit particuliérement la cauſe. Son premier ſoin fut de m'arracher des bras de mon Epouſe & de ma fille, qui m'embraſſoient avec un mélange paſſionné d'inquiétude & de tendreſſe, & leur faiſant conſidérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'eſprits ſi ſubite; après l'épuiſement que m'avoient cauſé mes chagrins & mes bleſſures, elle leur fit aprouver qu'on commençât par me tranſporter ſur mon lit. Mais les ſecours que j'y reçus furent long-tems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour apeler mes Chirurgiens. On fit partir tout à la fois pluſieurs Couriers pour divers lieux voiſins, & juſqu'au retour des plus diligens, le deſordre fut inexprimable dans ma maiſon.

Les Chirurgiens employérent eux-mêmes inutilement les premiers ſecours de leur Art, & quoiqu'ils s'efforçaſſent de raſſurer l'aſſemblée par les raiſons qu'ils pouvoient tirer de l'excélence de mon tempérament, ils me confeſſerent après mon rétabliſſement, qu'ils avoient été allarmés de me trouver dans une inſenſibilité qui ne différoit preſque pas de la mort. Cependant ayant pris ſoin de viſiter mes bleſſures, ils ne furent pas moins ſurpris de les trouver ſi fraîches & ſi vermeilles, & qu'il ne manquoit aux chairs que le ſecours du tems pour ſe raffermir. L'excès de la joye peut épuiſer dangereuſement les eſprits; mais loin de communiquer au ſang quelqu'ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur. La nature ſecondée par les Chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je ſortois de quelque péril dont on s'étoit allarmé, je tendis les mains vers mon Epouſe & ma Fille, avec un ſentiment de reconnoiſſance qui ſembloit ajouter encore quelque choſe de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout-d'un-coup, & l'avis des Chirurgiens étant que la réparation de mes forces ne ſe pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remédes, je demeuraſſe au lit pour attendre tranquilement le ſommeil. Je ne mis qu'une condition à cette Loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire uſage de mes yeux. L'Amour & la Nature ont-ils un langage plus tendre ? Je priai Fanny & Cecile de ſe raprocher un moment, & les ayant conſidérées avec une douce complaiſance, qui me fit tirer plus de forces de cette vûë que de tous les remédes, je conſentis à demeurer dans la ſituation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conſeil eut tout le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet, preſqu'auſſi tôt, dans un profond ſommeil.

Si dans les tranſports de mes plaiſirs ou de mes peines, j'ai donné à quelqu'un de mes ſentimens, le nom d'intime & d'abſolu ſur mon ame, j'ai trompé mes Lecteurs, ou je me ſuis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en ſortant de cet heureux ſommeil. C'eſt l'époque de la perfection de ma joye, comme j'ai pris ſoin de faire remarquer celle de mes plus affreuſes douleurs. Mais ayant commencé par m'aſſurer que tous les biens dont je joüiſſois, n'étoient pas une illuſion, & leur trouvant en effet autant de ſolidité que de charmes, ma ſituation devint ſi délicieuſe, que je ne balançai point à la regarder comme le ſouverain bonheur. Il ne ſe preſentoit plus rien à mon eſprit qui ſentſt l'inquiétude ou le trouble ; toute ſon étude étoit trop occupée par les douceurs de la joye.

Il ne me reſtoit pas non plus la moindre trace de foibleſſe, ni le moindre reſſentiment de mes bleſſures; le profond repos que j'avois goûté, avoit avancé merveilleuſement ma guériſon. Ainſi ne trouvant au-dedans & autour de moi, que des ſujets de contentement & des motifs de ſécurité, je ne ſentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empreſſement, qui me fit ſouhaiter de revoir auſſi-tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques Domeſtiques qui ſe trouvérent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtreſſes; car attachant du plaiſir juſqu'aux moindres circonſtances, je trouvois de la douceur à donner déja cette qualité à Fanny & à Cecile. On me répondit qu'après avoir paſſé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorſqu'elles m'avoient crû abſolument ſans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point d'indiſcrétion à faire l'eſſai de mes forces. Je me levai pour paſſer dans leur apartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en aprochai comme d'un temple. Le profond ſommeil où elles étoient enſévelies, me laiſſa le tems de les conſidérer, dans une ſituation, qu'elles n'avoient pu prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles ſe tenoient étroitement embraſſées, & Fanny avoit la bouche ſur le ſein de ſa Fille. L'invention des

Peintres n'exprime rien de ſi naïf & de ſi attendriſſant. Cette mere incomparable ſembloit réünir tous les ſentimens de ſon ame, au lieu qu'elle touchoit de ſes lévres. L'aſſoupiſſement du ſommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque choſe d'animé ſur ſon viſage. C'étoit l'expreſſion d'une tendreſſe, qui eſt au comble de ſon ardeur, mais qui n'eſt pas ſatisfaite encore, & dont les deſirs augmentent à meſure qu'elle obtient & qu'elle joüit. Quels avoient dû être les tranſports dont je ne repreſente que l'image ? L'attitude de Cecile n'étoit pas moins touchante ! Heureux Pere ! Heureux Mari ! car c'étoit moi que ces deux cœurs paſſionnez cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres careſſes. La nature ne leur inſpiroit pas un ſentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me ſerois jamais raſſaſié de ce ſpectacle. Ce fut pour en joüir plus librement que je m'aſſis vis-à vis d'elles, ſans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaiſir ne me laiſſa guéres de penchant d'abord aux réfléxions. Cependant après m'être abandonné long tems à des impreſſions ſi charmantes, je vins inſenſiblement à m'entretenir de ce qui me reſtoit à faire, pour le bonheur de deux perſonnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut déciſif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuſe ; mais qui doit entrer ma Fille, & quel moment elle choiſiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refuſé de me ſatisfaire ſur le champ, ſi Mylord Clarendon à qui il reſtoit quelque inquiétude pour mes deux Fils, & qui ne vouloit pas différer à ſe rendre lui même au Collége, ne l'eût priée de remettre à ſon retour un recit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y conſentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvemens de mon cœur n'étant point encore apaiſez, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes careſſes dont on ne ſe laſſoit pas de me combler. Fanny & Cecile ſe firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que ſi j'euſſe commencé chaque inſtant à les voir. Le ſon de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles, faiſoient naître dans mon ame quelque ſentiment nouveau. J'étois empreſſé autour d'elles, comme ſi je n'euſſe plus eu d'autre occupation que de les ſervir, d'autre ſoin que de leur plaire, & d'autre deſir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empreſſement m'étoit bien rendu par l'air de ſatisfaction & de tendreſſe avec lequel on paroiſſoit le recevoir. Ce n'étoit pas un Pere & une Fille, une Epouſe & un Mari, c'étoit des amans, charmez l'un de l'autre; qui ſe parloient, ſi l'on veut, pour la premiére fois, après ſ'être long-tems adorés ; qui ſe retrouvoient après ſ'être crûs ſéparez par la mort, ou qui ſe croyoient ſûrs, après de longües & cruelles traverſes, d'être réünis & tranquiles pour jamais.

Cependant nos Spectateurs ſe mêlant auſſi à la converſation, je leur parlai du deſſein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes Amis, autant que pour donner à mon propre bonheur, toute l'étenduë qu'il pouvoit recevoir de mes richeſſes, d'abandonner promptement S. Cloud, & de former une maiſon brillante à Paris. Mon intention, leur dis je, n'eſt pas de vivre perpétuellement en France ; mais outre qu'il me ſeroit dur de quitter ſi-tôt de chers Amis, à qui la reconnoiſſance m'attache deſormais par des liens ſi ſacrez, je conſidére que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes Enfans, que les Colléges de Paris ; & ſi leur Mere eſt ſatisfaite de celui qu'on leur a choiſi, je ne demande que de connoſtre mieux dans quels principes on les éleve, pour y donner mon conſentement. Ainſi, continuai-je en m'adreſſant à Fanny, nous joüirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous ſerez charmée vous-même d'avoir eu l'occaſion de connoître la France, avant que de paſſer en Angleterre. Je remarquai que Monſieur & Madame de L*** étoient les ſeuls qui reçuſſent froidement cette ouverture ; mais je connoiſſois leurs raiſons, & je leur fis chandans la compoſition d'une Hiſtoire où j'ai promis de ne pas déguiſer mes foibleſſes, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joye, peut-être a t'il été pardonnable à un cœur qui les avoit ſi peu connus, & qui ſe ſentoit délivré pour la premiére fois de cette ſombre triſteſſe dont il avoit été poſſédé ſi long-tems, de regarder le plaiſir comme ſon unique reméde, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit ſi ſatisfait. La Philoſophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raiſons qui m'avoient forcé d'y renoncer, ne m'auroient plus été preſentes, un ſi long intervale que j'avois paſſé dans la perſuaſion de ſon impuiſſance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une régle inutile. Je voulois être heureux & partager mon bonheur avec deux perſonnes qui m'étoient chéres. Pourquoi attendre de ſi loin ce que le preſent ſembloit m'offrir? La vraye ſageſſe n'eſt-elle pas celle qui conduit au terme par les voyes les plus courtes? Ainſi comme emporté par l'aſcendant du plaiſir qui régnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en aſſurer la durée, & rien ne m'y parut ſi propre que de tirer des circonſtances de ma fortune, tout ce qui pouvoit ſervir à me compoſer une vie pleine de charmes. Les richeſſes qui m'étoient venuës de la ſucceſſion de mon grand Pere, étoient ineſtimables. Trois millions d'argent comptant en faiſoient la moindre partie. Ce que je poſſédois en lingots d'or, en diamans, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois laiſſé à Nantes ce que je n'avois pu facilement tranſporter, & cette raiſon étoit la ſeule qui eût balancé pendant quelque tems l'inclination qui me faiſoit ſouhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changez. Les craintes qui m'avoient dégoûtez de la France ne ſubſiſtoient plus. Cecile étoit à couvert ſous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun riſque dans un Collége que leur Mere connoiſſoit, & où elle avoit elle-même des liaiſons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'Etranger? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire, devenoient un motif de ſécurité par leur impuiſſance. Je flâtois par ces raiſonnemens le deſir qui m'étoit né tout d'un coup de faire quelque eſſai des agrémens de Paris. Etrange foibleſſe du cœur, lorſqu'il s'abandonne à lui-même! Le repos & la proſpérité dont je commençois à peine à joüir, me firent éclore en un moment mille vaines paſſions. Je penſai à me procurer une Maiſon magnifique, un Equipage & une ſuite digne de mes richeſſes, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon Epouſe & à ma fille, dans le ſein de l'abondance & des plaiſirs.

L'intérêt de M. de L*** étoit le ſeul obſtacle qui pût m'arrêter. Mais s'il ne pouvoit demeurer en France, ſans s'expoſer à quelque danger, après les meſures qu'il avoit priſes pour ſon départ, & qui ne pouvoient être long-tems ſecrettes, il m'étoit facile de lui aſſûrer une ſituation fort agréable à Londres, en lui confiant le ſoin & l'uſage du bien de ma femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord Tervill. Je m'arrêtai à cette réſolution. Son amitié & la reconnoiſſance que je devois à ſes ſervices, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre ſa fortune & la mienne. Je me crûs trop heureux d'avoir une occaſion ſi naturelle de lui procurer plus de repos & de commoditez qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me propoſant pas de faire un ſéjour éternel en France, j'étois bien réſolu d'ajoûter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit ſervir à lui faire paſſer une vieilleſſe agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment ſerois-je revenu à des réflexions plus ſimples & plus modérées, lorſqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la diſpoſition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaiſir? La ſurpriſe qu'elle eut de m'apercevoir ſi près d'elle, fut bien-tôt diſſipée par l'air tendre & riant qu'elle découvroit ſur mon viſage. Tous les charmes & toutes les graces ſe répandirent auſſi tôt ſur le ſien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour ſe tourner vers moi ayant réveillé Cecile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'apartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles, pour ne me pas livrer au même transport; mais la modeſtie m'impoſant des bornes dans la preſence de ma fille, je ſaiſis leurs mains ſur leſquelles j'imprimai mille fois mes lévres, & l'impétuoſité de mes ſentimens me lia quelque-tems la langue, juſqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un ſeul mot mes careſſes.

A quel torrent d'expreſſions paſſionnées mon ſilence fit-il auſſi-tôt place? Etant ſorties de ma bouche, ſans ordre & ſans liaiſon, il ne faut pas s'attendre qu'elles en ayent pû conſerver dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompuës par les ſoupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette confuſion dura juſqu'à l'arrivée de Mylord Clarendon & de ma Sœur, qui furent bien-tôt ſuivis du reſte de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus preſſant à leur réveil, que de s'informer de ma ſanté, & ſurpris d'aprendre contre toute eſpérance que je m'étois trouvé aſſez de force pour paſſer dans l'apartement de mon Epouſe, ils s'étoient hâtez de me venir marquer leur étonnement & leur joye. La preſence de tant de perſonnes à qui leur ſervice & leur amitié donnoient de ſi juſtes droits à notre confiance, changea peu notre ſituation ; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenérent inſenſiblement à un entretien plus tranquile. Sans déſcendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonſtances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaiſir à ménager notre ſort. Que d'obſcurité dans les lumiéres des Hommes ! Quelle témérité dans leurs jugemens ! Quelle injuſtice dans leurs défiances & dans leurs plaintes ! En apliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les diſpoſitions de la Providence, & toutes les extrêmitez où je m'étois laiſſé emporter par la douceur & le deſeſpoir ? La force de cette penſée me faiſant raprocher en un moment tous mes malheurs de leur ſource, je conçus pour la premiére fois que ſi mon cœur n'avoit jamais eu de reproche à ſe faire, les aparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme auſſi délicate que Fanny, & que par une fatale imprudence, j'avois ouvert ainſi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendreſſe, & porté par les circonſtances à tout ce qui pouvoit flâter le cœur & l'imagination de ma chére Epouſe, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut ſans abandonner les intérêts de mon innocence; & me tournant vers elle : Ah ! confeſſez auſſi, lui dis-je, que vous avez bleſſé la juſtice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture du moins, à l'égard d'un Mari dont vous n'avez jamais dû ſoupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'euſſe accompagné ce reproche, elle en parut frapée, & ſon attention s'étant repliée tout-d'un-coup ſur elle-même, je vis que le ſouvenir du paſſé la touchoit aſſez pour faire ſortir quelques larmes de ſes yeux. Mais je me hâtai d'en interrompre le cours : Ne nous condamnons pas trop ſévérement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel, qui rend enfin juſtice à l'innocence de nos vûës & de nos ſentimens. Il eſt aiſé, au retour de la lumiére, de reconnoître la vanité des fantômes dont on s'eſt effrayé dans les ténèbres. Mais il n'en eſt pas moins doux, ajoûtai-je, de retrouver ſon bonheur, quoique les raiſons qu'on avoit d'en pleurer la perte, fuſſent autant de malheureuſes illuſions. Et prenant occaſion de cette penſée pour m'adreſſer à Madame Riding, je lui demandai avec empréſſement à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle auſſi étonnant que la conſervation de ger de viſage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur ſatisfaction. Mr Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit ſur lui le ſoin de me loüer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choiſir magnifique, & digne de toutes les vûës que je me propoſois.

Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le deſir de reconnoitre ſes bontés, par une liaiſon plus intime, avoit beaucoup de part à ma réſolution, j'étois ſûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit aprouver. Nous paſſâmes le tems juſqu'à ſon retour dans cette douce yvreſſe qu'inſpirent le bonheur & la joye. Je m'aperçûs avant que perſonne eût pris ſoin de me l'aprendre, que Dom Thadéo étoit ſenſible aux charmes de Cecile. Son ardeur ſe déclaroit juſques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit ſe défendre en me la voyant embraſſer, & qui me parut un aſſez bizarre effet de la jalouſie. Mais quoique je n'euſſe encore interrogé perſonne ſur la nature de ſes prétentions, je trouvai cette paſſion trop reſpectueuſe & trop récente pour m'en allarmer.

Dans la joye & la confiance de ſon cœur, Fanny ne laiſſa point de rapeler le ſouvenir de Madame Lallin ; & s'étonnant de ne l'avoir pas vûë paroître, elle s'informa ſecrettement de ce qu'elle étoit devenuë. On lui aprit ce que perſonne n'ignoroit dans ma maiſon ; que le chagrin d'être régardée comme la cauſe de nos malheurs l'avoit fait partir ſans me communiquer ſon deſſein ; qu'elle avoit à peine emporté dequoi ſe couvrir , & que l'on n'avoit aucune lumiére ſur la route qu'elle avoit choiſie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt ſenſible à ce recit. Quoique les playes de ſon cœur fuſſent encore ſi récentes , elle ne vit plus dans Madame Lallin , qu'une femme infortunée qui méritoit ſa compaſſion , & que l'avenir alloit rendre d'autant plus miſérable , qu'en ſortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi , le changement de ſa ſituation lui ſeroit plus difficile à ſuporter. Pleine de ce ſentiment , elle donna ordre à Drink , à qui elle s'étoit adreſſée , de ne rien épargner pour découvrir le lieu de ſa retraite , dans la ſeule vûë de lui aſſurer une vie douce par ſes libéralitez. Drink me raporta cet entretien , en relevant avec admiration , la bonté de ſa Maîtreſſe. Cette nouvelle preuve étoit ſuperfluë pour moi , qui la connoiſſois ſi bien ; mais je ne l'admirai pas moins , dans les circonſtances où nous étions encore ; & pour laiſſer à Fanny toute la douceur & tout le mérite de ſa généroſité , je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit ſi matin le Comte de Clarendon à Paris ; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans depuis que je ſçavois , par le témoignage même de leur mere , qu'ils pouvoient être fort bien au Collége , je ne me ſerois pas défié de la raiſon qui l'avoit fait partir avec tant d'empreſſement. Il revint l'après midi , & l'on m'annonça avec lui le Pere recteur , dont j'avois reçu la viſite deux jours auparavant. La juſte punition de mon ennemi , dont toutes les circonſtances m'avoient été racontées la veille , joint à l'intérêt de mes enfans , & à la conſidération même du Comte, qui prenoit la peine de m'amener ce Pere , me diſpoſérent à le recevoir avec autant de ſatisfaction que de politeſſe. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon Epouſe. Il prit part à mon bonheur ; & paſſant legérement ſur l'avanture du malheureux que le Ciel , me dit - il , avoit pris ſoin lui-même de punir , il en vint tout d'un-coup à mes enfans , ſur leſquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertez avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laiſſer rien échaper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été expoſez ; & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vû régner au Collége , il prit la parole pour me rendre témoignage du ſoin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un ſpectacle agréable pendant une partie du jour , & le détail dans lequel il entra là-deſſus me fit naître la curioſité de me procurer quelque jour le même amuſement. Je ſuis Proteſtant, ajoûta-t'il en s'adreſſant au Recteur ,

&

& vous ne vous attendez pas que je louë vos principes de Religion ; mais dans un âge où l'eſprit des enfans n'eſt point capable de ſe déterminer par le choix, j'examine peu quelles ſpéculations on leur preſente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent guéres chez vous au-delà de leur quinziéme année ; à peine eſt-ce le tems où commence l'exercice de la raiſon : c'eſt alors qu'ils deviennent capables de diſtinguer la vérité ; & quand on ſupoſeroit qu'ils l'euſſent reçuë dès l'enfance, il n'eſt pas moins néceſſaire alors, de leur en rapeler tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embraſſer librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultez ſenſibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premiéres méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute ſa vie, parce que les habitudes qu'elles ſervent à former, changent rarement lorſqu'elles ont acquis un certain degré de force, & ſont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Mylord Clarendon concluoit, ſur les obſervations qu'il avoit faites au Collége, qu'il y a peu de ces établiſſemens, où un pere, curieux de voir former ſes enfans à l'honneur, à la politeſſe, à la bonne grace du corps, aux qualitez ; en un mot, qui ſervent à rendre meilleur ou plus aimable,

& mêmes aux ſciences qui entrent dans le caractére de l'homme de mérite accompli, puiſſe les placer avec autant d'avantage qu'au Collége de Loüis le Grand.

En rendant grace au Comte de ce compliment, le Recteur ne convint point que ſa première réfléxion fut tout-à-fait juſte. Mais il la trouvoit d'ailleurs trop favorable à ſes vûës pour la combattre, & j'obſervai qu'en la regardant comme une erreur, il s'aplaudiſſoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inſpirer à mes deux fils des principes de Religion, dont il attendoit plus de fruit que le Comte. Pour moi qui n'avois point encore de lumiéres fort étenduës ſur cette matiére, & qui étois diſpoſé à bien juger d'une Religion où la juſtice & la bonté étoient réputées comme des vertus néceſſaires, je demeurai ſatisfait du témoignage de mon ami; & loin d'interpréter mal les vûës ſecrettes que j'attribuois au Recteur, je jugeai non ſeulement de ſa droiture perſonnelle, mais de la vérité même de ſa Religion, par ſon zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore, lorſque Fanny étant venuë ſe joindre à l'aſſemblée, je compris par la joye qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoiſſance dont elle fit profeſſion d'être redevable à ſes ſoins, & qu'il avoit ſervi à la conſoler dans ſes peines. Elle me confeſſa qu'ayant reçu de lui des inſtructions fort longues & fort aſſiduës, elle s'étoit déterminée ſous ſa conduite à ſuivre la Religion Romaine. Mylord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus ſurpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah ! Madame, s'écria-t'il, que je vous porte envie ſi vous avez trouvé quelque rayon de lumiére au milieu de ces ténèbres, & que j'attens de conſolation de votre ſecours ! La Religion que vous avez embraſſée, eſt ſans doute la ſeule qu'il y eût à choiſir pour vous, puiſqu'avec tant d'eſprit & de droiture, vous ne ſçauriez être ſoupçonnée d'avoir fait cette démarche au hazard. Votre ſincérité vous en a fait une loi, & je comprens que cette diſpoſition eſt d'un grand prix aux yeux de celui qui pénétre les cœurs. Mais j'y ſuis comme vous ; & comment ſe fait il, qu'après tant d'étude & de recherches, je ne ſois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voyes plus courtes ?

Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne ſont point équivoques dans un honnête homme, produiſit un effet étonnant ſur l'eſprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponſe de mon Epouſe : Je regarde ce jour, nous dit il avec tranſport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la ſatisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumiére manque, mais qui la cherchent ; & je leur promets au nom du Ciel, qu'elle ne leur ſera pas refuſée. Mylord, reprit-il, en s'adreſſant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous eſt offert. J'embraſſe votre Religion, ſi je ne vous fais pas connoître l'excélence de la mienne. C'eſt vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur; mais je ne refuſe pas vos éclairciſſemens, ſi vous pouvez les détacher de cet amas de queſtions inutiles qui me paroiſſent autant d'obſtacles au triomphe de la vérité. Cette promeſſe ravit le Recteur. Il en remercia le Ciel; & ſe l'étant faite renouveler avec la même joïe, il fut le premier à changer de diſcours, pour éviter des diſcuſſions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à ſon but, dans les bornes ordinaires d'une converſation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de ſa ſincérité & de ſon zèle, ſans prévoir le ſuccès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuſes prédictions. J'étois ſi éloigné d'en eſpérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte, à qui je ne rendrois pas juſtice, ſi je ne faiſois obſerver que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d'une Philoſophie fort ſupérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je penſois de ſes engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes beſoins preſens, ni à mes anciennes réſolutions. Telle étoit la force du ſouvenir que je conſervois encore de Saumur, & tel le fond que je faiſois imprudemment ſur la nouvelle diſpoſition de mon cœur.

Elle étoit en effet ſi délicieuſe, que ne ceſſant point de ſe communiquer à tous mes ſens, je me vis bien-tôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeuneſſe. Ce qui me reſtoit de langueur & de foibleſſe, pouvoit-il réſiſter long-tems au ſoin que Fanny prenoit de changer elle-même l'apareil de mes bleſſures ? & ſes moindres careſſes ne rendoient elles pas plus de chaleur à mon ſang, qu'il n'en avoit perdu par une ſi longue altération ? Sa preſence continuelle, celle de Cecile, leurs diſcours, leurs ſoins, les doux amuſemens qu'elles ſe faiſoient autour de moi, & dans leſquels je voyois entrer, avec la même complaiſance, ma Sœur, Madame Riding, & tous mes Hôtes, juſqu'au cher Comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de ſe mêler dans nos plus ſimples badinages ; enfin, l'air de joïe qu'on ſembloit reſpirer dans toute ma famille, tout conſpiroit à m'entretenir dans une ſituation digne d'envie.

Auſſi ne différai-je plus l'éxécution de mon projet ; & Monſieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'Etrangers dans ma maiſon, à venir partager avec moi, les plaiſirs de cette fameuſe Ville. Le Comte me promit de n'être pas long-tems à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçuës le même jour, l'obligeoient de retourner à Roüen ; & ſans chercher à pénétrer ſes affaires, je lui avois remarqué des aparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiſer. Attaché pour le reſte de ma vie à ſes intérêts, je ne pus vaincre la paſſion que je reſſentis de m'y rendre utile ; & le voyant prêt à partir ſans m'avoir fait aucune ouverture, je l'arrêtai au moment qu'il montoit dans ſon Caroſſe. Je me ſuis trop flâté, lui dis je, en m'attribuant votre eſtime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque ſurpriſe, & m'ayant pris par la main, il me conduiſit à l'écart pour me tenir ce diſcours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur, par des confidences auſquelles j'apréhendois que l'amitié ne vous rendît trop ſenſible ; mais puiſqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous en prenez qu'à vous même de la compaſſion que je vais vous cauſer. Vous ſçavez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévenu ſur la bonté de mon Maître, & pour prix de trente ans de ſervices, je me vois dépoüillé de mes emplois, & forcé de chercher un azile hors de ma Patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie, ſi ma fidélité & mon zèle n'euſſent été à l'épreuve des plus noires accuſations. Après m'avoir abandonné par foibleſſe ; le Roi m'éloigne par confuſion. Je le connois. Le remords qu'il a de m'avoir ſacrifié, m'expoſe peut être éternellement à ſa haine ; comme ſi l'augmentation de ma diſgrace en pouvoit couvrir l'injuſtice.

Avant qu'on m'eût ôté les Sceaux, continua le Comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous diſſimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes eſpérances. Je voyois le Roi ſans enfans, & la Ducheſſe d'Yorck ma fille à deux pas du Trône. Je ne bleſſois point mon devoir, en me flâtant qu'elle y pourroit monter un jour; & ſi j'ai fait quelques démarches dans cette vuë, ma juſtification eſt qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon Maître, & les droits de la Religion. Mais vous ne prendriez pas une juſte idée de mon embarras, ſi je ne vous en expliquois plus particuliérement la cauſe.

La paſſion du Roi pour les plaiſirs ayant fait entrer toute la Cour dans le même goût, il y a long-tems que c'eſt un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de ſe rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hyver pour la Danſe, & la fureur des bals s'étoit tellement répanduë à Londres, qu'elle avoit gagné juſqu'à la Bourgeoiſie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'aſſemblât dans une infinité de lieux pour danſer juſqu'au jour. La Cour s'y méloit ſous le maſque avec la Ville; & pour favoriſer ce déguiſement, on s'y faiſoit porter en chaiſe, ſouvent ſans ſuite & ſans flambeaux. Ces divertiſſemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de deſordres; mais c'en étoit le principal agrément

ment pour la jeuneſſe de la Cour. Le plaiſir de courir de maiſons en maiſons, & d'y voir naître quelque nouvelle ſcène, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé ſi piquant par la Reine même, qu'elle ſe le procuroit chaque nuit avec auſſi peu de précaution que le moindre de ſes Sujets.

Etant une fois ſeule, par un excès de licence qu'on auroit peine à ſe perſuader, elle perdit de vuë ſes Porteurs, & ſon embarras fut extrême après s'être donné des ſoins inutiles pour les trouver. Le Duc de Bukingham l'avoit reconnuë malgré ſon déguiſement. Il ſe fit pendant quelque-tems un amuſement de ſa peine, & voyant que la foule ne permettoit pas ſi-tôt de ſe retirer, il forma tout-d'un-coup un deſſein digne de lui. Ayant laiſſé un de ſes gens pour la ſuivre, il accourut à Saint James, où j'étois avec le Roi ; il pria ce Prince de paſſer avec lui dans ſon cabinet : Sire, lui dit-il, je viens vous offrir une occaſion de vous défaire de la Reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle ſituation il l'avoit laiſſée, & levant la voix avec aſſez de chaleur, pour oublier que je pouvois l'entendre : dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enléve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelque Iſle de l'Amérique, & vous ſerez le maître de faire un heureux mariage, qui donnera des Héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fut ce conſeil, il ne fut point reçû avec aſſez d'indignation

tion pour me perſuader qu'il ſeroit rejetté. Ce que j'avois entendu étant capable de me cauſer une juſte allarme, je profitai du tems que le Roi employoit à répondre, pour me ſervir d'une plume qui ſe trouva ſous ma main, & marquant à ma Fille le danger où la Reine étoit expoſée, je la preſſai, pour ſon propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponſe du Roi qui baiſſoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même & la longueur de ſes délibérations, me faiſant croire le péril encore plus preſſant, je me hâtai d'envoyer mon Billet à la Ducheſſe d'Yorck. Buckingham ſortit, ſans que j'euſſe pû découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faiſant qu'augmenter, je quittai le Roi ſous quelque prétexte, & je ſuivis ſon confident avec aſſez de diligence & de bonheur pour le voir rentrer dans ſa chaiſe ſans en être aperçu. La mienne étoit au bas de l'eſcalier. Je me fis porter ſur ſes pas juſqu'à la maiſon où je m'imaginai qu'il avoit laiſſé la Reine, il reprit ſon habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque diſtance pour l'obſerver. On trouvoit alors dans toutes les ruës de Londres, des facilitez pour ſe maſquer ſur le champ. Je ne perdis pas un moment, & m'étant déguiſé d'une façon bizarre, je m'introduiſis dans une aſſemblée ſi nombreuſe & ſi confuſe, qu'avec quelque ſoin que j'euſſe obſervé l'habillement de Buckingham ; j'eus beaucoup de peine à le reconnoitre.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroiſſoit donner quelques ordres à un autre Maſque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui ſortit de la ſalle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque ſatellite, qu'il avoit chargé de l'exécution de ſon deſſein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois réſolu de ſuivre toutes ſes démarches, & ſi je n'étois pas aſſez heureux pour découvrir la Reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plûtôt que de la laiſſer expoſer à une ſi lâche trahiſon. Mais je crus enfin l'apercevoir, & les regards de Bukingham, qui ſe tournoient ſouvent vers elle, ne me ſervirent pas plus à la découvrir, que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin, d'où elle paroiſſoit obſerver tous ceux qui s'aprochoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un ſans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis ſa peine en lui aprenant ſans détour que j'étois venu pour la ſervir, & quoique je priſſe ſoin de déguiſer ma voix, je lui parlai avec tant de reſpect & de zèle, qu'elle ne pût me prendre pour un inconnu. Elle conſentit à me ſuivre. Je la précédai de quelques pas, pour tromper la vigilance de Bukingham. Il s'aperçut en vain qu'elle lui échapoit. Ses Gens n'étoient pas encore raſſemblez, & mes Porteurs m'attendant à quelque diſtance,

PAGINATION INCORRECT

tance, je la preſſai d'entrer dans ma chaiſe, & je la ſuivis à pied juſqu'à la petite porte de Whitehall. Elle me conjura de lui aprendre à qui elle avoit cette obligation. Je ne lui répondis qu'en lui conſeillant, pour la ſûreté de ſa vie & de ſon honneur, de ne jamais s'expoſer à la même avanture.

Tandis que je la ſervois ſi heureuſement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit comuniqué ſur le champ au Duc d'Yorck. L'apartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de remède plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire reconnoître ſur le champ à ſon frere que ſon deſſein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçuë avec des temoignages de ſurpriſe & de colére, qui étoient l'effet d'une profonde diſſimulation. Le Roi voulut ſçavoir de qui venoit un avis qu'il traita d'impoſture, & feignant de le mépriſer, il n'en paſſa pas moins le tems de dans une vive allarme juſqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refuſé de me trahir, & que je me fuſſe conduit avec tant de précaution, que j'étois ſûr du ſecret, les ſoupçons du Roi & de ſon Confident ne purent tomber que ſur moi. J'ai ſçû qu'on s'étoit informé avec ſoin, ſi je n'étois pas entré dans l'apartement de ma fille, en ſortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes Porteurs. Mais l'uſage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour

cet

cet office, les miens m'étoient attachez juſqu'à perdre la vie, comme il leur eſt arrivé au tems de ma diſgrace, plûtôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle eſt la ſource du chagrin dont vous me voyez devoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occaſion de me rendre ſuſpect au Roi, en lui mettant dans l'eſprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverſer. Le reſſentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif, que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans leſquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits enfans du Trône. Il penſa à répudier la Reine, ſous ombre de ſtérilité; mais toute l'Angleterre ayant ſçu qu'elle avoit fait une fauſſe couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flâteurs lui propoſérent de prendre deux femmes, & portérent la baſſeſſe juſqu'à lui préſenter un Recuëil d'autoritez & de preuves en faveur de la Poligamie. Il ſe livra d'abord à cette honteuſe eſpérance, mais les repreſentations de Conventry, & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rapelérent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ſes ſoupçons, le Duc de Richemond épouſa malgré lui Mademoiſelle Steward, ſur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer la Reine, & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accuſé d'avoir contribué à ce mariage par ſes conſeils. Ma faveur n'a fait que baiſſer depuis ces deux événemens, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, ſeroit venuë à bout de me conduire à l'échafaut, ſi mon innocence n'eût été aſſez reconnuë pour l'emporter ſur les horribles impreſſions dont il a rempli l'eſprit de mon Maître.

C'eſt par ménagement pour le Duc d'Yorck & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle compoſition ne m'auroit ſatisfait pour mon bonheur & mon innocence. Mais j'ai conſidéré qu'en m'obſtinant à réſiſter, j'augmentois l'averſion du Roi, & ſa jalouſie pour le Duc, qui n'a déja que trop éclaté. Je me conſolerois ainſi de ma diſgrace par la douceur de penſer qu'elle étoit utile à ma fille, & que l'obſcurité où je ſuis condamné pour le reſte de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuſe partie de mon ſang. Mais d'affreuſes nouvelles, que j'ai reçuës par un courier de la Ducheſſe, abattent ma conſtance en renouvelant toutes mes craintes. Elle m'écrit que ſur l'indiſcrétion qu'elle a eûë de parler à quelques amis d'une Hiſtoire de la vie du Duc d'Yorck & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis long-tems, le Roi ou qu'elqu'un de ſes Emiſſaires, lui a fait enlever ſecrettement tous les mémoires qu'elle avoit raſſemblez pour cette entrepriſe. Et dans ce nombre, elle me confeſſe qu'elle avoit toutes les Lettres qu'elle a reçûës de moi depuis ſon mariage, ſans excepter le billet par lequel je lui donnai avis du peril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait ſouvenir de les brûler ? Ces Lettres ne contiennent rien qui bleſſe mon devoir ; mais un pere s'explique naturellement avec ſa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la Ducheſſe de prendre la conduite & les ſentimens qui convenoient à nos eſpérances. Dans la diſpoſition où je vous ai repreſenté le Roi, il n'y a trouvé que trop de ſujets de redoubler ſes ſoupçons. Son reſſentiment, contre le Duc & ma fille, a éclaté juſqu'à lui faire refuſer de les voir. On parle du deſſein qu'il médite avec ſes confidens, de légitimer le Duc de Montmouth, en déclarant qu'il avoit contracté un mariage ſecret avec ſa mere. Il le rapelle en Angleterre dans cette vûë. Les craintes de ma fille la font balancer, ſi ſa ſûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle eſt allarmée pour moi-même depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'Ambaſſade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laiſſé échaper, & la Ducheſſe s'imagine que ce n'eſt pas ſans quelque vûë ſecrette qu'on a choiſi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajoûta le Comte, de vous fatiguer par un recit auquel vous ne ſçauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais ſi cette raiſon m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pû refuſer de vous ouvrir mon cœur, lorſque vous vous plaignez de mon ſilence. Son diſcours & l'air de triſteſſe que toute ſa conſtance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ſes yeux, me touchérent ſi ſenſiblement, que je me ſerois déterminé à partir ſur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pû tirer la moindre utilité de mes ſervices. Mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'eſprit que ſi la Ducheſſe d'Yorck étoit forcée de paſſer en France, il n'y avoit perſonne qui pût la ſervir plus utilement que Monſieur & Madame de L*** qui étoient toûjours réſolus de ſe rendre inceſſamment à Londres. La qualité de François réfugiez, leur aſſuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes ſortes d'uſages; & quand cette entrepriſe leur auroit ôté l'eſpérance de retourner en Angleterre, j'étois perſuadé que pouvant trouver le même azile dans quelqu'autre Païs Proteſtant, ils feroient volontiers le ſacrifice de leurs premiéres vûës à l'amitié qu'ils avoient conçûë pour le Comte. Je lui communiquai cette penſée. Il la trouva ſi heureuſe que s'y étant attaché tout-d'un-coup, il me laiſſa le ſoin d'en ménager le ſuccès. Mr de L*** à qui j'en fis auſſi tôt l'ouverture, le reçût comme la plus précieuſe occaſion qu'il pût eſpérer de rendre ſervice à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que ſon départ fut remis après celui du comte. Tous ces préparatifs étant achevez dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ſes adieux, & ſe repoſant ſur le Comte de tous les autres ſoins, il reprit vers le ſoir le chemin de Roüen avec ſa femme.

La ſatisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon, joint à la certitude de revoir deux amis ſi chers, & aux meſures que j'avois déja priſes pour leur procurer à Londres une ſituation plus agréable, diſſipa quelques ſentimens de triſteſſe que l'inquiétude de l'un, & le départ des autres, avoient mêlez à ma joye. Je ne penſai qu'à me rendre à Paris, & faiſant d'avance à Fanny & à Cecile une image délicieuſe de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnoiſſance que je devois à ſon zèle, ne me permettoit pas de lui laiſſer prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M. & Madame des Ogéres au même titre.

Nous fumes charmés de la magnificence & des commoditez de notre nouvelle habition. M. Briand, accoutumé au faſte de la Cour, & bien inſtruit de mes richeſſes, avoit raſſemblé dans l'eſpace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche, de plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré ſi parfaitement dans mes vuës, & toujours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune, à joüir avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordez. Le cœur n'a pas beſoin d'efforts pour s'ouvrir à la joye & pour goûter les premiéres douceurs de la proſpérité. J'admirois moi même avec quelle facilité je me livrois à tous les amuſemens qui m'étoient offerts. M. Briand, que j'avois choiſi pour le guide de mes plaiſirs, me propoſa dès le même ſoir ceux qui ſe preſentent continuellement à Paris, les Spectacles, le Jeu, les Concerts. J'acceptai la Comédie, que je ne connoiſſois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confeſſa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût; & nous revînmes fort ſatisfaits de cet eſſai d'amuſement.

Cependant ma diſſipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une ſi longue habitude, je penſai dès le ſoir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaiſirs, & jugeant que ce n'étoit point une ſcience dont je puſſe trouver les principes dans moi-même, j'apelai M. Briand & toute ma famille à ce conſeil. Il eſt queſtion, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir ſur des fondemens qui ne puiſſent être ébranlez. J'ai plus de richeſſes qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce deſſein. Mais ne connoiſſant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaiſirs, je voudrois les connoître aſſez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats, mais vifs, & qui ne laiſſent rien à deſirer au cœur ; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoûtai-je en m'adreſſant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à ſatisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'uſage. C'eſt vous que je conſulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été aſſez riche pour ſe procurer tous les plaiſirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumiéres qu'on tire de l'expérience ; mais que s'il devoit s'en raporter à ſes propres deſirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagez que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aiſément les principales ſources du bonheur ; qu'après le ſoin par lequel j'avois fort bien commencé, de me donner une maiſon magnifique & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table, où l'abondance & la délicateſſe fuſſent réünies, & n'y être jamais ſans un certain nombre d'aimables convives ; que la Muſique, le Jeu & les Spectacles, partageroient les intervales des repas ; que la promenade & la chaſſe auroient leurs jours marquez, comme des exercices néceſſaires pour l'entretien de la ſanté, qui eſt le fondement de tous les plaiſirs; que la lecture même, la converſation & les viſites, étoient autant de ſuplémens qui entroient pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe, & qui pouvoient y contribuer du moins par la variété; que ſi j'étois ſenſible à la douceur d'être flâté avec politeſſe, écouté avec complaiſance, ſervi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maiſon, & m'aſſurer d'y être bien-tôt environné d'une foule de courtiſans qui ſe feroient une étude de prévenir tous mes deſirs; que j'aprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertiſſemens qui naîtroient à la Cour ou à la Ville, & que mes richeſſes me mettant ſans ceſſe en état de ne me rien refuſer, je pourrois joindre ce ſurcroît de plaiſir à ceux dont je ferois réguliérement mon occupation.

Il ceſſa de parler, pour ſçavoir par ma réponſe, s'il étoit bien entré dans mes vûës. Je regardois pendant ce temslà, Fanny & Cecile; & flâté en effet par tant d'images riantes qu'il avoit aſſez heureuſement réünies, je ne doutai pas qu'elles n'y fuſſent du moins auſſi ſenſibles que moi. Trouvez vous, dis je à Fanny, qu'il manque quelque choſe à ce Tableau? Elle me répondit que ſans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaiſir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cecile s'échauffa encore moins, &

je pris ſon ſilence pour une maniére de ſe conformer au ſentiment de ſa mere. Ce qu'elles avoient entendu, me paroiſſoit trop capable de lui plaire pour me défier de leur goût; & le mien ne s'éguiſant même que par le deſir & l'eſpérance de ſatisfaire toutes leurs inclinations, je revins au deſſein que j'avois eû de mettre de l'ordre dans une carriére qui ſe preſentoit avec tant d'agremens. Monſieur Briand fut encore conſulté ſur le rang que je devois donner aux plaiſirs qu'il avoit nommez. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit, dans ſes conſeils; & me ſouvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philoſophe ſur l'uſage des plaiſirs, je cherchai à les aſſortir avec une proportion ſi juſte, que ceux qui étoient deſtinez à ſuccéder, ne puſſent ſouffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédés.

De toutes les propoſitions de Monſieur Briand, la ſeule que je ne pus goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maiſon à toutes les perſonnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me compoſer une eſpéce de cour. Cette vaine affectation, qui m'expoſeroit à voir tous les jours de nouveaux viſages, & qui me priveroit ſans ceſſe des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaiſir qu'un ſuplice. Mais je lui recommandai inſtamment de me procurer des amis que je pûſſe trouver du plaiſir à voir plus d'une fois, & qui fuſſent même aſſez diſtinguez par l'eſprit & la politeſſe, pour me faire trouver, dans le ſéjour de Paris, un des principaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate ſur le choix des Dames avec leſquelles on lui propoſa de ſe lier. Elle les demandoit ſages, douces, modeſtes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aiſé de lui trouver des amis d'un ſi beau caractère. Cependant je me rapelai le ſouvenir de la Comteſſe de *** que j'avois vuë ſouvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de diſtinction, que je me flâtai d'être reçû d'elle agréablement, lorſque je lui preſenterois ma femme; & l'amitié ſupoſant quelque reſſemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette Dame, toutes les qualitez qu'elle poſſédoit elle-même, & que Fanny deſiroit.

Ces projets n'ayant pû s'éxécuter dans un jour, je ſatisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux Fils. Leur Mere s'étoit donné cette ſatisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empreſſement de Cecile, qui brûloit d'embraſſer ſes Freres, que pour entrer dans un détail de ſoins qu'elle n'avoit pû prendre encore. J'avois ſçu d'elle, qu'à la ſeule ſollicitation du Recteur, la Cour avoit levé l'ordre qui leur faiſoit une priſon du Collége. Il avoit fait valoir la converſion de leur Mere ; & le Miniſtre, informé en même-tems qu'ils n'étoient pas Sujets du Roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laiſſé engager à cette violence. Un procédé ſi honnête ayant achevé de diſſiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir gênant, la viſite que je ne pouvois me diſpenſer de rendre au Recteur.

Cependant je n'entrai point au Collége ſans un certain frémiſſement, qui étoit comme le reſte de mes anciennes préventions. Il augmenta même lorſqu'étant introduit dans la cour, je me vis au milieu d'un grand nombre de Peres, qui étoient à s'y promener, & qui fixérent curieuſement leurs regards ſur moi. Je leur trouvois une phyſionomie d'eſprit, qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs perſonnes, au travers duquel un homme qui n'eſt point accoutumé à les voir en troupe, eſt ſurpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance impoſante. L'habit de cette Société, dis-je en moi-même, donne-t'il une aparence de mérite à ceux qui le portent ? ou n'eſt-elle compoſée en effet que de gens qui faſſent cet honneur à leur habit ? Je compris tout-d'un-coup que des hommes de ce caractére, qui vivent ſous la même diſcipline, & qui ſe conduiſent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais; & que ſoit l'un ou l'autre ceux qui l'étoient moins, ne pouvoient faire qu'une exception fort legére au grand nombre. Cette penſée n'étoit pas propre à me raſſurer; les connoiſſois-je aſſez pour ſçavoir entre les mains de qui je venois me livrer? Je traverſois la cour avec un renouvellement de défiance, & les ſalutations que je recevois de tous côtez ne la diſſipoient pas, lorſqu'au ſon d'une cloche je vis ſortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formérent un ſpectacle auſſi nouveau qu'agréable. Je m'arrétai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vuë. Je ne me laſſois pas d'admirer une Jeuneſſe ſi brillante; & quoiqu'il me fût aiſé de juger que c'étoient les Eleves du Collége, au nombre deſquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté, leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du Pere Recteur qu'on avoit averti de ma viſite. Mon premier compliment roula ſur l'objet dont j'étois rempli; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la phyſionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réfléxion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pû pénétrer. Mais il me donna occaſion lui-même de la développer par ſes réponſes. Frapé de lui entendre nommer la principale nobleſſe du Royaume, & de n'en pas voir finir le nombre. Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous aſſez bien dans l'eſprit du Public pour être chargez de ce précieux dépôt avec une confiance ſi générale ? Il trouva cette queſtion ſinguliére. Ce Collége, me répondit-il, eſt établi en France depuis plus d'un Siécle, & nous avons toûjours eu la ſatisfaction d'y voir à peu près le même nombre d'Enfans, ſans que la confiance du Public ait jamais paruë ſe refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t'il, vous le verriez dans toutes les Villes du Royaume où nous avons des établiſſement. Quoi ! repris-je avec une véritable ſurpriſe ; dans le tems qu'on vous a perſécutez, décriez, qu'on vous a chargez de mille accuſations odieuſes, & que le Public a reçu avidement tant d'Ecrits où vous êtes cruellement déchirez, il n'a pas ceſſé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important treſor de l'Etat ? Non, me dit-il modeſtement ; & ſi vous aviez jetté les yeux dans nos Egliſes, vous y auriez vû conſtamment ce même Public, qui ne s'eſt pas relâché d'une autre ſorte de confiance dans les intérêts encore plus délicats ; vous verrez de même qu'elle ne s'eſt pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres ſervices auſquels notre profeſſion nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajouta t'il, un myſtére qui paroſt vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduiſit dans une Salle où il continua de me parler ainſi.

Laiſſons à part, me dit il, toutes les difficultez qui peuvent arrêter un Proteſtant. Le but particulier de notre Société eſt de veiller à la défenſe & au ſoûtien d'une Religion qui nous aprend que ce zèle pour la ſoutenir & pour la répandre, eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en eſt l'Auteur. Ainſi, nous ſommes engagez par un double devoir, à la conſerver pure entre nous, & à l'inſpirer aux autres. Il falloit des moyens qui puſſent nous conduire à cette fin. La ſageſſe de notre Inſtituteur a choiſi les plus naturels, en nous attachant au ſervice du Public par toutes les voyes qui peuvent ſe raporter à notre deſtination. Au miniſtére ordinaire de l'Egliſe, il nous a fait joindre l'exercice des talens & de l'eſprit, le goût même de la politeſſe, & de tout ce que le monde a d'eſtimable au milieu de ſa corruption. Rien n'eſt profane pour nous, ſi nous avons quelque eſpérance d'en faire un uſage qui le ſanctifie. Nous nous livrons à l'étude des Sciences, & nous faiſons profeſſion de les enſeigner : nous ſerions Soldats & Matelots ſi nous en eſpérions le même fruit ; Maſtres d'Ecole en France, Mandarins à la Chine.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être raportées à notre but ; mais elles nous ont fait pluſieurs ſortes d'ennemis. Prémiérement, ceux qui le ſont de la Religion, & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des innovations. Notre réſiſtance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En ſecond lieu, les Libertins, qui par un déréglement d'eſprit dont la corruption de leur cœur eſt la ſource, affectent de jetter du ridicule ſur tout ce qui eſt opoſé à leurs maximes. Enfin aux concurrens, ceux qui marchant dans la même carriére, ſans tendre toûjours au même terme, s'affligent de voir nos ſuccès plus éclatans. Ils ne conſidérent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établiſſemens civils qui ne ſont ſoutenus que par des vuës humaines, ne ſupoſent point ce deſinterreſſement & cette ardeur que le zèle de la Religion inſpire, ſans compter l'aſſiſtance du Ciel, qui ne manquent point à des entrepriſes formées pour ſa gloire. Si nos travaux ſont quelquefois plus heureux, c'eſt que les difficultez nous épouventent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous preſſe, elles ne ſont jamais capables de nous rebuter. Cependant la haine, la malignité & l'envie, qui ſont reſpectivement les diſpoſitions habituelles des trois ſortes d'ennemis que j'ai nommez, ne ceſſent point de nous mordre & de nous inſulter. On prétend faire paſſer les mouvemens de notre zèle pour des intrigues d'ambition, notre retenuë pour hypocriſie, notre douceur & notre complaiſance pour molleſſe politique ; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre miniſtére, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commoditez, & ſouvent la perte même de la vie, on les traveſtit en avidité pour l'or, & en paſſion pour tous les objets de l'avarice. Ainſi, notre ſort ordinaire eſt d'eſſuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureuſement comme une partie de notre récompenſe. Mais au milieu de ce déchaînement, qui ſubſiſtera ſans doute auſſi long-tems que nous conſerverons quelque vertu, le Public ſe déclare pour nous malgré lui même ; c'eſt-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la ſatyre, ne reconnoiſſant point des ambitieux dans des gens qui renoncent volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contens du néceſſaire, ni des politiques dans une ſociété d'hommes deſinterreſſez qui ne balancent point à monter ſur un échaffaut quand c'eſt la voye la plus ſûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons ſans doute à ſon eſtime, & qui nous venge bien des chimériques aplaudiſſemens qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus ſi frapé de cette éloquente apologie, & l'impreſſion en fut ſi forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confeſſai que je ne connoiſſois rien de ſi grand & de ſi reſpectable que ſon Ordre. Cette confiance comme arrachée, ſur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me diſpoſa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à ſon avantage. J'inſiſtai même ſur cette réfléxion pour la confirmer. Oüi, lui disje, je reconnois dans les perſécutions auſquelles vous êtes expoſez, le vrai caractére des hommes, qui eſt de rabaiſſer ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils eſtiment. Ils haïſſent ce qu'ils ne peuvent mépriſer ; & la force de la vertu & du mérite les raméne néanmoins à la confiance, qui eſt une confeſſion forcée de leur injuſtice. J'ignore, continuai-je, ce que c'eſt que cette Religion à laquelle vous êtes diſpoſez à faire tant de ſacrifices, & quand vous m'avez traité de Proteſtant, vous me ſupoſiez des connoiſſances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je ſuis porté à bien juger de ce qui vous inſpire tant de zèle, & je louë votre attachement pour un Parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occaſion de ſe jetter dans les éclairciſſemens qu'il m'avoit déja promis. Je n'aurois pu éviter de l'entendre, ſi le deſir que j'avois de voir mes Enfans, ne m'eût ſervi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je ſerois content du ſpectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverſer pluſieurs cours & viſiter divers édifices où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus ſurpris du ſilence que j'y voyois régner, après avoir été témoin de la legéreté & des emportemens de joye d'une nombreuſe Jeuneſſe à la ſortie des Ecoles. Il m'aprit la diviſion des exercices, & l'exactitude avec laquelle les plus diſſipez ſe rangeoient à leur devoir, au ſon d'une cloche, ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils obſervoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le ſoin que l'on prenoit de leur former le cœur & les maniéres par les mêmes degrez que l'eſprit, les uſages mêmes de leur commerce, & l'attention qu'on avoit continuellement de leur propoſer les plus nobles exemples de politeſſe & de bon goût, enfin toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation, me firent un recit ſi curieux & ſi intereſſant, que je ne me laſſois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'apartement de mes deux fils, que je trouvai aſſez commode pour me flâter qu'ils avoient été traitez avec diſtinction. Ils me parurent fort ſatisfaits de leurs exercices, & de la bonté de leurs Maſtres. Le Pere Recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me propoſa de leur donner un Gouverneur, & me parla avec éloge d'un jeune homme qui ſe preſentoit pour cet office. J'y conſentis avec joye, & j'en abandonnai le ſoin à ſa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curioſité d'un Etranger, au Collége de Loüis le Grand, il ne perdit point une ſeule occaſion de me rapeler les raiſonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de ſa compagnie. L'adreſſe avec laquelle il y mêla quelques réfléxions ſur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laiſſa point douter qu'il ne portât ſes vûës plus loin que le preſent, & que ſon eſpérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes ſervices. Je ne lui ſçus pas mauvais gré de ce deſſein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de ſon zèle. Enfin je le quittai avec aſſez d'eſtime, pour demeurer ſans inquiétude ſur la ſituation de mes enfans, & pour me propoſer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du Malheureux dont ſa compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rapeler un ſouvenir ſi deſagréable. Mais, comme ſi ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon eſprit toutes les traces du paſſé, au moment même qu'il me conduiſoit à mon caroſſe, un Eccléſiaſtique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'aprocha de nous avec des marques particuliéres de ſurpriſe & de joye. Nous attendîmes l'explication qu'il paroiſſoit diſpoſé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonſtances où la commiſſion dont il étoit chargé me regardoit autant que le Recteur ; & ſe faiſant connoître pour le Curé de Ruel , il nous aprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers ſoupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été apelé , continua-t'il , pour entendre ſa confeſſion , & dans l'état où il étoit réduit par une profonde bleſſure , j'eſpérois à peine qu'il vécût juſqu'à la fin de mon miniſtére. Cependant la force de ſon tempéramment l'a ſoutenu pendant quelques jours , & j'ai eu la conſolation de les lui voir paſſer dans les ſentimens d'une vive pénitence. Entre tous les deſordres qu'il avoit à ſe reprocher , il n'a paru ſi ſenſible à rien , qu'au malheur qu'il a eu de deshonorer par ſa conduite le Corps dont il eſt ſorti. La juſtice du Ciel ayant prévenu l'effet de ſes autres deſſeins , il ſe flâtoit qu'un repentir ſincére pouvoit expier ſes intentions , mais le tort qu'il a fait à ſon Ordre , eſt un crime conſommé , dont il trembloit que ſon châtiment même ne fut point une ſuffiſante réparation. C'eſt dans cette crainte , ajouta le Curé , qu'il m'a recommandé , en expirant , de vous rendre témoignage de ſes regrets , & de vous déclarer qu'il s'eſt regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration , & je compris quelle impreſſion il ſouhaitoit qu'elle fit ſur moi ; je la reſſentois déja , & je ne fis que la ſuivre , en lui diſant qu'une réparation de cette nature , dans la bouche d'un homme mourant , me paroiſſoit la plus glorieuſe apologie qu'il pût deſirer pour ſon ordre. Un coupable , ajoûtai-je , qui prend le tort qu'il vous a fait pour meſure de ſes plus cuiſans remords , me doit donner une haute idée de votre vertu. Je partis dans ces ſentimens , & je n'ai jamais eu d'occaſion de les changer.

J'admirai , en retournant chez moi , avec quel bonheur tout ſembloit concourir à ma tranquilité. Mais je trouvai de nouvelles raiſons de la croire inévitable dans le recit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Montmouth étoit à Paris , & ſa paſſion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres ſans la voir , il lui en avoit fait demander la permiſſion par un Gentilhomme de ſa ſuite. Elle avoit rejetté d'abord cette propoſition avec une juſte colére , & dans l'indignation de lui voir conſerver des eſpérances , elle avoit tourné bruſquement le dos à ſon confident. Mais le témoignage de ſon cœur & la fierté même de ſes ſentimens , l'ayant bientôt fait revenir de cette premiére chaleur , elle avoit conçu que s'il eſt quelquefois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foibleſſe des hommes , c'étoit dans l'occaſion qui s'offroit naturellement. Elle connoiſſoit les chagrins de Mylord Clarendon , & combien le Duc de Montmouth , que le Roi ne rapeloit pas ſans quelque deſſein, alloit avoir de part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'eſprit de faire uſage du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le ſeul embarras qui fut capable de l'arrêter, étoit mon abſence ; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte, ne me fuſſent auſſi ſacrés que les miens, elle ſe flâta non-ſeulement de me faire aprouver ſa conduite, mais de mériter mes loüanges, en faiſant réüſſir, ſans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienſéance. En effet, elle fit rapeler le Meſſager du Duc, & traitant ſa commiſſion de badinage, elle lui déclara plus ſérieuſement qu'elle pouvoit attendre un ſervice fort important de ſon Maître.

Le Duc fut preſque à l'inſtant chez moi. L'air reſpectueux avec lequel il ſe preſenta, fit croître la hardieſſe de Fanny, elle lui parla de l'amour comme d'une paſſion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres ; & le vôtre, lui dit-elle avec enjoüement, étant auſſi occupé par l'ambition que le mien l'eſt par l'attachement que je dois à mon Mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'eſtime & des ſervices. Elle lui promit de ſouffrir ſes ſoins à ce titre, & le flâtant juſqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables ſur ſa reconnoiſſance, elle lui demanda s'il étoit diſpoſé à ſe contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'eſpérance au Duc que ce diſcours ne lui en avoit ôté ; mais la ſuite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas poſſible qu'il fut ſincére, lorſqu'il promit à Fanny de ſe contenter de ſon eſtime. La joïe même qu'il marqua de ce Traité, auroit paruë ſuſpecte à une femme plus verſée dans la galanterie. Cependant perſuadée par ſes proteſtations, & n'écoutant que l'envie de rendre ſervice au Comte de Clarendon & à ſa famille, elle demeura ſatisfaite du deſinterreſſement avec lequel il lui offrit les ſiens, & lorſqu'elle me fit ce recit, je fus trompé moi-même par les aparences.

Elle lui aprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les juſtes ſujets qu'il avoit de ſe défier des intentions du Roi. Comme il eſt difficile de ne laiſſer rien échaper d'indiſcret dans un détail où le Duc étoit lui même interreſſé, elle évita tout ce qui avoit quelque raport à la jalouſie de Charles, & n'attribuant ſa haine qu'à d'anciennes raiſons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force ſur le péril dont le Comte étoit menacé en France, & la Ducheſſe ſa fille en Angleterre. Mylord Clarendon m'a comblée de bienfaits, ajoûta-t'elle ; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, & je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront ſon repos & celui de ſa famille à couvert. La réponſe du Duc ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faiſoient rapeler par le Roi, ſoit que la force de ſa paſſion lui fît ſacrifier ſes propres intérêts, il s'engagea par mille ſermens à faire ſa cauſe de celle du Comte, & il partit extrêmement ſatisfait de l'occaſion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de ſa réſolution. Sans examiner de quelle ſource elle pouvoit partir, & trop ſupérieur à certaines craintes pour m'allarmer de ſes ſentimens, je ne conſidérai que les intérêts du Comte, que Fanny avoit ſi heureuſement ménagez. Montmouth, avec la témérité & la préſomption qui étoient les vices de ſon caractére, avoit tant de générosité & de grandeur d'ame, que je croyois une entrepriſe fort bien entre ſes mains, lorſqu'il s'étoit engagé à la faire réüſſir. La paix de mon cœur ſe confirmant ainſi par toutes ſortes de proſpéritez & d'avantages, je me livrai avec ma chére Epouſe à l'admiration des faveurs du Ciel, & je l'invitai à joüir d'un bonheur que rien ne paroiſſoit capable de traverſer.

Je n'ai jamais douté que dans ces premiéres circonſtances du changement du notre ſort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre amour, Fanny n'ait été auſſi ſenſible que moi à l'eſpérance des plaiſirs qui étoient prêts à ſe raſſembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une ſituation qui nous promettoit tant de délices, ne fit ſur elle une vive impreſſion. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions pluſieurs fois le jour, j'obſervois que ſon ame étoit auſſi pénétrée de joïe que la mienne, & que ſi elle avoit à ſe faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les tranſports. Cette vûë redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuſe, & à ſonger que des cœurs qui s'étoient livrez ſans ménagement à la triſteſſe, ne devoient pas ſe faire un ſcrupule de s'ouvrir ſans réſerve au plaiſir. Je parvenois ainſi par mes careſſes autant que par mes diſcours à lui faire dévelopet tous les treſors d'amour & de joïe, qui ſembloient chercher encore à ſe cacher au fond du ſien; & la fin de ces délicieux momens étoit toûjours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec ſi peu d'attention pour ce qui exiſtoit hors de nous, que la ruïne de l'Univers n'auroit pas fait de diverſion au moindre de nos ſentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ces tranſports, ſans trouver auſſi-tôt dans ſa mémoire quelque ſujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réfléxions plus ſérieuſes que les circonſtances ne paroiſſoient propres à les inſpirer. Il ſembloit qu'après s'être élevée au-deſſus des bornes de la nature par la force du plaiſir, elle ne retrouvât plus aſſez de liaiſon dans ſes idées pour revenir tout-d'un-coup au point d'où elle étoit partie; & qu'un reſte de cette triſte habitude où elle avoit vécu ſi long-tems de ſe livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies, déterminât naturellement l'attention de ſon ame vers quelque trace qui les renouveloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus preſent ni de plus cher après moi, que ſa fille, c'étoit ſur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ſes agitations. Elle s'allarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarquez dans ſes yeux, ou du plus leger changement qu'elle craignoit pour ſa ſanté. La paſſion de Dom Thadéo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable enſuite de cauſer tôt ou tard quelque chagrin à Cecile. Elle m'en parla ſérieuſement. Dans quelque ſilence & quelque reſpect qu'il ſe fût toûjours contenu, elle apréhendoit que des ſoins ſi paſſionnez ne fuſſent importuns à ſa fille, & elle m'aprit même que ſe faiſant une étude continuelle de pénétrer ſes ſentimens, elle y avoit découvert des ſemences de chagrin & de triſteſſe qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres cauſes.

Je ſoûris de cette découverte, & l'interprétant différemment, je lui demandai ſi la mélancolie de Cecile étoit une marque bien ſûre qu'elle ſe trouvât importunée des ſoins de ſon amant. Je lui faiſois cette queſtion avec beaucoup de tranquilité, parce qu'ayant déja réfléchi ſur les ſuites d'une paſſion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois ſi peu été allarmé, que je ſouhaitois au contraire aſſez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l'eſtime de ma fille. En jettant les yeux ſur l'avenir, je ne me croyois pas ſûr d'obtenir en Angleterre ce degré de conſidération qui méne aux grandes alliances. Mes richeſſes n'effaçoient pas la tache de mon origine, ſur-tout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me ſembloit que le mariage de Cecile avec un Etranger, me mettroit à couvert de cette réfléxion, & connoiſſant par des témoignages certains, la naiſſance & le rang de Dom Thadeo, je ne voyois d'ailleurs rien dans ſon caractére qui pût m'inſpirer de l'éloignement pour ſa perſonne. La reconnoiſſance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raiſons j'en joignois une plus forte, qui venoit de ma tendreſſe infinie pour Cecile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour; ſon cœur ſouffroit peut-être d'avoir perdu de ſi délicieux ſentimens; & dans un âge où la nature en fait ſentir vivement le beſoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas ſujet d'en regretter la privation.

Je fis gouter aiſément toutes ſes idées à Fanny. Elle entra auſſi dans la penſée où j'étois que les aparences de triſteſſe, qu'elle remarquoit à ſa fille, pouvoient venir de quelque altération dans ſon cœur, & elle ſe promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignez l'un & l'autre, lorſque nous la ſoupçonnions d'être ſenſible à l'amour, & toutes nos conjectures n'auroient jamais pû nous faire atteindre à la cauſe de ſes peines.

Tranquiles néanmoins auſſi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joye M. Briand, qui nous aportoit de nouvelles lumiéres ſur le plan de nos plaiſirs. Il revenoit accompagné de deux Gentishommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma Famille, & l'ouverture du deſſein que j'avois de mener une vie délicieuſe à Paris. C'étoit, me dit-il, en nous les preſentant, les deux Seigneurs de la Cour qui en connoiſſoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaiſirs. Leurs premiéres offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me propoſérent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris, Lully pour la Muſique, avec les meilleurs inſtrumens de l'Opéra; cinq ou ſix gens de Lettres qui paſſoient pour d'agréables convives, & pluſieurs perſonnes renommées pour l'enjouement de leur eſprit & de leurs maniéres. Quelques ſoupers, me dirent-ils, donnez de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'amener, ſuffiſoient pour me rendre tout-d'un-coup célébre, & pour attirer bien-tôt chez moi la Cour & la Ville.

Je conçus par ce diſcours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, & je réſolus de mettre auſſi cet avantage au rang de mes plaiſirs. La partie de ſouper fut liée pour le même jour; & par le zèle de mes trois Guides, tous les Convives qu'ils m'avoient nommez s'y trouvérent réünis. Il y manquoit des Dames Françoiſes ; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penſer que l'honneur de mon Epouſe demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette premiére Fête, que les Dames qui habitoient ma maiſon. Elles étoient aſſez aimables pour faire oublier qu'elles étoient étrangéres. La politeſſe de mes Convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un Concert, digne en effet de la plus brillante Aſſemblée, on ſe mit à table ſous les auſpices de la magnificence & de joïe. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me perſuader qu'ils étoient ſincéres. La converſation s'échauffa par degrez. Bien-tôt les recits agréables, les bons contes, les ſaillies fines & piquantes, ſe ſuccédérent ſans intervale. Cent ſortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excélence jointe à la profuſion dans les ſervices & dans les mets, étoit à tous momens un autre aiguillon pour la joïe comme pour l'apétit. Quoique je n'euſſe point dans le fond du caractére cette gayeté, qui porte à rire & à folâtrer, je me ſentis comme emporté par la force de l'exemple ; & ſi je dûs m'en raporter aux aplaudiſſemens que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins rejoüiſſantes, ni mes ſaillies les moins heureuſes. J'étois enchanté de la ſatisfaction que j'en voyois reſſentir à Fanny, & le ſeul deſir de l'animer à la joïe, auroit ſuffi pour m'élever l'eſprit & l'imagination. La nuit nous parut trop courte au milieu des plaiſirs où le jour vint nous ſurprendre. Nous nous quittâmes ſi ſatisfaits les uns des autres; que toute l'aſſemblée brûlant de renouveler cet eſſai, il n'y eût pas un ſeul de mes Convives qui ne s'engageât à remplir conſtamment ſa place à ma table.

La carriére une fois ouverte avec tant de ſuccès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger d'eux mêmes, & chaque jour m'aporta, comme il l'avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumiéres. Ayant conçu par l'expérience, autant que ſur ſes principes, que la bonne chére eſt le vrai fondement de tous les autres plaiſirs, je me fis une Loi de n'épargner ni ſoins ni dépenſes pour ma table, & je pris, dans cette vûë, des meſures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grand frais des Pourvoyeurs, non ſeulement dans les Provinces de France où la nature ſe diſtingue par l'excélence de quelque production, mais dans les Païs étrangers d'où je pouvois recevoir réguliérement quelque mets rare, ou quelque liqueur eſtimée. Ainſi tandis que le Nord me fourniſſoit les Poiſſons les plus exquis, je tirois du Midi mon gibier, & mes vins du Levant. Je n'aurois pas ſouffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractére extraordinaire, & que mon maître d'Hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience ſervit à me convaincre que je n'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaiſirs de la table, & le mérite autant que le nombre des Convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laiſſa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de là que le reſte de mes plaiſirs tira ſon cours, comme d'une ſource vive & féconde où la joye ſe renouveloit ſans ceſſe avec le goût de toutes ſortes d'amuſemens. Les parties de jeux & de promenades, les Bals, les Concerts, les Spectacles, venoient à la ſuite de ces délicieux feſtins. L'ordre n'en étoit réglé que par les deſirs que le preſent faiſoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amuſemens de la Cour & de la Ville. Bien-tôt les femmes qui ſe liérent avec Fanny, lui compoſérent une Cour auſſi nombreuſe que la mienne. J'avois réüſſi heureuſement à lui procurer l'amitié & l'eſtime de Mdme. la Comteſſe de ** Cette Dame ſe faiſant un mérite de lui amener ce qu'elle connoiſſoit de plus aimable dans ſon ſexe, je vis en peu de jours ma Maiſon auſſi brillante que Verſailles. Mes apartemens étoient vaſtes, & meublez avec une magnificence Royale. Ce fut un ſpectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautez, qui s'empreſſoient de careſſer ma chére Epouſe, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flâteur, l'aveu quelles faiſoient de céder à ſes charmes. Fanny paroiſſoit au milieu de cette belle aſſemblée, comme une Reine auſſi aimable que riche & puiſſante, qui doit les reſpects qu'on rend à ſa perſonne plus qu'à ſa dignité, & qui ne s'attire ni la cenſure, ni l'envie, parce que tout le monde eſt porté à confeſſer qu'elle mérite les adorations qu'elle reçoit. Cecile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à ſa mere. C'étoit pour moi un redoublement de ſatisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne diſtinguois pas à laquelle des deux je ſouhaitois plus de plaiſir & de gloire.

Il ne me coûte point à confeſſer que dans cette premiére yvreſſe où je paſſai plus de trois mois, il ne me vînt pas même à l'eſprit que j'euſſe rien à deſirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amuſemens m'avoit d'abord ſéduit par ſa nouveauté, & ſans avoir pénétré peut-être une ſeule fois juſqu'au fond de mon cœur, il m'avoit aſſez occupé l'eſprit, pour me perſuader qu'il n'y laiſſoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelquefois de me rallentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaiſirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à ſe ranimer, par la penſée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma conſtance ; & ce motif, qu'une paſſion incapable de ſe rallentir me rendoit ſans ceſſe preſent, avoit toûjours eu ſans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embraſſé. Ce n'eſt pas une excuſe que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la deſcription. Je me dois ce témoignage, qu'ayant crû remarquer fort ſouvent des traces d'ennui & de laſſitude dans les yeux de Fanny & de Cecile, je n'avois jamais eu tant de zèle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes ſoins. J'avois pouſſé le deſir de les rendre heureuſes juſqu'à perdre alors toutes ſortes de ménagemens pour ma ſanté ; & cent fois il m'étoit arrivé de leur ſacrifier mon propre goût, pour leur propoſer des amuſemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échapoient ſouvent, m'avoient quelquefois frapé juſqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cauſe ; mais voyant enſuite que leur complaiſance ſe ranimoit, & ne pouvant douter de leur ſanté, qui étoit dans ſa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui ſuit ordinairement les plaiſirs. Alors ma joye croſſoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoiens à s'y livrer; & ſans me jetter dans d'autres réfléxions, je recommençois à les y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toûjours complaiſante à l'excès, me remercioit des ſoins que je prenois pour lui plaire, & ſe réduiſoit ſeulement à me demander quelquefois ce que je penſois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi, qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaiſir qu'elles avoient pû lui cauſer, je ne manquois point de prendre cette queſtion pour une marque du goût quelle y avoit trouvé, & je croyois la flâter beaucoup en les relevant par de grandes éloges.

Mais après s'être fait ſi long-tems violence, elle en vint par degrez à marquer une repugnance plus ouverte, ſur-tout pour les repas du ſoir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occaſion des plus legéres incommoditez pour ſe retirer avec ſa fille; & lorſqu'elle avoit pû ſe dérober ainſi ſous quelque prétexte, perſonne n'auroit obtenu l'entrée de ſon apartement. Elle ne s'en livroit pas plûtôt au ſommeil. J'étois ſurpris, en ſortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou ſeule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cecile de ſe mettre au lit pour ménager ſa ſanté. De quelques idées qu'elle fut alors remplie, elle prenoit un viſage riant à mon retour, & paroiſſant perſuadée que je venois de goûter beaucoup de plaiſir, elle me demandoit, d'un air ſi libre, les circonſtances dont je m'étois le plus amuſé, que je fus encore aſſez long-tems la dupe de cette fauſſe tranquilité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les maniéres & dans les diſcours de mes convives. Je lui faiſois la peinture des nouveaux viſages; & des caractéres ſinguliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire; & rempli comme j'étois de mille choſes réjoüiſſantes que j'avois entenduës, mes diſcour n'étoient ni péſans, ni ennuyeux. Elle paroiſſoit y prendre goût, & la ſeule crainte aparement de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laiſſer apercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cette intervale un accident qui ſervit encore à ſoutenir de ce côté-là mon illuſion, mais qui m'aporta des lumiéres ſur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort ſérieuſement. Dom Thadeo, toujours auſſi attentif à gagner mon eſtime par l'honnêteté de ſes maniéres, qu'à s'inſinuer dans le cœur de Cecile par ſon reſpect & par ſes ſoins, amena un jour chez moi une Dame Eſpagnole accompagnée d'un homme de la même nation; & les ayant laiſſez dans une Salle pour ſe donner le tems de m'aprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur avanture. C'étoient , me dit-il , deux perſonnes qu'il avoit connuës particuliérement à Madrid , & que le hazard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur deſſein étoit de paſſer en Angleterre , pour y joüir d'une liberté qu'ils ne pouvoient eſpérer de leur Patrie. Ils avoient beſoin d'une recommandation , & le deſir qu'il avoit de les obliger, l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant penſé à les preſenter d'abord à mon Epouſe , qui prenoit plaiſir à parler quelquefois leur langage , & qui auroit eu la bonté ſans doute de me ſolliciter pour eux , il avoit été arrêté par des conteſtations dont il vouloit me faire le Juge avant que d'exécuter ſon projet : La Dame , continua-t'il , n'eſt pas d'une condition qui permette tout à fait à une femme d'un certain rang de ſe lier étroitement avec elle , & je la connois néanmoins ſi ſéduiſante , que Madame Cléveland , tendre & ſenſible comme elle eſt , aura peine à ſe défendre de l'aimer. Je ſuis perſuadé , ajouta-t'il , qu'elle trouvera de la ſatisfaction dans ſon entretien , c'eſt un amuſement que je voudrois lui procurer ; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familiérement.

Pour en juger mieux , lui répondis-je , il faut que je commence moi-même par la voir , & paſſant avec lui dans la Salle , où il l'avoit laiſſée , je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit auſſi prévenantes que ſes maniéres & ſon langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadéo, les raiſons qui la conduiſoient en Angleterre. C'eſt l'amour, me dit-elle en ſouriant ; une cauſe ſi interreſſante m'aſſure la protection de tous les cœurs ſenſibles. J'aime cet homme, ajouta-t'elle, en me montrant ſon amant ; on le perſécute en Eſpagne ; je renonce à ma Patrie pour le ſuivre. Ce diſcours, prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger auſſi avantageuſement de ſon caractére que de ſon eſprit, me diſpoſérent à lui rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naiſſance fut une raiſon aſſez forte pour priver Fanny du plaiſir de voir une ſi aimable Eſpagnole. Le mérite répare la naiſſance. Je fis faire cette réfléxion à Dom Thadéo ; & prévenant moi-même l'Etrangére, je lui propoſai de paſſer dans l'apartement de mon Epouſe, qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle ſçavoit parfaitement ; & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny preſqu'au même moment. Je l'avois laiſſée dans une ſituation tranquile, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eût elle le tems de jetter les yeux ſur l'Eſpagnole, qu'elle pouſſa un cri perçant, & prenant ſa fille par la main, elle l'entraîna avec la derniére précipitation dans un Cabinet qui étoit au fond de ſon apartement. Madame des Ogéres, ma Belle-ſœur & Madame Lallin qui étoient avec elle, l'ayant ſuivie immédiatement, je demeurai ſeul avec Dom Thadéo & les deux Etrangers, qui ne furent pas moins ſurpris que moi de cette ſcène.

Le ſeul parti que j'eus à prendre, fut de les faire retourner auſſi tôt ſur leurs pas, & ſans pouvoir m'imaginer la cauſe d'un ſi prompt deſordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maiſon, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit allarmé mon Epouſe. Je le quittai pour prendre le chemin du Cabinet; mais en aprochant de la porte, je fus arrêté par Madame des Ogéres, qui en ſortoit bruſquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t'elle avec chaleur, ſçavez-vous qui vous venez de nous amener, & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettez? Ce reproche me parut ſi obſcur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la preſſai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le ſouvenir de l'Iſle de Madére renouvelle tous les jours dans l'eſprit de Madame Cléveland, avez-vous pû lui préſenter une femme odieuſe, qui l'a expoſée au plus affreux péril dont le Ciel l'ait jamais délivrée? Je compris tout d'un-coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas ſurpris

pris de la frayeur que ſa preſence venoit de cauſer à Fanny. M'ayant fait ſouvent raconter ce que j'en avois apris par les confeſſions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit ſentie dans cette dangereuſe avanture, & jamais effectivement elle n'en parloit ſans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorſque joignant à cette penſée les maléfices que Gelin avoit tentez ſur elle à Chaillot, elle ſongeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre ſa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proye. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop apris. Ainſi, reconnoiſſant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuſes qui apaiſérent facilement le ſien. Il lui reſta néanmoins, de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur aſſez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans ſon apartement. Mais loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaiſirs que je lui préparois dans une nouvelle Fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que ſon incommodité ne me cauſât trop d'allarmes, venoit uniquement de la ſatisfaction qu'elle avoit d'éviter les divertiſſemens qui lui étoient devenus inſuportables.

Dom Thadeo ſe reſſentit de ſa joye, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occaſion de ſa peine. Ses excuſes furent ſimples. Il ignoroit l'avanture de Fanny, & l'Eſpagnole qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon Epouſe l'Inconnuë qu'elle avoit voulu tromper à Madére, fut elle même extrêmement ſurpriſe d'une rencontre ſi imprévûë. Il ſe défit d'elle ſur le champ, pour venir réparer une indiſcrétion dont on ne pouvoit juſtement lui faire un crime.

Mais cette avanture devoit avoir d'autres ſuites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artificieuſe emporta un reſſentiment fort vif du mépris que mon Epouſe avoit marqué pour elle. La vengeance fut ſon premier deſir ; & les vûës que cette paſſion lui inſpira s'accordant avec ſon caractére naturel, qui étoit l'envie de plaire, & de ſatisfaire ſa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le deſſein d'enlever ma tendreſſe à Fanny. Les lumiéres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo ſur les qualitez de cœur & d'eſprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entrepriſe, que le motif de la vengeance lui fit eſpérer de plaiſir. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voyes ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui cauſa d'abord qulques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ſes artifices ne l'abandonnérent pas au beſoin.

Dès le ſoir du même jour, je reçûs d'elle un billet fort preſſant, par lequel elle me prioit, ſous le nom d'une Dame Angloiſe qui avoit été dans la confidence de Cromwel, & qui avoit des ſecrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me déſignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'eſprit. Je connoiſſois le nom ſous lequel elle m'écrivoit, & la civilité ſeule m'auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener ſur le champ dans mon Caroſſe. Elle avoit pris ſoin d'éloigner ſon Amant; & pour prévenir ſans doute le premier mouvement qui m'auroit pû porter à me retirer, en m'apercevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le Cabinet le plus enfoncé de ſon apartement. J'y fus introduit au travers de pluſieurs Chambres dont la propreté annonçoit une femme de diſtinction, & ſa fortune la mettant en état aparemment de vivre avec une certaine ſplendeur, elle étoit dans un deshabillé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout-d'un-coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de ſa parure, me porta d'abord à la ſaluër en Anglois, & je m'aſſis même auprès d'elle ſans me remettre le moindre trait de ſon viſage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcés dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la converſation ; & s'étant ſervie de la langue Eſpagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échapérent auſſi tôt, ne l'empêchérent point de continuer ſon diſcours. Elle me conjura d'aprouver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la paſſion qu'elle avoit de me connoître, & à la néceſſité où elle étoit de ſe juſtifier. Le hazard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, ſon ancien ami, elle n'avoit pû l'entendre parler de l'excélence de mon mérite, ſans être piquée d'une vive curioſité de me voir, & ce deſir s'etoit bien augmenté lorſqu'elle avoit apris que je pouvois lui rendre ſervice en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin à la vérité de l'accueïl injurieux que lui avoit fait mon Epouſe ; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit ſi peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas penſé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Iſle de Madére, méritoient bien moins ſa haine que ſa reconnoiſſance & ſon amitié. Affligée donc qu'un contretems ſi fâcheux m'eût obligé de la quitter ; & convaincuë par ſes propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flâté, elle n'avoit pû réſiſter à l'impatience de me voir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité qui eſt naturelle aux Eſpagnols, &, ſi elle l'oſoit dire, à l'aſcendant de ſon étoile qui n'avoit jamais laiſſé de liberté à ſon cœur à la vûë d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air ſi tendre en me tenant ce diſcours, & ſa rougeur aidoit ſi adroitement le langage de ſes yeux, que ſi je n'euſſe point été prévenu ſur ſon caractére, l'amour propre m'eût perſuadé infailliblement qu'elle avoit conçû pour moi des ſentimens fort tendres ; mais aſſez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre par ma réponſe, l'eſpérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confeſſe que ſoit dépit de voir ſes avances inutiles & réſolution de triompher de ma ſageſſe à toutes ſortes de prix, ſoit impétuoſité de tempéramment, ſoit excès d'artifice & d'impoſture, elle me mit par une ouverture ſans ménagement, dans la ſituation la plus délicate où le goût du plaiſir ait jamais expoſé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, & la ſerrant aſſez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adreſſa toutes ces expreſſions paſſionnées qui ſont le plus vif langage de l'amour en Eſpagne. Ses yeux ſur leſquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, ſembloient m'en aprendre encore plus que ſa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ces charmes étoient expoſés à ma vûë, & je ne remarquois que trop qu'au moindre ſigne de leur victoire, on étoit diſpoſé à m'en laiſſer recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me conſoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs ? Je fus trahi par mes ſens, qui ſe révoltérent aſſez contre ma raiſon pour me faire tout craindre de ſa foibleſſe. Ils prirent tout-d'un-coup tant d'empire, que penſant moins à les combattre, qu'à juſtifier leur tyrannie, je mis en délibération ſi c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaiſirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurez par aucun deſir qui bleſſât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réfléxion, ſi l'image de Fanny vint ſe preſenter tout-d'un-coup à ma mémoire, n'eût comme changé la ſcène que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle ; & cette douce modeſtie qui accompagnoit toujours la tendreſſe de ſes regards, me fit rougir d'avoir été ſenſible un moment à des careſſes effrontées, & à un langage diſſolu. Heureuſement le Ciel permit pour confirmer mes forces, que Dom Thadeo ſe fit entendre dans la Chambre qui touchoit au Cabinet. Il venoit demander compte à Dona** de l'avanture qui s'étoit paſſée chez moi, & ſur laquelle ſon empreſſement de la quitter pour ſe rendre auprès de mon Epouſe, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclairciſſement qu'il deſiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore ; & tournant le dos avec une révérence ce forcée, j'allai au devant de Dom Thadéo, qui avoit été fort ſurpris de trouver mon Caroſſe à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir paſſer rapidement en lui faiſant ſigne de me ſuivre. Etant deſcendu ſur mes pas, il ſe rendit à la priére que je lui fis de monter avec moi dans mon Caroſſe. Mon deſſein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois heureuſement ſorti; mais la confuſion qui me reſtoit de ma foibleſſe, me fit naître tant de diſtractions tumultueuſes, que j'arrivai chez moi ſans avoir prononcé un ſeul mot. Les concluſions qu'il tira de mon ſilence, & qu'il me déguiſa pendant quelques jours, n'apartiennent point à cette partie de mon Hiſtoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny ſans quelques ſentimens de honte, que la ſeule vuë d'une Epouſe ſi vertueuſe étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eut bien-tôt conſumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquilité & toute la joye dont ſa preſence étoit pour moi comme une ſource inépuiſable. Son incommodité l'attachant à ſa Chambre, je déclarai que ma maiſon ſeroit fermée aux Etrangers juſqu'à ſa guériſon. Envain s'opoſa-t'elle à cette réſolution, qu'elle regardoit comme un ſacrifice que je lui faiſois de mes plaiſirs. Mon cœur ſentoit déja que tous les amuſemens auſquels je donnois ce nom ne le méritoient dans ſon abſence. Nous ſoupâmes enſemble dans ſon apartement

ment, & cet ordre dura auſſi long-tems qu'elle fut à ſe rétablir. Elle en parut ſi ſatisfaite, & ſes diſcours rendirent nos repas ſi enjoüés, que je la ſoupçonnai de ſe faire cet effort par complaiſance, pour me dédommager des plaiſirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces ſoupers domeſtiques, que je propoſai à Madame Riding de nous faire une relation ſuivie de ſes avantures & de celle de Cecile. Peut-être nous l'avoit-elle déja faite plus d'une fois toute entiére, mais par fragment & par parties, dans l'eſpérance où nous étions toûjours de ſatisfaire Milord Clarendon qui avoit ſouhaité qu'elle ſe fît en ſa preſence. Son abſence durant plus long-tems qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer, je preſſai Madame Riding de ne pas différer davantage un recit qu'elle ſeroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte : Elle nous ſatisfit dans ces termes.

Fin du Livre douziéme

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

LIVRE TREIZIE'ME.

IL ne m'eſt pas difficile de rapeler des événemens dont les traces ſubſiſteront toûjours dans ma mémoire. Mais en commençant un recit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêtée par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacez. Je détache de mes avantures & de celles de Cecile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres; & ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentimens d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & douloureux.

Nous fûmes ſéparées de vous par les Rollintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premiéres frayeurs. La connoiſſance que ces Barbares eurent bien tôt de notre ſexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous réléguérent parmi leurs femmes & leurs malades, qui composoient une eſpéce d'arriére-garde à quelque diſtance de leur troupe. Nous n'y trouvâmes point d'autres marques de barbarie, que celles qui étoient naturelles à une nation ſi féroce, c'eſt-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune aparence de haine, je commençai à me flâter que notre vie étoit du moins en ſureté, & que de quelque côté qu'ils puſſent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occaſion de nous rejoindre.

Cette eſpérance s'accrut encore, lorſque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes ſecours qu'à leurs femmes, & diſpoſez à porter Cecile, que ma groſſeur leur fit regarder aparemment comme un fardeau trop peſant pour mes forces. Mais le péril auquel ma laſſitude nous avoit expoſées, étoit trop preſent à mon imagination, pour me permettre aucun ménagement qui eut l'aparence de foibleſſe; ſi je m'étois arrêtée par un mouvement de deſeſpoir qui m'avoit fait ſuccomber à mes peines, & renoncer au ſoin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux dépôt que le Ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penſer à mes propres maux, & qu'il falloit attendre du ſecours & des forces du même pouvoir qui me faiſoit comme une loi de m'en ſervir.

La réſolution que je formai, non-ſeulement de ſuivre la marche de mes Compagnes ; mais de porter conſtamment Cécile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration, qui augmentérent mon courage en renouvelant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas auſſi long que je l'avois apréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faiſoit ſes excurſions ordinaires pour la chaſſe, nous avancions avec beaucoup de lenteur, & je m'apercevois vers le ſoir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglez. Ainſi, mes forces naturelles, la legéreté que j'acquis bien-tôt par la diminution de mon embonpoint, furent ſuffiſantes pour me faire réſiſter à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente ſi j'étois parvenuë ſeulement à vous voir & à vous faire connoître notre ſituation ; mais ne pouvant vous chercher qu'au hazard, je rencontrois toujours quelques Sauvages, qui ſembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins ſi j'en juge par le ſoin avec lequel ils me faiſoient retourner auprès de mes Compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vuës ils firent un jour la ſéparation de leurs femmes, pour en laiſſer une partie derriére eux, tandis qu'ils continuérent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à reſter avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de diſtinguer ſi c'étoit triſteſſe ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je paſſai pluſieurs jours dans une nouvelle ſorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du ſort auquel nous étions réſervées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un eſpace aſſez court, pluſieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laiſſées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement ſans raiſon ; mais le Ciel ayant ſoûtenu heureuſement la ſanté de Cecile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laiſſé d'ailleurs des proviſions qui ſuffiſoient pour nous entretenir long tems dans l'abondance ; & quoique les femmes auſquelles nous nous trouvions aſſociées n'euſſent pas vu partir ſans regret, leurs Compagnes & leurs Maris, je n'avois pas remarqué ces tranſports éclatans, dont je me figurois qu'elles n'euſſent pû ſe défendre, ſi elles avoient été perſuadées qu'on les abandonnoit ſans retour.

L'unique penſée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laiſſé avec elles que pour les empêcher de ſe plaindre, qu'elles fuſſent traitées avec moins de ménagement que des Etrangéres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorſque j'en vis quelques-unes mourir preſque ſubitement, & les autres ſi peu effrayées de ce ſpectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une peſanteur léthargique, qui les rendoient comme inſenſibles à ce qui ſe paſſoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légéreté paroiſſoient revenir. Elles ſe levoient alors avec une vivacité ſurprenante; mais loin de s'arrêter près de leurs Compagnes, ou de penſer à leur offrir quelque ſecours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vu prendre à leurs maris, & ſeules ou accompagnées, elles s'éloignoient & ne reparoiſſoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eut dans mes premiéres conjectures, elles m'inſpirérent aſſez d'effroi pour me faire prendre de juſtes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cecile à quelque diſtance de la troupe; & je ne négligeai pas le ſoin d'emporter une proviſion de vivres. La liberté qu'on me laiſſa de m'écarter, fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triſte ſpectacle qui frapoit continuellement mes yeux. Enfin, la vuë de celles qui paroiſſoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient auſſi-tôt la fuite, me fit naître deux penſées ; l'une, que de quelque nature que fut leur maladie, elles ſe croyoient ſauvées du péril lorſqu'elles étoient échapées aux premiéres atteintes ; l'autre, que les ſauvages ne pouvoient être fort éloignez, puiſqu'elles ſe hazardoient ſeules à les ſuivre. Dans une ſituation où je devois craindre à tous momens que l'air ſeul n'aportât la contagion juſqu'à nous, il me vint à l'eſprit de regagner auſſi notre troupe, que je me figurois ou déja renduë dans ſon habitation, ou campée à peu de diſtance. Ce parti me parut ſi facile, & dans quelque vuë que les ſauvages nous euſſent laiſſez avec leurs femmes, il y avoit ſi peu d'apparence qu'ils s'offenſaſſent de nous voir de l'empreſſement pour marcher à leur ſuite, que je me determinai à partir ſur les traces de la premiére femme, qui pourroit me ſervir de guide.

Il s'en échapa deux dès le même jour, & je ne manquai point une ſi belle occaſion. Mais je n'avois pas prévu que leur viteſſe ſurpaſſeroit la mienne ; la joye ſans doute de ſe voir délivrées d'une ſituation terrible, les faiſoit courir avec la legéreté d'un oiſeau, tandis que ma peſanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vuë en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flâtai que dans l'inégalité du terrain, elles reparoîtroient par intervales, ou que les veſtiges de leurs pas ſuffiroient pour me conduire, & quand j'aurois perdu cette eſpérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entrepriſe. Toute autre extrêmité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le deſir de vous rejoindre & la crainte d'être ſéparée de vous pour jamais; ajoutez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je penſois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de ſe mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainſi le ſecours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant & derriére moi; & plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultés du chemin, la penſée de me repoſer ne m'entra point dans l'eſprit juſqu'à la fin du jour. Mais, remarquant enfin que le Soleil baiſſoit ſur l'horiſon, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle reſſource pour une femme timide, dans une ſi affreuſe ſolitude! Quel reméde même contre la faim & la ſoif, qui commençoient à me preſſer! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enſeveli juſqu'alors dans un profond ſommeil, & l'agitation de la marche n'avoit ſervi qu'à le rendre plus tranquile; mais la nature déclarant bien-tôt ſes beſoins

par

PAGINATION INCORRECT

par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertiſſement du déplorable état où je touchois, & dont il ne ſe preſentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le deſeſpoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une conſtance que je croirois impoſſible dans la même extrêmité, ſi elle n'étoit immédiatement l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi pour découvrir quelque lieu commode, où je puſſe me réfugier avant les ténèbres. J'en aperçus un qui me parut tel que je le deſirois, avec cette heureuſe circonſtance, qu'il étoit proche d'un ruiſſeau, & qu'il nous offroit ainſi tout-d'un-coup de quoi ſoulager le plus preſſant de nos beſoins. Mais avant que de m'y rendre, je dépoſai un moment mon fardeau ſur le gazon qui m'environnoit, & me proſternant devant le Ciel, dont le ſecours étoit deſormais mon unique eſpérance, je lui adreſſai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur; enſuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ſes néceſſités par des larmes; ne crains rien, lui dis-je, auſſi long-tems que la vie me ſera conſervée, car ma tendreſſe m'inſpire un moyen infaillible de ſoutenir la tienne; mais ſi je ſuis condamnée à périr dans cet horrible deſert, puiſſe le Ciel t'accorder les ſecours qu'il m'aura refuſez ! Je gagnai auſſi-tôt l'aſile que la Nature m'offroit, dans un lieu où la malice des Hommes n'avoit jamais profané ſes treſors. Quelques arbres diſtribuez ſans ordre formoient un bois de peu d'étenduë, & la vuë le pénétrant tout-d'un-coup, il n'inſpiroit point l'horreur que l'obſcurité cauſe à l'entrée d'une épaiſſe Forêt.

L'excès de ma ſoif me fit penſer d'abord à l'éteindre. Je m'aprochai du ruiſſeau, & je remarquai avec joïe qu'il étoit rempli de poiſſons, que ma preſence n'éfrayoit pas. Après avoir ſatisfait ma ſoif, je ne doutai point que je n'en puſſe tirer le même ſecours contre la faim, & ſentant de quelle importance il étoit de conſerver mes forces, je pris heureuſement divers poiſſons, que je ne deſeſpérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un ſoin plus preſſant. Le jour aprochoit de ſa fin. Quelques goutes d'eau que je fis avaler à Cecile, ayant arrêté ſes pleurs, je penſai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorables à mon deſſein. J'entourai de feüillages l'eſpace qu'ils contenoient, & je compoſai pour elle & pour moi, un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoiſſance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce ſoin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux Sauvages mêmes,

& les précautions que j'avois vû prendre aux Roüintons, s'accordoient là deſſus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour juſtifier ma conduite. Dans un grand nombre de néceſſités preſſantes, je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; & quoique la faim en fût une auſſi qui commençoit à ſe faire vivement ſentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils ſuffiroient avec un peu de conſtance pour me ſoutenir juſqu'au lendemain. Bien-tôt la fin du jour ne me laiſſa plus d'autre lumiére que celle de la Lune. Je n'eſpérai point dans cette obſcurité de pouvoir recueillir ce qui m'étoit néceſſaire pour allumer du feu. Ainſi comptant que le ſommeil ſupléroit pendant le reſte de la nuit, au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cecile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai preſqu'auſſi-tôt des maux que je n'avois pas prévûs. Une faim dévorante m'ôta toute eſpérance de repos; & devenant à la fin un ſuplice inſuportable, elle me força de manger les poiſſons que j'avois conſervez, ſans autre préparation que de m'être couché deſſus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai auſſi-bien de ce miſérable repas, que des meilleurs mets. Cecile ayant paru juſqu'alors aſſez tranquile, je commençois à me flâter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la ſeule vuë de conſerver ma ſanté & mes forces, qui faiſoient tout le fond de mes eſpérances. Mais les cris de cette petite infortunée, m'avertirent bien-tôt qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle aparence de lui procurer le même ſoulagement ! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoſtre l'excès de ſes beſoins. Cette penſée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la ſoulager qu'à précipiter peut-être la fin de ſes jours, & à m'ôter par conſéquent le ſeul bien qui me faiſoit encore aimer la vie. Dans un embarras ſi cruel, je me rapelai la promeſſe que je lui avois faite en preſence du Ciel, & dont je n'avois pas crû l'éxécution ſi proche. C'étoit une idée qui m'étoit reſtée de quelque ancienne lecture. Je pris Cecile entre mes bras, & regagnant le bord du Ruiſſeau à la clarté de la Lune, je fis pour elle ce quelle ignore encore, ce que j'ai enſéveli juſqu'à preſent au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révélerois pas même aujourd'hui, ſi je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonſtance de nos avantures. Un mauvais couteau que j'avois conſervé dans toutes mes routes, me ſervit à m'ouvrir la veine du bras, au hazard ſans doute de me cauſer une bleſſure dangereuſe. Mon ſang ayant commencé auſſi-tôt à couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main, & le tempérant par quelques goutes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chére Cecile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois penſé de ſes beſoins. Sa tranquilité revint auſſitôt avec ſes forces. J'avouë que mes larmes couloient auſſi rapidement que mon ſang pendant cette triſte opération; mais c'étoit de la tendreſſe de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embraſſai mille fois, après lui avoir rendu un ſervice qui ſembloit m'attacher encore plus à elle & me la rendre plus chére. Je retournai enſuite dans ma retraite où nous paſſâmes tranquilement le reſte de la nuit.

Fanny, Cecile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un recit ſi extraordinaire, nous avions été comme effrayez des préparations par leſquelles Madame Riding avoit commencé; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les ſuivre, nous l'avions écouté avec une attention qui ne nous avoit pas permis de reſpirer. Mais ſortant tous à la fois de cette ſituation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle pour lui marquer autant d'admiration que de tendreſſe & de joye. Fanny lui ſerroit les mains, ſans pouvoir exprimer ce qu'elle ſentoit. Cecile étoit ſuſpenduë à ſon coû, & recommençant ſans ceſſe à l'embraſſer, elle ne trouvoit pas plus d'expreſſions que ſa Mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'Hiſtoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j'interrompis ces acclamations, & plus émû que perſonne par l'étenduë que je donnois à mes réflexions : O ! générofité, m'écriai-je, qui ſurpaſſe tous nos éloges ! Mais c'eſt à moi que les félicitations doivent être adreſſées. A toutes les faveurs dont le Ciel me comble, il joint donc le bien ineſtimable de trouver dans mes Amis une ame héroïque, & des épreuves de conſtance & de zèle, qui ſuffiroient ſeules pour faire le bonheur d'un cœur ſenſible ? Madame Riding me ſuplia de modérer ce tranſport, & croyant ſes ſervices trop payez, me dit-elle, par des témoignages de reconnoiſſance qui lui étoient plus précieux que ſon ſang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la ſuite de ſon recit.

Le retour de la lumiére, reprit-elle, m'aporta des conſolations qui me firent perdre le ſouvenir de cette fâcheuſe nuit. Après avoir apréhendé de mourir par la privation des néceſſités les plus communes, il me fût bien doux, aux premiers rayons du Soléil, lorſque mon inquiétude m'eût fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excélens fruits, & ſur les bords d'un ruiſſeau une multitude prodigieuſe de nids, qui contenoient ou des oiſeaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous ſervir.

ſervir de nourriture. Les Rouintons négligeant des alimens ſi legers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardieſſe d'en faire l'eſſai; mais je me ſouvins que nous l'avions fait heureuſement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voiſin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mouſſe propre à s'embraſer par la chaleur des étincelles. Je mis ſur le champ toutes mes découvertes en uſage. Mon induſtrie m'en fit tirer tant de ſuccès, que je me raſſurai ſur toutes les craintes qui m'avoient allarmée.

C'étoit un malheur de moins; mais la liberté d'eſprit que je me ſentis renaître, ne me rendit que plus de ſenſibilité que tout le reſte de mes infortunes. Le ſeul doute de votre ſort étoit capable de me cauſer ſeul une mortelle agitation, & cent fois, dès les premiers jours, je me ſentis portée à me remettre en marche pour vous ſuivre à toutes ſortes de riſques. Les eſpérances qui pouvoient me retenir, ne portant que ſur les femmes que j'avois laiſſées derriére moi, il me ſembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux ſourdes à mes cris, ne me permettoient guéres d'eſpérer plus de compaſſion de leurs pareilles. Cependant cette reſſource me parut encore préférable aux dangers où je m'expoſois en partant ſans guide; & je ne l'abandonnai qu'après avoir paſſé inutilement pluſieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma premiére épreuve, fut d'aprendre à me paſſer du ſecours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorſque je me déterminai à partir. J'étois perſuadée qu'après une ſi longue route que nous avions faite avec les Sauvages, nous ne pouviôns être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déja fait ce raiſonnement en voyant leurs femmes s'échaper ſeules, & ma penſée eſt encore aujourd'hui qu'elles ne ſe ſeroient point écartées ſans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté, la preſence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque choſe au hazard, & cette alternative, ſur laquelle je raiſonnois auſſi, ne faiſant que groſſir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raiſons preſſantes d'avancer, ſoit pour m'aſſurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique deſir, ſoit pour vous dérober au danger de la mort que nous n'avions pû éviter que par la fuite. Enfin l'inſpiration du Ciel; qui ne manque point d'entrer ſans doute dans les entrepriſes où ſa Providence eſt ſi particuliérement interreſſée, ſes vuës ſur Cecile & ſur moi, des conſeils plus profonds & plus ſages que toutes mes réflexions, me déterminérent à marcher devant moi, ſans autre guide que ma tendreſſe pour Cecile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut

proportionné , non-ſeulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour paſſer la nuit. Ainſi ſans avoir de régle ſûre pour juger de la longueur de ma route , je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieuës dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'eſpace que j'ai parcouru , ſi je vous aprens que j'ai marché près d'une année entiére , en m'obſtinant toujours à ſuivre la même méthode. Il me devint trop clair, après quelques jours de marche , que j'avois manqué vos traces , & je perdis tout-à fait l'eſpoir de vous retrouver avec les Rouintons. Je n'oſois arrêter mes penſées ſur d'autres ſujets de crainte , qui regardoient la ſûreté de votre vie. Cherchant au contraire à me perſuader que vous auriez employé tous vos ſoins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penſer que vous aviés pris comme moi le parti de traverſer l'immenſe deſert où j'étois, & je me repaiſſois quelquefois de l'eſpoir de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque Port , vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot , je fermois les yeux ſur tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux deſeſpoir , pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de conſolation & d'eſpérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que marchant ſans

lumiéres & ſans régle, je n'aye fait ſouvent de vaſtes circuits qui m'ont peut-être ramené ſur mes pas. Les rivieres, les montagnes, les forêts épaiſſes m'arrêtoient néceſſairement, & je prenois le parti de les cotoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a pénétré mille fois d'étonnement, c'eſt qu'au milieu d'un deſert, qui eſt la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me ſoit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pû me cauſer de l'épouvente; & par une autre faveur dont je ne reſſentis pas moins le prix, mon imagination comme fermée à toutes ſortes de craintes, ne ſe repreſenta pas même ce qui auroit été capable de l'allarmer. Si les cris de ces monſtres frapérent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de ſi loin que l'impreſſion n'en fut jamais aſſez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faiſoit choiſir ordinairement mon aſile à l'entrée du premier bois que j'apercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feüillages; à moins que le hazard ne me fît découvrir à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche je choiſiſſois auſſi pour me repoſer au milieu du jour, la côte de quelque forêt où je me ſentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois apréhendé de m'y engager ; mais je n'en étois pas plus tranquile, lorſque j'étois couverte par une barriére ſi épaiſſe. Il ne manquoit rien à mes deſirs, s'il ſe trouvoit à peu de diſtance quelque fontaine ou qnelque ruiſſeau. Avec la facilité d'y aprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cecile dans les flots d'une eau pure, ce ſoin me paroiſſoit auſſi utile à ſa ſanté, qu'il étoit néceſſaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs exceſſives, qui me faiſoient craindre qu'une peau mal aprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'envelopois de fleurs & d'herbes odoriférantes. Vous l'auriez priſe pour l'Amour, paré des ſimples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à ſe délier. Quelques mots que je lui faiſois déja prononcer, ſes tendres ſoupirs, ſes innocentes careſſes, faiſoient pendant des heures entiéres mon amuſement & ma conſolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie ſauvage, que laſſée de mes courſes, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainſi tout ce qui convenoit à mes néceſſités preſentes, j'aurois pris aiſément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes deſirs, ſi l'eſpérance de vous rejoindre n'eût ſans ceſſe ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me reſtoient à ſurmonter.

Elles devoient néanmoins changer de

nature. J'étois deſtinée à goûter une eſpéce de repos, qui n'auroit point été ſans agrément après de ſi longues fatigues, s'il n'avoit été empoiſonné par d'autres inquiétudes. Mon recit n'a pû flâter juſqu'à preſent que la tendreſſe de votre cœur par les douceurs de la compaſſion. Attendez-vous ici à la ſurpriſe que des événemens merveilleux ſont capables d'inſpirer.

Fin du Tome ſeptiéme.

Prevost, Antoine François

LE PHILOSOPHE ANGLOIS; OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME HUITIE'ME.

⁂

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MR. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

RBR
P944P
t.8

LIVRE QUATORZIE'ME.

UN jour ayant traverſé une Plaine vaſte & ſtérile, je cherchois un azile pour la nuit, je découvris entre deux Montagnes qui terminoient l'horiſon, un Mur fort élevé, dont le ſommet étoit encore ſurpaſſé par le feüillage d'un grand nombre d'arbres. En le ſuivant des yeux, j'obſervai qu'il s'étendoit d'une Montagne à l'autre, & qu'il paroiſſoit ſervir à boucher la gorge qui laiſſoit naturellement un paſſage dans la Plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des Hommes, & qui annonçoit même une induſtrie plus relevée que celle des Sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette réfléxion que pour benir le Ciel, qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur ; & dans le premier mouvement de ma joïe, je ne penſai qu'à m'aprocher du terme de tous mes deſirs. Le Soleil étoit ſi bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impoſſible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une Ville ou de quelque habitation réguliére. C'étoit aſſez pour faire naître tout d'un coup la plus douce tranquilité dans mon cœur. Cette nuit, pour la premiére, je négligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cecile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il ſe leva ſi clair & ſi ſerain, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenez long-tems au long du mur, je n'aperçus point de porte à laquelle je puſſe m'adreſſer ; mais en levant les yeux, je decouvris quantité de figures humaines qui m'obſervoient attentivement, & qui paroiſſoient ſe communiquer leurs réfléxions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cecile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes ſoupirs à nous accorder leurs ſecours. Ils ne balancérent point à me répondre par d'autres ſignes ſigne que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laiſſérent couler juſqu'à moi, & de laquelle ſortirent deux hommes qui m'abordérent avec beaucoup de douceur; je n'entendis point leur langage, mais je fus frapée de leur politeſſe & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vûë de Cecile. Leur viſage étoit blanc, & je crûs démeler dans leurs regards qu'ils étoient ſurpris de trouver la même couleur dans un Enfant qui n'étoit point de leur Nation, & qui leur étoit preſenté d'une maniére ſi extraordinaire. J'étois ſi altérée par mes fatigues & par les ardeurs continuelles du Soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vétuë que la plûpart des femmes Sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque Nation voiſine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers ſentimens, ſi je ne les avois ſçus d'eux-mêmes dans la ſuite, après avoir apris leur langue. Vous ne ſerez pas ſurpris, par la même raiſon, que je vous explique tout-d'un-coup quantité de circonſtances qui ne me furent pas d'abord ſi faciles à pénétrer. Cette Nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui exiſte dans l'Univers, m'a laiſſé un ſouvenir ſi tendre de ſes bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu aſſez de lumiére pour me faire des idées juſtes de la ſituation du Païs, & pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos Voyageurs. Si ce n'eſt par le deſir des ri-

richeſſes qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu eſt chére, iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des Régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter ſi loin mes eſpérances, je fus excitée par la douceur de ceux qui s'aprochérent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firént paſſer par une porte que je n'avois pas aperçuë. Et me trouvant environnée tout d'un coup d'un grand nombre d'hommes qui leur reſſembloient, & qui portoient de longs bâtons armez d'un fer pointu, je n'eus pas de peine à deviner que c'étoit un corps de Troupes, qui gardoient la porte. Leur Chef, que je diſtinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorſqu'il eût remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cecile entre ſes bras, & l'ayant careſſée long-tems, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ſes Compagnons, touchez aparemment de l'état où ils la voyoient, me preſentérent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'envelopai auſſi-tôt. Ils parurent ſurpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucunes des Nations qui leur étoient connuës. Leurs propres habits étoient du même drap; c'eſt-à-dire, de laine griſe, travaillée aſſez groſſiérement, mais tirant pour la forme ſur les Juſtes-au-corps de l'Europe.

Dans cet intérvale, j'avois eu le tems

d'obſerver que le lieu où j'étois avoit beaucoup de reſſemblance avec nos Villes. Les Maiſons étoient de Brique, les ruës percées avec méthode, & quoique cette petite place ne ſervît de ſéjour qu'aux Gardes du Mur, elle ne manquoit ni de propreté, ni d'agrément. J'y remarquai même des Jardins qui ne me parurent point ſans art. Les Arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La premiére idée dont je pris plaiſir à me flâter, fut que j'étois tombée dans une Colonie de quelque Nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des Gardes m'ayant fait ſervir quelques alimens, groſſiers à la vérité, mais cuits, & d'aſſez bon goût pour ſe faire manger avec apétit, je conçus par les préparatifs que je vis faire à la porte de ſa Maiſon, que j'allois être tranſportée dans quelqu'autre lieu.

On ateloit à une petite Voiture, deux animaux dont l'eſpéce m'étoit inconnuë. Je ne me fis pas preſſer pour m'y laiſſer conduire, & ſentant croître ma confiance à chaque démarche de mes Hôtes, j'y montai avec Cecile que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroiſſoient auſſi ſurpris de me voir entrer tranquilement dans toutes leurs vûës, que j'étois ſatisfaite de leur trouver conſtamment la même douceur & les mêmes aparences de politeſſes.

Ainſi n'ayant aucune allarme ſous la conduite d'un Cocher & de deux Gardes qui avoient pris place avec moi dans ma Voiture, je traverſai une Campagne aſſez riante, où j'aperçus de tous côtez des traces de culture, & des maiſons qui n'avoient pas l'air négligé. La diſpoſition des Collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes obſervations ; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une Ville fort étenduë. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques ſignes d'étonnement. Je jugeai de leur penſée par le ſoin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me cauſer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce ſpectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin, nous arrivâmes aux Portes de la Ville qui étoient ſans défenſes & ſans Gardes. Au premier coup d'œil, les ruës me parurent belles & les Maiſons fort bien rangées. Les Habitans, qui me prirent aparemment pour un Sauvage des Nations voiſines, nous laiſſérent paſſer ſans curioſité. Je n'avois point vû de femmes juſqu'alors. J'en diſtinguai pluſieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des Sauvages, & leurs Robes, d'une laine plus fine que celle des Hommes, les couvroient juſqu'aux talons.

L'Edifice à l'entrée duquel on me fit deſcendre, me parut ſi ſupérieur à tous les autres par ſa beauté & par ſon étenduë, que je le reconnus aiſément pour ſe Palais du Chef de la Nation. Je fus introduite dans une vaſte Salle, au milieu de pluſieurs hommes armez qui compoſoient la Garde du Prince. Ils me regardérent avec négligence, ſe figurant comme les autres que j'étois une Sauvage. Je demeurai aſſez longtems parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince, des circonſtances de mon arrivée. Enfin, ſur le ſigne qu'on me fit d'avancer, je traverſai pluſieurs Chambres qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas beſoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prit la peine de me le montrer pour me le faire connoître.

Il étoit aſſis, ſuivant les uſages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur ébloüiſſante, & n'avoit que cette marque qui le diſtinguât des autres; mais l'air reſpectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'aprochai de lui avec une contenance modeſte; & au hazard de n'être point entenduë, je lui exprimai en Anglois la ſatisfaction que je reſſentois après tant d'infortunes, d'être tombée dans une Nation ſi généreuſe.

Si mon diſcours ne fut compris de perſonne, mon action & les mouvemens de mon viſage, furent heureuſement entendus. Je remarquai par l'impreſſion qu'ils firent ſur le Prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes miſérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi, le jettoit dans des réfléxions profondes. Il les communiqua à ſes Courtiſans, & leur curioſité paroiſſant augmenter, ils prirent Cecile qu'ils lui firent voir de près; & pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre auſſi-tôt qu'elle fût portée à l'apartement de la Princeſſe. Le mouvement que je leur vis faire pour ſortir avec elle, me cauſa de l'inquiétude. Ne pénétrant point leur deſſein, je me diſpoſai à les ſuivre, & l'on ne penſa point à s'y opoſer.

Quand j'employe les noms de Prince & de Courtiſans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richeſſes; mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juſte différence entre le Chef d'une Nation, & des Sujets fort empreſſez à lui obéïr. Figurez vous d'ailleurs une ſociété de gens ſimples, qui ne connoiſſent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne ſe propoſent pour but que de mener une vie tranquile ſous la conduite d'un Maître auſſi ſimple qu'eux; inſtruits néanmoins de pluſieurs de nos uſages, par un hazard dont ils ont ſçû profiter, & aſſez heureux pour avoir établi ſur ce fondement une ſorte de politeſſe & d'agrément dans leur commerce. Toutes les obſervations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenuë à les entendre, me cauſérent autant d'admiration que de ſurpriſe.

Je fus frapée particuliérement de la propreté & des agrémens de leurs femmes. La Princeſſe ſe faiſoit diſtinguer auſſi aiſément que ſon Mari par ſon air & par ſa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit vétuë ſi galamment , que je crus remarquer des traces de notre goût dans ſa coëffure & dans ſes habits Elle n'étoit point ſur un trône , mais les femmes qui l'environnoient étoient ſur des chaiſes beaucoup plus baſſes que la ſienne , & dans tout le reſte j'obſervai la même ſubordination entr'elle & ſes ſujettes. Leurs mouvemens plûtôt que leurs diſcours , me firent juger qu'avant que de preſenter Cecile à la Princeſſe on vouloit la revétir plus décemment , & j'admirai la propreté des habits qu'on lui deſtinoit. Mais la Princeſſe parut ſouhaiter de la voir dans l'état où je l'avois aportée , & ce ne fut qu'après l'avoir conſidérée long-tems avec mille réfléxions, que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vétir à ſes yeux , & qu'elle commença à la careſſer.

Quelqu'idée qu'on eût priſe de nous , je jugeai , par le ſoin avec lequel nous fûmes traitées , que nous n'étions point regardées comme des Sauvages , ſur-tout lorſqu'après m'avoir offert auſſi des habits aſſez proportionnez à ma taille , on me vit non-ſeulement les accepter avec empreſſement , mais m'en revétir avec une facilité dont toute l'aſſemblée parut ſurpriſe. Nous fumes menées dans une Maiſon où l'on me fit connoître par divers ſignes , qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me ſervis aſſez heureuſement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laiſſa avec Cecile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même Maiſon, continuérent de m'offrir toutes ſortes de ſecours & de ſervices.

A peines fûmes-nous libres, que tournant tous mes ſentimens vers le Ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs ineſpérées. Cecile étoit deſormais à couvert de ce que j'avois apréhendé ſi longtems pour ſa vie. Dans quelque partie du monde que je vouluſſe me ſupoſer, il me ſembloit impoſſible qu'une Nation auſſi douce & auſſi policée que celle où j'étois, fût ſans liaiſon avec les Colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois guéres à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire & l'impatience, je me promis de n'être pas ſix ſemaines à me faire entendre ; & ſur combien de points ma curioſité n'avoit-elle pas à ſe ſatisfaire ?

L'ardeur avec laquelle je m'attachai à cette étude, fut ſi vive & ſi conſtante, que je ne trouvai point de difficultez capables de m'arrêter. Mes Hôtes s'apercevoient avec étonnement de mes progrès, & communiquant leur admiration au Prince & à toute la Ville, ils diſpoſérent tout le monde à me voir ſortir de ma retraite comme un prodige qui ſurpaſſoit toutes leur idées. J'avois refuſé avec conſtance de reparoître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en ſpectacle. Cecile n'étoit pas ſortie de mes bras, & toutes les inſtances que j'avois eſſuyées de la part même de la Princeſſe, n'avoient pu me faire relâcher de ma réſolution.

Enfin, je m'étois propoſé de ne me livrer au Public qu'après avoir acquis une parfaite connoiſſance de la langue, & m'être procuré quelques lumiéres ſur ma ſituation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne ſçauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi, augmentant à meſure que mes diſcours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bien-tôt aſſiégée d'une multitude de curieux que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma premiére attention fut d'éviter toutes les ouvertures auſquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je penſois à me faire un mérite auprès du Prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui; & ne doutant point qu'il ne fût ſenſible à cette préférence, ma réponſe aux queſtions importunes qui m'étoient renouvellées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une maniére ſi propre à le flâter, qu'il m'en fit faire pluſieurs fois des remerciemens. Cependant j'eus ſoin dans cet intervale de démêler parmi ceux qui m'aprochoient, un homme aſſez ſenſé pour me donner de juſtes explications ſur mille choſes dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premiere compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de ſa Nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conſéquent fort près de la premiére découverte des Indes) qu'elle reſſembloit, me dit-il, à celles de quantité de Sauvages qui habitoient encore les Païs voiſins, & qui étoient menacez de conſerver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, ſans loix, ſans diſcipline, nuë, accoutumée à mener une vie errante, & à ſe nourrir, ſans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux ſexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triſte état dont ces ancêtres euſſent été délivrez, il n'y avoit parmi eux ni principes de Religion, ni régles de Morale.

Dans cet horrible aviliſſement, qui deſhonoroit la nature, un Sauvage qui avoit diſparu pendant pluſieurs années, & qui avoit rejoint ſes Compagnons lorſqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il ſe vantoit d'avoir vécu ſi heureuſement. Il en avoit apris quantité de choſes qui lui attirérent en effet l'admiration de tous les Sauvages; mais les ayant aſſemblez pluſieurs fois pour leur propoſer le changement qu'il deſiroit, il ne pût faire gouter au plus grand nombre, des idées qui choquoient leurs anciens uſages. Après bien des efforts inutiles, il reſſerra ſes vuës à une ſeule Nation, qui avoit toujours été diſtinguée par ſa douceur, & tâchant ſeulement de gagner parmi les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus diſpoſez à l'écouter, il compoſa de ce mélange un corps aſſez conſidérable, auquel il donna des loix qui ſe perpétuérent conſtamment.

Tels furent les premiers éclairciſſemens que je reçus, & je les ſépare de quantité de circonſtances fabuleuſes qu'il me fut aiſé de diſtinguer dans le recit d'un homme ſimple, qui n'avoit point d'autres lumiéres que la tradition de ſes peres. Je lui demandai le nom de ſa Nation, & quelle étoit celle d'où leur Fondateur avoit tiré ſes principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la ſienne ſe nommoit les *Nopandes*. La reſſemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs uſages & les nôtres, ne m'avoit pas laiſſé douter qu'elle ne leur fût venuë de quelque communication avec les Colonies de l'Europe. Ce que la connoiſſance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette penſée, & mon opinion eſt encore que leur Légiſlateur avoit paſſé les années de ſon abſence dans quelque établiſſement Eſpagnol.

Sans être encore ſortie de ma maiſon, chaque remarque que je faiſois ſur la conduite & les actions de mes Hôtes, contribuoit à me perſuader qu'ils tenoient de l'Eſpagne juſqu'à leurs pratiques de Religion.

J'avois d'abord ignoré l'uſage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains; mais aprenant qu'elles ſervoient à leurs priéres, je conçus aiſément ce que je ne pus ſçavoir d'eux mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de Religion aſſez nettes, pour me rendre compte de leurs principes, il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images des Saints, auſquels ils adreſſoient leur culte ſans les connoître. Toutes les maiſons en étoient remplies, & leur trouvant l'air auſſi ancien qu'informe, je jugeai que leur Légiſlateur en avoit fait d'abord une prodigieuſe quantité qui ſe conſervoit précieuſement dans la Nation. Mais il en étoit de même de la plûpart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent viſiblement autant d'altérations des nôtres, ſoit que le tems ſeul eût été capable de produire ce changement, ſoit que le zèle du Fondateur eût manqué de lumiéres.

Je ne me crus pas plûtôt en état de m'expliquer librement, que je fis demander au Prince, la permiſſion de le voir. Elle me fut accordée avec des circonſtances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il envoya ſa propre voiture, accompagnée d'un de ſes pincipaux Officiers, & de quelques-uns de ſes Gardes. Dans une occaſion où je me figurai qu'il étoit important de ſoutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit ſervir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'uſage de la Nation, j'employai toute mon adreſſe pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élegance. L'habillement de Cecile m'occupa particuliérement, & ſi l'on en excepte les ornemens précieux,

cieux, dont la vanité des Nopandes, n'avoint point encore découvert la ſource, je doute que dans la plus polie de toutes les Villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une maniére plus galante. Nous fumes preſentées dans cet état au Prince & à la Princeſſe qui marquérent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablérent Cecile de careſſes, & leur empreſſement pour aprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté par le ſilence que j'avois affecté de garder juſqu'alors, ils me prirent à l'écart, en me temoignant la curioſité qu'ils avoint d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce ſouvenir me faiſant craindre de nous former trop aiſément les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un diſcours dont j'attendois un effet tout opoſé. En aprenant au Prince par quel enchaînement d'avantures nous étions tombez dans ſes Etats, & de quelle reconnoiſſance je me croyois redevable à ſes bienfaits, je confeſſai que le plus grand malheur que j'euſſe à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long tems. Je ne me ſuis hâtée, lui dis je, d'aprendre votre langue, que pour être plûtôt en état de vous demander la ſeule faveur qu'il me ſoit permis de deſirer; c'eſt celle de m'ouvrir inceſſamment la route de ma patrie; & de me rejoindre, s'il eſt poſſible, à des perſonnes chéres, dont je pleure amérémenamérement l'abſence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un ſouvenir ſi tendre, firent tant d'impreſſion ſur le cœur du Prince, qu'il en verſa lui-même en m'écoutant, & paroiſſant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe, lorſque j'eus ajoûté quelques autres circonſtances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon ſilence, il me demanda depuis quand j'étois ſéparée des perſonnes que je regrettois, & ſi elles avoient quelques marques auſquelles je puſſe les reconnoître. Ce diſcours me cauſant une juſte ſurpriſe, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans ſa Ville, deux Etrangers qui s'y étoient preſentez, & qui y avoient fait quelque ſéjour; que malgré l'obſcurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis de les entendre, il avoit été ſi ſatisfait de leur figure & de leurs maniéres, qu'il ne les avoit pas vû partir ſans regret; qu'il les avoit comblez de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorſqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles careſſes, l'un des deux fondant en larmes, l'avoit ſerré entre ſes bras, & lui avoit preſenté un paquet qu'il conſervoit encore. J'en ignore l'uſage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'eſt reſtée de cette avanture, eſt le ſeul motif qui me l'a fait garder ſi précieuſement. Mais ſeroit-il impoſſible que ces deux Etrangers fuſſent les amis que vous cherchez? Ils étoient à peu près de votre couleur, & quoiqu'ils ne fuſſent pas vêtus plus richement que vous, ils n'avoient rien de reſſemblant dans la figure & dans les mœurs aux Nations ſauvages, dont ils avoient pris l'habillement.

Je me ferois ſlaté de quelque eſpérance, s'il m'avoit parlé de deux perſonnes d'un ſexe différent, & l'eſpace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ, m'auroit parut une erreur de ſa mémoire ou de la mienne; mais ayant pris ſoin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnez d'aucune femme, j'aimai mieux renoncer à cette douce idée, que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement, s'il avoit fallu ſupoſer qu'un ſort encore plus terrible vous eût ſéparez l'un de l'autre. Cependant ma curioſité me faiſant profiter de la diſpoſition où je voyois le Prince, je le preſſai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laiſſé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné ſans deſſein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau ſéche qui en envelopoit une autre, & celle ci étant pliée avec beaucoup de ſoin, je me hâtai de l'ouvrir auſſi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché juſqu'aujourd'hui une circonſtance ſi interreſſante. Il étoit peu néceſſaire de vous rapeler des ſouvenirs douloureux, lorſque j'ai vû la fortune attentive à vous combler de faveurs; mais je ſuis dans un moment où le même ſilence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendriſſant dans mes avantures, lorſque vous en avez exigé le recit.

Cette peau, conſervée ſi précieuſement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caractéres. N'ayant été tracez qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eus pas beſoin de les lire entiérement, pour m'aſſurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublierai jamais les termes: “ Si quelque faveur du Ciel fait un jour tomber ſur mes traces, mes chers enfans & ma chére amie; ſi Cléveland, Fanny, & Madame Riding, ſont jettez par quelque hazard dans cette Nation bienfaiſante, qu'ils prennent confiance à leurs Hôtes. J'y ai paſſé quelques ſemaines, & j'en porte de la reconnoiſſance pour l'accueil que j'y ai reçû. Je prens ma route directement vers le midi, pour gagner l'Iſle de Cube, d'où je tâcherai de revenir ici ſur mes pas avec des ſecours qui me feront retrouver la Vallée des Abaquis. Adieu mes chers Enfans.

Retenez vos larmes, reprit Madame Riding, en s'apercevant de l'impreſſion que ce recit faiſoit ſur Fanny & ſur moi, & ne penſez qu'à la ſatisfaction que je reſſentis d'une ſi heureuſe avanture. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effuſions de cœur, auſquelles Fanny paroiſſoit prête à s'abandonner; ſouvenez-vous que c'eſt à mon diſcours que vous devez votre attention. Et feignant de nous croire dans la diſpoſition qu'elle nous demandoit, je ne réſiſtai point, continua-t'elle, aux tranſports de joye qui s'élevérent dans mon cœur. Le Prince, ſurpris de me voir lever les mains au Ciel avec mille marques d'attendriſſement & de reconnoiſſance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans ſes conjectures, & ſe félicitoit déja d'avoir rempli ſi heureuſement mes deſirs. Je le détrompai auſſi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre généroſité me procure aujourd'hui, eſt ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'aprens qu'un homme qui m'eſt auſſi cher que moi même, eſt échapé à de cruels dangers, où j'apréhendois qu'il n'eût été abandonné par le Ciel; mais il nous reſte à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe ſur moi qui les connois. Je pris cette occaſion de m'expliquer plus ouvertement ſur le malheur que j'avois eu d'être ſéparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour Mylord, un peu de compaſſion pour l'infortune de ſes enfans, je conçus l'eſpoir de l'engager peut être à ſuivre les traces de votre pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins ſans s'ouvrir, & n'oſant rien conclure de l'attendriſſement où je le voyois, je remis à le preſſer avec plus d'inſtances lorſque notre familiarité ſeroit mieux établie.

Nous fumes interrompus par les acclamations de pluſieurs femmes, qui vinrent prier le Prince, avec des tranſports de joye, de rentrer dans l'apartement de ſa femme. Il me fit ſigne de le ſuivre. J'avois laiſſé Cecile dans les bras de la Princeſſe ; & croyant déja connoiſtre aſſez la Nation pour vivre ſans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me cauſer de l'inquiétude Cependant le ſpectacle que j'eus en entrant, & les cris de joye qui redoublérent à la vuë du Prince, me jettérent dans quelque allarme. Je vis Cecile comme abandonnée aux careſſes d'un jeune homme, qui la tenoit amoureuſement ſur ſes genoux, & la Princeſſe qui aplaudiſſoit à ce ſpectacle avec toutes ſes femmes. Ayant démandé l'explication de ce miſtére, on m'aprit que le jeune homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils ainé du Prince, & qu'au premier regard qu'il avoit jetté ſur Cecile, il avoit pris pour cette aimable Enfant une paſſion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mere avoit eu la complaiſance de la remettre entre ſes bras pour le ſatisfaire, & dans le ſaiſiſſement de ſon cœur il s'étoit placé ſur une chaiſe avec elle, où il ne ſe laſſoit point de l'embraſſer avec des tranſports de tendreſſe & d'admiration. C'étoit ce ſpectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis répéter de tous côtez, que jamais le Ciel n'avoit marqué ſa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le ſens de cette félicitation; mais je la trouvai trop contraire à mes vuës pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cecile, toutes les careſſes du jeune Prince duſſent être regardées comme un badinage, la bienſéance ne me permettant point de les ſouffrir trop long tems, je repris ma chére fille avec une eſpéce de jalouſie. On me preſſa inutilement de la laiſſer paſſer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propoſitions qui m'euſſent expoſée un moment à me ſéparer d'elle. Le Prince aprouva ma conduite; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes diſcours, il m'offrit un logement dans ſon Palais; mais je refuſai par la même raiſon, & la liberté que j'étois ſûre de conſerver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient ſe changer en obſtacles pour mes deſſeins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les ménager, m'obligeant de paroître ſouvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parût propre à me donner quelque éclat extérieur, & à ſoutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les preſens que je reçus de la Princeſſe furent employés à ma parure. Le ſoin que j'avois de me conformer aux uſages n'empêchant point que je n'accordaſſe quelque choſe à mon propre goût, je donnai naiſſance à quantité de modes qui furent ſuivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à tous momens par mille queſtions ſur ma Patrie , & je remarquois que mes réponſes n'étoient pas négligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans ſon Gouvernement. Avec plus d'ambition , ou plûtôt avec un ſouvenir moins preſſant de la ſituation où je vous avois laiſſez , & moins d'ardeur pour vous rejoindre , j'aurois peut être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumiéres qui lui manquoient , & qui ne ſurpaſſoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin , ſe preſentoit ſans ceſſe à mon eſprit ; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire ſervir à mes vûës , j'apréhendois qu'elle ne devînt un lien trop difficile à rompre. La paſſion de ſon fils qui ſe fortifioit de jour en jour, juſqu'à la retenir continuellement chez moi , étoit un autre ſujet d'allarmes. On paroiſſoit aprouver ſes viſites , & lorſque je tournois en raillerie cette tendreſſe extraordinaire pour un enfant , on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cecile pour avoir le même âge que ſon amant , n'étoient pas une eſpace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vuës qu'on formoit ſur elle. Je ne pouvois rien opoſer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, diſoit-il , à s'inſtruire , & mes diſcours étoient autant de leçons dont il vouloit faire uſage pour le bonheur de ſon peuple. Ainſi j'étois partagée entre mes propres intérêts , qui ne me permettoient point de répondre à ſes empreſſemens, & celui d'une Nation douce & généreuſe, à qui j'aurois rendu volontiers des ſervices conſidérables, ſi je n'avois eu des motifs ſi preſſans pour m'arrêter.

Il ſe preſentoit tous les jours quelque occaſion de leur faire ouvrir les yeux ſur une infinité d'erreurs. Je balançois alors, avec une incertitude qui alloit quelquefois juſqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faiſoit ſouvent un ſcrupule de les laiſſer comme abîmez dans une multitude de ſuperſtitions, qu'il me paroiſſoit aiſé de détruire. Mais je leur voyois attacher un ſi grand prix à mes moindres ſervices, que dans le danger inévitable de ne jamais ſortir de leurs mains ſi je me rendois trop néceſſaire à leur inſtruction, toute la difficulté ſe réduiſoit à ſçavoir ſi leur intérêt devoit l'emporter ſur le mien. Et dans les momens où le zéle de la Religion prévaloit ſur mon propre bonheur, je me ſerois peut-être déterminée à leur en faire le ſacrifice; mais ne me devois-je pas bien plus à Cecile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaiſon.

Qu'auriez-vous fait, par exemple, ſi dans un Conſeil, où je fus apelée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner ſouverainement ſous ſes ordres? Cette propoſition, qui pouvoit flâter la vanité d'une femme, ne ſe preſentant à mon eſprit que ſous les couleurs que je vous ai repreſentées, je la regardai comme un piége contre lequel je ne pouvois être trop en garde.

Mon refus chagrina le Prince. Il me demanda quelle raiſon j'avois de mépriſer une Nation qui me marquoit tant d'eſtime. Cette queſtion augmenta mon embarras. Pour être ſincére, je devois répondre, que ne penſant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité ſans fin ; mais cette franchiſe avoit ſes dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voye la plus ſûre pour faciliter mon départ, que d'en rapeler ſi ſouvent la penſée, & je ne me défendis que par les uſages de ma Patrie, qui diſpenſent les femmes du ſoin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les Nopandes étoit l'opinion qu'ils s'étoient formés de l'Etre ſouverain ſur les prémiéres idées qu'ils en avoient reçû apparemment de leur Fondateur. Je ne trouvai perſonne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumiéres ſur l'origine de leur Religion & de leur Gouvernement, que celles dont je vous ai déja entretenus ; mais je n'eus pas beſoin de voir deux fois l'image ſous laquelle ils repreſentoient le Créateur du monde, pour m'aſſurer que l'idée leur en étoit venuë des Eſpagnoles. C'étoit une figure auſſi vénérable par la grandeur de ſa fraiſe, que par la blancheur de ſes cheveux & de ſa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout-puiſſant, quoiqu'il fût accompagné, ſur ſes Autels, de deux autres Figures auſquelles ils donnoient le nom de ſes enfans. Je reconnus aiſément dans ſes traces groſſiéres de notre Foi, les trois perſonnes qui compoſoient l'Eſſence Divine. Mais l'idée de ſpiritualité s'étant perduë ſans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoiſſances au-delà de ces repreſentations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puiſſance & une ſageſſe infinie à des Statuës preſque informes, dans leſquelles ils confeſſoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de penſée ni de mouvement. C'étoit un miſtére, diſoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raiſon d'aprofondir. Ainſi, employant à notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une ſeule notion qu'ils puſſent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vuës plus loin que la matiére; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de réſurrection. Quelquefois, en leur voyant baiſer affectueuſement les Images dont leurs Maiſons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce Culte. Ils me répondoient que ces petites Statuës étoient autant de Saints qui avoient mérité autant de récompenſes, & dont le bonheur conſiſtoit à être baiſez & careſſez continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoient altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Juſtice Divine, même en la défigurant. Si l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à ſoutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une aſſez haute idée de ſa prudence. Je vous ai fait remarquer que le Terrain qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, ſans que j'aye pu m'aſſurer exactement de l'étenduë qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais il s'y trouvoit un Rocher fort élevé, au pied duquel étoit une valée profonde, ou plûtôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit deſcendre que par une voye étroite & eſcarpée. L'avenuë en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargez de cette garde, paſſoient dans la Nation pour des ſaints Miniſtres de la vengeance Divine, & ſe conſacroient à cette fonction dès leur jeuneſſe. Mais ce n'étoit que le premier degré de leur Sainteté, car la perfection conſiſtoit à ſe dévoüer au miniſtére intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en ſortoient jamais. A quelque diſtance de la premiére porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à ſe reſſerrer, on en trouvoit un autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des Miniſtres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice.

Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flâmes s'élevoient aſſez pour être aperçuës au-dehors. Ce feu ſe nommoit l'Enfer, & les Miniſtres portoient le nom de Diables.

Vous concevez que cet apareil redoutable étoit deſtiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fuſſent jugez dignes d'un châtiment ſi terrible. C'étoient ſeulement ceux qui bleſſoient la Majeſté Divine, l'autorité du Prince, & la ſureté publique. Ainſi la profanation, le parjure & le blaſphême; la révolte & la trahiſon; le meurtre, le vol & la calomnie, paſſoient pour les ſeuls attentats qui méritaſſent l'Enfer. Il n'y avoit point de grace à eſpérer. La conviction du fait portoit avec ſoi la Sentence. On conduiſoit le Criminel à la premiére porte, où il étoit livré aux Gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le ſuivre juſqu'à la porte intérieure. L'eſpace qui étoit entre les deux portes avoit aſſez d'étenduë pour contenir un grand nombre de ſpectateurs, & la diſpoſition du terrain, qui alloit en deſcendant, laiſſoit voir par-deſſus le ſecond mur juſqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occaſions funeſtes, rendoit le ſpectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choiſiſſoit pour l'exécution. En livrant le Criminel aux Miniſtres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévoüée à la colére Divine; & la porte ſe fermant auſſi tôt, on redoubloit l'horreur des cris, juſqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût conſumé par les flâmes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce ſuplice comme une ſimple Image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'Enfer même qui ſe trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs ſens. Et ce n'étoit pas dans leur ſeule Nation que ces flâmes dévorantes étoient redoutées: tous les Sauvages voiſins trembloient au ſeul nom de l'Enfer. J'ai vu pluſieurs fois ces Barbares amener leurs criminels au Prince des Nopandes, lui expoſer leur crimes, & les abandonner à ſa Juſtice. Il conſentoit à ſe charger de leur punition, autant pour l'exemple de ſon propre Peuple, que pour la terreur de ſes voiſins. Si quelque choſe a pu me perſuader qu'il étoit entré plus de politique que de ſuperſtition dans la plûpart de ces établiſſemens, c'eſt le ſoin avec lequel on s'étoit efforcé de ſoutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particuliérement au bon ordre de la ſociété, & au maintien de l'autorité ſouveraine.

Avec quelle joye n'aurois-je point entrepris d'inſpirer des idées plus juſtes à ce bon Peuple, ſi je n'euſſe été retenuë par des craintes que l'expérience groſſiſſoit à tous momens ? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conſeils. Leur tendreſſe croiſſoit encore plus pour Cecile, & l'aſſiduite du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne diſſimuloit plus l'eſpérance commune à toute la nation de la voir, dans quelques années, la Princeſſe des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flâtée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. En vain, dans les viſites familiéres que je rendois au Prince, avois je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens ſur la néceſſité où j'étois de partir, & ſur les ſecours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce diſcours avec ſi peu de ménagement, qu'il avoit quelquefois paru offenſé de me les entendre renouveler La compaſſion qu'il m'avoit marquée pour le ſort de votre pere, & que je m'efforçois ſouvent de faire renaître, ne me paroiſſoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il ſe hâtoit bien-tôt de les interrompre, pour exagérer les raiſons qui devoient me faire renoncer à l'eſpérance de trouver une route certaine dans des deſerts dont il ignoroit lui même l'étenduë & qui n'avoient peut-être jamais été pénétrez. Sans m'avoir déclaré nettement qu'il fût réſolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoutumé à lui voir rejetter ſi bruſquement tout ce qui pouvoit l'engager là-deſſus dans quelque explication, qui m'avoit ôté la hardieſſe de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit ſans m'amener rien de plus favorable, l'ennui de mon eſclavage, & l'impatience de mes deſirs, me firent rapeler toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du deſſein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoiſſance; mais inſiſtant avec force ſur mes inclinations autant que ſur mon devoir, je lui proteſtai que s'il s'obſtinoit à me refuſer le moyen de les ſuivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement, étoit de partir avec ma fille dans le même état où j'étois venuë; c'eſt à dire, ſans guide, ſans ſecours, ſeule, nuë, s'il m'y forçoit, plûtôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & ſacré dans la vie. La fatigue, la miſére, rien ne m'étonne, lui dis je, & les épreuves par où j'ai paſſé m'ont apris à ne rien redouter. Il parut ſurpris de cette chaleur; mais comptant ſans doute ſur les moyens qu'il avoit de s'opoſer à mon départ, il ſoûrit enſuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'eſpérant plus rien de ſes diſpoſitions, & me ſentant plus preſſée que jamais de vous chercher, je méditai ſur toutes les voyes qui pouvoient faciliter mon évaſion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui ſe preſentérent à mon eſprit, la vuë du jeune Prince qui continuoit toujours de nous rendre des ſoins, me fit naître l'envie de le faire ſervir à mes deſſeins.

Je l'avois entretenu cent fois de ma Patrie, & je m'étois aperçû que la deſcription de nos richeſſes & de nos uſages avoient fait une vive impreſſion ſur lui. Je ne deſeſpérai pas de l'engager à nous ſuivre ; & chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il ſe feroit accompagner aiſément d'un certain nombre de gens d'élite qu'il pouvoit prendre pour les compagnons de ſa fortune. Je regardois déja ce projet comme infaillible, lorſqu'un nouvel incident auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En ſortant de la Barbarie, les Nopandes avoient conſervé un uſage cher à leur Nation, & pratiqué ſi conſtamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'Automne, il ſe faiſoit un détachement conſidérable de leurs plus habiles Chaſſeurs, pour ſe répandre dans les forêts voiſines, où ils paſſoient environ trois ſemaines à faire la guerre aux bêtes ſauvages. Outre le fruit de leur chaſſe, qui étoit toujours aſſez abondant pour leur ſervir de principale nourriture pendant l'hyver, ils avoient pour but de ſe ſoutenir dans une certaine réputation de force & d'adreſſe parmi les Sauvages voiſins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domeſtiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de ſoin ; mais ce mélange d'alimens rendoit leur table plus abondante ; & ſans ſçavoir d'où ils tiroient leur venaiſon, j'avois été ſurpriſe d'en voir ſervir une prodigieuſe quantité, qu'ils avoient l'art de conſerver pour toutes les ſaiſons.

Le tems de cette expédition aprochoit, & j'attendis le jeune Prince, qui avoit obtenu, pour la premiére fois de ſon Pere, la permiſſion de ſe mettre à la tête des Chaſſeurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas! lui dis je ſans affectation, vous ne nous reverrez plus; car le parti que j'ai pris de m'éloigner eſt invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant ſon étonnement, & vous êtes capable d'un ſecret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir ſans vous donner cette marque de reconnoiſſance & d'eſtime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration; & n'oſant me menacer d'en avertir ſon Pere, il me proteſta que pour s'opoſer à mon départ, il alloit renoncer à la chaſſe. Je ſçavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie: S'il eſt vrai, repris je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent? Je n'ai point d'autre vuë que de chercher des perſonnes dont je ne puis ſuporter l'abſence; le Pere, la Mere de Cecile qui vous eſt ſi chére. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte avanture. N'en avez-vous pas été touché? Le Ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle pas le plus heureux moyen que je puiſſe deſirer pour détruire leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un tranſport de joye, & me promettant d'employer toutes ſes forces à vous chercher, il oſoit déja m'en garantir le ſuccès. Mais je l'arrêtai encore : non, non, lui dis-je, je ne me fie à perſonne d'une ſi importante entrepriſe. Vous pourriez les rencontrer ſans les connoître, ſans vous faire entendre d'eux, ſans leur perſuader de vous ſuivre. Je veux être avec vous pour ne rien laiſſer au hazard.

Quoique ma propoſition ne fût pas ſans difficultés, & que le jeune Prince les ſentit preſqu'auſſi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cecile. Cette aimable enfant, qui commençoit à peine à faire uſage de ſes forces pour marcher, ſembloit l'inviter par ſes tendres ſouris à négliger les craintes communes pour la ſervir. Il me promit de tout oſer. Je lui traçai le plan qu'il devoit ſuivre : c'étoit de s'aſſurer de vingt de ſes Chaſſeurs, qu'il laiſſeroit derriére lui, à quelque diſtance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de ſuite, je comptois de me rendre, deux jours après ſon départ, au lieu où ſes gens ſeroient à m'attendre, & de le rejoindre auſſi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervale me parurent néceſſaires pour détourner les ſoupçons du Prince ſon Pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le ſeul qui s'offrit à mon choix. Et trop heureuſe de trouver tant de facilité à l'exécuter. Les vingt Chaſſeurs du jeune Prince étoient autant d'amis fidèles, qui lui étoient attachez jusqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette diſpoſition au premier compliment qu'ils me firent de ſa part. Ils m'aprirent qu'ayant fait avancer le gros de ſa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut preſentée auſſi-tôt, acheva de m'aprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-tems à l'apercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de ſatisfaction, qui me répondirent des ſentimens de ſon cœur, & je fus ſurpriſe de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais oſé m'attendre. Il m'a ſemblé, me dit-il, qu'il ſerviroit peu pour notre deſſein, de nous unir au gros des Chaſſeurs, d'autant plus que c'eſt leur uſage de ſe ſéparer enſuite, lorſqu'ils arrivent dans l'épaiſſeur de la forêt. Nous n'en ſerons pas moins exacts ni moins ardens dans nos recherches, & nous aurons la liberté de conſerver entre nous notre ſecret. Mais j'ai porté mes vuës plus loin, ajouta-t'il, & s'il eſt vrai qu'en marchant vers le Midi, ſuivant les lumiéres que vous avez tirées de l'Ecrit de Mylord, nous puiſſions eſpérer de nous rendre au lieu où il peut être déja parvenu , pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route ? Si nous ſommes aſſez heureux pour y arriver après lui ; nous nous ſerons épargné les peines d'une longue incertitude , & nous nous aplaudirons d'avoir choiſi la voye la plus courte ; ou ſi d'autres obſtacles le retiennent encore en chemin , nous ſerons les maîtres de revenir ſur nos pas ; avec l'eſpérance de le rencontrer , telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raiſonnement ſi ſage , qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana , j'ajoutai aux motifs du Prince tous ceux qui pouvoient redoubler ſon ardeur. Oüi , lui dis je , c'eſt le Ciel qui vous inſpire ce deſſein , autant pour votre ſatisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au Pere de Cecile un témoignage de zèle & d'amour , qui le rendra peut-être favorable à tous vos deſirs , & ne doutez pas que de façon & d'autre il ne vous donne des marques de reconnoiſſance qui ſurpaſſeront votre attente. Votre Pere même , qui fait tant de cas de mes foibles conſeils , ſera charmé de vous voir revenir avec les lumiéres qu'il cherche en moi , & que vous aurez puiſées dans leur ſource.

Il ne fut queſtion , après cette courte délibération , que de chercher les moyens de ſuivre conſtamment la route du Midi. Le Prince dépêcha un de nos Compagnons vers la Troupe des Chaſſeurs, pour les avertir du deſſein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à ſa ſuite. Cette précaution m'avoit paru néceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce Courier, trop interreſſez à ne pas diminuer le nombre de nos Défenſeurs; & n'ayant pû nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumiéres que nous tirâmes de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'eſpace de trois ſemaines au travers d'un païs couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais ou par des montagnes qui allongeoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture aſſez legére, nous n'avions point d'autre peine que celle de régler notre voyage par des comparaiſons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes réflexions avec une prudence & des vuës qui me cauſoit de l'admiration à ſon âge. Il entroit encore plus dans les ſoins que je prenois de Cecile. Une mere tendre n'auroit pas été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaiſir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de ſentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquile, s'il n'étoit ſûr que Cecile n'étoit gênée de rien ; & quelques charmes que je découvriſſe déja dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une paſſion ſi vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence qui nous l'avoit ménagée comme une derniére reſſource. Les nuits nous cauſoient encore moins d'embarras. Le zèle du Prince redoubloit pour les faire paſſer tranquilement à Cecile. Ses gens ne manquoient point de commoditez qui convenoient à nos beſoins, & prenant ſoin chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le ſoir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du tems ſe paſſoit à nous entretenir de nos eſpérances. Je prévenois le Prince ſur toutes les douceurs auſquelles il devoit s'attendre, ſi nous étions aſſez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de deſirs. Mes diſcours l'enflammoient juſqu'à lui faire oublier ſa patrie. Il proteſtoit qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cecile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'aprouvât point ſes ſentimens. Il me conjuroit de prendre ſes intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me ſuivre. Je lui répondois que vous ſeriez ſenſibles à la reconnoiſſance, & qu'il ne devoit pas douter que vous

nè

ne priſſiez pour lui toute la tendreſſe qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troiſiéme jour de notre marche, lorſqu'impatiente d'une ſi longue courſe, je commençois à ſentir que mon cœur ſe ſerroit d'inquiétude & d'ennui, j'aperçus, du ſommet d'une colline, une vaſte plaine que je reconnus auſſi-tôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vû d'eau plus étenduë que les petits Lacs dont leur habition étoit bordée, parurent ſaiſis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penſer de ce ſpectacle, & m'étant proſternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les aſſurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en reſtoit pas en effet le moindre doute, & perſuadée que nous avions ſuivi la direction de Mylord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pû me tromper, je me croyois du moins ſur quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit reſter juſqu'à l'Iſle de Cuba, qu'un trajet aſſez court. Suivant les idées mêmes que j'avois conſervées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à riſquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tégeſte dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque Port Eſpagnol, où je trouverois des facilitez pour le paſſage. Mes eſpérances redoublérent, & je ne penſai qu'à les communiquer à mes compagnons.

gnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eû dans la plaine, mais ſoutenus par la joye que j'inſpirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ſes tranſports. Il m'embraſſoit comme s'il eût déja commencé à vous apercevoir, & que dans la défiance de l'accuëil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon ſecours pour obtenir votre amitié.

Nous continuâmes de marcher pendant trois jours, ſans apercevoir aucune trace d'habitation; mais en jettant les yeux vers la mer, je crûs découvrir un vaiſſeau qui cingloit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même diſtance; & ſi j'eus d'abord quelque peine à me perſuader que je ne m'abuſois point, il me devint clair peu à peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter, & leur ayant fait apercevoir ce ſpectacle, qui leur cauſa d'abord moins de ſatisfaction que d'effroi, je les preſſai d'allumer auſſitôt un grand feu. Mon deſſein étoit de nous faire remarquer par l'Equipage; & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favoriſé par le vent, il n'échapât avant le ſoir à ma vuë. Le Ciel permit que les premiéres flammes frapaſſent les yeux du Capitaine, & je ne fus pas long tems ſans m'apercevoir qu'il avoit tourné ſes voiles vers le rivage.

Le ſaiſiſſement de ma joye fut ſi vif à cette heureuſe vuë, qu'ayant à peine la force de me ſoutenir, je m'étendis à terre, en conſidérant d'un œil paſſionné le vaiſſeau que je regardois déja comme l'inſtrument de ma délivrance. Il s'aprochoit avec vîteſſe. Je ne diſtinguai point le Pavillon, mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Eurobe, je vis toutes mes eſpérances agréablement confirmées. Je me levai pour deſcendre au rivage, & j'invitai le Prince à me ſuivre, avec autant de confiance que ſi j'euſſe déja reçû la parole du Capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaiſſeau de s'avancer juſqu'à nous, & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point ſurpriſe de voir jetter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine ſe mit dans ſa chaloupe avec quelques gens armez. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes ſignes, & je le ſaluois à la maniére de l'Europe, pour lui inſpirer un peu d'empreſſement à me joindre. Enfin, le Ciel m'accorda tout ce que j'avois ſouhaité. C'étoit un Anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je ſerois morte de joye ſi la cauſe même de mes tranſports n'eût été le plaiſir que je trouvois en quelque ſorte à revivre.

J'apris en peu de mots au Capitaine le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Il me le promit généreuſement. Mais en répondant à mes queſtions, il ajoûta deux choſes qui changérent toute ma ſatisfaction en triſteſſe.

Cette mer que je prenois encore pour le golfe du Méxique, étoit la grande mer d'Occident, & le païs deſert que j'avois traverſé étoit la Florinde. Ainſi, loin de me trouver dans le voiſinage de l'Iſle de Cube, j'en étois ſéparée par des eſpaces immenſes; & ce que j'avois de plus proche de moi ſur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Reſwey, Port Anglois, où je me ſouvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit ſe terminer à *** petite Colonie des François Proteſtans, avec laquelle la ſienne étoit en commerce. Il m'aſſura que ſans un de ces hazards extraordinaires, ſur leſquels il faut peu compter dans ces Mers, je ne pouvois eſpérer d'occaſion pour gagner les Colonies Eſpagnoles.

Avec cette triſte nouvelle, il me déclara que ſon Vaiſſeau étoit chargé de marchandiſes, & trop foible pour ſoûtenir un poids plus conſidérable, il ne pouvoit ſe rendre à la propoſition que je lui faiſois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qui dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi; ſon inclination à m'obliger, que je crus ſincére, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes ſortes de ſervices.

Je ſentis tout-d'un-coup entre quelles difficultez j'allois être partagée. Il falloit me réſoudre à laiſſer mes compagnons derriére moi, ou renoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'eſtime, la reconnoiſſance, tout me faiſoit ſouhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penſer que vous vous feriez vous-même une joye ſenſible de recevoir notre Libérateur & notre ami. Mais pouvois-je rejetter auſſi la ſeule occaſion qui ſe fut offerte depuis ſi long-tems de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et quelque lumiére que je puſſe me procurer ſur la ſituation des lieux, que voyois-je devant moi que de l'incertitude & de l'obſcurité. Il ſe preſentoit à la vérité un autre parti. C'étoit celui de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ſes gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flâter qu'ils conſentiſſent à quitter leur Maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à ſon pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fidèles qui n'avoient conſulté que leur affection pour le ſuivre, & qui méritoient eux-mêmes une juſte part à ma reconnoiſſance ? Ces idées n'avoient pas fait d'impreſſion ſur moi, lorſqu'étant accompagné de ſes gens, je ne doutois pas que dans quelqu'endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jetter, il ne pût regagner ſon Païs avec une ſi bonne eſcorte : mais l'emmener ſeul ou ſi mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à ſa famille & à ſa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre

PAGINATION INCORRECT

dre me faiſoit conſidérer quel alloit être ſon deſeſpoir en voyant diſparoître ma fille. Le Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réfléxions, me conſeilloit, ſans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le Vaiſſeau. J'évitois par-là toutes ſortes d'obſtacles ; & je prévoyois déja que ce ſeroit le ſeul parti auquel je ſerois obligée de m'arrêter. Mais aimant tendrement le jeune Prince, & connoiſſant quelle étoit la force de ſa tendreſſe pour Cecile, mon cœur ſaignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois ; & quand je me rapelle des circonſtances ſi douloureuſes, je doute que ſes tourmens ayent ſurpaſſé les miens. Il fallut ſe rendre néanmoins à des motifs plus puiſſans qu'une vaine compaſſion. Je convins avec le Capitaine qu'il retourneroit au Vaiſſeau juſqu'à la nuit, & qu'après avoir ſoupé ſans affectation avec le Prince & ſes gens, je m'aprocherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obſcurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiſer mon deſſein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en apercevoir à ma rougeur, ſi la ſimplicité & la candeur de ſon naturel ne l'euſſent rendu incapable de défiance ! Notre entretien n'eut point d'autre ſujet que l'eſpérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma ſincérité, juſqu'à lui répondre continuellement dans cette ſupoſition ; & le ſoir, avant que de s'éloigner de moi pour ſe livrer au ſommeil, il m'embraſſa tendrement, dans la ſatisfaction qu'il avoit d'emporter une penſée ſi douce. Je lui rendis les careſſes, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embraſſez ma fille, lui dis-je, & puiſſe le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embraſſa avec un tranſport de joye. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je ſaiſis le moment où je le crus enſéveli dans le ſommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine qui me reçut dans ſa Barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confeſſe que c'eſt le ſeul qui m'ait laiſſé quelque remords. Mon trouble fut ſi grand pendant tout le reſte de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil; & le jour ſuivant, quoique le vent nous eût été ſi favorable que nous étions déja fort éloignés de la Côte, je demeurai triſtement enfermée dans un coin du Vaiſſeau, comme ſi j'euſſe apréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le ſort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait!

Il ne me reſte rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vûës, me répéta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tégeſte, voyage auſſi pénible & auſſi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hazard l'occaſion de paſſer dans l'Iſle de Cube. Nous arrivâmes à ***; où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un Vaiſſeau François que nous trouvâmes dans ce Port, ajouta, que pour le deſſein même que je marquois, la voïe qu'il croyoit la plus courte & la plus ſûre étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes eſpérances! Je balançai mille fois ſi je ne reprendrois pas le chemin de Terre avec tous ſes riſques; & dans les tendres mouvemens qui me portoient ſans ceſſe vers vous, je n'aurois pas ſuſpendu un moment cette dangereuſe entrepriſe, ſi ma ſanté ou ma vie euſſent été les ſeuls biens que j'avois à ménager. Mais la conſervation de Cecile, & votre intérêt même que je conſidérois dans tous les ſoins que je rendois à cette chére Eléve, me firent prendre le ſeul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du Capitaine François, & ſans autre ſecours qu'une ſomme fort médiocre, que la néceſſité me força d'emprunter avec l'eſpoir de la reſtituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de Grace, où le vent nous conduiſit heureuſement.

Les principales circonſtances de cette narration regardant Cecile, nous avions eu les yeux preſqu'auſſi ſouvent attachés ſur elle que ſur Madame Riding, pendant un ſi long recit de leurs peines. Il n'y eut perſonne, qui ne fût agité d'une vive in-

PAGINATION INCORRECT

anquiétude en ſe la repreſentant au milieu de ces vaſtes ſolitudes, qui avoient été ſi long-tems ſon ſéjour, ou dans cette extrémité de miſére, dont la peinture étoit ſi touchante, & nous donnâmes tous des larmes de tendreſſe, au jeune Prince de Nopandes, qui méritoit ſi bien, par la bonté de ſon naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cecile même n'avoit point entendu cette partie de ſes avantures ſans reſſentir quelque émotion. Elle ne put le deſavoüer, lorſque nous la preſſâmes de confeſſer ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur. Dom Thadéo fut le ſeul qui garda le ſilence, & qui ſe retira ſans l'avoir rompu.

Il étoit ſi tard que chacun ne penſa qu'à ſe livrer au ſommeil : mais ce ſombre Eſpagnol attendoit Madame Riding hors de l'apartement de Fanny, & la prenant à l'écart, il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un diſcours vague ſur différentes circonſtances de ſon recit, il la ſuplia de lui dire naturellement ſi c'étoit la premiére fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cecile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange avanture. Madame Riding, ſans chercher à pénétrer le motif de cette queſtion, lui répondit que juſqu'à l'éclairciſſement de la naiſſance de ſa fille, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'heureuſe rencontre de ma femme à Quevilly, elle n'avoit donné à perſonne des lumiéres qui auroient pû nuire à ſes deſſeins; mais que depuis ce tems-là, s'il ne lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étenduë qu'elle venoit de donner à ſon recit, elle n'avoit pas laiſſé de nous raconter diverſes parties de ſon Hiſtoire, parmi leſquelles il étoit impoſſible qu'elle n'eût parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impreſſion étonnante ſur Dom Thadeo. Il n'ajouta rien aux queſtions, & s'étant retiré d'un air affligé, il pouſſa une infinité de ſoupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle ſe hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre converſation. J'en compris le ſens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que Dom Thadéo ne brûlât d'une vive tendreſſe pour Cecile, & j'étois raſſuré là-deſſus par mes réfléxions. Cependant comme je ne ſouhaitois pas ſeulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui deſirois pas moins un homme ſenſé, je réſolus d'aprofondir tout à la fois avec plus de ſoin, & le caractère de ſon amant, & le miſtére d'une paſſion dont j'ignorois encore le ſuccès. Premiérement, je voulus ſçavoir de Madame Riding même, ce qu'elle penſoit des inclinations de Cecile. Vous êtes-vous aperçuë, lui dis-je qu'elle ſoit ſenſible aux empreſſemens de Dom Thadéo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence? La réponſe de Madame Riding fut tout-à-fait ſurprenante pour moi. J'ai eu deſſein plus d'une fois, me dit-elle, de vous conſulter ſur mes propres doutes. Mes yeux ſont frapés depuis

puis long-tems de la paſſion de notre Eſpagnol, & je penſois la croire comme vous qu'elle ne ſeroit pas ſi tranquile, ni peut-être ſi conſtante, s'il ne trouvoit quelque aparence de retour dans le cœur de Cecile. Cette penſée m'a fait obſerver curieuſement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroiſſoit apartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déja l'effet; & cela étoit porté juſqu'à lui faire chercher la ſolitude. Un jour, vers le ſoir, je la vis deſcendre ſeule au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes ſoupçons ſi je n'avois vû Dom Thadéo prendre enſuite le même chemin. L'obſcurité devenoit épaiſſe. Je me déterminai à les ſuivre. Comme le Cabinet de verdure eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe ſe tenir à couvert, je craignois déja de les y trouver enſemble. Mais dès le premier pas que je fis au Jardin, j'aperçûs Dom Thadéo aſſis ſeul ſur un banc, & ſe baiſſant à mon paſſage pour ſe dérober dans les ténèbres. Je feignis de ne l'avoir point remarqué; ſon deſſein, ſans doute, étoit d'échaper à ma vûë, puiſqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconſtance des deſirs ordinaires aux amans, il vint auſſi-tôt après moi, & m'arrêtant par le bras: Vous allez cauſer, me dit-il d'une voix baſſe, un chagrin mortel à Cecile. Elle eſt dans le Cabinet avec une de ſes femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure. J'en ſuis ſûr, ajouta-t'il;

j'ai vû l'homme arriver, & s'introduire ici ſecrettement.

Je reconnus dans le ton de Dom Thadéo, un violent dépit qui ſe cachoit ſous une modération forcée. Cependant une juſte précaution pour l'honneur de Cecile, me fit prendre le parti de lui répondre que je ſçavois dequoi il étoit queſtion, & que je le trouvois indiſcret d'être venu ſe mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point apelé. Comme il eſt reſpectueux, il ſe retira ſans repliquer. Ma défiance & ma curioſité n'ayant fait qu'augmenter, je m'aprochai ſi doucement du Cabinet, que je ne fus point entenduë. Les premiers mots qui frapérent mes oreilles, furent une peinture touchante de la miſére de quelques perſonnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reſte, interrompit Cecile; mais j'eſpére que ſous divers prétextes, j'obtiendrai de mon pere la ſomme dont vous avez beſoin. Elle lui marqua un autre jour pour ſe rendre dans le même lieu, & paroiſſant craindre qu'on ne s'aperçût de ſon abſence, elle reprit ſeule le chemin de la Maiſon.

Ce ne fut pas ſans peine que j'évitai ſa rencontre; mais concevant que l'Inconnu qu'elle venoit d'entretenir, demeuroit entre les mains de ſa femme de chambre, qui devoit aparemment le conduire à la porte, je ne pus réſiſter à l'envie d'en aprendre davantage de la bouche de ces deux perſonnes. Je continuai de les écouter. Leur diſcours fut un éloge admirable du caractére de Cecile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en repétaſſent point toutes les circonſtances, il leur en échapa aſſez pour me faire comprendre que toute ſon occupation étoit d'exercer la tendreſſe & la généroſité de ſon cœur. L'Inconnu étoit un honnête Miniſtre qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le ſujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuſe Dame, dont la fortune avoit été ſi dérangée par la perte de ſon Mari, que ſe trouvant mere de deux jeunes filles qui demeuroient ſans eſpérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralitez ſecrettes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge; & Cecile, après les avoir ſecouruës juſqu'alors de ſa bourſe & de ſes propres habits, vouloit leur faire une ſomme qui les mit pour toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclairciſſement qui ſuivit ce diſcours. Le Miniſtre qui n'ignoroit pas que votre Epouſe eſt Catholique, & qui craignoit aparemment que ſon exemple n'inſpirât du goût à Cecile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions, la femme de chambre lui répondit qu'elle lui conſeilloit peu de la chagriner ſur cet article ; que votre deſſein étant de la marier à un Eſpagnol, elle ſeroit forcée ſans doute d'embraſſer la Religion de ſon Mari. Mais à quoi penſe Monſieur Cléveland, lui dit le Miniſtre, de vouloir donner ſa fille à un Etranger, qui ne ſera que trop capable de lui faire cette violence ? C'eſt un miſtére, reprit-elle, que le hazard m'a fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadéo, qui eſt ſon fils, par lequel il lui accorde ſon conſentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cecile, elle n'avoit remarqué ſur ſon viſage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon deſſein, & que ſi elle ne le goûtoit pas, elle avoit aſſez de complaiſance pour s'y ſoumettre.

Voilà, reprit Mme. Riding, la ſeule réponſe que je puiſſe faire à vos queſtions. C'eſt de vous même, que j'aurois attendu plus de lumiére, & je vous avouë qu'en faiſant quelquefois réfléxion ſur ce que je vous ai raconté, j'étois ſurpriſe de vous voir pour moi ſi peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réſerve qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination ; & lui communiquant les vuës que j'avois formées pour l'établiſſement de Cecile, je l'aſſurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des réſolutions qui ne puſſent changer, j'avois toujours attendu du tems des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inſpirées. Tels ſeroient, lui dis je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadéo. Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour ſa Religion, parce que la premiére loi que j'impoſerois à ſon Mari, ſeroit de fixer ſa demeure à Londres avec moi. Mais ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'eſt le penchant de Cecile, & le caractére de ſon amant. Je vais ſur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & déciſif dont je parlai à Madame Riding, & la priére que je lui fis de m'amener auſſi-tôt Cecile, l'empêchérent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher ſon Eleve. Je dois avoüer qu'avec les raiſons qui m'avoient fait pancher juſqu'alors pour Dom Thadéo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant dequoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit ſurmonté ſes ſentimens, lorſqu'il avoit apris de Monſieur des Ogéres qu'il ne pouvoit les conſerver ſans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur ſi noble, & elle m'avoit répété pluſieurs fois qu'elle ſouhaitoit un mari de ce caractére à ſa fille. Cependant je n'étois pas diſpoſé à me livrer ſans précautions, &

je voulois des preuves de ſon mérite dont je puſſe me faire le Juge.

Cécile parut avec Madame Riding. Je la careſſai beaucoup, & pour préparer ſon cœur à des ouvertures qui ne ſont jamais plus naturelles que dans la joye, je pris prétexte de quelques ajuſtemens qui lui manquoient pour lui faire preſent de cinq cens loüis d'or. En les recevant, elle me dit ſans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon uſage. Ils ſont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de ſuivre ſes vuës, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes ſi chére, repris-je, & ſans parler de la force de ſang, je me ſuis fait une ſi douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de ſoin plus preſſant que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorſque j'ignore de quoi vous le faites dépendre? Et ſi vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les bleſſer ne ſera t'elle pas toujours capable de me tenir ſuſpendu? Je m'étois imaginé, par exemple, que vous pouviez être ſenſible à l'inclination de Dom Thadéo, & j'avois penſé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir ſa main. L'accord en ſeroit déja fait, ſi j'avois oſé m'en raporter à mes conjectures. Mais je ne ſçai ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vuë que la ſatisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique par votre bouche, & j'ai ſouhaité de vous voir ici pour connoître vos ſentimens.

Elle tenoit la vuë baiſſée pendant mon diſcours, & je ne pouvois découvrir ſur ſon viſage ſi elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens en ſilence, après m'avoir entendu, & levant les yeux ſur les miens, elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes inſtances. Enfin, revenant de cette incertitude, qui peſoit ſans doute à la tendreſſe de ſon cœur, elle ſe leva pour m'embraſſer. Vous êtes trop ſûr de mon reſpect & de ma ſoumiſſion, me dit elle d'un air fort ſérieux, pour avoir beſoin de les mettre à l'épreuve; & quand vous en exigerez quelque témoignage, la peine du ſacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéïr. Souffrez, ajouta t'elle, que je vous en donne tout-d'un-coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai ſouffert les ſoins, ou plutôt les perſécutions de Dom Thadéo; je n'ai reſpecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuſer mon cœur. Cette réponſe dont le ton ſérieux ne venoit que de l'importance du ſujet, & qui me parut même accompagnée d'une eſpéce de tremblement, tel qu'une joye ineſpérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curioſité d'apprendre ce que c'étoient que les perſécutions de Dom Thadéo, & que mes volontés. Je preſſai ma chére Fille de s'expliquer.

Elle me dit, que l'ignorance où elle me voyoit là-deſſus lui donnant plus de hardieſſe, elle ne pouvoit me diſſimuler que depuis notre ſéjour à Paris elle avoit gémi ſous une tyrannie inſuportable : que Dom Thadéo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de ſon amour à Quevilly, & faiſant paſſer le ſilence de mon Epouſe pour un conſentement formel, auquel il ne ſe croyoit pas moins ſûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas ceſſé d'exiger d'elle une complaiſance & des aſſujettiſſemens qui reſſembloient au plus dur eſclavage : qu'elle ne l'accuſoit pas de manquer de vertu & d'honneur, mais qu'il étoit ſujet à tant d'inégalités, dominé par tant d'humeurs & de caprices, ſi jaloux, ſi inquiet, ſi ſoupçonneux, qu'elle avoit eu beſoin de toute la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſa Mere & à moi, pour conſerver de la patience dans une ſi dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix gênantes & bizarres, elle avoit tout ſouffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours il lui avoit amené cette même Dame, dont la vuë avoit cauſé tant d'émotion à ſa Mere ; & lui expliquant le deſſein où elle étoit de paſſer en Angleterre, il lui avoit recommandé de ſe lier d'avance avec elle, comme avec une femme dont il ſe propoſoit de lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me preſenter dans cette vuë.

Il m'a fait promettre, continua Cecile, de ne jamais ſuivre les uſages de Londres, où il prétend que la conduite des Femmes eſt trop libre, & me preſentant le Livre des Evangiles, il m'auroit forcée de m'y engager par un ſerment, ſi je n'euſſe rapelé aſſez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remiſe avec celles de l'Egliſe.

Un détail ſi étrange m'ayant jetté dans un juſte étonnement, je reprochai à l'innocente Cecile de s'être ſacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendreſſe de ſa mere & de la mienne, ſi elle nous avoit cru capables de faire la moindre violence à ſon cœur. Enſuite, malgré mille diſtractions que ſon diſcours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture pour tirer un aveu libre de ſes inclinations, & ſçavoir d'elle-même, ſi de tant de François aimables qui avoient marqué de l'attention pour ſes charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle [illegible] pris les ſentimens qu'elle refuſoit à Dom Thadéo. Je la preſſai longtems ſans rien obtenir. Les inſtances de Madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obſtina à nous répondre que tous ſes déſirs ſe bornoient à mener une vie douce, ſous l'empire d'un Pere & d'une Mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre ſincérité, lui dis je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de

Dom Thadéo étoient la ſeule cauſe de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouëment naturel lorſque je vous aurai délivrée de cette perſécution.

Mon deſſein étoit en effet de m'expliquer ſans détour avec cet étrange Amant, & de le diſpoſer du moins à prendre des voyes toutes différentes pour s'inſinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé ſi malheureuſement l'entrée. J'allois ſortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorſque Dom Thadéo, ſe preſentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroiſſoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il ſe regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que ſi j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un diſcours ſi triſte me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit obſervé Cecile, & s'étant aproché d'elle au moment qu'elle ſortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaiſance qu'elle avoit cru lui devoir juſqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ſes importunités, & de finir un langage qu'elle étoit réſoluë de ne plus ſouffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aiſe de prendre cette occaſion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumiéres. Après m'avoir confeſſé qu'il brûloit d'une paſſion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flâté que n'ayant pû l'ignorer non plus que mon Epouſe, nous ne lui faiſions pas un crime de ſes ſentimens, puiſque nous avions paru les autoriſer par notre ſilence, il ſe plaignit amérement de l'opinion que j'avois marqué de lui à la Dame Eſpagnole. Elle me l'a déclaré elle même, ajouta-t'il en me voyant donner quelques marques de ſurpriſe, & quoiqu'elle ſe promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'eſpére pas de ſes ſoins ce que je n'ai pû obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond ſoupir, je ne vois que trop de liaiſon entre ce que j'ai apris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cecile.

La vivacité de ſa douleur, l'obſcurité de ſon diſcours, & peut-être encore plus, le jugement que je portois de ſon eſprit, auquel je n'avois jamais attribué qu'une étenduë médiocre, me firent ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire dans le ſujet de ſes plaintes, & former tout-d'un-coup une conjecture aſſez juſte ſur le caractére de Dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne ſe fût joüée de ſa crédulité pour la faire ſervir à ſes vuës. Sans répondre directement à ſes plaintes, je le preſſai inſtamment de m'aprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être ſincére. En lui parlant, me dit-il, du ſéjour qu'il faiſoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis ſon aſſiſtance, & quoiqu'il l'eût connuë à Madrid pour une Femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un ſecret d'importance, il s'étoit imaginé que liée comme elle étoit avec un homme dont le commerce l'avoit renduë plus ſage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de ſon eſprit. Il me l'avoit preſentée dans cette eſpérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accuëil qu'elle avoit reçu de mon Epouſe, mais oubliant cette diſgrace pour continuer de le ſervir, elle s'étoit flâtée que ſi elle pouvoit ſe ménager avec moi un moment d'entretien, elle me diſpoſeroit à ſatisfaire promptement ſes deſirs en terminant ſon mariage. Elle avoit pris la réſolution de m'écrire ſous un autre nom, pour me demander une entrevuë. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me perſuader qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma Fille, & j'avois fait connoître par ma réponſe, que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inſpirer. Il s'en étoit aperçu lui-même, continua t'il, au ſilence que j'avois gardé dans mon caroſſe en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuſe ſentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cecile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant loin de ſe rebuter, Dona Cortona venoit de l'aſſurer, par un Billet, que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit ſurvenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au fond toutes les voyes qui pouvoient être différentes de celles de la ſincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cecile à ſa vie, étoit diſpoſé auſſi à préférer la mort au déſeſpoir de ne pas l'obtenir de ſon inclination & de mon conſentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre ſon ſort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promeſſes qui bleſſoient également ſon honneur & ſon amour.

C'en étoit aſſez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injuſtice dans mes ſoupçons. J'exhortai Dom Thadéo à prendre moins de confiance aux offres de ſon amie; & ſans m'arrêter à lui en aprendre les raiſons, je paſſai tout-d'un coup à l'explication que je m'étois propoſée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'eſtime que j'ai pour vous comme d'un ſentiment douteux, il vous a trompé. La franchiſe avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur me ſervira de garant. J'ai remarqué les ſoins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point aperçu que je les aye condamnez. Sa mere eſt dans les mêmes diſpoſitions. Nous conſentirions tous deux à vous donner Cecile, ſi nous ne conſultions que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractére; mais le bonheur de cette chére fille nous eſt précieux. Elle eſt à vous ſi vous pouvez la rendre heureuſe. A quoi tient-il, continuai-je en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de ſon cœur? Je la connois: Elle eſt tendre, douce, complaiſante. Tout ce qui lui ſera preſenté ſous ces trois aparences eſt ſûr de lui plaire; & comme c'eſt principalement par ces trois aimables qualitez qu'elle eſt capable de faire la félicité d'un honnête homme, il eſt naturel qu'elle ſouhaite de les trouver dans un Mari pour la ſienne. Je ne vous reproche rien, ajoûtai-je, c'eſt à vous-même à vous rendre juſtice; mais je ſuis perſuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voye.

Dom Thadéo ouvrit les yeux à ce diſcours; & paroiſſant découvrir dans lui-même ce qu'il n'y avoit jamais aperçû, il confeſſa que ſa conduite à l'égard de Cecile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais, hélas! s'écria-t'il, n'a-t'elle pas dû comprendre que c'eſt à l'excès de ma paſſion qu'elle devoit imputer mes fautes, & ſi ſon cœur eſt tendre, a-t'elle pû ne les pas pardonner à une ſi belle cauſe? Ravi néanmoins que je ne lui ôtaſſe point l'eſpérance de réuſſir mieux par d'autres voyes, il me conjura, les larmes aux yeux, de rapeler toute ma bonté pour lui, & de ſeconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ſes ſoins. Je lui promis ce ſervice, mais ſans eſpérer qu'il changeât ſi facilement de caractére, & ſans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille, s'il ſe laiſſoit prévenir par quelque amant plus habile ou plus heureux. Je le priai auſſi de renoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui me paroiſſoit auſſi peu convenable à ſes vûës qu'à ſes principes, & je lui donnai, avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de ſe lier trop étroitement avec une femme de ce caractére. En un mot, joignant ainſi les conſeils de la prudence aux plus ſincéres témoignages d'eſtime & d'amitié, j'en fis aſſez pour me mettre à couvert de toutes ſortes de reproches dans les ſuites funeſtes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Eſpagnol.

Au milieu des ſages réfléxions qui me rendoient ainſi capable de régler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords ſur la foibleſſe dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahiſon de mes ſens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas beſoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme ſans pudeur. Mais je n'ouvris pas ſi aiſément les yeux ſur la vie voluptueuſe que j'étois réſolu de continuer. En revoyant Fanny, que ſon incommodité devoit retenir quelques jours dans ſon apartement, je l'accuſai agréablement d'ignorer le prix des plaiſirs qu'elle nous faiſoit interrompre; & lui ayant fait aprouver la conduite que j'avois tenuë avec Cecile & Dom Thadéo, je revins à le preſſer de ſe guérir, pour reprendre

dre le cours de nos amuſemens & de nos Fêtes. Elle ne condamna point mon goût, mais loin de répondre à mon empreſſement, elle me fit entendre qu'elle n'eſpéroit pas ſi tôt de ſe trouver aſſez bien rétablie pour ſe livrer à la diſſipation ; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajoûta-t'elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaiſirs que je paroiſſois deſirer. Non, lui dis-je, ils ſeroient peu touchans pour moi ſi vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui diſois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait ſentir toute la vérité. Cependant les viſites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos aſſemblées & nos feſtins, me firent conſentir à leur donner quelquefois cette ſatisfaction. Fanny m'en preſſa elle-même, & je pris ſes inſtances pour une marque qu'il lui tardoit auſſi de reparoître avec nous. La joye reprit bien-tôt ſon régne avec la magnificence & la bonne chére. L'intervale qui avoit paru la ralentir, n'ayant ſervi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens Convives de repandre le bruit de ma généroſité & de mes largeſſes, je vis ma table plus brillante & mieux remplie que jamais. C'étoient les perſonnes les plus célébres de toutes ſortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne ſçaurois me plaindre que le goût de la bonne chére manque à Paris parmi les gens de mérite. L'eſprit & la politeſſe répondoit dans mes Convives, à la délicateſſe & à l'abondance des ſervices. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtiſans. Je ne le deſavouërai point; mon cœur étoit ſenſible à leurs flâteries. Eſtimant peu les richeſſes en elles-mêmes, je croyois mes profuſions trop bien payées par des careſſes & des loüanges qui me paroiſſoient d'un autre prix. Il ne me manquoit que la preſence de ma chére Epouſe. Je ne pouvois revenir un moment de l'eſpéce d'yvreſſe où j'étois, ſans m'apercevoir que Fanny étoit abſente, par l'inquiétude & les deſirs que je ſentois naître auſſi tôt. Mais l'eſpérance de lui voir partager ma ſatisfaction dans peu de jours, me ſoutenoit contre cette diſtraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon eſprit à la foibleſſe des plaiſirs que je goûtois, qu'à l'abſence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bien-tôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuſes Fêtes, la converſation tourna un jour ſur le ſujet qui ſemble le moins propre à la diſſipation de la table, mais qui fut amené ſi naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres diſcours, qu'il ne pouvoit être accuſé d'indécence. Un homme célébre par ſon eſprit ſe hazarda négligemment à décider, que de tous les ſentimens qui ont partagé juſqu'ici les Philoſophes, celui

lui de l'immortalité de l'ame eſt le moins Philoſophique, c'eſt-à-dire le plus dépourvû de raiſon: car eſt-il ſenſé, ajoûta-t'il de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de ſon exiſtence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adreſſer. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modeſtement celui-ci, ſi vous n'en trouvez pas une qui vous ſatisfaſſe en faveur de l'exiſtence de l'ame. Je vois bien, ajoûta-t'il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence eſſentielle de la matiére, & que vous êtes perſuadé avec quelques Anglois que la penſée peut convenir à toutes ſortes de ſubſtances. Mais en paſſant même ſur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer perſonne de confeſſer ce qu'il voit le plus clairement, a-t'on jamais fait une objection ſérieuſe contre les preuves morales? Que penſez-vous de nos deſirs, & de nos craintes, de nos eſpérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce ſentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantiſſement comme le plus grand des malheurs? Ce que j'en penſe? repliqua l'autre: Mais... j'apelle nos deſirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur ſource dans la chaleur du ſang, ou dans une proviſion d'eſprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir, eſt l'image du paſſé, ſé, que nous prenons plaiſir à étendre devant nous; & cette horreur de notre deſtruction, que vous nommez un ſentiment ineffaçable, n'eſt qu'une propriété commune aux Etres les plus vils, qui ſe retirent & ſe reſſerrent à l'aproche de ce qui eſt capable de les bleſſer ou de les détruire. Et ſi vous croyez, ajoûta-t'il qu'on n'a jamais pû faire d'objection ſérieuſe contre l'exiſtence de l'ame, je répéte qu'il eſt encore plus difficile de la prouver.

Sophiſme! reprit l'autre, car il y a mille choſes dont l'exiſtence eſt ſûre, ſans qu'elle puiſſe être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'exiſte des corps, & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible de le prouver par une démonſtration. Arrêtez, interrompit l'adverſaire de l'ame, de ce qu'on ne doute point d'une choſe, ne concluez point qu'on en ſoit ſûr. Ce qu'il y a de ſûr, & qui porte trop legérement à ne pas douter de l'exiſtence des corps, c'eſt une action ſenſible dont on ne peut nier effectivement la réalité: mais on en concluroit mal qu'elle ſupoſe néceſſairement des corps, puiſqu'il eſt certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font croire qu'il exiſte des ames: nous penſons, nous deſirons, cela eſt clair; mais il n'eſt pas beſoin de ſupoſer des ames pour des effets qui peuvent exiſter ſans elles.

Je ſuis de bonne foi, repliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder.

der. Peut-être n'eſt-on pas encore parvenu à démontrer l'éxiſtence de l'ame, c'eſt-à-dire, à former une méthode de preuves qui puiſſent porter la lumiére & la conviction dans l'eſprit de ceux qui les entendent. Mais c'eſt une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en ſoi même : & de-là ſeulement, il s'enſuit que les Philoſophes qui ont crû l'immortalité de l'ame, ont pû ſupoſer raiſonnablement ſon exiſtence bien établie, puiſque tous les hommes ſe reſſemblant par les principes de la raiſon comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec ſûreté que ce qui eſt prouvé pour lui, l'eſt auſſi pour les autres. Mais s'il reſte quelque embarras là deſſus, ajouta le Partiſan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en ſervant à nous faire connoître combien la révélation Divine étoit néceſſaire pour jetter du jour ſur nos ténèbres. Et moi, interrompit l'adverſaire, je crois, par la même raiſon qu'elle étoit inutile. Cette diſpute fut beaucoup plus longue; l'un, s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialiſme groſſier, qui ne nous laiſſe rien à prétendre au-de-là de la durée de nos corps; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimére, qui eſt démentie par les lumiéres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prètai fort attentivement l'oreille à des diſcours dont le ſujet ne s'étoit jamais preſenté à mon eſprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai expoſez dans une autre Partie de cette Hiſtoire. L'exemple & les leçons de ma mere avoient ſervi plus que mes propres recherches à m'y attacher conſtamment; & lorſque je les avois traité d'inutiles, dans un excès de douleurs auſquelles ils n'avoient pû ſervir de reméde, je ne les avois pas moins regardés comme des vérités ſpéculatives dont le ſeul foible étoit de ne pouvoir ſervir à régler les ſentimens du cœur. Mais commençant à former mille doutes ſur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai dans le ton déciſif de celui qui avoit combattu l'exiſtence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'aprofondir. Je tins ma curioſité ſecrette, & faiſant avertir le Philoſophe matérialiſte que je ſouhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui propoſai mille queſtions.

Il y répondit auſſi légerement que s'il ſe fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué ſon ſiſtême: vous êtes, me dit-il, un homme d'eſprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les ſentimens que je vous propoſe ſont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les vieilles chiméres. Ce frein eſt néceſſaire pour le contenir. La convenance des choſes, le goût de l'ordre, & les loix de la ſociété, ſont les ſeules régles de l'homme d'honneur & du Philoſophe. Sa naiſſance l'attache à une condition. Son propre bien, qui eſt dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il ſent lui-même qu'il eſt juſte qu'on l'en puniſſe. C'eſt une branche qui bleſſe la ſymétrie dans un Quinconce ou dans une Allée, & qui doit être retranchée ſans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raiſon, en confeſſant la facilité avec laquelle je me laiſſai entraîner par de ſi miſérables principes. Mais ſi l'on conſidére qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaiſir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on ſera moins ſurpris que je n'aye point demandé d'autres preuves de ſa Doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je ſens, lui dis je, la hardieſſe de vos déciſions, car je ne trouve point ſans force le raiſonnement que votre adverſaire a fondé ſur la conviction perſonnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaiſon avec cette multitude de gens d'eſprit qui penſent comme vous, & je verrai ce que je dois recueillir de leur témoignage. Il me promit que cette ſatisfaction ne ſeroit pas long tems différée.

Dès le jour ſuivant il me procura la viſite de pluſieurs Philoſophes (c'eſt le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'eſprit & toutes les lumiéres qu'il m'avoit vantés. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop conſidérable pour être amenés ſi familiérement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainſi dans l'eſpace de peu de jours avec quantité de perſonnes dont le mérite & le nom étoient également célébres, & ma curioſité n'excepta pas même l'ordre Eccléſiaſtique. J'obſervai dans la plûpart, les mêmes procédés; beaucoup de réſerve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens: mais la confiance naiſſant bien-tôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zèle ils s'efforçoient de me les inſpirer. Je me ſerois figuré qu'ils avoient quelque intérêt preſſant pour motif, ſi le ſoin qu'ils prenoient de ſe déguiſer au Public, ne m'eût fait jugerqu'ils ne ſe propoſoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en eſpéroient point d'autre.

Malgré cette réfléxion, qui me laiſſoit bien des doutes ſur la vérité d'une Doctrine ſi peu utile, le plaiſir d'etre aſſocié à une ſecte diſtinguée par l'eſprit, & d'y être conſidéré même, avec cette flâteuſe prévention qui eſt commune en France pour les Etrangers qui y aportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumiéres, pour embraſſer une pernicieuſe nouveauté. Je ne puis attribuer ces égaremens qu'à la molleſſe où je vivois. L'eſprit perd ſa force en s'aſſujettiſſant trop à l'empire des ſens, & cet affoibliſſement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impreſſions qu'il recoit des organes du corps. A meſure même que je me confirmai dans cette diſpoſition par l'habitude, je ſentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embraſſées d'abord ſans quelques difficultés ; & le peu de vigueur qui reſtoit à ma maiſon, je l'employois à juſtifier mon erreur. J'ai choqué la nature, diſois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & ſtériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puiſqu'elles ne ſont rien ſans mon corps qui les produit ? J'étois bien inſenſé de mépriſer la matiére, elle par qui j'exiſte, par qui je ſens, & ſans laquelle, en un mot, je ne ſerois rien ; car n'eſt ce point par elle que je ſuis capable de plaiſir & de peine ? Et que reſte-t'il dans moi à quoi je puiſſe donner le nom d'Etre, lorſque tous mes ſens ſont occupés par quelque choſe qui les bleſſe ou qui les flâte ? Le ſentiment de mon exiſtence dure-t'il plus long-tems que le compoſé auquel je donne le nom de mon corps ? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'embonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altére, & qu'il diminuë par leur dépériſſement & par leurs maladies.

Les aſſemblées qui continuoient de ſe faire chez moi, devinrent plus ſérieuſes par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos converſations. J'avois ſoin du moins de faire inviter ſouvent les plus célébres de nos Philoſophes, en obſervant ces jours-là de n'admettre perſonne qui ne fût initié à nos miſtéres ; & dans ces Parties Philoſophiques, tous les ſecrets de notre ſecte étoient diſcutés & aprofondis. On nous aprit un jour, qu'un des plus zèlés Partiſans de notre Doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curioſité devint extrême parmi les aſſociez, pour ſçavoir de quelle maniére il s'étoit conduit dans ſes derniers momens. On prit des meſures certaines pour s'en éclaircir, & le raport fut tel qu'on ſe l'imaginoit. Le Philoſophe avoit ſoutenu conſtamment ſon rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire en s'aſſujettiſſant aux cérémonies ordinaires de l'Egliſe, il parut certain par d'autres circonſtances, qu'il étoit mort tranquile dans nos principes.

Après avoir donné des aplaudiſſemens à ſa conſtance, quelqu'un propoſa de tirer un fruit conſidérable de ces ſortes d'accidens. Voici de quelle maniére il nous expliqua ſa penſée : S'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraiſemblance dans les préventions populaires, il faudroit ſupoſer que ce qu'on apelle l'ame, n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle ſe ſépareroit du corps, par les liens duquel j'entens dire tous les jours qu'elle eſt apeſantie. Je voudrois, continua-t'il, qu'il ſe trouvât parmi nous un caractére aſſez ferme pour entreprendre cette ſorte d'expérience ; c'eſt-à-dire, que le premier d'entre nous qui ſera menacé de la mort, voulut faire avertir ſes amis, & leur confeſſer de bonne foi de quelle maniére il ſe trouvera diſpoſé lorſqu'il ſe croira prêt à rendre le dernier ſoupir.

Cette propoſition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut perſonne qui n'y conſentît avec ardeur, & j'en vis plus d'un, qui dans l'impatience d'obtenir un éclairciſſement dont on ſe promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre Doctrine, auroit ſouhaité d'être promptement le Héros d'une ſi belle avanture. Le Ciel permit que tous ces ſouhaits ne fuſſent point inutiles. Avant la fin de la même ſemaine, un de nos aſſociez qui ſe nommoit M. de Treville, homme riche & connu par ſon goût pour le plaiſir, fut atteint d'une pleuréſie violente qui le réduiſit en peu de jours à l'extrêmité. Par le penchant qu'on a toujours à ſe flater d'une longue vie, il ne ſe figuroit pas que le danger fût auſſi grand qu'il l'étoit pour la ſienne ; mais les Médecins en expliquérent autrement leur opinion. L'un de nos Philoſophes, attentif au progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rapela ſa promeſſe, en lui demandant s'il penſoit à l'exécuter ; & ſoit que la penſée de la mort n'eût point encore agi ſur lui dans toute ſa force, ſoit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter ſur d'autres craintes, il le fit conſentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de ſon engagement.

Je fus de ce nombre. L'apareil de la mort étoit déja dreſſé dans l'apartement du Malade. Un Confeſſeur que la bienſéance avoit fait apeler, venoit d'en ſortir après avoir rempli les fonctions de ſon miniſtére. Nous nous aprochâmes du lieu de la ſcène, où le Philoſophe mourant paroiſſoit conſerver encore toute la liberté de ſon eſprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos queſtions. Nous lui en fîmes un grand nombre, auſquelles il répondit par divers ſignes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui ſortoient difficilement de ſa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il ſentoit. Nous en recueillîmes que ſa foibleſſe étoit extrême, & que ne s'apercevant d'aucune autre altération que celle de ſes organes, la mort alloit être pour lui, ſuivant notre opinion, une ſimple diſſolution des parties de la matiére.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des derniéres circonſtances de ſa vie, & de l'inſtant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que ſon extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui propoſâmes, dans cette crainte, d'abandonner ſa main à l'un de nous qui la tiendroit dans la ſienne, & de nous faire connoître, en la ſerrant, s'il s'apercevoit de quelqu'autre ſimptôme que des mouvemens de la matiére. Il laiſſa prendre ſa main ſans réſiſtance, mais ſoit excès de foibleſſe ou refus de ſe prêter à nos vuës, il ne la ſerra point. Ses yeux qui rouloient au hazard, & ſa reſpiration qui commençoit à s'embarraſſer, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à ſa fin. Auſſi effrayez peut-être que las de ce ſpectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réfléxions que nous fîmes ſur notre avanture étant peu capables de nous aporter plus d'éclairciſſemens, il ne ſe fit aucun changement dans nos idées. Mais lorſque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de ſa mort, nous aprîmes, avec ſurpriſe, qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de ſon rétabliſſement. Il n'y eut pas un ſeul de nous qui ne ſouhaitât de le revoir promptement, & dans l'impatience d'entendre ſes propres obſervations, nous n'attendîmes point ſa guériſon pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre viſite.

Ce compliment nous auroit peu ſurpris, & nous l'aurions attribué au beſoin que le Malade avoit de repos, ſi quinze jours après, lorſqu'on parloit de ſa ſanté comme d'une choſe certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos aſſemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour ſe retirer à l'Oratoire. Nous aprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi, à un nombre conſidérable de Philoſophes. Les plus déterminez en firent un ſujet de raillerie, & plaignirent le bon ſens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas ſauvé heureuſement de ſa maladie. D'autres, frapez d'un événement ſi ſingulier, marquérent de l'embarras par leur ſilence.

Mais, comme ſi le Ciel eut pris ſoin lui-même de ménager les circonſtances, on m'avertit preſqu'au même inſtant qu'un Eccléſiaſtique demandoit à me voir de la part de Mr de Treville. Cet incident ayant réveillé la curioſité de mes Convives, on me pria, ſi je n'attendois rien de ſecret dans cette viſite, de faire introduire l'Inconnu au milieu de l'aſſemblée. Il n'y eut perſonne qui ne s'attendît à quelque ouverture extraordinaire, & l'attente de perſonne ne fut trompée. Il l'étoit déja beaucoup que Mr de Treville eut choiſi exprès le tems d'une de nos aſſemblées pour cette députation. C'eſt ce que ſon Meſſager ne fit pas difficulté de nous confeſſer d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes Convives, & ſur les lumiéres qu'il avoit reçuës de celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonſtances favorables à ſa commiſſion.

Son diſcours fut ſimple. Il étoit chargé de nous faire le recit des motifs qui avoient porté Monſieur de Treville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en eſpérer de perſonne un plus fidèle, puiſqu'étant ſon Confeſſeur il connoiſſoit ſes plus intimes ſentimens. Le caractére de Monſieur de Treville étoit connu du Public. Homme d'eſprit & d'honneur ſuivant les idées du monde, il avoit vécu ſans reproches. Madame l'avoit honoré d'une eſtime particuliére, & l'éclat de ſa douleur à la mort de cette grande Princeſſe avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de ſon caractére. Son ſeul défaut avoit été toute ſa vie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions ſupérieures à celles du vulgaire, & de traiter de foibleſſe, ou de ſuperſtition tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité s'il s'étoit attaché ſimplement à la chercher, mais toujours ardent à ſe prévenir contre les opinions de la multitude, la ſingularité étoit un attrait auquel il ne réſiſtoit point, & qui ſupléoit dans ſon eſprit à la force des preuves. Avec cette diſpoſition il étoit toujours prêt à recevoir une Doctrine nouvelle, ſi elle lui étoit propoſée avec quelque air de miſtére, & le ſeul plaiſir de penſer comme le petit nombre, lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle Doctrine qui étoit paſſée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les ſemences à Paris, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vû avec quel ſuccès elle s'y étoit répanduë, & j'avois toujours remarqué que Monſieur de Treville en étoit un des plus zèlez défenſeurs

Cependant comme la ſoumiſſion extérieure aux uſages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refuſa point d'écouter les Miniſtres de l'Egliſe lorſqu'on lui propoſa de les recevoir dans ſa maladie. Son bonheur voulut que le Confeſſeur qui fut apelé, connût déja ſon caractére par le raport d'un de ſes amis. Il ne fut point ſurpris de la douceur & de la tranquilité avec laquelle il lui vit accepter les ſecours ordinaires de la Religion, mais ce qui auroit ſatisfait un Directeur moins éclairé, n'ayant ſervi qu'à redoubler ſes allarmes, il lui tint ce diſcours: Je ne ſuis point la dupe, Monſieur, de cette fauſſe réſignation avec laquelle vous paroiſſez vous ſoumettre aux fonctions de mon miniſtére; je vous aprens au contraire que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'eſt vous-même qui êtes malheureuſement trompé par une erreur dont il vous reſte à peine le tems de revenir. Il eſt queſtion, ſi vos opinions ſont fauſſes, de paſſer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réſerver que d'affreuſes punitions au mépris que vous avez fait de ſon culte. Comparez le malheur dont je vous menace aux raiſons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il eſt ſage d'en courir les riſques.

Dans quelque épuiſement que la maladie eut déja réduit Monſieur de Terville, la juſteſſe naturelle de ſon eſprit n'étant plus combattuë par la chaleur du ſang ni par le goût d'une fauſſe gloire, il lui prit un tremblement qui ſe communiqua tout-d'un coup à tous ſes membres. Son viſage ſe couvrit d'une ſueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ſes yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable apareil du ſort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pouſſer des cris, ſi l'habile Confeſſeur ne ſe fût hâté de le raſſurer, en faiſant changer de face à la ſcène. Il lui découvrit les reſſources d'un cœur ſincére, qui revient aux devoirs qu'il a négligez, c'eſt à dire, la bonté d'un Juge qui aime à ſe laiſſer fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble ſi preſſant lui arracha, il fit à ſon Directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conſeil qu'il reçut de lui fut de nous admettre auprès de ſon lit, & de prendre cette occaſion pour répa[illegible] le ſcandale de ſes erreurs, en nous confeſſant le changement qu'il venoit d'éprouver; il y conſentit: mais la force du mal s'opoſant à ſes réſolutions, il tomba preſqu'auſſi-tôt dans l'état que j'ai repreſenté, & qui lui ôta l'uſage de la langue en notre preſence. Ce deſordre de ſes ſens fut une heureuſe criſe, qui lui rendit bientôt toute ſa vigueur. S'il avoit refuſé notre ſeconde viſite, c'étoit pour prendre le tems de ſe fortifier dans ſes nouvelles idées; & les ayant portées juſqu'à former la réſolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expliquer un miracle dont il ſouhaitoit que l'effet pût s'étendre juſqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Eccléſiaſtique accompagna ce diſcours, que Monſieur de Tréville avoit gardé les meſures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous expoſer peut-être aux perſécutions d'un zèle indiſcret. Cependant, ſoit que cette crainte eût d'abord ſaiſi mes aſſociés, ſoit qu'une converſion ſi étonnante, dans un Courtiſan dont le mérite étoit auſſi diſtingué que la naiſſance & la fortune, les frapât d'une véritable admiration, ils gardérent un ſilence qui les auroit fait prendre pour une Troupe de coupables. J'adreſſai quelques civilités à l'Interpréte de Monſieur de Tréville, pour empêcher qu'il ne s'aperçût de leur trouble, l'ayant chargé d'en [illegible]re beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduiſis juſqu'à ſon ca[illegible]ſſe. Cet excès de politeſſe étoit dans moi même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Eccléſiaſtique ſatisfait, comme on tâche de ſe délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes Convives, j'en trouvai pluſieurs qui ſe diſpoſoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurérent quelques momens de plus avec moi, ſoutinrent mieux un perſonnage qui n'étoit pas ſans difficulté. La converſation étant retombée comme néceſſairement ſur Monſieur de Tréville, on mit en doute ſi une démarche auſſi ſinguliére que la ſienne ne ſe démentiroit pas tôt ou tard ; & ſans toucher aux raiſons qui l'avoient engagé, on conclut de l'inconſtance ordinaire des hommes, ſur tout à l'âge où il étoit & avec les liens qui le rapeloient au monde, qu'il ne ſe ſauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bien-tôt à l'Oratoire, juſtifiérent parfaitement ſa conſtance.

Je ne m'étois point attaché aſſez ardemment au ſyſtême qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenſeurs ; & je compris même fort bien que ſi l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impreſſion qu'elle fait ſur ſes Sectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monſieur de Tréville pour le ſentiment qu'il venoit d'embraſſer, que des raiſonnemens vagues & du zèle aparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant celle-ci, comme une idée Philoſophique qui pouvoit être ſoutenuë avec quelque aparence de force, j'avois toujours été arrêté par l'étrange ſupoſition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroiſſoit point auſſi clair qu'à mes Aſſociés, que la penſée pût convenir à la matiére : & ſi j'étois forcé de confeſſer que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me ſembloit que dans une incertitude dont les lumiéres naturelles ne pouvoient me faire ſortir, le ſeul parti raiſonnable étoit de reconnoître les bornes de mon eſprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé auſſi que les lumiéres réünies de pluſieurs perſonnes dont la probité & le bon ſens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance; & l'exemple, comme j'en ai déja fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vuës pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obſcurité. Il s'y étoit joint ſans doute un peu de cette vanité badine qui fait trouver du plaiſir à penſer autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fauſſe gloire qui porte à s'élever au deſſus des terreurs communes; comme ſi notre maniére de penſer ſur les choſes étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le deſire ou qu'on ſe l'imagine. Mais à quelque autre ſource qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il eſt certain qu'elle n'avoit jamais été juſqu'à s'aſſujettir entiérement à mon eſprit.

Cette réflexion à laquelle je m'arrête avec plaiſir pour m'en faire une excuſe, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'apliquer à mes Aſſociés; c'eſt-à-dire, de mettre en doute, ſi c'étoit ſincérement qu'ils s'étoient attachez à la Doctrine impie dont ils faiſoient profeſſion. J'aurois du moins de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu juſqu'alors ſur tout ce qui s'apelle lumiére de Religion. Mais élevez dans d'autres principes, par quels degrez avoient-ils pû parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur eſprit ? Il m'arriva même, pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me ſentir quelquefois rapelé à des idées plus juſtes, par des réflexions qui ſembloient ſe preſenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitaſſe avec ſoin de mettre Fanny ſur ces matiéres, & que mon deſſein fût toujours de la laiſſer libre dans ſes principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir ſouvent les yeux ſur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Chriſtianiſme, & j'admirois la ſatisfaction qu'elle paroiſſoit tirer de ſes propres ſentimens. Il ne faut pas douter que ſon caractére naturel, qui étoit la douceur & la tendreſſe, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette diſpoſition. La vertu même prend toujours la teinture du tempéramment. Mais ce qu'il y a auſſi de plus aimable & de plus parfait dans la nature ſe trouve donc malheureuſement inutile, ſi le motif qui le produit n'eſt qu'une chimére, & ſes effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la ſageſſe & la tranquilité, portent ſur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de ſolide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois juſqu'à me dégoûter & de ma nouvelle Philoſophie & de ceux qui me l'avoient inſpirée.

Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoutois-je, & ſi le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur ſi cruelle, il faut s'en faire une image ſi odieuſe qu'elle nous diſpenſe du Culte ; ou le regarder lui-même comme une autre chimére, dont l'exiſtence renferme bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, ſoit que ce fût effectivement la crainte qui eût cauſé l'embarras de mes Aſſociés, ou que la ſeule confuſion qu'ils reſſentoient de la foibleſſe de leur ſyſtême leur fit éviter ma préſence comme un reproche, je fus ſurpris les jours ſuivans de n'en pas voir un ſeul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'abſence de Fanny qui ſe prétendoit encore aſſez mal de ſon incommodité pour garder ſon apartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chére & de diſſipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cauſe de mon changement ; mais lorſque la compagnie de mes Philoſophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaiſſer juſqu'à les faire preſſer de revenir, je me trouvai livré à une Société badine & voluptueuſe qui ne m'entretint que de chanſons & de contes à rire, je me ſentis diſpoſé fort différemment pour des plaiſirs où j'avois trouvé quelque douceur, lorſque je les partageois du moins avec mon Epouſe & ma Fille. Cependant cet ordre de vie ſe trouvoit trop bien établi dans ma maiſon pour être interrompu legérement. Je preſſai Fanny de prendre quelque choſe ſur elle-même ; & lui confeſſant que la table me devenoit fort ennuyeuſe ſans elle, je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort legére. Elle ſourit de mes inſtances ; & n'en marquant pas plus de diſpoſition à me ſatisfaire, elle ſe retrancha ſur un nouveau prétexte auquel je ne pus rien opoſer. Ses deux fils étoient malades au Collége, & l'inquiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit point de ſe montrer au Public.

La vie qu'elle menoit avec ſa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit ſçû choiſir parmi les Dames, dont je lui avois procuré la connoiſſance, deux amies dont elle avoit goûté le caractére, & qui étoient pour elle avec Madame Riding, Madame des Ogéres & ma ſœur, une compagnie fidèle dont elle faiſoit ſes délices dans toutes les heures qu'elle ne paſſoit pas avec moi. Ainſi, pendant que les engagemens que j'avois pris en quelque ſorte avec le Public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle ſe livroit à des plaiſirs plus ſimples dans une ſociété conforme à ſes inclinations. Mais elle ne ſe bornoit point-là ; & ce que la ſuite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera ſans doute une nouvelle admiration pour ſon caractére. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-ſeulement tendres & généreuſes, comme elle, mais faiſant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualitez au ſentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs ſoins & leurs richeſſes à l'exercice de toutes ſortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu beſoin d'exhortation pour inſpirer le même goût à Fanny, leurs ſecours lui avoient été utiles dans un Païs qu'elle ne connoiſſoit point, pour ſeconder ſes intentions, & pour diriger ſes bienfaits. Il n'y avoit plus de miſérables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre ſecrettement ſes largeſſes. L'infortune & la triſteſſe étoit un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de ſa bouche & de ſa main du ſoulagement, & des conſolations. Je lui avois donné un empire abſolu ſur mes richeſſes, en lui faiſant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour ſatisfaire ſes moindres goûts. Quel charme pour mon cœur, ſi lorſque je lui reprochois de faire trop peu de dépenſe pour ſa parure & pour ſes commoditez, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaiſirs elle ſacrifioit des goûts ſi ordinaires à ſon ſexe; & que je lui portai d'envie, dans la ſuite en aprenant qu'elle avoit ſenti plûtôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languiſſoit ſans ſecours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'apui & qui étoit expoſée à devenir la proye du riche voluptueux, l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout miſérable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralitez de Fanny. Ma fille qui trouvoit dans ſon cœur le même penchant à faire du bien, ne ſe contenta point d'entrer par ſes deſirs dans les entrepriſes de ſa mere. Elle s'ouvrit à part différentes voyes pour imiter ſon exemple; & dans le tems qu'elle la félicitoit d'être ſi bonne, en lui marquant une eſpéce de jalouſie de ne pouvoir donner le même effort à ſes ſentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire preſqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit ſecrettement à ſa parure & à ſes plaiſirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuſe, & pour le genre de vie dont je m'étois flâté de leur faire un bonheur, qui leur faiſoit craindre de ſe rengager dans les repas & dans les fêtes où je les preſſois continuellement de reparoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier, & n'oſant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaiſance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit aporté, devint encore plus vraiſemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent ſaiſis tous deux d'une fiévre maligne, qui ſe termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole ſe déchaîna ſur eux avec toute ſa fureur, & ſuivant l'ordre du Collége, ils furent tranſportez dans un autre lieu, pour ſauver de la contagion une multitude de Penſionnaires. Les allarmes de Fanny ne peuvent être repreſentées. Elle auroit voulu voir ſes deux fils, leur donner tous ſes ſoins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous raſſura par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle ſurpaſſoit toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie ; & lorſque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la preſence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoiſſois point encore ce Gardien fidèle. Sa modeſtie, ſon deſinterreſſement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des apointemens médiocres, & lorſque je l'avois fait preſſer de venir quelquefois à ma maiſon, il s'en étoit défendu, par la crainte, diſoit-il au Recteur, que je ne le forçaſſe d'accepter des preſens, ou d'autres libéralitez qu'il étoit réſolu de refuſer. Un mérite ſi rare dans un homme à qui je ne ſupoſois point d'autres motifs que les obligations de ſon emploi, m'inſpiroit autant d'eſtime & d'affection pour lui, que de reconnoiſſance pour le Recteur, de la main de qui je le tenois. Ma réſolution étoit de lui faire quelque jour un ſort digne de lui, en lui aſſurant des récompenſes proportionnées à ſes ſervices, & ce deſir s'accrut encore par l'heureux ſuccès des ſoins qu'il rendit à mes enfans. Ils réüſſirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur reſta pas la moindre trace d'une maladie; dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entiérement. Le Recteur, en m'aportant cette heureuſe nouvelle, ſe chargea de me les amener avec leur Gouverneur, auſſi-tôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire conſentir à cette viſite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le ſervice ſignalé qu'il m'avoit rendu. En vain le fis-je ſolliciter en effet de recevoir un preſent convenable à ma reconnoiſſance; il le refuſa avec la même nobleſſe, & mes inſtances furent une autre raiſon de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorſque je paroiſſois au Collége avec mon Epouſe.

Quoique ce deſintereſſement fût pouſſé juſqu'à l'affectation, il ne me vint aucun ſoupçon de la vérité, & je remercioís le Ciel qui prenoit ſoin de favoriſer ainſi tous mes deſirs. D'un autre côté les Lettres que je recevois de M. & Mme. de L*** m'aprenoient qu'ils étoient tranquiles à Londres, & que les affaires de Mylord Clarendon y prenoient une face plus heureuſe. Il m'avoit écrit lui-même que ſa fille étoit revenuë de ſes allarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faiſoit mieux eſpérer de l'avenir. Charles étoit peu diſſimulé, & le Comte de Clarendon connoiſſoit aſſez ſon caractére pour ſe repoſer ſur ſa parole, ce qui lui reſtoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans ſon miniſtére, & dont il croyoit la haine incapable de ſe rallentir. La réconciliation de la Ducheſſe d'Yorck avec le Roi, avoit été ſuivie d'une faveur ſi éclatante, qu'elle auroit dû calmer entiérement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardée comme un nouveau motif de jalouſie pour ceux qui le haïſſoient. Mylord Cornburi ſon fils aîné, avoit obtenu la Charge de Grand Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenſer les ſervices du pere. Mais auſſi foible que ſincére, il étoit toujours à craindre qu'il ne ſe laiſſât ſurprendre aux inſpirations de ceux qui l'aprochoient, & que ſes aparences de bonté ne cédaſſent encore à ſes anciens reſſentimens.

Cependant le preſent étant capable de nous raſſurer, je fis part de ces agréables événemens à Fanny, & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvelai mes inſtances pour la tirer de cette vie ſimple & retirée, dans laquelle elle paroiſſoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levez.

Je lui propoſai une fête délicieuſe, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de ſe trouver à ma table, & qui ſe plaignoient de ne l'y pas voir depuis ſi long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertiſſement magnifique dans mes Jardins de Saint-Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaiſir & pour l'éclat. J'en fis la deſcription à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une maniére d'aplaudir à mon deſſein, en portant l'admiration juſqu'à l'étonnement. Mais la réponſe qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaiſirs, & c'eſt une ſatisfaction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque choſe avec cette ardeur & cette joye. Mais ſi vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'eſt pû faire que la conformité qui eſt dans nos caractéres ne s'étende point juſqu'à nos plaiſirs; & cette différence m'humilie. Je vous avouë continua-t'elle, que ne penſant qu'à vous plaire, je me ſuis efforcée long-tems de porter un viſage tranquile à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours affiégé le cœur. Je vous promets encore la même comdavantage ; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles inſtances ma compaſſion & mon ſecours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ſes peines, en lui déclarant que je n'eſpérois plus moi-même de le voir réüſſir dans une entrepriſe dont j'avois ſouhaité le ſuccès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui dis-je, ſi vous aviez pu lui inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe. Mais ſon repos m'eſt cher, & lorſqu'elle deſire abſolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuſer à ſes inſtances. L'abſence, ajoutai-je, aura bien-tôt ſon effet ordinaire pour la guériſon de votre cœur.

Il comprit trop aiſément ma penſée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laiſſa voir dans ſes yeux. Les circonſtances de ſon départ ne me furent pas moins ſenſibles. Il n'ajoûta pas un ſeul mot qui regardât Cecile. Le cœur ſerré, & la voix preſque éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans ma Maiſon. Etant allé du même pas dans l'Apartement de Fanny & dans celui des autres Dames, il leur fit ſes remerciemens & ſes adieux, avec le même air de triſteſſe. Je ne m'informai point s'il avoit vû Cecile ; mais ne doutant point que ſa réſolution ne fût de ſe retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques preſens qu'il accepta avec beaucoup de politeſſe & de reconnoiſſance.

Loin de me défier du noir orage qui

étoit prêt à ſe former ſur ma tête, je me crus heureux d'avoir pu me dégager ſi honnêtement d'une eſpéce de lien, que je craignois de ne pas trouver ſi facile à rompre. J'en parlai dans ce ſens à mon épouſe, & je félicitai Cecile de ſa liberté. C'étoit une nouvelle ſatisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaiſance que j'avois euë pour leurs deſirs. L'une obtenoit ce qui étoit, diſoit-elle, le plus conforme à ſes inclinations. L'autre étoit délivrée de l'unique ſujet de peine, dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regrettai ſi peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquilité des deux chers objets dont je le faiſois dépendre. Il ne me reſtoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-meme. Devant quelque choſe au Public, depuis que je me trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penſer à réformer ſi bruſquement ma table. Quoique je ne me fuſſe jamais ſenti une inclination bien ardente pour ce genre de plaiſir, j'y avois pris aſſez de goût, pour m'imaginer du moins qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer, ce feroit un ſacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny; mais elle reconnoiſſoit elle-même que la bienſéance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainſi, m'attachant à peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flâtai que mon tems feroit fort heureuſement employé, lorſque je le complaiſance, ſi vous m'en faites une loi. Mais lorſque je vous vois attentif à prévenir tous mes deſirs, & que je ne puis douter du ſentiment qui vous fait ſouhaiter de me rendre heureuſe, je ne dois pas vous déguiſer comment je puis l'être. Ce ne ſera jamais par la diſſipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, ſans laquelle je ne me figure ni liberté d'eſprit, ni tranquilité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne ſont venus que de mon trouble. Je veux que l'amour ou la vertu n'ayent rien qui les contraigne, ou qui les ſuſpende un moment dans mon ame. Ils ſuffiſent pour l'occuper ſeuls. Je n'ai pas beſoin d'autres ſources de joye. Joüiſſez de vos plaiſirs, & donnez-moi les reſtes de votre tems dans ma ſolitude, où je ſerai trop contente lorſque vous viendrez paſſer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faiſoit remarquer juſqu'à ſes moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelque effort pour m'expliquer ſes ſentimens avec cette liberté, ſon viſage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je liſois dans ſes yeux qu'elle n'étoit pas ſans quelque crainte de me trouver opoſé à ſes vuës. J'étois ſûr de lui plaire par ma réponſe. Eh! quelle autre vuë étois-je capable de me propoſer que celle de lui plaire? Je me hâtai de lui dire: Vous m'aſſurez donc que vous êtes ſans goût pour les plaiſirs que j'ai voulu vous procurer? Jugez ſi j'en conſerverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorſque le Ciel m'eſt témoin que dans tout ce que vous m'avez vû rechercher le plus ardemment, je n'ai penſé qu'à ſatisfaire le vôtre. Quelle idée avez vous de mon amour, ſi vous me croïez ſenſible à quelque plaiſir qui ne puiſſe pas vous toucher ? L'ardeur de vous rendre heureuſe m'a fait illuſion. Mais puiſque je me ſuis trompé ſi malheureuſement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'eſt à vous-même que je l'abandonne deſormais, & je commence non ſeulement par rompre la partie de Saint Cloud, mais encore par réformer abſolument ma table.

Elle s'opoſa à cette réſolution. La bienſéance me dit elle, avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout d'un coup. Votre table eſt établie; le projet de votre fête eſt répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puiſſe vous tenir lieu d'excuſe. D'ailleurs il eſt difficile, ajouta t'elle en ſouriant, que vous renonçiez ſans quelque regret à des amuſemens, dont votre imagination s'eſt entretenuë avec plaiſir, & lorſque vous avez tant d'indulgence, pour mes goûts, je n'en ſuis que plus obligée de ſouhaiter la ſatisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint-Cloud: Vous continuërez de recevoir ici vos amis; & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de ſuivre mes inclinations.

Je l'aſſurai qu'elles décideroient des miennes.

nes. J'ignorois en effet juſqu'où la forme de vie que j'avois embraſſée convenoit à mes propres penchans. Les raiſonnemens vagues qui m'y avoient déterminé, n'étoient point encore aſſez éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit conſiſter que dans le plaiſir; mais le ſoin du bonheur d'aûtrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la penſée d'examiner ſi c'étoit de l'eſpéce de plaiſirs dont j'avois choix, que je devois attendre pour moi même une véritable ſatisfaction; & celle que j'y avois trouvée juſqu'alors, étoit moins venuë de mon propre goût, que de l'eſpérance où j'avois été de ſatisfaire effectivement celui de mon Epouſe, & de ma Fille; ſans jetter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny, ſi elle croyoit Cecile auſſi mal diſpoſée qu'elle, pour les amuſemens que je leur avois procurés? Sa réponſe me cauſa une autre ſurpriſe.

Vous me parlez de Cecile, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'ayiez pas fait attention au changement qui ſe fait tous les jours dans ſon humeur. Je ne m'en ſuis pas trop allarmée lorſque j'ai crû que l'amour y pouvoit contribuer, & le conſentement que vous accordiez à ſon mariage avec Dom Thadéo, me faiſoit penſer avec plaiſir qu'elle étoit aſſez touchée de ſon mérite pour ſe croire heureuſe de recevoir ſa main. Mais elle vous a découvert le fond de ſon cœur, & j'ai tiré d'elle pluſieurs fois les mêmes aveux. Si elle eſt poſſédée de quelque paſſion, ce n'eſt pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. Envain je la preſſe de s'ouvrir. Elle me prie d'être tranquile ſur ſon compte, & dans le tems qu'elle s'efforce de me déguiſer ce qui l'agite, elle ſe trahit quelquefois par des larmes. Il me naſt un ſoupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne ſeroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de ſa figure? Elle s'eſt informée cent fois ſi nous n'avions pas eu de ſes nouvelles; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend, ſa ſeule réponſe eſt qu'il lui ſemble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un ſilence qui ne s'accorde point avec une paſſion ſi vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'eſt pas une marque d'indifférence, & je ſuis trompée ſi Cecile n'aime le Duc. Quelle aparence, lui répondis-je ſans balancer, qu'une fille ſi ſage & ſi retenuë, ſe fût livrée à des ſentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre? Le Duc eſt libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué ſi peu de fierté dans ſon premier mariage, il pourroit penſer à ma fille ſans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer ſon caractére,

& qui n'ignore pas la ſeule ardeur qu'il a conçuë pour vous, comment pourroit-elle eſpérer quelque fruit raiſonnable de ſes ſentimens? Vous n'avez pas ſçû, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma Fille & moi; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Mylord Clarendon, elle me parut perſuadée que les ſoins extérieurs du Duc & tous les empreſſemens qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoit ſervi fort heureuſement à déguiſer ſa véritable paſſion.

L'air de vraiſemblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil; & quoique le caractère de Cecile, que je connoiſſois par tant d'épreuves, me parût ſupérieur à certaines foibleſſes, je n'eus pas de peine à me perſuader qu'un cœur auſſi plein de ſentimens que le ſien, échauffé encore par les exemples de tendreſſe qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux ſéductions du Duc. Je raiſonnois ſur la foibleſſe ordinaire de ſon ſexe, car en attribuant à ma Fille cette eſpéce de corruption, j'avois regret de changer quelque choſe à l'opinion que j'avois toujours euë de ſa délicateſſe. Sans lui faire un crime de ſon inclination, j'aurois ſouhaité qu'elle ne ſe fût point aveuglée juſqu'à ne découvrir que des vertus, dans un homme que je ne l'aurois pas cruë capable d'aimer ſi elle avoit ouvert les yeux ſur la plus legére partie de ſes défauts. Un emporté, un imprudent, un préſomptueux, ne me paroiſſoit pas digne du cœur de Cecile. Et puis je trouvois qu'après avoir eu de ſi juſtes raiſons de ſe défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagée ſi legérement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eû raiſon de traiter d'importante, ſi elle avoit été fondée ſur des preuves plus certaines que de ſimples ſoupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mere, & portant l'injuſtice juſqu'à chercher tous les moyens d'arracher ſon ſecret à ma chére fille, je renouvelai pluſieurs fois les efforts que j'avois déja faits pour le tirer de ſa bouche. Elle crut que mes queſtions regardoient encore Dom Thadeo. En confeſſant qu'il avoit changé de méthode, elle ajoûta qu'elle ne ſe ſentoit pas plus de penchant pour lui, & que ſi j'aimois ſon repos, elle me demandoit en grace de la délivrer de ſes importunités. Vous ſerez ſatisfaite, lui dis je, ſi je l'eſtime aſſez pour avoir aprouvé les ſoins qu'il vous a rendus, ma tendreſſe pour vous y mettra des bornes lorſqu'ils commencent à vous paroître ſi fatiguans. Mais vous flâtez-vous de me déguiſer longtems que vous avez une autre paſſion au fond du cœur ? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoûtai-je en la regardant tendrement ; vous Cecile, dont j'ai ſi bien connu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & ſi chére encore que je ne crains pas de la rapeler. Ah! chére fille, reprisje, avec la meme ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'eſt pas dure quand on eſt né d'un Pere & d'une Mere ſi ſenſibles. Puiſſiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une paſſion ſage & heureuſe! Mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi? Je n'attens que le nom de votre amant pour employer tous mes ſoins à vous unir avec lui.

Elle baiſa affectueuſement mes mains, & la maniére ardente dont elle les preſſoit avec ſes lévres, me faiſoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans ſon cœur qu'elle n'en marquoit dans ſon diſcours, & que je ne pouvois en démêler ſur ſon viſage. Mais s'obſtinant à ſe taire, elle me laiſſa dans la même inquiétude où j'étois, c'eſt-à dire, preſque certain qu'elle étoit preſſée de quelque trouble extraordinaire, & ſans aucune lumiére pour en pénétrer la cauſe. Elle tient de vous, dis-je à ſa mere, qui attendoit impatiemment le ſuccès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal ſecret, qui vous a brûlé le ſein ſans pouvoir vous arracher un ſeul cri, & dont vous n'avez pas même conçû que la flâme ſe communiqueroit tôt ou tard juſqu'à moi. Fanny, allarmée effectivement de ce ſouvenir, réſolut plus fortement que jamais de ſe faire jour dans le cœur de ſa fille. J'ajoûtai que perdant toute eſpérance pour Dom Thadeo, je ne croyois pas que la bienſéance nous permît de le retenir plus long-tems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-deſſus nos ſentimens.

Ce n'étoit pas une entrepriſe où je puſſe me diſpenſer de quelques ménagemens. Je priai Dom Thadéo de paſſer avec moi dans mon Apartement, & redoublant les civilitez avec leſquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à ſe loüer un peu de la complaiſance de Cecile. Je voulois connoître par ſon propre aveu le degré de ſes eſpérances. Il me confeſſa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque choſe à ſuivre mes conſeils, ſon ſilence & ſes ſoins reſpectueux n'avoient ſervi qu'à reculer ſes progrès. Il étoit au point d'expliquer ſes ſentimens, & s'ils n'étoient pas écoutez avec bonté, on ſe faiſoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ſes yeux & ſes ſoins, le réduiſoit à douter ſi l'on y faiſoit la moindre attention, & lui ôtoit en même-tems la hardieſſe de renouveler un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenſer. Il ajouta mille réfléxions chagrines, qui marquoient le deſeſpoir de ſon cœur, & parmi leſquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalouſie.

J'attendois quelque éclairciſſement, & je l'excitai par mes diſcours à s'ouvrir partageroient entr'elle & les plaiſirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais ſi bien reconnu que dans cette occaſion, combien nous devenons obſcurs & impénétrables à nous mêmes, auſſi tôt que l'imagination ſe livre à de frivoles amuſemens, qui ôtent à l'eſprit le pouvoir de s'exercer par ſes réfléxions. Je m'étois abandonné juſqu'alors aux plaiſirs, dans la ſeule vuë que j'ai raportée; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations legéres, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faiſoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recuëillir. Le goût de Fanny ne décidoit point abſolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que ſon caractére la portoit à la mélancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre ſorte d'amuſement, n'empêchoit pas que ceux dont je lui avois fait faire l'eſſai, ne fuſſent capables de ſatisfaire un caractére plus vif. Il eſt vrai que pour moi, qui ne me propoſois point d'autre bonheur que le ſien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impreſſion ſur mon cœur. Mais auſſi long-tems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vûë dominante, pourquoi me ſerois-je refuſé un plaiſir qui pouvoit ſe concilier avec tous les devoirs de ma tendreſſe?

C'eſt ainſi que faute de réfléxion ſur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la ſatisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table, & dans la diſſipation de mes autres amuſemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractére, & que je les croyois capables de ſatisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis, ne tarda guéres à me détromper. Je ne fus pas plûtôt à table, avec la penſée que je ne devois plus y avoir Fanny & Cecile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouëment que j'y avois toujours porté. Leur abſence n'étoit auparavant qu'un mal paſſager, que je ſuportois par la certitude de le voir finir. Mais la converſation la plus vive, & tous les rafinemens de la bonne chére, me devinrent un ſuplice, lorſque je fus aſſuré que je ne les partagerois plus avec elle. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un-coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même aſſez long tems de ſurmonter une peſanteur qui ne m'étoit pas ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de ſanté. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble ſe communiquoit à mon eſprit. Enfin, continuant de reconnoître qu'elle me pourſuivoit de même, dans toutes les parties de diſſipation où je me laiſſois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux ſur la cauſe de cette incommode agitation. Plaiſirs frivoles! amuſemens ſans force! m'écriai-je un jour en portant de plus près mes réfléxions ſur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je ſens quel eſt le ſeul bien qui puiſſe m'attacher ſans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la joüiſſance par de ſi miſérables diverſions.

En m'arrêtant encore à cette ſeule idée, j'aurois abandonné ſans balancer toutes les ſociétez où le ſeul goût de l'amuſement m'avoit engagé, ſi la crainte de m'expoſer à quelque raillerie par un changement trop bruſque, n'eût toujours été aſſez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertiſſement que j'avois fait préparer à Saint Cloud, le ſentiment de Fanny même, étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis ſi long-tems. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles diſpoſitions, ou plûtôt, en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours paſſé dans mon cœur, je lui confeſſai que j'avois été trompé par de fauſſes eſpérances; je lui confeſſai que tous les plaiſirs dont je m'étois fait une ſi douce idée, ne me paroiſſoient plus qu'une honteuſe illuſion. Elle reçut ce diſcours avec une joïe modeſte, qui n'exprimoit pas toute la ſatisfaction qu'elle en reſſentoit. Mais après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre ſi je n'avois rien à lui dire de plus: J'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuſe. On n'entendroit pas tant de plaintes ſur la miſére de notre condition, ſi des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le monde peut ſe procurer avec un peu de bonheur & d'induſtrie, étoient capables de faire régner dans le cœur une véritable paix Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puiſque leur privation eſt accompagnée de mille autres ſortes de peines. Mais ſçavez-vous, ajouta-t'elle, en quoi je m'imagine que l'erreur conſiſte ? C'eſt précisément dans les deux excès, dont il ſemble que vous ne reconnoiſſiez l'un que pour vouloir déja vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens ſenſibles, ou les croire ſi mépriſables qu'il n'y ait rien à ſe promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'eſt ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette réfléxion fut interrompuë par une viſite importante, qui ne nous permit point de continuer notre entretien ; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoiſſois le caractére judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans ſon diſcours une vrai ſemblance dont j'étois frapé. Les aveux que j'ai faits dans vingt endroits de cette Hiſtoire, doivent avoir accoutumé mes Lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût inſurmontable pour mes anciens principes, m'ôtoit juſqu'à la penſée de les rapeler pour en faire uſage ; & me défiant de tout ce qui m'étoit ſuggéré par ma raiſon, il ne me reſtoit guéres d'autres régles de conduite que le ſentiment. Je n'exagére point, ſi j'ajoûte que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialiſme, il étoit entré moins de lumiére & de conviction, que d'envie d'humilier mon ame en la rabaiſſant au plus vil état dont j'euſſe idée, & de tirer une ſorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendu. Mon cœur étoit heureux par l'amour, j'avois comme renoncé à l'être par la ſageſſe, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuſe expérience que je venois de faire des plaiſirs, le ſouvenir même de ma foibleſſe, dans une occaſion que je ne me rapelois pas ſans honte, & qui me faiſoit éviter juſqu'au nom de la Comédienne Eſpagnole, enfin, des ſemences d'inquiétude, qui me laiſſoit dans l'eſprit un vuide déja commencé par la réſolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny, le nouveau plan de conduite qu'elle ſembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroiſſoit peut-être ennuyeux que par ſa continuité, pouvoit devenir plus agréable lorſqu'il ſeroit pris avec quelque mélange, il me reſtoit à chercher un fond d'occupations moins badines pour remplir les intervales. Ce ſoin, dont je m'occupai quelque-tems, m'entraîna malgré moi dans une réfléxion fort amére ſur le malheur de la condition humaine, qui n'offre preſque rien dont on puiſſe ſe faire une reſſource aſſurée contre

tre l'ennui. L'amour même, dont je faiſois mon ſuprême bonheur, me laiſſoit cent momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être ſans ceſſe avec mon Epouſe, ſans m'expoſer peut être au danger de la fatiguer par mes careſſes mêmes, ou du moins ſans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empreſſemens exceſſifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une longue méditation, que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroiſſoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le ſeul dont il y ait quelque ſatisfaction ſolide à eſpérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de ſentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais par une courte revuë du paſſé, que la vérité & la ſageſſe Philoſophiques ſont des chiméres de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & ſenſible, elle pouvoit attacher l'eſprit avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle roule ſur les objets qui nous environnent; ſans compter que les erreurs où elle peut conduire ne ſont jamais aſſez importantes pour altérer notre tranquilité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je penſai à recueillir tout ce qui avoit été compoſé de plus eſtimable ſur cette matiére, & j'y compris avec ce qui porte le nom de Phyſique, cette multitude de ſciences qui ſont renfermées ſous celui de mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carriére ſi vaſte, ſon étenduë même fut une autre raiſon de m'y engager, parce qu'elle me découvroit une eſpace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me propoſai point d'autre objet pour l'eſprit ; & ſi je ne donnai point d'excluſion abſoluë au reſte des ſciences & des arts, ma réſolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaiſirs, c'eſt-à-dire, par intervales, & comme de ſimples délaſſemens.

Je n'avois rien à deſirer pour le cœur, auſſi long-tems que l'amour y régneroit avec le même empire. Cependant je conçûs par la ſatisfaction que Fanny & Cecile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faiſoit déja former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumiéres je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penſer au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois obſervé toute ma vie, avec quel étrange caprice la Nature diſtribuë ſes faveurs. Il ſemble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme ſi ne ſongeant qu'à ſa propre gloire elle affectoit de montrer que ſon pouvoir eſt indépendant des richeſſes ; & la Fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empreſſe guére de réparer les injuſtices de la Nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choiſiſſant à Paris ou à Londres quelques Infortunez d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralitez les Malheureux ſans mérite, parce que leur miſére eſt d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient apartenir auſſi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes. Enfin, c'eſt ſur ces fondemens que mon nouveau ſiſtême fut établi, & je me perſuadai en l'aprofondiſſant d'avance, que c'étoit le ſeul qui convint à mes inclinations. Il me parut vraiſemblable que les ſpectacles, les aſſemblées & les plaiſirs même de la table, ceſſeroient de me paroître ennuyeux, lorſque je les ferois ſervir quelquefois d'intermédes à des occupations ſi ſérieuſes. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la premiére à ſouhaiter que les ſpectacles fuſſent exceptez de cette réformation. Elle me promit de m'y accompagner ſouvent ; & quand je me retranchois d'ailleurs les feſtins prolongez, & les aſſemblées tumultueuſes, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrémens d'une table bien ſervie, où je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La Fête que j'avois préparée fut un prétexte ſi naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du Public. Une interruption de quelques jours dans l'uſage où j'étois de recevoir toutes les perſonnes de quelque nom qui ſe preſentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir ſans éclat. Et la ſeule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint Cloud ſuffiſoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naiſſent toujours à l'occaſion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richeſſe & la profuſion dans toutes les circonſtances de ma Fête. On me diſpenſera d'une deſcription qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les événemens qui prirent naiſſance dans ce grand jour, ſe ſaiſiſſent déja de mon imagination, & m'obligent à des éclairciſſemens qui demandent toutes les forces de mon eſprit & de ma plume.

J'avois négligé de ſuivre les avantures de Dona Cortona ; & ne rapelant ſon idée qu'avec confuſion, j'aurois prié ceux qui m'euſſent parlé d'elle, de choiſir une autre matiére d'entretien. Dom Thadeo, ſans avoir penétré les raiſons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait ſortir avec les diſtractions dont il s'étoit aperçû, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vuë extraordinaires dans ma viſite, & la réponſe que j'avois faite à ſes plaintes, ne lui avoit pas ôté cette penſée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumiéres de l'Eſpagnole ; mais plus artificieuſe que lui, elle avoit tiré avantage de ſa curioſité pour le faire expliquer lui-même ſur l'intérieur de ma famille, & par degrez elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laiſſé rien ignorer. Peut-être remit elle là deſſus à prendre ſes réſolutions en Angleterre. Il lui ſuffiſoit d'avoir apris que j'y avois des biens conſidérables, dont j'abandonnois le ſoin & l'uſage à M. de L***, & qu'on étoit perſuadé dans ma famille que le Duc de Montmouth étoit paſſionné pour Fanny. Dans la paſſion où elle étoit de ſe venger, non-ſeulement de mon Epouſe, mais de moi-même, dont elle avoit pû prendre le ſilence & la froideur après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connnoiſſances ſeroient plus utiles à ſon reſſentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadeo.

En quittant la France, ſous le prétexte qu'elle avoit d'abord aporté, elle avoit eu ſoin de lui faire demander par ſon Amant une Lettre de recommandation pour M. de L***. Dom Thadeo n'avoit pû refuſer ce ſervice à ſon ancien ami, & n'ayant plus la hardieſſe de m'en parler, il s'étoit flâté d'être aſſez connu de M. de L*** pour en obtenir quelque choſe ſur ſes ſeules inſtances. En effet, M. & Madame de L*** qui ſçavoient avec quelle conſidération je l'avois reçû chez moi,

&

& qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour ſa priére autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne ; Dona Cortona ſe fit un nouveau mérite auprès d'eux du deſſein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embraſſer peut être la Religion proteſtante. Elle s'infinua dans leur confiance juſqu'à ſe rendre néceſſaire à Madame de L*** qui fut charmée de s'être fait une amie ſi agréable dans un païs où elle étoit encore ſans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour ſe ménager la faveur du Duc de Montmouth, & celle même de la Ducheſſe d'Yorck. Avec les lumiéres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo, il lui fut aiſé de feindre des liaiſons & des correſpondances qui la firent paſſer pour une des meilleures amies de Mylord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ſes premiéres vûës, mais tant de circonſtances favorables la mettant en état de former à ſon gré, elle commença par le Duc de Montmouth, dont elle empoiſonnoit l'eſprit de mille chiméres. Sans affecter pour moi d'autres ſentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des ménagemens qui ne paroiſſoient pas les bleſſer, de faire connoître au Duc que je l'eſtimois peu, & mettant dans ma bouche ce qu'elle avoit entendu dire à Dom Thadéo de ſon caractére, elle irrita juſqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déja contre moi.

Auſſi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès ſi libre auprès de lui. Mais une paſſion qui étoit plus vive que jamais dans ſon cœur, lui fit ſaiſir avidement l'occaſion d'aprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ſes ſentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inſpire point à une perſonne de ſon rang, & qui ne pouvoit être un langage obſcur pour l'habile Eſpagnole. Elle ſe crut ſi certaine de ce qu'elle avoit apris de ſon amour, que dans l'eſpérance d'en tirer un nouveau degré de conſidération, elle ſe hazarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon Epouſe, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui diſſimule une partie de ſes lumiéres pour cacher des choſes trop flâteuſes à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc qu'il avoit autant de raiſons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produiſit même un embarras dont elle auroit eu peine à ſe tirer avec un homme moins rempli de ce qui l'occupoit. Quoi ! lui dit-il, Madame Cléveland eſt donc perſuadée que je l'aime ? Hélas ! elle méritoit bien mon cœur s'il n'étoit à ſa fille. Soit indiſcrétion dans le Duc, ſoit deſſein volontaire de ſortir d'une contrainte qui commençoit à lui peſer, il fit ainſi l'aveu de ſes véritables ſentimens ; & la Cortona qui comprit

prit par ces deux mots le fond du myſtére, ſe remit aſſez habilement pour en tirer le même parti que de ſes premiéres ſupoſitions. Loin de ſe rétracter ſur les ſentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les repreſenter comme une paſſion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon Epouſe ; & les réponſes du Duc ayant facilité l'éclairciſſement qu'elle vouloit ſe procurer par cette ruſe, elle changea de projet tout d'un coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit propoſée de me cauſer, en contribuant à la ſéduction de mon Epouſe, euſſent été plus flâteurs pour ſa haine, parce qu'elle me les auroit crû plus ſenſibles, elle eſpéra que le malheur de ma fille ne me coûteroit guéres moins de larmes, & ſa cruauté ne la fit plus penſer qu'à réüſſir de ce côté - là. Elle flâta la paſſion du Duc, aplaudiſſant à ſon choix ; & lui parlant du ſuccès de ſes deſirs comme d'une choſe qui ſouffroit peu d'obſtacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement ſur ſes deſſeins. Il lui confeſſa qu'il adoroit Cecile, & que cette paſſion troubloit ſon repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à ſon rang, & le reſpect, dont il ne pouvoit ſe défendre pour une fille qui poſſédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penſer à faire ſon épouſe de la fille d'un Proſcrit qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'Uſurpateur : l'autre ſouffroit encore moins qu'il entreprit de ſuborner par des voyes baſſes la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connuë dans tout le cours de ſa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître ſes ſentimens à Cecile, qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour ſa mere. Il avoit eſpéré qu'en ſe procurant le plaiſir de la voir librement ſous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ouvrir à elle, & peut-être tôt ou tard celui de concilier ſon honneur avec ſes deſirs. Mais les précautions qu'on avoit priſes pour la dérober à ſes yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoit tellement éloigné de ſes eſpérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis ſon départ de Paris, ſans ſçavoir quelle ſeroit la fin de tant de tourmens. Il ſe propoſoit néanmoins de repaſſer inceſſamment en France avec le deſſein d'abandonner ſon entrepriſe au ſort, & de prendre ſes réſolutions ſuivant les événemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona pour former un plan qui répondît à toutes ſes vuës; ce mélange incertain de vertu & de foibleſſe, qui paroiſſoit à découvert dans le diſcours du Duc, ne la menaçoit pas d'une forte réſiſtance à ſes conſeils. Auſſi furent-ils peu déguiſés. Elle s'efforça d'augmenter par diverſes raiſons la délicateſſe qu'il marquoit ſur une alliance diſproportionnée à ſon rang, & levant au contraire tous les ſcrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui repreſenta que l'honneur d'être aimée d'un homme de la ſorte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre ſur une fille dont il feroit ſa maîtreſſe, étoit une compenſation ſuffiſante pour les charmes de Cecile, & même pour ſa vertu : que le meilleur fruit d'ailleurs que ſon ſexe eût à tirer de toutes ſes perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuſe, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cecile en mille maniéres, il ne lui devroit rien lorſqu'il auroit payé d'un tel prix le don de ſon cœur & de ſa perſonne.

Ces horribles inſpirations ne furent reçuës que trop avidement. Le ſeul embarras qui parut reſter au Duc regardoit les difficultez d'une entrepriſe éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de ſa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui propoſer les moyens, après lui avoir fait goûter ſi heureuſement la fin. Et pour donner à ſes motifs un air d'intérêt, ſans lequel il lui auroit été difficile de les déguiſer, elle mit le ſuccès de ſon intrigue à prix, en exigeant pour récompenſe de ſon zèle, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec ſon amant, qu'elle faiſoit paſſer pour ſon mari. Le marché ayant été ſcellé de la parole du Duc, elle ſe chargea ellemême de rendre dans l'eſpace de trois mois ma fille en Angleterre, & elle prit ſur elle tous les riſques de l'événement. Cette téméraire confiance ne le raſſura pas néanmoins juſqu'à lui faire perdre ſi long tems de vuë une expédition qui lui paroiſſoit dangereuſe. Il réſolut de la ſuivre en France, ſoit pour ſe rendre témoin ſeulement de ſes démarches, ſoit pour les ſeconder. Avant que de repaſſer la mer, l'eſprit artificieux de cette miſérable Eſpagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ſes deſſeins. S'étant ouvert avec le même ſuccès une entrée fort libre chez la Ducheſſe d'YORCK, elle eut l'adreſſe de tirer d'elle une Lettre pour Mylord Clarendon, où cette fille ſi précieuſe à ſon pere, & ſi ſûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder ſon amitié & ſa protection à celle qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abuſant des droits les plus ſaints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu où M. & Madame de L*** tenoient renfermé l'Acte important par lequel Mylord Tervill avoit reconnu entre les mains de feu Madame, qu'il n'avoit été que le dépoſitaire de la ſucceſſion de Mylord Axminſter, & qu'il en étoit comptable à mes enfans. Cet ami fidèle étoit mort depuis quelque mois. J'avois confié ſon Ecrit à M. de*** comme une piéce néceſſaire pour entrer en poſſeſſion de nos biens. L'infâme Courtiſane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit ſe promettre de ce vol, étoit de me tenir dans ſa dépendance, par les ménagemens auſquels je ſerois forcé pour tirer de ſes mains une piéce ſi eſſentielle à ma famille ; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruïne, elle monta ſur un vaiſſeau que le Ciel devoit abîmer en ſortant du Port.

Elle ſçavoit peu la langue Françoiſe, & c'eſt une autre de ſes perfidies d'avoir ſçu pouſſer ſa malignité ſi loin dans un Royaume étranger, où elle étoit ſans habitude & ſans protection. Mais de quoi la vengeance n'eſt-elle pas capable dans le cœur d'une Eſpagnole ſans vertu ? Elle étoit ſoutenuë ſans doute par les richeſſes du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les Miniſtres de ſes deſſeins. Le premier qu'elle s'aſſocia, fut un Domeſtique qui m'avoit ſervi, & dont j'avois ſoupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le ſeul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cecile, lui promit toutes ſortes de ſervices, & les fit bien acheter. Il avoit conſervé quelque liaiſons avec mes autres Domeſtiques, & l'on n'étoit pas ſurpris de le voir quelquefois à ma porte. Perſonne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona, de ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon. Elle aprit de lui que je faiſois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à S. Cloud. Les circonſtances, telles qu'on les annonçoit déja, lui parurent propres à l'exécution

tion de quelque partie de ſon deſſein. Mais n'ayant point négligé, dans l'intervale, d'aſſurer ſes démarches par d'autres informations, elle ſçut encore que l'inclination bienfaiſante de ma fille la portoit ſouvent à ſecourir les miſérables, & qu'elle prenoit plaiſir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs beſoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne formaᵗ'elle pas ſur ces deux fondemens? Elle écrivit d'abord au Duc de Montmouth, que dans le deſſein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête Les eſpérances qu'elle lui faiſoit concevoir de cet incident, le déterminérent auſſi tôt à partir. Il ſe mit en chemin avec ſi peu de ſuite & tant de ſecret, qu'il lui fut aiſé de faire paſſer ſon abſence pour une partie de promenade dans ſes terres. Mais en attendant ſon arrivée, Dona Cortona eut la hardieſſe de faire le voyage de Roüen & de ſe preſenter au Comte de Clarendon, avec la recommandation de la Ducheſſe d'Yorck. Elle en fut reçûë ſi humainement, que prenant occaſion de ſa bonté pour lui faire cent fauſſes confidences, elle obtint de lui, ſous prétexte de quelques affaires qui l'apeloient à Paris, deux Lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cecile, par leſquelles il leur recommandoit affectueuſement cette infâme, comme une perſonne de mérite qui lui étoit adreſſée par ſa fille.

Elle ſe hâta de revenir à Paris, avec ces deûx garants du favorable accueïl qu'elle devoit attendre de Cecile; & ſe faiſant preſenter à elle ſous un déguiſement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de me remettre ſon viſage, elle lui offrit la Lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire pour lui inſpirer de la confiance au diſcours qu'elle avoit médité. Lorſqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une ſeconde Lettre pour Fanny; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t'elle, avec quelques larmes affectées, de ſe preſenter à la Mere avant que de ſe procurer un entretien avec la fille, la confuſion qui eſt inſéparable de l'infortune, lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à ſa timidité. Elle avoit connu par divers éloges, la douceur & la généroſité de Cecile. Elle eſpéroit même en lui ouvrant ſon cœur, que ſes triſtes avantures demeureroient enfermées dans ſon ſein, & n'attendant que d'elle le ſecours qu'elle avoit beſoin pour paroître avec un air de bienſéance aux yeux de mon Epouſe, elle ſe flâtoit que la conſidération de la Ducheſſe d'Yorck & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuſe Etrangére ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & qûe la Lettre du Comte, joint à l'air compoſé dont elle ſçavoit ſe parer aiſément, ne laiſſoit aucun doute à Cecile de la ſincérité de ſes larmes ; à peine eut-elle fini ſon diſcours, que cette tendre fille s'efforça de la conſoler par ſes careſſes, & ne ménageant rien dans une occaſion où le ſeul nom du Comte étoit un motif de généroſité, elle la pria de recevoir ſa bourſe, qui contenoit environ cent piſtoles. Ce preſent fut accepté avec des tranſports de reconnoiſſance. La perfide feignit qu'il ne lui reſtoit plus d'inquiétude que pour le ſecret, & la conjurant d'avoir cet égard pour ſa confuſion, elle lui promit de n'être pas deux jours ſans paroître avec plus de décence aux yeux de mon Epouſe.

Il s'en paſſa pluſieurs, pendant leſquels Cecile fut fort fidèle au ſecret qu'elle avoit promis. Il lui paroiſſoit étrange, néanmoins, que cette inconnuë tardât ſi long-tems à preſenter la Lettre du Comte à ſa mere ; lorſqu'elle reçut d'elle une Lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuſe qui lui étoit ſurvenuë le même jour qu'elle étoit venuë à ma maiſon. Elle conjuroit Cecile en finiſſant, de mettre le comble à ſes bienfaits par une viſite d'un moment. Croyant toucher à ſa derniére heure, elle avoit des ſecrets d'importance à laiſſer après elle, & c'étoit encore dans le ſein de ſa Bienfaitrice qu'elle vouloit les dépoſer.

Cecile ne crut pas qu'une propoſition de cette nature l'obligeât à la même diſcrétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de ſoin. Elle la communiqua à ſa mere, en donnant à la premiére partie de cette avanture un tour qui ne bleſſoit point l'engagement où elle s'étoit miſe d'être ſecrette. Fanny ne lui permit point de s'expoſer aux dangers d'une viſite qui lui parut ſuſpecte; mais craignant auſſi d'avoir à ſe reprocher quelque dureté pour une femme malheureuſe, elle prit le parti de dicter une réponſe à ſa fille, par laquelle elle lui faiſoit marquer à ſon inconnuë, que dans la dépendance où elle étoit d'un pere & d'une mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, ſi elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque ſuite. Cependant elle accompagna cette Lettre de pluſieurs preſens auſquels Fanny joignit les ſiens. Le Meſſager qui étoit venu avec la Lettre, & qui avoit été chargé de la réponſe, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoiſſance, par lequel on remercioit Cecile de ſon exceſſive bonté, & l'on refuſoit ſa viſite aux conditions qu'elle propoſoit.

Le ſilence qu'elle continua de garder ſur les premiéres circonſtances de cette avanture, nous empêcha de juger les autres aſſez importantes pour mériter d'être aprofondies. Cependant il étoit deja queſtion de ſon enlévement, qui n'auroit pu manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la viſite ſecrette à laquelle

quelle on avoit eſpéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de ſatisfaire ſes deſirs, il avoit concerté cette noire trahiſon avec la Cortona. Le premier but de cette miſérable, en liant connoiſſance avec ma fille, n'avoit été que de jetter les fondemens d'une autre entrepriſe, qu'elle réſervoit pour la fête de Saint-Cloud. Comme le jour en aprochoit, elle conſola le Duc par l'eſpérance de réüſſir mieux dans l'obſcurité d'une nuit tumultueuſe, qui lui laiſſeroit, avec la même certitude de ſuccès, le choix de l'adreſſe ou de la violence.

Quand je me rapelle les circonſtances de cette nuit, & l'étrange révolution qui ſe fit dès-lors dans mes idées & dans mes ſentimens, j'admire que ces événemens imprévus, qui viennent troubler ſi ſouvent les proſpéritez les mieux établies, & qui laiſſent néceſſairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne ſuffiſent pas pour ouvrir les yeux d'un homme ſenſé, ſur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi ! nous apelons tranquile & heureuſe une vie qui eſt dépendante à tous momens des paſſions déréglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur où l'on ne ſeroit jamais ſans crainte ſi l'on en connoiſſoit tous les dangers ? Quel moment la fortune choiſit-elle pour renouveler ſes perfidies ? Nous étions dans le ſein de la joye. Une aſſemblée nombreuſe, & compoſée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux ſexes, avoit fini un ſouper où toutes les délices de table avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé, & l'uſage des Maſcarades régnant en France, comme Mylord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déja venu de Paris quantité de Maſques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, ſur la déclaration d'un ſeul nom connu, qui ſembloit répondre ſuffiſamment pour chaque bande. Mes apartemens en étoient remplis, & le jardin étant une autre ſcène de joye par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un ſeul endroit de ma maiſon qui ne fût l'empire du plaiſir. Mon Epouſe & ma fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouëment de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit maſqué après le repas, ſuivant l'uſage du tems; & quoique mes amis, ſous le nom deſquels je comprens toutes les perſonnes invitées, euſſent le viſage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne fût muni d'un habit galant, pour paroître au bal dans un autre ajuſtement que celui du ſouper.

De mon côté je n'avois rien négligé pour me faire autant d'honneur de ma gayeté, que de ma libéralité & de ma politeſſe. J'étois entré dans le détail de tout ce qui étoit capable de plaire & d'amuſer, & j'avois la ſatisfaction d'entendre de tous côtez retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à deſcendre un moment au jardin, pour y reſpirer l'air. Je la trouvai diſpoſée à me ſuivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorſqu'elle ſe vit ſeule avec moi, les efforts que j'ai faits pour ſoutenir ici mon rôle, & je ne deſavouërai pas même que je n'aye pris plaiſir à quantité de circonſtances de cette fête. Mais convenez auſſi, reprit-elle, que cela eſt bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à preſent que la danſe, & c'eſt l'inconvénient que je trouve à tous les amuſemens dont on n'eſt pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je ſentois ce deſagrément comme elle. Les plaiſirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent ſans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais comme on ne peut les goûter ſeul, il faut néceſſairement s'aſſujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la régle doit être priſe du plus grand nombre. Je ſuis ravi ſeulement, ajoutai-je que tout ne vous ait pas déplu dans une fete où je n'ai pas eu d'autre objet que vous, & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amuſemens ſoient ordonnez pour vous ſatisfaire. Au lieu de me repoſer ſur le premier banc, comme je me l'étois propoſé, ces idées nous conduiſirent au bout de l'allée où nous nous étions engagez, &

la fraſcheur d'un boſquet voiſin nous y fit entrer, pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes paſſer pluſieurs Maſques, qui cherchoient comme nous, à ſe délaſſer dans la ſolitude. Mais l'attention que je faiſois aux réflexions de Fanny, joint à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféroient la promenade à la danſe, m'empêcha de chercher à les reconnoſtre. Enfin, nous étant aſſis dans un endroit où le mur ſe baiſſoit aſſez pour nous laiſſer la vuë & l'air de la campagne, nous tombâmes inſenſiblement dans des conſidérations ſi ſérieuſes, qu'elles achevérent de diſſiper l'impreſſion de joye que nous avions aportée de la table & de la danſe.

Ce fut la ſeule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahiſon dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ſes coups, car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût ſurpris dans quelqu'épanchement de tendreſſe & de joye. Au milieu d'une réponſe que je faiſois tranquilement à quelques réflexions de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frapa ſes oreilles comme les miennes; & quoiqu'il n'y eût point d'aparence que j'euſſe pû rien diſtinguer dans un certain éloignement, ma tendreſſe pour Cecile, ou la force de la nature, ſi l'on aime mieux l'attribuer à cette cauſe, me fit croire que c'étoit la voix de ma Fille que j'avois entenduë. Heureuſement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne abſolument. Et prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit ſemblé partir, je n'eus pas fait vingt pas ſans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverſer quelque feüillages qui la ſéparoient d'une autre, & je reconnus bien-tôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En ſortant du feüillage, je vis un Maſque étendu vis-à-vis de moi qui me reconnut tout-d'un-coup à la lumiére des flambeaux, parce que j'avois le viſage découvert. Un autre Maſque fuyoit l'épée à la main vers le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée. Quoique ſans armes, mon premier mouvement me portoit à le ſuivre; mais une voix languiſſante qui m'apeloit par mon nom, & que je diſtinguai tout-d'un-coup pour celle de Dom Thadéo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'aprochai de lui avec tout l'effroi qu'un ſi triſte événement pouvoit m'inſpirer. Prenez ſoin de Cecile, me dit-il; elle eſt ſans connoiſſance dans une allée voiſine.

Je donnerois une foible idée de mon tranſport ſi je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadéo étoit à terre auprès de lui. Je m'en ſaiſis, & courant devant moi ſans ſçavoir quel chemin je devois choiſir, un heureux inſtinct, plutôt qu'aucune lumiére, me fit entrer dans une route où j'aperçus ma fille. Le trouble de mes ſens ſe calma un peu à cette vuë. Je la voyois étenduë contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanoüiſſement, & n'apercevant perſonne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne penſai qu'à détacher un flambeau qui étoit ſuſpendu à peu de diſtance, pour m'aſſurer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois cruë immobile dans l'obſcurité, mais la lumiére que je tirois du flambeau me fit voir un ſpectacle digne de pitié. Sans conſerver la moindre connoiſſance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulſive, qui ne laiſſoit en repos aucun de ſes membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inſpirent autant de frayeur que de compaſſion, ſi je ne l'euſſe vuë un moment auparavant dans la plus parfaite ſanté, & ſi je n'euſſe aſſez connu ſon tempérammment pour n'en rien craindre de ſi funeſte. Toutes les parties de ſon corps étoient tremblantes, & ſes yeux ouverts ne laiſſoient apercevoir preſqu'aucun reſte de ſes prunelles. O! malheureuſe Cecile, m'écriai-je, en tâchant de la ſoulever! Quel poiſon vous a fait oublier votre devoir & juſqu'au ſoin de votre vie? J'étois injuſte de l'accuſer. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroiſſoit la ſoulager. J'avois ſur moi quelques eſprits de liqueurs, qui achevérent de lui rendre ſes forces. Elle ſe leva elle même, en marquant une extréme ſurpriſe de m'apercevoir auprès d'elle.

Dan ſa premiére conſternation, elle paroiſſoit prête à ſe précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O ma chere fille, lui dis-je! que dois je penſer de l'état où je vous trouve; & ſi vous ne m'aprenez promptement le fond d'une ſi étrange avanture, quel raport ai-je à faire à votre mere? Ne me déguiſez rien, ajoûtai je en l'embraſſant, ſongez à quel pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puiſſe entendre. Il ſortoit des larmes de mes yeux en lui faiſant ces inſtances, & j'attendois ſa réponſe avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarraſſée, elle me conduiſit juſqu'au premier banc ſans ouvrir la bouche, & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroiſſoit ſuporter avec peine, elle me pria de l'écouter en jettant ſur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne ſervant qu'à m'attendrir, je la preſſai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable ſecret pour la rendre ſincére. Elle me dit enfin: Hélas! quelle idée vous formerez-vous de moi! Je me trouve ſeule au fond du Jardin. J'y ai vû des horreurs que vous aurez peine à croire, & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma mere, que mon ſeul recit feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant ſi j'avois entendu parler d'une Etrangére qui s'étoit adreſſée à elle trois ſemaines auparavant pour en tirer quelques ſecours avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'aprit que cette même femme, dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle, s'étoit preſentée à elle dans la ſalle du Bal au même moment que j'en étois ſorti avec ſa Mere. Le nouveau déguiſement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître, mais quelques mots d'explication ayant rapelé toutes ſes idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vû faire à tous les Maſques de l'Aſſemblée. Cette Femme s'aprochant de ſon oreille l'avoit remerciée tendrement de ſes bienfaits, & lui avoit marqué une envie preſſante d'être preſentée à mon Epouſe; mais elle avoit ajoutée qu'elle n'étoit pas ſeule, & qu'ayant amené ſa Fille avec elle, ſa paſſion étoit de la lui faire voir, pour l'interreſſer de plus en plus à ſa fortune, en lui montrant une jeune perſonne qui n'étoit pas ſans mérite. Elle eſt dans l'aſſemblée, lui avoit-elle dit, mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit preſſée de deſcendre avec elle au Jardin ſans défiance au milieu de ma maiſon, & dans un tems où tout le monde ne penſoit qu'à la joye, la crédule Cecile avoit conſenti à ſe dérober un inſtant pour les ſuivre. Elles étoient deſcenduës toutes trois au Jardin. La Fille avoit obſervé beaucoup de modeſtie & de ſilence juſqu'au bout d'une des allées qui conduiſoient au bois, & laiſſant parler ſa Mere qui n'avoit pas manqué de matiére pour ſoutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en impoſer au plus habile. Mais après avoir fait quelques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche ſans rien changer à la douceur de ſes maniéres; elle s'étoit fait connoître pour un Amant paſſionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience l'occaſion de lui faire connoître ſes ſentimens; enfin, ce Maſque perfide ſe flâtant peut-être que ſon ſilence, qui venoit de ſa frayeur & de ſa ſurpriſe, étoit une marque d'aprobation, lui avoit confeſſé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de ſa vie ou de ſa mort. Cette déclaration avoit été ſoutenuë de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impreſſion ſur l'eſprit d'une Fille de ſon âge. Elle devoit être la premiére Dame d'Angleterre après la Reine & la Ducheſſe d'Yorck. Je ſerois charmé moi-même de lui faire un établiſſement ſi digne d'elle, & j'aprouverois infailliblement des offres ſi honorables pour ma Famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de ſon eſtime & de ſon affection, & il la conjuroit au nom du Ciel, d'aprouver l'innocent artifice dont il s'étoit ſervi pour lui déclarer ſes ſentimens.

Cecile reprit haleine, après une ſurpriſe qui lui avoit ôté la reſpiration. Sa réponſe fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ſes ſentimens particuliers. Mais le Duc & ſa Confidente n'étoient pas venus ſans la réſolution de tirer un autre fruit de leur entrepriſe. J'ai toujours conçu que s'ils euſſent trouvé dans ma Fille une certaine diſpoſition à les écouter, l'eſpérance de la faire entrer volontairement dans leurs vuës, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flâterie & de la complaiſance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après ſa déclaration, de ſe faire voir à viſage découvert, dans la penſée ſans doute que la beauté naturelle de ſa phiſionomie ajouteroit quelque choſe à la force de ſes perſuaſions. Mais la raiſon & la vertu de ma chére Fille prenant enfin le deſſus ſur ſa crainte, elle lui fit une réponſe aſſez ferme pour le faire rougir de ſes intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte, ne ſervit qu'à irriter ſes deſirs. Il changea de ton, pour lui déclarer que l'aimant juſqu'à tout riſquer pour elle, il étoit déterminé à ſe procurer par la violence, ce qu'il auroit ſouhaité d'obtenir de ſon conſentement, & lui prenant une main tandis que l'infâme Cortona ſaiſiſſoit l'autre, il ſe diſpoſoit à la traîner malgré elle juſqu'au mur, où ſes gens l'attendoient avec ſa chaiſe. Ainſi, l'innocence alloit être la proye d'un téméraire, lorſqu'un Maſque qui s'étoit tenu caché derriére la charmille, s'avança fiérement, en levant la voix : C'étoit Dom Thadéo. A moi! dit-il, au Duc, & ſonge que je ne ſuis point du ſexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma auſſi-tôt d'une épée qu'il portoit ſous ſa robe. Dom Thadéo qui avoit auſſi la ſienne, fut reſpectueux juſques dans ſon tranſport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t'il ; & ſi tu n'es le plus brutal de tous les hommes, tu ménageras les yeux d'une femme. Il paſſa dans l'allée voiſine, & le Duc ne balança point à le ſuivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite ; mais Cecile, qui étoit déja pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées ſans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce recit fut ſi court, que Fanny n'eut pas le tems de s'allarmer beaucoup de mon abſence. Diviſé comme j'étois entr'elle & ma fille, j'avouë que je perdis un moment le ſouvenir de Dom Thadéo. Le Ciel a pris votre défenſe, dis-je à Cecile, & je crois votre Raviſſeur éloigné. Remettons l'éclairciſſement de cette malheureuſe avanture à des momens plus tranquiles. Votre Mere, ajoutai-je, eſt à m'attendre dans le Bois. Notre ſoin doit être de lui cacher le péril dont vous ſortez. Tâchez de gagner la Maiſon ſans qu'elle vous aperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les ſecours qui peuvent vous être encore néceſſaires. Je vous ſuivrai des yeux tandis que vous traverſerez le Jardin. Elle eſſaya ſes forces, & ſe trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques ſoupirs.

Je rejoignis mon Epouſe, que je trouvai heureuſement ſans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faiſant juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire, je changeai de deſſein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelque ſecours à Dom Thadéo. L'état où je l'avois laiſſé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au Jardin, je lui devois trop de reconnoiſſance, après les ſervices qu'il avoit rendus à ma Fille, pour négliger le ſoin de ſa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver, & ſans nommer le Duc de Montmouth ni Cecile, je la preſſai de retourner ſeule au logis, & de m'envoyer dequoi ſecourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laiſſer après elle. Il paſſa heureuſement quelques Maſques que je chargeai d'avertir mes domeſtiques, & forcé de recevoir avec moi Fanny qui voulut abſolument me ſuivre, je retournai au lieu où Dom Thadéo ſe défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour parler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ſes bleſſures, & la ſerra tendrement. Fanny s'agitant auſſi pour arrêter ſon ſang qui couloit en abondance, ce ſoin parut le ranimer. Je ſuis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous ſauve un mortel chagrin, & peut être l'honneur à Cecile. Je ne cherchois ici que le plaiſir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réſervé au bonheur de mourir pour elle. C'eſt un ſort ſi heureux, qu'il ne me laiſſera point de regret pour la vie. Il expira en finiſſant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me cauſa moins d'effroi qu'à Fanny ; mais le chagrin de voir périr ſi triſtement un homme à qui je devois de l'eſtime & de l'amitié, me laiſſa un remords cuiſant d'avoir tardé trop long tems à le ſecourir. Il eſt vrai-ſemblable qu'une aſſiſtance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de ſang qu'il eût le tems d'en répandre, auroit pû lui prolonger la vie, du moins de quelques momens ; car de deux bleſſures qu'il avoit reçuës, l'une étoit trop profonde pour faire eſpérer qu'aucun ſecours eût pû le ſauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé ſi proche du Duc de Montmouth ; quoique je me ſois toujours imaginé qu'étant entré dans le Sallon du Bal, à la ſuite de quelques Maſques connus, il ſuivît aparemment Cecile lorſqu'il la vit deſcendre au Jardin avec deux perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux queſtions de Fanny, ſans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui excitérent ſes ſoupçons. Elle me preſſa de lui aprendre ce que j'avois pû découvrir d'une ſi tragique avanture, & j'eus beſoin d'éluder la vérité par mille réponſes équivoques, pour éloigner d'elle la penſée que ſa fille eût été mêlée dans les circonſtances que

Je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aiſé d'étouffer cet accident entre les domeſtiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadéo. Le bruit s'en répandit ſourdement, & je m'en aperçus moi même au murmure qui ſe fit dans l'aſſemblée quelques momens après mon retour. Mes principaux amis me conſeillérent de prendre des meſures du côté de la Juſtice, & Mr Briand partit ſur le champ pour mettre le Bailly de S. Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralitez, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raiſon d'eſtimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma diſcrétion de la tranquilité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il ſe flâta ſans doute que dans le déguiſement où il étoit, ni ſon adverſaire, ni moi qu'il avoit vû aprocher ſans me reconnoître, n'avions pû diſtinguer ſon viſage, & qu'en ſuposant que Cecile découvrît ſa témérité, on ajouteroit peu de foi à la dépoſition d'une perſonne de ſon âge. D'ailleurs étant arrivé ſecrettement à Paris, & s'y étant logé dans un Hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raiſons de craindre que la Juſtice ne le pourſuivît avec une certaine rigueur.

Une Fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, ſe termina ainſi par l'événement le plus fâcheux du monde, & par la triſteſſe dont il ne pût manquer d'être ſuivi. L'impreſſion m'en demeura au fond du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les ſuites. Cecile, pour entrer dans mes vuës, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux. Elle avoit ſoutenu le reſte de la Fête avec un courage qui avoit demandé tous ſes efforts, & m'étant aproché pluſieurs fois d'elle pour m'informer de ſa ſanté, elle m'avoit répondu d'un ton aſſez ferme qu'elle me prioit d'être ſans inquiétude : cependant à peine fûmes-nous dégagez d'une partie de l'aſſemblée, qu'elle marqua de l'empreſſement pour ſe retirer. Le ſommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaiſir. Cependant elle eut une foibleſſe, en ſe faiſant deshabiller, qui fut aſſez longue pour nous allarmer beaucoup. J'aurois ſouhaité de l'entretenir dès le même ſoir, ſi je n'euſſe ſuivi que mon ardeur ; & d'un autre côté j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, ſi j'euſſe écouté les inſtances de ſa Mere. Mais des raiſons d'une force preſqu'égale, me firent éviter avec le même ſoin ces deux ſortes d'explications.

Je penſai moins à me ménager moi-même, & ſi je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réfléxions. De Combien de craintes ne me trouvai je pas le cœur affiégé ! Celles qui me reſtoient du ſort funeſte de Dom Thadéo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus ſenſible à la perte d'un ſi galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle ſource pour moi.

moi, ſi la malignité de quelque ennemi eût empoiſonné cette avanture. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de ſervices & d'amour ! Et comment juſtifier la Providence, qui ſacrifioit ainſi la vertu pour aſſurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penſer de l'entrepriſe de ſon meurtrier ? S'il aimoit Cecile, quelle voye prenoit-il pour gagner ſa tendreſſe ? Ignorant les vuës odieuſes qu'il avoit formées ſur elle, & n'en jugeant encore que par les diſcours qu'elle m'avoit raportez, pourquoi chercher à l'enlever, diſois-je, lorſqu'il ſe propoſe de lui faire une condition ſi heureuſe ? S'il l'aime aſſez pour élever ſa fortune juſqu'à lui, peut-il douter que je ne ſouhaite le bonheur & la gloire de ma fille ? Cette penſée, qui ſe preſentoit ſi naturellement, me conduiſit à quelque défiance de la ſincérité de Cecile. Le recit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une Fable de ſon invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom Thadéo ? ou, s'il avoit été queſtion d'enlevement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette réſolution s'étoit formée; & le tour qu'elle avoit donné à ſon diſcours, n'étoit-il pas un artifice par lequel elle avoit aſſuré ſa juſtification contre le témoignage du malheureux Eſpagnol qui l'avoit ſurpriſe avec ſon amant ? Je me rapelois ſa mélancolie, ſon goût pour la ſolitude, ſon inſenſibilité pour les ſoins de

Dom Thadéo, & de pluſieurs jeunes François qui s'étoient efforçez de lui plaire. Cette conduite, à ſon âge, pouvoit-elle avoir une autre cauſe que l'amour ? Elle aimoit ſans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer ſa mere ; & nous voyant fort prévenus contre le caractére de cet amant, la crainte de nous trouver opoſés à ſon inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter ſa famille, pour ſe retirer en Angleterre avec lui. L'obſtination qu'elle avoit euë à nous cacher le ſujet de ſa triſteſſe, & à refuſer un Mari de ſa main, achevoit de donner tant de vraiſemblance à toutes ces conjectures, que paſſant bien loin au-delà du doute, je crus devoir à ma pénétration des connoiſſances dont je ne devois pas tarder à faire uſage ; & l'impatience banniſſant de mes yeux toute diſpoſition au ſommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au jardin. Drink qui avoit ſon lit dans un Cabinet voiſin, & qui ne faiſoit que s'y mettre après avoir rétabli un peu d'ordre dans la maiſon, m'entendit ſortir de ma Chambre, & ſe ſentit porté par ſon zèle à me ſuivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter ſi-tôt mon lit, & lui ayant confeſſé que j'étois agité d'une inſomnie cruelle, je le preſſai envain de me laiſſer ſortir ſeul. Il prit auſſi-tôt ſes habits, pour marcher ſur mes pas à quelque diſtance, & pour ſe trouver prêt à me répondre au moindre ſigne. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus améres, à la vuë du lieu où j'avois vû expirer l'infortuné Thadéo Cependant en me repreſentant auſſi le triſte état où j'avois trouvé Cecile, & ces marques naturelles de conſternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revenois à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ſes diſcours & à ſa conduite. Combien d'artifice, diſois-je, ne faut il pas que je lui attribuë, pour la croire capable de cet excès de diſſimulation ? Eſt-ce-là le caractère de cette Fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un deſir ni un mouvement contraire à ſon devoir ? Elle a le cœur plus ſenſible qu'une autre ; mais n'eſt elle pas auſſi plus douce, plus modeſte, plus généreuſe ? Et pourquoi lui ſupoſerois-je des vices auſſi grands que ſes vertus ? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réünir tout ce que je me ſouvenois d'avoir vû moi-même ou d'avoir apris de ſes ſentimens & de ſes inclinations, plus je trouvai de foibleſſe & d'injuſtice dans les raiſonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs ſoupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention ſi favorable à ma chére Fille, & n'attendant que ſon réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déja de l'embraſſer avec toute la tendreſſe de mon cœur.

Fin du Livre quatorziéme.

HISTOIRE
DE Mr.
CLEVELAND.

LIVRE QUINZIE'ME.

CE changement d'idées rendit un peu de tranquilité à mon eſprit. Je penſois à regagner mon apartement, lorſque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empreſſé de venir à lui. Je fis quelques pas ſans le découvrir, mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que ſon exclamation étoit partie, je le vis aux priſes avec un homme qui s'efforçoit de s'échaper de ſes mains, & que je reconnus auſſi tôt pour un de mes anciens Domeſtiques. C'étoit celui ſur la trahiſon duquel j'ai déja prévenu mes Lecteurs, en racontant ſes liaiſons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma preſence, qu'il ne l'avoit été de ſe voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vû monter ſur le mur qui étoit à l'extrêmité de l'allée, & ſe gliſſer enſuite dans le bois avec des précautions qui lui avoient rendu ſes deſſeins ſuſpects ; il s'étoit rangé ſous quelques

ques feüillages, pour continuer de l'obſerver, & ſe défiant de tout, après l'événement funeſte qui étoit arrivé la même nuit, il s'étoit crû obligé, pour notre ſûreté, de l'arrêter au paſſage.

Les circonſtances que j'ai raportées m'étoient encore inconnuës, & quoique j'euſſe aſſez mauvaiſe opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que ſur des fautes bien éclaircies, il ne me ſeroit jamais venu à l'eſprit qu'il fût mêlé dans notre avanture. Cependant Drink, qui jugeoit auſſi mal de ſon deſſein par ſa frayeur que par la voye qu'il avoit priſe pour s'introduire chez moi, le preſſoit ſans ménagement de confeſſer ſes intentions, & parloit de le mettre ſur le champ entre les mains de la Juſtice. Je joignis mes inſtances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même-tems de lui rendre la liberté s'il vouloit être ſincére, le détermina à me promettre une confeſſion ſans réſerve. Il commença un recit dont chaque mot me frapa d'étonnement & d'horreur. Le ſeul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inſpirer; que fût-ce d'aprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis, & qu'elle avoit juré ma ruïne? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit inſtruit de ſon entrepriſe depuis l'origine. Il ne m'en déguiſa aucune circonſtance, & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déja raportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repaſſer

paſſer auſſi-tôt en Angleterre avec ma fille, la ſeule difficulté qui l'avoit effrayé, regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit preſque impoſſible de faire réüſſir ſans bruit, ſi des deux partis auſquels ſes eſpérances étoient bornées, il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine en faiſant ſervir le Comte de Clarendon au ſuccès de ſon entrepriſe. Ce Seigneur étant aſſez conſidéré à Verſailles, pour obtenir du Miniſtre certaines faveurs perſonnelles qui n'avoient point de raport aux intérêts de l'Etat, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorſque ſous prétexte d'avoir quelque choſe à redouter en France de la part de l'Eſpagne, elle le preſſa au nom de la Ducheſſe ſa fille, de faciliter promptement ſon retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un paſſe port de la Cour, ſous le nom d'une Dame Etrangére attachée à la Ducheſſe d'Yorck, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir en arrivant dans cette Ville, tout ce qui pouvoit précipiter ſon paſſage. Elle ſe flâta qu'avec ces deux ſecours, il lui ſeroit aiſé de gagner le bord de la mer ſans avoir de compte à rendre de ſon voyage, & ſans être expoſée même à rien craindre du reſſentiment de Cecile. Ainſi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Mylord Clarendon, toutes ſes meſures étant priſes pour partir & avec ma fille au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux piéces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de ſoin que s'il eût crû rendre ſervice à ſa fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître, c'étoit ſeulement pour obſerver quel effet l'attentât du Duc y avoit produit, & ſi Dom Thadéo étoit mort de ſes bleſſures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadéo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc, & ſa réponſe dévoila un autre myſtére, que j'apris avec d'autant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compaſſion que je croyois devoir à ce malheureux Eſpagnol. Mais il ſervit d'un autre côté à juſtifier à mes yeux la providence, dont la rigueur m'avoit déja porté indiſcrétement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long tems à Paris ſans aprendre qu'il avoit quitté ma Maiſon. La curioſité d'en ſçavoir la cauſe, ou l'eſpérance de l'employer à ſes deſſeins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre, & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un Amant deſeſpéré la confeſſion de ſes peines. Ces nouvelles lumiéres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inſpirant comme au Duc de Montmouth le deſir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilitez à tirer de cette fourberie : l'une, de le faire ſervir aux intérêts du Duc, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le ſien, & d'aſſurer ainſi le ſuccès d'une affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement ſans ſe trahir; l'autre, de tourner à ſon profit les dépenſes dans leſquelles il lui ſeroit aiſé de l'engager. Si elle trouva des obſtacles dans la vertu de Dom Thadéo, qui ſe révolta contre ſes premiéres inſinuations, elle ſçut lui repreſenter ſi adroitement que la premiére loi eſt de ſe ſatisfaire, & qu'il ne ſe propoſoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon conſentement, que la délicateſſe & le reſpect furent étouffez dans ſon cœur par de ſi flateuſes eſpérances. Après l'avoir ſeduit, elle n'eut pas de peine à lui faire ſuivre toutes ſes impreſſions. Il devint ſa dupe, avec les circonſtances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été cher; & le jour même qui précéda ſa mort, il avoit remis une ſomme conſidérable à cette infâme, pour acheter mille choſes dont elle lui avoit perſuadé que Cecile auroit beſoin ſur la route d'Eſpagne.

Drink étoit d'avis de livrer ſon Priſonnier à la Juſtice de Saint Cloud. C'étoit le ſeul moyen, me diſoit-il, d'inſpirer aſſez d'effroi au Duc pour lui faire repaſſer promptement la mer avec ſa compagne. Ce conſeil étoit ſage. Mais outre que j'étois lié par ma promeſſe, je conſidérois qu'au milieu de mes juſtes reſſentimens j'avois des meſures à garder avec un eſprit capable des extrêmitez les plus violentes. L'intérêt de la Ducheſſe d'York, à qui il avoit rendu effectivement des ſervices eſſentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raiſons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter ſon Emiſſaire; ſans l'expoſer lui-même aux pourſuites de la Juſtice, qui ſe réveilleroit malgré moi à la moindre dépoſition. Enfin, réſolu d'accorder la liberté à ce miſérable, je l'obligeai ſeulement de m'aprendre la demeure de ceux qu'il ſervoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en ſa preſence; dans la penſée que faiſant ce raport à ſes Maîtres, il leur cauſeroit aſſez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de ſe mettre à couvert par ſa fuite. Eloignez ce monſtre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas ceſſé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'employent, que leur nom m'eſt connu, & qu'après avoir trahi & maſſacré un honnête homme, on n'eſt pas tranquile ſi l'on n'a quelque charme pour endormir la Juſtice.

Je donnai avis ſur le champ à Mylord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de ſa confiance, & ne m'en fiant point à la Poſte, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la diſpoſition où j'étois à m'affliger, je lui reprochois triſtement d'être ſi long-tems à revenir à Paris après me l'avoir promis pluſieurs fois par ſes lettres, & dans un tems où ſes lumiéres & ſes conſolations m'étoient ſi néceſſaires. Vous ſerez ſurpris, lui diſois-je, de me voir prendre un ton ſi différent de celui que vous admiriez dans mes lettres ; mais ſçais-je à quoi le Ciel me deſtine ? Et lui expoſant ma ſituation, je lui demandois ce que je devois penſer des menaces du ſort qui ſembloit n'en vouloir rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes diſgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la raviſſant, qu'il ne m'avoit conſolé lorſqu'il me l'avoit renduë. Le Duc de Montmouht ayant continué depuis ſon départ de Roüen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conſervé ſur ſon eſprit, pour lui inſpirer des projets plus convenables à ſon honneur & à mon repos ; ou s'il n'eſpéroit pas de faire ce miracle ſur un caractére ſi difficile à gouverner, d'obtenir ſecrettement par le crédit du Duc & de la Ducheſſe d'York qu'il fût rapelé à la Cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondît aux ſentimens de mon cœur, je le nommois mon pere, & je l'avertiſſois que ſi ſes affaires continuoient de le retenir à Roüen, je penſois à l'aller ſurprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruïne à Paris, & je veux eſſayer ſi le changement de lieu n'y aportera point quelque remède ; ſûr du moins que votre preſence &

votre amitié en ſeront toujours un plus ſolide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inſpiroit des expreſſions ſi triſtes n'alloit pas encore juſqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles ſembloient annoncer. Je m'étois raſſuré au contraire, par mes réfléxions, contre les événemens qui paroiſſoient les plus capables de m'allarmer. Quand le Duc de Montmouht & ſa Confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs deſſeins avec de nouvelles eſpérances, j'étois dans une ſituation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'eſt grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eut jamais oſé raſſembler dans le voiſinage de Paris & de la Cour ; & ſi la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquile contre la violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumiéres que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes ſortes de trahiſons. Il ne me reſtoit qu'un doute, que tant d'éclairciſſemens n'avoient pas été capables de diſſiper, & que je ne pouvois entretenir ſans conſerver quelque défiance au milieu de toutes les raiſons qui ſervoient à me raſſurer. Dans les diſcours de Cecile, je n'avois pas bien démêlé, ſi elle étoit ſans inclination pour le Duc, & par conſéquent ſi elle n'étoit pas juſqu'à un certain point dans ſes intérêts, du moins par les deſirs ſecrets de ſon cœur. Cette Comédie joüée avec tant d'art & long-tems ſoutenuë par un eſprit auſſi boüillant que le Duc, me paroiſſoit un myſtére où j'apréhendois qu'elle n'eût trempé. Si ſon cœur étoit d'intelligence avec ſon Amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes ſoins. Mais pourquoi me refuſer auſſi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'inſtances, & par quel caprice ſe ſeroit-elle obſtinée à me cacher ſes ſentimens, lorſque je ne lui marquois d'ardeur que pour les ſatisfaire. Le rang du Duc, & la connoiſſance de ſon caractére encore plus que ſon rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de penſer à lui pour ma Fille; mais en ſupoſant qu'il y penſât lui-même, & que malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cecile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'eſt pas moins certain que paſſant ſur mes répugnances, je me ſerois réduit à l'avertir que l'amour lui faiſoit bien des illuſions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je ſoupçonnée d'accorder quelque choſe de plus à l'ambition qu'à la tendreſſe, & j'aurois confeſſé que l'honneur de devenir la Belle fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques ſacrifices.

Toutes ces conſidérations ſupoſoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc; car le Traître qui venoit de me faire ſa confeſſion, n'avoit pû m'aprendre là-deſſus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, ſur ces raiſonnemens, une réſolution qui pourra ſembler étrange après ce qui s'étoit paſſé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle paſſion je deſirois le bonheur de ma Fille. Ce fut de me procurer une entrevuë avec le Duc de Montmouth, pour aprendre de lui-même le fond de ſes ſentimens, & ſes progrès dans le cœur de Cecile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faiſoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chére Fille, j'étois déterminé à la lui offrir ſur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui aſſurer, & ſans rejetter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'eſpace de quelques jours, je ne l'aurois aſſujetti qu'à prendre le tems néceſſaire pour obtenir le conſentement du Roi ſon Pere. Quelque diſtance qu'il y eût entre ſa naiſſance & la mienne, le nom de Mylord Axminſter, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand Pere maternel & pour moi-même, me faiſoient eſpérer qu'il paſſeroit ſur un défaut qui ſe trouveroit encore réparé par mes richeſſes.

Je m'arrêtai avec tant de complaiſance à toutes les parties de ce projet, que ſans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drink, pour aller propoſer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma viſite. Les nouvelles que j'apris de la ſanté de Cecile m'auroient cauſé quelque allarme, ſi je ne m'étois flâté d'avoir entre les mains un reméde infaillible pour toutes ſes peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle, ne s'étoient point aperçuës qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de ſombres méditations, qu'il avoit été impoſſible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même; car en rendant juſtice au caractére de ma Fille, que je croyois effectivement ſupérieur à toutes ſortes de ſoupçons, je commençois à ne plus douter, que, ſoit ambition, ſoit amour, elle n'eût le cœur poſſédé d'une violente paſſion pour le Duc.

Sa Mere, que l'inquiétude avoit déja réveillée, & qui attendoit de ſes nouvelles au moment que j'entrois dans ſa chambre, me conjura de lui donner quelques lumiéres ſur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de ſe retirer avant que ſa curioſité eût été ſatisfaite, & mes réponſes avoient peut-être calmé une partie de ſes allarmes; mais les réflexions auſquelles elle s'étoit livrée en ſe mettant au lit, avoient troublé ſon ſommeil. Je perſiſtai à lui cacher le fond de l'avanture, & ne pouvant éluder néanmoins la force des raiſonnemens dont elle apuyoit ſes conjectures, je lui confeſſai que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadéo avoit reçu le coup mortel. En même tems, pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pu lui inſpirer contre le Duc, j'ajoutai qu'aimant tous deux Cecile, il n'étoit pas ſurprenant que la jalouſie les eût armés l'un contre l'autre, & que ſi le Ciel avoit réſolu la mort de l'un, il étoit aſſez heureux pour ma fille que ce fut celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et ſuivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les ſoupçons qu'elle avoit été la premiére à former, je lui apris ſans affectation que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cecile, & que je doutois preſqu'auſſi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le miſtére éclairci, ajoutai-je ;& je continuai de lui aprendre mes projets, aſſez ſur qu'elle ne balanceroit pas à les aprouver.

Ses objections ne furent priſes en effet que de l'obſtacle qu'elle apréhendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flâtée des ſentimens que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour ſa fille que la legéreté ordinaire à ſon âge, & à ſon rang. L'ayant raſſurée par les mêmes eſpérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne penſai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au Duc; & lorſque je revis Cecile, dont la ſanté me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cauſe d'un mal que je croyois pénétrer auſſi bien qu'elle.

A peine Drink fut il de retour, que ſans m'arrêter à la deſcription qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de ſa commiſſion que ce qui étoit favorable à mes vuës. Il l'avoit trouvé ſeul dans ſon aparment, & le compliment qu'il lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup; mais après s'être un peu remis, il avoit répondu que je le trouverois toujours diſpoſé à me ſervir, & qu'il recévroit ma viſite avec plaiſir. Drink n'avoit pu diſtinguer, en l'obſervant, s'il étoit déja informé du malheureux ſuccès de ſes derniers ordres; & ſongeant à ma ſureté, il me conſeilla de ne point entrer chez lui ſans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejettai ce conſeil avec dédain. Ce n'étoit point des trahiſons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth, & ſi je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ſes ſentimens d'honneur avec ſes principes de galanterie. Je ſerois entré ſeul chez lui, ſans crainte & ſans défiance. D'ailleurs les queſtions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenſer. Cependant ſi je refuſai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit aſſez nombreux pour ne pas craindre le reproche de m'être expoſé legérement. J'arrivai, ſans doute, beaucoup plûtôt qu'il ne s'y attendoit, car je le ſurpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'aperçus ce malheureux qui ſortoit de ſa chambre au moment que je m'y faiſois annoncer, & qui ne put ſe dérober aſſez habillement pour éviter ma vuë. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à ſon retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu long-tems ſur les circonſtances de ſon avanture. Il avoit été ſincére dans ce recit. Le Duc l'avoit écouté, & par un caprice difficile à expliquer pour ceux-mêmes qui en ſeroient capables comme lui dans les mêmes circonſtances, après avoir manqué de délicateſſe juſqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une Fille aimable & vertueuſe, il en eut aſſez pour être ſenſible au procédé généreux que j'avois gardé avec ſon Emiſſaile. Le refus que j'avois fait de le livrer à la Juſtice, & les termes que je l'avois chargé de répéter à ſes Maîtres, avoient fait impreſſion ſur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit diſpoſé à me recevoir avec d'autres ſentimens, que ceux qu'il eſt naturel de conſerver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confuſion en me voyant paroître, elles furent effacées preſqu'auſſi-tôt par l'air de politeſſe qui leur ſuccéda.

Ma réſolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque raport au malheur de Dom Thadéo. Je pris mon exorde du ſujet même de ma viſite. L'amour, lui dis-je, exerce ſon pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne ſerois point étonné qu'il vous eût inſpiré quelque penchant pour elle, ſi je concevois comment une ſi belle paſſion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le deſſein de faire inſulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avouë que cette conciliation eſt impoſſible dans mes idées. Aimez-vous ma fille? ajoûtai-je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & ſerain. Cette queſtion parut l'embarraſſer. Cependant, n'apercevant point de colére dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta juſqu'à ſa bouche, & ſon cœur vint, ſi j'oſe parler ainſi, ſur ſes lévres, pour me proteſter qu'il adoroit Cecile. Il reſte à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pû former le deſſein de l'enlever. Un cœur noble employe-t'il la violence pour ſe rendre heureux? Et quand il auroit aſſez d'aſcendant ſur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlevement d'un autre œil, quel goût trouvera t'il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voyes ſi baſſes? J'aurois pû continuer long-tems ſans apréhender d'être interrompu. Il tenoit la vûë baiſſée, & ſa hardieſſe naturelle paroiſſoit l'avoir abandonné. Je repris encore: l'honneur même eſt-il bien à couvert dans une entrepriſe qui bleſſe tant des droits ſacrés, & s'il y a quelque différence entre le voleur & le raviſſeur, n'eſt-elle pas à l'avantage de celui qui n'enleve qu'une ſomme d'argent, ou quelqu'autre partie mépriſable du bien d'autrui ? Cette comparaiſon le piqua. J'avois eu deſſein, en le voyant ſi conſterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ſes fautes. Ah ! s'écria-t'il en rougiſſant, vous n'êtes donc ici que pour m'inſulter ? Non, repris-je auſſi tôt, j'ai aſſez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité, la juſtice & l'honneur, ſont des qualités qui vous ſont chéres ; mais je ne vous déguiſe point que la chaleur de votre paſſion vous les a fait oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je, ſi vous les reconnoîtrez dans mon procedé. Ma Fille vous aime, ſans doute, car ce ſeroit vous inſulter effectivement que de vous ſupoſer d'autres idées. Si elle vous aime... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta ſa chaiſe. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé, je le vois bien, lorſqu'on m'a dépeint la nobleſſe de votre caractére, & l'honnêteté de vos ſentimens. J'ouvre les yeux ſur mon injuſtice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vûës avant que de connoître les miennes.

J'aime votre fille, reprit-il d'un air plus modéré, & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal entenduës de grandeur, ſoutenuës par le pernicieux conſeil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'eſtime, m'avoient fait craindre que mes ſentimens ne fuſſent point aprouvez du Roi mon pere & du

Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confeſſerai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procédez me perſuadent à ce moment qu'il n'y a rien de ſupérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cecile, comme je vous demanderois un riche treſor, & je ne prens que l'eſpace néceſſaire pour faire le voyage de Londres, où je me flâte d'arracher au Roi ſon conſentement par mes inſtances.

Je l'embraſſai tendrement après ce diſcours, & renonçant à porter mes queſtions plus loin, je me livrai à la joye de voir prendre un ſi heureux tour à la fortune de Cecile. Il ne me vint pas même à l'eſprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec tranſport ce que je ſupoſois qu'elle deſiroit uniquement. Si j'évitai d'aprofondir davantage les engagemens qu'elle pouvoit avoir pris ſans ma participation, ce fut pour ménager ſa modeſtie. La ſatisfaction du Duc parut encore ſurpaſſer la mienne, lorſque je l'aſſurai que dans le diſcours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme ſon intérêt devenoit le mien & celui de ma fille; en lui confeſſant que je ſentois tout le prix de ſon alliance, je lui repreſentai ce qui pouvoit diminuer les obſtacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reſte du ſang de Mylord Axminſter, & l'héritière de tous ſes biens. La tache de ma propre naiſſance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande-Bretagne à Bayonne ; & quoique le fils naturel d'un ſimple Gentilhomme ne tire pas un grand luſtre de ſon origine, il y avoit peut-être quelque diſtinction à faire en ma faveur, lorſque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joüi long-tems de l'autorité ſouveraine. J'ajoûtai les raiſons que j'avois d'eſpérer de la bonté du Roi un peu de reconnoiſſance pour l'attachement de mon Grand pere, & j'étois informé depuis mon ſéjour en France, que ce bon homme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniére faveur à ſon Maſtre, de prendre ſoin de ma fortune ſi le Ciel me ramenoit en Angleterre.

Le Duc de Montmouth, me traitant déja de pere, auroit ſouhaité de ne pas quitter Paris ſans avoir fait éclater ſes tranſports aux pieds de Cecile ; mais ſans condamner ce deſir, que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à ſatisfaire, je lui repreſentai qu'après le funeſte accident dont je ne voulois plus rapeler autrement le ſouvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Cloud. Sa ſeule preſence y pouvoit faire naſtre des ſoupçons que j'avois heureuſement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & repoſez vous ſur moi de tout ce qui dépendra de mes ſoins. Ainſi preſqu'auſſi touché que lui de l'heureuſe concluſion d'une avanture ſi délicate, je me diſpoſois à porter promptement à Cecile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir ſa ſanté que tous les remédes, lorſqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un des gens qui lui annonçoit la viſite de Dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raiſons de déteſter, m'auroit fait précipiter mon départ, ſi le Duc n'eût ſouhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de ſa droiture, que je fuſſe témoin du remerciement qu'il deſtinoit à cette infâme Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement allarmée de me voir, & toute ſon effronterie ne la ſervit point aſſez bien pour raſſurer ſa contenance. Cependant ayant accepté un Fauteüil que le Duc lui fit aprocher, elle écouta avec beaucoup de modeſtie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entrepriſe dont il rougiſſoit. Il lui conſeilla, ſi elle retournoit à Londres de ne ſe preſenter jamais devant ſes yeux, & de craindre ſur-tout d'exercer ſes honteuſes pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieuſement quelle ſeroit ſa réponſe; mais rien ne peut-être égal à ma ſurpriſe, lorſque lui ayant vû verſer quelques larmes, & ſe ſervir de ſon mouchoir pour les eſſuyer, je l'entendis ſe plaindre amérement d'avoir cédé elle-même à des inſtances auſquelles une ſoûmiſſion néceſſaire l'avoit forcée de ſe rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voye pour ſe procurer un établiſſement à Londres, & qui s'étoit ſervi des derniéres violences pour l'engager dans une entrepriſe dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuſe que je me trouvaſſe preſent, moi qui pouvois rendre juſtice à ſa ſincérité par mon témoignage ; car je ſçavois quels étoient ſes ſentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle ſe ſouvenoit de me les avoir fait connoître avant que de paſſer en Angleterre, & je ne me perſuaderois jamais, qu'avec cette diſpoſition à m'aimer, elle eût pu former le deſſein de me cauſer un chagrin mortel, ſi elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit faite à ſes inclinations. Enfin, le ton & les geſtes dont elle accompagna ce diſcours, firent ſur moi tant d'impreſſion, que me laiſſant entraîner par les aparences, j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté, ſi ce qu'elle ajoûta dans l'eſpérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit ſaiſi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à ſon tour qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuſes à Cecile, & à lui marquer des attentions qui ne fuſſent guéres différentes de celles qu'on a pour une Epouſe. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, ceſſa ainſi d'être obſcur par la hardieſſe qu'elle eût de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre, ſans la conſidération de ma fille, que j'aurois crû bleſſer en renouvelant ces fâcheuſes idées. Cependant le Duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna bruſquement de ſe retirer. Je partis peu de momens après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'eſcalier, où j'eſſuyai encore une multitude d'impoſtures qu'elle avoit arrangées ſur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta ſur ma crédulité juſqu'à me propoſer de la prendre dans mon Caroſſe, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en ſilence, je lui tournai le dos tout-d'un-coup, avec un remerciement ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confuſion dans le cœur.

Au milieu de la joye que j'emportois à St. Cloud, il m'étoit difficile de ne pas ſentir d'indécence des premiéres vûës du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offenſé que d'un ſimple projet d'enlévement où j'avois pû ſoupçonner ma fille d'avoir trempé, & ſans lui ſupoſer d'autre deſſein qu'un engagement légitime. Mon ſoin fut d'écarter les concluſions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées; & trop ſatisfait des arrangemens que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cecile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languiſſant, mais qui accourrut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de ſa mere.

Elles avoient eu, pendant mon abſence, des explications qui avoient éclairci bien des miſtéres. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à ſon réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles inſtances, à lui ouvrir ſon cœur. Elle n'avoit pas réüſſi à tirer d'elle le ſecret de ſes peines; mais étant perſuadée comme moi que nous l'avions heureuſement pénétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth & de la penſée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit cette déclaration qui avoit échauffé Cecile juſqu'à lui faire quitter auſſi tôt ſon lit, où elle étoit encore, & où ſa ſanté demandoit peut être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plaint, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle; & lorſque ſa mere, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable diſſimulation, eût ajoûté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être ſon mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanoüiſſement. Enfin, elle n'en étoit revenuë que pour proteſter avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais ſenti le moindre penchant pour le Duc; qu'elle avoit eu la veille les premiéres nouvelles du ſien; & que loin de mettre ſon bonheur à l'épouſer, il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit reſſentie, & n'oſant douter de notre tendreſſe pour elle, elle auroit ſouhaité de me dépêcher quelqu'un ſur le champ pour me faire changer de deſſein; mais Drink qui ſçavoit ſeul la demeure du Duc, étant à ma ſuite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle ſe jettoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire ſervir les droits que j'avois ſur elle à ſon malheur & à ſon déſeſpoir. Fanny, perſuadée par ſes pleurs, joignit auſſi-tôt la même priére à la ſienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement; & mon embarras croiſſant par l'idée preſente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'aſſéoir pour raiſonner plus tranquilement. Il eſt certain, ma fille, dis je à Cecile, que ſi quelqu'un eſt coupable ici d'une imprudence, ce n'eſt pas votre mere ni moi, qui ne reſpirons que votre bonheur, & qui cherchons depuis ſi long-tems à découvrir ce qui peut flâter vos deſirs & vos goûts. Eſt-il beſoin que je vous rapele mes efforts? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrez à ce ſoin, vous vous obſtinez à garder un ſilence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la néceſſité de deviner vos inclinations pour les ſatisfaire. Elle m'interrompit, les larmes aux yeux. Hélas!

ſi vous permettez que je me juſtifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aſpirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mere & de vous? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette triſteſſe qui vous devore? Eſt on plongée dans une profonde mélancolie, quand on joüit du bonheur où l'on aſpire? Vous nous trompez. Je vous ai vûë l'humeur fort différente; & vous ne me perſuaderez jamais qu'un changement de cette nature puiſſe être l'effet du hazard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus ſévére: voici ce qui me reſte à faire pour vous. Comme il eſt tems que je penſe à l'établiſſement de votre fortune, & que la bienſéance même ne permet point à une fille de rejetter des propoſitions avantageuſes ſans donner quelques juſtes raiſons de ſon refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Montmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût ſera une juſte raiſon; mais je demande à le connoître: ſans quoi, ma fille, vous devez ſentir que plus je vous aime, plus je dois inſiſter ſur une alliance qui vous rend la premiére Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être auſſi fort avantageuſe à vos freres. Je vous laiſſe quelques jours, ajoûtai-je, pour adoucir la loi que je vous impoſe. Songez d'où je la prens moi-même: c'eſt de ma tendreſſe autant que de la raiſon.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre

dre un ton ſi ferme avec ma fille. J'étois accoûtumé à la traiter avec la tendreſſe & la familiarité d'un frere. Auſſi me retirai-je après ce diſcours, pour éviter des attendriſſemens qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant ſi-tôt des promeſſes que j'avois faites au Duc, je ne penſois pas à l'en avertir avant ſon départ. Outre le reproche de legéreté que je me ſerois attiré juſtement, j'aurois apréhendé quelque nouvelle entrepriſe de ſa paſſion; & de quelque maniére que les inclinations de Cecile puſſent tourner, j'étois bien aiſe qu'il eût le tems de s'éloigner, & ſur-tout de perdre de vuë ſa Confidente. Mais s'il arrivoit que je fuſſe obligé de rompre avec lui, je me propoſois de lui écrire à Londres. Une Lettre porte des explications & des ménagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté ſur le penchant de Cecile, & mes promeſſes ne rouloient que ſur cette ſupoſition: j'étois libre ſans doute de les rétracter, lorſqu'elles manquoient d'une condition ſi néceſſaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Meſſagers, qui me cauſérent un embarras preſque égal. L'un, de la part du Duc, qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des préſens conſidérables à Cecile. Son Courier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politeſſe & l'amour peuvent le dicter. Dans les ſentimens où j'avois laiſſé ma fille, je n'eſpérois pas qu'elle reçût cette galanterie avec beaucoup de complaiſance. M'étant fait informer de ſes diſpoſitions, j'apris fort à propos qu'un reſte d'abattement l'avoit forcé de ſe retirer dans ſa chambre, où elle paroiſſoit dormir depuis quelques heures. Cette excuſe ſatisfit le Courier, qui ſe repoſa ſur moi de ſa commiſſion. Mais à peine étoit il éloigné de quelques pas, qu'un inconnu me remit une autre lettre ſans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçûë. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l'aporter à Saint Cloud, mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponſe. Je lui laiſſai la liberté de me quitter. Le caractére Eſpagnol & le nom de Cortona me firent juger auſſi-tôt que c'étoit quelque nouvelle impoſture de cette malheureuſe femme, & je balançai ſi je ne la devois pas jetter au feu ſans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent ſe porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles ſembloient vouloir s'exercer. La haine de Dona Cortona paroiſſoit tournée contre le Duc de Montmouth, dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs deſſeins. C'étoit un perfide, ſi je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promeſſes avoient été autant d'artifices pour arriver à ſon premier but. Il en vouloit doit non-ſeulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & ſa paſſion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accuſation ſi peu vraiſemblable, & revêtuë des termes les plus outrageans, m'inſpira tant d'horreur pour cette affreuſe lettre, que je ſentis renaſtre la premiére penſée que j'avois eûë de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché me retint encore. Après quelques réfléxions ſur le déréglement de cœur que l'Eſpagnole attribuoit au Duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il ſe propoſoit de ſe défaire de moi, pour ſe procurer plus ſûrement la poſſeſſion de ce qu'il aimoit; & la preuve de cette réſolution étoit dans les preſens qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom, & deſtiné pour moi, qui contenoit un poiſon ſi ſubtil, qu'elle craignoit que ſa lettre ne me fût pas renduë aſſez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoûtoit, qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc, qui avoit pour elle une vive paſſion.

Une ſi affreuſe lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains; car de quelque côté que ſe portaſſent mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accuſation le plus noir complot dont on n'ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes ſoupçons ſur la Courtiſane Eſpagnole. Cependant il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans ſa lettre une confection admirable pour l'eſtomac, que je devois trouver entre les préſens qu'il envoyoit à Cecile, & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma ſanté. C'étoit, me diſoit-il, un des plus précieux Elixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-tems par ſon propre uſage. J'avois vis à vis de moi la Caiſſe où les préſens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y aperçus celui qui m'étoit deſtiné. Quel jugement devois-je porter dans une ſi étrange incertitude? L'expérience pouvoit elle ſervir à me procurer le plus de lumiére? Au hazard, je me fis amener un de mes chiens, & m'étant enfermé ſeul, je lui fis avaler quelques goutes de ce funeſte breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'aſſoupir par degrés, & mourir à la fin ſans aucun effort violent. Ce tems m'avoit ſuffi pour me déterminer. Je pris ma plume, & ſans marquer au Duc la moindre défiance de ſes intentions, je lui écrivis toutes les circonſtances d'une avanture qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même tems la Lettre de la Cortona, & les propres préſens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardaſſe chez moi, de quelque main qu'ils euſſent été empoiſonnés.

Drink que je choiſis pour cette commiſſion, mais ſans lui en expliquer le miſtére, reçût ordre d'obſerver le viſage du Duc à la réception de la Caiſſe, & ſur-tout à l'ouverture de ma Lettre. Je lui recommandai auſſi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque ſoumiſſion & quelque exactitude qu'il fût accoutumé à m'obéir, ſa curioſité fut excitée par des ordres ſi extraordinaires. Il porta ma lettre au Duc, qui ſe préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'obſerva, & ne lui vit d'abord que de ſimples marques d'étonnement ; mais ſa fureur s'allumoit à meſure qu'il liſoit la Lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déja dans ſes yeux & dans tous les mouvemens, lorſque voyant Drink effrayé & prêt à ſortir il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le recit, lui fit d'abord naſtre la penſée de la renouveller. Il ſe fit amener un chien, ſans expliquer ſon deſſein, & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de Drink, qui admiroit ce ſpectacle : demeurez, lui répéta t'il, vous raporterez à votre Maſtre que j'ai vengé mes injures & les ſiennes Les ordres qu'il avoit donnez pour partir la même nuit, furent avancez, & ſa Chaiſe prête en un moment. Il ſe fit conduire dans le même Caroſſe avec Drink, chez Dona Cortona, tandis que ſa Chaiſe & ſes gens, à la réſerve de ſon Valet de Chambre, allérent l'attendre à Saint Denis. Cette femme étoit ſans inquiétude, parce que le ſçachant prêt à partir, elle ne s'étoit pas figuré que ſa trame pût être ſi tôt démêlée, & qu'elle ſe promettoit au contraire de lui donner encore plus de vrai-ſemblance après ſon départ. Je ne ſçai comment elle auroit pû concilier le Voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les eſpérances qu'elle lui ſupoſoit, mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorſqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour ſe faire annoncer une affaire legére dont il l'entretint un moment, & feignant tout-d'un coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la ſervoit. Son Valet de Chambre, à qui il l'envoya, étoit chargé ſecrettement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drink, il changea de viſage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aiſément par ſes premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte & qu'il étoit inutile de diſſimuler. Son recours fut d'abord aux larmes; & rapelant néanmoins toutes les reſſources de ſon eſprit, elle eut encore la hardieſſe de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le ſervir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder ſa confiance, le voyant penſer à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruïner ſa fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé: qu'elle confeſſoit à la vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille ; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenſer , lorſque malgré la dureté qu'il avoit euë pour elle, ſa principale vûë étoit de le convaincre de ſa fidélité & de ſon zèle.

L'artifice étoit groſſier. Auſſi le Duc ne repliqua-t'il que par de nouvelles marques d'indignation , & revenant aux circonſtances de ſa noire entrepriſe , il voulut abſolument qu'elle les confeſſât ſans exception. Ce détail ne pût être arraché de ſa bouche , que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc qui l'avoit inſtruit de l'envoi des preſens , & qui ayant en effet de la tendreſſe pour elle , s'étoit laiſſé engager par diverſes promeſſes , à mêler dans l'élixir le poiſon qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt , parce que ma mort n'auroit fait que flâter ſa vengeance ; mais elle avoit ſouhaité néanmoins que je n'euſſe que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joüé par le Duc , & de perdre toutes les eſpérances de grandeur que j'avois conçuës pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieuſement le Duc , de me faire paſſer pour un traître & pour un lâche empoiſonneur ? Et comme ſi cette idée eût redoublé ſon tranſport : tien , ajoûta-t'il , en lui enfonçant ſon épée dans le ſein : voilà le juſte prix de tes crimes. Il te ſera plus honorable de mourir de ma main,

que

que de celle d'un Bourreau. L'épée fut tirée avec tant de viteſſe, & le coup porté ſi bruſquement, que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuſe Cortona tomba ſans connoiſſance, & perdit au même moment la parole & la vie.

Drink demeura ſaiſi d'étonnement. Mais le Duc paroiſſant plus tranquile après cette exécution, ſe tourna vers lui d'un air ſatisfait je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le ſang d'une infâme, que celui d'avoir épargné un monſtre qui n'auroit vécu que pour multiplier ſes fureurs. Retournez à votre Maître, & dites-lui que je ne lui refuſerois pas des juſtifications s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajouta-t'il, & ſi les deux accidens qui me ſont arrivez, ne me permettent point de paſſer ſi-tôt en France, je me flâtte que ſur les heureuſes nouvelles que j'aurai ſoin de lui communiquer, il aura la complaiſance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit ſe retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous expoſer aux ſuites de ce qui vient d'arriver; & fermant ſoigneuſement la Chambre, où il laiſſoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le Caroſſe qui les avoit amenez, pour le conduire au coin d'une ruë éloignée. Je parts de ce pas, lui répéta-t'il; aſſurez votre Maître que j'aurois été moins ardent, ſi je n'avois eu que mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vû monter Drink dans un autre Caroſſe, & qu'après lui avoir recommandé même de quitter cette Voiture à la ſortie de la Ville, pour couper toute voye aux ſoupçons qui auroient pû tourner du côté de Saint-Cloud.

Sa vengeance n'étoit ſatisfaite qu'à demi. Il lui reſtoit à punir le Valet infidèle qui avoit prêté ſes mains à la Cortona, pour mêler ſon poiſon dans l'élixir. J'ai ſçû dans la ſuite que l'ayant fait partir pour Saint Denis avec ſa Chaiſe, il avoit eu la conſtance de ne lui donner aucune marque de reſſentiment juſqu'à Calais. Son voyage ſe fit avec tant de diligence qu'il arriva le lendemain au ſoir dans cette Ville. Il s'y procura ſur le champ un Vaiſſeau de paſſage, où il ne reçut que ſes gens; & lorſqu'il ſe vit au milieu du Canal, il les fit monter avec lui ſur le Tillac, ſans avoir laiſſé échaper un ſeul mot qui pût leur donner quelque défiance de ſon deſſein. Là, prenant une contenance furieuſe, il reproche au perfide l'abus qu'il avoit fait de ſa confiance. Il n'écouta ni ſes juſtifications, ni ſes cris, & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude, que dans la crainte de trahir par ma contenance ou par mes diſcours, je demeurai enfermé dans mon Cabinet juſqu'à ſon arrivée. L'air dont il s'aprocha de moi, & le ſoin qu'il eût de fermer ſur lui ma porte, m'annoncérent une partie de ce qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, ſuivant le conſeil du Duc. Je l'écoutai avec la ſurpriſe que ſon recit étoit capable de me cauſer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va juſqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui ſont inſéparables des remords. Eh quoi ! m'écriai-je, il ne ſuffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans ſon propre cœur ? Il eſt en guerre avec les paſſions d'autrui, lorſqu'il ſe flâte de pouvoir calmer les ſiennes ; & pour vivre tranquile, il faudroit qu'après s'être réglé lui même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquilité à toutes les Créatures de ſon eſpéce ? qui oſera tenter ce prodigieux effort, ou qui ſe flâtera d'y réüſſir après l'avoir entrepris ? Cependant voilà le ſort, ajoûtai je, auquel la perfection même de ce qu'on apelle ſageſſe & vertu, eſt ſans ceſſe expoſée. Que ſert-il donc d'y prétendre, & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux : je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me ſembloient juſtifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour toutes

tes les ſpéculations Philoſophiques, & n'étant pas plus ſatisfait des autres ſyſtêmes auſquels je m'étois attaché, je penchois à croire dans ce moment, que le repos de l'eſprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimére. Drinck qui me voyoit dans une méditation ſi profonde depuis ſon recit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres Un coup d'œil, jetté ſur lui, ſervit à me réveiller.

Entre mille queſtions que je lui fis ſur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai comment le Duc s'étoit expliqué ſur la paſſion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon épouſe & pour ma fille. Il avoit gardé un ſilence qui me fit naître de nouvelles réfléxions. Seroit-il poſſible, diſois-je, que le cœur fut capable de ce bizare partage? N'en doutons point, c'eſt un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle aparence auſſi, reprenois-je, que la Cortona ſe fût arrêtée à des imaginations ſi étranges, ſi elles n'avoient plus de vérité que de vraiſemblance? Fanny s'eſt cruë long-tems aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéïſſance & de l'ardeur pour toutes ſes volontez. Peut-être ne s'eſt il fixé à ma fille, que dans le deſeſpoir d'attendrir la Mere; & je conçois ſans peine que ſe promettant de la facilité à ſéduire une jeune perſonne qu'il a ſupoſée ſans engagement, il a tourné enfin de ce côté là toutes les inclinations de ſon cœur. La miſérable Cortona lui a prêté le furieux deſſein de me les ravir toutes deux enſemble : mais il lui avoit confeſſé qu'il aimoit l'une & l'autre, & c'eſt là deſſus qu'elle a fondé ſa déteſtable accuſation.

Ainſi, en rendant juſtice au Duc, je me perſuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon épouſe les mêmes ſentimens qu'il marquoit pour ma fille ; & cette penſée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de ſon caractére : un jeune impétueux, avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel, & élevé enſuite ſans autres principes ; ſujet par conſéquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du ſang ou de la force des circonſtances : enfin, un mélange inconſtant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me ſerois obſtiné à paſſer ſur toutes mes répugnances, ſi le cœur de ma fille eût été touché en ſa faveur ; mais l'image ſanglante du meurtre de la Cortona, ou la barbarie de l'action me frapoit beaucoup plus que la juſtice du châtiment, donna dans mon eſprit une nouvelle force aux derniéres déclarations de Cecile, & je ne penſai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas eſpérer que tant d'événemens extraordinaires puſſent demeurer entiérement cachez à Fanny. Le ſeul moyen de modérer ſes allarmes etoit de la prévenir par un recit dont j'étois le Maître d'adoucir les circonſtances. J'exécutai dès le lendemain une entrepriſe ſi délicate, & je ne réüſſis pas mal à calmer ſon imagination. Cependant il lui reſta de notre entretien, une frayeur ſecrette qui étoit augmentée à tous momens par l'abattement de ſa fille. La ſanté de notre chére fille commençoit viſiblement à s'altérer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ſes yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer ſon teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâliſſoit à vuë d'œil, & ſes lévres même perdoient tous les jours quelque choſe de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ſes regards devenoient ſombres & penſifs. Si ſa complaiſance lui faiſoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'aprouvoit par un ſouris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'apercevoit que l'impreſſion n'alloit pas juſqu'au cœur. Son dégoût pour toutes ſortes d'amuſemens devint ſi invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus propoſer. Elle ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude ; ou ſi elle cherchoit la compagnie de ſa mere & la mienne, c'étoit moins pour nous parler, que pour demeurer aſſiſe entre nous, en s'occupant de ſes méditations ſans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air ſi tendre, que ſa Mere qui étudioit tous ſes mouvemens, ne pouvoit retenir ſes larmes. Je l'excitois à parler par diverſes queſtions : une courte réponſe étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réüſſiſſois pas mieux, lorſque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui cauſer de la diſſipation. Elle ſe ſoumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coutoit à ſon cœur ; & par pitié autant que par tendreſſe, je lui laiſſois la liberté que ſes yeux me demandoient.

Il n'y eut point de Médecin célébre à Paris qui ne fût conſulté ſur une maladie ſi étrange, ni peut-être un reméde qu'on ne lui propoſât d'éprouver. Mais quelle eſpérance de la guérir, lorſqu'elle paroiſſoit aimer ſon mal, & qu'à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſans ceſſe, elle répondoit qu'elle étoit ſans la moindre incommodité ? Les Médecins ne lui connoiſſoient rien eux-mêmes à quoi ils puſſent donner ce nom, & je démelois aiſément que c'étoit au hazard qu'ils lui propoſoient des remédes. J'en étois moins preſſant à la ſolliciter de les prendre. Quelque idée que je me formaſſe de ſa ſituation, je ne pouvois me perſuader qu'elle fût dangereuſe. Son âge & l'excélence de ſon tempérament étoient de trop fortes raiſons de me raſſurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de ſecrettes allarmes dans le cœur. Elle me diſoit la larme à l'œil : je perdrai ma fille, j'en ai un preſſentiment que je ne ſçaurois éloigner. Ciel ! ajoûtoit-elle, avec un effroi dont elle paroiſſoit pénétrée, que me donneriez-vous jamais, qui pût me conſoler de ſa perte, & m'empêcher de la ſuivre au

Tombeau ! Je m'efforçois de lui inſpirer de meilleures eſpérances. Ne trouvant aucun penchant à Cecile pour retourner à Paris, elle lui propoſa de changer du moins de ſituation, en ſe logeant dans le Pavillon du Parc. Outre l'agrément de la variété, elle penſoit à la réjoüir par quelque divertiſſemens champêtres, dans une ſaiſon où la Vendange qu'on alloit commencer dans les campagnes voiſines, invitoit tout le monde au plaiſir.

Je n'avois point négligé dans cet intervale, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes réſolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le Roi ſon Pere autant de complaiſance que nous l'avions eſpéré, & qu'il ne devint plus difficile de me dégager lorſqu'il auroit obtenu ſon conſentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque choſe à ma ſincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma penſée, j'avois engagé Mylord Clarendon à faire prévenir le Roi par le Duc d'YORCK, ſur un mariage qui convenoit auſſi peu à ſon fils qu'à ma fille, & j'avois attendu pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût diſpoſé à s'étonner moins de me voir changer de ſentiment ſur un prétexte ſi juſte. Il n'eut point en effet d'autre ſurpriſe en recevant ma lettre, que de me voir déja inſtruit de la réponſe de ſon pere. Mais ſon chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capable de m'attendrir : Sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flâté. Il me conjuroit de ſuſpendre mes réſolutions, & de lui laiſſer le tems de renouveler mille fois ſes efforts auprès du Roi. Il étoit impoſſible qu'un pere dont il étoit aimé, perſiſtât long tems à le deſeſpérer. Et ſi le penchant que j'avois marqué pour lui étoit ſincére, manquois-je de moyens pour les rendre heureux malgré tous les obſtacles ? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à ſe former un établiſſement en France avec Cecile. Il n'attendoit là deſſus qu'un ſigne de conſentement, & les vuës qu'il avoit déja pour l'échange ſecret de ſes biens, lui paroiſſoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré juſqu'à quel point toutes ces proteſtations étoient ſincéres ; mais il eſt vrai que s'étant ouvert à M. de L*** avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoiſſance, il trouva le moyen de le mettre dans ſes intérêts. Des avances ſi preſſantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réünis, furent regardées de M. & Madame de L*** comme le plus grand honneur qui pût arriver à leur chére fille. Ils s'en expliquérent avec moi dans ſes termes. Je fus même ſurpris d'aprendre d'eux que M. le Duc d'YORCK, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi pour répondre au deſir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la conſidération qu'elle m'aſſuroit tout-d'un-coup en Angleterre, que pouvois je deſirer de plus heureux pour ma fille ? Il me faiſoit recommander par M. de L*** d'y faire plus d'une fois réfléxion ; & le Roi, ajoûtoit il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inſpirée, il ſe flâtoit, pour peu que je m'y ſentiſſe d'inclination, de le faire réüſſir auſſi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit Mylord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'Yorck ces ſentimens de bonté pour ma famille ; & lui-même n'avoit point appris que les vuës du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cecile, ſans me repreſenter que je devois moins ſonger à les combattre, qu'à profiter d'une occaſion ſi heureuſe pour l'établiſſement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aiſément que l'ambition n'étoit pas le premier reſſort de mon cœur, & que n'ayant d'autre paſſion que mon bonheur & celui des perſonnes qui m'étoient chéres, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La maniére dont il penſoit lui-même ſur tout ce que le monde conſidére d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ſes félicitations ſur ce qui m'avoit d'abord attiré ſes reproches.

Quoique j'euſſe renoncé à tout eſpoir de guérir la froideur de Cecile, je lui communiquai la Lettre de M. de L.*** & celle de ſon amant. Elle les lut ſans émotion, & le ſeul ſentiment qu'elle fit paroître, en fut un de reconnoiſſance pour le ſoin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occaſion de me dire qu'il étoit bien injuſte dans la plûpart des hommes de troubler par leurs importunités le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour eſt un droit pour exiger d'être aimez. Je conçois bien, ajouta-t'elle, qu'il ſeroit monſtrueux de haïr un amant, & que ſes perſécutions mêmes peuvent tirer de leur cauſe un nom plus favorable. Mais quelle loi nous impoſe la tendreſſe d'autrui, lorſque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine.

Il n'arriva point de changement conſidérable dans notre ſituation, juſqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de ſa Fête. Les Dames habitoient le Pavillon du Parc. Elles y étoient fort à l'étroit, mais l'occaſion de ſe voir continuellement, ou plûtôt la néceſſité d'être ſans ceſſe enſemble, ne ſervoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cecile, ſi les amuſemens euſſent été pour elle un remède. Pour moi qui commençois à regarder ſa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit eſpérer la guériſon que du tems, je m'apercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit nuit du matin au ſoir, augmentoit plûtôt ſes peines, qu'elle ne ſervoit à les diminuer. Pendant ce tems là je faiſois l'eſſai du nouveau ſyſtême que je m'étois formé dans mes derniéres réflexions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences, & s'il me naiſſoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célébres Philoſophes d'un ſiécle fécond en grands hommes. Je voyois familiérement le Pere Merſenne qui faiſoit ſa demeure à Paſſy. Sa méthode & ſes ſoins m'épargnérent bien des difficultez & des longueurs. Tous les amateurs de la Phyſique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumiéres de l'eſprit un peu d'agrément & de politeſſe, me virent chercher leur connoiſſance & cultiver leur amitié.

Un nombre médiocre d'amis ſenſez & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la ſociété qu'à l'étude des ſciences profondes, me compoſoit une autre ſorte d'occupation dont je ne goûtai pas moins la douceur. Fanny, & Cecile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amuſemens ſi modérez. Elles écoutoient nos diſcours, elles y prenoient part fort ſouvent par leurs réflexions; & ma tendre complaiſance, qui n'étoit pas capable de ſe relâcher un moment pour elles, me faiſoit recueillir autant de fruit de leur ſatisfaction que de la mienne.

J'étois un matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut être plus tranquile que jamais, par la diſpoſition de ma ſanté qui avoit ſouffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli; lorſque Fanny entra ſeule, & d'un air ſi abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la ſienne. Elle ſe faiſoit violence néanmoins & la moitié de ſa douleur ne paroiſſoit pas ſur ſon viſage. Mais à peine ſe fut-elle aprochée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'aprendre ce qui l'amenoit, elle ſe mit à verſer un ruiſſeau de pleurs, accompagné de ſanglots, qui coupérent le paſſage à ſa voix. Je me levai avec une vive allarme. Hé! qu'allez-vous m'aprendre, lui dis-je en l'embraſſant! Elle me tint encore quelques momens ſuſpendu. Enfin, ſon cœur s'ouvrant avec mille ſoupirs: Ah! s'écria-t'elle, je perdrai ma fille. Je ſuis condamnée à perdre Cecile. Je ne la conſerverai pas deux jours. Regardez-moi comme déja morte avec elle, ajouta-t'elle en m'embraſſant elle-même, car je ne veux pas lui ſurvivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la conſoler, je lui demandai le ſujet d'une crainte à laquelle je ne connoiſſois encore aucun fondement. Elle m'aprit, avec moins de mots que de ſoupirs, qu'ayant été apelée dans la chambre de ſa fille par les femmes qui la ſervoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la ſeule idée la faiſoit trembler, brûlante d'une fiévre affreuſe, dont elle lui avoit confeſſé qu'elle avoit été tourmentée toute la nuit avec des remarques ſi viſibles d'un mortel abattement, qu'elle apréhendoit que les Médecins qu'il falloit apeler de Paris, ne la trouvaſſent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajouta Fanny, d'avoir devoré ſon mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le ſecours de ſes femmes : elle m'a répondu que pour le peu de tems qui lui reſte à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle cauſât de fatigue à perſonne.

Ce langage m'allarma beaucoup plus que la deſcription de ſa maladie. Les objets groſſiſſent en paſſant par les yeux d'une mere : mais des paroles, qui ſont répétées par une bouche fidèle, ne s'altérent pas ſi aiſément, & je croyois voir, dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroiſſoit plus dangereux que ſa fiévre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny, & faiſant au contraire un effort pour la conſoler, je me rendis enſuite avec elle au Pavillon du Parc, où j'étois preſque le ſeul qui n'y eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cecile ne me permit plus de regarder le recit de ſa mere comme une éxagération. Malgré l'ardeur de la fiévre qui ſoutenoit encore la couleur de ſon viſage, je remarquai tant d'altération dans ſes yeux & juſques dans le ſon de ſa voix, que j'eus beſoin moi.même de toute ma fermeté pour cacher ma conſternation. Je donnai ordre auſſi tôt qu'on apélât les plus habiles Médecins, & m'employant à tout ce qui pouvoit la ſoulager, j'attendis, près de ſon lit, que l'accès qui me parut tirer vers ſa fin, fût paſſé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me ſerroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin, je vis ſa couleur qui s'abattoit par degrez: Ses yeux devinrent plus tendres en ſe remettant de leur agitation; & ſon poulx, que je conſultois de tems en tems, reprit des battemens plus réglez. Quelques rafraîchiſſemens qu'elle accepta de ma main achevérent de la rendre tranquile. Je crus le péril paſſé, & tandis que ſa mere alloit ſe faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant ſur les cauſes particuliéres de cette nouvelle maladie, il étoit impoſſible de ne pas mêler à mes queſtions quelques-uns de mes anciens reproches ſur ſon humeur mélancolique, qui étoit viſiblement la premiére ſource de toutes les altérations de ſa ſanté. J'avois comme renoncé à la preſſer de ce côté-là, moins par le refroidiſſement de ma curioſité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes inſtances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus, la vuë d'un lieu auſſi cher à mon ſouvenir qu'on a pû le trouver remarquable dans mon Hiſtoire, ne me permit point d'étouffer mille ſentimens qui s'élevérent en confuſion dans mon cœur. Chére Cecile! lui dis-je après avoir rêvé quelques momens, par quelles fatales raiſons vous obſtinez-vous à me refuſer votre confiance? Vous nourriſſez dans le fond de votre cœur un poiſon qui vous conſume. Votre vivacité & votre enjouëment ſont éteints. Vos forces diminuent ſenſiblement, & votre vie même n'eſt que trop menacée de quelque accident funeſte. Enfin, vous périſſez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inſpirer cette haine de vous-même, & vous donner, à vôtre âge, de ſi cruelles préventions contre mille choſes que vous dévriez aimer? Cependant ſi la vie a des avantages qui puiſſent quelquefois la rendre douce, il me ſemble qu'on ne les trouve guéres mieux raſſemblez qu'autour de vous. Que vous manque t'il pour être hêureuſe? Dites, parlez, repris-je avec plus de force en lui voyant baiſſer ſes yeux; eſt ce-quelque infirmité ſans remède? Eſt-ce une paſſion ſans eſpérance? Un profond ſoupir, qui parut lui échaper malgré elle, me fit interrompre mon diſcours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas! me dit-elle je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoiſſez;

noiſſez ; ſi j'ai quelque paſſion, elle m'eſt inconnuë à moi-même.

Je crus pénétrer quelque choſe dans cette réponſe, & qu'un redoublement d'inſtances pourroit lui faire déveloper ſes ſentimens. Ah ! Cecile, repris-je, je me ſouviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de Pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rapelez-vous des circonſtances qui ne peuvent être entiérement effacées de votre mémoire. Vous ne vous feriez pas fait preſſer alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de ſincérité & d'ouverture qui vous avoient touchées. Eſt-il poſſible que la nature ſoit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour eſſuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rapelé ſi ouvertement nos anciennes foibleſſes. Mais j'avoüerai qu'en ſongeant combien elle avoit été ſenſible aux témoignages de mon aveugle paſſion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pû conſerver pour moi un reſte de tendreſſe, qui étoit combattuë dans ſon cœur par la nature & par la raiſon. Après tant d'efforts pour découvrir ſes douleurs ſecrettes & la cauſe de ſes réſiſtances à toutes nos propoſitions, je ne voyois que cette raiſon à laquelle je puſſe m'arrêter. Je me le perſuadai même encore plus, lorſqu'ayant levé les yeux ſur elle, je vis les ſiens tout en pleurs; l'impreſſion qu'elle paroiſſoit reſſentir de mon diſcours, me fit attendre plus d'éclairciſſement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ſes premiéres expreſſions répondant moins à ſa penſée qu'à ſes ſentimens, je n'y pûs rien démêler au travers de mille ſanglots qui les étouffoient à leur paſſage. Le nuage, enflé, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, par un ſilence ſi opiniâtre & par tant de ſombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut être que ma propre émotion m'empêcha de diſtinguer ſes premiéres paroles: mais celles que je commençai à démêler, & dont le ſouvenir eſt gravé pour jamais dans mon cœur, en ſuppoſoient quelques-unes qu'il m'avoit été impoſſibles d'entendre. La mort en ſera le reméde, me dit elle, ſans que je puiſſe deviner encore de quelle ſorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la deſire avec tant d'impatience, qu'il n'y a deſormais que ſon retardement qui puiſſe m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je ſuis, j'aurois reſſenti infailliblement les mêmes amertumes ſans l'avoir éprouvé. J'en ai penſé dans mon enfance ce que j'en penſe aujourd'hui. Je l'ai cru néceſſaire au bonheur dont j'avois déja l'idée, & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes auſſi tendres que moi, je m'occupois, dès ce tems là, de mes imaginations & de mes deſirs. Les difficultez ne m'échapoient pas : outre cent recits que j'entendois faire de l'inconſtance & de la mauvaiſe foi des hommes, je preſſentois qu'un compoſé réel de tout ce que je raſſemblois dans mes idées, n'exiſteroit peut être jamais hors de mon imagination ; & cependant, ſoit que j'aye pris le mouvement de la nature pour un goût de tendreſſe, ſoit que me paroiſſant tel en effet que je deſirois un amant pour lui donner mon cœur, vous m'aviez inſpiré une véritable paſſion, il eſt vrai que je vous ai adoré auſſi long-tems que je l'ai pû ſans reproche, & que l'aprobation même de Mr. & de Mme de L*** ont autoriſé mes ſentimens. Je paſſe rapidement ſur une erreur ſi charmante. Il ne m'en eſt reſté qu'une délicieuſe idée, à laquelle je me ſuis fait néanmoins un ſcrupule de m'arrêter, & que j'aurois ſacrifiée à la ſeule conſidération de ma mere, quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua triſtement ma chére fille, étoient néceſſaires pour jetter quelque jour ſur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je ſuis, j'ai pu vous répondre mille fois, ſans vous tromper, que je ne me connoiſſois point de paſſion dont j'euſſe deſſein de vous faire un miſtére. Hélas ! j'aurois été trop heureuſe d'en avoir un de cette nature à vous révéler ; j'aurois vu plus clair dans mes propres ſentimens, j'aurois trouvé la confirmation ſmation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plûtôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude ſur ma ſituation, ni moi de confidence à vous faire, puiſque ce ſecret même, cette paſſion que je ſupoſe, m'auroit garantie de toutes les extrêmitez où je me ſuis laiſſé emporter. Figurez-vous donc, pour vous aprendre ce que j'y ai démêlé de moins obſcur, qu'après avoir été reconnuë de ma mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premiéres tendreſſes de la nature, je n'ai pas été long-tems à reſſentir la vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruïne d'une paſſion à laquelle tout mon honheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de pere étoit ſans ceſſe un préſervatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes ſentimens n'en ſubſiſtoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la ſource dans le fond d'un caractére fort tendre ; avec quelle force ſe firent-ils ſentir, lorſqu'enflâmez comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de ſe contraindre, & que toute leur action ſe renferma dans mon cœur ? Je ne ſçai où je trouvai dès-lors aſſez de vertu pour réſiſter à mes peines. J'ignore auſſi ſi c'eſt à la faveur du Ciel, ou à la ſeule agitation d'un eſprit gêné qui cherche à ſe ſoulager, que je dûs une reſſource preſqu'auſſi douloureuſe à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de ſoutenir ma vertu, par une eſpéce de diverſion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à ſoutenir. Le recit des infortunes de ma famille & l'image de tant de triſtes avantures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les perſonnes auſquelles j'apartenois par le ſang, me fit naſtre des ſentimens auſſi ſombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaiſance, parce qu'ils devinrent comme un voile ſous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencérent bien tôt à ſe déguiſer. C'eſt de ce mélange que s'eſt formée inſenſiblement ma diſpoſition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût bleſſer le devoir. En changeant mon humeur, il peut avoir altéré ma ſanté; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon ſilence, je n'ai jamais rien eu à vous expliquer qui fût clair pour moi-même; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous repreſenter aujourd'hui.

Cependant, je dois ajoûter, reprit-elle en ſoupirant, que ſi le dérangement de ma ſanté peut être attribué à ma mélancolie, c'eſt depuis que vos inſtances m'ont fait entreprendre de ſurmonter mes triſtes ſentimens. Vous m'avez propoſé de ſouffrir les ſoins de Dom Thadeo: j'ai fait mille efforts pour accoutumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en ſa faveur.

La liberté que vous m'avez accordée de ſuivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui ſe ſont preſentez à Paris, & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque eſpérance de me ſentir un jour attendrie. Je me ſuis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler ſur le mérite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur ſupoſer des qualitez qui étoient propres à me toucher. Eſt-il poſſible, diſois-je, que le Ciel qui m'a faite telle que je ſuis par le cœur, n'ait rien produit qui me reſſemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le ſeul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour? En me plaignant moi-même de cette malheureuſe délicateſſe qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois ſi tout le reſte de leur ſexe étoit ſemblable, ſi la vanité, l'amour propre, la legéreté des ſentimens, l'oubli des maximes eſſentielles de la juſtice & de la bonté, & ſur-tout un miſérable air de ſuffiſance, ſi opoſé à la droiture & à la ſimplicité de cœur, étoient le partage de tout le ſexe qui ſe préfére au nôtre. C'étoit à ma Mere, à Madame Riding, à ma Tante, que je faiſois cette queſtion. Elles m'ont répondu, comme de concert que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire ſur le caractére de la plûpart des hommes. Je n'ai point apelé d'une déciſion qui s'accordoit avec toutes mes lumiéres. J'ai renoncé à l'eſpoir de trouver dans un amant les qualitez que je deſirois, & ſans leſquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainſi, lorſque vous me preſſiez de vous aprendre quelle paſſion j'avois dans le cœur, j'étois ſincére en vous proteſtant que je n'accordois à perſonne la tendreſſe que je refuſois à Dom Thadéo.

Mais voilà le point, ajouta t'elle, où je confeſſe que les tourmens de mon cœur ont pu m'altérer le ſang, & me jetter par degrez dans l'affoibliſſement où je ſuis. L'amertume de mes réfléxions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes ſentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du Ciel, puiſquil ſembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de ſatisfaire, & je me ſuis cruë plus malheureuſe par cette penſée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les perſécutions de la fortune. Je me ſuis aperçuë de jour en jour que mon ſang s'aigriſſoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon viſage. Vous me parlez des douceurs qui ſont attachées aux circonſtances de mon ſort: Eh! quel goût ſuis-je capable d'y prendre, lorſque tout eſt triſte & ennuyeux pour moi dans la vie? Le bonheur d'autrui eſt-il autre choſe qu'un ſuplice, pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voyent d'un œil d'envie ? Vos fêtes & vos amuſemens m'ont jetté dans une contrainte inſuportable. La paſſion du Duc de Montmouth eſt venuë mettre le comble à mon deſeſpoir. Je n'ai pu l'entendre parler de ſa tendreſſe, & vous voir admirer vous-même dequoi elle le rend capable pour me plaire, ſans ſouhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualitez brillantes, il eût celles qui peuvent faire impreſſion ſur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais malgré cette aparence de penchant, je ne le puis ſouffrir. Je n'aimerai jamais un orguëilleux & un brutal ; c'eſt un monſtre à mes yeux.

Ou peut être en ſuis je un moi-même aux vôtres, reprit elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas ! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'avanture du Bal. Le malheur de Dom Thadéo, les violences du Duc, & les amuſemens mêmes par leſquels vous vous êtes efforcé de diſſiper mes chagrins, ont eu ſur moi l'effet d'un poiſon funeſte. Tout prend cette mortelle qualité dans un eſprit auſſi malade que le mien. Je n'y réſiſte plus. Ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, & vous ſoulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette converſation à ma mere, ajouta-t'elle ; j'avois réſolu de me taire juſqu'au tombeau, & le diſcours mal conçu dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien apris que je n'euſſe pu vous cacher ſans manquer à la foumiſſion que je vous dois. Mais je ne ſçai quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez le moins ſi vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reſte de ces ſentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos diſcours ont eut la force de réveiller autant que la vuë de ce lieu.

Je ne lui laiſſai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la ſuite de cette ouverture, & quoique les larmes que je voyois couler de ſes yeux fuſſent plus propres à redoubler la tendre compaſſion que j'avois reſſentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joye, je me hâtai de l'embraſſer avec des témoignages de ſatisfaction dont elle fut ſurpriſe. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je payerois volontiers d'une partie de mon ſang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cecile! ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclairciſſement par des délais ſi cruels! Non? le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un pere; mais combien de raiſons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres? Va, chere fille, repris-je en recommençant à l'embraſſer, les ſentimens que j'ai conſervez pour toi, ne ſont guéres différens de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui ſoit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fond inépuiſable de mon cœur de quoi remplir toute l'étenduë de tes deſirs. Et loin d'avoir à craindre une Rivale dans ta mere, je te garantis qu'elle y mettra du ſien pour te convaincre que je ſuis le plus paſſionné de tes Amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquile, en reprenant ma place auprès d'elle, ſi les loix de la terre & du Ciel nous forcent de ne rien ajoutez à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'eſpoir de vous trouver un Mari digne de vous, & tel que vous le deſirez pour être heureuſe ? Les vertus qui peuvent vous toucher ſont moins rares dans notre ſexe, que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des aparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raiſon, ſe trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ſes principes & de ſes ſentimens. Les déciſions vagues auſquelles vous vous en êtes raportée, celles même de votre Mere, ſont un langage ordinaire aux femmes, & qui n'eſt pas plus ſérieux que les railleries dont vous voyez notre ſexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, ſi c'eſt ma droiture, ma complaiſance, ma ſenſibilité de cœur, quelqu'autres avantages dont je ne me défens point, qui vous ont fait ſouhaiter un Amant qui me reſſemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il ſe tienne caché, & comme je crois impoſſible que les mêmes raiſons qui vous le feroient trouver aimable, ne vous aſſuraſſent bien tôt toute ſa tendreſſe, je prens le Ciel à témoin que tout mon bien & ma vie même, ſeront employez, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainſi toute mon adreſſe à calmer ſon eſprit, & l'intention de mon cœur répondant à mes promeſſes, je n'ai jamais douté qu'elles n'euſſent fait quelqu'impreſſion ſur le ſien. J'oſois même en juger déja par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la ſerrer entre les ſiennes, lorſque les Médecins, arrivez de Paris avec la derniére diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un preſſentiment ſecret m'avoit fait apehender d'être interrompu. J'avois écarté d'un ſigne de main quelques Domeſtiques qui s'étoient preſentez à la porte de la chambre, & Fanny qui étoit plus empreſſée que perſonne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, ſur leur raport, que je ne ſouhaitois pas ſans raiſon d'être ſeul avec Cecile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Medecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation ; qui les empêcha de reconnoſtre le Duc de Montmouth dans le déguiſement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs ne me permet point encore de nommer le triſte effet. Le Duc, à qui j'avois marqué ſans obſcurité que mes promeſſes avoient ſupoſé non-ſeulement le conſentement du Roi ſon pere, mais encore celui de ma Fille, & que deſeſpérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenſer du parti que je prenois de rompre mes engagemens, n'avoit pas reçû cette nouvelle ſans ſe livrer à tous les tranſports d'une paſſion deſeſpérée. N'ayant point de troiſiéme voye à choiſir entre les ſuplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les riſques auſquels il pouvoit être expoſé, en remettant à prendre ſes réſolutions ſuivant les circonſtances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un Domeſtique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvez, mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auſquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit ſûr de les retrouver au beſoin. A ſon arrivée, ayant pris facilement des informations ſur l'état de ma Fille, il avoit apris ſa langueur, & l'uſage qu'elle commençoit à faire du ſecours de la médecine. C'étoit ſur cette connoiſſance qu'il avoit arrangé ſes projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus ſûr étoit de ſe procurer la vuë de Cecile, pour s'efforcer de l'attendrir; ſans compter que l'ardeur de l'amour lui faiſoit regarder cette ſatisfaction comme le bonheur ſuprême. Le prétexte de la Médecine lui parut également favorable pour ce deſſein, & pour la néceſſité où il étoit de ne ſe faire voir en France qu'avec quelque ménagement. Il chargea ſa mémoire de quelques termes de l'art, & ſe déguiſant ſous un habit & ſous un nom conforme à ſes vuës, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à ſe mettre en liaiſon avec quelques uns des Médecins qui voyoient Cecile.

Ses libéralités & ſes flâteries furent ſans doute auprès d'eux une recommandation plus forte que ſon ſçavoir. Mais ayant eu l'adreſſe de les engager à lui parler de ma Fille, & de les faire raiſonner ſur la nature de ſa maladie, il obtint tout d'un-coup deux avantages qui flâtérent extrêmement ſes eſpérances; l'un réel, en leur faiſant promettre qu'ils le prendroient avec eux la premiére fois qu'ils ſeroient apelez chez moi; l'autre, auſſi chimérique que ſes prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cecile en ſa faveur, & de ſe croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque paſſion violente. Avec cette préſomptueuſe idée, il eut peine à ſe modérer juſqu'au jour où les Médecins le firent avertir que je les demandois. Il ſe mit avec eux dans le caroſſe que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de perſonne dans ſon déguiſement, ſes compagnons ne doutérent point que je ne viſſe volontiers un Médecin de ma Nation, qui paroiſſoit conduit chez moi par le ſeul zèle de me ſervir.

J'étois auprès de ma Fille, dans la ſituation que j'ai repreſentée ; & voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes Conſultans ordinaires, je me retirai à quelque diſtance pour leur laiſſer de la liberté dans leurs premiéres obſervations. L'empreſſement avec lequel on les avoit amenez, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les queſtions qu'ils firent à Cecile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procedé. Cependant le Duc, émû aparemment par la vuë de ce qu'il aimoit, s'étoit ſaiſi de la main de ma Fille, ſous prétexte d'obſerver ſon poulx, & laiſſoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le ſilence ; mais lorſque les autres eurent ceſſé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour ſe communiquer leurs raiſonnemens, il en fit un aſſez mauvais, dont la concluſion fut que le ſiége de la maladie étant à ſon avis dans l'eſtomac, qui lui paroiſſoit faire mal ſes fonctions, d'où s'en ſuivoit néceſſairement un mauvais chyle qui corrompoit enſuite toute la maſſe du ſang, il ſouhaitoit de voir la conformation de celui de Cecile, pour juger mieux de ſes affections intérieures par la diſpoſition du dehors. Ainſi ce caractére leger & inconſidéré s'abandonnoit à ces voluptueuſes impreſſions ,, à la vuë d'un objet charmant ,, qui devoit lui inſpirer autant de reſpect que de tendreſſe. Je fus la dupe de ſon artifice, comme je l'étois encore de ſon déguiſement. Malgré les réſiſtances de la modeſte Cecile, j'exigeai qu'elle ſe ſoumit à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnérent la confuſion de l'avoir exécuté de ſes propres mains. La paſſion déréglée du Duc, fut ſatisfaite ſans doute, d'un ſpectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un Amant vertueux. Son raviſſement ne s'exprima que par ſon ſilence. Il ſe retira avec les autres dans un coin de la chambre, ſous ombre d'entrer en conſultation; & dans la perſuaſion où je ſuis qu'il abuſoit de leur bonne foi, je ne doute point qu'il ne ſoutînt l'impoſture par un verbiage médité. Mais devenu plus téméraire par le ſuccès, il leur témoigna que puiſque je ne m'étois point aperçu qu'il fut étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le preſenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaiſance, & formant un autre deſſein, il retourna au lit de Cecile, tandis que les autres s'aprochérent de moi pour me rendre compte de ſa ſituation. Ayant repris ſa main, ſur laquelle il porta inconſidérément ſa bouche, il crut ne rien riſquer à lui dire: Que le Duc de Montmouth ſeroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il payeroit volontiers de tout ſon ſang un ſeul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit cauſée,

cauſée ! Cecile n'entendit point ce nom & le ton paſſionné du diſcours qui l'accompagnoit, ſans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux Médecin, elle le prit pour un Emiſſaire du Duc, & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à ſa modeſtie, elle jetta un cri aigu, qui dans la foibleſſe où elle étoit, fut preſque le dernier de ſa vie.

Il fut ſuivi d'un profond évanoüiſſement. Ce fut un bonheur pour ſa Mere, que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funeſte de la bouche des Médecins, je l'euſſe conjurée de ne pas paroître pendant la conſultation. Elle ignora cette étrange avanture. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & ſans mouvement, je demeurai perſuadé pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois Médecins me raſſurérent un peu, par le battement qu'ils trouvérent encore à ſon poulx. Ils parurent comme effrayez eux mêmes d'un accident ſi imprévû. Mais tandis qu'ils lui donnoient tous leurs ſoins, & que je m'agitois moi-même avec un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth qui commença peut être à mal augurer de ſon entrepriſe, ſe déroba de l'Apartement. Il gagna la premiére cour, où ſon Valet, dont il avoit eu la précaution de ſe faire ſuivre avec un cheval de main, lui procura auſſitôt le moyen de s'éloigner. Le Ciel connoit ſeul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occaſion de cette nature; mais je ne puis rapeler l'horreur & l'indignation dont je fus ſaiſi en dévoilant bien-tôt une ſcène ſi odieuſe, ſans me perſuader que ſoit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée ſur le champ de ſa vie.

Cecile ne revint à elle-même que pour ſe plaindre de ſon ſort avec la derniére amertume. Eh quoi! me dit elle, toujours la victime des paſſions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie eſt de régler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & ſon diſcours me fit paſſer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux Médecin fût arrêté. On m'aprit, après quelques recherches, de quelle maniére il s'étoit échapé. J'interrogeai pendant ce tems là ſes trois Compagnons, qui ne paroiſſoient pas moins irritez que moi d'avoir été trompez par un Impoſteur. Ils ne purent m'aprendre que les circonſtances par leſquelles j'ai commencé ce recit, & leur propre étonnement, joint à l'eſtime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes ſoupçons. Mais quoiqu'ils ne m'apriſſent rien qui me fit reconnoître le Duc, & que Cecile ne ſe fût pas remis ſon viſage, un ſouvenir confus qui me reſtoit du ſon de ſa voix, me convainquit dès le premier moment de ce qu'il eut bien-tôt la hardieſſe de me confeſſer lui-même.

Le plus terrible effet de cette avanture fut le redoublement de la fiévre de Cecile, & par conſéquent le coup funeſte qui ne tarda guéres à nous percer le cœur ; car ſi je dois avoüer qu'au moment qu'elle pouſſa ſon cri, les Médecins m'avoient déja déclaré qu'ils croyoient ſa fiévre maligne, il n'eſt pas moins certain, qu'un trouble ſi ſubit en augmenta le poiſon, & qu'il en précipita malheureuſement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de ſa malignité devinrent en peu de momens ſi ſenſibles, que les Médecins m'en firent apréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureuſement dans un cabinet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas ſortir avant mon retour. Il n'étoit pas aiſé de lui interdire la vuë de ſa fille, & je craignois déja que la loi que je lui avois impoſée ne lui eût paruë trop dure. Cependant c'en étoit une ſi abſoluë pour moi de ſauver du naufrage une partie du moins de mes eſpérances, que ſi je balançai quelques momens, ce ne fut que ſur les moyens que ma tendreſſe m'obligeoit d'employer. Je laiſſai Cecile dans les agitations de ſon mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de ſi néceſſaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit conſentir à paſſer le reſte du jour & la nuit ſuivante dans ſa chambre, tandis que je prendrois ſoin moi-même de conduire mon Epouſe,

à

à Paris. Je prévoyois les difficultez que j'allois avoir à combattre ; mais j'étois réſolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me ſuivre. D'ailleurs Madame Riding qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeuneſſe, me promettoit de ne pas perdre de vuë ſa chére éleve.

Avant que d'annoncer mes réſolutions à Fanny, j'ordonnai que les chevaux fuſſent mis ſur le champ à mon caroſſe. Mon deſſein étoit d'emmener avec elle ma belle-ſœur & ſa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver ſon abſence plus ſuportable. Je les fis avertir de ſe préparer à notre départ, & m'étant ſéparé de Cecile avec quelques mots d'exhortation, auſquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre ſa mere.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de conſtance, par la confuſion même qu'il répand dans l'eſprit, & qui le fait agir avec une eſpéce d'emportement qui a toutes les aparences de l'inſenſibilité. Telle étoit préciſément ma diſpoſition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny, & ſi je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui cauſer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de ma fille comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que ſi j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour elle-même. A cet âge, lui dis je, on a des reſſources toujours certaines dans les forces de la nature, qui croiſſent continuellement, mais le nôtre ne nous permet rien de plus que ce que nous poſſédons déja, & chaque diminution, au contraire, eſt une perte qu'on n'eſt pas ſûr de réparer. Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins appréhendoient pour Cecile, & que l'uſage n'étant nulle part de s'expoſer inutilement à cette ſorte de péril, il falloit partir abſolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon diſcours. Elle ſembloit en prévoir la concluſion. Auſſi n'en parut-elle pas plus émuë, que de mes préparations. Moi, Cléveland! me répondit-elle en me regardant d'un œil fixe, moi quitter ma fille dans l'état où vous me la repreſentez vous-même! Et c'eſt vous qui m'en donnez le conſeil! Ah! les plus affreuſes craintes ne m'y feroient pas conſentir; & quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais ſe preſenter à moi ſous une face plus douce? Non, non, reprit-elle en faiſant un mouvement pour ſortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de ſon lit. Eh! dans quel tems me ſera t'elle plus chére que lorſque je ſuis juſtement allarmée pour ſa vie? Je l'arrêtai. Ses larmes qui commencérent auſſi-tôt à couler, & l'effort qu'elle faiſoit pour s'échaper de mes bras, me firent craindre une ſcène beaucoup plus embarraſſante, ſi je tardois plus long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne ſuis point ici, repris-je, pour conſulter vos inclinations. Les miennes ne ſont pas plus écoutées Nous partirons à ce moment. Repoſez vous ſur les meſures que j'ai priſes pour la conſervation d'une fille qui m'eſt ſans doute auſſi précieuſe qu'à vous, & ne m'expoſez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque choſe que vous faſſiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triſte Fanny, n'avoit eſſuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois le fond de ſon ame au travers de ſes yeux. Elle eût préféré la mort dans cet inſtant à la néceſſité de s'éloigner de Saint-Cloud. Peut être balança-t'elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoiſſois ſi bien ſon caractére, ſon ſilence en diſoit plus que n'auroit fait un torrent d'expreſſions. Elle reprit ſa chaiſe, en fondant en larmes, & tenant ſa tête apuyée ſur une de ſes mains, elle ne paroiſſoit pas ſe diſpoſer beaucoup à me ſuivre. Je la pris par la main que je voyois libre; & je lui répétai que je comptois d'être obéï. Elle ſe laiſſa moins conduire que traîner. Quoi! Je ne la verrai pas du moins un inſtant? Je ne l'embraſſerai pas avant que de partir? Etes vous ſon pere? Voulez-vous être ſon Bourreau? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'adreſſa, en ſanglotant juſqu'au caroſſe, purent bien me toucher moi-même juſqu'aux larmes, mais elles ne me firent rien relâcher de ma réſolution. Nous trouvâmes Madame Bridge & ſa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déja fait avertir de mon deſſein. Le tems fut employé bien triſtement ſur la route. Auſſi tremblant & auſſi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas beſoin pour me rendre propre à la conſoler.

Toute ſa triſteſſe ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une penſée qu'elle ne me communiqua point ; mais que je n'aurois pas condamnée ſi elle m'eût conſulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du Collége, de l'état où nous avions laiſſé Cecile, & elle le fit prier de ſe rendre inceſſamment à Saint-Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reſte du jour. J'avois eſpéré qu'elle en auroit aſſez pour me laiſſer la liberté de retourner à Saint-Cloud vers le ſoir. Mais l'aproche de la nuit parut redoubler ſes allarmes. Elle me ſeroit échapée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied, ſi je n'euſſe veillé ſans ceſſe ſur tous ſes mouvemens. Quoique j'euſſe laiſſé ordre à quelques-uns de mes gens, de m'aporter des nouvelles de ma fille au moindre changement de ſa ſituation, je fis partir Drink, en lui recommandant de ſe faire inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé dans mon abſence, & de revenir au même moment s'il étoit arrivé quelque choſe qui pût augmenter mes craintes ou mes eſpérances. Deux heures s'étant paſſées ſans que j'entendiſſe parler de ſon retour, je commençai à tirer d'heureux préſages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai enſuite de ne voir arriver perſonne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiſer. Je fis partir un autre Domeſtique, qui ne fut pas de retour non plus, deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai ſucceſſivement deux autres, & quoique je leur euſſe commandé avec le dernier ſoin de retourner auſſi-tôt ſur leurs pas, dans quelque ſituation qu'ils puſſent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre auſſi vainement que les premiers. Irrité d'être ſi mal obéi, & troublé de mille penſées cruelles, j'aurois volé moi même à Saint-Cloud, ſi les agitations où je voyois Fanny, ne m'euſſent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroiſſoient encore plus preſſantes. Enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une chaiſe dans ma cour. Je fis eſpérer à Fanny d'heureuſes nouvelles, & lui recommandant de m'attendre avec ma Sœur, que je laiſſai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au-devant du coup dont j'étois menacé.

Le Meſſager qui arrivoit chez moi, étoit le Pere Recteur, dont la bonté & le zèle ne peuvent être trop relevez dans cette triſte occaſion. Il m'aperçut en mettant pied à terre. J'étois deſcendu ſeul, un flambeau à la main. La même diſcrétion qui lui avoit fait arranger tous les évémens de cette funeſte nuit, le fit venir juſqu'à moi ſans aucun ſigne de trouble & d'émotion. Il m'embraſſa d'un air tendre, & me connoiſſant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les diſgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chére fille dans le ſein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui ſaiſis le bras : Quoi ! ma fille eſt morte ? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par le reſſerrement de mon cœur, & ſi chancelant ſur mes jambes, que je ſerois tombé infailliblement ſans l'apui qu'il me prêtoit. Hé ! quelle affreuſe Sentence du Ciel me réduit au dernier deſeſpoir ! il m'interrompit : votre chére Cecile a prévû vos douleurs, me dit-il, elle s'en eſt occupée en expirant, & ſes derniers deſirs, que je vous aporte, auront été formés inutilement, ſi vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent ſervir de rien pour ſon bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre Epouſe. Vous allez rendre ma commiſſion trop difficile, ajouta-t-il, ſi vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obſtacles que je n'apréhendois que de la part de Madame Cléveland. Quelle conſtance aurai je droit de lui demander, ſi vous ruïnez l'effet de mes ſoins par votre exemple ?

La ſincérité & la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raiſonnemens pour ſe faire entendre. Leur impreſſion pénétra dans mon cœur au travers des nuages épais dont il s'étoit envelopé tout-d'un-coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers deſirs de Cecile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables auſquelles toutes les révoltes de mes ſens & de ma raiſon devoient être ſacrifiées. Je vous promets de la conſtance, dis je au Recteur d'une voix tremblante; mais aprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon Epouſe.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette ſatisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de ſe rendre à Saint-Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer ſon obéïſſance & ſon zèle par le plus vif empreſſement. Il avoit trouvé Cecile dans l'état où je l'avois laiſſée, c'eſt-à-dire, avec une fiévre violente, mais aſſez forte encore, au témoignage même des Médecins, pour ne rien faire apréhender de trop fâcheux dans un eſpace ſi court. La connoiſſant Proteſtante, & n'ignorant pas que ſa Mere l'avoit entretenuë ſouvent des matiéres de Religion, il n'avoit penſé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiére elle étoit parvenuë. Avec l'innocence de cœur

&

& les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ſes réponſes , il avoit conçû qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voye du Ciel , & qu'un Dieu dont la bonté eſt le plus cher de tous ſes attributs , ne demande point des lumiéres ſi étenduës ni ſi parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été , lorſqu'aprofondiſſant de plus en plus ſes diſpoſitions , il avoit découvert un cœur digne de Dieu même , par l'ardeur étonnante de ſes ſentimens. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer ſans bornes & ſans meſures , & les ténèbres des ſens lui avoient caché juſqu'alors où ſes deſirs devoient ſe porter pour être heureuſement ſatisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ſes yeux les véritables ſources de l'amour , que ſon cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui ſembloit ſurpaſſer les forces de la nature ; & ne reſpirant que la poſſeſſion d'un bien qu'elle regrettoit amérement d'avoir connu trop tard , elle n'avoit plus eu de penſées ni de deſirs qui ne ſe fuſſent raportés à cette heureuſe fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur ſi bien diſpoſé par l'amour. Sa fiévre , que les Médecins avoient commencé à juger mortelle , avoit paru redoubler les tranſports de cette ſublime paſſion , en redoublant la chaleur de ſon ſang. Elle s'étoit entretenuë dans ce céleſte état juſqu'au dernier inſtant de ſa vie , & déja moins ſemblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux

heureux eſprits dont la ſubſtance eſt toute compoſée d'amour, ſon dernier ſoupir n'avoit été que l'élancement paſſionné d'une amante, qui ſe précipite dans le ſein de ce qu'elle aime, pour y raſſaſier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'etre aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le P. Recteur ayant ſçû des Médecins, après l'arrivée de Drink, qu'ils commençoient à craindre ſérieuſement pour ſa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laiſſer retourner vers moi avec une ſi fâcheuſe nouvelle. Il connoiſſoit le cœur de mon Epouſe, & ſans compter l'eſpérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un ſi grand péril, il avoit mieux aimé, en ſupoſant même qu'il eût bientôt à lui annoncer ſa mort, qu'elle reçût tout-d'un-coup ce funeſte éclairciſſement de ſa bouche, que de l'expoſer à mourir mille fois de ſes agitations & de ſes craintes, ſur le recit mal conçû d'un Domeſtique. J'ai pris tout ſur moi, ajouta-t'il, & je me perſuade que vous aprouverez mes intentions. Votre fille elle-même, à qui l'on n'a pû cacher qu'on demandoit des nouvelles de ſa ſituation par vos ordres, a ſouhaité qu'on déguiſât à ſa mere le danger où elle ſe voyoit; & en me recommandant de vous aporter les derniéres tendreſſes de ſon cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écou-

J'ecoutai ce diſcours ſans l'interrompre, mais n'en prenant que ce qui étoit propre à juſtifier ma douleur, & regardant même le reſte comme les imaginations d'un honnête & ſimple Eccléſiaſtique, je luis dis triſtement: Allez, mon Pere, allez remplir votre commiſſion d'une maniére qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zèle. Je ne me ſens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon Epouſe, ni l eſpérance de réüſſir à le déguiſer. Ménagez la: au nom de Dieu, ménagez cette chére moitié de moi-même, puiſque vos ſoins n'ont pû me ſauver l'autre. Il monta ſeul dans l'apartement de Fanny. Je le ſuivis néanmoins, mais avec la réſolution de demeurer aſſis dans l'anti-chambre, aſſez près d'elle pour voler à ſon ſecours, ſi elle ſe laiſſoit ſurmonter par la douleur; mais trop abatu pour entreprendre de lui inſpirer un courage dont je me ſentois dépourvû moi même. Que les tems étoient changez! Quelle différence de cet abattement, à la force d'eſprit qui m'avoit fait réſiſter long-tems à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver aſſez de reſſource dans moi-même pour ſoutenir toute ma famille par mes conſeils & par mon exemple! La vigueur de l'ame comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action qui doivent être employez ſans ceſſe à l'entretenir & à la renouveler. Elle ne ſe répare point quand cette ſource de force eſt épuiſée.

Il ne me reſtoit rien de mes anciennes maximes ; & l'habitude que j'avois formée d'une ſi ſenſuelle & voluptueuſe, avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roſeau, qui céde au ſouffle de tous les vents. Ma tendreſſe pour Fanny, le ſeul de mes ſentimens qui fut à l'épreuve de toutes ſortes d'altération, pouvoit bien me faire partager ſes peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuſes que les miennes ; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double ſenſibilité, qui m'expoſoit aux atteintes les plus redoutables, ſans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plûtôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vûë & le ſentiment de ſa bleſſure. Je n'entendis ni les cris, ni les tranſports auſquels je m'étois attendu. Il ſe paſſa plus d'un quart d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'eſpérance ; heureux moi-même que cette eſpéce de diverſion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint juſqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer dans l'Apartement. Il apeloit ma ſœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de paſſer dans un Cabinet voiſin. Je fus près de mon Epouſe auſſi tôt qu'elles. Si l'adreſſe de mon conſolateur l'avoit ſoutenuë contre ſes premiers tranſports, il n'avoit pû élever la nature au deſſus d'elle-même, ni lui fournir dequoi réparer les épuiſemens que cette contrainte même lui avoit cauſez. Fanny après avoir réſiſté à l'impétuoſité de ſa douleur, étoit tombée tout-d'un-coup ſans force & ſans connoiſſance.

Rapelez la ſeulement de cette foibleſſe, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les ſentimens de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer ſon eſprit & ſon cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, ſans faire attention à ſes promeſſes; laiſſez vos conſolations, ſi elles ne ſont propres qu'à me ravir dans un même jour mon Epouſe & ma fille. Il ne ſe rebuta point de cet outrage. Nos ſecours, auſquels il joignit les ſiens avec le même zèle, rendirent enfin la connoiſſance à Fanny: en revenant à elle, ſans retrouver encore aſſez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de ſa fille, & cette tendre invocation fut auſſi-tôt ſuivie du mien. Je me preſentai à elle. Rien ne peut être ſi touchant que les premiéres plaintes qu'elle m'adreſſa. Eſt-ce-là le bonheur dont vous m'avez flâtée? Eſt-ce-là le fruit de tant de promeſſes & d'eſpérances? Il faut donc recommencer une malheureuſe vie, pour être condamnée à la paſſer dans l'amertume & dans les larmes! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me reſtoit qu'à faire un bon uſage de notre fortune ? O bonheur funeſte ! O cruelle erreur, falloit il compter ſur des aparences ſi perfides ! La vuë du Recteur, qui avoit voulu laiſſer le paſſage libre à une partie de ſes gémiſſemens avant que de ſe raprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre, & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ſes premiéres réflexions, par quelles maximes il avoit entrepris de la conſoler. Il reprit gravement ſes exhortations dans les mêmes principes ; c'eſt à dire, en lui repreſentant la vanité de tout ce qu'on apelle biens de nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur ſolide. Tout ce qu'il lui dit étoit ſi juſte & ſi ſenſé, qu'il fit la même impreſſion ſur mon eſprit. Nous l'écoutâmes avec un ſilence dont il dut être ſatisfait, & Fanny même, ſans diſcontinuer de verſer des larmes, parut ſenſible aux charmes de la vérité & de l'éloquence, qui ſe faiſoient admirer également ſur les lévres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations, qui échapoient peut-être malgré elle à la violence de ſes ſentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroiſſoit écouter, elle prononçoit le nom de ſa fille avec un redoublement de larmes. Elle ſe leva pluſieurs fois bruſquement, en me conjurant de la conduire ſur le champ à Saint-Cloud. Que je la voye du moins, me diſoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aye encore une fois la douceur de la voir & de l'embraſſer. Le zélé Conſolateur recommençoit ſes inſtructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit aſſez d'aſcendant ſur elle pour lui rendre quelque aparence de calme & de réſignation. Une partie du jour ſe paſſa dans ces alternatives. Enfin je lui fis entendre que ma préſence étant néceſſaire à S. Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cecile, ſi elle ne me promettoit de demeurer tranquille à Paris juſqu'à mon retour; & ne pouvant arracher d'elle une promeſſe, qui lui ôtoit l'eſpérance d'embraſſer pour la derniére fois ſa fille, il me vint à l'eſprit de lui faire prendre le change par des propoſitions qu'elle ne pouvoit manquer d'aprouver avidement. Il n'y a pas d'aparence, lui dis je, qu'après le coup dont le Ciel nous afflige, vous puiſſiez trouver beaucoup d'agrémens à S. Cloud. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confeſſe que ſi le vôtre eſt encore à naître, le mien l'a déja prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil ſatisfait ce qui ſervira éternellement à me rapeler ma perte. En un mot je vous propoſe de paſſer en Angleterre; & comme il nous en couteroit trop de laiſſer derriére nous le treſor dont nous pouvous conſerver les reſtes, j'aurai ſoin que notre chere fille ſoit précieuſement embaumée, pour être notre fidèle compagne

PAGINATION INCORRECT

juſqu'à Londres, d'où nous la ferons tranſporter à Devonshire dans le Tombeau de ſes Peres. Cette eſpérance flâta la douleur de Fanny, & la fit enfin conſentir à me laiſſer monter ſeul dans ma Chaiſe.

Que Saint-Cloud me parut changé, à meſure que j'aprochai du centre de ma triſteſſe! Cette retraite enchantée, ce délicieux ſéjour, où j'avois fait le plus doux uſage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours auparavant aux plus vaſtes poſſeſſions de la terre, ne me parut qu'une affreuſe demeure où la mort avoit étendu ſes voiles, & qu'elle ſembloit obſcurcir de ſes plus noires couleurs. Ce ſentiment ne fit qu'augmenter juſqu'à l'entrée de ma maiſon. Le triſte accuëil de mes Domeſtiques, les gémiſſemens de Madame Riding, le deſordre funèbre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offroit à mes regards, ſervit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déja retentir les ſanglots, n'aprit point mon arrivée ſans ſe précipiter auſſi-tôt à ma rencontre; & les bras ouverts, le viſage baigné de pleurs, elle me répéta mille fois le nom de Cecile en me ſerrant de toute ſa force, ſans pouvoir y joindre un ſeul mot d'explication. Drink, qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'aprenant que le Duc de Montmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où repoſoit le corps de ma fille. Mais ce qu'il ajouta auſſi-tôt, n'eut que trop de force pour arrêter les mouvemens de colére & d'indignation qui s'élevoient déja au travers des nuages de ma triſteſſe. Ce jeune téméraire, indigne de poſſéder aucune vertu, ou digne en effet, par quelques-unes de ſes rares qualitez, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné aſſez de Saint-Cloud pour ignorer long-tems la mort de Cecile. Il étoit accouru avec tous les tranſports qu'on peut ſe figurer de l'impétuoſité de ſon caractere, & rien n'avoit pû l'empêcher de pénétrer dans la chambre de Cecile, & de ſe jetter à genoux devant le lit, où il étoit à verſer un torrent de larmes, avec des cris & des ſoupirs qui attendriſſoient tous mes domeſtiques.

J'entrai ſans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux comme on me l'avoit repreſenté, la bouche collée ſur la main de ma fille, & s'épuiſant en gémiſſemens & en ſoupirs. Il m'aperçut. L'emportement de ſa douleur ne l'empêcha point de ſe lever, & prévenant le diſcours que je me diſpoſois à lui adreſſer: O Pere infortuné! s'écria-t'il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille? Ah! n'eut-elle pas été plus ſûrement entre mes bras? N'aurois-je pas ſauvé ſa vie aux dépens de la mienne? Vivez donc, ajouta-t'il, ſi vous en en êtes capable après l'avoir perduë. Pour moi, je n'eſpére pas de lui ſurvivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au deſeſpoir d'un amant. Mais le ſouvenir d'une témérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le reſſentiment n'eût précipité la mort de Cecile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans ma réponſe. Il vous ſied bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejetter ſur le défaut de mes ſoins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages? Et paſſant au lit de ma fille, ſans prêter l'oreille à ſes juſtifications, j'y pris la place & la poſture qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les ſpectateurs par mes larmes. Toute ma conſternation ſe raſſembla au fond de mon cœur. Je conſidérai, avec une morne avidité, ce compoſé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triſte joüet de la nature, qui n'avoit pris plaiſir à le former que pour l'abandonner dans ſa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeuneſſe & de la beauté. Eh! quel fond ai-je donc à faire ſur la durée de ma vie, lorſque cet âge n'eſt pas à couvert des traits de la mort? Mais je ſonge à la vie! reprenois-je en moi-même. Hélas! ce qu'elle me promet à l'avenir n'eſt il pas plus cruel que le malheur de la perdre? Que me ſera-t'elle ſans toi, chere Cecile! Et que dois-je eſpérer deſormais qui puiſſe remplir le vuide que tu laiſſes dans mon cœur. Je me ſerois oublié long-tems dans ces conſidérations lugubres, & je ne ſçai comment de la triſteſſe même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel ſpectacle répandoit ſans ceſſe dans tous mes ſentimens, il ſe formoit une ſituation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmouth qui s'étoit promené à grands pas dans cette intervale, ſe raprochant du lit avec de nouveaux tranſports, je penſai que ſi Cecile pouvoit être encore ſenſible [illegible] quelque choſe, elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle inſulte; & le voyant recommencer à porter ſes lévres ſur un de ſes bras, je regardai moi-même cette hardieſſe comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main. Enſuite me courbant ſur le viſage de ma chére Fille, je lui donnai le baiſer d'une paix & d'une tendreſſe éternelle. Voilà pour moi, lui dis-je après avoir preſſé un moment ſes lévres; pour ton malheureux Pere, que tu n'as jamais bien connu, ſi tu as crû qu'il ait ceſſé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere, repris je en la baiſant encore une fois au même lieu; pour cette incomparable mere, qui auroit ici laiſſé ſon ame ſi je lui avois accordé la triſte ſatisfaction que je viens lui dérober. Cette penſée qui réüniſſoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur, me me coûta un ſanglot ſi violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai auſſi-tôt les rideaux du lit; & prenant le Duc par la main, pour l'engager à ſortir avec moi, j'ordonnai à Drink, en ſa preſence, de n'accorder l'entrée de l'apartement à perſonne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire apeler promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de ma Fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes ſortes de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce diſcours. Je fus ſurpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embraſſa d'un air paſſionné. Il me conjura par la mémoire d'une Fille ſi aimable & ſi chére, par la tendreſſe de mon Epouſe, enfin par tout ce qu'il put s'imaginer de ſaint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cecile pour en faire toute ſa vie ſon Idôle. Je lui refuſai cette faveur, en aſſaiſonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui pouvoient l'en conſoler. Il ſe jetta ſur un tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs Peintres de Paris. Je lui conteſtai juſqu'à ce leger preſent, & je fis toutes ſortes d'efforts pour le tirer de ſes mains. Mais ayant pluſieurs portraits de Cecile où elle n'étoit pas moins reſſemblante, je me laiſſai vaincre à la fin par ſon obſtination. Nouvelle ſource de traits empoiſonnez, que le ſort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant repoſé ſur Drink de tous les

arrangemens qui ne demandoient pas ma preſence, je comptois, en retournant le ſoir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui ſupoſois autant d'empreſſemens qu'à moi pour revoir mon Epouſe. Mais elle ſe défendit de quitter Saint-Cloud par deux raiſons. La réſolution, me dit elle, que vous avez priſe de faire embaumer le corps de ma chére Eleve, & de le tranſporter avec nous en Angleterre, eſt tout ce que je pouvois ſouhaiter d'heureux dans l'affreuſe deſolation où ſa mort me condamne pour le reſte de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'enſévelir en France, je ne me ſerois jamais éloignée de ſon tombeau. La même raiſon m'empêchera de quitter ſon cercueil juſqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cléveland, ajoûta-t'elle, quoique je n'aye plus rien de ſi cher que cette tendre amie, je tremble à la voir, & je ne ſçai comment je ſerai jamais capable de ſoutenir ſa preſence après avoir ſi malheureuſement répondu à la confiance qu'elle a euë pour moi en me laiſſant ici ſa fille. Il me fut impoſſible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me reſtoit de courage pour reparoître aux yeux de mon Epouſe. Les ſoins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchez. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laiſſé auprès d'elle, & l'on m'aprit à mon arrivée que ſ'il n'avoit pû lui communiquer la force de retenir ſes larmes , il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois apréhendez. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter auſſi une ſorte de douceur , qui ſe mêle quelquefois dans la plus grande triſteſſe. Si elle redoubla ſes pleurs au recit du dernier adieu que j'avois adreſſé de ſa part à Cecile , elle trouva une ſatisfaction ſenſible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnez à Drink, la conſtance de Madame Riding auprès de ſon Eleve , la viſite même & les tranſports du Duc de Montmouth , tout ce qui étoit conforme en un mot à ſa tendreſſe & à ſa douleur, eut quelque pouvoir pour apaiſer un peu le trouble de ſon imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à ſentir déja pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précédée de ces circonſtances éclatantes qui portent quelquefois autant de confuſion dans toutes les facultez de l'ame que le mal même dont elles ſont comme les avant-coureurs , elle étoit plus capable de ſe fixer dans la partie intime de notre cœur pour y laiſſer des traces ineffaçables , que de nous porter long-tems à ces grands mouvemens de deſeſpoir , dont l'excès même ſemble annoncer infailliblement la fin. Auſſi dès le premier moment que me trouvant ſeul avec mon Epouſe , nous commençâmes à réfléchir enſemble ſur notre cruelle diſgrace , toutes nos idées nous conduiſirent à un certain dégoût du monde & de tous ſes biens, qui eſt peut être la plus ſûre marque des fortes impreſſions de l'adverſité. Nous ne ſommes pas faits pour ce que le commun des hommes apelle bonheur; telle fut notre premiére concluſion. Il eſt vrai, dis je à Fanny qui venoit de finir ſon diſcours par cette remarque, que la fortune nous a accoutumez depuis notre enfance au langage & aux méditations de la triſteſſe. Lorſque nous avons voulû nous en écarter, nous ſommes entrez dans une carriére inconnuë. Les premiéres traces ſubſiſtent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en preſentant à l'eſprit de nouvelles images. On eſt rapelé ſans ceſſe à ſes habitudes; & la différence même, ou plûtôt l'opoſition totale qui eſt entre la triſteſſe & la joye, ne ſert qu'à rendre cette néceſſité plus ſenſible dans ceux qui croyent pouvoir ſe livrer aiſément au plaiſir, après s'être fait comme une ſeconde nature de tout ce qui lui eſt opoſé. A quoi ai-je donc penſé, continuai je, lorſque j'ai fait choix d'un ſi miſerable ſiſtême, pour le faire ſuccéder à toutes les diſgraces que la fortune nous avoit fait eſſuyer? Je me ſuis fait illuſion par quelques faux raiſonnemens, qui m'étoient peut être reſtez de mon ancienne Philoſophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non, vous vous en êtes défenduë mieux que moi, & je porte tout à la fois la faute de mes foibleſſes & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, eſt-ce mon égarement que vous auriez eû deſſein de punir ? Vos châtimens ſeroient juſtes s'ils n'avoient point eû d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre miſérable ſans enveloper dans cette punition des ames innocentes ? Mais c'eſt autant de raiſons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deüil où je ſuis, quand je n'y ſerois pas forcé par le funeſte cours qui m'en fait deſormais une loi néceſſaire. Fanny m'interrompit avec douceur. Livrons-nous à la triſteſſe, me dit elle, mais par d'autres motifs. Notre perte ſuffit pour juſtifier nos pleurs, ſans en chercher une nouvelle matiére dans des murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient auſſi coupables que nous ſommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impoſe la néceſſité de nous affliger. Renonçons à la joye, parce qu'elle eſt auſſi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Rentrons, comme vous dites, dans un deüil qui ne finiſſe plus, & ne cherchons plus d'autres plaiſirs juſqu'au tombeau, que dans les ſentimens d'une douleur ſi juſte.

Nous ne ſoutînmes que trop religieuſement l'exercice de cette réſolution. Mais je dois confeſſer la différence qui étoit entre la triſteſſe de Fanny & la mienne. Son cœur ſolidement nourri par la Religion, ne vit peu à peu dans notre malheur que des raiſons de ſe fortifier dans le mépris des biens périſſables, & de ſoupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déja ſa fille en poſſeſſion. Elle en devint plus ſombre & plus mélancolique, mais, c'eſt-à dire, plus attachée à la méditation des véritez qu'elle connoiſſoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la diſſiper, plus ardente pour tout ce qu'elle ſe propoſoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit deſormais comme le ſeul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainſi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcé de céder à la nature, devint pour elle une ſource de lumiéres & de vertus; au lieu que de la maniére dont j'enviſageois ma ſituation, je n'y trouvois que des motifs d'une ſecrette horreur de moi même, & d'un continuel déſeſpoir. Quelle reſſource me reſtoit-il, lorſque je ne voyois pas mieux où tourner mes deſirs que mes eſpérances? J'avois fait l'eſſai de tout ce qui paſſe pour des plaiſirs & des biens. Si j'en avois remporté ſi peu de ſatisfaction dans un tems où j'avois le cœur aſſez tranquile pour m'aſſurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pû m'en inſpirer le dégoût, comment ſerois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorſque

que la douleur de ma perte m'avertiſſoit ſans ceſſe que j'avois beſoin des plus puiſſans remédes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douleur ; mais je ſentois encore que c'étoit l'amuſement d'une ame libre : & le ſouvenir continuel de ma chére Cecile, dont la mienne étoit pénétrée, ne me laiſſoit guéres d'attention pour des traces ſi legéres. Je n'avois donc pour reſſource que ma tendreſſe pour Fanny ; aſſez heureux ſans doute par un ſentiment ſi plein de charmes, ſi le vuide de mon eſprit n'y eût toujours laiſſé place à de ſombres méditations, qui communiquoient néceſſairement leur poiſon juſqu'aux plus tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laiſſai pas de donner mes ſoins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas ſans difficulté. Quelque ſujet que j'euſſe de me loüer des égards qu'on avoit eû pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la réſolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement ; du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laiſſer ſortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en ferois pas fait une de les confier aux Jéſuites juſqu'à la fin de leurs études, ſi leur mere eût pu conſentir à les voir ſi éloignez d'elle. Ne penſant qu'à la ſatisfaire, il me vint à l'eſprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous les obſtacles que notre tendreſſe nous faiſoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Roüen, où je feignis d'être apelé par des Lettres preſſantes du Comte de Clarendon. Un étrange hazard donna plus de vérité que je ne penſois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la mort de ma fille, & quoique je n'euſſe point à eſpérer de plus parfaites conſolations que celle d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné, m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienſéance. En allant effectivement quelques jours chez lui, non-ſeulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus longtems, mais je m'imaginai qu'il me feroit facile d'y faire venir après moi mes enfans, & que paroiſſant ſouhaiter lui-même de raſſembler pendant quelque tems toute ma famille, il me fourniroit ſans affectation le moyen de les faire paſſer ſecrettement en Angleterre. L'embarras de recueillir tout ce que j'avois amaſſé de meubles & de livres dans le ſéjour que j'avois fait à Saint-Cloud & à Paris, étoit l'affaire de mes Domeſtiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoiſſance que je crus devoir au Recteur des Jéſuites, je ne me trahiſſe par quelques expreſſions qui pouvoient lui faire pénétrer mon deſſein. La durée que je lui garantiſſois pour mes ſentimens, & les offres de ſervice que je lui fis dans ma Patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui penſe à ſon retour. Je joignis à ces politeſſes un preſent de mille piſtoles; & ſi quelque choſe a pû me perſuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injuſtes, c'eſt que ce Pere, à qui l'on ne peut ſupoſer aſſez peu d'eſprit pour ne m'avoir pas entendu, ne fit aucune opoſition à leur départ lorſqu'ils abandonnérent Paris pour me ſuivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire ſoupçonner de quelque vûë violente une Société pour laquelle j'ai toujours conſervé de l'eſtime.

Madame Riding ayant été informée de nos réſolutions, ſe diſpoſa de ſon côté à prendre la route de Roüen, dans une voiture que je fis conſtruire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'uſage de France eſt incommode pour le tranſport d'un cadavre. Quoique Cecile eût rendu les derniers ſoupirs entre les mains du Recteur des Jéſuites, elle avoit été attachée toute ſa vie à la Religion Proteſtante; & Madame Riding qui étoit toujours dans ſes anciens principes, n'auroit pas conſenti aiſément à la dépoſer, ſuivant l'ordre établi en France, dans toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permiſſion d'un Curé pour paſſer ſans obſtacles. Le cercueil pouvoit être dérobé à

la

ſa vuë de la voiture que je lui envoyois. D'ailleurs j'avois penſé que chaque jour aportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la conſtance de Fanny quelque-tems de plus pour ſe fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer autant qu'elle pourroit ſon départ.

Si nous quittâmes Paris ſans regret avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre Patrie, ce ne fut pas ſans reconnoiſſance & ſans eſtime pour un grand nombre d'amis illuſtres dont la ſociété nous avoit été chére. Mais des cœurs enyvrez de triſteſſe étoient peu capables d'être fort attendris par d'autres ſentimens. N'ayant aucune raiſon de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez Mylord que le ſoir du ſecond jour. Le premier ſpectacle dont nous fûmes frapez à ſa porte, fut l'ecuſſon de ſes Armes, qui y étoit attaché en noir, ſuivant l'uſage que les Anglois obſervent pendant le tems du deüil. J'avois laiſſé paſſer quelques ſemaines ſans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer auſſi tôt qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funèbre. A peine oſâmes-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnuë de pluſieurs autres Domeſtiques, ils prévinrent nos queſtions en lui aprenant que le Comte &

toute ſa Maiſon pleuroient depuis trois jours la mort de ſa chere fille, Madame la Ducheſſe d'York. Quel ſurcroît d'affliction pour nous! La douleur de notre propre perte ſe renouvelant par l'idée de celle du Comte, nous deſcendîmes avec preſqu'autant de conſternation qu'à la premiére nouvelle de la mort de Cecile. Je défendis aux Domeſtiques de prévenir leur Maître ſur notre arrivée, & nous faiſant introduire auſſi-tôt dans ſon cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit ſeul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit aſſis au milieu de ſes livres, une plume à la main; & tenant la tête panchée ſur ſa table, il paroiſſoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déja jetté ſur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il ſe leva en nous reconnoiſſant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient ſombres, mais ſa contenance me parut ferme & tranquile. Je crus remarquer ſeulement ſur ſon viſage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de ſon teint. Les marques de notre affliction étant beaucoup moins meſurées, il s'imagina que c'étoit la ſeule compaſſion qui nous faiſoit prendre un intérêt ſi vif à ſa diſgrace, & nous prévenant dans cette penſée: Vous vous êtes trop peu ménagez, nous dit-il d'un ton que la reconnoiſſance animoit plus que la douleur, & n'ayant pû recevoir que ce matin ma Lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre ſanté peut ſe reſſentir. Hélas ! lui répondis-je en l'embraſſant, votre Lettre n'eſt pas tombée entre mes mains. Nous aprenons à ce moment la première nouvelle de votre infortune ; & lorſque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre ſeule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel ! Les ſoupirs de Fanny augmentant à ce diſcours ; vous voyez repris-je les larmes de mon Epouſe, & j'avoue que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le ſeul Pere malheureux. La mort nous a ravi notre chére Cecile.

Le Comte, auſſi frapé d'un accident ſi imprévu que de la force de notre affliction, parut oublier quelques momens ſa perte, pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me preſſa de lui aprendre les circonſtances de la maladie de ma fille ; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention ſi la bienſéance me permettoit de lui faire ce recit avant que d'avoir entendu le ſien, je m'abandonnai au triſte plaiſir de lui repreſenter Cecile mourante, & de lui peindre ma déſolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail : Ah ! Mylord, repris-je avec quelque confuſion, j'oublie que je fatigue un Pere qui n'eſt pas moins à plaindre que moi. Mais c'eſt de votre douleur même que j'eſpére de l'indulgence pour la mienne.

Il m'avoit écouté avec différentes marques d'attendriſſement & de pitié. Cependant la ſérénité & la modération reprenant leur ſiége ſur ſon viſage, ſes premiers diſcours furent une exhortation à nous ſoumettre aux jugemens toujours équitables de la Providence. Enſuite ſe rendant à la priére que je lui fis de m'aprendre à ſon tour les circonſtances de ſa perte, il me raconta avec la même douceur & la même conſtance, ce qu'il avoit reçû de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'Yorck lui avoit dépêché après la mort de la Ducheſſe. Sa relation auroit mérité toute entiére de trouver place dans un autre lieu de mon Hiſtoire, mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis, refroidiroit la compaſſion que je demande pour le mien, je ne m'arrêtai qu'au petit nombre d'événemens qui ſont liez avec le fond de ma narration.

Le caractére foible & inconſtant du Roi Charles, n'avoit pas ſoutenu long-tems le retour de tendreſſe & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Ducheſſe d'Yorck. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth ſe fuſſent rélâchez depuis que je lui avois ôté l'eſpérance d'obtenir ma fille, ſoit que les ennemis des Hydes euſſent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vû eſſuyer à la Ducheſſe des froideurs & des marques d'averſion qu'on avoit pris pour les préſages d'une haine ouverte, & d'une diſgrace abſoluë.

Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu; mais ſa jeuneſſe lui en faiſoit eſpérer d'autres, & le ſouhait de la Nation étant d'en voir du moins au Duc d'Yorck lorſque la ſtérilité conſtante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi, les plus fidèles amis du Comte de Clarendon, perſuadérent à ſa fille que le ſeul moyen de réſiſter aux injuſtes perſécutions de ſes ennemis, étoit de feindre une groſſeſſe avancée, qui interreſſeroit toute l'Angleterre à ſon honneur & à ſa conſervation. Elle céda à leurs conſeils. Le Duc d'Yorck fut trompé lui-même par des aparences qu'il eſt toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joye qui ſe communiqua bien-tôt à toute la Nation, mais qui ne fit qu'irriter ſecrettement le Roi ſon frere en renouvelant toutes ſes préventions. La Ducheſſe, ſous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans ſon ſein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation ſervit encore de matiére à mille interprétations malignes. On la fit paſſer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit après les couches de la Ducheſſe à des hauteurs dont le Roi même ne feroit point excepté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de ſon autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devinſſent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur eſclave comme il l'avoit été de leur Pere. On lui fit même enviſager le rapel & le rétabliſſement de Mylord Clarendon comme une néceſſité à laquelle il ſeroit forcé de ſe rendre. Enfin, la gloire des Hydes, & l'humiliation de la Maiſon Royale des Stuarts, furent repreſentées à Charles comme des conſéquences inévitables. Sa fierté ne put les ſuporter. On n'oſe penſer qu'elle l'ait pû engager dans des réſolutions qui jetteroient un oprobre éternel ſur ſa mémoire ; mais une Cour diſſoluë où le vice ouvre le chemin le plus ſûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre ; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour ſatisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colére & de jalouſie que le Roi ne put déguiſer.

De quelque main que l'Enfer ſe ſoit ſervi pour exécuter un de ſes plus noirs attentats, la Ducheſſe fut atteinte d'un mal ſi prompt & ſi violent qu'elle en reconnut tout-d'un coup la nature. La grandeur de ſon ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la ſource. Elle fit apeler le Docteur Morley, qui avoit depuis long-tems ſa confiance ; & lui découvrant ſon malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de reſſentiment inutile dans l'eſprit de ſon mari, qu'il lui cachât éternellement la cauſe de ſa mort ; mais une juſte précaution pour ſa famille lui fit ſouhaiter que ſon Pere & ſes deux Freres fuſſent informés d'un péril qui ſembloit le menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confeſſa, en gémiſſant, la ſupoſition de ſa groſſeſſe, mais par une diſpoſition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque-tems le Public par cette fiction, elle ſe croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ſes ennemis, & pour elle un ſurcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ſes derniers momens, que la perte de ſa fortune & de ſa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ſes tendres ſentimens pour un Pere qui n'avoit jamais rien eu de ſi cher, qu'elle étoit arrivé à Roüen trois jours avant nous. Il avoit crû devoir employer beaucoup de ménagemens pour aprendre une ſi triſte nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ſes diſgraces. Le Comte, élevé à la perfection de la ſageſſe par les principes dont il s'étoit rempli dans ſa ſolitude, avoit le cœur préparé à toutes ſortes d'évènemens. Sans affecter d'être inſenſible aux mouvemens de la nature, il avoit trouvé l'heureux art de les régler. Sa tendreſſe n'étoit pas diminuée pour ſa fille, mais portant ſes vuës au delà d'un eſpace dont le cours eſt borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes, ni d'une ſéparation qui ne devoit ſervir qu'à lui aſſurer plûtôt le plaiſir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation profonde des grandes véritez qui le conſoloient de ſa perte. Il écrivoit ſes réfléxions pour les graver dans ſon cœur, & pour les raprocher plus ſouvent de ſa mémoire. La pâleur que j'avois remarqué ſur ſon viſage venoit moins de ſa douleur que de la contention de ſon eſprit, & de ſa modération dans l'uſage de tous les biens qui ne ſervent qu'à fortifier la tyrannie des ſens.

Nous paſſâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes; mais le ton que Mylord avoit pris, & qu'il ſoutint ſans affectation, nous mit dans la néceſſité de faire violence à nos ſentimens. Fanny même ſe ſentit encouragée par cet admirable exemple de conſtance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma laſſitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le ſommeil. Cependant l'impreſſion qui me reſtoit des diſcours & de la fermeté du Comte, me mit le ſang dans une agitation, qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle ſource il avoit puiſé les principes d'une Philoſophie ſi héroïque, & je me rapelois quelques legéres ouvertures qui lui en étoient échapées dans d'autres tems. Mais des ſyſtêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le ſien, étoient-ils capables de ſoumettre les ſens avec cet empire? Celle du Comte, diſois-je, eſt peut être plus vive & plus ardente que la mienne. Il ſe repreſente plus fortement ſes propres chiméres, &

cette illuſion produit l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaiſon de ſon cœur au mien, & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui ſe paſſe au-dedans de moi-même? Le Comte eſt un homme affoibli par l'âge. Peut-être a-t'il ignoré toute ſa vie ce que c'eſt qu'une paſſion violente; je ſçai qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieilleſſe a t'elle achevé de refroidir ſon ſang? Il réüſſit à ſe vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah! s'il avoit eu pour ſa fille la moitié de notre tendreſſe pour Cecile, il ne raiſonneroit pas ſi tranquilement ſur ſa perte, & l'eſpérance de la rejoindre dans un avenir obſcur & incertain, ne ſuffiroit pas pour le conſoler.

Après avoir paſſé la nuit dans ces réfléxions, je n'eus rien de ſi preſſant à mon lever que de revoir le Comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette ſageſſe prétenduë, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faiſoit ſon étude, & dont je voyois effectivement qu'il recuëilloit le fruit, j'étois réſolu d'aprofondir ſes principes. Sa tranquilité me cauſoit une eſpéce de jalouſie. Quoi! diſois-je, la nature, la raiſon, la Religion ſi l'on veut; car c'eſt un nom célébre, à quelque chimére qu'on le donne, auront des ſecours pour ſurmonter la douleur, des ſecrets pour rendre heureux, qui ne ſont peut être inconnus qu'à moi, & que j'aurai deſirés toute ma vie, ſans pouvoir les découvrir? Dans l'ardeur dont je me ſentis enflammer par cette penſée, auſſi preſſé par ſa curioſité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'Apartement du Comte, & le trouvant déja occupé de ſes Etudes, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquilité, lui dis-je, ou l'empire que vous prenez ſur vos agitations, dans le malheur le plus ſenſible qu'un Pere puiſſe avoir eſſuyé, me paroſt un prodige qui ſurpaſſe toutes mes lumiéres. Je cherchois depuis le premier inſtant de ma raiſon ce Port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts j'ai deſeſpéré de le trouver; & lorſque je me ſuis flâté le plus téméraire-ment d'en aprocher, un orage imprévû n'a pas manqué de me repouſſer dans le ſein des tempêtes qui m'ont précipité auſſi tôt dans quelque nouvel abîme. Le calme dont je vous vois joüir, eſt-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hazard? Eſt-ce un ſecret conſtant, qui puiſſe être communiqué ſans perdre ſa vertu? ou n'eſt-ce qu'un bonheur aveugle & mal aſſuré, dont la ſource ſoit inconnuë à vous-même qui le poſſédez? Pardonnez mes inſtances; mais je ne puis vous voir ſi heureux ſans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous joüiſſez: il ſeroit cruel de me refuſer la communication d'un bien qui paroſt vous coûter ſi peu.

Un air de complaiſance & de bonté qui ſe répandit auſſi-tôt ſur le viſage du Comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du Ciel me tenoit en réſerve. Mais les ténèbres qui m'obſcurciſſoient les yeux, étoient trop épaiſſes pour ſe diſſiper à cette lumiére. J'attendis la réponſe du Comte, qui paroiſſoit chercher des termes, au gré de la tendreſſe & de l'empreſſement de ſon cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le preſſoit ; cher Cléveland ! me dit-il, Ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je ſens de compaſſion pour vos peines, & quel ſurcroît de force pour ma propre conſolation, ſi je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais autant que je connois vos principes, la guériſon que vous déſirez, n'eſt pas une entrepriſe aiſée. Vous vous êtes rempli dans votre jeuneſſe de mille maximes auſquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont ſoûtenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foibleſſe, vous ayez penſé à vous en former d'autres Le diſcours que vous m'avez tenu à Saint-Cloud, & le parti que vous avez pris preſqu'auſſi-tôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre ſéjour à Paris, m'avoit fait juger que ſi vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez peut-être dans un état encore plus triſte, qui eſt celui de renoncer à toute lumiére.

Non, non, Mylord, me hâtai-je de lui répondre, comptez qu'après avoir reconnu ſenſiblement la fauſſeté d'un principe, je ne ſuis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez ſur de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illuſion, je n'ai pas ceſſé de ſentir qu'il ne ſuffiſoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides; & que dans le tems même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque choſe à la perfection de mon repos. Combien ce ſentiment eſt-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes playes de mon cœur? Mais un triſte deſeſpoir, effet auſſi néceſſaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'eſſai, que de celle de toutes mes lumiéres, m'a fait regarder l'état tranquile où je vous vois avec les mêmes ſujets de douleur, comme une perpeſctive chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par des impuiſſans deſirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne ſuffira point pour me perſuader que cette heureuſe ſituation n'eſt pas impoſſible pout moi, ſi vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin ſûr, dont la vuë commence à me rendre un peu d'eſpérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui ſurpaſſe peut-être mes forces. Un Miniſtre d'Etat, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires eſt peu propre à la diſcution de tant de points importans auſquels je crois votre guériſon attachée. La vérité même perd quelque choſe de ſon éclat lorſqu'elle eſt mal établie. Cependant, continua-t'il, avec un homme accoutumé à faire uſage de ſa raiſon, & capable par conſéquent de ſaiſir toute l'étenduë d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop en mettant le pied dans une ſi belle carriére. J'entreprens de vous preſenter un côté nud de la vérité, & levant vous-même le reſte du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumiéres. Je ſouhaiterois néanmoins, ajouta-t'il, avant que de vous demander de l'attention que vous paroiſſez diſpoſé à m'accorder, que vous priſſiez la peine de m'expliquer quelles ſont préciſément vos idées ſur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre eſprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette propoſition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas ſur moi-même, & quelle aparence de pénétrer tout-d'un coup un cahos ſur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis ſi long-tems? Hélas, cher Comte! lui dis-je, comment prétendez vous que je puiſſe vous aprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer? Songez-vous que depuis pluſieurs années toute mon étude eſt de fuir la vuë de moi même, par la crainte d'y trouver ſans ceſſe un ennemi, dont je n'ai pû obtenir preſque un ſeul moment de compoſition. Que vous dirai je de l'ordre de mes idées ? Je reconnois le pouvoir ſuprême de l'Etre infini à qui je dois l'exiſtence. Mon culte eſt la bonté & la juſtice, par leſquelles je me ſuis toujours efforcé d'imiter ce grand modele. La variété des établiſſemens humains qui portent le nom de Religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître ; & j'ai refuſé même de prêter l'oreille aux éclairciſſemens qu'on m'a propoſez, par cette ſeule raiſon que chaque ſecte condamnant ſans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre opoſé à celle qu'on m'a preſſé d'embraſſer. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été ſoüillé par l'injuſtice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vuës plus loin ; & je m'y ſuis borné avec d'autant plus de confiance que s'il y avoit quelque Religion utile ou néceſſaire, ce ne pourroit être que par le raport qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelque embarras : encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raiſonnemens captieux d'une ſociété de gens d'eſprit, qui s'étoient fait comme honneur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame eſt-elle une ſubſtance diſtinguée du corps, qui ſoit deſtinée à l'uſage de ſes facultez après cette vie mortelle ? Ou n'eſt-ce qu'une modification de la matiére, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, ſuivant la délicateſſe de ſes organes ; & dans cette ſupoſition a-t'elle d'autre raport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage paſſager, qui doit finir avec ſon exiſtence ? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque tems dans le doute, n'a pû prévaloir ſur celle du ſentiment. Je ſuis revenu à penſer malgré moi, que ce qui eſt capable de ſe replier ſur ſoi-même par la force de la réflexion, n'eſt rien qui reſſemble à la matiére. Enfin, mes lumiéres telles que je vous les explique, ont été conſtantes ; & ſi quelque nuage a pû les obſcurcir, il ne me les a jamais fait rejetter comme des notions dont j'euſſe reconnu la fauſſeté.

Mais, repris-je avec un ſoupir, je m'arrête à vous expoſer mes ſpéculations : Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre inceſſamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait aſſez rempli pour m'occuper entiérement, & pour guérir mes diſtractions ? Je n'ai ſenti que de la langueur dans les plaiſirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chére, dans les Concerts, dans la continuité des Jeux & des Spectacles, dans tout ce qui paſſe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis je donc le ſeul pour qui le plaiſir ſe change en amertume ? Que dis-je ! J'ai vû naître dans mon ſang une chaleur dont ma raiſon m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : Au mépris de l'amour le plus tendre & le plus ſaint dont on ait jamais brûlé pour une Epouſe, les charmes d'une Courtiſane ont excité une révolte imprévuë dans mes ſens, &, ce que j'oſe à peine vous révéler, leûr trouble a fait paſſer un moment le poiſon dans mon cœur. Quelle ſituation funeſte, de n'être ni content du plaiſir, ni ſûr de ſoi pour le devoir !

Mais j'arrive à la plus inſuportable de mes peines. Le ſouvenir du paſſé n'eſt pas néceſſaire ici pour groſſir mon objet. J'ai perdu ma fille. La mort eſt un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du Ciel me diſpenſât de la loi commune. Dites-moi ſeulement, continuai-je en redoublant la force de mes expreſſions avec l'ardeur du ſentiment qui les animoit : Ah! Mylord, dites-moi par quelle rigoureuſe diſpoſition de mon ſort, la même puiſſance qui m'a formé avec un cœur ſi ſenſible, ne me fait pas trouver dans mes ſens ou dans ma raiſon, ſinon le reméde abſolu de mes douleurs, du moins un équivalent de conſolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon deſeſpoir ? Je vous demande, Mylord, pourquoi je ne trouve rien de propre à me conſoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'eſt à cette queſtion qu'il faut répondre, ſi vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure. N'ayez point recours à des ſupoſitions vagues & incertaines. Oüi, Mylord, faites-moi découvrir dans les attributs du

Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raiſon ou dans la nature des choſes, une aparence de preuves, une couleur de juſtice, une ombre de vraiſemblance, qui ſerve à me faire trouver moins de déréglement & de cruauté dans cette diſpoſition. Vous augmenterez mes eſpérances ; je ne croirai rien d'impoſſible à votre Philoſophie, ſi elle m'offre d'abord de quoi concilier une ſi affreuſe contrariété.

Le Comte n'ayant pas beſoin, pour ſes vuës, d'une ſi longue expoſition, ſembloit en attendre impatiemment la fin. Il ſaiſit l'occaſion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroit ſi propre à jetter du jour ſur vos difficultez, dépend de pluſieurs autres explications. Ce ſeroit renverſer l'ordre que de placer les conſéquences avant les principes, mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, ſi vous me voyez éluder une ſeule de vos objections. Enſuite, levant les yeux aux Ciel comme s'il eût voulu l'interreſſer au ſuccès de ſon entrepriſe : Je benis, continua t'il, l'Etre ſouverain dont vous reconnoiſſez la puiſſance, de vous avoir fait conſerver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un Maître, & qui n'a pas effacé dans ſon cœur les premiéres impreſſions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût reſté des doutes ſur la ſpiritualité de l'ame,

& ſur ſon immortalité. C'eſt une queſtion que j'abandonne à la Phiſique. Supoſez l'Ame immortelle par ſa nature, vous ne conteſterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Supoſez-la périſſable par elle-même, compoſée de partie matérielle, en un mot (ſi l'on peut ſe former cette idée ſans contradiction d'une ſubſtance capable de penſer & de réfléchir) vous confeſſerez de même que le Créateur tout-puiſſant dont elle a reçû l'Etre avec les facultés qu'elle poſſéde, peut lui conſerver éternellement ces avantages, c'eſt-à-dire, auſſi long-tems qu'il joüira lui-même de ſa puiſſance. La difficulté n'eſt qu'à ſçavoir à quelle durée il la deſtine, & ce qu'il a décidé de ſon ſort. Voilà le point ſur lequel la raiſon eſt peut-être arrêtée, lorſqu'elle n'a pour guide que ſes ſeules lumiéres.

En raportant les premiéres circonſtances de l'entrepriſe du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une relation fort étenduë de tous nos entretiens. C'eſt aſſez que dans ces eſquiſſes imparfaites on puiſſe prendre quelque idée de ſa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pû vous vanter trop un reméde, auquel j'ai dû ma propre guériſon par les mêmes degrez dont j'attens infailliblement la vôtre. Ecoutez mes promeſſes, ajouta-t-il, & dans le détail où je brûle d'entrer, ſi vous trouvez quelque terme obſcur ou quelque idée qui vous bleſſe, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclairciſſemens qui peuvent vous ſatisfaire.

Encore une fois, c'eſt en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de pluſieurs jours & le ſujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit propoſé trois objets, qui ſe dévelopérent par degrez, & que l'Orateur le plus habile n'auroit pas repreſentez avec plus de force ſous leurs différentes faces. Dans ſon premier diſcours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que ſous le nom de ſon remède; & ſa promeſſe étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guériſon, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, ſans ſouhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la deſcription qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Chriſtianiſme que j'avois reçûës à Saumur, conſiſtoient en un certain nombre de ſupoſitions triſtes & rebutantes, qui n'avoient pû m'inſpirer que du dégoût lorſqu'elles avoient été ſéparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante, & dont les charmes ſeuls étoient d'abord un ſoulagement pour mon imagination; des graces intérieures, des ſecours inviſibles, des faveurs conſtantes qui n'avoient beſoin que d'être demandées pour être obtenuës; une liaiſon anticipée de l'eſprit & du cœur avec un ordre ſupérieur à la nature, & pour derniére perſpective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réünis dans un eſpace ſi court m'étant expoſé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence ſimple & naturelle, je ne pus retenir quelques ſoupirs, à la vuë de tant de biens qui flâtoient l'amertume de mon cœur.

Le Comte s'en aperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il, votre agitation décèle à vos deſirs. Mais ſi j'ai réüſſi à vous faire ſouhaiter le remède que je vous propoſe, je vous forcerai de confeſſer à preſent que c'eſt le ſeul qui vous convienne, & qu'en conſultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde ſi bien avec la connoiſſance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon attention redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraiſemblance qui me paroiſſoit manquer à ſes propoſitions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaiſon avec notre condition preſente. Qu'étoit-ce que des ſecours inviſibles & des graces intérieures, pour des maux qui ſe faiſoient ſentir par l'ébranlement des organes? Quelle reſſource dans des conſolations ſpirituelles contre des douleurs qui tourmentent les ſens? Et l'eſpérance même de ce bonheur ſi parfait, qui apartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de diminuer le ſentiment d'une miſére actuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vûë, vers lequel il avoit ſçû tourner mes deſirs, ne me paroiſſoit donc qu'un objet chimérique, & je revenois à croire, comme je l'avois déja penſé, qu'il ne ſe réaliſoit dans ſon eſprit, que par la force de ſon imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un ſecond entretien. L'air de confiance avec lequel il s'y preſenta m'auroit diſpoſé à l'écouter avec quelque eſpérance, ſi je n'euſſe été rempli de mille réfléxions, qui me tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raiſon. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur ? & que me ſerviroit-il, diſois-je, de devoir peut-être quelques momens de repos à mon illuſion ? c'eſt ici que je regrette la loi que je me ſuis impoſée de ne faire entrer aucune de ces diſcuſſions dans mon hiſtoire. Ceux qui cherchant de bonne foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclairé, & ne demandent que de ſolides raiſons pour ſe rendre, trouveroient ici dans le diſcours du Comte, une ſource d'inſtructions & de lumiéres. Il fit une juſte impreſſion ſur mon eſprit. Si je ne prétens point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes ſortes d'objections, c'eſt toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres, il y a du moins une gloire extrême pour le Comte de me l'avoir preſentée dans ce jour qui porte la lumiére juſqu'au fond du cœur, & qui ne laiſſe plus d'accès au moindre doute.

Je peſe avec raiſon ſur cette époque du changement de mes principes, ou plûtôt ſur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre inſenſiblement toute la vigueur qu'elle avoit perduë dans un ſi long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoiſſance & de force où le Ciel l'apeloit par tant d'épreuves. A l'eſprit juſte & ſincére qui s'eſt perſuadé une fois de la néceſſité de la Religion, par ſa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin eſt court juſqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auſquelles le parfait repos du cœur eſt attaché. La créance des myſtéres, celle des points hiſtoriques, la ſoumiſſion aux régles de mœurs & de diſcipline, ne ſont plus que des conſéquences qui ſortent d'elles-mêmes du principe. Cependant après m'avoir propoſé la Religion comme le bien le plus deſirable, & me l'avoir fait regarder comme la néceſſité la plus juſte, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode; car je me ſouviens de les avoir reconnuës depuis, dans tous les ouvrages que je me ſuis procuré ſur cette importante matiére. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'opoſe point d'armes plus fortes à la Religion, que la foibleſſe qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens ſur leſquels on la fonde ; & n'oſant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pû s'il eût conſulté mes ſentimens, ſur l'impreſſion que j'avois conſervée de notre ſecond entretien, il prit avec moi la méthode, qu'il ſouhaitoit, m'a-t il dit, mille fois dans la ſuite, qu'on prît toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir ſur le deſſein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir ſon diſcours ſur le pied d'une diſcuſſion hiſtorique dont il ſe réſervoit à m'aprendre l'utilité. Il m'en faiſoit examiner avec ſoin toutes les circonſtances ; & ſans pénétrer ſes vuës, j'obſervois que s'il ne laiſſoit rien échaper de la force des témoignages, il ne me déguiſoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait paſſer ſous mes yeux tout ce qui apartient à la Religion par quelque raport, il me demanda ce que je penſois d'une vérité ſoutenuë de tant de preuves ? Je ne pûs refuſer une ſoumiſſion qui m'étoit comme arrachée. On éteint d'un moindre ſouffle la lumiére d'un flambeau. Mais cent flambeaux réünis jettent une clarté victorieuſe, que tous les vents enſemble ne ſçauroient affoiblir.

Quelle idée donnerai-je de la ſatisfaction de mon cœur, lorſqu'étant ſeul à méditer ſur mes nouvelles connoiſſances, je trouvai dans mes réfléxions un ſecours preſqu'auſſi puiſſant que les inſtances & les inſtructions du Comte? Le prix du ſervice qu'il m'avoit rendu, conſiſtoit à m'avoir montré la carriére. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déja d'y courir. En un moment, je vis tomber le charme que ma raiſon ſeule n'avoit jamais eû la force de pénétrer. Les attachemens du monde, ſes biens, leur durée, tout prit à mes yeux ſa valeur réelle. Je n'eſtimai plus rien que par le raport de quelque choſe avec les nouveaux objets de mon eſtime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les véritez ſaintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'aperçut bien-tôt de ce changement; mais loin d'en prendre quelque ſujet d'allarme, elle marqua de l'empreſſement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis long-tems l'objet de tous ſes vœux. Sa modeſtie ſeule & le reſpect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me propoſer ſes lumiéres. Avec quelle joye me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit oſé me montrer! Je reçus ſes félicitations comme un ſurcroît de bonheur. Vous êtes donc auſſi heureuſe que moi, lui dis-je, puiſque vous ſentez le prix des biens dont je commence à joüir. Quoi! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de ſolide, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je regardois comme un amuſement pardonnable à la foibleſſe de votre ſexe, étoit peut-être la méditation des profondes véritez que j'ignorois ? Le Ciel vous avoit favoriſé de cette connoiſſance, tandis que je languiſſois près de vous dans les ténèbres ou que par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur ! Hélas ! ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s'excuſa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner ſon zèle, & par l'idée même que je lui avois marquée pluſieurs fois de ſes occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t'elle, puiſque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle adreſſé de ſoupirs au Ciel pour obtenir de ſa bonté qu'il me deſſillât les yeux !

Une autre queſtion que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté conſidérable dans ma premiére ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vuë pour ſes anciennes diſgraces, & particuliérement pour la mort de ſa fille. Avec la force dont je me ſentois rempli par la conſidération des grandes véritez de la Religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-tems les mêmes ſecours, elle eût pu s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître ſi ſenſible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroiſſoient plus capables de troubler la tranquilité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorſqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cecile comme une ſéparation de courte durée, & à ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour ſa fille, me devenoit ſi clair & ſi ſenſible que je ne concevois plus qu'elle eût pû penſer autrement avec les mêmes principes. Je la preſſai de ſatisfaire à cette queſtion. Elle me répondit qu'il étoit ſans doute humiliant pour elle d'avoir marqué ſi peu de patience & de ſoumiſſion dans cette épreuve, & qu'elle étoit perſuadée que l'aſſiſtance du Ciel n'ayant pû lui manquer, c'étoit ſur elle même que devoit retomber tout le blâme de ſa foibleſſe. Mais je ſuis mere, ajouta-t'elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de nature ne ſont point détruits par les ſecours de la grace. J'ai apris de la Religion même, reprit-elle, que notre malheureuſe vie eſt une ſcène perpétuelle de miſéres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à ſoutenir contre nos propres ſentimens. Tout ce qui ſe paſſe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les ſeules forces de la raiſon; & vous-même, ſi vous en rapelez la mémoire, vous n'avez pas eû beſoin juſques-là d'autres ſecours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui ſont les véritables épreuves d'un Chrétien ? C'eſt dans ces ſortes de diſgraces dont le ſentiment eſt ſi intime, que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous ſuit malgré nous ; & la patience qui ne vient que de la nature, eſt bien-tôt épuiſée. La grace eſt alors une reſſource qui ne manque point à celui qui la demande ; mais ne la recevant même, dans la juſte meſure de nos beſoins, il arrive encore que la foibleſſe de la nature ſe fait ſentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu conſommée, & qui m'enflammérent d'une eſpéce d'émulation. Une femme, diſois-je avec admiration, une créature foible & délicate a découvert un treſor inconnu aux hommes les plus éclairez ! Elle s'eſt aſſuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & dans la ſimplicité de ſon cœur, elle ſe trouve capable de communiquer ſes lumiéres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je ſentis croître de jour en jour par ſes entretiens & par ceux du Comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur auſſi facile à émouvoir que le mien, ſi l'habitude que j'avois de raiſonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes mêmes, autant de régles de modération, que de motifs de zèle. L'éloignement du monde

&

& le goût de la ſolitude, qui avoient été les premiéres concluſions de ma nouvelle Philoſophie, me parurent bien-tôt des excès, quand je conſidérai, ſuivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne ſont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la reconnoiſſance des vrais principes, la Religion en demande la pratique, qui conſiſte dans l'exercice de toutes les vertus. Ainſi, loin de m'arrêter au ſentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indolence, qui fait fuïr la peine de ſe rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples; ou d'une défiance outrée de ſoi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour ſe mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-deſſus des biens du monde, & en aprenant à quels plaiſirs le nom de bonheur apartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fauſſes & de raiſonnemens ſans juſteſſe, dont je voyois la plûpart des Livres de piété remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'uſage des biens ſenſibles ſans en permettre le goût, & par conſéquent que tout ſyſtême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raiſonnable aux créatures, eſt un fanatiſme qui bleſſe autant la Religion que la nature. Après bien des méditations ſur cet important article, je me perſuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès, c'eſt-à dire, cette ſorte d'emportement qui ſupoſe la préférence du plaiſir au devoir. Par-là ſe trouvent juſtifiez tous les penchans & les goûts d'un honnête homme, qui ſçait non-ſeulement renfermer ſes deſirs dans les bornes de la loi, mais qui les annoblit même par le raport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai, ſur ce principe, un nouveau plan de conduite, tout différent, peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la Religion tiennent l'une à l'autre, auront peine ſans doute à m'aprouver : mais fondé ſur les régles mêmes de la vérité que j'embraſſois, & dont je me flâtois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le deſir des biens céleſtes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre ſuivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1. Les devoirs de la Religion : ils devenoient la ſource de mon bonheur, comme l'unique voye qui devoit me conduire à ma derniére fin. 2. Ma tendreſſe pour mon Epouſe : c'étoit un ſentiment ſi juſte, qu'il ne pouvoit être en opoſition avec aucune loi. 3. Les devoirs de la ſociété, dans leſquels je comprenois ceux de l'amitié. 4. L'étude aſſiduë des ſaintes Lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes, mais ſans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avois guéres moins de fruit à tirer pour les mêmes vuës, puiſqu'à des yeux bien éclairez par la Religion, l'ordre naturel ſe raporte à Dieu comme celui de la grace. 5. L'uſage modéré des plaiſirs; par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne conſiſte pas plus à ſe priver, qu'à joüir avec ſageſſe. Ainſi la bonne chére, la Muſique, & les autres douceurs qui flâtent les ſens, ne furent point excluës de mon ſiſtéme. Le goût même des femmes, qui paſſe pour un écueil ſi terrible, me parut ſans danger avec les ſentimens qui me ſervoient de préſervatifs. Ma tendreſſe inaltérable pour Fanny, donnoit aſſez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fut capable de me trahir; & lorſque je n'avois à redouter que la révolte groſſiére de mes ſens, je me promettois des grands motifs de la Religion, plus de force qu'il n'en falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laiſſé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foibleſſe. Pourquoi ne pourroit on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature? La beauté & les graces feroient des avantages bien funeſtes pour une femme. Il faudroit donc la fuïr, parce qu'elle mérite qu'on la cherche; & la traiter, parce qu'elle eſt aimable, avec toutes les marques de la haine? Quelle étrange contradiction! Sur cette courte idée de mon nouveau ſyſtême, on me demandera peut-être comment la Religion pouvoit me faire revenir à quelques uns des amuſemens que la raiſon m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponſe, ignore les deux principaux avantages du Chriſtianiſme : l'un, qui eſt de ſantifier par l'innocence des deſirs & par le ſoin de les raporter au dernier terme, tout ce qui n'eſt pas, ou mauvais en ſoi-même, ou particuliérement défendu par la Loi ; l'autre, qui conſiſte dans la force qu'il communique à ceux qui ſe prêtent de bonne foi à ſes impreſſions, de ſe garantir d'un attachement immodéré aux biens ſenſibles, & de prendre occaſion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui ſuivent toûjours leur poſſeſſion, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre ſans ceſſe à celles d'un bonheur plus ſolide. En un mot, le Chrétien trouve dans les plaiſirs qu'il ſe procure par l'uſage des biens paſſagers du monde, une raiſon d'en deſirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte ſur un dédommagement certain. Il les regarde comme un eſſai de ceux qui l'attendent dans un état moins ſujet à changer, & cette diſpoſition, dans laquelle il eſt ſoutenu par les ſecours intérieurs de la Religion, lui fait conſerver cette paix & cette égalité d'ame dont la ſeule Philoſophie ne donne que l'ombre, & qui eſt déja comme une anticipation du bonheur auquel il aſpire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invinciblement la force divine de ſon ſecours, c'eſt qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raiſon & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout-d'un-coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ſes maximes, que ſi l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute ſa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occaſion de faire bien-tôt cette heureuſe expérience.

Nous n'avions rien apris de Madame Lallin depuis ſon évaſion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon Epouſe lui avoit donné ſecrettement de s'informer du chemin qu'elle avoit pris, & d'employer tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite. Je connoiſſois trop bien Fanny pour l'avoir ſoupçonnée de quelque autre vuë que celle d'une généreuſe compaſſion : mais je ne me ſerois pas imaginé non plus qu'après avoir fait pluſieurs démarches inutiles pour ſuivre un ſentiment ſi noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée ſans ceſſe, elle eût pû trouver place pour un ſouvenir que rien ne l'obligeoit de conſerver. Cependant elle vint un jour à moi, avec une lettre de Drink, qu'elle avoit reçuë de Saint-Cloud, & me prévenant par un diſcours fort tendre, elle me pria, pour concluſion, de lui accorder la liberté de rendre quelque ſervice à une malheureuſe femme qui s'étoit punie trop rigoureuſement des injuſtices de la fortune. J'avois peine à comprendre ſon deſſein, lorſque m'ayant expliqué la triſte ſituation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me propoſa de la repeler auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une eſtime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait decouvrir à Drink ce qu'il avoit cherché long-tems ſans ſuccès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos dernières avantures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la cour de Madame, il étoit paſſé juſqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu ſans ſurpriſe. C'étoit John Wil, le Perſécuteur du Vicomte d'Axminſter, & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remords commence à expier les déréglemens d'une longue vie. Un ſimple repentir ſuffiſoit peut-être pour l'acquiter envers le Ciel des chagrins qu'il avoit cauſez à Mylord Axminſter & à ſa famille; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement ſous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit reſté entre ſes mains lorſqu'elle avoit pris le parti de ſe délivrer de la tyrannie par la fuite. Il ne douta point qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en paſſant en France il n'aprît de moi ce qu'elle étoit devenuë. Son eſpérance étoit de gagner ſon cœur par des ſoumiſſions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ſes malheurs. Il ſe rondit à Saint-Cloud. J'en étois parti. Mais Drink, que j'y avois laiſſé apres moi, lui donna les informations qu'il deſiroit, juſqu'au moment du moins où les obſcuritez de notre propre ſort l'avoient porté à s'éloigner volontairement de ma maiſon. S'il ne put lui procurer d'autre éclairciſſement, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commoditez pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réüſſit plus heureuſement qu'à Drink, qui n'avoit pû s'y livrer entiérement. Une Angloiſe, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre Nation, faiſoit comme une néceſſité de donner ſa confiance, ſe trouva heureuſement liée avec quelques amis de John Will. Il aprit d'eux que notre malheureuſe fugitive avoit paſſé quelques jours chez cette fidèle amie & que s'étant retirée dans le Couvent d'Hautebruyéres, qui eſt à quelques lieuës de Paris, elle n'avoit pas ceſſé d'entretenir une commerce intime avec elle. Mais avec peu de reſſource du côté de la fortune, elle ſe voyoit forcée, pour ſubſiſter dans une maiſon où ſa dépenſe auroit bien-tôt ſurpaſſé ſes richeſſes, de ſe réduire au rang de cette eſpéce de domeſtiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de *Sœurs Converſes*. Will avoit demandé à la voir ſous un nom moins capable de l'effrayer que le ſien. Elle l'avoit reçû avec horreur, & dans la confuſion qu'il avoit reſſentie de ſes reproches, il étoit venu à Saint-Cloud ſans avoir eu la force d'y répondre.

Drink nous marquoit tout à la fois & la demeure de Madame Lallin, & les propopoſitions de Will. Mon Epouſe, pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin auſſi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à eſpérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triſte ſituation de ſa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes, & la Religion même donne-t'elle des motifs de ſécurité contre les artifices d'un Traître? Cette conſidération toucha ſi puiſſamment Fanny, que venant à s'attendrir encore par la miſére d'une femme à qui elle reconnoiſſoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de généroſité qu'elle me preſſa de ſuivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à ſe faire, puiſque loin de nourrir le moindre reſſentiment contre Madame Lallin, j'avois toujours rendu juſtice à ſes intentions, & je lui pardonnois de bonne foi tous nos malheurs. Mais en aplaudiſſant aux généreuſes inclinations de Fanny, je craignois de bleſſer la prudence par une facilité trop prompte à les ſuivre. Il falloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de Drink, pour juſtifier une démarche dont je croyois ſentir toute l'importance. En conſidérant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût manquer tant de répugnance à recevoir les ſoumiſſions d'un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu'il en fallût prendre, je me croyois obligé du moins de ne m'en raporter qu'à mes propres yeux. Ainſi, ſans rejetter abſolument les inſtances de mon Epouſe, je lui fis aprouver la réſolution que je pris d'engager Will & Madame Lallin à ſe rendre à Roüen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoit nous permettre. Madame Riding, que j'attendois inceſſamment, fut chargée par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Hautebruyére. Malgré tous ſes projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne, ne la diſposât ſur le champ à ſe mettre en chemin. J'avois écrit d'un autre côté, au Recteur du Collége, pour le prier de faire partir mes Enfans ſous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la ſageſſe. Tout s'arrangeoit ainſi pour mon paſſage en Angleterre, & j'avois déja fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes Equipages.

J'étois dans l'attente des ſeules perſonnes dont l'abſence retardoit mon départ,

part, & Mylord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes beſoins, s'occupoit à me donner des lumiéres ſur le caractére & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, loſqu'on nous annonça un jour la viſite du Duc de Montmouth. Il étoit ſans éclat & preſque ſans ſuite, mais il fut reconnu des domeſtiques du Comte qui l'avoient vu ſi ſouvent chez leur Maître. Nulle raiſon ne devoit plus me donner d'éloignement pour ſa perſonne, & dans le deſſein où j'étois de quitter la France, il ſembloit au contraire que ſon amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma fille, il venoit rendre à Fanny les devoirs communs de la politeſſe. Cette conjecture étoit juſte, mais elle ne comprenoit pas tous ſes motifs, ni même tous ſes prétextes.

Après avoir ſatisfait à l'uſage par un compliment qui parut renouveler ſa douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup ſon amitié, il m'annonça une diſgrace qui m'alloit mettre dans la néceſſité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes ſortes d'événemens comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde ſans émotion, & je lui répondis que j'étois heureuſement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponſe, & je crus remarquer du moins qu'elle étoit contraire à ſon attente. Cependant après en avoir affecté une ſatisfaction qu'il ne reſſentoit pas, il m'aprit que Monſieur & Madame de L***, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adreſſez à lui par une lettre où ils ſe plaignoient amérement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en poſſeſſion de l'héritage de Milord Axminſter. Ils ne pouvoient ſoupçonner de ce vol que la malheureuſe Cortona, pour laquelle ils avoient eu long tems une confiance aveugle; & dont ils n'avoient pas ignoré la juſte punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette Piéce, le plus grand mal, ajoûtoient-ils, venoit des héritiers de Milord Tervill, qui ayant trouvé aparemment le moyen de la retirer, commençoit à s'en prévaloir pour leur diſputer des biens dont leur Pere avoit été en poſſeſſion l'eſpace de trente ans. En effet, quelque injuſtice, qu'il y eût à porter leurs prétentions ſur l'héritages d'autrui, il ſembloit que dans l'abſence de l'Héritier légitime, ils euſſent plus de droit que deux Etrangers ſur un bien qui avoit été conſervé ſi long-tems dans leur famille. Je pris la choſe auſſi-tôt dans ce ſens, & malgré l'air d'importance que le Duc de Montmouth avoit donné à ſon recit, je me figurai que la preſence de Fanny & de mes Enfans ſuffiroit pour diſſiper toutes les difficultez.

Ce n'étoit pas la penſée du Duc, qui avoit formé ſur cet incident deux eſpérances dignes de ſa légéreté & de ſa préſomption. Le Portrait de Fanny, joint dans un même Tableau à celui de ma fille, avoit ſervi non-ſeulement à le guérir de ſa douleur, mais encore à lui inſpirer une nouvelle tendreſſe, qui étoit devenuë, en peu de jours, la paſſion dominante de ſon cœur; ou plûtôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur preſqu'égale pour la mere & pour la fille, ſes deſirs qui s'étoient réünis ſur Cecile, reprirent impétueuſement leur cours vers Fanny. Il avoit vû peu d'aparence de les ſatisfaire, & peut-être avoit-il paſſé quelque tems à les combattre. Mais la priére qu'il avoit reçuë de Monſieur de L*** étoit une ouverture ſi favorable, que dans les principes de galanterie qui régnoit alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la négliger. Il ſe promettoit donc que la diſgrace qu'il m'avoit communiquée, m'engageroit non-ſeulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le beſoin que j'aurois de ſa protection, & que la liberté que mon Epouſe ne pourroit lui refuſer de la voir familiérement pendant mon abſence, lui donneroit mille occaſions de ſatiſfaire ſon amour.

Quoique l'aproche de nôtre départ, & la froideur avec laquelle je reçus ſes offres de ſervices dans une affaire où je les croyois inutiles, eût rabattu tout-d'un-coup une partie de ſes eſpérances ; il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ſes ſentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit euë de vivre chez Mylord Clarendon, pendant le ſéjour qu'il avoit fait à Roüen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un azile. Sa paſſion y prit de nouvelles forces, par la preſence continuelle de ce qu'il aimoit. Bien-tôt elle n'eut plus le pouvoir de ſe déguiſer. Le Comte & toute ſa maiſon s'en aperçurent à mille marques. Fanny & moi nous fûmes les ſeuls à qui cette idée ne ſe preſenta point. J'étois livré ſans ceſſe à des méditations ſi ſérieuſes, qu'elles me laiſſoient peu d'attention pour la conduite d'autrui, & Fanny dans le mélange de triſteſſe & d'affaire où elle étoit à la veilla de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux ſur une folie qu'elle auroit mépriſée quand elle s'en ſeroit aperçuë.

Mylord Clarendon, à qui notre repos étoit auſſi précieux qu'à nous-même, s'allarma ſérieuſement d'un excès de ſécurité dont il craignit les conſéquences. L'ancienne connoiſſance qu'il avoit du caractére du Duc, étoit pour lui une auſſi forte raiſon de défiance, que tout ce que je lui avois raconté de nos derniéres avantures. Il prit un moment où j'étois ſeul avec Fanny pour nous découvrir ſes inquiétudes. A des amis moins fidèles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut être difficulté de donner un avis dont le ſuccès ſeroit plus incertain. Mais vous connoiſſant ſi bien, continua-t'il, en s'adreſſant à mon Epouſe, je ne riſque que de m'attirer trop de reconnoiſſance pour une foible marque de mon zèle. Et nous expliquant toutes les obſervations qu'il avoit faites ſur la paſſion du Duc, il nous fit craindre que cette extravagance ne devint funeſte en effet pour notre tranquilité. Les exemples n'en étoient pas éloignez. C'eſt une fureur, reprit le Comte, & votre expérience a déja dû vous perſuader que toutes ſes paſſions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois paſſer des nuits entiéres, ajoûta-t'il, à ſe promener ſous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entrepriſes qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne me ſuis raſſuré que par la précaution que j'ai priſe de faire veiller autour de vous quelques gens de confiance. Je ſuis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre Portrait ſur une eſpéce d'Autel, dans le Cabinet le plus ſecret de ſon Apartement, & qu'il y paſſe tout le tems qu'il ne peut paſſer auprès de vous. Je ne ſçai où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, ſi je n'étois ſûr qu'il l'a fait ſans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zèle ſi pur & ſi conſtant. Je lui apris dans quelles circonſtances le Duc s'étoit ſaiſi du Portrait.

Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ſes mains, lorſque nous ſçavions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunitez dont nous étions menacez par ſa paſſion. L'ordre fut donné ſur le champ à quelques domeſtiques, de lui enlever ſon idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ſes ſentimens, s'il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & ſi la bienſéance l'obligeoit même à feindre de les ignorer, auſſi long tems qu'ils ne le feroient point ſortir des bornes du reſpect, nous penſâmes, comme elle qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir ſa témérité par une réponſe qui le couvrit de confuſion. Mylord Clarendon avoit d'abord été d'avis que ſans attendre de ſa bouche des explications qui la mettroient dans quelque embarras, elle pouvoit prendre droit de dive ſes extravagances qui avoient éclaté à la vûë des Domeſtiques pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit eſpérer de mon Epouſe plus de hardieſſe qu'elle n'en étoit capable; & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à ſe faire pour s'armer d'une juſte fierté dans l'occaſion, je fis convenir Mylord qu'elle ſouhaitoit avec raiſon d'attendre qu'elle ſe vît forcée de parler.

Cependant la voye que prit le Duc pour lui faire l'ouverture de ſes ſentimens fut ſi adroite & ſi reſpectueuſe, que ç'eût été pour elle un autre ſujet d'embarras , ſi le Ciel n'eût pris ſoin lui même de conduire cette avanture au plus heureux dénouëment. On ſaiſit un moment ſi favorable pour enlever le Portrait , que les ſoupçons du Duc n'ayant pû tomber ſur perſonne , ſa préſomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût ôſé lui cauſer une mortification ſi cruelle ; ou peut être ne feignit-il d'en être perſuadé que pour ſe procurer l'occaſion de lui faire l'ouverture qu'il méditoit depuis long tems. Il prit le parti de lui adreſſer ſes plaintes dans une Lettre. Le tour en étoit ſi naturel , qu'on l'auroit crû ſincérement affligé de la néceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment ; mais lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte , & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple , n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté , elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes deſirs ? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher Portrait ? Hélas ! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais oſé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au hazard ? L'accuſoit-on de l'avoir profané par quelque indiſcrétion , ou de ne l'avoir pas aſſez religieuſement adoré ? Enfin ſous prétexte de vouloir ſe réduire éternellement au ſilence , & de ne rien deſirer au-delà du bien dont il demandoit la reſtitution , il faiſoit une peinture plus vive de ſa paſſion, que s'il n'eût point affecté de la déguiſer ſous ce voile. Sa Lettre fut remiſe à Fanny par un inconnu, qui feignit de l'avoir aportée de Roüen. La lecture qu'elle en fit au Comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquilité. Ils me l'aportérent enſemble. Nous étions à raiſonner ſur cet incident, lorſqu'on nous avertit que mes enfans arrivoient de Paris avec leur Gouverneur, & leur empreſſement étant auſſi vif que le nôtre, ils ſe preſentérent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mere les recevoit de mes bras, où je les avois tenus ſerrez fort long-tems, je jettai les yeux ſur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modeſtement quelques pas derriére eux. L'opinion qu'on m'avoit donné de ſon mérite, & la reconnoiſſance que je devois à ſes importans ſervices me faiſoient déja chercher dans moi-même par quelle récompenſe je devois payer ſon zèle, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans ſa lenteur à s'aprocher, ce deſinterreſſement & cette modeſtie, dont le Pere Recteur du Collége m'avoit fait tant d'éloges. Sa phyſionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel ; il ne voyoit que d'un œil ; & l'autre, trop foible, m'avoit on dit bien des fois, pour ſoûtenir la lumiére, étoit perpétuellement couvert d'une large emplâtre qui lui cachoit preſque la moitié du viſage.

Mais cette legére diſgrace étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantages qui faiſoient trouver ſa figure interreſſante au premier coup d'œil. Mille perſonnes que j'avois vûës dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque reſſemblance : ainſi quoique j'euſſe cru démêler d'abord quelques uns de ſes traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y reſter d'une impreſſion ſi vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de ſa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je inſenſible à tout ce que je vous dois ; ou vous imaginez-vous que vos ſoins généreux ayent pû me demeurer auſſi inconnus que votre perſonne ? Vous avez rendu ſervice, ajoûtai-je, en l'embraſſant, à des cœurs capables de reconnoiſſance, & je commencerois pour la premiére fois à me plaindre de vous, ſi vous ne faiſiez pas fond ſur mon eſtime & mon amitié. Il reçut mes embraſſemens en ſe courbant de la moitié du corps ; & lorſque je le pris par la main pour le preſenter à Mylord Clarendon & à mon Epouſe, il me dit d'une voix baſſe & embarraſſée quelques mots dont je n'entendis que les derniers : c'étoient des inſtances pour m'engager à ſortir un moment avec lui.

Quoique je ne compriſſe rien à ce myſtére, je ne balançai point à le ſatisfaire.

Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur preſſante à me demander, je lui dis en marchant que je m'eſtimois fort heureux s'il pouvoit me donner l'occaſion de commencer notre connoiſſance par quelque ſervice qui répondît à mes deſirs. A peine fumes nous ſans témoins, qu'il me pria d'arrêter, & levant le maſque qui lui changoit le viſage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, ſi je reconnoiſſois le miſérable Gelin.

Il profita de la ſurpriſe, qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me proteſter en peu de mots, que s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon ſervice, c'eſt qu'il avoit ignoré à quel uſage ſes forces & ſa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoiſſance dont il venoit d'être aſſez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grace. Après la peſanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la viſite que j'avois reçuë de Gelin à Saint-Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort inſigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ſes remords, je n'attribuërai jamais le changement que j'éprouvai tout-d'un-coup à un autre puiſſance que celle qui gouverne les cœurs. La grandeur d'ame ira juſqu'à faire mépriſer la vengeance ; mais elle ne fera jamais accorder de la tendreſſe à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en reſter aucun doute, après une ſi longue & ſi conſtante expiation de ſes fautes, je ne penſai qu'à l'embraſſer, avec toutes les marques d'affection que je crus capable de relever ſon courage. Que le paſſé, lui dis je dans le mouvement de mon cœur, ſorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rapeler que les premiéres raiſons que j'ai euës de vous eſtimer. Et lui promettant mon amitié auſſi longtems qu'il conſerveroit le même goût pour la vertu, j'ajoûtai, dans l'impreſſion qui me reſtoit de ſes ſervices, qu'une maniére ſi noble de réparer ſes offenſes, m'inſpiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais cauſé de haine. Il paroiſſoit pénétré de joye ; ſon ſilence, & l'ardeur avec laquelle il ſerroit mes mains, m'aprenoient mieux ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, que toutes ſes expreſſions.

Je voulus ſçavoir ce qui l'avoit empêché de ſe faire connoître à mon Epouſe ; & s'il doutoit qu'elle ne fût auſſi ſenſible que moi, au plaiſir de le revoir vertueux. Il me confeſſa que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de ſon arrivée, il avoit été déconcerté de ſa preſence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de diſtinguer les ſentimens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'Apartement. Il détournoit encore le viſage tandis que je l'annonçois à mon Epouſe ſous le titre de tous les ſervices qu'il nous avoit rendus. C'eſt votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Mylord a partagé avec vous, & dont il m'a répété mille fois, que vous ne ſeriez point ſortie ſans ſon ſecours; c'eſt le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé ſa vie ni pour vous ni pour eux. Et ne m'apercevant point que dans la ſituation où il étoit, déguiſé d'ailleurs par une grande Perruque, elle commençât encore à le reconnoître; c'eſt Gelin, ſi vous l'ignorez, ajoûtai-je, en levant plus haut la voix; c'eſt un Ami généreux & fidèle, à qui nous devons tous deux la conſervation de tout ce qui nous eſt cher.

Un mouvement mêlé de ſurpriſe & de frayeur que je vis faire auſſi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais ſe tournant vers moi, & paroiſſant conſulter mes yeux: S'il eſt tel que vous le repreſentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les ſentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots prononcez avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chére Epouſe, rendirent la vie & l'aſſurance à Gelin. Il mit un genoüil à terre pour lui exprimer le tranſport de ſa joye. Son compliment fut court, & parlant de la reconnoiſſance éternelle qu'il alloit emporter, il paroiſſoit diſpoſé à nous quitter ſur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un ſimple oubli de ſes fautes en fût une marque ſuffiſante. Si le pardon étoit dû à ſon repentir, je devois une juſte récompenſe à ſes ſervices. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je ; je ne conſentirai jamais à vous perdre lorſque je vous trouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque choſe pour la vôtre. Le deſir de lui aſſurer une vie douce & heureuſe m'avoit déja fait penſer à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes Terres. Il ſe fit preſſer pour ſe rendre à mes offres. Mais les inſtances du Comte de Clarendon & de Fanny achevérent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ſes ſentimens, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre auſſi tôt qu'il nous crut perſuadez de la ſincérité de ſon repentir. Ma curioſité me fit ſouhaiter d'aprendre comment il avoit pû s'introduire au Collége, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de ſon caractére. Il ne nous déguiſa rien. Dans les ſecours, me dit-il, que la ſeule compaſſion lui avoit fait rendre au Malheureux qui étoit mort à Ruel de ſes bleſſures, il avoit été frapé des ſentimens de piété qu'il lui avoit vûs aux derniers momens de ſa vie. Ce ſpectacle & les autres circonſtances de ſa mort avoient fait tant d'impreſſion ſur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort long-tems, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler ſa conduite par les maximes de la Religion. Quoique Proteſtant, les diſpoſitions d'un homme qu'il avoit vû mourir dans les principes opoſez aux ſiens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque-tems à l'étude, & ſes difficultez ne faiſant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumiéres dans un Corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adreſſé au Recteur du Collége, qui avoit diſſipé heureuſement tous ſes doutes. Mais ne s'étant pas borné à lui éclairer l'eſprit, il avoit porté la lumiére juſques dans le fond de ſon cœur, en lui faiſant ſentir la néceſſité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoiſſance. C'étoit ce vertueux Jeſuite, qui, ſur l'expoſition de ſes remords, lui avoit conſeillé de ſe faire un mérite aux yeux du Ciel, des ſervices qu'il pouvoit me rendre. Il avoüa que l'état de ſa fortune lui avoit fait regarder auſſi cette propoſition comme un avantage, mais que ſi j'en jugeois néanmoins par ſes vrais ſentimens, ſa principale vuë avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit cauſé & de mériter l'oubli de ſes fautes, ſans s'être jamais flâté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon eſtime.

Cette noble franchiſe alloit me faire redoubler des careſſes auſquelles je le voyois ſenſible. Mais l'ouverture d'une ſcène beaucoup plus interreſſante m'apela dans la Cour du Comte, où l'on vint m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le Cercuëil de Cecile. Je défendis à mes Gens, qui m'avoient donné ſecrettement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon eſpérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un ſpectacle ſi triſte alloit infailliblement renouveler. Je ſortis ſeul. Madame Riding, qui étoit déja deſcenduë de ſa voiture, vint triſtement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un uſage de pluſieurs ſemaines, à la vuë du précieux dépôt qu'elle m'aportoit, elle ne put me revoir ſans un ſerrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aiſément pour le Capitaine Will. Ce tître échape à ma plume, parce que c'eſt le ſeul ſous lequel je le connoiſſois encore. Mais ayant fait ſa paix avec la Maiſon Royale, les ſervices qu'il avoit continué de rendre à l'Etat l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus ſurpris de le voir revêtu de l'Ordre de Bath, que le Roi avoit joint à cette récompenſe.

Il m'aborda timidement. Son diſcours

fut un humble aveu de l'horrible trahiſon par laquelle il s'étoit deshonoré. Mais les plus juſtes reſſentimens, me dit-il, devant céder au repentir, il ſe flâtoit que le ſien feroit impreſſion ſur mon cœur, & que ſa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la ſuite d'une confeſſion ſi humiliante, & lui tendant les bras, vous devez être tranquile, lui dis-je, ſi la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette aſſurance ne me couta point d'effort. Une ſupériorité d'ame, qui étoit l'effet ſenſible de mes nouvelles lumiéres, me faiſoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des deſordres qui leur avoient nui plus qu'à moi; & lorſque je les verrois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenſes & par le goût de la vertu, j'étois diſpoſé à m'en réjoüir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je loüai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois apris qu'il étoit de faire une juſte réparation à l'honneur de Madame Lallin, & je demandai à Madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'aprirent que toutes les inſtances par leſquelles ils s'étoient efforcez de lui faire quitter ſon Convent, n'avoient pû l'ébranler. Elle avoit rejetté conſtamment les offres de Will, & lorſqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ſa réponſe avoit été que s'il faiſoit ſon devoir, en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ſes deſirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuſe tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaiſance de l'aller ſolliciter elle même à Hautebruïére. La ſituation où elle l'avoit trouvée, l'avoit attendrie ; triſte, pauvre, & comme abandonnée, elle n'avoit pû tirer d'elle que des regrets touchans d'avoir ſervi d'inſtrument à la malignité de mon ſort, pour me cauſer les plus cruels chagrins qu'il m'eût jamais fait eſſuyer. Elle ne ſe pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à ſon ami, & d'avoir accablé de maux ſon Bienfaiteur. Enfin, dans la réſolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reſte de ſa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'oſoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même langage à mon Epouſe, de lui rendre une Lettre de ſa main, qui n'étoit qu'une répétition de ſes excuſes & de ſes regrets. Will plus touché que jamais de ce recit, me ſuplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné ſur elle, pour la faire entrer dans d'autres ſentimens. Je ne connoiſſois rien de plus preſſant que les efforts qui m'avoient déja mal réüſſi, & commençant à craindre que Fanny ne ſe défiât du ſujet de mon abſence avant que j'euſſe pris certaines meſures, je le priai de ſuſpendre un moment ſon impatience.

A

A l'aide de quelques domeſtiques fidèles, que je fis apeler ſans bruit, j'écartai ceux dont je craignois l'indiſcrétion, & faiſant aprocher la voiture d'une porte dérobée, je donnai ordre que le Cercuëil de ma fille fût déchargé ſecrettement, & tranſporté dans une Salle que je croyois peu fréquentée de mon Epouſe. Je commençois à me repentir de la réſolution que j'avois priſe de le faire tranſporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoiſſance à Fanny. Ce qui m'avoit paru néceſſaire pour modérer les premiers tranſports de ſa douleur, ne me paroiſſoit plus propre qu'à les renouveler. Cependant je me flâtai qu'en voyant arriver Madame Riding, ſans le triſte monument qu'elle nous avoit aporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la ſatisfaction de revoir ſon amie, & perdre tout-à-fait de vuë ce qui ne pouvoit ſervir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vuë du Cercuëil dans le Vaiſſeau, & de le faire tranſporter ſans ſa participation dans nos Terres de Dévonshire.

Mais je rendois peu de juſtice à la vertu de Fanny, lorſque je la croyois capable de perdre en un moment la conſtance & la réſignation qu'elle s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient plus celles d'une mere foible & paſſionnée, qui céde aux premiers mouvemens de la nature, & qui n'a point

d'autre

PAGINATION INCORRECT

d'autre raiſon de pleurer que le ſentiment d'une aveugle douleur. C'etoit le fruit des réfléxions dont elle ſe nourriſſoit continuellement ſur la miſére de la condition humaine, & ſur l'éloignement du meilleur ſort, qui devoit nous réünir quelque jour avec ſa fille dans le ſein même du bonheur. Elle fit un accueïl tendre à ſon Amie. Elle lut la Lettre de Madame Lallin, & marquant de l'admiration pour ſes ſentimens, elle conſeilla, d'un air tranquile, au Vice-Amiral, de laiſſer à cette femme infortunée, le repos qu'elle paroiſſoit deſirer. Enſuite me propoſant de lui aſſurer avant notre départ une penſion qui pût la faire honnêtement ſubſiſter, elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la ſomme & les moyens de la lui faire payer réguliérement. Je m'imaginois déja que l'idée du Cercuëil étoit effacée de ſa mémoire; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre réfléxion, elle me pria d'un ton ſi ferme & ſi preſſant, de lui faire voir les reſtes de ſa fille, que je ne pus réſiſter à ſes deſirs. Toute l'aſſemblée s'empreſſa de l'accompagner dans cette triſte viſite, & le Duc de Montmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes Enfans, ne fut pas le plus lent à le ſuivre. C'étoit à lui qu'elle raportoit ſes vuës ſans les avoir expliquées. Après avoir arroſé quelques momens le Cercuëil de ſes larmes, elle ſe tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre ſpectacle, elle en prit occaſion de lui adreſſer un diſcours ſi touchant ſur l'indécence de ſes ſentimens, & ſur la vanité de ſes eſpérances, que ſi elle n'éteignit point ſa paſſion dans ſon cœur, elle ſe délivra du chagrin d'en eſſuïer plus long tems les marques. La confuſion qu'il en eut, lui fit quitter ſur le champ l'aſſemblée & la maiſon du Comte. Tout le reſte s'étant arrangé au gré de nos deſirs, nous n'eûmes plus d'autre ſoin que de nous préparer à notre départ.

FIN.